ŒUVRES COMPLÈTES

DE SAINT AUGUSTIN

ÉVÊQUE D'HIPPONE

TABLE DES TRAITÉS COMPRIS DANS LE TOME II

Les Rétractations (Deux Livres). 1
Les Confessions (Treize Livres) 103
Contre les Académiciens (Trois Livres) 400
La Vie heureuse (Un Livre) 476
De l'Ordre (Deux Livres) 502
Les Soliloques (Deux Livres) 565

Traduits par M. PÉRONNE, chanoine titulaire de Soissons.

Besançon. — Imprimerie d'Outhenin-Chalandre fils.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT AUGUSTIN

ÉVÊQUE D'HIPPONE

TRADUITES EN FRANÇAIS ET ANNOTÉES

PAR MM.

PÉRONNE
Chanoine titulaire de Soissons, ancien professeur d'Ecriture sainte et d'éloquence sacrée.

ÉCALLE
Professeur au grand séminaire de Troyes, traducteur de la *Somme contre les Gentils*.

VINCENT
Archiprêtre de Vervins.

CHARPENTIER
Doct. en théol., trad. des *Œuvres de S. Bernard*.

H. BARREAU
Docteur ès-lettres et en philosophie, chevalier de plusieurs ordres.

renfermant

LE TEXTE LATIN ET LES NOTES DE L'ÉDITION DES BÉNÉDICTINS

TOME DEUXIÈME

LES RÉTRACTATIONS, LES CONFESSIONS, ETC., ETC.

PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

RUE DELAMBRE, 13

1870

PRÉFACE

DU

TOME PREMIER DE L'ÉDITION DES BÉNÉDICTINS [1]

Nous n'avons point besoin, savant lecteur, de faire précéder d'une longue préface ce premier tome des *Œuvres de saint Augustin.* Cette partie embrasse tous les opuscules que renfermaient l'édition d'Erasme et celle de Louvain. Toutefois, nous nous sommes quelque peu écartés de ces éditions en rejetant dans l'appendice certains traités que des savants avaient attribués à saint Augustin. Nous avons aussi modifié la classification de quelques ouvrages de ce saint docteur, afin de conserver, autant que possible, dans cette nouvelle édition, l'ordre que l'auteur lui-même a suivi dans leur publication. Nous croyons avoir eu raison de réunir dans ce volume, les ouvrages que saint Augustin écrivit pendant sa jeunesse et avant qu'il eût été ordonné prêtre; néanmoins, nous avons donné la première place à son livre des *Rétractations*, qu'il composa dans sa vieillesse, et qui est comme une introduction naturelle à ses autres ouvrages. Après les *Rétractations,* viennent les *Confessions*, qu'il publia pendant son épiscopat. Cette classification est logique; car, si dans ses écrits, il se rencontre quelque chose d'obscur, de douteux et qui ne soit pas assez conforme à la vérité, il l'explique, l'éclaircit, le corrrige dans ses *Rétractations.* De même, dans ses *Confessions*, il a expié par

(1) Ce tome premier est le second de cette édition, dont la vie de saint Augustin forme le tome premier.

IN PRIMUM TOMUM PRÆFATIO.

De hujusce tomi editione, erudite lector, non est a nobis instituenda longa præfatio. Complectitur hæc pars eadem omnino Augustini opuscula, quæ apud Erasmum et Lovanienses continebantur. Illud tantum interest discriminis, quod in appendicem rejecimus nonnulla, quæ pro genuinis Augustini lucubrationibus habuerant viri eruditi; et quod quædam S. Doctoris opera loco tantisper movimus, ut seriem ordinemque temporis, quo unumquodque opus ab auctore prodiit, quoad ejus fieri potuit, servaremus. Et quidem opportune in hoc tomo disposita sunt ea, quæ Augustinus juvenis ac nondum presbyter scripsit, ita tamen ut primum locum obtinerent libri *Retractationum*, quos edidit senex, quasi præviam introductionem ad alios libros. *Retractationes* porro *Confessionum* libri, quos episcopus vulgavit, non immerito consequuntur : quia sicut in scriptis suis si quid obscurum, si quid dubium, si quid veritati non satis consonum irrepserat, retractando explanavit, enodavit, emendavitque; ita in *Confessionum* libris si quid in moribus ac vita sua a veræ

un aveu souverainement méritoire tout ce qui, dans sa vie ou dans ses mœurs, avait été contraire aux règles de la piété véritable. Ainsi, il inspire à ceux qui lisent ses *Rétractations*, un amour sincère et réel de la vérité, joint à une admirable modestie; et dans ses *Confessions*, il nous donne le goût de la vraie piété et d'une vie régulière et pure, qualité que doit posséder celui qui aspire à connaître parfaitement sa doctrine.

Après ces ouvrages dont la lecture ne peut que produire des fruits abondants, et remplir le cœur de joie, Erasme et les éditeurs de Louvain avaient placé quelques opuscules, tels que les *Traités sur la grammaire,* sur *les Catégories d'Aristote*, les *Principes de Dialectique et de Réthorique.* Les lecteurs intelligents, ne trouvant pas dans ces œuvres l'érudition, le génie et la finesse d'esprit de saint Augustin, avaient à peine mis le pied sur le seuil, qu'ils reculaient et abandonnaient la lecture de ce premier volume, dans la crainte d'y rencontrer des traités d'une valeur aussi contestable. Nous avons donc examiné attentivement ces différents opuscules, et après nous être convaincus, par des preuves irrécusables, qu'on ne pouvait les attribuer à notre saint Docteur, nous les avons rejetés dans la catégorie des apocryphes; de sorte qu'après les *Rétractations*, et les *Confessions*, le lecteur studieux peut entrer de plain-pied dans la lecture des livres que saint Augustin a écrits aussitôt après sa conversion.

Il ne faut pas cependant, comme se l'imaginent quelques-uns, lire légèrement et saluer seulement comme de la porte ces premiers monuments d'un si noble génie, comme s'ils n'étaient point remplis d'une doctrine sublime. Ces ouvrages, bien que composés par un catéchumène et un néophyte, sont écrits dans un style très-élégant, sous forme de dialogues. On ne peut nier, en effet, que saint Augustin n'y ait discuté sous toutes leurs faces et résolu avec une

quam tradit pietatis tramite aberraverat, piaculari confessione expiavit. Sicque in libris *Retractationum* sincerum ac minime fucatum veritatis amorem cum singulari modestia inspirat, in *Confessionibus* veram pietatem et disciplinam : quibus dotibus instructum esse oportet eum, qui ad ejus doctrinam contendit ex animo.

Illis non sine uberi fructu, multoque voluptatis sensu decursis, succedebant apud Erasmum et Lovanienses opuscula quædam, nimirum *de Grammatica*, *Categoriæ*, *Principia Dialecticæ,* et *Principia Rhetoricæ*, in quibus eruditionem, ingenium solertiamque Augustini desiderabant cordati Lectores, qui ab ipso limine a perlegendis tomi primi operibus referebant pedem, quasi ejusdem farinæ alia subsequerentur. At hujusmodi quisquilias propius inspicientes, cum certis argumentis deprehendissemus non pertinere ad Augustinum, inde eas in spuriorum scriptorum classem amandavimus; ut post *Retractationum Confessionumque* lectionem studiosos nihil remoretur a lectione librorum, quos Augustinus recens conversus elucubravit.

Neque vero propterea strictim, ut pluribus in mentem venire solet, prætereunda, aut quasi e limine salutanda sunt nobilis ingenii prima monumenta, quasi nihil reconditæ doctrinæ contineant, quæ a catechumeno neophytoque, stylo perpolito in dialogorum formam perfecta sunt. Certe enim quæstiones illic perquam difficiles, in quibus olim maxima quæque ingenia desuda-

grande sagacité les questions ardues et difficiles, sur lesquelles les plus grands esprits de l'antiquité ont épuisé leurs forces sans résultat. Qui n'admirera par exemple la force étonnante des arguments qu'il apporte dans ses discussions, soit sur la perception de la vérité, dans son traité *Contre les Académiciens ;* soit dans ses traités *de la Vie heureuse*, de *l'Ordre, de la Quantité et de l'Immortalité de l'âme*, comme aussi dans une foule d'autres questions d'une importance non moins grande? Enfin, dans les cinq opuscules qui terminent ce tome et qu'il écrivit contre les Manichéens, on est obligé de reconnaître la variété, la multiplicité, la force des arguments invincibles par lesquels il renverse et détruit leur hérésie. Saint Paulin professait pour ces traités une estime et une admiration si grandes, qu'il croyait « chaque parole dictée par Dieu lui-même (1). » Enfin, pendant que notre saint Docteur accomplit son noviciat et soumet entièrement au joug de la foi catholique son esprit naguères encore esclave de l'hérésie, il ne laisse échapper aucune occasion de retirer les autres des erreurs pernicieuses dans lesquelles il était lui-même malheureusement tombé. Il dévoile les erreurs des philosophes et des manichéens, et il prémunit contre elles l'esprit de ses lecteurs; il grave profondément dans leur âme les principes de la vraie foi et de la religion chrétienne. Quoi de plus admirable que de voir ce grand saint, dès les premiers temps de sa conversion, s'occuper des arts libéraux, non d'après la méthode stérile des auteurs vulgaires, mais dans un esprit pleinement chrétien, pour conduire et élever l'âme de ses lecteurs jusqu'à l'amour de Dieu? (Liv. I, chap. VI.) C'est lui-même qui en fait l'aveu dans ses *Rétractations;* c'est pour cela qu'à son traité *de la Musique*, qui comprenait cinq livres, il en a ajouté un sixième, dans lequel il ramène et élève jusqu'à Dieu tout l'ensemble.

(1) Lettre 24e, no 2.

runt, defeceruntque, discutit ipse gnaviter, ac sagacissime resolvit. Quam gravissimis rationum momentis de veritatis perceptione *contra Academicos*, tum *de Beata vita*, *de Ordine rerum, de Animæ quantitate et immortalitate*, deque aliis magni momenti rebus inter disputandum occurrentibus agat, quis non admiretur? Deinde in quinque postremis tomi ejusdem opusculis, quæ adversus Manichæos dictavit, quam variis et multiplicibus eorum hæresim, quam validis, ac invictis argumentis labefactat et evertit? quæ nimirum opuscula ita mirari se atque suspicere dicebat S. Paulinus, « ut dictata divinitus verba crederet. » Denique dum tirocinii sui partes implet, atque animum nuper ab hæresi conversum catholicæ fidei penitus subigit, nihil omnino prætermittit, quo alios liberet a perniciosis illis erroribus, in quos infeliciter incurrerat. Et sive de philosophis, sive de Manichæis pœnas repetit, contra eorumdem errores communit lectoris animum, veræque fidei ac religionis christianæ fundamenta menti altius infigit. Quid quod ab ineunte vitæ melioris proposito ita comparatus fuit vir sanctus, ut artes ipsas liberales non jejuno illo vulgarium auctorum modo tractaret, sed animo plane christiano, quatenus lectorum animos ad conditoris amorem perduceret. Ita enim mentem hac de re suam aperit in lib. I *Retract.*, c. 6. Unde quinque *de Musica* absolutis libris adjecit sextum, qui totius argumenti summam ad Deum traducit, erigitque.

Celui donc qui veut habituer son esprit à la doctrine de saint Augustin, qui veut se pénétrer de ses principes et de sa méthode, doit absolument passer par les mêmes degrés et s'élever successivement jusqu'à la perfection à laquelle ce saint Docteur est arrivé. Ne craignez donc pas de suivre la route qu'a tenue un génie aussi élevé. La sublimité de son raisonnement, sa manière de traiter les questions toujours dignes d'un grand homme et d'un parfait chrétien vous y invitent. Partout, vous trouverez des vérités à apprendre ou la méthode à suivre pour les apprendre. Peut-on nier que dans les livres dont nous parlons, on ne trouve continuellement des maximes profondes, souverainement utiles pour former les esprits zélés de s'instruire, et dont une seule résume quelquefois tout un livre? Le style des écrits que nous composons dans notre jeunesse est riche et abondant; il brille par la chaleur et l'éloquence, par une vivacité et une vigueur qu'on ne retrouve plus dans les ouvrages qui sont le fruit des méditations de notre vieillesse. Ce sont ces qualités qui distinguent les premiers livres que saint Augustin a composés avant et peu de temps après son baptême, et alors qu'il était encore tout plein des préceptes de la rhétorique. Ces ouvrages ont donc une grande importance, soit qu'on les considère au point de vue de l'éloquence et de l'imagination, soit qu'on s'attache à la doctrine et à la piété qu'ils renferment. Ce que nous avons dit de tous les ouvrages de saint Augustin, Odon l'a surtout éprouvé pour le livre du *Libre arbitre*. Avant qu'il devînt évêque de Cambrai, il l'avait acheté par hasard à un clerc et jeté dans un coin de sa bibliothèque; il était encore « séduit par les charmes de la sagesse humaine, et prenait plus de plaisir à la lecture de Platon qu'à celle de saint Augustin. » Environ deux mois après, il lisait à ses élèves en philosophie le traité de la *Consolation* par Boëce; arrivé au livre IVe qui traite du *Libre arbitre,* il se souvint alors du volume qu'il avait acheté. « Il appelle son serviteur et

Jam vero qui Augustinianæ doctrinæ animum assuefacere, ejusque præceptis et institutis penitus imbuere voluerit, per eosdem necesse est ut proficiat gradus, et ad absolutam illius perfectionem pedetentim assurgat. Non pigeat eamdem incedere viam, quam tenuit Augustinus, vir tantus. Eo invitat aut argumenti dignitas, aut modus tractandi res, ubique summo et plane christiano homine dignus : ubique quid discas, aut quomodo discas invenies. Sane in his de quibus agimus libris graves passim occurrunt sententiæ, studiosis instituendis perutiles, quarum vel una cuivis fuerit pro integri libri compendio. Accedit quod in iis, quæ juvenes scribimus, pinguior incedat oratio, ac plenior eloquentiæ succo; plusque habeat vivacioris ingenii, quam ea quæ torpente jam ætate meditamur. Id experimento constat in primis hisce libris, quos rhetoricæ præceptis perfecte imbutus elimavit Augustinus ante pauloque post baptismum suum. Habent ergo plurimum momenti hæc opera, sive ingenium et eloquentiam, sive doctrinam ac pietatem spectes. Quod de omnibus dicimus, id de eo quod *de Libero arbitrio* inscripsit Augustinus, expertus est Odo, postea episcopus Cameracensis, qui dum forte fortuna a quodam clerico hunc librum coemisset, in scrinii angulum projecit, utpote qui adhuc « mundanæ sapientiæ deditus, magis delectabatur lectione Platonis, quam Augustini. » Cum vero post duos ferme menses Boetium *de Consolatione* philosophiæ discipulis prælegens, ad quartum librum, in quo de libero arbitrio disserit, pervenisset;

lui ordonne d'aller le chercher. » Après en avoir lu deux ou trois pages, il fait venir ses disciples : « Vraiment, leur dit-il, j'ai ignoré jusqu'aujourd'hui que l'éloquence de saint Augustin eût tant d'éclat et de charme. » Il n'avait pas achevé la lecture du troisième livre, qu'il devint tout autre; il abandonna peu à peu les écoles, fréquenta l'église et finit enfin par renoncer au monde. C'est Hérimann, moine de Tournai, qui nous a conservé ce détail (1). Saint Paulin (2), que nous avons déjà cité, lisait aussi avec avidité les premiers écrits de saint Augustin contre les Manichéens : « Il les trouvait remplis des qualités qu'exige l'école, et pleins d'ailleurs de douceurs célestes, » et aussi propres à guérir qu'à nourrir son âme. « Je lis habituellement ces livres, dit-il; ils sont ma joie, c'est là que je prends ma nourriture, non cette nourriture qui périt, mais celle qui nous donne des forces pour la vie éternelle. » Puis il fait ce magnifique éloge de saint Augustin : « Vous êtes vraiment le sel de la terre qui assaisonnez notre cœur, et l'empêchez de se gâter au contact des erreurs du siècle. »

Il est inutile de parler ici du soin que nous avons apporté dans la correction de ce premier tome; nous avons placé des avertissements en tête de chaque opuscule, et le sujet du traité au commencement de chaque livre. Nous avons changé quelques divisions de chapitres qui étaient mal faites; nous avons conservé à la marge les chiffres qui indiquaient les anciennes divisions, pour prévenir la confusion qu'aurait pu faire naître le changement des divisions admises précédemment (3); nous avons aussi modifié quelques sections; nous en avons aug-

(1) Herimann. — Histoire de la restauration de l'abbaye de Saint-Martin de Tournai, nº 4; *Spicilegium*, t. XII.

(2) Lettre 25e, nº 1.

(3) Dans cette nouvelle édition, nous avons suivi la division des chapitres adoptée par les Bénédictins, sans conserver à la marge les chiffres qui indiquaient les anciennes divisions.

recordatus empti libri, « vocato ministro suo jussit eum sibi deferri. » Lectis duabus tribusve paginis, convocatis scolaribus suis : « Vere, inquit, hactenus ignoravi Augustinum tantæ tamque delectabilis fuisse facundiæ. » Perlegendo tertium librum, in virum alterum mutatus, scolas paulatim deserit, ecclesiam frequentat, ac demum sæculo nuntium remittit. Hæc ex Herimanno Tornacensi monacho discimus. Idem expertus fuerat Paulinus jam a nobis laudatus, qui easdem Augustini contra Manichæorum hæresim scriptiones primas : « Et de scolasticis facultatibus affluentes, et de cœlestibus favis dulces, ut animæ suæ medicas, et altrices » avidissime lectitare solebat. « Hos igitur libros, inquit, lectioni habeo, in his me oblecto, de his cibum capio, non illum qui perit, sed qui operatur vitæ æternæ substantiam. » Tum in Augustini laudem exclamat : « O vere sal terræ, quo præcordia nostra, ne possint sæculi vanescere errore, condiuntur, etc. »

Cæterum quantum operæ in emendando hocce tomo posuerimus, nihil interest explicare per partes. Admonitiones in opusculorum fronte præfiximus, atque argumentum cujusque libri adscripsimus initio. Capitulationum lemmata sæpius inconcinna mutavimus passim, earumdemque numericas notas marginibus affixas, ne receptis citationibus confusio gigneretur, retinuimus, mutatis tamen interdum et multiplicatis sectionibus, quas in numeros etiam distinguere visum

menté le nombre, et les avons marquées par des chiffres. Nous pensons avoir rendu ainsi plus facile la lecture de saint Augustin. Au bas des pages, nous avons mis des notes dans lesquelles nous rendons compte des motifs des corrections les plus importantes. Nous avons fait une table des matières et des passages de l'Ecriture sainte contenus dans ce volume, espérant qu'elle sera de quelque utilité aux esprits studieux (1). Nous avons enfin fait d'autres changements que nous faisons connaître plus au long dans la préface générale.

(1) La division en trente volumes que nous avons adoptée pour cette édition des *Œuvres de saint Augustin,* ne nous permettait pas d'utiliser ces tables particulières. La table générale qui terminera la série des trente volumes y suppléera abondamment.

est, ut facilior esset Augustini lectio. Notulas in margine inferiori apposuimus, ubi insigniorum correctionum rationem reddimus. Comparavimus rerum scripturæque indicem in hujus tomi opuscula, studiosis nonnihil utilitatis, uti speramus, allaturum. Alia præstitimus demum, quæ in Præfatione generali abunde explicantur.

AVERTISSEMENT

SUR LES DEUX LIVRES SUIVANTS.

Saint Augustin nous fait connaître, dans la préface qu'il a mise en tête des livres qui suivent, les motifs qui l'ont porté à réviser et à corriger ses écrits. Il commença ce travail dans la dernière période de sa vie, et, d'après les témoignages les plus certains, ce ne fut guère avant l'an 427 de l'ère chrétienne. En effet, dans son quatrième livre de la *Doctrine chrétienne* qu'il écrivait en même temps que les *Rétractations*, ainsi qu'il le dit lui-même dans ce dernier ouvrage, il déclare qu'il ne mit la main à cette œuvre qu'environ huit ans ou plus après son retour de Julia Césarée, qui eut certainement lieu en 418. Ayant donc pris la résolution de revoir toutes ses œuvres, c'est-à-dire ses traités, ses lettres et ses sermons, ceux qui étaient seulement composés aussi bien que ceux qu'il avait déjà prononcés, il commença par ses traités. Il avait déjà revu tous ceux qu'il avait publiés jusque-là, lorsqu'il écrivit sa seconde lettre à Quodvultdeus (*Ep.* 224), probablement en 428. A cette époque, Prosper et Hilaire ignoraient, dans les Gaules, que cet ouvrage eût été publié; c'est ce qui résulte d'une lettre de saint Hilaire. (*Ep.* 226.) Cependant saint Augustin nous apprend (liv. *de la Prédestination des saints*, chap. III) qu'il avait terminé ces deux livres avant d'avoir reçu les lettres de ces deux docteurs. Il ne faut donc point prendre au pied de la lettre ce que dit Possidius (chap. XXVIII) : « Peu de temps avant sa mort, il revit les livres qu'il avait écrits et publiés, » puisque Possidius lui-même, et dans le même endroit, cite deux volumes écrits sur ce sujet, avant l'invasion des Vandales, en Afrique.

Saint Augustin mettait aussi le plus grand soin à revoir ses lettres, et déjà il en avait relu

ADMONITIO

DE DUOBUS SEQUENTIBUS LIBRIS.

Quid causæ sanctum Augustinum ad retractandas castigandasque lucubrationes suas impulerit, aperit ejus Præfatio in sequentes libros. Id negotii aggressus est sub ultimam vitæ suæ periodum; certe non multo ante annum Christi 427, cum in IV *de Doctrina Christiana* libro, quem *in Retractationibus* testatur a se, dum huic rei incumbit, conscriptum esse, annos numeret « ferme octo vel amplius » a sua apud Cæsareenses peregrinatione, unde ipsum labente anno 418 rediisse liquet. Cum autem scriptiones suas omnes, nempe Libros, Epistolas, Sermones, seu quos dictaverat, seu quos dixerat, ad examen revocare animo destinasset, a Libris suis rem adorsus est : jamque omnes hactenus editos expenderat, cum epistolam secundam scripsit ad Quodvultdeum (Epist. 224), anno forte 428; quo tempore Prosper et Hilarius in Galliis nondum rescierant editum quidquam hujusce operis, uti ex Hilarii Epistola intelligitur (Epist. 226), cujus tamen libros duos antequam eorum litteras recepisset, absolutos fuisse rescribit Augustinus in lib. *de Prædestin. Sanctorum*, c. III. Quod itaque dicit Possidius, c. XXVIII. « Ante proximum diem obitus sui, a se dictatos et editos recensuit libros, » id rigide ex litterarum apicibus non interpretandum est : præsertim cum eodem ipse loco volumina hac de re duo ante Vandalorum in Africam irruptionem peracta referat.

Epistolis etiam exigendis operam dabat Augustinus, jamque bene multas sedulus relegerat,

un grand nombre avec la plus grande attention, quoiqu'il n'eût consigné par écrit aucune de ses observations, lorsqu'il apprit que le Pélagien Julien venait de mettre au jour ses huit derniers livres. Il entreprit aussitôt de les réfuter sur les instances d'Alype; dès lors, il ne s'occupa plus aussi activement de l'ouvrage qu'il avait commencé, et la mort ne lui permit pas de le terminer.

Le saint docteur divisa en deux parties ses ouvrages et les classa le plus souvent selon l'ordre où il les avait composés. La première partie comprend ses écrits depuis sa conversion jusqu'à son élévation à l'épiscopat, et font la matière du premier livre. Le livre second comprend tous ses autres écrits. Il y énumère les titres de tous ses ouvrages, l'époque, l'occasion, l'objet de ces écrits, et en indique avec soin le commencement. Possidius donne pour titre à cet écrit : *Examen des livres*. Mais, excepté un vieux manuscrit de Corbeil qui, changeant cette dénomination, termine ainsi le premier livre : *Fin du livre premier des Vérifications*, toutes les éditions les appellent les *livres des Rétractations*. Saint Augustin leur donne le titre de *Rétractation* ou *Rétractations* tant dans sa lettre à Quodvultdeus et dans le livre *de la Prédestination des saints* (chap. III et IV), que dans le court épilogue qui termine ces deux livres. Ce titre convient d'autant mieux à cet ouvrage, qu'il est destiné non-seulement à reconnaître les erreurs, mais encore à défendre les vérités qu'il y avait enseignées et qu'il traite une seconde fois, afin de leur donner plus de poids et expliquer les passages qui pouvaient être obscurs pour l'inexpérience de quelques-uns. « Je traitais à nouveau (rétractabam), dit-il, dans sa lettre à Quodvultdeus, mes opuscules, si j'y remarquais quelques passages qui fussent répréhensibles, soit à mes yeux, soit au jugement des autres, je les retouchais en condamnant ce qui était erroné, comme en défendant ce qui était conforme à la vérité, de manière à ce que la lecture n'en offrît aucun danger. » Disons enfin que les anciens ont fait l'éloge de cet ouvrage sous ce même titre : Prosper, dans sa réponse aux extraits des Ecclésiastiques de Gênes, le sénateur Cassiodore dans son *Institution des divines Ecritures* (chap. XVI); Bède, dans sa *préface du livre des Rétractations*, etc., etc.

tametsi nullam in eas animadversionem in scripta redegerat; cum ecce Juliani Pelagiani posteriores octo libros prodiisse audit, eosque adhortante Alypio refellere aggreditur; atque interim cœptum opus remissius agit, quod demum morte præoccupatus absolvere non valuit.

Porro S. Doctor libros suos, ex temporum plerumque ordine recensitos, duas coegit in classes, ut quos a conversionis suæ die scripserat nondum Episcopus, horum retractationem codex unus complecteretur, alter cæterorum. Quorum omnium titulos, tempora, argumenta et occasiones hic persequitur, ac postremo singulorum initia diligenter notat. Huic operi Possidius titulum tribuit, *de Recensione librorum*. Omnes tamen libri editi ac scripti *Retractationum libros* appellant, uno forte excepto vetustissimo MS. codice Corbeinsi, qui mutato vocabulo in fine libri primi sic habet : « Explicit liber primus *Recognitionum*. » Apud ipsum Augustinum tum in epistola ad Quodvultdeum, libroque *de Prædestin. Sanctorum*, c. III et IV, tum in brevi qui hisce libris subnectitur epilogo, nomen *Retractationis* seu *Retractationum* opus istud obtinet. Atque hoc perquam opportunum, quo intelligas non modo errata reprehendi, verum etiam defendi recte dicta; et quos imperiti locos sollicitabant, tractione iterata firmari. « Retractabam, ait in laudata epistola ad Quodvultdeum, opuscula mea : et si quid in eis me offenderet, vel alios offendere posset; partim reprehendendo, partim defendendo, quod legi deberet et posset, operabar. » Denique opus illud celebrarunt eo nomine Veteres, Prosper ad Excerpt. Genuensium; Cassiodorus Senator *de Institutione div. Scrip.*, cap. XVI. Beda *præfat. in lib. Retract. in Act.*, etc.

OUVRAGES RÉVISÉS

DANS LES DEUX LIVRES DES RÉTRACTATIONS.

LIVRE PREMIER.

OUVRAGES ÉCRITS AVANT SON ÉPISCOPAT.

I. — Contre les Académiciens. — Trois livres.
II. — De la vie heureuse. — Un livre.
III. — De l'ordre. — Deux livres.
IV. — Soliloques. — Deux livres.
V. — De l'immortalité de l'âme. — Un livre.
VI. — Livres des arts libéraux.
VII. — Des mœurs de l'Eglise catholique, et des mœurs des Manichéens. — Deux livres.
VIII. — De la quantité de l'âme. — Un livre.
IX. — Du libre arbitre. — Trois livres.
X. — De la Genèse contre les Manichéens. — Deux livres.
XI. — De la musique. — Six livres.
XII. — Du maître. — Un livre.
XIII. — De la vraie religion. — Un livre.
XIV. — De l'utilité de la foi, à Honorat. — Un livre.
XV. — Contre les Manichéens; des deux âmes. — Un livre.
XVI. — Actes contre le Manichéen Fortunat. — Un livre.
XVII. — De la foi et du symbole. — Un livre.
XVIII. — De la Genèse, selon la lettre. (Incomplet.) — Un livre.
XIX. — Du sermon de Jésus sur la montagne. — Deux livres.
XX. — Psaume contre le parti de Donat.
XXI. — Contre une lettre de l'hérétique Donat. — Un livre.
XXII. — Contre Adimante, disciple de Manès. — Un livre.
XXIII. — Exposition de quelques propositions tirées de l'Epître de saint Paul aux Romains.
XXIV. — Exposition de l'Epître aux Galates. — Un livre.
XXV. — Commencement d'exposition de l'Epître aux Romains.
XXVI. — De quatre-vingt-trois diverses questions. — Un livre.
XXVII. — Du mensonge. — Un livre.

LIVRE SECOND.

OUVRAGES ÉCRITS PENDANT SON ÉPISCOPAT.

I. — A Simplicien. — Deux livres.
II. — Contre la lettre appelée du *fondement*. — Un livre.
III. — Du combat chrétien. — Un livre.
IV. — De la doctrine chrétienne. — Quatre livres.
V. — Contre le parti de Donat. — Deux livres.
VI. — Des confessions. — Treize livres.
VII. — Contre le Manichéen Faustus. — Trente-trois livres.
VIII. — Contre le Manichéen Félix. — Deux livres.
IX. — De la nature du bien. — Un livre.
X. — Contre le Manichéen Sécundinus. — Un livre.
XI. — Contre Hilaire. — Un livre.
XII. — Questions évangéliques. — Deux livres.
XIII. — Remarques sur le livre de Job. — Un livre.
XIV. — De la manière de catéchiser les ignorants. — Un livre.
XV. — De la Trinité. — Quinze livres.
XVI. — De l'accord des Evangélistes. — Quatre livres.
XVII. — Contre la lettre de Parménien. — Trois livres.
XVIII. — Du Baptême. — Sept livres.
XIX. — Contre les écrits donatistes apportés par Centurius. — Un livre.
XX. — Sur les demandes de Janvier. — Deux livres.
XXI. — Du travail des moines. — Un livre.
XXII. — Du bien conjugal. — Un livre.
XXIII. — De la sainte Virginité. — Un livre.
XXIV. — De la Genèse selon la lettre. — Treize livres.
XXV. — Contre les lettres de Pétilien. — Trois livres.
XXVI. — Contre Cresconius, grammairien, du parti de Donat. — Quatre livres.
XXVII. — Preuves et témoignages contre les Donatistes. — Un livre.
XXVIII. — Contre un Donatiste inconnu. — Un livre.
XXIX. — Avertissement des Donatistes sur les Maximianistes. — Un livre.
XXX. — De la divination des démons. — Un livre.
XXXI. — Exposition de six questions contre les païens.
XXXII. — Exposition de l'Epître de saint Jacques aux douze tribus.
XXXIII. — Des mérites et de la rémission des péchés et du Baptême des petits enfants, à Marcellinus. — Trois livres.
XXXIV. — De l'unité du Baptême contre Pétilien, à Constantin. — Un livre.
XXXV. — Des Maximianistes contre les Donatistes. — Un livre.
XXXVI. — De la grâce du Nouveau Testament, à Honorat. — Un livre.
XXXVII. — De l'esprit et de la lettre, à Marcellin. — Un livre.
XXXVIII. — De la foi et des œuvres. — Un livre.

XXXIX. — Abrégé de la conférence avec les Donatistes. — Trois livres.

XL. — Livre aux Donatistes après la conférence. — Un livre.

XLI. — De la vision de Dieu. — Un livre.

XLII. — De la nature et de la grâce. — Un livre.

XLIII. — De la cité de Dieu. — Vingt-deux livres.

XLIV. — A Orose, contre les Priscillianistes et les Origénistes. — Un livre.

XLV. — A Jérôme, prêtre. — Deux livres. — L'un sur l'origine de l'âme, et l'autre sur un passage de saint Jacques.

XLVI. — A Emérite, évêque des Donatistes, après la conférence. — Un livre.

XLVII. — Des actes de Pélage. — Un livre.

XLVIII. — De la correction des Donatistes. — Un livre.

XLIX. — De la présence de Dieu, à Dardanus. — Un livre.

L. — Contre Pélage et Cœlestius, sur la grâce de J.-C., et sur le péché originel ; à Albine, Pinianus et Mélanie. — Deux livres.

LI. — Actes de la conférence avec Emérite, Donatiste. — Un livre.

LII. — Contre le discours des Ariens. — Un livre.

LIII. — Du mariage et de la concupiscence, au comte Valère. — Deux livres.

LIV. — Sept livres de locutions.

LV. — Sept livres de questions.

LVI. — De l'âme et de son origine.

LVII. — A Pollentius, sur les mariages adultères. — Deux livres.

LVIII. — Contre un adversaire de la loi et des prophètes. — Deux livres.

LIX. — Contre Gaudence, évêque des Donatistes. — Deux livres.

LX. — Contre le mensonge. — Un livre.

LXI. — Contre deux lettres des Pélagiens. — Quatre livres.

LXII. — Contre Julien. — Six livres.

LXIII. — A Laurent, sur la foi, l'espérance et la charité. — Un livre.

LXIV. — Du soin que l'on doit prendre des morts, à l'évêque Paulin. — Un livre.

LXV. — De huit questions de Dulcitius. — Un livre.

LXVI. — A Valentin et à ses moines, sur la grâce et le libre arbitre. — Un livre.

LXVII. — Aux mêmes, de la réprimande et de la grâce. — Un livre.

LES DEUX LIVRES [1]

DES RÉTRACTATIONS

DE

SAINT AURÈLE AUGUSTIN

ÉVÊQUE D'HIPPONE.

PROLOGUE.

1. Le temps est venu de mettre à exécution, avec l'aide de Dieu, et sans différer davantage, un dessein et une résolution que je méditais depuis longtemps. Je veux soumettre à un examen scrupuleux tout ce que j'ai écrit, livres, lettres ou traités, et en signaler sévèrement les défauts. Qui pourrait, sans témérité, me reprocher de condamner mes erreurs? N'eût-il pas mieux valu, me direz-vous peut-être, ne pas vous rendre coupable d'erreurs que vous auriez à déplorer plus tard? Sans doute, et je suis de votre avis. Vous ne faites que condamner une conduite que je condamne moi-même; si mes ouvrages étaient irréprochables, je n'aurais pas à en désavouer aujourd'hui les erreurs.

2. Peu m'importe, du reste, l'accueil qu'on réserve à cet ouvrage; ce qui me préoccupe avant tout, c'est cette parole de l'Apôtre : « Si nous nous jugions nous-mêmes, le Seigneur ne nous jugerait point; » (I *Cor.*, XI, 31) et cette autre qui me glace d'épouvante : « En parlant beaucoup, on ne saurait éviter de pécher. » (*Prov.*, X, 19.) Non point que j'ai beaucoup écrit ou que, sans avoir été dictées, beaucoup de mes

(1) Ecrits l'an 426 et 427.

SANCTI AURELII AUGUSTINI

HIPPONENSIS EPISCOPI

RETRACTATIONUM

LIBRI DUO.

PROLOGUS.

1. Jamdiu est (*a*) ut facere cogito atque dispono, quod nunc, adjuvante Domino aggredior, quia differendum esse non arbitror, ut opuscula mea, sive in Libris, sive in Epistolis, sive in Tractatibus, cum quadam judiciaria severitate recenseam, et quod me offendit, velut censorio stilo denotem. Neque enim quisquam, nisi imprudens, ideo quia mea errata reprehendo, me reprehendere audebit. Sed si dicit, non ea debuisse a me dici, quæ postea mihi etiam displicerent : verum dicit, et mecum facit. Eorum quippe reprehensor est, quorum et ego sum. Neque enim ea reprehendere deberem, si dicere debuissem (*b*).

2. Sed ut volet quisque accipiat hoc quod facio; me tamen apostolicam illam sententiam et in hac re oportuit intueri, ubi ait : « Si nosipsos judicaremus, a Domino non judicaremur.» (I *Cor.*, XI, 31.) Illud etiam quod scriptum est : «Ex multiloquio non effugies peccatum,» (*Prov.*, X, 19) terret me plurimum; non quia multa scripsi, vel quia multa etiam, quæ dictata non sunt, tamen a me dicta conscripta sunt; (absit enim

(*a*) Lovanienses habent : *Jam diu istud.* At Mss. codices ad hujus tomi calcem designati hanc præferunt lectionem : *Jam diu est ut*, etc. quæ sane Augustino familiaris est. Sic in epistolo X, ad Hieronymum : *Jam diu est ut expecto.* — (*b*) Addunt Lov : *Sed qui primas non potuit habere sapientiæ, secundas habeat partes modestiæ; ut qui non valuit omnia impœnitenda dicere, saltem pœniteat quæ cognovevit dicenda non fuisse.* Id porro non habent editi ab Joan. Amerbachio et a Desid. Erasmo, nequequatuordecim e Mss. quos inspeximus Adscitum puta ex epist. VII, Aug. ad Marcellinum.

paroles aient été conservées par écrit (quels que soient le nombre et l'étendue des discours, du moment qu'ils sont nécessaires, on ne peut les accuser de longueur); mais ce qui m'effraie en lisant cette parole de la sainte Ecritures, c'est que très-certainement dans le nombre de mes écrits, beaucoup de passages s'ils ne peuvent être accusés d'erreurs, peuvent paraître ou sont réellement inutiles. Quel fidèle n'est effrayé en entendant ces paroles de Jésus-Christ : « Toute parole inutile que l'homme aura prononcée, il en rendra compte au jour du jugement? » (*Matth.*, XII, 36.) Ce qui faisait dire à l'apôtre saint Jacques : « Que tout homme soit prompt à écouter, mais lent à parler. » (*Jacq.*, I, 19.) Et dans un autre endroit : « N'aspirez pas à devenir plusieurs maîtres, mes frères, sachant que vous vous chargez d'un jugement plus sévère. Nous commettons tous, en effet, beaucoup de fautes. Si quelqu'un ne pèche pas en paroles, c'est un homme parfait. » (*Jacq.*, III, 1, 2.) Si, dans ma vieillesse même, je suis loin de me croire arrivé à cette perfection, à plus forte raison quand dans les premières années de ma jeunesse je débutais dans l'art d'écrire ou de parler en public. A cette époque, en effet, fallait-il parler au peuple? si j'étais présent, la faveur publique me désignait, et ce n'était que bien rarement qu'on me permettait de garder le silence, comme simple auditeur, et d'être prompt à écouter et lent à parler. Me juger moi-même en présence du Maître unique, telle est ma seule ressource pour échapper à la rigueur de ses jugements. A mon avis, il y a plusieurs maîtres, là où se trouvent plusieurs sentiments et des sentiments opposés. Mais se rencontrent-ils tous dans la vérité? ils y rencontrent aussi pour maître commun, le seul et vrai Maître par excellence. Ils ne se trompent que lorsqu'ils ajoutent à ses enseignements leurs idées personnelles, et non lorsqu'ils se contentent de développer sa doctrine; et c'est ainsi que parlant plus qu'il ne faut, ils tombent dans l'erreur et le mensonge.

3. Je ne puis retirer des mains des lecteurs, pour les corriger, les ouvrages que j'ai fait paraître jusqu'ici; j'ai donc voulu y suppléer en publiant ces *Rétractations*. Lorsque je n'étais encore que catéchumène, bien que j'eusse déjà fait bon marché de mes espérances terrestres, j'ai écrit plusieurs ouvrages où j'ai sacrifié encore aux usages de la vaine littérature du siècle. Je me propose de ne pas les épargner ici. Ces ouvrages, en effet, qui se trouvent dans les mains des lecteurs et des copistes, peuvent être consultés avec fruit, à une condition toutefois, c'est qu'on leur passe quelques défauts, ou, si ces défauts semblent inexcusables, qu'on n'en partage pas les erreurs. Et maintenant, que mes lecteurs, au lieu de m'imiter dans mes écarts, tâchent au contraire de s'amender à mon exemple.

ut multiloquium deputem, quando necessaria dicuntur, quantalibet sermonum multitudine ac prolixitate dicantur :) sed istam sententiam scripturæ sanctæ propterea timeo, quia de tam multis disputationibus meis sine dubio multa colligi possunt, quæ si non falsa, at certe videantur, sive etiam convincantur non necessaria. Quem vero Christus fidelium suorum non terruit, ubi ait : « Omne verbum otiosum quodcumque dixerit homo, reddet pro eo rationem in die judicii? » (*Matth.*, XII, 36.) Unde et ejus apostolus Jacobus : « Sit, inquit, omnis homo velox ad audiendum, tardus autem ad loquendum. » (*Jac.*, I, 19.) Et alio loco : « Nolite, inquit, plures magistri fieri, fratres mei, scientes quoniam majus judicium sumitis. In multis enim offendimus omnes. Si quis in verbo non offendit, hic perfectus est vir. » (*Jac.*, III, 1.) Ego mihi hanc perfectionem nec nunc arrogo, cum jam sim senex : quanto minus cum juvenis cœpi scribere, vel apud populos dicere; tantumque mihi tributum est, ut ubicumque me præsente loqui opus esset ad populum, rarissime tacere atque alios audire permitterer, et esse velox ad audiendum, tardus autem ad loquendum. Restat igitur ut me ipse judicem sub magistro uno, cujus de offensionibus meis judicium evadere cupio. Magistros autem plures tunc fieri existimo, cum diversa atque inter se adversa sentiunt. Cum vero idipsum dicunt omnes, et verum dicunt, ab unius veri magistri magisterio non recedunt. Offendunt autem, non cum illius multa dicunt, sed cum addunt sua. Sic quippe incidunt ex multiloquio etiam in falsiloquium.

3. Scribere autem ista mihi placuit, ut hæc emittam in manus hominum, a quibus ea quæ jam edidi, revocare emendanda non possum. Nec illa sane prætereo, quæ Catechumenus jam, licet relicta spe quam terrenam gerebam, sed adhuc sæcularium litterarum inflatus consuetudine scripsi : quia et ipsa exierunt in notitiam describentium atque legentium, et leguntur utiliter, si nonnullis ignoscatur; vel si non ignoscatur, non tamen inhæreatur erratis. Quapropter quicumque ista lecturi sunt, non me imitentur errantem, sed in melius proficientem. Inveniet enim

Que j'aie gagné à mesure que j'écrivais, chacun peut-être pourra s'en convaincre en lisant ces écrits dans l'ordre que j'ai suivi en les composant. Pour lui faciliter cette remarque, je ferai dans cet ouvrage tout ce qui dépendra de moi pour que cet ordre soit bien saisi.

LIVRE PREMIER

RÉTRACTATIONS DES LIVRES ÉCRITS PAR SAINT AUGUSTIN AVANT SA PROMOTION A L'ÉPISCOPAT.

CHAPITRE PREMIER.

Contre les Académiciens. — Trois livres.

1. Après avoir sacrifié les avantages terrestres que j'avais acquis, et échangé les espérances d'ici-bas contre le repos de la vie chrétienne, j'écrivis, même avant mon baptême, un premier ouvrage *contre* ou *sur les Académiciens*. La désolante doctrine de ces hommes qui inspirent le désespoir d'arriver à la vérité, et qui, ne voyant partout qu'obscurité et incertitude, recommandent au sage de ne rien approuver comme évident et comme certain, avait fait sur moi quelque impression; je résolus, pour m'y soustraire, de les combattre à outrance par toutes les raisons possibles; et, grâce à la miséricorde et à l'assistance de Dieu, je suis sorti vainqueur de ce combat.

2. Une chose me déplaît dans ces trois livres, c'est d'avoir si souvent nommé la Fortune (Liv. I, ch. I et VII); non que j'aie voulu par ce nom désigner quelque divinité, mais seulement le concours fortuit des événements qui se manifestent dans les biens et les maux, soit au dedans soit au dehors de nous. C'est ainsi qu'on dit : « Par hasard, peut-être, accidentellement, d'aventure, fortuitement, » toutes expressions dont l'emploi, pourvu qu'on les rapporte à la divine Providence, n'est défendu par aucune religion. C'est, du reste, ce que j'ai déclaré dans ce passage : « Peut-être ce qu'on appelle ordinairement *fortune* obéit-il à des lois cachées, et ce qu'on nomme *hasard* n'est-il autre chose que l'effet d'une cause et d'une raison qui nous sont inconnues. » Et cependant, malgré cette déclaration, l'emploi de ce mot *fortune* me cause quelque scrupule, d'autant plus que, dans la bouche de certaines gens, ces mots : « La fortune l'a voulu, » sont, par une déplorable habitude, sub-

fortasse quomodo scribendo profecerim, quisquis opuscula mea ordine, quo scripta sunt, legerit. Quod ut possit, hoc opere, quantum potero, curabo ut eumdem ordinem noverit.

LIBER PRIMUS

IN QUO RETRACTANTUR LIBRI QUOS SCRIPSIT NONDUM EPISCOPUS.

CAPUT PRIMUM.

Contra Academicos. — Libri tres.

1. Cum ergo reliquissem, vel quæ adeptus fueram in cupiditatibus hujus mundi, vel quæ adipisci volebam, et me ad Christianæ vitæ otium contulissem, nondum baptizatus, *contra Academicos* vel *de Academicis* primum scripsi, ut argumenta eorum, quæ multis ingerunt veri inveniendi desperationem, et prohibent cuiquam rei assentiri, et omnino aliquid, tanquam manifestum certumque sit, approbare sapientem, cum eis omnia videantur obscura et incerta, ab animo meo, quia et me movebant, quantis possem rationibus amoverem. Quod miserante atque adjuvante Domino factum est.

2. Sed in eisdem tribus libris meis (Lib. I, c. I et VII), non mihi placet toties me appellasse *Fortunam*, quamvis non aliquam deam voluerim hoc nomine intelligi, sed fortuitum rerum eventum, vel in corporis nostri, vel in externis bonis aut malis. Unde et illa verba sunt, quæ nulla religio dicere prohibet, forte, forsan, forsitan, fortasse, fortuito, quod tamen totum ad divinam revocandum est providentiam. Hoc etiam ibi non tacui, dicens : « Etenim fortasse, quæ vulgo Fortuna nominatur, occulto quodam ordine regitur, nihilque aliud in rebus casum vocamus, nisi cujus ratio et causa secreta est. » Dixi quidem hoc, verumtamen pœnitet me sic illic nominasse *fortunam*, cum videam homines habere in pessima consuetudine, ubi dici debet : Hoc Deus voluit, dicere : Hoc voluit

stitués à ces autres mots, les seuls convenables : « Dieu l'a voulu. » Plus loin, dans cette autre phrase : « Il a été établi, soit parce que nous l'avons mérité, soit par une nécessité de la nature, qu'une âme créée de Dieu, mais attachée aux choses mortelles, ne pourrait jamais arriver au port de la philosophie. » (*Ibid.*) Je pouvais, sans nuire au sens, supprimer cette alternative. Dans tous les cas, ces mots : « Parce que nous l'avons mérité, » eussent été suffisants, à cause de la misère que nous tenons d'Adam, et rendaient inutile cette autre alternative : « Soit par une nécessité de la nature, » puisque cette dure nécessité de notre nature vient incontestablement de la faute originelle. J'ai dit encore : « Il ne faut rendre aucun culte, il faut, au contraire, rejeter absolument tout ce qui est accessible aux regards mortels, tout ce qui tombe sous les sens. » (*Ibid.*, n. 3.) Or, il y a aussi le sens de l'âme ; il fallait donc ajouter : « Tout ce qui tombe sous les sens de ce corps mortel. » J'imitais alors la manière de parler de ceux qui n'appliquent le mot *sens* qu'au corps, et qui ne regardent comme sensibles que les choses corporelles. Je crains donc, toutes les fois que je me suis exprimé ainsi, de n'avoir été parfaitement clair que pour ceux qui ont l'habitude de cette locution. Ailleurs encore j'ai dit : « Une vie heureuse, à votre avis, n'est-elle pas celle qui embrasse ce qu'il y a de meilleur dans l'homme ? » J'ajoutais peu après, pour expliquer ces paroles : « Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme : » « Qui pourrait hésiter à reconnaître dans l'homme la supériorité absolue de cette partie de son âme qui exerce une domination incontestée sur toutes les autres portions de son être ? N'en demandez pas une autre définition : cette partie, c'est l'esprit, la raison. » (*Ibid.*, ch. II, n. 5.) Qu'il n'y ait rien dans l'homme de supérieur à l'esprit et à la raison, cela est vrai ; mais l'homme, pour être heureux, ne doit point faire de la raison seule la règle de sa vie ? car ce serait vivre selon l'homme, et c'est selon Dieu qu'il faut vivre, si l'on veut arriver au bonheur. Pour atteindre ce but, la raison ne peut se suffire ; il faut encore qu'elle reconnaisse Dieu pour maître. Répondant à mon adversaire : « Vous ne vous trompez pas absolument ici, lui disais-je ; que ce soit d'un heureux *présage* pour l'avenir, je vous le souhaite volontiers. » (*Ibid.*, ch. IV, n. 11.) Ce mot *omen* n'a pas été dit sérieusement ; mais je regrette de m'en être servi, même sous forme de plaisanterie. Il ne se rencontre, que je sache, ni dans les saintes Lettres (1), ni dans n'importe quel autre auteur ecclésiastique ; l'Ecriture sainte, néanmoins,

(1) Nous trouvons cependant ce mot au livre troisième des Rois. (xx, 33.) Mais ou bien saint Augustin ne l'a pas lu dans la version dont il se servait, ou bien, comme il s'agit en cet endroit d'idolâtres, n'a-t-il pas cru que l'usage d'un mot aussi profane pût être légitimé par celui qu'il en avait fait dans cette circonstance.

fortuna. Quod autem quodam loco dixi (cap. I) : « Ita comparatum est, sive pro meritis nostris, sive pro necessitate naturæ, ut divinum animum mortalibus inhærentem nequaquam philosophiæ portus accipiat, etc. » aut nihil horum duorum dicendum fuit, quia etiam sic sensus posset esse integer ; aut satis erat dicere, « pro meritis nostris, » sicut verum est ex Adam tracta miseria ; nec addere, « sive pro necessitate naturæ, » quandoquidem naturæ nostræ dura necessitas merito præcedentis iniquitatis exorta est. Itemque illic quod dixi, « nihil omnino colendum esse, totumque abjiciendum quidquid mortalibus oculis cernitur, quidquid ullus sensus attingit » : addenda erant verba, ut diceretur, « quidquid mortalis corporis ullus sensus attingit, » est enim sensus et mentis. Sed eorum more tunc loquebar, qui sensum non nisi corporis dicunt, et sensibilia non nisi corporalia. Itaque ubicumque sic locutus sum, parum est ambiguitas evitata, nisi apud eos quorum consuetudo est locutionis hujus. Item dixi : « Quid censes aliud esse beate vivere, nisi secundum id, quod in homine optimum est, vivere ? » (cap. II.) Et quid dixerim, « in homine esse optimum, » paulo post explicans : « Quis, inquam, dubitaverit, nihil esse aliud hominis optimum, quam eam partem animi, cui dominanti obtemperare convenit cætera, quæque in homine sunt ? Hæc autem, ne aliam postules definitionem, mens aut ratio dici potest. » Hoc quidem verum est, nam quantum attinet ad hominis naturam, nihil est in eo melius quam mens et ratio : sed non secundum ipsam debet vivere, qui beate vult vivere, alioquin secundum hominem vivit, cum secundum Deum vivendum sit, ut possit ad beatitudinem pervenire : propter quam consequendam non seipsa debet esse contenta, sed Deo mens nostra subdenda est. Item respondens ei, cum quo disputabatur : « Hic plane, inquam, non erras, quod ut tibi omen sit ad reliqua, libenter optaverim. » (cap. IV.) Hoc licet non serio, sed joco dictum sit, nollem tamen eo verbo uti. *Omen* quippe me legisse non recolo, sive in sacris litteris nostris, sive in sermone cujusquam ecclesiastici disputatoris : quamvis abomina-

se sert fréquemment de son dérivé, *abomination.*

3. Quelle fable ridicule et extravagante que celle de la philocalie et de la philosophie que je présente, au second livre, comme « sœurs et nées d'un même père ! » (Liv. II, ch. III, n. 7.) La philocalie, en effet, n'est-elle qu'une fable? Elle n'a dès lors rien de commun avec la philosophie. Faut-il prendre ce mot au sérieux, parce que, d'après la traduction latine, il signifie *amour de la beauté,* et qu'il y a dans la sagesse une grande et souveraine beauté? Mais alors, la philocalie et la philosophie ne sont, dans les choses incorporelles et supérieures, qu'une seule et même chose, et ne peuvent aucunement être sœurs. J'ai dit ailleurs à propos de l'âme : « Qu'elle doit retourner plus sûrement dans le ciel. » (Liv. II, ch. IX, n. 22.) Il y a des gens qui pensent que les âmes humaines sont tombées ou ont été chassées du ciel à cause de leurs péchés, pour être renfermées dans ces corps mortels (1). Peut-être, à cause d'eux, aurais-je mieux fait d'employer le mot *aller* au lieu du mot *retourner.* Je n'ai pas hésité toutefois à dire retourner *au ciel,* dans le sens de retourner *à Dieu,* Dieu étant l'auteur et le créateur de l'âme; et j'avais ici, pour autorité, saint Cyprien qui s'écrie hardiment : « Puisque notre corps vient de la terre et notre âme du ciel, nous sommes à la fois terre et ciel. » (CYPRIEN, liv. de l'*Oraison dominicale.*) L'Ecclésiaste ne dit-il pas encore : « L'esprit retourne à Dieu qui l'a donné? » (*Eccl.*, XII, 7.) Ce qu'il faut comprendre dans un sens qui ne soit nullement opposé à cette parole de l'Apôtre : « Avant qu'ils fussent nés ils n'avaient fait ni aucun bien ni aucun mal. » (*Rom.*, IX, 11.) La conclusion évidente de tout ceci est qu'on peut concevoir Dieu comme région originelle de la béatitude de l'âme, que la nature divine n'a pas engendrée, mais qui a été tirée du néant, comme Dieu a formé le corps de la terre. Quant à l'origine de l'âme et à sa présence dans le corps, vient-elle uniquement de celui qui, le premier a été créé et a reçu une âme vivante, ou bien Dieu en crée-t-il une particulière pour chaque corps nouvellement conçu? Je l'ignorais alors, je l'ignore encore aujourd'hui.

4. Au troisième livre j'ai dit : « Voulez-vous connaître mon sentiment, je crois que le souverain bien de l'homme se trouve dans la raison. » (Liv. III, ch. XII, n. 27.) Il eût été plus juste de dire *en Dieu,* l'âme trouvant en Dieu comme dans son souverain bien, l'objet de sa béatitude. Je me reproche aussi d'avoir avancé : « Qu'on peut jurer par tout ce qui est divin. » (Ch. XVI, n. 35.) De même, après avoir dit des académi-

(1) Ce sont les Platoniciens qui professaient cette doctrine, comme on le peut voir dans la *Cité de Dieu,* livre XII, ch. XXVI.

tio inde sit dicta, quæ in divinis libris assidue reperitur.

3. In secundo autem libro (cap. III) prorsus inepta est et insulsa illa quasi fabula de *Philocalia* et *Philosophia,* quod « sint germanæ et eodem parente procreatæ. » Aut enim philocalia quæ dicitur, non nisi in nugis est, et ob hoc philosophiæ nulla ratione germana : aut si propterea est nomen honorandum, quia latine interpretatum, amorem significat pulchritudinis, et est vera ac summa sapientiæ pulchritudo, eadem ipsa est in rebus incorporalibus atque summis philocalia quæ philosophia, neque ullo modo sunt quasi sorores duæ. Alio loco (cap. IX) cum agerem de animo, dixi : « Securior rediturus in cœlum. » Iturus autem, quam *rediturus* dixissem securius, pro pter eos qui putant animos humanos pro meritis peccatorum suorum de cœlo lapsos sive dejectos, in corpora ista detrudi. Sed hoc ego propterea non dubitavi dicere, quia ita dixi « in cœlum, » tanquam dicerem, « ad Deum, » qui ejus est auctor et conditor, sicut beatus Cyprianus non cunctatus est dicere : « Nam cum corpus e terra, spiritum possideamus e cœlo, ipsi terra et cœlum sumus. » (Lib. *de orat. Dom.*) Et in libro Ecclesiastæ scriptum est : « Spiritus revertatur ad Deum, qui dedit illum. » (*Eccl.,* XII, 7.) Quod utique sic intelligendum est, ut non resistatur Apostolo dicenti, nondum natos nihil egisse boni aut mali. (*Rom.*, IX, 11.) Sine controversia ergo quædam originalis regio beatitudinis animi, Deus ipse est, qui eum non quidem de seipso genuit, sed de nulla re alia condidit, sicut condidit corpus e terra. Nam quod attinet ad ejus originem, qua fit ut sit in corpore, utrum de illo uno sit, qui primum creatus est, quando factus est homo in animam vivam; an similiter ita fiant singulis singuli, nec tunc sciebam, nec adhuc scio.

4. In libro tertio (cap. XII) : « Si quid mihi videatur quæris, inquam, in mente arbitror esse summum hominis bonum. » Verius dixissem, « in Deo. » Ipso enim mens fruitur, ut beata sit, tanquam summo bono suo. Nec mihi illud placet quod dixi (cap. XVI) : (*a*) « Liquet dejerare per omne divinum. » Item quod dixi de Aca-

(*a*) Er. et Lov. habent, *libet dejerare.* Sed melius cum Am. scripti octodecim, *liquet dejerare*, quod usurpatum est ex Terentio in Eunucho act. 2, scn. 3.

ciens que, connaissant le vrai, ils appelaient vraisemblable ce qui ressemble au vrai, je taxais de fausseté cette ressemblance qu'ils admettaient, et je parlais inexactement pour deux raisons : d'abord parce qu'alors il faudrait regarder comme faux ce qui se rapprochant en quelque chose du vrai, renferme par conséquent quelque vérité en soi; ensuite parce que, dans mon sentiment, ils admettaient ces erreurs sous le nom de vraisemblances, tandis que leur système consiste à ne rien admettre, et à faire du doute absolu la condition du vrai sage. Mais la vraisemblance prend aussi, chez eux, le nom de probabilité; de là vient l'erreur que j'ai commise à leur égard. Je ressens aussi un juste regret d'avoir prodigué à Platon, aux platoniciens et aux philosophes de l'académie des louanges telles que des impies ne devaient pas en recevoir, surtout quand je réfléchis que c'est de ce côté que partent les plus vives attaques contre la vérité chrétienne. Lorsqu'après avoir triomphé des arguments de Cicéron dans ses livres académiques par des raisonnements invincibles, j'appelle ceux-ci, comparés aux siens, des bagatelles (ch. XX, n. 45), rien n'a justifié cette expression, ni le ton plaisant, ni l'ironie évidente qui l'accompagnent. Cet ouvrage commence ainsi : « O utinam, Romaniane, hominem sibi aptum. »

CHAPITRE II.

De la vie heureuse. — Un livre.

Le livre de la *Vie heureuse* n'est pas d'une date postérieure aux livres *contre les académiciens;* mais j'ai mené de front ce double travail. L'anniversaire de ma naissance a été l'occasion de cet ouvrage qui, comme on le voit en le lisant, est le résumé d'une discussion de trois jours dans laquelle nos recherches communes aboutissent à cette conclusion, que la vie heureuse n'est autre chose que la parfaite connaissance de Dieu. Plusieurs défauts déparent cet écrit : il y a d'abord exagération dans les louanges que j'adresse à Manlius Théodore, en le lui dédiant, bien que je fasse grande estime de sa science et de son titre de chrétien (préf., n. 7). Le mot *Fortune*, ensuite, revient ici encore trop souvent sous ma plume; enfin, sans tenir compte de l'état du corps, j'ai avancé que, dès ici-bas, la raison du sage était seule le siége de la béatitude (discus. III); assertion contredite par l'Apôtre qui n'espère que dans la vie future cette parfaite connaissance de Dieu, la plus grande que puisse posséder l'homme. La seule vie en effet qui mérite le nom d'*heureuse* est celle qui verra l'âme régner sans inquiétude et sans lutte sur le corps incorruptible et immortel. De ce

demicis (cap. XVIII), quia verum noverant, cujus simile appellabant verisimile, idque ipsum verisimile appellavi falsum, quod approbabant, duas ob causas non recte dictum est : vel quod falsum esset, quod aliquo modo esset simile alicujus veri, quia in genere suo et hoc verum est : vel quod approbabant ista falsa, quæ vocabant verisimilia, cum illi nihil approbarent, et affirmarent nihil approbare sapientem. Sed quia hoc ipsum verisimile etiam probabile nuncupabant, hinc factum est ut hoc de illis dicerem (cap. XVII). Laus quoque ipsa, qua Platonem vel Platonicos seu Academicos philosophos tantum extuli, quantum impios homines non oportuit, non immerito mihi displicuit : præsertim quorum contra errores magnos defendenda est Christiana doctrina. Illud etiam quod in comparatione argumentorum Ciceronis, quibus in libris suis Academicis usus est, (*a*) mea *nugas* esse dixi, quibus argumenta illa certissima ratione refutavi (cap. XX), quamvis jocando dictum sit, et magis ironia videatur, non debuit tamen dici. Hoc opus sic incipit : « O utinam Romaniane hominem sibi aptum. »

CAPUT II.

De Beata vita. — Liber unus.

Librum *de beata vita,* non post libros de Academicis, sed inter illos ut scriberem, contigit. Ex occasione quippe ortus est diei natalis mei, et tridui disputatione completus, sicut satis ipse indicat. In quo libro constitit inter nos, qui simul quærebamus, non esse beatam vitam, nisi perfectam cognitionem Dei. Displicet autem illic (*In præfatione*), quod Manlio Theodoro, ad quem librum ispsum scripsi, quamvis docto et christiano viro, plus tribui quam deberem. Et quod *fortunam* etiam illic sæpe nominavi. (*Disput.*, III.) Et quod tempore vitæ hujus in solo animo sapientis dixi habitare vitam beatam, quomodolibet se habeat corpus ejus, cum perfectam cognitionem Dei, hoc est qua homini major esse non possit, in futura vita speret Apostolus, quæ sola beata vita dicenda est, ubi et corpus incorruptibile atque immortale spiritui suo sine ulla molestia vel reluctatione subdetur. Sane istum librum nostro in codice interrup-

(*a*) Sic Benignianus cod. supple, *argumenta*. Alii plerique, *meas*, ut in Vulgatis.

livre, il ne reste, examen fait des manuscrits, que quelques lambeaux incomplets, copiés tels quels par quelques-uns de nos frères. La révision complète exigeait une reproduction fidèle de l'original : mais j'avais entrepris cette révision que mes recherches à cet égard n'avaient pu encore aboutir. Cet ouvrage commence ainsi : « Si ad philosophiæ portum. »

CHAPITRE III.

De l'ordre. — Deux livres.

1. Mes deux livres *sur l'Ordre* sont encore de la même époque que mes écrits sur les académiciens. Une grande question domine tout l'ouvrage, à savoir si tous les biens et tous les maux rentrent dans l'ordre de la divine Providence. Mais comme cette matière ardue présentait des difficultés, que la discussion ne pourrait que difficilement éclaircir dans l'esprit de mes interlocuteurs, je préférais leur parler de l'ordre qu'ils devaient suivre dans leurs études et au moyen duquel on peut, des choses corporelles, s'élever aux notions immatérielles.

2. Dans cet ouvrage encore, j'ai eu tort d'employer souvent le mot *fortune*. (liv. II, ch. IX, n. 7.) Il m'est arrivé de nouveau de parler des sens du corps, sans cette addition « du corps. » (Liv. I, ch. I, II, etc.) Plus loin, je fais beaucoup trop de cas des belles-lettres, sans prendre garde qu'un grand nombre de saints sont complétement illétrés, tandis que nombre de gens lettrés sont bien éloignés de la sainteté. (Ibid., ch. VIII, et liv. II, ch. XIV.) Ailleurs, bien qu'en plaisantant, j'ai parlé des muses comme étant des déesses (ibid., ch. III, n. 6); au même chapitre, j'appelle l'admiration un vice. Dans un autre endroit, les philosophes, à mon avis, auraient, en dehors de la véritable religion, eu des vertus éclatantes. J'ai avancé enfin qu'il existe deux mondes, l'un sensible, l'autre intelligible (ibid., c. XI, n. 31, 32); et ceci, non en m'inspirant de Platon ou des Platoniciens, mais de moi-même, me fondant sur cette distinction subtile que Notre-Seigneur n'a pas dit : « Mon royaume n'est pas du monde, » mais « mon royaume n'est pas de ce monde, » (*Jean,* XVIII, 36) paroles qui, à la rigueur, pourraient s'interprêter de la sorte. Dans l'hypothèse même où Jésus-Christ eût voulu parler d'un autre monde, il avait plus probablement en vue ces cieux nouveaux et cette terre nouvelle dont nous serons en possession au jour où nous verrons l'accomplissement de ces paroles de notre prière : « Que votre règne arrive. » (*Matth.*, IV, 10.) Platon lui-même ne s'est point trompé en affirmant l'existence d'un monde intelligible, si, sans nous arrêter à une expression dont l'Eglise ne se sert pas habituellement en cette matière, nous nous

tum reperi, et non parum minus habere, et sic a fratribus quibusdam descriptus est, nec adhuc apud aliquem integrum inveneram, ex quo emendarem quando hæc retractavi. Hic liber sic incipit : « Si ad philosophiæ portum. »

CAPUT III.

De Ordine. — Libri duo.

1. Per idem tempus inter illos qui de Academicis scripti sunt, duos etiam libros *de Ordine* scripsi, in quibus magna quæstio versatur, utrum omnia bona et mala divinæ providentiæ ordo contineat. Sed cum rem viderem ad intelligendum difficilem; satis ægre ad eorum perceptionem, cum quibus agebam, disputando posse perduci, de ordine studendi loqui malui, quo a corporalibus ad incorporalia potest profici.

2. Verum et in his libris displicet mihi sæpe interpositum *fortunæ* vocabulum. (Lib. II, c. IX; lib. I, c. I et II, etc.) Et quod non addebam corporis quando sensus corporis nominavi. Et quod multum tribui liberalibus disciplinis, quas multi sancti multum nesciunt; quidam etiam, qui sciunt eas, sancti non sunt. (Lib. I, c. VIII et II; c. XIV.) Et quod *Musas* quasi aliquas deas, quamvis jocando, commemoravi. (Lib. I, c. III.) Et quod « admirationem vitium » nuncupavi. (*Ibid.*) Et quod philosophos non vera pietate præditos dixi virtutis luce fulsisse. Et quod « duos mundos, unum sensibilem, alterum intelligibilem, » (Lib. I, c. XI) non ex Platonis vel ex Platonicarum persona, sed ex mea sic commendavi, tanquam hoc etiam Dominus significare voluerit, quia non ait : Regnum meum non est de mundo, sed : « Regnum meum non est de hoc mundo; » (*Joan.*, XVIII, 36) cum possit et aliqua locutione dictum inveniri; et si alius a Domino Christo significatus est mundus, ille congruentius possit intelligi, in quo erit cœlum novum et terra nova, quando complebitur quod oramus, dicentes : « Adveniat regnum tuum. » (*Matth.*, IV, 10.) Nec Plato quidem in hoc erravit, quia esse mundum intelligibilem dixit, si non vocabulum quod eccle-

attachons exclusivement au sens qu'elle présente. Ce monde intelligible, d'après sa manière de parler, qu'est-il autre chose, en effet, que cette raison éternelle et immuable qui a présidé à la création du monde? Cette raison, la nierez-vous? Dieu, alors, a fait sans raison ce qu'il a fait, ou bien puisqu'il n'y avait pas de raison de son acte, il ne savait rien de cet acte soit en agissant, soit avant d'agir : voilà la conséquence logique de votre négation. Si, au contraire, ce qui est évident, cette raison existait en lui, c'est elle que je crois voir dans ce que Platon appelle le monde intelligible. Au reste, un peu plus de science ecclésiastique m'eût fait rejeter ce terme.

3. J'ai dit encore : « On doit s'appliquer avec le plus grand soin aux bonnes mœurs, » et j'ajoutais : « Car, dans le cas contraire, Dieu ne pourra nous exaucer, tandis que ceux dont la vie est bonne verront leurs prières on ne peut plus favorablement accueillies. » (Liv. III, ch. XX, n. 52.) Cette manière de parler me déplait, parce qu'elle semble indiquer que Dieu n'exauce point les pécheurs. Quelqu'un, il est vrai, l'a dit dans l'Evangile (*Jean,* IX, 31), mais il ne connaissait pas encore le Christ, qui lui avait déjà ouvert les yeux du corps. J'ai de plus à me reprocher d'avoir prodigué tant d'éloges (*ibid.*) au philosophe Pythagore; ces éloges sont tellement exagérés que soit qu'on les entende, soit qu'on les lise, on pourrait en conclure que, pour moi, la doctrine de Pythagore est irréprochable; et cependant que d'erreurs capitales la déshonorent! Cet ouvrage commence ainsi : « Ordinem rerum, Zenobi. »

CHAPITRE IV.

Les Soliloques. — Deux livres.

1. Vers la même époque, j'écrivis encore deux volumes sous l'inspiration de mon amour et de mon zèle pour la recherche de la vérité. Je voulais avoir le dernier mot sur des questions que je désirais vivement connaître. Dans cet ouvrage, je m'interroge et je me réponds comme si nous étions deux, la raison et moi, bien que je fusse seul : de là le nom de *soliloques*. Ce traité, bien que resté à l'état d'ébauche, recherche cependant et montre dans le premier livre à quelles conditions on peut posséder la sagesse, qui ne se perçoit point par les sens du corps, mais par la raison. Sur la fin de ce livre, tous les raisonnements aboutissent à cette conclusion, que ce qui est vrai est immortel. Au second livre, de longues discussions sur l'immortalité de l'âme sont restées sans résultat.

2. Je désapprouve, dans ces livres, ce que j'ai

siasticæ consuetudini in re illa non usitatum est, sed ipsam rem velimus attendere. Mundum quippe ille intelligibilem nuncupavit ipsam rationem sempiternam atque incommutabilem, qua fecit Deus mundum. Quam qui esse negat, sequitur ut dicat, irrationabiliter Deum fecisse quod fecit; aut cum faceret, vel antequam faceret, nescisse quid faceret; si apud eum ratio faciendi non erat. Si vero erat, sicut erat, ipsam videtur Plato vocasse intelligibilem mundum. Nec tamen isto nomine nos uteremur, si jam satis essemus litteris ecclesiasticis eruditi.

3. Nec illud mihi placet, quod cum dixissem : « Summa opera danda est optimis moribus : » mox addidi : « Deus enim noster aliter nos exaudire non poterit : bene autem viventes facillime exaudiet. » (Lib. II, c. XX.) Sic enim dictum est, tanquam Deus non exaudiat peccatores; quod quidam dixit in Evangelio (*Joan.*, IX, 31), sed ille qui nondum cognoverat Christum, a quo fuerat jam illuminatus in corpore. Nec illud mihi placet, quod Pythagoræ philosopho tantum laudis dedi, ut qui hanc audit vel legit possit putare, me credidisse nullos errores in Pythagorica esse doctrina, cum sint plures, iidemque capitales. Hoc opus sic incipit. « Ordinem rerum Zenobi. »

CAPUT IV.

Soliloquiorum Libri duo.

1. Inter hæc scripsi etiam duo volumina secundum studium meum et amorem, ratione indagandæ veritatis, de his rebus, quas maxime scire cupiebam, me interrogans, mihique respondens, tanquam duo essemus, ratio et ego, cum solus essem : unde hoc opus *Soliloquia* nominavi, sed imperfectum remansit : ita tamen ut in primo libro quæreretur, et utcumque appareret, qualis esse debeat qui vult percipere sapientiam, quæ utique non sensu corporis, sed mente percipitur : et quadam ratiocinatione in libri fine colligitur, ea quæ vere sunt immortalia esse. In secundo autem, de immortalitate animæ diu res agitur, et non peragitur.

2. In his sane libris non approbo quod in oratione

(a) *Qui nonnisi mundos verum scire voluisti.* Hæc lectio est Vaticani cod. et I *Sent.*, dist. II, magis quidem perspicua : verum S. Augustino familiarior altera, quam retinuimus. Sic lib. III, *con. Academ.*, c. XVII, *qui nisi paucis sapientibus ignotæ essent.*

dit dans une prière : « O Dieu, qui ne permettez qu'aux cœurs purs de connaître la vérité. » (Liv. I, ch. I, n. 2.) On peut m'objecter, en effet, que plusieurs, sans avoir le cœur pur, arrivent à la connaissance d'un grand nombre de vérités; car, qu'est-ce que cette vérité qui n'est accessible qu'aux cœurs purs, et qu'est-ce que savoir? je ne l'ai point défini. Dans cet autre passage encore : « Dieu, dont le royaume est tout ce monde inconnu aux sens; » (*ibid*, ch. I, n. 3) est-il question de Dieu? Il fallait ajouter : « Vous qui êtes inaccessible aux sens d'un corps mortel. » Mais si c'est du monde qu'il est dit que les sens ne le connaissent point, on peut l'entendre de ce monde futur qui sera composé d'un ciel nouveau et d'une nouvelle terre. Alors il fallait ajouter nécessairement « les sens de ce corps mortel. » Je parlais encore du reste à la manière de ceux pour qui le mot *sens* a la signification exclusive de sens corporels. Je ne reviendrai point sur ce que j'ai déjà dit à ce sujet (I *Retract.*, ch. I et III), et j'y renvoie le lecteur toutes les fois qu'il rencontrera cette expression dans mes écrits.

3. En parlant du Père et du Fils, au lieu de : « Celui qui engendre et celui qui est engendré est un, » (I, ch. I, n. 4) j'aurais dû dire *sont un*, à l'exemple de la vérité elle-même, lorsqu'elle dit très-expressément : « Moi et le Père, nous sommes un. » (*Jean*, X, 30.) J'ai eu tort encore de dire que la connaissance de Dieu rend, dès cette vie, l'âme bienheureuse, à moins de l'entendre du bonheur que donne l'espérance. Plus loin, cette autre proposition : « Il y a plus d'une voie qui mène à la sagesse, » (I, ch. XIII, n. 23) est mal sonnante. Existe-t-il en effet une autre voie en dehors de Jésus-Christ qui a dit : « Je suis la voie? » (*Jean*, XVI, 6.) Je sais bien que cette voie universelle est différente de ces voies dont le Psalmiste a dit : « Faites-moi connaître vos voies, Seigneur, et enseignez-moi vos sentiers. » (*Ps.* XXIV.) Cependant j'aurais dû éviter cette expression blessante pour les oreilles pieuses. Dans cette phrase encore : « Il faut absolument fuir ces choses sensibles, » (I, ch. XIV, n. 24) je devais prendre garde de paraître donner dans l'erreur de Porphyre, qui prétend que l'on doit éviter tout ce qui est corps. Le pronom *ista* montre bien, il est vrai, que je n'ai pas voulu dire tout ce qui est sensible, mais seulement ce qui est corruptible. Il eût mieux valu toutefois dire de telles choses sensibles n'existeront point dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre du siècle à venir.

4. Je désapprouve aussi cette proposition : « C'est l'étude qui dégage et, pour ainsi dire, déterre les connaissances libérales qui, dans l'esprit des savants, existent sans aucun doute à l'état d'oubli. » (II, ch. XX, n. 35.) En effet, interrogez un homme sur des matières qu'il n'a

dixi : « Deus (*a*) qui nisi mundos verum scire noluisti. » (Lib. I, c. I; I *Sent.*, dist. 2, c. I.) Responderi enim potest, multos etiam non mundos multa scire vera : neque enim definitum est hic quid sit verum, quod nisi mundi scire non possint; et quid sit scire. Et illud quod ibi positum est : « Deus cujus regnum est totus mundus, quem sensus ignorat; » (Lib. I, c. I) si Deus intelligendus est, addenda fuerant verba, ut diceretur, quem mortalis corporis sensus ignorat. Si autem mundus dictus est, quem sensus ignorat, ille recte intelligitur, qui futurus est cœlo novo et terra nova : sed etiam hic addenda erant illa, ut diceretur : mortalis corporis sensus. Sed illo more adhuc loquebar, quo sensus proprie corporis appellatur; nec assidue repetendum est, quod et superius inde jam dixi (I *Retr.*, c. I et III), sed hoc recolendum, ubicumque ista locutio in meis litteris invenitur.

3. Et ubi dixi de Patre et Filio. « Qui gignit, et quem gignit, unum est. » (Lib. I, c. VII.) Dicendum fuit, unum sunt, sicut aperte ipsa veritas loquitur, dicens : « Ego et Pater unum sumus. » (*Joan.*, X, 30.) Nec illud mihi placet, quod in ista vita Deo intellecto jam beatam esse animam dixi, nisi forte spe. Item quod dixi, « ad sapientiæ conjunctionem non una via perveniri, » (Lib. I, c. XIII) non bene sonat : quasi alia via sit præter Christum, qui dixit : « Ego sum via. » (*Joan.*, XIV, 6.) Vitanda ergo erat hæc offensio aurium religiosarum; quamvis alia sit illa universalis via, aliæ autem viæ de quibus in Psalmo canimus : « Vias tuas Domine notas fac mihi, et semitas tuas doce me. » (*Psal.* XXIV, 4.) Et in eo quod ibi dictum est, « penitus esse ista sensibilia fugienda, » (Lib. I, c. XIV) cavendum fuit ne putaremur illam Porphyrii falsi philosophi tenere sententiam, qua dixit : Omne corpus esse fugiendum. Non autem dixi ego omnia sensibilia sed, *ista*, hoc est, corruptibilia; sed hoc potius dicendum fuit : Non autem talia sensibilia futura sunt in futuri sæculi cœlo novo et terra nova.

4. Item quodam loco dixi (Lib. II, c. XX), quod disciplinis liberalibus eruditi, sine dubio in se illas oblivione obrutas eruunt discendo, et quodammodo refodiunt. Sed hoc quoque improbo : credibilius est

pas étudiées; au lieu de ces connaissances antérieures suivies de l'oubli, comme l'affirme Platon et d'autres après lui, la justesse des réponses de cet homme n'aura-t-elle pas plutôt pour cause cette lumière de la raison éternelle qui l'illumine autant qu'il est capable de la recevoir et lui découvre ces vérités immuables? C'est une opinion que j'ai combattue du reste dans le douzième livre *sur la Trinité* toutes les fois que la nature du sujet m'en a offert l'occasion. Cet ouvrage commence ainsi : « Volventi mihi multa ac varia mecum. »

CHAPITRE V.

De l'Immortalité de l'âme. — Un livre.

1. Revenu de la campagne à Milan, j'écrivis, après les *Soliloques*, un livre *sur l'Immortalité de l'âme.* Cet ouvrage, dans ma pensée, devait faire suite aux *Soliloques* restés inachevés, et je ne sais comment, contre mon gré, il a été répandu dans le public et fait partie de mes opuscules. La complication et la trop grande concision des raisonnements le rendent obscur à ce point que c'est à peine si je puis en supporter la lecture et le comprendre moi-même.

2. J'ai dit quelque part dans cet ouvrage : « Il n'y a pas de connaissance sans étude. » Et ailleurs encore : « La science ne se compose que de connaissances acquises. » (Ch. I, n. 1.) Je n'avais alors en vue que l'esprit humain et je ne pensais pas à Dieu qui, sans étude, possède cependant la science universelle et même la science de l'avenir. Il en est de même pour ce passage : « L'âme seule possède la vie raisonnable. » (Chap. IV, n. 5.) Dieu, en effet, ne possède pas la vie sans la raison, lui en qui se trouve la vie parfaite et la souveraine raison. Il y a encore une erreur dans cette proposition qui se trouve plus haut : « Ce qui tombe sous l'intelligence ne change jamais,» (ch. I, n. 1) puisque l'âme, sujette aux changements, peut être comprise. La connaissance de l'Ecriture sainte, si je l'avais étudiée alors, m'aurait épargné cette autre erreur : « L'âme ne peut se séparer de la raison éternelle, parce qu'elle ne lui est pas unie d'une manière locale. » (Ch. VI, n. 11.) Je me serais rappelé ce passage d'Isaïe : « Vos péchés creusent un abîme entre Dieu et vous. » (*Isai.*, LIX, 2.) D'où nous pouvons conclure que la séparation peut atteindre des choses qui sont unies non d'une manière locale, mais d'une manière incorporelle.

3. Je ne sais encore ce que peut signifier ce passage : « L'âme qui est privée de son corps n'existe plus dans ce monde. » (Ch. XIII, n. 22.)

enim, propterea vera respondere de quibusdam disciplinis, etiam imperitos earum, quando bene interrogantur, quia præsens est eis, quantum id capere possunt, lumen rationis æternæ, ubi hæc immutabilia vera conspiciunt; non quia ea noverant aliquando, et obliti sunt, quod Platoni, vel talibus visum est. Contra quorum opinionem quanta pro suscepto opere dabatur occasio, in lib. XII, *de Trinitate*, disserui (c. XV). Hoc opus sic incipit : « Volventi mihi multa ac varia mecum. »

CAPUT V.

De Immortalitate animæ. — Liber unus.

1. Post libros Soliloquiorum jam de agro Mediolanum reversus, scripsi librum *De Immortalitate animæ*, quod mihi quasi commonitorium esse volueram propter Soliloquia terminanda, quæ imperfecta remanserant : sed nescio quomodo me invito exiit in manus hominum, et inter mea opuscula nominatur. Qui primo ratiocinationum contortione atque brevitate sic obscurus est, ut fatiget, cum legitur, etiam intentionem meam, vixque intelligatur a meipso.

2. Deinde cogitans nihil aliud quam animos hominum, in quadam argumentatione ejusdem libri dixi : « Nec esse in eo quod nihil discit, disciplina potest. » (cap. I.) Itemque alio loco dixi : « Nec ullam rem scientia complectitur, nisi quæ ad aliquam pertinet disciplinam : » nec venit in mentem Deum non discere disciplinas, et habere omnium rerum scientiam, in qua etiam præscientia est futurorum. Tale est illud quod ibi dictum est, « non esse vitam cum ratione ulli, nisi animæ. » (cap. 4.) Neque enim Deo sine ratione vita est ; cum apud eum et summa vita, et summa sit ratio. Et illud quod aliquanto superius dixi, « id quod intelligitur, ejusmodi esse semper : » (cap. I) cum intelligatur et animus, qui utique non ejusmodi est semper. Quod vero dixi, « animum propterea non posse ab æterna ratione separari, quia non ei localiter jungitur, » (cap. VI) profecto non dixissem, si jam tunc essem litteris sacris ita eruditus, ut recolerem quod scriptum est : « Peccata vestra separant inter vos et Deum. » (*Isa.*, LIX, 2.) Unde intelligi datur, etiam earum rerum posse dici separationem, quæ non locis, sed incorporaliter junctæ fuerant.

3. Quid sit etiam quod dixi : « Anima si caret corpore, in hoc mundo non est, » (cap. XIII) non potui

Les âmes des morts ne sont-elles pas séparées de leurs corps? En sont-elles moins dans ce monde, ou bien l'enfer ne fait-il point partie du monde? Peut-être il est vrai, partant de cette supposition que la séparation du corps est un bien, ai-je entendu le mot *corps* dans le sens de maux corporels. Dans cette hypothèse même, ce mot est trop en dehors de sa signification habituelle. Voici encore une proposition hasardée : « L'âme, émanation de la divine essence, communique au corps la forme qui constitue son être et son être tout entier. L'âme est donc le principe du corps, qui existe en vertu de son principe vital, soit universellement comme le monde, soit particulièrement comme tout être animé dans le monde. » (Ch. XV, n. 24.) Proposition téméraire s'il en fut. Ce livre commence par ces mots : « Si alicubi est disciplina. »

CHAPITRE VI.

Livres des arts libéraux.

Vers le même temps, lors de mon séjour à Milan, où je me préparais à recevoir le baptême, j'essayai d'écrire *les livres des Arts libéraux.* Je discutais ces matières avec mes compagnons auxquels ce genre d'études était loin de déplaire, et je désirais me servir de choses matérielles comme d'échelons, soit pour m'élever, soit pour élever sûrement les autres vers les choses incorporelles. De ces ouvrages, je n'ai pu terminer que le livre *sur la Grammaire*, que je n'ai plus retrouvé dans la suite parmi mes papiers, et de plus six livres *sur la musique*, dans ses rapports avec ce qu'on est convenu d'appeler le rhythme. Encore n'est-ce qu'en Afrique, à mon retour d'Italie, que j'ai achevé ces livres, que j'avais à peine commencés à Milan. Quant aux cinq autres livres, alors encore à l'état d'ébauche, *sur la Dialectique*, *sur la Rhétorique*, *sur la Géométrie*, *sur l'Arithmétique* et *sur la Philosophie*, je n'en avais écrit que les principes. Encore ont-ils été perdus depuis, mais je pense que quelques-uns les ont encore entre les mains (1).

CHAPITRE VII.

Des mœurs de l'Eglise catholique et des mœurs des Manichéens. — Deux livres.

1. Lorsque après mon baptême, je vins à Rome, je trouvais que les Manichéens, pour séduire les ignorants, affichaient des dehors hy-

(1) De tous les ouvrages sur les belles lettres et les sciences que saint Augustin énumère ici et qu'il dit avoir composés sous forme de dialogues dans l'intention d'élever l'esprit des choses corporelles aux vérités immatérielles, il ne nous reste plus que les dix livres sur la musique.

recordari. Numquid enim animæ mortuorum aut non carent corpore, aut in hoc mundo non sunt? Quasi vero inferi non sint in hoc mundo. Sed quia carere corpore, in bono posui, fortasse nomine corporis pestes corporeas appellavi. Quod si ita est, nimis insolenter verbo usus sum. Illud quoque temere dictum est : « A summa essentia speciem corpori per animam tribui, qua est, inquantumcumque est. Per animam ergo corpus subsistit, et eo ipso est, quo animatur, sive universaliter, ut mundus, sive particulariter, ut unumquodque animal intra mundum. » (cap. XV.) Hoc totum prorsus temere dictum est. Hic liber sic incipit : « Si alicubi est disciplina. »

CAPUT VI.

Disciplinarum Libri.

Per idem tempus quo Mediolani fui baptismum percepturus, etiam *Disciplinarum libros* conatus sum scribere, interrogans eos, qui mecum erant, atque ab hujusmodi studiis non abhorrebant : per corporalia cupiens ad incorporalia quibusdam quasi passibus certis vel pervenire vel ducere. Sed earum solum *de Grammatica* librum absolvere potui, quem postea de armario nostro perdidi : et *de Musica* sex volumina : quantum attinet ad eam partem, quæ Rythmus vocatur. Sed eosdem sex libros jam baptizatus, jamque ex Italia regressus in Africam scripsi; inchoaveram quippe tantummodo istam apud Mediolanum disciplinam. De aliis vero quinque disciplinis illic similiter inchoatis : *De Dialectica*, *de Rhetorica*, *de Geometria*, *de Arithmetica*, *de Philosophia*, sola principia remanserunt, quæ tamen etiam ipsa perdidimus : sed haberi ab aliquibus existimo (*a*).

CAPUT VII.

De moribus Ecclesiæ Catholicæ, et de moribus Manichæorum. — Libri duo.

1. Jam baptizatus autem cum Romæ essem, nec ferre tacitus possem Manichæorum jactantiam de

(*a*) Additur in Vulgatis : *Hoc opus sic incipit : Omnia nomina tredecim :* quod initium est libri *de Grammatica*, adeoque male cum proxime antecedentibus cohæret isthæc clausula, quæ etiam abest a Mss.

pocrites et trompeurs de continence et d'austérité, et prétendaient par là l'emporter sur les vrais chrétiens, avec lesquels ils ne peuvent entrer en comparaison. Tant d'impudence me révolta; je ne pus garder le silence, et j'écrivis deux livres, l'un *sur les mœurs de l'Eglise catholique,* l'autre *sur les mœurs des Manichéens.*

2. Dans le livre *sur les mœurs de l'Eglise catholique*, je cite, à l'appui de ma thèse, ce passage du Psalmiste : « Tout le jour, nous sommes frappés à cause de vous; on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie. » (*Ps.* XLIII, 22; *Rom.,* VIII, 36.) Cette citation est inexacte par suite d'une faute de mon exemplaire que je ne pus corriger, mal servi que j'étais par ma mémoire, peu familiarisée encore avec la sainte Ecriture. Les autres exemplaires ne portent pas : « Nous sommes frappés à cause de vous, » mais : « Nous sommes frappés de mort. » D'autres même n'emploient qu'un mot : « Nous périssons. » (*Mortificamur.*) Ce mot, d'après la version grecque, serait le plus authentique, et c'est sur le grec des Septante qu'a été faite la traduction latine des saintes Ecritures. C'est cependant sur le texte : « Nous sommes frappés à cause de vous, » que s'appuie en grande partie mon raisonnement (ch. IX, n. 14, 15), et je suis loin de le rétracter quant à la substance. Mon but, toutefois, était de montrer l'accord entre l'Ancien et le Nouveau Testament; et cette citation inexacte, que j'explique plus haut, m'a empêché d'atteindre ce but. J'ai démontré, du reste, cet accord dans mes écrits par beaucoup d'autres témoignages.

3. De même, quelques lignes plus bas, j'invoque toujours, d'après mon exemplaire, ce passage du livre de la Sagesse : « La sagesse enseigne la sobriété, la justice et la vertu. » (*Sag.*, VIII, 7.) Là-dessus j'élève tout un échafaudage de raisonnements vrais, mais qui devaient leur origine à une erreur de copiste, que la sagesse enseigne la vérité de la contemplation et la probité des actes, l'une que je croyais voir dans ce mot de sobriété, l'autre dans les termes de justice et de vertu, rien de plus vrai, d'autant plus qu'on trouve dans les manuscrits les plus authentiques : « Elle enseigne la sobriété et la sagesse, la justice et la vertu. » On retrouve, dans la version latine, sous des noms différents, ces quatre vertus dont parlent si souvent les philosophes : la tempérance sous le nom de sobriété, la prudence sous celui de sagesse, la force, qui prend le nom de vertu, et la justice, qui seule garde son propre nom. D'après des recherches que nous avons faites longtemps après dans nos exemplaires grecs, nous avons trouvé que ces quatre vertus portent, dans le livre de la Sagesse, les mêmes noms qui servent à les

falsa et fallaci continentia vel abstinentia, qua se ad imperitos decipiendos, veris Christianis, quibus comparandi non sunt, insuper præferunt, scripsi duos libros, unum *de Moribus Ecclesiæ Catholicæ :* alterum *de Moribus Manichæorum.*

2. In eo igitur qui est *de Moribus Ecclesiæ Catholicæ,* ubi posui testimonium, in quo legitur (cap. IX) : « Propter te afficimur tota die, æstimati sumus ut oves occisionis : » (*Psal.* XLIII, 22; *Rom.*, VIII, 36) mendositas nostri codicis me fefellit minus memorem scripturarum, in quibus nondum assuetus eram. Nam ejusdem interpretationis alii codices non habent : « Propter te afficimur : » sed : « Propter te morte afficimur : » quod uno verbo alii dixerunt : « Mortificamur. » Hoc esse verius græci libri indicant, ex qua lingua in Latinam secundum Septuaginta interpretes, veterum divinarum scripturarum est facta translatio : et tamen secundum hæc verba, id est : « Propter te afficimur, » multa disputans dixi, quæ in ipsis rebus non tanquam falsa improbo : verumtamen convenientiam scripturarum veterum et novarum, quam demonstrare cupiebam, ex his duntaxat verbis non utique demonstravi : unde autem mihi error obrepserit, dixi : ex aliis vero testimoniis eamdem convenientiam sufficienter ostendi.

3. Similiter et paulo post testimonium posui de libro Sapientiæ (cap. XVI), secundum codicem nostrum, in quo scriptum erat : « Sobrietatem enim sapientia docet, et justitiam et virtutem. » (*Sap.*, VIII, 7.) Et secundum hæc verba disserui res quidem veras, sed ex occasione mendositatis inventas. Quid enim verius, quam quod sapientia doceat veritatem contemplationis, quam nomine sobrietatis significatam putavi : et actionis probitatem, quam per duo alia intelligi volui, per justitiam atque virtutem? cum codices ejusdem interpretationis veriores habeant : « Sobrietatem enim et sapientiam docet, et justitiam et virtutem. » His enim nominibus Latinus interpres quatuor illas virtutes, quæ maxime in ore philosophorum esse adsolent, nominavit, sobrietatem appellans temperantiam, prudentiæ imponens nomen sapientiam, fortitudinem vero virtutis vocabulo enuntians, solam justitiam suo nomine interpretatus est. Has autem quatuor virtutes in eodem libro Sapientiæ suis nominibus appellatas, sicut a Græcis vocantur, longe postea reperimus in codicibus græcis. Item,

désigner chez les Grecs. J'ai trouvé aussi dans plus d'un exemplaire ce texte emprunté par moi à Salomon : « Vanité des vaniteux, dit l'*Ecclésiaste.* » (*Eccl.*, I, 2.) Il manque toutefois dans le grec : plus tard cependant j'y ai trouvé cette variante : « Vanité des vanités, » de même que dans la version latine, qui m'a paru plus exacte. Quoi qu'il en soit, cette erreur de texte n'infirme en aucune manière la valeur des arguments que j'en ai déduits.

4. Dans ce passage : « Commençons par aimer d'un amour entier celui dont la connaissance est l'objet de nos désirs, c'est-à-dire Dieu. » (Liv. I, ch. XXV, n. 47.) Le mot « sincère » eût mieux valu que le mot « entier, » qui pourrait donner à croire que le ciel, où nous verrons Dieu face à face, n'ajoutera rien à notre amour pour lui. Le mot « entier » doit s'entendre dans ce sens que notre amour ne puisse être plus grand tant que nous marchons au milieu des ombres de la foi : car il ne sera plus complet, et même absolument complet, que par la claire vision. De même en parlant de ceux qui soulagent les malheureux : « On les appelle miséricordieux, disais-je, lors même qu'ils se seraient élevés à cette sublime sagesse qui rend le cœur insensible à la souffrance. » (Ch. XXVII, n. 53.) Ai-je voulu dire qu'il existait des sages de cette sorte? Non, et il faut bien remarquer que je n'ai pas dit « parce qu'ils se sont, » mais « lors même qu'ils se seraient élevés. »

5. J'ai dit ailleurs : « Lorsque l'âme aura, avec la vie, puisé aux mamelles de votre charité fraternelle la force de suivre Dieu, alors cette divine majesté, se communiquant à elle dans la mesure proportionnée aux besoins de l'homme, encore voyageur sur la terre, allumera dans cette âme une telle ardeur de charité, un tel incendie d'amour divin que tous ses vices seront consumés et que, dans cet homme sanctifié et purifié, on verra se manifester la vérité de ces divines paroles : Je suis un feu dévorant. » (Ch. XXX, n. 64.) Vous admettez donc, diront peut-être les Pélagiens, la possibilité de cette perfection ici-bas? Qu'ils se gardent de le croire. Cette charité ardente qui poursuit Dieu, si ardente que tout vice en est consumé, peut, en effet, prendre naissance et s'accroître dès cette vie. Faut-il en conclure que son but unique, la destruction radicale de tout vice dans l'homme, est atteint ici-bas? Nullement. Cette même ardeur d'amour peut néanmoins, dans des conditions et des limites données, accomplir cette merveille. Par exemple : de même que le péché originel et les

quod posui de libro Salomonis (cap. XXI) : « Vanitas (*a*) vanitantium, dixit Ecclesiastes, » (*Eccle.*, I, 2) in multis quidem codicibus legi, sed hoc Græcus non habet : habet autem : « Vanitas vanitatum : » quod postea vidi : et inveni eos Latinos esse veriores, qui habent : « Vanitatum, » non : « Vanitantum. » Ex occasione tamen hujus mendositatis quæcumque disserui vera esse ipsis rebus apparet.

4. Quod autem dixi : « Eum ipsum quem cognoscere volumus : hoc est Deum, prius plena caritate diligamus : » melius diceretur sincera quam plena, (*b*) ne forte putaretur, caritatem Dei non futuram esse majorem, quando videbimus facie ad faciem. Sic itaque hoc accipiatur : tanquam plena dicta sit, qua major esse non possit, quamdiu ambulamus per fidem. Erit enim plenior, imo plenissima, (*c*) sed per speciem. Item quod dixi de iis qui subveniunt indigentibus, quia « misericordes vocantur, etiamsi sapientes usque adeo sint, ut jam nullo animi dolore turbentur : » (cap. XXVII) non sic accipiendum est tanquam definierim, in hac vita esse tales sapientes, non enim dixi, cum sint : sed dixi : « Etiam si sint. »

5. Alio loco ubi dixi (cap. XXX) : « Jam vero cum hæc humana dilectio inhærentem uberibus tuis nutriverit et roboraverit animum, sequendo Deo factum idoneum, ubi ejus majestas ex tanta parte, quanta homini dum terræ hujus inhabitator est sufficit, aperire se cœperit, tantus caritatis ardor innascitur, (*d*) et tantum divini amoris consurgit incendium, ut exustis omnibus vitiis, et homine sanctificato atque purgato, satis appareat quam divine dictum sit (*Deut.*, IV, 24; *Hebr.*, XII, 29) : Ego sum ignis consumens : « possunt putare Pelagiani istam perfectionem in hac mortali vita me dixisse posse contingere. Sed non hoc putent, ardor quippe caritatis sequendo Deo factus idoneus, et tam magnus ut vitia cuncta consumat, in hac vita nasci et crescere potest : perficere vero propter quod nascitur, ut nullum insit homini vitium, non consequenter hic potest : quamvis tanta ista res eodem ardore caritatis perficiatur, ubi perfici et quando perfici potest : ut quemadmodum lavacrum regenerationis purgat a reatu omnium peccatorum, quæ humana traxit nativitas, et contraxit iniquitas : ita illa perfectio purget ab omni labe vi-

(*a*) *Vanitantium* restituimus ex sanioribus Mss. pro quo Vulgati ferunt, *vanitatum.* Ac paulo post Am. et Er. ita prosequuntur : *Habet autem,* Vanitas vanitantium, *quod postea vidi, et inveni eos Latinis esse veriores, qui habent,* Vanitantium, *non* vanitatum. Corrupte admodum; atque hic loci nihilo felicius variant Mss. — (*b*) In Mss. fere omnibus, *nisi forte putatur.* In editis Am. et Er. *nisi forte putaretur.* — (*c*) Am. et Er. cum tribus Mss. *scilicet per speciem.* — (*d*) Mss. septem, *et in tantum.*

fautes personnelles sont effacées dans les eaux du baptême, de même cette charité sublime fait disparaître les souillures des penchants mauvais qui sont le triste apanage de l'homme sur la terre. C'est dans ce sens qu'il faut entendre ces paroles de l'Apôtre : « Le Christ a aimé son Eglise et s'est livré pour elle, la purifiant dans le baptême de l'eau par la parole pour la faire paraître devant lui pleine de gloire, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable. » (*Ephés.*, v, 25, 27.) Nous possédons ici-bas ce baptême de l'eau par la parole, qui est un moyen de purification pour l'Eglise. Mais peut-on dire qu'elle est sans tache, sans ride, sans défaut de ce genre, cette Eglise qui, tant qu'elle combat sur la terre, s'écrie : « Remettez-nous nos offenses? » (*Matth.*, vi, 12.) C'est donc ailleurs qu'ici-bas qu'il faut chercher la gloire et la perfection à laquelle elle tend; ici-bas nous avons les moyens d'y parvenir.

6. L'autre livre intitulé *des mœurs des Manichéens* renferme cette proposition : « La bonté de Dieu dispose tellement les choses, qu'il assigne aux créatures dévoyées la place qui blesse le moins possible l'harmonie générale, jusqu'à ce que l'ordre étant rétabli, leur permette de revenir au point dont elles s'étaient éloignées. » (Liv. II, ch. vii, n. 9.) Veux-je dire ici, comme Origène, que toutes les créatures reviennent au point dont elles se sont éloignées? Nullement; il ne s'agit ici que de celles dont le retour est possible. Les damnés, par exemple, ne reviennent point à Dieu après s'en être éloignés. Les créatures dévoyées demeurent dans l'état qui blesse le moins possible l'harmonie générale : telle est la loi, et voilà pourquoi le châtiment est la condition naturelle de ceux dont le retour à Dieu est impossible. « Personne ne doute, ai-je dit dans un autre endroit, que la nourriture des scarabées se compose de leurs propres excréments, mis en boule et enfouis par eux; » (ch. xvii, n. 63) or, ce fait est douteux pour plusieurs, et beaucoup l'ignorent même complétement. Cet ouvrage commence ainsi : « In aliis libris satis opinor egisse nos. »

CHAPITRE VIII.

De la grandeur de l'âme. — Un livre.

1. J'écrivis encore, pendant mon séjour à Rome, un dialogue où j'ai traité et discuté diverses questions relatives à l'âme. Par exemple, quelle est son origine, sa nature, sa grandeur; pourquoi est-elle unie avec le corps; quel est son état lors de son union avec le corps; quel est-il lorsqu'elle s'en sépare. La grandeur de l'âme, surtout, donna lieu à des discussions approfondies et subtiles, dans le but de montrer autant

tiorum, sine quibus humana esse non potest in hoc sæculo infirmitas. Sicut accipiendum est etiam quod ait Apostolus : « Christus dilexit Ecclesiam, et seipsum tradidit pro ea, mundans eam lavacro aquæ in verbo, ut exhiberet sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam aut rugam, aut aliquid hujusmodi. » (*Ephes.*, v, 25, 26 et 27.) (*a*) Hic est enim lavacrum aquæ in verbo, quo mundatur Ecclesia. Sed cum tota dicat quamdiu hic est : « Dimitte nobis, debita nostra : » (*Matth.*, vi, 12) non utique hic est sine macula et ruga, aut aliquid ejusmodi : ex eo tamen quod hic accipit, ad illam gloriam, quæ hic non est, perfectionemque perducitur.

6. In alio libro cujus est titulus *de Moribus Manichæorum*, illud quod dixi : « Dei bonitas omnia deficientia sic ordinat, ut ibi sint ubi congruentissime possint esse, donec ordinatis motibus ad id recurrant unde defecerunt, » (cap. vii) non sic accipiendum est, tanquam omnia recurrant ad id unde defecerunt, sicut Origeni visum est; sed ea omnia quæ recurrunt. Non enim recurrent ad Deum a quo defecerunt, qui sempiterno igne punientur : quamvis omnia deficientia sic ordinentur, ut ibi sint, ubi congruentissime possint esse : quia et illi qui non recurrunt, congruentissime in pœna sunt. Alio loco : « Nemo fere, inquam, de scarabæis dubitat, quin de fimo in pilam rotundato ab his atque obruto existant : » cum hoc utrum verum sit, multi dubitent, multi ne audiverint quidem. Hoc opus sic incipit : « In aliis libris satis opinor egisse nos. »

CAPUT VIII.

De animæ quantitate. — Liber unus.

1. In eadem urbe scripsi dialogum, in quo de anima multa quæruntur ac disseruntur, id est, unde sit, qualis sit, quanta sit, cur corpori fuerit data, cum ad corpus venerit qualis efficiatur, qualis cum abscesserit. Sed quoniam quanta sit, diligentissime ac subtilissime disputatum est, ut eam si possemus ostenderemus corporalis quantitatis non esse, et tamen

(*a*) Ita magno consensu Mss. Editi vero : *Hoc est*, quod mendum esse probat orationis series.

que possible que l'âme, sans avoir d'étendue matérielle, est néanmoins quelque chose de grand. Ce sujet, qui remplit tout le livre, lui a fait donner ce titre : *De la grandeur de l'âme*.

2. « L'âme, ai-je dit dans ce livre, me semble avoir apporté avec elle toutes les sciences ; apprendre, suivant l'expression en usage, et se rappeler ou se souvenir, ne sont pour elle, à mon avis, qu'un seul et même acte. » (Ch. XX, n. 34.) Il ne faudrait pas conclure de ces paroles que j'adopte le système d'après lequel l'âme aurait eu une existence antérieure, soit ici-bas dans un autre corps, soit ailleurs avec ou sans un corps, et qui considère comme de pures réminiscences d'une autre vie les réponses qu'elle donne sur des sujets en dehors de ses études sur la terre. Je puis, du reste, pour expliquer ce fait, rappeler ce que j'ai dit plus haut dans cet ouvrage. L'âme, en effet, qui est intelligence par nature, unie par des rapports intimes non-seulement avec le monde des intelligences, mais encore avec les vérités immuables, suit sa loi : se met-elle en présence de ces vérités avec lesquelles elle est en rapport, se contemple-t-elle elle-même? la justesse de ses réponses est en raison directe de son regard pénétrant. Les autres sciences, au contraire, ne sont pas de la même manière la dot et la propriété naturelle de l'âme. Pour ce qui regarde les sciences physiques, par exemple, la médecine en grande partie, l'astronomie tout entière, elle ne peut en parler qu'autant qu'elle a commencé par les apprendre. Mais quant aux vérités qui sont exclusivement du domaine de l'intelligence, pour les raisons que j'ai données, elle peut répondre aux questions qui lui sont faites ou par elle-même ou par les autres.

3. Ailleurs encore : « Je voudrais, disais-je, dans les leçons que je vous adresse, avoir le talent de dire beaucoup de choses en peu de mots, ce qui me permettrait d'être avant tout à moi-même à qui je me dois avant tout. » Il eût mieux valu dire : « Etre à Dieu à qui je me dois avant tout. » Mes paroles, toutefois, trouveraient leur explication dans la nécessité pour l'homme de s'emparer d'abord de lui-même comme d'un échelon pour s'élever et parvenir à Dieu. L'enfant prodigue nous en offre un exemple ; il fit d'abord un retour sur lui-même, pour s'écrier ensuite : « Je me lèverai et j'irai vers mon père. » (*Luc*, XV, 18.) J'ai ajouté peu après : « Puissé-je devenir l'ami et l'esclave de Dieu ! » (Ch. XXVIII, n. 55.) Ce qui montre bien que dans ces paroles : « A qui je me dois avant tout, » je me comparais aux autres hommes auxquels je dois me préférer, tout en mettant les intérêts de Dieu au-dessus des miens. Ce livre commence ainsi : « Quoniam video te abundare otio. »

magnum aliquid esse, ex hac una inquisitione totus liber nomen accepit ut appellaretur, *de Animæ quantitate*.

2. In quo libro illud quod dixi, « omnes artes animam secum attulisse mihi videri : nec aliud quidquam esse id quod dicitur discere, quam reminisci ac recordari, » (cap. XX) non sic accipiendum est, quasi ex hoc approbetur, animam vel hic in alio corpore, vel alibi sive in corpore, sive extra corpus, aliquando vixisse : et ea quæ interrogata respondet, cum hic non didicerit, in alia vita ante didicisse. (Lib. XII *de Trinitate*, c. XV.) Fieri enim potest, sicut jam in hoc opere supra diximus (cap. IV), ut hoc ideo possit, quia natura intelligibilis est, et connectitur non solum intelligibilibus, (*a*) verum etiam immutabilibus rebus, eo ordine facta, ut cum se ad eas res movet quibus connexa est, vel ad seipsam, inquantum eas videt, intantum de his vera respondeat. Nec sane omnes artes eo modo secum attulit, ac secum habet, nam de artibus quæ ad sensus corporis pertinent, sicut multa medicinæ, sicut astrologiæ omnia, nisi quod hic didicerit, non potest dicere. Ea vero quæ sola intelligentia capit, propter id quod dixi, cum vel a seipsa vel ab alio fuerit bene interrogata, et recordata respondet.

3. Alio loco : « Vellem, inquam, hinc plura dicere, ac meipsum constringere, dum quasi tibi præcipio, ut nihil aliud agerem quam redderer mihi, cui me maxime debeo. » (cap. XXVIII.) Ubi videor dicere potius debuisse, redderer Deo, cui me maxime debeo. Sed quoniam prius sibi ipse homo reddendus est, ut illic quasi gradu facto inde surgat atque attollatur ad Deum, sicut filius ille minor prius reversus est ad semetipsum, et tunc ait : « Surgam, et ibo ad patrem meum : » (*Luc.*, XV, 18) ideo sic sum locutus. Denique mox addidi : « Atque ita fieri amicum mancipium Domino. » Quod ergo dixi : « Cui me maxime debeo, » ad homines retuli : Magis enim mihi me debeo, quam hominibus cæteris, quamvis Deo magis quam mihi. Hic liber sic incipit : « Quoniam video te abundare otio. »

(*a*) In editis nullo prope nexu verba illa sic redduntur : *Verum etiam immutabilibus rebus. Eo ordine facta est, ut cum.* Interpunctionem mutavimus abjecto *est*, quo carent scripti optimi.

CHAPITRE IX.

Du libre arbitre. — Trois livres.

1. Notre séjour à Rome se prolongeant, nous fîmes de l'origine du mal l'objet de nos discussions et de nos recherches. La pensée qui domina ces conférences fut d'arriver, si cela était possible, par ces discussions, et avec l'aide de Dieu et de la raison, à l'intelligence sérieuse et réfléchie de ce que nous croyions déjà humblement par la foi. Nous arrivâmes, après un examen attentif à cette conclusion, que le mal ne tirait son origine que du libre arbitre de la volonté. De là, pour les trois livres qui doivent le jour à ces discussions ce titre : *Du libre arbitre*. Revenu en Afrique, après avoir été ordonné prêtre à Hippone, je profitai de tous mes loisirs alors pour achever le second et le troisième livres.

2. Je touche dans plusieurs endroits de ces livres à des questions incidentes que j'ai renvoyées à plus tard, soit impuissance de ma part à les résoudre, soit parce qu'elles auraient demandé de trop longs développements. Au reste, quand nous ne pouvions trouver l'accord entre la vérité de notre thèse et ces questions considérées dans quelques-unes de leurs parties ou dans leur ensemble, nous arrivions cependant à cette conclusion que la vérité, quelle qu'elle fût, tournait toujours à la gloire de Dieu ou à la manifestation de sa puissance. Ce traité est une réfutation des Manichéens, qui ne veulent pas que le libre arbitre soit le principe du mal, et qui soutiennent que Dieu, dans ce cas, serait le vrai coupable, parce qu'il est l'origine de tout ce qui existe, ce qui les force à admettre cette erreur sacrilége, qu'il y a une certaine nature du mal, immuable et coéternelle à Dieu. La question principale m'a empêché d'approfondir dans cet ouvrage, la prédestination des élus, dont la volonté, même chez ceux qui ont déjà l'usage de leur libre arbitre, est prédisposée par Dieu lui-même. Je ne fais, quand le sujet le réclame, qu'effleurer cette question, mon but n'étant pas de la défendre ici par une argumentation suivie. Il est bien différent, en effet, de rechercher l'origine du mal, ou de rechercher la route qui ramène au bien qu'on a perdu, ou même à un bien supérieur.

3. J'ai beaucoup parlé, dans cet ouvrage, en faveur du libre arbitre. Me fais-je donc ici l'avocat des Pélagiens, ces hérétiques de nouvelle date, pour qui le libre arbitre est tout, la grâce de Dieu n'est plus rien, puisque d'après eux Dieu l'accorde à nos mérites? Qu'ils cessent de se prévaloir de mon témoignage; je n'ai dit que ce

CAPUT IX.

De libero arbitrio. — Libri tres.

1. Cum adhuc Romæ demoraremur, voluimus disputando quærere, unde sit malum. Et eo modo disputavimus, ut si possemus, id quod de hac re divinæ auctoritati subditi credebamus, etiam ad intelligentiam nostram quantum disserendo opitulante Deo agere possemus, ratio considerata et tractata perduceret. Et quoniam constitit inter nos, diligenter ratione discussa, malum non exortum nisi ex libero voluntatis arbitrio : tres libri, quos eadem disputatio peperit, appellati sunt, *de Libero arbitrio*. Quorum secundum et tertium in Africa, jam etiam Hippone regio Presbyter ordinatus, sicut tunc potui, terminavi.

2. In his libris ita multa disserta sunt, ut incidentes nonnullæ questiones, quas vel enodare non poteram, vel longam sermocinationem in præsenti requirebant, ita differrentur, ut ex utraque parte, vel ex omnibus earundem quæstionum partibus, in quibus non apparebat quid potius congrueret veritati, ad hoc tamen ratiocinatio nostra concluderetur, ut quolibet eorum verum esset, laudandus crederetur, vel etiam ostenderetur Deus. Propter eos quippe disputatio illa suscepta est, qui negant, ex libero voluntatis arbitrio mali originem duci, et Deum, si ita est, creatorem omnium naturarum culpandum esse contendunt : eo modo volentes secundum suæ impietatis errorem (Manichæi enim sunt) immutabilem quamdam et Deo coæternam introducere mali naturam. De gratia vero Dei, qua suos electos sic prædestinavit, ut eorum, qui jam in eis utuntur libero arbitrio, ipse etiam præparet voluntates, nihil in his libris disputatum est (*a*) propter hoc proposita quæstione. Ubi autem incidit locus ut hujus gratiæ fieret commemoratio, transeunter commemorata est; non quasi inde ageretur, operosa ratiocinatione defensa. Aliud est enim quærere, unde sit malum : et aliud est quærere, unde redeatur ad pristinum, vel ad majus perveniatur bonum.

3. Quapropter novi hæretici Pelagiani, qui liberum sic asserunt voluntatis arbitrium, ut gratiæ Dei non relinquant locum, quandoquidem eam secundum merita nostra dari asserunt, non se extollant, quasi eo-

(*a*) Mss. aliquot cum Am. et Er. *propter hanc propositam quæstionem.*

qu'exigeait la nature de cette discussion. C'est ainsi que, dans le premier livre, parlant de la justice de Dieu, qui tire vengeance des crimes : « Ils ne seraient pas justement punis, ajoutais-je, s'ils n'étaient l'œuvre de la volonté. » (Liv. I, ch. I, n. 1.) Après avoir dit de même de la bonne volonté qu'elle est un si grand bien, qu'auprès de lui les biens corporels et extérieurs ne peuvent entrer en comparaison, j'ajoutais encore : « Vous êtes convaincu, je pense, qu'il dépend de vous de posséder ce bien d'une si grande et d'une si réelle valeur; car qu'y a-t-il qui soit autant dans la volonté que la volonté elle-même? » (Liv. I, ch. XII, n. 26.) Plus loin : « Qu'il dépende de notre volonté, n'eût-elle jamais pris la sagesse pour guide, de mener une vie vertueuse avec le bonheur pour récompense, ou une vie criminelle avec le malheur pour punition, pouvons-nous raisonnablement en douter? » (Liv. I, ch. XIII, n. 28.) Plus loin encore : « Il suit de là, disais-je, que du moment où vous êtes prêt, pour obtenir les biens inappréciables d'une vie honnête et vertueuse, à lui sacrifier les choses qui passent, ce trésor est à vous, et qu'il suffit pour le posséder de vouloir le posséder : quoi de plus facile? » (Liv. I, n. 29.) Dans un autre endroit : « Le mérite dans la volonté, la béatitude pour récompense du mérite, pour son châtiment la misère, tels sont les arrêts irrévocables de cette loi éternelle, dont il est temps de nous occuper. » (Liv. I, ch. XIV, n. 30.) Ailleurs encore : « C'est assurément par la volonté seule que l'homme choisit et se détermine. » (Liv. I, ch. XVI, n. 34.) Au second livre : « L'homme, en tant qu'homme, est quelque chose de bon, puisqu'il dépend de lui de vivre honnêtement. » (Liv. II, ch. I, n. 2.) Dans ce passage encore : « Rien de bien en dehors du libre arbitre. » (Liv. II, ch. XVIII, n. 47.) Au troisième livre : « D'après quel mobile la volonté abandonne-t-elle le bien immuable pour un bien passager? Avons-nous besoin de le rechercher? N'est-ce pas, de notre aveu, une erreur de l'âme, erreur volontaire et coupable par conséquent? De tout ce qui a été dit à cet égard, qu'y a-t-il de pratique pour nous, sinon que nous devons condamner cette erreur, y mettre un terme, relever de terre notre volonté défaillante et la guider vers le bien éternel. » (Liv. III, ch. I, n. 2.) « Voici, disais-je ailleurs, le cri de la vérité; vous êtes, en effet, forcé de l'avouer; la mesure de notre puissance, ce sont les actes qui dépendent de la volonté. Or, rien n'est plus en notre puissance que notre volonté, car elle est toujours à nos ordres, sans délai, sans retard. » (Liv. III, ch. III, n. 7.) Ailleurs encore : « Si la connaissance de vos devoirs, connaissance que

rum egerim causam (II *Sent.*, dist. 28, cap I) : quia multa in his libris dixi pro libero arbitrio, quæ illius disputationis causa poscebat. Dixi quippe in libro primo; malefacta justitia Dei vindicari. Et addidi : « Non enim juste vindicarentur, nisi fierent voluntate. » (cap. I.) Item cum ipsam bonam voluntatem tam magnum bonum esse monstrarem, ut omnibus corporeis et externis bonis merito anteponeretur, dixi : « Vides igitur jam, ut existimo, in voluntate nostra esse constitutum, ut hoc vel fruamur vel careamus tanto et tam vero bono : quid enim tam in voluntate quam ipsa voluntas sita est? » (cap. XII.) Et alio loco : « Quid ergo causæ est, inquam, cur dubitandum putemus, etiam si nunquam ante sapientes fuimus, voluntate nos tamen laudabilem et beatam vitam, voluntate turpem et miseram mereri ac degere? » (cap. XIII.) Item alio loco : « Ex quo conficitur, inquam, ut quisquis recte honesteque vult vivere, si id se velle præ fugacibus rebus velit, assequatur tantam rem tanta facilitate, ut nihil aliud ei, quam ipsum velle, sit habere quod voluit. » (*Ibid.*) Itemque alibi dixi : « Hoc enim æterna lex illa, ad cujus considerationem redire jam tempus est, incommutabili stabilitate firmavit, ut in voluntate meritum sit, in beatitate autem et miseria præmium atque supplicium. » (cap. XIV.) Et alio loco : « Quid, inquam, quisque sectandum et amplectendum eligat, in voluntate esse positum constitit. » (cap. XVI.) Et in libro secundo : « Homo enim ipse, inquam, inquantum homo est, aliquod bonum est, quia recte vivere cum vult potest. » (cap. I.) Et alio loco dixi : « Recte fieri non posse, nisi eodem libero voluntatis arbitrio. » (cap. XVIII.) Et in libro tertio : « Quid opus est, inquam, quæri unde iste motus existat, quo voluntas avertitur ab incommutabili bono ad commutabile bonum; cum eum non nisi animi, et voluntarium, et ob hoc culpabilem esse fateamur : omnisque de hac re disciplina utilis ad id valeat, ut eo motu improbato atque cohibito, voluntatem nostram ad perfruendum sempiterno bono, a lapsu temporalium convertamus? » (cap. I.) Et alio loco : « Optime, inquam, de te veritas clamat : Non enim posses aliud sentire esse in potestate nostra, nisi quod, cum volumus, facimus. Quapropter nihil tam in nostra potestate, quam ipsa voluntas, est. Ea enim prorsus nullo intervallo, mox ut volumus, præsto est. » (cap. III.) Item alio loco : « Si enim tu laudaris, inquam, videndo quid facere debeas, cum id non videas, nisi in illo qui est

vous ne tenez après tout que de celui qui est l'immuable vérité, vous attire des éloges, combien plus devra-t-on glorifier celui qui, en imposant des devoirs, donne le pouvoir de les remplir et ne laisse pas la désobéissance impunie. » Ces paroles peu après : « Si l'on ne doit que ce que l'on a reçu, et si telle est la nature de l'homme qu'il pèche nécessairement, le péché est un devoir pour lui. Donc il remplit un devoir quand il pèche, ce qu'on ne peut avancer sans crime; car personne n'est, par sa nature, nécessité à pécher. » (Liv. III, ch. XVI, n. 46.) « Quel pourrait être, disais-je encore avant la volonté, le mobile de la volonté? Ou c'est la volonté elle-même, et dans ce cas, elle ne se distingue pas de son propre mobile; ou ce n'est pas la volonté, et alors pas de péché. Par conséquent, ou la volonté est la cause première du péché, ou la cause première du péché n'est pas un péché, et on ne peut imputer le péché qu'au pécheur. Donc on ne peut imputer le péché qu'à celui qui l'a voulu. » (Liv. III, ch. XVII, n. 49.) Peu après : « Peut-on pécher dans un acte qu'on ne peut nullement éviter? Or, on pèche, donc on peut l'éviter; » (Liv. III, ch. XVIII, n. 50) paroles dont s'est autorisé Pélage dans un de ses ouvrages. Je lui ai répondu par un livre que j'ai intitulé : *De la nature et de la grâce*.

4. Comme dans ces passages et dans d'autres semblables je ne parle pas de la grâce dont il n'était pas alors question, les Pélagiens regardent ou croient pouvoir regarder ce silence comme une adhésion à leurs principes. Ils sont dans l'erreur. La volonté est la cause efficiente des bonnes et des mauvaises mœurs; c'est ce que je me suis borné à établir dans ces passages. Il ne peut donc y avoir de vie honnête et vertueuse pour l'homme, si la grâce de Dieu, après l'avoir affranchie de la servitude du péché, ne la rend pas victorieuse des vices. Ou ce bienfait divin, qui délivre la volonté, prévient la volonté, ou il est la récompense de ses mérites, et dans ce dernier cas ce n'est plus la grâce, mot qui signifie donné gratuitement. J'ai traité suffisamment cette question dans d'autres opuscules, où je réfute ces hérétiques de nouvelle date, ennemis déclarés de la grâce. Néanmoins, dans nos livres du *Libre arbitre* dirigés, non contre eux, puisqu'ils n'existaient pas encore, mais contre les Manichéens, nous n'avons pas gardé entièrement le silence sur cette grâce de Dieu, que leur fureur sacrilége voudrait anéantir. Nous avons dit, en effet, au second livre, que tous les biens, grands ou petits, ne peuvent venir que de celui qui est la source de tous les biens, c'est-à-dire de Dieu. « Les vertus qui constituent l'essence d'une vie

incommutabilis veritas, quanto magis ille, qui et velle præcepit, et posse præbuit, et non impune nolle permisit? » (cap. XVI.) Deinde subjunxi, dicens : « Si enim hoc debet quisque, quod accepit, et sic homo factus est, ut necessario peccet, hoc debet ut peccet. Cum ergo peccat, quod debet, facit, quod si scelus est dicere; neminem natura sua cogit ut peccet. » Et iterum : « Quæ tandem esse poterit, inquam, ante voluntatem causa voluntatis? Aut enim et ipsa voluntas est; et a radice ista voluntatis non receditur : aut non est voluntas; et peccatum nullum habet. Aut igitur voluntas est prima causa peccandi; aut nullum peccatum est prima causa peccandi : nec est cui recte imputetur peccatum nisi peccanti. Non ergo est cui recte imputetur (a) nisi volenti. » (cap. XVII.) Et paulo post : « Quis, inquam, peccat in eo, quod nullo modo caveri potest? Peccatur autem : Caveri igitur potest. » (cap. XVIII.) Quo testimonio meo in quodam libro suo Pelagius usus est. Cui libro cum respondissem, titulum libri mei esse volui : *de Natura et Gratia*. (II *Sent.*, dist. 28, c. *Quod vero*.)

4. In his atque hujusmodi verbis meis, quia gratia Dei commemorata non est, de qua tunc non agebatur, putant Pelagiani, vel putare possunt, suam nos tenuisse sententiam. Sed frustra putant. Voluntas quippe est qua et peccatur, et recte vivitur : quod his verbis egimus. Voluntas ergo ipsa nisi Dei gratia liberetur a servitute, qua facta est serva peccati, et ut vitia superet, adjuvetur : recte pieque vivi a mortalibus non potest. Et hoc divinum beneficium quo liberatur, nisi eam præveniret, jam meritis ejus daretur, et non esset gratia, quæ utique gratis datur. Quod in aliis opusculis nostris satis egimus, istos inimicos hujus gratiæ novos hæreticos refellentes quamvis et in his libris, qui non contra illos omnino, quippe illi nondum erant, sed contra Manichæos conscripti sunt de *Libero arbitrio*, non omnimodo de ista Dei gratia reticuimus, quam nefanda impietate conantur auferre. Diximus quippe in secundo libro (cap. XIX), non solum magna, sed etiam minima bona non esse posse, nisi ab illo, a quo sunt omnia bona, hoc est, Deo. Et paulo post : « Virtutes, inquam, quibus recte vivitur, magna bona sunt : species autem quorumlibet corporum, sine quibus recte vivi

(a) Lov. et codex Corbeiens. *nisi voluntati*. Sed verius Am. et Er. cum Mss. aliis plerisq. *nisi volenti*, nam sic etiam Lov., lib. III, *de Libero arb.*

honnête, voilà, disais-je, peu après, les grands biens : les biens moindres, ce sont les formes physiques des corps, sans lesquelles on peut très-bien supposer une vie vertueuse; et les biens moyens, ces facultés de l'âme nécesssaires à l'exercice de la vertu. Personne n'abuse de la vertu, parce que la vertu consiste précisément dans le bon usage de ces biens dont nous pouvons abuser; or, l'usage ne peut être l'abus. C'est pourquoi, Dieu, dans la grandeur et la munificence de sa bonté, nous a accordé non-seulement les grands biens, mais encore les moyens et les moindres. Nous devons louer la bonté de Dieu de nous avoir accordé ces biens, et le remercier des grands plus que des moyens, des moyens plus que des moindres, et de tous ces biens réunis, plus que s'il ne nous les avait point accordés. » (Liv. II, ch. XIX, n. 50.) Dans un autre endroit : « Pour vous, quelque bien qui vous arrive, bien sensible, intellectuel ou moral, que rien n'ébranle en vous cette pieuse conviction, que ce bien, vous le tenez de Dieu. » Ailleurs encore : « L'homme peut tomber seul; mais se relever seul, il ne le peut. Saisissons donc avec une foi ferme la main de Dieu qui nous est tendue d'en haut, c'est-à-dire Jésus-Christ notre Seigneur. » (Liv. II, ch. XX, n. 54.)

5. Dans le troisième livre, après ces paroles : « Peut-on pécher dans un acte qu'on ne peut nullement éviter? or, on pèche, donc on peut l'éviter; » paroles extraites de mes œuvres, et que, comme je l'ai dit, Pélage a voulu exploiter, j'ajoute immédiatement : « La sainte Ecriture, toutefois, nous montre des exemples de certains actes commis par ignorance, qu'elle blâme cependant, et qu'elle juge dignes de châtiment. Ecoutez l'Apôtre : J'ai obtenu miséricorde, parce que j'ai agi dans l'ignorance (I *Tim.*, I, 13); et le Prophète : Oubliez mes fautes, fruits de ma jeunesse et de mon ignorance. » (*Ps.* XXIV.) Il y a aussi des actes involontaires et néanmoins blâmables, lorsque, par exemple, l'homme, malgré sa bonne volonté, ne peut faire le bien; autrement que signifieraient ces paroles : « Je ne fais pas le bien que je veux, et le mal que je hais, je le fais? » Et encore : « Je sens en moi la volonté de faire le bien; le pouvoir de le faire, je ne l'ai pas? » (*Rom.*, VII, 15, 18.) Et enfin : « La chair convoite contre l'esprit, et l'esprit contre la chair, car ils sont opposés l'un à l'autre, de telle sorte que ce que vous voulez, vous ne le faites pas? » (*Gal.*, V, 17.) « Mais tout cela est le partage des hommes sur qui pèse cet arrêt de mort. Si c'était là, non la punition de l'homme, mais sa nature, il n'y aurait pas de péchés. Si telle est en effet sa nature qu'il ne puisse devenir meilleur,

potest, minima bona sunt : potentiæ vero animi, sine quibus recte vivi non potest, media bona sunt. Virtutibus nemo male utitur : cæteris autem bonis, id est mediis et minimis, non solum bene, sed etiam male quisque uti potest. Et ideo virtute nemo male utitur; quia opus virtutis est bonus usus istorum, quibus etiam non bene uti possumus : nemo autem bene utendo, male utitur. Quare abundantia et magnitudo bonitatis Dei, non solum magna, sed etiam media et minima bona esse præstitit. Magis laudanda est bonitas ejus in magnis, quam in mediis; et magis in mediis, quam in minimis bonis : sed magis in omnibus, quam si non omnia tribuisset. » Et alio loco : « Tu tantum, inquam, (a) pietatem inconcussam tene, ut nullum tibi bonum, vel sentienti, vel intelligenti, vel quoquo modo cogitanti occurrat, quod non sit ex Deo. » (Lib. II, cap. XX.) Itemque alio loco dixi : « Sed quoniam non sicut sponte homo cecidit, ita etiam sponte surgere potest; porrectam nobis desuper dexteram Dei, id est, Dominum nostrum Jesum Christum firma fide teneamus. »

5. Et in libro tertio (cap. XVIII), cum dixissem illud, quo et Pelagium de meis opusculis usum fuisse commemoravi : « Quis enim, inquam, peccat in eo, quod nullo modo caveri potest? Peccatur autem : caveri igitur potest. » (II *Sent.*, dist. 28, c. *Quod vero.*) Continuo secutus adjunxi : « Et tamen etiam per ignorantiam facta quædam improbantur, et corrigenda judicantur; sicut in divinis auctoritatibus legimus : ait enim Apostolus : Misericordiam consecutus sum, quia ignorans feci (I *Tim.*, I, 13); ait et Propheta : Delicta juventutis meæ et ignorantiæ meæ ne memineris. (*Psal.* XXIV, 7.) Sunt etiam necessitate facta improbanda, ubi vult homo recte facere, et non potest. (II *Sent.*, dist. 36, cap. *Quod autem.*) Nam unde sunt illæ voces : Non enim quod volo, facio bonum, sed quod odi malum, hoc ago. (*Rom.*, VII, 15.) Et illud : Velle adjacet mihi, perficere autem bonum non. (*Ibid.*, 18.) Et illud : Caro concupiscit adversus spiritum, spiritus autem adversus carnem. Hæc enim invicem adversantur, ut non ea quæ vultis faciatis? (*Gal.*, V, 17.) Sed hæc omnia hominum sunt ex illa mortis damnatione venientium. Nam si non est ista pœna hominis, sed natura; nulla ista peccata sunt : Si enim non receditur ab eo modo, quo naturaliter factus est, ita ut melius esse non possit; ea quæ de-

(a) Mss. quatuor, *pietate inconcussa tene.*

c'est un devoir pour lui d'agir de la sorte. Il en serait autrement si l'homme était bon par nature; mais, eu égard à sa condition actuelle, non-seulement il n'est pas bon, mais il est même impuissant à le devenir, soit qu'il n'ait pas l'idée de ce qu'il devrait être, soit qu'il ait cette idée, sans pouvoir la réaliser. C'est donc un châtiment; qui en doute? Or, tout châtiment, s'il est juste, est la peine d'une faute, et prend le nom de supplice. Si donc on admet que c'est un châtiment, dira-t-on que ce châtiment est injuste? L'homme, dans ce cas, est victime d'un injuste tyran. Mais ce serait folie que de mettre en doute la toute-puissance et la justice de Dieu : donc ce châtiment est juste et la peine de quelque péché. Un tyran injuste aurait-il pu, en effet, pour faire de l'homme la victime de son injustice, le soustraire à la vigilance de Dieu, ou l'aurait-il arraché malgré lui, à sa faiblesse, soit par les menaces, soit par la force? évidemment non. Nous sommes donc obligés d'admettre que ce juste châtiment vient de l'arrêt qui a été porté contre l'homme. » (Liv. III, ch. XVIII, n. 50, 51.) Dans un autre endroit : « Approuver le faux, le prendre pour le vrai, tout cela de bonne foi; ne pouvoir s'élever au-dessus de la chair, à cause des résistances et des cris de la chair, ce n'est pas la nature de l'homme, tel qu'il a été créé, mais son châtiment après sa chute. Lorsqu'il nous arrive de parler de la libre volonté de faire le bien, il ne s'agit pas de cette volonté qui était l'apanage de l'homme, lorsqu'il sortit des mains de Dieu. » (Liv. III, ch. LII.)

6. Ce traité, tel qu'il est, semble répondre d'avance à l'hérésie de Pélage, qui ne parut cependant que longtemps après. Nous avons dit, en effet, que tous les biens, grands, moyens ou petits, viennent de Dieu. Or, parmi les biens moyens, se trouve le libre arbitre de la volonté, parce que, si on peut en abuser, il est néanmoins la condition nécessaire d'une bonne vie. Le bon usage du libre arbitre, c'est la vertu; et la vertu a sa place parmi les plus grands biens qui ne peuvent prêter à l'abus. Or, nous l'avons dit, tous les biens, grands, moyens ou petits, viennent de Dieu. Donc c'est de Dieu que vient le bon usage du libre arbitre, c'est-à-dire de la vertu qu'on doit mettre au nombre des grands biens. Nous avons montré de quel abîme de misère, juste punition du péché, la grâce de Dieu a délivré l'homme, qui, de lui-même et en usant du libre arbitre, a bien pu tomber, mais qui seul ne pouvait se relever; comment cette même grâce de Dieu lui est absolument nécessaire pour s'affranchir de cette ignorance, de cette impuissance, suite de cette misère, dont il souffre dès

bet facit, cum hæc facit : Si autem bonus homo esset, aliter esset; nunc autem quia ita est, non est bonus, nec habet in potestate, ut bonus sit, sive non videndo qualis esse debeat, sive videndo et non valendo esse, qualem se debere esse videt. Pœnam istam esse quis dubitet? Omnis autem pœna, si justa est, peccati pœna est, et supplicium nominatur. Si autem injusta est pœna, quoniam pœnam esse nemo ambigit, injusto aliquo dominante homini imposita est. Porro quia de omnipotentia Dei et justitia dubitare dementis est, justa hæc pœna est, et pro peccato aliquo penditur. Non enim quisquam injustus dominator, aut surripere hominem potuit velut ignoranti Deo, aut extorquere invito, tanquam invalidiori, vel terrendo vel (*a*) confligendo, ut hominem injusta pœna cruciaret. Relinquitur ergo ut hæc pœna justa de damnatione hominis veniat. » Et alio loco : « Approbare, inquam, falsa pro veris ut erret invitus, et resistente atque torquente (*b*) dolore carnalis vinculi, non posse a libidinosis operibus temperare, non est natura instituti hominis, sed pœna damnati. Cum autem de (*c*) libera voluntate recte faciendi loquimur, de illa scilicet, in qua homo factus est, loquimur. »

6. Ecce tam longe antequam Pelagiana hæresis exstitisset, sic disputavimus, velut jam contra illos disputaremus (II *Sent.*, dist. 26, c. *Quæritur*) : Cum enim omnia bona dicerentur ex Deo, id est et magna, et media, et minima : in mediis quidem bonis invenitur liberum voluntatis arbitrium, quia et male illo uti possumus; sed tamen tale est, ut sine illo recte vivere nequeamus : Bonus autem usus ejus jam virtus est, quæ in magnis reperitur bonis, quibus male uti nullus potest. Et quia omnia bona, sicut dictum est, et magna, et media, et minima ex Deo sunt; sequitur, ut ex Deo sit etiam bonus usus liberæ voluntatis, quæ virtus est, et in magnis numeratur bonis. Deinde dictum est (lib. II, cap. XX, et III, cap. XVIII), ex qua miseria peccantibus justissime inflicta, liberet Dei gratia, quia sponte homo, id est, libero arbitrio cadere potuit, non etiam surgere : ad quam miseriam justæ damnationis pertinet ignorantia et difficultas, quam patitur omnis homo ab exordio nativitatis suæ; nec ab isto malo, nisi Dei gratia, quisquam liberatur (II *Sent.*, dist. 27, cap. *Si igitur*) : quam

(*a*) Scripti plures ac potiores, *conturbando*. — (*b*) In Mss. duob. necnon in marg. Am. et Er. *calore*. — (*c*) Lov. cum aliquot Mss. *De illa voluntate*. Abest vero *illa* a Corbeiensi, pro quo apud Am. et Er. *libera*. Sic porro lib. III, *de Libero arbitrio*, unde huc revocavimus.

sa naissance. (Liv. II, ch. XX; liv. III, ch. XVIII.) Cette misère ne vient point d'une juste condamnation, disent les Pélagiens, après avoir nié le péché originel. Cependant quand même cette ignorance et cette impuissance constitueraient la nature primitive de l'homme, loin d'en accuser Dieu, nous devrions bien plutôt le louer, comme nous l'avons prouvé dans ce troisième livre. (Liv. III, ch. XX, XXI.) Cette discussion est à l'adresse des Manichéens, qui rejettent l'Ancien Testament, où se trouve racontée la chute originelle. Ils vont plus loin : les passages que les écrits des apôtres ont empruntés à ces livres, ne sont pas, disent-ils, des apôtres, mais sont dus à l'impudence sacrilége de ceux qui ont falsifié les saintes Ecritures. Quant aux Pélagiens, ils admettent l'Ancien et le Nouveau Testament, et c'est contre eux que nous avons à défendre ce que nous enseignent l'un et l'autre. Cet ouvrage commence ainsi : « Dic mihi, quæso te, utrum Deus non sit auctor mali. »

CHAPITRE X.

De la Genèse contre les Manichéens. — Deux livres.

1. Désormais fixé en Afrique, j'écrivis deux livres *sur la Genèse contre les Manichéens*. J'avais, dans les ouvrages précédents, établi que Dieu est le souverain bien, qu'il est le créateur immuable des créatures sujettes aux changements, et qu'il n'y a pas de nature ou de substance mauvaise, en tant que nature et substance, thèses dans lesquelles je ne perdais pas de vue les Manichéens. J'ai voulu toutefois, dans ces deux livres, prendre ouvertement contre eux la défense de l'Ancien Testament contre les violentes et furieuses attaques de ces fanatiques. Le premier livre commence à ces paroles : « Au commencement, Dieu fit le ciel et la terre, » (*Gen.*, I, 1) et se termine au repos du Seigneur, le septième jour, après l'œuvre des six premiers jours. Le second comprend cette partie de la *Genèse*, qui commence à ces paroles : « Ce livre est celui de la création du ciel et de la terre, » (*Ibid.*, II, 4) jusqu'à l'expulsion d'Adam et d'Eve du paradis terrestre, dont Dieu confia la garde à un chérubin, où était l'arbre de vie. Sur la fin du livre, dans un résumé clair et rapide de leurs doctrines et des nôtres, j'oppose aux ténèbres des Manichéens les splendeurs de la foi catholique.

2. J'ai dit au premier livre : « Ce ne sont pas les yeux des oiseaux privés de raison que récrée cette lumière, mais les cœurs purs de ceux qui croient en Dieu et qui sacrifient à l'accomplissement de ses préceptes la jouissance des choses

miseriam Pelagiani nolunt ex justa damnatione descendere, negantes originale peccatum : quamvis ignorantia et difficultas, etiamsi essent hominis primordia naturalia, nec sic culpandus Deus, sed laudandus esset, sicut in eodem tertio libro disputavimus. (III *Sent.*, dist. 15, c. *Sed forte.*) Quæ disputatio contra Manichæos habenda est, qui non accipiunt scripturas sanctas Veteris Instrumenti, in quibus originale peccatum narratur; et quidquid inde in litteris Apostolicis legitur, detestabili impudentia immissum fuisse contendunt a corruptoribus Scripturarum, tanquam non fuerit ab Apostolis dictum. Contra Pelagianos autem hoc defendendum est, quod utraque scriptura commendat, quam se accipere profitentur. Hoc opus sic incipit : « Dic mihi quæso te utrum Deus non sit auctor mali. »

CAPUT X.

De Genesi adversus Manichæos. — Libri duo.

1. Jam vero in Africa constitutus, scripsi duos libros *de Genesi contra Manichæos*. Quamvis enim in superioribus libris quicquid disputavi, unde ostenderem Deum summe bonum et immutabilem creatorem esse omnium mutabilium naturarum, nec ullam esse naturam (*a*) malam sive substantiam, inquantum natura est atque substantia, adversus Manichæos nostra invigilaret intentio : isti tamen duo libri apertissime adversus eos editi sunt in defensionem veteris Legis, quam vehementi studio vesani erroris oppugnant : In primo ab eo quod scriptum est : « In principio fecit Deus cœlum et terram, » (*Gen.*, I, 1) donec septem peragantur dies, ubi legitur Deus requievisse in die septimo. In secundo autem ab eo quod scriptum est : « Hic liber creaturæ cœli et terræ, » (*Gen.*, II, 4) donec Adam et mulier ejus dimissi sunt de paradiso, et custodia posita est ligno vitæ. Deinde in fine libri errori Manichæorum fidem catholicæ veritatis opposui, quid illi dicant, et nos quid dicamus, breviter aperteque complectens.

2. Quod vero dixi : « Illud autem non irrationabilium (*b*) avium oculos pascit, sed pura corda eorum, qui Deo credunt, et ab amore visibilium rerum et temporalium se ad ejus, præcepta implenda convertunt, quod omnes homines possunt, si velint, » (lib. I,

(*a*) Mss. quatuor, *malum*. — (*b*) Ita Mss. constanter hic et lib. 1, *de Gen. cont. Manich.* Ubi editi habent, *animalium*.

visibles et périssables; ce que peut tout homme, pourvu qu'il le veuille. » (Ch. III, n. 6.) Ces paroles (que les Pélagiens, ces nouveaux hérétiques, le sachent bien) n'ont rien de commun avec leur doctrine. Que l'homme en ait le pouvoir, s'il en a la volonté, oui, cela est vrai, absolument vrai; mais cette volonté, qui lui donne l'impulsion? Dieu. Ce pouvoir, d'où lui vient-il? De Dieu également qui, à la volonté, ajoute encore la charité. Si ces explications font défaut, c'est qu'elles eussent été un hors d'œuvre pour le sujet que je traitais. J'ai dit encore que cette bénédiction de Dieu : « Croissez et multipliez » devait sans doute, après le péché, avoir eu pour objet une fécondité toute charnelle. (liv. I, c. XIX, n. 30.) Est-ce à dire que le péché fut pour l'homme la condition nécessaire de la paternité? Je désavoue ces paroles si elles ne peuvent s'expliquer autrement. De ce qu'il existe des quadrupèdes et des oiseaux qui paraissent ne se nourrir que de chair, il ne faudrait pas conclure qu'il n'y a qu'une allégorie dans ce passage de la Genèse où il est question des plantes et des arbres à fruits donnés comme nourriture à toutes les espèces d'animaux, d'oiseaux ou de reptiles. (*Ibid.*, ch. XX, n. 31.) Si l'homme, en effet, par son humble obéissance envers Dieu et par son innocence, avait mérité l'empire sur tous les animaux du ciel et de la terre, peut-être ces animaux auraient pu se contenter de cette nourriture simple reçue des mains de leur maître. On pourrait aussi être surpris de ce que j'ai dit du peuple d'Israël : « Ce peuple, comme perdu au milieu de l'océan des autres peuples, restait encore fidèle à la loi, grâce à la circoncision corporelle et aux sacrifices. (*Ibid.*, ch. XXIII, n. 40.) Car il était interdit aux Juifs de sacrifier au milieu des nations, et nous les voyons, de nos jours, sans sacrifices, à moins que par sacrifice on n'entende la simple immolation de l'Agneau pascal (1).

3. Dans le second livre, le mot *nourriture* (*pabulum*) pourrait, à mon avis, signifier la vie; ce qui n'est pas exact. Dans les meilleures éditions, en effet, on ne trouve pas *pabulum*, mais *foin* (*fœnum*); le mot foin s'éloigne plus de l'idée de vie que le mot nourriture. Ai-je eu raison d'appeler prophétiques (*ibid.*, ch. V, n. 6) ces paroles : « Pourquoi t'enorgueillis-tu, terre et cendre? » (*Eccli.*, X, 9.) J'en doute, l'auteur de ce livre n'ayant pas un droit certain au titre de prophète. Plus loin encore, dans mon commentaire sur ces paroles de la Genèse : « Dieu souffla sur sa face un souffle de vie, et l'homme fut fait âme vive ou âme vivante, » (II, 7) je m'éloigne du sens de l'Apôtre qui invoque le même passage dans son épître aux Corinthiens :

(1) Dieu dans le Deutéronome (XVI, 6) avait défendu d'immoler la pâque dans tous les endroits sans distinction. Voilà pourquoi les Juifs dispersés par tout l'univers, célèbrent tous les ans la pâque, mais en s'abstenant soigneusement d'immoler un agneau. Voyez saint Jérôme, lettre II à Népotien.

cap. III) non existiment novi hæretici Pelagiani secundum eos esse dictum. Verum est enim omnino, omnes homines hoc posse, si velint; sed præparatur voluntas a Domino, et tantum augetur munere caritatis, ut possint, quod hic ideo dictum non est, quoniam præsenti necessarium non erat quæstioni. (Lib. I, cap. XIX.) Quod vero ibi legitur, benedictionem Dei qua dictum est : « Crescite et multiplicamini, » (*Gen.*, I, 28) in carnalem fœcunditatem post peccatum conversam esse credendam, si non potest alio modo dictum videri, nisi ut putentur illi homines non habituri fuisse filios homines nisi peccassent, omnino non approbo. Illud etiam non est consequens (lib. I, cap. XX), ut ideo intelligatur, in allegoria tantummodo esse accipiendum, quod herbæ virides, et ligna fructifera omni generi bestiarum, et omnibus avibus, et omnibus serpentibus in libro Geneseos dantur ad cibum, quia sunt et quadrupedia et volatilia, quæ solis carnibus vivere videantur. Fieri enim posset ut alerentur ab hominibus etiam de fructibus terræ, si propter obedientiam qua ipsi homines Deo sine ulla iniquitate servirent, mererentur omnes bestias et aves omni modo habere servientes. Item movere potest quomodo dixerim de populo Israel : « Adhuc corporali circumcisione et sacrificiis, tanquam in mari gentium populus ille legi serviebat; » (lib. I, c. XXIII) quandoquidem apud gentes sacrificare non poterant, sicut eos et nunc videmus sine sacrificiis remansisse; nisi forte quod per pascha immolant ovem, hoc in sacrificio deputetur.

3. In secundo etiam libro illud, quod posui (cap. III), nomine pabuli significari posse vitam, cum melioris interpretationis codices non habeant pabulum sed fœnum, non satis apte dictum videtur. Non enim congruit fœni nomen significationi vitæ quomodo pabuli. Item videor non recte appellasse (cap. V) verba prophetica quibus scriptum est : « Quid superbit terra et cinis? » (*Eccli.*, X, 10) quia non in ejus libro legitur, quem certi sumus appellandum esse prophetam. Nec illud Apostoli (lib. II, cap. 8), ubi adhibet testimonium de Genesi, dicens : « Factus est primus homo Adam in animam viventem; » (I *Cor.*,

« Adam, le premier homme, a été fait âme vivante. » (I *Cor.*, xv, 45.) L'Apôtre, en effet, s'appuie sur ces paroles pour prouver que le corps de l'homme avait été animé : j'ai pensé, moi, qu'on pouvait en conclure que, non-seulement le corps de l'homme, mais l'homme tout entier avait reçu la vie. (liv. II, ch. VIII, n. 10.) J'ai dit encore : « Le péché ne nuit qu'à la nature qui le commet. » (*Ibid.*, ch. XXIX, n. 43.) C'est-à-dire dans ma pensée que ce n'est pas au juste, victime du méchant, mais au méchant lui-même que nuit l'injustice, parce que la patience de l'un augmentera sa récompense dans le ciel, tandis que les intentions coupables de l'autre seront punies d'une peine proportionnée au mal qu'il a voulu faire. « Le péché ne nuit qu'à la nature qui le commet, » pourront dire sans doute les Pélagiens, en s'emparant de ces paroles au profit de leur système, donc les péchés qu'ils n'ont pas commis n'ont pu nuire aux petits enfants. Quel aveuglement! La nature humaine n'a-t-elle pas péché dans nos premiers parents, et les petits enfants ne font-ils pas partie de la nature humaine? Donc, ils subissent le péché originel; donc, le péché n'a nui qu'à la nature humaine qui l'a commis. Le péché, en effet, est entré dans le monde par un seul homme, en qui tous ont péché (*Rom.*, v, 12); aussi, n'ai-je pas dit : « Le péché ne nuit qu'à l'homme, » mais « qu'à la nature qui le commet. » J'ai dit peu après : « Il n'y a pas de mal naturel, » (liv. II, ch. XXIX, n. 43) proposition qui pourrait prêter encore à quelques mauvaises interprétations de la part des Pélagiens : mais en employant le mot nature, je n'avais en vue que cet état d'innocence originelle qui, à proprement parler, est la véritable nature de l'homme. Je n'ignore pas que, pour nous, ce mot signifie aussi par analogie la nature que chaque homme apporte en naissant, et c'est dans ce sens que l'Apôtre a dit : « Nous aussi, nous avons été autrefois, comme les autres, enfants de colère par nature. » (*Ephés.*, II, 3.) Cet ouvrage commence ainsi : « Si eligerent Manichæi quos deciperent. »

CHAPITRE XI.

Les six livres de la Musique.

1. J'écrivis ensuite, comme je l'ai dit plus haut (I *Rétract.*, c. VI) six livres sur la musique. Le succès particulier du sixième tient à l'intérêt des questions qu'il renferme : comment des nombres corporels et spirituels, mais sujets au changement, on peut s'élever à ces nombres immuables qui font partie de l'immuable vérité, et comment les créatures nous donnent ainsi

xv, 45) sicut ille voluit, intellexi, cum exponerem, quod scriptum est : « Insufflavit Deus in faciem ejus flatum vitæ, et factus est homo in animam vivam, vel in animam viventem. » (*Gen.*, II, 7.) Apostolus enim ad hoc adhibuit illud testimonium, ut probaret esse corpus animale : ego autem hinc putavi esse monstrandum, animalem factum prius hominem, non corpus hominis solum. Quod autem dixi (lib. II, cap. XXIX) : « Nulli naturæ nocere peccata nisi sua, » ideo dixi, quoniam justo qui nocet, non ei vere nocet, quando quidem etiam mercedem ejus auget in cœlis : sibi autem peccando vere nocet; quia propter ipsam voluntatem nocendi recipiet id, quod nocuit. Possunt sane Pelagiani ad suum dogma trahere istam sententiam, et ideo dicere, parvulis aliena non nocuisse peccata, quia dixi : « Nulli naturæ nocere peccata nisi sua; » non intuentes ideo parvulos, qui utique pertinent ad humanam naturam, trahere originale peccatum, quia in primis hominibus natura humana peccavit, ac per hoc naturæ humanæ nulla nocuere peccata nisi sua. Per unum quippe hominem, in quo omnes peccaverunt, peccatum intravit in mundum (*Rom.*, v, 12) : non enim nulli homini, sed nulli naturæ dixi peccata nocere nisi sua. Item in eo quod paulo post dixi : « Nullum esse malum naturale, » (lib. II, cap. XXIX) possunt quærere similem latebram, nisi hoc dictum ad naturam talem referatur, qualis sine vitio primitus condita est : ipsa enim vere ac proprie natura hominis dicitur. Translato autem verbo utimur, ut naturam dicamus etiam, qualis nascitur homo, secundum quam locutionem dixit Apostolus : « Fuimus enim et nos aliquando natura filii iræ, sicut et cæteri. » (*Ephes.*, II, 3.) Hoc opus sic incipit : « Si eligerent Manichæi quos deciperent. »

CAPUT XI.

De Musica. — Libri sex.

1. Deinde, ut supra commemoravi (I *Retract.*, VI), sex libros *De Musica* scripsi, quorum ipse sextus maxime innotuit, quoniam res in eo digna cognitione versatur, quomodo a corporalibus et spiritalibus, sed mutabilibus numeris, perveniatur ad immutabiles numeros, qui jam sunt in ipsa immutabili veritate, et sic invisibilia Dei per ea quæ facta sunt intellecta conspiciantur. Quod qui non possunt, et tamen ex fide Christi vivunt, ad illa certius atque feli-

une idée des invisibles perfections de Dieu. La vision béatifique récompense avec usure, après la mort, l'humble foi de ceux dont l'intelligence n'a pu s'élever à ces hauteurs. Au contraire, sans la foi à Jésus-Christ, médiateur entre Dieu et l'homme, toute science n'est pour le sage qu'une cause de ruine.

2. J'ai dit dans ce livre : « Les corps sont d'autant meilleurs, qu'ils renferment de tels nombres; au contraire, moins l'âme en reçoit du corps, plus elle devient parfaite, parce que son divorce avec les sens charnels rend plus facile sa réforme par les nombres divins de la sagesse. » (Liv. VI, ch. IV, n. 7.) Ai-je voulu dire qu'il ne doive pas y avoir de nombre corporels dans les corps incorruptibles et spirituels? Certes non, puisque ces corps doivent être beaucoup plus beaux et plus harmonieux. Ou bien, dans ma pensée, l'âme devenue très-parfaite serait-elle insensible à ces choses dont la privation ici-bas la rendait meilleure? Non encore. La faiblesse de l'âme ici-bas, son impuissance à s'occuper des choses sensibles sans perdre de vue les choses intellectuelles lui font, en effet, de l'éloignement des unes la condition nécessaire de la possession des autres, et elle devra se défier des sens, tant qu'ils seront pour elles une cause de honteuses séductions. Dans le ciel, au contraire, telle sera la vigueur et la perfection de l'âme, que les nombres corporels ne pourront la distraire de la vision béatifique, que les jouissances des sens, désormais sans danger pour elle, ne lui enlèveront rien de sa perfection; et elle sera tellement confirmée dans le bien et la justice, qu'elle ne pourra ni être privée de ses jouissances ni en être l'esclave.

3. J'ai dit encore : « Le corps rendu à son premier état au temps et dans l'ordre voulus, jouira désormais d'une santé parfaite et à l'abri de toute épreuve. » (*Ibid.*, ch. V, n. 13.) Il ne faudrait pas interpréter ces paroles dans ce sens, qu'après la résurrection, les corps qui n'auront pas besoin d'aliments matériels ne seront pas plus parfaits que les corps de nos premiers parents, qui s'en nourrissaient dans le paradis terrestre : ce premier état signifie seulement que les maladies qui, avant le péché, étaient inconnues à nos premiers parents, n'auront aucune prise sur les corps après la résurrection.

4. Ailleurs : « Combien plus pénible est l'amour du monde! A la place du bien permanent et éternel que poursuit l'âme, elle ne trouve dans le monde que la fragile beauté des choses passagères, et ce qui donne à cette beauté un faux cachet de durée, lui vient de Dieu par l'âme : car la beauté sur laquelle le temps seul a prise est supérieure encore à celle qui subit les outrages et du temps et des lieux. » (*Ibid.*, ch. XIV, n. 43.) Cette fragile beauté dont il est ici question doit-elle s'entendre seulement du corps hu-

cius conspicienda post hanc vitam veniunt. Qui autem possunt, si desit eis fides Christi, qui unus mediator est Dei et hominum, cum tota sapientia sua pereunt.

2. In hoc libro illud quod dixi : « Corpora enim tanto meliora quanto numerosiora talibus numeris : anima vero istis, quæ per corpus accipit, carendo fit melior, cum sese avertit a carnalibus sensibus, et divinis sapientiæ numeris reformatur, » (lib. VI, cap. IV) non sic accipiendum est, quasi non sint futuri numeri corporales in corporibus incorruptibilibus et spiritalibus; cum multo speciosiora et decentiora futura sint : aut anima eos sensura non sit, quando erit optima, quemadmodum hic eis carendo fit melior. Hic enim opus habet avertere se a carnalibus sensibus ad intelligibilia capienda, quia infirma est, et minus idonea utrisque simul adhibere intentionem suam : et in his corporalibus nunc illecebra cavenda est, quamdiu anima illici ad delectationem turpem potest. Tunc autem tam firma erit atque perfecta, ut numeris corporalibus non avertatur a contemplatione sapientiæ, et ita sentiat eos ut non illiciatur ab eis, nec eis carendo fiat melior, sed ita sit bona et recta, ut nec latere possint eam nec occupare.

3. Item quod dixi : « Hæc autem sanitas tunc firmissima erit atque certissima, cum pristinæ stabilitati certo suo tempore atque ordine hoc corpus fuerit restitutum, » (cap. V) non ita dictum putetur, quasi non sint futura post resurrectionem corpora meliora, quam primorum hominum in paradiso fuerunt, cum illa jam non sint alenda corporalibus alimentis, quibus alebantur ista : sed pristina stabilitas hactenus accipienda est, quatenus ægritudinem ita nullam corpora illa patientur, sicut nec ista pati possent ante peccatum.

4. Alio loco : « Laboriosior est, inquam, hujus mundi amor. Quod enim in illo anima quærit, constantiam scilicet æternitatemque, non invenit : quoniam rerum transitu completur infima pulchritudo, et quod in illa imitatur constantiam a summo Deo per animam trajicitur : quoniam prior est species tantummodo tempore commutabilis, quam est ea, quæ et tempore et locis. » (cap. XIV.) Hæc verba

main et des êtres animés doués d'un corps? J'ai alors évidemment raison. Ce qui donne en effet à cette beauté un semblant de durée, c'est précisément ce lien qui unit entre elles les différentes parties des corps tant qu'il n'y a pas dissolution, c'est-à-dire la vie qu'elles tiennent de Dieu et dont l'âme est comme le siége. La vie, ce lien entre les différentes parties des corps, empêche cette dissolution rapide qne nous remarquons dans les cadavres des animaux. Est-ce des corps en général qu'il faut entendre cette beauté fragile? Nous sommes, dans ce cas, forcés d'admettre un monde animé, recevant de Dieu la vie qui lui donne une apparence de durée. Or, cette opinion que le monde est animé, comme l'a pensé Platon et avec lui beaucoup d'autres philosophes (*Cité de Dieu*, liv. VII, chap. XXIII), cette opinion, qui est loin de satisfaire ma raison, n'a pas pour elle, à mon avis, l'autorité des saintes Ecritures. Il y a, dans mon livre *sur l'Immortalité de l'âme*, un passage d'où l'on pourrait conclure que le monde est animé : ne voulant ni repousser comme fausse ni admettre comme vraie cette opinion, je l'ai signalée comme téméraire. Au reste, que le monde ait une âme ou non, ce qui est pour moi d'une parfaite évidence, c'est qu'il n'est point notre Dieu. En effet, le monde a-t-il une âme? C'est notre Dieu qui l'a faite. S'il n'en a pas, le monde ne peut être le Dieu du néant, et encore moins le nôtre. Mais il est très-probable que, dans la supposition même où le monde n'aurait pas d'âme, il y ait cependant en lui une certaine force spirituelle vitale, force mystérieuse dont se servent les saints anges, sans en connaître le secret, et qui procure ainsi la gloire de Dieu par l'ordre et l'harmonie qu'elle fait régner dans le monde. J'appelle ici *saints anges* toute sainte créature spirituelle, instrument des décrets mystérieux et secrets de Dieu. La sainte Ecriture ne donne pas d'habitude le nom d'âmes aux esprits angéliques : aussi, dans ce passage : « Les nombres rationnels et intellectuels des âmes bienheureuses et saintes reçoivent immédiatement, pour les transmettre à la terre et aux enfers, la loi de Dieu, sans la permission duquel aucune feuille ne tombe et qui connaît le nombre des cheveux de notre tête, » (Ibid., ch. XVII, n. 58) je ne vois pas comment ce mot *âme* pourrait se justifier par la sainte Ecriture. Il est évident qu'il n'est ici question que des anges, et, si ma mémoire ne me trompe pas, je n'ai lu nulle part dans la sainte Ecriture que les anges aient une âme. Ce livre commence ainsi : « Satis diu pene. »

si eo modo accipi possunt, ut non intelligatur infima pulchritudo, nisi in corporibus hominum, omniumque animalium, quæ cum sensu corporis vivunt, ratio manifesta defendit. Hoc quippe in ea pulchritudine imitatur constantiam, quod in compage sua manent eadem corpora, in quantum manent : id autem a summo Deo in ea per animam trajicitur. Anima quippe ipsam compagem tenet, ne dissolvatur, et diffluat; quod videmus in corporibus animalium anima discedente contingere. Si autem infima pulchritudo in omnibus corporibus intelligatur, cogit ista sententia etiam ipsum mundum animal credere, ut etiam in ipsum, quod in illo imitatur constantiam, a summo Deo per animam trajiciatur. Sed animal esse istum mundum, sicut Plato sensit (Lib. VII, *de Civit. Dei*, XXIII), aliique philosophi quam plurimi, nec ratione certa indagare potui, nec divinarum scripturarum auctoritate persuaderi posse cognovi. Unde tale aliquid a me dictum quo id accipi possit, etiam in libro *de Immortalitate animæ* temere dictum notavi (I *Retract.*, V) non quia hoc falsum esse confirmo, sed quia nec verum esse comprehendo, quod sit animal mundus. Hoc sane inconcusse retinendum esse non dubito, Deum nobis non esse istum mundum, sive anima ejus ulla, sive nulla sit. Quia si ulla est, ille qui eam fecit, est Deus noster : si autem nulla est, nullorum Deus potest esse iste; quanto minus noster? Esse tamen spiritalem vitalemque virtutem, etiam si non sit animal mundus : quæ virtus in Angelis sanctis ad decorandum atque administrandum mundum Deo servit, et a quibus non intelligitur, rectissime creditur. Angelorum autem sanctorum nomine, omnem sanctam creaturam spiritalem, in Dei secreto atque occulto ministerio constitutam nunc appellaverim : sed spiritus angelicos sancta scriptura nomine animarum significare non solet. Proinde in eo quod circa finem libri hujus dixi : « Rationales et intellectuales numeri beatarum animarum atque sanctarum legem ipsam Dei, sine qua folium de arbore non cadit, et cui nostri capilli numerati sunt, nulla interposita natura excipientes, usque ad terrena et inferna jura transmittunt, » (cap. XVII) non video quemadmodum vocabulum animarum secundum scripturas sanctas positum possit ostendi : quandoquidem hic non nisi Angelos sanctos intelligi volui, quos habere animas nusquam me legisse in divinis eloquiis canonicis recolo. (*a*) Hic liber sic incipit : « Satis diu pene. »

(*a*) In editis habetur : *Hic liber primus sic incipit : Modus quis per est. Sextus autem : Satis diu pene.* Non admodum cohæret isthæc lectio; nostram a scriptis integerrimis usurpavimus.

CHAPITRE XII.

Du Maître. — Un livre.

J'écrivis, à la même époque, un livre intitulé : *Du Maître*. Les discussions et les recherches, dans cet ouvrage, aboutissent à cette conclusion que, pour arriver à la science, l'homme n'a d'autre maître que Dieu, suivant cette parole de l'Evangile : « Vous n'avez d'autre maître que Jésus-Christ. » (*Matth.*, XXIII, 10.) Ce livre commence ainsi : « Quid tibi videmur efficere velle cum loquimur? »

CHAPITRE XIII.

De la vraie Religion. — Un livre.

1. C'est aussi dans ce même temps que j'écrivis le livre *De la vraie Religion*. L'objet du culte de la vraie religion doit être le seul et vrai Dieu en trois personnes, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. Dieu, touché d'une immense pitié pour l'homme, lui a, dans le cours des temps, donné la religion chrétienne, qui est la vraie religion. Ce même culte de Dieu impose à l'homme certaines obligations dans sa manière de vivre : telles sont les vérités que j'expose à fond et dans toute leur étendue dans cet ouvrage, sans perdre de vue, toutefois, mon but principal, qui est d'attaquer les deux natures des Manichéens.

2. J'ai dit quelque part dans cet ouvrage : « N'en doutez pas et soyez-en convaincu, la religion aurait été pure de toute erreur, si l'âme ne rendait à l'âme, au corps ou à des fantômes le culte qu'elle ne doit qu'à Dieu. » J'ai étendu le mot *âme* à toutes les créatures incorporelles; ce en quoi je me suis éloigné de l'usage de la sainte Ecriture. Ce mot *âme*, quand il est employé sans métaphore dans la sainte Ecriture, signifie-t-il seulement l'âme qui constitue la vie de tout animal soumis à la mort, et de l'homme, par conséquent, en tant qu'il est soumis à la mort? C'est ce que je ne sais pas. Peu après, je rends du reste la même pensée d'une manière plus nette et moins diffuse : « Ne servons donc point, dis-je, la créature au détriment du créateur; ne nous évanouissons pas dans nos pensées, et notre religion sera parfaite. » (Ch. XIX.) Le même mot me sert ici à désigner la créature spirituelle et la créature corporelle ; et ces autres paroles : « Imaginations déréglées, » sont remplacées par « ne nous perdons pas dans la vanité de nos pensées. »

3. Dans ce passage encore : « La religion chrétienne est aujourd'hui, pour celui qui la connaît

CAPUT XII.

De Magistro. — Liber unus.

Per idem tempus scripsi librum, cujus est titulus, *de Magistro* : in quo disputatur et quæritur, et invenitur, magistrum non esse, qui docet hominem scientiam, nisi Deum, secundum illud etiam quod in Evangelio scriptum est : « Unus est magister vester Christus. » (*Matth.*, XXIII, 10.) Hic liber sic incipit : « Quid tibi videmur efficere velle cum loquimur? »

CAPUT XIII.

De vera Religione. — Liber unus.

1. Tunc etiam *de Vera Religione* librum scripsi, in quo multipliciter et copiosissime disputatur, unum verum Deum, id est Trinitatem, Patrem et Filium et Spiritum sanctum religione vera colendum : et quanta misericordia ejus, per temporalem dispensationem concessa sit hominibus Christiana religio, quæ vera religio est, et ad eumdem cultum Dei quemadmodum sit homo quadam (a) vita sua coaptandus. Maxime tamen contra duas naturas Manichæorum liber hic loquitur.

2. In hoc libro quodam loco : « Sit, inquam, tibi manifestum atque perceptum, nullum errorem in religione esse potuisse, si anima pro Deo suo non coleret animam, aut corpus, aut phantasmata sua. » (cap. X.) Hic animam pro universa creatura incorporali posui non loquens more scripturarum, quæ animam quando non translato verbo utuntur, nescio utrum velint intelligi nisi eam qua vivunt animalia mortalia, in quibus et homines sunt, quamdiu mortales sunt. Paulo post autem eumdem sensum melius sum breviusque complexus, ubi dixi : « Non ergo creaturæ potius quam creatori serviamus, nec evanescamus in cogitationibus nostris, et perfecta religio est. » Creaturam quippe uno nomine utramque, id est spiritalem corporalemque significavi. Restat quod ibi dixi ; « aut phantasmata sua : » propter quod hic dixi; « nec evanescamus in cogitationibus nostris. »

3. Item quod dixi : « Ea est nostris temporibus Christiana religio, quam cognoscere ac sequi securis-

(a) Mss. non pejores, *quadam suavitate coaptandus.*

et la pratique, un port assuré et un moyen certain de salut, » j'ai eu en vue le nom plutôt que la chose qu'il exprime. Ce que nous appelons, en effet, religion chrétienne, existait dans l'antiquité ; elle remonte au berceau du genre humain; c'est de Jésus-Christ, lorsqu'il revêtit notre chair, que cette religion qui avait déjà le caractère de la vérité prit le nom de chrétienne. Les apôtres, en effet, après avoir vu leur Maître ressuscité et avoir été témoins de son ascension dans le ciel, commencèrent leur prédication; et c'est à Antioche, comme le racontent les Actes des Apôtres, que les disciples déjà nombreux commencèrent à être appelés chrétiens, ce qui explique ces paroles : « La religion chrétienne est aujourd'hui, » non qu'elle n'existât pas auparavant, mais parce qu'elle ne reçut ce nom que dans la suite.

4. Ailleurs encore : « Concentrez, dis-je, sur ce qui va suivre tous les efforts, toute l'attention, tout le zèle dont vous êtes capable : à ce zèle est assuré le secours de Dieu. » (Ch. x, n. 18, 20.) Ce qui ne veut pas dire que Dieu seconde seulement ceux qui témoignent cette ardeur; tout au contraire, il aide et les hommes lâches et les hommes fervents, les premiers pour leur inspirer de l'ardeur, afin qu'ils poursuivent le but avec un saint empressement; les seconds, pour qu'ils l'atteignent. De même plus loin : « De ce principe on peut conclure logiquement qu'après la mort du corps, punition du péché, ce corps sera, au temps et dans l'ordre voulus, rendu à son premier état, » (ch. xii, n. 25) c'est-à-dire tel était, au commencement, l'état heureux du corps que le péché nous a fait perdre, qu'il ne devait pas connaître ni le déclin ni les défaillances de la vieillesse. La résurrection des morts rétablira le corps dans ce premier état; et un avantage plus grand encore, c'est qu'il n'aura plus besoin d'aliments matériels pour se soutenir; mais l'esprit de vie dans lequel il sera ressuscité et qui fera de lui un corps spirituel lui suffira. Bien que la mort ne dût être pour lui que la conséquence du péché, le corps, au commencement, était un corps animal, et avait été créé pour recevoir une âme vivante.

5. « Le péché, disais-je encore, est un mal tellement volontaire, qu'il n'y a pas de péché du moment où il n'y a pas de volonté. » (Ch. xiv, n. 27.) Cette proposition qui choque au premier abord, paraîtra parfaitement vraie si l'on veut l'examiner de plus près. Comme je l'ai montré plus haut, en effet, dans la révision que j'ai faite du troisième livre *sur le libre arbitre,* il faut distinguer entre ce qui n'est que le péché et la peine du péché. (I *Rétract.*, ch. ix, n. 5.) La volonté est-elle tout à fait étrangère même à ces péchés que l'on a raison cependant d'appeler in-

sima et certissima salus est, » (*Ibid.*) secundum hoc nomen dictum est, non secundum ipsam rem, cujus hoc nomen est. Nam res ipsa quæ nunc Christiana religio nuncupatur, erat apud antiquos, nec defuit ab initio generis humani, quousque ipse Christus veniret in carne, unde vera religio quæ jam erat, cœpit appellari Christiana. Cum enim eum post resurrectionem ascensionemque in cœlum cœpissent Apostoli prædicare, et plurimi crederent, primum apud Antiochiam, sicut scriptum est, appellati sunt discipuli Christiani. (*Act.*, xi, 26.) Propterea dixi : « Hæc est nostris temporibus Christiana religio : » non quia prioribus temporibus non fuit, sed quia posterioribus hoc nomen accepit.

4. Alio loco : « Intende igitur, inquam, in hæc quæ sequuntur diligenter et pie quantum potes : tales enim adjuvat Deus. » Quod non ita intelligendum est, quasi tantummodo tales adjuvet, cum adjuvet etiam non tales ut sint tales, id est, ut diligenter et pie quærant, tales autem adjuvat ut inveniant. Itemque alibi : « Deinde, inquam, jam erit consequens, ut post mortem corporalem quam debemus primo peccato, tempore suo atque ordine suo hoc corpus restituatur pristinæ stabilitati. » (cap. xii.) Quod sic accipiendum est, quia etiam pristina stabilitas corporis quam peccando amisimus, habebat tantam felicitatem, ut in defectum non vergeret senectutis. Huic ergo pristinæ stabilitati restituetur hoc corpus in resurrectione mortuorum. Sed habebit amplius, ut nec alimentis corporalibus sustentetur : sed ad sufficientiam vivificetur solo spiritu, cum resurrexerit in spiritum vivificantem, qua causa etiam spiritale erit. Illud autem quod primum fuit, quamvis non moriturum nisi homo peccasset, tamen animale factum est in animam viventem.

5. Et alibi : « Usque adeo, inquam, peccatum voluntarium malum est, ut nullo modo sit peccatum, si non sit voluntarium. » (cap. xiv.) Potest videri falsa hæc definitio, sed si diligenter discutiatur, invenietur esse verissima. Peccatum quippe illud cogitandum est, quod tantummodo peccatum est, non quod est etiam pœna peccati, sicut superius ostendi (cap. ix), cum quædam commemorarem ex libro tertio *de Libero arbitrio.* Quamvis et illa quæ non immerito non voluntaria peccata dicuntur, quia vel a nescientibus vel a coactis perpetrantur, non omni-

volontaires, parce qu'ils sont le fait soit de l'ignorance, soit de la contrainte? Non. Quelqu'un, en effet, pèche par ignorance; son acte ne cesse pas d'être volontaire parce que, bien qu'à tort, il le croit licite. Un autre éprouve malgré lui les révoltes de la chair contre l'esprit; les désirs qu'il ressent sont involontaires et constituent un acte purement passif; mais est-il vaincu dans la lutte? sa défaite est volontaire, et son acte cesse d'être passif; libre à l'égard du bien qu'il pouvait faire, il devient esclave du péché qu'il a commis. Mais peut-on sans absurdité appeler volontaire le péché originel des petits enfants qui n'ont pas encore l'usage du libre arbitre? Oui, car ils ont comme hérité de cette souillure librement contractée par la volonté du premier homme. Donc je n'ai pas eu tort de dire : « Le péché est un mal tellement volontaire, qu'il n'y a pas de péché du moment où il n'y a pas de volonté. » Non-seulement la grâce de Dieu fait disparaître toute souillure antérieure dans les eaux du baptême chrétien; mais encore, à ce prodige opéré par l'esprit de régénération dans tous ceux qui le reçoivent, se joint une autre merveille dans les adultes animés de l'esprit de foi et de charité, c'est que le Seigneur s'empare de leur volonté elle-même pour la guérir et la diriger.

6. J'ai dit encore en parlant de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Il n'employa jamais la force, mais toujours la persuasion et les avertissements. » (Ch. XVI, n. 31.) Je ne me rappelais pas alors qu'il avait chassé à coups de fouet ceux qui achetaient et vendaient dans le temple. Mais ceci ne prouve rien et n'a pas grande importance. Je sais bien que l'on pourrait dire aussi que ce n'est pas la douceur, mais la force qu'il employait pour chasser, malgré leur résistance, les démons du corps des possédés. J'ai dit de même dans un autre endroit : « Exigeons d'abord de ceux que nous voulons suivre qu'ils admettent l'existence d'un Dieu, seul très-haut, seul vrai, seul digne d'un culte; si la vérité ne brille point parmi eux, ce sera le moment de les quitter. » Ces paroles pourraient faire croire à un doute de ma part sur la vérité de la religion. Elles n'ont rien de déplacé cependant, si on considère celui à qui elles s'adressaient. Je n'ai pas dit : Si la vérité ne brille point parmi eux, en doutant de l'existence ou de l'éclat de la vérité, pas plus que l'Apôtre ne doutait de la résurrection en disant : « Si le Christ n'est pas ressuscité. » (I *Cor.*, XV, 14.)

7. J'ai écrit dans un autre endroit : « Dieu n'a pas permis que ces miracles se renouvelassent de notre temps, d'abord parce que notre âme ne rechercherait constamment que ce qui frappe les yeux, et parce que, ces mêmes miracles, dont

modo possunt sine voluntate committi : quoniam et ille qui peccat ignorans, (*a*) voluntate utique facit, quod cum faciendum non sit, putat esse faciendum. Et ille qui concupiscente adversus spiritum carne, non ea quæ vult facit, concupiscit quidem nolens, et in eo non facit quod vult : sed si vincitur, concupiscentiæ consentit volens, et in eo non facit nisi quod vult, liber scilicet justitiæ, servusque peccati. Et illud quod in parvulis dicitur originale peccatum, cum adhuc non utantur arbitrio voluntatis, non absurde vocatur etiam voluntarium, quia ex prima hominis mala voluntate contractum, factum est quodammodo hæreditarium. Non itaque falsum est quod dixi : « Usque adeo peccatum voluntarium malum est, ut nullo modo sit peccatum si non sit voluntarium. » Ideo gratia Dei non solum reatus omnium præteritorum solvitur in omnibus qui baptizantur in Christo, quod fit spiritu regenerationis, verumetiam in grandibus voluntas ipsa sanatur, et præparatur a Domino, quod fit spiritu fidei et caritatis.

6. Alio loco in eo quod dixi de Domino Jesu Christo : « Nihil egit vi, sed omnia suadendo et monendo, » (cap. XVI) non mihi occurrerat quod vendentes et ementes flagellando ejecit de templo. Sed quid hoc, aut quantum est? Quamvis et dæmones nolentes ab hominibus, non sermone suasionis, sed vi potestatis ejecerit. Item alio loco : « Prius, inquam, isti sequendi sunt, qui unum Deum summum, solum verum Deum et solum colendum esse dicunt, si apud hos veritas non eluxerit, tum demum migrandum est. » (cap. XXV.) Quod ita potest videri dictum, quasi de hujus religionis veritate dubitaverim. Dixi autem sicut ei congruebat ad quem scribebam. Sic enim dixi, « si apud hos veritas non eluxerit, » nihil dubitans quod apud eos elucesceret, quemadmodum ait Apostolus, « si Christus non resurrexit, » (I *Cor.*, XV, 14) non utique dubitans quod resurrexerit.

7. Item quod dixi : « Nec miracula illa in nostra tempora durare permissa sunt, ne anima semper visibilia quæreret, et eorum consuetudine frigesceret genus humanum, quorum novitate flagravit, » verum est quidem : non enim nunc usque, cum manus

(*a*) Apud Am. et Er. *voluntarie utique peccat.* In Mss. sex, *voluntate utique peccat.*

la nouveauté excitait d'abord l'admiration des hommes, à force de se répéter, les eussent trouvés indifférents. » (Ch. xxv, n. 46, 47.) Cela est incontestable; de nos jours, en effet, l'imposition des mains ne confère plus le don des langues avec le Saint-Esprit; l'ombre seule des prédicateurs de Jésus-Christ ne guérit plus aujourd'hui les malades qu'ils trouvent sur leur passage; ces miracles ne se sont plus renouvelés dans la suite, il ne peut y avoir de doute à cet égard. Quant à nier la possibilité de miracles opérés de nos jours au nom de Jésus-Christ, telle n'est point ma pensée. Moi-même, quand j'écrivais ces lignes, j'ai appris la guérison d'un aveugle qui avait recouvré la vue, à Milan, près des corps des saints martyrs de cette ville (1). Notre temps a vu tant de faits de ce genre, que nous ne pouvons les connaître tous, et qu'il nous serait impossible d'énumérer même ceux qui sont venus à notre connaissance.

8. Je dis ailleurs : « Tout ordre vient de Dieu, comme dit l'Apôtre. » Cette citation est inexacte, quoique le sens ne paraisse pas en avoir souffert. Voici le texte : « Les choses qui existent ont été ordonnées de Dieu. » (*Rom.*, xiii, 1.) Ailleurs encore : « Que personne ne nous trompe, disais-je : tout ce qui est blâmé à bon droit est rejeté en comparaison de ce qui est meilleur. » (Ch. xli, n. 77, 78.) Ce qui s'applique, non aux bonnes actions et aux péchés, mais aux substances et aux natures, objets de la discussion. J'ai dit encore : « L'amour fraternel, l'amour filial, l'amour conjugal, l'amour de la famille, l'amitié, le patriotisme, toutes ces affections humaines et fondées sur la chair ne doivent pas exister, puisqu'elles doivent finir avec le temps. Nous serions affranchis de ces obligations qu'imposent à tout homme sa naissance et sa mort, si, au lieu d'être restée soumise à Dieu et à sa fidèle image, notre nature n'était pas tombée dans un abîme de corruption; » (ch. xlvi, n. 88) proposition que je condamne, comme je l'ai condamnée plus haut dans le premier livre *de la Genèse contre les Manichéens*. (I *Rétract.*, ch. x, n. 2.) Le péché, en effet, d'après cette proposition, aurait été pour nos premiers parents la condition nécessaire de la paternité : serait-ce donc que l'homme et la femme ne dussent fatalement engendrer que pour la mort? J'ignorais alors que, dans le cas où le péché n'aurait pas opéré ce changement déplorable dans la nature humaine, il eût pu y avoir des pères et des enfants tous immortels; que cette heureuse fécondité, si rien ne l'avait altérée dans le cours des générations, n'aurait eu pour terme que le nombre des saints que Dieu s'est choisis et qui, au lieu de succéder à leurs parents défunts, auraient au contraire partagé avec eux une gloire immortelle. Ces pa-

(1) Saint Gervais et saint Protais, *Confess.*, ix, 7.

imponitur baptizatis, sic accipiunt Spiritum sanctum, ut loquantur linguis omnium gentium : aut nunc usque ad umbram transeuntium prædicatorum Christi sanantur infirmi; et si qua talia tunc facta sunt, quæ postea cessasse manifestum est. Sed non sic accipiendum est quod dixi, ut nunc in Christi nomine fieri miracula nulla credantur. Nam ego ipse quando istum ipsum librum scripsi, ad Mediolanensium corpora Martyrum in eadem civitate cæcum illuminatum fuisse jam noveram, et alia nonnulla, qualia tam multa etiam istis temporibus fiunt, ut nec omnia cognoscere, nec ea quæ cognoscimus enumerare possimus.

8. Et alio loco illud quod dixi : « Sicut ait apostolus. » (cap. xli.) Omnis ordo a Deo est (*Rom.*, xiii, 1), non eisdem verbis hoc dixit Apostolus, quamvis eadem videatur esse sententia. Ait quippe ille : « Quæ autem sunt, a Deo ordinatæ sunt. » Et alibi : « Prorsus, inquam, nemo nos fallat : quicquid recte vituperatur, in melioris comparatione respuitur. » (cap. xli.) Hoc de substantiis atque naturis dictum est : inde enim disputabatur, non de bonis actionibus atque peccatis. Itemque alibi : « Sed nec sic quidem, inquam, ab homine homo diligendus est, ut diliguntur carnales fratres, vel filii, vel conjuges, vel quique cognati, aut affines, aut cives, nam et ista dilectio temporalis est. Non enim ullas tales necessitudines haberemus, quæ nascendo et moriendo contingunt, si natura nostra in præceptis et imagine Dei manens, in istam corruptionem non relegaretur. » (cap. xlvi.) Hunc sensum prorsus improbo, quem jam et superius improbavi in primo libro *de Genesi contra Manichæos*. (*supra*, c. x.) Ad hoc enim ducit, ut credantur illi conjuges primi non generaturi posteros homines, nisi peccassent : tanquam necesse fuerit ut morituri gignerentur, si de concubitu maris et feminæ gignerentur. Nondum enim videram fieri potuisse, ut non morituri de non morituris nascerentur, si peccato illo magno non mutaretur in deterius humana natura : ac per hoc si et in parentibus et in filiis fecunditas felicitasque mansisset, usque ad certum sanctorum numerum, quem prædestinavit Deus, nascerentur homines non parentibus successuri morientibus, sed cum viventibus re-

rentés et ces alliances eussent ainsi existé en dehors du péché et de la mort.

9. « Libres de toute superstition, disais-je encore, portons-nous vers Dieu, et que la religion soit, comme son nom l'indique, un lien qui nous relie uniquement à lui. » (Ch. LV, n. 3.) Cette étymologie, dont je rends compte dans ce passage, me plaît davantage. Je n'ignore pas que les auteurs latins en adoptent une autre et font dériver *religion* de *religere*, mot composé de *legere* pour *eligere*, choisir, d'où *religio*, je choisis. Ce livre commence ainsi : « Cum omnis vitæ bonæ ac beatæ via. »

CHAPITRE XIV.

De l'utilité de la Foi. — Un livre, à Honorat.

1. J'étais prêtre à Hippone lorsque j'écrivis un livre sur l'*utilité de la foi* pour un de mes amis, victime de l'hérésie des Manichéens. Retenu encore dans les liens de l'erreur, il ne parlait qu'en riant de l'enseignement catholique qui s'impose à la foi des fidèles, sans établir la vérité d'une manière absolue aux yeux de leur raison. Le chapitre troisième renferme ce passage : « La loi ancienne renferme certains préceptes, certaines prescriptions qu'il n'est plus permis à un chrétien d'observer aujourd'hui le sabbat, par exemple, la circoncision, les sacrifices et autres cérémonies de ce genre, tellement mystérieuses que toute âme pieuse, selon cette parole de l'Apôtre : « La lettre tue, et l'esprit vivifie, » (II *Cor.*, III, 6) comprendra que rien ne serait plus dangereux que de prendre au mot, à la lettre, ce que renferment ces cérémonies, et qu'au contraire rien n'est plus salutaire que de s'en tenir à l'esprit. » (Ch. III, n. 9.) Cette exposition des paroles de l'Apôtre, bien qu'elle ne soit point à rejeter, ne vaut pas, à mon avis, et je puis même dire certainement, l'explication toute différente que j'en donne dans mon livre de l'*Esprit et de la lettre*.

2. J'ai dit encore : « Il y a dans la religion deux sortes de personnes dignes de louanges : les unes, que nous devons regarder comme bienheureuses, ont trouvé ce que les autres recherchent seulement avec droiture et bonne volonté. Les premières sont arrivées au but; les autres sont sur le chemin qui les y conduira certainement. » Ai-je voulu dire que ceux-là sont bienheureux dès ici-bas qui ont trouvé ce qu'ils cherchaient, et dont nous avons dit qu'ils avaient atteint le but? Ou cette béatitude dont je parle ne doit-elle s'entendre que de cette autre vie, objet de nos espérances, et à laquelle conduit la foi? Dans ce dernier cas, j'ai raison. Ceux-là, en ef-

gnaturi. Essent ergo etiam istæ cognationes atque affinitates, si nullus delinqueret, nullusque moreretur.

9. Item alio loco : « Ad unum Deum tendentes, inquam, et ei uni religantes animas nostras, unde religio dicta creditur, omni superstitione careamus. (cap. LV.) In his verbis meis ratio quæ reddita est, unde sit dicta religio, plus mihi placuit. Nam non me fugit aliam nominis hujus originem exposuisse latini sermonis auctores, quod inde sit appellata religio, quod religitur : quod verbum compositum est a legendo, id est eligendo, ut ita Latinum videatur religo, sicut eligo. Hic liber sic incipit : « Cum omnis vitæ bonæ ac beatæ via. »

CAPUT XIV.

De utilitate credendi ad Horatum. — Liber unus.

1. Jam vero apud Hipponem regium presbyter scripsi librum *de Utilitate credendi*, ad amicum meum quem deceptum a Manichæis, adhuc eo errore noveram detineri, et irridere in catholicæ fidei disciplina, quod juberentur homines credere, non autem quid esset verum certissima ratione docerentur. In hoc libro dixi : « In quibus tamen legis præceptis atque mandatis, quibus nunc Christiano uti fas non est, quale vel sabbatum est, vel circumcisio, vel sacrificia, et si quid hujusmodi est, tanta mysteria continentur, ut omnis pius intelligat, nihil esse perniciosius, quam quidquid ibi est, accipi ad litteram, id est ad verbum : nihil autem salubrius, quam spiritu revelari. Inde est (cap. III) : Littera occidit, spiritus autem vivificat. » (II *Cor.*, III, 6.) Sed aliter exposui verba ista Apostoli Pauli, et quantum mihi videtur, vel potius ipsis rebus apparet, multo convenientius in eo libro qui inscribitur *de Spiritu et Littera* : quamvis non sit et iste sensus respuendus.

2. Item dixi : « Duæ sunt enim personæ in religione laudabiles. Una eorum qui jam invenerunt, quos etiam beatissimos judicari necesse est. Alia eorum qui studiosissime et rectissime inquirunt. Primi ergo sunt jam in ipsa possessione; alteri in via, qua tamen certissime pervenitur. » (cap. XI.) In his verbis meis, si illi qui jam invenerunt, quos in ipsa possessione esse jam diximus, sic accipiantur beatissimi, ut non in hac vita, sed in ea quam speramus et ad quam per fidei viam tendimus sint, non habet iste

fet, doivent être regardés comme heureux qui sont en possession du seul trésor digne d'envie et qui ont atteint le but, objets des efforts de la foi et de l'espérance des fidèles. Mais qu'ils soient ou qu'ils aient été bienheureux ici-bas, je ne le crois pas : non que l'intelligence ne puisse ici-bas acquérir quelque vérité en dehors de la foi ; mais ces lambeaux de vérité ne peuvent, quels qu'ils soient, procurer la parfaite béatitude. Ecoutez l'Apôtre : « Nous voyons maintenant en énigme, » et « je connais maintenant en partie. » N'y a-t-il pas ici vision de l'intelligence? Sans aucun doute ; et cependant l'intelligence est loin d'être satisfaite. Ce qui donne la parfaite béatitude, le même Apôtre va nous le dire : « Mais alors, nous le verrons face à face, » et encore : « Je le connaîtrai comme j'en suis connu. » (I *Cor.*, XIII, 12.) Cette claire vision constitue cette parfaite béatitude à laquelle nous conduit notre foi, qui est le but que nous espérons atteindre. Mais quels sont ceux qui ont déjà atteint ce but où aboutit le chemin de la foi? Grande question que celle-là. Que les saints anges soient en possession de cette béatitude, cela est hors de doute. Mais en est-il de même des hommes justes qui ont quitté cette vie? C'est ce qu'il faut examiner. Sans doute ils sont délivrés de ce corps de mort, fardeau si pesant pour l'âme, mais ils attendent encore la rédemption de ce corps; leur chair repose dans la paix, mais elle ne jouit pas encore de cette glorieuse incorruptibilité qui lui est promise. Ces âmes peuvent-elles néanmoins contempler la vérité « face à face, » suivant la parole de l'Apôtre? C'est ce que nous n'avons pas à examiner ici. C'est à cette même béatitude qu'il faut rapporter ce que j'ai dit encore : « Ce qui constitue la béatitude, c'est la connaissance de ce qui est grand, de ce qui est beau, en un mot, de ce qui est divin. » Toute la science d'ici-bas, si grande qu'on la suppose, n'est pas encore la parfaite béatitude, parce que ce que l'on sait n'est rien en comparaison de ce que l'on ignore.

3. « Il y a une grande différence, dis-je encore, entre ce que nous transmet la raison, la science, comme nous l'appelons, et la tradition qui s'appuie sur la renommée et l'histoire, » et peu après : « La science a pour fondement la raison, la tradition l'autorité. » (Ch. XI, n. 25.) Faut-il, d'après cela, nous abstenir dans la conversation d'employer cette expression : « Nous savons, » quand il s'agit de faits qui nous sont transmis par des témoins dignes de foi? Telle n'est point ma pensée. Il est vrai qu'à la rigueur le mot *savoir* ne désigne que les connaissances qui sont l'objet de la raison ; mais dans le lan-

sensus errorem : ipsi enim judicandi sunt quod quærendum est invenisse, qui jam ibi sunt quo nos quærendo et credendo, id est viam fidei tenendo cupimus pervenire. Si autem in hac vita putantur isti esse vel fuisse, id verum esse non mihi videtur : non quia in hac vita nihil veri omnino inveniri potest quod mente cernatur, non fide credatur : sed quia tantum est quidquid est, ut non faciat beatissimos. Neque enim quod ait Apostolus : « Videmus nunc per speculum in ænigmate, » (I *Cor.*, XIII, 12) (*a*) et : « Nunc scio ex parte, » non cernitur mente : cernitur plane, sed beatissimos nondum facit. Illud enim beatissimos facit quod ait : « Tunc autem facie ad faciem, » et : « Tunc cognoscam sicut et cognitus sum. » Qui hoc invenerunt, ipsi dicendi sunt in beatitudinis possessione consistere, ad quam ducit via fidei quam tenemus, et quo credendo cupimus pervenire. Sed quinam sint illi beatissimi, qui jam sunt in ea possessione quo ducit hæc via, magna quæstio est. Et angeli quidem sancti quod ibi sint, nulla quæstio est. Sed de sanctis hominibus jam defunctis, utrum ipsi saltem dicendi sint jam in illa possessione consistere merito quæritur. Jam enim corpore quidem corruptibili, quo anima aggravatur, exuti sunt, sed adhuc expectant etiam ipsi redemptionem corporis sui, et caro eorum requiescit in spe, nondum in futura incorruptione clarescit. Sed utrum ad contemplandam cordis oculis veritatem, sicut dictum est, facie ad faciem, nihil ex hoc minus habeant, non hic locus est disputando inquirere. Item quod dixi : « Nam scire magna et honesta vel etiam divina, beatissimum est, » (cap. XI) ad eamdem beatitudinem referre debemus. In hac enim vita quantumcumque id sciatur, nondum est beatissimum : quoniam incomparabiliter longe est amplius quod inde nescitur.

3. Et quod dixi : « Multum interesse utrum aliquid mentis certa ratione teneatur, quod scire dicimus; an famæ vel litteris credendum posteris utiliter commendetur, » et paulo post : « Quod scimus igitur, debemus rationi : quod credimus, auctoritati : » non sic accipiendum est, ut in sermone usitatiore vereamur nos dicere scire quod idoneis testibus credimus. Proprie quippe cum loquimur, id solum scire dicimus, quod mentis firma ratione comprehendimus. Cum vero loquimur verbis consuetudini aptioribus,

(*a*) *Et nunc scio ex parte*, reposuimus ex Mss. nam in prius excusis mendose, *et nunc cernitur*.

gage familier que la sainte Ecriture elle-même ne dédaigne pas d'employer, il ne faut pas, tout en maintenant cette différence entre le savoir et la tradition, craindre d'user de cette expression : « Nous savons, » quand il s'agit de faits transmis par les sens de notre corps ou que nous tenons de témoins dignes de foi.

4. Ce que je dis ailleurs : « Les hommes, sans exception, sont ou sages ou fous; personne n'en doute, » (ch. XII, n. 27) semble aller contre ce que j'avance au troisième livre *Du libre arbitre :* « Comme si la nature humaine ne connaissait aucun milieu entre la sagesse et la folie. » Ce qui a donné lieu à cette dernière proposition, c'est cette question posée à propos du premier homme : A-t-il été créé sage, insensé, ou dans un état intermédiaire entre la sagesse et la folie? Insensé, on ne pouvait le dire, puisqu'il était sans défaut, et que la folie est un défaut, s'il en fut. Sage? pas davantage, puisqu'il se laissa séduire. Telle était la difficulté. Je l'ai tranchée en admettant pour la nature humaine un état intermédiaire entre la sagesse et la folie. Je considérais aussi les petits enfants qui, bien que soumis au péché originel, ne peuvent être classés cependant ni parmi les sages, ni parmi les fous, puisqu'ils n'ont l'usage du libre arbitre ni pour le bien ni pour le mal. J'ai dit enfin : « Les hommes, sans exception, sont ou sages ou fous. » Il ne s'agit ici, dans ma pensée, que des hommes déjà en possession de leur raison qui les distingue des animaux. Ne disons-nous pas tous les jours : Les hommes veulent être heureux; et pouvons-nous craindre, en émettant une proposition si incontestable, si évidente, qu'on puisse se méprendre au point de l'entendre aussi des petits enfants, qui ne jouissent pas encore de la faculté de vouloir?

5. Dans un autre endroit, après avoir raconté les merveilles accomplies par le Seigneur Jésus, lorsqu'il habitait parmi nous, j'ai ajouté : « Pourquoi, dites-vous, ne se fait-il plus de pareils miracles aujourd'hui? » A quoi j'ai répondu : « Parce qu'ils n'auraient la puissance d'émouvoir qu'à la condition d'être extraordinaires, et qu'ils cesseraient d'être extraordinaires s'ils devenaient habituels. » (Ch. XVI, n. 34.) Ce qui veut dire, non pas qu'il ne se fait plus de miracles aujourd'hui, mais qu'ils sont moins étonnants et moins nombreux qu'autrefois.

6. A la fin du livre : « Ce discours a dépassé, disais-je, les bornes que je m'étais tracées d'abord, et il est temps de finir. Je tiens à vous rappeler toutefois que, dans cet ouvrage, j'ai laissé tout à fait de côté les Manichéens et que je ne vous ai rien dit ni des niaiseries de cette secte, ni des grandeurs de la religion catholique. Mon but unique a été de détruire chez

sicut loquitur etiam divina scriptura, non dubitemus dicere scire nos, et quod percipimus nostri corporis sensibus, et quod fide dignis credimus testibus, dum tamen inter hæc et illud quid distet intelligamus.

4. Item quod dixi : « Nemini dubium est, omnes homines aut stultos esse aut sapientes, » (cap. XII) potest videri esse contrarium illi quod legitur in lib. III *de Libero arbitrio*, « quasi vero natura humana præter stultitiam et sapientiam nullam mediam recipiat affectionem. » (cap. XXIV.) Sed illud ibi dictum est, ubi de primo homine quærebatur, utrum sapiens fuerit factus, an stultus, an neutrum : quoniam nullo modo stultum dicere poteramus qui sine vitio factus est, cum sit stultitia magnum vitium : et sapientem quomodo diceremus qui potuit seduci, non satis apparebat. Ideoque ad compendium dicere volui, quasi vero natura humana præter stultitiam et sapientiam nullam mediam recipiat affectionem. Intuebar quippe (*a*) etiam parvulos, quos licet confiteamur trahere originale peccatum, tamen nec sapientes nec stultos possumus proprie dicere, nondum utentes libero arbitrio, seu bene seu male. Nunc autem aut sapientes aut stultos esse omnes homines dixi, eos volens intelligi qui jam ratione utuntur, qua discernuntur a pecoribus, ut homines sint, sicut dicimus, beatos esse omnes homines velle. Numquid enim in hac sententia tam vera atque manifesta metuimus ne intelligantur et parvuli, qui hoc adhuc velle non possunt.

5. Alio loco cum commemorassem, quæ Dominus Jesus fecit cum hic esset in carne, adjunxi, dicens : « Cur, inquis, ista modo non fiunt? » Atque respondi : « quia non moverent nisi mira essent : si autem solita essent, mira non essent. » (cap. XVI.) Hoc autem dixi, quia non tanta nec omnia modo, non quia nulla fiunt etiam modo.

6. In fine autem libri : « Sed quoniam sermo iste noster, inquam, multo processit longius quam putabam, hic finem libro faciamus, in quo memineris volo, nondum Manichæos me cœpisse refellere, et illas nugas nondum invasisse, neque de ipsa Catholica magnum aliquid aperuisse : sed voluisse tan-

(*a*) Lovanienses conjunctionem, *etiam*, quæ hic perinde sonat ac, præterea, omitti passi sunt, nos in omnibus repertam codicib. huc revocandam esse duximus.

vous, à l'égard des vrais chrétiens, des préjugés, œuvre d'une calomnie grossière dont nous avons été tous deux les dupes, et de diriger votre activité du côté des grandes et divines études. J'en reste là, prêt à reprendre ma tâche au point où je l'ai laissée, quand le calme de votre esprit me l'aura rendue plus facile. » (Ch. XVIII, n. 36.) Ce qui ne veut pas dire que j'ai toujours gardé le silence à l'égard des Manichéens et au sujet de la religion catholique. Je ne suis certes pas resté muet; tant de volumes sur l'un et l'autre sujet sont là pour le prouver. Seulement, ce livre adressé à mon ami ne renferme rien contre les Manichéens, rien des futilités de leur système, rien des grandeurs de la religion catholique, et en voici la raison. Cet ouvrage, dans ma pensée, n'était que comme la préface d'un autre traité plus complet que je me proposais d'écrire toujours pour mon ami. Ce livre commence ainsi : « Si mihi, Honorate, unum atque idem videretur esse. »

CHAPITRE XV.

Des deux âmes, contre les Manichéens. — Un livre.

1. Lorsque j'étais encore simple prêtre, j'écrivis ensuite un livre *sur les deux âmes* contre les Manichéens, dont voici la doctrine. Il y a deux âmes; l'une, émanation de Dieu; l'autre qui appartient au monde des ténèbres, dont Dieu n'est point le créateur, et qui est éternelle comme lui. Ces deux âmes habitent l'une à côté de l'autre dans le même homme; l'une, mauvaise, a pour domaine la chair qui, elle aussi, appartient au monde des ténèbres; l'autre, bonne, d'origine divine, est toujours en lutte avec ce monde de ténèbres. Cette lutte a produit le mélange des deux principes opposés. L'âme bonne est le principe de tout le bien dans l'homme, comme tout le mal vient de l'âme mauvaise. Ce passage, dans ce livre : « Pas de vie, quelle qu'elle soit, par cela même qu'elle est vie, et dans le degré où elle est vie, qui ne découle de cette source et de ce principe de vie » (ch. I, n. 1) signifie que toute créature est, non pas une partie du Créateur, mais sa propriété seulement.

2. J'ai dit encore : « Il n'y a de péché que dans la volonté. » C'est une proposition dont pourraient s'emparer les Pélagiens, eux qui nient que le baptême puisse remettre aux petits enfants un péché dont ils ne sont pas coupables, puisqu'ils n'ont pas l'usage du libre arbitre. Mais y a-t-il eu transgression d'un précepte divin? oui. Cette trangression a-t-elle été volontaire? oui encore : donc le péché originel a été l'œuvre de la volonté, car ce péché originel, nous savons qu'Adam l'a transmis aux petits

tummodo eruere tibi, si possem, falsam opinionem de veris Christianis malitiose aut imperite nobis insinuatam, et erigere ad magna quædam et divina discenda. Quare hoc volumen ita sese habeat, placatiore autem animo tuo facto, ero fortassis in cæteris promptior. » (cap. XVIII.) Hæc non ita dixi, quasi nihil adversus Manichæos adhuc scripsissem, vel nihil de doctrina catholica mandassem litteris, cum tot superius edita volumina de utraque re non me tacuisse testentur : sed in hoc libro ad illum scripto nondum Manichæos refellere cœperam, et illas nugas nondum invaseram, neque de ipsa Catholica magnum aliquid aperueram; quoniam sperabam hoc initio facto, ad eum ipsum me scripturum fuisse, quæ hic nondum scripseram. Hic liber sic incipit : « Si mihi Honorate unum atque idem videretur esse. »

CAPUT XV.

Contra Manichæos. De duabus animabus.— Liber unus.

1. Post hunc librum scripsi adhuc presbyter contra Manichæos *de Duabus Animabus*, quarum dicunt unam partem Dei esse, alteram de gente tenebrarum, quam non condiderit Deus, et quæ sit Deo coæterna : et has ambas animas unam bonam, alteram malam, in uno homine esse delirant : istam scilicet malam, propriam carnis esse dicentes, quam carnem etiam dicunt gentis esse tenebrarum; illam vero bonam, ex adventitia Dei parte, quæ cum tenebrarum gente conflixerit, atque utramque miscuerit : et omnia quidem bona hominis illi bonæ animæ; omnia vero mala illi malæ animæ tribuunt. In hoc libro illud quod dixi, « nullam esse qualemcumque vitam, quæ non eo ipso quo vita est, et in quantum omnino vita est, ad summum vitæ fontem principiumque pertineat, » (cap. I) ita dixi, ut tanquam creatura ad creatorem pertinere intelligatur, non autem de illo esse tanquam pars ejus existimetur.

2. Item quod dixi, « nusquam scilicet, nisi in voluntate esse peccatum, » (cap. X; II *Sent.*, dist. 41, cap. *Illius etiam*) possunt Pelagiani pro se dictum putare, propter parvulos, quos ideo negant habere peccatum, quod eis in baptismate remittatur, quia nondum arbitrio voluntatis utuntur. Quasi vero peccatum quod eos ex Adam dicimus originaliter tra-

enfants, en d'autres termes, qu'ils sont impliqués dans la faute et soumis au châtiment. Cette proposition : « Il n'y a nulle part de péché que dans la volonté, » semble encore condamnée par ces paroles de l'Apôtre : « Si ce que je ne veux pas, je le fais, ce n'est donc pas moi qui le fais, mais le péché qui habite en moi. » Ces paroles, en effet, « ce que je ne veux pas, je le fais, » que signifient-elles, sinon que la volonté n'est pour rien dans ce péché ? Que devient dans ce cas ma proposition : Il n'y a nulle part de péché que dans la volonté ? Mais il faut remarquer que ce péché dont parle l'Apôtre, n'est appelé péché que parce qu'il est la conséquence et le châtiment du péché ; c'est de la concupiscence de la chair dont il s'agit ici, comme il résulte de ces autres paroles de l'Apôtre : « Je sais que le bien n'habite pas en moi, c'est-à-dire, dans ma chair : je sens en moi la volonté, mais non le pouvoir du bien. » (*Rom.*, XVI, 18.) L'état parfait pour l'homme consiste dans l'absence même de la concupiscence, de cette concupiscence contre laquelle proteste la volonté de l'homme de bien ; cependant chez lui, l'obstacle au bien n'est autre que cette même concupiscence que combat sa volonté. Après le baptême, ce qui est détruit dans la concupiscence, c'est la culpabilité ; ce qui reste, c'est l'infirmité, et tant qu'elle n'est point guérie, elle est l'objet des luttes assidues de tout fidèle qui fait des progrès dans la perfection. Le péché absolument volontaire est avant tout celui qui est suivi d'une juste condamnation et qui est entré dans le monde par un seul homme, ce qui n'empêche pas qu'il y ait également volonté dans tout péché qui naît du consentement à la concupiscence du mal ; ce qui justifie ce que je dis ailleurs encore : « Il ne peut y avoir de péché sans la volonté. » (ch. IX, n. 12.)

3. Je donne dans un autre endroit cette définition de la volonté : « La volonté est un mouvement de l'âme par lequel, libre de toute contrainte, nous nous portons vers quelque chose, pour l'acquérir, ou pour le conserver. » (*Id.* IX, n. 14.) J'ai voulu, dans cette définition, établir une distinction entre celui qui veut et celui qui ne veut pas, ce qui m'aidait à expliquer la part qu'avaient prise nos premiers parents au mal qui, dans le paradis terrestre, commença par eux pour s'étendre à toute leur postérité. Ils étaient libres de toute contrainte, c'est-à-dire en pleine possession de leur volonté, quand ils péchèrent ; c'est sciemment, en effet, qu'ils désobéirent, et si le tentateur leur conseilla la désobéissance, il

here, id est reatu ejus implicatos, et ob hoc pœnæ obnoxios detineri (*a*) usquam esse potuit nisi in voluntate, qua voluntate commissum est, quando divini præcepti est facta transgressio. Potest etiam putari falsa esse ista sententia, qua diximus, « nusquam nisi in voluntate esse peccatum, » quia dixit Apostolus : « Si autem quod nolo, hoc facio, jam non ego operor illud, sed quod habitat in me peccatum. » (*Rom.*, VII, 16 et 17.) Hoc enim peccatum usque adeo non est in voluntate, ut dicat : « Quod nolo, hoc facio. » Quomodo ergo nusquam est nisi in voluntate peccatum? Sed hoc peccatum de quo sic est locutus Apostolus, ideo peccatum vocatur, quia peccato factum est, et pœna peccati est : quandoquidem hoc de concupiscentia carnis dicitur, quod aperit in consequentibus dicens : « Scio quia non habitat in me, hoc est in carne mea bonum : velle enim adjacet mihi, perficere autem bonum, non. » (*Ibid.*, 18.) Perfectio quippe boni est, ut nec ipsa concupiscentia peccati sit in homine, cui quidem quando bene vivitur, non consentit voluntas : verumtamen non perficit bonum, quia inest adhuc concupiscentia cui repugnat voluntas, cujus concupiscentiæ reatus in baptismate solvitur, sed infirmitas manet, cui donec sanetur, omnis fidelis, qui bene proficit, studiosissime reluctatur. Peccatum autem quod nusquam est nisi in voluntate, illud præcipue intelligendum est, quod justa damnatio consecuta est. Hoc enim per unum hominem introivit in mundum, quanquam et hoc peccatum quo consentitur (*b*) peccati concupiscentiæ, non nisi voluntate committitur. Propter hoc et alio loco dixi : « Non igitur nisi voluntate peccatur. »

3. Itemque alio loco ipsam voluntatem definivi dicens : « Voluntas est animi motus, cogente nullo, ad aliquid vel non amittendum vel adipiscendum. » (*Ibid.*) Quod propterea dictum est, ut hac definitione volens a nolente discerneretur, et sic ad illos referretur intentio, qui primi in paradiso (*c*) fuerunt humano generi origo mali, nullo cogente peccando, hoc est libera voluntate peccando, quia scientes contra præceptum fecerunt ; et ille tentator suasit ut hoc fieret, non coegit. Nam et qui nesciens peccavit, non incongruenter nolens peccasse dici potest, quamvis

(*a*) Am. et Er. et Pratellensis cod. *nusquam esse potuerit.* Sorbonicus et Regiomontensis, *nusquam esse constet.* Moxque Corbeiensis et alii e Mss. non deterioris notæ hab. *nisi ex voluntate.* — (*b*) Mss. quatuor *consentitur peccato concupiscentiæ.* — (*c*) In scriptis sex, *fecerunt humano generi originem mali.*

ne les y contraignit point. On peut dire avec raison de quelqu'un qu'il a péché sans le vouloir, lorsque c'est par ignorance qu'il a péché, bien que l'ignorance n'exclue pas la volonté dans un acte; et ainsi, même dans ce cas, il n'a pu y avoir de péché sans volonté. Cette volonté, d'après notre définition, a été, en lui, un mouvement de l'âme par lequel il s'est porté vers quelque chose, soit pour l'acquérir, soit pour la conserver. Il n'y avait pas contrainte, en effet, puisque son acte dépendait de sa volonté. C'est donc volontairement qu'il a agi, quoique ce ne soit pas volontairement qu'il ait péché, puisqu'il a péché par ignorance. La volonté n'a donc pu être étrangère à ce péché, péché involontaire comme péché, il est vrai, mais volontaire comme action; péché de fait, puisqu'on a fait ce qui était défendu. Celui-là pèche volontairement qui, en parfaite connaissance de cause, cède à la contrainte qui le porte au péché, quand il pourrait et devrait y résister. L'avare lui-même qui, malgré ses efforts, succombe à sa passion dominante, blesse la justice, et trouve ainsi dans son péché le châtiment de son péché. La volonté est donc la condition nécessaire du péché ; plus de doute à cet égard.

4. Cette définition que je donne du péché : « Le péché consiste dans la volonté de garder et d'acquérir ce que la justice défend, et dont on est libre de s'abstenir, » (ch. XI, n. 15) ne renferme rien que de vrai, parce que j'ai voulu définir le péché seulement, et non la peine du péché. Quand, en effet, le péché est de telle nature, qu'il ne fait qu'un avec la peine du péché, à moins que la volonté ne soit sincèrement pieuse, quelle ressource, autre que la prière, lui reste-t-il contre les furieux assauts de la passion dont elle est l'esclave ? Elle n'est, à proprement parler, volonté qu'autant qu'elle est libre, et elle n'est libre qu'autant qu'elle a été délivrée. Le mot *passion*, dans le cas contraire, lui conviendrait mieux que le mot *volonté*. Il est faux que la passion, d'après les rêveries des Manichéens, soit l'œuvre d'une nature étrangère ; c'est au contraire un défaut qui tient à notre nature, défaut qui ne se peut guérir que par la grâce du Sauveur. Il en est qui prétendent que la passion n'est autre chose que la volonté elle-même, mais vicieuse et esclave du péché ; soit, à quoi bon disputer sur les mots, pourvu qu'on soit d'accord sur le fond de la question ? Voilà donc établie une fois de plus cette vérité que, sans volonté, il ne peut y avoir de péché, ni originel ni actuel.

5. J'ai dit encore : « Je commençais à me préoccuper de cette question : Les âmes mau-

et ipse quod nesciens fecit, volens tamen fecit, ita nec ipsius esse potuit sine voluntate peccatum. Quæ voluntas utique sicut definita est, animi motus fuit, nullo cogente, ad aliquid vel non amittendum, vel adipiscendum. Quod enim si noluisset, non fecisset, non coactus est facere. Quia voluit ergo fecit, etiamsi non quia voluit peccavit, nesciens peccatum esse quod fecit : ita nec peccatum sine voluntate esse potuit, sed voluntate facti, non voluntate peccati, quod tamen factum peccatum fuit : hoc enim factum est quod fieri non debuit. Quisquis autem sciens peccat, si potest cogenti ad peccatum sine peccato resistere, nec tamen facit, utique volens peccat : quoniam qui potest resistere, non cogitur cedere. Qui vero (*a*) cogenti cupiditati bona voluntate resistere non potest, et ideo facit contra præcepta justitiæ, jam hoc ita peccatum est, ut sit etiam pœna peccati. Quapropter peccatum sine voluntate esse non posse verissimum est.

4. Itemque definitio peccati qua diximus : « Peccatum est voluntas retinendi vel consequendi quod justitia vetat, et unde liberum est abstinere, » (cap. XI) propterea vera est, quia id definitum est quod tantummodo peccatum est, non quod etiam pœna peccati. Nam quando tale est ut idem sit et pœna peccati, quantum est quod valet voluntas sub dominante cupiditate, nisi forte si pia est, ut oret auxilium : In tantum enim libera est, (*b*) in quantum liberata est, et in tantum appellatur voluntas. Alioquin (*c*) tota cupiditas, quam voluntas proprie noncupanda est, quæ non est, sicut Manichæi desipiunt, alienæ naturæ additamentum, sed nostræ vitium a quo non sanatur nisi gratia Salvatoris. Quod si quisquam dicit, etiam ipsam cupiditatem nihil aliud esse quam voluntatem, sed vitiosam peccatoque servientem ; non resistendum est, nec de verbis, cum res constet, controversia facienda. Etiam sic enim ostenditur sine voluntate nullum esse peccatum sive in opere, sive in origine.

5. Rursus in eo quod dixi : « Jam quærere cœpe-

(*a*) Am. et Er. *valenti cupiditati.* — (*b*) Editi *quia intantum liberata est*. Sed elegantiores Mss. omisso *quia*, ferunt *inquantum liberata est*. — (*c*) Lov. *Alioquin tutius cupiditas*. Prætulimus Am. et Er. lectionem, quam tuentur Mss. excepto uno fere Germanensi, in quo perperam legitur, *tam cupiditas :* et altero Pratellensi in quo, *tutius tota cupiditas.* Probe quidem, sed melius ut in cæteris amoto comparativo, quod reticere amat S. Aug. Sic II *Retr.*, VI : *Quæ mihi quasi declamatio levis, quam gravis confessio videtur.*

vaises ont-elles eu quelque volonté avant leur mélange avec les bonnes; car, si elles n'avaient eu aucune volonté, elles étaient sans péché, et par conséquent nullement mauvaises. » (ch. XVI, n. 17.) Pourquoi donc, me dira-t-on alors, parlez-vous du péché des enfants, puisque vous reconnaissez que leur volonté n'est pas coupable? A quoi je réponds : Ce n'est point par leur volonté personnelle, mais par leur origine qu'ils sont coupables. Tous les hommes n'étaient-ils pas, au commencement, renfermés dans Adam? Or, Adam avait une volonté, cela est hors de doute; et c'est après un acte coupable de volonté, que le péché est entré par lui dans le monde.

6. Si, à propos de cette proposition que j'ai avancée : « Les âmes ne peuvent en aucune manière être mauvaises par nature, » on me demande alors quel sens je donne à ces paroles de l'Apôtre : « Nous avons été, nous aussi, par nature, enfants de colère comme les autres, » (*Ephés.*, II, 3) je répondrai ici que je n'ai voulu parler que de cette nature innocente, dans laquelle nous avons été créés, et à qui seule, à proprement parler, convient le mot de nature, en vertu de son origine; et cette origine a été souillée, ce qui est contre la nature primitive. A propos de ces paroles : « Tenir pour coupable d'un péché quiconque n'a pas fait ce qui lui était impossible de faire, c'est le comble de l'injustice et de la folie : » pourquoi donc, me dira-t-on, tenez-vous pour coupables les petits enfants? Je réponds, à cause de celui dont ils tirent leur origine, et qui n'a pas fait ce qui lui était possible de faire, c'est-à-dire, qui n'a pas obéi au précepte divin. J'ai dit ailleurs : « On ne peut, quels que soient leurs actes, regarder ces âmes comme coupables, si ces actes sont le fait non de la volonté, mais de la nature, c'est-à-dire, si elles manquent du libre arbitre, soit pour agir, soit pour ne pas agir, et qu'elles ne puissent enfin en aucune façon se soustraire à ces actes; » cette proposition ne soulève aucune difficulté quant au péché des petits enfants. Ceux-ci, en effet, sont tenus pour coupables comme descendants de celui dont ils tirent leur origine, et qui a péché volontairement, puisqu'il jouissait du libre arbitre pour agir ou ne pas agir, et qu'il pouvait parfaitement ne pas commettre le mal. Ce que les Manichéens ne disent point de ce monde de ténèbres, création de leur imagination, nature qui, d'après eux, a toujours été mauvaise et jamais bonne.

7. A propos de ce passage : « Y eût-il, ce qui n'est pas sûr, des âmes attachées au service du corps, non par suite du péché, mais par nature, et fussions-nous intimement liés à ces âmes, malgré notre supériorité sur elles, il ne faudrait

ram, utrum illud malum genus animarum, antequam bono misceretur, habuisset aliquam voluntatem. Si enim non habebat, sine peccato atque innocens erat, et ideo nullo modo malum. » (cap. XII.) Cur igitur, inquiunt, peccatum dicitis parvulorum, quorum voluntatem non tenetis ream? Respondetur, non eos proprietate voluntatis, sed origine reos teneri. Omnis enim homo terrenus quid est origine, nisi Adam? Porro autem Adam habebat utique voluntatem, qua voluntate cum peccasset, peccatum per eum intravit in mundum.

6. Itemque in eo quod dixi : « Natura esse malæ animæ nullo modo queunt, » (*Ibid.*) si quæritur quomodo accipiamus quod ait Apostolus : « Fuimus et nos natura filii iræ sicut et cæteri; » (*Ephes.*, II, 3) respondemus, naturam in his verbis meis me intelligi voluisse illam, quæ proprie natura dicitur, in qua sine vitio creati sumus. Nam ista propter originem natura appellatur, quæ origo utique habet vitium, quod est contra naturam. Et iterum in eo quod dictum est : « Peccati reum teneri quemquam, quia non fecit quod facere non potuit, summæ iniquitatis et insaniæ est. » Cur ergo, inquiunt, parvuli tenentur rei? Respondetur, quia ex ejus origine tenentur, qui non fecit quod facere potuit, divinum scilicet servare mandatum. (II *Sent.*, dist. 28, c. *Similiter.*) Quod autem dixi : « Illæ animæ quidquid faciunt, si natura non voluntate faciunt, id est, si libero et ad faciendum et ad non faciendum motu animi carent, si denique his abstinendi ab opere suo potestas nulla conceditur, (*a*) peccatum earum tenere non possumus : propterea non perturbat de parvulis quæstio, quia ex illius origine rei tenentur, qui voluntate peccavit, quando libero et ad faciendum et ad non faciendum motu animi non carebat, eique ab opere malo abstinendi summa potestas erat. (II *Sent.*, dist. 27, c. *Si igitur.*) Quod Manichæi de tenebrarum gente non dicunt, quam fabulosissime inducunt, eamque naturam semper malam, nunquam bonam fuisse contendunt.

7. Illud autem quæri potest quomodo dixerim : « Etiam si sunt animæ, quod interim incertum est, corporeis officiis, non peccato, sed natura deditæ,

(*a*) Am. Er. et Beccens. cod. *peccato earum teneri.* Sic etiam Lov. in lib. de duab. animab.

pas de ce que nous sommes mauvais en subissant leur influence et en aimant les choses corporelles, conclure qu'elles sont mauvaises. » On se demande ce que veulent dire ces paroles rapprochées de cette autre proposition que j'avais avancée auparavant sur le même sujet : « Quand nous accorderions aux Manichéens que nous sommes entraînés aux choses honteuses par une espèce d'âmes inférieures, ils n'en peuvent ni conclure que ces âmes soient mauvaises par nature ni que les autres soient souverainement bonnes. » (Ch. XIII, n. 20.) Suivait une série d'arguments, jusqu'à ce passage : « Y eût-il, ce qui n'est pas certain, des âmes attachées au service du corps, non par suite du péché, mais par nature, etc. » J'ai donc à rendre compte de ces mots : « Ce qui n'est pas certain, » que j'ai employés, bien assuré cependant que j'étais qu'il n'existe point de telles âmes. Voici pourquoi je me suis exprimé de la sorte : Il y a, à ma connaissance, des gens qui prétendent que le diable et ses anges sont bons dans leur genre, et avec la nature que Dieu en les créant tels qu'ils sont, leur a donnée dans un but particulier. Ils sont un écueil pour l'homme, disent-ils, s'il se laisse tromper et séduire par eux, et une occasion de gloire et de triomphe pour lui, au contraire, s'ils sont vaincus par sa vigilance. Les partisans de ce système croient en voir la preuve dans certains passages des saintes Ecritures; celui-ci, par exemple, tiré du livre de Job, où le diable est défini : « Le chef-d'œuvre du Seigneur qui l'a créé pour servir de jouet à ses anges; » (ch. XL, n. 14) ou cet autre du Psalmiste : « Ce dragon que vous avez créé pour vous jouer de lui. » (Ch. CIII.) Les Manichéens ne partagent pas cette opinion, et sont, par le fait, hors de cause : c'est donc avec les autres qui l'admettent, qu'il m'aurait fallu engager et vider ce débat. Je n'ai pas voulu aborder et résoudre cette question, dans la crainte de dépasser les bornes que je me suis prescrites dans cet ouvrage. Du reste, quand j'aurais fait cette concession aux Manichéens, ils devaient bientôt, je le voyais, ils pouvaient de ce moment déjà être convaincus d'introduire cette folle erreur de la nature du mal coéternel au bien éternel. Voilà pourquoi j'ai expliqué cette expression : « Ce qui n'est pas certain, » non que je doutasse moi-même, mais parce que la question était encore pendante entre moi et les adversaires que j'avais en vue; question, du reste, que longtemps après, j'ai résolue d'après la sainte Ecriture et aussi clairement que j'ai pu, dans mes livres sur la *Genèse prise à la lettre*.

8. J'ai dit ailleurs : « Ce qui fait que l'amour des choses corporelles est coupable, c'est que la justice nous ordonne et la nature nous donne la

nosque quanquam sint inferiores, aliqua tamen interiore vicinitate contingunt, non illas ideo malas haberi oportere, quia nos cum eas sequimur et corporea diligimus, mali sumus : » (cap. XIII) quandoquidem de illis hoc dixi, de quibus superius loqui cœperam, dicens : « Quanquam etiamsi eisdem concedatur inferiore alio genere animarum nos illici ad turpia : non inde conficiunt, aut illas natura malas esse, aut istas summum bonum. » De his enim disputationem usque ad hunc locum perduxi, ubi dixi : « Etiamsi sunt animæ, quod interim incertum est, corporeis officiis, non peccato, sed natura deditæ, » etc. Quæri ergo potest, cur dixerim, « quod interim incertum est, » cum prorsus dubitare non debuerim, non esse tales animas. Sed hoc ideo dixi, quia expertus sum qui dicerent diabolum et angelos ejus bonos esse in genere suo, et in ea natura in qua eos creavit Deus ordine proprio tales quales sunt : sed nobis malum esse, si illiciamur et seducamur ab eis; si autem caveamus eos atque vincamus, decorum atque gloriosum. Et hoc qui dicunt, videntur sibi ut id probent, de scripturis adhibere idonea testimonia, vel illud quod scriptum est in libro Job, cum diabolus describeretur : « Hoc est initium figmenti Domini quod fecit ad illudendum ab angelis suis, » (*Job*, XL, 14) vel illud in Psalm. CIII : « Draco hic quem finxisti ad illudendum ei. » (*Psal.* CIII, 27.) Quam quæstionem, quæ non adversus Manichæos qui hoc non sentiunt, sed adversus alios qui hoc sentiunt, suscipienda esset atque solvenda, pertractare atque enodare tunc nolui, ne librum multo quam vellem facerem longiorem : cum viderem etiam si hoc concederetur, tamen debere Manichæos ac jam posse convinci, introducentes insanissimo errore, naturam mali æterno bono coæternam. Ideo ergo dixi, « quod interim incertum est, » non quod ego inde dubitarem, sed quod inter me et illos, quos ita sapere inveneram, nondum esset ista quæstio dissoluta, quam tamen in aliis longe posterioribus libris meis *de Genesi ad litteram*, secundum scripturas sanctas quanta potui manifestatione dissolvi.

8. Alio loco : « Propterea, inquam, corporea diligendo peccamus, quia spiritalia diligere et justitia jubemur, et natura possumus, et tunc in nostro genere optimi et beatissimi sumus. » (*Ibid.*) Ubi quæri

possibilité d'aimer les choses de l'esprit, source pour nous de toute perfection et de tout bonheur. » (Ch. XIII, n. 20.) On peut se demander pourquoi, au lieu de la grâce, j'ai dit que c'est la nature qui nous donne cette possibilité. C'est que la nature était le sujet de ma thèse contre les Manichéens. Ce qui était impossible à la nature souillée de vices, lui devient, après sa guérison, possible par celui qui est venu chercher et sauver ce qui périssait. Or, quel est l'auteur de cette guérison? La grâce, sans aucun doute. C'est cette grâce que dans la prière suivante, j'ai demandée pour mes plus chers amis encore engagés dans cette mortelle erreur : « Grand Dieu, Dieu tout-puissant et souverainement bon, dont l'incorruptible immutabilité s'impose à ma foi et à mon intelligence, Dieu un et triple à la fois, vous qu'adore l'Eglise catholique, ajoutez encore, je vous en supplie, à toutes les faveurs dont vous m'avez comblés, celle de voir à mes côtés aux pieds de vos autels ces amis avec lesquels j'ai vécu depuis l'enfance dans la plus intime amitié. » (Ch. XV, n. 24.) Que non-seulement les progrès et la perfection qui suivent la conversion et dont on peut les regarder comme la récompense, mais encore que la conversion elle-même, soient l'œuvre de la grâce divine, ma prière n'est-elle pas un acte de foi à cet égard? Pour qui ai-je prié, en effet? Pour mes amis éloignés de Dieu. Qu'ai-je demandé? Leur retour à lui. Cet ouvrage commence ainsi : « Opitulante Dei misericordia. »

CHAPITRE XVI.

Actes contre Fortunat, Manichéen. — Un livre.

1. J'étais toujours simple prêtre, lorsque j'engageai à cette époque une discussion avec un certain Fortunat, prêtre manichéen, domicilié depuis longtemps à Hippone, et à qui le grand nombre de ses victimes rendait cher le séjour de cette ville. Le procès-verbal de cette discussion a été dressé par des secrétaires, comme s'il s'agissait de faits mémorables, et il porte, en effet, la date du jour avec l'indication du consulat. J'ai voulu, de mon côté, consacrer un livre à ce débat, pour en conserver le souvenir. J'y traite de l'origine du mal. J'affirmais que l'origine du mal vient du libre arbitre de la volonté, tandis que, d'après mon adversaire, la nature du mal est coéternelle à Dieu. Le jour suivant, il finit par avouer qu'il ne trouvait plus rien à nous répondre; et s'il ne se fit pas catholique, du moins il quitta Hippone.

2. J'ai dit dans ce livre : « L'âme, comme toutes les autres créatures, est l'œuvre de Dieu, et elle occupe le premier rang dans la création. »

potest, cur « natura, » et non, gratia (*a*) possumus, dixerim. Sed contra Manichæos de natura quæstio versabatur. Et utique id agit gratia, ut sanata natura quod vitiata non potest, possit per eum qui venit quærere et salvum facere quod perierat. Quam tamen gratiam etiam tunc recolens oravi pro familiarissimis meis qui mortifero illo adhuc tenebantur errore, et dixi : « Deus magne, Deus omnipotens, Deus summæ bonitatis, quem inviolabilem et incorruptibilem (*b*) credi atque intelligi fas est, Trina Unitas, quam catholica Ecclesia colit, supplex oro expertus in me misericordiam tuam, ne homines cum quibus mihi a pueritia in omni convictu fuit summa consensio, in tuo cultu a me dissentire permittas. » (cap. XIV.) Sic utique orans, jam fide retinebam, non solum conversos ad Deum gratia ejus adjuvari, ut proficiant ac perficiantur, ubi adhuc dici potest, pro merito conversionis illorum istam dari gratiam, verum etiam ut convertantur ad Deum, ad ipsam Dei gratiam pertinere : quandoquidem pro eis oravi qui erant ab illo nimis aversi, atque ut ad illam converterentur oravi. Hic liber sic incipit : « Opitulante Dei misericordia. »

CAPUT XVI.

Acta contra Fortunatum Manichæum. — Liber unus.

1. Eodem tempore presbyterii mei, contra Fortunatum quemdam Manichæorum presbyterum disputavi, qui plurimum temporis apud Hipponem vixerat, seduxeratque tam multos, ut propter illos ibi eum delectaret habitare. Quæ disputatio nobis altercantibus excepta est a notariis veluti Gesta conficerentur, nam et diem habet, et consulem. Hanc in librum memoriæ mandandam conferre curavimus. Versatur ibi quæstio, unde sit malum : me asserente exortum fuisse hominis malum ex libero voluntatis arbitrio; illo autem naturam mali Deo coæternam persuadere moliente. Sed consequenti die tandem confessus est, nihil se adversus nos invenire quod diceret. Nec sane catholicus factus est, sed tamen ab Hippone discessit.

2. In hoc libro illud quod dixi : « Animam dico esse factam a Deo, ut cætera omnia quæ a Deo facta sunt : et inter illa quæ Deus omnipotens fecit, prin-

(*a*) Apud Am. et aliquot e Mss. *gratia potius dixerim.* — (*b*) Mss. quatuor addunt, *atque incommutabilem.* Am. et Er. *atque immutabilem.*

(*Disp.* I, n. 13.) Ceci doit s'entendre de toutes les créatures raisonnables en général, bien qu'il soit difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver dans les saintes Ecritures le nom d'âmes appliqué aux anges. De même, dans un autre endroit : « Il n'y a péché que lorsqu'il y a un acte de la volonté propre. » (*Disp.* II, n. 21.) Je parle de ce péché qui n'est pas en même temps la peine du péché, peine dont j'ai dit ailleurs, dans cette même discussion, tout ce qu'il y avait à dire. J'ai dit encore : « Afin que cette chair, qui nous a cruellement torturés pendant que nous demeurions dans le péché, nous soit soumise au jour de la résurrection, et qu'elle ne soit plus pour nous un douloureux obstacle à l'observation de la loi et des préceptes divins. » (*Disp.* II, n. 22.) Ce n'est pas que dans le royaume de Dieu, lorsque nous aurons revêtu un corps incorruptible et immortel, nous ayons à recourir aux divines Ecritures pour en recevoir la loi et les préceptes, mais parce qu'alors, la loi éternelle sera parfaitement observée, et que nous trouverons les deux préceptes de l'amour de Dieu et du prochain, non dans une loi écrite, mais dans la charité parfaite et éternelle. Cet ouvrage commence ainsi : « Quinto Calendas septembris, Arcadio Augusto bis et Rufino, viris clarissimis, consulibus. »

CHAPITRE XVII.

De la Foi et du Symbole. — Un livre.

A la même époque, et encore simple prêtre, j'ai soutenu une discussion sur la foi et le symbole en présence et sur l'ordre des évêques de toute l'Afrique, assemblés en concile à Hippone. Je cédai aux instances de quelques amis intimes, en consacrant un livre à cette discussion. Je m'attache, dans cet ouvrage, plutôt au sens du Symbole qu'au texte, que ceux qui se présentent au baptême doivent savoir de mémoire. Dans ce livre, en parlant de la résurrection de la chair : « La foi chétienne, disais-je, cette foi infaillible nous enseigne que le corps ressuscitera. Vérité qui paraît incroyable à quiconque ne considère que son état actuel sans faire attention à ce qu'elle doit être dans son état futur : au jour de cette tranformation angélique, la chair et le sang disparaîtront pour ne laisser place qu'au corps seulement. » (Ch. x, n. 23.) Suit une dissertation sur le changement des corps terrestres en corps célestes, selon ces paroles de l'Apôtre à ce sujet : « La chair et le sang ne posséderont point le royaume de Dieu. » Il ne faut pas conclure de là qu'au jour de la résurrection, notre corps, tel qu'il est ici-bas, sera changé en un

cipalem locum datum esse animæ, » (*disput.* I) ita dixi, ut hoc generaliter de universa creatura rationali accipi vellem, quamvis in scripturis sanctis animas dictas esse Angelorum, aut non omnino, aut non possit facile reperiri, sicut supra jam diximus. (*Disput.* II.) Item alio loco : « Ego dico, inquam, peccatum non esse, si non propria voluntate peccetur. » (*Disput.* I.) Ubi peccatum illud intelligi volui, quod non est etiam pœna peccati : nam de tali pœna dixi alibi in eadem disputatione, quod dicendum fuit. Itemque dixi : « Ut postea eadem ipsa caro, quæ nos pœnis torsit in peccatis manentes, subjiciatur nobis in resurrectione, et nulla adversitate nos quatiat, quominus legem et præcepta divina servemus. » (*Disput.* II.) Quod non ita est accipiendum, tanquam et in illo Dei regno, ubi incorruptibile atque immortale corpus habebimus, de scripturis divinis lex et præcepta sumenda sint : sed quia perfectissime ibi lex æterna servabitur, et illa duo præcepta de diligendo Deo et proximo, non in lectione, sed in ipsa perfecta et sempiterna dilectione tenebimus. Hoc opus sic incipit : « Quinto cal. Septembris. Arcadio Augusto bis et Rufino vc. conss. »

CAPUT XVII.

De Fide et Symbolo. — Liber unus.

Per idem tempus coram Episcopis hoc mihi jubentibus, qui plenarium totius Africæ concilium Hippone regio habebant *de Fide et Symbolo* presbyter disputavi. Quam disputationem, nonnullis eorum qui nos familiarius diligebant studiosissime instantibus, in librum contuli, in quo de rebus ipsis ita disseritur, ut tamen non fiat verborum illa contextio, quæ tenenda memoriter competentibus traditur. In hoc libro cum de resurrectione carnis ageretur : « Resurget, inquam, corpus secundum Christianam fidem, quæ (*a*) fallere non potest. Quod cui videtur incredibile, qualis sit nunc caro attendit, qualis autem futura sit non considerat : quia illo tempore immutationis angelicæ, non jam caro erit et sanguis, sed tantum corpus, » (cap. x) et cætera quæ ibi de corporum terrestrium in corpora cœlestia mutatione disserui, quoniam dixit Apostolus, cum inde loqueretur : « Caro et sanguis regnum Dei non possidebunt. » (I *Cor.*, xv, 50.) Sed quisquis ea sic accipit,

(*a*) Nonnulli codices hab. *falli.*

corps céleste en ce sens qu'il n'y aura plus réellement ni membre ni chair; cette erreur ne trouve-t-elle pas un démenti dans le corps ressuscité de Notre-Seigneur, qui, non-seulement s'est montré aux regards, mais encore livré au toucher, avec les mêmes membres qu'il avait avant sa résurrection? N'a-t-il pas lui-même affirmé la réalité de sa chair, en disant : « Touchez et voyez : un esprit n'a pas de chair ni d'os, comme vous voyez que j'en ai? » (*Luc*, XXIV, 39.) Il est donc évident que l'Apôtre n'a pas prétendu nier l'existence réelle de la chair dans le royaume de Dieu, mais qu'il a voulu seulement exprimer par ces mots de chair et de sang, soit les hommes qui vivent selon la chair, soit la corruption même de cette chair, corruption qui certainement n'existera point alors. Car après avoir dit : « La chair et le sang ne posséderont point le royaume de Dieu, » n'est-il pas manifeste que c'est pour expliquer sa pensée qu'il ajoute : « Et la corruption ne possédera point l'incorruptibilité? » (I *Cor.*, XV, 50.) Sur ce point difficile à persuader aux infidèles, on trouvera dans mon dernier livre *De la Cité de Dieu*, des développements aussi complets qu'il m'a été possible de leur donner. Ce livre commence ainsi : « Quoniam scriptum est. »

CHAPITRE XVIII.

Commentaire littéral sur la Genèse. — Un livre incomplet.

Je m'étais contenté, dans mes deux livres *sur la Genèse contre les Manichéens*, de commenter les paroles de la sainte Ecriture selon le sens allégorique. Je n'avais pas osé approfondir le sens littéral plein de mystères du texte sacré, ou, en d'autres termes, pénétrer la pensée même de l'historien sacré. J'ai voulu toutefois essayer mes forces dans cette entreprise si laborieuse et si difficile; mais novice encore dans l'exposition des livres saints, j'ai succombé à la tâche, et je n'avais pas achevé le premier livre que j'ai dû renoncer à ce travail, au-dessus de mes forces. C'est ce même livre, toujours à l'état d'ébauche, qui me tomba sous la main au moment où je m'occupais de la révision de mes ouvrages. Il n'était pas sorti de mes cartons, et j'avais même résolu de l'anéantir, d'autant plus que j'avais écrit depuis douze livres avec ce titre : *Commentaire littéral sur la Genèse*. Bien qu'il y ait dans ces livres beaucoup plus de questions soulevées que résolues, mon premier traité ne saurait leur être comparé. Toutefois, après l'avoir revu, je me suis décidé à le conserver, et voici pourquoi : il devait être comme un monument

ut existimet ita corpus terrenum, quale nunc habemus, in corpus cœleste resurrectione mutari, ut nec membra ista, nec carnis sit futura substantia, proculdubio corrigendus est, commonitus de corpore Domini, qui post resurrectionem in eisdem membris non solum conspiciendus oculis, verumetiam manibus tractandus apparuit, carnemque se habere etiam sermone firmavit, dicens : « Palpate et videte, quia spiritus carnem et ossa non habet, sicut me videtis habere. » (*Luc.*, XXIV, 39.) Unde constat Apostolum non carnis substantiam negasse in regno Dei futuram, sed aut homines qui secundum carnem vivunt, carnis et sanguinis nomine nuncupasse, aut ipsam carnis corruptionem, quæ tunc utique nulla erit. Nam cum dixisset : « Caro et sanguis regnum Dei non possidebunt : » (I *Corinth.*, XV, 50) bene intelligitur tanquam exponendo quid dixerit continuo subdidisse : « Neque corruptio incorruptionem possidebit. » De qua re ad persuadendum infidelibus difficili, diligenter quantum potui me disseruisse reperiet quisquis *de Civitate Dei* librum legerit novissimum. (cap. V et XXI.) Hic liber sic incipit : « Quoniam scriptum est. »

CAPUT XVIII.

De Genesi ad litteram imperfectus. — Liber unus.

1. Cum de Genesi duos libros contra Manichæos condidissem, quoniam secundum allegoricam significationem Scripturæ verba tractaveram, non ausus naturalium rerum tanta secreta ad litteram exponere, hoc est quemadmodum possent secundum historicam proprietatem quæ ibi dicta sunt accipi : volui experiri in hoc quoque negotiosissimo ac difficillimo opere quid valerem; sed in scripturis exponendis tyrocinium meum sub tanta sarcinæ mole succubuit. Et nondum perfecto uno libro, ab eo quem sustinere non poteram labore conquievi. Sed in hoc opere cum mea opuscula retractarem, iste ipse ut erat imperfectus venit in manus, quem neque edideram, et abolere decreveram, quoniam scripsi postea XII libros quorum titulus est, *de Genesi ad litteram*. In quibus quamvis multa quæsita potius quam inventa videantur, tamen eis iste nullo modo est comparandus. Verum et hunc postea quam retractavi, manere volui ut esset index, quantum existimo, non inutilis rudimentorum meorum in enucleandis atque scrutandis

assez curieux à consulter, à mon avis, de mes premiers essais dans l'étude et l'exposition des saintes Ecritures. Il s'arrêtait à cette phrase : « Le Père est seulement Père, comme le Fils n'est pas autre que le Fils : aussi, quand on appelle le Fils la ressemblance de son Père, bien qu'on ne montre aucune dissemblance entre lui et le Père, le Père n'est cependant pas seul s'il a quelqu'un à qui il ressemble ; » (Ch. XVI, n. 60) phrase suivie de ces paroles de la sainte Ecriture : « Et Dieu dit : Faisons l'homme à notre image et ressemblance, » (*Gen.*, I, 26) que je rappelais pour les commenter et les expliquer encore. C'est là qu'en était ce livre lorsque je l'ai abandonné. Ce qui suit, j'ai cru devoir l'ajouter lorsque j'ai fait la révision de cet ouvrage, addition insuffisante qui ne l'empêche pas de rester incomplet. Pour être achevé, il faudrait qu'il renfermât au moins les œuvres et les paroles divines qui appartiennent au sixième jour. Il m'a paru inutile de relever ce qui peut me choquer dans ce livre ou de défendre les points qui peuvent paraître obscurs aux autres. Je me borne à les renvoyer aux douze livres sur le même sujet que j'ai écrits longtemps après, lorsque j'étais évêque. Ce livre commence ainsi : « De obscuris naturalium rerum quæ omnipotente Deo artifice facta sentimus, non affirmando, sed quærendo tractandum est. »

CHAPITRE XIX.

Du Sermon sur la montagne. — Un livre.

1. Vers la même époque, le sermon sur la montagne, selon saint Matthieu, me fournit la matière de deux volumes. Dans le premier, au sujet de cette béatitude : « Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu, » j'écrivais : « La sagesse est le partage des pacifiques, chez qui tous les sentiments sont réglés, toutes les passions sont soumises à la raison, tout en un mot obéit à l'esprit de l'homme, et lui-même obéit à Dieu. » (Liv. I, ch. IV, n. 11.) La manière dont j'ai exprimé ma pensée ne laisse pas que de m'inquiéter. En effet, personne en cette vie ne peut être si privilégié que de n'avoir point dans ses membres une loi qui répugne à la loi de l'esprit. Et quand même l'esprit de l'homme résisterait à cette loi, au point que jamais sa volonté ne succombât, cependant la répugnance et la lutte n'en existeraient pas moins. Cette parole : « Toutes les passions sont soumises à la raison » peut donc très-bien s'entendre dans ce sens que les pacifiques tendent à dompter les concupiscences de

divinis eloquiis, ejusque titulum esse volui, *de Genesi ad litteram imperfectus*. Inveni quippe eum usque ad hæc verba dictatum : « Pater tantum pater est, nec filius aliud est quam filius : quia et cum dicitur similitudo patris, quanquam ostendat nullam intervenire dissimilitudinem, non tamen solus est pater, (*a*) si habet similitudinem. » (cap. 16.) Post hæc repetivi verba scripturæ rursus consideranda atque tractanda : « Et dixit Deus : Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram. » (*Gen.*, I, 26.) Hucusque dictatum librum imperfectum reliqueram. Quod autem ibi sequitur, addendum putavi cum eum retractarem : nec sic tamen perfeci, sed hoc quoque addito imperfectum reliqui. Si enim perfecissem, saltem de omnibus operibus et verbis Dei, quæ ad sextum diem pertinent, disputassem. In hoc libro ea notare quæ mihi displicent, vel defendere quæ aliis non bene intellecta displicere possunt, superfluum mihi visum est. Breviter enim potius admoneo, ut illi duodecim libri legantur, quos longe postea Episcopus feci, et ex ipsis de isto judicetur. Hic ergo sic incipit : « De obscuris naturalium rerum quæ omnipotente Deo artifice facta sentimus non affirmando sed quærendo tractandum est. »

CAPUT XIX.

De Sermone Domini in monte. — Libri duo.

1. Per idem tempus de Sermone Domini in monte, secundum Matthæum, duo volumina scripsi. In quorum primo propter id quod scriptum est : « Beati pacifici, quoniam ipsi filii Dei vocabuntur : » (*Matth.*, V, 9) « Sapientia, inquam, congruit pacificis, in quibus jam ordinata sunt omnia, nullusque motus adversus rationem rebellis est, sed cuncta obtemperant spiritui hominis, cum et ipse obtemperet Deo. » (Lib. I, c. IV.) Quod merito movet quomodo dixerim. Non enim cuiquam provenire in hac vita potest, ut lex repugnans legi mentis omnino non sit in membris. Quandoquidem etiam si ei sic resisteret spiritus hominis, ut in nullum ejus laberetur assensum ; non ideo tamen illa non repugnaret. Hoc ergo quod dictum est : « Nullum esse motum adversus rationem rebellem, » recte accipi potest id nunc agentibus pacificis, domando concupiscentias carnis, ut

(*a*) In editis Am. et Er. ac Benigniano Ms. *sed habet*.

la chair pour arriver ainsi à la plénitude de la paix.

2. Aussi lorsque dans un autre endroit, répétant cette maxime de l'Evangile : « Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu, » j'ai ajouté : « Cette paix peut s'obtenir en cette vie, comme nous croyons que les Apôtres l'ont obtenue, » (liv. I, ch. IV, n. 12) voici le sens qu'il faut donner à ces paroles : Nous ne pensons pas que les Apôtres ont été sur cette terre exempts de la révolte de la chair contre l'esprit; mais cette domination de l'esprit sur les sens, nous pouvons y arriver jusqu'au point où nous croyons que les Apôtres y sont parvenus eux-mêmes, c'est-à-dire dans la mesure de la perfection humaine à laquelle il nous est donné d'arriver en cette vie. Je n'ai pas dit : Cette paix parfaite peut s'obtenir, car nous croyons que les Apôtres l'ont obtenue; mais seulement : Elle peut s'obtenir comme nous croyons que les Apôtres l'ont obtenue et dans la même mesure qu'eux; or, cette mesure est celle de la perfection dont nous sommes capables en cette vie. Nous ne pouvons arriver à ce degré de perfection auquel nous espérons parvenir que lorsque nous jouirons de la plénitude de cette paix qui nous permettra de dire : « O mort, où est ton aiguillon? » (I *Cor.*, XV, 55.)

3. Ailleurs (liv. I, ch. VI, n. 17), en citant ce témoignage : « Dieu ne donne pas l'esprit avec mesure, » (*Jean*, III, 34) je n'avais pas encore compris qu'il ne s'appliquait avec vérité qu'à Jésus-Christ. En effet, si Dieu ne donnait pas son esprit aux autres hommes avec mesure, Elisée n'en aurait pas demandé le double de ce qu'avait reçu Elie. En expliquant ces paroles : « Un seul point de la loi ne passera point sans que tout soit accompli, » (*Matth.*, V, 18) j'ai dit qu'on ne pouvait la comprendre que comme une vive expression de la perfection (liv. I, ch. VIII, n. 20). On se demande avec raison si cette perfection peut être entendue en ce sens qu'il soit vrai de dire que l'homme, dès qu'il jouit de son libre arbitre et de sa volonté, ne puisse vivre ici-bas sans péché. Par qui, en effet, la loi peut-elle être accomplie jusqu'à un iota? N'est-ce point par celui qui observe tous les préceptes divins? Mais dans ces mêmes préceptes se trouve cette prière que le Sauveur nous ordonne de dire et que toute l'Eglise dira jusqu'à la fin des siècles : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » (*Matth.*, VI, 12.) On regarde donc tous les préceptes comme accomplis lorsque toutes les omissions sont pardonnées.

4. J'ai certainement, dans les discours que j'ai composés plus tard, expliqué beaucoup mieux et d'une manière plus conforme à l'esprit de l'Ecriture ces paroles du Seigneur : « Celui qui violera un de ces moindres commandements et

ad istam pacem plenissimam quandoque veniatur.

2. Proinde quod alio loco, cum eamdem sententiam evangelicam repetens dixissem : « Beati pacifici, quoniam ipsi filii Dei vocabuntur : » (*Matth.*, V, 9) adjunxi dicens : « Et ista quidem in hac vita compleri possunt, sicut completa esse in Apostolis credimus, » (*Ibid.*) sic accipiendum est, non ut in Apostolis hic viventibus nullum carnis motum arbitremur spiritui repugnasse, sed hactenus hic ista posse compleri, quatenus in Apostolis credimus esse completa, ea mensura scilicet perfectionis humanæ, quanta in hac vita potest esse perfectio. Non enim dictum est : Ista in hac vita compleri possunt, nam completa esse in Apostolis credimus : sed dictum est, « sicut completa esse in Apostolis credimus, » ut ita compleantur sicut in illis completa sunt, id est quadam perfectione, cujus capax est ista vita, non sicut complenda sunt illa quam speramus pace plenissima, quando dicetur : « Ubi est mors contentio tua ? » (I *Cor.*, XV, 55.)

3. Alio loco quod interposui testimonium (Lib. I, c. VI) : « Non enim ad mensuram dat Deus spiritum, » (*Joan.*, III, 34) nondum intellexeram de Christo proprie verius accipi. Aliis quippe hominibus nisi ad mensuram daretur spiritus, non duplum peteret Elisæus quam fuit in Elia. Item quod scriptum est (*Matth.*, V, 18) : « Iota unum aut unus apex non transiet a lege donec omnia fiant, » (Lib. I, c. 8) cum exponerem, nihil dixi posse aliud intelligi, nisi vehementem perfectionis expressionem. Ubi merito quæritur, utrum ista perfectio sic possit intelligi, ut tamen verum sit, neminem jam utentem voluntatis arbitrio hic vivere sine peccato. A quo enim usque ad unum apicem lex perfici potest, nisi a quo fiunt universa divina mandata ? Sed in eisdem mandatis est etiam quod jubemur dicere : « Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris, » (*Matth.*, VI, 12) quam orationem usque in finem sæculi tota dicit Ecclesia. Omnia ergo mandata facta deputantur, quando quidquid non fit ignoscitur.

4. Sane quod ait Dominus : « Quicumque solverit unum de mandatis istis minimis, et docuerit sic, » etc. (*Matth.*, V, 19) usque ad eum locum ubi ait : « Nisi

qui apprendra ainsi, » etc., jusqu'à ces autres : « Si votre justice n'est plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux; » (*Matth.*, v, 18, 20) mais il serait trop long de répéter ici ce que j'ai dit ailleurs. Le sens donné à ces paroles, c'est que la justice de ceux qui disent et qui font est plus grande que celle des scribes et des pharisiens. C'est en effet des scribes et des pharisiens que le Seigneur lui-même dit dans un autre endroit : « Ils disent et ils ne font pas. » (*Matth.*, XXIII, 3.) Plus tard aussi, j'ai beaucoup mieux compris ce texte : « Celui qui se met en colère contre son frère. » (*Matth.*, v, 22.) Car les manuscrits grecs ne portent pas cette addition « sans raison (1), » comme je l'avais écris, quoique le sens soit le même. J'ai dit en effet qu'il fallait considérer ce que c'est que de se mettre en colère contre son frère; n'est-ce pas, disais-je, se mettre en colère contre son frère que de se mettre en colère contre son péché? Celui donc qui s'irrite contre son frère, et non contre son péché, se met en colère sans cause.

5. J'ai dit aussi : « En ce qui concerne notre père, notre mère et les autres personnes qui nous sont unies par les liens du sang, nous devons haïr en eux ce que le genre humain tire de la naissance et de la mort. » (Liv. I, ch. XV, n. 41.) Or, cette explication laisserait croire au premier abord que si la mort n'eût pas été imposée à la nature humaine comme conséquence et punition du péché, les liens du sang n'eussent pas existé. J'ai déjà, plus haut, condamné cette interprétation. Certainement, la parenté, les alliances eussent existé lors même que le péché originel n'ayant pas été commis, le genre humain aurait crû et se serait multiplié sans être soumis à la mort. Par la même raison il faut aussi résoudre autrement cette question : Pourquoi Dieu nous a ordonné d'aimer nos ennemis, tandis qu'ailleurs il nous a commandé de haïr nos parents et nos enfants? La solution n'est pas en effet celle que je viens de rappeler ici, mais celle que souvent j'ai donnée postérieurement, c'est-à-dire que nous devons aimer nos ennemis pour les gagner au royaume de Dieu, et haïr nos parents, s'ils nous en éloignent.

6. J'ai discuté ici de même avec une attention scrupuleuse le commandement qui défend de renvoyer son épouse, hors le cas de fornication. Mais quelle est cette fornication dont parle le Seigneur et qui est un motif suffisant pour renvoyer son épouse? Est-ce celle que nous condamnons dans les crimes d'impureté, ou celle

(1) Cependant vous trouverez à peine aujourd'hui un seul manuscrit grec qui ne porte cette addition : εἰκῆ, *sine causa*, que saint Chrysostome lui-même lisait dans son exemplaire. Saint Jérôme prétendait qu'on devait l'effacer, saint Augustin la ramène ici à son sens légitime.

abundaverit justitia vestra plus quam Scribarum et Pharisæorum, non intrabitis in regnum cœlorum, » multo melius et convenientius exposui in aliis posterioribus sermonibus meis, quod etiam hic retexere longum est. Ad hoc autem iste ibi perducitur sensus (Lib. I, c. IX), ut eorum sit justitia major, quam Scribarum et Pharisæorum, qui dicunt et (*a*) faciunt. De Scribis quippe et Pharisæis alio loco ipse Dominus ait : « Dicunt enim et non faciunt. » (*Matth.*, XXIII, 3.) Illud etiam melius intelleximus postea quod scriptum est : « Qui irascitur fratri suo. » Codices enim Græci non habent, « sine causa, » sicut hic positum est : quamvis idem ipse sit sensus. Illud enim diximus intuendum, quid sit irasci fratri suo; quoniam non fratri irascitur, qui peccato fratris irascitur. (*Matth.*, v, 22.) Qui ergo fratri, non peccato irascitur, sine causa irascitur.

5. Item quod dixi : « Hoc et de patre et de matre et de cæteris vinculis sanguinis intelligendum est, ut in eis oderimus quod genus humanum nascendo et moriendo sortitum est, » (Lib. I, c. 15) ita sonat, quasi non essent futuræ istæ necessitudines, si nullo naturæ humanæ præcedente peccato nemo moreretur, quem sensum jam superius improbavi. Essent enim profecto cognationes et affinitates, etiam si originali nullo existente peccato, sine morte cresceret et multiplicaretur genus humanum. Ac per hoc aliter solvenda est quæstio, cur Dominus præceperit diligendos inimicos (*Matth.*, v, 44), cum alio loco præcipiat odio habendos et parentes et filios (*Luc.*, XIV, 26), non sicut hic soluta est, sed sicut eam posterius sæpe solvimus : id est ut diligamus inimicos lucrandos regno Dei, et oderimus in propinquis, si impediunt a regno Dei.

6. Item de præcepto quo prohibetur uxor dimitti, nisi propter fornicationem, hic quidem scrupulosissime disputavi. (Lib. I, c. XVI.) Sed quam velit Dominus intelligi fornicationem, propter quam liceat dimittere uxorem, utrum eam quæ damnatur in stupris, an illam de qua dicitur : « Perdidisti omnem

(*a*) In prius excusis legitur, *qui dicunt et non faciunt*. Expunximus negantem particulam, quæ a Mss. abest, ut pronomen, *qui*, relativum sit ad eos quorum justitia major.

dont il a été dit : « Vous avez perdu quiconque commet une fornication contre vous, » (*Ps.* LXII) et qui comprend aussi la première ? car on commet la fornication contre le Seigneur lorsqu'on prend les membres du Christ pour en faire les membres d'une prostituée. C'est une question qu'il faut examiner et approfondir avec le plus grand soin. Or, je ne veux pas que sur un point d'une si haute importance et d'une solution si difficile le lecteur pense que la discussion dans laquelle nous sommes entré doive suffire. Qu'il lise donc ce qui a été dit ailleurs à ce sujet, soit dans mes écrits postérieurs, soit par d'autres commentateurs qui l'ont traitée plus à fond et dont les considérations sont d'un plus grand poids ; que lui-même, s'il le peut, discute dans son intelligence avec l'attention la plus grande et la plus judicieuse les points qui font plus d'impression sur lui. Car tout péché n'est pas fornication, et Dieu ne perd pas non plus tous les pécheurs, lui qui chaque jour exauce les saints qui lui disent : « Pardonnez-nous nos offenses ; » (*Matth.*, VI, 12) et cependant il perd tous ceux qui commettent la fornication contre lui. Mais dans quel sens faut-il comprendre cette fornication ? Quelles limites faut-il lui donner ? Et à raison de cette fornication, est-il permis de renvoyer son épouse ? Voilà où la question devient très-obscure. Nul doute cependant que pour cette fornication qui résulte d'un commerce coupable il ne soit permis de renvoyer son épouse. Quand j'ai dit : « Cela est permis, mais non ordonné, » je n'avais point présent à l'esprit cet autre passage des Ecritures : « Celui qui garde une adultère est un fou et un impie. » (*Prov.*, XVIII, 22.) Et certainement je ne dirai pas que l'on doive regarder comme adultère la femme de l'Evangile, après qu'elle eût entendu ces paroles du Sauveur : « Je ne vous condamnerai pas non plus, allez et ne péchez plus, » (*Jean*, VIII, 11) si, après les avoir entendues, elle y fut fidèle.

7. Ailleurs, j'ai donné du péché mortel que l'on commet contre son frère, péché dont l'Apôtre saint Jean a dit : « Je ne dis pas que personne prie pour lui ; » (I *Jean*, V, 16) la définition suivante : « Voici, à mon avis, en quoi consiste le péché mortel que l'on commet contre son frère : Si quelqu'un, après être arrivé à la connaissance de Dieu par la grâce de Notre-Seigneur, commet quelque faute contre la fraternité, et combattant cette grâce qui l'a réconcilié avec Dieu, se laisse enflammer par les torches de de l'envie. » (Liv. I, ch. XXII, n. 73.) Il est vrai que je ne l'ai pas affirmé, puisque j'ai dit seulement que c'était là mon opinion ; néanmoins, j'aurais dû ajouter : « Si au moment de sa mort, il est encore dans cette disposition d'esprit, si criminelle et si perverse. » Car, en cette vie, l'homme, fût-il arrivé au dernier degré de malice, il ne faudrait cependant pas désespérer de lui ; et il n'y a pas de témérité à prier pour celui dont on ne doit point désespérer.

qui fornicatur abs te, » (*Psal.* LXXII, 27) in qua utique et ista est, (neque enim non fornicatur a Domino, qui tollens membra Christi, facit ea membra meretricis,) etiam atque etiam cogitandum est atque requirendum. Nec volo in re tanta tamque ad dignoscendum difficili putare lectorem istam sibi nostram disputationem debere sufficere : sed legat et alia, sive nostra quæ postea scripta sunt, sive aliorum melius considerata atque tractata : vel ipse si potest, ea quæ hic merito movere possunt, vigilantiore atque intelligentiore mente discutiat. Non quia omne peccatum fornicatio est ; neque enim omnem peccantem Deus perdit, qui quotidie sanctos suos exaudit, dicentes : « Dimitte nobis debita nostra : » (*Matth.*, VI, 12) cum perdat omnem qui fornicatur ab eo. Sed quatenus intelligenda atque limitanda sic hæc fornicatio, ut utrum etiam propter hanc liceat dimittere uxorem, latebrosissima quæstio est. Licere tamen propter istam quæ in stupris committitur, nulla quæstio est. Et ubi dixi, hoc permissum esse, non jussum ; non attendi aliam scripturam, dicentem : « Qui tenet adulteram, stultus et impius est. » (*Prov.* XVIII, 22.) Nec sane adulteram dixerim fuisse deputandam illam mulierem etiam posteaquam audivit a Domino : « Nec ego te damnabo, vade deinceps jam noli peccare, » (*Joan.*, VIII, 11) si hoc obedienter audivit.

7. Loco alio (Lib. I, c. XXI) peccatum fratris ad mortem, de quo dicit Joannes apostolus : « Non pro illo dico ut roget quis, » (I *Joan.*, V, 16) ita definivi ut dicerem : « Peccatum fratris ad mortem puto esse cum post agnitionem Dei per gratiam Domini nostri Jesu Christi quisque oppugnat fraternitatem, et adversus ipsam gratiam qua reconciliatus est Deo, invidentiæ facibus agitatur. » Quod quidem non confirmavi, quoniam hoc putare me dixi : sed tamen addendum fuit, si in hac tam scelerata mentis perversitate finierit hanc vitam : quoniam de quocumque pessimo in hac vita constituto non est utique desperandum, nec pro illo imprudenter oratur, de quo non desperatur.

8. Dans le deuxième livre, j'ai écrit : « Personne ne pourra plus ignorer le royaume de Dieu, lorsque son Fils unique sera descendu du ciel comme l'homme du Seigneur, non-seulement d'une manière intelligible, mais sous une forme visible, pour juger les vivants et les morts. » (Liv. II, ch. VI, n. 20.) Or, je ne vois pas s'il est bien juste d'appeler homme du Seigneur celui qui est le Médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme, puisqu'il est certainement Seigneur lui-même. Quel homme faisant partie de sa sainte famille ne peut être appelé homme du Seigneur ? Il est vrai que si je me suis servi de ce terme, c'est pour l'avoir lu dans quelques commentateurs catholiques des livres saints (1) ; et leur exemple pouvait m'autoriser à le répéter après eux. Et cependant, je voudrais bien ne pas m'être servi de cette expression partout où je l'ai employée. J'ai vu en effet plus tard qu'on ne devait point en faire usage, bien que certaines raisons puissent l'autoriser. Je reconnais aussi que je n'aurais pas dû écrire : « Il n'est personne qui, dans sa conscience, puisse complétement haïr Dieu : » (Liv. II, ch. XIV, n. 48) car le nombre est grand de ceux dont il a été écrit : « L'orgueil de ceux qui vous haïssent. » (*Ps.* LXXIII.)

9. Ailleurs j'ai écrit : « Quand le Seigneur a dit : A chaque jour suffit son mal, il a voulu, je pense, donner le nom de mal à la nécessité où nous sommes de prendre chaque jour de la nourriture, parce que cette nécessité est une peine ; elle est la suite de cette fragilité que le péché nous a méritée. » (Liv. II, ch. XVII, n. 56.) Mais je n'ai pas songé que dans le paradis, Dieu avait donné des aliments à nos premiers parents, avant que le péché ne leur eût mérité cette peine de mort. Revêtus d'un corps non immatériel, mais animal, ils étaient immortels ; et néanmoins, avec cette immortalité, ils se servaient d'aliments corporels. Lorsque j'ai dit aussi : « Cette Eglise que Dieu s'est choisie est une Eglise glorieuse n'ayant ni tache ni ride, » (Liv. II, ch. XIX, 66) je n'ai pas voulu dire qu'elle fût actuellemment en cet état dans toutes ses parties, quoique cependant elle ait été choisie pour arriver à cette beauté lorsque le Christ qui est sa vie apparaîtra : car alors elle aussi apparaîtra avec lui dans la gloire ; et c'est en vue de cette gloire qu'elle est appelée glorieuse. Quand le Seigneur dit : « Demandez et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez et il vous sera ouvert, » j'ai pensé qu'il me fallait exposer avec soin la différence qui existe entre ces trois choses (liv. II, ch. XXI) ; mais toutes trois se rapportent bien mieux à la prière faite avec des instances multipliées. C'est du reste ce que le Sauveur nous enseigne lui-même, lorsqu'il dit, en renfermant le tout dans un seul mot : « A combien plus forte raison votre Père,

(1) Peut-être dans l'exposition de la foi de saint Athanase ou de saint Epiphane.

8. In secundo item libro : « Nulli, inquam, licebit ignorare Dei regnum, cum ejus unigenitus non solum intelligibiliter, sed etiam visibiliter in homine Dominico de cœlo venerit, judicaturus vivos et mortuos. » (Lib. II, c. VI.) Sed non video utrum recte dicatur « homo Dominicus, » qui est mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus, cum sit utique Dominus : Dominicus autem homo quis in ejus sancta familia non potest dici ? Et hoc quidem ut dicerem, apud quosdam legi tractatores catholicos divinorum eloquiorum. Sed ubicumque hoc dixi, dixisse me nollem. Postea quippe vidi non esse dicendum, quamvis nonnulla possit ratione defendi. Item quod dixi : « Nullius enim fere conscientia Deum potest odisse, » non video fuisse dicendum. (Lib. II, c. XIV.) Multi enim sunt de quibus scriptum est : « Superbia eorum qui oderunt te. » (*Psal.* LXXIII, 23.)

9. Alio loco (lib. II, c. XVII) in eo quod dixi, « ob hoc dixisse Dominum : Sufficit diei malitia sua (*Matth.*, VI, 34), quia cibos sumere urgebit ipsa necessitas, quam propterea malitiam nominatam arbitror, quia pœnalis nobis est, pertinet enim ad hanc fragilitatem quam peccando meruimus, » non attendi etiam primis hominibus data fuisse in paradiso corporis alimenta, antequam istam mortis pœnam peccando meruissent. Sic enim erant immortales in corpore nondum spiritali, sed animali, ut tamen in ejusmodi immortalitate corporalibus alimentis uterentur. Item quod dixi (lib. II, c. XIX) : « Quam sibi Deus elegit gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam neque rugam, » (*Eph.*, V, 27) non ideo dixi, quia nunc ex omni parte jam talis est, quamvis ad hoc electa non dubitaretur, ut talis sit quando Christus apparuerit vita ejus, tunc enim et ipsa cum illo apparebit in gloria, propter quam gloriam dicta est Ecclesia gloriosa. Item quod Dominus ait : « Petite, et accipietis : quærite, et invenietis : pulsate, et aperietur vobis, » (*Matth.*, VII, 7, liv. II, c. XXI) operose quidem tria ista quid inter se differant exponendum putavi, sed longe melius ad instantissimam petitio-

qui est dans les cieux, donnera-t-il ses biens à ceux qui les lui demanderont ? » (*Matth.*, VII, 11, 14.) Il n'a pas dit en effet : A ceux qui demanderont, qui chercheront, et qui frapperont. Cet ouvrage commence ainsi : « Sermonem quem locutus est Dominus. »

CHAPITRE XX.

Psaume contre le parti de Donat.

Dans le dessein de faire connaître au vulgaire et aux hommes illettrés et ignorants l'affaire des Donatistes, et pour en graver, autant que possible, le souvenir dans leur esprit, j'ai composé, suivant l'ordre des lettres latines, un psaume que je désirais leur entendre chanter. Je n'ai pas été plus loin que la lettre V. On appelle ces chants *alphabétiques*. J'ai laissé de côté les trois dernières lettres ; mais, à leur place, j'ai mis comme un épilogue où l'Eglise adresse la parole comme une mère à ses enfants. Le refrain qu'on devait reprendre et le prélude qui devait aussi bien être chanté, ne suivent pas l'ordre des lettres. Cet ordre commence seulement après le prologue. Or, je n'ai pas voulu non plus m'astreindre à un rythme fixe, afin de n'être pas obligé par les nécessités de la mesure, à éliminer quelque mot plus usité du vulgaire. Ce cantique commence ainsi : « Omnes qui gaudetis de pace, modo verum judicate. » C'est le refrain de ce cantique.

CHAPITRE XXI.

Contre la lettre de l'hérétique Donat. — Un livre.

1. J'ai encore écrit, n'étant que simple prêtre un livre contre la lettre de Donat, qui fut à Carthage le second évêque du parti donatiste après Majorinus. Dans cette lettre, il soutient que le baptême institué par Jésus-Christ ne se trouve que dans leur communion. C'est l'opinion que nous combattons ici. Or, dans ce livre, j'ai dit de l'apôtre saint Pierre, que l'Eglise avait été fondée sur lui comme sur la pierre ; c'est le sens que consacre une hymne très-répandue du bienheureux Ambroise, quand il dit, au sujet du chant du coq : « A ce chant, la pierre de l'Eglise expie sa faute. » Mais je sais que très-souvent dans la suite j'ai expliqué ainsi qu'il suit cette parole de Notre-Seigneur : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » Cette pierre, c'est celui que l'apôtre a confessé en disant : « Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant : » (*Matth.*, XVI, 18, 16.) D'après cette interprétation, Pierre tirant son nom de cette pierre, figurerait la personne de l'Eglise qui est élevée sur cette pierre

nem omnia referuntur. Hoc quippe ostendit, ubi eodem verbo cuncta conclusit, dicens : « Quanto magis pater vester qui in cœlis est dabit bona petentibus se ? » Non enim dixit, petentibus et quærentibus et pulsantibus. Hoc opus sic incipit : « Sermonem quem locutus est Dominus. »

CAPUT XX.

Psalmus contra partem Donati.

Volens etiam causam Donatistarum ad ipsius humillimi vulgi et omnino imperitorum atque idiotarum notitiam pervenire, et eorum quantum fieri posset per nos inhærere memoriæ, Psalmum qui eis cantaretur, per Latinas litteras feci : sed usque ad V litteram. Tales autem Abecedarios appellant. Tres vero ultimas omisi, sed pro eis novissimum quasi epilogum adjunxi, tanquam eos mater alloqueretur Ecclesia. Hypopsalma etiam quod responderetur, et procemium causæ, quod nihilominus cantaretur, non sunt in ordine litterarum. Earum quippe ordo incipit post procemium. Ideo autem non aliquo carminis genere id fieri volui, ne me necessitas metrica ad aliqua verba quæ vulgo minus sunt usitata compelleret. Iste Psalmus sic incipit : « Omnes qui gaudetis de pace, modo verum judicate, » quod ejus hypopsalma est.

CAPUT XXI.

Contra epistolam Donati hæretici. — Liber unus.

1. Librum etiam contra epistolam Donati, qui partis Donati secundus post Majorinum episcopus apud Carthaginem fuit, eodem presbyterii mei tempore scripsi, in qua epistola ille agit, ut non nisi in ejus communione baptisma Christi esse credatur, cui nos contradicimus. In hoc libro dixi in quodam loco de apostolo Petro, quod in illo tanquam in petra fundata sit Ecclesia : qui sensus etiam cantatur ore multorum in versibus beatissimi Ambrosii, ubi de gallo gallinaceo ait : « Hoc ipsa petra Ecclesiæ canente, culpam diluit. » Sed scio me postea sæpissime sic exposuisse quod a Domino dictum est : « Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam, » (*Matth.*, XVI, 18) ut super hunc intelligeretur quem confessus est Petrus dicens : « Tu es Christus Filius Dei vivi : » ac sic Petrus ab hac pe-

et qui a reçu les clefs du royaume des cieux. Il ne lui a pas été dit en effet : Tu es la pierre (*Petra*), mais : « Tu es Pierre (*Petrus.*) » Car la pierre était le Christ; et Simon l'ayant confessé, comme toute l'Eglise le confesse, a reçu le nom de Pierre. Je laisse au lecteur le soin de choisir entre ces deux interprétations celle qui lui paraîtra la plus probable.

2. Ailleurs, j'ai dit : « Dieu ne cherche la mort de personne. » Voici comment il faut entendre ces paroles. L'homme, en abandonnant Dieu, s'est attiré la mort, et quiconque ne recourt pas à Dieu, se l'attire, suivant ce qui est écrit : « Ce n'est pas Dieu qui a fait la mort. » (*Sag.*, I, 13.) Toutefois, il n'en est pas moins vrai que la vie et la mort viennent de Dieu, (*Eccli.*, XI, 14); la vie est un de ses dons, la mort un de ses châtiments.

3. J'ai dit également que Donat, dont je réfutais la lettre, avait demandé à l'empereur de lui donner pour juges entre Cécilien et lui des évêques d'au delà de la mer. Or, il est plus probable que ce n'est pas lui-même qui fit cette demande, mais un autre Donat, qui du reste appartenait au même schisme. Ce dernier n'était pas évêque des Donatistes de Carthage, mais des Cases-Noires ; c'est cependant lui qui le premier consomma le schisme si funeste à Carthage (1). Ce n'est pas non plus Donat de Carthage qui a établi que les chrétiens seraient rebaptisés, comme je le croyais quand je répondais à sa lettre. Ce n'est pas lui non plus qui a retranché dans une maxime du livre l'Ecclésiastique des paroles essentielles : « Si celui qui se purifie après avoir touché un mort, le touche de nouveau, de quoi lui sert de s'être purifié ? » (*Eccli.*, XXXIV, 30) et les a remplacées par celles-ci : « A celui qui s'est purifié après avoir touché un mort, que sert de s'être purifié ? » Moi-même j'ai appris dans la suite, qu'avant le schisme de Donat, un assez grand nombre de manuscrits africains, il est vrai, ne contenaient point ces paroles : « Et qui le touche de nouveau. » Si j'avais connu ce fait au moment où j'écrivais contre Donat, je n'aurais pas protesté aussi haut et ne l'aurais pas traité comme un voleur et un violateur de la divine parole. Ce livre commence ainsi : « Abs te ipso præsente audieram (2). »

CHAPITRE XXII.

Contre Adimante, disciple de Manès. — Un livre.

1. Vers le même temps, il me tomba entre les

(1) Venu de Numidie, dit saint Augustin, il divisa le peuple contre Cécilien, s'adjoignit quelques évêques de la même faction, et ordonna Majorin évêque de Carthage; à ce Majorin succéda un autre Donatiste, qui, par son éloquence, affermit cette hérésie. (*Traité des Hérésies* à Quodvultdeus, ch. LXIX. — (2) Ce livre n'existe plus.

tra appellatus personam Ecclesiæ figuraret, quæ super hanc petram ædificatur, et accepit claves regni cœlorum. Non enim dictum est illi, tu es petra ; sed : « Tu es Petrus. » Petra autem erat Christus, quem confessus Simon sicut eum tota Ecclesia confitetur, dictus est Petrus. Harum autem duarum sententiarum quæ sit probabilior eligat lector.

2. Alio loco dixi : « Nullius mortem Deus quærit : » quod sic accipiendum, quia homo sibi acquisivit mortem deserens Deum, et acquirit qui non recurrit ad Deum, secundum quod scriptum est : « Deus mortem non fecit. » (*Sap.*, I, 13.) Sed etiam illud non minus verum est : « Vita est mors a Domino Deo est : » (*Eccli.*, II, 14) vita scilicet a donante, mors a vindicante.

3. Item quod dixi Donatum, cujus epistolam refellebam, rogasse ut imperator inter ipsum et Cæcilianum transmarinos episcopos judices daret ; non ipsum, sed alium Donatum, ejusdem tamen schismatis, hoc fecisse probabilius invenitur. Ille autem non erat Carthaginensis Donatistarum episcopus sed a Casis nigris, qui tamen primus apud Carthaginem ipsum nefarium schisma commisit. Nec sane Donatus Carthaginensis ut Christiani rebaptizarentur instituit, quod ego eum instituisse credideram, quando ejus epistolæ respondebam. Nec de libro (*a*) Ecclesiastici ipse abstulit de media sententia verba ad rem necessaria ubi cum scriptum sit : « Qui baptizatur a mortuo, et iterum tangit illum, quid proficit lavatio ejus ? » (*Eccli.*, XXXIV, 30) iste sic posuit tanquam scriptum esset : « Qui baptizatur a mortuo, quid proficit lavatio ejus ? » Nos autem et antequam esset pars Donati, sic habuisse codices plurimos, verumtamen Afros, ut non esset in medio : « et iterum tangit illum, » postea didicimus. Quod si tunc scissem, non in istum tanquam in furem divini eloquii, vel violatorem tanta dixissem. Hic liber sic incipit : « Abs te ipso præsente audieram. »

CAPUT XXII.

Contra Adimantum Manichæi discipulum. — Liber unus.

1. Eodem tempore venerunt in manus meas quæ-

(*a*) Mss. cum Am. et Er. *de libro Sapientiæ*.

mains quelques écrits d'Adimante, disciple de Manès, contre la loi et les prophètes, qu'il prétendait mettre en opposition avec les Evangiles et les écrits apostoliques. Je lui répondis en citant d'abord ses paroles en y opposant ensuite mes réponses. Cet ouvrage ne se compose que d'un seul livre; et pour certaines questions, j'y ai répondu deux fois. Cela tient à ce que mes premières réponses étant perdues n'ont été retrouvées que lorsque les secondes étaient déjà faites. J'ai traité quelques-unes de ces questions à l'église dans des discours adressés aux fidèles; il en est d'autres dont je n'ai encore rien dit : quelques-unes ont été abandonnées pour des choses plus urgentes : enfin, à toutes ces causes, il faut ajouter l'oubli.

2. J'ai donc écrit dans cet ouvrage : « Avant la venue du Seigneur et d'après une admirable et très-sage distribution des temps, le peuple qui avait reçu l'Ancien Testament était enfermé comme dans un cercle d'ombres et de figures; et cependant tout, dans cet Ancien Testament, annonçait et prédisait si expressément le Nouveau, qu'on ne peut citer aucun point, soit des Evangiles, soit des écrits des apôtres, quelque sublimes et divins que soient les préceptes et les promesses qui ne se trouvent dans ces anciens livres. » (Ch. III, n. 4.) J'aurais dû ajouter « presque » et dire : « Presque aucun point de doctrine, soit des Evangiles, soit des écrits des apôtres, quelque sublimes et divins que soient les préceptes et les promesses, qui ne soit dans ces anciens livres. » Pourquoi, en effet, le Seigneur, dans le sermon sur la montagne, aurait-il dit : Vous avez entendu que cela a été dit à vos pères; mais moi je vous dis ceci, » (*Matth.*, V, 21) s'il n'avait pas ordonné quelque chose de plus que ce qui était ordonné dans l'Ancien Testament? D'ailleurs, nous ne lisons pas que le royaume de Dieu ait fait partie des promesses faites au peuple dans la loi que lui donna Moïse sur le mont Sinaï, loi qui, à proprement parler, est appelée l'Ancien Testament, figuré, selon l'Apôtre, par la servante de Sara et par son fils, comme le Nouveau est figuré par Sara elle-même et par son fils Isaac. (*Galat.*, IV, 22, 31.) Par conséquent, si on examine ces figures, on y verra autant de prophéties de tout ce que Jésus-Christ a déjà accompli ou de tout ce qu'il doit accomplir. Toutefois, à cause de certains préceptes, non figurés, mais formels, qui se trouvent dans le Nouveau Testament et qui font défaut dans l'Ancien, j'eusse été plus prudent et plus circonspect en disant « presque tout ce qui se trouve dans le Nouveau Testament se trouve aussi dans l'Ancien, » plutôt que de dire « tout; » quoique cependant dans l'Ancien se trouvent les deux préceptes de l'amour de Dieu

dam disputationes Adimanti, qui fuerat Manichæi discipulus, quas conscripsit adversus legem et prophetas, velut contraria eis evangelica et apostolica scripta demonstrare conatus. Huic ergo respondi, verba ejus ponens, eisque reddens responsionem meam. Quod opus uno volumine conclusi, et in eo quibusdam quæstionibus non semel, sed iterum respondi, quoniam quod primum responderam perierat, et tunc inventum est, cum jam iterum respondissem. Aliquas sane earumdem quæstionum popularibus ecclesiasticis sermonibus solvi : adhuc etiam quibusdam non respondi : aliquæ remanserunt, quæ rebus aliis magis urgentibus prætermissæ sunt, cumulo quoque oblivionis adjuncto.

2. In hoc ergo dixi : « Certis enim quibusdam umbris et figuris rerum ante Domini adventum secundum mirabilem atque ordinatissimam distributionem temporum populus ille tenebatur qui Testamentum Vetus accepit : tamen in eo tanta prædicatio et prænunciatio Novi Testamenti est, ut nulla in evangelica atque apostolica doctrina reperiantur, quamvis ardua et divina præcepta et promissa, quæ illis etiam libris veteribus desint. » (Cap. III.) Sed addendum erat, pene, atque dicendum, ut pene nulla in evangelica atque apostolica doctrina reperiantur, quamvis ardua et divina præcepta et promissa, quæ illis etiam libris veteribus desint. Quid est enim quod in sermone evangelico in monte Dominus dicit : « Audistis quia dictum est antiquis hoc, ego autem dico vobis : » (*Matth.*, V, 21) si nihil ipse amplius præcepit quam præceptum est in illis veteribus libris? Deinde regnum cœlorum illi populo fuisse promissum non legimus in iis quæ promissa sunt Lege data per Moysen in monte Sina (*Exod.*, XIX, 2), quod proprie Vetus dicitur Testamentum, quod præfiguratum dicit Apostolus per ancillam Saræ et filium ejus (*Gal.*, IV, 24) : sed et ibi figuratum est et novum per ipsam Saram et filium ejus. Proinde si figuræ discutiantur, omnia ibi prophetata reperiuntur, quæ sunt præsentata, vel expectantur præsentanda per Christum. Verumtamen propter quædam præcepta non figurata, sed propria, quæ non in Veteri Testamento, sed in novo inveniuntur, cautius et moderatius diceretur, pene nulla, quam nulla hic esse quæ non sint et illic, quamvis illic sint illa duo præcepta de dilectione Dei et proximi, quo

et du prochain, qui renferment entièrement la loi, les prophètes, les Evangiles et les écrits des apôtres.

3. J'ai dit aussi : « Dans les saintes Ecritures, le nom de fils a trois acceptions. » (Ch. V, n. 1.) Je n'ai pas assez pesé ces paroles, car, bien certainement, j'ai dû passer sous silence d'autres acceptions, telles que celles-ci : « Fils de la géhenne, fils adoptif, » filiation qui n'est ni selon la nature, ni selon la doctrine, ni selon l'imitation. J'ai donné des exemples de ces trois filiations comme si elles étaient les seules; fils selon la nature, comme les Juifs sont fils d'Abraham ; fils selon la doctrine, comme ceux à qui l'Apôtre a enseigné l'Evangile (I *Cor.*, IV, 14) ; fils selon l'imitation, comme nous sommes fils d'Abraham en imitant sa foi. (*Galat.*, IV, 28.) Quand j'ai dit encore : « Lorsque l'homme aura revêtu l'immortalité et l'incorruptibilité, alors il n'y aura plus ni chair ni sang; » (I *Cor.*, XV, 54) j'ai entendu que l'homme ne serait plus chair en ce sens qu'il ne craindrait plus la corruption de la chair; mais il sera chair substantiellement comme le corps du Seigneur, qui même après sa résurrection, a conservé le nom de chair.

4. Dans un autre endroit, j'ai écrit (ch. XXVI) : « Si l'on ne change pas sa volonté, on ne peut pas opérer le bien, ce qui est en notre pouvoir d'après ces paroles de l'Evangile : Faites l'arbre bon, et son fruit sera bon; faites l'arbre mauvais, et le fruit sera mauvais. » (*Matth.*, XII, 33.) Cette doctrine n'est pas opposée à la grâce de Dieu, que nous prêchons. Il est en effet au pouvoir de l'homme de changer en mieux sa volonté; mais ce pouvoir dépend essentiellement de Dieu, dont il est écrit : « Il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. » (*Jean*, I, 12.) Or, puisqu'il est en notre pouvoir d'agir selon notre volonté, rien n'est plus en notre pouvoir que cette même volonté; mais cette volonté est préparée par le Seigneur. C'est donc lui qui donne le pouvoir. C'est ainsi qu'il faut entendre ce que j'ai dit plus loin : « Il est en notre pouvoir de mériter d'être entés sur l'arbre par sa bonté, ou d'être retranchés par sa sévérité; » car nous ne pouvons que ce qui résulte de notre volonté : or, quand Dieu lui communique la force et la puissance, nous trouvons faciles les œuvres de la piété, qui nous paraissaient difficiles ou impossibles. Ce livre commence ainsi : « De eo quod scriptum est : in principio fecit Deus cœlum et terram. »

rectissime omnia et legitima et prophetica et evangelica et apostolica referuntur.

3. Item quod dixi : « Tribus modis in Scripturis sanctis filiorum nomen accipitur, » (cap. V) minus considerate dictum est. Et alios enim quosdam modos sine dubio prætermisimus : sicut dicitur filius gehennæ (*Matth.*, XXIII, 15), vel filius adoptivus (*Rom.*, VIII, 14; *Joan.*, VIII, 37) : quæ utique nec secundum naturam, nec secundum doctrinam, nec secundum imitationem dicuntur. Quorum trium modorum tanquam sola sint exempla reddidimus. Secundum naturam, sicut Judæi filii Abrahæ : secundum doctrinam, sicut filios suos quos Evangelium docuit Apostolus vocat (I *Cor.*, IV, 14) : secundum imitationem, sicut filii Abrahæ nos sumus, cujus imitamur fidem. (*Gal.*, IV, 28.) Quod autem dixi (cap. XII) : « Cum induerit incorruptionem et immortalitatem, jam non caro et sanguis erit, » (I *Cor.*, XV, 54) secundum corruptionem carnalem dictum est carnem non futuram, non secundum substantiam, secundum quam Domini corpus etiam post resurrectionem caro appellata est. (*Luc.*, XXIV, 39.)

4. Alio loco (cap. XXVI) : « Nisi quisque, inquam, voluntatem mutaverit, bonum operari non potest, quod in nostra potestate esse positum alio loco docet, ubi ait : Aut facite arborem bonam et fructum ejus bonum; aut facite arborem malam et fructum ejus malum. » (*Matth.*, XII, 33.) Quod non est contra gratiam Dei quam prædicamus. (II *Sent.*, dist. 28, c. *Alibi.*) In potestate quippe hominis est mutare in melius voluntatem, sed ea potestas nulla est nisi a Deo detur, de quo dictum est : « Dedit eis potestatem filios Dei fieri. » (*Joan.*, I, 12.) Cum enim hoc sit in potestate quod cum volumus facimus, nihil tam in potestate quam ipsa voluntas est, sed præparatur voluntas a Domino. (II *Sent.*, dist. 28, c. *Sic etiam.*) Eo modo ergo dat potestatem. Sic intelligendum est et quod dixi postea : « In nostra potestate esse, ut vel inseri bonitate Dei, vel excidi ejus severitate mereamur : » quia in potestate nostra non est, nisi quod nostram sequitur voluntatem, quæ cum fortis et potens præparatur a Domino, facile fit opus pietatis, etiam quod difficile atque impossibile fuit. Hic liber sic incipit : « De eo quod scriptum est, in principio fecit Deus cœlum et terram. »

CHAPITRE XXIII.

Exposition de quelques propositions contenues dans l'Epître de saint Paul aux Romains.

1. Je n'étais encore que simple prêtre lorsque, nous trouvant réunis quelques amis à Carthage, on lut l'Epître de saint Paul aux Romains, et ils me questionnèrent sur certains points de cette Epître. Et comme je leur répondais autant que je le pouvais, ils voulurent écrire mes réponses pour ne pas les exposer à se perdre faute de les consigner par écrit. Je cédais à leurs désirs, et j'ajoutai ainsi un livre à mes précédents opuscules. Dans ce livre se trouve le passage suivant : « Ce que dit l'Apôtre : Nous savons que la loi est spirituelle, et moi je suis charnel, montre clairement que la loi ne peut être accomplie que par ceux qui sont spirituels; ce qui est un don de la grâce de Dieu. » Je n'ai pas voulu, en écrivant ces mots, les appliquer à l'Apôtre, qui était déjà spirituel, mais à l'homme soumis à la loi et non encore à la grâce. Tel était le sens que tout d'abord je donnais à ces paroles; lorsque plus tard, et après avoir lu quelques commentateurs des saintes Ecritures dont l'autorité était très-grande à mes yeux, j'y réfléchis plus sérieusement et je reconnus qu'on pouvait aussi appliquer à l'Apôtre lui-même ces paroles : « Nous savons que la loi est spirituelle, mais moi je suis charnel. » C'est ce que j'ai démontré, aussi clairement que je l'ai pu, dans les livres que je viens d'écrire contre les Pélagiens. En expliquant encore ces paroles : « Quant à moi, je suis un homme charnel, » etc., jusqu'à : « Malheureux que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort? La grâce de Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ. » (*Rom.*, VII, 14, 25.) J'ai dit que saint Paul représentait l'homme soumis encore à la loi et non encore à la grâce, qui veut le bien et fait le mal, vaincu par la concupiscence de la chair. (*Prop.* 41-46.) Or, rien ne peut nous délivrer de cette domination de la concupiscence que la grâce de Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ, grâce qui est un don du Saint-Esprit, par lequel la charité, répandue dans nos cœurs, triomphe des concupiscences de la chair et fait que nous n'y consentons plus pour faire le mal, mais pour opérer le bien. Cette doctrine renverse l'hérésie de Pélage, qui veut que cette charité qui nous fait mener une vie vertueuse et sainte ne soit pas un don de Dieu, mais une propriété qui nous soit personnelle. Or, dans les livres que j'ai écrits contre les Pélagiens, j'ai démontré que ces paroles s'appliquaient mieux encore à l'homme spirituel et qui vit sous la grâce, tant à cause de son corps de chair, qui n'est pas encore spirituel et ne le sera qu'à la résurrection des morts, que par suite de la

CAPUT XXIII.

Expositio quarumdam propositionum ex Epistola Apostoli ad Romanos.

1. Cum presbyter adhuc essem, contigit ut apud Carthaginem inter nos qui simul eramus, ad Romanos Apostoli epistola legeretur, et quædam interrogabar a fratribus : quibus cum sicut poteram responderem, voluerunt scribi potius quæ dicebam, quam sine litteris fundi. Ubi cum eis obtemperarem, liber unus accessit superioribus opusculis meis. In quo libro : « Quod autem ait, inquam : Scimus quia lex spiritalis est, ego autem carnalis sum (*Rom.*, VII, 14) : satis ostendit, non posse impleri legem, nisi a spiritalibus quales facit gratia Dei. » Quod utique non ex persona Apostoli accipi volui, qui jam spiritalis erat : sed hominis sub lege positi, nondum sub gratia. Sic enim prius hæc verba sapiebam, quæ postea lectis quibusdam divinorum tractatoribus eloquiorum, quorum me moveret auctoritas, consideravi diligentius et vidi etiam de ipso Apostolo posse intelligi, quod ait : « Scimus quoniam lex spiritalis est, ego autem carnalis sum : » (*Ibid.*) quod in eis libris quos contra Pelagianos nuper scripsi, quantum potui diligenter ostendi. In isto ergo libro et hoc quod dictum est : « Ego autem carnalis sum : » et deinde cætera usque ad eum locum, ubi dicit : « Miser ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus? Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum : » (*Ibid.*, 24) dixi hominem describi adhuc sub lege, nondum sub gratia constitutum, bene facere volentem, sed victum concupiscentia carnis male facientem. A cujus concupiscentiæ dominatu non liberat, nisi gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum dono Spiritus sancti, per quem diffusa caritas in cordibus nostris vincit carnis concupiscentias, ne consentiamus eis ad male faciendum; sed potius bona faciamus. Unde quidem jam evertitur hæresis Pelagiana, quæ vult, non ex Deo nobis, sed ex nobis esse caritatem qua bene ac pie vivimus. Sed in illis libris, quos adversus eos edidimus, etiam spiritalis hominis jamque sub gratia constituti melius intelligi verba ista monstravimus, propter carnis corpus, quod spiritale nondum est, erit autem in resurrectione mortuorum; et propter ipsam carnis concupiscentiam, cum qua ita con-

concupiscence de la chair, contre laquelle, sans consentir au mal qu'elle suggère, les saints ont à combattre. Pendant cette vie, ils ne sont donc pas affranchis de ces mouvements déréglés à la violence desquels ils résistent : ils n'en seront délivrés que dans cette vie où la mort sera absorbée par la victoire. Ainsi donc, cette concupiscence et ces mouvements de la chair auxquels nous résistons, bien qu'ils soient toujours en nous, autorisent les saints qui vivent sous le régime de la grâce à s'appliquer chacune de ces paroles que j'ai restreintes à l'homme soumis encore à la loi et non à la grâce. Mais il serait trop long de développer cette pensée; j'ai indiqué d'ailleurs où se trouvait cette explication.

2. En recherchant ce que Dieu a pu choisir dans un enfant qui n'était pas encore né, et à qui il a prédit que son aîné le servirait, et ce qu'il a repoussé dans ce même aîné qui, lui non plus, n'était pas encore né, je remarque que c'est bien à eux que s'applique cet oracle prophétique, bien que proféré longtemps après : « J'ai aimé Jacob et j'ai haï Esaü, » (*Rom.*, IX, 13) et je poursuis ainsi mon raisonnement : « Ce qui attire le choix de Dieu sur les élus, ce ne sont pas les œuvres que, dans sa prescience, il leur voit accomplir avec son secours dans l'avenir, mais la foi qu'il découvre par avance en eux, foi qu'il récompense par le don du Saint-Esprit, de telle manière que par les bonnes œuvres ils arrivent à la vie éternelle. » (*Prop.* 60.) Je n'avais pas encore examiné avec assez de soin ni compris exactement la nature de l'élection de la grâce. L'Apôtre dit à ce sujet : « Le reste des Israélites fut sauvé par l'élection de la grâce. » (*Rom.*, XI, 5.) Cette grâce cesserait d'être une grâce si elle était la conséquence des mérites, puisqu'elle serait alors moins un don gratuit qu'une récompense de ces mérites. D'où il suit que ce que j'ai dit aussitôt après : « L'Apôtre dit en effet que c'est le même Dieu qui opère tout en tous (I *Cor.*, XII, 6); mais il n'a été dit nulle part; Dieu croit tout en tous : » et ce que j'ai ajouté : « Si nous croyons, c'est notre œuvre; mais ce que nous faisons de bon vient de celui qui donne l'Esprit saint aux croyants; » (*Prop.* 61) je ne l'eusse pas dit si j'avais su alors que la foi fait partie des dons de Dieu qu'il nous accorde dans le même Esprit. La foi et les œuvres, en même temps qu'elles nous appartiennent à cause du libre concours de notre volonté, n'en sont pas moins des dons qui nous ont été faits par l'Esprit de foi et de charité. Ce n'est pas de la charité seule, en effet, qu'il a été écrit : « La charité avec la foi vient de Dieu le Père et de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » (*Ephés.*, VI, 23.)

3. Ce que j'avance quelques lignes plus bas : « La foi et la volonté dépendent de nous : mais

fligunt sancti, non ei consentientes ad malum, ut tamen ejus motibus, quibus repugnantibus resistunt, non careant in hac vita : non eos autem habebunt in illa, ubi absorbebitur mors in victoriam. Propter hanc itaque concupiscentiam motusque ipsos, quibus ita resistitur, ut tamen sint in nobis, potest quisque sanctus jam sub gratia positus dicere ista omnia, quæ hic esse dixi verba hominis nondum sub gratia positi, sed sub lege. Quod hic ostendere longum est, et hoc ubi ostenderim dictum est. (Cap. VI.)

2. Item disputans quid elegerit Deus in nondum nato, cui dixit serviturum esse majorem : et quid in eodem majore similiter nondum nato reprobaverit, de quibus propter hoc commemoratur, quamvis longe postea prolatum propheticum testimonium : « Jacob dilexi, Esau autem odio habui : » (*Rom.*, IX, 13; *Mal.*, I, 3) ad hoc perduxi ratiocinationem, ut dicerem : « Non ergo elegit Deus opera cujusquam in præscientia, quæ ipse daturus est : sed fidem elegit in præscientia, ut quem sibi crediturum esse præscivit, ipsum elegerit cui Spiritum sanctum daret, ut bona operando etiam vitam æternam consequeretur. Nondum diligentius quæsiveram, nec adhuc inveneram qualis sit electio gratiæ : de qua idem dicit Apostolus : « Reliquiæ per electionem gratiæ salvæ factæ sunt : » (*Rom.*, XI, 5) quæ utique non est gratia si eam merita ulla præcedant, ne jam quod datur, non secundum gratiam, sed secundum debitum reddatur potius meritis quam donetur. Proinde quod continuo dixi : « Dicit enim idem Apostolus : Idem Deus qui operatur omnia in omnibus (I *Cor.*, XII, 6); nusquam autem dictum est : Deus credit omnia in omnibus : » ac deinde subjunxi (cap. LXI) : « Quod ergo credimus, nostrum est : quod autem bonum operamur, illius est qui credentibus dat Spiritum sanctum, » profecto non dicerem, si jam scirem etiam ipsam fidem inter Dei munera reperiri, quæ dantur in eodem spiritu. Utrumque ergo nostrum est propter arbitrium voluntatis, et utrumque tamen datum est per spiritum fidei et caritatis. Neque enim sola caritas, sed sicut scriptum est : « Caritas cum fide a Deo Patre et Domino nostro Jesu Christo. » (*Ephes.*, VI, 23.)

3. Et quod paulo post dixi : « Nostrum est enim credere et velle, illius autem dare credentibus et vo-

c'est Dieu qui donne à ceux qui croient et qui veulent de faire le bien par le Saint-Esprit, qui répand la charité dans nos cœurs, » (*Prop.* 61) est vrai, mais toujours en vertu du même principe : Dieu est l'auteur de l'un et de l'autre, puisqu'il dispose lui-même la volonté, de même que l'un et l'autre nous appartiennent, puisque rien ne se fait sans le concours de notre volonté. J'ajoutais encore : « Pour vouloir, il faut être appelé : non-seulement il faut être appelé et vouloir, mais notre volonté et nos efforts seront impuissants si Dieu ne vient à notre aide et ne nous conduit au but qu'il nous assigne; » et plus loin : « Il est évident que le bien n'est pas l'œuvre de notre volonté et de nos efforts, mais de la miséricorde de Dieu, » (*Rom.*, IX, 16) proposition d'une vérité incontestable. Je ne me suis pas beaucoup étendu sur la vocation elle-même selon les desseins de Dieu, vocation des élus seulement et qui n'est pas la même pour tous ceux qui ne sont qu'appelés. C'est pourquoi je dis peu après : « De même que ce n'est point par les œuvres, mais par la foi, que les élus, dans le principe, méritent le don de Dieu qui leur fait opérer le bien, de même l'infidélité et l'impiété attirent sur les réprouvés le commencement d'un châtiment qui est lui-même le principe de leurs mauvaises actions : » proposition très-juste. Il est un point que j'ai omis toutefois et que je n'ai pas cru devoir éclaircir, c'est que le mérite de la foi est lui-même un don de Dieu.

4. J'ai dit ailleurs : « Dieu donne la grâce de bien faire à celui dont il a pitié, et il abandonne à ses vices celui qu'il endurcit. Mais, chez l'un, cette miséricorde est la récompense d'une foi antérieure, comme cet endurcissement a été chez l'autre la punition de l'impiété qui l'avait précédé, » (*Prop.* 62) ce qui est vrai. Mais il fallait de plus rechercher si la miséricorde de Dieu est le principe du mérite de la foi; en d'autres termes, si cette miséricorde est la récompense ou le principe de la fidélité dans l'homme. Que dit l'Apôtre, en effet? Dit-il : « J'ai obtenu miséricorde, parce que j'étais fidèle? » Non, mais : « J'ai obtenu miséricorde pour être fidèle. » (I *Cor.*, VIII, 25.) La miséricorde est donc la récompense, mais elle est aussi le principe de la fidélité. C'est donc dans un sens très-vrai que j'ai pu dire dans un autre endroit du même livre : « Puisque ce ne sont pas nos œuvres, mais la miséricorde de Dieu qui est le principe de notre vocation à la foi, et qu'elle donne de bien faire à ceux qui croient, nous ne devons pas voir d'un mauvais œil que les Gentils aient part à cette miséricorde. » (*Prop.* 64.) Toutefois, je n'ai pas fait de cette vocation, qui a lieu par le dessein de Dieu, l'objet d'un assez sérieux examen. Ce livre commence ainsi :

lentibus facultatem bene operandi per Spiritum sanctum, per quem caritas diffunditur in cordibus nostris, » verum est quidem, sed eadem regula, et utrumque ipsius est, quia ipse præparat voluntatem; et utrumque nostrum, quia non fit nisi volentibus nobis. Ac per hoc quod etiam postea dixi : « Quia neque velle possumus nisi vocemur, et cum post vocationem voluerimus, non sufficit voluntas nostra et cursus noster, nisi Deus et vires currentibus præbeat, et perducat quo vocat. » Ac deinde subjunxi (cap. LXII) : « Manifestum est ergo, non volentis neque currentis, sed miserentis Dei esse, quod bene operamur, » (*Rom.*, IX, 16) omnino verissimum est. Sed parum de ipsa vocatione disserui, quæ fit secundum propositum Dei: non enim omnium, qui vocantur talis est, sed tantum electorum. Itaque quod paulo post dixi : « Sicut enim in iis quos eligit Deus, non opera sed fides inchoat meritum, ut per munus Dei bene operentur : sic in iis quos damnat, infidelitas et impietas inchoat pœnæ meritum, ut per ipsam pœnam etiam male operentur, » verissime dixi : sed fidei meritum etiam ipsum esse donum Dei, nec putavi quærendum esse, nec dixi.

4. Et alio loco : « Cujus enim miseretur, inquam, facit eum bene operari; et quem obdurat, relinquit eum ut male operetur. Sed et illa misericordia præcedenti merito fidei tribuitur : et ista obduratio præcedenti impietati. » (*Rom.*, IX, 18.) Quod quidem verum est; sed adhuc quærendum erat, utrum et (*a*) meritum fidei de misericordia Dei veniat, id est utrum ista misericordia ideo tantummodo fiat in homine, quia fidelis est, an etiam facta fuerit ut fidelis esset. Legimus enim dicente Apostolo : « Misericordiam consecutus sum ut fidelis essem : » (I *Cor.*, VII, 25) non ait, quia fidelis eram. Fideli ergo datur quidem, sed data est etiam ut esset fidelis. (I *Sent.*, dist. 41, c. *Multi.*) Rectissime itaque alio loco in eodem libro dixi (cap. LXIV) : « Quoniam si non ex operibus, sed misericordia Dei et vocamur ut credamus, et credentibus præstatur ut bene operemur, non est gentibus ista invidenda misericordia : » quamvis minus ibi diligenter de illa, quæ per Dei propositum fit, voca-

(*a*) Apud Am. legitur, *meritum fidei misericordiam Dei præveniat*. Apud Er. et Mss. aliquot, *meritum fidei misericordia Dei præveniat*.

« Sensus hi sunt in Epistola Pauli ad Romanos. »

CHAPITRE XXIV.

Exposition de l'Epître aux Galates. — Un livre.

1. Je fis suivre ce livre d'une exposition de l'Epître du même apôtre saint Paul aux Galates, non par fragments et en choisissant certains passages, mais en suivant le texte et sans rien omettre. Cette exposition forme un volume. « Les premiers apôtres, dis-je dans cet ouvrage, étaient dignes de toute croyance, envoyés qu'ils étaient, non par les hommes, mais de Dieu par un homme, c'est-à-dire par Jésus-Christ encore mortel. L'Apôtre qui est venu le dernier de tous est donc également digne de foi, lui qui a reçu sa mission de Jésus-Christ, Dieu dans tout son être après sa résurrection. J'ai employé cette expression : « Dieu dans tout son être, » en considérant son immortalité qui commença après sa résurrection, et non sa divinité toujours immortelle, qui ne l'a jamais abandonné, et par laquelle il était tout Dieu, même au moment de sa mort. Ce que j'ajoute, du reste, montre parfaitement que telle est ma pensée : « Les premiers sont les autres apôtres envoyés par Jésus-Christ, qui était encore homme en partie, c'est-à-dire mortel; le dernier, c'est Paul, qui a reçu sa mission de Jésus-Christ, Dieu tout entier, c'est-à-dire immortel dans toutes ses parties, » (*Num.*, v) ce qui n'est que le développement de ces paroles de l'Apôtre : « Je n'ai pas été envoyé par les hommes, ni par l'intermédiaire d'un homme, mais par Jésus-Christ, et Dieu le Père, » paroles qui expriment clairement que Jésus-Christ n'était pas un homme. En effet saint Paul ajoute : « Qui l'a ressuscité d'entre les morts, » (*Gal.*, I, 1) pour mieux faire ressortir pourquoi il a dit précédemment : « Ni par un homme. » C'est pourquoi l'humanité de Jésus-Christ disparaît actuellement dans les splendeurs de son immortalité, et la substance de la nature humaine, dans laquelle il est monté au ciel, constitue Jésus-Christ homme médiateur entre Dieu et les hommes, puisqu'il viendra dans le même état où l'ont vu les témoins de son ascension dans le ciel. (I *Tim.*, II, 5; *Act.*, I, 11.)

2. « La grâce de Dieu, ai-je dit encore, c'est la rémission de nos péchés, rémission nécessaire pour opérer notre réconciliation avec Dieu; la paix, c'est cette réconciliation elle-même, » (*Num.*, 3) ce qui se doit prendre dans ce sens que l'une et l'autre sont comprises dans la grâce de Dieu en général; de même que lorsqu'il est question du peuple de Dieu, ces dénominations particulières d'Israël, de Juda, sont renfermées dans le terme général d'Israël. Dans l'explica-

tione tractaverim. Hic liber sic incipit : « Sensus hi sunt in epistola Pauli ad Rom. »

CAPUT XXIV.

Expositio expistolæ ad Galatas. — Liber unus.

1. Post hunc librum exposui ejusdem Apostoli epistolam ad Galatas, non carptim, id est aliqua prætermittens, sed continuanter et totam. Hanc autem expositionem uno volumine comprehendi. In quo illud quod dictum est : « Priores ergo Apostoli veraces, qui non ab hominibus, sed a Deo per hominem missi sunt, per Jesum Christum scilicet adhuc mortalem. Verax etiam novissimus Apostolus, qui per Jesum Christum totum jam Deum post resurrectionem ejus missus est, » propter immortalitatem dictum est, « totum jam Deum, » quam post resurrectionem habere cœpit, non propter divinitatem semper immortalem, a qua nunquam recessit, in qua totus Deus erat, et cum moriturus adhuc erat. Hunc autem sensum sequentia manifestant : adjunxi enim dicens : « Priores sunt cæteri Apostoli per Jesum Christum adhuc ex parte hominem, id est mortalem : Novissimus est apostolus Paulus per Jesum Christum jam totum Deum, id est ex omni parte immortalem. » Hoc enim dixi, exponens quod ait Apostolus : « Non ab hominibus, neque per hominem, sed per Jesum Christum et Deum patrem : » (*Gal.*, I, 1) quasi jam Jesus Christus non sit homo. Sequitur enim : « Qui suscitavit illum a mortuis : » ut hinc appareret cur dixerit, « neque per hominem. » Proinde propter immortalitatem jam nunc non homo Christus Deus : propter substantiam vero naturæ humanæ, in qua ascendit in cœlum, etiam nunc mediator Dei et hominum homo Christus Jesus (I *Tim.*, II, 5), quoniam sic veniet quomodo eum viderunt qui viderunt euntem in cœlum. (*Act.*, I, 11.)

2. Item quod dixi : « Gratia Dei est qua nobis donantur peccata ut reconciliemur Deo : pax autem qua reconciliamur Deo, » sic accipiendum est, ut tamen sciamus etiam utrumque ad generalem Dei gratiam pertinere : quomodo in populo Dei aliud specialiter Israel, aliud Judas; et tamen utrumque generaliter Israel. Item cum exponerem : « Quid ergo Lex trans-

tion de ces paroles : « Quoi donc? la loi a été donnée à cause des transgressions ; » (*Num.*, 24) j'ai cru devoir, après l'interrogation : Quoi donc? placer la réponse : « La loi a été donnée à cause des transgressions, » ce qui ne s'éloigne pas du vrai sens. Mais je préfère l'ordre suivant, dans lequel la question : « Qu'est-ce que la loi? » est suivie de cette réponse : « Elle a été donnée à cause des transgressions. » Je dis encore : « C'est avec la plus grande raison que l'Apôtre ajoute : Si vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'êtes plus sous la loi; d'où nous devons conclure que ceux-là sont encore sous la loi, dont l'esprit lutte contre la chair, de telle sorte qu'ils ne font pas ce qu'ils voudraient, en d'autres termes, que l'amour de la justice ne les rend pas invincibles, mais qu'ils succombent quelquefois dans les combats que leur livre la chair. » (*Num.*, 47.) Or, cela doit se prendre dans le sens que je donnais à ces paroles : « La chair lutte contre l'esprit, et l'esprit contre la chair; ils sont ennemis l'un de l'autre et vous empêchent de faire ce que vous voudriez; » (*Gal.*, v, 17, 18) je croyais qu'elles désignaient ceux qui sont sous la loi et ne sont pas encore sous la grâce. Je n'avais pas compris encore que ces paroles s'appliquent aussi à ceux qui sont sous la grâce, et non sous la loi, puisque eux aussi, malgré leur résistance, éprouvent les révoltes de la chair contre lesquelles lutte leur esprit, révoltes qu'ils ne voudraient pas éprouver, si cela était en leur pouvoir. Donc ils ne font pas ce qu'ils veulent, puisqu'ils sont soumis à ces concupiscences contre leur volonté. Ils en seront affranchis lorsqu'ils cesseront d'être revêtus de cette chair corruptible. Ce livre commence ainsi : « Causa propter quam scribit Apostolus. »

CHAPITRE XXV.

Exposition commencée de l'Epître aux Romains. — Un livre.

Avec l'exposition de l'Epître aux Galates, j'avais entrepris celle de l'Epître aux Romains. L'achèvement complet de cet ouvrage aurait demandé plusieurs livres : le seul commentaire sur la salutation, depuis le commencement jusqu'à ces paroles : « La grâce et la paix soient avec vous de la part de Dieu, notre Père et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, » fait la matière d'un livre tout entier. Nous avons, en effet, consacré beaucoup de temps à chercher la solution d'une question incidente on ne peut plus difficile, celle du péché contre le Saint-Esprit, péché qui n'est remis ni dans ce monde ni dans l'autre. L'explication de l'Epître tout entière eût exigé d'autres volumes ; je n'ai pas été plus loin, effrayé

gressionis gratia (*a*) proposita est : » ita distinguendum putavi, ut interrogatio esset. « Quid ergo ? » Ac deinde responsio. « Lex transgressionis gratia proposita est. » Quod quidem non abhorret a vero ; sed melior mihi videtur ista distinctio, ut interrogatio sit : « Quid ergo Lex ? » et inferatur responsio : « Transgressionis gratia proposita est. » Quod autem dixi (cap. v) : « Ordinatissime itaque subjunxit : Quod si spiritu ducimini, non adhuc estis sub Lege : ut intelligamus eos esse sub Lege, quorum spiritus ita concupiscit adversus carnem, ut non ea quæ volunt faciant, id est non se teneant invictos in caritate justitiæ, sed a concupiscente adversum se carne vincantur, » hoc ex illo sensu est, quo sentiebam id quod dictum est : « Caro concupiscit adversus spiritum, et spiritus adversus carnem : hæc enim sibi invicem adversantur, ut non ea quæ vultis faciatis, » (*Gal.*, v, 17) ad eos pertinere qui sub Lege sunt, nondum sub gratia. Adhuc enim non intellexeram hæc verba, et illis qui sub gratia sunt, non sub Lege, propterea convenire, quia et ipsi concupiscentias carnis, contra quas spiritu concupiscunt, quamvis eis non consentiant nollent tamen ullas habere si possent. Et ideo non quæcumque volunt faciunt, quia volunt eis carere, nec possunt. Tunc enim eas non habebunt, quando nec corruptibilem carnem. Hic liber sic incipit : « Causa propter quam scribit Apostolus. »

CAPUT XXV.

Epistolæ ad Rom. inchoata expositio. — Liber unus.

Epistolæ quoque ad Romanos sicut ad Galatas expositionem susceperam. Sed hujus operis, si perficeretur, plures libri erant futuri : quorum unum in sola disputatione ipsius salutationis absolvi, ab initio scilicet usque ad illud, ubi ait : « Gratia vobis et pax a Deo Patre nostro et Domino Jesu Christo. » Factum est quippe ut immoraremur, cum vellemus solvere incidentem sermoni nostro difficillimam quæstionem de peccato in Spiritum sanctum, quod non remittatur neque in hoc sæculo neque in futuro. Sed deinde alia volumina cessavi adjungere exponendo epistolam totam, ipsius operis magnitudine ac labore de-

(*a*) *Proposita est.* Ita Mss. plerique juxta græc. προσετέθη, nec non Lovanienses in eo loco, qui retractatur, quamvis hic sequantur vulgat. *posita est.*

par la grandeur et la difficulté d'une telle entreprise, et je me suis livré à d'autres travaux d'une exécution plus facile, ce qui explique comment ce premier livre n'est pas suivi d'autres, et pourquoi je l'ai intitulé : *Exposition commencée de l'Epître aux Romains*. Dans ce livre, je remarque ce passage : « La grâce consiste dans la rémission des péchés, et la paix dans la réconciliation avec Dieu. » Ici, comme partout où je me suis servi de cette expression, je veux dire non pas que la paix et la réconciliation soient distinctes de la grâce en général, mais que ce terme de grâce désigne ici d'une manière spéciale la rémission des péchés. Nous employons de même le mot de *loi*, et dans un sens spécial, comme saint Matthieu dans ces paroles : « La loi et les prophètes, » (ch. XXII, n. 40) et dans un sens général qui comprend aussi les prophètes. Ce livre commence ainsi : « In Epistola quam Paulus apostolus scripsit ad Romanos. »

CHAPITRE XXVI.

De quatre-vingt-trois questions diverses. — Un livre.

Au nombre de mes ouvrages, se trouve encore un écrit qui, malgré son étendue, ne forme qu'un seul livre. Il a pour titre : *De quatre-vingt-trois questions diverses*. Dans les premiers temps qui suivirent ma conversion, après mon retour en Afrique, mes frères profitaient de mes loisirs pour me poser des questions auxquelles je dictais des réponses, sans garder aucun ordre. Ce sont ces réponses disséminées sur un grand nombre de petits feuillets que, d'après mes ordres, lorsque je fus devenu évêque, on recueillit en un seul livre, et que je numérotai, pour la plus grande commodité du lecteur. Voici l'objet de ces différentes questions : La Ire : L'âme existe-t-elle par elle-même? La IIe : Du libre arbitre. La IIIe : Dieu est-il l'auteur du mal dans l'homme? La IVe : Quelle est la cause du mal dans l'homme? La Ve : L'animal sans raison peut-il être heureux? La VIe : Du mal. La VIIe : Ce qu'est, à proprement parler, l'âme dans l'être animé. La VIIIe : Si l'âme se meut par elle-même. La IXe : Si la vérité peut tomber sous les sens. Dans cette question je remarque ce passage : « Tout ce qui tombe sous les sens et qu'on nomme sensible est soumis à des changements continuels. » Ce qui est faux assurément des corps devenus incorruptibles après la résurrection; mais, dans la vie présente, aucun de nos sens corporels n'y atteint, à moins d'une manifestation expresse de Dieu. La Xe : Dieu est-il l'auteur du corps? La XIe : Pourquoi le Christ est-il né d'une femme? Dans la XIIe, la partie intitulée : « Sentences d'un sage, » n'est pas de moi. Je m'étais contenté de la faire con-

territus, et in alia faciliora deflexus sum. Ita factum est, ut librum quem feceram primum, relinquerem solum, cujus esse titulum volui : *Epistolæ ad Romanos inchoata expositio*. Ubi quod dixi, « gratiam esse in dimissione peccatorum, pacem vero in reconciliatione Dei, » ubicumque hoc dixi, non sic accipiendum est, ac si pax ipsa et reconciliatio non pertineat ad gratiam generalem, sed quod specialiter nomine gratiæ remissionem significaverit peccatorum. Sicut Legem et specialiter dicimus, secundum quod dictum est : « Lex et prophetæ : » (*Matth.*, XXII, 40) et generaliter, ut in ea sint et prophetæ. Hic liber sic incipit : « In epistola quam Paulus apostolus scripsit ad Romanos. »

CAPUT XXVI.

De diversis quæstionibus octoginta tribus. — Liber unus.

Est etiam inter illa quæ scripsimus quoddam prolixum opus, qui tamen unus deputatur liber cujus est titulus : *De diversis quæstionibus octoginta tribus*. Cum autem dispersæ fuissent per chartulas multas, quoniam ab ipso primo tempore conversionis meæ, posteaquam in Africam venimus, sicut interrogabar a fratribus, quando me vacantem videbant, nulla a me servata ordinatione dictatæ sunt, jussi eas jam episcopus colligi, et unum ex eis librum fieri, adhibitis numeris, ut quod quisque legere voluerit, facile inveniat. Harum quæstionum est. I, utrum anima a seipsa sit. II, de libero arbitrio. III, utrum Deo auctore sit homo deterior. IV, quæ sit causa ut sit homo deterior. V, utrum animal irrationale beatum esse possit. VI, de malo. VII, quæ proprie in animante anima dicatur. VIII, utrum per se anima moveatur. IX, utrum corporeis sensibus percipi veritas possit. In qua illud quod dixi : « Omne quod corporeus sensus attingit, quod et sensibile dicitur, sine ulla intermissione temporis commutatur. » Sine dubio verum quidem non est in corporibus resurrectionis incorruptibilibus, sed nunc ea nullus nostri corporis sensus attingit, nisi forte divinitus tale aliquid reveletur. X, utrum corpus a Deo sit. XI, quare Christus de femina natus sit. XII, loco, ubi titulus est : Sententia cujusdam sapientis : non est mea, sed quia per me innotuit quibusdam fratribus, qui tunc a me

naître à mes frères qui recueillaient alors avec soin mes écrits. Cet opuscule leur a plu, et ils lui ont donné rang parmi mes ouvrages. Il a pour auteur un certain Fontéius de Carthage qui a voulu démontrer que la pureté de l'âme est la condition nécessaire de la vision de Dieu. Il était païen lorsqu'il écrivit cet ouvrage, mais il est mort chrétien après avoir reçu le baptême. La XIII[e] : Sur quelle preuve est fondée la supériorité de l'homme sur la brute? La XIV[e] : Le corps de Notre-Seigneur n'a pas été un fantôme. La XV[e] : De l'intellect. La XVI[e] : Du Fils de Dieu. La XVII[e] : De la science de Dieu. La XVIII[e] : De la Trinité. La XIX[e] De Dieu et de la créature. La XX[e] : Du lieu ou se trouve Dieu. La XXI[e] a pour titre : Dieu est-il l'auteur du mal? Je fais ici une observation pour qu'on n'interprète pas en mauvaise part le passage suivant : « Dieu n'est pas l'auteur du mal, parce qu'il est l'auteur de tout ce qui est, et que la bonté d'une chose est en raison directe de l'être de cette chose; » il ne faudrait pas conclure de là que Dieu n'est pas l'auteur du châtiment du mal, bien que pour ceux qui sont punis ce châtiment soit un mal. L'expression dont je me suis servi revient à celle de l'Ecriture : « Dieu n'a pas créé la mort, » (*Sag.*, I, 13) bien que l'Ecclésiaste ait dit : « La mort et la vie viennent de Dieu. » (*Eccl.*, XI, 14.) Le châtiment des méchants, châtiment dont Dieu est l'auteur, est un mal pour les méchants, mais il fait partie des œuvres de la bonté de Dieu, puisque la justice veut que les méchants soient punis, et que tout ce qui est juste est bon. La XXII[e] : Dieu n'est pas soumis à la nécessité. La XXIII[e] : Du Père et du Fils. J'ai dit à ce sujet que le Père est l'auteur de la sagesse qui lui fait donner le nom de sage : question que j'ai traitée plus à fond dans le livre *sur la Trinité* qui vient à la suite. La XXIV[e] : Le bien et le mal dépendent-ils du libre arbitre? On ne peut absolument pas le nier; seulement, pour faire le bien librement, l'homme a besoin d'être affranchi par la grâce de Dieu. La XXV[e] traite de la croix du Christ. La XXVI[e] : De la différence des péchés. La XXVII[e] : De la Providence. La XXVIII[e] a pour titre : Pourquoi Dieu a-t-il voulu créer le monde? La XXIX[e] : Y a-t-il dans l'univers quelque chose au-dessus ou au-dessous? La XXX[e] : Tout a-t-il été créé pour l'utilité de l'homme? La XXXI[e] ne vient pas de moi; c'est Cicéron qui en est l'auteur (1). Mais comme mes frères l'avaient apprise de moi et qu'ils désiraient savoir comment cet auteur a classé et défini les vertus de l'âme, ils l'ont placée parmi mes ouvrages, qu'ils s'occupaient à recueillir. La XXXII[e] est intitulée :

(1) Offices, liv. I.

ista diligentissime colligebant, et placuit eis, inter nostra eam scribere voluerunt. Est autem cujusdam Fontei Carthaginiensis (*a*), de mente mundanda ad videndum Deum, quod Paganus quidem scripsit, sed Christianus baptizatus est mortuus. XIII est quo documento constet homines bestiis excellere. XIV, non fuisse corpus Domini nostri Jesu Christi phantasma. XV, de intellectu. XVI, de Filio Dei. XVII, de scientia Dei. XVIII, de (*b*) Trinitate. XIX, de Deo et creatura. XX, de loco Dei. XXI, utrum Deus auctor mali non sit. Ubi videndum est, ne male intelligatur quod dixi : « Mali auctor non est, quia omnium quæ sunt auctor est : quia inquantum sunt, intantum bona sunt. » Et ne hinc putetur non ab illo esse pœna malorum, quæ utique malum est iis qui puniuntur. (II *Sent.*, dist. 37, cap. *Cum igitur.*) Sed hoc ita dixi quemadmodum dictum est, « Deus mortem non fecit : » (*Sap.*, I, 13) cum alibi scriptum sit : « Mors et vita a Domino Deo est. » (*Eccli.*, XI, 14.) Malorum ergo pœna, quæ a Deo est, malum est quidem malis; sed in bonis Dei operibus est, quoniam justum est ut mali puniantur, et utique bonum est omne quod justum est. XXII, Deum non pati necessitatem. XXIII, de Patre et Filio. Ubi dixi quod eam ipse genuerit, qua sapiens dicitur, sapientiam : sed melius istam quæstionem in libro postea *de Trinitate* tractavimus. XXIV, utrum et peccatum et recte factum in libero sit voluntatis arbitrio. Quod ita esse omnino verissimum est. Sed ut ad recte faciendum liberum sit, Dei gratia liberatur. XXV, de cruce Christi. XXVI, de differentia peccatorum. XXVII, de providentia. XXVIII, quare Deus mundum facere voluerit. XXIX, utrum aliquid sit sursum aut deorsum in universo. XXX, utrum omnia in utilitatem hominis creata sint. XXXI, (*c*) nec ipsa mea est, sed Ciceronis : verum quia et hæc per me innotuit fratribus, inter ista quæ colligebant scripserunt eam, volentes nosse quemadmodum virtutes animi ab illo divisæ ac definitæ sint. XXXII, utrum rem ullam alius alio magis intelligat, atque ita ejusdem rei per infinitum

(*a*) Additur apud Lov. *qui de vita Brachmanarum aliquanta conscripsit*, quod prorsus abest ab Am. Er. et Mss. — (*b*) Am. Er. et Mss. non deteriores habent : *de Trina unitate*.— (*c*) Hic Lovanienses titulum sententiæ primæ e lib. XXI, Sentent. sic interponunt : XXXI : *Eum qui ut vult vivit, beatum esse. Nec ipsa mea est*. Interpolationem deteximus subsidio Am. Er. et veriorum Mss.

Y a-t-il pour les intelligences des degrés dans la connaissance d'une même chose, et cette connaissance peut-elle se prolonger à l'infini? La XXXIIIe : De la crainte. La XXXIVe : Si la sécurité doit être exclusivement l'objet de nos désirs. La XXXVe : Quel doit être l'objet de notre amour? J'y ai avancé cette proposition : « L'objet de notre amour doit être ce qu'on possède en le connaissant, » et je la désapprouve. Est-ce qu'ils ne possédaient pas Dieu ceux à qui il a été dit : « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous? » (I *Cor.*, III, 16.) Et cependant ils ne connaissaient pas Dieu, ou du moins ils ne le connaissaient pas tel qu'il doit être connu. J'ai dit encore : Personne, s'il connaît la vie bienheureuse, n'est malheureux : » c'est-à-dire personne ne la connaît comme elle doit être connue, ai-je voulu dire. Qui donc, en effet, parmi ceux qui ont l'usage de la raison, l'ignorent complètement, puisqu'ils savent qu'ils veulent être bienheureux? La XXXVIe traite de l'aliment de la charité. J'ai dit à ce sujet : « Dieu donc et le cœur qui en est épris est proprement appelé charité pure et consommée si l'amour n'a pas d'autre objet. » Comment concilier cette proposition avec ce que dit l'Apôtre (*Ephés.*, V, 29), qui part de là pour exhorter les maris à aimer leurs femmes : « Personne ne hait sa propre chair? » Voilà pourquoi j'ai employé cette expression : « Est proprement appelé amour; » ce n'est pas la chair, en effet, mais l'âme dont elle est la servante soumise qui, à proprement parler, est l'objet de l'amour qu'on lui porte. Malgré l'amour que nous paraissons ressentir pour la chair en elle-même et que prouve notre répugnance à lui voir quelque difformité, ce n'est pas la chair qu'il faut glorifier de sa beauté, mais celui-là même qui est la source de toute beauté. La XXXVIIe traite de celui qui est toujours né. La XXXVIIIe : De la conformation de l'âme. La XXXIXe : Des aliments. La XLe est intitulée : D'où vient, pour les hommes, malgré l'unité de nature des âmes, la variété des volontés? La XLIe : Puisque Dieu a tout créé, pourquoi l'inégalité dans les créatures? La XLIIe : Comment expliquer la présence simultanée de Jésus-Christ, la sagesse de Dieu, dans le sein de sa mère et dans le ciel? La XLIIIe : Pourquoi le Fils de Dieu a-t-il revêtu la forme humaine, et le Saint-Esprit a-t-il paru sous la forme d'une colombe? La XLIVe : Pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ a-t-il tant tardé à venir? Après avoir, au point de vue des différents âges de la vie, comparé le genre humain à un individu : « Le temps de la jeunesse du genre humain était, disais-je, le moment le plus opportun pour la venue du divin Maître qui voulait en faire l'éducation, » j'ajoutais, à l'appui de cette explication, les paroles où l'Apôtre compare les hommes placés sous la loi à des enfants placés sous la tutelle de leurs maîtres. (*Galat.*, III, 23.)

eat intelligentia. XXXIII, de metu. XXXIV, utrum non aliud amandum sit quam metu carere. XXXV, quid amandum sit. In qua illud quod dixi, « id esse amandum quod nihil est aliud habere, quam nosse, » non satis approbo. Neque enim Deum non habebant, quibus dictum est : « Nescitis quia templum Dei estis vos, et spiritus Dei habitat in vobis? » (I *Cor.*, III, 16) nec tamen eum noverant, vel non sicut noscendus est noverant. Item quod dixi : « Nemo igitur beatam vitam novit, et miser est, » novit, dixi, quomodo noscenda est. Nam quis eam penitus nescit, eorum dumtaxat qui jam ratione utuntur; quandoquidem beatos se esse velle noverunt? XXXVI, de nutrienda caritate. Ubi dixi : « Deus igitur et animus quo amatur, caritas proprie dicitur purgatissima et consummata, si nihil aliud amatur. » Quod si verum est, quomodo ergo Apostolus ait : « Nemo unquam carnem suam odio habuit? » (*Ephes.*, V, 29.) Et ex hoc admonet ut diligantur uxores. Sed ideo dictum est, proprie dilectio dicitur, » quoniam caro diligitur quidem, nec tamen proprie, sed propter animam cui subjacet ad usum. Nam etsi propter seipsam videtur diligi, cum eam nolumus esse deformem, ad aliud referendum est decus ejus, ad illud scilicet, a quo decora sunt omnia. XXXVII, de semper nato. XXXVIII, de conformatione animæ. XXXIX, de alimentis. XL, cum animarum natura una sit, unde hominum diversæ voluntates. XLI, cum omnia Deus fecerit, quare non æqualiter fecerit. XLII, quemadmodum Dei sapientia Dominus Jesus Christus et in utero matris fuerit et in cœlis. XLIII, quare Filius Dei in homine apparuit, et Spiritus sanctus in columba. (*Matth.*, III, 16.) XLIV, quare tanto post venit Dominus Jesus Christus. Ubi cum generis humani tanquam unius hominis ætates commemorarem, dixi : « Nec oportuit venire divinitus magistrum, cujus imitatione in mores optimos formaretur, nisi tempore juventutis. » Et adjunxi ad hoc valere quod Apostolus dicit, sub Lege tanquam sub pædagogo parvulos custoditos. (*Gal.*, III, 23.) Sed potest movere cur alibi dixerimus,

Or, on pourrait nous objecter cet autre passage où nous comparions au temps de la vieillesse le sixième âge du genre humain, époque de la venue du Christ (1). A cela je réponds que la jeunesse du monde signifie, dans ma pensée, la vigueur et la ferveur de la foi qui agit par amour, tandis que c'est au point de vue de la chronologie que j'ai parlé de sa vieillesse. L'une et l'autre acception, qui ne sauraient convenir à l'âge de chaque homme, peuvent parfaitement s'entendre des hommes en général : la jeunesse et la vieillesse ne peuvent, par exemple, exister à la fois dans le corps; mais l'âme peut néanmoins être tout ensemble jeune et vieille, jeune eu égard à sa vigueur, vieille par sa maturité. La XLV[e] : Contre les astrologues. La XLVI[e] : Sur les idées. La XLVII[e] : Nous est-il donné de voir les pensées? J'ai dit à cette occasion : « Les corps angéliques dont nous espérons être un jour revêtus seront, nous devons le croire, lumineux et éthérés. » On ne pourrait en conclure sans erreur que nous n'aurons pas les mêmes membres qu'ici-bas, ni la substance de notre chair, bien qu'elle sera devenue incorruptible. Au reste, cette question si nous pourrons voir nos pensées a été traitée beaucoup mieux dans notre ouvrage *de la Cité de Dieu* (2). La XLVIII[e] est intitulée : Des choses croyables. La XLIX[e] : Pourquoi les enfants d'Israël sacrifiaient d'une manière matérielle des animaux comme victimes? La L[e] : de l'égalité du Fils. La LI[e] : De l'homme créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Que signifient ces paroles que j'ai écrites ici : « L'expression *homme* employée à propos d'un homme privé de la vie est fausse? » Ne donne-t-on pas le nom d'homme au cadavre d'un homme? Ce n'est donc pas *fausse*, mais *impropre* que j'aurais dû dire. J'ai dit encore : « C'est avec raison qu'on distingue entre l'image et la ressemblance de Dieu et l'être formé à cette image et à cette ressemblance, tel que l'homme. » Il ne faudrait pas en conclure que l'homme ne doit pas être appelé l'image de Dieu, puisque l'Apôtre dit lui-même : « L'homme ne doit pas se voiler la tête, puisqu'il est l'image de la gloire de Dieu; » (I *Cor.*, XI, 7) mais on dit qu'il est fait à l'image de Dieu pour le distinguer du Fils unique qui, lui, est non pas fait à l'image de Dieu, mais l'image de Dieu. La LII[e] explique cette parole : « Je me repens d'avoir fait l'homme. » (*Gen.*, V, 6, 7.) La LIII[e] traite de l'or et de l'argent que les Israélites reçurent des Egyptiens. (*Exod.*, III, 22; XII, 35.) La LIV[e] a pour objet cette parole : « Il m'est bon de m'attacher à Dieu. » (*Ps.* LXXII.) « Nous appelons Dieu, ai-je dit ici, l'être qui est au-dessus de toute âme. » Il eût été plus exact de dire de tout esprit créé. La LV[e] explique cette parole des

(1) Liv. I, de la *Genèse*, contre les Manichéens, ch. XXXIII, 40.
(2) *Cité de Dieu*, liv. XXII, c. XXIX.

Christum in generis humani sexta ætate tanquam in senectute venisse. Hoc ergo quod de juventute dictum est, ad vigorem fervoremque fidei refertur, quæ per dilectionem operatur : illud autem de senectute ad temporum numerum. Potest enim intelligi utrumque in universitate hominum, quod non potest in ætatibus singulorum sicut in corpore non potest esse simul et juventus et senectus, in animo autem potest : illa propter alacritatem, ista propter gravitatem. XLV, adversus mathematicos. XLVI, de ideis. XLVII, utrum aliquando cogitationes nostras videre possimus. Ubi quod dixi, « angelica corpora, qualia nos speramus habituros, lucidissima atque æetherea esse credendum est, » si hoc sine membris, quæ nunc habemus, et sine substantia, quamvis incorruptibilis, tamen carnis accipiatur, erratur. Multo autem melius in opere *de Civitate Dei*, quæstio ista tractata est, de videndis cogitationibus nostris. XLVIII, de credibilibus. XLIX, quare filii Israel sacrificabant visibiliter pecorum victimas. L, de æqualitate filii. LI, de homine facto ad imaginem et similitudinem Dei. Ubi quid est, quod dixi : « Homo sine vita non recte appellatur; » cum dicatur homo etiam cadaver hominis. Ergo saltem dicere debui, non proprie dicitur; ubi dixi, « non recte dicitur. » Item dixi : « Neque inscite distinguitur, quod aliud sit imago et similitudo Dei, aliud ad imaginem et similitudinem Dei, sicut hominem factum accipimus. » Quod non ita intelligendum est, quasi homo non dicatur imago Dei, cum dicat Apostolus : « Vir quidem non debet velare caput, cum sit imago et gloria Dei : » (I *Cor.*, XI, 7) sed dicitur etiam ad imaginem Dei, quod Unigenitus non dicitur, qui tantummodo imago est, non ad imaginem. LII, de eo quod dictum est : « Pœnitet me fecisse hominem. » (*Gen.*, VI, 6 et 7.) LIII, de auro et argento, quod Israelitæ ab Ægyptiis acceperunt. (*Exod.*, III, 22 et 12, 35.) LIV, de eo quod scriptum est : « Mihi autem adhærere Deo, bonum est. » Ubi quod dixi : « Quod autem est omni anima melius, id Deum dicimus, » (*Psal.* LXXII, 28) magis dici debuit, omni creato spiritu melius. LV, de eo quod scriptum est : « Sexaginta sunt reginæ, octoginta

Cantiques : « Il y a soixante reines, quatre-vingt concubines et des jeunes filles sans nombre. » (*Cant.*, VI, 7.) La LVI[e] : Les quarante-six années de la construction du temple. La LVII[e] : Les cent cinquante-trois poissons. La LVIII[e] : Saint Jean-Baptiste. La LIX[e] : Les dix vierges. La LX[e] ces paroles du Sauveur : « Mais pour ce jour et cette heure, personne ne les connaît, ni les anges du ciel, ni le Fils de l'homme, mais le Père seul. » (*Matth.*, XXIV, 26.) La LVI[e] : Ce passage où l'Evangile raconte que le Seigneur, sur la montagne, rassasia la multitude avec cinq pains. (*Ibid.*, XIV, 15, 21.) J'ai dit à ce sujet : « Ces deux poissons figuraient les rois et les prêtres auxquels est destinée l'onction sainte ; » auxquels *surtout* est destinée, aurais-je dû dire, puisque nous lisons que les prophètes ont aussi quelquefois reçu cette onction. « Saint Luc, dis-je encore, qui a montré que Jésus-Christ était comme le prêtre qui remonte au ciel après avoir remis les péchés, le fait descendre de David par Nathan ; parce que Nathan le prophète avait été envoyé vers David et que, docile à ses reproches, David, par sa pénitence, avait obtenu le pardon de son crime. » Je n'ai pas voulu dire par là que Nathan le prophète fût le même que Nathan, fils de David. Je n'ai pas dit, en effet, parce que ce prophète avait été envoyé, mais parce que Nathan le prophète avait été envoyé, afin que l'on comprît bien que le sens mystérieux portait non pas sur le même personnage, mais sur le même nom. La LXII[e] explique ce passage de l'Evangile : « Jésus baptisait plus de personnes que Jean, bien que ce ne fût pas lui qui baptisât, mais ses disciples. » (*Jean*, IV, 12.) J'ai dit à ce propos : « Le voleur a qui il a été dit : En vérité, je vous le dis, vous serez aujourd'hui en paradis avec moi (*Luc*, XXIII, 43), n'avait pas lui-même été baptisé ; » opinion soutenue avant moi, comme j'ai pu m'en assurer, par d'autres docteurs de la sainte Eglise (1). Or, sur quelles preuves s'appuie-t-on pour montrer que ce voleur n'avait pas été baptisé ? C'est ce que j'ignore. Cette question, au reste, a été discutée avec plus de soin dans d'autres de mes ouvrages, surtout dans mon *Traité de l'origine de l'âme*, adressé à Vincentius Victor. La LXIII[e] traite du Verbe. La LXIV[e] : De la Samaritaine. La LXV[e] : De la résurrection de Lazare. La LXVI[e] est l'explication de ce passage : « Ignorez-vous, mes frères, que la loi (car je parle à ceux qui connaissent la loi) ne domine l'homme que pendant la durée de sa vie, » jusqu'à ces paroles : « Il vivifiera vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous. » (*Rom.*, VII, VIII, 11.) Dans mon commentaire sur ces paroles de l'Apôtre :

(1) De ce nombre est saint Cyprien ; lettre LXXIII, à Julianus.

concubinæ, et adolescentulæ quarum non est numerus. » (*Cant.*, VI, 7.) LVI, de annis quadraginta sex ædificati templi. LVII, de centum quinquaginta tribus piscibus. LVIII, de Joanne Baptista. LIX, de decem virginibus. LX, « de die autem et hora nemo scit, neque Angeli cœlorum, neque Filius hominis, nisi Pater solus. » (*Matth.*, XXIV, 36.) LXI, de eo quod scriptum est in Evangelio (*Matth.*, XIV, 18), turbas Dominum in monte pavisse de quinque panibus. Ubi quod dixi : « Duos pisces duas illas significare personas, regiam scilicet et sacerdotalem, ad quas etiam sacrosancta illa unctio pertinebat, » dicendum potius fuit, maxime pertinebat, quoniam unctos aliquando legimus et prophetas. (*Joan.*, VI, 10.) Item quod dixi : « Lucas qui tanquam ascendentem post abolitionem peccatorum sacerdotem Christum insinuavit (*Luc.*, III, 25), per Nathan ascendit ad David : quia Nathan propheta missus erat, cujus correptione David ipsius peccati abolitionem pœnitendo impetravit, » non sic accipiendum est tanquam ipse fuerit Nathan propheta, qui filius David : quia nec hic dictum est, quia ipse propheta missus erat : sed dictum est, « quia Nathan propheta missus erat, » ut mysterium non in eodem homine, sed in eodem nomine intelligatur. LXXII, de eo quod scriptum est in Evangelio (*Joan.*, IV, 1), quod « baptizabat Jesus plures quam Joannes, quamvis ipse non baptizaret, sed discipuli ejus. » Ubi quod dixi : « Latro ille cui dictum est : Amen dico tibi, hodie mecum eris in paradiso (*Luc.*, XXIII, 43) ; qui nec ipsum baptismum acceperat : » hoc quidem et alios ante nos rectores sanctæ Ecclesiæ posuisse in suis litteris invenimus ; sed quibus documentis satis possit ostendi quod non fuerit baptizatus ille latro, ignoro. De qua re in posterioribus quibusdam opusculis nostris diligentius disputatum est, maxime in eo quod ad Vincentium Victorem *de Animæ origine* scripsimus. LXIII, de Verbo. LXIV, de muliere Samaritana. (*Joan.*, IV, 7.) LXV, de resurrectione Lazari. (*Ibid.*, XI, 43.) LXVI, de eo quod scriptum est : « An ignoratis, fratres, scientibus enim Legem loquor, quia Lex dominatur homini, in quantum tempus vivit ? » (*Rom.*, VII, 1.) Usque ad eum locum in quo scriptum est : « Vivificabit et mortalia corpora vestra per inhabitantem spiritum ejus in vobis. » (*Ibid.*, XI.) Ubi illud quod ait Apostolus (*Ibid.*, VII, 14) : « Scimus autem quia

« Nous le savons, la loi est spirituelle, mais moi je suis charnel, » j'ai dit : « Cela signifie : Je cède à la chair, parce que je ne suis pas encore affranchi par la grâce spirituelle. » Serait-ce donc que l'homme spirituel, déjà établi dans la grâce, ne peut pas s'appliquer à lui-même ces paroles et les suivantes qui se terminent par ce cri : « Malheureux homme que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ? » (*Ibid.*, VII, 14, 24.) C'est là une erreur, erreur dont je suis revenu plus tard, du reste, et dont je me suis déjà accusé. A propos de ces autres paroles de l'Apôtre : « Le corps est mort à cause du péché (*Rom.*, VIII, 10), l'Apôtre, dis-je, en disant que le corps est mort, veut dire que par ses besoins matériels il est un embarras pour l'âme. » Une autre explication de ces paroles m'a paru plus tard bien préférable ; c'est que le corps est appelé mort par l'Apôtre parce qu'il doit mourir un jour, nécessité à laquelle il n'était pas soumis avant le péché. La LXVII[e] est un commentaire de ce passage de saint Paul : « Les souffrances de cette vie ne sont pas dignes, à mon avis, d'être comparées à la gloire qui éclatera un jour en nous, » et il se termine ainsi : « C'est en effet par l'espérance que nous avons été sauvés. » (*Rom.*, XVIII, 24.) Arrivé à l'explication de ces paroles : « Et la créature elle-même sera délivrée de la servitude de la mort, » j'ajoute « la créature elle-même, c'est-à-dire l'homme, puisque l'homme, après avoir perdu par le péché l'empreinte de l'image de Dieu, n'est plus qu'une créature. » Est-ce donc qu'il ne reste dans l'homme nulle trace de l'image de Dieu ? Non, on aurait tort de le croire. Si, en effet, l'image de Dieu n'avait point été effacée dans l'homme, l'Apôtre n'aurait aucune raison de dire : « Réformez-vous par le renouvellement de votre esprit. » (*Rom.*, XII, 2.) Et encore : « Nous sommes transformés en cette image. » (II *Cor.*, III, 18.) Si d'ailleurs, il ne restait rien dans l'homme de l'image de Dieu, comment le Psalmiste s'écrie-t-il : « Bien que l'homme marche à l'image de Dieu, un rien le trouble. » (*Ps.* XXXVIII.) Rien ne justifie la témérité de ce que j'ai avancé encore, ni l'Ecriture sainte, ni les faits : « La vie des anges d'un ordre supérieur est spirituelle, celle des anges d'un ordre inférieur animale ; » proposition dont la justification, si elle était possible, présenterait dans tous les cas les plus grandes difficultés. La LXVIII[e] explique ce passage : « Qui es-tu, ô homme, pour répondre à Dieu ? » (*Rom.*, IX, 20.) Sur quoi j'ai dit : « Quiconque, soit pour des fautes légères, soit même pour des fautes graves et multipliées, aura, à force de gémissements et de douleur, mérité la miséricorde de Dieu, ne s'en est pas rendu digne par lui-même : car, abandonné à lui-même, il périrait ; mais il doit cette grâce à Dieu qui, dans sa miséricorde, a exaucé ses

Lex spiritualis est, ego autem carnalis sum : » exponere volens, dixi ; « id est carni consentio, nondum spiritali gratia liberatus : » quod non sic accipiendum est, quasi spiritalis homo jam sub gratia constitutus, etiam de seipso non possit hoc dicere, et cætera usque ad eum locum ubi dictum est : « Miser ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus ? » (*Rom.*, VII, 24) quod postea didici, sicut jam sum ante confessus. Rursus exponens quod ait Apostolus (*Rom.*, VIII, 10) : « Corpus quidem mortuum est propter peccatum ; Mortuum, inquam, corpus dicit, quamdiu tale est, ut indigentia rerum temporalium molestet animam. » Sed multo melius mihi postea visum est, ideo mortuum corpus dictum, quod habeat jam moriendi necessitatem, quam non habuit ante peccatum. LXVII, de eo quod scriptum est (*Rom.*, VIII, 18) : « Existimo enim quod indignæ sint passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis : » usque ad id quod dictum est : « Spe enim salvi facti sumus. » Ubi cum exponerem quod scriptum est : « Et ipsa creatura liberabitur a servitute interitus ; » dixi : « Et ipsa creatura, id est ipse homo, cum jam signaculo imaginis propter peccatum amisso remansit tantummodo creatura. » Quod non ita accipiendum est quasi totum amiserit homo quod habebat imaginis Dei. Nam si omnino non amisisset, non esset propter quod diceretur (*Rom.*, XII, 2) : « Reformamini in novitate mentis vestræ. » Et (I *Cor.*, III, 18) : « In eamdem imaginem transformamur. » Sed rursum si totum amisisset, nihil maneret unde diceretur : « Quanquam in imagine ambulet homo, tamen vane conturbatur. » (*Psal.* XXXVIII, 7.) Item quod dixi : « Spiritaliter summos Angelos vivere, infimos vero animaliter : » audacius dictum est de infimis quam ut possit vel scripturis sanctis, vel ipsis rebus ostendi : quia et si forsitan potest, difficillime potest. LXVIII, de eo quod scriptum est (*Rom.*, IX, 20) : « O homo tu quis es, qui respondeas Deo ? » Ubi dixi : « Quia etiamsi levioribus quisque peccatis, aut certe quamvis gravioribus et multis, tamen magno gemitu et dolore pœnitendi misericordia Dei dignus fuerit, non ipsius est, qui si relinqueretur interiret ; sed

prières et sa douleur. La volonté de l'homme est peu de chose sans la miséricorde de Dieu, mais l'homme doit d'abord vouloir la paix pour que Dieu, qui l'appelle à la paix, lui fasse miséricorde. » J'ai voulu parler ici du pécheur qui a déjà commencé à faire pénitence. Car il y a une miséricorde de Dieu qui prévient la volonté elle-même : le nier serait nier que Dieu prépare la volonté. C'est à cette miséricorde qu'il faut rapporter la vocation qui prévient la foi. Ce qui m'a fait dire peu après : « Abîme insondable de la Providence que cette vocation dont le temps est marqué, soit pour les individus, soit pour les peuples, soit pour le genre humain lui-même! De là ces paroles : Je vous ai sanctifié dans les entrailles de votre mère. (*Jérém.*, I, 5.) Et encore : Vous étiez encore dans les reins de votre père, et déjà je vous ai vu. Et dans un autre endroit : J'ai aimé Jacob et j'ai haï Esaü : » (*Rom.*, IX, 13; *Malach.*, I, 2, 3.) Quant à ces paroles : « Vous étiez encore dans les reins de votre père, et déjà je vous ai vu, » comment se sont-elles présentées à moi? Je l'ignore. La LXIXe traite de ce passage de saint Paul : « Alors le Fils lui-même sera soumis à celui qui lui a soumis toutes choses. » (I *Cor.*, XV, 28.) La LXXe de cette autre parole de l'Apôtre : « La mort a été détruite dans sa victoire. O mort! où est ta force? O mort! où est ton aiguillon? Or, l'aiguillon de la mort, c'est le péché, et la force du péché, la loi. » (*Ibid.*, LIV, 55.) La LXXIe : De cette autre parole : « Portez les fardeaux les uns des autres, et ainsi vous accomplirez la loi. » (*Gal.*, VI, 2.) La LXXIIe : De l'éternité. La LXXIIIe explique ces paroles : « Et par l'extérieur, il a été reconnu pour un homme. » (*Phil.*, II, 7.) La LXXIVe : Ce passage de l'Epître de saint Paul aux Colossiens : « En qui nous avons la rédemption et la rémission des péchés, et qui est l'image du Dieu invisible. » (*Coloss.*, I, 14, 15.) La LXXVe a pour titre : De l'héritage de Dieu. La LXXVIe explique ce texte de l'apôtre saint Jacques : « Veux-tu savoir, ô homme vain, que la foi sans les œuvres est inutile? » (*Jacq.*, II, 20.) La LXXVIIe traite de la crainte; est-elle un péché? La LXXVIIIe : De la beauté des simulacres. La LXXIXe a pour titre : Pourquoi les mages de Pharaon firent-ils des miracles aussi bien que Moïse, serviteur de Dieu? La LXXXe est contre les Apollinaristes. La LXXXIe traite du Carême et de la Quinquagésime. La LXXXIIe explique ce texte : « Le Seigneur châtie celui qu'il aime et frappe de verges tout fils qu'il reçoit. » (*Hebr.*, XII, 6.) La LXXXIIIe est sur le mariage, à propos de cette parole du Seigneur : « Si quelqu'un renvoie son épouse, à moins qu'elle ne soit convaincue d'adultère. » (*Matth.*, XIX, 9.) Cet ouvrage commence ainsi : « Utrum anima a seipsa sit. »]

miserentis Dei, qui ejus precibus doloribusque subvenit. Parum est enim velle, nisi Deus misereatur; sed Deus non miseretur qui ad pacem vocat, nisi voluntas præcesserit ad pacem. » Hoc dictum est post pœnitentiam. Nam est misericordia Dei etiam ipsam præveniens voluntatem, quæ si non esset, non præpararetur voluntas a Domino. Ad eam misericordiam pertinet et ipsa vocatio quæ etiam fidem prævenit. De qua paulo post cum agerem dixi : « Hæc autem vocatio quæ sive in singulis hominibus, sive in populis atque in ipso genere humano per temporum opportunitates operatur, altæ et profundæ ordinationis est. Quo pertinet etiam illud : In utero sanctificavi te. (*Jer.*, I, 5.) Et : Cum esses in renibus patris tui, vidi te. (*Rom.*, IX, 13.) Et : Jacob dilexi, Esau autem odio habui, etc. (*Mal.*, I, 2 et 3.) Quamvis testimonium illud : « Cum esses in renibus patris tui, vidi te; » unde mihi tanquam scriptum sit, occurrerit, nescio. LXIX, de eo quod scriptum est : « Tunc et ipse Filius subjectus erit ei qui illi subjecit omnia. » LXX, de eo quod Apostolus dicit : « Absorpta est mors in victoriam : ubi est mors contentio tua? ubi est mors aculeus tuus? Aculeus autem mortis peccatum, virtus vero peccati lex. » (I *Cor.*, XV, 54 et 55.) LXXI, de eo quod scriptum est : « Invicem onera vestra portate, et sic adimplebitis legem Christi. » (*Gal.*, VI, 2.) LXXII, de temporibus æternis. LXXIII, de eo quod scriptum est : « Et habitu inventus ut homo. » (*Phil.*, II, 7.) LXXIV, de eo quod scriptum est in epistola Pauli ad Colossenses : « In quo habemus redemptionem et remissionem peccatorum, qui est imago Dei invisibilis. » (*Col.*, I, 14.) LXXV, de hæreditate Dei. LXXVI, de eo quod apostolus Jacobus dicit : « Vis autem scire, o homo inanis, quia fides sine operibus otiosa est. » (*Jac.*, II, 20.) LXXVII, de timore, utrum peccatum sit. LXXVIII, de pulchritudine simulacrorum. LXXIX, quare magi Pharaonis fecerunt miracula quædam sicut Moyses famulus Dei. (*Exod.*, VII, 22.) LXXX, adversus Apollinaristas. LXXXI, de quadragesima et quinquagesima. LXXXII, de eo quod scriptum est : « Quem enim diligit Dominus corripit; flagellat autem omnem filium quem recipit. » (*Heb.*, XII, 6.) LXXXIII, de conjugio in eo quod Dominus ait : « Si quis dimiserit uxorem suam excepta causa fornicationis. » (*Matth.*, XIX, 9.) Hoc opus sic incipit. « Utrum anima a seipsa sit. »

CHAPITRE XXVII.

Sur le Mensonge. — Un livre.

J'ai aussi écrit un livre sur le mensonge. Si, malgré les difficultés qu'ils y rencontrent, cet ouvrage est un exercice utile pour l'esprit et l'intelligence, le cœur a plus encore à y gagner en y puisant l'amour de la sincérité dans le langage. Je n'avais pas encore livré au public cet ouvrage, qui ne pouvait trouver grâce devant moi à cause des obscurités et des difficultés qu'il renferme, et j'avais même pris la résolution de le retrancher de mes œuvres, résolution que ne fit que confirmer encore la publication d'un autre livre auquel j'avais donné pour titre : *Contre le mensonge*. J'avais donc ordonné de le détruire; mais la chose en resta là. C'est en faisant la révision de mes ouvrages que je le retrouvai intact, et je me déterminai à le conserver après lui avoir fait subir quelques corrections. Ce qui m'a décidé surtout à l'épargner, c'est qu'il renferme des choses indispensables qui manquent dans l'autre. Ce dernier qui a pour titre : *Contre le mensonge*, est une attaque ouverte contre ce vice. L'autre livre intitulé : *Du mensonge*, est composé dans sa plus grande partie de recherches et de discussions. L'un et l'autre néanmoins ont le même but. Ce livre commence ainsi : « Magna quæstio est de mendacio. »

LIVRE SECOND

RÉVISION DES LIVRES ÉCRITS PENDANT SON ÉPISCOPAT.

CHAPITRE PREMIER.

Les deux livres à Simplicien.

1. C'est à Simplicien, successeur du bienheureux Ambroise sur le siége de Milan, que j'adresse les deux premiers livres écrits pendant mon épiscopat. Parmi diverses questions que je traite dans ces livres, il en est deux sur l'Epître de saint Paul aux Romains, qui forment la matière du premier livre. La première, sur ces paroles : « Que dirons-nous? la loi est-elle péché? Nullement; » jusqu'à celles-ci : « Qui me délivrera de ce corps de mort? La grâce de Dieu, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. » (*Rom.*, VII, 7-25.) Ce passage, en particulier : « La loi est

CAPUT XXVII.

De Mendacio. — Liber unus.

Item *De mendacio* scripsi librum, qui et si cum aliquo labore intelligitur, habet tamen non inutilem ingenii et mentis exercitationem, magisque moribus ad veriloquium diligendum proficit. Hunc quoque auferre statueram de opusculis meis, quia et obscurus et anfractuosus, et omnino molestus mihi videbatur, propter quod eum nec edideram. Deinde cum postea scripsissem alterum, cujus titulus est : *Contra mendacium*, multo magis istum non esse decreveram et jusseram, sed non est factum. Itaque in ista retractatione opusculorum meorum cum eum incolumem reperissem, etiam ipsum retractatum manere præcepi : maxime quia in eo nonnulla sunt necessaria, quæ in illo altero non sunt. Propterea vero illius inscriptio est: *Contra mendacium* : istius autem: *De mendacio* : quoniam per illum totum oppugnatio est aperta mendacii, istius autem magna pars in inquisitionis disputatione versatur. Ad eumdem tamen finem uterque dirigitur. Hic liber sic incipit : « Magna quæstio est de mendacio. »

LIBER SECUNDUS

IN QUO RETRACTANTUR LIBRI QUOS SCRIPSIT EPISCOPUS.

CAPUT PRIMUM.

Ad Simplicianum. — Libri duo.

1. Librorum quos episcopus elaboravi, primi duo sunt *ad Simplicianum* ecclesiæ Mediolanensis antistitem, qui beatissimo successit Ambrosio, de diversis quæstionibus, quarum duas ex epistola Pauli apostoli ad Romanos, in primum librum contuli. Harum prior est de eo quod scriptum est : « Quid ergo dicemus? Lex peccatum est? Absit; » (*Rom.*, VII, 7) usque ad illud ubi ait : « Quis me liberabit de corpore mortis hujus? Gratia Dei per Jesum Christum Dominum

spirituelle, mais pour moi, je suis charnel, » où l'Apôtre montre les luttes de la chair contre l'esprit, ne devait s'entendre, d'après moi, que de l'homme vivant sous la loi et non encore sous la grâce. Ce n'est que longtemps après que j'ai compris que ces paroles pouvaient et devaient même, avec beaucoup plus de probabilité, avoir pour objet l'homme spirituel. Dans la seconde question je cherche à expliquer ces paroles : « Non-seulement Sara, mais aussi Rébecca qui conçut en même temps deux fils d'Isaac, notre père, » jusqu'à cet endroit : « Si le Dieu des armées ne nous avait laissé un rejeton, nous serions devenus semblables à Sodome et à Gomorrhe. » (*Rom.*, IX, 10-29.) Dans cette discussion, tous mes efforts en faveur du libre arbitre n'ont abouti qu'à faire éclater, avec le triomphe de la grâce de Dieu, l'évidente vérité de ces paroles de l'Apôtre : « Qui te discerne? que possèdes-tu que tu n'aies reçu? que si tu l'as reçu, pourquoi te glorifier, comme si tu ne l'avais pas reçu? » (I *Cor.*, IV, 7) vérité renfermée tout entière dans cette maxime d'un ouvrage où le saint martyr Cyprien se proposait de la défendre : « Il ne faut nous glorifier de rien, puisque rien ne vient de nous. » (S. CYPR. Liv. III *des Témoig.*, IV.)

2. Les questions que je traite dans le second livre et que j'ai tâché de résoudre selon mes faibles forces, se rapportent à cette partie de l'Ecriture appelée les livres des Rois. La première a pour objet ce passage : « L'Esprit du Seigneur s'empara de Saül; » (I *Rois*, X, 10) et cet autre : « Et l'Esprit mauvais du Seigneur était sur Saül. » (I *Rois*, XVI, 14.) J'ai dit à ce propos : « Chacun peut vouloir, mais il n'est pas donné à tous de pouvoir. » (Liv. II, quest. I.) Ce qui veut dire qu'il n'y a en notre pouvoir que ce qui se fait quand nous le voulons. Or, cela est vrai avant tout et par-dessus tout de la volonté. Voulons-nous, en effet? La volonté est là, sans retard, à notre disposition; mais c'est le Seigneur qui, après avoir incliné la volonté, nous donne le pouvoir de faire le bien. La seconde question cherche à expliquer le sens de ces paroles : « Je me repens d'avoir établi Saül roi. » (I *Rois*, XV, 11.) La troisième examine si l'esprit immonde, qui était dans la pythonisse, a pu faire apparaître Samuel à Saül et le faire parler avec lui? La quatrième a pour objet ce passage du second livre des Rois : « Le roi David entra et s'assit devant le Seigneur. » (II *Rois*, VII, 18.) La cinquième, ces paroles d'Elie : « O Seigneur, je connais cette femme dont je suis l'hôte; vous avez mal fait de faire périr son fils! » (III *Rois*, XVII, 20.) Ce livre commence ainsi : « Gratissimam plane. »

---

nostrum. » In qua illa Apostoli verba : « Lex spiritualis est, ego autem carnalis sum, » etc., quibus caro contra spiritum confligere ostenditur, eo modo exposui, tanquam homo describatur adhuc sub Lege, nondum sub gratia constitutus. Longe enim postea etiam spiritalis hominis (et hoc probabilius) esse posse illa verba cognovi. Posterior in hoc libro quæstio est, ab eo loco ubi ait : « Non solum autem, sed et Rebecca ex uno concubitu habens Isaac patris nostri : » (*Ibid.*, IX, 10) usque ad illud ubi ait : « Nisi Dominus Sabaoth reliquisset nobis semen, sicut Sodoma facti essemus, et sicut Gomorrha similes fuissemus. » In cujus quæstionis solutione laboratum est quidem pro libero arbitrio voluntatis humanæ, sed vicit Dei gratia : nec nisi ad illud potuit perveniri, ut liquidissima veritate dixisse intelligatur Apostolus : « Quis enim te discernit? quid autem habes, quod non accepisti? si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis? » (I *Cor.*, IV, 7.) Quod volens etiam martyr Cyprianus ostendere, hoc totum ipso titulo definivit, dicens : In nullo gloriandum, quando nostrum nihil est. (CYP., lib. III, *Testim.*, IV.)

2. In secundo libro tractantur cæteræ quæstiones, et pro nostra quantulacumque facultate solvuntur, quæ sunt omnes de scriptura quæ Regnorum appellatur. Harum prima est de eo quod scriptum est : « Et insiliit spiritus Domini in Saul : » (I *Reg.*, X, 10) cum alibi dicatur : « Et Spiritus Domini malus in Saul. » (*Ibid.*, XVI, 14.) Quam cum exponerem dixi (lib. II, qu. I) : « Quamvis sit in cujusque potestate quid velit, non est tamen in cujusquam potestate quid possit. » Quod ideo dictum est, quia non dicimus esse in potestate nostra, nisi quod cum volumus fit, ubi prius et maxime est ipsum velle. Sine ullo quippe intervallo temporis præsto est voluntas ipsa, cum volumus; sed hanc quoque ad bene vivendum desuper accipimus potestatem, cum præparatur voluntas a Domino. Secunda quæstio est, quomodo dictum sit : « Pœnitet me quod constituerim regem Saul. » (I *Reg.*, XV, 11.) Tertia, utrum spiritus immundus qui erat in pythonissa, potuerit agere ut Samuel a Saule videretur, et loqueretur cum eo. (*Ibid.*, XXVIII, 7.) Quarta, de eo quod scriptum est : « Intravit rex David, et sedit ante Dominum. » (II *Reg.*, VII, 18.) Quinta, de eo quod dixit Elias : « O Domine testis hujus viduæ, cum qua ego inhabito apud ipsam, tu male fecisti occidere filium ejus. » (III *Reg.*, XVII, 20.) Hoc opus sic incipit : « Gratissimam plane. »

CHAPITRE II.

Contre la lettre appelée du Fondement. — Un livre.

Mon livre contre la lettre de Manichée, appelée *Du Fondement*, en réfute seulement les commencements. Pour le reste de cette lettre, j'y ai placé, partout où il m'a semblé bon, des notes qui suffisent pour réduire à néant la lettre tout entière ; notes auxquelles j'aurais eu recours, s'il m'était arrivé plus tard de vouloir en écrire une réfutation complète. Ce livre commence ainsi : « Unum Deum verum. »

CHAPITRE III.

Du Combat chrétien. — Un livre.

Mon livre *du Combat chrétien* écrit pour nos frères peu exercés dans la langue latine, expose avec une grande simplicité de langage la règle de la foi et des mœurs. J'en extrais ce passage : « N'écoutons pas ceux qui nient la future résurrection de la chair, en s'appuyant sur ces paroles de l'Apôtre : « La chair et le sang ne posséderont point le royaume de Dieu, » sans prendre garde à ce qu'il ajoute : « Il faut que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité, et que de mortel il devienne immortel. » (I *Cor.*, XV, 50, 53.) « Quand cette transformation sera venue, il n'y aura plus de chair ni de sang, mais un corps céleste. » (Ch. XXXII, n. 34.) Ce qui ne veut pas dire que la substance de la chair cessera d'exister : la chair et le sang signifient seulement, dans la pensée de l'Apôtre, la corruption de la chair et du sang, corruption qui n'existera certainement pas dans le ciel, puisque la chair y sera incorruptible. On peut aussi interpréter, dans un autre sens, ces paroles de l'Apôtre, et dire qu'il entend par la chair et le sang les œuvres de la chair et du sang, et que les auteurs de ces œuvres, s'ils y persévèrent, ne posséderont point le royaume de Dieu. Ce livre commence ainsi : « Corona victoriæ. »

CHAPITRE IV.

De la Doctrine chrétienne. — Quatre livres.

1. Mes livres *sur la Doctrine chrétienne* étaient restés inachevés, et j'ai mieux aimé y mettre la dernière main que de les laisser dans cet état pour passer à la révision des autres. J'ai donc achevé le troisième qui s'arrêtait à ce passage (ch. XXV, n. 36), où je rappelle le trait de cette femme de l'Evangile qui mêla du levain dans

CAPUT II.

Contra epistolam quam vocant Fundamenti. — Liber unus.

Liber *Contra epistolam Manichæi*, quam vocant *Fundamenti*, principia ejus sola redarguit, (*a*) sed in cæteris illius partibus annotationes ubi videbatur, affixæ sunt, quibus tota subvertitur, et quibus commonerer, si quando contra totam scribere vacavisset. Hic liber sic incipit : « Unum verum Deum. »

CAPUT III.

De Agone Christiano. — Liber unus.

Liber *de Agone Christiano* fratribus in eloquio latino ineruditis humili sermone conscriptus est, fidei regulam continens, et præcepta vivendi. In quo illud quod positum est : « Nec eos audiamus, qui carnis resurrectionem futuram negant, et commemorant quod ait apostolus Paulus : Caro et sanguis regnum Dei non possidebunt (I *Cor.*, XV, 50), non intelligentes quod ipse dicit Apostolus : Oportet corruptibile hoc induere incorruptionem, et mortale hoc induere immortalitatem : Cum enim hoc factum fuerit, jam non erit caro et sanguis, sed cœleste corpus, » non sic accipiendum est, quasi carnis non sit futura substantia, sed carnis et sanguinis nomine ipsam corruptionem carnis et sanguinis intelligendus est Apostolus nuncupasse ; quæ utique in regno illo non erit, ubi caro incorruptibilis erit. Quamvis et aliter possit intelligi, ut carnem et sanguinem opera carnis et sanguinis dixisse accipiamus Apostolum, et eos regnum Dei non possessuros, qui perseveranter ista dilexerint. Hic liber sic incipit : « Corona victoriæ. »

CAPUT IV.

De Doctrina Christiana. — Libri quatuor.

1. Libros *de Doctrina Christiana*, cum imperfectos comperissem, perficere malui quam eis sic relictis ad alia retractanda transire. Complevi ergo tertium qui scriptus fuerat usque ad eum locum ubi commemoratum est ex Evangelio testimonium de muliere, quæ

(*a*) In septem Mss. sic fere legitur : *Sed in ultimis illius partibus anfractus omnes, ubi videbatur, explosi sunt : sed et in cæteris*, etc. At in Parcensi legebant Lov. *Sed in ultimis ejus partibus cum anfractus omnes, ubi videbatur, explosi sint, annotationes*, etc.

trois mesures de farine, jusqu'à ce que toute la pâte fût levée. (*Luc*, XIII, 21.) J'ai de plus ajouté un dernier livre, ce qui porte à quatre l'ouvrage complet. Les trois premiers sont comme la clef de l'intelligence des saintes Ecritures ; le quatrième renferme la méthode à suivre dans l'exposition des vérités qu'on a comprises.

2. J'avais, au second livre, attribué à Jésus, fils de Sirach, le livre que plusieurs appellent la Sagesse de Salomon, ainsi que le livre de l'Ecclésiastique. (Ch. VIII, n. 13.) J'ai pu m'assurer plus tard qu'il n'y avait rien de certain à cet égard, et qu'il était plus probable que Jésus, fils de Sirach, était étranger à ce livre. « Ces quarante-quatre livres de l'Ancien Testament sont les seuls canoniques, » disais-je encore en employant ce mot d'Ancien Testament, selon l'usage suivi par l'Eglise, tandis que l'Apôtre ne donne ce nom qu'à la loi donnée sur le mont Sinaï. Je disais encore : « Saint Ambroise, dans son histoire *des Temps*, a résolu la question, » (ch. XXVIII, n. 43) c'est-à-dire montré que Platon et Jérémie vivaient à la même époque. Ma mémoire ici m'a trompé, car c'est dans le livre que cet évêque a écrit sur les sacrements ou sur la philosophie que se trouve ce qu'il a dit à ce sujet. Cet ouvrage commence ainsi : « Sunt præcepta quædam. »

CHAPITRE V.

Contre te parti de Donat. — Deux livres. — (N'existent plus.)

J'ai encore composé deux livres qui ont pour titre : *Contre le parti de Donat.* Dans le premier de ces livres, j'ai dit que je n'approuvais point les mesures violentes que la puissance civile emploie contre les schismatiques pour les ramener à l'unité. Telle était alors mon opinion ; je n'avais pas encore appris à quels excès pouvait les porter l'espérance de l'impunité, ni tout ce qu'une sage rigueur pouvait faire pour leur conversion. Cet ouvrage commence ainsi : « Quoniam Donatistæ nobis. »

CHAPITRE VI.

Les treize livres des Confessions.

1. Les treize livres de mes *Confessions* sont comme une amende honorable à la justice de Dieu pour mes mauvaises actions, et une action de grâces à sa bonté pour le bien que j'ai fait ; et ils excitent l'esprit, le cœur de l'homme à le connaître et à l'aimer. Tel est l'effet qu'elles ont produit sur moi pendant que je les écrivais, et qu'elles produisent encore, quand je les lis. Qu'en penseront les autres, c'est leur affaire : ce que je puis assurer, c'est qu'elles ont beaucoup

abscondit fermentum in tribus mensuris farinæ, donec fermentaretur totum. (*Luc.*, XIII, 21.) Addidi etiam novissimum librum, et quatuor libris opus illud implevi; quorum primi tres adjuvant ut scripturæ intelligantur, quartus autem quomodo quæ intelligimus proferenda sint.

2. In secundo sane libro (cap. VIII) de auctore libri, quem plures vocant Sapientiam Salomonis, quod etiam ipsum sicut Ecclesiasticum Jesus Sirach scripserit, non ita constare, sicut a me dictum est postea didici, et omnino probabilius comperi non esse hunc ejus libri auctorem. Ubi autem dixi : « His XLIV libris Testamenti Veteris terminatur auctoritas, » ex consuetudine qua jam loquitur Ecclesia, Vetus Testamentum appellavi : Apostolus autem non videtur appellare Vetus Testamentum, nisi quod datum est in monte Sina. (*Gal.*, IV, 24.) Et in eo quod dixi (cap. XXVIII) : « *De Temporum* historia sanctum Ambrosium solvisse quæstionem, » tanquam coætanei fuerint Plato et Jeremias, me fefellit memoria. Nam quid ille de hac re episcopus dixerit, in libro ejus legitur, quem de sacramentis sive de philosophia scripsit. Hoc opus sic incipit : « Sunt præcepta quædam. »

CAPUT V.

Contra partem Donati. — Libri duo.

Sunt duo libri mei, quorum titulus est : *Contra partem Donati.* In quorum primo libro dixi, non mihi placere ullius sæcularis potestatis impetu schismaticos ad communionem violenter arctari. Et vere tunc mihi non placebat, quoniam nondum expertus eram, vel quantum mali eorum auderet impunitas, vel quantum eis in melius mutandis conferre posset diligentia disciplinæ. Hoc opus sic incipit : « Quoniam Donatistæ nobis. »

CAPUT IV.

Confessionum Libri tredecim.

1. Confessionum mearum libri XIII et de malis et de bonis meis Deum laudant justum et bonum, atque in eum excitant humanum intellectum et affectum, interim quod ad me attinet, hoc in me egerunt cum scriberentur, et agunt cum leguntur. Quid de illis alii sentiant, ipsi viderint, multis tamen fratribus

plu et ne cessent de plaire à mes frères. Il n'est question que de moi dans les dix premiers livres : les trois derniers sont une exposition des saintes Ecritures, depuis ces paroles de la Genèse : « Au commencement, Dieu fit le ciel et la terre » jusqu'au repos du sabbat. (*Gen.*, I, II, 1.)

2. Au quatrième livre, la tristesse que m'avait causée la mort de mon ami m'absorbant tout entier, je m'écriais que nos deux âmes n'en faisaient pour ainsi dire qu'une, et j'ajoutais : « Je craignais de mourir, de peur qu'une fois mort, il ne restât peut-être plus rien de celui que j'avais tant aimé, » (ch. VI) déclamation puérile, à mes yeux, qui n'a rien de la gravité d'une confession, bien que ce mot *peut-être* en atténue la fo ie. Ce que j'avance au treizième livre : « Le firmament sépare les eaux spirituelles supérieures des eaux corporelles inférieures, » (ch. XXXII) est bien hasardé, dans une matière, du reste, aussi obscure. Cet ouvrage commence ainsi : « Magnus es, Domine. »

CHAPITRE VII.

Contre Fauste le Manichéen. — Trente-trois livres.

1. Le manichéen Fauste blasphémait contre la loi et les prophètes, contre leur Dieu, contre l'incarnation du Christ, et rejetait comme falsifiés les livres du nouveau Testament qui le condamnaient. J'ai écrit contre lui un ouvrage très-considérable où je réfute une à une toutes ses propositions. Il renferme trente-trois thèses, ou plutôt, pourquoi ne le dirai-je pas ? trente-trois livres; car pour être très-courtes, quelques-unes du moins, elles n'en sont pas moins des livres. L'un d'eux toutefois, celui où je défends contre ses attaques la vie des patriarches, surpasse en étendue chacun de mes autres ouvrages.

2. J'ai dit au troisième livre, pour expliquer comment Joseph était fils de deux pères : « qu'il était fils naturel de l'un, et fils adoptif de l'autre. » (Ch. III.) J'aurais dû expliquer ce mode d'adoption : car mes paroles semblent donner à croire que c'est de son vivant qu'un autre l'avait adopté. Or, la loi consacrait l'adoption des enfants par les morts, car d'après cette loi, le frère devait épouser la femme de son frère mort sans enfants et donner ainsi une postérité au défunt (*Deut.*, XXV, 5, 6); ce qui explique parfaitement la double filiation d'un seul homme. Héli et Jacob étaient frères utérins ; à la mort du premier, l'autre, c'est-à-dire Jacob, épousa sa veuve et, selon la version de saint Matthieu, devint père de Joseph. Mais c'était pour Héli que Jacob engendra Joseph ; et voilà comment, suivant saint Luc, Joseph était fils d'Héli, non pas fils naturel, mais fils adoptif

eos multum placuisse et placere scio. A primo usque ad decimum de me scripti sunt. In tribus cæteris de Scripturis sanctis, ab eo quod scriptum est : « In principio fecit Deus cœlum et terram, » (*Gen.*, I, 1) usque ad sabbati requiem.

2. In quarto libro (cap. VI), cum de amici morte animi mei miseriam confiterer, dicens quod anima nostra una quodammodo facta fuerat ex duabus, « et ideo, inquam, forte mori metuebam, ne totus ille moreretur, quem multum amaveram : » quæ mihi quasi declamatio levis quam gravis confessio videtur, quamvis utcumque temperata sit hæc ineptia in eo quod additum est, « forte. » Et in libro tertio decimo (cap. XXXII) quod dixi : « Firmamentum factum inter spiritales aquas superiores, et corporales inferiores, » non satis considerate dictum est, res autem in abdito est valde. Hoc opus sic incipit : « Magnus es, Domine. »

CAPUT VII.

Contra Faustum Manichæum. — Libri triginta tres.

1. *Contra Faustum Manichæum* blasphemantem Legem et Prophetas, et eorum Deum et incarnationem Christi; scripturas autem Novi Testamenti, quibus convincitur, falsatas esse dicentem, scripsi grande opus, verbis ejus propositis reddens responsiones meas. Triginta et tres disputationes sunt, quas etiam libros cur non dixerim? Nam etsi sunt in eis aliqui perbreves, tamen libri sunt. Unus vero eorum, ubi a nobis adversum ejus criminationes Patriarcharum vita defenditur, tantæ prolixitatis est, quantæ nullus fere librorum meorum.

2. In libro ergo tertio (cap. III) cum solverem quæstionem, quomodo potuerit duos patres habere Joseph, dixi quidem « quod ex alio natus, ab alio fuerit adoptatus; » sed genus quoque adoptionis dicere debui : sic enim sonat quod dixi, tanquam eum vivus adoptaverit alius pater. Lex autem filios etiam mortuis adoptabat, jubens ut fratris sine filiis mortui duceret frater uxorem, et fratri defuncto semen ex eadem suscitaret, quæ profecto de duobus unius hominis patribus expeditior ibi redditur ratio. Uterini autem fratres fuerunt in quibus hoc contigit, ut unius defuncti qui vocabatur Heli, duceret alter uxorem, id est Jacob, a quo Matthæus narrat genitum esse Joseph ; sed uterino fratri suo eum genuit, cujus filium

selon la loi. Cette explication ressort des lettres que des gens tout pleins encore de ces souvenirs, écrivirent à ce sujet après l'ascension du Seigneur. Africanus va même jusqu'à mentionner le nom de la femme qui fut la mère de Jacob, père de Joseph selon saint Matthieu, et d'Héli dont Joseph n'était que le fils putatif : le premier, fruit de son union avec Mathan, son premier mari et aïeul par conséquent de Joseph; l'autre, fruit de son second mariage avec Melchi. J'ignorais ces détails, lorsque je répondis à Fauste; mais je savais à n'en pouvoir douter, que par suite d'adoption, le même homme pouvait avoir deux pères.

2. Au douzième et au treizième livre, j'ai parlé du second fils de Noé, Cham, et d'après la forme donnée à la discussion, la malédiction de son père serait tombée, non sur son fils Chanaan comme le veut l'Ecriture, mais sur lui-même. (Liv. XII, ch. XXIII; XIII, 10.) Il s'agissait au quatrième livre, du soleil et de la lune qui, suivant moi, seraient doués de sentiment et accepteraient les hommages de leurs vains adorateurs. (ch. XII.) Ne pourrait-on pas toutefois dans ces expressions transportées de l'être animé à l'être inanimé, retrouver cette forme de locution que les grecs appellent métaphore, et dont l'Ecriture se sert lorsqu'elle dit de la mer que « voulant s'avancer, elle frémit dans le sein maternel, » (*Job*, XXXVIII, 8) bien qu'elle n'ait aucune volonté. « A Dieu ne plaise, disais-je au vingt-neuvième livre, qu'il y ait quelque chose de honteux dans les membres des saints, même dans les organes de la génération ! On n'appelle honteux ces organes que parce qu'il leur manque cette beauté qu'on remarque dans les autres parties du corps qui ne sont pas secrètes. » (ch. IV.) Plus tard, nous avons dans d'autres écrits, donné une explication meilleure de ce mot *honteux* dont se sert l'Apôtre; il se rapporterait à cette loi des membres toujours en lutte avec la loi de l'esprit, loi qui n'a pas son origine dans notre nature primitive, mais qui est la conséquence du péché. Cet ouvrage commence ainsi : « Faustus quidam fuit. »

CHAPITRE VIII.

Contre le Manichéen Félix. — Deux livres.

J'ai soutenu dans l'Eglise, contre un certain Manichéen du nom de Félix, une discussion publique qui a duré deux jours. Il était venu à Hippone pour y faire des prosélytes : car c'était un des docteurs des Manichéens, et quoique fort ignorant dans les lettres, il était plus habile que Fortunat. Cette discussion a donné lieu à deux livres; et bien qu'il n'y soit question que de choses particulières à mon Eglise, on les compte

Lucas dicit fuisse Joseph, non utique genitum, sed ex Lege adoptivum. Hoc in eorum litteris inventum est, qui recenti memoria post ascensionem Domini de hac re scripserunt. Nam etiam nomen ejusdem mulieris, quæ peperit Jacob patrem Joseph de priore marito Mathan, qui fuit pater Jacob, avus Joseph, secundum Matthæum; et de marito posteriore Melchi peperit Heli, cujus erat adoptivus Joseph, non tacuit Africanus. Quod quidem cum Fausto responderem (cap. XXIV), nondum legeram, sed tamen per adoptionem potuisse contingere, ut unus homo duos haberet patres, dubitare non poteram.

3. In duodecimo et tertio decimo (*circa finem*, et lib. XIII, X) de filio Noe secundo qui est appellatus Cham, ita disputatum est, tanquam non in filio suo Chanaan, sicut scriptura demonstrat, sed in seipso fuerit a patre maledictus. In quarto decimo (cap. XII) de sole et luna talia dicta sunt, tanquam sentiant, et ideo tolerent vanos adoratores suos : quamvis verba ibi accipi possint ab animali in animale translata, modo locutionis qui vocatur græce metaphora, sicut de mari scriptum est, « quod fremat in utero matris suæ volens progredi, » (*Job*, XXXVIII, 8, *sec.* LXX) cum utique non habeat voluntatem. In undetricesimo : « Absit, inquam, ut sit in membris sanctorum etiam genitalibus aliqua turpitudo. Dicuntur quidem inhonesta, quia non habent eam speciem decoris, quam membra quæ in promptu locata sunt : » sed probabilior in aliis postea scriptis nostris reddita ratio est, cur ea dixerit etiam Apostolus inhonesta (I *Cor.*, XII, 23), propter legem scilicet in membris repugnantem legi mentis (*Rom.*, VII, 23), quæ de peccato accidit, non de prima nostræ institutione naturæ. Hoc opus sic incipit : « Faustus quidam fuit. »

CAPUT VIII.

Contra Felicem Manichæum. — Libri duo.

Contra *Manichæum* quemdam nomine *Felicem* præsente populo in ecclesia biduo disputavi. Hipponem quippe venerat, eumdem seminaturus errorem, unus enim erat ex doctoribus eorum, quamvis ineruditus liberalibus litteris, sed tamen versutior Fortunato. Gesta sunt ecclesiastica, sed inter meos libros computantur. Duo ergo libri sunt, in quorum secundo

cependant au nombre de mes ouvrages. Le second livre renferme une discussion sur le libre arbitre de la volonté, soit pour le bien, soit pour le mal. Nous n'avons pas cru nécessaire, en face d'un tel adversaire, de traiter à fond cette question de la grâce qui rend vraiment libres ceux dont il a été écrit : « Si le Fils vous délivre, vous serez alors vraiment libres. » (*Jean,* VIII, 38.) Cet ouvrage commence ainsi : « Honorio Augusto sextum consule, septimo idus decembris. »

CHAPITRE IX.

De la Nature du bien.— Un livre.

Le livre de la *Nature du bien* est une réfutation de l'erreur des Manichéens. Il montre que Dieu est immuable en même temps qu'il est le souverain bien ; que toutes les autres natures, soit spirituelles, soit corporelles, viennent de lui et sont bonnes en tant que natures. Il établit ce qu'est le mal, quelle est son origine, combien, après avoir imaginé dans leur folie ces deux natures du bien et du mal, les Manichéens mettent de biens dans la première, et de maux dans la seconde. Ce livre commence ainsi : « Summum bonum, quo superius non est, Deus est. »

CHAPITRE X.

Contre le Manichéen Secundinus. — Un livre.

Je reçus une lettre d'un certain Secundinus qui, dans la hiérarchie manichéenne, appartenait non à leurs élus, mais à leurs auditeurs. Cet homme que je ne connaissais pas même de vue, me reprochait, sur un ton tout à fait amical et respectueux, d'attaquer cette hérésie dans mes ouvrages. Il me suppliait de ne pas continuer, d'embrasser plutôt cette secte et d'en prendre la défense contre la religion catholique. Je lui ai répondu ; et cette réponse a été placée parmi mes ouvrages, et non parmi mes lettres ; parce qu'elle ne portait ni adresse ni signature. Je la fais précéder de la lettre de Secundinus en entier. J'ai donné pour titre à mon livre : *Contre Secundinus, manichéen.* C'est, à mon avis, le meilleur de mes écrits contre cette secte détestable. Il commence ainsi : « Tua in me benevolentia. »

CHAPITRE XI.

Contre Hilaire. — Un livre. — (N'existe plus.)

L'usage de réciter à l'autel, soit avant l'oblation, soit pendant la distribution des offrandes

disputatum est de libero voluntatis arbitrio, sive ad malum operandum, sive ad bonum : sed de gratia qua vere liberi fiunt, de quibus scriptum est : « Si vos filius liberaverit, tunc vere liberi eritis, » (*Joan.,* VIII, 36) diligentius disputare, quoniam talis erat cum quo agebamus, nulla sumus necessitate compulsi. Hoc opus sic incipit : « Honorio Augusto VI, cons. sept. idus decembris. »

CAPUT IX.

De Natura boni. — Liber unus.

Liber *de Natura boni* adversus Manichæos est, ubi ostenditur naturam incommutabilem Deum esse ac summum bonum, atque ab illo esse cæteras naturas sive spiritales sive corporales, atque omnes inquantum naturæ sunt, bonas esse ; et quid vel unde sit malum ; et quanta mala Manichæi ponant in natura boni, et quanta bona in natura mali, quas naturas finxit error ipsorum. Hic liber sic incipit : « Summum bonum, quo superius non est, Deus est. »

CAPUT X.

Contra Secundinum Manichæum. — Liber unus.

Secundinus quidam, non ex eis quos Manichæi electos, sed ex eis quos auditores vocant, quem ne facie quidem noveram, scripsit ad me velut amicus, honorifice objurgans quod oppugnarem litteris illam hæresim, et admonens ne facerem, atque ad eam potius sectandam exhortans, cum ejus defensione, et fidei catholicæ reprehensione. Huic respondi ; sed quia in ejusdem opusculi capite non posui quis cui scriberet, non in epistolis meis, sed in libris habetur. Illic ab exordio conscripta est etiam ejus epistola. Hujus autem voluminis mei titulus est : *Contra Secundinum Manichæum,* quod mea sententia omnibus, quæ adversus illam pestem scribere potui, facile præpono. Hic liber sic incipit : « Tua in me benevolentia. »

CAPUT XI.

Contra Hilarium. — Liber unus.

Inter hæc (*a*) Hilarus quidam vir tribunitius laicus

(*a*) In editis scribitur, *Hilarius et Hilarium.* In Mss. vero, *Hilarus, et Hilarum*, ut imprimi curavimus.

au peuple, des hymnes tirées des psaumes, commençait à s'introduire à Carthage. Cette coutume était partout où il le pouvait, l'objet des violentes attaques d'un certain Hilaire, ancien tribun et simple fidèle, qui animé contre les ministres de Dieu d'une haine inexplicable, quoique assez ordinaire, soutenait que cette coutume était illicite. C'est sur l'ordre de mes frères, que je lui ai répondu dans ce livre que j'ai intitulé : *Contre Hilaire.* Il commence ainsi : « Qui dicunt mentionem Veteris Testamentis. »

CHAPITRE XII.

Questions évangéliques. — Deux livres.

Le premier de ces livres contient l'explication de certains passages de l'Evangile selon saint Matthieu ; le second, d'autres passages de l'Evangile selon saint Luc. Cet ouvrage a pour titre *Questions évangéliques.* Pourquoi de ces deux évangiles n'ai-je traité que les passages contenus dans cet écrit, et quels sont ces passages? mon prologue l'indique suffisamment, et les questions y sont disposées de telle manière, qu'à chacune d'elles correspond un numéro, pour faciliter les recherches du lecteur. Au premier livre, (quest. XXVII) à propos de ce passage de saint Matthieu : « Le Seigneur avait annoncé en particulier sa passion à deux disciples, » (*Matth.*, XX, 17) j'ai été trompé par une faute de mon exemplaire : ce n'est pas *deux* mais *douze* que dit saint Matthieu. Je voulais au second livre, montrer comment il a pu se faire que Joseph, époux de la Vierge Marie, ait eu deux pères, ce qu'on explique en disant que le frère avait épousé la veuve de son frère d'après la loi, pour lui donner des enfants. « Explication faible, ai-je dit à ce propos, par la raison que l'enfant qui naissait devait, d'après la loi, prendre le nom du défunt ; » (quest. V) ce qui est inexact. Prendre le nom du défunt, veut dire en effet, d'après la loi, non pas s'appeler comme lui, mais être appelé son fils (1). Cet ouvrage commence ainsi : « Hoc opus non ita scriptum est. »

CHAPITRE XIII.

Annotations au livre de Job. — Un livre.

Dois-je revendiquer comme mien le livre intitulé : *Annotations au livre de Job*, ou faut-il en regarder comme les auteurs ceux qui ont mis tous leurs efforts et leur bonne volonté à collationner, pour en former un tout, les notes qui se trouvaient en marge dans mon exemplaire?

(1) Booz ayant épousé Ruth, pour donner des enfants à son parent, le fils qui naquit d'elle fut reconnu, il est vrai, d'après le nom du défunt, parce qu'il fut appelé son fils, et ainsi le nom du défunt n'était pas effacé d'Israël ; cependant l'enfant ne portait pas son nom. Saint Augustin s'est étendu sur ce sujet au liv. V *des questions sur le Deutéronome ; question* XLVI.

catholicus, nescio unde adversus Dei ministros, ut fieri adsolet, irritatus, morem qui tunc esse apud Carthaginem cœperat, ut hymni ad altare dicerentur de Psalmorum libro, sive ante oblationem, sive cum distribueretur populo quod fuisset oblatum, maledica reprehensione ubicumque poterat lacerabat, asserens fieri non oportere. Huic respondi jubentibus fratribus, et vocatur liber ipse : *contra Hilarium.* Hic liber sic incipit : « Qui dicunt mentionem Veteris Testamenti.

CAPUT XII.

Quæstiones evangeliorum. — Libri duo.

Sunt quædam expositiones quorumdam locorum ex Evangelio secundum Matthæum, et aliæ similiter secundum Lucam, in unum librum illæ, in alterum istæ redactæ sunt. Titulus operis hujus est : *Quæstiones evangeliorum.* Sed quare illa sola de supradictis evangelicis libris exposita fuerint, quæ his libris meis continentur, et quæ ista sint, prologus meus, adjunctis atque adnumeratis eisdem quæstionibus, ita ut quisque legere quod voluerit, numeros secutus inveniat, satis indicat. In primo ergo libro (quæst., XVII) in eo quod positum est : « Dominum seorsum duobus discipulis suam retulisse passionem, » (*Matth.*, XX, 17) mendositas codicis nos fefellit, nam, duodecim, scriptum est, non, « duobus. » In secundo libro (quæst. V) volens exponere quomodo duos patres potuerit habere Joseph, cujus conjux dicta est virgo Maria, illud quod perhibetur fratrem duxisse defuncti fratris uxorem, ut ei semen secundum legem suscitaret, ideo dixi : « esse infirmum, quoniam qui nasceretur, nomen defuncti lex eum jubebat accipere, » (*Deut.*, XXV, 5) non est verum. Nomen enim defuncti quod dictum est, ad hoc Lex valere præcepit, ut ejus filius diceretur, non ut hoc quod ille vocaretur. Hoc opus sic incipit : « Hoc opus non ita scriptum est. »

CAPUT XIII.

Adnotationes in Job. — Liber unus.

Liber cujus est titulus : *Adnotationes in Job*, utrum meus habendus sit, an potius eorum qui eas, sicut potuerunt vel voluerunt, redegerunt in unum cor-

C'est ce qu'il me serait difficile de décider. Il ne sera donné qu'à très-peu de lecteurs de comprendre et de goûter ces notes; encore ne manqueront-ils pas de rencontrer beaucoup de points d'une obscurité désespérante, parce qu'il arrive fréquemment que, dans les textes expliqués, l'explication elle-même est loin d'être toujours claire. Ensuite le laconisme des propositions engendre une obscurité telle, que le lecteur découragé est obligé de passer beaucoup de choses sans les comprendre. Enfin cet ouvrage fourmille de tant de fautes, dans les copies que nous en avons, qu'il défie toute correction, et que je n'aurais jamais consenti à le signer, s'il ne s'était trouvé entre les mains de mes frères, à l'affection desquels il m'a été impossible de le refuser. Ce livre commence ainsi : « Et opera magna erant ei super terram. »

CHAPITRE XIV.

De la manière d'enseigner les principes de la religion. — Un livre.

Je suis également l'auteur du livre intitulé : *De la manière d'enseigner les principes de la religion aux ignorants.* Je remarque ce passage dans ce livre : « L'ange qui, avec les autres esprits, ses satellites, a désobéi à Dieu par orgueil, et qui est devenu le démon, a fait tort non à Dieu, mais à lui-même, car Dieu sait maintenir dans l'ordre les âmes qui l'abandonnent. » (Ch. XVIII, n. 30.) Il eût mieux valu ici employer le mot *esprits,* puisqu'il était question des anges. Ce livre commence ainsi : « Petisti a me, frater Deogratias. »

CHAPITRE XV.

De la Trinité. — Quinze livres.

1. J'ai mis quelques années à écrire mes quinze livres *sur la Trinité divine;* mais je n'avais pas achevé le douzième, que ceux qui les attendaient avec impatience, trouvant le temps trop long, parvinrent à me les soustraire avant qu'ils eussent atteint le degré de correction que j'aurais pu et que j'aurais voulu leur donner, pour les livrer au public. A la nouvelle de cette soustraction, j'avais résolu de ne pas publier moi-même d'autres exemplaires du même ouvrage qui m'étaient restés, mais de faire connaître ce qui m'était arrivé dans quelque autre de mes écrits. Je n'ai pu résister toutefois aux vives instances de mes frères; j'ai donc fait subir à cet ouvrage toutes les corrections qui m'ont paru nécessaires; je l'ai achevé et je l'ai fait précéder d'une lettre au vénérable Aurélien, évêque de l'Eglise de Carthage, lettre dans laquelle, sous forme de préface, je raconte ce qui

pus descriptas de frontibus codicis, non facile dixerim. Suaves enim paucissimis intelligentibus sunt, qui tamen necesse est offendantur multa non intelligentes; quia nec ipsa verba, quæ exponuntur, ita descripta sunt in multis locis, ut appareat quid exponatur. Deinde brevitatem sententiarum tanta secuta est obscuritas, ut eam lector vix ferre possit, quem necesse est plurima non intellecta transire. Postremo tam mendosum comperi opus ipsum in codicibus nostris ut emendare non possem, nec editum a me dici vellem, nisi quia scio fratres id habere, quorum studio non potuit denegari. Hic liber sic incipit : « Et opera magna erant ei super terram. »

CAPUT XIV.

De catechizandis rudibus. — Liber unus.

Est etiam liber noster *de catechizandis rudibus* hoc ipso titulo prænotatus. In quo libro ubi dixi : « Nec Angelus qui cum spiritibus aliis satellitibus suis superbiendo deseruit obedientiam Dei, et diabolus factus est, aliquid nocuit Deo, sed sibi, novit enim Deus ordinare deserentes se animas (cap. XVIII); convenientius diceretur, se spiritus, quoniam de angelis agebatur. Hic liber sic incipit : « Petisti a me frater Deogratias. »

CAPUT XV.

De Trinitate. — Libri quindecim.

1. Libros *de Trinitate,* quæ Deus est XV, scripsi per aliquot annos. Sed cum eorum duodecimum nondum perfecissem, et eos diutius tenerem quam possent sustinere qui vehementer illos habere cupiebant, subtracti sunt mihi minus emendati quam deberent ac possent, quando eos edere voluissem. Quod posteaquam comperi, quia et alia eorum apud nos exemplaria remanserant, statueram eos jam ipse non edere, sed sic habere ut in alio aliquo opusculo meo quid mihi de his evenerit dicerem : urgentibus tamen fratribus, quibus resistere non valui, emendavi eos quantum emendandos putavi, et complevi et edidi, adjungens eis a capite epistolam, quam scripsi ad venerabilem Aurelium episcopum Carthaginensis ecclesiæ : quo tanquam prologo exposui et quid ac-

était arrivé, quels étaient mes desseins et à quelle fraternelle contrainte j'ai cédé.

2. J'ai dit, au onzième livre, à propos du corps matériel et visible : « C'est donc une folie que d'aimer ce corps. » (Ch. v, n. 9.) Je parle ici de l'amour de ceux qui croient trouver le bonheur dans la possession de l'objet aimé. Dans le cas contraire, en effet, il n'y a pas de folie à aimer dans la beauté physique l'œuvre du Créateur; et cette jouissance de Dieu est un vrai bonheur. Je signale, au même livre, le passage suivant : « Je ne puis, puisque je n'en ai jamais vu, me souvenir d'un oiseau à quatre pattes; mais je puis me figurer cet être imaginaire par la réunion de deux pattes, telles que celles que j'ai constatées dans un certain oiseau que j'ai vu également. » (Ch. x, n. 17.) Je ne me suis pas rappelé, en écrivant ces mots, les quadrupèdes ailés dont parle l'Ecriture. (*Lévit.*, xi, 20.) Elle ne regarde pas, en effet, comme pieds, les deux jambes de derrière dont se servent les sauterelles pour s'élancer. Ces sauterelles, qu'elle nomme pures, sont distinguées par elle des insectes ailés et impurs, tels que les scarabées qui ne s'élancent pas sur leurs jambes de derrière. Tous ces animaux reçoivent, dans l'Ecriture, le nom commun de quadrupèdes ailés.

3. Au douzième livre, ce que j'avance (ch. x, n. 15) comme commentaire de ces paroles de l'Apôtre : « Tout péché que commet l'homme, est en dehors de son corps, » est loin de me satisfaire. L'Apôtre, dans ces autres paroles : « Celui qui commet la fornication pèche contre son propre corps, » (I *Cor.*, vi, 18) a-t-il voulu dire que toute recherche du plaisir comme dernière fin par les satisfactions sensuelles, est nécessairement une fornication? Telle n'est pas, à mon avis, sa pensée, car il y a une foule de voluptés coupables, en dehors de cette fornication, de ce commerce illicite, dont, selon toute apparence, l'Apôtre veut parler ici. Cet ouvrage, moins la lettre qui est en tête, commence ainsi : « Lecturus hæc quæ *de Trinitate* disserimus. »

CHAPITRE XVI.

De l'accord des Evangélistes. — Quatre livres.

Pendant les mêmes années qui voyaient s'achever peu après mes traités *sur la Trinité*, je n'ai cessé, dans les intervalles, d'écrire d'autres ouvrages; et de ce nombre, sont les quatre livres *sur l'accord des Evangélistes*, dirigés contre ceux qui soutiennent calomnieusement qu'il y a désaccord entre eux. Je réfute, dans le premier livre, ceux qui honorent ou qui se figurent honorer dans le Christ le Sage par excellence, et qui re-

cidisset et quid facere mea cogitatione voluissem, et quid fratrum caritate compellente fecissem.

2. In quorum libro undecimo (cap. v) cum de corpore visibili agerem, dixi : « Quocirca id amare, alienari est. » Quod secundum eum amorem dictum est, quo aliquid sic amatur, ut eo fruendo existimet beatum se esse qui hoc amat. Nam non est alienari, in laudem creatoris amare speciem corporalem ut ipso creatore fruens quisque vere beatus sit. Itemque in eodem (cap. x), ubi dixi : « Nec avem quadrupedem memini, quia non vidi; sed phantasiam talem facillime intueor dum alicui formæ volatili, qualem vidi, adjungo alios duos pedes, quales itidem vidi, » hæc dicens non potui recolere volatilia quadrupedia, quæ Lex commemorat. (*Levit.*, xi, 20.) Neque enim computat in pedibus duo posteriora crura quibus locustæ saliunt, quas dicit mundas, et ideo discernit ab immundis talibus volatilibus, quæ non saliunt illis cruribus, sicut sunt scarabæi. Omnia quippe hujusmodi volatilia quadrupedia vocantur in Lege.

3. In duodecimo (cap. x), velut expositio verborum Apostoli, ubi ait : « Omne peccatum quodcumque fecerit homo, extra corpus est, » (I *Cor.*, vi, 18) non mihi satisfacit; nec sic puto intelligendum quod dictum est : « Qui autem fornicatur, in corpus proprium peccat, » tanquam ille hoc faciat, qui propter adipiscenda ea quæ per corpus sentiuntur, ut in his finem boni sui ponat, aliquid agit. Hoc enim longe plura peccata complectitur, quam illa fornicatio quæ concubitu perpetratur illicito, de qua locutum, cum hoc diceret, Apostolum apparet. Hoc opus, excepta epistola quæ postmodum ad ejus caput adjuncta est, sic incipit : « Lecturus hæc quæ *de Trinitate* disserimus. »

CAPUT XVI.

De consensu Evangelistarum. — Libri quatuor.

Per eosdem annos quibus paulatim libros *de Trinitate* dictabam, scripsi et alios labore continuo, interponens eos illorum temporibus, in quibus sunt libri quatuor *de consensu Evangelistarum*, propter eos qui tanquam dissentientibus calumniantur, quorum primus liber adversus illos conscriptus est, qui tanquam maxime sapientem Christum vel honorant vel honorare se fingunt : et ideo nolunt Evangelio credere, quia non ab ipso illa conscripta sunt, sed ab ejus

jettent l'Evangile, parce qu'il est, non son œuvre, mais l'œuvre de ses disciples qui, disent-ils, se seraient abusés jusqu'à faire de lui un Dieu. J'ai dit dans ce livre que « la race des Hébreux avait commencé à Abraham. » (Ch. XIV, n. 21.) On pourrait voir, en effet, dans ce nom d'*Hébreux*, une dérivation du mot *Abraheux;* ce qui est plus probable, toutefois, c'est qu'ils tiennent ce nom de Héber (1), comme je l'ai montré suffisamment, du reste, dans le seizième livre *De la Cité de Dieu.* (Ch. XI.) J'ai dit au second livre, à propos des deux pères de Joseph, qu'il avait été engendré par l'un et adopté par l'autre. (Ch. III, n. 5.) C'est adopté *pour* l'autre que j'aurais dû dire. Tout porte à croire, en effet, que, d'après la loi, il avait été adopté pour le défunt, puisque celui qui l'a engendré avait épousé la veuve de son frère. Dans cette phrase : « Saint Luc remonte à David par le prophète Nathan, dont Dieu se servit pour le punir de son péché, » (ch. IV, n. 12) j'aurais dû dire par Nathan, homonyme du prophète, afin qu'on ne crût point qu'il s'agit ici du même personnage, tandis qu'en réalité, ils n'ont entre eux de commun que le nom. Cet ouvrage commence ainsi : « Inter omnes divinas auctoritates. »

CHAPITRE XVII.

Contre la lettre de Parménien. — Trois livres.

Les mauvais souillent-ils les bons dans l'unité et la communion des mêmes sacrements, et comment se fait-il qu'ils ne les souillent point? Telle est la question que je traite et dont je donne la solution dans mes trois livres dirigés contre la lettre de Parménien, évêque des Donatistes de Carthage, et successeur de Donat; question capitale qui intéresse l'Eglise universelle dont les Donatistes se sont séparés, en la calomniant. Au troisième livre, je cherche à pénétrer le sens de ces paroles de l'Apôtre : « Otez le méchant (malum) du milieu de vous-même; » (I *Cor.*, V, 13) ce qui ne veut pas dire, comme je l'ai avancé, que « chacun doit se corriger du mal qu'il a dans son âme. » (Ch. I, n. 2.) Il s'agit ici du méchant qu'il faut enlever du milieu des bons, but atteint par la discipline ecclésiastique. Cela ressort clairement du grec qui porte, sans équivoque, non pas *ce mal* (hoc malum), mais *ce méchant* (hunc malum). J'ai cependant adopté le premier sens en répondant à Parménien. Cet ouvrage commence ainsi : « Multa quidem alias adversus Donatistas. »

(1) Des auteurs de mérite, parmi les Grecs surtout, émettent une troisième opinion. Les Hébreux, mot qui a le même sens que *transitores*, passagers, voyageurs, tireraient leur nom de ce que le patriarche Abraham, après avoir traversé l'Euphrate, était venu du pays des Chaldéens en Palestine. Voilà pourquoi (*Gen.*, XIV, 13) on donne à Abraham lui-même le nom d'*Hebrœus*, c'est-à-dire, selon les Septante qui traduisirent ce nom, passager, Περάτῃ. Ainsi le portait le manuscrit de saint Augustin qui lui-même (question XXIX *sur la Genèse*), pense qu'Abraham fut appelé Hebræus (*transfluvialis,* passager au delà du fleuve) du pays d'où il était venu.

discipulis, quos existimant ei divinitatem, qua crederetur Deus, errore tribusse. In quo libro quod dixi : « ex Abraham cœpisse gentem Hebræorum, » (c. XIV) est quidem et hoc credibile, ut « Hebræi » velut « Abrahæi; » dicti esse videantur : sed ex illo verius intelliguntur appellati, qui vocabatur Heber, tanquam Heberei, de qua re in lib. sextodecimo (c. XI) *de Civitate Dei* satis disserui. In secundo (cap. III) cum agerem de duobus patribus Joseph : « ab altero dixi genitum, ab altero adoptatum. » Sed dicendum fuit, alteri adoptatum. Defuncto enim, quod magis credendum est, secundum legem fuerat adoptatus; quoniam qui eum genuit, ejus matrem, fratris defuncti conjugem duxerat. Item ubi dixi (*Ibid.*) : « Lucas vero ad ipsum David per Nathan ascendit, per quem prophetam Deus peccatum illius expiavit; » per cujus nominis prophetam, dicere debui, ne putaretur idem fuisse homo cum alter fuerit, quamvis et ipse hoc vocaretur. Hoc opus sic incipit : « Inter omnes divinas auctoritates. »

CAPUT XVII.

Contra epistolam Parmeniani. — Libri tres.

In tribus libris *contra epistolam Parmeniani* Donatistarum Carthaginensis episcopi successorisque Donati, quæstio magna versatur et solvitur : Utrum in unitate et eorumdem communione sacramentorum mali contaminent bonos, et quemadmodum non contaminent disputatur, propter Ecclesiam toto orbe diffusam, cui calumniando schisma fecerunt. In quorum libro tertio (cap. I et II) cum dissereretur, quomodo sit accipiendum quod ait Apostolus : « Auferte malum ex vobis ipsi, » illud quod dici : « ut ex seipso quisque auferat malum, » non sic esse intelligendum, sed sic potius ut homo malus auferatur ex hominibus bonis, quod fit per ecclesiasticam disciplinam, satis Græca lingua indicat, ubi sine ambiguitate scriptum est, ut intelligatur, hunc malum, non, hoc malum, quamvis et secundum istum intellectum responderim Parmeniano. Hoc opus sic incipit : « Multa quidem alias adversus Donatistas. »

CHAPITRE XVIII.

Du Baptême. — Sept livres.

Mes sept livres *sur le Baptême* sont dirigés contre les Donatistes qui essaient de se couvrir de l'autorité du bienheureux Cyprien, évêque et martyr. Je me suis attaché à montrer, dans cet ouvrage, que les lettres et la conduite de Cyprien étaient l'arme la plus puissante pour combattre les Donatistes, pour leur fermer la bouche et détruire les arguments qu'ils invoquent en leur faveur contre l'Eglise catholique. Partout où dans ces livres (liv. I, ch. XVII; III, XVIII; IV, III, IV) j'ai dit que « l'Eglise est sans tache ni ride, » (*Ephés.*, V, 27) il faut entendre non pas qu'elle l'est déjà, mais qu'elle se prépare à l'être, au jour de la manifestation de sa gloire. Ici-bas, l'ignorance et les faiblesses de ses membres la forcent de s'écrier tous les jours : « Pardonnez-nous nos offenses. » (*Matth.*, VI, 12.) Je dis au quatrième livre « que le martyre peut remplacer le baptême, » (ch. XXII, n. 29) et je cite le larron comme exemple; exemple assez peu concluant, puisqu'on ne peut affirmer qu'il n'ait pas été baptisé. A propos des vases d'or et d'argent placés dans la grande maison (ch. LI, n. 59), j'ai cru, avec Cyprien, qu'ils signifiaient les bons, de même que les méchants étaient figurés par les vases de bois et d'argile. (CYPRIEN, Epist. LI, *ad Maximum*, etc.) J'appliquais aux premiers cette parole : « Les uns sont des vases d'honneur, » et aux autres celles-ci : « Les autres sont des vases d'ignominie. » (II *Tim.*, II, 20.) J'ai trouvé plus tard dans Tychonius une explication qui, toute réflexion faite, m'a paru meilleure. D'après lui, les vases d'honneur et d'ignominie pourraient se trouver dans les vases d'or et d'argent, comme dans les vases de bois et d'argile, sans être exclusivement figurés par les uns ou par les autres. Cet ouvrage commence ainsi : « In eis libris quos adversus epistolam Parmeniani. »

CHAPITRE XIX.

Contre les écrits donatistes apportés par Centurius. — Un livre. — (Il n'existe plus.)

Au milieu de nos incessantes discussions avec les Donatistes, il arriva qu'un laïque apporta dans l'Eglise, pour nous les opposer, quelques-uns de leurs arguments qu'il exposait oralement ou qui étaient écrits faibles et bien peu nombreux témoignages sur lesquels prétend s'appuyer cette secte. J'y ai répondu en quelques mots. J'ai donné à cet opuscule ce titre : *Contre les écrits donatistes apportés par Centurius.* Il commence

CAPUT XVIII.

De Baptismo. — Libri septem.

Contra Donatistas auctoritate beatissimi episcopi et martyris Cypriani se defendere molientes, septem libros *de Baptismo* scripsi, in quibus docui nihil sic valere ad refellendos Donatistas, et ad eorum prorsus ora claudenda, ne adversus catholicam suum schisma defendant, quomodo litteras factumque Cypriani. Ubicumque autem in his libris (Lib. I, c. XXVII, et lib. III, c. XVIII, et lib. IV, c. III, IV et X) commemoravi : « Ecclesiam non habentem maculam aut rugam, » non sic accipiendum est quasi jam sit, sed quæ præparatur ut sit quando apparebit etiam gloriosa. Nunc enim propter quasdam ignorantias et infirmitates membrorum suorum, habet unde quotidie tota dicat : « Dimitte nobis debita nostra. » (*Matth.*, VI, 12.) In quarto libro (cap. XXII) cum dicerem : « vicem baptismi posse habere passione, » non satis idoneum posui illius latronis exemplum, qui utrum non fuerit baptizatus, incertum est. In libro septimo de vasis aureis et argenteis in domo magna constitutis, sensum Cypriani secutus sum, qui hæc accepit in bonis : in malis autem lignea et fictilia, ad illa referens quod dictum est : « Alia quidem in honorem » (II *Tim.*, II, 20) : ad hæc autem quod dictum est : « Alia vero in contumeliam. » Sed magis approbo quod apud Tychonium postea reperi vel adverti, in utrisque intelligendum quædam in honorem, non sola scilicet aurea et argentea; et rursus in utrisque quædam in contumeliam, non utique sola lignea et fictilia. Hoc opus sic incipit : « In eis libris quos adversus epistolam Parmeniani. »

CAPUT XIX.

Contra quod attulit Centurius a Donatistis. — Liber unus.

Cum adversus partem Donati multa crebris disputationibus ageremus, attulit ad Ecclesiam quidam laicus tunc eorum nonnulla contra nos dictata vel scripta in paucis velut testimoniis, quæ suæ causæ suffragari putant, his brevissime respondi. Hujus libelli titulus est : *Contra quod attulit Centurius a Do-*

ainsi : « Dicis eo quod scriptum est a Salomone : Ab aqua aliena abstinete. »

CHAPITRE XX.

Sur les demandes de Janvier. — Deux livres.

Les deux livres intitulés : *Sur les demandes de Janvier*, renferment au sujet des sacrements un grand nombre de discussions sur les usages généraux ou particuliers de l'Eglise, qui varient avec les lieux. Bien que nécessairement incomplets, ces livres répondent cependant d'une manière satisfaisante aux questions proposées. Le premier est une lettre, elle porte en tête, en effet, et le nom de l'auteur et le nom de celui à qui il écrit. Si elle est placée parmi mes ouvrages, c'est que le second livre, outre qu'il ne porte pas mon nom, est beaucoup plus étendu et embrasse un plus grand nombre de questions. En parlant de la manne, je dis au premier livre : « Qu'elle avait pour chacun la saveur propre qu'il désirait. » (ch. III, n. 4.) A moins de m'appuyer sur le livre de la Sagesse, dont les Juifs ne reconnaissent pas l'autorité canonique, je ne vois pas pour moi la possibilité de prouver cette assertion. Que cette merveille ait eu lieu en faveur des Juifs fidèles, cela est possible ; mais elle ne fut pas accordée à ceux qui murmuraient contre Dieu, car ils auraient à coup sûr cessé de désirer une autre nourriture, du moment où la manne aurait eu pour eux la saveur qu'ils désiraient. Cet ouvrage commence ainsi : « Ad ea quæ me interrogasti. »

CHAPITRE XXI.

Du Travail des moines. — Un livre.

Voici ce qui m'obligea à écrire le livre *sur le Travail des moines*. Au moment où les monastères commencèrent à s'établir à Carthage, les uns, parmi les moines, pourvoyaient à leur nourriture, suivant le conseil de l'Apôtre, du travail de leurs mains ; d'autres au contraire, voulaient vivre des offrandes des personnes pieuses, à ce point de ne rien faire pour acquérir et compléter le nécessaire, prétendant avec orgueil accomplir par là d'une manière plus parfaite ce précepte de l'Evangile : « Regardez les oiseaux du ciel et les lis des champs. » (*Matth.*, VI, 26.) Ce fut une cause de troubles et de contestations pour l'Eglise ; la discorde avait gagné ceux des simples fidèles qu'animait un zèle ardent, et les avait divisés en deux camps. Il faut ajouter que plusieurs de ceux qui prétendaient qu'on ne devait pas travailler ne se rasaient pas la tête. Enfin, grâce à l'animosité des partis, les uns attaquant, les autres défendant les moines, le trouble ne faisait qu'aug-

natistis. Et incipit sic : « Dicis eo quod scriptum est a Salomone : Ab aqua aliena abstine te. »

CAPUT XX.

Ad inquisitiones Januarii. — Libri duo.

Libri duo, quorum est titulus : *ad inquisitiones Januarii,* multa de sacramentis continent disputata, sive quæ universaliter, sive quæ partiliter, id est non peræque in omnibus locis observat Ecclesia, nec tamen commemorari omnia potuerunt, sed satis ad inquisita responsum est : quorum librorum prior, epistola est, habet quippe in capite quis ad quem scribat; sed ideo inter libros annumeratur hoc opus, quoniam sequens qui nomina nostra non habet, multo est prolixior, et in eo multo plura tractantur. In primo igitur (cap. III) quod de manna dixi : « quia unicuique secundum propriam voluntatem in ore sapiebat, » non mihi occurrit unde possit probari, nisi ex libro Sapientiæ (*Sap.*, XVI, 20), quem Judæi non recipiunt in auctoritatem canonicam ; quod tamen fidelibus potuit provenire, non illis adversus Deum murmuratoribus, qui profecto alias escas non desiderarent, si hoc eis saperet manna quod vellent. Hoc opus sic incipit : « Ad ea quæ me interrogasti. »

CAPUT XXI.

De Opere Monachorum. — Liber unus.

Ut *de Opere Monachorum* librum scriberem, illa necessitas compulit, quod cum apud Carthaginem monasteria esse cœpissent, alii se suis manibus transigebant, obtemperantes Apostolo : alii vero ita ex oblationibus religiosorum vivere volebant, ut nihil operantes, unde necessaria vel haberent vel supplerent, se potius implere præceptum evangelicum existimarent atque jactarent, ubi Dominus ait : « Respicite volatilia cœli et lilia agri. » (*Matth.*, VI, 26.) Unde etiam inter laicos inferioris propositi, sed tamen studio ferventes, existere cœperant tumultuosa certamina, quibus Ecclesia turbaretur, aliis hoc, aliis aliud defendentibus. Huc accedebat quod criniti erant quidam eorum, qui operandum non esse dicebant. Unde contentiones, hinc reprehendentium, inde quasi

menter. C'est pourquoi le vénérable vieillard Aurélius, qui dirigeait l'Eglise de cette ville, me chargea d'écrire sur ce sujet; ce que je fis. Ce livre commence ainsi : « Jussioni tuæ, sancte frater Aureli. »

CHAPITRE XXII.

Du Bien conjugal. — Un livre.

1. L'hérésie de Jovinien qui prétendait égaler le mérite de la chasteté conjugale à celui de la virginité, fit tant de progrès à Rome, que plusieurs personnes consacrées à Dieu dont les mœurs avaient été l'abri de tout soupçon, s'étaient, disait-on, laissées entraîner au mariage. Elles avaient été surtout impressionnées par cet argument de Jovinien : Etes-vous donc meilleures que les saintes femmes Sara, Suzanne, Anne? et par l'exemple des autres femmes que loue la sainte Ecriture et auxquelles elles n'eussent pu, à coup sûr, se croire ni supérieures, ni même égales; même tactique à l'égard des religieux dont il ébranlait la vertu par la comparaison qu'il faisait de leur vie avec celle des patriarches. Cette monstrueuse erreur rencontra dans l'Eglise romaine la plus grande et la plus énergique opposition. Mais si on n'osait plus se faire le champion déclaré de cette doctrine, on se la murmurait tout bas à l'oreille. Le poison se répandait ainsi mystérieusement et il devint nécessaire d'en arrêter les progrès par tous les moyens que Dieu mettait à notre disposition. En effet, on affectait de dire que si on avait répondu à Jovinien, ce n'avait pas été en exaltant le mariage, mais plutôt en le rabaissant. J'ai donc écrit un livre intitulé : *du Bien conjugal.* Il est bien évident qu'il s'agit ici de l'union de corps mortels : j'ai donc laissé de côté la question de la propagation du genre humain avant qu'il n'eût mérité la mort par le péché; question qui, à mon avis, occupe une assez grande place dans les écrits que j'ai composés postérieurement.

2. J'ai dit dans un certain endroit de cet ouvrage : « Le mariage est à la conservation du genre humain ce que la nourriture est à la conservation de l'homme. Cette double fonction est accompagnée d'un certain plaisir charnel qui ne peut être une passion, s'il est modéré et maintenu dans les limites naturelles. » (Ch. XVI, n. 18.) J'ai voulu dire ici que le bon et légitime usage de la passion ne constitue pas une passion (1). De même en effet, que l'abus

(1) En supprimant le mot *libidinis*, on ne voyait plus trop en quoi consistait la révision de ce passage. La pensée de saint Augustin est d'établir que les relations conjugales quelque modérées, quelque réglées qu'on les suppose, ne sont jamais entièrement exemptes de passion. Car ce que le même saint docteur nous représente comme la cause du vice originel, les relations des époux entre eux, quelque légitimes, quelque honnêtes qu'elles soient, ne sont jamais sans le feu de la passion, et ne s'arrêtent pas seulement au but que se propose la raison mais cherchent à satisfaire la passion elle-même. (Voyez le livre *du mariage et de la concupiscence*, ch. XXIV.)

(*a*) pugnantium pro partium studiis augebantur. Propter hæc venerabilis senex Aurelius, Ecclesiæ ipsius civitatis episcopus, ut hinc aliquid scriberem jussit, et feci. Hic liber sic incipit : « Jussioni tuæ, sancte frater Aureli. »

CAPUT XXII.

De Bono conjugali. — Liber unus.

1. Joviniani hæresis sacrarum virginum meritum æquando pudicitiæ conjugali tantum valuit in urbe Roma, ut nonnullas etiam sanctimoniales de quarum pudicitia suspicio nulla præcesserat, dejecisse in nuptias diceretur, hoc maxime argumento cum eas urgeret dicens : « Tu ergo melior quam Sara, melior quam Susanna sive Anna? » et cæteras commemorando testimonio sanctæ Scripturæ commendatissimas feminas, quibus se illæ meliores, vel etiam pares cogitare non possent. Hoc modo etiam virorum sanctorum sanctum cœlibatum, commemoratione patrum conjugatorum et comparatione frangebat. Huic monstro sancta Ecclesia quæ ibi est, fidelissime ac fortissime restitit. Remanserant autem istæ disputationes ejus in quorumdam sermunculis ac susurris, quas palam suadere nullus audebat. Sed etiam occulte venenis repentibus, facultate quam donabat Dominus, occurrendum fuit : maxime quoniam jactabatur Joviniano responderi non potuisse cum laude, sed cum vituperatione nuptiarum. Propter hoc librum edidi, cujus inscriptio est : *de Bono conjugali.* Ubi de propagatione filiorum prius quam homines mortem peccando mererentur, quoniam concubitus mortalium corporum res videtur, quæstio magna dilata est : sed in aliis postea litteris nostris, satis quantum arbitror, explicatur.

2. Dixi etiam quodam loco : « Quod enim est cibus ad salutem hominis, hoc est concubitus ad salutem generis, et utrumque non est sine delectatione carnali, quæ tamen modificata et temperantia refrenante, in usum naturalem redacta, libido esse non potest. » Quod ideo dictum est, quoniam libido non est bonus et rectus usus libidinis. Sicut enim malum

(*a*) Editi habent, *pugnantium.* Sed melius aliquot e Mss. *purgantium*, id est reprehensionis causam a Monachis depellentium.

de choses bonnes est coupable, de même le bon usage des choses mauvaises est légitime : question qui, du reste, a reçu ailleurs de plus larges explications dans ma polémique contre ces hérétiques de nouvelle date, les Pélagiens. J'ai dit aussi d'Abraham : « Le patriarche Abraham, qui ne vécut pas sans épouse, poussa ici l'obéissance jusqu'à être prêt à se priver de son fils unique, et à l'immoler lui-même. » (Ch. XXIII, n. 31.) Je n'approuve pas cette manière de parler ; ne vaut-il pas mieux croire, en effet, avec saint Paul, dans son Epître aux Hébreux (*Hébr.*, XI, 19), qu'Abraham était convaincu que son fils, après avoir été sacrifié, ressusciterait et lui serait rendu? Ce livre commence ainsi : « Quoniam unusquisque homo, humani generis pars est. »

CHAPITRE XXIII.

De la sainte Virginité. — Un livre.

On attendait généralement après mon ouvrage sur le *Bien conjugal* quelque traité *sur la sainte virginité.* Je l'entrepris sans retard. La virginité est un don de Dieu ; c'est un don suréminent et qui demande, pour être gardé fidèlement, la plus profonde humilité. Voilà ce que je m'efforçai de démontrer dans un seul livre. Cet ouvrage commence par ces mots : « Librum *de Bono conjugali* nuper edidimus. »

CHAPITRE XXIV.

De la Genèse au sens littéral. — Douze livres.

1. A la même époque, j'écrivis douze livres *sur la Genèse*, à partir du commencement jusqu'à l'expulsion d'Adam du paradis terrestre alors que la garde de l'arbre de vie fut confiée à un ange armé d'une épée flamboyante. Onze livres avaient été consacrés à traiter ce sujet, et j'y ajoutai un douzième où je discutai plus à fond la question du paradis. Ces livres sont intitulés : *de la Genèse au sens littéral*, c'est-à-dire, non pas selon l'interprétation allégorique, mais selon la réalité des événements. Dans cet ouvrage, il y a plus de questions soulevées que de solutions données, et parmi ces dernières très-peu qui soient certaines. Quant aux autres, je ne les indique que comme matières à examiner. Ces livres, bien que commencés après le traité *de la Trinité*, ont été cependant terminés avant lui : mais j'en fais la révision dans l'ordre où ils ont été composés.

2. Je signale au cinquième livre, (ch. XIX, n. 38) et partout où il se rencontrerait dans cet ouvrage, ce passage : « La race, à qui la promesse a été faite, a été préparée par les anges et par l'entremise d'un médiateur. » (*Galat.*, III, 19.) Vérification faite des textes les plus authentiques, surtout du texte grec, j'ai vu que l'Apôtre

est male uti bonis, ita bonum est bene uti malis, de qua re alias, maxime contra novos hæreticos Pelagianos diligentius disputavi. De Abraham quod dixi : « Ex hac obedientia pater ille Abraham, qui sine uxore non fuit, esse sine unico filio et a se occiso paratus fuit, » non satis approbo. Magis enim filium, si esset occisus, resuscitatione sibi mox fuisse reddendum, credidisse credendus est, sicut in epistola legitur quæ est ad Hebræos. (*Hebr.*, II, 19.) Hic liber sic incipit : « Quoniam unusquisque homo, humani generis pars est. »

CAPUT XXIII.

De sancta Virginitate. — Liber unus.

Posteaquam scripsi de Bono conjugali, expectabatur ut scriberem *de sancta Virginitate*, nec distuli : atque id Dei munus, et quam magnum, et quanta humilitate custodiendum esset, uno sicut potui volumine ostendi. Hic liber sic incipit : « Librum *de Bono conjugali* nuper edidimus. »

CAPUT XXIV.

De Genesi ad litteram. — Libri duodecim.

1. Per idem tempus *de Genesi* libros XII scripsi ab exordio, donec de paradiso dimissus est Adam et flammea romphæa posita est custodire viam ligni vitæ. Cum autem ad hoc usque undecim libri peracti essent, duodecimum addidi, in quo diligentius de paradiso disputatum est. Titulus eorum librorum inscribitur *de Genesi ad litteram* : id est non secundum allegoricas significationes, sed secundum rerum gestarum proprietatem. In quo opere plura quæsita quam inventa sunt : et eorum quæ inventa sunt, pauciora firmata : cætera vero ita posita, velut adhuc requirenda sint. Hos sane libros posterius cœpi, sed prius terminavi quam *de Trinitate* : ideo eos nunc ordine, quo cœpi, recolui.

2. In quinto libro (cap. XIX), et ubicumque in eis libris posui, « de semine cui repromissum est, quod dispositum sit per Angelos in manu mediatoris : » (*Gal.*, III, 19) non sic habet Apostolus, sicut veriores

ne s'est point exprimé de la sorte. Ces paroles s'appliquent à la loi, non à la race ; contre-sens qui se trouve dans un grand nombre d'exemplaires latins. J'ai dit au sixième livre : « Adam, par le péché, a perdu l'image de Dieu, à la ressemblance de qui il a été créé. » (Ch. XXVII, XXVIII.) J'ai voulu dire ici, non pas qu'il ne reste plus en lui aucune trace de cette image, mais seulement qu'elle a été tellement défigurée, qu'elle avait besoin d'être réparée. Au douzième livre, en parlant de l'enfer, (ch. XXXIII, n. 62) j'aurais dû à mon avis, enseigner clairement qu'il est placé sous terre, au lieu de donner simplement la raison de cette croyance et de cette opinion populaire, comme s'il ne s'agissait que d'une fable. Cet ouvrage commence ainsi « Omnis divina Scriptura bipartita est. »

CHAPITRE XXV.

Contre les lettres de Pétilien. — Trois livres.

Je n'avais pas terminé les livres *sur la Trinité* non plus que les livres du *Commentaire littéral sur la Genèse*, qu'il me fallut d'urgence répondre au Donatiste Pétilien, qui attaquait dans ses lettres la vérité catholique. Cette polémique donna lieu à trois livres. Je répondis dans le premier, le plus promptement et le plus fortement qu'il me fut possible, à la première partie seulement de la lettre que Pétilien écrivait aux siens, partie la moins étendue et la seule de toute la lettre qui fût alors tombée entre mes mains. Cette lettre elle-même dans son entier est adressée aux catholiques, mais elle forme un tout avec les deux livres qui la suivent, parce que ceux-ci ont le même objet. Je pus enfin avoir la lettre tout entière, et le zèle que je mis à y répondre n'est comparable qu'à celui que je déployai contre Faustus, le Manichéen. C'est un dialogue, en effet, dans lequel je réponds article par article à ses propres arguments. La première partie de ma réfutation, avant que j'aie pu répondre à la lettre tout entière, parvint à Pétilien qu'elle mit en fureur ; il s'efforça de répliquer néanmoins, en disant contre moi tout ce qui lui vint à l'esprit, mais sans dire un seul mot de la question. Il était facile de s'en convaincre en rapprochant nos deux écrits, mais j'ai voulu le démontrer moi-même pour les esprits plus lents à comprendre. C'est ce qui explique l'addition d'un troisième livre à mon ouvrage. De ces trois livres, le premier commence ainsi : « Nosti nos sæpe voluisse ; » le second : « Primis partibus epistolæ Petiliani ; » et le troisième : « Legi, Petiliane, litteras tuas. »

codices post inspexi, maxime græcos. De Lege enim dictum est, quod tanquam de semine dictum multi latini codices habent per interpretantis errorem. In sexto libro (cap. XXVII et XXVIII) quod dixi : « Adam imaginem Dei, secundum quam factus est, perdidisse peccato, » non sic accipiendum est, tanquam in eo nulla remanserit, sed quod tam deformis, ut reformatione opus haberet. In duodecimo de inferis (cap. XXXIII), magis mihi videor docere debuisse, quod sub terris sint, quam rationem reddere cur sub terris esse credantur, sive dicantur, quasi non ita sit. Hoc opus sic incipit : « Omnis divina Scriptura bipartita est. »

CAPUT XXV.

Contra litteras Petiliani. — Libri tres.

Antequam finirem libros *de Trinitate*, et libros *de Genesi ad litteram*, irruit causa respondendi litteris Petiliani Donatistæ, quas adversus Catholicam scripsit, quam differre non potui. Et scripsi in hanc rem tria volumina, quorum primo primæ parti epistolæ ipsius, quam scripsit ad suos, quia non tota in nostras manus venerat, sed prior parva pars ejus, quanta potui celeritate et veritate respondi. Etiam ipsa epistola est ad nostros, sed ideo inter libros habetur, quia cæteri duo in eadem causa libri sunt. Postea quippe invenimus totam, eique tanta diligentia respondi, quanta Fausto Manichæo, verba scilicet ejus sub ipsius nomine prius ponens particulatim, et sub meo per singula responsionem meam. Sed prius quod scripseram, antequam totam reperiremus, pervenit ad Petilianum : et iratus respondere conatus est, in me potius dicens quidquid (*a*) eum libuit, in causa vero omnino deficiens : quod cum posset collatis utriusque nostrum scriptis facillime adverti, tamen propter tardiores hoc ipse respondendo demonstrare curavi, sic est additus eidem nostro operi liber tertius. Hoc opus in primo libro sic incipit : « Nosti nos sæpe voluisse. » In secundo autem sic : « Primis partibus epistolæ Petiliani. » In tertio autem sic : « Legi, Petiliane, litteras tuas. »

(*a*) Editi habent, *ei libuit*. Mss. porro, *eum libuit*, quem loquendi modum Augustino receptum non insuper habendum esse duximus. Nam eo minus perspecto accidit, ut sermo S. August., *de B. Joan. Decollat.*, in breviariis corrupte sic ederetur : *Eum tamen non sic habebat*, pro, *non sic libebat ut sæviret.*

CHAPITRE XXVI.

A Cresconius, grammairien, du parti de Donat. — Quatre livres.

Un certain Cresconius, grammairien du parti de Donat, avait eu connaissance de la lettre dans laquelle je réponds à la première partie de celle de Pétilien, qui était tombée entre mes mains. Il crut devoir me réfuter, ce qu'il essaya de faire dans une lettre qu'il m'adressa. Ma réponse à cet écrit comprend quatre livres; les trois premiers renferment la réfutation générale de ses erreurs. La querelle des Maximianistes qui, après s'être séparés des Donatistes, avaient été condamnés par eux et avaient vu cependant quelques-uns d'entre eux rétablis par les Donatistes dans leurs dignités sans que le baptême qu'ils avaient reçu en dehors de leur communion eût été renouvelé, cette querelle, dis-je, me paraissait à elle seule fournir une réponse péremptoire à tous les arguments de Cresconius: de là un quatrième livre, dans lequel je me suis efforcé d'établir la vérité avec autant de soin et d'évidence que je l'ai pu. Ces livres sont postérieurs aux édits de l'empereur Honorius contre les Donatistes. Cet ouvrage commence par ces mots : « Quando ad te, Cresconi, mea scripta pervenire possent ignorans. »

CHAPITRE XXVII.

Preuves et témoignages contre les Donatistes. — Un livre. — (Il n'existe plus.)

Je pris soin ensuite de faire parvenir aux Donatistes les documents qui, en prouvant leur erreur, établissaient en même temps la vérité catholique; documents que me fournirent soit les archives publiques, soit les actes ecclésiastiques, soit les livres canoniques. J'ai tout d'abord annoncé que je tenais ces documents à leur disposition, voulant ainsi provoquer une demande de leur part s'il était possible. Quand la lettre où je leur promettais ces documents leur fut parvenue, un adversaire inconnu les attaqua dans un écrit anonyme où il se présentait sous le nom de Donatiste. Je lui ai répondu par un autre livre, et j'ai voulu réunir les documents promis au même livre où je les promettais, de manière à ne former qu'un seul volume. Cet ouvrage parut ainsi précédé d'une annonce que je fis placarder sur les murs de la basilique qui avait appartenu aux Donatistes, et je l'intitulai : *Preuves et témoignages contre les Donatistes.* Un examen attentif des consulats me fit remarquer un anachronisme évident que j'ai commis dans ce livre au sujet de l'absolution de Félix d'Aptonge, qui avait ordonné Cécilien; absolu-

CAPUT XXVI.

Ad Cresconium grammaticum partis Donati. — Libri quatuor.

Grammaticus etiam quidam Donatista Cresconius, cum invenisset epistolam meam, qua primas partes, quæ in manus nostras tunc venerant epistolæ Petiliani redargui, putavit mihi esse respondendum, et hoc ipsum scripsit ad me. Cui operi ejus libris quatuor respondi, ita sane ut tribus peragerem quod universa responsio flagitabat. Sed cum viderem de sola Maximianensium causa, quos suos schismaticos damnaverunt, et eorum aliquos rursus in suis honoribus receperunt, baptismumque ab eis extra suam communionem datum non repetiverunt, responderi posse ad cuncta quæ scripsit, etiam quartum librum addidi, in quo idipsum quantum potui diligenter atque evidenter ostendi. Hos autem quatuor libros quando scripsi, jam contra Donatistas leges dederat Honorius Imperator. Hoc opus sic incipit : « Quando ad te, Cresconi, mea scripta pervenire possent ignorans. »

CAPUT XXVII.

Probationum et testimoniorum contra Donatistas. — Liber unus.

Post hæc ut ad Donatistas pervenirent contra eorum errorem et pro catholica veritate necessaria documenta curavi, sive de ecclesiasticis, sive de publicis Gestis, sive de Scripturis canonicis. Et primo ad illos eadem promissa direxi, ut ipsi ea, si fieri posset, exposcerent. Quæ cum venissent in eorum quorumdam manus, nescio quis exstitit, qui suo nomine tacito contra hæc scriberet, ita se confitens Donatistam, tanquam hoc vocaretur. Cui ego respondens, alium librum scripsi. Illa vero documenta quæ promiseram, eidem libello quo eadem promiseram junxi, et ex utroque unum esse volui : eumque sic edidi, ut in parietibus basilicæ quæ Donatistarum fuerat, prius propositus legeretur, cujus titulus est : *Probationum et testimoniorum contra Donatistas.* In quo libro absolutionem Felicis (a) Aptungensis ordinatoris Cæciliani, non hoc ordine posuimus quo postea nobis claruit, Consulibus diligenter inspectis, sed tanquam post

(a) In Mss. pluribus et potioribus hic et infra, cap. XXXIV, scribitur, *Aptugnensis,* quibus consentit Am. necnon infra Er. At in aliis quibusdam, *Aptugenensis.*

tion qui précéda l'ordination de Cécilien au lieu de lui être postérieure, comme je l'avais dit. A propos de ce témoignage de l'apôtre saint Jude : « Ces gens qui se séparent d'eux-mêmes et mènent une vie animale et ne possèdent pas l'esprit, » (*Jude*, I, 19) j'ai ajouté : « C'est d'eux que l'apôtre saint Paul a dit : L'homme animal ne comprend pas ce qui est de l'esprit de Dieu. » (I *Cor.*, II, 14.) Or, ces schismatiques entièrement retranchés de l'Eglise ne peuvent pas être mis sur le même pied d'égalité avec ceux que saint Paul appelle des petits enfants en Jésus-Christ, encore incapables de prendre une nourriture solide, et qu'il nourrit du lait de sa doctrine. (*Ibid.*, III, 1, 2.) En effet, les premiers peuvent-ils être appelés des petits enfants ? Evidemment non ; il faut plutôt les compter parmi les morts et les enfants perdus, dont on peut dire à bon droit si quelqu'un d'eux rentre dans le sein de l'Eglise : « Il était mort, et il est ressuscité ; il était perdu, et il est retrouvé. » (*Luc*, XV, 32.) Ce livre commence de la sorte : « Qui timetis consentire Ecclesiæ catholicæ. »

CHAPITRE XXVIII.

Contre un Donatiste inconnu. — Un livre. — (Il n'existe plus.)

L'autre livre auquel je fais allusion plus haut est intitulé : *Contre un Donatiste inconnu ;* et je signale, dans cet ouvrage, le même anachronisme au sujet de l'absolution de celui qui ordonna Cécilien. De plus : « La multitude de l'ivraie, ai-je dit, représente toutes les hérésies, » proposition où il manque un adverbe nécessaire. Il fallait dire, en effet, ou bien : représente *aussi* toutes les hérésies ; ou bien : représente *encore* toutes les hérésies. Autrement, on pourrait croire qu'il n'y a d'ivraie qu'en dehors de l'Eglise, et que l'Eglise est pure de toute ivraie. L'Eglise cependant est ce royaume de Jésus-Christ dont les anges, au temps de la moisson, viendront arracher tous les scandales. (*Matth.*, XIII, 34, 42.) Sur quoi le martyr saint Cyprien a dit : « L'ivraie que nous apercevons dans l'Eglise ne doit point ébranler notre foi ni notre charité, au point que la vue de cette ivraie nous inspire de l'éloignement pour l'Eglise. » (S. CYPR., lettre 51 *à Maximus.*) Opinion que nous avons soutenue ailleurs, et surtout dans nos conférences contre ces mêmes Donatistes. Ce livre commence ainsi : « Probationes rerum necessariarum quodam breviculo collectas promisimus. »

CHAPITRE XXIX.

Avertissement aux Donatistes sur les Maximianistes. — Un livre.

Un grand nombre de personnes qui dési-

Cæcilianum fuerit absolutus, cum ante sit factum. Illud etiam quod commemorato Judæ apostoli testimonio, ubi ait : « Ii sunt qui segregant semetipsos, animales, spiritum non habentes, » (*Jud.*, I, 19) adjunxi etiam dicens : « De quibus et Paulus apostolus dicit : Animalis autem homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei : » (I *Cor.*, II, 14) non sunt isti illis coæquandi, quos omnino ab Ecclesia schisma præcidit. Istos quippe idem apostolus Paulus parvulos dicit esse in Christo (*Ibid.*, III, 1), quos nondum escam valentes capere, lacte nutrit tamen : illi autem non in filiis parvulis, sed in mortuis et perditis computandi sunt, ut si quis eorum correctus Ecclesiæ fuerit copulatus, recte de illo dici possit : Mortuus erat et revixit : perierat, et inventus est. (*Luc.*, XV, 32.) Hic liber sic incipit : « Qui timetis consentire Ecclesiæ catholicæ. »

CAPUT XXVIII.

Contra Donatistam nescio quem. — Liber unus.

Alterius libri quem supra commemoravi, titulum esse volui. *Contra nescio quem Donatistam*, ubi similiter de absolutione ordinatoris Cæciliani verus ordo temporis non est. Illud etiam quod dixi : « Ad multitudinem zizaniorum, ubi intelliguntur omnes hæreses, » minus habet unam necessariam conjunctionem : dicendum enim fuit, ubi intelliguntur et omnes hæreses, aut, ubi intelliguntur etiam omnes hæreses. Nunc vero ita dictum est, quasi præter Ecclesiam tantummodo sint zizania, non etiam in Ecclesia, cum ipsa sit regnum Christi, de quo collecturi sunt Angeli ejus messis tempore omnia scandala. Unde et Cyprianus martyr (CYPR., ep. 51 *ad Maximum*, etc.) : « Etsi videntur, inquit, in ecclesia esse zizania, non tamen impediri debet aut fides aut caritas nostra, ut quoniam zizania esse in Ecclesia cernimus, ipsi de Ecclesia recedamus. » Quem sensum etiam nos alias, et maxime adversus eosdem præsentes Donatistas in collatione defendimus. Hic liber sic incipit : « Probationes rerum necessariarum quodam breviculo collectas promisimus. »

CAPUT XXIX.

Admonitio Donatistarum de Maximianistis. — Liber unus.

Cum viderem multos legendi labore impediri a dis-

raient connaître le ridicule et la fausseté de la doctrine de Donat, reculaient devant la fatigue d'une longue lecture. Je me suis donc déterminé à composer un petit livre excessivement court où j'ai pensé qu'il suffisait de faire connaître les Maximianistes. La facilité de copier cet opuscule devait le rendre très-populaire et sa brièveté le graver aisément dans la mémoire. Je lui donnai pour titre : *Avertissement aux Donatistes sur les Maximianistes.* Il commence par ces mots : « Quicumque calumniis hominum et criminationibus movemini. »

CHAPITRE XXX.

De la divination des démons. — Un livre.

Vers la même époque, à la suite d'une discussion, je fus obligé d'écrire un ouvrage qui, comme l'indique son titre, traite de la divination des démons, et renferme quelque part ce passage : « Il suffit aux démons que l'âme de l'homme se trahisse par certains signes physiques pour connaître facilement ses dispositions, non-seulement celles qu'elle exprime par la parole, mais celle qu'elle conçoit dans sa pensée. » (Ch. V, n. 9.) Proposition trop hasardée sur un sujet obscur. Que les démons parviennent à cette connaissance, certains faits sont là pour le prouver; mais que la pensée de l'homme se trahisse pour eux par certains signes physiques qui nous échappent ou d'une autre manière, en dehors des manifestations physiques, ce sont là des questions très-difficiles ou plutôt impossibles à résoudre pour les hommes. Ce livre commence ainsi : « Quodam die in diebus sanctis octavarum. »

CHAPITRE XXXI.

Exposition de six questions contre les payens.

Sur ces entrefaites, il m'arriva de Carthage six questions qui m'étaient soumises par un de mes amis dont je désirais la conversion au christianisme, questions dont la solution devait être un triomphe sur les païens, par cette raison surtout, me disait-il, que quelques-unes d'entre elles avaient été proposées par le philosophe Porphyre. Je ne pense pas toutefois que ce soit le célèbre Porphyre de Sicile. L'examen de ces questions forme un seul livre de peu d'étendue que j'ai intitulé : *Exposition de six questions contre les païens.* La première traite de la résurrection ; la seconde de l'époque où a paru la religion chrétienne; la troisième de la distinction des sacrifices ; la quatrième de ce passage de saint Matthieu : « On se servira pour vous

cendo, quam nihil rationis atque veritatis habeat pars Donati, libellum brevissimum feci, quo eos de solis Maximianistis admonendos putavi, ut posset facilitate describendi in manus plurium pervenire, et ipsa sui brevitate facilius commendari memoriæ : cui titulum imposui : *Admonitio Donatistarum de Maximianistis.* Hic liber sic incipit : « Quicumque calumniis hominum et criminationibus movemini. »

CAPUT XXX.

De divinatione dæmonum. — Liber unus.

Per idem tempus accidit mihi ex quadam disputatione necessitas, ut *de Divinatione dæmonum* libellum scriberem, cujus titulus iste ipse est. In ejus autem quodam loco ubi dixi : « Dæmones aliquando et hominum dispositiones non solum voce prolatas, verum etiam cogitatione conceptas, cum signa quædam ex animo exprimuntur in corpore, tota facilitate perdiscere, » rem dixi occultissimam audaciore asseveratione quam debui : nam pervenire ista ad notitiam dæmonum, per nonnulla etiam experimenta compertum est. Sed utrum signa quædam dentur ex corpore cogitantium illis sensibilia, nos autem latentia, an alia vi et ea spiritali ista cognoscant, aut difficillime potest ab hominibus, aut omnino non potest inveniri. Hic liber sic incipit : « Quodam die in diebus sanctis octavarum. »

CAPUT XXXI.

Quæstiones expositæ contra Paganos numero sex.

Inter hæc missæ sunt mihi a Carthagine quæstiones sex, quas proposuit amicus quidam, quem cupiebam fieri Christianum, ut contra Paganos solverentur, præsertim quia nonnullas earum a Porphyrio philosopho propositas dixit. Sed non eum esse arbitror Porphyrium Siculum illum, cujus celeberrima est fama. Harum quæstionum disputationes in unum librum contuli, non prolixum, cujus est titulus : *Sex quæstiones contra Paganos expositæ.* Earum autem prima est de Resurrectione, secunda de tempore Christianæ religionis, tertia de sacrificiorum distinctione, quarta de eo quod scriptum est : « In qua mensura mensi fueritis, remetietur vobis, » (*Matth.*, VII, 2) quinta de Filio Dei secundum Salo-

de la même mesure dont vous vous serez servis; » (VII, 2) la cinquième du Fils de Dieu selon Salomon; la sixième du prophète Jonas. J'ai dit à propos de la seconde question : « Le salut qu'on trouve dans cette religion, la seule vraie et la seule qui promette en vérité le véritable salut, n'a jamais manqué à personne qui en fut digne; s'il a manqué à quelqu'un, c'est qu'il n'en était pas digne. » Ma pensée ici n'est pas que ce soient nos œuvres qui nous rendent dignes du salut; mais, comme le dit l'Apôtre : « C'est, non par suite de leurs œuvres, mais par un effet de la volonté de Dieu qui appelle, qu'il a été dit : L'aîné obéira au plus jeune; » (*Rom.*, IX, 12, 13) vocation qui, d'après lui, vient du décret de la volonté divine et qui lui fait dire : « Ce n'est pas selon nos œuvres, mais selon son décret et sa grâce. » (II *Tim.*, I, 9.) Et encore : « Nous savons que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui, d'après ses décrets, sont appelés à la sainteté. » (*Rom.*, VIII, 28.) « Qu'il vous rende dignes de sa sainte vocation, » (II *Thess.*, I, 11) dit-il encore à propos de cette vocation. Ce livre, à la tête duquel j'ai placé une lettre (lettre 102 *à Deogratias*), ajoutée après coup, commence ainsi : « Movet quosdam, et requirunt. »

CHAPITRE XXXII.

Exposition de l'Epître de saint Jacques aux douze tribus.

J'ai retrouvé parmi mes opuscules une exposition de l'Epître de saint Jacques, ou plutôt, en y regardant de plus près, lorsque j'en ai fait la révision, de simples notes sur les passages expliqués, notes que mes frères n'ont pas voulu laisser sur les marges du manuscrit et qu'ils ont réunies en un livre. Ces notes ne sont pas sans utilité, sauf le reproche d'inexactitude qu'on peut faire à la version de l'épître elle-même traduite du grec, version qui nous a servi lorsque nous avons dicté ces notes. Ce livre commence ainsi : « Duodecim tribubus quæ sunt in dispersione, salutem. »

CHAPITRE XXXIII.

Des peines et de la rémission des péchés, ainsi que du baptême des petits enfants.— Trois livres à Marcellin.

Jusque-là, chacun de nous, selon ses forces et sa conscience, nous n'avions, quand le besoin l'exigeait, combattu la nouvelle hérésie pélagienne que par des discours et des conférences. Nous ne nous étions pas encore servi de la plume. Vint le moment où je fus obligé d'avoir recours à cette arme. On m'envoya de Carthage

monem, sexta de Jona propheta. In quarum secunda quod dixi : « Salus religionis hujus, per quam solam veram salus vera veraciterque promittitur nulli unquam defuit, qui dignus fuit, et cui defuit, dignus non fuit, » non ita dixi tanquam ex meritis suis quisquam dignus fuerit : sed quemadmodum ait Apostolus : « Non ex operibus, sed ex vocante dictum esse : Major serviet minori. » (*Rom.*, IX, 12.) Quam vocationem ad Dei propositum adserit pertinere. Unde dicit : « Non secundum opera nostra, sed secundum suum propositum et gratiam. » (II *Tim.*, I, 9.) Unde item dicit : « Scimus quia diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum iis qui secundum propositum vocati sunt (*a*) sancti. » (*Rom.*, VIII, 28.) De qua vocatione ait : « Ut dignos vos habeat vocatione sua sancta. » (II *Thess.*, I, 11.) Hic liber post epistolam, quæ postmodum a capite addita est, sic incipit : « Movet quosdam, et requirunt. »

CAPUT XXXII.

Expositio epistolæ Jacobi ad duodecim tribus.

Inter opuscula mea reperi expositionem epistolæ Jacobi, quam retractans adverti adnotationes potius expositorum quorumdam ejus locorum in librum redactas fratrum diligentia, qui eas in frontibus codicis esse noluerunt. Adjuvant ergo aliquid, nisi quod ipsam epistolam quam legebamus quando ista dictavi, non diligenter ex Græco habebamus interpretatam. Hic liber sic incipit : « Duodecim tribubus quæ sunt in dispersione, salutem. »

CAPUT XXXIII.

De peccatorum meritis et remissione, et de baptismo parvulorum ad Marcellinum. — Libri tres.

Venit etiam necessitas, quæ me cogeret adversus novam Pelagianam hæresim scribere, contra quam prius cum opus erat, non scriptis, sed sermonibus et conlocutionibus agebamus, ut quisque nostrum poterat aut debebat. Missis ergo mihi a Carthagine quæstionibus eorum quas rescribendo (*b*) dissolverem, scripsi primum libros tres, quorum titulus est, *de Peccatorum meritis et remissione* : ubi maxime disputatur de baptismate parvulorum propter originale peccatum : et de gratia Dei qua justificamur, hoc

(*a*) Abest *sancti* ab antiquis Mss. et a Græco textu Apostoli. — (*b*) Editi ferunt *dissolveram*, verius Mss. *dissolverem*.

les questions soulevées par ces hérétiques, questions dont la solution me fournit la matière de trois livres, que j'intitulai : *Des peines et de la rémission des péchés.* J'examine surtout dans cet ouvrage le baptême des petits enfants, au point de vue du péché originel, et de la grâce de Dieu, source de notre justification, c'est-à-dire, par laquelle nous devenons justes, bien qu'il n'arrive à personne en cette vie d'observer tellement les commandements de la justice, qu'il lui devienne inutile de faire cette prière : « Pardonnez-nous nos offenses. » (*Matth.*, VI, 12.) C'est contre cette doctrine que s'élèvent les partisans de cette nouvelle hérésie. J'ai cru, dans l'espoir qu'ils seraient plus disposés à revenir, devoir taire dans ces livres les noms de ces hérétiques. Au troisième livre que j'ai réunis aux deux autres, bien que ce ne soit qu'une lettre, j'ai poussé plus loin les ménagements, et je n'ai pas prononcé le nom de Pélage lui-même, sans quelque éloge (ch. III, n. 5), par égard pour l'estime qu'en faisaient beaucoup de gens qui vantaient la régularité de ses mœurs. Je n'ai combattu que les raisonnements qu'il apporte dans ses écrits, non en son propre nom, mais comme l'expression du sentiment des autres; raisonnements que, du reste, cet hérétique a défendus plus tard avec la dernière opiniâtreté. C'est pour de semblables erreurs que Cœlestius, son disciple, avait déjà été justement frappé d'excommunication par un jugement épiscopal auquel je n'avais pas pris part. J'ai dit au second livre : « A la fin, quelques-uns obtiendront, par un passage subit de la mort à la vie, de ne pas sentir les horreurs de la mort. » (Ch. XXXI, n. 50.) Je me réservais de soumettre cette question à un examen plus approfondi. En effet, ou ils ne mourront pas, ou bien, passant dans un clin d'œil de cette vie à la mort, et de la mort à la vie éternelle, ils ne sentiront pas les horreurs de la mort. Cet ouvrage commence par ces mots : « Quamvis in mediis et magnis curarum æstibus. »

CHAPITRE XXXIV.

De l'unité du baptême, à Constantin, contre Pétilien. — Un livre.

Un de mes amis m'apporta, à cette époque, un livre intitulé : *De l'unité du baptême*, qu'il tenait de je ne sais quel prêtre donatiste, livre qui, disait ce dernier, aurait pour auteur Pétilien, évêque donatiste de Constantine. En me remettant ce livre, il me supplia d'y répondre. Je lui obéis, et je voulus que mon ouvrage portât le même titre que celui dont il était la réfutation : *De l'unité du baptême.* Il renferme ce passage : « Bien qu'il eût la preuve des calomnies dont Cécilien avait été la victime de la part des Donatistes, l'empereur Constantin n'en avait pas moins accueilli les accusations de ces mêmes

est justi efficimur : quamvis in hac vita nemo ita servet mandata justitiæ, ut non sit ei necessarium pro suis peccatis orando dicere : « Dimitte nobis debita nostra. » (*Matth.*, VI, 12.) Contra quæ omnia sentientes illi novam hæresim condiderunt. In his autem libris tacenda adhuc arbitratus sum nomina eorum, sic eos facilius posse corrigi sperans, imo etiam in tertio libro, quæ est epistola, sed in libris habita propter duos, quibus eam connectendam putavi, Pelagii ipsius nomen non sine aliqua laude posui : quia vita ejus a multis prædicabatur : et ejus illa redargui, quæ in suis scriptis non ex persona sua posuit, sed quid ab aliis diceretur exposuit : quæ tamen postea jam hæreticus pertinacissima animositate defendit. Cœlestius vero discipulus ejus jam propter tales assertiones apud Carthaginem in episcopali judicio, ubi ego non interfui, excommunicationem meruerat. In secundo libro quodam loco : « Hoc quibusdam, inquam, in fine largietur, ut mortem repentina commutatione non sentiant, » servans locum diligentiori de hac re inquisitioni. Aut enim non morientur; aut de vita ista in mortem, et de morte in æternam vitam celerrima commutatione tanquam in ictu oculi transeundo mortem non sentient. Hoc opus sic incipit : « Quamvis in mediis et magnis curarum æstibus. »

CAPUT XXXV.

De unico baptismo, contra Petilianum ad Constantinum. — Liber unus.

Eo tempore librum *De unico baptismo* amicus quidam meus, a nescio quo Donatista presbytero accepit, indicante quod Petilianus episcopus eorum Constantinensis eum scripserit. Hunc ad me ille attulit, ac vehementer ut ei responderem rogavit; et factum est. Librum autem etiam meum in quo respondi, eumdem titulum habere volui, hoc est : *De unico baptismo.* In quo libro illud quod dixi (cap. XVI) : « Constantinum Imperatorem Donatistis criminantibus ordinatorem Cæciliani Felicem Aptungensem non negasse accusationis locum, quamvis eos in Cæciliani

Donatistes, contre Félix d'Aptonge, consécrateur de Cécilien. » (Ch. XVI, n. 28.) Plus tard, l'examen des dates m'a fait reconnaître ici un anachronisme. En effet, l'empereur avait remis entre les mains du proconsul l'affaire de Félix, qui fut absous ; et ce n'est qu'ensuite, après avoir entendu Cécilien et ses accusateurs, qu'il reconnut, en même temps que son innocence, la fausseté des accusations dont il avait été l'objet. Le comput des dates, d'après les consulats, est beaucoup plus concluant contre les calomnies des Donatistes, et leur porte le dernier coup dans cette affaire : c'est, du reste, ce que nous avons montré ailleurs. Ce livre commence ainsi : « Respondere adversa sentientibus. »

CHAPITRE XXXV.

Des Maximianistes contre les Donatistes. — Un livre. — (N'existe plus.)

J'écrivis encore, sur ces entrefaites, un second livre contre les Donatistes, dans lequel, loin d'imiter l'extrême brièveté du premier, j'entre dans de grands développements, et qui est d'ailleurs écrit avec beaucoup plus de soin. J'y démontre clairement que, pour établir le triomphe complet de l'Eglise catholique sur cette hérésie, aussi orgueilleuse qu'impie, il suffit de cette affaire des Maximinianistes, qui se sont séparés des Donatistes eux-mêmes. Cet ouvrage commence ainsi : « Multa jam diximus, multa jam scripsimus. »

CHAPITRE XXXVI.

De la grâce du Nouveau Testament, à Honorat. — Un livre.

Au plus fort de la lutte que je soutenais contre les Donatistes, et au moment où les Pélagiens commençaient à m'occuper, un de mes amis m'envoya de Carthage, cinq questions dont il me demandait l'explication par écrit. Voici ces questions : Que veut dire cette parole du Seigneur : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » (*Ps.* XXI, 1 ; *Matth.*, XXVII, 46.) Et cette autre de l'Apôtre : « Afin qu'enracinés et fondés dans la charité, vous puissiez comprendre avec tous les saints, quelle est la largeur et la longueur, la hauteur et la profondeur? » (*Ephés.*, III, 17, 18.) Quelles sont encore les cinq vierges sages, et quelles sont les cinq vierges folles ? Que sont les ténèbres extérieures ? Quel sens donner à ce passage : « Le Verbe s'est fait chair? » (*Jean*, I, 14.) J'ajoutai de moi-même une sixième question *Sur la grâce du Nouveau Testament*, en vue de cette nouvelle hérésie dans laquelle je voyais une ennemie de la grâce de Dieu. Je traitai cette question

fictis criminibus calumniosos fuisset expertus, » in ordine temporum postea consideratum, aliter inventum est. Nam prius memoratus Imperator causam Felicis fecit audiri a Proconsule, ubi legitur absolutus; et postea ipse Cæcilianum cum accusatoribus ejus auditum, comperit innocentem, ubi eos expertus est in ejus criminibus calumniosos. Qui ordo temporum per Consules declaratus, multo vehementius in ea causa calumnias Donatistarum convincit, penitusque subvertit, quod alibi ostendimus. Hic liber sic incipit : « Respondere adversa sentientibus. »

CAPUT XXXV.

De Maximianistis contra Donatistas. — Liber unus.

Scripsi etiam librum inter cætera contra Donatistas, non brevissimum sicut antea, sed grandem multo diligentius, in quo apparet quemadmodum eorum adversus Ecclesiam catholicam impium ac superbissimum errorem sola funditus Maximianistarum causa subvertat, quod schisma factum est ex ipsa parte Donati. Hic liber sic incipit : « Multa jam diximus, multa jam scripsimus. »

CAPUT XXXVI.

De gratia Testamenti novi ad Honoratum. — Liber unus.

Eo ipso tempore quo contra Donatistas vehementer exercebamur, et contra Pelagianos exerceri jam cœperamus, amicus quidam mihi misit quinque a Carthagine quæstiones, et rogavit ut eas illi scribendo exponerem; quæ sunt. Quid sibi velit vox illa Domini : « Deus meus, Deus meus, ut quid me dereliquisti? » (*Psal.* XXI, 1; *Matth.*, XXVII, 46.) Et quid sit quod ait Apostolus : « Ut in caritate radicati et fundati, prævaleatis comprehendere cum omnibus sanctis, quæ sit latitudo et longitudo et altitudo et profundum. » (*Ephes.*, III, 17.) Et quæ sint quinque virgines stultæ, quæve sapientes. (*Matth.*, XXV, 2.) Et quæ sint tenebræ exteriores. (*Matth.*, XXII, 13.) Et quomodo intelligendum sit : « Verbum caro factum est. » (*Joan.*, I, 14.) Ego autem intuens supradictam hæresim novam inimicam gratiæ Dei, sextam mihi proposui quæstionem *de Gratia Testamenti Novi*. De qua disputans, interposita expositione Psalmi vige-

en y intercalant l'exposition du psaume XXI, qui commence par les paroles que Notre-Seigneur prononça sur la croix, et qui étaient les premières dont mon ami me demandait l'explication. C'est ainsi que je résolus toutes ces questions (Lett. 140 *à Honorat*), non pas dans l'ordre où on me les avait proposées, mais selon que l'exigeait l'ordre logique de ma thèse *sur la grâce du Nouveau Testament*. Ce livre commence ainsi : « Quinque mihi proposuisti tractandas quæstiones. »

CHAPITRE XXXVII.

De l'esprit et de la lettre, à Marcellin. — Un livre.

On se rappelle que j'avais adressé à Marcellin, trois livres intitulés : *Des peines et de la rémission des péchés,* dans lesquels je discutais aussi avec soin la question du baptême des petits enfants. J'avais dit qu'il pouvait se faire que l'homme fût sans péché, si sa volonté soutenue par la grâce de Dieu ne lui faisait pas défaut; j'ajoutais toutefois que personne n'avait été, n'était et ne serait doué d'une telle perfection en cette vie. Marcellin m'écrivit pour me faire part de l'embarras où l'avait mis cette dernière proposition, me demandant comment j'avais pu montrer comme possible ce dont il n'existe aucun exemple. C'est pour satisfaire à cette demande que j'écrivis un livre avec ce titre : *De l'esprit et de la lettre,* où je commente cette parole de l'Apôtre : « La lettre tue, mais l'esprit vivifie. » (II *Cor.*, III, 6.) Dans cet ouvrage, j'ai, autant qu'il m'a été donné de le faire, avec l'aide de Dieu, combattu à outrance ceux qui attaquent la grâce de Dieu, qui est le principe de la justification de l'impie. J'ai dit au sujet des observances des Juifs qui, selon les prescriptions de l'ancienne loi, s'abstiennent de certaines viandes : « Les cérémonies de certaines viandes. » (Ch. XXI, n. 36.) Ce mot n'est pas usité dans la sainte Ecriture (1). Je ne l'ai pas toutefois rejeté comme impropre, parce que ce mot *cerimoniæ* se présentait à ma mémoire comme l'équivalent de *carimoniæ,* dérivé de *carere,* manquer; et que ceux qui observent fidèlement la loi, manquent des choses dont ils s'abstiennent. Que si ce mot a une autre étymologie, étrangère à la vraie religion, je n'ai pas voulu l'employer dans ce sens, mais dans celui seulement que j'ai indiqué plus haut. Ce livre commence ainsi : « Lectis opusculis quæ ad te nuper elaboravi, fili carissime Marcelline. »

(1) Ce mot que nous avons cherché avec soin dans la version des Septante, ne s'est présenté nulle part sous nos yeux. Mais là où la Vulgate met le mot *cæremoniæ,* nous trouvons δικαιώματα, *justificationes;* ou bien, προστάγματα, *præcepta;* ou bien φυλακὰς, *custodias;* ou bien λατρείαν, *servitutem;* νόμον, etc.

simi primi, in cujus capite scriptum est quod Dominus exclamavit in cruce, quod ille amicus in primis mihi proposuit exponendum : omnia illa quinque dissolvi, non hoc ordine quo erant proposita, sed sicut mihi disserenti *de Gratia Novi Testamenti,* tanquam suis locis congruenter occurrere potuerunt. Hic liber sic incipit : « Quinque mihi proposuisti tractandas quæstiones. »

CAPUT XXXVII.

De spiritu et littera ad Marcellinum. — Liber unus.

Ad quem scripseram tres libros, quorum titulus est de Peccatorum meritis et remissione, ubi diligenter disputatur etiam de baptismo parvulorum, rescripsit mihi se fuisse permotum, quod dixerim, fieri posse ut sit homo sine peccato si voluntas ejus non desit, ope adjuvante divina, quamvis nemo tam perfectæ justitiæ in hac vita vel fuerit, vel sit, vel futurus sit. Quæsivit enim quomodo dixerim posse fieri, cujus rei desit exemplum. Propter hanc ejus inquisitionem scripsi librum cujus est titulus *de Spiritu et littera,* pertractans apostolicam sententiam ubi ait : « Littera occidit, spiritus autem vivificat. » (II *Cor.*, III, 6.) In quo libro quantum Deus adjuvit, acriter disputavi contra inimicos gratiæ Dei, qua justificatur impius. Cum autem agerem de observationibus Judæorum, a quibusdam escis secundum veterem legem abstinentium dixi : « Quarumdam escarum ceremoniæ. » Quod nomen non est in usu litterarum sanctarum : ideo tamen mihi congruens visum est, quod a carendo appellatas cerimonias, quasi carimonias memoria tenebam, eo quod observantes careant his rebus a quibus se abstinent. Quod si est origo alia hujus nominis, quæ abhorret a vera religione, secundum hanc ego non sum locutus, sed secundum istam quam supra memoravi. Hic liber sic incipit : « Lectis opusculis quæ ad te nuper elaboravi, fili carissime Marcelline. »

CHAPITRE XXXVIII.

De la foi et des œuvres. — Un livre.

Quelques-uns de mes frères qui, bien que simples fidèles, étaient très-versés dans l'étude des saintes Ecritures, m'envoyèrent à cette époque quelques écrits qui séparaient tellement la foi des œuvres, que, d'après eux, la foi sans les œuvres suffisait pour parvenir à la vie éternelle. Je répondis par un livre que j'intitulai : *De la foi et des œuvres*, dans lequel j'indique, non-seulement de quelle manière doivent vivre ceux qui ont été régénérés par la grâce de Jésus-Christ, mais quelles dispositions on doit apporter au baptême. Ce livre commence de la sorte : « Quibusdam videtur. »

CHAPITRE XXXIX.

Abrégé de la conférence avec les Donatistes. — Trois livres.

J'ai écrit, comme résumé de notre conférence avec les Donatistes, trois lettres correspondant aux trois jours qu'elle a duré. Cet ouvrage, à mon avis, a son utilité. D'abord, en consultant ce compte-rendu de la discussion, le lecteur pourra sans peine avoir une idée exacte de nos travaux; et de plus, à l'aide des numéros placés en tête de chaque article, évitera la fatigue d'une lecture trop longue, en allant, dans ce procès-verbal, droit aux questions qu'il désirerait trouver. Il a pour titre : *Abrégé de la conférence avec les Donatistes ;* et il commence par ces mots : « Cum catholici episcopi et partis Donati. »

CHAPITRE XL.

Contre les Donatistes, après la conférence. — Un livre.

Après notre conférence avec les évêques donatistes, et pour mettre, à l'avenir, les Donatistes eux-mêmes à l'abri de leurs séductions, j'ai adressé à ces derniers un livre très-étendu et, suivant moi, consciencieusement écrit. Je réponds aussi, dans cet ouvrage, à plusieurs de leurs vaines réclamations qui ont pu arriver à nos oreilles, réclamations qu'ils publiaient partout et en recourant à tous les moyens possibles pour couvrir leur défaite. De plus, il renferme aussi un procès-verbal des conférences, destiné à les faire rapidement connaître. Je leur ai adressé encore, sur le même sujet, une autre lettre beaucoup plus courte, qui ne figure pas dans ma correspondance (1), parce que cette démarche avait été jugée utile pour tous ceux qui, avec moi, siégeaient au concile de Numi-

(1) On l'y trouve maintenant; c'est la CXLI.

CAPUT XXXVIII.

De fide et operibus. — Liber unus.

Interea missa sunt mihi a quibusdam fratribus laicis quidem, sed divinorum eloquiorum studiosis scripta nonnulla, quæ ita distinguerent a bonis operibus Christianam fidem, ut sine hac non posse, sine illis autem posse perveniri suaderetur ad æternam vitam. Quibus respondens librum scripsi, cujus nomen est : *de Fide et operibus.* In quo disputavi non solum quemadmodum vivere debeant (*a*) gratia Christi regenerati, verum etiam quales ad lavacrum regenerationis admitti. Hic liber sic incipit : « Quibusdam videtur. »

CAPUT XXXIX.

Breviculus collationis cum Donatistis. — Libri tres.

Posteaquam facta est cum Donatistis nostra collatio, breviter commemoravi quæ gesta sint, litterisque comprehendi secundum tres dies quibus cum eis contulimus : idque opus utile existimavi, quo quisque commonitus, vel sciat sine labore quid actum sit, vel consultis numeris, quos rebus singulis adnotavi, legat in eisdem Gestis ad locum quodcumque voluerit : quoniam fatigant illa nimia prolixitate lectorem. Hujus autem operis titulus est : *Breviculus collationis.* Hoc opus sic incipit : « Cum catholici episcopi et partis Donati. »

CAPUT XL.

Post collationem contra Donatistas. — Liber unus.

Librum etiam scripsi grandem, satis quantum existimo diligenter ad ipsos Donatistas post collationem quam cum episcopis eorum habuimus, ne ab eis seducerentur ulterius. Ubi respondi etiam quibusdam vanitatibus eorum quæ ad nos pervenire potuerunt, quas victi ubi poterant, et quomodo poterant jactitabant; præter illa quæ dixi de Gestis collationis, unde quid actum sit breviter nosceretur. Multo autem brevius id egi in quadam ad eosdem rursus epistola. Sed quia in concilio Numidiæ omnibus qui ibi eramus hoc fieri placuit, non est in epis-

(*a*) Ita Mss. hic et infra, cap. XLVII, quibus locis editi habent, *gratia Dei.*

die. Cette lettre, en effet, commence ainsi : « Sylvain, évêque, Valentin, Innocent, Maximin, Optat, Augustin, Donat, et les autres évêques du concile de Zerta, aux Donatistes. » Quant au livre, en voici le commencement : « Quid adhuc Donatistæ seducimini ? »

CHAPITRE XLI.

De la vision de Dieu. — Un livre.

J'ai écrit un livre *sur la vision de Dieu.* (Lettre 147 à Paulin.) Dieu, qui est esprit, pourra-t-il être vu par un corps spirituel, et comment ? Telle est la question qui, dans cet ouvrage, se présentait au sujet du corps spirituel que posséderont les saints après la résurrection, question très-difficile que j'ai remise à un autre temps, pour la soumettre à un examen plus attentif, et dont, plus tard, j'ai donné une explication suffisante, à mon avis, au livre vingt-deuxième et dernier *de la Cité de Dieu.* (Ch. XXII, n. 1, et suiv.) Un de mes manuscrits qui renferme ce livre, contenait encore un avertissement que j'adressais sur le même sujet à Fortunatien, évêque de Sica, avertissement qui n'est indiqué, dans le catalogue de mes ouvrages, ni parmi les livres, ni parmi les lettres (1). Ce livre commence ainsi : « Memor debiti, » et l'avertissement : « Sicut præsens rogavi. »

CHAPITRE XLII.

De la nature et de la grâce. — Un livre.

Il me tomba alors entre les mains un livre dans lequel Pélage, qui en était l'auteur, avait recours à toute la force de son argumentation pour défendre la nature humaine contre la grâce divine, principe de la justification de l'impie et de la foi du chrétien. Je lui ai répondu par un livre intitulé : *De la nature de la grâce*, dans lequel je défends la grâce, non comme contraire à la nature, mais comme délivrant et dirigeant la nature. J'ai défendu de bonne foi, comme émanant de saint Xiste, évêque de Rome et martyr, des paroles que Pélage lui attribue. J'ai su plus tard qu'elles étaient non pas de saint Xiste, mais de Sextus le philosophe (2). Ce livre commence ainsi : « Librum quem misistis. »

(1) Il a été classé parmi les lettres; c'est la CXLVII.

(2) Peut-être saint Augustin a-t-il lu que ces paroles étaient du philosophe Sextus dans la lettre de saint Jérôme à Ctésiphon, et dans ses commentaires *sur Jérémie* (ch. XXII) et *sur Ezéchiel* (ch. XVIII), où le saint docteur rapporte la cause de cette erreur à Rufin. Celui-ci ayant traduit les maximes de Sextus du grec en latin, saint Jérôme l'accusa de les avoir publiées sous le nom de saint Xyste, martyr évêque de Rome. C'est de là qu'il est arrivé que plusieurs saints personnages les lisaient souvent, les portaient toujours à la main, comme un *anneau*, titre que Rufin avait donné à cette collection; en un mot ces maximes leur étaient devenues tellement familières, que saint Benoît, au ch. VII de sa *Règle*, a commenté ces paroles : « Selon qu'il écrit : Le sage se fait connaître par peu de paroles. »

tolis meis. Sic quippe incipit : « Sylvanus senex, Valentinus, Innocentius, Maximinus, Optatus, Augustinus, Donatus, et cæteri episcopi de concilio (*a*) Zertensi ad Donatistas. » Hic liber sic incipit : « Quid adhuc Donatistæ seducimini ? »

CAPUT XLI.

De videndo Deo. — Liber unus.

De videndo Deo scripsi librum, ubi de spiritali corpore quod erit in resurrectione sanctorum inquisitionem diligentiorem distuli, utrum vel quomodo Deus qui spiritus est, etiam per corpus tale videatur, sed eam postea quæstionem sane difficillimam in novissimo, id est in vicesimo et secundo libro *de Civitate Dei*, satis quantum arbitror explicavi. Inveni etiam in quodam nostro codice, in quo et iste liber est, quoddam commonitorium a me factum de hac re ad episcopum Siccensem Fortunatianum, quod in opusculorum meorum indiculo, nec inter libros, nec inter epistolas est notatum. Hic liber sic incipit : « Memor debiti. » Illud autem : « Sicut præsens rogavi. »

CAPUT XLII.

De natura et gratia. — Liber unus.

Venit etiam tunc in manus meas quidam Pelagii liber, ubi hominis naturam contra Dei gratiam qua justificatur impius, et qua Christiani sumus, quanta potuit argumentatione defendit. Librum ergo quo huic respondi, defendens gratiam, non contra naturam, sed per quam natura liberatur et regitur, *de Natura et Gratia*, nuncupavi. In quo verba quædam quæ velut Xysti Romani episcopi et martyris Pelagius posuit, ita defendi tanquam revera ejusdem Xysti essent, id enim putaveram : sed postea legi Sexti philosophi esse, non Xysti Christiani. Hic liber sic incipit : « Librum quem misistis. »

(*a*) Lov. *Cirtensi.* Mss. vero nonnulli, *Zersensi*, aut, *Teriensi.* At Am. et Er. cum Mss. tredecim ferunt, *Zertensi.* Hanc lectionem confirmant Mss. quibus liber iste integer continetur.

CHAPITRE XLIII.

De la cité de Dieu. — Vingt-deux livres.

1. Rome venait d'être envahie et entièrement détruite par les Goths, sous la conduite d'Alaric. Les adorateurs de la multitude des faux dieux, les païens, c'est le nom qu'on leur donne, accusèrent de ce désastre la religion chrétienne, et commencèrent à blasphémer contre le vrai Dieu avec plus d'amertume et d'acharnement que jamais. Dévoré du zèle de la maison de Dieu, j'entrepris d'opposer à leurs blasphèmes et à leurs erreurs les livres *de la Cité de Dieu.* Cet ouvrage me demanda plusieurs années, obligé que j'étais, dans les intervalles, d'expédier des affaires pressantes et dont la solution ne souffrait point de retard. Il ne fallut pas moins de vingt-deux livres pour achever ce grand travail *sur la Cité de Dieu.* Les cinq premiers sont consacrés à combattre l'erreur des païens qui font du culte des faux dieux la condition du bonheur de l'humanité, et qui attribuent à la ruine de ce culte les maux innombrables qui affligent la terre. Dans les cinq suivants, je réfute ceux qui, tout en avouant que les hommes ont toujours été et seront toujours exposés à ces calamités plus ou moins grandes, suivant les lieux, les temps et les personnes, prétendent néanmoins que le culte des faux dieux, avec ses sacrifices, est utile pour la vie future qui doit suivre la mort. C'est donc à la réfutation de cette double erreur opposée à la religion chrétienne que sont consacrées ces dix premiers livres.

2. Nous ne nous sommes pas contenté de réfuter les doctrines de nos adversaires, sans établir les nôtres; et pour éviter ce reproche, nous avons consacré à ce dernier objet la seconde partie de cet ouvrage qui se compose des douze derniers livres. Ce qui ne nous a pas empêché, suivant les besoins de notre thèse, d'affirmer nos doctrines dans les dix premiers livres, comme de réfuter nos adversaires dans les douze derniers. De ces douze derniers, les quatre premiers traitent de l'origine des deux cités, la Cité de Dieu, et la cité du monde. Les quatre suivants, de leurs progrès et de leurs développements; les quatre derniers, de la fin si différente qui les attend. Ces vingt-deux livres, bien qu'ils traitent des deux cités, n'empruntent leur titre qu'à la meilleure, la cité de Dieu. Je n'aurais pas dû au dixième livre (ch. VIII) donner comme un miracle cette flamme venue du ciel qui, au sacrifice d'Abraham, avait couru entre les victimes divisées, puisqu'Abraham ne l'avait vue qu'en songe. Au dix-septième livre, à propos de Samuel, au lieu de : « Il n'était pas des fils d'Aaron, » (ch. V, n. 2) j'aurais dû dire : « Il n'était

CAPUT XLIII.

De civitate Dei. — Libri viginti duo.

1. Interea Roma Gotthorum irruptione, agentium sub rege Alarico, atque impetu magnæ cladis eversa est, cujus eversionem Deorum falsorum multorumque cultores, quos usitato nomine Paganos vocamus, in Christianam religionem referre conantes, solito acerbius et amarius Deum verum blasphemare cœperunt. Unde ego exardescens zelo domus Dei, adversus eorum blasphemias vel errores libros *de Civitate Dei*, scribere institui. Quod opus per aliquot annos me tenuit, eo quod alia multa intercurrebant, quæ differre non oporteret, et me prius ad solvendum occupabant. Hoc autem *de Civitate Dei* grande opus tandem viginti duobus libris est terminatum. Quorum quinque primi eos refellunt, qui res humanas ita prosperari volunt, ut ad hoc multorum Deorum cultum quos Pagani colere consueverunt, necessarium esse arbitrentur : et quia prohibetur, mala ista exoriri atque abundare contendunt. Sequentes autem quinque adversus eos loquuntur, qui fatentur hæc mala nec defuisse unquam, nec defutura mortalibus, et ea nunc magna, nunc parva, locis, temporibus, personisque variari : sed Deorum multorum cultum, quo eis sacrificatur, propter vitam post mortem futuram esse utilem disputant. His ergo decem libris duæ istæ vanæ opiniones Christianæ religioni adversariæ refelluntur.

2. Sed ne quisquam nos aliena tantum redarguisse, non autem nostra asseruisse reprehenderet, id agit pars altera operis hujus, quæ libris duodecim continetur. Quanquam ubi opus est, et in prioribus decem quæ nostra sunt asseramus, et in duodecim posterioribus redarguamus adversa. Duodecim ergo librorum sequentium primi quatuor continent exortum duarum civitatum, quarum est una Dei, altera hujus mundi. Secundi quatuor excursum earum sive procursum. Tertii vero, qui et postremi, debitos fines. Ita omnes viginti et duo libri cum sint de utraque civitate conscripti, titulum tamen a meliore acceperunt, ut *de Civitate Dei* potius vocarentur. In quorum decimo libro (cap. VIII) non debuit pro miraculo poni in Abrahæ sacrificio flammam cœlitus factam inter divisas victimas cucurrisse : quoniam hoc illi in visione

pas le fils d'un prêtre. » Il était, en effet, plus conforme à la loi que les fils des prêtres morts succédassent à leurs pères. Le père de Samuel (1) se trouve bien au nombre des fils d'Aaron; mais il ne fut ni prêtre, ni enfant d'Aaron, en ce sens qu'Aaron l'aurait engendré; il le fut seulement de la même manière que tous les Hébreux sont appelés enfants d'Israël. Ce livre commence ainsi : « Gloriosissimam civitatem Dei. »

CHAPITRE XLIV.

A Orose, contre les Priscillianistes et les Origénistes. — Un livre.

Sur ces entrefaites, je répondis avec autant de brièveté et de clarté que je le pus à la consultation d'un prêtre d'Espagne, nommé Orose, sur les Priscillianistes et sur quelques opinions d'Origène, que condamne la foi catholique. Cet opuscule est intitulé : *A Orose, contre les Priscillianistes et les Origénistes.* La consultation elle-même a été mise en tête de ma réponse. Ce livre commence ainsi : « Respondere tibi quærenti, dilectissime fili Orosi. »

CHAPITRE XLV.

Deux livres au prêtre Jérôme; l'un sur l'origine de l'âme, l'autre sur un passage de saint Jacques.

J'ai écrit aussi deux livres au prêtre Jérôme qui résidait à Bethléem; l'un *sur l'Origine de l'âme humaine*, l'autre sur ce passage de saint Jacques : « Quiconque a gardé toute la loi et l'a violée en un seul point, devient coupable de tout. » (*Jacq.*, II, 10.) Je le consultais sur ces deux points. Dans le premier de ces livres, je n'ai pas résolu moi-même la question que je lui posais; dans le second, je n'ai pas cru devoir passer sous silence la solution qui me paraissait être la plus vraisemblable; mais je l'ai consulté pour savoir s'il approuvait cette solution. Or, il me récrivit en faisant l'éloge de ma consultation; mais toutefois il me déclara qu'il n'avait pas le temps d'y répondre. Pour moi, tant qu'il a vécu, je n'ai pas voulu publier ces deux livres, dans l'espoir qu'il me répondrait un jour, et pour publier sa réponse avec mes livres. Mais après sa mort, je donnai le premier, pour apprendre au lecteur à ne point rechercher comment l'âme est donnée aux enfants qui naissent, ou à ne pas admettre sur cette obscure question une solution contraire aux faits incontestables que la religion catholique admet sur le péché originel dans les petits enfants qui, sans aucun doute, seront damnés, s'ils ne sont régénérés en Jésus-Christ. Quant au second, je l'ai publié pour faire connaître la solution que j'ai cru devoir adopter sur la question qui s'y trouve trai-

(1) On trouve Samuel au nombre des fils de Coré, rival d'Aaron (I *Paralip.*, VI); saint Augustin s'est donc servi d'un manuscrit fautif, ou certainement a été trompé par quelqu'autre texte.

monstratum est. In septimo decimo libro (cap. V), quod dictum est de Samuele : « Non erat de filiis Aaron, » dicendum potius fuit, non erat filius sacerdotis. Filios quippe sacerdotum defunctis sacerdotibus succedere magis legitimi moris fuit : nam in filiis Aaron reperitur pater Samuelis; sed sacerdos non fuit, nec ita in filiis ut eum ipse genuerit Aaron, sed sicut omnes illius populi dicuntur filii Israel. Hoc opus sic incipit : « Gloriosissimam civitatem Dei. »

CAPUT XLIV.

Ad Orosium contra Priscillianistas et Origenistas. — Liber unus.

Inter hæc Orosii cujusdam Hispani presbyteri consultationi de Priscillianistis, et de quibusdam Origenis sensibus quos catholica fides improbat, quanta potui brevitate ac perspicuitate respondi : cujus opusculi titulus est : *Ad Orosium contra Priscillianistas et Origenistas.* Et ipsa enim consultatio responsioni meæ a capite adjuncta est. Hic liber sic incipit : « Respondere tibi quærenti, dilectissime fili Orosi. »

CAPUT XLV.

Ad Hieronymum Presbyterum libri duo, unus de origine animæ et alius de sententia Jacobi.

Scripsi etiam duos libros ad Hieronymum presbyterum sedentem in Bethleem, unum *de Origine animæ hominis* : alterum *de sententia Jacobi apostoli*, ubi ait : « Quicumque totam legem servaverit, offendat autem in uno, factus est omnium reus : » de utroque consulens eum. Sed in illo priore quæstionem quam proposui ipse non solvi, in posteriore autem quid mihi de illa solvenda videretur ipse non tacui. Sed utrum hoc approbaret etiam ille, consului. Rescripsit autem, laudans eamdem consultationem meam, sibi tamen ad respondendum otium non esse respondit. Ego vero quousque esset in corpore, hos libros edere nolui, ne forte responderet aliquando, et cum ipsa responsione ejus potius ederentur. Illo autem defuncto ad hoc edidi priorem, ut qui legit admoneatur aut non quærere omnino quomodo detur anima nascentibus, aut certe de re obscurissima eam solutionem quæstionis hujus admittere, quæ contraria

tée. Cet ouvrage commence ainsi : « Deum nostrum qui nos vocavit. »

CHAPITRE XLVI.

A Emérite, évêque des Donatistes, après notre conférence. — Un livre. — (Il n'existe plus.)

Peu de temps après la conférence que j'avais eue avec les Donatistes, j'écrivis à un de leurs évêques qui, dans cette conférence, paraissait défendre le plus vivement leur cause, un livre assez utile, parce que dans un cadre convenable et restreint, il contient les raisons qui les confondent ou qui font ressortir leur défaite. Ce livre commence ainsi : « Si vel nunc, frater Emerite. »

CHAPITRE XLVII.

Des actes de Pélage. — Un livre.

Pendant le même temps, en Orient, c'est-à-dire en Syrie de Palestine, Pélage fut conduit devant le tribunal des évêques par quelques frères catholiques. Là, en l'absence de ceux qui avaient dressé l'acte d'accusation contre lui et qui n'avaient pu se trouver au jour du synode, il plaida sa cause devant quatorze évêques, et fut déclaré catholique, après qu'il eut condamné les doctrines contraires à la grâce de Jésus-Christ, que contenait l'acte d'accusation dressé contre lui. Les actes de ce jugement étant tombés entre nos mains, j'en fis la matière d'un livre, dans la crainte que la sentence d'absolution rendue en sa faveur, ne fît croire que ses juges avaient approuvé des doctrines qui l'auraient fait condamner, s'il ne les avait réprouvées lui-même. Ce livre commence ainsi : « Posteaquam in manus nostras. »

CHAPITRE XLVIII.

Du châtiment des Donatistes. — Un livre.

Dans le même temps, j'écrivis aussi nn livre *sur le châtiment des Donatistes* (lettre CLXXXV à Boniface,) contre ceux qui ne voulaient pas qu'on les châtiât selon les lois de l'empire. Ce livre commence ainsi : « Laudo, et gratulor, et admiror. »

CHAPITRE XLIX.

De la présence de Dieu, à Dardanus. — Un livre.

J'ai écrit *sur la Présence de Dieu* un livre dont le but est de combattre principalement l'hérésie de Pélage, bien qu'elle n'y soit pas nommée expressément. J'y ai aussi étudié avec le plus

---

non sit apertissimis rebus, quas de originali peccato fides catholica novit in parvulis nisi regenerentur in Christo sine dubitatione damnandis. Posteriorem vero ad hoc, ut quæstionis de qua ibi agitur, etiam quæ nobis visa est solutio ipsa noscatur. Hoc opus sic incipit : « Deum nostrum qui nos vocavit. »

CAPUT XLVI.

Ad Emeritum Donatistarum episcopum post collationem. — Liber unus.

Ad Emeritum Donatistarum episcopum, qui in collatione nostra quam cum illis habuimus, eorum causam maxime agere videbatur, aliquanto post eamdem collationem scripsi librum satis utilem, quoniam res quibus vincuntur, vel victi esse monstrantur commoda brevitate complectitur. Hic liber sic incipit : « Si vel nunc, frater Emerite. »

CAPUT XLVII.

De Gestis Pelagii. — Liber unus.

Per idem tempus in Oriente, hoc est in Syria Palæstina, Pelagius a quibusdam catholicis fratribus ad episcopalia Gesta perductus, eisque absentibus qui de illo libellum dederant, quoniam ad diem synodi non potuerunt occurrere, ab episcopis quatuordecim auditus est, ubi eum dogmata ipsa damnantem, quæ inimica gratiæ Christi adversus eum de libello legebantur, catholicum pronuntiarunt. Sed cum in manus nostras eadem Gesta venissent, scripsi de his librum, ne illo velut absoluto, eadem quoque dogmata putarentur judices approbasse, quæ ille nisi damnasset, nullo modo ab eis nisi damnatus exisset. Hic liber sic incipit : « Posteaquam in manus nostras. »

CAPUT XLVIII.

De correctione Donatistarum. — Liber unus.

Eodem tempore scripsi etiam librum *de Correctione Donatistarum*, propter eos qui nolebant illos legibus imperialibus corrigi. Hic liber sic incipit : « Laudo et gratulor et admiror. »

CAPUTX LIX.

De præsentia Dei ad Dardanum. — Liber unus.

De præsentia Dei scripsi librum, ubi nostra intentio contra hæresem Pelagianam maxime vigilat, non expresse nominatam, sed in eo etiam de præsentia na-

grand soin la question de la présence de la nature que nous appelons le Dieu souverain et véritable, et de son temple. Ce livre commence ainsi : « Fateor me, frater dilectissime Dardane. »

CHAPITRE L.

Contre Pélage et Céleste, sur la grâce de J.-C., et sur le péché originel, à Albina, Pinianus et Mélanie. — Deux livres.

Après que l'hérésie pélagienne, ainsi que ses auteurs, eût été mise au grand jour et condamnée par les évêques de l'Eglise romaine, Innocent d'abord, puis Zozime, d'après les lettres des conciles d'Afrique j'écrivis deux livres contre les Pélagiens, l'un *sur la grâce de Jésus-Christ*, l'autre *sur le péché originel*. Cet ouvrage commence ainsi : « Quantum de vestra corporali et maxime spiritali salute gaudeamus. »

CHAPITRE LI.

Actes de la conférence avec Emérite, Donatiste. — Un livre.

Peu de temps après ma conférence avec les hérétiques donatistes, je fus obligé de me rendre dans la Mauritanie Césarienne. J'y trouvai à Césarée même, Emérite, évêque des Donatistes, l'un des sept qu'ils avaient choisis pour défendre leur cause et celui qui s'en était le plus occupé. J'eus avec lui en présence des évêques de la province et du peuple de l'Eglise de Césarée, dont il était citoyen en même temps qu'évêque de ces hérétiques, une discussion qui est rapportée dans les actes ecclésiastiques que l'on trouve dans mes opuscules. Là, ne trouvant rien à répondre, il écouta en silence tout le discours que je fis devant lui et devant toutes les personnes présentes, sur la seule affaire des Maximinianistes. Ces livres ou ces actes commencent ainsi : « Gloriosissimis imperatoribus Honorio duodecies et Theodosio octies consulibus. »

CHAPITRE LII.

Contre le discours des Ariens. — Un livre.

Sur ces entrefaites, il me tomba entre les mains un discours des Ariens, sans nom d'auteur. A la demande et aux instances de celui qui me l'avait envoyé, j'y répondis avec autant de promptitude et de concision qu'il me fut possible. Je plaçai ce discours en tête de ma réponse, et j'y mis des numéros, afin qu'à la

turæ, quem Deum summum et verum dicimus, et de templo ejus operose ac subtiliter disputatur. Hic liber sic incipit : « Fateor frater dilectissime Dardanæ. »

CAPUT L.

Contra Pelagium et Cœlestium de gratia Christi et de peccato originali ad Albinam, Pinianum et Melaniam. — Liber unus.

Posteaquam Pelagiana hæresis cum suis auctoribus ab episcopis Ecclesiæ Romanæ, prius Innocentio, deinde Zosimo, cooperantibus conciliorum Africanorum litteris, convicta atque damnata est : scripsi duos libros adversus eos, unum *de gratia Christi*, alterum *de peccato originali*. Hoc opus sic incipit : « Quantum de vestra corporali et maxime spiritali salute gaudeamus. »

CAPUT LI.

Gesta cum Emerito Donatista. — Liber unus.

Aliquanto post collationem, quam cum hæreticis Donatistis habuimus, orta est nobis necessitas pergendi in Mauritaniam Cæsariensem. Ibi apud ipsam Cæsaream Emeritum Donatistarum episcopum vidimus, unum scilicet eorum septem quos pro suæ causæ defensione delegerant, et qui in eadem causa maxime laboraverat. Quæ cum illo egerimus præsentibus episcopis ejusdem provinciæ, et plebe Cæsariensis ecclesiæ, in qua civitate et civis et memoratorum hæreticorum episcopus fuit, ecclesiastica Gesta testantur, quæ in meis habentur opusculis. Ubi non inveniens quid responderet, totum sermonem meum quem de solis Maximianistis in auribus ejus et omnium qui aderant explicavi, tanquam mutus audivit. Hic liber vel hæc Gesta sic incipiunt : « (a) Gloriosissimis imperatoribus Honorio XII, et Theodosio VIII, coss. »

CAPUT LII.

Contra sermonem Arianorum. — Liber unus.

Inter hæc venit in manus meas quidam sermo Arianorum, sine nomine auctoris sui. Huic petente atque instante qui eum mihi miserat, quanta potui etiam brevitate ac celeritate respondi, adjuncto eodem sermone a capite responsionis meæ, et adhibitis ad sin-

(a) Mss. aliquot ex præcipuis sic ferunt : *Gloriosissimo Augusto et Constantio iterum viris clarissimis consulibus, die* XI, *Kal. Octobr. Cæsareæ in ecclesia majoris.* Alii plerique consentiunt, sed nonnulli post *Honorio Augusto* interponunt, XII, vel, *duodecies.* Verum hic annus haud concurrit cum secundo Constantii Consulis, quem nihilominus codices omnes, quos inspicere per nos licuit, asignant. Ex iis etiam pauci sunt, qui habent, *in ecclesia majori*, ut est in editis. Nihil tamen hic mutavimus.

simple vue on pût facilement reconnaître les passages auxquels j'ai répondu. Ce livre, après le discours qui se trouve en tête, commence de la sorte : « Eorum præcedenti disputationi, hac disputatione respondeo. »

CHAPITRE LIII.

Du mariage et de la concupiscence, au comte Valère. — Deux livres.

J'adressai deux livres à l'illustre comte Valère, parce que j'avais appris que les Pélagiens lui avaient écrit je ne sais quelle calomnie contre moi, où ils m'accusaient de condamner le mariage, en affirmant l'existence du péché originel. Ces livres sont intitulés : *Du mariage et de la concupiscence.* J'y défends en effet, la bonté du mariage, dans la crainte qu'on ne vînt à penser qu'il était vicié par la concupiscence de la chair et par la loi du corps qui combat contre la loi de l'esprit; car la chasteté conjugale use en bien pour la procréation des enfants, de la passion qui est mauvaise. Or, voici comment j'ai été amené à écrire deux livres. Le premier tomba dans les mains du pélagien Julien, qui voulut le réfuter en écrivant quatre livres dont on détacha quelques pages pour les envoyer au comte Valère qui me les communiqua. Après les avoir reçues, j'y répondis par un second livre. Le premier commence ainsi : « Hæretici novi, dilectissime fili Valeri ; » et le second : « Inter militiæ tuæ curas. »

CHAPITRE LIV.

Sept livres de Locutions.

J'ai composé sept livres sur sept livres différents des saintes Ecritures : cinq de Moïse, un de Josué, fils de Navé, et un des Juges, en notant dans chacun de ces livres les locutions les moins usitées dans notre langue. S'ils y apportent peu d'attention, les lecteurs en cherchent le sens, tandis que ce n'est qu'une façon de parler ; et quelquefois, ils en tirent des explications qui ne sont pas, il est vrai, opposées à la vérité, mais qui toutefois, ne s'accordent pas avec le sens véritable de l'auteur pour lequel c'est tout simplement une sorte de locution. Or, il y a dans l'Ecriture sainte bien des passages obscurs qui s'éclaircissent quand on connaît le genre de locutions employées par les auteurs sacrés. Il faut donc chercher à connaître quelle est la nature de ces locutions dans les endroits où le sens est clair, afin que là même où le sens est caché, cette connaissance serve à en donner l'intelligence au lecteur. Cet ouvrage est intitulé : *Locutions de la Genèse*, et ainsi des autres. Quand j'ai dit dans le premier livre (n. 18) qu'il est écrit :

gula numeris, quibus inspectis, quid cui loco responderim, facile possit adverti. Hic liber, post eorum sermonem qui a capite adjunctus est, sic incipit : « Eorum præcedenti disputationi, hac disputatione respondeo. »

CAPUT LIII.

De nuptiis et concupiscentia ad Valerium comitem. — Libri duo.

Scripsi duos libros ad illustrem virum Comitem Valerium, cum audissem Pelagianos ei nescio quid scripsisse de nobis, quod scilicet nuptias damnaremus, asserendo originale peccatum : quorum librorum titulus est : *de Nuptiis et concupiscentia.* Bonitatem quippe defendimus nuptiarum, ne putaretur earum esse vitium concupiscentia carnis, et lex in membris repugnans legi mentis, quo malo libidinis bene utitur ad filios procreandos pudicitia conjugalis. Ut autem duo libri essent, primus venit in Juliani Pelagiani manus, et scripsit adversus eum libros quatuor, ex quibus quidam nonnulla decerpsit, et Comiti Valerio misit, ille vero ad nos. Quæ cum accepissem, alio libro ad eadem ipsa respondi. Hujus operis primus liber sic incipit : « Hæretici novi dilectissime fili Valeri. » Secundus autem sic : « Inter militiæ tuæ curas. »

CAPUT LIV.

Locutionum libri septem.

Septem libros de septem libris divinarum scripturarum, id est Moysi quinque, et uno Jesu Nave, et altero Judicum feci, notatis locutionibus singulorum quæ minus usitatæ sunt linguæ nostræ, quas parum advertendo sensum quærunt, qui legunt, divinorum eloquiorum, cum sit locutionis genus, et nonnunquam exsculpunt aliquid quod a veritate quidem non abhorreat; non tamen id sensisse auctor a quo hoc scriptum est invenitur, sed genere locutionis hoc dixisse credibilius apparet. Multa autem in Scripturis sanctis obscura, cognito locutionis genere dilucescunt. Propter quod cognoscenda sunt eadem genera locutionum ubi sententiæ patent, ut etiam ubi latent cognitio ipsa succurrat, easque intentioni legentis aperiat. Hujus operis titulus est : *Locutiones de Genesi*, atque ita de singulis libris. Quod autem in libro

« Et Noë accomplit tout ce que le Seigneur lui avait ordonné, et il l'accomplit ainsi, »(*Gen.*, VI, 22) et que j'affirme que cette locution était semblable à celle qui avait été employée dans le récit de la création où il est écrit d'abord : « Et il fut fait ainsi ; » et où il est dit ensuite : « Et Dieu fit, » l'analogie n'est point parfaite : d'un côté le sens même est caché, et de l'autre, ce n'est qu'une façon de parler. L'ouvrage commence ainsi : « Locutiones Scripturarum. »

CHAPITRE LV.

Sept livres de questions.

1. Dans le même temps, j'écrivis aussi sept livres de questions sur les mêmes livres sacrés, et j'ai voulu leur donner ce nom, parce que les points discutés sont plutôt des propositions à examiner que de véritables solutions. Toutefois, la plupart me paraissent suffisamment discutées pour qu'on les regarde à juste titre comme expliquées et résolues. J'avais déjà commencé à soumettre au même examen les livres des Rois ; mais je n'ai pas été bien loin, détourné que j'étais par d'autres affaires plus urgentes. Dans le premier livre, où il est question des branches de diverses couleurs que Jacob mettait dans l'eau, afin que les brebis qui allaient concevoir et qui voyaient ces branches en buvant, pussent produire des petits de nuances variées (quest. XCIII), je n'ai pas bien exposé la cause pour laquelle il ne leur mettait pas ces branches sous les yeux pour la seconde portée, mais seulement pour la première. En effet, l'explication d'une autre question (XCV), où l'on demande pourquoi Jacob a dit à son beau-père : « Vous m'avez fraudé dans mon salaire de dix agneaux, »(*Gen.*, XXXI, 41) explication assez juste, démontre que la première n'a pas été résolue comme elle devait l'être.

2. Dans le troisième livre également, au sujet du grand-prêtre, on demande comment il pouvait devenir père, puisqu'il était obligé d'entrer deux fois le jour dans le saint des saints où était l'autel de l'encens, pour offrir l'encens matin et soir (*Exode*, XXX, 7), qu'il ne pouvait, comme le dit la loi, y entrer étant impur, et que l'homme le devenait, selon cette même loi, par suite des relations conjugales, et demeurait dans son impureté jusqu'au soir, malgré les ablutions prescrites. (*Lévit.*, XV, 16.) Or, j'ai dit : « Il fallait par conséquent, ou qu'il demeurât dans la continence, ou qu'à certains jours, l'offrande de l'encens fut interrompue : » (Quest. LXXXII) je n'ai pas remarqué que cette conséquence n'était pas rigoureuse. En effet, on peut entendre ces pa-

primo posui scriptum esse : « Et fecit Noe omnia verba quæcumque præcepit illi Dominus, sic fecit, » (*Gen.*, VI, 22) eamque locutionem dixi esse similem ei, quod in conditione creaturæ posteaquam dicitur : « Et sic est factum : » (*Gen.*, I) additur, « et fecit Deus : » non omni modo simile hoc eidem mihi videtur. Denique ibi etiam sensus latet ; hic sola locutio est. Hoc opus sic incipit : « Locutiones scripturarum. »

CAPUT LV.

Locutionum libri septem.

1. Eodem tempore scripsi etiam *libros quæstionum* de libris eisdem divinis septem, quos ideo appellare sic volui, quia ea quæ ibi disputantur, magis quærenda proposui, quam quæsita dissolvi ; quamvis multo plura in eis mihi videantur ita pertractata, ut possint etiam soluta et exposita non immerito judicari. Regnorum quoque libros eodem modo jam considerare cœperamus, sed non multum progressi, in alia quæ magis urgebant animum intendimus. In primo autem libro, ubi agitur de virgis variatis, quas ponebat Jacob in aqua, ut in conceptu positæ oves eas viderent cum biberent, et varios fetus parerent (quæst. XCIII) : non bene a nobis exposita est causa, cur iterum concipientibus non ponebat, id est cum alios fetus conciperent, sed in priore conceptu. Nam quæstionis alterius expositio (quæst. XCV), ubi quæritur cur dixerit socero suo Jacob : « Et decepisti mercedem meam decem agnabus, » (*Gen.*, XXXI, 41) satis veraciter enodata, demonstrat istam sicut solvi debuit non solutam.

2. In tertio quoque libro ubi de summo agitur sacerdote (quæst. LXXXII), quomodo creabat filios cum haberet necessitatem bis in die ingredi in sancta sanctorum, ubi erat altare incensi, ad offerendum incensum mane et vespera, quo non posset, sicut Lex dicit, immundus intrare (*Exod.*, XXX, 7 et 8) : et eadem Lex dicat, immundum fieri hominem etiam ex concubitu conjugali quem jubet quidem lavari aqua, sed et lotum dicit immundum esse usque ad vesperam (*Levit.*, XV, 16) ; unde dixi, « consequens fuisse, ut aut continens esset, aut diebus aliquibus intermitteretur incensum : » non vidi non fuisse consequens. Potest enim sic intelligi quod scriptum est : « Immundus erit usque ad vesperam, » ut (*a*) per

(*a*) In Mss. quibusdam et Am. *post ipsam vesperam.* Non consentanee nisi subaudiatur, *inchoatam.*

roles : « Il restera impur jusqu'au soir » dans ce sens qu'il n'était pas impur tout le soir, mais seulement jusqu'au soir exclusivement, de manière que le soir venu, il pouvait être pur et offrir l'encens, et qu'après l'offrande du matin, il pouvait user du mariage, dans le but d'avoir des enfants. Dans une autre question où l'on demande comment il pouvait être défendu au grand-prêtre d'assister aux funérailles de son père (*Lévit.*, XXI, 11), puisqu'il ne pouvait devenir grand-prêtre (car il n'y en avait qu'un seul) qu'après la mort de son père, j'ai dit : « D'après cela, il eût fallu que le fils qui devait succéder à son père, eût été institué avant que le père fût enseveli et aussitôt après sa mort ; il l'eût fallu aussi pour ne pas interrompre l'offrande de l'encens qui devait avoir lieu deux fois le jour ; » (quest. LXXXIII) et c'est ce prêtre à qui il est interdit d'approcher du corps de son père mort et qui n'est pas encore inhumé. Mais je n'ai pas assez réfléchi que cette prohibition avait été faite surtout pour ceux qui ne succédaient pas aux grands-prêtres leurs pères, mais qui étant des fils, c'est-à-dire des descendants d'Aaron pouvaient devenir grands-prêtres, dans le cas par exemple où le grand-prêtre mourait sans enfants, ou en aurait de si indignes, qu'aucun d'eux ne pût succéder à son père. C'est ainsi que Samuel succéda au grand-prêtre Héli (I *Rois*, I), quoique lui-même ne fût pas fils de prêtre, mais des fils, c'est-à-dire des descendants d'Aaron (1).

3. Quant au larron à qui il a été dit : « Aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis, » (*Luc.*, XXIII, 43) j'ai presque avancé comme un fait certain qu'il n'avait pas été baptisé visiblement, tandis que cela est certain et qu'on doit plutôt croire qu'il l'a été, comme je l'ai prouvé moi-même dans un autre endroit. De même, ce que j'ai dit dans le cinquième livre, que là où il est fait mention des mères, dans les généalogies évangéliques, ce n'est qu'avec les pères (question XLVI, n. 2), cela est vrai, mais n'a pas de rapport avec la question que je traitais. Il s'agissait de ceux qui épousaient les femmes de leurs frères ou de leurs parents morts sans enfants; observation qui était faite au sujet des deux pères de Joseph, dont saint Matthieu fait connaître l'un et saint Luc l'autre. Cette question, je l'ai examinée avec soin dans cet ouvrage au chapitre où je revise l'opuscule écrit contre Faustus le manichéen. Cet ouvrage commence ainsi : « Cum Scripturas sanctas, quæ appellantur canonicæ. »

(1) Bien que les raisons qu'apportent de modernes interprètes des saintes Ecritures pour prouver que Samuel ne doit être placé qu'au rang des lévites, aient leur importance, parce que disent-ils, il ne descend pas d'Aaron par le fils aîné de ce grand-prêtre; cependant la plupart des anciens avec saint Augustin lui attribuent la dignité sacerdotale. Saint Cyp., *epist.*, 65; saint Ambros., in *Ps.* CXVIII, serm. XVIII, etc.

ipsam vesperam jam non esset immundus, sed usque ad ipsam, ut vespertino jam tempore incensum mundus offerret, cum propter creandos filios post matutinum incensum mixtus esset uxori. Itemque ubi quæsitum est (quæst. LXXXIII), quomodo prohibitus esset super funus patris sacerdos summus intrare, cum eum fieri sacerdotem (quando unus erat) (*Levit.*, XXI, 11) nisi post mortem sacerdotis patris non oporteret; dixi, « propter hoc necesse fuisse, nondum sepulto patre statim post ejus mortem, filium ejus constitui, qui succederet patri ; propter etiam continuationis incensum, quod bis in die necesse erat offerri ; » qui sacerdos super mortem nondum sepulti patris prohibetur intrare. Sed parum attendi, potuisse hoc præcipi magis propter illos, qui futuri fuerant summi sacerdotes non patribus summis sacerdotibus succedentes, sed tamen ex filiis, id est ex posteris Aaron, si forte summus sacerdos, aut filios non haberet, aut ita reprobos haberet ut nullus eorum patri deberet succedere. Sicut Samuel summo sacerdoti Heli successit; cum sacerdotis filius ipse non esset, sed tamen ex filiis, hoc est, ex posteris esset Aaron. (I *Reg.*, I.)

3. De latrone etiam cui dictum est (quæst. LXXXIV) : « Hodie mecum eris in paradiso, » quod non fuerit visibiliter baptizatus, quasi certum posui, cum sit incertum, magisque illum baptizatum fuisse credendum sit, sicut ego quoque alibi postea disputavi. Item quod in quinto libro dixi (quæst. XLVI), ubi commemorantur matres in generationibus evangelicis, « non eas positas nisi cum patribus, » verum est quidem, sed ad rem, de qua agebatur non pertinet. Agebatur autem de iis qui ducebant fratrum vel propinquorum conjuges, eorum qui sine filiis defuncti essent, propter duos patres Joseph, quorum alterum Matthæus commemorat, alterum Lucas. De qua quæstione diligenter in hoc opere disserui, cum retractaremus opus nostrum contra Faustum Manichæum. Hoc opus sic incipit : « Cum Scripturas sanctas, quæ appellantur Canonicæ. »

CHAPITRE LVI.

De l'âme et de son origine. — Quatre livres.

A la même époque, un certain Vincent Victor trouva dans la Mauritanie Césarienne, chez un prêtre espagnol nommé Pierre, un opuscule qui venait de moi où, dans un passage qui traitait de l'origine de l'âme de tous les hommes, j'avouais que j'ignorais si ces âmes proviennent de celle du premier homme et ensuite de celle de nos parents, ou si elles sont données à chaque homme, sans aucune propagation, comme elle fut donnée à Adam; toutefois je déclarais être certain que l'âme n'est pas un corps, mais un esprit. Ce Vincent Victor adressa à ce même Pierre deux livres où il combattait mon opinion et le moine René me les envoya de Césarée. Après les avoir lus, j'y répondis en quatre livres, l'un adressé au moine René, l'autre au prêtre Pierre, les deux derniers à Victor lui-même. Ce que j'ai écrit à Pierre, quoique ayant toute l'étendue d'un livre, est plutôt une lettre que je n'ai pas voulu séparer des autres livres. Or, dans ces livres où je discute une foule de questions nécessaires, j'ai défendu mes opinions sur l'origine de l'âme donnée à chaque homme, et j'ai montré les nombreuses erreurs et les fausses présomptions de Vincent Victor. Cependant, comme c'était un jeune homme qu'il ne fallait pas condamner trop vite, mais instruire, je l'ai traité avec toute la douceur possible, et j'ai reçu de lui une formule de rétractation. Le livre adressé à René commence par ces mots : « Sinceritatem tuam erga nos. » Celui qui s'adresse à Pierre par ceux-ci : « Domino dilectissimo fratri, et compresbytero Petro. » Des deux derniers adressés à Vincent Victor, le premier commence ainsi : « Quod mihi ad te scribendum putavi. »

CHAPITRE LVII.

A Pollentius, sur les mariages adultères. — Deux livres.

J'ai écrit deux livres *sur les mariages adultères* en désirant autant que possible mettre dans tout son jour, d'après les Ecritures, cette question difficile. L'ai-je fait avec assez de clarté? Je n'en sais rien; mais je sens que je suis resté loin de la perfection, bien qu'en discutant cette question j'y aie découvert un grand nombre d'aperçus, ce dont tout le lecteur intelligent pourra juger. Le premier livre de cet ouvrage commence ainsi : « Prima quæstio est, frater dilectissime Pollenti. » Et le second : « Ad ea quæ mihi scripseras. »

CAPUT LVI.

De anima et ejus origine. — Libri quatuor.

Eodem tempore quidam Vincentius Victor in Mauritania Cæsariensi invenit apud Hispanum quemdam presbyterum Petrum nonnullum opusculum meum, ubi quodam loco de origine animæ hominum singulorum, utrum ex illa una primi hominis, ac deinde ex parentibus propagentur; an sicut illi uni sine ulla propagatione singulæ singulis dentur, me nescire confessus sum : verumtamen scire animam non corpus esse, sed spiritum. Et contra ista mea ad eumdem Petrum scripsit ille duos libros, quos mihi de Cæsarea Renatus monachus misit. Quibus ego lectis, responsione mea quatuor reddidi, unum ad Renatum monachum, alterum ad presbyterum Petrum, et duos ad eumdem Victorem. Sed ad Petrum, quamvis habeat libri prolixitatem, tamen epistola est quam nolui a tribus cæteris separari. In iis autem omnibus, in quibus multa necessaria disseruntur, defendi de origine animarum, quæ singulis hominibus dantur, cunctationem meam, et multos errores atque pravitates præsumptionis ejus ostendi. Quem tamen juvenem non præpropere detestandum, sed adhuc docendum quanta potui lenitate tractavi, et ab eo rescripta correctionis ejus accepi. Hujus operis liber ad Renatum sic incipit : « Sinceritatem tuam erga nos. » Ad Petrum autem sic : « Domino dilectissimo fratri et compresbytero Petro. » Duorum vero novissimorum ad Vincentium Victorem : Primus sic incipit : « Quod mihi ad te scribendum putavi. »

CAPUT LVII.

Ad Pollentium de adulterinis conjugiis. — Libri duo.

Scripsi duos libros *de Conjugiis adulterinis*, quantum potui secundum Scripturas, cupiens solvere difficillimam quæstionem. Quod utrum enodatissime fecerim, nescio, imo vero non me pervenisse ad hujus rei perfectionem sentio, quamvis multos sinus ejus aperuerim, quod judicare poterit quisquis intelligenter legit. Hujus operis primus liber sic incipit : « Prima quæstio est frater dilectissime Pollenti. » Secundus autem sic : « Ad ea quæ mihi scripseras. »

CHAPITRE LVIII.

Contre un adversaire de la loi et des prophètes. — Deux livres.

Dans le même temps, on lisait à Carthage, sur la place voisine de la mer et en présence d'un grand nombre d'auditeurs très-attentifs, un livre qui avait pour auteur un certain hérétique, soit Marcionite, soit de quelque autre secte, et dont voici l'erreur. Il niait que Dieu eût fait le monde, et soutenait que le Dieu de la loi donnée par Moïse, le Dieu des prophètes de l'Ancien Testament n'était pas le vrai Dieu, mais bien le plus mauvais des démons. Quelques-uns de nos frères, chrétiens très-zélés, purent arriver jusqu'à lui, m'en envoyèrent aussitôt un livre pour le réfuter en me priant instamment de ne pas différer d'y répondre. C'est ce que je fis en deux livres que j'intitulai pour cette raison : *Contre un adversaire de la loi et des prophètes*; car le manuscrit qui m'avait été envoyé n'avait pas de nom d'auteur. Cet ouvrage commence ainsi : « Libro quem misistis, fratres dilectissimi. »

CHAPITRE LIX.

Contre Gaudence, évêque des Donatistes. — Deux livres.

Dans le même temps, Dulcitius, tribun et notaire, était en Afrique l'exécuteur des ordres impériaux portés contre les Donatistes. Il avait adressé des lettres à Gaudence, évêque des Donatistes de Tamugadès, un des sept qu'il avaient choisis pour les défendre dans notre conférence. Il l'exhortait à l'unité catholique et cherchait à le détourner d'allumer l'incendie où il menaçait de se consumer, lui, les siens et son Eglise; et il ajoutait que, s'ils croyaient leur cause juste, ils prissent la fuite, selon le précepte de Jésus-Christ, plutôt que de s'exposer à périr dans les flammes. Gaudence lui récrivit deux lettres, l'une courte, « attendu, disait-il, que le porteur était pressé; » l'autre plus longue, où il répondait plus complétement et avec plus de soin. Le tribun Dulcitius crut devoir me les envoyer pour les réfuter. C'est ce que je fis pour ces deux lettres en un seul livre. Ce livre étant tombé entre les mains de Gaudence, il me répliqua ce qu'il voulut sans donner aucune raison, mais prouvant bien plutôt qu'il n'avait pu ni se taire ni me répondre. La chose était assez claire pour les lecteurs intelligents qui feront la comparaison de nos deux opuscules, je n'ai pas voulu toutefois laisser sans réponse cet écrit, quel qu'il fût. Voilà pourquoi mes livres contre lui sont au nombre de deux. Cet ouvrage commence ainsi : « Gaudentius Donatistarum Tamugadensis episcopus. »

CAPUT LVIII.

Contra adversarium legis et prophetarum. — Libri duo.

Interea liber quidam cujusdam hæretici sive Marcionistæ, sive cujuslibet eorum quorum error opinatur, quod istum mundum non Deus fecerit : nec Deus Legis, quæ data est per Moysen, et Prophetarum ad eamdem Legem pertinentium verus sit Deus : sed pessimus dæmon : cum apud Carthaginem multis confluentibus et attentissime audientibus, in platea maritima legeretur, pervenerunt ad eum fratres studiosissime Christiani, eumque mihi redarguendum sine ulla dilatione miserunt, multum rogantes, ut nec ego respondere differrem. Refelli eum libris duobus, quos ideo prænotavi : *Contra adversarium Legis et Prophetarum*, quia codex ipse qui missus est, nomen non habebat auctoris. Hoc opus sic incipit : « Libro quem misistis, fratres dilectissimi. »

CAPUT LXIX.

Contra Gaudentium Donatistarum episcopum. — Libri duo.

Per idem tempus Dulcitius tribunus et notarius hic erat in Africa exsecutor imperialium jussionum contra Donatistas datarum. Qui cum dedisset litteras ad Gaudentium Tamugadensem Donatistarum episcopum, unum illorum septem quos in nostra collatione auctores suæ defensionis elegerant, exhortans eum ad unitatem catholicam, et dissuadens incendium, quo se ac suos cum ipsa in qua erat ecclesia consumere minabatur, addens etiam ut si se justos putarent, fugerent potius secundum præceptum Domini Christi, quam nefandis se ignibus concremarent; rescripsit ille epistolas duas, unam brevem, festinante, ut asseruit, perlatore; aliam prolixam, quasi plenius diligentiusque respondens. Has mihi supra memoratus tribunus existimavit mittendas, ut eas potius ipse refellerem, quas ambas uno libro redargui. Qui cum in ejusdem Gaudentii pervenisset manus, rescripsit quod ei visum est ad meipsum, nulla ratione respondens, sed magis se nec respondere, nec tacere potuisse declarans. Quod cum satis posset intelligenter legentibus, et nostra atque ipsius dicta conferentibus apparere, nolui tamen sine rescripto relinquere quidquid illud fuit. Hinc factum est, ut hi nostri ad illum duo libri essent. Hoc opus sic incipit : « Gaudentius Donatistarum Tamugadensis episcopus. »

CHAPITRE LX.

Contre le mensonge. — Un livre.

Je composai aussi alors un livre *contre le mensonge*. La cause qui me détermina à l'écrire fut que certains catholiques crurent devoir feindre qu'ils étaient Priscillianistes, afin de suivre les traces et de découvrir les mystères de ces hérétiques qui, pour cacher leur hérésie, soutenaient qu'il était permis non-seulement de la nier et de mentir, mais même de se parjurer. J'ai composé ce livre pour montrer que cette conduite était défendue. Il commence ainsi : « Multa mihi legenda misisti. »

CHAPITRE LXI.

Contre deux lettres des Pélagiens. — Quatre livres.

Suivent quatre livres écrits *contre deux lettres des Pélagiens* à Boniface, évêque de l'Eglise romaine. Ces lettres étant tombées entre ses mains, il me les avait envoyées lui-même, y trouvant mon nom calomnieusement inséré. Cet ouvrage commence ainsi : « Noveram te quidem, fama celeberrima prædicante. »

CHAPITRE LXII.

Contre Julien. — Six livres.

C'est alors que les quatre livres du pélagien Julien, dont j'ai parlé plus haut, vinrent aussi entre mes mains. J'y découvris que les passages qu'en avaient détachés celui qui les avait envoyés au comte Valère n'avaient pas été envoyés à ce personnage comme Julien les avait écrits, mais que quelques-uns de ces passages avaient subi tant soit peu de changements. J'écrivis donc six livres contre les quatre de Julien. Or, dans les deux premiers je combats l'impudence de Julien par les témoignages des saints qui, après les Apôtres, ont défendu la foi catholique. Il croyait, en effet, pouvoir nous reprocher comme une erreur des Manichéens d'avoir dit que nous tirons d'Adam le péché originel, lequel, par le bain de la régénération, est effacé non-seulement chez les adultes, mais même chez les petits enfants. D'un autre côté, je montre dans la dernière partie de mon livre premier combien quelques-unes des opinions de Julien favorisent les Manichéens. Les quatre autres livres sont une réfutation suivie des siens. Mais dans le cinquième livre de cet ouvrage si important

CAPUT LX.

Contra mendacium. — Liber unus.

Tunc et *contra Mendacium* scripsi librum cujus operis ea causa exstitit, quod ad Priscillianistas hæreticos vestigandos, qui hæresem suam non solum negando atque mentiendo, verum etiam pejerando existimant occulendam, visum est quibusdam catholicis Priscillianistas se debere simulare, ut eorum latebras penetrarent. Quod ego fieri prohibens, hunc librum condidi. Hic liber sic incipit : « Multa mihi legenda misisti. »

CAPUT LXI.

Contra duas epistolas Pelagianorum. — Libri quatuor.

Sequuntur libri quatuor, quos contra duas epistolas Pelagianorum ad episcopum Romanæ ecclesiæ Bonifacium scripsi : quia cum in manus ejus venissent, ipse mihi eas miserat, inveniens in illis calumniose interpositum nomen meum. Hoc opus sic incipit : « Noveram te quidem fama celeberrima prædicante. »

CAPUT LXII.

Contra Julianum. — Libri sex.

Interea libri quatuor Juliani Pelagiani, quos supra commemoravi, venerunt etiam in manus nostras, in quibus comperi illa quæ ex eis decerpserat, qui ea Comiti Valerio miserat, non omnia eo modo quo a Juliano dicta sunt, ad eumdem Comitem scripta, sed nonnulla eorum aliquantum fuisse mutata. Scripsi ergo sex libros, adversus illos quatuor ; sed meorum duo primi, testimoniis sanctorum qui fidem catholicam post Apostolos defenderunt, Juliani impudentiam redarguunt, qui tanquam Manichæorum dogma nobis objiciendum putavit, quia ex Adam trahi dicimus originale peccatum, quod per lavacrum regenerationis, non solum in majoribus, verum etiam in parvulis solvitur. Quantum autem ipse Julianus quibusdam sententiis suis adjuvet Manichæos, in primi libri mei parte posteriore monstravi. Cæteri autem nostri quatuor redduntur illis singulis singuli. Verum in hujus tanti tamque elaborati operis quinto volumine (cap. XIV), ubi commemoravi deformem maritum conjugi suæ, ne deformes pareret, proponere in concubitu formosam

et que j'ai travaillé avec le plus grand soin, lorsque j'ai rappelé le mari difforme qui, dans l'acte du mariage, présentait à sa femme une belle peinture pour qu'elle n'eût pas des enfants difformes (ch. xv, 51), j'ai indiqué comme certain le nom de l'individu qui avait cette habitude, tandis qu'il n'est pas connu d'une manière certaine; ma mémoire, dans cet endroit, m'a fait défaut. Soranus, auteur d'un livre de médecine, a écrit que c'était un roi de Chypre; mais il n'a pas donné le nom de ce roi. Cet ouvrage commence ainsi: « Contumelias tuas ut verba maledica, Juliane. »

CHAPITRE LXIII.

A Laurent, sur la foi, l'espérance et la charité. — Un livre.

J'ai écrit également un livre *sur la Foi, l'Espérance et la Charité.* Celui à qui je l'ai adressé, avait sollicité de moi un petit opuscule qui ne sortirait pas de ses mains. C'est ce que les Grecs appellent un *Enchiridion*, ou *Manuel.* Je crois y avoir exposé assez exactement quel culte on doit rendre à Dieu, ce qui est, selon la définition des saintes Ecritures, la véritable sagesse. Ce livre commence ainsi: « Dici non potest, dilectissime fili Laurenti, quantum tua eruditione delector. »

CHAPITRE LXIV.

Du soin que l'on doit prendre des morts, à l'évêque Paulin. — Un livre.

J'ai écrit un livre : *Du soin que l'on doit prendre des morts,* pour répondre à des lettres où l'on me demandait s'il pouvait être utile, après la mort, d'avoir son corps enseveli près de l'autel de quelque saint. Ce livre commence ainsi : « Diu sanctitati tuæ, coepiscope venerande Pauline. »

CHAPITRE LXV.

Des huit questions de Dulcitius. — Un livre.

Le livre intitulé : *Des huit questions à Dulcitius,* ne devait pas figurer dans cet ouvrage parmi mes livres, puisqu'il est composé de citations extraites de ceux que j'avais écrits antérieurement. Cependant on y trouve quelques discussions de plus, ainsi que la réponse à l'une de ces questions : cette réponse est nouvelle et n'est point extraite de quelque autre de mes ouvrages, je l'ai donnée telle qu'elle a pu se pré-

---

solere picturam; nomen hominis, qui hoc facere solebat, quasi certum posui, cum sit incertum, quia memoria me fefellit. Hoc autem Soranus (*a*) auctor medicinæ scripsit regem Cyprium facere solere, sed nomen ejus proprium non expressit. Hoc opus sic incipit : « Contumelias tuas et verba maledica Juliane. »

CAPUT LXIII.

Ad Laurentium de fide, spe et caritate. — Liber unus.

Scripsi etiam librum *de Fide, Spe et Caritate,* cum a me, ad quem scriptus est, postulasset ut aliquod opusculum haberet meum de suis manibus non recessurum : quod genus Græci Enchiridion vocant. Ubi satis diligenter mihi videor esse complexus quomodo sit colendus Deus, quam sapientiam esse hominis utique veram divina Scriptura definit. Hic liber sic incipit : « Dici non potest, dilectissime fili Laurenti, quantum tua eruditione delector. »

CAPUTL XIV.

De cura pro mortuis gerenda ad Paulinum episcopum. — Liber unus.

Librum *de Cura pro mortuis gerenda* scripsi, cum interrogatus litteris fuissem, utrum prosit cuique post mortem quod corpus ejus apud sancti alicujus memoriam sepelitur. Hic liber sic incipit : « Diu sanctitati tuæ coepiscope venerande Pauline. »

CAPUT LXV.

De octo Dulcitii quæstionibus. — Liber unus.

Liber quem prænotavi *de Octo Dulcitii quæstionibus,* non esset in hoc opere commemorandus inter libros meos, cum sit confectus ex iis, quæ a me in aliis antea conscripta sunt, nisi et disputationis aliquid a nobis interpositum reperiretur in eo, et uni earum quæstionum non ex opusculo aliquo alio meo responsionem, sed tunc quæ potuit occurrere, red-

(*a*) Ita Mss. a quibus dissidentes hic Vulgati habent, *medicinæ artis magister.* At lib. V, *contra Julian.*, c. xiv, in concordiam cum Mss. redeunt.

senter alors à mon esprit. Ce livre commence de la sorte : « Quantum mihi videtur, dilectissime fili Dulciti. »

CHAPITRE LXVI.

A Valentin et à ses moines, de la grâce et du libre arbitre. — Un livre.

J'ai écrit un livre intitulé : *De la grâce et du libre arbitre*, contre ceux qui, lorsqu'on défend la grâce de Dieu s'imaginent qu'on nie le libre arbitre, et qui défendent eux-même le libre arbitre en niant la grâce de Dieu, et affirment que cette grâce nous est donnée selon nos mérites. J'ai adressé ce livre à ces moines d'Adrumette, dans le monastère desquels une controverse si vive s'était élevée sur ce sujet, que plusieurs d'entre eux avaient été forcés de me consulter. Ce livre commence ainsi : « Propter eos qui hominis liberum arbitrium. »

CHAPITRE LXVII.

Aux mêmes, de la correction et de la grâce. — Un livre.

J'écrivis de nouveau pour les mêmes moines un autre livre que j'intitulai : *De la correction et de la grâce*. Car on m'avait appris que, dans un monastère, quelqu'un avait soutenu qu'on ne devait reprendre personne, s'il n'accomplissait pas les préceptes du Seigneur, mais qu'il suffisait de prier pour lui, afin qu'il arrivât à les accomplir. Ce livre commence ainsi : « Lectis litteris vestris, Valentine frater dilectissime. »

Tels sont les quatre-vingt-treize ouvrages, formant deux cent trente-deux livres, que d'après cette révision, j'ai reconnu être sortis de ma plume : j'ignore si j'en écrirai encore d'autres. Quant à la révision de ces ouvrages, je l'ai publiée en deux livres sur les instances de mes frères, avant de commencer à réviser les lettres et les sermons au peuple, sermons dont j'ai prononcé les uns et dicté les autres (1).

(1) Dans quelques anciens manuscrits, nous trouvons cette addition écrite de la même main que tout l'ouvrage : « Livres écrits et publiés par saint Augustin après la révision de ceux qui précèdent : *Ces deux livres des Rétractations*. Le livre qui a pour titre : *Miroir des témoignages des Ecritures; les deux livres à Prosper et à Hilaire sur la prédestination des Saints; deux livres sur les hérésies au diacre Quodvultdeus, deux livres contre les faits qui se sont passés dans la discussion avec Maximien évêque arien*, (le jour tout entier avait été consacré à entendre la discussion prolixe de cet hérétique,) *six livres contre le pélagien Julien*, le septième est incomplet, le huitième manque absolument. En effet saint Augustin avait entrepris de répondre aux huit livres de Julien, en citant ses propres paroles et en les faisant suivre de ses réponses.

didissem. Hic liber sic incipit : « Quantum mihi videtur, dilectissime fili Dulciti. »

CAPUT LXVI.

Ad Valentinum et cum illo monachos de gratia et libero arbitrio. — Liber unus.

Propter eos, qui cum defenditur Dei gratia, putantes negari liberum arbitrium, sic ipsi defendunt liberum arbitrium ut negent Dei gratiam, asserentes eam secundum merita nostra dari, scripsi librum, cujus titulus est *de Gratia et Libero arbitrio*. Ad eos autem scripsi monachos Adrumetinos, in quorum monasterio de hac re cœperat esse contentio, ita ut me consulere eorum aliqui cogerentur. Hic liber sic incipit : « Propter eos qui hominis liberum arbitrium. »

CAPUT LXVII.

Ad quos supra de correctione et gratia. — Liber unus.

Rursus ad eosdem scripsi alterum librum, quem *de Correptione et Gratia*, prænotavi, cum mihi nuntiatum esset, dixisse ibi quemdam, neminem corripiendum, si Dei præcepta non facit, sed pro illo ut faciat, tantummodo orandum. Hic liber sic incipit : « Lectis litteris vestris, Valentine frater dilectissime. »

Hæc opera nonaginta tria in libris ducentis triginta duobus me dictasse recolui, quando hæc retractavi, utrum adhuc essem aliquos dictaturus ignorans atque ipsam eorum retractationem in libris duobus edidi urgentibus fratribus, antequam epistolas ac sermones ad populum, alios dictatos, alios a me dictos retractare cœpissem.

AVERTISSEMENT

SUR

LES TREIZE LIVRES DES CONFESSIONS.

La raison qui a fait adopter la coutume de mettre la vie d'un écrivain en tête de ses ouvrages, a évidemment porté les premiers éditeurs de saint Augustin à placer dans le premier volume les *Confessions* immédiatement après les *Rétractations* qui, d'après l'ordre naturel, doivent avoir le premier rang. Il importe, en effet, à celui qui veut lire les ouvrages d'un auteur, avec plaisir et profit, de connaître complétement le génie, les goûts, les mœurs, l'honnêteté, la sincérité et les autres qualités de cet écrivain. Or, dans ses *Confessions*, saint Augustin se dépeint lui-même avec la plus grande fidélité; non-seulement il raconte les actions dont les hommes auraient pu être témoins, mais encore celles que Dieu seul, qui lit dans le fond des cœurs, pouvait connaître, et il les expose une à une, les bonnes comme les mauvaises. Il rappelle, dans cet ouvrage, et avec les plus grands détails, les fautes même les plus légères de sa vie passée, et les bienfaits qu'il a reçus de Dieu. Il a laissé ainsi à la postérité un monument éternel de sa pénitence et de sa reconnaissance, et un exemple admirable de la justice et de la bonté de Dieu à notre égard. Ce qu'il cherchait surtout c'était, pour nous servir de ses expressions, « de louer le Dieu juste et bon, des biens comme des maux, et d'exciter les hommes à le connaître et à l'aimer. » Or, voici comme il poursuit ce but.

Dans le premier livre, après avoir invoqué Dieu, il rappelle les commencements de sa vie

ADMONITIO

DE SEQUENTIBUS CONFESSIONUM LIBRIS.

Quæ causa fecit ut Scriptoris cujusque vita emittendis in publicum ejus libris solemni more præfigeretur, eadem etiam primos S. Augustini operum Editores haud dubie movit ut *Confessiones* ipsius statim post *Retractationum* libros, qui recto ordine debent præcedere, in tomo primo collocarent. Nempe interest plurimum ut Auctoris genium, studia, mores, probitatem, fidem, aliasque dotes perspectas habeat qui ejus scripta cum voluptate, cum profectu perlegere in animum inducit. Atqui in *Confessionibus* suis Augustinus totum se ipse expressit perquam accurate : quippe qui in iis non ea solum facta quæ hominum oculis subjecta esse potuissent, sed etiam ea quæ Deo tantum conscio in intimis agitaverat, cum bona, tum mala, singillatim exposuit. In his enim sicuti anteactæ vitæ vel levissima errata, sic etiam accepta a Deo beneficia fuse commemorat, æternum posteris relicturus sive pœnitentis, sive grati animi monumentum, præclarum etiam illius quam constanter erga nos exhibet Deus, et justitiæ et bonitatis exemplum. Atque hoc in primis studebat, scilicet (ipsius verbis rem ut explicemus) « et de malis et de bonis suis Deum laudare justum et bonum, atque in eum excitare humanum intellectum et affectum. » Id vero hac ratione exsequitur.

In primo libro, præmissa Dei invocatione, recolit vitæ suæ primordia ad annum quintum-

jusqu'à l'âge de quinze ans. Il confesse les péchés de ses premières années et de son enfance, et il avoue qu'il était beaucoup plus porté aux jeux, aux plaisirs et aux vices naturels de cet âge, qu'à l'étude des lettres.

Dans le second livre, il passe à une autre époque de sa vie et il nous dépeint le commencement de son adolescence, c'est-à-dire sa seizième année qu'il passa dans la maison paternelle, après avoir interrompu ses études; il rappelle avec la plus grande douleur que pendant ce temps il s'abandonna à ses désirs et à ses passions, et il juge très-sévèrement un vol qu'il commit alors avec ses compagnons.

Le troisième livre embrasse sa dix-septième, sa dix-huitième et sa dix-neuvième année; il se trouvait alors à Carthage, où il achevait le cours de ses études littéraires, il s'y laissa prendre dans les filets d'un amour criminel et il tomba dans l'hérésie des Manichéens; il discute avec la plus grande clarté leurs erreurs et leurs inepties; il rapporte les larmes de sa mère et la réponse qu'elle reçut de Dieu sur la conversion de son fils.

Dans le quatrième livre, il confesse avec honte qu'il vécut neuf ans dans la secte des Manichéens, et qu'il entraîna quelques autres dans cette même erreur; et raconte ensuite la douleur immodérée qu'il éprouva de la perte d'un ami qu'il aimait tendrement et que la mort lui avait enlevé. A cette occasion, il s'étend beaucoup sur la fausse et sur la véritable amitié. Il fait enfin mention de ses livres *du Beau et du Bien*, qu'il écrivit à l'âge de vingt-six ou de vingt-sept ans, et de la facilité avec laquelle il comprit de lui-même, à vingt ans, les livres *des arts libéraux* et les *Catégories d'Aristote*.

Dans le cinquième livre, il nous fait le tableau de sa vingt-neuvième année. Convaincu de l'ignorance du Manichéen Faustus, il forma la résolution d'abandonner cette secte; à cette même époque, il fut envoyé de Rome, où il enseignait la rhétorique, à Milan pour y remplir les mêmes fonctions; là, il y entendit saint Ambroise, commença à se repentir de sa vie passée, et se décida à quitter les Manichéens et à se faire inscrire au nombre des catéchumènes.

decimum. Infantiæ peccata agnoscit et pueritiæ; atque hac ætate in lusum et puerilia quæque oblectamenta et vitia quam in litterarum studia procliviorem se fuisse confitetur.

In secundo ad ætatem aliam progreditur, primumque adolescentiæ suæ, id est, sextum-decimum vitæ annum, quem in paterna domo studiis intermissis consumpserat genio ac libidinibus indulgens, ad mentem revocat cum gravi dolore, severus admodum in dijudicando furto a se tunc temporis cum sodalibus perpetrato.

Tertius liber de annis est ætatis illius decimo-septimo, decimo-octavo et decimo-nono transactis Carthagine, ubi dum litterarii studii curriculum absolveret, se libidinosi amoris laqueo irretitum, necnon in Manichæorum hæresim prolapsum fuisse meminit. Adversus horum errores et ineptias disserit luculenter. Matris lacrymas, et responsum de filii resipiscentia divinitus acceptum refert.

In quarto libro pudet se illi sectæ addictum fuisse per novennium, atque alios secum in eumdem errorem pertraxisse; deinde amicum carissimum sibi interea morte præreptum, acerbiori quam æquum esset animi dolore fuisse prosecutum. Cujus occasione de vana et de solida amicitia non pauca dicit. Mentionem denique facit librorum *de pulchro et apto* a se anno ætatis vigesimo-sexto aut vigesimo-septimo conscriptorum, necnon quam facili negotio *Liberalium Artium* libros atque *Aristotelis Categorias* anno ætatis ferme vigesimo per sese intellexerit.

In libro quinto annum ætatis suæ exhibet vigesimum-nonum, quo scilicet comperta Fausti Manichæi imperitia, propositum in illa secta proficiendi abjecit; quo etiam Roma, ubi tunc rhetoricam profitebatur, missus Mediolanum ut eamdem artem doceret, cœpit audito Ambrosio resipiscere, et de Manichæismo abdicando necnon de repetendo catechumenatu decernere.

Le sixième livre nous fait connaître les événements de sa trentième année : sa mère, sainte Monique, se rend à Milan. Eclairé par les instructions de saint Ambroise, il saisit de plus en plus la vérité de la doctrine catholique accusée faussement par les Manichéens. Il décrit les mœurs de son ami Alype; il délibère sur les moyens de mener une vie meilleure et flotte indécis entre divers partis; frappé de la crainte de la mort et du jugement, il désire chaque jour plus ardemment sa conversion.

Dans le septième livre, il rappelle à son souvenir le commencement de sa jeunesse, c'est-à-dire sa trente-unième année. Il raconte qu'à cette époque, encore enveloppé des épaisses ténèbres de l'ignorance, il était dans l'erreur sur la nature de Dieu, sur l'origine du mal. La solution de ces hautes questions le jetait dans des angoisses inexprimables; il parvint enfin à la connaissance véritable de Dieu, quoiqu'il n'eût pas encore sur Notre-Seigneur Jésus-Christ des sentiments dignes de l'Homme-Dieu.

Le livre huitième est l'histoire de la partie la plus célèbre de sa vie (sa trente-deuxième année); il consulte Simplicien; il apprend de lui la conversion de Victorin et la vie de saint Antoine, moine d'Egypte, par le récit que lui en fait Pontitien. Après une lutte terrible de la chair contre l'esprit, il ouvre les Epîtres de saint Paul, averti qu'il est par une voix du ciel. Bientôt cette lecture le change entièrement et il revient pleinement à Dieu.

Dans le livre neuvième, il fait connaître le dessein qu'il avait de quitter sa chaire de rhétorique, à l'époque des vacances qui approchaient. Il raconte sa retraite dans la maison de campagne de son ami Vérécundus; son baptême; les vertus et la mort de sa mère sainte Monique qui arriva cette année, après le baptême de son fils, alors âgé de trente-trois ans.

Dans le dixième livre, il recherche et produit au grand jour, non ce qu'il était auparavant, mais ce qu'il est en ce moment. Il explique longuement la force prodigieuse de l'esprit ou de la mémoire, et se réjouit surtout de ce que Dieu y a sa place. Il recherche dans ses actes, dans

In libro sexto, cum jam Monnica ipsius mater Mediolanum advenisset, ipseque annum ætatis ageret tricesimum, Ambrosii concionibus admonitus catholicæ doctrinæ veritatem, quam Manichæi falso insimulabant, magis magisque intelligebat. Alipii amici sui mores prosequitur. In diversa rapiebatur, dum de vita melius instituenda deliberaret; mortis quoque ac judicii metu perculsus, ad vitæ conversionem in dies accendebatur.

In septimo libro exordium suæ juventutis, id est annum ætatis trigesimum-primum, ob mentis oculos reducit. Narrat se illa ætate densioribus adhuc ignorantiæ tenebris involutum atque errantem circa Dei naturam, necnon circa originem mali, in cujus inquisitione se mirum in modum angebat, pervenisse tandem ad cognitionem Dei sinceram; quamvis nondum digne de Domino Christo sentiret.

Liber octavus vitæ ipsius partem attingit celeberrimam, annum videlicet ætatis trigesimum-secundum, quo nempe cum Simplicianum consuluisset, ab eoque didicisset Victorini conversionem, cum Antonii Ægyptii monachi vitam ex Potitiani relatione cognovisset, post vehementem luctam carnem inter et animum, codicem Apostoli cœlesti admonitus oraculo inspexit; moxque ex illius lectione ad meliorem frugem toto animo immutatus fuit, pleneque ad Deum conversus.

In libro nono dicit de capto a se consilio rhetoricæ professionem abjiciendi, non tamen antequam vindemialium feriarum, quod proxime instabat, tempus advenisset. Tum de suo in Verecundi amici villam secessu, de suo baptismate, ac de Monnicæ matris virtutibus atque obitu, qui baptizato ipso incidit in eumdem huncce annum, ætatis videlicet Augustini tricesimum tertium.

In libro decimo scrutatur deinceps, ac palam contestatur, non qualis antea, sed qualis tunc esset. Multis explicat animi seu memoriæ vim plane stupendam, ob id sibi potissimum gratulatus,

ses sens, dans toutes ses affections, la part de la triple tentation de la volupté, de la curiosité et de l'orgueil. Il confesse que Notre-Seigneur Jésus-Christ est seul médiateur entre Dieu et les hommes, et rend des actions de grâces à Dieu le Père qui a bien voulu livrer pour nous son Fils aux impies.

Dans le livre onzième et dans les suivants, il traite des saintes Ecritures. Il disserte surtout sur le chapitre premier de la Genèse, qui contient le recit de la création du monde, résoud les difficultés qu'il y rencontre, et le venge des objections de ses adversaires. Dans le onzième livre, il discute un peu plus longuement sur le temps : dans le douzième, sur la matière première et sur les sens multiples des Ecritures. Dans le treizième, il fait ressortir la bonté de Dieu dans la création des êtres, il proclame un Dieu en trois personnes et donne la notion propre de l'Esprit saint. Enfin, il explique dans un sens allégorique l'histoire de la création du monde.

Nous ferons observer que ces livres ont été écrits vers l'an 400 de Notre-Seigneur; saint Augustin les place un peu avant ceux qu'il écrivit pendant son épiscopat contre le manichéen Faustus, et on sait que ces derniers ont été publiés un peu avant ou peu après l'année 400, comme nous le dirons en son lieu. Du reste, si ces ouvrages ne renferment aucun indice qui puisse nous faire connaître d'une manière certaine l'époque de leur composition, si pour fixer cette époque, on ne peut produire d'autres arguments, on doit former son opinion d'après l'ordre suivi dans les *Rétractations*, d'autant plus, qu'autant qu'il lui a été possible, saint Augustin s'est proposé de nous faire connaître dans ces deux livres l'ordre dans lequel il a écrit chacun de ses ouvrages (1). Nous devons cependant reconnaître que dans ces deux livres il a eu moins en vue d'indiquer l'ordre chronologique de ses ouvrages que les raisons qui l'ont porté à les écrire.

(1) Prologue des *Rétractations*, nº 3.

quod sua in memoria locum Deus haberet. Inquirit in actus, in sensus, et affectus suos omnes ex triplici tentatione voluptatis, curiositatis, ac superbiæ. Dominum Christum unum mediatorem Dei et hominum confitetur, et Deo Patri, qui pro nobis impiis filium tradiderit, grates rependit.

In libro undecimo et sequentibus tractat de Scripturis sanctis. Totum caput primum Geneseos, quo mundi creatio describitur, dissertationibus illustrat, difficultates incurrentes dissolvens, et ab adversariorum objectis vindicans. Sed in undecimo disputat paulo fusius de tempore. In duodecimo de materia prima, deque multiplici Scripturæ sensu. In tertiodecimo Dei bonitatem ex rerum productione commendat; prædicat Deum Trinitatem, et Spiritus sancti propriam quamdam notionem. Denique creati mundi historiam allegorice exponit.

Hosce libros observamus scriptos circiter annum Christi quadringentesimum, propterea quod ab Augustino recensentur proxime ante illos quos Episcopus adversus Faustum Manichæum non multo ante vel post hunc annum elaboravit, uti suo dicetur loco. Certe si qua opera indubiam et distinctam temporis notam præ se non ferunt, si aliis demum argumentis id investigari non potest, decernendum videtur ex *Retractationum* serie : quandoquidem, quantum potuit, curavit Augustinus, ut nos ex ipsa ordinem, quo quæque scripta sunt, nossemus. Neque diffitebimur tamen quin interdum chronologiæ minus, magis autem pertractati argumenti rationem habuerit.

Extrait d'une lettre de saint Augustin au comte Darius.

Recevez les livres de mes confessions que vous avez tant désirés. Apprenez à me connaître dans ces livres pour ne point me juger meilleur que je ne suis : car c'est mon témoignage et non celui des autres que vous entendrez sur ce qui me concerne ; considérez-moi dans la vérité de ces récits, et voyez ce que j'ai été lorsque j'ai voulu marcher avec mes seules forces : si vous y trouvez quelque chose qui vous plaise en moi, faites-en remonter la gloire à celui à qui je veux la renvoyer, et non pas à moi-même. Car c'est lui qui nous a faits, et nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes ; nous n'étions parvenus qu'à nous perdre, mais celui qui nous a faits nous a donné une nouvelle création. Quand vous m'aurez connu dans cet ouvrage, priez pour moi afin que je ne vienne pas à défaillir, mais que j'avance toujours vers la perfection.

Extrait du livre intitulé : DU DON DE LA PERSÉVÉRANCE, ch. XX.

Lequel de mes ouvrages a-t-on cherché à connaître plus souvent et dont la lecture a eu plus de charme et d'attrait que les livres de mes confessions ! Comme je les ai publiés avant la naissance de l'hérésie pélagienne, j'y ai dit, et bien des fois, à mon Dieu : « Donnez ce que vous ordonnez, et ordonnez ce que vous voulez. » Ces paroles de mon livre ayant été rappelées à Rome, en présence de Pélage, par un frère qui était mon coadjuteur dans l'épiscopat, l'hérésiarque ne put les souffrir, et son émotion croissant à mesure qu'il les combattait, peu s'en fallut qu'il ne disputât avec celui qui les lui avait citées.

Voyez le livre II des *Rétractations,* chap. VI.

S. Augustinus Epist. 265. *Dario comiti.*

Sume libros quos desiderasti Confessionum mearum. Ibi me inspice ; ne me laudes ultra quam sum ; ibi non aliis de me crede, sed mihi ; ibi me attende, et vide quid fuerim in meipso, per meipsum ; et si quid in me tibi placuerit, lauda ibi mecum, quem laudari volui de me. Neque enim me, (quoniam ipse fecit nos et non ipsi nos, nos autem perdideramus nos) sed qui fecit, refecit. Cum autem ibi me inveneris, ora pro me ne deficiam, sed perficiar.

Ex libro DE DONO PERSEVERANTIÆ, cap. XX.

Quid autem meorum opusculorum frequentius et delectabilius innotescere potuit quam libri Confessionum mearum ? Cum et ipsos ediderim antequam Pelagiana hæresis exstitisset, in eis certe dixi Deo nostro, et sæpe dixi : « Da quod jubes, et jube quod vis. » Quæ mea verba Pelagius Romæ cum a quodam fratre coepiscopo meo fuissent eo præsente commemorata, ferre non potuit ; et contradicens aliquanto commotius, pene cum eo qui illa commemoraverat litigavit.

LES TREIZE LIVRES

DES CONFESSIONS [1]

LIVRE PREMIER

Après avoir invoqué le Seigneur, saint Augustin passe en revue les commencements de sa vie, jusqu'à sa quinzième année; il confesse les péchés de ses premières années et de son enfance, et il fait l'aveu qu'à cet âge, il avait beaucoup moins d'inclination pour l'étude que pour les jeux et les amusements de l'enfance.

CHAPITRE PREMIER.

Grandeur de Dieu.

1. « Vous êtes grand, Seigneur, et souverainement digne de louanges; » (*Ps.* CXLIV) votre puissance est grande et votre sagesse sans mesure. (*Ps.* CXLIV.) Et c'est vous qu'un homme veut louer, lui partie infime de votre création, lui qui promène partout avec sa mortalité le témoignage de son péché, et la preuve que, comme Dieu, vous résistez aux superbes. (I *Pier.*, V, 5.) Cependant c'est vous qu'il veut louer, cet homme, lui partie si faible de votre création. Vous l'excitez à trouver son bonheur à vous louer, car vous nous avez faits pour vous, et notre cœur ne trouve aucun repos jusqu'à ce qu'il repose en vous. Donnez-moi, Seigneur, de savoir et de comprendre si je dois d'abord vous invoquer ou vous louer, et s'il faut premièrement vous connaître ou vous invoquer. Mais qui peut vous invoquer sans vous connaître? Dans l'ignorance où il est de ce que vous êtes, ne peut-il pas adresser ses prières à un autre qu'à vous? ou plutôt, ne faut-il pas vous invoquer pour vous connaître? « Mais comment invoqueront-ils celui en qui ils ne croient point? Et comment croiront-ils en lui, si personne ne le leur annonce? » (*Rom.*, X, 14.) « Ceux-là donc loueront le Seigneur qui le recherchent. » (*Ps.* XXI.) Car, en le cherchant, ils le trouveront, et en le trouvant, ils le loueront. Que je vous cherche donc, Seigneur, en vous invoquant, et que je vous invoque, en croyant en vous, car vous nous avez été annoncé. C'est donc ma foi, Seigneur, qui vous invoque, cette foi que vous m'avez

(1) Ecrits environ l'an 400.

CONFESSIONUM

LIBRI TREDECIM.

LIBER PRIMUS.

Præmissa Dei invocatione recolit vitæ suæ primordia ad annum decimumquintum. Infantiæ peccata agnoscit et pueritiæ. Atque hac ætate in lusum et puerilia quæque oblectamenta quam in litterarum studia procliviorem se fuisse confitetur.

CAPUT PRIMUM.

Deum vult laudare ab ipso excitatus.

1. Magnus es, Domine, et laudabilis valde, magna virtus tua, et sapientiæ tuæ non est numerus. Et laudare te vult homo, aliqua portio creaturæ tuæ; et homo circumferens mortalitatem suam, circumferens testimonium peccati sui, et testimonium quia superbis resistis, et tamen laudare te vult homo aliqua portio creaturæ tuæ. Tu excitas ut laudare te delectet, quia fecisti nos ad te, et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te. Da mihi Domine scire et intelligere, utrum sit prius invocare te, an laudare te; et scire te prius sit, an invocare te. Sed quis te invocat, nesciens te? Aliud enim pro alio potest invocare nesciens te. An potius invocaris, ut sciaris? Quomodo autem invocabunt in quem non crediderunt? Aut quomodo credent sine prædicante? et laudabunt Dominum qui requirunt eum. Quærentes enim invenient eum, et invenientes laudabunt eum. Quæram te, Domine, invocans te, et invocem te credens in te, prædicatus enim es nobis. Invocat te Domine fides

donnée, que vous m'avez inspirée par l'incarnation de votre Fils, par le ministère de celui qui annonce votre parole.

CHAPITRE II.

Le Dieu qu'il invoque est en lui-même, et lui-même est en Dieu.

2. Mais comment invoquerai-je mon Dieu, mon Dieu et mon Seigneur? c'est-à-dire qu'en l'invoquant, je l'appellerai en moi-même. Or, quelle place y a-t-il en moi pour y recevoir mon Dieu, pour que Dieu vienne en moi, Dieu qui a fait le ciel et la terre? Est-il possible, Seigneur mon Dieu, qu'il y ait quelque chose en moi qui puisse vous contenir? Est-ce que le ciel et la terre que vous avez faits, et au sein desquels vous m'avez fait, peuvent vous contenir? De ce que sans vous, rien ne serait de ce qui existe, s'ensuit-il que tout ce qui est vous contienne? Donc, puisque je suis, pourquoi vous prier de venir en moi, qui ne pourrais être, si vous n'étiez en moi? Je ne suis pas encore dans les lieux inférieurs, et cependant vous y êtes, « car si je descends dans les enfers, vous y êtes présent. » (*Ps.* CXXXVIII.) Je ne serais donc point, ô mon Dieu! je ne serais point du tout, si vous n'étiez en moi; que dis-je? je ne serais point, si je n'étais en vous, « de qui, par qui et en qui sont toutes choses. » (*Rom.*, XI, 36.) Il en est ainsi, Seigneur, il en est ainsi. Où vous invoquer, puisque je suis en vous? d'où viendrez-vous en moi? car où me retirer hors du ciel et de la terre, pour que de cet endroit mon Dieu, le Dieu qui a dit : « C'est moi qui remplis le ciel et la terre, » (*Jérém.*, XXIII, 24) puisse venir en moi?

CHAPITRE III.

Dieu est tout entier partout, de telle sorte cependant que nulle créature ne le contient tout entier.

3. Le ciel et la terre vous contiennent-ils donc, par là même que vous les remplissez, ou bien les remplissez-vous, et reste-t-il quelque chose de vous qu'ils ne puissent contenir? Alors, où répandez-vous ce qui reste de vous, après que vous avez rempli de vous-même le ciel et la terre? Mais avez-vous besoin d'être contenu, vous qui contenez toutes choses, puisque ce que vous remplissez vous ne le remplissez qu'en le contenant? Ce ne sont pas ces vases tout pleins de vous-même qui font votre stabilité, car lors même qu'ils se brisent, vous ne vous répandez pas. Et lorsque vous vous répandez sur nous, vous ne tombez pas à terre, mais vous nous relevez; par cet épanchement, vous ne vous écoulez pas, mais vous nous recueillez. Or, puisque vous remplissez toutes choses, est-ce de vous

mea quam dedisti mihi, quam inspirasti mihi per humanitatem filii tui, per ministerium prædicatoris tui.

CAPUT II.

Deum quem invocat in ipso esse, ipsumque in Deo.

2. Et quomodo invocabo Deum meum, Deum et Dominum meum? Quoniam utique in me ipsum eum vocabo cum invocabo eum. Et quis locus est in me quo veniat in me Deus meus? quo Deus veniat in me, Deus qui fecit cœlum et terram? Itane, Domine Deus meus, est quidquam in me quod capiat te? An vero cœlum et terra quæ fecisti, et in quibus me fecisti capiunt te? An quia sine te non esset quidquid est, fit ut quidquid est capiat te? Quoniam itaque et ego sum, quid peto ut venias in me, qui non essem, nisi esses in me? Non enim ego (*a*) jam in inferis, et tamen etiam ibi es. Nam et si descendero in infernum, ades. Non ergo essem Deus meus, non omnino essem, nisi esses in me. An potius non essem, nisi essem in te, ex quo omnia, per quem omnia, in quo omnia? Etiam sic Domine, etiam sic. Quo te invoco, cum in te sim? Aut unde venias in me? Quo enim recedam extra cœlum et terram, ut inde in me veniat Deus meus qui dixit : « Cœlum et terram ego impleo. » (*Jerem.*, XXIII, 24.)

CAPUT III.

Deus sic ubique totus, ut res nulla ipsum totum capiat.

3. Capiunt ergone te cœlum et terra, quoniam tu imples ea? An imples, et restat, quoniam non te capiunt? Et quo refundis quidquid impleto cœlo et terra restat ex te? An non opus habes, ut quoquam contineáris, qui contines omnia; quoniam quæ imples, continendo imples? Non enim vasa quæ te plena sunt, stabilem te faciunt; quia etsi frangantur, non effunderis. Et cum effunderis super nos, non tu jaces, sed erigis nos; nec tu (*b*) dissiparis, sed colligis nos. Sed quæ imples omnia, te toto imples omnia? An quia

(*a*) Ms. Theodoricensis habet, *ego sum inferi*, non intoleranter. Alii plerique, *ego jam inferi,* Librariorum lapsu, ut videtur. — (*b*) Antiquiores editi, scilicet a Jodoco Badio Ascensio, a Joanne Amerbachio et a Desiderio Erasino, cum tribus Mss. *dispergeris.*

tout entier que vous les remplissez? Ou bien, comme elles ne peuvent vous contenir tout entier, n'en comprennent-elles qu'une partie? Cette partie est-elle la même pour toutes, ou chaque chose en contient-elle une différente, les plus grandes une plus grande, les plus petites une moindre? Y a-t-il donc en vous des parties plus grandes ou plus petites? Ou plutôt n'êtes-vous pas tout entier partout, et n'est-il pas vrai qu'aucune chose créée ne vous contient tout entier?

CHAPITRE IV.

Majesté et perfections ineffables de Dieu.

4. Qu'êtes-vous donc, mon Dieu, qu'êtes-vous, je vous le demande, sinon le Seigneur Dieu? « Car quel autre Seigneur que le Seigneur? ou quel autre Dieu que notre Dieu? » (*Ps.* XVII.) O très-haut, très-bon, très-puissant et tout-puissant, très-miséricordieux et très-juste, très-caché et très-présent, très-beau et très-invincible, toujours le même et incompréhensible, immuable et changeant tout à votre gré, jamais nouveau, jamais ancien; renouvelant tout et conduisant les superbes à leur ruine, sans qu'ils le sachent; toujours en action, toujours en repos; recueillant sans cesse, et n'ayant besoin de rien; vous soutenez, remplissez et conservez; vous créez, nourrissez et perfectionnez; vous cherchez enfin, quoique rien ne vous manque. Vous aimez, mais sans passion; vous êtes jaloux, mais sans trouble; vous vous repentez, mais sans amertume; vous vous irritez, mais vous êtes toujours calme; vous changez vos œuvres, mais sans changer vos desseins. Vous reprenez ce que vous trouvez et ce que vous n'avez jamais perdu. Toujours riche, vous aimez le gain; jamais avare, vous voulez qu'on vous paie avec usure. On vous donne plus que vous ne demandez pour vous rendre débiteur, et cependant avons-nous quelque chose qui ne soit à vous? Vous rendez sans rien devoir; vous remettez ce qu'on vous doit, sans rien perdre. Mais qu'ai-je dit, ô mon Dieu! vous, ma vie, mes chastes délices? ou que peut-on dire, en parlant de vous? Cependant, malheur à ceux qui se taisent de vous, car, tout en parlant beaucoup, ils sont muets.

CHAPITRE V.

Saint Augustin demande l'amour de Dieu et le pardon de ses fautes.

5. Qui me donnera de reposer en vous? Qui me donnera que vous descendiez dans mon cœur, qu'il soit enivré de votre présence pour que j'oublie mes maux, et que je m'attache à vous comme à mon seul et unique bien? Que m'êtes-vous, Seigneur? Ayez pitié de moi, afin que je puisse parler. Que vous suis-je, pour m'ordonner de vous aimer, et si je ne le fais pas, pour vous irriter contre moi et me menacer des

non possunt te totum capere omnia, partem tui capiunt, et eamdem partem simul omnia capiunt? An singulas singula, et majores majora, minores minora capiunt? Ergo est aliqua pars tui major, aliqua minor. An ubique totus es, et res nulla te totum capit?

CAPUT IV.

Dei majestas et perfectiones inexplicabiles.

4. Quid es ergo, Deus meus? quid rogo, nisi Dominus Deus? Quis enim Dominus præter Dominum? Aut quis Deus præter Deum nostrum? Summe, optime, potentissime, omnipotentissime, misericordissime et justissime, secretissime et præsentissime, pulcherrime et fortissime, stabilis et incomprehensibilis, immutabilis mutans omnia, nunquam novus nunquam vetus, innovans omnia et in vetustatem perducens superbos et nesciunt, semper agens semper quietus, colligens et non egens, portans et implens et protegens, creans et nutriens et perficiens, quærens cum nihil desit tibi. Amas, nec æstuas: zelas, et securus es: pœnitet te, et non doles: irasceris et tranquillus es: opera mutas, nec mutas consilium: recipis quod invenis et nunquam amisisti: nunquam inops, et gaudes lucris: nunquam avarus, et usuras exigis. Supererogatur tibi ut debeas, et quis habet quidquam non tuum? Reddis debita nulli debens, donas debita nihil perdens. Et quid diximus, Deus meus, vita mea, dulcedo mea sancta? Aut quid dicit aliquis cum de te dicit? Et væ tacentibus de te; quoniam loquaces muti sunt.

CAPUT V.

Petit amorem Dei et delictorum veniam.

5. Quis mihi dabit acquiescere in te? Quis mihi dabit ut venias in cor meum, et inebries illud, ut obliviscar mala mea, et unum bonum meum amplectar te? Quid mihi es? Miserere ut loquar. Quid tibi sum ipse ut amari te jubeas a me, et nisi faciam

plus grands malheurs? Mais quoi! n'en est-ce pas un assez grand, que de ne pas vous aimer? Ah! dites-moi, au nom de vos miséricordes, Seigneur mon Dieu, dites ce que vous êtes pour moi. « Dites à mon âme : Je suis ton salut. » (*Ps.* XXXIV.) Dites-le assez haut pour que je puisse l'entendre. Voici que l'oreille de mon cœur est devant vous, Seigneur; ouvrez-la, et dites à mon âme : « Je suis ton salut. » Que je coure après cette voix, et que je m'attache à vous! Ne me cachez point votre face; que je meure, pour ne point mourir à jamais! que je meure pour la voir!

6. La maison de mon âme est pour vous une demeure trop étroite; élargissez-la, Seigneur. Elle tombe en ruine, réparez-la. Elle a des taches qui blessent vos regards, je l'avoue et je le sais; mais qui la purifiera? A quel autre que vous puis-je crier : « Purifiez-moi de mes fautes cachées, Seigneur, et n'imputez pas celles d'autrui à votre serviteur. » (*Ps.* XVIII.) Je crois, c'est pourquoi je parle, Seigneur, vous le savez. Ne vous ai-je pas confessé mes crimes contre moi-même, ô mon Dieu! et ne m'avez-vous pas remis les impiétés de mon cœur? Je n'entre point en jugement avec vous qui êtes la vérité; ce serait me tromper moi-même et faire retomber sur « mon iniquité son propre mensonge. » (*Ps.* XXVI.) Je n'entre donc point en jugement avec vous; « car si vous examiniez avec rigueur nos iniquités, Seigneur; Seigneur, qui pourrait subsister devant vous? » (*Ps.* CXXIX.)

CHAPITRE VI.

Il raconte son enfance, et loue la providence et l'éternité de Dieu.

7. Laissez-moi cependant parler à votre miséricorde, moi qui ne suis que cendre et poussière. Laissez-moi parler, puisque c'est à votre miséricorde, et non à l'homme qui se raillerait de moi, que je m'adresse. Et vous aussi peut-être vous riez-vous de moi; mais par un tendre retour vous en aurez pitié. Qu'est-ce donc que je veux dire, Seigneur mon Dieu! sinon que j'ignore d'où je suis venu ici, c'est-à-dire dans cette vie mortelle, ou dans cette mort vivante; car je ne sais quel nom lui donner? Alors les consolations de votre miséricorde m'ont reçu dans la vie comme me l'ont appris mes parents selon la chair, dont vous vous êtes servi pour me faire naître dans le temps, car pour moi je ne m'en souviens pas. J'ai donc goûté les douceurs du lait de la femme. Ce n'est ni ma mère, ni mes nourrices qui remplissaient leurs mamelles, mais c'est vous qui me donniez par elles l'ali-

irascaris mihi, et mineris ingentes miserias? Parva ne ipsa est, (*a*) si non amem te? Hei mihi. Dic mihi per miserationes tuas, Domine Deus meus, quid sis mihi. Dic animæ meæ : Salus tua ego sum. Sic dic ut audiam. Ecce aures cordis mei ante te Domine : aperi eas, et dic animæ meæ : Salus tua ego sum. Curram post vocem hanc, et apprehendam te. Noli abscondere a me faciem tuam : moriar, ne moriar, ut eam videam.

6. Angusta est domus animæ meæ quo venias ad eam : dilatetur abs te. Ruinosa est : refice eam. Habet quæ offendant oculos tuos, fateor et scio : sed quis mundabit eam? Aut cui alteri præter te clamabo? Ab occultis meis munda me, Domine, et ab alienis parce servo tuo. Credo, propter quod et loquor, Domine tu scis. Nonne tibi prolocutus sum adversum me delicta mea, Deus meus; et tu dimisisti impietatem cordis mei? Non judicio contendo tecum qui veritas es; et ego nolo fallere meipsum, ne mentiatur iniquitas mea sibi. Non ergo judicio contendo tecum; quia si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit?

CAPUT VI.

Infantiam suam describit, laudat Dei providentiam et æternitatem.

7. Sed tamen, sine me loqui apud misericordiam tuam, me terram et cinerem. Sine tamen loqui; quoniam ecce misericordia tua est, non homo irrisor meus cui loquor. Et tu fortasse irrides me : sed conversus misereberis mei. Quid enim est, quod volo dicere, Domine Deus meus, nisi quia nescio unde venerim huc, in istam, (*b*) dico vitam mortalem, an mortem vitalem, nescio. Et susceperunt me consolationes miserationum tuarum, sicut audivi a parentibus carnis meæ, ex (*c*) quo et in qua formasti me in tempore, non enim ego memini. Exceperunt ergo me

(*a*) In antiquis editis Bad. Am. et Er. nec non in uno e Mss. additur, *miseria*. — (*b*) Ita Mss. ferme omnes et editio per Antonium Arnaldum Doctorem Sorbonicum adornata, ubi verbum, *nescio*, refertur ad superiorem sententiam, *unde venerim huc*, qua se Augustinus significat circa animæ originem fluctuare. At Bad. Am. et Er. habent : *in istam dico mortalem vitam : mortalem dicam vitam, an mortem vitalem nescio*, quam lectionem Lovanienses ad trium Mss. fidem sic mutarunt : *in istam dicam mortalem vitam, an mortem vitalem, nescio*. — (*c*) Apud Bad. Am. Er. et Lov. *ex qua et in qua*. Verius porro in Mss. et in editione Antonii Arn. pro designando utroque patente, *ex quo et in qua*.

ment de l'enfance, selon le plan de votre providence, et ces richesses que vous avez déposées jusque dans les profondeurs de la création. C'est vous aussi qui m'inspiriez de ne pas vouloir plus que vous ne me donniez, et à celles qui me nourrissaient de vouloir me donner ce que vous leur donniez vous-même : une affection bien réglée les portait à me communiquer ce qu'elles recevaient de vous en abondance; c'était pour elles un bien que le bien que je recevais d'elles, ou plutôt par elles, puisque c'est de vous seul, ô Dieu, que viennent tous les biens, et que c'est de vous, mon Dieu, que dépendent ma vie et ma conservation. Je l'ai reconnu plus tard, quand votre voix me le disait bien haut par tous les dons dont vous me comblez au dedans et au dehors. Mais alors je ne savais que prendre le sein maternel, ou jouir de ce qui flattait mes sens, ou pleurer quand mon corps éprouvait quelque douleur, et rien de plus.

8. Bientôt après, je commençai à rire (1), en dormant d'abord, ensuite en étant éveillé. Voilà du moins ce qu'on m'a dit depuis, et je l'ai cru par l'exemple des autres enfants; mais aucun souvenir ne m'en est resté. Puis, peu à peu, je remarquais où j'étais, je voulais manifester mes désirs à ceux qui auraient pu les satisfaire, et je ne le pouvais; car ces désirs étaient au dedans de moi, et eux au dehors, et aucun sens ne leur donnait encore entrée dans mon âme. Aussi j'agitais mes membres, je poussais des cris, mouvements et cris qui étaient l'expression de mes volontés; signes peu nombreux et impuissants, il est vrai, mais tels que je pouvais les faire. Et lorsqu'on ne m'obéissait pas, soit qu'on ne m'eût point compris, soit par crainte de me faire du mal, je m'indignais contre ces grandes personnes rebelles à ma volonté, contre ces hommes libres qui refusaient d'être mes serviteurs, et je me vengeais d'eux en pleurant. Tels sont tous les enfants que j'ai pu voir et qui, à leur insu, m'ont fait connaître plus clairement ce temps de ma vie que mes premiers maîtres avec toute leur expérience.

9. Or, voici que, depuis longtemps mon enfance est morte, et moi je vis. Pour vous, Seigneur, vous vivez toujours et rien ne meurt en vous, parce que avant la naissance des siècles et avant tout ce qui peut être nommé au-delà, vous êtes, et vous êtes le Dieu et le Seigneur de tout ce que vous avez créé. En vous existent les causes de toutes les choses qui doivent finir; en vous demeurent les origines immuables de toutes les choses mobiles; en vous aussi vivent les raisons éternelles de toutes les choses passagères et privées de raison. Dites-moi, dites à celui qui vous en supplie, ô mon Dieu, dites dans votre miséricorde à votre misérable serviteur, dites-

(1) Les pleurs précédent donc le rire comme saint Augustin le remarque dans la *Cité de Dieu*, XXI, 14 : « L'enfance, dit-il, entre dans cette vie non par le rire mais par les pleurs, et par là, elle prophétise à son insu qu'elle est appelée à traverser une carrière d'afflictions et d'épreuves. »

consolationes lactis humani. Nec mater mea, vel nutrices meæ sibi ubera implebant : sed tu mihi per eas dabas alimentum infantiæ, secundum institutionem tuam et divitias usque ad fundum rerum dispositas. Tu etiam mihi dabas nolle amplius quam dabas; et nutrientibus me dare mihi velle quod ei dabas. Dare enim mihi per ordinatum affectum volebant quo ex te abundabant. Nam bonum erat eis bonum meum ex eis, quod ex eis non, sed per eas erat : ex te quippe bona omnia Deus; et ex Deo meo, salus mihi universa. Quod animadverti postmodum, clamante te mihi per hæc ipsa quæ tribuis intus et foris. Nam tunc sugere noram, et acquiescere delectationibus, flere autem offensiones carnis meæ, nihil amplius.

8. Post et ridere cœpi, dormiens primo, deinde vigilans. Hoc enim de me mihi indicatum est et credidi, quoniam sic videmus et alios infantes, nam ista mea non memini. Et ecce paulatim sentiebam ubi essem, et voluntates meas volebam ostendere eis per quos implerentur, et non poteram; quia illæ intus erant, foris autem illi, nec ullo suo sensu valebant introire in animam meam. Itaque jactabam membra et voces, signa similia voluntatibus meis, pauca quæ poteram, qualia poteram, non enim erant veri similia. Et cum mihi non obtemperabatur, vel non intellecto, vel ne obesset, indignabar non subditis majoribus, et liberis non servientibus, et me de illis flendo vindicabam. Tales esse infantes didici quos discere potui, et me talem fuisse magis mihi ipsi indicaverunt nescientes, quam scientes nutritores mei.

9. Et ecce infantia mea olim mortua est, et ego vivo. Tu autem Domine qui et semper vivis, et nihil moritur in te, quoniam ante primordia sæculorum, et ante omne quod vel ante dici potest, tu es, et Deus es Dominusque omnium quæ creasti : Et apud te rerum omnium instabilium stant causæ, et rerum omnium mutabilium immutabiles manent origines; et omnium irrationabilium et temporalium sempiternæ vivunt rationes. Dic mihi supplici tuo Deus, et misericors misero tuo; dic mihi utrum jam alicui

moi si mon enfance a succédé à un autre âge déjà écoulé et si cet âge serait celui que j'ai passé dans le sein de ma mère. Car on m'en a dit aussi quelque chose, et j'ai vu moi-même des femmes enceintes. Mais même avant ce temps, mon Dieu, vous mes délices, ai-je été quelque part, ai-je été quelque chose? Personne qui puisse me l'apprendre; mon père, ma mère, l'expérience des autres, mes propres souvenirs sont ici impuissants. Ne vous moquez-vous pas de moi, qui vous fais de semblables questions, vous qui m'ordonnez de vous louer et de vous glorifier des choses que je connais?

10. Je vous loue donc, Seigneur du ciel et de la terre, et vous rends grâces des commencements de ma vie et de ma première enfance, dont je n'ai aucun souvenir. Mais vous avez donné à l'homme de s'en faire quelque idée par ce qu'il voit dans les autres et de s'en rapporter sur beaucoup de choses qui le concernent au témoignage de simples femmes. J'existais donc alors, je vivais, et vers la fin de ma première enfance je cherchais des signes pour exprimer aux autres mes sentiments. De qui cet être animé aurait-il reçu l'existence, si ce n'est de vous, Seigneur? Qui donc pourrait être l'artisan de sa propre vie? De quelle autre source l'être et la vie se sont-ils épanchés sur nous si ce n'est de vous-même, Seigneur, qui nous avez faits, vous pour qui l'être et la vie sont une seule et même chose, parce que l'être par excellence et la vie parfaite c'est vous-même? Oui, vous êtes souverainement parfait et vous ne changez pas; le jour présent ne passe point pour vous, et pourtant il passe en vous; parce qu'en vous toutes choses existent, et elles ne trouveraient aucune issue pour s'écouler si vous ne les conteniez. Et comme vos années ne passent point, toutes sont comme le jour présent. Oh! combien de nos jours et de ceux de nos pères ont déjà passé par ce jour éternel qui est à vous et dont ils ont reçu le mode et la durée de leur existence! Combien d'autres y passeront encore et en recevront de même l'être et la durée! Mais vous, vous êtes toujours le même : et tout ce qui sera demain et dans l'avenir, c'est aujourd'hui que vous le ferez; comme aussi tout ce qui était hier et dans le passé, c'est aujourd'hui que vous l'avez fait. S'il en est qui ne me comprennent pas, ce n'est pas ma faute! Cependant que ceux-là même se réjouissent en disant : « Qu'est-ce cela? » Oui, qu'ils se réjouissent, et qu'ils aiment mieux vous trouver sans vous comprendre que de vous perdre en vous comprenant.

CHAPITRE VII.

L'enfance même est sujette au péché.

11. Exaucez-nous, ô mon Dieu! Malheur aux péchés des hommes! Et c'est l'homme qui parle

ætati meæ mortuæ successerit infantia mea : an illa est quam egi intra viscera matris meæ? Nam et de illa mihi nonnihil indicatum est, et prægnantes ipse vidi feminas. Quid ante hanc etiam dulcedo mea Deus meus, fui ne alicubi, aut aliquis? Nam quis mihi dicat ista, non habeo, nec pater nec mater potuerunt, nec aliorum experimentum, nec memoria mea. An irrides me ista quærentem, teque de hoc quod novi laudari a me jubes, et confiteri me tibi?

10. Confiteor tibi, Domine cœli et terræ, laudem dicens tibi de primordiis et infantia mea quæ non memini; et dedisti ea homini ex aliis de se conjicere, et auctoritatibus etiam muliercularum multa de se credere. Eram enim et vivebam etiam tunc, et signa, quibus sensa mea, nota aliis facerem, jam in fine infantiæ quærebam. Unde hoc tale animal nisi abs te Domine? An quisquam se faciendi erit artifex? aut ulla vena trahitur aliunde, qua esse et vivere currat in nos, præter quam quod tu facis nos, Domine, cui esse et vivere non aliud atque aliud est; quia summe esse, atque summe vivere idipsum es? Summus enim es, et non mutaris; neque peragitur in te hodiernus dies, et tamen in te peragitur, quia in te sunt et ista omnia, non enim haberent vias transeundi, nisi contineres ea. Et quoniam anni tui non deficiunt, (a) anni tui hodiernus dies? Et quam multi jam dies nostri et patrum nostrorum per hodiernum tuum transierunt, et ex illo acceperunt modos, et utcumque extiterunt, et transibunt adhuc alii, et accipient, et utcumque existent? Tu autem idem ipse es; et omnia crastina atque ultra, omniaque hesterna et retro hodie facies, hodie fecisti. Quid ad me si quis non intelligat? gaudeat et ipse, dicens : Quid est hoc? gaudeat etiam sic; et amet non inveniendo invenire potius quam inveniendo non invenire te.

CAPUT VII.

Infantia quoque peccatis obnoxia.

11. Exaudi Deus. Væ peccatis hominum. Et homo

(a) Lov. *an anni tui*. Abest tamen, *an*, a nostris Mss. et ab aliis plerisque editis.

ainsi, et vous avez pitié de lui, parce que vous ètes l'auteur de son être et non de son péché. Qui me rappellera les fautes de mon enfance? « Car personne n'est pur de péché devant vous, pas même l'enfant dont la vie sur la terre n'est que d'un jour. » (*Job*, XXV, 4.) Qui me les rappellera? Sera-ce quelque petit enfant en qui je reverrai ce dont je n'ai plus de souvenir dans ma propre vie? En quoi donc ai-je pu pécher alors? Etait-ce en désirant trop ardemment par mes pleurs le sein de ma mère? Si maintenant je prenais avec la même avidité, non plus le sein maternel, mais la nourriture qui convient à mon âge, je serais ridicule et justement répréhensible. Je faisais donc alors des actions dignes de blâme; mais comme je n'étais pas en état de comprendre les réprimandes, ni l'usage ni la raison ne permettaient que l'on m'en fît. Toutefois, avec l'âge, nous déracinons et rejetons loin de nous ces défauts de l'enfance, et je n'ai jamais vu un homme de sens qui, pour épurer une chose, jetât ce qui est bon avec ce qui est mauvais. Etait-ce donc bien, même pour un enfant de cet âge, de demander en pleurant ce qui n'aurait pu que lui être nuisible, d'entrer dans de violentes colères contre des personnes qui ne dépendaient point de lui, contre des personnes libres et plus âgées, contre ceux mêmes qui lui avaient donné la vie, contre beaucoup d'autres enfin qui, plus prudents, n'obéissaient pas au premier signe de sa volonté, d'essayer de leur faire du mal en les frappant pour n'avoir pas écouté des ordres dont l'exécution lui eût été funeste? Ainsi, la faiblesse des organes est innocente dans l'enfant; il n'en est pas ainsi des inclinations de son âme. J'en ai fait l'épreuve de mes propres yeux; j'ai vu un petit enfant dévoré par la jalousie : il ne parlait pas encore, et il regardait, pâle et d'un œil colère, son frère de lait. Qui n'a été témoin de ce que je dis? Les mères et les nourrices prétendent, dit-on, trouver un remède à ce mal dans je ne sais quelles pratiques superstitieuses; toutefois, est-ce innocence dans un enfant, nourri à une source féconde de lait qui coule si abondamment de n'y pas souffrir près de lui un frère qui a besoin de cet aliment comme l'unique soutien de son existence? Mais on souffre ces défauts avec indulgence, non qu'ils soient indifférents, mais légers, mais parce qu'ils doivent disparaître avec l'âge. Si on les pardonne à l'enfance, on les supporte impatiemment quand on les rencontre dans un âge plus avancé (1).

12. C'est donc vous, Seigneur mon Dieu, qui

(1) Saint Augustin semble vouloir prouver par là que ces choses que l'on tolère avec patience dans les enfants sont de véritables défauts, puisqu'on ne peut plus les supporter dans ceux qui sont plus âgés.

dicit hæc, et misereris ejus, quoniam tu fecisti eum, et peccatum non fecisti in eo. Quis (*a*) me commemorat peccatum infantiæ meæ? Quoniam nemo mundus a peccato coram te, nec infans cujus est unius diei vita super terram. Quis me commemorat? An quilibet tantillus nunc parvulus in quo video quod non memini de me? Quid ergo tunc peccabam? An quia uberibus inhiabam plorans? Nam si nunc faciam, non quidem uberibus, sed escæ congruenti annis meis ita inhians, deridebor atque reprehendar justissime. Tunc ergo reprehendenda faciebam; sed quia reprehendentem intelligere non poteram, nec mos reprehendi me nec ratio sinebat. Nam extirpamus et ejicimus ista crescentes. Nec vidi quemquam scientem cum aliquid purgat, bona projicere. An pro tempore etiam illa bona erant, flendo petere etiam quod noxie daretur, indignari acriter non subjectis hominibus, liberis et majoribus, hisque a quibus genitus est, multisque præterea prudentioribus non ad nutum voluntatis obtemperantibus; feriendo nocere niti quantum potest, quia non obeditur imperiis quibus perniciose obediretur? Ita imbecillitas membrorum infantilium innocens est, non animus infantium. Vidi ego et expertus sum zelantem parvulum : nondum loquebatur, et intuebatur pallidus amaro aspectu collactaneum suum. Quis hoc ignorat? Expiare se dicunt ista matres atque nutrices nescio quibus remediis. Nisi vero et ista innocentia est, in fonte lactis ubertim manante atque abundante, opis egentissimum, et illo adhuc uno alimento vitam ducentem, consortem non pati. Sed blande tolerantur hæc, non quia nulla vel parva, sed quia ætatis accessu peritura sunt. Quod licet probes (*b*) cum ferri æquo animo eadem ipsa non possunt, quando in aliquo annosiore deprehenduntur.

12. Tu itaque Domine Deus meus, qui dedisti vitam infanti, et corpus, quod ita ut videmus instruxisti sensibus, compegisti membris, figura decorasti, pro-

(*a*) Lov. et Arn. *Quis mihi commemorat.* Bad. Am. et Er. *Quis mecum commemorat.* Sed vera lectio est quam Mss. ope restituimus, juxta quem loquendi modum in lib. de Magistro, cap. I, dicit Augustinus : *Duas jam loquendi causas constituo, aut ut doceamus, aut ut commemoremus vel alios vel nosmetipsos.* — (*b*) Ita in Mss. et recte. Mendose ergo in editis legitur : *Quod licet probes, tamen ferri*, etc.

avez donné la vie à l'enfant, qui avez armé son corps de tous ses sens, qui en avez ajusté les membres, orné les traits et la figure, qui lui avez inspiré cet instinct qui veille sans cesse pour la défense et la conservation de chacune de ses parties. Et vous m'ordonnez de vous louer dans votre ouvrage, de vous confesser et de glorifier votre nom, ô Très-Haut, car vous seriez encore le Dieu infiniment bon et puissant, quand même vous n'auriez fait que ces choses qu'aucun autre n'aurait pu faire, vous, source unique d'où découle l'innombrable variété des êtres, suprême beauté qui créez et disposez tout selon les lois de votre sagesse. Ainsi donc, cet âge, Seigneur, où je ne me souviens pas d'avoir vécu, que je ne connais que par le témoignage des autres et les conjectures que j'ai faites sur les autres enfants, témoignage fidèle néanmoins; cet âge, j'ai honte de le compter comme une partie de ma vie sur la terre. Enseveli dans les ombres de l'oubli, il est égal pour moi à celui que j'ai passé dans le sein de ma mère. Que si même « j'ai été conçu dans l'iniquité, et si le sein de ma mère m'a nourri dans le péché, » (*Ps.* L) où donc, mon Dieu, en quel lieu, moi votre serviteur, Seigneur, et en quel temps ai-je été innocent? Mais oublions ce temps; quel rapport, en effet, ai-je désormais avec lui, puisque je n'en retrouve aucune trace?

CHAPITRE VIII.

Comment, enfant, il apprit à parler.

13. De cette première enfance je suis parvenu à cet âge qui la suit et qui est l'enfance encore; ou plutôt n'est-ce pas cette seconde enfance qui est venue en moi, en succédant insensiblement à la première? Celle-ci ne s'était pas retirée, où serait-elle allée? Toutefois, elle n'était plus, car je n'étais plus un petit être sans parole, mais déjà un enfant qui commençait à bégayer quelques paroles. Je me rappelle cette époque, et depuis j'ai remarqué comment j'avais appris à parler. Ce n'étaient point des hommes plus âgés que moi qui me l'apprenaient en m'enseignant les mots avec ordre et méthode, comme on le fit bientôt après pour les lettres; mais ce fut moi-même, grâce à cette intelligence que vous m'avez donnée, ô mon Dieu! J'essayais par mes cris, par mes accents variés et par les divers mouvements de mon corps, d'exprimer les sentiments de mon âme, afin qu'on obéît à mes désirs; mais je ne pouvais rendre tout ce que je sentais, ni me faire entendre de tous ceux à qui je m'adressais. Alors je m'attachai à retenir dans ma mémoire les mots que j'entendais; je vis que lorsqu'on prononçait tel ou tel mot, le mouvement du corps se dirigeait vers un certain

que ejus universitate atque incolumitate omnes conatus animantis insinuasti, jubes me laudare te in istis et confiteri tibi, et psallere nomini tuo altissime: quia Deus es omnipotens et bonus, etiamsi sola ista fecisses, quæ nemo alius potest facere, nisi tu une, a quo est omnis modus, formosissime qui formas omnia, et lege tua ordinas omnia. Hanc ergo ætatem Domine quam me vixisse non memini, de qua aliis credidi, et quam me egisse ex aliis infantibus conjeci, quanquam ista multum fida conjectura sit, piget me annumerare huic vitæ meæ, quam vivo in hoc sæculo. Quantum enim attinet ad oblivionis meæ tenebras, par illi est quam vixi in matris utero. Quod (*a*) si et in iniquitate conceptus sum, et in peccatis me mater mea in utero aluit; ubi oro te, Deus meus, ubi, Domine, ego servus tuus, ubi aut quando innocens fui? Sed ecce omitto illud tempus. Et quid mihi jam cum eo est, cujus nulla vestigia recolo?

CAPUT VIII.

Unde puer loqui didicerit.

13. Nonne ab infantia huc pergens veni in pueritiam; vel potius ipsa in me venit, et successit infantiæ? Nec discessit illa, quo enim abiit? et tamen jam non erat. Non enim eram infans qui non farer, sed jam puer loquens eram. Et memini hoc; et unde loqui didicerim post adverti. Non enim docebant me majores homines præbentes mihi verba certo aliquo ordine doctrinæ, sicut paulo post litteras: sed ego ipse mente quam dedisti mihi, Deus meus, cum gemitibus et vocibus variis, et variis membrorum motibus edere vellem sensa cordis mei ut voluntati pareretur; nec valerem quæ volebam omnia, nec quibus volebam omnibus, (*b*) præsonabam memoria; cum ipsi appellabant rem aliquam et cum secundum eam vocem corpus ad aliquid movebant, videbam et tenebam hoc ab eis vocari rem illam, quod sonabant, cum eam vellent ostendere.

(*a*) Omittitur, *si et*, in editione Lov. — (*b*) Lov. *prensabam*. Bad. Am. Er. et Arn. cum nonnullis Mss. *pensabam*. Melior visa est lectio Mss. Corbeiensis, Fossatensis, et aliorum optimæ notæ, qui habent, *præsonabam*.

objet, je suivais des yeux ce mouvement, et je comprenais que le mot prononcé était le nom même de la chose qu'on voulait désigner. Cette volonté m'était donc révélée par le mouvement du corps, sorte de langage naturel de toutes les nations que font entendre le visage, le regard, les mouvements des autres organes et le ton de la voix, indice des sentiments de l'âme, soit qu'elle demande et retienne ou veuille fuir et éviter. Ainsi, à force d'entendre dans différentes phrases les mêmes paroles reparaître invariablement dans le même ordre, je retenais peu à peu leur véritable signification; et pliant ma langue à les prononcer, je m'en servais pour exprimer mes propres volontés. C'est ainsi que j'échangeais avec ceux qui m'entouraient l'usage des signes qui leur servaient à rendre leurs pensées et que j'entrai plus avant dans l'orageux commerce de la vie humaine, sous l'autorité de mes parents, et la direction de ceux qui me devançaient par les années.

CHAPITRE IX.

Répugnance pour l'étude, amour des jeux et crainte des châtiments dans les enfants.

14. Mon Dieu, mon Dieu, quelles misères et quelles illusions n'ai-je pas alors éprouvées! Je n'étais qu'un enfant, et l'on ne me proposait d'autre règle de bien vivre que d'obéir à ceux qui m'instruisaient, afin d'arriver à briller dans le monde et d'exceller dans cet art de la parole qui ouvre le chemin aux vains honneurs et aux fausses richesses du siècle. Puis, je fus envoyé à l'école pour apprendre les premiers éléments des lettres. Je ne voyais pas encore, malheureux que j'étais, quelle en pouvait être l'utilité; et cependant, si je montrais de la paresse à les étudier, j'étais châtié. Les personnes plus âgées approuvaient cette sévérité; et en effet, ceux qui ont vécu avant nous, nous avaient frayé ces sentiers épineux où j'étais contraint de passer, et qui sont un surcroît de travail et de douleur pour les enfants d'Adam. Je rencontrai alors, ô mon Dieu, des hommes qui vous priaient, et j'appris d'eux à comprendre, autant qu'il m'était possible, que vous étiez quelqu'un de grand, qui pouviez, quoique invisible à nos sens, nous exaucer et nous secourir. Tout enfant que j'étais, je commençai donc à vous invoquer comme mon refuge et mon asile. Ce fut pour vous prier que je rompais les nœuds de ma langue; et tout petit encore, mais avec une grande ferveur, je vous demandais de n'être point châtié à l'école. Cependant quand vous n'exauciez point ma prière, ce que vous ne faisiez que pour mon bien, les personnes plus âgées et jusqu'à mes parents qui, certes, ne me voulaient aucun mal, se riaient des coups que je recevais, et qui étaient alors pour moi le mal le plus grand et le plus insupportable.

Hoc autem eos velle ex motu corporis aperiebatur, tanquam verbis naturalibus omnium gentium, quæ fiunt vultu et nutu oculorum, cæterorumque membrorum actu, et sonitu vocis indicante affectionem animi, in petendis, habendis, rejiciendis, fugiendisve rebus. Ita verba in variis sententiis, locis suis posita, et crebro audita, quarum rerum signa essent, paulatim colligebam, measque jam voluntates edomito in eis signis ore, per hæc enuntiabam. Sic cum his inter quos eram voluntatum enuntiandarum signa communicavi, et vitæ humanæ procellosam societatem altius ingressus sum, pendens ex parentum auctoritate, nutuque majorum hominum.

CAPUT IX.

Odium litterarum, amor lusus, et vapulandi timor in pueris.

14. Deus Deus meus, quas ibi miserias expertus sum et ludificationes, quandoquidem recte mihi vivere puero id proponebatur, obtemperare monentibus, ut in hoc sæculo florerem et excellerem, linguosis artibus ad honorem hominum, et falsas divitias famulantibus. Inde in scholam datus sum ut discerem litteras, in quibus quid utilitatis esset ignorabam miser, et tamen si segnis in discendo essem, vapulabam. Laudabatur enim hoc a majoribus, et multi ante nos vitam istam agentes, præstruxerant ærumnosas vias, per quas transire cogebamur, multiplicato labore et dolore filiis Adam. Invenimus autem, Domine, homines rogantes te; et didicimus ab eis, sentientes te ut poteramus esse magnum aliquem; qui posses, etiam non apparens sensibus nostris, exaudire nos et subvenire nobis. Nam puer cœpi rogare te auxilium et refugium meum; et in tuam invocationem rumpebam nodos linguæ meæ; et rogabam te parvus, non parvo affectu, ne in schola vapularem. Et cum me non exaudiebas, quod non erat ad insipientiam mihi, ridebantur a majoribus hominibus, usque ab ipsis parentibus, qui mihi accidere mali nihil volebant, plagæ meæ, magnum tunc et grave malum meum.

15. Est-il, Seigneur, une âme assez grande, assez unie à vous par les liens d'un ardent amour, est-il une âme, dis-je, qui par l'effet de cette étroite et sainte union, et non par une insensibilité stupide qui produit parfois des effets semblables, soit arrivée à regarder d'un œil indifférent les chevalets, les ongles de fer et tous ces appareils de mort que de toutes les parties de la terre les hommes vous supplient avec effroi de leur faire éviter? En est-il pour rire de ceux à qui ces supplices inspirent un si grand effroi, comme nos parents se riaient des châtiments que dans notre enfance nous infligeaient nos maîtres? En effet, je ne les redoutais pas moins, et je ne vous priais pas avec moins d'instance de m'en garantir; et je péchais toutefois, par la négligence que je mettais à écrire, à lire, à apprendre ce qu'on exigeait de moi. Car ce n'était, Seigneur, ni l'esprit, ni la mémoire, qui me faisait défaut; vous m'en aviez donné assez pour cet âge. Seulement j'aimais à jouer, et j'en étais châtié par d'autres qui cependant ne faisaient pas mieux que moi : mais les jeux des hommes s'appellent affaires; ils punissent les enfants pour avoir fait ce qu'ils font eux-mêmes, et personne n'a pitié ni des grands enfants ni des petits. Quel homme sage pourrait approuver que l'on m'eût puni dans mon enfance parce que je m'étais livré au jeu de paume, et que j'avais négligé par là l'étude des lettres qui devaient plus tard devenir pour moi un jeu plus dangereux? Et que faisait autre chose celui même qui me punissait, lui qui, vaincu par un de ses rivaux sur une question misérable, laissait voir plus de dépit et de jalousie que je n'en ressentais moi-même lorsqu'un de mes camarades l'emportait sur moi au jeu de paume?

CHAPITRE X.

L'amour des jeux et des spectacles le détourne de l'étude des lettres.

16. Et néanmoins je péchais, ô Seigneur mon Dieu, vous, l'ordonnateur (1) et le créateur de toutes les choses de la nature, mais non l'auteur des péchés que vous faites seulement servir à vos desseins. Seigneur mon Dieu! je péchais en refusant d'obéir à mes parents et à mes maîtres. Car enfin je pouvais dans la suite faire un bon usage de ces connaissances qu'ils exigeaient de moi, quelle que fût d'ailleurs leur intention. Et

(1) On sait que saint Augustin insiste en maint endroit de ses écrits sur cette vérité que Dieu est le très-juste ordonnateur des péchés. Ainsi s'exprime-t-il dans le livre XI *de la Cité de Dieu,* ch. XVII : « De même que Dieu a créé d'une manière parfaite toutes les natures qui sont bonnes, il a disposé selon les règles de la plus stricte justice les volontés coupables. » De même encore sur le *Ps.* VII : « Il est des choses qu'il a faites et réglées, il en est d'autres qu'il n'a point faites, mais qu'il ne laisse pas de régler. » Il jette un nouveau jour sur cette même doctrine dans son livre *de la Prédestination des Saints,* ch. XVI, où on lit : « Il est au pouvoir des méchants de pécher. Mais qu'en péchant leur malice produise telle ou telle action, c'est ce qui n'est pas en leur pouvoir, mais au pouvoir de Dieu qui divise les ténèbres et y fait règner l'ordre. »

15. Est ne quisquam, Domine, tam magnus animus prægrandi affectu tibi cohærens; est ne inquam quisquam? (facit enim hoc quædam etiam stoliditas); est ergo, qui tibi pie cohærendo ita sit affectus granditer, ut equuleos et ungulas, atque hujuscemodi varia tormenta, pro quibus effugiendis tibi per universas terras cum timore magno supplicatur, ita parvi æstimet (*a*) deridens eos qui hæc acerbissime formidant, quemadmodum parentes nostri ridebant tormenta, quibus pueri a magistris affligebamur? Non enim aut minus ea metuebamus, aut minus te de his evadendis deprecabamur : et peccabamus tamen minus scribendo, aut legendo, aut cogitando de litteris quam exigebatur a nobis. Non enim deerat, Domine, memoria vel ingenium, quæ nos habere voluisti pro illa ætate satis; sed delectabat ludere : et vindicabatur in nos ab eis qui talia utique agebant. Sed majorum nugæ negotia vocantur : puerorum autem talia cum sint, puniuntur a majoribus; et nemo miseratur pueros, vel illos, vel utrosque. Nisi vero approbat quisquam bonus rerum arbiter vapulasse me, quia ludebam pila puer, et eo ludo impediebar, quo minus celeriter discerem litteras, quibus major deformius luderem : (*b*) aut aliud faciebat idem ipse a quo vapulabam, qui si in aliqua quæstiuncula a condoctore suo victus esset, magis bile atque invidia torqueretur quam ego cum in certamine pilæ a conlusore meo superabar.

CAPUT X.

Amore lusus et spectaculorum avocatur a litterarum studio.

16. Et tamen peccabam, Domine Deus ordinator et creator omnium rerum naturalium, peccatorum autem tantum (*c*) ordinator. Domine Deus meus, peccabam faciendo contra præcepta parentum, et magistrorum illorum. Poteram enim postea bene uti

(*a*) Nonnulli e Mss. *diligens eos.* Paulo post vero Bad. Am. et Er. *acerbissime infligunt.* — (*b*) Apud Bad. Am. Er. et Lov. *Haud.* — (*c*) In editionib. Am. Er. et Lov. legebatur, *tantum non ordinator.* Erratum : quod emendant editiones Bad. et Arn. et Mss. plures ac potiores, a quibus abest negatio.

puis, ce n'était point pour faire un choix meilleur que je désobéissais, c'était par amour du jeu ; j'aimais dans les combats l'orgueil de la victoire, j'aimais ces contes frivoles dont le récit chatouillait mes oreilles et allumait en moi un désir plus ardent, et ma curiosité, s'irritant toujours davantage, éclatait dans mes yeux et trahissait le désir violent de voir les spectacles et les jeux qui divertissent les hommes ; ces jeux et ces spectacles qui donnent tant d'éclat et d'honneur à ceux qui les président, que presque tous désirent voir leurs enfants leur succéder dans cette dignité. Et cependant ils trouvent bon qu'on les punisse, quand le goût de semblables amusements les détourne de l'étude, qui, selon leurs désirs, doit les conduire à ces dignités frivoles. Voyez, Seigneur, voyez ces misères d'un œil de compassion ; délivrez-nous, nous qui vous invoquons, délivrez aussi ceux qui ne vous invoquent pas encore, pour qu'ils arrivent à vous invoquer et qu'ils soient ainsi délivrés.

CHAPITRE XI.

Atteint d'une maladie grave, il demande instamment le baptême. Sagesse de sa mère qui le diffère.

17. J'avais entendu parler, dès l'âge le plus tendre, de la vie éternelle qui nous est promise par l'humilité de votre Fils, Notre-Seigneur, descendu jusqu'à notre orgueil. A peine sorti du sein de ma mère, qui avait mis en vous toutes ses espérances, j'avais été marqué du signe de la croix et fortifié par le sel mystérieux (1). Vous savez, Seigneur, qu'étant encore enfant, atteint d'une subite oppression d'estomac, j'étouffais, j'allais mourir ; vous savez, mon Dieu, puisque déjà vous étiez mon gardien, avec quelle ardeur et quelle foi je demandai le baptême de votre Christ, mon Dieu et mon Seigneur, à la piété de ma mère et de notre mère commune, votre sainte Eglise. Déjà, dans son trouble, ma mère, selon la chair, celle dont le chaste cœur m'enfantait dans votre foi avec plus d'amour au salut éternel, s'empressait de tout préparer pour m'initier au sacrement du salut où je devais être purifié, en vous confessant, Seigneur Jésus, pour la rémission des péchés. Mais la maladie s'étant dissipée tout à coup, l'ablution sainte fut remise à un autre temps, comme si je dusse nécessairement me souiller encore, si je vivais ; on considérait avec raison que les rechutes dans le péché qui suivent le bain sacré, sont plus graves et plus dangereuses. Ainsi déjà j'avais la foi, aussi bien que ma mère et toute

(1) Il veut dire par-là que dès ses premières années, il avait été initié au Sacrement des catéchumènes ; circonstance que, du reste, il expose plus clairement plus loin : « Je m'arrêterai donc sur les degrés où, enfant, mes parents m'avaient déposé, jusqu'à ce que la vérité se présente à moi sans aucun nuage. » (Liv. VI, ch. XI, nº 18.) Il existe un canon du premier concile de Carthage (canon 5,) sur le Sacrement du sel que l'on doit donner aux catéchumènes, et saint Augustin en fait souvent mention dans son *Traité de la manière catéchiser les ignorants* (c. XXVI), où, entre parenthèse, s'est glissée une faute assez grossière à cet endroit : « Quid in illo condatur, » au lieu de : « Quid in illo condiat. »

litteris, quas volebant ut discerem quocumque animo illi mei. Non enim meliora eligens, inobediens eram, sed amore ludendi, amans in certaminibus superbas victorias, et scalpi aures meas falsis fabellis, quo prurirent ardentius, eadem curiositate magis magisque per oculos emicante in spectacula ludosque majorum, quos tamen qui edunt, ea dignitate prædití excellunt, ut hoc pene omnes optent parvulis suis : quos tamen cædi libenter patiuntur, si spectaculis talibus impediantur a studio, quo eos ad talia edenda cupiunt pervenire. Vide ista, Domine, misericorditer, et libera nos jam invocantes te ; libera etiam eos qui nondum te invocant, ut invocent te, et liberes eos.

CAPUT XI.

Morbo pressus baptismum flagitat quem mater certo consilio differt.

17. Audieram enim ego adhuc puer de vita æterna nobis promissa per humilitatem Domini Dei nostri descendentis ad superbiam nostram, et signabar jam signo crucis ejus, et condiebar ejus sale, jam inde ab utero matris meæ, quæ multum speravit in te. Vidisti, Domine, cum adhuc puer essem, et quodam die pressu (*a*) stomachi repente æstuarem pene moriturus. Vidisti, Deus meus, quoniam custos meus jam eras, quo motu animi et qua fide baptismum Christi tui Dei et Domini mei flagitavi a pietate matris meæ, et matris omnium nostrum Ecclesiæ tuæ. Et conturbata mater carnis meæ, quoniam et sempiternam salutem meam carius parturiebat corde casto in fide tua, jam curaret festinabunda ut sacramentis salutaribus initiarer et abluerer, te Domine Jesu confitens in remissionem peccatorum, nisi statim recreatus essem. Dilata est itaque mundatio mea, quasi necesse esset ut adhuc sordidarer, si viverem ; quia videlicet post lavacrum illud major et periculosior in sordibus delictorum reatus foret. Ita jam

(*a*) Sic reperimus in melioribus Mss. Apud Arn. vero et nonnullos Mss. *pressus stomacho*. Denique Bad. Am. Er. et Lov. *pressus stomachi dolore*.

la maison : mon père seul ne croyait point. Mais son autorité ne put jamais prévaloir en moi sur les droits de la piété maternelle, ni me détourner de cette foi en Jésus-Christ qu'il n'avait pas encore. Ma mère faisait tous ses efforts, ô mon Dieu ! pour que vous fussiez mon père plutôt que lui-même ; et en cela vous l'aidiez à triompher de son mari, dont elle était la servante, bien qu'elle fût plus vertueuse que lui, parce qu'en lui obéissant, c'est à vos ordres qu'elle obéissait.

18. Je vous le demande, mon Dieu, je voudrais savoir, si vous y consentez, dans quel dessein on différa de me donner alors le baptême ; si ce fut pour mon bien ou pour mon malheur qu'on lâcha en quelque sorte les rênes à mes inclinations mauvaises, ou bien en est-il autrement? D'où vient donc que sans cesse nous entendons retentir à nos oreilles : « Laissez-le, qu'il fasse ce qu'il voudra, il n'est pas encore baptisé? » Cependant, s'agit-il de la santé du corps? on ne dit pas : « Laissez-le se blesser davantage, car il n'est pas encore guéri. » Combien eût-il été préférable pour moi d'être guéri promptement, d'obtenir par ma vigilance et les soins de mes parents de conserver intacte, sous votre protection, cette santé de mon âme que vous m'auriez donnée ! Oui, cela m'eût été plus avantageux. Mais, prévoyant quels flots, quels orages de tentations menaçaient ma jeunesse, ma mère aimait mieux leur exposer cette terre grossière dont un jour pouvait se former l'homme nouveau, que de leur livrer la forme divine que m'eût dès lors imprimée le baptême.

CHAPITRE XII.

On le forçait à se livrer à l'étude des lettres; cependant Dieu tourna cette imprévoyance à son profit.

19. Ainsi, dans l'enfance même, que l'on redoutait moins pour moi que l'adolescence, je n'aimais point l'étude, et j'avais horreur d'y être contraint. On m'y forçait cependant, et il en résultait un bien pour moi, quoique je ne puisse dire qu'en cela je faisais bien, puisque je n'apprenais que contre ma volonté ; car encore que ce que l'on fait soit bon, on fait mal ce qu'on fait malgré soi. Ceux même qui me forçaient d'étudier ne faisaient pas bien ; mais le bien qui en résultait venait de vous seul, mon Dieu. Eux, ne voyaient pour moi, dans ces études auxquelles ils m'appliquaient forcément, d'autre but que d'assouvir les insatiables désirs d'une richesse indigente et d'une gloire pleine d'ignominie. Mais vous, « pour qui tous les cheveux de notre tête sont comptés, » (*Matth.*, X, 30) vous faisiez servir à mon profit l'erreur de tous ceux qui me forçaient d'étudier ; et à mon châtiment, l'obstination que je mettais à ne pas

credebam, et illa et omnis domus, nisi pater solus, qui tamen non evicit in me jus maternæ pietatis, quo minus in Christum crederem, sicut ille nondum crediderat. Nam illa satagebat ut tu mihi pater esses, Deus meus, potius quam ille : et in hoc adjuvabas eam ut superaret virum, cui melior serviebat ; quia et in hoc tibi utique id jubenti serviebat.

18. Rogo te, Deus meus, vellem scire, si tu etiam velles, quo consilio dilatus sum ne tunc baptizarer : utrum bono meo mihi quasi laxata sunt lora peccandi, an non laxata sunt? Unde ergo etiam nunc de aliis atque aliis sonat undique in auribus nostris ; sine illum, faciat (*a*) quod vult, nondum enim baptizatus est : et tamen in salute corporis non dicimus ; sine vulneretur amplius, nondum enim sanatus est. Quanto ergo melius et cito sanarer, et id ageretur mecum meorum meaque diligentia, ut recepta salus animæ meæ tuta esset tutela tua, qui dedisses eam? Melius vero. Sed quot et quanti fluctus impendere tentationum post pueritiam videbantur, noverat eos jam illa mater; et (*b*) terram per eos unde postea formarer, quam ipsam jam effigiem committere volebat.

CAPUT XII.

Ad litteras cogebatur, quo tamen Deus utebatur bene.

19. In ipsa tamen pueritia, de qua mihi minus quam de adolescentia metuebatur, non amabam litteras, et me in eas urgeri oderam; et urgebar tamen, et bene mihi fiebat, nec faciebam ego bene : non enim discerem, nisi cogerer. Nemo autem invitus bene facit, etiam si bonum est quod facit. Nec qui me urgebant, benefaciebant : sed bene mihi fiebat abs te, Deus meus. Illi enim non intuebantur quo (*c*) referrem quod me discere cogebant, præterquam ad satiandas insatiabiles cupiditates copiosæ inopiæ et ignominiosæ gloriæ. Tu vero cui numerati sunt capilli capitis nostri, errore omnium, qui mihi instabant ut discerem, utebaris ad utilitatem meam : meo autem, qui discere nolebam, utebaris ad pœnam

(*a*) Abest, *quod vult*, a Mss. optimis. — (*b*) Ita legit Arn. nec aliter ferunt plerique Mss. sed varia labes huic loco illata est in editis, e quib. Am. Er. et Lov. sic habent : *et tibi tam eos*. Bad. porro, *et territa per eos*. Alii particula interposita, *et terram magis per eos*, quam tamen particulam non ineleganter interdum subintelligendam relinquit Augustinus. — (*c*) In Ms. Lyrensi, *referretur*.

apprendre, en permettant que j'en fusse justement puni, moi si petit enfant et déjà si grand pécheur. C'est ainsi que vous tiriez mon bien du mal qu'ils faisaient, et de mes péchés mon juste châtiment. Car vous avez ordonné et établi, que toute âme déréglée trouve sa peine en elle-même.

CHAPITRE XIII.

Quelles études lui plaisaient davantage.

20. Mais quelle était la cause de mon aversion pour la langue grecque, qu'on m'apprit dès mes plus jeunes années? C'est ce que, même aujourd'hui, je ne puis encore suffisamment m'expliquer. J'aimais au contraire avec passion la langue latine, telle que l'enseignent, non les premiers maîtres, mais ceux que l'on appelle *grammairiens*. Car les premières leçons, où l'on apprend à lire, à écrire et à compter, ne m'étaient pas moins pénibles et insupportables que l'étude du grec. D'où venait cependant ce dégoût, sinon du péché et de la vanité de la vie, parce que j'étais chair, esprit errant et fugitif, et ne sachant point revenir? Cependant ces premières leçons, au moyen desquelles j'ai pu et je puis encore lire tout ce qui se présente à moi et écrire ce qu'il me plaît, sont plus certaines et plus utiles que celles où l'on me forçait d'apprendre les erreurs de je ne sais quel Enée, qui me faisait oublier mes propres erreurs, et de pleurer sur la mort tragique de Didon, qui s'était tuée par amour, quand moi-même, malheureux, je voyais d'un œil sec cette mort que je me donnais loin de vous, ô mon Dieu! ô ma vie!

21. Qu'y a-t-il en effet de plus misérable qu'un malheureux qui n'est point touché de sa propre misère, qui pleure la mort de Didon, causée par son amour pour Enée, et qui ne pleure point sur lui-même déjà mort faute de vous aimer? O Dieu, lumière de mon cœur, pain mystérieux de mon âme, vertu divine qui donnez à mon intelligence la fécondité, hélas! je ne vous aimais pas, je prostituais mon amour loin de vous; et au milieu de mes excès, j'entendais de toutes parts cette voix : « Courage! courage! » Car aimer ce monde, c'est prostituer la foi qu'on ne doit qu'à vous. Et ces mots : « Courage! courage! » ne retentissent à notre oreille que pour nous faire rougir de n'être pas un homme comme les autres. Ce n'était pas ma misère que je pleurais, mais je pleurais Didon mourante, « terminant sa vie par le glaive, » (*Enéide*, VI, 456) quand moi-même je vous quittais pour suivre les plus viles de vos créatures, et terre je ne cherchais que la terre. Si l'on me détournait de ces lectures, je m'affligeais de ne plus lire ce qui m'arrachait des larmes. De telles folies sont regardées comme

meam, qua plecti non eram indignus tantillus puer et tantus peccator. Ita de non bene facientibus tu bene faciebas mihi; et de peccante meipso juste retribuebas mihi. Jussisti enim, et sic est, ut pœna sua sibi sit omnis inordinatus animus.

CAPUT XIII.

Quibus studiis potissimum sit delectatus.

20. Quid autem erat causæ cur græcas litteras oderam, quibus puerulus imbuebar, ne nunc quidem mihi satis exploratum est. Adamaveram enim latinas, non quas primi magistri, sed quas docent qui Grammatici vocantur. Nam illas primas ubi legere et scribere et numerare discitur, non minus onerosas pœnalesque habebam quam omnes græcas. Unde tamen et hoc nisi de peccato et vanitate vitæ, (*a*) quia caro eram et spiritus ambulans et non revertens? Nam utique meliores, quia certiores erant primæ illæ litteræ, quibus fiebat in me, et factum est, et habeo illud ut et legam si quid scriptum invenio, et scribam ipse si quid volo, quam illæ quibus tenere cogebar Æneæ nescio cujus errores, oblitus errorum meorum; et plorare Didonem mortuam, quia se occidit ob amorem, cum interea meipsum in his a te morientem, Deus vita mea, siccis oculis ferrem miserrimus.

21. Quid enim miserius misero non miserante seipsum, et flente Didonis mortem, quæ fiebat amando Æneam, non flente autem mortem suam, quæ fiebat non amando te, Deus lumen cordis mei, et panis oris intus animæ meæ, et virtus maritans mentem meam et sinum cogitationis meæ? Non te amabam, et fornicabar abs te, et fornicanti sonabat undique Euge, euge. Amicitia enim mundi hujus, fornicatio est abs te : et euge, euge dicitur, ut pudeat si non ita homo sit. Et hæc non flebam, sed flebam Didonem exstinctam, ferroque extrema secutam, sequens ipse extrema condita tua, relicto te, (*b*) et terra iens in terram : et si prohiberer ea legere, dolerem, quia non legerem quod dolerem. Talis dementia honestio-

(*a*) Mss. frequentes, *qua caro eram*. — (*b*) Am. Er. et Lov. *e terra iens in terram*.

des études plus nobles et plus utiles que celles où j'ai appris à lire et à écrire.

22. Mais qu'aujourd'hui, mon Dieu, votre vérité me dise et crie au fond de mon âme : « Il n'en est pas ainsi, il n'en est pas ainsi; » les premières études sont bien meilleures que les autres. Oui, me voici tout prêt à oublier les erreurs d'Enée et autres fables pareilles, plutôt que l'art d'écrire et de lire. Sans doute, des voiles pendent au seuil des écoles des grammairiens; mais ils cachent bien moins des mystères vénérables qu'ils ne servent à couvrir leur ignorance et leur folie. Qu'ils ne se récrient point contre moi, ces maîtres que je ne crains plus, maintenant que je vous confesse, ô mon Dieu! les désirs de mon âme, et que je me plais à condamner mes voies mauvaises, pour aimer la sainteté de vos voies. Qu'ils cessent de déclamer contre moi, ces vendeurs ou ces acheteurs de grammaire, car si je leur demandais : Est-il vrai qu'Enée soit autrefois venu à Carthage, comme le poète l'atteste? les moins savants répondront qu'ils l'ignorent, et les plus instruits qu'il n'en est rien. Mais si je leur demande de quelles lettres se compose le nom d'Enée, tous ceux qui l'ont appris me répondront la vérité, selon ce que les hommes ont réglé d'un commun accord en déterminant la valeur de ces signes. Si je demande encore à l'un d'eux quel serait le plus funeste à la vie humaine, d'oublier l'art de lire et d'écrire ou ces fictions poétiques, qui ne pressent la réponse de celui qui ne s'est pas entièrement oublié lui-même? Enfant, j'étais donc coupable, en préférant ces connaissances frivoles à d'autres plus utiles, ou plutôt en me passionnant pour les unes et en détestant les autres. « Un et un font deux, deux et deux font quatre, » était pour moi un odieux refrain, et je ne connaissais pas de plus doux spectacle pour ma vanité que ce cheval de bois rempli de gens armés, l'incendie de Troie, et l'ombre même de Créuse. (*Enéide*, liv. II.)

CHAPITRE XIV.

Son aversion pour la langue grecque.

23. Pourquoi donc n'avais-je que du dégoût pour la langue grecque, où je trouvais cependant les mêmes fictions? Car enfin Homère sait admirablement ourdir ces inventions fabuleuses, et c'est un menteur plein de charme; cependant il n'avait pour moi que de l'amertume dans mon enfance. Je crois qu'il en est ainsi de Virgile pour les enfants grecs lorsqu'on les force à l'apprendre comme on me forçait d'étudier Homère. La difficulté d'apprendre entièrement une langue étrangère assaisonnait pour ainsi

res et uberiores litteræ putantur, quam illæ quibus legere et scribere didici.

22. Sed nunc in anima mea clamet Deus meus et veritas tua dicat mihi : Non est ita, Non est ita, melior est prorsus doctrina illa prior. Nam ecce paratior sum oblivisci errores Æneæ, atque omnia ejusmodi, quam scribere et legere. At enim vela pendent liminibus grammaticarum scholarum : sed non illa magis honorem secreti, quam tegumentum erroris significant. Non clament adversus me, quos jam non timeo, dum confiteor tibi quæ vult anima mea, Deus meus, et acquiesco in reprehensione malarum viarum mearum, ut diligam bonas vias tuas. Non clament adversum me venditores grammaticæ vel emptores : quia si proponam eis, interrogans utrum verum sit quod Æneam aliquando Carthaginem venisse poeta dicit : indoctiores se nescire respondebunt, doctiores autem etiam negabunt verum esse. At si quæram quibus litteris scribatur Æneæ nomen, omnes mihi, qui hæc didicerunt, verum respondebunt, secundum id pactum et placitum, quo inter se homines ista signa firmarunt. Item si quæram, quid horum majore vitæ hujus incommodo quisque obliviscatur, legere et scribere, an poetica illa figmenta : quis non videat quid responsurus sit, qui non est penitus oblitus sui? Peccabam ergo puer cum illa inania istis utilioribus amore præponebam; vel potius ista oderam, illa amabam. Jam vero unum et unum duo, duo et duo quatuor, odiosa cantio mihi erat; et dulcissimum spectaculum vanitatis equus ligneus plenus armatis, et Trojæ incendium, atque ipsius umbra Creusæ.

CAPUT XIV.

Litteras græcas oderat.

23. Cur ergo græcam etiam grammaticam oderam talia cantantem? Nam et Homerus peritus texere tales fabellas, et dulcissime vanus est, et mihi tamen amarus erat puero. Credo etiam græcis pueris Virgilius ita sit, cum eum sic discere coguntur, ut ego illum. Videlicet (*a*) difficultas, difficultas omnino ediscendæ

(*a*) Ita Mss. præstantiores. At Lov. et Arn. *difficulter, difficultas.*

dire de fiel la douce saveur de ces fables grecques. En effet, je n'en comprenais pas un mot, et l'on avait recours aux menaces terribles, aux châtiments rigoureux pour me forcer à les apprendre. Jadis, il est vrai, étant encore petit enfant, je ne comprenais pas mieux le latin; cependant, par la seule attention de mon esprit, je l'avais appris sans ces appréhensions et ces violences au milieu des caresses de mes nourrices, de leurs jeux folâtres et de leurs joyeux amusements. Oui, je l'ai appris sans avoir à craindre le poids des châtiments, j'y étais porté par le besoin qu'éprouvait mon cœur de produire au dehors ses propres pensées : ce que je ne pouvais faire sans avoir appris déjà quelques mots, non point de la bouche d'un précepteur, mais de ceux qui parlaient avec moi et dans lesquels j'introduisais mes propres sentiments. Il est donc évident qu'une libre curiosité est plus efficace pour cette étude qu'une nécessité craintive : mais la crainte arrête la fougue de la curiosité, grâce à vos lois, mon Dieu, qui, depuis la férule de nos maîtres jusqu'aux épreuves des martyrs, savez mêler de salutaires amertumes qui nous rappellent à vous en nous séparant des douceurs empoisonnées qui nous en avaient éloignés.

CHAPITRE XV.

Prière à Dieu.

24. Exaucez ma prière, Seigneur, de peur que mon âme ne succombe sous la verge dont vous me frappez. Que je ne me lasse point de célébrer vos miséricordes qui m'ont retiré de toutes mes voies déplorables; que je préfère la douceur qui est en vous à tous ces faux plaisirs qui me séduisaient; que je vous aime de toute l'étendue de mon âme; que je m'attache de toutes mes forces à votre main puissante, afin que, jusqu'au dernier moment de ma vie, vous me préserviez de toute tentation. Oui, Seigneur, vous mon Roi et mon Dieu, faites servir à votre gloire tout ce que j'ai appris d'utile dans mon enfance : si je sais parler, écrire, lire et compter, que ce soit pour vous seul. Quant aux vanités que l'on m'enseignait, vous avez su m'en punir, et depuis vous m'avez pardonné les plaisirs coupables que j'ai goûtés dans ces vanités. Ces folles études, il est vrai, m'ont laissé le souvenir de plusieurs mots utiles; mais enfin on peut les apprendre dans des lectures moins frivoles, et c'est une voie par laquelle il serait beaucoup plus sûr de conduire les enfants.

peregrinæ linguæ, quasi felle aspergebat omnes suavitates græcas fabulosarum narrationum. Nulla enim verba illa noveram, et sævis terroribus ac pœnis ut nossem instabatur mihi vehementer. Nam et latina aliquando infans utique nulla noveram; et tamen advertendo didici sine ullo metu atque cruciatu, inter etiam blandimenta nutricum, et joca arridentium, et lætitias alludentium. Didici vero illa sine pœnali onere urgentium, cum me urgeret cor meum ad parienda concepta sua, (*a*) quæ non possem, nisi aliqua verba didicissem, non a docentibus, sed a loquentibus, in quorum et ego auribus parturiebam quidquid sentiebam. Hinc satis elucet majorem habere vim ad discenda ista liberam curiositatem, quam meticulosam necessitatem. Sed illius fluxum hæc restringit legibus tuis, Deus, legibus tuis a magistrorum ferulis usque ad tentationes Martyrum valentibus legibus tuis miscere salubres amaritudines, revocantes nos ad te a jucunditate pestifera, qua recessimus a te.

CAPUT XV.

Precatio ad Deum.

24. Exaudi, Domine, deprecationem meam, ne deficiat anima mea sub disciplina tua; neque deficiam in confitendo tibi miserationes tuas, quibus eruisti me ab omnibus viis meis pessimis; ut dulcescas mihi super omnes seductiones quas sequebar; et amem te validissime et amplexer manum tuam totis præcordiis meis, et eruas me ab omni tentatione usque in finem. Ecce enim tu, Domine rex meus et Deus meus, tibi serviat quidquid utile puer didici : tibi serviat quod loquor, et scribo, et lego, et numero : quoniam cum vana discerem, tu disciplinam dabas mihi; et in eis vanis peccata delectationum mearum dimisisti mihi. Didici enim in eis multa verba utilia; sed et quæ in rebus non vanis disci possunt; et ea via tuta est in qua pueri ambularent.

(*a*) Mss. aliquot cum Arn. *et quia non esset nisi*, etc. Alii nonnulli, *et quæ nosset nisi*, etc.

CHAPITRE XVI.

Il condamne le mode d'enseignement adopté pour la jeunesse.

25. Mais malheur à toi, torrent de la coutume! Qui te résistera? Quand seras-tu desséché? Jusques à quand rouleras-tu les fils d'Eve dans cette mer profonde et redoutable que traversent à grand'peine ceux qui s'attachent au bois sacré de la croix? N'est-ce pas, emporté par ton courant, que j'ai lu l'histoire de ce Jupiter qui lance la foudre et commet des adultères? Il ne pouvait certes être l'un et l'autre à la fois; mais on voulut encourager l'imitation d'un véritable adultère par la séduction d'un tonnerre menteur. Qui donc, de ces maîtres fièrement enveloppés dans leurs manteaux, a jamais donné une attention sérieuse à cette parole, à ce cri d'un homme sorti comme eux de la même poussière : « Ce sont là des fictions d'Homère, qui abaissait les dieux jusqu'à la condition des hommes; il eût mieux fait d'élever les hommes jusqu'à celle des dieux? » (CICÉRON, *Tusculanes*, I.) Toutefois, il est plus vrai de dire qu'Homère, dans ses fictions, en attribuant aux hommes les plus vils la nature divine, voulait que le crime cessât d'être regardé comme crime, et que celui qui le commettait pût se flatter d'imiter non plus des scélérats, mais les dieux eux-mêmes, habitants des cieux.

26. Et cependant, ô torrent infernal! les enfants des hommes sont jetés à la merci de tes flots; on paie pour leur faire apprendre de tels enseignements, on les professe publiquement au forum, à la face des lois qui, aux rétributions privées, ajoutent un salaire public. Et tu roules tes flots sur les rochers avec fracas, et tu cries : « Ici l'on apprend la langue; ici l'on acquiert cette éloquence si nécessaire pour exprimer et persuader ce que l'on pense. » Aurions-nous donc ignoré ce que signifient ces mots, *pluie d'or, sein d'une femme, séduction, voûte du ciel*, et les autres expressions qui se trouvent dans le même passage, si Térence n'eût amené sur la scène un jeune débauché qui se propose Jupiter comme modèle de libertinage, en considérant sur une muraille une peinture où l'artiste avait représenté, selon la fable, le dieu versant une pluie d'or dans le sein de Danaë pour la tromper? Voyez comme il s'excite à la débauche; un dieu est ici son maître. « Eh! quel dieu encore! s'écrie-t-il. Celui qui fait trembler du bruit de son tonnerre la voûte des cieux. Et moi, chétif mortel, je ne l'imiterai point! Mais je l'ai fait et de grand cœur. » (*Eunuch.*, acte III, scène 5.) Non, ce n'est point de pareilles infamies qui gravent plus facilement ces paroles dans la mémoire; mais ce sont ces paroles qui nous font commettre avec plus de sécurité de pareilles infamies. Toutefois, je ne condamne

CAPUT XVI.

Improbat modum juventutis erudiendæ.

25. Sed væ tibi flumen moris humani? Quis resistet tibi? Quamdiu non siccaberis? Quousque volves Evæ filios in mare magnum et formidolosum, quod vix transeunt qui lignum conscenderint? Nonne ego in te legi et tonantem Jovem et adulterantem? Et utique non posset hæc duo, sed actum est ut haberet auctoritatem ad imitandum verum adulterium, lenocinante falso tonitruo. Quis autem penulatorum magistrorum audit aure sobria, ex eodem pulvere hominem clamantem et dicentem : « Fingebat hæc Homerus, et humana ad Deos transferebat; divina mallem ad nos? » Sed verius dicitur quod fingebat hæc quidem ille : sed hominibus flagitiosis divina tribuendo, ne flagitia (*a*) flagitia putarentur, et ut quisquis ea fecisset, non homines perditos, sed cœlestes deos videretur imitatus.

26. Et tamen o flumen tartareum, jactantur in te filii hominum cum mercedibus ut hæc discant; et magna res agitur, cum hoc agitur publice in foro, in conspectu legum supra mercedem salaria decernentium; et saxa tua percutis et sonas dicens : Hinc verba discuntur, hinc acquiritur eloquentia rebus persuadendis sententiisque explicandis maxime necessaria. Ita vero non cognosceremus verba hæc, imbrem aureum, et gremium, et fucum, et templa cœli, et alia verba quæ in eo loco scripta sunt, nisi Terentius induceret nequam adolescentem proponentem sibi Jovem ad exemplum stupri, dum spectat tabulam quamdam pictam in pariete, ubi inerat pictura hæc, Jovem quo pacto Danaæ misisse aiunt in gremium quondam imbrem aureum, fucum factum mulieri. Et vide quemadmodum se concitat ad libidinem, quasi cœlesti magisterio. « At quem Deum, inquit? Qui templa cœli summa sonitu concutit. Ego homuncio id non facerem? Ego vero illud feci, ac lubens. » Non omnino per hanc turpitudinem verba ista com-

(*a*) Apud Lov. *ne flagitia putarentur*, non integre.

point les mots vases choisis et précieux, mais je condamne la corruption du vin que nous y versaient des maîtres enivrés. Et si nous refusions de boire ce vin, on nous frappait sans qu'il nous fût permis d'en appeler à un juge plus sobre. Cependant, mon Dieu, vous en présence de qui mes souvenirs sont désormais sans inquiétude et sans trouble, j'ai appris ces choses volontiers, et j'étais assez malheureux que d'y prendre plaisir ; aussi m'appelait-on un enfant de belle espérance.

CHAPITRE XVII.

Suite du même sujet.

27. Permettez-moi, ô mon Dieu, de dire encore quelque chose de cette intelligence que vous m'aviez donnée, et dans quelles folies elle se consumait. On m'obligeait (grande affaire qui me préoccupait par le désir de la louange, par la crainte de la honte et des châtiments), on m'obligeait, dis-je, d'exprimer les paroles qu'arrachent à Junon la douleur et la colère, alors qu'elle se reconnaît « impuissante à éloigner de l'Italie le chef des Troyens. » (Enéide, l. I, v. 36, 75.) Junon, je le savais, n'avait jamais prononcé ces paroles; mais on nous forçait de nous égarer dans le dédale des fictions poétiques et de répéter en prose ce que le poète avait dit en vers. Et le plus applaudi était celui qui, sans s'écarter de la dignité du personnage mis en scène, avait su rendre avec le plus de vérité les mouvements de sa colère et de sa douleur en revêtant ses pensées d'expressions convenables. Que me revenait-il, ô mon Dieu, vous ma vraie vie, de voir mes récits plus applaudis que ceux de la plupart de mes condisciples et de mes rivaux? Qu'est-ce que tout cela, si ce n'est du vent et de la fumée? N'y avait-il donc pas d'autres exercices pour mon esprit et ma langue? Vos louanges, Seigneur, vos louanges, dont vos Ecritures sont pleines, eussent fixé le roseau mobile de mon cœur et l'eussent empêché d'être emporté dans le vague de ces chimères comme la proie honteuse des esprits impurs qui voltigent dans l'air : car on sacrifie de plus d'une manière aux anges rebelles.

CHAPITRE XVIII.

Les hommes sont plus soigneux de suivre les règles de la grammaire que de pratiquer la loi de Dieu.

28. Faut-il s'étonner que je me sois laissé entraîner à de telles vanités, et que loin de vous, mon Dieu, je me sois répandu au dehors, quand on me proposait comme modèle des hommes qui, pour un barbarisme ou un solécisme échappé dans le récit de leurs bonnes actions,

modius discuntur : sed per hæc verba turpitudo ista confidentius perpetratur. Non accuso verba quasi vasa electa atque pretiosa, sed vinum erroris quod in eis nobis propinabatur ab ebriis doctoribus : et nisi biberemus, cædebamur, nec appellare aliquem judicem sobrium licebat. Et tamen ego, Deus meus in cujus conspectu jam secura est recordatio mea, libenter hæc didici, et eis delectabar miser, et ob hoc bonæ spei puer appellabar.

CAPUT XVII.

Prosequitur contra modum exercendæ juventutis in re litteraria.

27. Sine me Deus meus dicere aliquid et de ingenio meo munere tuo, in quibus a me deliramentis atterebatur. Proponebatur enim mihi negotium animæ meæ satis inquietum præmio laudis et dedecoris, vel plagarum metu, ut dicerem verba Junonis irascentis et dolentis, quod non posset Italia Teucrorum avertere regem; quæ nunquam Junonem dixisse audieram : sed figmentorum poeticorum vestigia errantes sequi cogebamur, et tale aliquid dicere solutis verbis, quale Poeta dixisset versibus : Et ille dicebat laudabilius, in quo pro dignitate adumbratæ personæ, iræ ac doloris similior affectus eminebat, verbis sententias congruenter vestientibus. Ut quid mihi illud, o vera vita mea Deus meus, quod mihi recitanti adclamabatur præ multis coætaneis et conlectoribus meis? Nonne ecce illa omnia fumus et ventus? Itane aliud non erat ubi exerceretur ingenium et lingua mea? Laudes tuæ Domine, laudes tuæ per scripturas tuas suspenderent palmitem cordis mei, et non raperetur per inania nugarum turpis præda volatilibus. Non enim uno modo sacrificatur transgressoribus angelis.

CAPUT XVIII.

Quod homines curant servare leges grammaticorum, et non divinorum præceptorum.

28. Quid autem mirum quod in vanitates ita ferebar, et a te, Deus meus, ibam foras, quando mihi imitandi proponebantur homines, qui aliqua facta sua non mala, si cum barbarismo aut solecismo enuntiarent, reprehensi confundebantur; si autem libidines suas integris et rite consequentibus verbis

rougissaient d'être repris; tandis que s'ils parlaient de leurs débauches en termes élégants, en périodes bien arrondies, dans un style riche et orné, ils se glorifiaient des applaudissements qu'on leur prodiguait. Vous voyez ces choses, Seigneur, et vous vous taisez, parce que vous êtes patient, miséricordieux et vrai. (*Ps.* III, 3.) Mais garderez-vous toujours le silence? Dès cette vie néanmoins, vous retirez de cet affreux abîme l'âme qui vous cherche, qui a soif de vos délices; celui dont le cœur vous dit : « J'ai cherché votre visage, Seigneur, et je le chercherai toujours. » (*Ps.* XXVI.) Car j'étais bien loin de ce visage, dans la nuit ténébreuse des passions. Ce ne sont point les pieds, ce ne sont point les distances franchies qui nous éloignent de vous ou nous ramènent à vous. Le plus jeune de vos fils, cet enfant prodigue, a-t-il donc pris un cheval, un char ou un vaisseau? S'est-il envolé comme un oiseau sur des ailes visibles, ou bien d'un pas agile, a-t-il parcouru sa route pour dissiper en prodigalités dans un pays lointain ce que vous lui aviez donné à son départ? Vous aviez été un père tendre, en lui donnant ces biens; vous le fûtes plus encore quand il revint à vous dans la détresse. C'est donc en se plongeant dans les passions impures, qu'il s'était jeté dans les ténèbres et s'était éloigné loin de votre face.

29. Voyez, Seigneur, mon Dieu, mais toujours avec la patience qui vous est naturelle, voyez avec quel soin minutieux les enfants des hommes observent les conventions des lettres et des syllabes que leur enseignent leurs premiers maîtres, tandis qu'ils foulent aux pieds les lois immuables que vous leur avez données pour arriver au salut éternel. Si l'un de ceux qui font profession de savoir ou d'enseigner ces anciennes lois des sons oublie, contrairement aux règles de la grammaire, d'aspirer la première syllabe en prononçant : « Omme, » il se fait plus de tort dans l'esprit des hommes, que s'il violait vos commandements, en ayant de la haine contre son frère, comme si l'ennemi le plus acharné était, selon lui, plus funeste que la haine même dont il est dévoré; comme si le persécuteur faisait plus de mal à autrui, qu'il n'en fait à son propre cœur en l'ouvrant aux tristes ravages de la haine. Cependant cette science des lettres n'est certes pas gravée plus profondément en nous que la loi de la conscience qui nous défend de faire au prochain ce que nous ne voudrions pas souffrir nous-mêmes. Que vous êtes impénétrable, ô mon Dieu, vous qui habitez dans le silence au haut des cieux, vous seul grand, et dont l'infatigable justice ne cesse de répandre sur les déréglements des hommes des ténèbres vengeresses! Voici un homme qui aspire à la gloire de l'éloquence; debout devant un juge, en présence d'une foule d'autres hommes, il mettra tous ses soins, en poursuivant son ennemi de la haine la

copiose ornateque narrarent, laudati gloriabantur? Vides hæc Domine et taces, longanimis, et multum misericors, et verax. Numquid semper tacebis? (*a*) Et nunc eruis de hoc immanissimo profundo quærentem te animam, et sitientem delectationes tuas, et cujus cor dicit tibi : Quæsivi vultum tuum, vultum tuum, Domine, requiram? Nam longe a vultu tuo, in affectu (*b*) tenebroso. Non enim pedibus aut spatiis locorum itur abs te, aut reditur ad te. Aut vero filius ille tuus minor equos, aut currus, vel naves quæsivit, aut avolavit penna visibili, aut moto poplite iter egit, ut in longinqua regione vivens prodige dissiparet quod dederas proficiscenti? Dulcis pater quia dederas, et egeno redeunti dulcior. In affectu ergo libidinoso, id enim est tenebroso, atque id est longe a vultu tuo.

29. Vide Domine Deus, et patienter ut vides vide, quomodo diligenter observent filii hominum pacta litterarum, et syllabarum accepta a prioribus locutoribus, et a te accepta æterna pacta perpetuæ salutis negligant; ut qui illa sonorum vetera placita teneat aut doceat, si contra disciplinam grammaticam, sine aspiratione primæ syllabæ, ominem, dixerit, displiceat magis hominibus, quam si contra tua præcepta hominem oderit, cum sit homo. Quasi vero quemlibet inimicum hominem perniciosius sentiat quam ipsum odium, quo in eum irritatur, aut vastet quisquam persequendo alium gravius quam cor suum vastat inimicando. Et certe non est interior litterarum scientia, quam scripta conscientia, id se alteri facere quod nolit pati. Quam tu secretus es, habitans in excelsis in silentio, Deus solus magnus, lege infatigabili spargens pœnales cæcitates super illicitas cupiditates. Cum homo eloquentiæ famam quærit, astans ante hominem judicem, circumstante hominum multitudine, inimicum suum odio immanissimo insectans, vigi-

(*a*) Am. Er. et Lov. *et non eruis* sed melius longe Bad. Arn. et Mss. præcipui : *Et nunc eruis*. — (*b*) Apud Lov. additur, *cesseram*. Am. et Er. *recesseram*. In Ms. Albinensi habetur, *in affectu eram tenebroso*. Apud Bad. vero Arn. et cæteros fere omnes Mss. generalior effertur sententia absque addito, ut intelligamus longe a Deo esse illos qui sunt in affectu tenebroso.

plus violence, à ne pas dire par erreur de langage : « Entre aux hommes (1), » et il ne veillera point sur la fureur de son âme qui l'entraîne à faire retrancher un homme « d'entre les hommes. »

CHAPITRE XIX.

Vices de l'enfance, qui nous suivent dans les autres âges de la vie.

30. Et c'est sur le seuil de ces mœurs corrompues, que dans un âge si tendre, j'étais misérablement exposé ; c'étaient là les combats de l'arène où je craignais plus de commettre une faute de langage, que je ne me gardais de porter envie à ceux qui les évitaient. Je reconnais et confesse devant vous, mon Dieu, ces faiblesses qui me faisaient applaudir par ceux dont les louanges étaient alors pour moi la règle du bien-vivre. Car je ne voyais pas le gouffre d'ignominie où je m'étais plongé loin de vos regards. Quoi de plus corrompu que moi, qui mécontentais même de semblables hommes, en trompant par mille mensonges mon précepteur, mes maîtres et mes parents, pour satisfaire mon amour du jeu, ma passion pour les spectacles frivoles, et mon ardeur inquiète à imiter ces futilités ? Je dérobais aussi au cellier, à la table de mes parents, soit pour satisfaire ma gourmandise, soit pour avoir à donner aux enfants qui me vendaient le plaisir de leurs jeux, bien qu'ils en prissent aussi leur part. Dans ces jeux mêmes, vaincu par le vain orgueil de paraître et de triompher des autres, je ne remportais souvent que de frauduleuses victoires. Mais alors pourquoi ne pouvoir souffrir et accabler de reproches ceux que je surprenais à me tromper comme je trompais moi-même les autres ? Pourquoi, pris sur le fait à mon tour, et accusé, aimais-je mieux entrer en fureur que de céder ? Est-ce donc là l'innocence des enfants ? Non, Seigneur, non ce n'est point là de l'innocence, mon Dieu ! Tels les enfants pour les noix, les balles, les oiseaux, avec leurs maîtres et leurs précepteurs ; tels ils seront plus tard avec les rois et les magistrats, pour de l'argent, des terres et des esclaves. Ce sont les mêmes vices dont la succession des années change seulement les objets, comme de plus grands supplices succèdent aux châtiments de l'enfance. C'est donc seulement la petite stature des enfants que vous avez considérée, ô mon Roi, comme un symbole d'humilité, quand vous avez dit : « C'est à ceux qui leur ressemblent qu'appartient le royaume des cieux. » (*Matth.*, XIX, 14.)

(1) Le solécisme est plus saillant dans le latin ; *inter hominibus.*

lantissime cavet, ne per linguæ errorem dicat, inter (*a*) hominibus, et ne per mentis furorem hominem auferat ex hominibus, non cavet.

CAPUT XIX.

Pueritiæ vitia quæ in majores ætates transeunt.

30. Horum ego puer morum in limine jacebam miser, et hujus arenæ palæstra erat illa, ubi magis timebam barbarismum facere, quam cavebam si facerem, non facientibus invidere. Dico hæc et confiteor tibi, Deus meus, in quibus laudabar ab eis, quibus placere tunc mihi erat honeste vivere. Non enim videbam voraginem turpitudinis in quam projectus eram ab oculis tuis. Nam in illis jam quid me fœdius fuit, ubi etiam talibus displicebam, fallendo innumerabilibus mendaciis et pædagogum, et magistros, et parentes amore ludendi, studio spectandi nugatoria, et imitandi ludicra inquietudine? Furta etiam faciebam de cellario parentum et de mensa, vel gula imperitante, vel ut haberem quod darem pueris, ludum suum mihi, quo pariter utique delectabantur, tamen vendentibus. In quo etiam ludo fraudulentas victorias, ipse vana excellentiæ cupiditate victus, sæpe aucupabar. Quid autem tam nolebam pati, atque atrociter, si deprehenderem, arguebam, quam id quod aliis faciebam, et si deprehensus arguerer, sævire magis quam cedere libebat? Istane est innocentia puerilis? Non est, Domine, non est, oro te, Deus meus. Nam hæc ipsa sunt, quæ a pædagogis et magistris, a nucibus et pilulis et passeribus, ad præfectos et reges, aurum, prædia, mancipia ; hæc ipsa omnino quæ succedentibus majoribus ætatibus transeunt, sicuti ferulis majora supplicia succedunt. Humilitatis ergo signum in statura pueritiæ, Rex noster, probasti, cum aisti : « Talium est regnum cœlorum. » (*Matth.*, XIX, 14.)

(*a*) Lov. *inter homines.* Pater legendum esse cum Mss. *inter hominibus* vel sine aspiratione, *inter omines,* quod Augustinus in exemplum affert locutionis incongruæ et cavendæ.

CHAPITRE XX.

Il rend grâce à Dieu des dons qu'il a reçus dans son enfance.

31. Et cependant, Seigneur, grâces vous soient rendues, à vous tout-puissant et très-bon, à vous, créateur et conservateur de l'univers, à vous notre Dieu, quand vous m'auriez donné seulement d'être enfant! Car enfin, j'avais dès lors, l'être, la vie et le sentiment; j'avais à cœur la conservation de mon existence, image de cette unité mystérieuse, source de mon être : guidé par une sorte d'instinct secret je gardais l'intégrité de mes sens, et dans la faible étendue de mes pensées, ainsi que dans les petites choses qui en étaient l'objet, j'aimais la vérité, je ne voulais pas être trompé ; ma mémoire était excellente, mon langage se perfectionnait, j'étais sensible à l'amitié, je fuyais la douleur, la bassesse, l'ignorance. Qu'y avait-il donc dans une telle créature qui ne fût digne de louanges et d'admiration? Mais toutes ces choses étaient un don de mon Dieu ; je ne me les suis pas données, elles sont bonnes, elles me font toutes ce que je suis. Il est donc bon celui qui m'a fait, lui-même est mon bien, et je lui rends grâces, avec transport, de tous ces biens qu'il m'a donnés dès mon enfance. Je péchais donc, en cherchant, non point en lui, mais dans ses créatures, dans les autres comme dans moi-même, les plaisirs, les grandeurs, la vérité ; et je me précipitais ainsi dans les douleurs, la confusion et les erreurs. Soyez béni, ô mon Dieu, vous, mes délices, ma gloire et ma confiance! Soyez béni de vos dons ; et conservez-les moi. C'est ainsi que vous me conserverez moi-même ; ainsi s'accroîtront et se perfectionneront tous ces biens que vous m'avez donnés; et je serai avec vous, puisque si j'existe c'est encore à vous que je le dois.

CAPUT XX.

Pro bonis sibi in pueritia collatis Deo gratias agit.

Sed tamen, Domine, tibi excellentissimo atque optimo conditori et rectori universitatis, Deo nostro gratias, etiamsi me puerum tantum esse voluisses. Eram enim etiam tunc, (*a*) vivebam, atque sentiebam, meamque incolumitatem, vestigium secretissimæ unitatis ex qua eram, curæ habebam; custodiebam interiore sensu integritatem sensuum meorum, inque ipsis parvis, parvarumque rerum cogitationibus veritate delectabar. Falli nolebam, memoria vigebam, locutione instruebar, amicitia mulcebar, fugiebam dolorem, abjectionem, ignorantiam: Quid in tali animante non mirabile atque laudabile? At ista omnia Dei mei dona sunt; non mihi ego dedi hæc; et bona sunt, et hæc omnia ego. Bonus ergo est qui fecit me, et ipse est bonum meum, et illi exulto bonis omnibus quibus etiam puer eram. Hoc enim peccabam, quod non in ipso, sed in creaturis ejus me atque (*b*) cæteris, voluptates, sublimitates, veritates quærebam atque ita irruebam in dolores, confusiones, errores. Gratias tibi dulcedo mea, et honor meus, et fiducia mea, Deus meus. Gratias tibi de donis tuis, sed tu mihi ea serva. Ita enim servabis me; et augebuntur, et perficientur quæ dedisti mihi, et ero ipse tecum; quia et ut sim tu dedisti mihi.

(*a*) Sic Mss. cum editis plerisque, ubi Lov. hab. *et jam tunc videbam.* — (*b*) Bad. Am. Er. et Lov. *atque cæteras.* Castigatum est ex Arn. et Mss. *atque cæteris.* Quippe hoc loco fatetur Augustinus se in eo peccasse, quod voluptates, sublimitates, veritates non in Deo, sed in seipso et creaturis aliis quæreret.

LIVRE SECOND

Saint Augustin arrive à une autre époque de sa vie, et rappelle avec amertume cette première année de son adolescence, cet âge de seize ans, qu'il perdit dans la maison paternelle, à suivre ses passions et ses goûts dépravés, au lieu de s'appliquer aux études qu'il avait interrompues. Il condamne surtout avec sévérité un larcin dont alors il se rendit coupable, de complicité avec ses amis.

CHAPITRE I.

Il rappelle l'époque et les vices de son adolescence.

1. Je veux maintenant rappeler mes turpitudes passées et les malheureux plaisirs de la chair qui ont corrompu la beauté de mon âme, non que je les aime, mais au contraire pour vous aimer vous-même, ô mon Dieu ! Oui, c'est par le mouvement de votre amour que j'entreprends de rappeler mes voies criminelles dans l'amertume de mes pensées, afin que ce souvenir me fasse mieux goûter votre suavité, ô douceur véritable, qui n'offre que bonheur et sécurité, je veux recueillir toutes les puissances de mon âme que j'ai vues se dissiper çà et là, lorsque loin de vous, je me perdais au milieu de mille vanités; car j'ai brûlé autrefois dans mon adolescence de me rassasier de voluptés grossières, et je n'ai pas craint d'épuiser la force de ma vie dans d'innombrables et honteuses amours. Aussi, ma beauté s'est flétrie, et je n'étais plus que souillures à vos yeux, parce que je me complaisais en moi-même et que je désirais plaire aux yeux des hommes.

CHAPITRE II.

Il passe sa seizième année dans les débauches.

2. Quelle était alors ma plus douce jouissance, sinon d'aimer et d'être aimé ? Mais je ne m'en tenais pas à ces pures affections de l'âme, qui s'arrêtent aux chastes limites de l'amitié. D'épaisses vapeurs s'exhalaient des fangeuses convoitises de ma chair et de l'ardeur de l'âge, enveloppaient et obscurcissaient ma raison; je ne distinguais plus la chasteté pure d'une affection légitime avec les images ténébreuses d'un amour coupable. Ce double désir bouillonnait confusément en moi, entraînait ma faible jeunesse dans les précipices des passions et la plongeait dans un

LIBER SECUNDUS

Ad ætatem aliam progreditur, primumque adolescentiæ suæ, id est, sextum-decimum vitæ annum, quem in paterna domo studiis intermissis consumpserat genio ac libidinibus indulgens, ad mentem revocat cum gravi dolore, severus admodum in dijudicando furto a se tunc temporis cum sodalibus perpetrato.

CAPUT PRIMUM.

Adolescentiæ ætatem et vitia recolit.

1. Recordari volo transactas fœditates meas, et carnales corruptiones animæ meæ; non quod eas amem; sed ut amem te, Deus meus. Amore amoris tui facio istud, recolens vias meas nequissimas in amaritudine recogitationis meæ, ut tu dulcescas mihi, dulcedo non fallax, dulcedo felix et secura, et colligens me a dispersione in qua frustatim discissus sum, dum ab uno te aversus in multa evanui. Exarsi enim aliquando satiari (*a*) inferis in adolescentia, et silvescere ausus sum variis et umbrosis amoribus; et contabuit species mea; et computrui coram oculis tuis placens mihi, et placere cupiens oculis hominum.

CAPUT II.

Annum ætatis suæ decimum sextum in ardore libidinoso consumptum.

2. Et quid erat quod me delectabat, nisi amare et amari? Sed non tenebatur modus ab animo usque ad animum quatenus est (*b*) luminosus limes amicitiæ; sed exhalabantur nebulæ de limosa concupiscentia carnis et scatebra pubertatis, et obnubilabant atque obfuscabant cor meum, ut non discerneretur serenitas dilectionis a caligine libidinis. Utrumque in confuso æstuabat, et rapiebat imbecillam ætatem per abrupta cupiditatum, atque mersabat gurgite flagitiorum. Invaluerat super me ira tua, et nesciebam. (*c*) Ob-

(*a*) Lov. cum antiquiorib. editis, *satiari in inferis*. Expunximus, *in* juxta Mss. et Arn. — (*b*) In editis ab Henrico Sommalio Societatis Jesu et a Thoma Blasio legitur, *limosus limes*. In Corbeiensi cod. liminosus, utrobique corruptè. Illic enim deflet Augustinus quod sese intra honestæ amicitiæ limites haud continuerit; adeoque legendum cum Mss. et aliis editis, *luminosus limes*. — (*c*) In Lov. Som. et Blas. *obsordueram stridore*. Substituimus *obsurdueram* aliorum codicum auctoritate, nec non exigente vocabulo *stridore*, quod ad aures refertur.

abîme de crimes. Votre colère s'était appesantie sur moi et je ne le savais pas. J'étais comme étourdi par le bruit de cette chaîne de mort, juste châtiment de l'orgueil de mon âme ; je m'éloignais de vous et vous me laissiez. Je me précipitais en aveugle, mon cœur débordait, se répandait, se fondait dans d'infâmes plaisirs, et vous gardiez le silence! O vous, en qui j'ai si tard cherché ma joie! vous vous taisiez alors, et moi j'allais bien loin de vous, recueillant de plus en plus ces semences stériles de douleurs, qui ne produisaient en moi qu'un avilissement superbe, une lassitude sans repos.

3. Qui donc eût alors calmé l'inquiétude de mes désirs, appris à mon cœur à jouir sagement de la fugitive beauté des créatures passagères, posé des bornes à leurs douceurs pour que les flots de ma jeunesse fussent contenus par le rivage de l'union conjugale, quand même je n'aurais pu y trouver la tranquillité, en m'y proposant pour fin la procréation des enfants, selon la prescription de votre loi, Seigneur, qui réglez la propagation de notre race mortelle, et dont la main pleine de douceur peut émousser les épines que le paradis terrestre ne connaissait pas? Car votre toute-puissance est près de nous, lors même que nous sommes loin de vous. Que n'écoutai-je du moins plus attentivement la voix retentissante de vos oracles? « Ils souffriront des tribulations dans leur chair. (I *Cor.*, VII, 28.) Et moi je voudrais vous les épargner. » Et ailleurs : « Il est bon à l'homme de ne point toucher de femme. » « Celui qui n'est point marié pense aux choses de Dieu, à plaire à Dieu; mais celui qui est marié pense aux choses du monde, à plaire à sa femme. » (*Ibid.*, I, 32, 33, 34.) Que n'ai-je écouté plus attentivement cette voix; et eunuque volontaire en vue du royaume des cieux, j'eusse vécu heureux dans l'attente de vos chastes embrassements!

4. Mais malheureux dévoré par des feux impurs, emporté par le torrent de mes débordedements, je vous abandonnai, je dépassai toutes les limites que vous avez prescrites, sans éviter vos châtiments. Qui pourrait en effet les éviter? Toujours vous étiez là, dans votre sévérité miséricordieuse, répandant sur toutes mes joies coupables les plus cruelles amertumes pour me contraindre à chercher d'innocents plaisirs. Et où aurais-je pu les trouver, si ce n'est en vous, en vous dont les commandements n'ont que l'apparence de la douleur, « qui ne frappez que pour guérir et ne nous faites mourir que pour nous empêcher de mourir à vous? » (*Ps.* XCIII.) Où étais-je, et combien j'étais exilé des délices de votre maison dans cette seizième année de mon âge, lorsque la volupté étendit son sceptre sur moi, me rendit son esclave et m'entraîna

surdueram stridore catenæ mortalitatis meæ, pœna superbiæ animæ meæ; et ibam longius a te, et sinebas; et jactabar, et effundebar, et diffluebam, et ebulliebam per fornicationes meas, et tacebas. O tardum gaudium meum! Tacebas tunc, et ego ibam porro longe a te in plura et plura sterilia semina dolorum, superbia dejectione, et inquieta lassitudine.

3. Quis mihi (*a*) moderaretur ærumnam meam, et novissimarum rerum fugaces pulchritudines in usum verteret, earumque suavitatibus metas præfigeret, ut usque ad conjugale littus exæstuarent fluctus ætatis meæ, si tranquillitas in eis non poterat esse, fine procreandorum liberorum contenta, sicut præscribit lex tua, Domine, qui formas etiam propaginem mortalitatis (*b*) nostræ, potens imponere lenem manum ad temperamentum spinarum a paradiso tuo seclusarum? Non enim longe est a nobis omnipotentia tua, etiam cum longe sumus à te. Aut certe sonitum nubium tuarum vigilantius adverterem : « Tribulationem autem carnis habebunt hujusmodi. Ego autem vobis parco. » (I *Cor.*, VII, 28.) Et: « Bonum est homini mulierem non tangere. » (*Ibid.*, 1.) Et: « Qui sine uxore est, cogitat ea quæ sunt Dei, quomodo placeat Deo : qui autem matrimonio junctus est, cogitat ea quæ sunt mundi, quomodo placeat uxori. » (*Ibid.*, 32.) Has ergo voces exaudirem vigilantior, et abscissus propter regnum cœlorum, felicior expectarem amplexus tuos.

4. Sed efferbui miser sequens impetum fluxus mei relicto te; et excessi omnia legitima tua, nec evasi flagella tua, quis enim hoc mortalium? Nam tu semper aderas misericorditer sæviens, et amarissimis aspergens offensionibus omnes illicitas joconditates meas, ut ita quærerem sine offensione jocundari, et ubi hoc possem, non invenirem quidquam, præter te, Domine, præter te qui fingis dolorem in præcepto, et percutis ut sanes, et occidis nos ne moriamur abs te. Ubi eram, et quam longe exulabam a deliciis domus tuæ, anno illo sexto decimo ætatis carnis meæ, cum accepit in me (*c*) sceptrum, et totas manus ei

(*a*) Mss. primæ notæ et prope omnes habent, *modularetur ærumnam meam*, quam lectionem parum abfuit ut præeligeremus. — (*b*) In Mss. optimis, *propaginem mortis nostræ.* — (*c*) Lov. Som. et Blas. *accepit in me luxuria sceptrum et totas manus ei dedi vesaniæ libidinis.* In aliis plerisque codicibùs habetur in recto, *vesania;* et abest vox, *luxuria.*

dans tous les excès de cette passion dont, à la honte du genre humain, la licence règne partout, bien qu'elle soit condamnée par vos lois. Mes parents mêmes ne s'inquiétèrent point d'enchaîner cette fougue dans les liens du mariage; leur unique souci fut que j'apprisse à parler le mieux possible et à me rendre habile dans l'art de persuader.

CHAPITRE III.

Voyage qu'on veut lui faire entreprendre pour ses études. Desseins de ses parents.

5. Cette même année, mes études avaient été interrompues; j'étais revenu de Madaure, ville voisine où l'on m'avait envoyé pour apprendre les éléments de la littérature et de l'éloquence, et l'on préparait les dépenses nécessaires pour un plus long voyage : mon père voulait m'envoyer à Carthage; modeste citoyen de Tagaste, il consultait moins ici sa fortune que ses désirs ambitieux. Et à qui racontai-je ces choses? Ce n'est point à vous, ô mon Dieu! Mais en m'adressant à vous, je m'adresse à mes frères, au genre humain, si petit que soit le nombre de ceux entre les mains de qui ces pages pourront tomber. Et pourquoi ce récit? Afin que ceux qui le liront mesurent avec moi la profondeur de l'abîme d'où nos cris doivent s'élever vers vous. Or, qu'y a-t-il qui soit plus près de vos oreilles que la confession du cœur et la vie de la foi? Il n'était personne alors qui ne louât mon père de ce que, sans avoir égard à l'insuffisance de ses ressources, il fournissait ainsi à son fils les moyens d'aller au loin continuer ses études. Combien en effet de citoyens beaucoup plus riches refusaient de faire de pareils sacrifices pour leurs enfants! Et cependant ce même père ne s'inquiétait pas si je croissais dans votre amour, ou si j'étais chaste, pourvu que je fusse disert, ou plutôt *désert,* faute d'être cultivé par vos mains, ô mon Dieu, vous qui seul êtes le vrai et le bon maître du champ de mon cœur, qui vous appartient.

6. Mais lorsque, à cet âge de seize ans, des embarras domestiques m'eurent forcé d'interrompre pour un temps mes études, je vécus chez mes parents dans une complète oisiveté, les ronces des désirs impurs s'élevèrent au-dessus de ma tête, et il n'y avait là aucune main pour les arracher. Bien au contraire, mon père, un jour que nous étions au bain, s'aperçut des signes de ma puberté naissante qui déjà me donnait les inquiétudes frémissantes de la jeunesse; il s'en alla plein de joie, comme s'il eût tressailli à l'aspect de ses petits-enfants, porter cette nouvelle à ma mère; c'était la joie de l'ivresse dans laquelle ce monde vous a oublié, vous, son Créateur, pour aimer vos créatures : joie produite par ce vin invisible que verse sa volonté pervertie et livrée aux penchants les plus grossiers.

dedi, vesania libidinis, licentiosæ per dedecus humanum, illicitæ autem per leges tuas? Non fuit cura meorum ruentem excipere me matrimonio: sed cura fuit tantum ut discerem sermonem facere quam optimum, et persuadere dictione.

CAPUT III.

De peregrinatione studiorum causa et de parentum proposito.

5. Et anno quidem illo intermissa erant studia mea, dum mihi reducto a Madauris, in qua vicina urbe jam cœperam litteraturæ atque oratoriæ percipiendæ gratia peregrinari, longinquioris apud Carthaginem peregrinationis sumptus præparabantur, animositate magis quam opibus patris municipis Thagastensis admodum tenuis. Cur narro hæc? neque enim tibi, Deus meus: Sed apud te narro hæc generi meo, generi humano, quantulacumque ex particula incidere potest in istas meas litteras. Et ut quid hoc? Ut videlicet ego et quisquis hæc legit, cogitemus de quam profundo clamandum sit ad te. Et quid propius auribus tuis, si cor confitens et vita ex fide est? Quis enim non extollebat laudibus tunc hominem patrem meum quod ultra vires rei familiaris suæ impenderet filio quidquid etiam longe peregrinanti studiorum causa opus esset? multorum enim civium longe opulentiorum nullum tale negotium pro liberis erat : cum interea non satageret idem pater qualis crescerem tibi, aut quam castus essem; dummodo essem disertus, vel desertus potius a cultura tua, Deus, qui es unus, verus et bonus Dominus agri tui cordis mei.

6. Sed ubi sexto illo et decimo anno, interposito otio ex necessitate domestica feriatus ab omni schola, cum parentibus esse cœpi, excesserunt caput meum vepres libidinum; et nulla erat eradicans manus. Quinimo ubi me ille pater in balneis vidit pubescentem, et inquieta indutum adolescentia, quasi jam ex hoc in nepotes gestiret, gaudens matri indicavit; gaudens vinolentia in qua te iste mundus oblitus est creatorem suum, et creaturam tuam pro te amavit,

Mais vous aviez déjà commencé à bâtir votre temple dans le cœur de ma mère et à y jeter les fondements de votre sainte demeure ; quant à mon père, il n'était que simple catéchumène, et encore depuis très-peu de temps. Aussi ma mère frémit-elle d'une pieuse terreur et d'une crainte toute chrétienne, et bien que je ne fusse pas encore admis au nombre des fidèles, elle craignait cependant pour moi ces voies tortueuses où marchent ceux qui fuient loin de vous et se détournent de votre face.

7. Hélas! oserais-je dire que vous gardiez le silence, ô mon Dieu, quand j'allais si loin de vous. Est-il vrai que vous étiez alors muet pour moi? N'est-ce pas vous qui me parliez à l'oreille, par la bouche de ma mère, votre servante fidèle? Mais rien n'en descendit dans mon cœur pour l'inviter à obéir. Elle voulait en effet, et je me souviens qu'elle me le recommanda en secret avec une sollicitude extrême, me voir fuir tout amour impudique, et surtout l'adultère. C'étaient pour moi des conseils de femme auxquels j'eusse rougi d'obéir. C'étaient cependant les vôtres, et je ne le savais pas ; je pensais que vous vous taisiez et que seule elle parlait, elle par qui vous me parliez ; aussi c'était vous-même que je méprisais en elle, moi son fils, le fils de votre servante et votre serviteur. Mais je le répète, je ne le savais pas, et je me précipitais avec tant d'aveuglement qu'au milieu de mes compagnons j'étais honteux de n'être point arrivé au même degré de libertinage, quand je les entendais se vanter de leurs débauches et se glorifier d'autant plus qu'ils étaient plus infâmes; et ainsi j'aimais le crime non-seulement pour l'attrait qu'il m'offrait en lui-même, mais encore pour en être applaudi. Qu'y a-t-il de plus digne de blâme que le vice? Cependant, par crainte du blâme, je devenais plus vicieux, et quand l'occasion ne s'était point présentée d'égaler les débauches des plus éperdus, je me vantais de ce que je n'avais point fait, j'avais peur de paraître d'autant plus méprisable que j'étais moins corrompu, et d'autant plus vil que j'étais plus chaste.

8. Voilà avec quels compagnons je courais les places de Babylone, et me roulais dans ses bourbiers comme dans des eaux de senteur et dans des parfums délicieux. Et, pour m'attacher plus fortement à ce centre de péché, l'ennemi invincible me foulait aux pieds et me séduisait, moi qui ne demandais qu'à me laisser séduire. Ma mère, il est vrai, bien que sortie du milieu de cette Babylone, ne s'avançait encore que lentement dans d'autres voies. Elle me recommanda bien la chasteté ; mais, malgré ce qu'elle avait appris de son mari à mon sujet, et bien qu'elle sentît que ces premiers germes déjà si funestes

de vino invisibili (*a*) perversæ atque inclinatæ in ima voluntatis suæ. Sed matris in pectore jam inchoaveras templum tuum, et exordium sanctæ habitationis tuæ, nam ille adhuc catechumenus, et hoc recens erat. Itaque illa exsilivit pia trepidatione ac tremore; et quamvis mihi nondum fideli, timuit tamen vias distortas, in quibus ambulant qui ponunt ad te tergum et non faciem.

7. Hei mihi, et audeo dicere tacuisse te, Deus meus, cum irem abs te longius. Itane tu tacebas tunc mihi? Et cujus erant nisi tua verba illa per matrem meam, fidelem tuam, quæ cantasti in aures meas? Nec inde quidquam descendit in cor, ut facerem illud. Volebat enim illa, et secreto, memini, ut monuerit cum sollicitudine ingenti ne fornicarer; maximeque ne adulterarem cujusquam uxorem. Qui mihi monitus muliebres videbantur, quibus obtemperare erubescerem, Illi autem tui erant, et nesciebam, et te tacere putabam, atque illam loqui, per quam mihi tu non tacebas, et in illa contemnebaris a me filio ejus, filio ancillæ tuæ servo tuo. Sed nesciebam, et præceps ibam tanta cæcitate, ut inter coætaneos meos puderet me minoris dedecoris, quoniam audiebam eos jactantes flagitia sua, et tanto gloriantes magis, quanto magis turpes essent : et libebat facere non solum libidine facti, verum etiam laudis. Quid dignum est vituperatione nisi vitium? Ego ne vituperarer vitiosior fiebam; et ubi non suberat quo admisso æquarer perditis, fingebam me fecisse quod non feceram, ne viderer abjectior quo eram innocentior, et ne vilior haberer quo eram castior.

8. Ecce cum quibus comitibus iter agebam platearum Babyloniæ, et volutabar in cœno ejus, tanquam in cinnamis et unguentis pretiosis. Et in umbilico ejus, quo tenacius hærerem, calcabat me inimicus invisibilis, et seducebat me, quia ego seductilis eram. Non enim et illa, quæ jam de medio Babylonis fugerat, sed ibat in cæteris ejus tardior mater carnis meæ, sicut monuit me pudicitiam, ita curavit quod de me a viro suo audierat, jamque pestilentiosum et in posterum periculosum sentiebat, coercere termino conjugalis affectus, si resecari ad vivum non poterat.

(*a*) Ms. Lyrensis, *perversus atque inclinatus*.

deviendraient plus dangereux dans la suite, elle n'apporta point le même soin pour resserrer dans les bornes légitimes de l'affection conjugale ces instincts passionnés qu'elle ne pouvait couper au vif. Elle ne le voulut pas dans la crainte que mes espérances ne fussent entravées par la chaîne du mariage; non pas ces espérances de la vie future qu'elle ne mettait qu'en vous, mais ces espérances de la gloire des lettres où l'un et l'autre désiraient trop me voir briller; mon père, parce qu'il ne songeait guère à vous, et que ses projets sur moi ne tendaient qu'à la vanité; ma mère, parce qu'elle était persuadée que ces études communes à tous les enfants, loin de m'être nuisibles, pourraient un jour me servir à m'élever jusqu'à vous. Telles sont du moins mes conjectures, en me rappelant, autant que possible, le caractère de mes parents. Ils allaient même jusqu'à me lâcher la bride dans mes divertissements; toute mesure de sévérité était mise de côté : je suivais la fougue de mes passions, un nuage de jour en jour plus épais me cachait sans cesse, ô mon Dieu! la pure lumière de votre vérité : « Mon iniquité, en un mot, sortait comme de mon embonpoint. » (*Ps.* LXXII.)

CHAPITRE IV.

Il commet un vol de concert avec ses compagnons.

9. Votre loi, Seigneur, condamne certainement le larcin; cette loi écrite dans le cœur des hommes, et que leur iniquité même ne peut effacer. Quel est, en effet, le voleur qui supporte patiemment d'être volé? Le riche même ne pardonne pas à celui qui est poussé par l'extrême indigence. Eh bien! moi, j'ai voulu voler, et j'ai volé sans y être poussé ni par le besoin ni par l'indigence, mais uniquement par dégoût de la justice et par excès d'iniquité. Car j'ai dérobé ce que j'avais en abondance et de meilleure qualité. Ce n'est même pas de l'objet que je désirais voler, c'est du vol même et du péché que je voulais jouir. Il y avait près de notre vigne un poirier chargé de fruits, qui n'étaient attrayants ni par leur beauté ni par leur saveur. Par une nuit profonde, jusqu'au milieu de laquelle nous avions, selon notre mauvaise habitude, prolongé nos jeux sur les places publiques, nous allâmes, quelques autres vauriens et moi, secouer cet arbre pour en emporter les fruits. Nous revînmes tout chargés de ces fruits, non pour nous en régaler (car à peine voulûmes-nous y goûter), mais notre unique plaisir était de faire une chose qui nous plaisait d'autant plus qu'elle était défendue. Voilà mon cœur, ô mon Dieu! voilà ce cœur que vous avez regardé avec compassion au fond de l'abîme! Qu'il vous dise maintenant, mon cœur, ce qu'il prétendait en faisant ainsi le mal sans aucun intérêt, en ne cherchant d'autre motif de sa malice que la ma-

Non curavit hoc, quia metus erat ne impediretur spes mea compede uxoria; non spes illa, quam in te futuri sæculi habebat mater; sed spes litterarum, quas ut nossem nimis volebat parens uterque: ille quia de te prope nihil cogitabat, de me autem inania; illa autem quia non solum nullo detrimento, sed etiam nonnullo adjumento ad te adipiscendum futura existimabat usitata illa studia doctrinæ. Ita enim conjicio; recolens ut possum mores parentum meorum. Relaxabantur etiam mihi ad ludendum habenæ ultra temperamentum severitatis in dissolutionem affectionum variarum, et in omnibus erat caligo intercludens mihi, Deus meus, serenitatem veritatis tuæ; et prodibat tanquam ex adipe iniquitas mea.

CAPUT IV.

Furtum cum sodalibus perpetratum.

9. Furtum certe punit lex tua, Domine, et lex scripta in cordibus hominum, quam ne ipsa quidem delet iniquitas. Quis enim fur æquo animo furem patitur? nec copiosus adactum inopia. Et ego furtum facere volui et feci, nulla compulsus egestate (*a*) nec penuria, sed fastidio justitiæ, et sagina iniquitatis. Nam id furatus sum quod mihi abundabat, et multo melius. Nec ea re volebam frui quam furto appetebam; sed ipso furto et peccato. Arbor erat pirus in vicinia vineæ nostræ pomis onusta, nec forma nec sapore illecebrosis. Ad hanc excutiendam atque asportandam, nequissimi adolescentuli perreximus nocte intempesta, quousque ludum de pestilentiæ more in areis produxeramus; et abstulimus inde onera ingentia, non ad nostras epulas, sed vel projicienda porcis, etiamsi aliquid inde comedimus; dum tamen fieret a nobis quod eo liberet quo non liceret. Ecce cor meum, Deus, ecce cor meum quod miseratus es in imo abyssi. Dicat tibi nunc ecce cor meum quid ibi quærebat; ut essem gratis malus, et malitiæ meæ causa nulla esset nisi malitia. Fœda

(*a*) Mss. frequentiores, *nisi penuria et fastidio justitiæ*, etc.

lice même. Elle était hideuse, et je l'ai aimée; j'ai aimé ce qui perdait mon âme, j'ai aimé ma difformité; j'ai aimé non pas l'objet qui me rendait difforme; mais, je le répète, j'ai aimé ma difformité elle-même; âme dégradée, repoussant son unique appui pour courir à sa ruine, avide d'infamie plus encore que des plaisirs qu'elle en recueillait.

CHAPITRE V.

L'homme ne commet jamais l'iniquité sans raison.

10. Il y a, dans la beauté des corps, dans l'or, par exemple, dans l'argent et autres choses semblables, des charmes qui nous attirent. Le toucher a lui-même des sensations que le juste rapport de l'organe et de l'objet rendent très-agréables, et les autres sens trouvent aussi dans les corps quelque convenance qui leur plaît. Les honneurs du siècle, la puissance de commander et de vaincre ont aussi leur beauté, et de là naît la soif de la vengeance. Cependant pour obtenir ces jouissances, nous ne devons pas nous écarter de vous, Seigneur, ni dévier de votre loi. La vie même dont nous vivons sur la terre a aussi ses charmes, qu'elle doit à une certaine mesure de beauté qui se trouve en elle et à de justes rapports avec toutes ces autres beautés inférieures. L'amitié des hommes, qui ne fait qu'une seule âme de plusieurs, est un lien qui a sa douceur. Toutes ces choses néanmoins, et d'autres semblables sont la cause du péché, lorsque par une affection déréglée, nous abandonnons pour ces biens les derniers de tous, le bien excellent, le bien suprême, c'est-à-dire vous-même, Seigneur notre Dieu, et votre vérité et votre loi. Oui, ces biens d'ici-bas ont leurs douceurs; mais que sont-elles auprès de mon Dieu qui a tout créé? Car en lui se réjouit le juste, et lui-même fait les délices des cœurs droits.

11. Quand donc on s'informe de la cause d'un crime, d'ordinaire on n'y croit que si l'on y voit le désir d'acquérir ou la crainte de perdre quelqu'un de ces biens méprisables dont nous avons parlé. Car ils ont aussi leur grâce et leur beauté, bien que, comparés aux richesses du ciel et de l'éternelle béatitude, ils soient vils et dignes de mépris. Un homme a commis un homicide. Pourquoi? Il était passionné pour la femme ou pour l'héritage de son frère; il a voulu le voler pour vivre, ou il a craint que cet homme ne lui fît quelque tort, ou bien encore il brûlait de venger une injure qu'il en avait reçue. Aurait-il tué sans motif, pour le plaisir même de tuer? Qui pourrait le croire? Car encore cet homme même célèbre par ses fureurs et par ses cruautés, dont on a dit qu'il était gratuitement méchant et cruel, avait cependant un motif. « Il craignait, dit l'historien, que le repos n'engourdît sa main ou son courage (1). » Mais ici encore,

(1) Salluste. *De Bello Catilina,* ix.

erat, et amavi eam, amavi perire; amavi defectum meum; non illud ad quod deficiebam; sed defectum meum ipsum amavi turpis anima et dissiliens a firmamento tuo in exterminium; non dedecore aliquid, sed dedecus appetens.

CAPUT V.

Neminem peccare sine causa.

10. Etenim species est pulchris corporibus, et auro, et argento, et omnibus; et in contactu carnis congruentia valet plurimum, cæterisque sensibus est sua cuique accommodata modificatio corporum, habet etiam honor temporalis, et imperitandi atque superandi potentia suum decus, unde etiam vindictæ aviditas oritur; et tamen in cuncta hæc adipiscenda non est egrediendum abs te, Domine, neque deviandum a lege tua. Et vita quam hic vivimus habet illecebram suam propter quemdam modum decoris sui et convenientiam, cum his omnibus infimis pulchris. Amicitia quoque hominum caro nodo dulcis est propter unitatem de multis animis. Propter universa hæc atque hujusmodi peccatum admittitur, dum immoderata in ista inclinatione, cum extrema bona sint, meliora et summa deseruntur, tu Domine Deus noster, et veritas tua, et lex tua. Habent enim et hæc ima delectationes, sed non sicut Deus meus qui fecit omnia, quia in ipso delectatur justus, et ipse est deliciæ rectorum corde.

11. Cum itaque de facinore quæritur qua causa factum sit, credi non solet, nisi cum appetitus adipiscendi alicujus illorum bonorum, quæ infima diximus, esse potuisse apparuerit, aut metus amittendi. Pulchra sunt enim et decora, quanquam præ bonis superioribus et beatificis abjecta et jacentia. Homicidium fecit. Cur fecit? Adamavit ejus conjugem aut prædium, aut voluit deprædari unde viveret, aut timuit ab illo tale aliquid amittere, aut læsus ulcisci se exarsit. Num homicidium sine causa faceret, ipso homicidio delectatus? Quis crediderit? Nam et de quo

pour quelle raison? Sans doute, afin qu'en s'exerçant au crime, il pût, une fois maître de Rome, obtenir à la fois les honneurs, le pouvoir et les richesses, s'affranchir de la crainte des lois, et se tirer de l'extrémité où l'avait réduit la perte de sa fortune et la conscience de ses crimes. Catilina lui-même n'aimait donc pas le crime pour le crime, mais la fin qu'il se proposait en le commettant.

CHAPITRE VI.

Tous les biens apparents qui nous poussent au crime ne sont réels et parfaits qu'en Dieu.

12. Malheureux que j'étais! qu'ai-je donc aimé en toi, larcin que j'ai commis, crime nocturne de ma seizième année? Car tu n'avais rien de beau, puisque tu n'étais qu'un vol; es-tu même quelque chose, pour que je t'adresse la parole? Ces fruits que nous avions volés étaient beaux, parce qu'ils étaient votre œuvre, beauté infinie, Créateur de toutes choses, Dieu bon, Dieu souverain bien et mon bien véritable. Ces fruits étaient beaux, mais ce n'était pas ces fruits que convoitait mon âme misérable, car j'en avais de bien meilleurs et en abondance : je ne les ai donc cueillis que pour voler. Une fois cueillis, je les jetai loin de moi, ne me nourrissant que de ma seule iniquité, dont la jouissance faisait ma joie. Si même j'en approchai quelqu'un de mes lèvres, c'était mon crime qui lui donnait de la saveur. Maintenant, Seigneur mon Dieu, je cherche ce que j'aimais dans ce larcin, et je n'y trouve aucune beauté; je ne parle pas de cette beauté qui est propre à l'équité et à la prudence, ni de celle qui réside dans l'esprit de l'homme, sa mémoire, ses sens et sa vie purement animale; ni de celle qui resplendit dans le cours régulier des astres, dans la terre et la mer, et dans les générations d'êtres qui succèdent continuellement à celles qui meurent; ni même de cette apparence, de cette ombre de beauté défectueuse dont d'autres vices couvrent leur difformité.

13. En effet, l'orgueil veut imiter la grandeur, quoique vous seul, ô mon Dieu! vous soyez élevé au-dessus de tous les êtres. Et l'ambition, que cherche-t-elle, sinon les honneurs et la gloire, quoique vous seul deviez être honoré au-dessus de tous, seul glorifié à jamais? La tyrannie du pouvoir veut se faire craindre; et que doit-on craindre, si ce n'est vous seul, ô mon Dieu! à la puissance de qui personne, en aucun temps, en aucun lieu, par aucun moyen, n'a pu rien soustraire, rien ravir? La volupté veut se faire aimer par ses caresses; mais est-il

dictum est vecordi et nimis crudeli homine, quod gratuito potius malus atque crudelis erat, prædicta est tamen causa : « Ne per otium, inquit, torpesceret manus aut animus. » Quare id quoque? Cur ita? Ut scilicet illa exercitatione scelerum, capta urbe, honores, imperia, divitias assequeretur, et careret metu legum, et difficultate rerum, propter inopiam rei familiaris, et conscientiam scelerum. Nec ipse igitur Catilina amavit facinora sua; sed utique aliud cujus causa illa faciebat.

CAPUT VI.

Omnia quæ boni specie ad vitia invitant, in solo Deo esse vera et perfecta.

12. Quid ego miser in te amavi, o furtum meum, o facinus illud meum nocturnum sexti decimi anni ætatis meæ? Non enim pulchrum eras, cum furtum esses, aut vero aliquid es ut loquar ad te? Pulchra erant poma illa quæ furati sumus, quoniam creatura tua erat, pulcherrime omnium, creator omnium, Deus bone, Deus summum bonum, et bonum verum meum. Pulchra erant illa poma; sed non ipsa concupivit anima mea miserabilis. Erat enim mihi meliorum copia, illa autem decerpsi tantum ut furarer. Nam decerpta projeci, epulatus inde solam iniquitatem, qua lætabar fruens. Nam et si quid illorum pomorum intravit in os meum, condimentum (*a*) ibi facinus erat. Et nunc, Domine Deus meus, quæro quid me in furto delectaverit, et ecce species nulla est. Non dico sicut in æquitate atque prudentia; sed neque sicut in mente hominis atque memoria et sensibus et vegetante vita; neque sicut speciosa sunt sidera et decora locis suis et terra et mare plena fetibus, qui succedunt nascendo decedentibus; non saltem ut est quædam defectiva species et umbratica vitiis fallentibus.

13. Nam et superbia celsitudinem imitatur; cum tu sis unus super omnia Deus excelsus. Et ambitio quid nisi honores quærit et gloriam; cum tu sis præ cunctis honorandus unus et gloriosus in æternum? Et sævitia potestatum timeri vult : quis autem timendus nisi unus Deus, cujus potestati eripi aut subtrahi quid potest? quando, aut ubi, aut quo, vel a quo potest? Et blanditiæ lascivientium amari volunt; sed neque blandius est aliquid tua caritate, nec

(*a*) In Mss. quatuor et Arn. *condimentum mihi.*

rien de plus caressant que votre amour? Peut-on aimer quelque chose de plus salutaire que la beauté resplendissante de votre vérité? La curiosité se déguise à nos yeux sous le voile de l'amour de la science, et vous seul avez la science universelle et infinie. L'ignorance même et la stupidité se cachent sous les noms de simplicité et d'innocence; mais rien n'est plus simple, n'est plus innocent que vous, puisque vos œuvres témoignent que vous êtes l'ennemi de tout mal. La paresse semble ne désirer que le repos; mais quel repos assuré hors du Seigneur? Le luxe veut être appelé abondance et richesse; n'êtes-vous pas cependant la plénitude, la source inépuisable des incorruptibles délices? La profusion veut paraître de la libéralité; mais vous seul êtes le riche dispensateur de tous les biens. L'avarice veut beaucoup posséder, et vous possédez tout. L'envie aspire à s'élever au-dessus des autres; mais qu'y a-t-il de plus élevé que vous? La colère poursuit la vengeance; quelle vengeance plus juste que la vôtre? La crainte redoute ce qui est extraordinaire et soudain, ce qui menace l'objet qu'elle aime, elle veille à sa sécurité; mais pour vous, qu'y a-t-il d'étrange et de soudain? Qui sépare de vous ce que vous aimez? Où se trouve, en dehors de vous, la parfaite sécurité? La tristesse enfin se consume dans le regret des biens qu'elle a perdus et qui charment la cupidité, parce qu'elle voudrait que, comme vous, rien ne pût lui être enlevé.

14. C'est ainsi que l'âme devient adultère, lorsqu'elle se détourne de vous et cherche en dehors de vous des biens, qu'elle ne peut trouver purs et sans mélange qu'en retournant à vous. Tous ceux qui s'éloignent de vous, qui s'élèvent contre vous, vous imitent d'une manière perverse. Mais en vous imitant ainsi, ils montrent que vous êtes le créateur de l'univers, et que par conséquent, il est impossible de se séparer absolument de vous. Pour moi, qu'ai-je donc aimé dans ce larcin? En quoi ai-je voulu imiter mon Dieu, par une fausse et criminelle ressemblance? Ai-je donc pris plaisir, à faire au moins par la ruse, une chose défendue, ne le pouvant par la force, pour affecter ainsi, tout esclave que j'étais, une fausse liberté en commettant le mal impunément, par une ténébreuse image de la toute-puissance. Le voilà, cet esclave qui fuit son maître et n'atteint qu'une ombre! O corruption! ô monstre de vie! ô abîme de mort! Quoi? ce que vous défendiez a-t-il pu me plaire, par la seule raison que vous le défendiez?

amatur quidquam salubrius quam illa præ cunctis formosa et luminosa veritas tua. Et curiositas affectare videtur studium scientiæ : cum tu omnia summe noveris. Ignorantia quoque ipsa atque stultitia, simplicitatis et innocentiæ nomine tegitur : quia te simplicius quidquam non reperitur. Quid te autem innocentius, quandoquidem (*a*) opera sua malis inimica sunt? Et ignavia quasi quietem appetit : quæ vero quies certa præter Dominum? Luxuria satietatem atque abundantiam se cupit vocari; tu autem es plenitudo et indeficiens copia incorruptibilis suavitatis. Effusio liberalitatis obtendit umbram : sed bonorum omnium largitor affluentissimus tu es. Avaritia multa possidere vult; et tu possides omnia. Invidentia de excellentia litigat : quid te excellentius? Ira vindictam quærit; te justius quis vindicat? Timor insolita et repentina exhorrescit, rebus quæ amantur adversantia, dum præcavet securitati : tibi enim quid insolitum, quid repentinum? aut quis a te separat quod diligis? aut ubi nisi apud te firma securitas? Tristitia rebus amissis contabescit, quibus se oblectabat cupiditas; quia ita sibi nollet, sicut tibi auferri nihil potest.

14. Ita fornicatur anima cum avertitur abs te, et quærit extra te ea, quæ pura et liquida non invenit, nisi cum redit ad te. Perverse te imitantur omnes, qui longe se a te faciunt, et extollunt se adversum te. Sed etiam sic te imitando indicant creatorem te esse omnis naturæ; et ideo non esse quo a te omni modo recedatur. Quid ergo in illo furto ego dilexi : et in quo Dominum meum vel vitiose atque perverse imitatus sum? An libuit facere contra legem saltem fallacia, quia potentatu non poteram, ut mancam libertatem captivus imitarer faciendo impune quod non liceret, tenebrosa omnipotentiæ similitudine? Ecce est ille servus fugiens Dominum suum, et consecutus umbram. O putredo, o monstrum vitæ, et mortis profunditas. Potuit ne libere quod non licebat, non ob aliud, nisi quia non licebat?

(*a*) Ita in Mss. et antiquioribus editis; cum in Lov. et Arn. legatur, *opera tua malis inimica sunt*, contra mentem Augustini, qui, nisi fallimur, probare intendit nihil Dei innocentiæ derogari pœna malis irrogata; quia si quid patiuntur nocumenti, totum in ipsa eorum opera refundi debet.

CHAPITRE VII.

Il rend grâces à Dieu qui lui a pardonné ses crimes, et qui l'a préservé d'en commettre beaucoup d'autres.

15. Que rendrai-je au Seigneur, qui permet que je rappelle ainsi ces désordres à ma mémoire, sans que mon âme en ait rien à redouter? Que je vous aime, Seigneur, que je vous rende grâces, et que je confesse votre nom, pour m'avoir pardonné tant d'œuvres coupables et d'actions criminelles! C'est à votre grâce, à votre miséricorde que je dois d'avoir vu mes péchés se fondre comme la glace. C'est votre grâce qui m'a préservé de tout le mal que je n'ai point fait, car de quoi n'étais-je point capable, moi qui aimais le crime pour le seul plaisir de le commettre? Oui, je confesse que tout m'est pardonné, et le mal que j'ai fait de mon plein gré, et celui que grâce à vous je n'ai point commis. Quel est l'homme qui, méditant sur sa faiblesse, oserait attribuer à ses propres forces sa chasteté et son innocence, et croirait pouvoir moins vous aimer, comme s'il eût eu moins besoin de cette bonté miséricordieuse qui remet les péchés à ceux qui se convertissent à vous? Que celui qui, appelé par vous, a été docile à votre voix et a évité les désordres dont il lit ici le récit et l'aveu, ne fasse point de moi un objet de moquerie en me voyant guéri par ce médecin à qui il doit de n'avoir pas été ou plutôt d'avoir été moins malade; qu'il ait pour vous le même amour; que dis-je? qu'il vous en aime davantage, en voyant que celui qui m'a délivré des langueurs de mes péchés est le même qui l'en a préservé.

CHAPITRE VIII.

Ce qu'il aima dans ce larcin, ce fut la complicité de ceux qui le commirent avec lui.

16. Malheureux! quel fruit ai-je donc retiré de ces actions dont aujourd'hui le souvenir me fait rougir, et surtout de ce vol où je n'aimai que le vol? Aucun sans doute, car ce vol n'était rien; je n'en fus même que plus misérable. Et cependant, je ne l'eusse pas commis seul, si je me rappelle bien les dispositions où j'étais alors, non certes, seul, je ne l'eusse pas fait. Ce que j'y aimais donc en outre, c'est la complicité de ceux avec qui je l'ai commis. J'ai donc aimé autre chose que le vol? Que dis-je, autre chose? Cela même n'est rien. Qu'est-ce en effet? Qui pourra me l'apprendre, que celui qui éclaire mon cœur et en dissipe les ténèbres? Quelle est enfin cette cause que je veux rechercher, discuter et approfondir? Si je n'eusse aimé que ces

CAPUT VII.

Gratias agit Deo pro remissione peccatorum, quodque a multis servatus sit.

15. Quid retribuam Domino, quod recolit hæc memoria mea, et anima mea non metuit inde? Diligam te, Domine, et gratias agam, et confitear nomini tuo, quoniam tanta dimisisti mihi mala et nefaria opera mea. Gratiæ tuæ deputo et misericordiæ tuæ, quod peccata mea tanquam glaciem solvisti. Gratiæ tuæ deputo, et quæcumque non feci mala. Quid enim non facere potui, qui etiam gratuitum facinus amavi? Et omnia mihi dimissa esse fateor; et quæ mea sponte feci mala et quæ te duce non feci. Quis est hominum qui suam cogitans infirmitatem, audet viribus suis tribuere castitatem atque innocentiam suam; ut minus amet te, quasi minus ei necessaria fuerit misericordia tua, qua donas peccata conversis ad te? Qui enim vocatus a te secutus est vocem tuam, et vitavit ea quæ me de meipso recordantem et fatentem legit, non me derideat ab eo medico ægrum sanari, a quo sibi præstitum est ut non ægrotaret, vel potius ut minus ægrotaret: et ideo te tantumdem, imo vero amplius diligat; quia per quem me videt tantis peccatorum meorum languoribus exui, per eum se videt tantis peccatorum languoribus non implicari.

CAPUT VIII.

Amavit in furto consortium simul peccantium.

16. Quem fructum habui miser aliquando in iis quæ nunc recolens erubesco, maxime in illo furto in quo ipsum furtum amavi? Nihil aliud; cum et ipsum esset nihil, et eo ipso ego miserior. Et tamen solus id non fecissem, sic recordor animum tunc meum; solus omnino id non fecissem. Ergo amavi ibi etiam consortium (*a*) reorum cum quibus id feci? Non ergo nihil aliud quam furtum amavi; imo vero nihil aliud, quia et illud nihil est. Quid est revera? Quis est qui doceat me, nisi qui illuminat cor meum et discernit umbras ejus, quid est quod mihi venit in mentem

(*a*) Codices plerique, *consortium eorum*. Maluimus, uti pauciores habent, *consortium reorum*: Hoc enim verbo S. Augustinus peccati illius sui gravitatem amplificat, secuti deinceps facit, se et *consciorum animorum confricatione* accensum, et *consortio simul peccantium* delectatum fuisse accusans.

fruits, que j'ai dérobés, si je n'eusse voulu qu'en jouir, j'aurais pu même seul (et cela suffisait) consommer mon iniquité et parvenir ainsi à satisfaire mes désirs : il n'eût pas été besoin de l'excitation de mes compagnons, du frottement de la malice d'autrui pour enflammer l'ardeur de ma convoitise. Comme ces fruits ne m'offraient aucune jouissance, je mettais mon plaisir dans le crime, commis de concert avec des complices.

CHAPITRE IX.

Dangers des mauvaises compagnies.

17. Quelle était donc cette disposition de mon âme? Elle était bien honteuse, et malheur à moi qui en était l'esclave ! Mais enfin quelle était cette disposition coupable? « Qui peut comprendre l'étendue de ses péchés? » (*Ps.* XVIII.) Hélas ! nous cherchions à rire : notre cœur était comme chatouillé par le plaisir de tromper des gens qui ne soupçonnaient point ce que nous allions faire, et qui en auraient un violent dépit. Mais pourquoi trouvai-je du plaisir à ne pas faire cette action sans complice? Est-ce parce qu'on ne rit pas facilement quand on est seul? Cela est vrai, quelquefois cependant il arrive qu'un homme seul et sans témoin ne peut résister à l'envie de rire, si un objet trop ridicule frappe ses yeux, ou se présente à son esprit. Mais moi, je n'eusse point seul commis ce larcin; non seul, je ne l'eusse certainement pas commis. Voici devant vous, ô mon Dieu, le souvenir vivant de mon âme. Seul, je n'eusse pas commis ce larcin, dans lequel ce n'était pas l'objet volé, mais le vol même qui me plaisait. Seul, je n'eusse trouvé aucun plaisir à le faire, je ne l'eusse point fait. O amitié trop ennemie ! source impénétrable de séduction pour l'esprit, ardeur de nuire, inspirée par de coupables jeux, désir de faire du tort sans aucune espérance de profit, sans aucun désir de vengeance ! Mais on a dit : « Allons, faisons cela ! » et l'on a honte de n'avoir pas perdu toute pudeur.

CHAPITRE X.

Tous les biens sont en Dieu.

18. Qui pourra pénétrer ces replis tortueux, et dénouer ces nœuds inextricables? Ce spectacle me fait horreur, je ne veux pas m'y arrêter, je ne veux pas le voir. C'est vous que je veux, ô justice, ô innocence, si belle et si brillante aux regards purs, et dont la jouissance nous remplit sans jamais nous rassasier. En vous, est le repos solide, et la vie que n'agite aucun trouble. Celui qui entre en vous « entre dans la joie de son Seigneur. » (*Matth.*, XXV, 21.) Il n'aura rien à craindre, et jouira d'un bien être souverain dans le bien suprême. Je me suis écarté de vous,

quærere, et discutere, et considerare? Quia si tunc amarem poma illa quæ furatus sum, et eis frui cuperem, possem etiam solus, si satis esset committere illam iniquitatem, qua pervenirem ad voluptatem meam; nec confricatione consciorum animorum accenderem pruritum cupiditatis meæ. Sed quoniam in illis pomis voluptas mihi non erat, ea erat in ipso facinore, quam faciebat consortium simul peccantium.

CAPUT IX.

Contagiosa res sodales mali.

17. Quid erat ille affectus animi? Certe enim plane turpis erat nimis; et væ mihi erat qui habebam illum. Sed tamen quid erat? Delicta quis intelligit? Risus erat, quasi titillato corde, quod fallebamus eos qui hæc a nobis fieri non putabant, et vehementer nolebant. Cur ergo eo me delectabat, quo id non faciebam solus? An quia etiam nemo facile solus ridet? Nemo quidem facile; sed tamen etiam solos et singulos homines, cum alius nemo præsens est, vincit risus aliquando, si aliquid nimie ridiculum, vel sensibus occurrit, vel animo. At ego illud solus non facerem, non facerem omnino solus. Ecce est coram te, Deus meus, viva recordatio animæ meæ. Solus non facerem furtum illud, in quo me non libebat id quod furabar, sed quia furabar, quod me solum facere prorsus non liberet, nec facerem. O nimis inimica amicitia, seductio mentis investigabilis, ex ludo et joco nocendi aviditas, et alieni damni appetitus : nulla lucri mei, nulla ulciscendi libidine : sed cum dicitur : Eamus, faciamus; et pudet non esse impudentem.

CAPUT X.

In Deo omne bonum.

18. Quis exaperit istam tortuosissimam et implicatissimam nodositatem? Fœda est; nolo in eam intendere : nolo eam videre. Te volo, justitia et innocentia, pulchra et decora honestis luminibus, et insatiabili satietate. Quies est apud te valde, et vita imperturbabilis. Qui intrat in te, intrat in gaudium Domini

et j'ai erré, mon Dieu ; je me suis éloigné de votre stabilité pendant mon adolescence, et je suis devenu pour moi-même comme une région stérile et désolée.

LIVRE TROISIÈME

Saint Augustin raconte les années de sa jeunesse (de dix-sept à vingt ans), alors qu'il était à Carthage pour y terminer le cours de ses études. Il se laisse prendre dans les liens d'une affection criminelle, et dans l'hérésie des Manichéens dont il réfute avec force les impiétés et les extravagances. Il rappelle les larmes de sa pieuse mère et le présage divin qu'elle reçut de la conversion de son fils.

CHAPITRE PREMIER.

Il tombe dans les filets d'un amour coupable.

1. Je vins à Carthage, et de toutes parts frémissait autour de moi le brasier des honteuses amours. Je n'aimais pas encore, et j'aimais à aimer ; et par une nouvelle et secrète misère, je m'indignais de n'être pas assez misérable. Je cherchais un objet à cet amour dont le désir m'enflammait, et je haïssais une vie sans périls et une voie exempte de piéges. Mon âme souffrait de la faim de la nourriture intérieure, de vous-même, ô mon Dieu ; et ce n'était pas de cette faim que j'étais affamé : je n'éprouvais aucun désir des aliments incorruptibles, non que j'en fusse rassasié, mais parce que plus j'en étais vide, plus ils m'inspiraient de dégoût. Aussi mon âme tombait en langueur ; et couverte de plaies, elle se jetait misérablement au dehors, cherchant avidement dans le contact des choses sensibles ce qui devait envenimer ses blessures. Mais c'est la vie qu'on veut trouver dans ce qu'on aime ; il m'était doux d'aimer et d'être aimé, surtout je pouvais jouir sans réserve de la personne que j'aimais. Ainsi je souillais cette source de l'amitié par les ordures de la concupiscence, et j'obscurcissais sa limpidité par les vapeurs infernales de la débauche. Et cependant, tout hideux et infâme que j'étais, j'affectais dans l'excès de ma vanité des formes agréables, des manières élégantes. Enfin je me précipitai dans l'amour où je désirais être pris. O mon Dieu, ma miséricorde ! quelle amertume vous avez répandue dans votre bonté sur ces douceurs ! Car je fus aimé, j'en vins aux liens secrets de la jouissance, et joyeux en apparence,

sui; et non timebit; et habebit se optime in optimo. Defluxi abs te ego, et erravi, Deus meus, nimis devius a stabilitate tua in adolescentia, et factus sum mihi regio egestatis.

LIBER TERTIUS

De annis ætatis illius decimo-septimo, decimo-octavo et decimo-nono transactis Carthagine, ubi dum litterarii studii curriculum absolveret, se libidinosi amoris laqueo irretitum, necnon in Manichæorum hæresim prolapsum fuisse meminit. Adversus horum errores et ineptias disserit luculenter. Maternas pro se lacrymas et responsum de sua resipiscentia divinitus acceptum refert.

CAPUT PRIMUM.

Amore quem venabatur capitur.

1. Veni Carthaginem; et circumstrepebat me undique sartago flagitiosorum amorum. Nondum amabam et (a) amare amabam, et secretiore indigentia oderam me minus indigentem. Quærebam quod amarem, amans amare, et oderam securitatem, et viam sine muscipulis. Quoniam fames mihi erat intus ab interiore cibo teipso, Deus meus, et ea fame non esuriebam; sed eram sine desiderio alimentorum incorruptibilium : non quia plenus eis eram, sed quo inanior, eo fastidiosior. Et ideo non bene valebat anima mea; et ulcerosa projiciebat se foras miserabiliter scalpi avida contactu sensibilium. Sed si non haberent animam, non utique amarentur. Amare et amari dulce mihi erat, magis si et amantis corpore fruerer. Venam igitur amicitiæ coinquinabam sordibus concupiscentiæ, candoremque ejus obnubilabam de tartaro libidinis; et tamen fœdus atque inhonestus, elegans et urbanus esse gestiebam abundanti vanitate. Rui etiam in amorem quo cupiebam capi. Deus meus, misericordia mea, quanto felle mihi suavitatem illam, et quam bonus aspersisti; quia et amatus sum, et perveni occulte ad vinculum fruendi, et

(a) Lov. *et amari amabam* moxque, *amans amari.* At Bad. Am. Er. et Arn. cum Mss. pro, *amari*, habent, *amare*, utroque loco, et melius.

je m'enlaçais dans ces nœuds pleins d'angoisses, pour être bientôt déchiré par les verges brûlantes de la jalousie, des soupçons, des craintes, des colères et des querelles.

CHAPITRE II.

Sa passion pour les spectacles.

2. Je me laissais entraîner aux spectacles du théâtre, qui m'offraient autant de peintures de mes misères et d'aliments au feu qui me dévorait. Mais pourquoi donc l'homme veut-il compatir au spectacle d'aventures tristes et tragiques dont il ne voudrait pas lui-même être l'objet? Et cependant le spectateur veut en ressentir de la douleur, et cette douleur même est son plaisir. Qu'est-ce donc, sinon une misérable folie? Car on est d'autant plus ému qu'on est soi-même moins exempt de ces passions, quoique d'ordinaire souffrir s'appelle misère et compatir miséricorde. Mais enfin quelle est cette compassion que nous font éprouver les fictions du théâtre? On ne demande pas au spectateur de venir au secours, on l'invite seulement à s'affliger, et plus l'acteur a su exciter la douleur, plus aussi il reçoit d'applaudissements. Et si la représentation de ces infortunes, antiques ou imaginaires, ne produisent sur nous aucune impression de douleur, nous nous retirons ennuyés et mécontents. Si, au contraire, on a su nous émouvoir, nous demeurons attentifs et nous pleurons avec joie.

3. Eh quoi! aimerait-on aussi les larmes et la douleur? Non, sans doute, et la joie seule peut plaire à l'homme. Mais si tous refusent d'être malheureux, tous cependant se plaisent à compatir au malheur; et comme ce sentiment ne peut être sans douleur, voilà dans quel sens on aimerait la douleur et les larmes. C'est là un des effets de l'amour naturel que nous avons les uns pour les autres. Mais cet amour, où va-t-il? où dirige-t-il son cours? Pourquoi va-t-il se perdre dans ce torrent de poix bouillante qui roule les flots impurs des noires voluptés où il se change et perd volontairement sa nature en se détournant de la paix du céleste amour? Faudra-t-il donc étouffer en nous la compassion? Nullement. Il faut donc parfois aimer la douleur : mais garde-toi de l'impureté, ô mon âme, sous la protection de mon Dieu, du Dieu de nos pères, qui doit être loué et exalté dans tous les siècles; garde-toi de l'impureté. Ce n'est pas que maintenant mon cœur soit fermé à la pitié; mais alors au théâtre je partageais la joie de ces amants unis par les liens du crime, bien que ce ne fût qu'un spectacle sans réalité. Et lorsqu'ils venaient à se perdre, j'éprouvais pour eux une douloureuse compassion; et l'un et l'autre de ces

colligabar lætus ærumnosis nexibus, ut cæderer virgis ferreis ardentibus zeli, et suspicionum, et timorum, et irarum, atque rixarum.

CAPUT II.

Amavit spectacula tragica.

2. Rapiebant me spectacula theatrica, plena imaginibus miseriarum mearum, et fomitibus ignis mei. Quid est quod ibi homo vult dolere, cum spectat luctuosa atque tragica, quæ tamen pati ipse nollet? Et tamen pati vult ex eis dolorem spectator, et dolor ipse est voluptas ejus. Quid est, nisi (*a*) miserabilis insania? nam eo magis eis movetur quisque, quo minus a talibus affectibus sanus est, quanquam cum ipse patitur, miseria; cum aliis compatitur, misericordia dici solet. Sed qualis tandem misericordia in rebus fictis et scenicis? Non enim ad subveniendum provocatur auditor; sed tantum ad dolendum invitatur : et (*b*) actori earum imaginum amplius favet, cum amplius dolet : et si calamitates illæ hominum vel antiquæ vel falsæ sic agantur, ut qui spectat non doleat; abscedit inde fastidiens et reprehendens : si autem doleat, manet intentus, et gaudens lacrymatur.

3. (*c*) Ergo amantur et dolores? Certe omnis homo gaudere vult. An cum miserum neminem esse libeat, libet tamen esse misericordem : quod quia non sine dolore est, hac una causa amantur dolores? et hoc de illa vena amicitiæ est. Sed quo vadit? quo fluit? Ut quid decurrit in torrentem picis bullientis æstus immanes tetrarum libidinum, in quos ipsa mutatur et vertitur per nutum proprium de cœlesti serenitate detorta atque dejecta? Repudietur ergo misericordia? Nequaquam. Ergo amentur dolores aliquando. Sed cave immunditiam anima mea sub tutore Deo meo, Deo patrum nostrorum, et laudabili et superexaltato in omnia sæcula : cave immunditiam. Neque enim nunc non misereor : sed tunc in theatris congaudebam amantibus, cum sese fruebantur per flagitia, quamvis hæc imaginarie gererent in ludo spectaculi. Cum autem sese amittebant quasi mise-

(*a*) Mss. septem, *mirabilis insania.* — (*b*) Am. Er. et Lov. *auctori.* — (*c*) Lovanienses legunt, *lacrymæ ergo amantur et dolores.* Abest vox, *lacrymæ,* a Mss. et editis plerisque.

sentiments me charmaient également. Aujourd'hui, j'ai plus de compassion pour celui qui trouve sa joie dans le crime que pour celui qui souffre de la privation d'une passion funeste et de la perte d'une félicité malheureuse. Assurément c'est là une compassion plus véritable; mais on ne s'y fait point un plaisir de la douleur. Car si c'est un devoir approuvé par la charité de plaindre un affligé, néanmoins celui qui éprouve une compassion vraiment fraternelle aimerait certainement mieux n'avoir aucun sujet de la ressentir. Si, en effet, il est impossible que la bonté veuille le mal, il est impossible aussi qu'une compassion véritable et sincère désire qu'il y ait des misérables pour avoir le plaisir de les plaindre. Il est donc certaine douleur qu'on peut approuver; il n'en est point que l'on doive aimer. Voilà comment, Seigneur mon Dieu, vous qui aimez les âmes d'un amour infiniment plus pur que nous, vous éprouvez aussi pour elles une compassion beaucoup plus parfaite, parce qu'elle est exempte de toute douleur. Mais qui peut atteindre à cette perfection?

4. Pour moi, malheureux alors, j'aimais la douleur, et je cherchais des sujets de douleur. Dans ces infortunes de théâtre, infortunes étrangères et fausses, le jeu d'un histrion ne me plaisait, ne m'attachait jamais par un charme plus puissant que quand je sentais les larmes couler de mes yeux. Faut-il s'étonner que, pauvre brebis errante éloignée de votre troupeau et rebelle à vos soins vigilants, je fusse souillé d'une lèpre honteuse? De là me venait cet amour pour les émotions douloureuses, non pas toutefois jusqu'au désir d'en être pénétré jusqu'au fond de l'âme, car je n'eusse pas aimé souffrir ce que je voyais, mais j'aimais que le récit de semblables fictions effleurât mon cœur. Cependant, comme l'action irritante des ongles envenime une tumeur brûlante, de même la corruption de mon cœur s'en accroissait et se trahissait par des plaies infectes et corrompues. Telle était ma vie; mais était-ce une vie, ô mon Dieu.

CHAPITRE III.

Il fait sa rhétorique. — Son aversion pour l'impudente conduite des démolisseurs.

5. Cependant votre miséricorde fidèle planait de loin sur moi et me couvrait de ses ailes. Dans quelles iniquités ne me suis-je pas flétri et consumé! A quelles curiosités sacriléges ne me suis-je point livré! En vous abandonnant, je suis descendu dans l'abîme profond de l'infidélité, jusqu'au culte trompeur des démons, à qui je dévouais ma vie criminelle; et au milieu de tous ces désordres, vous ne cessiez de me châtier. N'ai-je pas osé, même pendant la célébration des saints mystères, dans l'enceinte même de votre sanctuaire, concevoir un désir criminel et

ricors contristabar; et utrumque delectabat tamen. Nunc vero magis misereor gaudentem in flagitio, quam velut dura perpessum detrimento perniciosæ voluptatis, et amissione miseræ felicitatis. Hæc certe verior misericordia; sed non in ea delectat (*a*) dolor. Nam etsi approbatur officio caritatis, qui dolet miserum; mallet tamen utique non esse quod doleret, qui germanitus misericors est. Si enim est malevola benevolentia, quod fieri non potest; potest et ille qui veraciter sinceriterque miseretur, cupere esse miseros ut misereatur. Nonnullus itaque dolor approbandus, nullus amandus est. Hoc enim tu, Domine Deus, qui animas amas, longe lateque purius quam nos, et incorruptibilius misereris, quod nullo dolore sauciaris. Et ad hæc quis idoneus?

4. At ego tunc miser dolere amabam, et quærebam ut esset quod dolerem, quando mihi in ærumna aliena, et falsa, et saltatoria, ea magis placebat actio histrionis, meque alliciebat vehementius, qua mihi lacrymæ excutiebantur. Quid autem mirum cum infelix pecus aberrans a grege tuo, et impatiens custodiæ tuæ turpi scabie fœdarer? Et inde erant dolorum amores, non quibus altius penetrarer; non enim amabam talia perpeti, qualia spectare; sed quibus auditis et fictis, tanquam in superficie raderer, quos tamen quasi ungues scalpentium fervidus tumor, et tabes, et sanies horrida consequebatur. Talis vita mea, nunquid vita erat, Deus meus?

CAPUT III.

In schola rhetoris ab Eversorum factis abhorrebat.

5. Et circumvolabat super me fidelis a longe misericordia tua. In quantas iniquitates distabui, et sacrilegam curiositatem secutus sum, ut deserentem te, deduceret me ad ima infida et circumventoria obsequia dæmoniorum, quibus immolabam facta mea mala, et in omnibus flagellabas me? Ausus sum etiam in celebritate solemnitatum tuarum, intra parietes ecclesiæ tuæ concupiscere et agere negotium procu-

(*a*) Bad. Am. Er. et Lov. *delectatur cor.* Nostram vero lectionem præferunt Mss. et Arn.

concerter les moyens de me procurer des fruits de mort? Aussi, vous m'avez frappé d'un châtiment sévère, mais ce n'était rien en comparaison de ma faute, ô mon Dieu, ma grande miséricorde, mon refuge contre ces crimes affreux dans lesquels je m'égarais la tête haute, fier de m'éloigner de vous, fier d'un esclave fugitif aimant mes voies et non les vôtres, et passionné pour la liberté.

6. Les études qui m'occupaient alors et qui passaient pour les plus honorables m'ouvraient le chemin du barreau où j'aspirais à exceller et où l'on acquiert d'autant plus de gloire qu'on est plus habile à tromper. Tel est l'aveuglement des hommes, qu'ils se glorifient de leur aveuglement même. Et déjà je tenais le premier rang dans l'école du rhéteur : ce qui m'inspirait une joie pleine d'orgueil et me gonflait de vanité. Cependant j'avais plus de retenue que les autres, vous le savez, Seigneur, et bien éloigné des excès que commettaient les *démolisseurs*, (car ce nom diabolique et funeste était regardé comme un certificat d'urbanité) je vivais au milieu d'eux, éprouvant je ne sais quelle honte sans pudeur de ne pas leur ressembler. Oui, j'étais avec eux, et parfois je trouvais du plaisir dans leur amitié, malgré l'horreur que m'inspiraient toujours leurs actes, c'est-à-dire les insultes effrontées dont ils assaillaient la simplicité des nouveaux venus, simplicité qu'ils troublaient et dont ils se jouaient sans motif pour en repaître leurs malignes joies. Non, rien ne ressemblait plus aux actes des démons. Aussi ne pouvait-on les appeler mieux que *démolisseurs*. Malheureux eux-mêmes et tous les premiers *démolis*, puisque les esprits de mensonge qui les séduisaient se riaient d'eux en secret, et de cette malice, principe odieux de leurs railleries et de leurs insolences.

CHAPITRE IV.

L'Hortensius de Cicéron éveille en lui l'amour de la philosophie.

7. C'est au milieu de tels compagnons que, dans un âge encore sans expérience, j'étudiais l'éloquence où je désirais exceller, dans une fin condamnable et frivole, et pour les joies de la vanité humaine. Or, en suivant la marche usitée dans ce genre d'études, j'étais arrivé à lire un livre de Cicéron dont la langue est généralement plus admirée que le cœur. Ce livre contient une exhortation à la philosophie et se nomme l'*Hortensius*. Il changea mes sentiments, donna un autre cours à mes désirs et à mes vœux et me porta, ô mon Dieu, à n'adresser qu'à vous mes prières. Soudain, je n'éprouvai plus que dédain pour les vaines espérances du monde, j'aspirai

randi fructus mortis : unde me verberasti gravibus pœnis; sed nihil ad culpam meam, o tu prægrandis misericordia mea, Deus meus, refugium meum a terribilibus nocentibus in quibus vagatus sum præfidenti collo, ad longe recedendum a te, amans vias meas et non tuas, amans fugitivam libertatem.

6. Habebant et illa studia quæ honesta vocabantur, ductum suum intuentem fora litigiosa, ut excellerem in eis, hoc laudabilior, quo fraudulentior. Tanta est cæcitas hominum de cæcitate etiam gloriantium. Et major jam eram in schola rhetoris; et gaudebam superbe, et tumebam typho; quanquam longe sedatior, Domine tu scis, et remotus omnino ab eversionibus quas faciebant eversores (hoc enim nomen (a) sævum et diabolicum, velut insigne urbanitatis est), inter quos vivebam pudore impudenti, quia talis non eram : et cum eis eram, et amicitiis eorum delectabar aliquando, a quorum semper factis abhorrebam, hoc est, ab eversionibus, quibus proterve insectabantur ignotorum verecundiam quam perturbarent gratis illudendo atque inde pascendo malevolas lætitias suas. Nihil est illo actu similius actibus dæmoniorum. Quid itaque verius quam eversores vocarentur? Eversi plane prius ipsi atque perversi, deridentibus eos et seducentibus fallacibus occulte spiritibus, in eo ipso quo alios irridere amant et fallere.

CAPUT IV.

Hortensius Ciceronis excitavit illum ad ardorem philosophiæ.

7. Inter hos ego, imbecilla tunc ætate discebam libros eloquentiæ, in qua eminere cupiebam fine damnabili et ventoso per gaudia vanitatis humanæ, et usitato jam discendi ordine perveneram in librum quemdam cujusdam Ciceronis, cujus linguam fere omnes mirantur, pectus non ita. Sed liber ille ipsius exhortationem continet ad philosophiam, et vocatur *Hortensius*. Ille vero liber mutavit affectum meum, et ad teipsum Domine mutavit preces meas, et vota ac desideria mea fecit alia. Viluit mihi repente omnis vana spes, et immortalitatem sapientiæ concu-

(a) Sic juxta vetustos cod. scribendum hic *sævum*, id est, sinistrum.

après l'immortelle sagesse avec une ardeur incroyable et je commençai à me relever pour revenir à vous. Car je ne songeais plus à polir mon langage, ainsi que le prétendait ma mère en fournissant aux dépenses de mes études (j'étais alors dans ma dix-neuvième année, et j'avais perdu mon père depuis deux ans) ; non, je ne cherchais plus dans ce livre la pureté du langage : il m'avait inspiré l'amour non pas de son élocution, mais des vérités qu'il renfermait.

8. Comme je brûlais, mon Dieu, de revoler de la terre à vous ! cependant, je ne savais pas ce que vous vouliez de moi. Car en vous est la sagesse, et c'est l'amour de la sagesse que les Grecs appellent *philosophie*, que ce livre allumait en moi. Il y en a qui séduisent au moyen de la philosophie, colorant et fardant leurs erreurs de ce nom si grand, si beau et si vénérable. Or, Cicéron nomme et cite dans ce livre tous ceux qui, de son temps et avant lui, ont cultivé ce genre de philosophie, c'est là que l'on voit l'utilité de ce salutaire avertissement que nous donne votre Esprit saint par la bouche d'un de vos fervents serviteurs : « Prenez garde que personne ne vous surprenne par la philosophie et par de vaines subtilités, selon les traditions des hommes, selon les principes d'une science mondaine, et non selon le Christ, car en lui seul habite corporellement la plénitude de la divinité. » (I *Coloss.*, II, 8, 9.) Or, en ce temps-là, vous le savez, lumière de mon cœur, je ne connaissais pas encore ces paroles de l'Apôtre. Toutefois, ce qui me plaisait dans cette exhortation de l'Hortensius, c'est qu'elle ne me proposait de suivre aucune école particulière, mais m'engageait à aimer la sagesse elle-même quelle qu'elle fût, à la chercher, à la poursuivre, à l'atteindre et à m'y attacher étroitement. Aussi, sa parole m'excitait, m'enflammait, me remplissait d'ardeur ; une chose seule me refroidissait un peu ; le nom du Christ n'était pas là. En effet, ce nom, dans les desseins de votre miséricorde, Seigneur, ce nom de mon Sauveur, de votre Fils, avait, avec le lait même de ma mère, pénétré mon tendre cœur, et y était demeuré gravé. Aussi tout livre où je ne trouvais point ce nom, fût-il rempli de doctrine, d'élégance et de vérité, ne pouvait me captiver tout entier.

CHAPITRE V.

Son dégoût pour la sainte Ecriture, à cause de la simplicité du style.

9. Je résolus donc d'appliquer mon esprit aux saintes Ecritures, afin d'apprendre à les connaître. Or, je trouvai un livre impénétrable à

piscebam æstu cordis incredibili; et surgere cœperam ut ad te redirem. Non enim ad acuendam linguam, quod videbar emere maternis mercedibus, cum agerem annum ætatis unde vigesimum, jam defuncto patre ante biennium : non ergo ad acuendam linguam referebam illum librum ; neque mihi locutionem, sed quod loquebatur persuaserat.

8. Quomodo ardebam Deus meus, quomodo ardebam revolare a terrenis ad te ; et nesciebam quid ageres mecum. Apud te est enim sapientia. Amor autem sapientiæ nomen Græcum habet φιλοσοφίαν quo me accendebant illæ litteræ. Sunt qui seducant per philosophiam, magno et blando et honesto nomine colorantes et fucantes errores suos : et prope omnes, qui ex illis et supra temporibus tales erant, notantur in eo libro et demonstrantur, et manifestatur ibi salutifera illa admonitio spiritus tui per servum tuum bonum et pium : « Videte ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem seductionem, secundum traditionem hominum, secundum elementa hujus mundi, et non secundum Christum ; quia in ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter. » (*Coloss.*, II, 8.) Et ego illo tempore, scis tu lumen cordis mei, quoniam nondum mihi hæc apostolica nota erant ; hoc tamen solo delectabar in illa exhortatione, quod non illam aut illam sectam, sed ipsam quæcumque esset sapientiam ut diligerem, et quærerem, et assequerer, et tenerem atque amplexarer fortiter, excitabar sermone illo, et accendebar, et ardebam ; et hoc (*a*) solum me in tanta flagrantia refrangebat, quod nomen Christi non erat ibi. Quoniam hoc nomen secundum misericordiam tuam, Domine, hoc nomen Salvatoris mei filii tui, in ipso adhuc lacte matris, tenerum cor meum præbiberat, et alte retinebat, et quidquid sine hoc nomine fuisset, quamvis litteratum et expolitum et veridicum, non me totum rapiebat.

CAPUT V.

Fastidiit sacras Litteras propter simplicitatem styli.

9. Itaque institui animum intendere in Scripturas sanctas, ut viderem quales essent. Et ecce video rem non compertam superbis, neque nudatam pueris ;

(*a*) Sic Mss. prope omnes cum Bad. neque secus Am. et Er. nisi quod scribunt, *refringebat*. At Lov. et Arn. habent, *et hoc solo in me tanta flagrantia refrigebat.*

l'orgueilleux, et dont l'humble de cœur ne pouvait soulever tous les voiles; un livre, simple en apparence, sublime en réalité, et toujours voilé de mystères. Hélas! je n'étais pas homme à pouvoir y pénétrer ou à plier ma tête à sa marche. Car, en abordant vos Ecritures, je n'en pensais pas ce que j'en dis aujourd'hui : elles me semblaient au contraire indignes d'être mises en comparaison avec la majesté cicéronienne. Mon orgueil rejetait cette simplicité vulgaire, et mes yeux étaient trop faibles pour en pénétrer le sens intérieur. Cependant, c'était cette Ecriture qui veut croître avec les petits; mais moi, je dédaignais d'être petit, je prenais l'enflure de mon orgueil pour la véritable grandeur.

CHAPITRE VI.

Comment il fut séduit par les Manichéens.

10. Aussi je tombai bientôt entre les mains d'hommes d'un orgueil extravagant, d'hommes charnels, de parleurs sans fin; leurs paroles étaient comme autant de piéges diaboliques, et comme une glu composée du mélange des syllabes de votre nom, et des noms de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et du Paraclet consolateur, l'Esprit saint. Ces noms ne quittaient point leurs lèvres; mais ce n'était qu'un vain son sans réalité, et la vérité était bannie de leur cœur. Cependant ils disaient : Vérité, vérité; ils me la promettaient sans cesse, et jamais elle n'était en eux. Ils enseignaient l'erreur, non-seulement sur vous, qui êtes la vérité même, mais aussi sur les éléments de ce monde, l'ouvrage de vos mains, science où par amour pour vous, ô mon Père! ô bonté souveraine! beauté de toutes les beautés, j'ai dû laisser de côté même les philosophes qui en ont le mieux parlé. O vérité! vérité! combien alors même ce qu'il y avait de plus intime dans mon âme soupirait après vous, quand, si souvent, et de mille manières, ces hommes faisaient retentir votre nom à mes oreilles et dans leurs longs et innombrables écrits! Et quels aliments me présentaient-ils pour apaiser ma faim? C'étaient au lieu de vous le soleil et la lune; œuvres splendides, il est vrai, mais enfin vos œuvres et non pas vous, ni même les premières de vos œuvres. Car les êtres spirituels, sortis de vos mains, sont plus excellents que ces corps, malgré l'éclat qui les environne et la place qu'ils occupent dans le ciel. Pour moi, ce n'étaient pas de ces créatures parfaites, c'était de vous seul, ô vérité toujours immuable et toujours éclatante, que j'avais faim et soif. On ne me présentait dans ces festins que de brillants fantômes; auprès d'eux j'eusse mieux fait d'aimer le soleil lui-même, plus vrai du moins pour les yeux, que ces fausses illusions qui séduisent

sed incessu humilem, successu excelsam et velatam mysteriis : et non eram ego talis ut intrare in eam possem, aut inclinare cervicem ad ejus gressus. Non enim sicut modo loquor, ita sensi cum attendi ad illam scripturam : sed visa est mihi indigna quam Tullianæ dignitati compararem. Tumor enim meus refugiebat modum ejus; et acies mea non penetrabat interiora ejus. Verumtamen illa erat quæ cresceret cum parvulis : sed ego dedignabar esse parvulus, et turgidus fastu mihi grandis videbar.

CAPUT VI.

A Manichæis quomodo captus.

10. Incidi itaque in homines superbe delirantes, et carnales nimis et loquaces, in quorum ore laquei diaboli, et viscum confectum commixtione syllabarum nominis tui, et Domini Jesu Christi, et paracleti consolatoris nostri Spiritus sancti. Hæc (*a*) nomina non recedebant de ore eorum, sed tenus sono et strepitu linguæ, cæterum cor inane veri. Et dicebant; Veritas et veritas; et multum eam dicebant mihi, et nusquam erat in eis; sed falsa loquebantur, non de te tantum, qui vere veritas es, sed etiam de istis elementis hujus mundi creatura tua, de quibus etiam vera dicentes philosophos transgredi debui præ amore tuo, mi Pater summe bone, pulchritudo pulchrorum omnium. O veritas, veritas, quam intime etiam tum medullæ animi mei suspirabant tibi, cum te illi sonarent mihi frequenter et multipliciter voce sola, et libris multis et ingentibus. Et illa erant fercula in quibus mihi esurienti te, inferebantur pro te sol et luna, pulchra opera tua; sed tamen opera tua, non tu, nec ipsa prima. Priora enim spiritalia opera tua quam ista corporea, quamvis lucida et cœlestia. At ego nec priora illa, sed teipsam, te veritas, in qua non est commutatio nec momenti obumbratio esuriebam et sitiebam, et apponebantur adhuc mihi in illis ferculis phantasmata splendida, quibus jam melius erat amare istum solem, saltem istis oculis verum, quam illa falsa animo decepto per oculos. Et tamen, quia te putabam, manducabam;

(*a*) Lov. *Hæc enim omnia non*, etc.

les yeux pour tromper l'esprit. Et cependant, persuadé que c'était vous, je m'en nourrissais, mais sans avidité, je l'avoue, parce que mon palais n'y trouvait pas la saveur qui est propre à votre nature; non, vous n'étiez rien de ces vaines fictions qui, loin de me nourrir, m'épuisaient. Les aliments que nous croyons manger en songe ressemblent à la nourriture de nos veilles; cependant, ils ne nourrissent pas ceux qui dorment, précisément parce qu'ils dorment. Mais ces vanités ne vous ressemblaient en rien, comme vous me l'avez appris depuis : ce n'étaient que des fantômes corporels, des corps fantastiques, bien éloignés de la certitude de ces corps réels, soit terrestres, soit célestes, que nous voyons des yeux du corps aussi bien que les bêtes et les oiseaux, et qui sont plus réels que les images que nous nous en formons. Et encore, ces images mêmes sont-elles moins éloignées de la vérité que ces vaines chimères de corps beaucoup plus grands et même infinies qu'elles nous suggèrent, que celles dont je me nourrissais, sans pouvoir m'en rassasier. Mais vous, mon amour, vous en qui je tombe en défaillance pour devenir véritablement fort, vous n'êtes ni ces corps que nous voyons dans les cieux, ni ceux que notre vue n'y peut découvrir, car c'est vous qui les avez créés, et ils ne sont pas même les œuvres les plus sublimes de vos mains. Combien donc êtes-vous loin de ces vains fantômes de mon esprit, de ces fantômes de corps qui n'ont aucun être réel, auprès desquels les images des corps qui existent possèdent plus de réalité, et les corps eux-mêmes sont plus réels encore. Cependant, vous n'êtes pas ces corps; vous n'êtes pas non plus l'âme qui est la vie des corps, bien que cette vie soit quelque chose de plus parfait et de plus certain que les corps eux-mêmes; mais vous êtes la vie des âmes, la vie des vies, la vie qui vit d'elle-même, et vous ne changez jamais, ô vie de mon âme!

11. Où étiez-vous donc alors, et que vous étiez loin de moi! Je voyageais donc loin de vous, réduit à envier à des pourceaux, sans pouvoir l'obtenir, la vile pâture dont je les nourrissais. (*Luc*, XV, 16.) Combien les fables des grammairiens et des poètes sont préférables à tous ces piéges d'erreur! Ces vers, cette poésie, cette Médée qui s'envole dans les airs, sont certainement plus utiles que les cinq éléments qu'ils présentent sous mille fausses couleurs, pour répondre à cinq cavernes de ténèbres qui n'existent nulle part et qui donnent la mort aux âmes crédules; car la poésie et l'art des vers offrent encore un certain aliment à l'esprit. Quand je déclamais le vol de Médée, je ne l'affirmais pas; quand je l'entendais déclamer, c'était sans y croire, tandis que j'ai ajouté foi à ces autres mensonges. Malheur! malheur à moi! par quels degrés je suis tombé au fond de l'abîme! C'est

non avide quidem, quia nec sapiebas in ore meo sicuti es; neque enim tu eras figmenta illa inania, nec nutriebar eis, sed exhauriebar magis. Cibus in somnis simillimus est cibis vigilantium, quo tamen dormientes non aluntur, dormiunt enim : at illa nec similia erant ullo modo tibi, sicut nunc mihi locuta es; quia illa erant corporalia phantasmata, falsa corpora, quibus certiora sunt vera corpora ista quæ videmus visu carneo, sive cœlestia sive terrestria; cum pecudibus et volatilibus videmus hæc : et certiora sunt quam cum imaginamur ea. Et rursus certius imaginamur ea quam ex eis suspicamur alia grandiora, et infinita, quæ omnino nulla sunt, qualibus ego tunc pascebar inanibus; et non pascebar. At tu amor meus in quem deficio ut fortis sim, nec ista corpora es quæ videmus, quanquam in cœlo, nec ea es quæ non videmus ibi, quia tu ista condidisti, nec in summis tuis conditionibus habes. Quanto ergo longe es a phantasmatibus illis meis, phantasmatibus corporum quæ omnino non sunt; quibus certiores sunt phantasiæ corporum eorum quæ sunt; et eis certiora corpora, quæ tamen non es; sed nec anima es quæ vita est corporum. Ideo melior vita corporum certiorque quam corpora. Sed tu vita es animarum, vita vitarum, vivens te ipsa, et non mutaris vita animæ meæ.

11. Ubi ergo mihi tunc eras, et quam longe? et longe peregrinabar abs te, exclusus et a siliquis porcorum, quos de siliquis pascebam. Quanto enim meliores grammaticorum et poetarum fabellæ, quam illa decipula : Nam versus et carnem et Medea volans utiliores certe quam quinque elementa varie fucata, propter quinque antra tenebrarum quæ omnino nulla sunt, et occidunt credentem. Nam versus et carmen etiam ad vera (*a*) pulmenta transfero. Volantem autem Medeam et si cantabam, non asserebam, et si cantari audiebam, non credebam : illa autem credidi. Væ, væ, quibus gradibus deductus sum in profunda inferi? quippe laborans et æstuans inopia veri, cum te Deus meus (tibi enim confiteor

(*a*) Sic Mss. cum Bad. Am. Arn. ubi Er. et Lov. reddunt *elementa*.

que, souffrant et haletant de l'indigence de la vérité, je vous cherchais, ô mon Dieu (car je vous confesse mon erreur, à vous qui avez eu pitié de moi quand je ne songeais pas à vous en faire l'aveu); je vous cherchais, dis-je, non par l'intelligence qui par votre volonté me rend supérieur aux animaux, mais par les grossières images des sens. Vous étiez plus caché à mon âme que ce qu'il y a de plus intime en moi, infiniment au-dessus de ce qu'elle a de plus élevé. J'ai rencontré cette femme audacieuse et insensée, que les paraboles de Salomon nous représentent assise devant sa porte, et criant aux passants : « Mangez sans crainte ce pain caché, buvez cette eau dérobée qui est plus douce. » (*Prov.*, IX, 17.) Cette femme m'a séduit, parce qu'elle m'a trouvé hors de moi-même, habitant l'œil de ma chair et ne ruminant en moi-même que les impressions qu'il m'avait donné à dévorer.

CHAPITRE VII.

Absurdité de la doctrine des Manichéens qui l'avaient séduit.

12. Je ne savais pas, en effet, ce qui seul possède essentiellement l'être; j'éprouvai comme un léger désir de donner mon assentiment à ces imposteurs insensés quand ils me demandaient d'où vient le mal, si Dieu a un corps borné par l'espace, s'il a des cheveux ou des ongles, et s'il faut appeler justes ceux qui avaient à la fois plusieurs femmes, commettaient des meurtres et sacrifiaient des animaux. Ces questions déconcertaient mon ignorance, et tout en me retirant de la vérité, je me figurais que je m'en approchais. J'ignorais que le mal n'est que la privation du bien, privation qui va jusqu'au néant. Comment d'ailleurs l'aurais-je appris, moi dont les yeux ne pouvaient rien voir au delà des corps, ni l'esprit au delà des fantômes? Et je ne savais pas que Dieu est un esprit qui n'a point de corps formé de membres étendus en longueur et en largeur, ni rien de matériel, puisque toute matière est moindre dans ses parties que dans son tout. Et la supposât-on infinie, elle aurait nécessairement moins d'étendue dans une de ses parties bornées à un espace déterminé, que dans son infinité : aussi ne pourrait-elle être partout tout entière, ce qui n'appartient qu'à un pur esprit, à Dieu même. En outre, j'ignorais complétement ce qui est en nous, ce qui nous rend semblables à Dieu, et sur quel fondement l'Ecriture dit que « nous sommes faits à son image. » (*Gen.*, I, 27.)

13. Je ne connaissais pas non plus cette vraie justice intérieure, qui ne juge pas sur la coutume, mais selon l'immuable équité de la loi du Dieu tout-puissant, laquelle règle les mœurs des nations selon les temps et les lieux, bien que partout et toujours, elle soit la même, sans être

qui me miseratus es et nondum confitentem) cum te non secundum intellectum mentis, quo me præstare voluisti belluis, sed secundum sensum carnis quærerem. Tu autem eras interior intimo meo, et superior summo meo. Offendi illam mulierem audacem, inopem prudentiæ, ænigma Salomonis, sedentem super sellam in foribus, et dicentem : « Panes occultos libenter edite, et aquam dulcem furtivam bibite. » (*Prov.*, IX, 17.) Quæ me seduxit, quia invenit foris habitantem in oculo carnis meæ, et talia ruminantem apud me, qualia per illum vorassem.

CAPUT VII.

Doctrina Manichæorum absurda cui suffragabatur.

12. Nesciebam enim aliud vere quod est; et quasi acutule movebar ut suffragarer stultis deceptoribus, cum a me quærerent unde malum, et utrum forma corporea Deus finiretur et haberet capillos et ungues; et utrum justi existimandi essent qui haberent uxores multas simul, et occiderent homines, et sacrificarent de animalibus. Quibus rerum ignarus perturbabar; et recedens a veritate ire in eam mihi videbar; quia non noveram malum non esse nisi privationem boni, usque ad quod omnino non est. Quod unde viderem, cujus videre usque ad corpus erat oculis, et animo usque ad phantasma? Et non noveram Deum esse spiritum, non cui membra essent per longum et latum, nec cui esse moles esset; quia moles in parte minor est quam in toto suo; et si infinita sit, minor est in aliqua parte certo spatio definita, quam per infinitum; et non est tota ubique, sicut spiritus, sicut Deus. Et quid in nobis esset, secundum quod essemus similes Deo; et si recte in scripturis diceremur ad imaginem Dei, prorsus ignorabam.

13. Et non noveram justitiam veram interiorem, non ex consuetudine judicantem; sed ex lege rectissima Dei omnipotentis, qua formarentur mores regionum et dierum pro regionibus et diebus; cum ipsa ubique ac semper esset, non alibi alia, nec alias aliter; secundum quam justi essent Abraham et Isaac

autre en d'autres lieux ou en d'autres temps. C'est en suivant cette loi qu'ont été justes Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, David, et tous ces hommes loués de la bouche de Dieu même. Les ignorants les ont accusés d'iniquité ; mais ils jugeaient sur des vues purement humaines et faisaient de leur croyance et de leur conduite la règle et la mesure de la conduite du genre humain. Que dirait-on, d'un homme qui, ne sachant pas ce qu'est une armure, et comment on doit s'en revêtir, essaierait de couvrir sa tête de cuissards, prendrait le casque pour chaussure, et se plaindrait ensuite de ce que l'armure manque de proportion? Que dire encore d'un autre qui, dans un de ces jours où le marché n'est ouvert que jusqu'à midi, s'indignerait qu'on lui défendît d'étaler ses marchandises le soir comme le matin? Ou bien encore, trouve-t-on mauvais que, dans une maison, tel serviteur touche à certains objets interdits à celui dont la charge est de verser à boire ; ou enfin, qui s'étonnerait que l'on fît près de l'écurie ce qui n'est pas permis à table, et se révolterait que sous le même toit et dans la même famille, la même liberté, les mêmes droits ne soient pas accordés ni partout ni à tous ? Eh bien ! telle est l'erreur de ceux qui s'indignent quand ils voient que certaines choses permises aux justes des premiers siècles, ne le soient plus aux justes de notre âge : quand ils voient que Dieu, suivant la diversité des temps, a changé ses commandements, bien que tous aient également obéi aux lois de la même justice. Ne comprennent-ils donc point que pour les mêmes hommes, dans un même jour, sous un même toit, ce qui convient à telle partie du corps ne convient point à l'autre; que dans le même jour, ce qui est permis le matin est défendu le soir; qu'enfin on autorise dans telle partie d'une même maison ce qu'il est interdit avec raison et sous peine de punition de faire dans telle autre? Est-ce à dire que la justice de Dieu est inconstante et variable? Non : mais les temps qu'elle domine et qu'elle dirige, se succèdent bien différemment, car telle est la nature des temps. C'est ce que les hommes, dont la vie sur la terre est si courte, ont peine à comprendre : ils ne peuvent coordonner dans leur pensée, avec les choses dont ils ont l'expérience, les règles qui convenaient à d'autres siècles et à d'autres nations, ils se choquent de ces différences, tandis qu'ils approuvent ce dont ils sont témoins, c'est-à-dire ce qui convient à tel membre, à telle heure de la journée, à tels lieux, à telles personnes.

14. Voilà ce que j'ignorais alors, et ce à quoi je ne faisais nulle attention; ces vérités frappaient de toutes parts mes yeux, et je ne les voyais pas. Je composais des vers ; et là aussi il ne m'était pas permis de placer indifféremment un pied quelconque; il fallait varier le mètre et la cadence dans chaque mesure; et dans un même vers, le même pied ne pouvait se placer in-

et Jacob et Moyses et David, et illi omnes laudati ore Dei; sed eos ab imperitis judicari iniquos, judicantibus ex humano die, et universos mores humani generis ex parte moris sui metientibus tanquam si quis nescius in armamentis quid cui membro accommodatum sit, ocrea velit caput contegi, et galea calceari; et murmuret quod non apte conveniat : aut in uno die indicto a pomeridianis horis justitio, quisquam stomachetur non sibi concedi quid venale proponere, quia mane concessum est : aut in una domo videat aliquid tractari manibus a quoquam servo, quod facere non sinatur qui pocula ministrat : aut aliquid post præsepia fieri, quod ante mensam prohibeatur; et indignetur, cum sit unum habitaculum et una familia, non ubique atque omnibus idem tribui. Sic sunt isti qui indignantur, cum audierint illo sæculo licuisse justis aliquid, quod isto non licet justis; et quia illis aliud præcepit Deus, istis aliud pro temporalibus causis, cum eidem justitiæ utrique servierint : cum in uno homine, et in uno die, et in unis ædibus videant aliud alii membro congruere, et aliud jamdudum licuisse, post horam non licere : quiddam in illo angulo permitti aut juberi, quod in isto juste vetetur et vindicetur. Numquid justitia varia est et mutabilis? Sed tempora quibus præsidet, non pariter eunt; tempora enim sunt. Homines autem quorum vita super terram brevis est, quia sensu non valent causas contexere sæculorum priorum, aliarumque gentium quas experti non sunt, cum his quas experti sunt : in uno autem corpore, vel die, vel domo, facile possunt videre quid cui membro, quibus momentis, quibus partibus personisve congruat, in illis offenduntur, his serviunt.

14. Hæc ego tunc nesciebam, et non advertebam, et feriebant undique ista oculos meos, et non videbam. Et cantabam carmina, et non mihi licebat ponere pedem quemlibet ubilibet, sed in alio atque alio metro aliter atque aliter; et in uno aliquo versu, non omnibus locis eumdem pedem. Et ars ipsa qua canebam, non habebat aliud alibi, sed omnia simul.

distinctement partout. Cependant, cet art dans lequel je m'exerçais, ne forme pas moins de ces parties si variées un tout régulier et indivisible. Et je ne considérais pas que la justice, règle sacrée pour les hommes purs et saints, réunissait aussi en elle-même, mais d'une manière infiniment plus excellente et plus sublime, tous les préceptes qu'elle a donnés, et que, sans éprouver aucune variation, elle distribuait, selon la diversité des temps, non pas tous ses ordres à la fois, mais ceux qui convenaient aux personnes comme aux temps. J'étais assez aveugle pour blâmer ces saints patriarches qui, non-seulement usaient du présent suivant les ordres et les inspirations de Dieu, mais qui annonçaient aussi l'avenir, selon qu'il plaisait à Dieu de le leur révéler.

CHAPITRE VIII.

Il démontre contre les Manichéens quels sont les vices et les crimes que l'on doit toujours fuir et détester.

15. Est-il un seul temps, un seul endroit où il soit injuste d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, et son prochain comme soi-même? De même aussi, les crimes contre nature, tels que ceux de Sodome, partout et toujours mériteront l'anathème et le châtiment. Lors même que tous les peuples les commettraient, ils seraient tous également coupables devant la loi divine, qui n'a pas fait les hommes pour user ainsi les uns des autres. Eh quoi? n'est-ce pas violer la société qui doit exister entre nous et Dieu, que de souiller par de telles infamies, la nature dont il est l'auteur? Quant aux délits contraires aux mœurs particulières et aux usages locaux, ils doivent être évités en raison de ces mêmes coutumes. Ainsi une convention établie dans une ville ou chez un peuple, par l'usage ou par la loi, ne peut être enfreinte par le caprice d'un citoyen ou d'un étranger : car toute partie qui cesse d'être en rapport avec le tout, est difforme. Mais si Dieu même commande quelque chose de contraire aux usages et aux conventions d'un peuple, il faut le faire, quand même on ne l'aurait jamais fait, le remettre en vigueur s'il est tombé en désuétude, et l'établir s'il ne l'est pas encore. En effet, s'il est permis à un roi, dans une ville soumise à son empire, de donner des ordres que ni lui ni ses prédécesseurs n'avaient encore intimés, si lui obéir en cela n'est point une violation des lois sociales, tandis qu'on les violerait en lui désobéissant (car la première loi de toute société humaine est d'obéir aux rois); à plus forte raison faudra-t-il obéir sans hésiter aux ordres de Dieu, ce roi de toutes ses créatures. Car de même que dans la hiérarchie des puissances

Et non intuebar justitiam cui servirent boni et sancti homines, longe excellentius atque sublimius habere simul omnia quæ præcepit, (*a*) et nulla ex parte variari, et tamen variis temporibus non omnia simul, sed propria distribuentem ac præcipientem. Et reprehendebam cæcus pios patres, non solum sicut Deus juberet atque inspiraret utentes præsentibus, verum quoque sicut Deus revelaret futura prænuntiantes.

CAPUT VIII.

Contra Manichæos dicit quæ flagitia semper detestanda, quæ facinora.

15. Numquid aliquando aut alicubi injustum est diligere Deum ex toto corde, et ex tota anima, et ex tota mente, et diligere proximum tanquam teipsum? Itaque flagitia quæ sunt contra naturam, ubique ac semper detestanda atque punienda sunt, qualia Sodomitarum fuerunt. Quæ si omnes gentes facerent, eodem criminis reatu divina lege tenerentur, quæ non sic fecit homines ut se illo uterentur modo. Violatur quippe ipsa societas quæ cum Deo nobis esse debet, cum eadem natura, cujus ille auctor est, libidinis perversitate polluitur. (Dist. 8, c. II, *Quæ contra.*) Quæ autem contra mores hominum sunt flagitia, pro morum diversitate vitanda sunt; ut pactum inter se civitatis aut gentis consuetudine vel lege firmatum, nulla civis aut peregrini libidine violetur. Turpis enim omnis pars est suo universo non congruens. Cum autem Deus aliquid contra morem aut pactum quorumlibet jubet, et si nunquam ibi factum est, faciendum est : et si omissum instaurandum : et si institutum non erat, instituendum est. Si enim regi licet in civitate cui regnat jubere aliquid, quod neque ante illum quisquam, nec ipse unquam jusserat; et non contra societatem civitatis ei obtemperatur, imo contra societatem non obtemperatur : generale quippe pactum est societatis humanæ obedire regibus suis : quanto magis Deo regnatori universæ creaturæ suæ, ad ea quæ jusserit, sine dubitatione serviendum est?

(*a*) Apud Lov. additur, *Deus*. Sed ea vox abest a Mss. et plerisque editis; quia quæ hic laudatur justitia non est alia ab ipso Deo, qui præcepit.

humaines l'inférieur doit obéir à ceux qui sont au-dessus de lui, ainsi tout doit obéir à Dieu qui est au-dessus de tous.

16. Il en est de même des crimes accompagnés du désir de nuire soit par des propos outrageants, soit par des injustices, deux crimes qui peuvent avoir pour cause la vengeance, comme dans un ennemi qui en veut à son ennemi ; la convoitise du bien d'autrui, comme dans le voleur qui attaque le passant ; la crainte d'un mal qu'on veut éviter ; l'envie, que conçoit le malheureux contre un homme plus fortuné que lui ; la jalousie, qui craint ou gémit de voir son voisin partager son bonheur ; le seul plaisir du mal d'autrui, comme dans ceux qui assistent aux combats des gladiateurs, ou qui font métier de se moquer ou de se jouer de leurs semblables. Telles sont les sources de l'iniquité dans ce monde ; elles tirent leur origine de l'ambition, de la curiosité et de la volupté, agissant sur nous, tantôt séparées, tantôt réunies. Or, c'est mal vivre que de s'élever contre vos dix commandements, contre la harpe harmonieuse aux dix cordes, contre votre Décalogue, ô Dieu qui êtes toute puissance et toute douceur ! Mais quels crimes peuvent tomber sur vous, que rien ne peut corrompre ? Ou quels forfaits peuvent vous frapper, vous à qui rien ne peut nuire ? Ah ! si vous vengez le mal que les hommes se font à eux-mêmes, c'est qu'en péchant contre vous, ils font rejaillir le mal sur leur âme : oui, l'iniquité se ment à elle-même, quand ils corrompent ou pervertissent leur nature que vous avez créée et soumise à des règles, quand ils poussent jusqu'à l'excès l'usage des choses permises, ou qu'ils se portent avec une ardeur brutale à des crimes défendus et contre nature, quand ils se soulèvent contre votre volonté, de cœur ou de bouche, en se regimbant contre l'aiguillon qui les stimule ; ou enfin quand pour satisfaire leurs caprices ou leur haine, ils brisent tous les liens de la société humaine et se réjouissent audacieusement des divisions et des cabales. Or, ces crimes se produisent lorsqu'on vous abandonne, source de la vie, vous le seul véritable créateur et modérateur de toutes choses ; quand, séduit par l'orgueil, on s'attache loin de vous à quelque bien mensonger. Aussi, l'humble piété seule peut nous ramener à vous ; c'est par elle que vous nous purifiez de l'habitude du mal, que vous pardonnez à l'aveu de nos faiblesses, que vous écoutez les gémissements des captifs, que vous brisez les chaînes que nous nous sommes faites : si toutefois nous ne soulevons plus contre vous les efforts d'une fausse liberté, et que ce désir de trop avoir en nous au risque de tout perdre, ne nous fasse plus préférer notre bien particulier au bien commun de tous, c'est-à-dire à vous, ô mon Dieu !

Sicut enim in potestatibus societatis humanæ, major potestas minori ad obediendum præponitur : ita Deus omnibus.

16. Item in facinoribus, ubi libido est nocendi, sive per contumeliam, sive per injuriam; et utrumque vel ulciscendi causa, sicut inimico inimicus; vel adipiscendi alicujus extra commodi sicut latro viatori; vel evitandi mali, sicut ei qui timetur; vel invidendo, sicut feliciori miserior; aut in aliquo prosperatus, ei quem sibi æquari timet aut æqualem dolet; vel sola voluptate alieni mali, sicut spectatores gladiatorum, aut irrisores, aut illusores quorumlibet : hæc sunt capita iniquitatis, quæ pullulant principandi et spectandi et sentiendi libidine, aut una, aut duabus earum, aut simul omnibus; et vivitur male adversus tria et septem, psalterium decem chordarum decalogum tuum, Deus altissime et dulcissime. Sed quæ flagitia in te qui non corrumperis? Aut quæ adversus te facinora, cui noceri non potest? Sed hoc vindicas quod in se homines perpetrant, quia etiam cum in te peccant, impie faciunt in animas suas, et mentitur iniquitas sibi, sive corrumpendo ac pervertendo naturam suam quam tu fecisti et ordinasti, vel immoderate utendo concessis rebus, vel in non concessa flagrando in eum usum qui est contra naturam; aut rei tenentur, animo et verbis sævientes adversus te, et adversus stimulum calcitrantes; aut cum disruptis limitibus humanæ societatis, lætantur audaces privatis conciliationibus aut diremptionibus, prout quidque delectaverit aut offenderit. Et ea fiunt cum tu derelinqueris fons vitæ, qui es unus et verus creator et rector universitatis, et privata superbia diligitur in parte unum falsum. Itaque pietate humili reditur in te, et purgas nos a consuetudine mala, et propitius es peccatis confitentium, et exaudis gemitus compeditorum, et solvis a vinculis quæ nobis fecimus, si jam non erigamus adversus te cornua falsæ libertatis, avaritia plus habendi, et damno totum amittendi; amplius amando proprium nostrum quam te omnium bonum.

CHAPITRE IX.

Différences des péchés entre eux, aussi bien que de la justice de Dieu d'avec celle des hommes.

17. Cependant parmi ces désordres, ces crimes, et mille autres iniquités pareilles, il y a les péchés des hommes qui s'avancent dans la route du bien, péchés que condamnent ceux qui jugent sainement d'après les règles de la perfection, mais qu'ils louent aussi quelquefois comme présageant le fruit à venir, comme l'herbe qui donne l'espérance de la moisson. Il en est aussi qui ont l'apparence de la culpabilité ou du crime, et qui ne sont point des péchés, parce qu'ils ne vous offensent pas, ô Seigneur mon Dieu, et ne troublent pas l'ordre de la société. Ainsi, on se procure, pour l'usage de la vie, certaines satisfactions qu'autorise le temps où l'on vit, sans que l'on puisse dire que c'est par un motif d'avarice; ainsi encore, on use d'une autorité légitime, pour punir plutôt par suite du désir de réprimer que par envie désordonnée de nuire. Aussi, combien d'actions condamnables au jugement des hommes reçoivent votre approbation! et combien d'autres qu'ils approuvent et que vous condamnez! Tant souvent sont différentes l'apparence d'une action, l'intention de celui qui la fait, et les circonstances particulières et secrètes qui la déterminent. Mais lorsque vous commandez tout à coup une chose extraordinaire, imprévue, et que vous aviez jusqu'alors défendue, encore que vous cachiez pour un temps les motifs de votre commandement, et qu'il se trouve en opposition avec les lois de quelque société particulière, qui doute cependant qu'on ne doive obéir, puisqu'il n'y a de société vraiment juste que celle qui vous sert fidèlement? Heureux alors ceux qui savent que vous avez commandé! Car toutes les actions de vos serviteurs ont eu pour but les nécessités du temps présent ou sont des figures prophétiques de l'avenir.

CHAPITRE X.

Rêveries des Manichéens sur les fruits de la terre.

18. Dans mon ignorance de ces vérités, je me raillais de ces saints, vos serviteurs et vos prophètes. Et que faisais-je, en riant d'eux, que de vous donner lieu de rire de moi? Insensiblement, peu à peu, j'en vins à cet excès d'extravagance de croire qu'une figue qu'on cueille et l'arbre qui l'a produite, versaient des larmes de lait. Que néanmoins, si cette figue détachée par l'action coupable d'un autre, était mangée par un des saints, et descendait ainsi dans ses entrailles, les gémissements et les efforts de la prière en faisaient exhaler des anges, que dis-je? des parcelles de Dieu; parcelles du Dieu souve-

CAPUT IX.

Discrimen inter peccata, et inter Dei judicium et hominum.

17. Sed inter flagitia et facinora et tam multas iniquitates, sunt peccata proficientium, quæ a bene judicantibus et vituperantur ex regula perfectionis, et laudantur spe frugis, sicut herba segetis. Et sunt quædam similia vel flagitio vel facinori, et non sunt peccata; quia nec te offendunt Dominum Deum nostrum, nec sociale consortium; cum conciliantur aliqua in usum vitæ congrua tempori, et incertum est an libidine habendi; aut puniuntur corrigendi studio potestate ordinata, et incertum est an libidine nocendi. Multa itaque facta quæ hominibus improbanda viderentur, testimonio tuo approbata sunt: et multa laudata ab hominibus, te teste damnantur: cum sæpe se aliter habet species facti, et aliter facientis animus, atque articulus occulti temporis. Cum vero aliquid tu repente inusitatum et improvisum imperas, etiam si hoc aliquando vetuisti, quamvis causam imperii tui pro tempore occultes, et quamvis contra pactum sit aliquorum hominum societatis, quis dubitet esse faciendum, quando ea justa est societas hominum quæ servit tibi? Sed beati qui te imperasse sciunt. Fiunt enim omnia a servientibus tibi, vel ad exhibendum quod ad præsens opus est, vel ad futura prænuntianda.

CAPUT X.

Nugæ Manichæorum de terræ fructibus.

18. Hæc ego nesciens, irridebam illos sanctos servos et Prophetas tuos. Et quid agebam cum irridebam eos, nisi ut irriderer abs te, sensim atque paulatim perductus ad eas nugas ut crederem ficum plorare cum decerpitur, et matrem ejus arborem lacrymis lacteis? Quam tamen ficum si comedisset aliquis sanctus, alieno sane non suo scelere decerptam, misceret visceribus, et anhelaret de illa Angelos, imo vero particulas Dei gemendo in oratione atque

rain et véritable qui auraient été à jamais emprisonnées dans ce fruit, si elles n'eussent été délivrées par la dent et l'estomac de l'*élu*. Misérable que j'étais! je croyais que nous devions plus de pitié aux fruits de la terre qu'aux hommes pour qui la terre les produit. Car si tout autre homme qu'un Manichéen fût venu me demander de quoi apaiser sa faim, j'aurais regardé comme un crime digne du dernier supplice de lui donner ce fruit à manger (1).

CHAPITRE XI.

Douleur et songe de la mère d'Augustin sur les égarements de son fils.

19. C'est alors que vous avez étendu votre main du haut des cieux, et que vous avez retiré mon âme de ces profondes ténèbres; touché des larmes que ma mère, votre fidèle servante, répandait sur moi devant vous avec plus d'amertume que les autres mères n'en versent sur la tombe de leurs enfants. Elle me voyait mort par cette foi, par cet esprit qu'elle tenait de vous; et vous l'avez exaucée, Seigneur, vous l'avez exaucée, et n'avez pas dédaigné ses larmes qui coulaient en abondance et dont elle arrosait la terre, partout où elle vous adressait sa prière, oui, vous l'avez exaucée. D'où pouvait venir ce songe dont son âme fut tant consolée, et où elle me voyait vivre avec elle sous le même toit et manger à la même table, quand l'horreur de mes égarements et de mes blasphèmes lui avait fait repousser ma présence? Il lui sembla, en effet, être debout sur une règle de bois; et voici qu'elle vit venir à elle un jeune homme tout brillant de lumière, et qui, joyeux, lui souriait, tandis qu'elle était plongée dans une tristesse profonde. Alors ce jeune homme lui demanda la cause de ses chagrins et de ses larmes continuelles, non pour s'informer, mais pour l'instruire elle-même. Et ma mère lui ayant répondu qu'elle pleurait ma perte, il lui commanda de bannir toute crainte et de faire attention que là où elle était, là j'étais aussi. Ma mère ayant obéi, m'aperçut en effet à côté d'elle, debout sur la même règle. D'où pouvait venir cet avertissement, sinon de ce que vos oreilles avaient entendu la voix de son cœur, ô vous, bonté toute-puissante, qui prenez soin de chacun de nous comme s'il était seul, et de tous, comme de chacun en particulier!

20. D'où vient aussi, lorsqu'au récit de sa

(1) Il nous a semblé utile de citer ici un passage du livre III, *contre les lettres de Petilien Donatiste*, ch. XVII : « Qu'il affirme avec une audace étonnante, soit parce qu'il est trompé soit pour tromper les autres que j'ai été prêtre manichéen. Qu'il présente sous le jour qui lui plaira les paroles du troisième livre de mes confessions qui sont d'une clarté parfaite pour ceux qui les lisent, et qui trouvent encore leur explication dans beaucoup d'autres discours composés avant ou après, etc. » Or, quelles sont ces paroles que Petilien détachait de leur place naturelle, pour en donner une fausse interprétation, nous n'avons pu le découvrir. Peut-être serait-ce cet endroit du chapitre sixième : « Dans la poésie et l'art des vers je puis encore trouver un certain aliment à l'esprit. » En effet Petilien reprochait à saint Augustin d'avoir donné à une femme un maléfice amoureux, comme on peut le voir dans le même ouvrage contre les lettres de Petilien, livre III, ch. XVI.

ructando : quæ particulæ summi et veri Dei ligatæ fuissent in illo pomo, nisi electi sancti dente ac ventre solverentur. Et credidi miser magis esse misericordiam præstandam fructibus terræ, quam hominibus, propter quos nascerentur. Si quis enim esuriens peteret qui Manichæus non esset, quasi capitali supplicio damnanda buccella videretur, si ei daretur.

CAPUT XI.

Planctus et somnium matris de filio.

19. Et misisti manum tuam ex alto, et de hac profunda caligine eruisti animam meam, cum pro me fleret ad te mater mea fidelis tua, amplius quam flent matres corporea funera. Videbat enim illa mortem meam ex fide et spiritu, quem habebat ex te, et exaudisti eam Domine. Exaudisti eam, nec despexisti lacrymas ejus, cum profluentes rigarent terram sub oculis ejus, in omni loco orationis ejus exaudisti eam. Nam unde illud somnium, quo eam consolatus es, ut vivere me (*a*) concederet, et habere secum eamdem mensam in domo, quod nolle cœperat aversans et detestans blasphemias erroris mei? Vidit enim stantem se in quadam regula lignea, et advenientem ad se juvenem splendidum, hilarem atque arridentem sibi, cum illa esset mœrens et mœrore confecta : qui cum causas quæsisset ab ea mœstitiæ suæ quotidianarumque lacrymarum, docendi ut assolet, non discendi gratia, atque illa respondisset perditionem meam se plangere; jussisse illum, quo secura esset, atque admonuisse ut attenderet et videret, ubi esset illa, ibi esse et me. Quod illa ubi attendit, vidit me juxta se in eadem regula stantem. Unde hoc, nisi quia erant aures tuæ ad cor ejus? O tu bone omnipotens, qui sic curas unumquemque nostrum tanquam solum cures, et sic omnes tanquam singulos.

20. Unde illud etiam, quod cum mihi narrasset

(*a*) In editis Bad. Am. Er. et Lov. *me secum crederet*. Sed legendum cum Mss. potioribus, *me concederet*, vel cum Arn. *me secum concederet*.

vision, je m'efforçais de l'interpréter en ce sens qu'elle ne devait pas désespérer d'être un jour elle-même ce que j'étais, elle me répondit sur-le-champ sans hésiter : Non, il n'a pas été dit : Où il est, tu seras; mais : Il sera où tu es? Je vous confesse, Seigneur, autant que ma mémoire peut me le rappeler, et comme il m'est depuis souvent arrivé de le dire, que cette réponse de ma mère, qui sans se troubler de l'interprétation fausse, mais enfin spécieuse que je lui avais donnée, prouva qu'elle avait vu d'abord ce qu'il fallait voir, et ce que certainement je n'avais point vu, avant qu'elle eût parlé; oui, je le confesse, cette réponse fit sur moi plus d'impression que le songe lui-même qui fit connaître à cette sainte femme, si longtemps à l'avance, la joie qui devait succéder à ses inquiétudes présentes. Neuf ans encore environ, je me roulai dans la fange de cet abîme et dans les ténèbres de l'erreur, faisant de fréquents efforts pour en sortir et m'y enfonçant toujours davantage. Et cependant cette chaste veuve, cette femme pieuse et sobre, telle que vous les aimez, désormais pleine d'une espérance plus vive, mais sans rien diminuer de ses gémissements et de ses pleurs, ne cessait à toutes les heures de ses prières de vous adresser pour moi ses soupirs et ses larmes. Ses supplications montaient jusqu'à vous, et cependant vous me laissiez toujours me rouler et me plonger dans les ténèbres de l'erreur et du vice.

CHAPITRE XII.

Quelle réponse reçut la mère d'Augustin au sujet de la conversion de son fils.

21. Vous lui donnâtes encore une autre fois une nouvelle assurance que je n'ai point oubliée ici. Car je passe bien des choses, tant j'ai hâte d'arriver à ce qu'il m'importe le plus de vous confesser; et puis aussi ma mémoire ne peut tout se rappeler. Vous lui avez donc parlé de nouveau par la bouche de vos ministres, d'un évêque nourri dans votre Eglise, et versé dans vos divines Ecritures. Ma mère l'ayant prié de daigner avoir quelques entretiens avec moi pour réfuter mes erreurs, me détourner du mal et m'enseigner le bien (elle adressait cette prière à tous ceux qu'elle trouvait capables de m'éclairer), l'évêque n'en voulut rien faire par une prudence que j'ai appréciée depuis. Il lui dit que je n'étais pas encore assez docile; j'étais encore trop enthousiasmé de la nouveauté de cette hérésie et enflé de quelques disputes, où j'avais (c'est elle qui le lui avait appris) embarrassé un grand nombre d'ignorants. « Laissez-le faire, ajouta-t-il, contentez-vous de prier le Seigneur pour lui. Lui-même reconnaîtra par ses lectures l'étendue de son erreur et la grandeur de son impiété. » En même temps il lui raconta que sa mère à lui, séduite par les folies des Manichéens,

ipsum visum, et ego ad id trahere conarer, ut illa se potius non desperaret futuram esse quod eram; continuo sine aliqua hæsitatione : « Non, inquit, non enim mihi dictum est : Ubi ille, ibi et tu; sed : Ubi tu, ibi et ille. » Confiteor tibi, Domine, recordationem meam quantum recolo, quod sæpe non tacui, amplius me isto per matrem vigilantem responso tuo, quod tam vicina interpretationis falsitate turbata non est, et tam cito vidit quod videndum fuit; quod ego certe ante quam dixisset non videram, etiam tum commotum fuisse quam ipso somnio, quo feminæ piæ gaudium tanto post futurum, ad consolationem tunc præsentis sollicitudinis, tanto ante prædictum est. Nam novem ferme anni secuti sunt, quibus ego in illo limo profundi ac tenebris falsitatis, cum sæpe surgere conarer, et gravius allidérer, volutatus sum : cum tamen illa vidua casta, pia et sobria, quales amas, jam quidem spe alacrior, sed fletu et gemitu non segnior, non desineret horis omnibus orationum suarum de me plangere ad te, et intrabant in conspectum tuum preces ejus, et me tamen dimittebas adhuc volvi et involvi illa caligine.

CAPUT XII.

Quale responsum mater Augustini accepit a quodam episcopo de ipsius conversione.

21. Et dedisti alterum responsum interim quod recolo. Nam et multa prætereo, propter quod propero ad ea quæ me magis urgent confiteri tibi, et multa non memini. Dedisti ergo alterum per sacerdotem tuum quemdam episcopum nutritum in Ecclesia, et exercitatum in libris tuis. Quem cum illa femina rogasset ut dignaretur mecum colloqui, et refellere errores meos, et dedocere me mala, ac docere bona (faciebat enim hoc, si quos forte idoneos invenisset) noluit ille, prudenter sane, quantum sensi postea. Respondit enim me adhuc esse indocilem, eo quod inflatus essem novitate hæresis illius, et nonnullis quæstiunculis jam multos imperitos exagitassem, sicut illa indicaverat ei. « Sed sine, inquit, illum ibi, et tantum roga pro eo Dominum : ipse legendo re-

l'avait, tout jeune encore, remis entre les mains de ces imposteurs; que non-seulement il avait lu presque tous leurs ouvrages, mais qu'il en avait transcrit une bonne partie; qu'alors il avait vu par lui-même, sans le secours de personne, combien cette secte était à fuir, et qu'aussitôt il y avait renoncé. Et comme ma mère, loin de se rendre à ses paroles, le pressait plus vivement encore, en redoublant ses pleurs, de me voir et de discuter avec moi, le saint évêque, comme fatigué de ses instances, lui répondit : « Allez, laissez-moi, et continuez ainsi; il est impossible que le fils de tant de larmes soit perdu pour toujours. » Plus tard, dans nos entretiens, ma mère me rappelait souvent qu'elle avait reçu cette réponse comme un oracle descendu du ciel.

LIVRE QUATRIÈME

Saint Augustin rougit d'être resté pendant neuf ans dans l'hérésie des Manichéens, et d'en avoir entraîné d'autres avec lui dans les mêmes erreurs. Il s'accuse d'avoir à la même époque consulté les astrologues; enfin d'avoir été trop vivement affecté de la perte d'un ami, que la mort lui avait ravi. A cette occasion, il disserte assez longuement sur la vaine et sur la solide amitié. Il rappelle les traités du *Beau* et du *Convenable*, qu'il a composés à l'âge de vingt-six ou vingt-sept ans, et avec quelle facilité il comprit de lui-même, à vingt ans, *les Catégories d'Aristote* et les ouvrages de ce philosophe sur les arts et les sciences.

CHAPITRE PREMIER.

Combien de temps et par quels moyens il cherche à séduire les autres.

1. Pendant cette période de neuf ans entiers, depuis la dix-neuvième jusqu'à la vingt-huitième année de mon âge, j'étais séduit et séducteur, j'étais trompé et je trompais les autres par les illusions de mille passions déréglées : en public, par les sciences que l'on nomme libérales; en secret sous le faux nom de religion; d'un côté dominé par l'orgueil, de l'autre par la superstition, partout par la vanité. Si parfois, avide de la fumée d'une gloire populaire, j'en venais à ambitionner les acclamations du théâtre, les luttes littéraires, l'éclat d'une couronne qui se flétrit, les folies des spectacles, tous les excès du libertinage; parfois aussi, désirant me purifier de toutes ces souillures, je portais des aliments à ceux que l'on appelait les *saints* et les *élus*,

periet, quis ille sit error, et quanta impietas. » Simul etiam narravit se quoque parvulum a seducta matre sua datum fuisse Manichæis, et omnes pene non legisse tantum, verum etiam scriptitasse libros eorum, sibique apparuisse nullo contra disputante et convincente, quam esset illa secta fugienda; itaque fugisse. Quæ cum ille dixisset, atque illa nollet acquiescere, sed instaret magis deprecando, et ubertim flendo, ut me videret, et mecum dissereret: ille jam substomachans tædio : « Vade, inquit, a me, ita vivas, fieri non potest, ut filius istarum lacrymarum pereat. » Quod illa ita se accepisse inter colloquia sua mecum sæpe recordabatur, ac si de cœlo sonuisset.

LIBER QUARTUS

Pudet se Manichæorum sectæ additum fuisse per novennium, atque alios secum in eumdem errorem pertraxisse : tum etiam consuluisse mathematicos; et amicum sibi interea morte præreptum, acerbiori quam æquum esset animi dolore fuisse prosecutum, cujus occasione de vana et de solida amicitia non pauca dicit. Mentionem facit librorum *de pulchro et apto* a se anno ætatis vigesimo sexto aut vigesimo septimo conscriptorum, necnon quam facili negotio Liberalium artium libros atque Aristotelis Categorias anno ætatis ferme vigesimo per sese intellexerit.

CAPUT PRIMUM.

Quamdiu et quomodo alios seduxerit.

1. Per idem tempus annorum novem, ab undevicesimo anno ætatis meæ, usque ad duodetricesimum, seducebamur et seducebamus, falsi atque fallentes in variis cupiditatibus; et palam per doctrinas quas liberales vocant, occulte autem falso nomine religionis. Hic superbi, ibi superstitiosi, ubique vani. Hac popularis gloriæ sectantes inanitatem, usque ad theatricos plausus, et contentiosa (*a*) carmina, et agonem coronarum fœnearum et spectaculorum nugas, et intemperantiam libidinum : illac autem purgari nos ab istis sordibus expetentes cum eis qui appellarentur electi et sancti, afferremus escas, de

(*a*) Bad. Am. Er. et Lov. *certamina.*

afin que de leur poitrine, comme d'un laboratoire, il sortît des anges et des dieux pour briser mes chaînes. Telles étaient les doctrines et les pratiques que je professais avec mes amis, qui partageaient les erreurs dans lesquelles je les avait entraînés. Que les superbes que vous n'avez pas encore humiliés et écrasés pour leur bien me tournent en dérision, ô mon Dieu! pour moi, je n'en confesse pas moins mes ignominies à la gloire de votre nom. Permettez-moi, je vous en conjure, et donnez-moi de rappeler à mon souvenir et de parcourir le labyrinthe de mes erreurs, et de vous immoler une victime de joie. Car que suis-je à moi-même, sans vous, qu'un guide qui marche vers le précipice? Et que suis-je, quand mon âme se sent ranimée, qu'un enfant qui suce le lait de votre grâce ou qui se nourrit de vous-même, incorruptible nourriture? Qu'est-ce que l'homme quel qu'il soit, puisqu'il est homme? Que les forts et les puissants se raillent donc de nous; pour nous, nous confesserons devant vous notre faiblesse et notre indulgence.

CHAPITRE II.

Il enseigne la rhétorique et contracte une liaison coupable. Mépris qu'il fait d'un devin qui lui promettait la victoire dans un concours.

2. A cette époque, j'enseignais la rhétorique, et vaincu moi-même par la cupidité, je vendais l'art de vaincre les autres par le prestige de la parole. Toutefois, Seigneur, vous le savez, je préférais avoir ce qu'on appelle de bons disciples, et c'était sans artifice que je leur enseignais les artifices de l'éloquence, non pour perdre l'innocent, mais pour sauver parfois la tête d'un coupable. Et vous, mon Dieu, vous m'avez vu de loin chanceler sur ce sentier glissant, et vous avez vu briller, au milieu d'une épaisse fumée, quelques étincelles de droiture dans ces leçons que je donnais à des jeunes gens qui, comme moi, n'aimaient que la vanité, ne cherchaient que le mensonge. En ce même temps, j'avais une femme qui ne m'était pas unie par ces liens légitimes du mariage, mais qu'avait choisie la folle et inquiète ardeur de mes désirs. Cependant je ne connaissais qu'elle, et je lui gardais fidélité comme à une épouse. Hélas! je devais apprendre par une triste expérience quel intervalle sépare les sages limites d'une légitime union contractée dans le but d'avoir des enfants, et ces liaisons formées par un amour illicite, dont les fruits même naissent contre nos vœux, bien qu'ils nous forcent de les aimer une fois qu'ils sont nés.

3. Je me rappelle encore qu'ayant voulu disputer le prix de poésie dramatique, je ne sais quel devin me demanda ce que je lui donnerais s'il me procurait les moyens de remporter la victoire. Mais je lui répondis que j'avais horreur de ces mystères d'abomination, et que je ne

quibus nobis in officina aqualiculi sui fabricarent Angelos et Deos per quos liberaremur, et sectabar ista atque faciebam cum amicis meis, per me ac mecum deceptis. Irrideant me arrogantes, et nondum salubriter prostrati et elisi a te Deus meus : ego tamen confitear tibi dedecora mea in laude tua. Sine me obsecro, et da mihi circumire præsenti memoria præteritos circuitus erroris mei, et immolare tibi hostiam jubilationis. Quid enim sum ego mihi sine te, nisi dux in præceps? Aut quid sum cum mihi bene est, nisi sugens lac tuum; aut fruens te cibo qui non corrumpitur? Et quis homo est quilibet homo; cum sit homo? Sed irrideant nos fortes et potentes, nos autem infirmi et inopes confiteamur tibi.

CAPUT II.

Rhetoricam docet, concubinam fovet, et haruspicem qui victoriam promittebat, contemnit.

2. Docebam in illis annis artem rhetoricam, et victoriosam loquacitatem victus cupiditate vendebam. Malebam tamen, Domine, tu scis, bonos habere discipulos, sicut appellantur boni : et eos sine dolo docebam dolos; non quibus contra caput innocentis agerent, sed aliquando pro capite nocentis. Et Deus vidisti de longinquo lapsantem in lubrico, et in multo fumo scintillantem fidem meam, quam exhibebam in illo magisterio diligentibus vanitatem, et quærentibus mendacium, socius eorum. In illis annis unam habebam, non eo, quod legitimum vocatur, conjugio cognitam, sed quam indagaverat vagus ardor inops prudentiæ : sed unam tamen, ei quoque servans thori fidem : in qua sane experirer exemplo meo, quid distaret inter conjugalis placiti modum quod fœderatum esset generandi gratia, et pactum libidinosi amoris, ubi proles etiam contra votum nascitur, quamvis jam nata cogat se diligi.

3. Recolo etiam cum mihi theatrici carminis certamen inire placuisset, mandasse mihi nescio quem harupiscem, quid ei dare mercedis vellem ut vince-

consentirais pas, s'agît-il d'une couronne d'or fût-elle immortelle, qu'on fît périr une mouche pour l'obtenir. Cet homme voulait, en effet, immoler des victimes en sacrifices, prétendant par ces honneurs impies me rendre les démons favorables. Mais ce ne fut point pour me conserver pur à vos yeux que je rejetai cette proposition coupable, ô Dieu de mon cœur. Je ne savais pas vous aimer, et je ne représentais encore à mon esprit, en pensant à vous, qu'une lumière corporelle. Or, l'âme qui soupire après de telles chimères n'est-elle point adultère envers vous? ne s'appuie-t-elle point sur le mensonge? ne devient-elle pas ainsi la pâture des vents? Ainsi, je ne voulais point que l'on offrît pour moi des sacrifices aux démons, et je me sacrifiais moi-même par mes superstitions. Car n'est-ce pas « devenir la pâture des vents » (*Osée*, XII, 1) que de devenir celle des démons, c'est-à-dire d'être pour eux, par nos égarements, le jouet de leur malice et l'objet de leurs dérisions?

CHAPITRE III.

Sa passion pour l'astrologie. Il en est désabusé par un sage vieillard très-versé dans la médecine.

4. Aussi je ne cessais de consulter ces imposteurs qu'on nomme astrologues (1), parce qu'ils n'offraient point de sacrifices et n'adressaient de prières à aucun démon pour pénétrer les secrets de l'avenir; cependant la vraie piété chrétienne les rejette et les condamne. Car ce qui est bien, c'est de vous louer, ô mon Dieu, et de vous dire: « Ayez pitié de moi, guérissez mon âme, parce que j'ai péché contre vous. » (*Ps.* XL.) Il est bon aussi de ne point abuser de votre indulgence pour pécher avec plus de licence, mais de se rappeler cette parole du Seigneur : « Voilà que vous êtes guéri : ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire. » (*Jean*, V, 14.) Ils s'efforcent de renverser cette saine doctrine lorsqu'ils disent : « C'est dans le ciel qu'est la cause inévitable de vos péchés ; » ou bien encore : « C'est Vénus, Saturne ou Mars qui a fait cette action. » On veut ainsi que l'homme soit innocent, lui qui n'est que chair et sang, qu'orgueilleuse corruption, et rejeter tout le mal sur celui qui a créé le ciel et les astres et réglé leurs mouvements. Et qui est-ce, si ce n'est vous, ô mon Dieu, douceur infinie, source de justice, qui « rendez à chacun selon ses œuvres et ne méprisez point le cœur contrit et humilié? » (*Matth.*, XVI, 27; *Ps.* L, 15.)

5. Il y avait alors à Carthage un homme fort

(1) C'est sous ce nom qu'on désignait autrefois les astrologues, saint Augustin l'emploi lui-même dans d'autres endroits de ces ouvrages, liv. III, *contre les Académiciens*.

rem : me autem fœda illa sacramenta detestatum et abominatum respondisse, nec si corona illa esset immortalitater aurea, muscam pro victoria mea necari me sinere. Necaturus enim erat ille in sacrificiis suis animantia, et illis honoribus invitaturus mihi suffragatura dæmonia videbatur. Sed hoc quoque malum non ex tua (*a*) castitate repudiavi Deus cordis mei. Non enim amare te noveram, qui nisi fulgores corporeos cogitare non noveram. Talibus enim figmentis suspirans anima, nonne fornicatur abs te, et fidit in falsis, et pascit ventos? Sed videlicet sacrificari pro me nollem dæmonibus, quibus me illa superstitione ipse sacrificabam. Quid est enim aliud « ventos pascere, » quam ipsos pascere, hoc est errando eis esse voluptati atque derisui. (*Osee*, XII, 1.)

CAPUT III.

Ab astrologia, cui deditus erat, per senem medicinæ et rerum peritum revocatur.

4. Ideoque illos (*b*) planos, quos mathematicos vocant, plane consulere non desistebam, quod quasi nullum eis esset sacrificium, et nullæ preces ad aliquem spiritum ob divinationem dirigerentur, quod tamen Christiana et vera pietas consequenter repellit et damnat. Bonum est enim confiteri tibi, Domine, et dicere : « Miserere mei, cura animam meam, quoniam peccavi tibi; » (*Psal.* XL, 5) neque ad licentiam peccandi abuti indulgentia tua, sed meminisse dominicæ vocis : « Ecce sanus factus es, jam noli peccare, ne quid tibi deterius contingat. » (*Joan.*, V, 14.) Quam totam illi salubritatem interficere conantur, cum dicunt : « De cœlo tibi est inevitabilis causa peccandi. » Et : « Venus hoc fecit, aut Saturnus, aut Mars. » Scilicet ut homo sine culpa sit, caro et sanguis et superba putredo : culpandus sit autem cœli ac siderum creator et ordinator. Et quis est hic nisi Deus noster, suavitas et origo justitiæ, qui reddis unicuique secundum opera ejus, et cor contritum et humiliatum non spernis?

5. Erat eo tempore vir sagax, medicæ artis peri-

(*a*) Bad. Am. et Er. substitunt, *caritate*. — (*b*) In quibusdam editionibus *Planetarios*. Ita in mea editione Lovaniensium per typographorum oscitantiam, quandoquidem in suis Castigationibus aiunt rectius videri sibi legendum, *planos*, id est impostores.

judicieux (1), très-habile et aussi très-célèbre dans l'art de la médecine qui, en qualité de proconsul, mais non pas comme médecin, avait posé sur ma tête malade cette couronne de poésie pour laquelle j'avais concouru. Car vous seul pouvez guérir cette maladie, ô mon Dieu, vous « qui résistez aux superbes et qui accordez votre grâce aux humbles. » (I *Pierre*, v, 5.) Cependant, n'est-ce point par le moyen de ce vieillard qu'il vous plut de venir à mon secours et de remédier aux maux de mon âme? En effet, j'étais entré dans son intimité, et je ne pouvais me lasser de suivre attentivement ses entretiens, sans apprêt, mais pleins de pensées vives qui leur donnaient autant de force que d'agrément. Aussitôt qu'il apprit, en conversant avec moi, que je m'étais adonné à la lecture des livres d'astrologie, il me conseilla, avec une bonté toute paternelle, de rejeter loin de moi de pareils écrits et de ne pas dépenser inutilement dans ces frivolités un temps et des efforts que réclamaient tant de choses utiles. Il me dit que dans sa jeunesse il s'était lui-même tellement livré à cette étude, que son projet était d'abord d'en faire profession pour gagner sa vie; qu'étant parvenu à entendre les écrits d'Hippocrate, il aurait pu sans doute aussi comprendre les mystères de l'astrologie; mais qu'il y renonça dans le dessein de cultiver la médecine, uniquement parce qu'il avait reconnu que c'était un tissu de faussetés, et qu'il avait cru indigne d'un homme de gagner sa vie en trompant les autres. Quant à vous, me dit-il, qui trouvez des moyens d'existence dans l'enseignement de la rhétorique, c'est par pure curiosité et non par besoin que vous cultivez cette science mensongère; raison de plus pour vous d'en croire un homme qui a voulu l'apprendre d'une manière assez approfondie pour y trouver de quoi vivre. Je lui demandai alors comment il arrivait souvent que les prédictions des astrologues se réalisaient, il me répondit, comme il put, que c'était par la puissance du sort, répandue dans toutes les parties de la nature. En effet, disait-il, consultez au hasard une page de poésie dont l'auteur exprime une pensée tout à fait étrangère à l'affaire qui vous occupe, vous tomberez peut-être sur un vers qui répond merveilleusement à votre pensée : il n'est donc pas étonnant que l'âme humaine, par un instinct supérieur et à son insu, donne quelquefois, non par un effet de sa science, mais par un pur effet du hasard, une réponse en rapport avec les actions ou les affaires de celui qui l'interroge.

6. Voilà ce que j'appris de lui, ou de vous par son intermédiaire, et vous avez tracé comme un dessin dans ma mémoire, ce que je devais dans la suite poursuivre par moi-même. Mais

(1) Il s'appelait Vindicien, et il en est fait mention au livre VII, ch. VI, saint Augustin en fait l'éloge dans sa lettre CXXXVIII, à Marcellin.

tissimus, atque in ea nobilissimus, qui proconsule manu sua coronam illam agonisticam imposuerat non sano capiti meo, sed non ut medicus. Nam illius morbi tu sanator, qui resistis superbis humilibus autem das gratiam. Numquid tamen etiam per illum senem defuisti mihi, aut destitisti mederi animæ meæ? Quia enim factus ei eram familiarior, et ejus sermonibus (erant enim sine verborum cultu vivacitate sententiarum jucundi et graves) assiduus et fixus inhærebam, ubi cognovit ex colloquio meo libris genethliacorum esse me deditum, benigne ac paterne monuit, ut eos abjicerem, neque curam et operam rebus utilibus necessariam illi vanitati frustra impenderem : dicens ita se illam didicisse, ut ejus professionem primis annis ætatis suæ deferre voluisset, qua vitam degeret; et si Hippocratem intellexisset, et illas utique litteras potuisset intelligere : et tamen non ob aliam causam se postea illis relictis medicinam assecutum, nisi quod eas falsissimas comperisset, et nollet vir gravis decipiendis hominibus victum quærere. « At tu, inquit, quo te in hominibus sustentas rhetoricam tenes; hanc autem fallaciam libero studio, non necessitate rei familiaris sectaris; quo magis mihi te oportet de illa credere, qui eam tam perfecte discere elaboravi, quam ex ea sola vivere volui. » A quo ego cum quæsissem quæ causa ergo faceret ut multa inde vera pronuntiarentur : respondit ille ut potuit, vim sortis hoc facere in rerum natura usquequaque diffusam. Si enim de (a) paginis poetæ cujuspiam longe aliud canentis atque intendentis, cum forte quis consulit, mirabiliter consonus negotio sæpe versus exiret : mirandum non esse dicebat, si ex anima humana, superiore aliquo instinctu nesciente quid in se fieret, non arte sed sorte sonaret aliquid quod interrogantis rebus factisque concineret.

6. Et hoc quidem ab illo vel per illum procurasti mihi. Et quid ipse postea per meipsum quærerem in memoria mea delineasti. Tunc autem nec ipse, nec carissimus meus Nebridius, adolescens valde bonus

(a) Apud Am. Er. et Lov. *de Paganis*, quibus perperam suffragantur aliquot Mss.

alors ni ce vieillard, ni le plus cher de mes amis, Nébridius, sage et prudent jeune homme qui se moquait de toutes ces vaines prédictions, ne purent me persuader de renoncer à ces chimères : car j'avais plus de foi dans l'autorité des auteurs qui en ont écrit, et je n'avais pas encore trouvé d'argument certain tel que je le cherchais, pour être pleinement convaincu que quand la vérité se trouvait dans leurs réponses, c'était par un pur effet du hasard, et non point d'après des calculs tirés de l'inspection des astres.

CHAPITRE IV.

Il raconte la maladie et le baptême d'un de ses amis qu'il avait entraîné dans ses erreurs. Douleur immodérée qu'il ressent de sa mort.

7. A l'époque où j'avais commencé à donner des leçons dans ma ville natale, j'avais trouvé un ami que la communauté d'études m'avait rendu bien cher ; il était du même âge que moi, et comme moi, dans la fleur de sa jeunesse. Enfants nous avions grandi ensemble, nous avions fréquenté les mêmes écoles, et partagé les mêmes jeux. Mais il ne m'était pas alors aussi cher qu'il me le fut depuis, quoique alors même notre amitié ne fût pas la véritable, puisqu'il n'y a de vraie amitié que celle que vous cimentez entre ceux qui vous sont unis par les liens de cette « charité répandue dans nos cœurs par l'Esprit saint qui nous a été donné. » (*Rom.*, v, 5.) Toutefois la nôtre était bien douce, fondée qu'elle était sur la vivacité des mêmes inclinations, car je l'avais aussi détourné des sentiers de la vraie foi, dont son enfance avait été nourrie mais d'une manière imparfaite et superficielle, pour l'entraîner dans ces rêveries funestes et superstitieuses, qui faisaient verser tant de larmes à ma mère. Désormais il s'égarait avec moi dans les mêmes sentiers de l'erreur, cet homme sans lequel mon âme ne pouvait plus vivre. Mais voilà que serrant toujours de près les pas de vos esclaves fugitifs, Dieu des vengeances et source à la fois des miséricordes, qui nous ramenez à vous par des moyens admirables, voilà, dis-je, qu'il vous plut de retirer cet homme de la vie, quand à peine j'avais joui un an des douceurs de cette amitié, douceurs qui surpassaient pour moi les plus délicieuses jouissances.

8. Quel homme pourrait seul énumérer toutes vos faveurs, dont lui seul a été l'objet? Que fîtes-vous alors, ô mon Dieu ! et combien l'abîme de vos jugements est impénétrable ! En effet, atteint d'une forte fièvre, mon ami demeura longtemps sans connaissance, baigné d'une sueur mortelle. Et comme on désespérait de ses jours, on le baptisa à son insu, et sans que je

et valde cautus, irridens totum illud divinationis genus, persuadere mihi potuerunt ut hæc abjicerem, quoniam me amplius ipsorum auctorum movebat auctoritas ; et nullum certum quale quærebam documentum adhuc inveneram, quo mihi sine ambiguitate appareret, quæ ab eis consultis vera dicerentur, forte vel sorte, non arte inspectorum siderum dici.

CAPUT IV.

Morbum et baptismum amici narrat, quem etiam suis erroribus involuerat; eoque morte sublato, dolet gravissime.

7. In illis annis, quo primum tempore in municipio quo natus sum docere cœperam, comparaveram amicum societate studiorum nimis carum, coævum mihi et conflorentem flore adolescentiæ. Mecum puer creverat, et pariter in scholam ieramus, pariterque luseramus. Sed nondum erat sic amicus, quanquam ne tunc quidem sicuti est vera amicitia ; quia non est vera, nisi cum eam tu adglutinas inter inhærentes tibi caritate diffusa in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis. Sed tamen dulcis erat nimis, (*a*) coacta fervore parilium studiorum. Nam et a fide vera, quam non germanitus et penitus adolescens tenebat, deflexeram ego eum in superstitiosas fabellas et perniciosas, propter quas plangebat me mater. Mecum jam errabat in animo homo ille, et non poterat anima mea sine illo. Et ecce tu imminens dorso fugitivorum tuorum, Deus ultionum et fons misericordiarum (*b*) simul, qui convertis nos ad te miris modis, ecce abstulisti hominem de hac vita, cum vix explevisset annum in amicitia mea, suavi mihi super omnes suavitates illius vitæ meæ.

8. Quis laudes tuas enumerat unus in se uno quas expertus est ? Quid tunc fecisti, Deus meus, et quam investigabilis abyssus judiciorum tuorum ? Cum enim laboraret ille febribus, jacuit diu sine sensu in sudore lethali. Et cum desperaretur, baptizatus est nesciens, me non curante, et præsumente id retinere

(*a*) Sic Mss. plures, et melius nostra opinione dicitur *coacta*, id est coagmentata amicitia, quam *cocta*, licet hanc vocem Lovanienses prætulerint. — (*b*) In Editis Am. Er. et Lov. *Simulque convertens.* Paulo post apud Lov. legere est, *super omnes civitates*, pro *suavitates*.

m'en misse en peine, persuadé que les cérémonies faites sur son corps insensible n'effaceraient pas dans son âme les impressions qu'il avait reçues de moi. Il en fut bien autrement : il se trouva soulagé et presque guéri. Aussitôt que je pus lui parler (ce qui me fut possible aussitôt qu'il put parler lui-même, car je ne le quittais pas, et nous ne pouvions nous passer l'un de l'autre), j'essayai de tourner en ridicule, espérant qu'il le ferait avec moi, ce baptême qu'il avait reçu dans un moment où il n'avait ni connaissance, ni sentiment, et que depuis il savait avoir reçu. Mais il eut horreur de moi, comme d'un ennemi; et avec une liberté qui me surprit d'autant plus que je m'y attendais moins, il me déclara que si je voulais être son ami, je devais cesser de lui tenir un pareil langage. Stupéfait, et déconcerté d'une telle réponse, je contins tous les mouvements de mon cœur, me proposant d'attendre le rétablissement de sa santé et de ses forces pour engager la discussion que je voulais avoir avec lui. Mais il fut enlevé à ma folle affection, et accueilli dans votre sein, pour y faire un jour ma propre consolation : peu de jours après, en mon absence, il fut repris par la fièvre et mourut.

9. La douleur de cette perte couvrit mon cœur de ténèbres. Je ne voyais de toutes parts que l'image de la mort, la patrie m'était un supplice, et la maison paternelle un incroyable tourment. Tout ce que j'avais partagé avec lui, me devenait, lui absent, une indicible affliction. Mes yeux le cherchaient partout, et ne le trouvaient nulle part. Tout m'était en horreur, parce qu'il n'y était pas et que rien ne pouvait plus me dire : « Le voici, il va venir! » comme pendant sa vie, quand il était loin de moi. J'étais devenu pour moi-même un problème insoluble ; je demandais à mon âme pourquoi elle était triste et me troublait si fort; et elle n'avait rien à me répondre. Si je lui disais : « Espère en Dieu, » (*Ps.* XLI) elle résistait avec raison. Car cet homme tant aimé qu'elle avait perdu était pour moi quelque chose de plus réel et de meilleur que ce fantôme en qui je lui commandais d'espérer. Les larmes seules avaient pour moi des douceurs, et pouvaient remplacer pour mon cœur les délices de mon amitié.

CHAPITRE V.

Pourquoi les larmes sont-elles si douces aux malheureux.

10. Maintenant, Seigneur, que ces maux sont passés, et que le temps a cicatrisé ma blessure, puis-je apprendre de vous, qui êtes la vérité même, et votre bouche daignera-t-elle dire à l'oreille de mon cœur, pourquoi les malheureux trouvent tant de douceur à répandre des larmes? Bien que présent partout, auriez-vous rejeté

potius animam ejus quod a me acceperat, non quod in nescientis corpore fiebat. Longe autem aliter erat; nam recreatus est et salvus factus. Statimque ut primum cum eo loqui potui (potui autem mox ut ille potuit, quando non discedebam, et nimis pendebamus ex invicem), tentavi apud illum irridere, tanquam et illo irrisuro mecum baptismum quem acceperat mente atque sensu absentissimus, sed tamen jam se accepisse didicerat. At ille ita me exhorruit ut inimicum, admonuitque mirabili et repentina libertate, ut si amicus esse vellem, talia sibi dicere desinerem. Ego autem stupefactus atque turbatus, distuli omnes motus meos, ut convalesceret prius, essetque idoneus viribus valetudinis cum quo agere possem quod vellem. Sed ille abreptus dementiæ meæ ut apud te servaretur consolationi meæ, post paucos dies, me absente repetitur febribus et defungitur.

9. Quo dolore contenebratum est cor meum; et quidquid aspiciebam, mors erat. Et erat mihi patria supplicium, et paterna domus mira infelicitas; et quidquid cum illo communicaveram, sine illo in cruciatum immanem verterat. Expetebant eum undique oculi mei, et non dabatur mihi; et oderam omnia, quia non haberent eum, nec mihi jam dicere poterant : Ecce veniet, sicut cum viveret quando absens erat. Factus eram ipse mihi magna quæstio, et interrogabam animam meam quare tristis esset, et quare conturbaret me valde; et nihil noverat respondere mihi. Et si dicebam : Spera in Deum, juste non obtemperabat; quia verior erat et melior homo quem carissimum amiserat, quam phantasma in quod sperare jubebatur. Solus fletus erat dulcis mihi et successerat amico meo in deliciis animi mei.

CAPUT V.

Cur fletus dulcis miseris.

10. Et nunc, Domine, jam illa transierunt, et tempore lenitum est vulnus meum. Possumne audire abs te qui veritas es, et admovere aurem cordis mei ori tuo, ut dicas mihi cur fletus dulcis sit miseris? An

loin de vous notre misère ? N'êtes-vous pas immuable en vous-même, tandis que nous sommes ballotés par les vissicitudes de la vie ? Et cependant, si nous n'élevions nos plaintes jusqu'à vos oreilles, quelle espérance nous resterait-il dans notre malheur ? D'où vient donc que nous trouvons tant de douceur à cueillir ces fruits des amertumes de la vie, à pleurer et à gémir, à soupirer et à nous plaindre ? Est-ce parce qu'il nous est doux d'espérer que vous nous entendrez ? Oui, sans doute, quand nous prions, parce que nos larmes ont alors le désir d'arriver jusqu'à vous. Mais qu'y avait-il de semblable dans la douleur de cette perte, dans cette affliction où j'étais alors enseveli ? Car je n'espérais pas le voir revivre, et mes larmes ne le redemandaient point ; je gémissais et je pleurais, parce que j'étais malheureux, et que j'avais perdu ce qui faisait ma joie. Serait-ce donc que les larmes, si amères par elles-mêmes, nous deviendraient douces par suite du dégoût et de l'aversion que nous éprouvons alors pour les objets que nous avons le plus aimés ?

CHAPITRE VI.

Violence de la douleur où le plongea la mort de son ami.

11. Mais à quoi bon toutes ces paroles ? Ce n'est plus le temps aujourd'hui de soulever des questions, mais de vous confesser mes misères. J'étais malheureux, comme l'est tout cœur enchaîné de l'amour des choses mortelles. Il est déchiré, quand il vient à les perdre, et il sent alors la misère où il était plongé, même avant de les avoir perdues. Voilà l'état où j'étais alors : je versais des larmes amères, et je trouvais le repos dans mon amertume. Telle était ma misère, et cette vie malheureuse m'était encore plus chère que mon ami. Sans doute, j'aurais voulu la changer, mais j'aurais été plus triste de la perdre que de l'avoir perdu lui-même. Et je ne sais si j'eusse voulu la donner, même pour lui ; comme on le dit, si ce n'est une fable d'Oreste et de Pylade, qui voulaient mourir l'un pour l'autre, ou du moins tous les deux à la fois, parce que vivre l'un sans l'autre leur paraissait pire que la mort. Mais je ne sais quel sentiment bien différent s'élevait en moi : j'éprouvais comme un dégoût profond de la vie, et je craignais de mourir. Je crois que plus j'aimais mon ami, plus je haïssais et redoutais comme le plus implacable des ennemis, la mort qui me l'avait enlevé : je pensais même qu'ayant pu me le ravir, elle allait en un moment moissonner tous les hommes. Oui, voilà tel que j'étais, je m'en souviens. Voilà mon cœur, ô mon Dieu ! voyez si mes souvenirs sont fidèles, ô vous ! mon espérance, qui m'avez purifié des souillures de semblables affections, élevez mes yeux jusqu'à vous,

tu, quamvis ubique adsis, longe abjecisti a te miseriam nostram? Et tu in te manes : nos autem in experimentis volvimur. Et tamen nisi ad aures tuas ploraremus, nihil residui de spe nostra fieret. Unde igitur suavis fructus de amaritudine vitæ carpitur, gemere et flere et suspirare et conqueri? An hoc (*a*) ibi dulce est quod speramus exaudire te? Recte istud in precibus, quia desiderium perveniendi habent. Numquid in dolore amissæ rei et luctu quo tunc operiebar? Neque enim sperabam reviviscere illum, aut hoc petebam lacrymis, sed tantum dolebam et flebam. Miser enim eram, et amiseram gaudium meum. An et fletus res amara est, et præ fastidio rerum quibus prius fruebamur, et tunc dum ab eis abhorremus, delectat?

CAPUT VI.

Quantus ex amici morte dolor.

11. Quid autem ista loquor? Non enim tempus quærendi nunc est, sed confitendi tibi. Miser eram, et miser est omnis animus vinctus amicitia rerum mortalium, et dilaniatur cum eas amittit, et tunc sentit miseriam qua miser est et antequam amittat eas. Sic ego eram illo tempore, et flebam amarissime, et requiescebam in amaritudine. Ita miser eram, et habebam cariorem illo amico meo vitam ipsam miseram. Nam quamvis eam mutare vellem, nollem tamen amittere magis quam illum. Et nescio an vellem vel pro illo, sicut de Oreste et Pylade traditur, si non fingitur, qui vellent pro invicem vel simul mori, quia morte pejus eis erat non simul vivere. Sed in me nescio quis affectus nimis huic contrarius ortus erat; et tædium vivendi erat in me gravissimum, et moriendi metus. Credo quo magis illum amabam eo magis mortem quæ mihi eum abstulerat tanquam atrocissimam inimicam oderam et timebam; et eam repente consumpturam omnes homines putabam, quia illum potuit. Sic eram omnino, memini. Ecce cor meum, Deus meus : ecce intus vide

(*a*) Am. Er. et Lov. *An hoc tibi.*

et « retirez mes pieds de ces filets. » (*Ps.* XXIV.) Je m'étonnais en effet de voir vivre les autres hommes, après avoir vu mourir celui que j'avais aimé comme s'il n'eût jamais dû mourir : et je m'étonnais encore plus de vivre après qu'il était mort, moi qui étais un autre lui-même. Il avait bien raison celui qui appelait son ami : « La moitié de mon âme. » (HORACE, *Odes*, liv. I, III.) Oui, j'ai senti que mon âme et la sienne, ne formaient qu'une âme en deux corps différents; j'avais la vie en horreur, parce que je ne voulais pas vivre, privé de la moitié de moi-même : peut-être aussi craignais-je de mourir, de peur de faire mourir avec moi tout entier celui que j'avais tant aimé (1).

CHAPITRE VII.

La vivacité de sa douleur lui fait quitter Thagaste pour retourner à Carthage.

12. O folie qui ne sait pas aimer les hommes comme on doit aimer des êtres périssables! Que l'homme est insensé de supporter si impatiemment, comme je faisais alors, les épreuves de la nature humaine! Aussi je me tourmentais, je soupirais, je pleurais; mon cœur était troublé; pour lui plus de repos, plus de résolution. Mon âme déchirée et ensanglantée ne voulait plus se laisser porter par moi, et je ne savais comment me décharger de ce fardeau. Le charme des bois, les jeux et les chants, les parfums les plus exquis, les splendides banquets, les plaisirs de la table et les charmes de la volupté, la lecture et la poésie, rien ne pouvait lui plaire. Tout lui était en horreur, jusqu'à la lumière du jour, et tout ce qui n'était pas ce que j'avais aimé m'était insupportable et odieux, excepté les gémissements et les larmes en qui seuls je trouvais quelque repos. Quand parfois mon âme cherchait à s'y soustraire, je tombais écrasé sous le poids de ma misère, qu'il appartenait à vous seul de soulager et de guérir, je le savais; mais je n'en avais ni la volonté ni la force, d'autant plus que vous n'étiez pour moi, lorsque je pensais à vous, rien d'arrêté ni de certain. Car ce que je me représentais n'était pas vous, mais un vain fantôme, et mon erreur était mon Dieu. Si j'essayais d'y appuyer mon âme, pour qu'elle y trouvât le repos, elle chancelait dans le vide, retombait de nouveau sur moi, et je devenais à moi-même une demeure funeste dont je ne pouvais ni m'accommoder ni sortir. En effet, où mon cœur eût-il cherché un refuge contre mon cœur? où me serais-je enfui loin de moi-même? en quel lieu ne me serais-je pas retrouvé? Cependant je quittai ma patrie, car mes yeux le

(1) II *Retract.*, ch. VI, saint Augustin y condamne, comme une déclamation frivole, ce qu'il dit ici.

quia memini, spes mea qui me mundas a talium affectionum immunditia dirigens oculos meos ad te, et evellens de laqueo pedes meos. Mirabar enim cæteros mortales vivere, quia ille quem quasi non moriturum dilexeram mortuus erat, et me magis quia illi alter eram, vivere illo mortuo mirabar. Bene quidam dixit de amico suo : dimidium animæ meæ. Nam ego sensi animam meam et animam illius unam fuisse animam in duobus corporibus; et ideo mihi horrori erat vita, quia nolebam dimidius vivere, et ideo forte mori metuebam, ne totus ille moreretur quem multum amaveram.

CAPUT VII.

Impatientia doloris mutat locum.

12. O dementiam nescientem diligere homines humaniter! o stultum hominem immoderate humana patientem, quod ego tunc eram! Itaque æstuabam, suspirabam, flebam, turbabar; nec requies erat, nec consilium. Portabam enim conscissam et cruentam animam meam impatientem a me portari, et ubi eam ponerem non inveniebam. Non in amœnis nemoribus : non in ludis atque cantibus : nec in suaveolentibus locis : nec in conviviis apparatis : neque in voluptate cubilis et lecti : non denique in libris atque carminibus acquiescebat. Horrebant omnia, et ipsa lux; et quidquid non erat quod ille erat, improbum et odiosum erat, præter gemitum et lacrymas: Nam in eis solis aliquantula requies. Ubi autem inde auferebatur anima mea, onerabat me grandis sarcina miseriæ. (*a*) Ad te, Domine, levanda erat et curanda, sciebam; sed nec volebam, nec valebam, eo magis quia non mihi eras aliquid solidum et firmum, cum de te cogitabam. Non enim tu eras, sed vanum phantasma et error meus, erat Deus meus. Si conabar eam ibi ponere ut requiesceret, per inane labebatur, et iterum ruebat super me, et ego mihi remanseram infelix locus, ubi nec esse possem, nec inde recedere. Quo enim cor meum fugeret a corde meo? quo a me ipso fugerem? quo me non sequerer? Et tamen fugi de patria. Minus enim eum quærebant oculi mei, ubi

(*a*) Ita magno consensu Mss. Editi vero, habent, *quæ a te.*

cherchaient moins où je n'étais pas accoutumé de le voir, et de Tagaste je vins à Carthage.

CHAPITRE VIII.

Le temps et les discours de ses amis adoucissent l'amertume de sa douleur.

13. Le temps a une véritable puissance, et ce n'est point en vain que dans son cours il présente à nos sens des objets nouveaux; il produit dans notre âme de merveilleuses impressions. Les jours se succédaient les uns aux autres, et dans cette continuelle succession, ils m'apportaient d'autres images, d'autres souvenirs, et peu à peu réveillaient des impressions semblables à mes anciennes joies. Devant ces impressions ma douleur se dissipait pour faire place, non point à de nouvelles douleurs, il est vrai, mais à d'autres causes d'afflictions. Car pourquoi l'amertume avait-elle pénétré si facilement jusqu'au plus intime de mon être? Ah! c'est parce que j'avais répandu mon âme sur un sable mouvant, en aimant un mortel comme s'il n'eût jamais dû mourir? Or, ce qui contribuait le plus à me soulager et à me guérir, c'étaient les consolations que je trouvais dans le commerce d'autres amis qui aimaient avec moi ce que j'aimais, au lieu de vous, ô Seigneur! Fable monstrueuse, long mensonge, dont l'attrait adultère corrompait nos âmes, échauffées qu'elles étaient par l'ardeur de nos entretiens. Mais si l'un de mes amis venait à mourir, ces fictions ne laissaient pas de vivre. Il y avait dans ces liaisons d'autres charmes qui m'attachaient plus encore, c'était de converser, de rire ensemble, et de nous rendre tour à tour de bienveillants services, de faire en commun d'agréables lectures, de badiner et de plaisanter honnêtement; de nous disputer parfois, mais sans colère, comme on le fait avec soi-même, et d'assaisonner ainsi par de rares contestations le plaisir d'être ordinairement d'accord; de s'instruire les uns les autres, de désirer avec impatience nos amis absents, de goûter la joie de leur retour : c'était de voir enfin, par tous ces témoignages d'une amitié réciproque, venant du cœur et s'exprimant par le visage, par la voix, par les yeux et par mille autres signes pleins de charmes, s'allumer entre nous comme un foyer qui opérait la fusion de nos âmes, et de plusieurs n'en faisaient qu'une.

CHAPITRE IX.

Des amitiés humaines. — Bonheur de celui qui aime en Dieu.

14. Voilà ce que nous aimons dans nos amis, et ce qu'il est si naturel d'aimer, que la conscience humaine se croit coupable de ne point aimer celui qui répond à notre affection, ou de ne point payer de retour celui qui nous aime le premier :

videre non solebant; atque a Thagastensi oppido veni Carthaginem.

CAPUT VIII.

Tempus et amicorum colloquia dolori medentur.

13. Non vacant tempora, nec otiose volvuntur per sensus nostros : faciunt in animo mira opera. Ecce veniebant et præteribant de die in diem, et veniendo et prætereundo inserebant mihi species alias et alias memorias, et paulatim resarciebant me pristinis generibus delectationum, quibus cedebat dolor meus ille; sed succedebant non quidem dolores alii, causæ tamen aliorum dolorum. Nam unde me facillime et in intima dolor ille penetraverat, nisi quia fuderam in arenam animam meam, diligendo moriturum ac si non moriturum? Maxime quippe me reparabant atque recreabant aliorum amicorum solatia, cum quibus amabam quod pro te amabam : et hoc erat ingens fabula et longum mendacium, cujus adulterina confricatione corrumpebatur mens nostra pruriens in auribus. Sed illa mihi fabula non moriebatur, si quis amicorum meorum moreretur. Alia erant quæ in eis amplius capiebant animum, colloqui et corridere, et vicissim benevole obsequi, simul legere libros dulciloquos, simul nugari, et simul honestari, dissentire interdum sine odio, tanquam ipse homo secum, atque ipsa rarissima dissensione condire consensiones plurimas; docere aliquid invicem, aut discere ab invicem : desiderare absentes cum molestia, suscipere venientes cum lætitia. His atque hujusmodi signis, a corde amantium et redamantium procedentibus per os, per linguam, per oculos, et mille motus gratissimos quasi fomitibus conflare animos, et ex pluribus unum facere.

CAPUT IX.

De humana amicitia. — Beatus qui amat in Deo.

14. Hoc est quod diligitur in amicis, et sic diligitur, ut rea sibi sit humana conscientia, si non amaverit redamantem, aut si amantem non redamaverit, nihil

du reste, elle ne réclame de lui que des témoignages extérieurs de bienveillance. De là ce deuil, à la mort d'un ami; de là les ténèbres de la douleur, le cœur plongé dans une mer d'amertume qui succède aux douces jouissances, et la perte de ceux qui meurent devenant la mort de ceux qui survivent. Heureux celui qui vous aime, qui aime son ami en vous et son ennemi pour l'amour de vous! Car on ne perd aucun être cher quand on l'aime en celui qu'on ne saurait perdre. Et quel est-il, sinon notre Dieu, Dieu qui a fait le ciel et la terre, et qui les remplit, parce que c'est en les remplissant qu'il les a faits? Personne ne vous perd que celui qui vous abandonne, et celui qui vous abandonne, où va-t-il, où peut-il se réfugier, sinon du sein de votre amour dans les foudres de votre colère? Où peut-il échapper au châtiment que lui réserve votre loi, puisque votre loi est la vérité, et que la vérité c'est vous-même?

CHAPITRE X.

Fragilité des créatures; l'âme ne peut trouver son repos en elles.

15. Dieu des vertus, tournez-vous vers nous, et montrez-nous votre visage, et nous serons sauvés. » (*Ps.* LXXIX.) Car de quelque côté que se tourne l'âme de l'homme, c'est à la douleur qu'elle se cloue, lorsqu'elle veut s'attacher à d'autres objets qu'à vous, quelle que soit la beauté de ces objets qu'elle poursuit hors de vous et d'elle-même. Cependant ces beautés qui naissent et meurent ne seraient rien si elles ne venaient de vous; en naissant, elles commencent d'être; elles croissent pour compléter leur existence; arrivées à leur perfection elles vieillissent et meurent; et si toutes ne vieillissent pas, toutes meurent. Ainsi, lorsqu'elles naissent et s'avancent dans la vie, la vitesse même avec laquelle on les voit s'avancer vers la perfection de leur être, ne fait que les précipiter avec plus de rapidité vers le néant : telle est la condition de leur existence. Voilà ce que vous leur avez donné, parce qu'elles ne sont que des parties de la nature qui n'existent point toutes à la fois, mais qui disparaissant et se succédant tour à tour, forment ce tout dont elles sont les éléments. C'est ainsi que nos discours se forment de la succession des signes et des sons, car jamais ils ne seraient complets dans toutes leurs parties si chaque parole ne disparaissait après avoir exprimé ce qui lui est propre, pour céder la place à une autre. Que mon âme vous loue de toutes ces merveilles, ô mon Dieu, vous leur créateur, mais qu'elle ne s'y attache point par les liens d'un amour sensuel. Elles vont toujours où elles allaient, vers le néant, et elles laissent dans l'âme des désirs pernicieux qui la déchirent; car celle-ci veut être, et elle aime à se reposer

quærens ex ejus corpore præter indicia benevolentiæ. Hinc ille luctus si quis moriatur, et tenebræ dolorum, et versa dulcedine in amaritudinem cor madidum, et ex amissa vita morientium mors viventium. Beatus qui amat te; et amicum in te; et inimicum propter te. Solus enim nullum carum amittit, cui omnes in illo cari sunt qui non amittitur. Et quis est iste nisi Deus noster, Deus qui fecit cœlum et terram, et implet ea, quia implendo ea facit ea? Te nemo amittit, nisi qui dimittit : et qui dimittit quo it aut quo fugit, nisi a te placido ad te iratum? nam ubi non invenit legem tuam in pœna sua? Et lex tua veritas, et veritas tu.

CAPUT X.

Labiles creaturæ, nec in eis potest anima requiescere.

15. Deus virtutum converte nos, et ostende faciem tuam et salvi erimus. Nam quoquo versum se verterit anima hominis, ad dolores figitur, alibi præterquam in te : tametsi figitur in pulchris extra te et extra se. Quæ tamen nulla essent nisi essent abs te, quæ oriuntur et occidunt, et oriendo quasi esse incipiunt, et crescunt ut perficiantur, et perfecta senescunt et intereunt : et (*a*) non omnia senescunt, et omnia intereunt. Ergo cum oriuntur et tendunt esse, quo magis celeriter crescunt ut sint, eo magis festinant ut non sint, sic est modus eorum. Tantum dedisti eis, quia partes sunt rerum, quæ non sunt omnes simul; sed decedendo ac succedendo agunt omnes universum, cujus partes sunt. Ecce sic peragitur et sermo noster per signa sonantia. Non enim erit totus sermo, si unum verbum non decedat cum sonuerit partes suas, ut succedat aliud. Laudet te ex illis anima mea, Deus creator omnium, sed non in eis infigatur glutine amoris per sensus corporis. Eunt enim quo (*b*) ibant ut non sint, et conscindunt eam desideriis pestilentiosis : quoniam ipsa esse vult, et requiescere amat in eis quæ amat. In illis autem non est, ubi : quia non stant fugiunt, et quis ea sequitur

(*a*) Sequimur Mss. In editis porro sublata negatione legitur, *etenim omnia senescunt*. — (*b*) Mss. tres : *Eunt enim quo? ut non sint.*

dans les objets de son affection. Mais elle ne peut trouver en eux de lieu de repos; instables de leur nature, ils fuient; et qui pourrait les suivre avec les sens de la chair? Qui pourrait les saisir, même lorsqu'ils sont près de nous? Les sens de la chair sont pesants, parce qu'ils sont les sens de la chair, et que telle est leur nature. Ils suffisent à leur destination, mais ils sont impuissants à retenir ces objets qui courent rapidement du point de départ qui leur a été fixé jusqu'à celui qui termine leur durée; car votre parole qui les a créés leur a dit : « Vous partirez d'ici, et vous irez jusque-là. »

CHAPITRE XI.

Les créatures changent, Dieu seul est immuable.

16. Garde-toi d'être vaine, ô mon âme, et de t'endurcir l'oreille du cœur au milieu du tumulte de tes vanités. Toi aussi, écoute; le Verbe lui-même te crie de revenir; en lui se trouve le lieu d'un repos que rien ne peut troubler, où l'amour n'est pas abandonné, si lui-même reste fidèle. Vois, ces objets passent pour faire place à d'autres; et de tous ces éléments se forme ainsi le monde des créatures inférieures. Mais moi, est-ce que je passe? dit le Verbe de Dieu. Fixe donc ici ta demeure; place ici tout ce que tu possèdes, ô mon âme, fatiguée que tu es de tant de déceptions! Confie à la vérité tout ce qui te vient de la vérité, et tu ne perdras rien; ta beauté flétrie reprendra son premier éclat, tes langueurs seront guéries, ton inconstance s'affermira, se renouvellera, se fixera en toi-même; tes pensées frivoles ne te porteront plus au lieu où elles descendent, mais elles se relèveront avec toi vers Dieu, et participeront à l'éternité et à l'immutabilité de sa nature.

17. Ame malheureuse, pourquoi suivre l'impulsion de ta chair? C'est à elle, au contraire, de changer de voie pour te suivre. Ce que tu sens par elle ne forme que les parties d'un tout dont tu ignores l'ensemble, et cependant tu t'y complais. Mais si les sens de ta chair étaient capables de comprendre ce tout, si eux-mêmes n'avaient pas été réduits, pour ton châtiment, aux justes bornes d'une compréhension partielle, tu voudrais voir passer à la fois tout ce qui existe dans le présent, pour que la vue de l'ensemble vînt redoubler tes jouissances. En effet, c'est par l'organe de ces mêmes sens charnels que tu entends ma parole, et certes tu ne désires pas que les syllabes s'arrêtent, mais au contraire qu'elles passent rapidement, afin que d'autres arrivent pour compléter ma pensée. Il en est de même de toutes les choses qui servent à former un tout, mais qui ne se rencontrent pas toutes ensemble : leur tout aurait plus de charmes que la partie s'il pouvait être embrassé par les sens; mais qu'il est bien au-dessus de toutes ces

sensu carnis, aut quis ea comprehendit, vel cum præsto sunt? Tardus est enim sensus carnis, quoniam sensus carnis est, et ipse est modus ejus. Sufficit ad aliud ad quod factus est : ad illud autem non sufficit ut teneat transcurrentia ab initio debito usque ad finem debitum. In verbo enim tuo per quod creantur, ibi audiunt : Hinc et hucusque.

CAPUT XI.

Omnia creata sunt instabilia, solus Deus stabilis.

16. Noli esse vana anima mea, et obsurdescere in aure cordis, tumultu vanitatis tuæ. Audi et tu : Verbum ipsum clamat ut redeas; et ibi est locus quietis imperturbabilis, ubi non deseritur amor, si ipse non deserat. Ecce illa discedunt ut alia succedant, et omnibus suis partibus constet infima universitas. Numquid ego aliquo discedo, ait verbum Dei? Ibi fige mansionem tuam : ibi commenda quidquid inde habes anima mea, saltem fatigata fallaciis. Veritati commenda quidquid tibi est a veritate, et non perdes aliquid, et reflorescent putria tua, et sanabuntur omnes languores tui, et fluxa tua reformabuntur, et renovabuntur, et constringentur ad te; et non te deponent quo descendunt : sed stabunt tecum; et permanebunt ad semper stantem ac permanentem Deum.

17. Ut quid perversa sequeris carnem tuam? Ipsa te sequatur conversa. Quidquid per illam sentis in parte est; et ignoras totum cujus hæ partes sunt; et delectant te tamen. Sed si ad totum comprehendendum esset idoneus sensus carnis tuæ, ac non et ipse in parte universi accepisset pro pœna tua justum modum, velles ut transiret quidquid exsistit in præsentia, ut magis tibi omnia placerent. Nam et quod loquimur per eumdem sensum carnis audis; et non vis utique stare syllabas, sed transvolare ut aliæ veniant, et totum audias. Ita semper omnia quibus unum aliquid constat, et non simul sunt omnia ea quibus constat, plus delectant omnia quam singula, si possint sentiri omnia. Sed longe his melior qui fecit omnia, et ipse est Deus noster, et non discedit,

choses, celui qui les a faites, c'est-à-dire notre Dieu, il ne passe pas, parce que rien ne peut lui succéder. Si donc tu es touché de la beauté des corps, loue Dieu de les avoir créés et reporte ton amour vers leur Créateur, dans la crainte de lui déplaire en t'arrêtant à ce qu'ils ont d'aimable.

CHAPITRE XII.

L'amour n'est pas blâmable, pourvu que nous aimions en Dieu les objets que nous aimons.

18. Si ce sont les âmes qui te plaisent, aime-les en Dieu : car, elles aussi sont sujettes au changement; en lui seul elles sont fixes et immuables, sans lui elles passeraient et retomberaient dans le néant. Aime-les donc en Dieu, entraîne avec toi vers lui celles que tu pourras gagner, et dis-leur : Aimons-le, aimons-le. C'est lui qui a fait toutes ces choses, et il n'est pas loin, car il ne s'est pas retiré de ses créatures après les avoir faites; mais c'est en lui, comme de lui qu'elles reçoivent leur existence. Voyez, il est là où se fait sentir l'amour de la vérité : il est au fond du cœur, mais le cœur s'est égaré loin de lui. Revenez à votre cœur, prévaricateurs que vous êtes, et attachez-vous à celui qui vous a faits : appuyez-vous sur lui, et vous serez inébranlables; reposez-vous en lui, et vous serez en paix. Où courez-vous à travers les écueils? Où allez-vous? Le bien que vous aimez vient de lui, mais ce n'est un bien véritable et suave que si vous le rapportez à Dieu, il sera plein d'une juste amertume, si vous abandonnez Dieu pour aimer sans raison ce qui vient de lui. Pourquoi vous obstiner à parcourir ces sentiers rudes et semés de fatigues? Le repos n'est pas où vous le cherchez : cherchez ce que vous cherchez, mais il n'est pas où vous cherchez. Vous cherchez la vie heureuse dans la région de la mort; elle n'est pas là. Comment, en effet, la vie heureuse serait-elle où n'est pas même la vie?

19. Celui qui est notre vie est descendu sur cette terre; il a souffert notre mort, et il l'a fait mourir par l'abondance de sa vie. Sa voix a retenti comme un tonnerre pour nous avertir de revenir à lui dans cette demeure secrète d'où il est descendu vers nous; dans ce premier sein virginal où il a épousé la nature humaine et revêtu notre chair mortelle pour lui donner l'immortalité; c'est de là que, « semblable à un époux sortant de la couche nuptiale, il s'est élancé comme un géant pour parcourir rapidement sa carrière. » (*Ps.* XVIII.) Il ne s'est point arrêté, mais n'a cessé de courir et de nous crier par ses paroles, par ses actions, par sa mort, par sa vie, par sa descente aux enfers, par son ascension, de revenir à lui. Puis il s'est dérobé à nos regards pour que nous rentrions dans nos cœurs et que nous puissions l'y trouver : car il s'en est allé et pourtant il est ici. Il n'a pas

quia nec succeditur ei. Si placent corpora, Deum ex illis lauda, et in artificem eorum retorque amorem; ne in his quæ tibi placent, tu displiceas.

CAPUT XII.

Amor non improbatur, modo in his quæ placent, amemus Deum.

18. Si placent animæ, in Deo amentur : quia et ipsæ mutabiles sunt, et in illo fixæ stabiliuntur; alioquin irent et perirent. In illo ergo amentur : et rape ad eum tecum quas potes, et dic eis : Hunc amemus, hunc amemus : ipse fecit hæc, et non est longe. Non enim fecit atque abiit, sed ex illo in illo sunt. Ecce (*a*) ubi est, ubi sapit veritas. Intimus cordi est; sed cor erravit ab eo. Redite prævaricatores ad cor, et inhærete illi qui fecit vos. State cum eo, et stabitis. Requiescite in eo, et quieti eritis. Quo itis in aspera? quo itis? Bonum quod amatis ab illo est; sed quantum est ad illum, bonum est et suave; sed amarum erit juste, quia injuste amatur deserto illo, quidquid ab illo est. Quo vobis adhuc et adhuc ambulare vias difficiles et laboriosas? Non est requies ubi quæritis eam. Quærite quod quæritis : sed ibi non est ubi quæritis. Beatam vitam quæritis in regione mortis : non est illic. Quomodo enim beata vita, ubi nec vita?

19. Et descendit huc ipsa vita nostra, et tulit mortem nostram, et occidit eam de abundantia vitæ suæ, et tonuit clamans, ut redeamus hinc ad eum in illud secretum unde processit ad nos, in ipsum primum virginalem uterum, ubi ei nupsit humana creatura, caro mortalis, ne esset semper mortalis; et inde velut sponsus procedens de thalamo suo, exsultavit ut gigas ad currendam viam. Non enim tardavit; sed cucurrit, clamans dictis, factis, morte, vita, descensu, ascensu, clamans ut redeamus ad eum. Et discessit ab oculis, ut redeamus ad cor, et inveniamus eum. Abscessit enim, et ecce hic est. Noluit nobiscum diu esse, et non reliquit nos. Illuc enim abscessit, unde nunquam recessit, quia mundus per eum factus est;

(*a*) In codice Sorbonico : *Ecce ibi est.*

voulu rester longtemps au milieu de nous, mais il ne nous a pas abandonnés. Il s'est retiré dans le séjour d'où il n'est jamais sorti, puisque le monde est son ouvrage; et « il était dans ce monde; » (*Jean*, I, 10) « et il est venu dans ce monde pour sauver les pécheurs. » (I *Tim.*, I, 15.) C'est à lui que mon âme confesse ses fautes, afin qu'il la guérisse, parce que c'est contre lui qu'elle a péché. « Jusques à quand, enfants des hommes, aurez-vous le cœur appesanti? » (*Ps.* IV.) Eh quoi! la vie est descendue vers vous, et vous ne voulez pas monter vers elle et vivre? Mais où monterez-vous, puisque vous êtes en haut, « et que vous avez ouvert votre bouche contre le ciel? » (*Ps.* LXXII.) Descendez pour monter, et pour monter jusqu'à Dieu : car vous êtes tombés en montant contre lui. Dis-leur cela, ô mon âme, afin qu'ils pleurent dans cette vallée de larmes et emporte-les ainsi avec toi vers Dieu; car tu leur parleras sous l'inspiration de son Esprit, si tes paroles sont embrasées du feu de la charité.

CHAPITRE XIII.

Quelle est la source du véritable amour.

20. J'ignorais alors ces vérités; aussi, j'aimais les beautés périssables, je marchais vers l'abîme, et je disais à mes amis : Qu'aimons-nous, si ce n'est le beau? Qu'est-ce donc que le beau? Et qu'est-ce que la beauté? Qu'est-ce qui nous attire et nous attache dans les objets que nous aimons? Car s'ils n'avaient ni convenance ni beauté, ils ne nous attireraient point vers eux. Je remarquais et je voyais que dans les corps eux-mêmes, il faut distinguer la beauté qui résulte de l'union des parties, et la convenance, c'est-à-dire le rapport d'un membre au corps tout entier, d'une chaussure au pied, et ainsi du reste. Cette observation fit jaillir du fond de mon cœur une foule d'idées dans mon esprit, et j'écrivis deux ou trois livres je crois *du beau* et *du convenable*. Vous le savez, mon Dieu; pour moi, j'en ai perdu le souvenir, car je n'ai plus cet ouvrage; il a disparu je ne sais comment.

CHAPITRE XIV.

Livres sur le Beau *et le* Convenable, *dédiés à Hiérius. D'où était venue son estime pour cet homme qu'il ne connaissait pas.*

21. Mais quel motif m'a porté, Seigneur mon Dieu, à dédier cet ouvrage à Hiérius, orateur de la ville de Rome? Je ne l'avais jamais vu, mais je l'avais aimé sur sa brillante réputation de science et sur certaines paroles qu'on m'avait rapportées de lui et qui m'avaient plu beaucoup. Je l'aimais plus encore parce qu'il plaisait aux

et in hoc mundo erat, et venit in hunc mundum peccatores salvos facere, cui confitetur anima mea, et sanat eam, quia peccavit illi. Filii hominum usquequo graves corde? Numquid et post (*a*) descensum vitæ non vultis ascendere et vivere? Sed quo ascenditis quando in alto estis, et posuistis in cœlum os vestrum? Descendite ut ascendatis, et ascendatis ad Deum. Cecidistis enim ascendendo contra eum. Dic eis ista, ut plorent in convalle plorationis, et sic eos rape tecum ad Deum; quia de spiritu ejus hæc dicis eis, si dicis ardens igne caritatis.

CAPUT XIII.

Amor unde proveniat.

20. Hæc tunc non noveram, et amabam pulchra inferiora, et ibam in profundum, et dicebam amicis meis : num amamus aliquid nisi pulchrum? Quid est ergo pulchrum? et quid est pulchritudo? Quid est quod nos allicit et conciliat rebus quas amamus? Nisi enim esset in eis decus et species, nullo modo nos ad se moverent. Et animadvertebam et videbam in ipsis corporibus aliud esse quasi totum, et ideo pulchrum : aliud autem quod ideo deceret, quoniam apte accommodaretur alicui, sicut pars corporis ad universum suum, aut calceamentum ad pedem, et similia. Et ista consideratio scaturivit in animo meo ex intimo corde meo; et scripsi libros *de Pulchro* et *Apto*, puto duos aut tres. Tu scis Deus : nam excidit mihi. Non enim habemus eos, sed aberraverunt a nobis, nescio quomodo.

CAPUT XIV.

Libri de Apto *et* Pulchro *Hierio nuncupati. Unde hunc amaverat.*

21. Quid est autem quod me movit, Domine Deus meus, ut ad (*b*) Hierium Romanæ urbis oratorem scriberem illos libros, quem non noveram facie, sed amaveram hominem ex doctrinæ fama quæ illi clara erat, et quædam verba ejus audieram, et placuerant mihi?

(*a*) Benignianensis codex optimæ notæ, *post discessum vitæ.* — (*b*) Sic scribitur in editione Lov. et in Mss. plerisque. At in Bad. Arm. Er. Arn. et quatuor Mss. *Icherium.*

autres, et que tous le comblaient d'éloges en s'étonnant qu'un Syrien de naissance, après avoir cultivé avec succès la littérature grecque, eût pu parvenir à une science merveilleuse de la langue latine, et acquérir les connaissances les plus étendues dans les sciences philosophiques. Il suffit donc d'entendre louer un homme pour l'aimer sans le connaître? Est-ce donc que cet amour passe de la bouche de celui qui loue dans le cœur de celui qui l'écoute? Non certes; mais l'amour de l'un allume cet amour dans le cœur de l'autre. Car pour aimer celui qu'on loue devant nous, il faut que nous soyons persuadés que ces louanges partent vraiment d'un cœur sincère, c'est-à-dire que c'est l'affection elle-même qui les a dictées.

22. C'est ainsi qu'alors j'aimais les hommes en me réglant sur le jugement des hommes, et non sur le vôtre, qui ne trompe jamais, ô mon Dieu! Et cependant, pourquoi mes éloges ne ressemblaient-ils en rien à ceux qu'on donne à un habile cocher du cirque, à un chasseur de l'amphithéâtre, favori du peuple? Pourquoi étaient-ils plus sérieux, et tels enfin que j'eusse désiré les obtenir pour moi-même? Car je n'aurais pas voulu être aimé et loué comme les histrions, bien que moi-même je leur accordais ces louanges, cet amour; j'eusse préféré l'obscurité à cette célébrité et la haine même à un pareil amour; comment donc peuvent se balancer dans une même âme tant d'affections différentes et contraires? Comment aimer dans un autre ce que je déteste et que je serais au désespoir qu'on aimât en moi, bien que cet homme soit un homme comme moi? Car si l'on aime un bon cheval, sans qu'on veuille pour cela lui ressembler, quand même la chose serait possible, on ne peut pas en dire autant d'un histrion, de même nature que nous. J'aime donc dans un homme ce que j'aurais horreur d'être moi-même, tout homme que je suis. L'homme est donc un abîme impénétrable; vous tenez compte des cheveux de sa tête sans qu'il vous en échappe un seul, Seigneur! et cependant ses cheveux sont plus faciles à compter que les affections et les mouvements de son cœur.

23. Quant à ce rhéteur, il était de ceux que j'aimais et à qui j'aurais voulu ressembler : j'errais emporté par mon orgueil et balloté par tous les vents, mais secrètement gouverné par vous. Et comment ai-je appris, et pourquoi puis-je dire avec certitude devant vous que mon amour pour cet homme avait bien plutôt pour cause l'amour de ceux qui le louaient que les faits eux-mêmes qui lui attiraient ces éloges? Si, en effet, au lieu de le louer, ils l'eussent blâmé, et qu'ils eussent pris occasion de ces mêmes faits pour le censurer et le mépriser, aucun mouve-

Sed magis quia placebat aliis, et efferebant eum laudibus stupentes, quod ex homine Syro, docto prius Græcæ facundiæ, postea in Latina etiam (a) dictor mirabilis extitisset, et esset scientissimus rerum ad studium sapientiæ pertinentium, mihi placebat. Laudatur homo et amatur absens. Utrum nam ab ore laudantis intrat in cor audientis amor ille? Absit : Sed ex amante alio accenditur alius. Hinc enim amatur qui laudatur, dum non fallaci corde laudatoris prædicari creditur, id est cum amans eum laudat.

22. Sic enim tunc amabam homines ex hominum judicio; non enim ex tuo, Deus meus, in quo nemo fallitur. Sed tamen cur non sicut auriga nobilis, sicut venator studiis popularibus diffamatus; sed longe aliter et graviter, et ita quemadmodum et me laudari vellem? Non autem vellem ita laudari et amari me ut histriones, quanquam eos et ipse laudarem et amarem; sed eligens latere quam ita notus esse; et vel haberi odio quam sic amari. Ubi distribuuntur ista pondera variorum et diversorum amorum in anima una? Quid est quod amo in alio, quod rursus nisi odissem, non a me detestarer et repellerem, cum sit uterque nostrum homo? Non enim sicut equus bonus amatur ab eo qui nollet hoc esse, etiam si posset, hoc et de histrione dicendum est, qui naturæ nostræ socius est. Ergone amo in homine quod odi esse, cum sim homo? Grande profundum est ipse homo, cujus etiam capillos tu Domine numeratos habes, et non minuuntur in te : et tamen capilli ejus magis numerabiles sunt quam affectus ejus, et motus cordis ejus.

23. At ille rhetor ex eo erat genere, quem sic amabam, ut vellem me esse talem, et errabam typho, et circumferebar omni vento, et nimis occulte gubernabar abs te. Et unde scio, et unde certus confiteor tibi, quod illum in amore laudantium magis amaveram, quam in rebus ipsis de quibus laudabatur. Quia si non laudatum vituperarent eum iidem ipsi, et vituperando atque spernendo ea ipsa narrarent, non accenderer in eum et non excitarer. Et certe res non

(a) In editis, *doctor*. In duobus Mss. Lovaniensium, *dictator* corrupte scilicet pro, *dictor;* quam vocem nostrorum codicum auctoritatem restituere visum est.

ment d'estime et d'affection ne m'eût entraîné vers lui. Cependant l'homme et les choses n'eussent pas changé : les dispositions de ceux qui en auraient parlé eussent été seules différentes. Voilà où tombe l'âme faible qui n'est pas encore établie sur l'inébranlable appui de la vérité. Selon que souffle le vent des paroles et des opinions, elle va, elle vient, elle tourne et revient; la lumière se couvre pour elle de nuages, elle cesse de voir la vérité; et cependant elle est devant nous. J'attachais donc un grand prix à ce que mon discours et mes travaux fussent connus de cet homme. S'il les approuvait, je sentais s'en accroître mon ardeur; mais s'il me refusait son suffrage, j'en aurais été vivement blessé dans mon cœur plein de vanité et vide de cette solidité qui vous est propre. En attendant, mon plaisir était de méditer sur ce *beau* et ce *convenable*, sujet de l'ouvrage que je lui avais adressé; et j'admirais ce fruit superbe de ma pensée, sans avoir besoin que personne partageât mon admiration.

CHAPITRE XV.

Plongé qu'il était dans les ténèbres des images corporelles, il ne pouvait concevoir les substances spirituelles.

24. Mais, ô Dieu tout-puissant, « seul auteur de tant de merveilles, » (*Ps.* LXXI) je ne voyais point encore dans votre sagesse infinie le pivot de ces grands mystères : et mon esprit allait s'égarant dans les formes corporelles. Voici comme je définissais et distinguais le beau et le convenable. Le beau était ce qui plaît par soi-même, et le convenable ce qui ne plaît que par son rapport avec une autre chose, définitions et distinctions que j'appuyais sur des exemples empruntés uniquement aux corps. Je portais ensuite mes regards sur la nature de l'esprit; mais les fausses opinions que j'avais des êtres spirituels ne me permettaient pas de voir la vérité. Son éclat cependant venait frapper mes yeux, mais je détournais mon esprit ébloui des choses incorporelles pour le reporter sur l'étendue, les couleurs et les grandeurs qui font impression sur les sens. Et comme je ne pouvais rien voir de semblable dans une âme, j'en concluais qu'il m'était impossible de concevoir la mienne. De plus, comme j'aimais la paix qui réside dans la vertu, et que je détestais la discorde qui règne dans le vice, je concluais de là que l'unité était le privilége de l'une et la désunion le caractère de l'autre. Or, c'est dans cette unité que consistait, selon moi, l'âme raisonnable, l'essence de la vérité et du souverain bien; dans cette désunion que présentait la vie déréglée, je me figurais je ne sais quelle substance, quelle essence de souverain mal, dont je faisais, misérable que j'étais, non-seulement une substance réelle,

aliæ forent, nec homo ipse alius; sed tantummodo alius affectus narrantium. Ecce ubi jacet anima infirma, nondum hærens soliditati veritatis. Sicut auræ linguarum flaverint a pectoribus opinantium, ita fertur et vertitur, torquetur ac retorquetur, et obnubilatur ei lumen, et non cernitur veritas. Et ecce est ante nos. Et magnum quiddam mihi erat, si sermo meus et studia mea illi viro innotescerent. Quæ si probaret, flagrarem magis; si autem improbaret, sauciaretur cor vanum et inane soliditatis tuæ. Et tamen pulchrum illud atque aptum, unde ad eum scripseram, libenter animo versabam, (*a*) ob os contemplationis meæ, et nullo collaudatore mirabar.

CAPUT XV.

Quod corporalibus imaginibus contenebratus, non potuit capere spiritalia.

24. Sed tantæ rei cardinem in arte tua nondum videbam omnipotens, qui facis mirabilia solus; et ibat animus meus per formas corporeas; et pulchrum, quod per seipsum; aptum autem, quod ad aliquid accommodatum deceret, definiebam et distinguebam, et exemplis corporeis astruebam. Et converti me ad animi naturam; et non me sinebat falsa opinio, quam de spiritalibus habebam, verum cernere. Et irruebat in oculos ipsa vis veri, et avertebam palpitantem mentem ab incorporea re, ad liniamenta et colores, et tumentes magnitudines. Et quia non poteram ea videre in animo, putabam me non posse videre animum meum. Et cum in virtute pacem amarem, in vitiositate autem odissem discordiam : in illa unitatem, in ista quamdam divisionem notabam. Inque illa unitate mens rationalis et natura veritatis ac summi boni mihi esse videbatur. In ista vero divisione (*b*) irrationalis vitæ, nescio quam substantiam et naturam summi mali, quæ non solum esset substantia, sed omnino vita esset, et tamen abs te non esset Deus

(*a*) Arn. editione Moreti, an 1650, sic habet, *animo versabam et ostentationem contemplationis meæ.* Mss. sex *modos contempl.* — (*b* Apud Lov. *rationalis,* mendose, ut patet.

mais une véritable vie; qui cependant ne viendrait pas de vous, mon Dieu, de vous, seul auteur de toutes choses. J'appelais l'une *monade*, ou nature simple, être intelligent sans sexe; l'autre *dyade*, ou nature double, qui était la colère avec ses forfaits, la débauche avec ses infamies : et je ne savais ce que je disais. J'ignorais et n'avais pas encore appris que le mal n'est nullement une substance, et que notre raison elle-même n'est pas le bien souverain et immuable.

25. De même, en effet, que les attentats prennent leur source dans cette partie de l'âme, qui est le siége de la colère lorsqu'elle cède à la perversité et se laisse emporter à ses mouvements impétueux et déréglés : et les crimes honteux dans celle qui ne met aucun frein aux désirs qui ont pour objet les voluptés charnelles; de même aussi les erreurs et les illusions mensongères souillent notre vie quand la raison elle-même est déréglée. Tel était alors l'état de mon âme; j'ignorais qu'elle dût être éclairée d'une autre lumière pour participer à la vérité, n'étant pas elle-même l'essence de la vérité. « Car c'est vous, Seigneur mon Dieu, qui allumerez mon flambeau, qui éclairerez mes ténèbres. » (*Ps.* XVII.) Nous avons tout reçu de votre plénitude, puisque vous êtes « la véritable lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, » (*Jean*, I, 16, 9) « et qu'il n'y a en vous ni vicissitudes, ni obscurcissement. » (*Jacq.*, I, 17.)

26. Hélas! je m'efforçais de m'élever jusqu'à vous, et vous me repoussiez loin de vous pour me laisser goûter les fruits de la mort : car vous résistez aux superbes. Or, n'était-ce pas le comble de l'orgueil que d'affirmer, avec une incroyable folie, que j'étais, par ma nature, ce que vous êtes vous-même? J'étais sujet au changement, et j'en étais convaincu jusqu'à l'évidence par le désir même que j'éprouvais d'arriver à la sagesse afin de devenir meilleur; cependant j'aimais mieux vous assujettir au changement que d'avouer que je n'étais pas semblable à vous. Aussi vous me repoussiez, et vous résistiez à l'orgueilleuse vanité de mes pensées. J'imaginais des formes corporelles; chair que j'étais, j'accusais la chair : esprit allant toujours, sans jamais revenir à vous, j'errais çà et là dans des êtres fantastiques qui ne sont ni en vous, ni en moi, ni dans les corps : ce n'étaient point les créations de votre vérité, mais les vaines imaginations de mon esprit qui, pour moi, ressortaient des corps. Aussi, disais-je avec une folle suffisance à vos enfants, vos fidèles, mes concitoyens, loin desquels j'étais alors exilé sans le savoir : Pourquoi donc l'âme, ouvrage de Dieu, tombe-t-elle dans l'erreur? Et je ne voulais pas qu'on me répondît : Pourquoi Dieu lui-même est-il dans l'erreur? Je soutenais que votre nature im-

meus, ex quo sunt omnia, miser opinabar. Et tamen illam monadem appellabam, tanquam sine ullo (*a*) sexu mentem, hanc vero dyadem, iram in facinoribus, libidinem in flagitiis, nesciens quid loquerer. Non enim noveram neque didiceram, nec ullam substantiam malum esse, nec ipsam mentem nostram summum atque incommutabile bonum.

25. Sicut enim facinora sunt, si vitiosus est ille animi motus, in quo est impetus, et se jactat insolenter ac turbide; et flagitia, si est immoderata illa animæ affectio, qua carnales hauriuntur voluptates : ita errores et falsæ opiniones vitam contaminant, si rationalis mens ipsa vitiosa est : qualis in me tunc erat, nesciente alio lumine illam illustrandam esse ut sit particeps veritatis, quia non est ipsa natura veritatis. Quoniam tu illuminabis lucernam meam, Domine Deus meus, illuminabis tenebras meas, et de plenitudine tua nos omnes accepimus. Es enim tu lumen verum quod illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum; quia in te non est transmutatio, nec momenti obumbratio.

26. Sed ego conabar ad te, et repellebar abs te, ut saperem mortem, quoniam superbis resistis. Quid autem superbius, quam ut assererem mira dementia me id esse naturaliter quod tu es? Cum enim ego essem mutabilis, et eo mihi manifestum esset, quod ideo utique sapiens esse cupiebam, ut ex deteriore melior fierem, malebam tamen etiam te opinari mutabilem, quam me non hoc esse quod tu es. Itaque repellebar, et resistebas ventosæ cervici meæ, et imaginabar formas corporeas, et caro carnem accusabam, et spiritus ambulans nondum revertebar ad te; et ambulando ambulabam in ea quæ non sunt neque in te, neque in me, neque in corpore; neque mihi creabantur a veritate tua, sed a mea vanitate fingebantur ex corpore : et dicebam parvulis fidelibus tuis civibus meis, a quibus nesciens exsulabam; dicebam illis garrulus et ineptus : Cur ergo errat anima quam fecit Deus? Et mihi nolebam dici cur ergo errat Deus?

(*a*) In Mss. quinque non deterioris notæ habetur, *sensu*, pro, *sexu*.

muable était forcée de s'égarer plutôt que de reconnaître que ma nature changeante avait volontairement dévié de sa voie et subissait l'erreur comme un châtiment.

27. J'avais à peu près vingt-six ou vingt-sept ans lorsque j'écrivis cet ouvrage, roulant dans mon esprit ces fantômes matériels qui bourdonnaient aux oreilles de mon cœur. Je les tournais pourtant, ô douce vérité, vers vos mélodies intérieures quand je méditais ainsi sur *le beau* et sur *le convenable*, je désirais me tenir devant vous, vous entendre et goûter cette joie de l'épouse « à la voix de son époux. » (*Jean*, III, 29.) Mais vains efforts! j'étais entraîné hors de moi par les voix de l'erreur, et le poids de mon orgueil me précipitait dans l'abîme. Vous ne donniez pas à mon entendement la joie et l'allégresse, « et mes os ne tressaillaient pas, parce qu'ils n'avaient point été humiliés. » (*Ps.* L.)

CHAPITRE XVI.

Il comprend seul et sans secours les catégories d'Aristote et autres livres sur les arts libéraux.

28. A quoi me servit d'avoir pu lire et comprendre seul, à l'âge de vingt ans environ, l'ouvrage d'Aristote connu sous le nom des *Dix catégories*, qui me tomba alors dans les mains? Le rhéteur de Carthage, mon maître, m'en avait parlé avec emphase ainsi que plusieurs autres qui passaient pour savants; j'aspirais donc avec une attente inquiète à les connaître comme quelque chose de sublime et de divin; je les lus et les compris seul. J'en conférais ensuite avec d'autres qui disaient n'avoir compris cet ouvrage qu'à grand'peine, à l'aide d'excellents maîtres, avec le secours des explications et des figures tracées sur le sable; et ces personnes ne purent m'en apprendre rien de plus que ce que cette simple lecture m'avait fait connaître. Ces catégories me semblaient parler assez clairement des substances, de l'homme, par exemple, et de ce qui peut se considérer dans chacune d'elles comme la figure de l'homme et ses qualités; quelle est sa taille, sa hauteur; de qui il est frère ou parent; le lieu où il est, le temps de sa naissance; s'il est debout ou assis; chaussé ou armé; actif ou passif; et toutes les autres circonstances que renferment soit les neuf genres dont j'ai cité quelques exemples, soit le genre lui-même de la substance, qui comprend à lui seul des espèces innombrables.

29. De quelle utilité m'était cette connaissance? Que dis-je? Quel mal ne me fit-elle pas? Persuadé en effet que ces dix catégories comprenaient tous les êtres, je m'efforçais de vous y comprendre aussi, vous, mon Dieu, dont la na-

Et contendebam magis incommutabilem tuam substantiam coactam errare, quam meam mutabilem sponte deviasse, et (*a*) pœna errare confitebar.

27. Et eram ætate annorum fortasse viginti sex aut septem, cum illa volumina scripsi, volvens apud me corporalia figmenta, obstrepentia cordis mei auribus, quas intendebam, dulcis veritas, in interiorem melodiam tuam, cogitans de pulchro et apto, et stare cupiens et audire te, et gaudio gaudere propter vocem sponsi, et non poteram: quia vocibus erroris mei rapiebar foras, et pondere superbiæ meæ in ima decidebam. Non enim dabas auditui meo gaudium et lætitiam, aut exsultabant ossa mea quæ humiliata non erant.

CAPUT XVI.

Categorias Aristotelis et liberalium artium libros per se intellexit.

28. Et quid mihi proderat quod annos natus ferme viginti, cum in manus meas venissent Aristotelica quædam, quas appellant *Decem categorias*, quarum nomine cum eas rhetor Carthaginensis magister meus buccis typho crepantibus commemoraret, et alii qui docti habebantur, tanquam in nescio quid magnum et divinum suspensus inhiabam; legi eas solus et intellexi? Quas cum contulissem cum eis qui se dicebant vix eas magistris eruditissimis, non loquentibus tantum, sed multa in pulvere depingentibus intellexisse: nihil inde aliud mihi dicere potuerunt quam ego solus apud meipsum legens cognoveram. Et satis aperte mihi videbantur loquentes de substantiis sicuti est homo; et quæ in illis essent, sicuti est figura hominis; qualis sit et statura, quot pedum sit, et cognatio, cujus frater sit, aut ubi sit constitutus, aut quando natus, aut stet, aut sedeat, aut calceatus vel armatus sit, aut aliquid faciat, aut patiatur aliquid: et quæcumque in his novem generibus, quorum exempli gratia quædam posui, vel in ipso substantiæ genere innumerabilia reperiuntur.

29. Quid hoc mihi proderat, quando et oberat; cum etiam te, Deus meus, mirabiliter simplicem atque incommutabilem, illis decem prædicamentis putans quidquid esset omnino comprehensum, sic intelligere conarer, quasi et tu subjectus esses magni-

(*a*) Editi, *pene errare*, manifesto lapsu.

ture est si merveilleusement simple et immuable, comme si vous étiez un sujet pour votre grandeur et votre beauté, comme si, de même que dans les corps, elles existaient en vous comme dans leur sujet. Mais vous êtes vous-même votre grandeur et votre beauté, tandis qu'un corps n'est ni grand ni beau par cela seul qu'il est corps : car fût-il moins grand et moins beau, il ne cesserait pas pour cela d'être un corps. Je n'avaient donc sur vous que de fausses idées bien éloignées de la vérité : c'étaient de pures imaginations de ma misère et non pas les solides fondements de votre béatitude. Vous l'aviez ordonné, et votre volonté s'accomplissait en moi : « La terre me produisait des ronces et des épines, et je ne devais manger mon pain qu'à la sueur de mon front. » (*Gen.*, III, 18, 19.)

30. Que me servait encore, à moi malheureux esclave de mes passions mauvaises, d'avoir lu et compris seul tout ce que j'avais pu lire de livres sur les arts qu'on appelle libéraux? Je lisais ces livres avec un plaisir véritable, et j'ignorais de quelle source découlait ce qu'ils renfermaient de vrai et de certain. Je tournais le dos à la lumière, et mon visage aux objets qu'elle éclairait. De sorte que mon visage qui me servait à voir la lumière, restait lui-même dans les ténèbres. Tout ce qui tient à l'art de parler et de raisonner, aux dimensions des corps, à la musique, aux nombres, je l'appris sans beaucoup de peine et sans maître, vous le savez, Seigneur mon Dieu, puisque c'est vous qui nous donnez cette vivacité de conception, cette pénétration d'esprit; mais je songeais peu à vous en rendre grâces. Aussi, loin de m'être utiles, elles contribuèrent à ma perte, parce que j'ai voulu tenir en mon pouvoir la partie la plus excellente de mes biens, et que refusant de vous confier ma force, « je suis parti pour une terre étrangère, » (*Luc*, XV, 12, 13) afin de la dissiper en plaisirs criminels. A quoi me servait ce trésor précieux, puisque j'en faisais un mauvais usage? Je ne m'apercevais des grandes difficultés de ces sciences, même pour les hommes les plus laborieux et les plus pénétrants, que lorsque je cherchais à les leur enseigner ; et le plus intelligent d'entre eux était celui qui me suivait de moins loin.

31. Mais quel fruit m'en revenait-il, puisque je vous considérais, Seigneur mon Dieu, vérité suprême, comme un corps lumineux d'une immense étendue dont j'étais un fragment? Quelle perversité! et voilà où j'en étais! Mais je ne rougis pas, mon Dieu, de reconnaître vos miséricordes sur moi, et de vous invoquer, moi qui ne rougissais pas alors de professer mes blasphèmes devant les hommes, et d'exhaler contre vous mes fureurs. Que me servait donc alors la

tudini tuæ aut pulchritudini, ut illa essent in te quasi in subjecto, sicut in corpore; cum tua magnitudo et tua pulchritudo tu ipse sis; corpus autem non eo sit magnum et pulchrum quo corpus est, quia etsi minus magnum et minus pulchrum esset, nihilominus corpus esset. Falsitas enim erat quam de te cogitabam non veritas, et figmenta miseriæ meæ, non firmamenta beatitudinis tuæ. Jusseras enim et ita fiebat in me : ut terra spinas et tribulos pareret mihi, et cum labore pervenirem ad panem meum.

30. Et quid mihi proderat quod omnes libros artium quas Liberales vocant, tunc nequissimus malarum cupiditatum servus per meipsum legi, et intellexi quoscumque legere potui? et gaudebam in eis, et nesciebam unde esset quidquid ibi verum et certum esset. Dorsum enim habebam ad lumen, et ad ea quæ illuminantur faciem : unde ipsa facies mea qua illuminata cernebam, non illuminabatur. Quidquid de arte loquendi et disserendi, quidquid de dimensionibus figurarum, et de musicis et de numeris sine magna difficultate, nullo hominum tradente intellexi, scis tu Domine Deus meus; quia et celeritas intelligendi, et (*a*) dispiciendi acumen, donum tuum est; sed non inde sacrificabam tibi. Itaque mihi non ad usum sed ad perniciem magis valebat, quia tam bonam partem substantiæ meæ sategi habere in potestate : et fortitudinem meam non ad te custodiebam, sed profectus sum abs te in longinquam regionem, ut eam dissiparem in (*b*) meretrices cupiditates. Nam quid mihi proderat bona res, non utenti bene? Non enim sentiebam illas artes etiam ab studiosis et ingeniosis difficillime intelligi, nisi cum eis easdem conabar exponere; et erat ille excellentissimus in eis, qui me exponentem non tardius sequeretur.

31. Sed quid mihi hoc proderat, putanti quod tu, Domine Deus veritas, corpus esses lucidum et immensum, et ego frustum de illo corpore? Nimia perversitas! Sed sic eram. Nec erubesco, Deus meus, confiteri tibi in me misericordias tuas, et invocare te, qui non erubui tunc profiteri hominibus blasphemias

(*a*) In antiquioribus editionibus, *discendi*. Lov. Arn. *disputandi*. At in Mss. pluribus, *dispiciendi acumen*, quæ germana lectio visa est. — (*b*) Lov. cum antiquioribus editionibus, *meretricias*. Mss. vero cum Arn. *meretrices*, quod vocabulum usurpavit Augustinus ab eo loco Evangelii ad quem alludit.

vivacité de mon esprit si prompt à saisir toutes ces sciences? Que me servait d'avoir pu, sans le secours d'aucun maître, dénouer les nœuds des livres les plus difficiles, puisque j'étais dans une ignorance honteuse et sacrilége de la doctrine de la piété? Et qu'y avait-il de si fâcheux pour vos humbles enfants d'avoir l'esprit plus lent, puisque sans s'éloigner de vous ils grandissaient en sûreté dans le sein de votre Eglise, comme de petits oiseaux dans leur nid, et attendaient le développement des ailes de la charité, en se nourrissant de l'aliment de la vraie foi? O Seigneur notre Dieu! « puissions-nous, à l'abri de vos ailes, n'espérer qu'en vous! » (*Ps.* LXII.) Protégez-nous, portez-nous dans vos mains. Vous nous porterez tout petits, et vous nous porterez jusqu'à la plus extrême vieillesse (*Is.*, XLVI, 4), parce que votre force seule fait notre force, et que notre propre force à nous n'est qu'infirmité. En vous seul réside notre bien, et nous ne sommes devenus pervers que pour nous en être écartés. Retournons sans retard à vous, Seigneur, pour ne point périr sans retour; car en vous seul est notre bien parfait, qui est vous-même, et nous ne craindrons pas de ne plus retrouver au retour la demeure d'où nous sommes tombés, car elle n'est pas elle-même tombée en ruine en notre absence, parce que notre demeure, c'est votre éternité.

LIVRE CINQUIÈME

Saint Augustin retrace le tableau de sa vingt-neuvième année. Ayant, dans le cours de cette année, reconnu l'ignorance de Fauste, il renonce au projet d'aller plus avant dans les doctrines de la secte manichéenne. Il quitte Rome, où il enseignait la rhétorique, et il est envoyé à Milan pour y enseigner le même art. C'est là qu'ayant entendu saint Ambroise, il commença à se repentir de sa vie passée, et prit le parti de renoncer au manichéisme, pour se remettre au nombre des catéchumènes.

CHAPITRE PREMIER.

Il invite son âme à louer Dieu.

1. Recevez le sacrifice de mes confessions; recevez-le de ma bouche que vous avez formée et à qui vous avez inspiré de confesser votre nom. Rendez la vigueur à mes os, et qu'ils s'écrient : « Seigneur, qui est semblable à vous? » (*Ps.* XXXIV.) Car celui qui vous fait sa confession ne vous apprend point ce qui se passe en lui, puisque votre œil pénètre dans un cœur même fermé, et que votre main ne se laisse point re-

meas, et latrare adversum te. Quid ergo mihi tunc proderat ingenium per illas doctrinas agile, et nullo adminiculo humani magisterii tot nodosissimi libri enodati, cum deformiter et sacrilega turpitudine in doctrina pietatis errarem? Aut quid tantum oberat parvulis tuis longe tardius ingenium, cum a te longe non recederent, ut in nido Ecclesiæ tuæ tuti plumescerent, et alas caritatis alimento sanæ fidei nutrirent? O Domine Deus noster, in velamento alarum tuarum speremus, et protege nos, et porta nos : Tu portabis et parvulos, et usque ad canos tu portabis : quoniam firmitas nostra quando tu es, tunc est firmitas : cum autem nostra est, infirmitas est. Vivit apud te semper bonum nostrum; et quia inde aversi sumus, perversi sumus. Revertamur jam Domine ut non evertamur; quia vivit apud te sine ullo defectu bonum nostrum quod tu ipse es; et non timemus ne non sit quo redeamus, quia nos inde ruimus : nobis autem absentibus non ruit domus nostra æternitas tua.

LIBER QUINTUS

Annum ætatis suæ exhibet vigesimum nonum, quo scilicet comperta Fausti Manichæi imperitia, propositum in illa secta proficiendi abjecit; quo etiam Roma, ubi tunc rhetoricam profitebatur, missus Mediolanum ut eamdem artem doceret, cœpit audito Ambrosio resipiscere, et de Manichæismo abdicando necnon de repetendo catechumenatu decernere.

CAPUT PRIMUM.

Excitat mentem ad Deum laudandum.

1. Accipe sacrificium confessionum mearum de manu linguæ meæ, quam formasti et excitasti, ut confiteatur nomini tuo; et sana omnia ossa mea et dicant : Domine quis similis tibi? Neque enim docet te quid in se agatur qui tibi confitetur, quia oculum tuum non excludit cor clausum; nec manum tuam repellit duritia hominum; sed solvis eam cum voles, aut miserans aut vindicans; et non est qui se abscon-

pousser par la dureté des hommes, car vous la dominez à votre gré par votre miséricorde ou par votre justice, « et personne ne peut se dérober à votre chaleur; » (*Ps.* XVIII) mais que mon âme vous loue pour vous aimer, et qu'elle publie vos miséricordes pour vous louer. Toutes vos créatures chantent un hymne continuel en votre honneur; l'esprit de l'homme, en élevant vers vous les accents de sa propre bouche; les êtres animés et ceux qui sont privés de vie, par la bouche de ceux qui les contemplent; qu'ainsi notre âme se relève de sa langueur, en s'appuyant sur vos œuvres, en arrivant jusqu'à vous qui avez créé tant de merveilles, et que là elle trouve son aliment et sa véritable force.

CHAPITRE II.

Les méchants ne sauraient échapper à la présence de Dieu. Ils doivent donc se convertir à lui.

2. Ceux qu'agitent le remords d'une conscience coupable essaient de vous fuir et de vous échapper; mais vous les voyez, vous pénétrez les ombres dont ils se couvrent, et tout ce qui les entoure conserve sa beauté, tandis qu'eux-mêmes sont un spectacle hideux et difforme. En quoi ont-ils pu vous nuire? en quoi ont-ils terni l'éclat de votre empire, qui des hauteurs des cieux jusqu'aux dernières profondeurs des abîmes, conserve sa justice et son inviolabilité? Où ont-ils fui, en fuyant votre face? Est-il un endroit où vous ne pourriez les trouver? Mais ils ont fui pour ne pas vous voir, vous qui les voyez, et pour se heurter, dans leur aveuglement contre vous; car vous n'abandonnez rien de ce que vous avez fait. Ces hommes injustes se sont donc brisés contre votre colère, et ont subi leur juste châtiment. En voulant se soustraire à votre clémence, ils ont rencontré votre équité, et sont tombés sous les coups de votre justice sévère. Ainsi donc ils ignorent que vous êtes partout, qu'aucun espace ne peut vous limiter, et que seul, vous êtes présent à ceux mêmes qui fuient loin de vous. Qu'ils se convertissent et qu'ils vous cherchent, car vous n'avez pas abandonné votre créature, comme eux-mêmes ont abandonné leur Créateur. Qu'ils se convertissent et qu'ils vous cherchent; et ils vous trouveront au fond de leur cœur, car vous êtes dans le cœur de ceux qui vous confessent leurs misères, se jettent dans vos bras, et pleurent dans votre sein leurs égarements dans des voies difficiles. Pour vous, vous essuyez leurs larmes de votre main paternelle; mais ils pleurent encore, et ils trouvent leur joie dans ces pleurs, parce que vous n'ètes pas, vous Seigneur, un homme de chair et de sang, mais leur Créateur, qui les créez une seconde fois et les consolez. Où étais-je donc, lorsque je vous cherchais? Vous étiez devant moi; mais je m'étais éloigné de

dat a calore tuo. Sed te laudet anima mea ut amet te; et confiteatur tibi miserationes tuas ut laudet te. Non cessat nec tacet laudes tuas universa creatura tua; nec spiritus omnis hominis per os conversum ad te, nec animalia nec corporalia per os considerantium ea; ut exsurgat in te a lassitudine anima nostra, innitens eis quæ fecisti, et transiens ad te qui fecisti hæc mirabiliter; et ibi refectio et vera fortitudo.

CAPUT II.

Dei præsentiam iniquos non effugere; itaque ad eum debere converti.

2. Eant et fugiant a te inquieti et iniqui : et tu vides eos, et distinguis umbras; et ecce pulchra sunt cum eis omnia, et ipsi turpes sunt. Et quid nocuerunt tibi; aut in quo imperium tuum dehonestaverunt, a cœlis usque in novissima justum et integrum? Quo enim fugerunt cum fugerent a facie tua? aut ubi tu non invenis eos? Sed fugerunt ut non viderent te videntem se, atque excæcati in te offenderent; quia non deseris aliquid eorum quæ fecisti : in te (*a*) offenderent injusti, et juste vexarentur, subtrahentes se lenitati tuæ, et offendentes in rectitudinem tuam, et cadentes in asperitatem (*b*) suam. Videlicet nesciunt quod ubique sis, quem nullus circumscribit locus, et solus es præsens, etiam iis qui longe fiunt a te. Convertantur ergo et quærant te, quia non sicut ipsi deseruerunt creatorem suum, ita et tu deseruisti creaturam tuam. Ipsi convertantur et quærant te, et ecce ibi es in corde eorum, in corde confitentium tibi, et projicientium se in te, et plorantium in sinu tuo post vias suas difficiles; et tu facilis tergens lacrymas eorum; et magis plorant et gaudent in fletibus, quoniam tu Domine, non aliquis homo caro et sanguis, sed tu Domine, qui fecisti, reficis et consolaris eos.

(*a*) Ita codices plerique, et elegantius videtur quam si rupto periodi nexu nova incipiat sententia hoc modo : *In te offenderunt injusti ut juste*, etc., uti habent nonnulli Mss. cum Arn. — (*b*) Substituimus, *suum*, ex Mss. melioris notæ, loco *tuam*, quod in codicibus vulgatis et in Mss. nonnullis reperitur.

moi-même, et je ne me trouvais pas : combien moins encore pouvais-je vous trouver?

CHAPITRE III.

Faustus, le Manichéen. Aveuglement des philosophes qui n'ont point reconnu le Créateur dans ses ouvrages.

3. Je vais rappeler en présence de mon Dieu la vingt-neuvième année de mon âge. Depuis quelque temps, il était arrivé à Carthage un certain évêque manichéen, nommé Faustus, véritable piége de Satan, auquel beaucoup se laissaient prendre, fascinés qu'ils étaient par les charmes de son éloquence. Je l'admirais moi-même, mais je la distinguais néanmoins des vérités que j'étais avide d'apprendre ; et je considérais moins les ornements du vase de sa parole que la nature de la science que ce célèbre Faustus me présentait comme aliment; car la renommée qui le précédait me l'avait annoncé comme un homme fort instruit dans toutes les connaissances, mais surtout profondément versé dans les arts libéraux. Or, comme j'avais lu un grand nombre d'écrits philosophiques et retenu leurs préceptes, j'en comparais quelques-uns avec ces longues rêveries des Manichéens, et je trouvais plus de vraisemblance dans les idées de ces philosophes « qui ont pu, par la seule force de leur génie, pénétrer les secrets de la nature, quoiqu'ils n'en aient jamais trouvé le maître. » (*Sag.*, XV, 9.) C'est que « vous êtes grand, Seigneur, et que si vous abaissez vos regards sur les humbles, vous les détournez loin des superbes. » (*Ps.* CXXXVII.) Vous ne vous approchez que des cœurs contrits, et vous échappez aux recherches des orgueilleux, leur audacieuse curiosité fût-elle capable de compter les étoiles du firmament et les grains de sable de la mer, de mesurer l'étendue des cieux et de décrire la route des astres.

4. C'est vous, en effet, qui leur avez donné cet esprit, ce génie, avec lesquels ils cherchent ces secrets : ils en ont découvert un grand nombre, et ils ont pu, bien des années à l'avance, annoncer les éclipses de soleil et de lune, ils en ont précisé le jour, l'heure et l'intensité. Leur calcul ne les a pas trompés, et l'événement a justifié leurs prédictions. Ils ont même écrit les règles qui leur ont servi à les découvrir; on les lit encore aujourd'hui, et c'est à l'aide de ces règles qu'on prédit quelle année, quel mois de l'année, quel jour du mois, quelle heure du jour, en quel point de leur globe lumineux, la lune ou le soleil doivent subir une éclipse : et cette éclipse arrive comme elle a été prédite. Or, les hommes admirent ces découvertes; les ignorants s'en étonnent, les savants se glorifient et s'enorgueillissent de leur science, et dans leur orgueil impie, ils s'éloignent et se retirent loin de votre

Et ubi ego eram quando te quærebam? Et tu eras ante me, ego autem et a me discesseram; nec me inveniebam, quanto minus te.

CAPUT III.

De Fausto Manichæo, et de Philosophorum cæcitate qui per creaturas Creatorem non cognoverunt.

3. Proloquar in conspectu Dei mei annum illum undetricesimum ætatis meæ. Jam venerat Carthaginem quidam Manichæorum episcopus Faustus nomine, magnus laqueus diaboli, et multi implicabantur in eo per illecebram suaviloquentiæ; quam ego tametsi laudabam, discernebam tamen a veritate rerum, quarum discendarum avidus eram, nec quali vasculo sermonis, sed quid mihi scientiæ comedendum apponeret nominatus apud eos ille Faustus intuebar. Fama enim de illo prælocuta mihi erat, quod esset honestarum omnium doctrinarum peritissimus, et apprime disciplinis liberalibus eruditus. Et quoniam multa philosophorum legeram, memoriæque mandata retinebam, ex eis quædam comparabam illis Manichæorum longis fabulis : et mihi probabiliora ista videbantur, quæ dixerunt illi, qui tantum potuerunt valere, ut possent æstimare sæculum, quanquam ejus Dominum minime invenerint : quoniam magnus es, Domine, et humilia respicis, excelsa autem a longe cognoscis. Nec propinquas nisi obtritis corde, nec inveniris a superbis, nec si illi curiosa peritia numerent stellas et arenam, et dimetiantur sidereas plagas, et vestigent vias astrorum.

4. Mente enim sua quærunt ista, et ingenio quod tu dedisti eis : et multa invenerunt et prænuntiaverunt ante multos annos defectus luminarium solis et lunæ, quo die, qua hora quanta ex parte futuri essent, et non eos fefellit numerus, et ita factum est ut prænuntiaverunt : et scripserunt regulas indagatas, et leguntur hodie, atque ex eis pronuntiatur quo anno et quo mense anni, et quo die mensis, et qua hora diei, et quota parte luminis sui defectura sit luna vel sol, et ita fiet ut prænuntiatur. Et mirantur hæc homines et stupent qui nesciunt ea, et

lumière, ils prévoient longtemps d'avance les éclipses de soleil, sans voir celle qu'ils éprouvent eux-mêmes à cette heure. Ah! c'est qu'ils ne cherchent pas avec une attention religieuse d'où leur vient le génie à l'aide duquel ils cherchent à connaître ces lois! Alors même qu'ils découvrent que c'est vous qui les avez créés, ils ne se donnent point à vous, afin que vous conserviez en eux ce que vous y avez mis; ils ne s'immolent point à vous tels qu'ils se sont faits eux-mêmes; ils ne vous offrent en sacrifice ni leurs pensées superbes qui s'élancent comme l'oiseau jusque dans les nues, ni leurs vaines curiosités qui, comme les poissons de la mer, voudraient pénétrer jusqu'aux sentiers les plus cachés de l'abîme, ni leurs passions grossières qui les rendent semblables aux animaux des champs. Non, Seigneur, ils ne se donnent point à vous, afin que vous consumiez comme un feu dévorant toutes ces semences de mort et que vous les ranimiez eux-mêmes par un souffle d'immortalité.

5. Mais ils n'ont point connu la voie, c'est-à-dire votre Verbe, par qui vous avez fait ces corps dont ils savent calculer les mouvements, et eux-mêmes qui les comptent, et les yeux à l'aide desquels ils voient les corps qu'ils nombrent, et l'intelligence qui les rend capables de les nombrer. « Il n'y a que votre sagesse qui ne se mesure pas. » (*Ps.* CXLVI.) Quant à votre Fils unique, il s'est fait notre sagesse, notre justice, notre sanctification (I *Cor.*, I, 30); il a été dénombré parmi nous, et il a payé le tribut à César. Non, ils n'ont point connu cette voie, par laquelle ils seraient descendus d'eux-mêmes à lui, pour remonter ensuite par lui-même jusqu'à lui. Ils n'ont point connu cette voie, ils s'imaginent être aussi élevés, aussi brillants que les astres; mais voilà qu'ils ont été précipités sur la terre, et que leur cœur insensé a été couvert d'épaisses ténèbres. Ils ont découvert sur les créatures un grand nombre de vérités, mais n'ayant point cherché avec un vrai sentiment de religion à connaître la vérité qui a tiré les créatures du néant, ils ne l'ont point trouvée; ou s'ils l'ont trouvée, s'ils ont connu Dieu, il ne l'ont point honoré comme Dieu, et ne lui ont point rendu d'actions de grâces. Ils se sont perdus dans la vanité de leurs pensées, et ont prétendu être sages en s'attribuant ce qui n'appartient qu'à vous; que dis-je? dans leur aveuglement pervers, ils ont pris à tâche de vous attribuer ce qui leur était propre, vous associant ainsi le mensonge, à vous qui êtes la vérité, « transportant la gloire d'un Dieu incorruptible à l'image d'un homme périssable, et même à celle des oiseaux, des quadrupèdes et des serpents. Ils ont changé votre vérité en mensonge, ils ont adoré et servi la créature à la place du Créateur. » (*Rom.*, I, XXI, 25.)

6. Toutefois, j'avais retenu quantité de vérités

exsultant atque extolluntur qui sciunt, et per impiam superbiam recedentes et deficientes a lumine tuo, tanto ante solis defectum futurum prævident, et in præsentia suum non vident. Non enim religiose quærunt unde habeant ingenium quo ista quærunt. Et invenientes quia tu fecisti eos, non ipsi dant tibi se ut serves quod fecisti; et quales se ipsi fecerant, (*a*) occidunt se tibi, et trucidant exaltationes suas sicut volatilia; et curiositates suas sicut pisces maris, quibus perambulant secretas semitas abyssi, et luxurias suas sicut pecora campi, ut tu Deus ignis edax consumas mortuas curas eorum recreans eos immortaliter.

5. Sed non noverunt viam, Verbum tuum, per quod fecisti ea quæ numerant, et ipsos qui numerant, et sensum quo cernunt quæ numerant, et mentem de qua numerant, et sapientiæ tuæ non est numerus. Ipse autem Unigenitus factus est nobis sapientia, et justitia, et sanctificatio; et numeratus est inter nos, et solvit tributum Cæsari. Non noverunt hanc viam, qua descendant ad illum a se, et per eum ascendant ad eum. Non noverunt hanc viam, et putant se excelsos esse cum sideribus et lucidos, et ecce ruerunt in terram, et obscuratum est insipiens cor eorum. Et multa vera de creatura dicunt, et veritatem creaturæ artificem non pie quærunt, et ideo non inveniunt: aut si inveniunt, cognoscentes Deum non sicut Deum honorant, aut gratias agunt; sed evanescunt in cogitationibus suis, et dicunt se esse sapientes, sibi tribuendo quæ tua sunt, ac per hoc student perversissima cæcitate etiam tibi tribuere quæ sua sunt, mendacia scilicet in te conferentes qui veritas es, et immutantes gloriam incorrupti Dei in similitudinem imaginis corruptibilis hominis, et volucrum, et quadrupedum, et serpentum, et convertunt veritatem tuam in mendacium; et colunt et serviunt creaturæ potius quam creatori.

6. Multa tamen ab eis ex ipsa creatura vera dicta

(*a*) Arn. et Mss. duo, *occidant*, moxque, *trucident*. Alii plerique codices comprobant alteram lectionem, quæ paululum obscura est propter distantiam particulæ negantis referendæ etiam ad verba, *occidunt et trucidant*.

qu'ils avaient écrites sur les êtres créés ; et j'en trouvais les preuves dans l'ordre et le calcul des temps et dans les révolutions visibles des astres. Or, je comparais ces observations aux opinions de Manès qui avait écrit sur ces matières de longues rêveries, et je n'y trouvais la raison ni des solstices, ni des équinoxes, ni des éclipses, ni d'aucun des phénomènes de ce genre que j'avais appris dans les livres des philosophes. On m'obligeait de croire à ces rêveries, et cependant elles ne s'accordaient nullement ni avec les règles du calcul, ni avec le témoignage de mes yeux.

CHAPITRE IV.

Il n'y a de bonheur que dans la connaissance de Dieu.

7. Est-ce donc, Seigneur, Dieu de vérité, qu'il suffît de posséder toutes ces connaissances, pour vous être agréable ? Ah ! malheureux celui qui les connaît, et ne vous connaît point ! Heureux au contraire celui qui vous connaît, alors même qu'il les ignore ! Pour celui qui vous connaît et qui connaît aussi ces choses, son bonheur n'en est pas plus grand, c'est par vous seul qu'il est heureux, pourvu que cette connaissance le porte à vous glorifier comme son Dieu, à vous rendre hommage, et qu'il ne s'égare pas dans la vanité de ses pensées. Ainsi l'homme qui sait posséder un arbre et vous rendre grâces de ses fruits, sans savoir ni la hauteur de son tronc, ni l'étendue de ses branches, vaut mieux que celui qui sait la mesure et le compte de ses rameaux, sans en jouir, sans en connaître et sans en aimer le Créateur ; de même aussi le fidèle, à qui le monde appartient avec toutes ses richesses, possède tout sans rien avoir, par cela seul qu'il s'attache à vous, le maître de toutes choses ; et bien qu'il ignore la marche de l'étoile polaire, il est bien supérieur, ce serait folie d'en douter, à celui qui peut, il est vrai, mesurer le ciel, compter les étoiles et peser les éléments, mais qui néglige de vous connaître, vous qui avez ordonné toutes choses « avec nombre, poids et mesure. » (*Sag.*, XI, 21.)

CHAPITRE V.

Les erreurs des Manichéens sur l'astronomie les rendaient indignes d'être crus sur le reste de leur doctrine.

8. Mais aussi qui demandait à ce Manès d'écrire sur ces matières, sans la connaissance desquelles on peut très-bien apprendre la science, de la piété ? Vous avez dit à l'homme : « La véritable sagesse, c'est la piété. » (*Job*, XXVIII, 28.) Il pouvait ignorer cette sagesse, même en étant parfaitement instruit de tous ces phénomènes ; mais puisque sans les connaître, il avait cepen-

retinebam ; et occurrebat mihi ratio per numeros et ordinem temporum, et visibiles attestationes siderum, et conferebam cum dictis Manichæi, quæ de his rebus multa scripsit copiosissime delirans, et non mihi occurrebat ratio nec solstitiorum et æquinoctiorum, nec defectuum luminarium, nec quidquid tale in libris sæcularis sapientiæ didiceram. Ibi autem credere jubebar, et ad illas rationes numeris et oculis meis exploratas non occurrebat, et longe diversum erat.

CAPUT IV.

Sola Dei cognitio beat.

7. Numquid Domine Deus veritatis quisquis novit ista, jam placet tibi ? Infelix enim homo qui scit illa omnia, te autem nescit : Beatus autem qui te scit, etiam si illa nesciat. Qui vero et te et illa novit, non propter illa beatior, sed propter te solum beatus est, si cognoscens te sicut Deum glorificet, et gratias agat, et non evanescat in cogitationibus suis. Sicut enim melior est qui novit possidere arborem, et de usu ejus tibi gratias agit, quamvis nesciat vel quot cubitis alta sit, vel quanta latitudine diffusa ; quam ille qui eam metitur, et omnes ramos ejus numerat, et neque possidet eam, neque creatorem ejus novit aut diligit. Sic fidelis homo, cujus totus mundus divitiarum est, et quasi nihil habens, omnia possidet, inhærendo tibi cui serviunt omnia, quamvis nec saltem septentrionum gyros noverit, dubitare stultum est quin utique melior sit quam mensor cœli, et numerator siderum, et pensor elementorum, et negligens tui, qui omnia in mensura et numero et pondere disposuisti.

CAPUT V.

Manichæi de astris imperitia indignum eum fide in cæteris faciebat.

8. Sed tamen quis quærebat Manichæum nescio quem etiam ista scribere, sine quorum peritia pietas disci poterat ? Dixisti enim homini : « Ecce pietas est sapientia, » (*Job*, XXVIII, 28, *sec.* LXX) quam ille ignorare posset, etiam si ista perfecte nosset : ista vero quia non noverat, impudentissime audens docere, prorsus illam nosse non posset. Vanitas est enim

dant l'impudence d'en donner des leçons, il était impossible qu'il connût la vraie sagesse, car c'est vanité que de faire parade de ces sciences naturelles lors même qu'on les connaît; et c'est faire acte de religion que de vous en glorifier. Aussi Manès semble n'avoir multiplié les doctrines erronées sur ces matières, que pour être convaincu d'ignorance par ceux qui en étaient véritablement instruits, et donner ainsi une mesure évidente de la valeur de ses opinions sur les choses moins connues. Il n'a pas voulu qu'on le regardât comme un homme ordinaire, mais il a cherché à faire croire que l'Esprit saint, qui console et enrichit vos fidèles, résidait personnellement en lui dans toute son autorité, dans toute sa puissance. Aussi lorsqu'il était pris en flagrant délit de mensonge sur le ciel et les astres, sur les différents mouvements du soleil et de la lune, bien que ces erreurs n'aient aucun rapport avec la doctrine de la religion, son audace n'en est pas moins ouvertement sacrilége, car il débitait non-seulement ce qu'il ne savait pas, mais encore des mensonges, avec une vanité et un orgueil si insensés, qu'il s'efforçait d'attribuer ces rêveries à une personne divine qui parlait par sa bouche.

9. Lorsque j'entends un de mes frères en Jésus-Christ, quel qu'il soit, parler de ces choses en ignorant ou avancer quelque opinion erronée, je supporte sans impatience l'erreur de cet homme; pourvu qu'il ne croie rien qui soit indigne de vous, Seigneur, Créateur de l'univers, quel tort peut lui faire l'ignorance de la nature, des vrais rapports des objets créés? Mais son ignorance lui serait funeste, s'il pense que ces choses rentrent nécessairement dans la doctrine de la piété et qu'il ose soutenir avec opiniâtreté ce qu'il ignore. Et encore même cette faiblesse dans les commencements de la foi se trouve soutenue par la charité comme par une tendre mère, jusqu'au moment où l'homme nouveau s'élève à l'âge d'homme parfait « et ne peut plus se laisser emporter à tout vent de doctrine. » (*Ephés.*, IV, 13, 14.) Quant à celui qui, se posant comme docteur, chef, guide et maître de ceux à qui il débite ces chimères, ose persuader à ses adeptes qu'ils doivent le prendre lui-même, non point pour un homme, mais pour votre Esprit saint, qui croirait ne pas devoir détester et repousser avec horreur son impudente folie, lorsqu'on le voit convaincu d'erreur dans les matières qu'il enseigne? Toutefois je n'étais pas encore parfaitement sûr qu'on ne pût, selon les principes de Manès, expliquer les raisons de l'accroissement et du décroissement successifs des jours et des nuits, l'alternative elle-même de la nuit et du jour, les éclipses des astres et les autres phénomènes que j'avais lus dans les livres des philosophes. Ainsi, en supposant cette explication possible, et dans l'ignorance où j'étais, si les choses se passaient de telle ou telle façon, je préférais m'en rapporter à l'autorité

mundana ista etiam nota profiteri, pietas autem tibi confiteri. Unde ille devius ad hoc ista multum locutus est, ut convictus ab eis qui ista vere didicissent, quis esset ejus sensus in cæteris quæ abditiora sunt, manifeste cognosceretur. Non enim parvi existimari se voluit, sed Spiritum sanctum consolatorem et ditatorem fidelium tuorum, auctoritate plenaria personaliter in se esse persuadere conatus est. Itaque cum de cœlo ac stellis, et de solis ac lunæ motibus falsa dixisse deprehenderetur, quamvis ad doctrinam religionis ista non pertineant, tamen ausus ejus sacrilegos fuisse satis emineret, cum ea non solum ignorata, sed etiam falsata, vesana superbiæ vanitate diceret, ut ea tanquam divinæ personæ tribuere sibi niteretur.

9. Cum enim audio Christianum aliquem fratrem illum aut illum ista nescientem, et aliud pro alio sentientem, patienter intueor opinantem hominem; nec illi obesse video, cum de te Domine creator omnium non credat indigna, si forte situs et habitus creaturæ corporalis ignoret. Obest autem si hoc ad ipsam doctrinæ pietatis formam pertinere arbitretur, et pertinacius affirmare audeat quod ignorat. Sed etiam talis infirmitas in fidei cunabulis a caritate matre sustinetur, donec assurgat novus homo in virum perfectum, et circumferri non possit omni vento doctrinæ. In illo autem qui doctor, qui auctor, qui dux et princeps eorum quibus illa suaderet ita fieri ausus est, ut qui eum sequerentur non quemlibet hominem, sed Spiritum tuum sanctum se sequi arbitrarentur; quis tantam dementiam sicubi falsa dixisse convinceretur, non detestandam longeque abjiciendam esse judicaret? Sed tamen nondum liquido compereram utrum etiam secundum ejus verba vicissitudines longiorum et breviorum dierum atque noctium, et ipsius noctis et diei, et deliquia luminum, et si quid ejusmodi in aliis libris legeram, posset exponi, ut si forte posset, incertum quidem mihi fieret utrum ita se res haberet, an non ita : sed ad fidem meam

de cet homme, à cause de la sainteté que je lui supposais.

CHAPITRE VI.

Faustus était éloquent, mais il ignorait les arts libéraux.

10. Pendant ces neuf années environ où mon esprit s'égara à suivre les Manichéens, j'attendais avec une vive impatience l'arrivée de ce Faustus. Car tous les autres partisans de la secte que j'avais pu rencontrer jusqu'alors et qui étaient restés courts à mes objections sur ces matières, me renvoyaient toujours à lui comme à un homme qui, dès l'abord et au premier entretien, détruirait complétement et sans effort toutes ces difficultés, et de plus grandes encore si je voulais lui en proposer. Lors donc qu'il fut arrivé, je trouvai un homme doux, d'une élocution agréable, qui me débita avec beaucoup plus de charme les mêmes contes que les autres avaient coutume de me répéter. Mais que faisait à ma soif ce brillant échanson qui me présentait avec grâce des coupes d'un plus grand prix? Depuis longtemps mes oreilles étaient fatiguées de pareilles raisons : elles ne me paraissaient ni meilleures pour être mieux dites, ni plus vraies pour être éloquentes; l'orateur enfin ne me paraissait pas plus sage pour avoir le visage agréable et la parole séduisante. Ceux qui me l'avaient tant vanté n'étaient pas de bons juges du mérite, et ils ne le trouvaient prudent et sage que parce qu'il les charmait par sa parole. J'ai connu une autre espèce de gens à qui la vérité même devenait suspecte et qui refusaient de s'y rendre quand elle leur était présentée dans un langage élégant et fleuri. Mais déjà, mon Dieu, vous m'aviez instruit par des voies merveilleuses et secrètes, et je crois que c'est de vous que j'ai reçu cet enseignement, parce qu'il est vrai, et que nul autre que vous n'enseigne la vérité, de quelque part et de quelque côté qu'elle brille à nos yeux. J'avais déjà donc appris de vous qu'il ne faut pas juger de la vérité d'une chose par cela seul qu'elle est dite éloquemment, ni qu'elle est fausse pour être exprimée dans un langage incorrect; et par la même raison qu'il ne faut pas croire qu'une chose soit vraie parce qu'elle est mal exprimée, ou qu'elle soit fausse pour être énoncée en termes élégants. La sagesse et la folie sont comme des aliments salutaires et nuisibles, et les expressions élégantes ou sans art, sont comme des vases précieux ou grossiers dans lesquels on peut servir ces mets si différents.

11. Toutefois l'impatience avec laquelle j'avais attendu si longtemps Faustus trouvait, il est vrai, quelque satisfaction dans la chaleur et l'animation de son discours, dans sa facilité extraordinaire à trouver les mots les plus propres à revêtir sa pensée. Je me plaisais à l'entendre,

illius auctoritatem propter creditam sanctitatem præponerem.

CAPUT VI.

Faustus eloquens sed liberalium disciplinarum expers.

10. Et per annos ferme ipsos novem, quibus eos animo vagabundus audivi, nimis extento desiderio venturum expectabam istum Faustum. Cæteri enim eorum, in quos forte incurrissem, qui talium rerum quæstionibus a me objectis deficiebant, illum mihi promittebant, cujus adventu collatoque colloquio facillime mihi hæc, et si qua forte majora quærerem, enodatissime expedirentur. Ergo ubi venit, expertus sum hominem gratum et jucundum verbis, et ea ipsa quæ illi solent dicere, multo suavius garrientem. Sed quid ad meam sitim pretiosiorum poculorum decentissimus ministrator? Jam rebus talibus satiatæ erant aures meæ; nec ideo mihi meliora videbantur, quia melius dicebantur; nec ideo vera quia diserta; nec ideo sapiens anima, quia vultus congruus et decorum eloquium. Illi autem qui eum mihi promittebant, non boni rerum existimatores erant; et ideo illis videbatur prudens et sapiens, quia delectabat eos loquens. Sensi autem aliud genus hominum etiam veritatem habere suspectam, et ei nolle acquiescere si compto atque uberi sermone promeretur. Me autem jam docueras, Deus meus, miris et occultis modis; et propterea credo quod tu me docueris, quoniam verum est, nec quisquam præter te alius est doctor veri, ubicumque et undecumque claruerit. Jam ergo abs te didiceram, nec eo debere videri aliquid verum dici, quia eloquenter dicitur; nec eo falsum, quia incomposite sonant signa labiorum. Rursus nec ideo verum, quia impolite enuntiatur, nec ideo falsum, quia splendidus sermo est; sed perinde esse sapientiam et stultitiam, sicut sunt cibi utiles et inutiles; verbis autem ornatis et inornatis sicut vasis urbanis et rusticanis utrosque cibos posse ministrari.

11. Igitur aviditas mea qua illum tanto tempore expectaveram hominem, delectabatur quidem motu affectuque disputantis, et verbis congruentibus, at-

je le louais, je le portais aux nues comme plusieurs autres, et beaucoup plus qu'eux encore; mais je souffrais avec peine que dans cette foule d'auditeurs qui l'entouraient, il ne me fût pas permis de lui proposer mes difficultés, de discuter avec lui les objections qui m'embarrassaient dans une conférence familière où chacun de nous pût écouter et parler à son tour. Dès que je le pus, j'essayai avec mes amis les plus intimes d'engager avec lui en temps convenable une discussion, et je lui proposai plusieurs questions qui me préoccupaient. Tout d'abord, je reconnus un homme étranger aux sciences, excepté à la grammaire, dont encore il ne possédait qu'une connaissance très-ordinaire. Il avait lu quelques discours de Cicéron, très-peu des écrits de Sénèque, quelques extraits des poètes, et enfin quelques livres de sa secte assez élégamment écrits en latin. D'ailleurs il se livrait tous les jours à l'exercice de la parole, ce qui lui donnait une assez grande facilité d'élocution d'autant plus agréable et plus séduisante qu'il était maître de son esprit et qu'il y joignait une grâce toute naturelle. Mes souvenirs sont-ils fidèles, Seigneur mon Dieu, arbitre de ma conscience? Vous voyez le fond de mon cœur et de ma mémoire. C'est vous qui me conduisiez alors par les ressorts cachés de votre providence, et qui me mettiez devant les yeux mes honteux égarements pour m'en inspirer une vive horreur.

CHAPITRE VII.

Il se dégoûte de la secte des Manichéens.

12. En effet, aussitôt que j'eus reconnu que Faustus était étranger aux sciences où j'avais cru qu'il excellait, je commençai à désespérer d'obtenir de lui l'éclaircissement et la solution des difficultés qui m'embarrassaient. Il est vrai que, malgré son ignorance à cet égard, il eût pu connaître la véritable piété s'il n'eût pas été manichéen. Les livres de cette secte sont remplis de fables sans fin sur le ciel, les astres, le soleil et la lune : les ayant comparés aux calculs astronomiques que j'avais lus ailleurs pour juger si les systèmes développés dans leurs ouvrages étaient préférables ou du moins présentaient une égale vraisemblance, je cessai d'espérer de lui une explication vraiment savante. Néanmoins, dès que je voulus lui proposer mes doutes et entamer la discussion, il s'en défendit modestement et n'osa pas soulever un tel fardeau. Il connaissait son ignorance sur ces matières et ne rougit pas de l'avouer. Il n'était pas de ces gens dont j'avais eu si souvent à supporter le bavardage et qui, en s'efforçant de m'instruire, ne m'apprenaient rien en réalité. Cet homme avait

que ad vestiendas sententias facile occurrentibus. Delectabar autem et cum multis, vel etiam præ multis laudabam ac efferebam; sed moleste habebam quod in cœtu audientium non sinerer illi ingerere, et partiri cum eo curas quæstionum mearum, conferendo familiariter, et accipiendo ac reddendo sermonem. Quod ubi potui, et aures ejus cum familiaribus meis eoque tempore occupare cœpi, quo non dedeceret alternis disserere, et protuli quædam quæ me movebant : expertus sum prius hominem expertem liberalium disciplinarum nisi grammaticæ, atque ejus ipsius usitato modo. Et quia legerat aliquas Tullianas orationes, et paucissimos Senecæ libros, et nonnulla poetarum, et suæ sectæ si qua volumina Latine atque composite conscripta erant; et quia aderat quotidiana sermocinandi exercitatio, inde suppetebat eloquium, quod fiebat acceptius magisque seductorium moderamine ingenii, et quodam lepore naturali. Itane est ut recolo Domine Deus meus arbiter conscientiæ meæ? Coram te cor meum et recordatio mea, qui me tunc agebas abdito secreto providentiæ tuæ, et inhonestos errores meos jam convertebas ante faciem meam, ut viderem et odissem.

CAPUT VII.

Alienatur a secta Manichæorum.

12. Nam posteaquam ille mihi imperitus earum artium, quibus eum excellere putaveram, satis apparuit, desperare cœpi posse eum mihi illa quæ me movebant aperire atque dissolvere, quorum quidem ignarus posset veritatem tenere pietatis, sed si Manichæus non esset. Libri quippe eorum pleni sunt longissimis fabulis, de cœlo et sideribus et sole et luna : quæ mihi eum, quod utique cupiebam, collatis numerorum rationibus, quas alibi ego legeram, utrum potius ita essent ut Manichæi libris continebantur, an certe vel par etiam inde ratio redderetur, subtiliter explicare posse jam non arbitrabar. Quæ tamen ubi consideranda et discutienda protuli, modeste sane ille nec ausus est subire ipsam sarcinam. Noverat enim se ista non nosse, nec eum puduit confiteri. Non erat de talibus quales multos loquaces passus eram, conantes ea me docere, et dicentes nihil. Iste vero cor habebat, et si non rectum ad te, nec tamen nimis incautum ad seipsum. Non usque-

du cœur, et s'il n'était pas entièrement droit avec vous, du moins il veillait avec circonspection sur lui-même. Il n'ignorait point entièrement son ignorance et ne voulut pas s'engager témérairement dans une discussion d'où il ne pourrait sortir, ni revenir facilement sur ses pas. Je l'en estimai davantage, car cette modestie d'un esprit qui avoue son ignorance est plus belle que la connaissance de ce que je désirais savoir; et il fit toujours preuve de cette même modestie chaque fois que je lui proposais des questions trop difficiles ou trop subtiles.

13. Dès lors, je sentis se refroidir l'ardeur que j'avais eue pour les doctrines des Manichéens; et désespérant de plus en plus de leurs autres docteurs après avoir reconnu l'insuffisance du plus célèbre d'entre eux sur une foule de questions qui m'embarrassaient, je pris le parti de ne conférer avec lui que sur les belles-lettres, dont il était passionnément épris, et que j'enseignais alors, comme professeur de rhétorique, aux jeunes gens de Carthage. Nous lisions ensemble ce qu'il désirait le plus entendre, ou ce qui me paraissait le plus convenir à un esprit comme le sien. Au reste, toute l'ardeur que j'avais eue de faire des progrès dans cette secte tomba complétement sitôt que j'eus connu cet homme. Toutefois, je ne me séparai pas d'eux tout à fait, car ne trouvant rien encore de mieux que la voie où je m'étais jeté je ne sais comment, j'avais résolu de m'en contenter en attendant, jusqu'au moment où une lumière nouvelle m'inspirerait un meilleur choix. C'est ainsi que ce Faustus, qui avait été pour tant d'autres un piége mortel, fut le premier qui, à son insu et sans le vouloir, relâcha les liens dans lesquels j'étais pris moi-même. Car vos mains, mon Dieu, n'abandonnaient pas mon âme dans les voies mystérieuses de votre providence, et ma mère vous offrait pour moi en sacrifice, nuit et jour, ses larmes comme le sang de son cœur. Aussi m'avez-vous conduit par des voies admirables et cachées : oui, mon Dieu, telle a été votre conduite à mon égard. « Car c'est le Seigneur qui conduit les pas de l'homme et lui inspire de marcher dans sa voie. » (*Ps.* XXXVI, 23.) D'où nous vient donc le salut, sinon de votre main, qui répare l'ouvrage que vous avez formé?

CHAPITRE VIII.

Augustin va à Rome malgré sa mère.

14. C'est donc par un effet de votre providence que je me laissai persuader d'aller à Rome, pour y enseigner de préférence ce que j'enseignais à Carthage. Quant aux raisons qui m'y déterminèrent, je n'hésiterai pas à vous les confesser, parce que dans cette détermination, se découvre la profondeur de vos desseins secrets, et que nous devons y reconnaître et y célébrer la présence

quaque imperitus erat imperitiæ suæ, et noluit se temere disputando in ea coarctari, unde nec exitus ei ullus, nec facilis esset reditus : etiam hinc mihi amplius placuit. Pulchrior est enim temperantia confitentis animi, quam illa quæ nosse cupiebam : et eum in omnibus difficilioribus et subtilioribus quæstionibus talem inveniebam.

13. Refracto itaque studio quod intenderam in Manichæi litteras, magisque desperans de cæteris eorum doctoribus quando in multis quæ me movebant ita ille nominatus apparuit; cœpi cum eo pro studio ejus agere vitam, quo ipse flagrabat in eas litteras, quas tunc jam rhetor Carthagini adolescentes docebam, et legere cum eo, sive quæ ille audita desideraret, sive quæ ipse tali ingenio apta existimarem. Cæterum conatus omnis meus, quo proficere in illa secta statueram, illo homine cognito prorsus intercidit : non ut ab eis omnino separarer, sed quasi melius quidquam non inveniens eo, quo jam quoquo modo irrueram, contentus interim esse decreveram, nisi aliquid forte quod magis eligendum esset eluceret. Ita ille Faustus, qui multis laqueus mortis exstitit, meum quo captus eram relaxare jam cœperat, nec volens nec sciens. Manus enim tuæ, Deus meus, in abdito providentiæ tuæ, non deserebant animam meam; et de sanguine cordis matris meæ per lacrymas ejus diebus ac noctibus pro me sacrificabatur tibi; et egisti mecum miris modis. Tu illud egisti, Deus meus. Nam a Domino gressus hominis diriguntur, et viam ejus volet. Aut quæ procuratio salutis, præter manum tuam reficientem quæ fecisti?

CAPUT VIII.

Proficiscitur Romam contra matris voluntatem.

14. Egisti ergo mecum ut mihi persuaderetur Romam pergere, et potius ibi docere quod docebam Carthagine. Et hoc unde mihi persuasum est non præteribo confiteri tibi : quoniam et in his altissimi tui recessus, et præsentissima in nos misericordia tua cogitanda et prædicanda est. Non ideo Romam pergere volui, quod majores quæstus, majorque mihi

persévérante de votre miséricorde sur nous. Si je résolus d'aller à Rome, ce ne fut point parce que mes amis, qui me le conseillaient, m'y promettaient des avantages plus grands et une réputation plus brillante, bien que ces motifs ne fussent pas alors sans influence sur moi; mais la raison principale et la seule peut-être qui me détermina, c'est que j'avais ouï dire que les jeunes étudiants y étaient plus tranquilles, et contenus par les règles d'une discipline plus sévère; qu'on ne voyait point les élèves se précipiter en foule et avec insolence dans la classe d'un autre maître, et qu'ils n'y entraient jamais qu'avec sa permission. Rien n'égale au contraire la licence honteuse, effrontée des étudiants de Carthage. Ils se précipitent avec impudence dans les classes; et, avec une audace qui tient de la fureur, ils troublent l'ordre que chaque maître y établit pour le progrès de ses disciples. Ils commettent, dans leur prodigieuse stupidité, mille insolences que les lois devraient punir, si la coutume ne les protégeait. C'est en cela qu'ils sont plus malheureux encore, car ils se croient permis ce que votre loi éternelle défendra toujours, et ils pensent le faire impunément, tandis qu'au contraire ils sont punis par leur aveuglement même, et souffrent des maux incomparablement plus grands que ceux qu'ils font souffrir aux autres. Aussi ces désordres dont j'avais su me préserver comme étudiant, j'étais comme maître contraint de les supporter : voilà pourquoi je désirais aller dans une ville où tout le monde m'assurait qu'il ne se passait rien de semblable. Mais c'était vous, « mon espérance et mon héritage dans la terre des vivants, » (*Ps.* XLVI) qui, voulant me faire changer de pays pour le salut de mon âme, me pressiez à Carthage des aiguillons qui m'en éloignaient, et m'offriez à Rome les charmes qui m'y attiraient. Ceux qui me firent prendre cette résolution étaient des hommes épris d'amour pour cette vie de mort, les uns se livrant à des actes de folie, et les autres me faisant de vaines promesses; oui, pour redresser mes voies, vous vous serviez secrètement de leur perversité et de la mienne. Car ceux qui troublaient mon repos étaient aveuglés par une rage insensée; ceux qui m'invitaient à changer de position n'avaient de goût que pour la terre; et moi qui détestais ici des misères réelles, je poursuivais là-bas une félicité mensongère.

15. Mais enfin, pourquoi laissais-je Carthage pour aller à Rome? Vous le saviez, mon Dieu, et vous me le laissiez ignorer aussi bien qu'à ma mère qui pleura amèrement mon départ, et me suivit jusqu'au rivage. Comme elle me tenait étroitement embrassé, pour me retenir ou pour partir avec moi, je la trompai, en feignant de vouloir accompagner un ami, jusqu'au moment où le vent lui permît de se mettre en mer.

dignitas ab amicis, qui hoc suadebant, promittebatur, quamquam et ista ducebant animum tunc meum: sed illa erat causa maxima et pene sola, quod audiebam quietius ibi studere adolescentes, et ordinatiore disciplinæ coercitione sedari, ne in ejus scholam quo magistro non utuntur, passim et proterve irruant; nec eos admitti omnino nisi ille permiserit. Contra apud Carthaginem fœda est et intemperans licentia scholasticorum. Irrumpunt impudenter, et prope furiosa fronte perturbant ordinem, quem quisque discipulis ad proficiendum instituerit. Multa injuriosa faciunt mira hebetudine, et punienda legibus, nisi consuetudo patrona sit; hoc miseriores eos ostendens, quo jam quasi liceat faciunt quod per tuam æternam legem nunquam licebit; et impune se facere arbitrantur, cum ipsa faciendi cæcitate puniantur, et incomparabiliter patiantur pejora, quam faciunt. Ergo quos mores cum studerem meos esse (*a*) nolui, eos cum docerem cogebar perpeti alienos: et ideo placebat ire ubi talia non fieri omnes qui noverant indicabant. Verum autem tu spes mea et portio mea in terra viventium, ad mutandum terrarum locum pro salute animæ meæ, et Carthagini stimulos quibus inde avellerer, admovebas, et Romæ illecebras quibus attraherer, proponebas mihi per homines qui diligunt vitam mortuam, hinc insana facientes, inde vana pollicentes, et ad corrigendos gressus meos utebaris occulte et illorum et mea perversitate. Nam et qui perturbabant otium meum, fœda rabie cæci erant; et qui invitabant ad aliud, terram sapiebant. Ego autem qui detestabar hic veram miseriam, illic falsam felicitatem appetebam.

15. Sed quare hinc abirem, et illuc irem, tu sciebas Deus; nec indicabas mihi nec matri, quæ me profectum atrociter planxit, et usque ad mare secuta est. Sed fefelli eam violenter me tenentem, ut aut revocaret, aut mecum pergeret; et finxi me amicum nolle deserere, donec vento facto navigaret. Et men-

(*a*) Codex Sorbonicus, *meos esse volui.* Consentit gallica versio Arn. sed alii codices, etiam Arn. in latino textu, habent *nolui.* Et reipsa cum *in schola rhetoris* studeret Augustinus fuit *longe sedatior,* ut ait supra, lib. III, c. III.

Ainsi, je mentis à ma mère, et à une telle mère! et je lui échappai. Mais vous m'avez aussi pardonné cette faute dans votre miséricorde, puisque me sauvant des flots de la mer, tout plein que j'étais de hideuses souillures, vous m'avez conduit jusque dans les eaux de votre grâce qui, en me purifiant, devaient sécher ces torrents de larmes dont tous les jours les yeux de ma mère baignaient la terre en votre présence. Cependant elle refusait de retourner sans moi; et ce ne fut pas sans peine que je lui persuadai de passer la nuit dans un lieu voisin de notre vaisseau, et consacré à la mémoire du bienheureux Cyprien. Mais cette nuit-là même, je partis secrètement, pendant qu'elle persévérait à verser des larmes et des prières. Que vous demandait-elle, mon Dieu, par ses larmes, si ce n'est de ne pas me laisser partir? Pour vous, par un dessein plus profond, vous avez exaucé le principe de ses vœux; et si vous n'eûtes point égard aux prières qu'elle vous adressait alors, ce fut pour opérer en moi ce qu'elle ne cessait de vous demander. Le vent se leva, enfla nos voiles, et bientôt déroba à nos yeux ce rivage où, dès le matin, ma mère, folle de douleur, remplissait de ses plaintes et de ses cris votre oreille insensible à ses gémissements, car vous vouliez m'arracher à mes passions par mes passions mêmes, et châtier du fouet de la douleur les regrets trop charnels qu'elle éprouvait de mon départ. Elle aimait à me voir auprès d'elle comme les mères, et plus que beaucoup d'autres mères; et elle ne savait pas tout ce que vous lui prépariez de joie par mon absence. Elle l'ignorait; voilà pourquoi elle pleurait et se lamentait, montrant ainsi par ses angoisses qu'elle était l'héritière du châtiment d'Eve, puisqu'elle cherchait avec douleur ce fils qu'elle avait enfanté dans la douleur. Toutefois, après m'avoir reproché ma perfidie et ma cruauté, elle se remit à vous prier pour moi, et s'en retourna chez elle, tandis que je me dirigeais vers Rome.

CHAPITRE IX.

Saisi de la fièvre, il se trouve dans un grand danger.

16. A peine arrivé, j'y fus atteint par le châtiment de la maladie, et je descendais aux enfers, portant avec moi tous les crimes que j'avais commis, contre vous, contre moi, contre les autres, et que j'avais ajoutés au lien d'iniquité originelle qui nous fait tous mourir en Adam. Vous ne m'en aviez encore remis aucun en Jésus-Christ, et sa croix n'avait point effacé l'inimitié que mes péchés avaient établie entre vous et

titus sum matri, et illi matri, et evasi: quia et hoc tu dimisisti mihi misericorditer, servans me ab aquis maris plenum execrandis sordibus usque ad aquam gratiæ tuæ, qua me abluto siccarentur flumina maternorum oculorum, quibus pro me quotidie tibi rigabat terram sub vultu suo. Et tamen recusanti sine me redire vix persuasi ut in loco, qui proximus nostræ navi erat memoria beati Cypriani, maneret ea nocte. Sed ea nocte clanculo ego profectus sum: illa autem (*a*) remansit orando et flendo. Et quid a te petebat, Deus meus, tantis lacrymis, nisi ut navigare me non sineres? Sed tu alte consulens, et exaudiens cardinem desiderii ejus, non curasti quod tunc petebat, ut in me (*b*) faceres quod semper petebat. Flavit ventus, et implevit vela nostra, et littus subtraxit aspectibus nostris: in quo mane illa insaniebat dolore, et querelis, ac gemitu implebat aures tuas contemnentis ista: cum et me cupiditatibus meis raperes ad finiendas ipsas cupiditates, et illius carnale desiderium justo dolorum flagello vapularet. Amabat enim secum præsentiam meam more matrum, sed multis multo amplius: et nesciebat quid tu illi gaudiorum facturus esses de absentia mea. Nesciebat, ideo flebat et ejulabat, atque illis cruciatibus arguebatur (*c*) in ea reliquiarium Evæ, cum gemitu quærens quod cum gemitu pepererat. Et tamen post accusationem fallaciarum et crudelitatis meæ conversa rursus ad deprecandum te pro me. abiit ad solita, et ego Romam.

CAPUT IX.

Febri correptus periculose laborat.

16. Et ecce excipior ibi flagello ægritudinis corporalis, et ibam ad inferos, portans omnia mala quæ commiseram et in te et in me et in alios multa et gravia super originalis peccati vinculum quo omnes in Adam morimur. Non enim quidquam eorum mihi

(*a*) Mss. magno consensu ferunt, *non mansit*. Verior forsitan lectio est, qua filium mater significatur suis fletibus ac precibus prosecuta. — (*b*) In Mss. *ut me faceres*. — (*c*) Sic restituimus ex veterrimo Corbeiensi codice, nam peccatum est in aliis plerisque Mss. qui habent, *arguebatur in ea reliquiarum Evæ*, quos sequuntur Bad. Am. et Er. Alii vero dum locum emaculatum cupiunt, substituunt, *rea*, pro, *in ea*, Mss. certe refragantibus. Nihil dubii est quin primum vitiatus fuerit locus ab iis quibus insolens et ignota erat vox, *reliquiarium*. In qua librarii rursum peccarunt, lib. I, quest. *in Genes.*, q. CXLVIII, ubi codices veriores præferunt, *enutrire vestrum reliquiarium*, juxta XXX, κατάλειψιν, non, *reliquiæ*, aut, *reliquiarum*, ut alii.

moi. Et comment aurait-il pu les effacer par cette croix que je considérais alors comme un fantôme sans réalité? La mort de sa chair me paraissait aussi fausse que celle de mon âme était véritable, tandis que cette mort de sa chair était aussi vraie qu'était fausse la vie de mon âme, qui refusait de croire à cette vérité. Cependant, la fièvre redoublant, je m'en allais et j'étais perdu. Car où serais-je allé, si je fusse mort alors, sinon dans des feux et des tourments proportionnés à mes crimes, suivant l'ordre infaillible de votre justice? Quant à ma mère, elle ignorait mon état et n'en priait pas moins pour moi en mon absence. Mais vous, mon Dieu, qui êtes partout présent, vous l'écoutiez où elle était; et où j'étais, vous aviez pitié de moi et me rendiez la santé du corps, bien que mon cœur sacrilége fût encore esclave de ses passions insensées. Car dans ce péril extrême, je ne désirais point votre baptême, et je valais beaucoup moins que dans mon enfance, puisque alors je le sollicitai de la piété de ma mère, comme je l'ai déjà rappelé et confessé devant vous. Mais j'avais grandi pour ma honte, et dans ma folie je me moquais de ce remède divin de votre miséricorde, qui n'a point permis cependant que je fusse ainsi frappé d'une double mort. Si le cœur de ma mère eût reçu cette blessure, rien n'eût pu l'en guérir. Car je ne puis assez dire quel était son amour pour moi et combien les angoisses de mon enfantement spirituel lui étaient plus cruelles que les douleurs qu'elle avait ressenties en m'enfantant à la vie du corps.

17. Non, je ne sais pas comment elle eût guéri, si une telle mort pour moi eût transpercé les entrailles de son amour. Et que seraient devenues tant de prières si ferventes, si continuelles? Elles ne pouvaient monter qu'en votre présence. Et vous, Dieu des miséricordes, pouviez-vous dédaigner le cœur brisé et humilié d'une veuve chaste et sobre, multipliant ses aumônes, soumise à vos saints et empressée à les servir, ne laissant passer aucun jour sans porter son offrande à votre autel, se rendant assidûment deux fois par jour, matin et soir, à votre église, non pour s'y livrer à de vaines conversations et à des bavardages inutiles avec des femmes de son âge, mais pour y entendre votre parole, et vous faire entendre ses prières? Auriez-vous pu mépriser les larmes de cette mère, qui ne vous demandait ni l'or ni l'argent, ni aucun de ces biens fragiles et périssables, mais le salut de l'âme de son fils, et refuser votre secours à celle que votre grâce avait faite ce qu'elle était? Non, Seigneur! vous étiez auprès d'elle, vous exauciez ses prières, et vous accomplissiez dans l'ordre de vos desseins ce que vous aviez résolu de faire. Loin de moi la pensée que

donaveras in Christo: nec solverat ille in (a) cruce sua inimicitias, quas tecum contraxeram peccatis meis. Quomodo enim eas solveret in cruce phantasmatis quod de illo credideram? Quam ergo falsa mihi videbatur mors carnis ejus, tam vera erat animæ meæ: et quam vera erat mors carnis ejus, tam falsa vita animæ meæ, quæ id non credebat. Et ingravescentibus febribus jam ibam et peribam. Quo enim irem, si tunc hinc abirem, nisi in ignem atque tormenta digna factis meis in veritate ordinis tui? Et illa hoc nesciebat, et tamen pro me orabat absens. Tu autem ubique præsens, ubi erat exaudiebas eam: et ubi eram miserebaris mei, ut recuperarem salutem corporis mei, adhuc insanus corde sacrilego. Neque enim desiderabam in illo tanto periculo baptismum tuum, et melior eram puer, quando illum de materna pietate flagitavi, sicut jam recordatus atque confessus sum. Sed in dedecus meum creveram, et consilia medicinæ tuæ demens irridebam, qui me non sivisti talem bis mori. Quo vulnere si feriretur cor matris, nunquam sanaretur. Non enim satis eloquor quid erga me habebat animi, et quanto majore sollicitudine me parturiebat spiritu, quam carne pepererat.

17. Non itaque video quomodo sanaretur, si mea talis illa mors transverberasset viscera dilectionis ejus. Et ubi essent tantæ preces et tam crebræ sine intermissione? Nusquam nisi ad te. An vero tu Deus misericordiarum sperneres cor contritum et humiliatum viduæ castæ ac sobriæ, frequentantis eleemosynas, obsequentis atque servientis sanctis tuis, nullum diem prætermittentis oblationem ad altare tuum: bis in die, mane et vespere ad ecclesiam tuam sine ulla intermissione venientis, non ad vanas fabulas et aniles loquacitates, sed ut te audiret in tuis sermonibus, et tu illam in suis orationibus. Hujusne tu lacrymas, quibus non a te aurum et argentum petebat, nec aliquod nutabile aut volubile bonum, sed salutem animæ filii sui; tu cujus munere talis erat, contemneres et repelleres ab auxilio tuo? Nequa-

(a) Sic legendum cum Mss. cum Bad. et Arn. non ut Am. Er. et Lov. habent, *in carne*, tametsi hoc etiam habeat locus Apostoli ad quem alludit Augustinus. Nam hic dicere maluit, *nec solverat ille in cruce;* quia sui recordabatur erroris quo antea cum Manichæis non crucem, sed carnem Christi negaverat.

vous pussiez la tromper dans ces visions, dans ces réponses dont vous étiez l'auteur, et dont j'ai rappelé les unes, omis les autres ; visions et réponses qu'elle gardait fidèlement en son cœur, et que dans sa prière, elle vous présentait sans cesse comme les titres de vos engagements. Car votre miséricorde est si grande, que vous daignez vous constituer par vos promesses le débiteur de ceux à qui vous remettez libéralement tout ce qu'ils vous doivent.

CHAPITRE X.

Erreurs d'Augustin avant qu'il eût embrassé la doctrine de l'Evangile.

18. Vous m'avez donc guéri de cette maladie, et vous avez sauvé le fils de votre servante, d'abord dans son corps, pour avoir à lui rendre ensuite une santé meilleure et plus certaine. Or, à cette époque même je continuais à Rome des liaisons avec ces saints à la fois trompés et trompeurs : car je fréquentais non-seulement les *Auditeurs* dont faisait partie celui chez qui j'étais tombé malade et où je continuais ma convalescence, mais aussi ceux qu'on appelle les *Elus*. Il me semblait encore que ce n'est pas nous qui péchions, mais je ne sais quelle autre nature qui péchait en nous. Mon orgueil était flatté de cette pensée que je n'étais point coupable ; et quand j'avais commis quelque faute, loin d'en faire l'aveu pour obtenir la guérison de mon âme qui péchait contre vous, j'aimais à l'excuser pour la rejeter je ne sais sur quelle autre puissance qui était en moi, et qui n'était pas moi. Cependant, je ne formais qu'un seul tout, et mon impiété seule m'avait divisé contre moi-même. Mon péché était d'autant plus incurable, que je ne voulais pas me reconnaître pécheur ; et tel était l'excès de mon iniquité que je préférais, Dieu tout-puissant, vous croire vaincu en moi (1) pour ma ruine, que de me laisser vaincre par vous pour mon salut : « Vous n'aviez point encore mis une garde à ma bouche et une porte de circonspection à mes lèvres, pour empêcher mon cœur de s'abandonner à des paroles de malice, et de chercher une excuse à ses crimes, à l'exemple de ceux qui font l'iniquité ; » (*Ps.* CLX) et voilà pourquoi je vivais encore avec leurs Elus.

19. Toutefois désespérant de faire désormais quelque progrès dans cette fausse doctrine, et résolu de m'en contenter, en attendant mieux,

(1) Suivant l'erreur des Manichéens qui croyaient qu'une partie de la nature divine combattait dans l'homme avec la nature du mal.

quam Domine. Imo vero aderas, et exaudiebas et faciebas ordine quo prædestinaveras esse faciendum. Absit ut tu falleres eam in illis visionibus et responsis tuis, quæ jam commemoravi, et quæ non commemoravi, quæ illa fideli pectore tenebat, et semper orans tanquam chirographa tua ingerebat tibi. Dignaris enim, quoniam in sæculum misericordia tua, eis quibus omnia debita dimittis, etiam promissionibus tuis debitor fieri.

CAPUT X.

Errores ante susceptam Evangelii doctrinam.

18. Recreasti ergo me ab illa ægritudine, et salvum fecisti filium ancillæ tuæ, tunc interim corpore, ut esset cui salutem meliorem atque certiorem dares. Et jungebar etiam tunc Romæ falsis illis atque fallentibus sanctis : Non enim tantum auditoribus eorum, quorum e numero erat etiam is in cujus domo ægrotaveram et convalueram; sed eis etiam quos electos vocant. Adhuc enim mihi videbatur non esse nos qui peccamus, sed nescio quam aliam in nobis peccare naturam; et delectabat superbiam meam extra culpam esse ; et cum aliquid mali fecissem, non confiteri me fecisse, ut sanares animam meam, quoniam (*a*) peccabat tibi; sed excusare eam amabam, et accusare nescio quid aliud quod mecum esset et ego non essem. Verum autem totum ego eram, et adversum me impietas mea me diviserat : et id erat peccatum insanabilius, quo me peccatorem non esse arbitrabar ; et execrabilis iniquitas te, Deus omnipotens, te (*b*) in me ad perniciem meam, quam me a te ad salutem malle superari. Nondum ergo posueras custodiam ori meo, et ostium continentiæ circum labia mea, ut non declinaret cor meum in verba maligna, ad excusandas excusationes in peccatis cum hominibus operantibus iniquitatem, et ideo adhuc (*c*) combinabam cum electis eorum.

19. Sed tamen jam desperans in ea falsa doctrina me posse proficere, eaque ipsa quibus si nihil melius reperirem, contentus esse decreveram, jam remis-

(*a*) Ita vetusti codices, ubi Lov. habent, *peccavi tibi; sed excusare me.* — (*b*) Lov. et antiquæ editiones, *et a me.* Malius vero Mss. et Arn. *te in me.* — (*c*) Alludit ad versiculum 4. *Psal.* CXL, et sequitur hic et alias lectionem quamdam LXX, quæ habet, συνδυάσω combinabo, quapropter scribimus cum antiquioribus codicibus *combinabam*, pro quo in aliis est, *convivebam*, aut, *combibebam*, *convivabar*, *communicabam.*

je ne l'étudiais plus avec le même zèle ni avec la même ardeur. Il me vint même à l'esprit que les philosophes, appelés académiciens, avaient été plus sages que les autres, en soutenant qu'il fallait douter de tout, et que l'homme ne pouvait parvenir à la connaissance d'aucune vérité. Car je pensais alors, comme on le croit vulgairement, que tel était le fond de leur doctrine, dont je n'avais pas encore saisi le véritable sens. Je ne pus donc m'empêcher d'ébranler l'extrême crédulité avec laquelle mon hôte accueillait toutes les fables dont sont remplis les livres des Manichéens. Toutefois mes relations d'amitié avec eux étaient plus étroites qu'avec ceux qui ne donnaient point dans cette hérésie. Si je ne la défendais plus avec la même ardeur, mon intimité avec eux (car Rome en cachait un grand nombre dans son sein), me rendait moins empressé à chercher ailleurs la vérité. Je désespérais surtout de pouvoir la trouver dans votre Eglise, loin de laquelle ils m'avaient entraîné, ô Seigneur du ciel et de la terre, créateur des choses visibles et invisibles! Il me semblait honteux de croire que vous aviez une figure humaine et que vous étiez renfermé dans les contours corporels de nos membres, et cependant, quand je voulais penser au Dieu que je m'étais fait, je ne me le figurais pas autrement que comme un être corporel; car je ne pouvais concevoir que tout ce qui n'était point corps pût exister réellement. Aussi était-ce la principale et presque la seule cause de l'erreur dont je ne pouvais sortir.

20. De là cette autre croyance que le mal était aussi une certaine substance corporelle, une masse hideuse et difforme, composée de deux parties, l'une grossière, appelée terre par les Manichéens, l'autre subtile et déliée, comme la substance de l'air, esprit de malice se glissant, suivant eux, dans toutes les parties de ce globe terrestre. Puis, comme un reste de religion, m'empêchait de croire qu'un Dieu bon eût créé aucune nature mauvaise, je me figurais en lui deux natures opposées, toutes deux infinies, mais dont la mauvaise avait moins d'étendue que la bonne. Et de cette source empoisonnée découlaient pour moi d'autres conceptions sacriléges. Mon esprit essayait-il de recourir à la foi catholique, je me sentais repoussé, parce que je ne me représentais pas la foi catholique telle qu'elle était. Et je me trouvais plus religieux, ô mon Dieu, vous à qui vos miséricordes sur moi rendent témoignage, de vous croire infini dans toutes vos parties, bien que du côté où le principe du mal était en opposition avec vous, je fusse forcé de trouver votre nature finie, que de vous supposer resserré de toutes parts dans les bornes d'un corps humain. Mieux valait aussi, selon moi, croire que vous n'avez point

sius negligentiusque retinebam. Etenim suborta est etiam mihi cogitatio, prudentiores cæteris fuisse illos philosophos, quos academicos appellant, quod de omnibus dubitandum esse censuerant, nec aliquid veri ab homine comprehendi posse decreverant. Ita enim et mihi liquido sensisse videbantur, ut vulgo habentur, etiam illorum intentionem nondum intelligenti. Nec dissimulavi eumdem hospitem meum reprimere a nimia fiducia, quam sensi eum habere de rebus fabulosis, quibus Manichæi libri pleni sunt. Amicitia tamen eorum familiarius utebar quam cæterorum hominum qui in illa hæresi non fuissent. Nec eam defendebam pristina animositate; sed tamen familiaritas eorum, plures enim eos Roma occultat, pigrius me faciebat aliud quærere, præsertim desperantem in Ecclesia tua, Domine cœli et terræ, creator omnium visibilium et invisibilium, posse inveniri verum, unde me illi averterant, multumque mihi turpe videbatur, credere figuram te habere humanæ carnis, et membrorum nostrorum liniamentis corporalibus terminari. Et quoniam cum de Deo meo cogitare vellem, cogitare nisi moles corporum non noveram, neque enim videbatur mihi esse quidquam quod tale non esset, ea maxima et prope sola causa erat inevitabilis erroris mei.

20. Hinc enim et mali substantiam quamdam credebam esse talem et habere suam molem tetram et deformem, sive crassam, quam terram dicebant, sive tenuem atque subtilem, sicut est aeris corpus, quam malignam mentem per illam terram repentem imaginantur. Et quia Deum bonum, nullam malam naturam creasse qualiscumque pietas me credere cogebat, constituebam ex adverso sibi duas moles, utramque infinitam, sed malam angustius, bonam grandius. Et ex hoc initio pestilentioso me cætera sacrilegia sequebantur. Cum enim conaretur animus meus recurrere in catholicam fidem, repercutiebar, quia non erat catholica fides quam esse arbitrabar. Et magis pius mihi videbar, si te Deus meus, cui confitentur ex me miserationes tuæ, vel ex cæteris partibus infinitum crederem, quamvis ex una qua tibi moles mali opponebatur, cogerer finitum fateri, quam si ex omnibus partibus in corporis humani forma te opinarer finiri. Et melius mihi videbar credere nullum malum te creasse, quod mihi nescienti non solum aliqua substantia, sed etiam corporea videbatur,

créé le mal, que de vous regarder comme l'auteur de ce que je pensais être la nature du mal ; car dans mon ignorance, le mal me paraissait non-seulement une substance, mais même une substance corporelle, puisque je ne savais point concevoir l'esprit autrement que comme un corps subtil, il est vrai, mais contenu dans l'espace. Notre Sauveur lui-même, votre Fils unique, je le croyais un rayon de la masse lumineuse de votre substance, descendu pour opérer notre salut, en sorte que je ne croyais de lui que ce qui s'accordait avec mes vaines imaginations. Aussi, je pensais qu'une telle nature ne pouvait être née de la vierge Marie, sans avoir été mêlée et incorporée à la chair. Or, telle que je me la figurais, elle ne pouvait avoir été ainsi mêlée sans en avoir reçu quelque souillure. Je craignais donc de croire que Jésus-Christ fût né de la chair, pour ne pas être forcé d'admettre qu'il en avait été souillé. Maintenant, vos enfants spirituels se permettront sans doute sur moi quelques douces et innocentes moqueries, s'ils viennent à lire mes confessions; mais enfin, voilà où j'en étais alors.

CHAPITRE XI.

Conférences d'Augustin avec des Catholiques.

21. D'ailleurs, je ne pensais pas qu'il fût possible de justifier ce que les Manichéens trouvaient de répréhensible dans vos Ecritures : cependant je désirais vivement quelquefois en conférer en détail avec quelque docteur profondément versé dans ces livres, et savoir ce qu'il en pensait. Les discours d'un certain Helpidius, que j'avais entendu parler et discuter publiquement contre les Manichéens, avaient commencé, même à Carthage, à ébranler ma confiance en eux, car il leur citait des passages de l'Ecriture auxquels il était difficile de répondre, et, en effet, leurs réponses me paraissaient d'une extrême faiblesse. Aussi n'osaient-ils s'en expliquer ouvertement en public, mais ils en conféraient avec nous dans des réunions secrètes; ils prétendaient que le Nouveau Testament avait été falsifié par je ne sais quels faussaires qui avaient voulu enter la loi juive sur la foi chrétienne ; et cependant ils ne pouvaient eux-mêmes en présenter aucun exemplaire sans altération. Mais ce qui surtout me retenait captif et comme oppressé, c'était ces images corporelles qui revenaient sans cesse à ma pensée et sous lesquelles, tout haletant, je ne pouvais respirer l'air pur et simple de votre vérité.

CHAPITRE XII.

Supercheries des écoliers de Rome à l'égard de leurs maîtres.

22. Je m'occupais donc très-sérieusement d'at-

quia et mentem cogitare non noveram, nisi eam subtile corpus esse, quod tamen per loci spatia diffunderetur, (*a*) quam credere abs te esse qualem putabam naturam mali. Ipsum quoque Salvatorem nostrum unigenitum tuum, tanquam de massa lucidissimæ molis tuæ porrectum ad nostram salutem, ita putabam, ut aliud de illo non crederem, nisi quod possem vanitate imaginari. Talem itaque naturam ejus nasci non posse de Maria virgine arbitrabar, nisi carni concerneretur. Concerni autem et non inquinari non videbam, quod mihi tale figurabam. Metuebam itaque credere in carne natum, ne credere cogerer ex carne inquinatum. Nunc spiritales tui blande et amanter ridebunt me, si has confessiones meas legerint : sed tamen talis eram.

CAPUT XI.

Qualiter Augustinus contulerit cum catholicis.

21. Deinde quæ illi in scripturis tuis reprehenderant, defendi posse non existimabam : sed aliquando sane cupiebam cum aliquo illorum librorum doctissimo conferre singula, et experiri quid inde sentiret. Jam enim Helpidii cujusdam adversus eosdem Manichæos coram loquentis et disserentis sermones, etiam apud Carthaginem movere me cœperant, cum talia de scripturis proferret, quibus resisti facile non posset, et imbecilla mihi responsio videbatur istorum. Quam quidem non facile palam promebant, sed nobis secretius, cum dicerent scripturas Novi Testamenti falsatas fuisse a nescio quibus, qui Judæorum legem inserere Christianæ fidei voluerunt, atque ipsi incorrupta exemplaria nulla proferrent. Sed me maxime captum et offocatum quodammodo deprimebant corporalia cogitantem moles illæ, sub quibus anhelans in auram tuæ veritatis liquidam et simplicem respirare non poteram.

CAPUT XII.

Fraus discipulorum Romæ in præceptores.

22. Sedulo ergo agere cœperam, propter quod ve-

(*a*) Bad. Am. et Er. *diffunderetur abs te.* Has duas particulas expunxerunt Lovanienses, neque nos præterquam in Regiomontensi codice eas reperimus.

teindre le but que je m'étais proposé en venant à Rome, c'est-à-dire l'enseignement de la rhétorique, et j'avais d'abord réuni chez moi quelques jeunes gens qui m'avaient connu et fait connaître à d'autres, quand j'appris qu'à Rome il se passait d'autres choses que je n'avais pas eu à souffrir en Afrique. A la vérité, les violences auxquelles se livrait la jeunesse impudente de Carthage n'avaient pas lieu à Rome, mais souvent, me dit-on, les écoliers, pour priver leur maître de son salaire, complotaient plusieurs ensemble et se portaient soudain dans une autre école, violant ainsi leurs engagements et sacrifiant les droits de la justice à l'amour de l'argent. Aussi mon cœur les haïssait-il, bien que la source de cette haine ne fût pas bien pure. En effet, je les haïssais peut-être plus pour le préjudice que j'aurais à supporter de leur part que pour les injustices dont ils se rendraient coupables. Et cependant elles sont infâmes et vous manquent de foi, Seigneur, ces âmes qui prostituent ainsi leur amour à des biens frivoles, jouets du temps, à des richesses de boue qui salissent la main qui les touche; ces âmes qui s'attachent à un monde fugitif, et vous méprisent, vous qui ne passez point, vous qui rappelez à vous l'âme adultère et lui pardonnez quand elle revient se jeter dans vos bras? Aujourd'hui encore, je hais dans ces jeunes gens leur perversité et leur corruption, quoique je les aime par le désir que j'ai de leur amendement. Puissent-ils préférer à cet argent la science qu'on leur enseigne, et à cette science, vous-même, ô mon Dieu, qui êtes la vérité, la source intarissable des vrais biens, la paix et les délices du cœur! Mais alors je craignais bien plus de les trouver méchants contre mes intérêts que je ne désirais les voir devenir bons et vertueux.

CHAPITRE XIII.

Il est envoyé à Milan pour y enseigner la rhétorique. Comment il est accueilli par saint Ambroise.

23. La ville de Milan ayant alors demandé au préfet de Rome de lui procurer un professeur de rhétorique, qu'elle s'engageait de faire venir à ses frais (1), je sollicitai cet emploi par le moyen de ces mêmes amis enivrés des folies manichéennes dont mon départ allait me délivrer, sans que personne de nous s'en doutât. Je fis donc mes preuves dans un discours qu'on me proposa, et le préfet Symmaque me fit partir pour Milan. Arrivé dans cette ville, j'allai trouver l'évêque Ambroise, connu de toute la terre comme l'un des personnages les plus éminents de ce temps, et l'un de vos plus fidèles serviteurs,

(1) Par le mot *evectio*, ou *diploma*, on entendait la faculté de voyager aux frais de l'Etat, faculté dont aucun particulier n'aurait pu jouir. D'où cette loi d'Honorius ainsi conçue : « Qu aucun particulier ne prétende dans la suite au droit de voyager aux frais du public, si ce n'est quand il est appelé par nous, ou qu'il vient de rendre hommage à notre clémence. Julius Capitolinus raconte, dans sa vie de Pertinax, « que ce prince, alors chef d'une cohorte, étant parti pour la Syrie, sous l'empereur T. Aurélius, fut forcé par le gouverneur de cette province de faire à pied le chemin, depuis Antioche jusqu'au lieu de sa destination, parce qu'il avait entrepris ce voyage sans lettres d'autorisation. »

neram, ut docerem Romæ artem rhetoricam, et prius domi congregare aliquos, quibus et per quos innotescere cœperam, et ecce cognosco alia Romæ fieri, quæ non patiebar in Africa. Nam revera illas eversiones a perditis adolescentibus ibi non fieri manifestatum est mihi. « Sed subito, inquiunt, ne mercedem magistro reddant, conspirant multi adolescentes, et transferunt se ad alium, desertores fidei et quibus præ pecuniæ caritate justitia vilis est. » Oderat etiam istos cor meum, quamvis non perfecto odio. Quod enim ab eis passurus eram, magis oderam fortasse, quam eo quod cuilibet illicita faciebant. Certe tamen turpes sunt tales, et fornicantur abs te, amando volatica ludibria temporum et lucrum luteum, quod cum apprehenditur, manum inquinat, et amplectendo mundum fugientem, contemnendo te manentem et revocantem, et ignoscentem redeunti ad te meretrici animæ humanæ. Et nunc tales odi parvos et distortos, quamvis eos corrigendos diligam, ut pecuniæ doctrinam ipsam quam discunt præferant, ei vero te Deum veritatem et ubertatem certi boni et pacem castissimam. Sed tunc eos magis pati nolebam malos propter me, quam fieri propter te bonos volebam.

CAPUT XIII.

Docturus rhetoricam mittitur Mediolanum, ab Ambrosio suscipitur.

23. Itaque posteaquam missum est a Mediolano Romam ad præfectum urbis, ut illi civitati rhetoricæ magister provideretur, impertita etiam evectione publica, ego ipse ambivi per eosdem ipsos Manichæis vanitatibus ebrios, quibus ut carerem ibam, sed utrique nesciebamus, ut dictione proposita me probatum præfectus tunc Symmachus mitteret. Et veni Mediolanum ad Ambrosium episcopum in optimis notum orbi terræ, pium cultorem tuum, cujus tunc eloquia strenue ministrabant adipem frumenti tui, et læti-

Son zèle et son éloquence distribuaient alors à votre peuple ce pur froment qui nourrit l'homme, cette huile qui lui donne la joie, ce vin qui l'enivre sans altérer sa raison. A mon insu, vous me conduisiez à lui pour qu'il me conduisît à vous après m'avoir ouvert les yeux. Cet homme de Dieu m'accueillit avec une bonté paternelle, et comme évêque se réjouit de mon arrivée à Milan. Aussi je me pris à l'aimer, non pas d'abord comme docteur de la vérité (je désespérais de la trouver dans votre Eglise), mais comme un homme bienveillant à mon égard. J'allais assidûment l'écouter quand il instruisait son peuple, non pas avec l'intention que j'aurais dû y apporter, mais pour apprécier son éloquence, pour m'assurer si elle répondait à sa réputation et si elle était au-dessus ou au-dessous de ce que l'on en publiait. Je demeurais comme suspendu tout entier à sa parole, tout en n'ayant que du dédain et du mépris pour sa doctrine ; j'étais flatté de la douceur de ses discours plus forts et plus solides, il est vrai, mais qui avaient moins de grâce et de séduction dans le tour et l'expression que ceux de Faustus, en ce qui concerne la diction. Quant aux pensées, nulle comparaison : car l'un se perdait dans les rêveries des Manichéens, tandis que l'autre enseignait la plus saine doctrine du salut. Mais le salut est loin des pécheurs, tel que j'étais alors : et cependant j'en approchais peu à peu et sans m'en apercevoir.

CHAPITRE XIV.

Les discours de saint Ambroise le font revenir insensiblement de ses erreurs.

24. En effet, je ne songeais point à m'instruire des vérités qu'il enseignait, et ne faisais attention qu'à la forme de ses discours, car tout en ayant perdu l'espérance qu'aucun homme pût trouver la voie qui mène à vous, j'avais conservé ce goût frivole de l'art de bien dire. Toutefois, avec les paroles que j'aimais, les choses dont j'étais insouciant entraient dans mon esprit et je ne pouvais les séparer. Tandis que j'ouvrais mon cœur aux charmes de son éloquence, les vérités qu'elle renfermait s'y insinuaient aussi, quoique par degré. Il me sembla d'abord que ce qu'il enseignait pouvait se soutenir, et je pensai qu'on pouvait sans témérité entreprendre la défense de la foi catholique contre les attaques des Manichéens, attaques qui m'avaient paru jusqu'alors sans réplique ; je fus ébranlé surtout quand je l'entendis expliquer certaines obscurités de l'Ancien Testament que j'avais interprétées à la lettre, et qui m'avaient donné la mort. Après avoir entendu l'explication qu'il donnait dans plusieurs endroits de ces saints livres, je condamnai désormais ce découragement et je m'en voulais d'avoir cru absolument impossible toute réplique aux

tiam olei, et sobriam vini ebrietatem populo tuo. Ad eum autem ducebar abs te nesciens, ut per eum ad te sciens ducerer. Suscepit me paterne ille homo Dei, et peregrinationem meam satis episcopaliter dilexit. Et eum amare cœpi, primo quidem non tanquam doctorem veri, quod in Ecclesia tua prorsus desperabam, sed tanquam hominem benignum in me. Et studiose audiebam disputantem in populo, non intentione qua debui, sed quasi explorans ejus facundiam, utrum conveniret famæ suæ, an major minorve proflueret quam prædicabatur ; et verbis ejus suspendebar intentus, rerum autem incuriosus et contemptor astabam ; et delectabar suavitate sermonis, quanquam eruditioris, minus tamen hilarescentis atque mulcentis quam Fausti erat, quod attinet ad dicendi modum. Cæterum rerum ipsarum nulla comparatio : nam ille per Manichæas fallacias aberrabat, iste autem saluberrime docebat salutem. Sed longe est a peccatoribus salus, qualis ego tunc aderam : et tamen propinquabam sensim et (*a*) nesciens.

CAPUTL XIV.

Audito Ambrosio paulatim ab erroribus resipiscit.

24. Cum enim non satagerem discere quæ dicebat, sed tantum quemadmodum dicebat audire (ea mihi quippe jam desperanti ad te viam patere homini inanis cura remanserat) veniebant in animum meum simul cum verbis quæ diligebam, res etiam quas negligebam. Neque enim ea dirimere poteram. Et dum cor aperirem ad (*b*) excipiendum quam diserte diceret, pariter intrabat et quam vere diceret, gradatim quidem. Nam primo etiam ipsa defendi posse mihi jam cœperant videri ; et fidem catholicam, pro qua nihil posse dici adversus oppugnantes Manichæos putaveram, jam non impudenter asseri existimabam, maxime audito uno atque altero, et sæpius ænigmate soluto de scriptis veteribus, ubi cum ad litteram acciperem occidebar. Spiritaliter itaque plerisque illorum librorum expositis locis, jam reprehendebam

(*a*) Apud Am. Er. Lov. *et nescivi.* Som. et Blas. *et nesciebam.* — (*b*) Lov. *decipiendum.*

ennemis, et à ceux qui se moquent de la loi et des prophètes. Cependant je n'étais pas encore persuadé qu'il me fallût entrer dans la voie catholique, par cela seul qu'elle avait de savants défenseurs qui repoussaient avec éloquence et solidité les attaques de ses ennemis ; ni qu'il fallût condamner les erreurs que j'avais embrassées, par la raison que la religion chrétienne pouvait se défendre avec un égal avantage. Ainsi la foi catholique, pour ne plus paraître à mes yeux vaincue, ne me paraissait pas encore entièrement victorieuse.

25. J'appliquai donc alors toutes les forces de mon esprit à trouver des raisons décisives pour convaincre de fausseté la doctrine des Manichéens. Si j'avais pu concevoir l'idée d'une substance spirituelle, toutes ces chimères et ces fantômes se seraient à l'instant même évanouis et dissipés ; mais je ne pouvais y parvenir. Cependant, pour ce qui regarde ce monde extérieur, et toute cette nature qui tombe sous nos sens, je trouvais beaucoup plus probables les sentiments de la plupart des philosophes ; et, en réfléchissant de plus en plus, en comparant les opinions, je me confirmais dans mon jugement. Aussi, doutant de tout, et flottant incertain entre toutes les opinions, suivant la doctrine que l'on prête aux Académiciens, je résolus de quitter les Manichéens, ne croyant pas devoir, dans cet état de doute et d'incertitude, demeurer plus longtemps dans une secte à laquelle je préférais déjà certains philosophes. Mais comme je ne rencontrai chez ces philosophes aucune trace du Rédempteur Jésus, je refusais de leur confier la guérison des langueurs de mon âme. Je me décidai donc à demeurer catéchumène dans l'église catholique, dont mes parents m'avaient inspiré l'amour, jusqu'à ce qu'une lumière certaine m'indiquât le but où je devais diriger mes pas.

desperationem meam, illam dumtaxat qua credideram Legem et Prophetas detestantibus atque irridentibus resisti omnino non posse. Nec tamen jam ideo mihi catholicam viam tenendam esse sentiebam, quia et ipsa poterat habere doctos assertores suos qui copiose et non absurde objecta refellerent : nec ideo jam damnandum illud quod tenebam, quia defensionis partes æquabantur. Ita enim Catholica non mihi victa videbatur, ut nondum etiam victrix appareret.

25. Tunc vero fortiter intendi animum, si quo modo possem certis aliquibus documentis Manichæos convincere falsitatis. Quod si possem spiritalem substantiam cogitare, statim machinamenta illa omnia solverentur et abjicerentur ex animo meo ; sed non poteram. Verumtamen de ipso mundi hujus corpore omnique natura quam sensus carnis attingeret, multa probabiliora plerosque sensisse philosophos, magis magisque considerans atque comparans judicabam. Itaque Academicorum more, sicut existimantur, dubitans de omnibus atque inter omnia fluctuans, Manichæos quidem relinquendos esse decrevi : non arbitrans eo ipso tempore dubitationis meæ in illa secta mihi permanendum esse, cui jam nonnullos philosophos præponebam ; quibus tamen philosophis quod sine nomine salutari Christi essent, curationem languoris animæ meæ committere omnino recusabam. Statui ergo tamdiu esse catechumenus in catholica Ecclesia mihi a parentibus commendata, donec aliquid certi eluceret quo cursum dirigerem.

LIVRE SIXIÈME

Après l'arrivée de sa mère, à Milan, Augustin alors âgé de trente ans, éclairé par les discours de saint Ambroise, comprend de plus en plus la vérité de la doctrine catholique, injustement accusée par les Manichéens. Il raconte les vertus de son ami Alypius. Il dépeint les violentes agitations que lui causait le dessein de changer de vie. La crainte de la mort et du jugement le confirme de jour en jour dans ses projets de conversion.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée de sa mère, au moment où il n'était plus manichéen, sans être encore catholique.

1. O vous, mon espérance dès ma plus tendre jeunesse, où étiez-vous alors, où vous étiez-vous retiré ? N'étais-je pas l'ouvrage de vos mains ? Et ne m'aviez-vous pas fait bien différent des animaux de la terre et des oiseaux du ciel? Vous m'aviez donné une sagesse qu'ils n'ont point, et je marchais dans les ténèbres et sur un terrain glissant ; je vous cherchais hors de moi, et je ne trouvais point le Dieu de mon cœur. Tombé au fond de l'abîme, j'étais en proie à mille défiances, et je désespérais de trouver la vérité. Déjà ma mère était venue me trouver : forte de sa piété, elle me suivait sur terre et sur mer, trouvant en vous la sécurité au milieu de tous les dangers. C'était elle en effet qui, au milieu des tempêtes, encourageait les matelots, eux qui d'ordinaire raniment le courage des passagers tremblants et peu accoutumés aux périls de la mer : elle leur promettait qu'ils arriveraient à bon port, parce que vous le lui aviez promis vous-même dans une vision. Elle me trouva en grand danger, car je désespérais de trouver la vérité. Et cependant, quand je lui eus appris que je n'étais plus manichéen, sans être pour cela chrétien catholique, elle tressaillit comme si elle eût appris quelque chose d'inattendu : elle se voyait délivrée d'inquiétude sur cette partie de mes misères, où elle me pleurait comme un homme mort, il est vrai, mais que vous deviez ressusciter ; et elle me portait et me présentait à vous dans sa pensée, comme dans un cercueil, jusqu'au moment où il vous plairait de dire au fils de la veuve : « Jeune homme, levez-vous, je vous l'ordonne, » (*Luc*, VII, 14, 15) et de le rendre à sa mère après lui avoir rendu à lui-même la vie et la parole. Son cœur ne ressentit donc point une joie immodérée, en apprenant qu'elle avait déjà obtenu une si grande partie de ce qu'elle vous demandait tous les jours par tant de larmes, et que sans avoir embrassé la vérité, j'étais du moins arraché à l'erreur. Bien plus, certaine que vous

LIBER SEXTUS.

Cum jam Monnica ipsius mater Mediolanum advenisset, ipseque annum ætatis ageret tricesimum, Ambrosii concionibus admonitus catholicæ doctrinæ veritatem, quam Manichæi falso insimulabant, magis magisque intelligebat. Alypii amici sui mores prosequitur. In diversa rapiebatur, dum de vita melius instituenda deliberaret; mortis quoque ac judicii metu perculsus, ad vitæ conversionem in dies accendebatur.

CAPUT PRIMUM.

Augustinus nec Manichæus nec catholicus.

1. Spes mea a juventute mea ubi mihi eras, et quo recesseras? An vero non tu feceras me, et discreveras me a quadrupedibus et volatilibus cœli? Sapientiorem me feceras, et ambulabam per tenebras et lubricum, et quærebam te foris a me, et non inveniebam Deum cordis mei; et veneram in profundum maris, et diffidebam et desperabam de inventione veri. Jam venerat ad me mater pietate fortis, terra marique me sequens, et in periculis omnibus de te secura. Nam et per marina discrimina ipsos nautas consolabatur, a quibus rudes abyssi viatores cum perturbantur consolari solent : pollicens eis perventionem cum salute, quia hoc ei tu per visum pollicitus eras. Et invenit me periclitantem quidem graviter desperatione indagandæ veritatis. Sed tamen ei cum indicassem, non me quidem jam esse Manichæum, sed neque catholicum Christianum, non quasi inopinatum aliquid audierit, exilivit lætitia; cum jam secura fieret ex ea parte miseriæ meæ, in qua me tanquam mortuum sed resuscitandum tibi flebat, et feretro cogitationis efferebat, ut diceres filio viduæ : Juvenis, tibi dico, surge : et revivisceret et inciperet loqui, et traderes illum matri suæ. Nulla ergo turbulenta exultatione trepidavit cor ejus, cum audisset ex tanta parte jam factum, quod tibi quotidie plangebat ut fieret, veritatem me nondum adeptum; sed falsitati jam ereptum : imo vero quia certa erat, et quod restabat te

mettriez le comble à une faveur que vous lui aviez promise tout entière, elle me répondit avec un grand calme et d'un cœur plein de confiance, qu'elle était assurée en Jésus-Christ, qu'avant de sortir de ce monde, elle me verrait catholique fidèle. Voilà ce qu'elle me dit à moi-même ; mais en s'adressant à vous, ô source des miséricordes, elle redoublait ses prières et ses larmes, et vous conjurait de hâter votre secours et de dissiper mes ténèbres. Plus assidue que jamais à l'Eglise, elle était suspendue aux lèvres d'Ambroise « comme à une source d'eau vive qui jaillissait jusqu'à la vie éternelle. » (*Jean,* IV, 14.) Elle aimait cet homme comme un ange de Dieu, sachant que c'était lui qui m'avait amené à cet état de doute et d'incertitude ; état qu'elle regardait comme une de ces crises salutaires qui, après m'avoir mis plus en danger que jamais, devait me faire passer de la maladie à une santé parfaite.

CHAPITRE II.

Repas et assemblées qui se faisaient aux tombeaux des martyrs.

2. Ma mère ayant apporté aux tombeaux des martyrs, selon l'usage d'Afrique, du pain, du vin et des gâteaux de riz, elle en fut empêchée par le portier de l'église. Dès qu'elle sut que cette pratique était interdite par l'évêque, elle se soumit à cet ordre avec tant de piété et d'obéissance, que j'admirai moi-même avec quelle facilité elle condamnait cette coutume (1), plutôt que de discuter la défense qui lui était faite. C'est que l'intempérance n'assiégeait pas son âme, et que l'amour du vin ne l'excitait pas à la haine de la vérité, comme tant de personnes, hommes et femmes, à qui une exhortation sur la tempérance donne autant de nausées, qu'un vin mélangé d'eau en donne aux ivrognes. Ainsi, quand elle apportait sa corbeille pleine d'offrandes qu'elle devait distribuer aux pauvres, après toutefois en avoir goûté, pour leur faire honneur, elle ne prenait pour elle qu'une très-petite portion de vin, aussi trempé, que le demande la plus sévère tempérance. Si elle voulait ainsi honorer plusieurs martyrs à la fois, elle ne présentait partout que la même offrande ; et c'était un vin, non-seulement affaibli par une grande quantité d'eau, mais encore aussi tiède que possible, qu'elle se contentait de goûter et de distribuer aux siens en petites portions, car son but était de satisfaire sa piété et non la sensualité. Lors donc qu'elle eut appris que cet ad-

(1) La coutume dont il est ici question, quoique admise depuis depuis longtemps dans toute l'Afrique, fut également condamnée par saint Augustin, à cause des banquets et des orgies dont elle était l'occasion. Il écrivit sur ce sujet (lettre XXII) à Aurélius de Carthage. Bien plus, on voit dans une lettre à Alype (lettre XXIX,) que nous publions pour la première fois, que n'étant pas encore évêque il fit supprimer entièrement cette coutume dans l'Eglise d'Hippone.

daturum, qui totum promiseras ; placidissime et pectore pleno fiduciæ respondit mihi, credere se in Christo, quod priusquam de hac vita emigraret, me visura esset fidelem catholicum. Et hoc quidem mihi. Tibi autem fons misericordiarum preces et lacrymas densiores (*a*) ut accelerares adjutorium tuum et illuminares tenebras meas, et studiosius ad Ecclesiam (*b*) currere, et in Ambrosium ora suspendi ad fontem salientis aquæ in vitam æternam. Diligebat autem illum virum sicut Angelum Dei, quod per illum cognoverat me interim ad illam ancipitem fluctuationem jam esse perductum, per quam transiturum me ab ægritudine ad sanitatem intercurrente arctiore periculo quasi per accessionem quam criticam medici vocant, certa præsumebat.

CAPUT II.

Epulæ et synaxis apud sepulcra Martyrum.

2. Itaque cum ad memorias sanctorum, sicut in Africa solebat, pultes et panem et merum attulisset, atque ab ostiario prohiberetur, ubi hoc episcopum vetuisse cognovit, tam pie atque obedienter amplexa est, ut ipse (*c*) mirarer quam facile accusatrix potius consuetudinis suæ, quam disceptatrix illius prohibitionis effecta sit. Non enim obsidebat spiritum ejus vinolentia, eamque stimulabat in odium veri amor vini, sicut plerosque mares et feminas, qui ad canticum sobrietatis, sicut ad potionem aquatam madidi nauseant. Sed illa cum attulisset canistrum cum sollemnibus epulis prægustandis atque largiendis, plus etiam quam unum (*d*) pocillum pro suo palato satis sobrio temperatum, unde dignationem sumeret, non ponebat. Et si multæ essent quæ illo modo videbantur honorandæ memoriæ defunctorum, idem ipsum unum, quod ubique poneret circumferebat, quo jam non solum aquatissimo, sed etiam tepidissimo cum suis præsentibus per sorbitiones exiguas partiretur ; quia pietatem ibi quærebat non voluptatem. Itaque ubi comperit a præclaro prædicatore atque antistite

(*a*) In cod. Albinensi additur, *fundere*. — (*b*) Ita potiores Mss. Editi vero, *currerem*, *et in Ambrosii,* etc — (*c*) Sic Mss. Am. Er. Arn. At Bad. et Lov. *miraretur*. — (*d*) Apud Am. et Er. *potillum*.

mirable prédicateur, ce pieux pontife, avait interdit ces pratiques, même à ceux qui les accomplissaient avec sobriété, pour ne point donner occasion aux intempérants de se livrer à des excès, et aussi parce qu'elles ressemblaient aux pratiques superstitieuses en usage dans les funérailles des païens, elle s'en abstint de grand cœur; et, au lieu d'une corbeille remplie des fruits de la terre, elle apprit à porter aux tombeaux des martyrs un cœur plein des vœux les plus purs. Se réservant de donner aux pauvres, selon son pouvoir, elle se borna dès lors à participer au corps du Seigneur, dont la passion avait été pour les martyrs le modèle de leur immolation et de leur victoire. Il me semble toutefois, Seigneur mon Dieu, et tel est le sentiment de mon cœur en votre présence, que ma mère n'eût peut-être consenti à renoncer à cette pratique, si la défense lui en eût été faite par un autre qu'elle n'eût point aimé à l'égal d'Ambroise qu'elle chérissait surtout comme étant l'instrument de mon salut. Quant à lui, il aimait ma mère, pour sa grande piété, pour son assiduité à l'église, pour sa ferveur spirituelle dans l'exercice des bonnes œuvres. Souvent même, lorsqu'il me voyait, il ne tarissait pas en éloges sur son compte, me félicitait d'avoir une telle mère. Il ne savait pas quel fils elle avait en moi, qui doutais de tout ce qu'elle croyait et ne pensais pas qu'on pût trouver le chemin de la vie.

CHAPITRE III.

Etudes et occupations de saint Ambroise.

3. Je ne vous priais pas encore en gémissant, Seigneur, de venir à mon secours; mais mon esprit était absorbé dans ses recherches, et son inquiète ardeur se consumait en discussions. Ambroise lui-même ne me paraissait qu'un homme heureux selon le monde, honoré de ce qu'il y avait de plus grand sur la terre; son célibat seul me semblait un lourd fardeau. Mais je ne pouvais soupçonner, faute d'expérience, ni la grandeur de ses espérances, ni les combats qu'il avait à soutenir contre les tentations de sa propre grandeur, ni les consolations qui venaient adoucir ses peines, ni les joies secrètes et ineffables qui remplissaient son cœur, lorsqu'il savourait le pain délicieux de votre parole. De son côté, il ne se doutait ni des agitations de mon âme, ni de ce précipice dangereux où j'allais tomber. Car il m'était impossible de l'aborder pour l'entretenir de ce que je voulais, comme je le voulais, séparé que j'étais de son oreille et de ses lèvres par une foule de gens qui l'importunaient de leurs affaires, et qu'il assistait dans leurs nécessités. Le peu de temps qu'il

pietatis præceptum esse, ista non fieri, nec ab eis qui sobrie facerent, ne ulla occasio se ingurgitandi daretur ebriosis; et quia illa quasi parentalia superstitioni gentilium essent simillima, abstinuit se libentissime; et pro canistro pleno terrenis fructibus, plenum purgatioribus votis pectus ad memorias Martyrum afferre didicerat; ut et quod posset daret egentibus, et sic communicatio Dominici corporis illic celebraretur, cujus passionis imitatione immolati et coronati sunt Martyres. Sed tamen videtur mihi, Domine Deus meus, et ita est in conspectu tuo de hac re cor meum, non facile fortasse de hac amputanda consuetudine matrem meam fuisse cessuram, si ab alio prohiberetur, quem non sicut Ambrosium diligebat, quem propter salutem meam maxime diligebat; eam vero ille propter ejus religiosissimam conversationem, qua in bonis operibus tam fervens spiritu frequentabat ecclesiam : ita ut sæpe erumperet, cum me videret, in ejus (*a*) prædicationem, gratulans mihi quod talem matrem haberem, nesciens qualem illa me filium, qui dubitabam de illis omnibus, et inveniri posse viam vitæ minime putabam.

CAPUT III.

Occupationes et studia Ambrosii.

3. Nec jam ingemiscebam orando ut subvenires mihi; sed ad quærendum intentus, et ad disserendum inquietus erat animus meus. Ipsumque Ambrosium felicem quemdam hominem secundum sæculum opinabar, quem sic tantæ potestates honorarent; cælibatus tantum ejus mihi laboriosus videbatur. Quid autem ille spei gereret, et adversus ipsius excellentiæ tentamenta quid luctaminis haberet, quidve solaminis in adversis, et occultum os ejus quod erat in corde ejus, quam sapida gaudia de pane tuo ruminaret, nec conjicere noveram, nec expertus eram : nec ille sciebat æstus meos, nec foveam periculi mei. Non enim quærere ab eo poteram quod volebam sicut volebam, secludentibus me ab ejus aure atque ore catervis negotiosorum hominum, quorum infirmita-

(*a*) Lov. Som. Blas. habent, *in ejus prædicatione.*

n'était pas avec eux, il l'employait à réparer les forces de son corps par les aliments nécessaires, ou celles de son esprit par la lecture. Mais quand il lisait, ses yeux parcouraient les pages, son cœur s'ouvrait pour les comprendre, sa voix seule et ses lèvres demeuraient en repos. Il m'arriva souvent qu'étant venu le visiter (car tout le monde pouvait entrer chez lui sans être annoncé), je le trouvais lisant ainsi en silence, et jamais autrement. Je m'asseyais, et après être demeuré longtemps sans rien dire (qui eût osé troubler un homme si absorbé dans l'étude?) je me retirais, présumant que pendant les courts instants qu'il pouvait saisir pour délasser son esprit fatigué du tracas de tant d'affaires étrangères, toute distraction nouvelle lui serait importune. Peut-être aussi était-ce dans la crainte qu'un auditeur, attentif et embarrassé, ne le surprît en quelque passage obscur et ne le mît dans la nécessité de l'expliquer ou de discuter quelques questions plus difficiles, et de consumer dans ces explications le temps qu'il destinait à d'autres lectures. D'ailleurs, le seul motif de ménager sa voix qui s'altérait au moindre effort, était plus que suffisant pour justifier cette lecture silencieuse. Au surplus, quelle que fût l'intention qui le fît agir, elle ne pouvait être que bonne dans un homme d'une aussi grande vertu.

4. Aucune occasion ne s'offrait donc à moi de consulter sur mes doutes votre saint oracle qui résidait dans son cœur, à moins qu'il ne s'agît de courtes explications. Cependant les troubles de mon âme demandaient qu'il fût tout à fait libre pour se répandre dans la sienne, et ce moment n'arrivait jamais. Chaque dimanche, il est vrai, je l'entendais expliquer au peuple la parole de vérité; et c'en était assez pour m'assurer de plus en plus que rien n'est plus facile que de rompre les nœuds des calomnies artificieuses que l'imposture des Manichéens ourdissait contre les divines Ecritures. Mais quand j'eus découvert encore qu'en croyant l'homme fait à votre image, vos fils spirituels régénérés par votre grâce au sein de leur mère, l'Eglise catholique, ne vous regardaient et ne vous croyaient point pour cela renfermé dans les formes limitées des corps humains, quoique je ne pusse avoir la plus légère, la plus obscure idée de la nature d'une substance spirituelle, néanmoins j'éprouvais une joie mêlée de honte de m'être déchaîné, pendant tant d'années, non pas contre la foi catholique, mais contre les fantômes imaginaires de mes pensées charnelles. J'avais été d'autant plus téméraire et impie que j'avais condamné ce que j'aurais dû commencer par apprendre. O Dieu! à la fois si élevé et si rapproché, si caché et si présent, vous qui n'êtes point formé de membres plus

tibus serviebat. Cum quibus quando non erat, quod per exiguum temporis erat, aut corpus reficiebat necessariis sustentaculis, aut lectione animum. Sed cum legebat, oculi ducebantur per paginas, et cor intellectum rimabatur, vox autem et lingua quiescebant. Sæpe cum adessemus, non enim vetabatur quisquam ingredi, aut ei venientem nunciari mos erat; sic eum legentem vidimus tacite, et aliter nunquam : sedentesque in diuturno silentio (quis enim tam intento esse oneri auderet?) discedebamus, et conjectabamus eum parvo ipso tempore, quod reparandæ menti suæ nanciscebatur, feriatum ab strepitu causarum alienarum, nolle in aliud avocari, et cavere fortasse ne auditore suspenso et intento, si qua obscurius posuisset ille quem legeret, etiam exponere necesse esset; aut de aliquibus difficilioribus disceptare quæstionibus, atque huic operi temporibus impensis, minus quam vellet voluminum evolveret; quanquam et causa servandæ vocis, quæ illi facillime obtundebatur, poterat esse justior tacite legendi. Quolibet tamen animo id ageret, bono utique ille vir agebat.

4. Sed certe mihi nulla dabatur copia sciscitandi quæ cupiebam de tam sancto oraculo tuo pectore illius, nisi cum aliquid breviter esset audiendum. Æstus autem illi mei otiosum eum valde cui refunderentur requirebant, nec unquam inveniebant. Et eum quidem in populo verbum veritatis recte tractantem omni die dominico audiebam; et magis magisque mihi confirmabatur omnes versutarum calumniarum nodos, quos illi deceptores nostri adversus divinos libros innectebant, posse dissolvi. Ubi vero etiam comperi ad imaginem tuam hominem a te factum, a spiritalibus filiis tuis quos de matre Catholica per gratiam regenerasti, non sic intelligi ut humani corporis forma te terminatum crederent atque cogitarent : quanquam quomodo se haberet spiritalis substantia, ne quidem tenuiter atque in ænigmate suspicabar; tamen gaudens erubui non me tot annos adversus catholicam fidem, sed contra carnalium cogitationum figmenta latrasse. Eo quippe temerarius et impius fueram, quod ea quæ debebam quærendo (*a*) discere, accusando dixeram. Tu enim altissime et

(*a*) Mss. *quærendo dicere.*

ou moins étendus, mais qui êtes tout entier partout, sans être renfermé dans aucun lieu, non, vous n'êtes point une forme corporelle; et cependant, vous avez fait l'homme à votre image; et l'homme, depuis la tête jusqu'aux pieds, est borné par l'espace.

CHAPITRE IV.

Les discours de saint Ambroise lui font comprendre la véritable doctrine de l'Eglise.

5. Puisque j'ignorais de quelle manière l'homme était votre image, ne devais-je point frapper à la porte et demander comment il fallait croire, au lieu d'insulter aux chrétiens et de leur opposer comme leur créance ce qu'ils ne croyaient pas? Aussi mon âme était dévorée d'une ardeur d'autant plus vive d'arriver à la certitude que j'avais plus de honte d'avoir été si longtemps joué et abusé par de vaines promesses, et d'avoir aussi, avec une opiniâtreté aussi ardente que puérile, soutenu comme évidentes tant de choses incertaines. J'en reconnus clairement depuis la fausseté; mais déjà je voyais bien qu'elles n'étaient rien moins qu'évidentes, et que pourtant je les avais tenues pour certaines lorsque j'en prenais sujet pour diriger contre votre Eglise d'aveugles accusations : j'étais donc sûr, non pas encore qu'elle enseignât la vérité, mais du moins qu'elle n'enseignait pas ce que je lui avais si violemment reproché. Aussi, j'étais confus, et je revenais à vous; et je me réjouissais, mon Dieu, de ce que votre Eglise unique, corps de votre Fils unique, dans le sein de laquelle on m'avait appris dès mon enfance le nom du Christ, rejetait ces croyances puériles; j'étais heureux qu'aucun article, dans sa pure doctrine, ne vous représentât, vous, le Créateur de tout ce qui existe, comme resserré dans les limites d'une forme humaine et circonscrit dans un certain espace, quelque grand, quelque vaste qu'on le pût imaginer.

6. Je me réjouissais encore de voir qu'on ne me proposait point la lecture des anciens écrits, de la loi et des prophètes sous le même point de vue qui m'y avait précédemment fait trouver tant d'absurdités, lorsque j'accusais vos saints d'y prendre tout à la lettre, tandis qu'ils en étaient bien éloignés. J'aimais à entendre Ambroise recommander souvent et avec soin cette règle dans ses discours à son peuple : « La lettre tue, mais l'esprit vivifie. » (II *Cor.*, III, 6.) J'aimais, lorsque certains passages pris à la lettre paraissaient enseigner une erreur, lui en voir lever le voile mystique et les expliquer selon l'esprit, en ne disant rien qui me déplût, bien que j'ignorasse encore s'il disait la vérité, car je défendais mon cœur contre toute adhésion

proxime, secretissime et præsentissime, cui membra non sunt alia majora et alia minora, sed ubique totus es, et nusquam locorum es, non es utique forma ista corporea; tamen fecisti hominem ad imaginem tuam; et ecce ipse a capite usque ad pedes in loco est.

CAPUT IV.

Doctrinam Ecclesiæ Ambrosio concionante intelligit.

5. Cum ergo nescirem quomodo hæc subsisteret imago tua, pulsans (*a*) proponerem quomodo credendum esset, non insultans opponerem quasi ita creditum esset : tanto igitur acrior cura rodebat intima mea quid certi retinerem, quanto me magis pudebat tam diu illusum et deceptum promissione certorum puerili errore et animositate, tam multa incerta quasi certa garrisse. Quod enim falsa essent, postea mihi claruit. Certum tamen erat quod incerta essent, et à me aliquando pro certis habita fuissent, cum Catholicam tuam cæcis contentionibus accusarem, etsi nondum compertam vera docentem, non tamen ea docentem quæ graviter accusabam. Itaque confundebar, et convertebar, et gaudebam, Deus meus, quod Ecclesia (*b*) unica corpus unici tui, in qua mihi nomen Christi infanti est inditum, non saperet infantiles nugas; neque hoc haberet in doctrina sua sana, quod te creatorem omnium in spatium loci quamvis summum et amplum, tamen undique terminatum membrorum humanorum figura contruderet.

6. Gaudebam etiam quod vetera scripta Legis et Prophetarum jam non illo oculo mihi legenda proponerentur, quo antea videbantur absurda, cum arguebam tanquam ita sentientes sanctos tuos; verum autem non ita sentiebant : et tanquam regulam diligentissime commendaret, sæpe in popularibus sermonibus suis dicentem Ambrosium lætus audiebam : « Littera occidit, spiritus autem vivificat : » cum ea quæ ad litteram perversitatem docere videbantur, remoto mystico velamento spiritaliter aperiret, non dicens quod me offenderet, quamvis ea diceret, quæ utrum

(*a*) Sic legendum cum Mss. Som. Arn. non quemadmodum Lov. et editi cæteri habent, *pulsansque*. — (*b*) Post vocem, *Ecclesia*, in editis additur, *tua*, abest vero a Mss.

dans la crainte du précipice; et cet état d'incertitude était pour moi plus mortel. Je voulais être aussi certain des choses que je ne voyais pas que je l'étais de cette vérité que sept et trois font dix. Je n'étais pas, il est vrai, assez insensé pour croire qu'il fût même impossible de comprendre une telle proposition; mais je demandais la même évidence pour tout le reste, et pour les choses corporelles qui n'étaient point présentes à mes sens, et pour les substances spirituelles que je ne pouvais concevoir autrement que sous des formes corporelles. La foi seule aurait pu guérir mon âme en purifiant la lumière de mon esprit et en l'arrêtant en quelque sorte sur votre éternelle et immuable vérité. Mais de même que celui qui a passé par les mains d'un médecin mal habile craint d'ordinaire de se fier à un autre, quelque bon qu'il soit, ainsi mon âme encore faible, que la foi seule pouvait guérir, se refusait à cette guérison, dans la crainte de se laisser surprendre encore par de fausses croyances. C'était à vous qu'elle résistait, mon Dieu, à vous dont les mains ont préparé les remèdes de la foi et les ont répandus par toute la terre après leur avoir donné une si puissante efficacité.

CHAPITRE V.

Autorité des livres saints. Nécessité d'y avoir recours.

7. Toutefois, je donnais dès lors la préférence à la doctrine catholique, je sentais qu'il y avait en elle plus de modestie et de franchise à commander de croire ce qui n'était pas démontré (soit incapacité des esprits, soit impossibilité absolue de démonstration), que d'agir comme les Manichéens qui, se jouant de la crédulité de leurs adeptes, promettent témérairement de tout démontrer, et ensuite, dans l'impossibilité où ils sont de le faire pour une infinité de fables de la dernière absurdité, prétendent en imposer la croyance. Ensuite, Seigneur, votre main si douce et si miséricordieuse touchant et amollissant peu à peu mon cœur, je considérais combien de choses presque innombrables je croyais sans les avoir vues, sans en avoir été témoin; par exemple, tant d'événements contenus dans l'histoire des peuples, tant de descriptions de villes et de pays que je n'avais point visités, tout ce que nous apprennent des amis, des médecins, et mille autres; qu'il faut croire sous peine de renoncer à tous les rapports de la vie sociale ; enfin, je songeais avec quelle foi inébranlable je me tenais certain des auteurs de mes jours, ce que pourtant je ne pouvais savoir que sur le témoignage d'autrui. Ainsi, vous m'avez fait comprendre que ce ne sont pas ceux qui croient à vos Ecritures, dont vous avez si puissamment établi l'autorité chez presque tous les peuples, mais les incrédules seuls qu'il faut condamner et ne point écouter quand ils nous disent : D'où savez-vous que

vera essent adhuc ignorarem. Tenebam enim cor meum ab omni assensione, timens præcipitium ; et suspendio magis necabar. Volebam enim eorum quæ non viderem ita me certum fieri, ut certus essem quod septem et tria decem sint. Neque enim tam insanus eram, ut ne hoc quidem putarem posse comprehendi, sed sicut hoc, ita cætera cupiebam, sive corporalia, quæ coram sensibus meis non adessent; sive spiritalia, de quibus cogitare nisi corporaliter nesciebam. Et sanari credendo poteram, ut purgatior acies mentis meæ dirigeretur aliquo modo in veritatem tuam semper manentem, et ex nullo deficientem. Sed sicut evenire assolet, ut malum medicum expertus etiam bono timeat se committere; ita erat valetudo animæ meæ, quæ utique nisi credendo sanari non poterat; et ne falsa crederet, curari recusabat; resistens manibus tuis, qui medicamenta fidei confecisti, et sparsisti super morbos orbis terrarum, et tantam illis auctoritatem tribuisti.

—

CAPUT V.

De sacrorum librorum auctoritate et necessario usu.

7. Ex hoc tamen quoque jam præponens doctrinam catholicam, modestius ibi minimeque fallaciter sentiebam juberi ut crederetur quod non demonstrabatur (sive esset quid, sed cui forte non esset; sive nec quid esset), quam illic temeraria pollicitatione scientiæ credulitatem irrideri; et postea tam multa fabulosissima et absurdissima, quia demonstrari non poterant, credenda imperari. Deinde paulatim tu Domine manu mitissima et misericordissima pertractans et componens cor meum, consideranti quam innumerabilia crederem quæ non viderem, neque cum gererentur adfuissem; sicut tam multa in historia gentium, tam multa de locis atque urbibus quæ non videram, tam multa amicis, tam multa medicis, tam multa hominibus aliis atque aliis; quæ nisi crederentur omnino in hac vita nihil ageremus : postremo quam inconcusse fixum fide retinerem, de quibus parentibus ortus essem, quod scire non possem,

ces livres ont été transmis au genre humain par l'esprit du vrai Dieu, du Dieu de la vérité même? C'était là surtout ce que je devais croire, puisque toute l'opiniâtreté des philosophes à soutenir tant de questions erronées que j'avais lues dans leurs livres, et qu'ils soulèvent les uns contre les autres, n'avaient jamais pu m'arracher la croyance à votre existence, bien qu'ignorant encore ce que vous pouviez être, et que c'est votre providence qui gouverne toutes les choses humaines.

8. Je croyais ces vérités, je l'avoue, tantôt plus fortement, tantôt plus faiblement, mais je n'avais jamais cessé de croire à votre existence et à votre providence sur nous sans savoir cependant ce qu'il fallait penser de votre nature et quelle voie conduisait ou ramenait à vous. Convaincu donc que nous sommes trop faibles pour découvrir la vérité par les seuls efforts de la raison, et que pour y parvenir nous avons besoin de l'autorité des saintes Ecritures, j'avais commencé dès lors à croire que jamais vous n'auriez revêtu ces Ecritures d'une autorité si grande et si universelle si vous n'aviez voulu qu'elles fussent pour nous le moyen de croire en vous et de chercher à vous connaître. D'ailleurs, depuis qu'un grand nombre de passages de ces livres m'avaient été expliqués dans un sens raisonnable, j'attribuais à la profondeur des mystères chrétiens les prétendues absurdités qui me révoltaient d'ordinaire. Aussi l'autorité des Ecritures me semblait-elle d'autant plus vénérable, d'autant plus digne d'une foi sainte, qu'elles se présentent à tous les lecteurs et n'en conservent pas moins la dignité de leurs mystères dans la profondeur du sens. Accessibles à tous par la clarté des expressions et par l'extrême simplicité du langage, elles ont en même temps de quoi exercer la pénétration des esprits les plus sérieux. Elles reçoivent tous les hommes dans leur sein par des voies pour ainsi dire populaires, mais elles n'en conduisent à vous qu'un petit nombre par des sentiers étroits et difficiles; nombre qui serait encore bien plus petit si elle n'était pas élevée à un si haut degré d'autorité et si elle n'attirait la foule des hommes par la sainte simplicité de son langage. Telles étaient mes pensées, ô mon Dieu, et vous veniez à moi. Je soupirais, et vous écoutiez mes soupirs ; je flottais, et vous me gouverniez ; j'allais par la voie large du siècle, et vous ne m'abandonniez pas.

CHAPITRE VI.

Misères de l'ambition. — Réflexions que lui suggère la rencontre d'un mendiant plongé dans l'ivresse.

9. J'aspirais ardemment aux honneurs, aux ri-

nisi audiendo credidissem : persuasisti mihi non qui crederent libris tuis, quos tanta in omnibus fere gentibus auctoritate fundasti; sed qui non crederent esse culpandos, nec audiendos esse, si qui forte mihi dicerent : unde scis illos libros unius veri et veracissimi Dei spiritu esse humano generi ministratos? Idipsum enim maxime credendum erat, quoniam nulla pugnacitas calumniosarum quæstionum per tam multa quæ legeram inter se confligentium philosophorum extorquere mihi potuit, ut aliquando non crederem te esse quidquid esses quod ego nescirem, aut administrationem rerum humanarum ad te pertinere.

8. Sed id credebam aliquando robustius, aliquando exilius; semper tamen credidi et esse te, et curam nostri gerere ; etiam si ignorabam vel quid sentiendum esset de substantia tua, vel quæ via duceret aut reduceret ad te. Ideoque cum essemus infirmi ad inveniendam liquida ratione veritatem, et ob hoc nobis opus esset auctoritate sanctarum litterarum, jam credere cœperam nullo modo te fuisse tributurum tam excellentem illi scripturæ per omnes jam terras auctoritatem, nisi et per ipsam tibi credi et per ipsam te quæri voluisses. Jam enim absurditatem quæ me in illis litteris solebat offendere, cum multa ex eis probabiliter exposita audissem, ad sacramentorum altitudinem referebam : eoque mihi illa venerabilior et sacrosancta fide dignior apparebat auctoritas, quo et omnibus ad legendum esset in promptu, et secreti sui dignitatem in intellectu profundiore servaret, verbis apertissimis et humillimo genere loquendi se cunctis præbens, et exercens intentionem eorum, qui non sunt leves corde : ut exciperet omnes populari sinu, et per angusta foramina paucos ad te trajiceret, multo tamen plures, quam si nec tanto apice auctoritatis emineret, nec turbas gremio sanctæ humilitatis hauriret. Cogitabam hæc, et aderas mihi. Suspirabam, et audiebas me; fluctuabam, et gubernabas me; ibam per viam sæculi latam, nec deserebas.

CAPUT VI.

De miseria ambitiosorum adducto exemplo mendici lætantis.

9. Inhiabam honoribus, lucris, conjugio; et tu irri-

chesses, au mariage, et vous vous moquiez de mes projets. Je souffrais dans la poursuite de ces désirs mille difficultés amères, et en cela vous m'étiez d'autant plus propice, que vous me permettiez moins de trouver de la douceur dans ce qui n'était pas vous. Voyez mon cœur, ô Seigneur, puisque vous avez voulu m'inspirer le souvenir de votre bonté et l'aveu que je fais en votre présence. Que mon âme s'attache désormais à vous, elle que vous avez arrachée aux étreintes gluantes de la mort ! Oh ! combien grande était sa misère ! Et vous ne cessiez de toucher sa plaie au vif, afin que, renonçant à tout le reste, elle se tournât vers vous qui êtes au-dessus de tout, qui êtes le principe de toutes choses, et qu'elle cherchât en vous la guérison de ses maux. Quelle misère était la mienne ! Mais par quelle voie merveilleuse vous me l'avez rendue sensible ! Un jour, je me préparais à prononcer un panégyrique de l'empereur (1), c'est-à-dire à débiter bien des mensonges que devaient applaudir ceux-là même qui en auraient reconnu la fausseté. Mille inquiétudes agitaient mon esprit, et la fièvre de mes pensées corrompues me dévorait. Passant dans une rue de Milan, j'aperçus un pauvre mendiant, à moitié ivre je crois, qui se divertissait et se livrait à une folle joie. A cette vue, je gémis, et m'adressant à quelques amis qui m'accompagnaient, je déplorai les douleurs sans nombre causées par nos propres folies. A quoi tendaient tous ces efforts si pénibles qui me consumaient? à la nécessité de traîner sous l'aiguillon des passions ce fardeau de mon infortune, de plus en plus lourd à mesure que je le traînais. Que voulions-nous en cela? parvenir à cette joie sûre et tranquille où ce mendiant nous avait déjà précédés et où peut-être nous n'arriverions jamais. En effet, cette joie d'une félicité passagère, qu'il avait acquise au prix de quelques chétives pièces de monnaie qu'il devait à la charité publique, moi-même je me fatiguais à la poursuivre par des défilés pleins de périls, et par mille pénibles détours. La joie de cet homme n'était pas sans doute une joie véritable ; mais dans mon ambitieuse ardeur, je cherchais quelque chose de plus faux encore. Car enfin il se réjouissait, et moi j'étais dans l'inquiétude ; il était sans crainte, et j'étais dans l'angoisse. Certes, si l'on m'eût interrogé sur ce que je préférais de la joie ou de la crainte, j'eusse répondu, la joie. Si l'on m'eût encore demandé ce que j'aimais mieux d'être tel que ce mendiant ou tel que j'étais alors, j'eusse, sans balancer, choisi mon état, tout plein qu'il était d'anxiétés et de craintes : mais c'eût été par aveuglement plutôt que par vérité. Je ne devais pas effet me préférer à ce mendiant parce que j'étais plus

(1) Peut-être celui de Valentinien le Jeune ; car sa cour, d'après Possidius, (ch. I,) était alors établie à Milan, lorsque saint Augustin y professait la rhétorique. En outre, le saint Docteur écrit (*Contre la lettre de Pétilien*, liv. III, chap. XXV) que, vu sa profession de maître de rhétorique, il débita dans la même ville, aux calendes de janvier, l'éloge du consul Bauto. D'autres pensent que c'était le panégyrique de l'empereur Arcadius et de Bauto, tous deux consuls l'an 335 de Jésus-Christ d'après Baronius.

debas. Patiebar in eis cupiditatibus amarissimas difficultates, te propitio tanto magis, quanto minus sinebas mihi dulcescere quod non eras tu. Vide cor meum, Domine, qui voluisti ut hoc recordarer et confiterer tibi. Nunc tibi inhæreat anima mea quam de visco tam tenaci mortis exuisti. Quam misera erat, et sensum vulneris tu pungebas, ut relictis omnibus converteretur ad te qui es super omnia, et sine quo nulla essent omnia ; converteretur et sanaretur. Quam ergo miser eram, et quomodo egisti ut sentirem miseriam meam, die illo quo cum pararem recitare Imperatori laudes, quibus plura mentirer, et mentienti faveretur ab scientibus, easque curas anhelaret cor meum, et cogitationum tabificarum febribus æstuaret, transiens per quemdam vicum Mediolanensem, animadverti pauperem mendicum, jam credo saturum, jocantem atque lætantem : et ingemui, et locutus sum cum amicis qui mecum erant, multos dolores insaniarum nostrarum, quia omnibus talibus conatibus nostris, qualibus tunc laborabam, sub stimulis cupiditatum trahens infelicitatis meæ sarcinam, et trahendo exaggerans, nihil vellemus aliud nisi ad securam lætitiam pervenire, quo nos mendicus ille jam præcessisset, nunquam fortasse illuc venturos. Quod enim jam ille pauculis et emendicatis nummulis adeptus erat, ad hoc ego tam ærumnosis anfractibus et circuitibus ambiebam, ad lætitiam scilicet temporalis felicitatis. Non enim verum gaudium habebat, sed et ego illis ambitionibus multo falsius quærebam. Et certe ille lætabatur, ego anxius eram ; securus ille, ego trepidus. Et si quisquam percontaretur me, utrum mallem exsultare an metuere ; responderem, exsultare. Rursus si interrogaret, utrum me talem mallem qualis ille, an qualis ego tunc essem ; meipsum curis timoribusque confectum eligerem, sed perversitate : numquid veritate ? Neque enim eo me præponere illi debebam, quo doctior eram, quoniam non inde gaudebam, sed placere inde

savant que lui, puisque ma science ne me donnait pas de joie, et que je ne m'en servais que pour me rendre agréable aux hommes, pour leur plaire, et non pour les instruire. Aussi brisiez-vous mes os avec la verge de votre justice. (*Ps.* LII, 6.)

10. Loin donc de mon âme ceux qui lui disent : Il est des joies bien différentes! Ce mendiant mettait sa joie dans l'ivresse, et vous désiriez trouver la vôtre dans la gloire. Dans quelle gloire, Seigneur? Dans celle qui n'est pas en vous ; car si la joie de ce mendiant était une joie fausse, la gloire que j'ambitionnais n'était pas plus réelle; seulement cette gloire troublait plus profondément mon âme. Une seule nuit allait dissiper son ivresse : et moi, j'avais dormi, je m'étais levé, j'allais dormir et me lever avec la mienne; combien de jours encore? vous le savez. Il y a bien des manières de se réjouir, je le sais, et la joie de la sainte espérance est bien différente du vain bonheur de ce malheureux. Mais alors même, il y avait une distance entre lui et moi. Car il était plus heureux que moi, non pas seulement parce qu'il se livrait à une gaieté sans réserve, tandis que j'étais moi-même déchiré de soucis, mais encore parce que c'est en bénissant ses bienfaiteurs qu'il avait acheté son vin, tandis que c'est par le mensonge que je prétendais arriver à la vaine gloire. Ce sujet fut l'occasion de beaucoup d'autres réflexions semblables que je fis à mes amis; et ramenant souvent mon esprit sur mon état, je le trouvais déplorable. Aussi je m'affligeais, et cette affliction redoublait ma douleur. Puis, si la fortune semblait me sourire, le courage me manquait pour la saisir ; car au moment où je pensais la tenir, elle m'échappait.

CHAPITRE VII.

Il guérit Alype de sa folle passion pour les jeux du cirque.

11. Tel était, entre mes amis et moi, le sujet de mes gémissements, et surtout de mes entretiens intimes avec Alypius et Nébridius. Alypius, né dans la même ville, d'une des premières familles municipales, était plus jeune que moi. Il avait suivi mes leçons, d'abord à Tagaste, quand je commençais à y enseigner, puis à Carthage ; et il me portait beaucoup d'affection, parce qu'il me croyait de la bonté et de la science. Pour moi, je l'aimais aussi à cause de cette rare disposition à la vertu qui déjà éclatait en lui, malgré sa jeunesse. Toutefois le gouffre des déréglements de Carthage, ville où le goût des spectacles frivoles tenait de la frénésie, l'avait entraîné dans la folle passion des jeux du cirque. Il y était misérablement plongé lorsque j'enseignais publiquement la rhétorique ; mais il ne venait point encore à mes leçons, à cause

quærebam hominibus; non ut eos docerem, sed tantum ut placerem. Propterea et tu baculo disciplinæ tuæ confringebas ossa mea.

10. Recedant ergo ab anima mea qui dicunt ei : Interest unde quis gaudeat. Gaudebat mendicus ille vinolentia, tu gaudere cupiebas gloria : Qua gloria Domine? Quæ non est in te. Nam sicut illud verum gaudium non erat, ita nec illa vera gloria, et amplius vertebat mentem meam. Et ille ipsa nocte digesturus erat ebrietatem suam, ego cum mea dormieram et surrexeram, et dormiturus et surrecturus eram, vide quot diebus. Interest vero unde quis gaudeat, scio, et gaudium spei fidelis incomparabiliter distat ab illa vanitate, sed et tunc distabat inter nos. Nimirum quippe ille felicior erat, non tantum quod hilaritate perfundebatur, cum ego curis eviscerarer, verum etiam quod ille bene optando acquisiverat vinum ego mentiendo quærebam typhum. Dixi tunc multa in hac sententia caris meis, et sæpe advertebam in his quomodo mihi esset, et inveniebam male mihi esse, et dolebam et conduplicabam ipsum male. Et si quid arrisisset prosperum, tædebat apprehendere, quia pene priusquam teneretur avolabat.

CAPUT VII.

Alypium a circensium insania convertit.

11. Congemiscebamus in iis qui simul amice vivebamus, et maxime ac familiarissime cum Alypio et Nebridio ista colloquebar, quorum Alypius ex eodem quo ego ortus eram municipio, parentibus primatibus municipalibus, me minor natu. Nam et studuerat apud me, cum in nostro docere cœpi oppido, et postea Carthagini, et diligebat me multum, quod ei bonus et doctus viderer, et ego illum propter magnam virtutis indolem, quæ in non magna ætate satis eminebat. Gurges tamen morum Carthaginensium, quibus nugatoria fervent spectacula, absorbuerat eum in insaniam Circensium : sed cum in eo miserabiliter volveretur, ego autem rhetoricam ibi professus publica schola uterer, nondum me audiebat ut magistrum, propter quamdam simultatem

d'une mésintelligence survenue entre son père et moi. Je découvris bientôt le goût déplorable qu'il avait pour les jeux du cirque, et je fus profondément affligé de la voir si près de ruiner, si elles n'étaient déjà perdues, tant de belles espérances. Mais je n'avais ni la liberté d'un ami pour le conseiller, ni l'autorité d'un maître pour le reprendre. Je pensais, en effet, qu'il avait pour moi les sentiments de son père. Mais il en était tout autrement, et sans avoir égard à ces préventions de famille, il ne craignait pas de me saluer, et d'entrer même dans mon école, d'où il ne sortait qu'après m'avoir écouté quelque temps.

12. J'avais fini par oublier entièrement le dessein de lui parler et de l'engager à ne point sacrifier un si heureux naturel à cette passion aveugle et funeste pour des jeux frivoles. Mais vous, Seigneur, qui veillez fidèlement sur toutes vos créatures, vous n'aviez point oublié qu'il devait être un jour, parmi vos enfants, un digne évêque des mystères de votre Eglise; et pour montrer bien clairement que sa conversion était votre ouvrage, vous m'en avez fait l'instrument, mais sans que j'en aie eu la moindre pensée. Un jour que j'étais assis dans ma chaire comme d'habitude au milieu de mes élèves, il entra, prit place après m'avoir salué, et se mit à écouter avec attention ce que je disais. Par hasard, je faisais alors une lecture. Voulant en expliquer le sens, je crus pouvoir heureusement emprunter une comparaison aux jeux du cirque, pour donner plus de clarté et d'agrément à ma pensée, et j'y mêlai quelques traits mordants contre ceux que captivaient de telles folies. Vous savez, ô mon Dieu, que je ne songeais point alors à guérir Alypius de cette dangereuse maladie. Cependant il s'appliqua mes paroles, et crut que je ne les avais dites que pour lui seul. Et ce qui eût été pour tout autre le sujet d'un vif mécontentement contre moi, fut pour ce bon jeune homme une occasion de s'indigner contre lui-même, et de concevoir pour moi une plus vive amitié. Aussi, Seigneur, aviez-vous dit autrefois dans vos Ecritures : « Reprenez l'homme sensé et il vous aimera. » (*Prov.*, IX, 8.) Néanmoins, ce n'est pas moi qui l'avais repris : c'était vous, Seigneur, vous qui vous servez de tous les hommes, qu'ils le sachent ou non, selon l'ordre que vous seul connaissez, et que la justice ne désavoue jamais; c'était vous, dis-je, qui de mon cœur et de ma langue faisiez des charbons ardents pour brûler et guérir le mal dont languissait cette âme qui donnait de si belles espérances. Qu'il taise vos louanges, celui qui ne sait pas considérer vos miséricordes, ô mon Dieu, ces miséricordes qui du fond de mes entrailles proclament vos louanges ! Touché de mes paroles, Alypius s'élança donc hors de cet abîme où il se plongeait à plaisir, et se laissait aveugler par

quæ inter me et patrem ejus erat exorta, et compereram quod circum exitiabiliter amaret, et graviter angebar, quod tantam spem perditurus, vel etiam perdidisse mihi videbatur. Sed monendi eum et aliqua coercitione revocandi nulla erat copia, vel amicitiæ benevolentia, vel jure magisterii. Putabam enim eum de me cum patre sentire, ille vero non sic erat. Itaque postposita in hac re patris voluntate, salutare me cœperat, veniens in auditorium meum, et audire aliquid atque abire.

12. Sed enim de memoria mihi lapsum erat, agere cum illo ne vanorum ludorum cæco et præcipiti studio tam bonum interimeret ingenium. Verum autem, Domine tu, qui præsides gubernaculis omnium quæ creasti, non eum oblitus eras futurum inter filios tuos antistitem sacramenti tui, et ut aperte tibi tribueretur ejus correctio, per me quidem illam, sed nescientem operatus es. Nam quodam die cum sederem loco solito, et coram me adessent discipuli, venit, salutavit, sedit, atque in ea quæ agebantur animum intendit : et forte lectio in manibus erat, quam dum exponerem, et opportune mihi adhibenda videretur similitudo Circensium, quo illud quod insinuabam et jucundius et planius fieret, cum irrisione mordaci eorum quos illa captivasset insania, tu scis Deus noster, quod tunc de Alypio ab illa peste sanando non cogitaverim. At ille in se rapuit, meque illud non nisi propter se dixisse credidit. Et quod alius acciperet ad succensendum mihi, accepit honestus adolescens ad succensendum sibi, et ad me ardentius diligendum. Dixeras enim tu jam olim, et innexueras litteris tuis : « Corripe sapientem, et amabit te. » (*Prov.* IX, 8.) At ego illum jam non corripueram, sed utens tu omnibus et scientibus et nescientibus ordine quo nosti, et ille ordo justus est, de corde et lingua mea carbones ardentes operatus es, quibus mentem spei bonæ adureres tabescentem, ac sanares. Taceat laudes tuas qui miserationes tuas non considerat, quæ tibi de medullis meis confitentur. Etenim ille post illa verba proripuit se ex fovea tam alta, qua libenter demergebatur, et cum miserabili voluptate cæcabatur; et excussit animum forti

une si déplorable volupté. Par une courageuse résolution il sut sevrer son âme de tous les plaisirs du cirque; toutes ces honteuses folies s'éloignèrent de lui, et il n'y revint plus. Il triompha ensuite de la résistance de son père, et en obtint la permission de me choisir pour maître. Il se mit donc de nouveau à suivre mes leçons, et s'engagea avec moi dans les superstitions des Manichéens; il aimait en eux cette ostentation de continence qu'il croyait sincère et réelle. Mais ce n'était que de l'hypocrisie, de la vaine affectation, propre seulement à séduire les âmes droites qui, incapables encore de pénétrer dans les profondeurs de la vertu, se laissent prendre à des apparences qui ne sont que l'ombre et la fausse image de la vertu.

CHAPITRE VIII.

Alypius se laisse entraîner à la passion pour les combats de gladiateurs, combats qu'il avait abhorrés jusqu'alors.

13. Alypius qui n'avait point encore abandonné les voies du siècle où l'avaient engagé ses parents, m'avait précédé à Rome pour s'y livrer à l'étude du droit. C'est là que par le plus étrange entraînement il sentit renaître en lui une violente passion pour les combats de gladiateurs. Il n'avait eu jusqu'alors que de l'aversion et de l'horreur pour de tels spectacles, lorsqu'un jour quelques-uns de ses amis et de ses condisciples, qui venaient de dîner ensemble, le rencontrèrent, et malgré ses refus et son opiniâtre résistance, l'emmenèrent à l'amphithéâtre avec une sorte de violence amicale, un de ces jours consacrés à ces cruels et funestes jeux. Il eut beau leur crier : « Vous pouvez entraîner mon corps en ce lieu et l'y retenir; mais pourrez-vous forcer mon âme et mes yeux de se repaître de ces spectacles? J'y serai comme n'y étant point, et je triompherai ainsi d'eux et de vous. » Malgré ces paroles, ils ne laissèrent pas de l'emmener avec eux, désirant peut-être s'assurer s'il pourrait tenir sa promesse. Ils parvinrent dans l'enceinte, et se placèrent comme ils purent, alors que tout l'amphithéâtre s'enivrait déjà de ces barbares jouissances. Mais Alypius, fermant la porte de ses yeux, défendit à son âme de prendre part à ces cruelles atrocités. Plût à Dieu qu'il eût aussi fermé ses oreilles! En effet, à un moment donné du combat, un grand cri poussé par tout le peuple l'ayant vivement frappé, la curiosité l'emporta, et se croyant capable, quelque chose qui s'offrît à ses regards, de tout braver, de triompher de tout, il ouvrit les yeux. Soudain il sentit son âme percée d'une blessure plus cruelle que ne l'était celle du gladiateur qu'il avait voulu voir, et il tomba plus misérablement que celui dont la chute avait excité cette clameur qui avait frappé son oreille et ouvert ses yeux. Ainsi fut

temperantia, et resiluerunt omnes Circensium sordes ab eo, ampliusque illuc non accessit. Deinde patrem reluctantem evicit, ut me magistro uteretur, cessit ille atque concessit. Et audire me rursus incipiens, illa mecum superstitione involutus est, amans in Manichæis ostentationem continentiæ, quam veram et germanam putabat. Erat autem illa vecors et seductoria, pretiosas animas captans, nondum virtutis altitudinem scientes tangere, et superficie decipi faciles, sed tamen adumbratæ simulatæque virtutis.

CAPUT VIII.

Alypius capitur insania ludorum gladiatoriorum, à quibus antea abhorruerat.

13. Non sane relinquens incantatam sibi a parentibus terrenam viam, Romam præcesserat ut jus disceret, et ibi gladiatorii spectaculi hiatu incredibili et incredibiliter abreptus est. Cum enim aversaretur et detestaretur talia, quidam ejus amici, et condiscipuli, cum forte de prandio redeuntibus pervius esset, recusantem vehementer et resistentem, familiari violentia duxerunt in amphitheatrum crudelium et funestorum ludorum diebus, hæc dicentem : « Si corpus meum in illum locum trahitis, et ibi constituitis, numquid et animum et oculos meos in illa spectacula potestis intendere? Adero itaque absens, ac sic et vos et illa superabo? » Quibus auditis, illi nihilo secius eum adduxerunt secum, idipsum forte explorare cupientes, utrum posset efficere. Quo ubi ventum est, et sedibus quibus potuerunt locati sunt, fervebant omnia immanissimis voluptatibus. Ille clausis foribus oculorum, interdixit animo, ne in tanta mala procederet, atque utinam et aures obturavisset. Nam quodam pugnæ casu, cum clamor ingens totius populi vehementer eum pulsasset, curiositate victus, et quasi paratus quidquid illud esset, etiam visum contemnere et vincere, aperuit oculos, et percussus est graviore vulnere in anima quam ille in corpore, quem cernere concupivit, ceciditque miserabilius quam ille, quo cadente factus est clamor, qui per ejus aures intravit, et reseravit ejus lumina, ut esset

frappée et renversée cette âme plus téméraire que courageuse, et d'autant plus faible, qu'elle plaçait sa confiance en elle-même au lieu de la mettre en vous seul. Dès qu'il eut vu ce sang couler, il en devint cruellement avide. Loin de détourner les yeux, il les tint fixés sur ce spectacle (buvant la fureur à longs traits), faisant, sans le savoir, ses délices de ces atroces combats et s'enivrant de ces voluptés sanguinaires. Ce n'était plus cet homme venu malgré lui, mais il faisait partie de la foule au milieu de laquelle on l'avait amené; il était le digne compagnon de de ceux qui l'y avaient entraîné. Que dirai-je de plus? Il regarda, il applaudit, il se passionna, et emporta de ce lieu une folle impatience d'y revenir, non plus seulement avec ceux qui l'y avaient traîné, mais plus ardent qu'eux, et entraînant lui-même les autres. Cependant vous l'avez, de votre main si puissante et si miséricordieuse, retiré de cet abîme; vous lui avez appris à placer sa confiance en vous seul, mais ce ne fut que longtemps après.

CHAPITRE IX.

Alypius est arrêté comme coupable de vol.

14. Toutefois, le souvenir de cet événement se conserva dans son cœur, pour sa guérison future. En voici un autre qui eut lieu lorsqu'il suivait encore mes leçons à Carthage. Se trouvant en plein midi sur la place publique, repassant dans son esprit une de ces leçons qu'il devait réciter, exercice ordinaire aux écoliers, vous permîtes qu'il fût arrêté comme voleur par les gardes du palais. Vous vouliez seulement, je pense, ô mon Dieu! apprendre de bonne heure à cet homme, appelé un jour à une si haute dignité, combien dans le jugement d'une cause il importe de ne pas condamner son semblable avec une imprudente crédulité. Il se promenait donc seul devant le tribunal, avec ses tablettes, son stylet, lorsqu'un jeune écolier, véritable voleur, portant secrètement une hache, s'approcha, sans être aperçu d'Alypius, des barreaux de plomb qui bordent la terrasse faisant saillie sur la rue des orfèvres, et se mit à en couper le plomb. Au bruit que faisait la hache, les orfèvres établis sous la terrasse commencèrent à crier, et envoyèrent des gens pour saisir le coupable. Mais celui-ci, entendant leurs voix, prit la fuite, et jeta sa hache de peur qu'on ne la saisît sur lui. Or, Alypius qui ne l'avait pas vu entrer, le vit sortir et fuir rapidement. Curieux d'en savoir la cause, il monte sur la terrasse, trouve la hache, la prend, et l'examine avec étonnement. En ce moment même arrivent ceux qu'on avait envoyés; ils le trouvent seul tenant dans les mains le fer dont le bruit les avait attirés. Ils s'emparent de lui,

qua feriretur et dejiceretur audax adhuc potius quam fortis animus, et eo infirmior quo de se præsumpserat, qui debuit de te. Ut enim vidit illum sanguinem, immanitatem simul ebibit, et non se avertit, sed fixit aspectum, et hauriebat furias, et nesciebat, et delectabatur scelere certaminis, et cruenta voluptate inebriabatur. Et non erat jam ille qui venerat, sed unus de turba ad quam venerat, et et verus eorum socius, a quibus adductus erat. Quid plura? Spectavit, clamavit, exarsit, abstulit inde secum insaniam qua stimularetur redire, non tantum cum illis a quibus prius abstractus est, sed etiam præ illis et alios trahens. Et inde tamen manu validissima et misericordissima eruisti eum tu, et docuisti non sui habere, sed tui fiduciam, sed longe postea.

CAPUT IX.

Alypius ut fur apprehenditur.

14. Verumtamen jam hoc ad medicinam futuram in ejus memoria reponebatur. Nam et illud quod cum adhuc studeret jam me audiens apud Carthaginem, et medio die cogitaret in foro quod recitaturus erat, sicuti exerceri scholastici solent, sivisti eum comprehendi ab æditimis fori tanquam furem. Non arbitror aliam ob causam te permisisse, Deus noster, nisi ut ille vir tantus futurus jam inciperet discere, quam non facile in dignoscendis causis homo ab homine damnandus esset temeraria credulitate. Quippe ante tribunal deambulabat solus cum tabulis ac stylo, cum ecce adolescens quidam ex numero scholasticorum fur verus, securim clanculo asportans, illo non sentiente ingressus est ad cancellos plumbeos qui vico argentario desuper præeminent, et præcidere plumbum cœpit. Sono autem securis audito submurmuraverunt argentarii qui subter erant, et miserunt qui apprehenderent quem forte invenissent. Quorum vocibus auditis, relicto instrumento ille discessit, timens ne cum eo teneretur. Alypius autem qui non viderat intrantem, exeuntem sensit, et celeriter vidit abeuntem. Et causam scire cupiens ingressus est locum, et inventam securim stans atque admirans considerabat. Cum ecce illi qui missi fuerant, reperiunt eum solum ferentem ferrum cujus sonitu exciti venerant. Tenent, attrahunt, congregatis inquilinis fori, tanquam furem manifestum se compre-

ils l'entraînent; tous les habitants du voisinage se rassemblent, se félicitent qu'on ait pris le voleur sur le fait, et finalement ils l'emmènent pour le livrer à la justice.

15. Mais la leçon ne devait pas aller plus loin, car, Seigneur, vous vîntes aussitôt au secours de son innocence, dont vous étiez le seul témoin. Comme on le conduisait en prison, peut-être même au supplice, on rencontra un architecte chargé particulièrement du soin des édifices publics. Tous ces gens se réjouissent de rencontrer celui qui d'ordinaire les soupçonnait des vols commis au Forum, et dont il allait enfin connaître les auteurs. Or, cet homme avait souvent vu Alypius chez un sénateur à qui il faisait de fréquentes visites. L'ayant aussitôt reconnu, il le prit par la main, le dégagea de la foule, lui demanda la cause de tout ce bruit, et sur le récit de tout ce qui s'était passé, il commande à la foule qui s'agite et frémit avec menace, d'avoir à les suivre. On passe devant la maison du jeune homme qui était le véritable auteur du vol. Devant la porte ils rencontrent un enfant si jeune, qu'il pouvait facilement donner toutes les indications possibles, sans craindre de compromettre son maître. Cet enfant l'avait accompagné sur la place publique. Alypius le reconnaît, et en avertit l'architecte; celui-ci montre alors la hache à cet enfant, et lui demande à qui elle appartient. Elle est à nous, répondit-il aussitôt. On l'interroge, il raconte tout le reste. C'est ainsi que l'accusation retombant sur cette maison, la multitude qui déjà triomphait de lui demeura confuse, et le dispensateur futur de votre parole, le juge de tant d'affaires dans votre Eglise, sortit plus instruit et plus éclairé par cette expérience.

CHAPITRE X.

Intégrité d'Alypius. — Arrivée de Nébridius.

16. Je l'avais trouvé à Rome, où il s'était attaché si étroitement à moi, qu'il me suivit à Milan, ne pouvant se résoudre à me quitter, et aussi, suivant en cela plus la volonté de ses parents que la sienne propre, pour tirer quelque parti de sa science du droit. Trois fois déjà il avait rempli les fonctions d'assesseur avec un désintéressement qu'on ne pouvait se lasser d'admirer, tandis que lui-même s'étonnait qu'on pût préférer l'or à la probité. Son intégrité fut mise à une rude épreuve, non-seulement par l'amorce de la cupidité, mais encore par l'aiguillon de la crainte, dans une circonstance où il remplissait à Rome les fonctions d'assesseur près du trésorier général de l'Italie. Il y avait

hendisse gloriantur, et inde offerendus judici ducebatur.

15. Sed hactenus docendus fuit. Statim enim, Domine, subvenisti innocentiæ cujus testis eras tu solus. Cum enim duceretur vel ad custodiam, vel ad supplicium, fit eis obviam quidam architectus cujus maxima erat cura publicarum fabricarum. Gaudent illi eum potissimum occurrisse, cui solebant in suspicionem venire ablatarum rerum quæ perissent de foro, ut quasi tandem ille cognosceret a quibus hæc fierent. Verum autem viderat homo sæpe Alypium in domo cujusdam senatoris ad quem salutandum ventitabat : statimque cognitum manu apprehensa semovit a turbis, et tanti mali causam quærens, quid gestum esset audivit; omnesque tumultuantes qui aderant et minaciter frementes jussit venire secum. Et venerunt ad domum illius adolescentis qui rem commiserat. Puer vero erat ante ostium, et tam parvus erat ut nihil exinde domino suo metuens facile posset totum indicare; cum eo quippe in foro fuit pedissequus. Quem posteaquam recoluit Alypius, architecto intimavit. At ille securim demonstravit puero, quærens ab eo cujus esset. Qui confestim : nostra, inquit : deinde interrogatus aperuit cætera. Sic in illam domum translata causa, confusisque turbis quæ de illo triumphare jam cœperant, futurus dispensator verbi tui, et multarum in Ecclesia tua causarum examinator, experientior instructiorque discessit.

CAPUT X.

De integritate Alypii et adventu Nebridii.

16. Hunc ergo Romæ inveneram, et adhæsit mihi fortissimo vinculo, mecumque Mediolanum profectusque est, ut nec me desereret, et de jure quod didicerat aliquid ageret secundum votum magis parentum quam suum. (*a*) Et ter jam assederat mirabili continentia cæteris, cum ille magis miraretur eos qui aurum innocentiæ præponerent. Tentata est quoque ejus indoles, non solum illecebra cupiditatis, sed etiam stimulo timoris. Romæ assidebat Comiti

(*a*) Bad. Am. Er. Blas. *Et ibi* Lov. Som. *Et inter hæc.* At Mss. plures potioresque cum Arn. habent : *Et ter jam assederat*, prætulimus Nam Alypius tertium functus assessoris munere dicitur etiam postea lib. VIII, c. VI : *Mecum erat Alypius*, inquit Augustinus, *otiosus ab opere jurisperitorum post assessionem tertiam expectans quibus iterum consilia venderet.*

alors un sénateur fort puissant qui s'était attaché bien des clients, les uns par ses bienfaits, les autres par la crainte. Sans autre droit que sa puissance, il voulut exiger je ne sais quelle chose défendue par les lois. Alypius s'y opposa. On lui promit des présents, il les rejeta avec dédain; on lui fit des menaces, il s'en moqua. Tout le monde admira cette grandeur d'âme si peu commune qui s'inquiétait peu de rechercher la faveur ou de redouter la vengeance d'un homme puissant qui passait pour avoir à sa disposition mille moyens de faire sentir son amitié ou sa haine. Le juge lui-même, dont Alypius était le conseiller, quoique également contraire aux prétentions du sénateur, n'osait pas les combattre ouvertement. Mais rejetant tout sur Alypius, il disait que c'était lui seul qui l'empêchait de céder. Et il disait vrai, car si le magistrat avait cédé, Alypius était décidé à quitter ses fonctions. Cependant son amour pour les lettres faillit seul ébranler son intégrité. Il allait, avec les fonds du prétoire, se faire transcrire des manuscrits, lorsque consultant la justice, il revint à de meilleurs sentiments, persuadé que la probité qui défendait cette action devait avoir la préférence sur le pouvoir qui lui donnait liberté de satisfaire ses désirs. C'était peu de chose, sans doute; mais qui est fidèle dans les petites choses, l'est aussi dans les grandes. Et toujours il faudra reconnaître cette parole sortie de la bouche de votre vérité : « Si vous n'êtes pas fidèles dans l'emploi des faux biens, qui vous confiera les véritables? Et si vous ne l'avez pas été dans l'administration d'un bien étranger, qui remettra entre vos mains celui qui vous appartient? » (*Luc*, XVI, 10, 12.) Tel était cet ami qui m'était si tendrement attaché, et qui balançait comme moi, incertain du genre de vie que nous devions embrasser.

17. Quant à Nébridius, il avait quitté sa patrie, voisine de Carthage, et Carthage même, où il demeurait habituellement : il avait abandonné le riche domaine de son père, sa famille et sa mère qui n'avait pas l'intention de le suivre, et il venait à Milan, sans autre motif que celui de vivre avec moi à la recherche de la sagesse et de la vérité, que nous aimions passionnément. Comme nous, il soupirait; comme nous, il flottait incertain, recherchant avec ardeur la vie bienheureuse, infatigable à creuser les questions les plus difficiles. Nous étions donc là trois malheureux qui n'ouvraient la bouche que pour déplorer entre eux leur mutuelle indigence, et qui attendaient de vous, mon Dieu, leur nourriture au temps marqué. Puis, au milieu de toutes ces amertumes que votre miséricorde répandait sur les actions de notre vie mondaine, si nous voulions considérer la fin de

largitionum (*a*) Italicianarum. Erat eo tempore quidam potentissimus senator, cujus et beneficiis obstricti multi et terrori subditi erant. Voluit sibi licere nescio quid ex more potentiæ suæ, quod esset per leges illicitum : restitit Alypius : promissum est præmium; irrisit animo : prætentæ minæ; calcavit; mirantibus omnibus inusitatam animam, quæ hominem tantum, et innumerabilibus præstandi nocendique modis ingenti fama celebratum vel amicum non optaret, vel non formidaret inimicum. Ipse autem judex, cui consiliarius erat, quamvis et ipse fieri nollet, non tamen aperte recusabat : sed in istum causam transferens, ab eo se non permitti asserebat; quia et revera si ipse faceret, iste discederet. Hoc solo autem pene jam illectus erat studio litterario, ut pretiis prætorianis codices sibi conficiendos curaret : sed consulta justitia deliberationem in melius vertit; utiliorem judicans æquitatem qua prohibebatur, quam potestatem qua sinebatur. Parvum est hoc, sed qui in parvo fidelis est, et in magno fidelis est. Nec ullo modo erit inane, quod de tuæ veritatis ore processit : « Si in injusto mammona fideles non fuistis; quod verum est quis credet vobis? Et si in alieno fideles non fuistis : quod vestrum est quis dabit vobis? » (*Luc.*, XVI, 11.) Talis ille tunc inhærebat mihi, mecumque nutabat in consilio, quisnam esset tenendus vitæ modus.

17. Nebridius etiam qui relicta patria vicina Carthagini, atque ipsa Carthagine ubi frequentissimus erat, relicto rure paterno optimo, relicta domo et non secutura matre, nullam ob aliam causam Mediolanum venerat, nisi ut mecum viveret in flagrantissimo studio veritatis atque sapientiæ : pariter suspirabat, pariterque fluctuabat, beatæ vitæ inquisitor ardens, et quæstionum difficillimarum scrutator acerrimus. Et erant ora trium egentium, et inopiam suam sibimet invicem anhelantium, et a te expectantium, ut dares eis escam in tempore opportuno. Et in omni amaritudine quæ nostros sæculares actus de misericordia tua sequebatur, intuentibus nobis

(*a*) Apud Lov. *Italicarum*. At in vetustis codicibus : *Italicianarum*, uti scribitur etiam in Notitia dignitatum imperii, et ab iis qui de Comite largitionibus in Italia faciendis præfecto agunt.

tant de souffrances, nous ne voyions que ténèbres. Alors, nous nous détournions en gémissant et en disant : Jusques à quand souffrirons-nous ainsi ? Nous répétions à chaque instant ces paroles; et, tout en les répétant, nous ne pouvions nous séparer de ces faux biens, car nous n'apercevions rien de certain où nous puissions nous attacher après avoir quitté tout le reste.

CHAPITRE XI.

Anxiété d'Augustin au sujet du genre de vie qu'il délibère d'embrasser.

18. Mais surtout, quel n'était pas mon étonnement lorsque, consultant mes souvenirs, je repassais dans ma mémoire tout ce long temps écoulé depuis la dix-neuvième année de mon âge où je m'étais senti pour la première fois embrasé d'amour pour la sagesse, déterminé, si je la trouvais, à renoncer aux vaines espérances et aux illusions trompeuses de nos passions. Et voilà que, parvenu à ma trentième année, je me roulais encore dans la même fange, hésitant toujours, avide de jouir des choses présentes qui m'échappaient sans cesse en dissipant mon cœur avec elles. Je trouverai demain, disais-je; demain la vérité paraîtra clairement à mes yeux, et je la saisirai. Faustus va venir, il m'expliquera tout. O grands hommes de l'Académie! non, l'homme ne saurait trouver rien de certain pour la conduite de la vie. Mais cherchons avec plus d'ardeur et ne désespérons pas. Voici déjà que les passages des livres saints qui me paraissaient absurdes ont cessé de l'être pour moi: on peut les entendre dans un autre sens qui ne choque point la raison. Je m'arrêterai donc sur les degrés où, lorsque j'étais enfant, mes parents m'avaient déposé, jusqu'à ce que la vérité se présente à moi sans aucun nuage. Mais où la chercher et quand le pourrai-je? Ambroise n'a pas le loisir de m'écouter, je n'ai pas celui de lire. D'ailleurs, où trouver des livres? Quand et comment pourrai-je m'en procurer? A qui en emprunterai-je? Voyons, distribuons notre temps; réservons-nous des heures pour le salut de notre âme. Voici déjà un grand sujet d'espérance; la foi catholique n'enseigne point ce que nous pensions, et c'est injustement que nous l'en accusions. Ceux qui connaissent parfaitement sa doctrine regardent comme un crime de supposer Dieu resserré dans les limites d'un corps humain : et j'hésiterais à frapper pour que les autres vérités me soient découvertes? Les heures de la matinée sont données à mes élèves : que fais-je le reste du jour? Pourquoi ne pas le consacrer à cette œuvre? Mais alors, quand visiterai-je ces amis puissants, dont la protection m'est nécessaire? Quand préparerai-je ces leçons que je vends à mes disciples? Puis, ne faut-il pas réparer mes forces et détendre mon esprit épuisé de tant de soins?

19. Périsse tout le reste! loin de moi ces vains

finem cur ea pateremur, occurrebant tenebræ; et adversabamur gementes, et dicebamus : Quamdiu hæc ? Et hoc crebro dicebamus; et dicentes non relinquebamus ea; quia non elucebat certum aliquid quod illis relictis apprehenderemus.

CAPUT XI.

Anxius Augustinus de instituenda vita deliberat.

18. Et ego maxime mirabar satagens et recolens quam longum tempus esset ab undevigesimo anno ætatis meæ, quo fervere cœperam studio sapientiæ, disponens ea inventa relinquere omnes vanarum cupiditatum spes inanes et insanias mendaces: et ecce jam tricenariam ætatem gerebam, in eodem luto hæsitans aviditate fruendi præsentibus, fugientibus et dissipantibus me, dum dico: Cras inveniam: ecce manifestum apparebit, et tenebo: ecce Faustus veniet, et exponet omnia. O magni viri Academici, nihil ad agendam vitam certi comprehendi potest. Imo quæramus diligentius, et non desperemus. Ecce jam non sunt absurda in libris ecclesiasticis quæ absurda videbantur, et possunt aliter atque honeste intelligi. Figam pedes in eo gradu in quo puer a parentibus positus eram, donec inveniatur perspicua veritas. Sed ubi quæretur? quando quæretur? Non vacat Ambrosio, non vacat legere. Ubi ipsos codices quærimus? unde, aut quando comparamus: a quibus sumimus? Deputentur tempora, distribuantur horæ pro salute animæ. Magna spes oborta est: non docet catholica fides quod putabamus, et vani accusabamus: nefas habent docti ejus credere Deum figura humani corporis terminatum; et dubitamus pulsare quo aperiantur cætera? Ante meridianis horis discipuli occupant: cæteris quid facimus? cur non id agimus? Sed quando salutamus amicos majores quorum suffragiis opus habemus? Quando præparamus quod emant scholastici? Quando reparamus nos ipsos, animum relaxando ab intensione curarum?

19. Pereant omnia, et dimittamus hæc vana et

et frivoles obstacles! Livrons-nous sans réserve à la recherche de la vérité. Cette vie est misérable, et l'heure de la mort est incertaine. Si elle venait soudain me surprendre, en quel état sortirai-je d'ici? Où apprendrai-je ce dont j'aurais négligé de m'instruire? Ou plutôt, ne faudra-t-il pas supporter la peine de cette négligence? Qui sait pourtant si la mort ne doit point trancher et finir avec le sentiment toutes ces inquiétudes de mon âme? Il faut donc s'en assurer. Mais à Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi! Ce n'est pas un rien, ce n'est pas un néant que cette foi chrétienne qui se répand avec une si haute et si grande autorité par tout l'univers. Jamais Dieu n'aurait opéré en notre faveur tant de merveilles si, avec la vie de nos corps, devait aussi s'éteindre celle de nos âmes. Pourquoi donc tarder à laisser là les espérances du siècle pour nous consacrer tout entiers à la recherche de Dieu et de la vie bienheureuse? Mais attends encore; ces biens d'ici-bas ont leurs charmes; ils offrent même de grandes douceurs : il ne faut pas en détacher son cœur à la légère, car il serait honteux d'y revenir ensuite. Vois, ne suis-je pas à la veille d'obtenir un emploi honorable? Et qu'aurai-je à désirer de plus? J'ai des amis puissants et un grand nombre ; et pour tout dire enfin, si j'étais trop impatient d'attendre , je puis me contenter d'une présidence de tribunal et prendre ensuite une épouse assez riche pour ne point m'être à charge par ses dépenses ; je bornerai là tous mes désirs. Combien de personnages illustres et dignes d'être imités ont pu, quoique mariés, se livrer à l'étude de la sagesse!

20. Tandis que je me parlais ainsi et que les tempêtes de mes pensées, se succédant tour à tour, poussaient çà et là mon cœur, le temps passait, et je ne me hâtais pas de me convertir au Seigneur. Je différais de jour en jour de chercher la vie en vous, et je ne me lassais point de trouver tous les jours la mort en moi-même. J'aimais la vie heureuse, et je la redoutais dans le séjour où elle réside; ainsi je la fuyais et la cherchais en même temps. Il me semblait que pour moi ce serait le comble de la misère que d'être privé des embrassements d'une femme; et je ne songeais point au remède que votre miséricorde nous a donné pour guérir cette faiblesse, parce que je ne l'avais pas éprouvé. Je croyais aussi que la continence était le fruit de nos propres forces, et je ne les trouvais pas en moi-même. Insensé que j'étais, j'ignorais même qu'il est écrit : « Nul ne peut être chaste si vous ne lui en donnez la force. » (*Sag.*, VIII, 21.) Sans doute vous me l'eussiez donnée si les gémissements de mon âme avaient frappé à votre oreille; si, animé d'une foi véritable, j'avais jeté dans votre sein tous mes soucis.

inania: conferamus nos ad solam inquisitionem veritatis. Vita hæc misera est, mors incerta. Si subito obrepat, quomodo hinc exibimus; et ubi nobis discenda sunt quæ hic neglexImus? An non potius hujus negligentiæ supplicia luenda sunt? Quid si mors ipsa omnem curam cum sensu amputabit et finiet? Ergo et hoc quærendum. Sed absit ut ita sit. Non vacat, non est inane quod tam eminens culmen auctoritatis Christianæ fidei toto orbe diffunditur. Nunquam tanta et talia pro nobis divinitus agerentur, si morte corporis etiam vita animæ consumeretur. Quid cunctamur igitur relicta spe sæculi, conferre nos totos ad quærendum Deum et vitam beatam? Sed exspecta : jucunda sunt etiam ista : habent non parvam dulcedinem suam, non facile ab eis præcidenda est intentio, quia turpe est ad ea rursum redire. Ecce jam quantum est ut impetretur aliquis honor? Et quid amplius in his desiderandum? Suppetit amicorum majorum copia : ut nihil aliud, et multum festinemus, vel præsidatus dari potest; et ducenda uxor cum aliqua pecunia, ne sumptum nostrum gravet, et ille erit modus cupiditatis. Multi magni viri et imitatione dignissimi, sapientiæ studio cum conjugibus dediti fuerunt.

20. Cum hæc dicebam, et alternabant hi venti et impellebant huc atque illuc cor meum, transibant tempora, et tardabam converti ad Dominum, et differebam de die in diem vivere in te, et non differebam quotidie in memetipso mori. Amans beatam vitam, timebam illam in sede sua, et ab ea fugiens quærebam eam. Putabam enim me miserum fore nimis, si feminæ privarer amplexibus; et medicinam misericordiæ tuæ ad eamdem infirmitatem sanandam non cogitabam, quia expertus non eram; et propriarum virium credebam esse continentiam, quarum mihi non eram conscius, cum tam stultus essem ut nescirem, sicut scriptum est : « Neminem posse esse continentem, nisi tu dederis. » (*Sap.*, VIII, 21.) Utique dares, si gemitu interno pulsarem aures tuas, et fide solida in te jactarem curam meam,

CHAPITRE XII.

Discussion entre Alypius et Augustin, sur la question du célibat et du mariage.

21. Cependant Alypius me détournait du mariage, me répétant sans cesse que si je m'y engageais, il nous serait tout à fait impossible de vivre ensemble dans ce loisir tranquille que l'amour de la sagesse nous faisait désirer depuis si longtemps. Car il était, quant à lui, très-chaste; ce qui était d'autant plus admirable, qu'il avait connu par expérience dans sa première jeunesse les plaisirs de la volupté. Mais il s'était repenti de sa faiblesse, et plein de mépris pour ces jouissances, il vivait depuis dans la plus parfaite continence. De mon côté je le combattais par l'exemple de ceux qui, dans les liens du mariage, n'avaient point cessé de cultiver la sagesse, de servir Dieu, de rester fidèles aux devoirs de l'amitié. Mais j'étais loin de leur grandeur d'âme. Asservi par l'infirmité de ma chair à ces plaisirs qui donnent la mort, je traînais ma chaîne, tremblant de la voir se rompre, et je repoussais les paroles d'un sage conseiller et la main qui venait me délivrer, comme si elles eussent aigri ma blessure en la touchant. Bien plus, le serpent se servait de moi pour séduire Alypius lui-même, et c'est à l'aide de ma langue qu'il tressait et semait ensuite sous ses pas les filets séducteurs dans lesquels il voulait embarrasser ses pieds libres et innocents.

22. C'était en effet pour Alypius un sujet d'étonnement de me voir, moi qu'il estimait beaucoup, si fortement enchaîné à l'appât gluant de la volupté, et de m'entendre protester, dans nos entretiens sur ce sujet que je ne pourrais en aucune manière garder le célibat. Pour faire cesser son étonnement, je lui disais qu'il y avait une grande différence entre ce plaisir qu'il avait goûté une fois comme à la dérobée et dont la privation pouvait aisément ne lui inspirer aucun regret, puisqu'à peine il s'en souvenait, et les plaisirs habituels de la liaison à laquelle il ne manquait que le nom respectable du mariage. Il ne devrait plus alors s'étonner qu'il me fût impossible de mépriser ce genre de vie. Aussi avait-il eu quelque envie de se marier lui-même, vaincu non par l'attrait de la volupté, mais par la curiosité. Car, disait-il, il voulait savoir quel était ce bonheur sans lequel ma vie, qui d'ailleurs lui plaisait, ne me paraissait pas une vie, mais un supplice. Libre de cette chaîne, son esprit s'étonnait de ma servitude, et son étonnement même le poussait au désir d'en faire l'expérience, qui le ferait tomber bientôt peut-être dans la servitude même qui l'étonnait, car il voulait faire un pacte avec la mort (*Isai.*, XXVIII, 15), et

CAPUT XII.

Contentio inter Alypium et Augustinum de matrimonio et cœlibatu.

21. Prohibebat me sane Alypius ab uxore ducenda, causans nullo modo nos posse securo otio simul in amore sapientiæ vivere, sicut jam diu desideraremus, si id fecissem. Erat enim ipse in ea re etiam tunc castissimus, ita ut mirum esset; quia vel experientiam concubitus cœperat in ingressu adolescentiæ suæ, sed non hæserat; magisque doluerat et spreverat, et deinde jam continentissime vivebat. Ego autem resistebam illi, exemplis eorum qui conjugati coluissent sapientiam, et promeruissent Deum, et habuissent fideliter ac dilexissent amicos. A quorum ego quidem granditate animi longe aberam : et (*a*) deligatus morbo carnis mortifera suavitate trahebam catenam meam, solvi timens, et quasi concusso vulnere repellens verba bene suadentis tanquam manum solventis. Insuper etiam per me ipsi quoque Alypio loquebatur serpens, et innectebat atque spargebat per linguam meam dulces laqueos in via ejus, quibus illi honesti et expediti pedes implicarentur.

22. Cum enim me ille miraretur quem non parvipenderet ita hærere visco illius voluptatis, ut me affirmarem quotiescumque inde inter nos quæreremus cælibem vitam nullo modo posse degere, atque ita me defenderem cum illum mirantem viderem, ut dicerem multum interesse inter illud quod ipse raptim et furtim expertus esset, quod pene jam ne meminisset quidem, atque ideo nulla molestia facile contemneret, et delectationes consuetudinis meæ, ad quas si accessisset honestum nomen matrimonii, non eum mirari oportere, cur ego illam vitam nequirem spernere : cœperat et ipse desiderare conjugium, nequaquam victus libidine talis voluptatis, sed curiositatis. Dicebat enim scire se cupere quidnam esset illud, sine quo vita mea quæ illi sic placebat, non mihi vita, sed pœna videretur. Stupebat enim liber ab illo vinculo animus servitutem meam, et stupendo ibat in experiendi cupidinem, venturus in ipsam ex-

(*a*) Lov. Blas. cum aliquot Mss. *delicatus*. Som. Arn. *delectatus*, stant vero pro nostra lectione Mss. melioris notæ.

l'homme qui aime le danger y tombe. (*Eccli.*, III, 27.) En effet les devoirs que commande la dignité du mariage, tels que son usage modéré et l'éducation des enfants, ne nous touchaient l'un et l'autre que médiocrement. Nous étions entraînés, moi, par le désir ardent d'assouvir la passion qui déchirait mon cœur, et que l'habitude avait rendue insatiable; lui, par l'étonnement qui l'entraînait à son tour à l'esclavage. Tel était notre état jusqu'au moment où il vous plut, ô Dieu très-haut, qui n'avez point abandonné notre boue, d'avoir pitié de notre misère et de nous venir en aide par des voies aussi merveilleuses que secrètes.

CHAPITRE XIII.

La mère d'Augustin songe à lui chercher une épouse.

23. Cependant on me pressait vivement de me marier. Déjà même j'avais fait une demande qui avait été accueillie. Ma mère surtout n'oubliait rien pour avancer cette affaire, dans l'espérance qu'une fois marié je serais plus facilement conduit au bain salutaire du baptême; elle se réjouissait de m'en voir approcher chaque jour davantage, et elle trouvait dans ma foi l'accomplissement de ses vœux et de vos promesses. Mais lorsque, pressée par mes instances et par sa propre sollicitude, elle élevait chaque jour vers vous le cri de sa prière, et vous conjurait du fond du cœur, de lui révéler dans une vision quelque chose de ce futur mariage, vous avez toujours refusé de l'exaucer. Elle ne voyait que des images vaines et fantastiques, produits de l'agitation violente de son esprit constamment occupé de cette pensée; et elle me les racontait, non pas avec cette confiance qui lui était ordinaire, lorsqu'en effet vous vous manifestiez à elle, mais avec mépris. Elle me disait en effet qu'elle discernait par je ne sais quel sentiment impossible à exprimer, la différence qui existait entre vos révélations et les songes de son âme. Elle pressait néanmoins mon mariage, et la jeune fille qui ne devait être nubile que dans deux ans était demandée; or, comme le parti me convenait, on attendait.

CHAPITRE XIV.

Augustin songe à vivre en commun avec ses amis.

24. Plusieurs de mes amis et moi, nous entretenant ensemble des misères et des agitations de la vie humaine, et les trouvant insupportables, nous avions presque arrêté le projet de nous retirer du commerce des hommes pour vivre en paix. Or, pour l'exécution de ce plan, nous avions résolu de mettre en commun tout ce que nous pourrions avoir, et de faire ainsi

perientiam, atque inde fortasse lapsurus in eam quam stupebat servitutem; quoniam sponsionem volebat facere cum morte; et qui amat periculum, incidet in illud. Neutrum enim nostrum, si quod est conjugale decus in officio regendi matrimonii et suscipiendorum liberorum, ducebat nisi tenuiter. Magna autem ex parte atque vehementer consuetudo satiandæ insatiabilis concupiscentiæ me captum excruciabat : illum autem admiratio capiendum trahebat. Sic eramus, donec tu Altissime non deserens humum nostram, miseratus miseros subvenires miris et occultis modis.

CAPUT XIII.

Uxor quæritur Augustino.

23. Et instabatur impigre ut ducerem uxorem. Jam petebam, jam promittebatur, maxime matre dante operam, quo me jam conjugatum baptismus salutaris ablueret, quo me indies gaudebat aptari, et vota sua ac promissa tua in mea fide compleri animadvertebat. Cum sane et rogatu meo et desiderio suo forti clamore cordis abs te deprecaretur quotidie, ut ei per visum ostenderes aliquid de futuro matrimonio meo, nunquam voluisti. Et videbat quædam vana et phantastica, quo cogebat impetus de hac re satagentis humani spiritus, et narrabat mihi, non cum fiducia qua solebat, cum tu demonstrares ei, sed contemnens ea. Dicebat enim discernere se nescio quo sapore quem verbis explicare non poterat, quid interesset inter revelantem te et animam suam somniantem. Instabatur tamen, et puella petebatur, cujus ætas ferme biennio minus quam nubilis erat, et quia ea placebat, expectabatur.

CAPUT XIV.

De vita communi agenda cum amicis deliberat.

24. Et multi amici agitaveramus animo, et colloquentes ac detestantes turbulentas humanæ vitæ molestias, pene jam firmaveramus remoti a turbis otiose vivere : id otium sic moliti, ut si quid habere possemus, conferremus in medium, unamque rem fami-

un seul tout de nos ressources particulières, de manière que, grâce à la sincérité de notre amitié, il n'y eût plus de tien et de mien, mais que la masse entière devînt à la fois la propriété de chacun et celle de tous ensemble. Nous comptions pouvoir être à peu près dix pour vivre de cette manière, et il y en avait parmi nous de fort riches, entre autres Romanien, citoyen de notre ville natale, mon ami intime dès l'enfance, et que de graves bouleversements dans ses affaires avait attiré à la cour de l'empereur. C'était lui qui pressait avec le plus d'ardeur l'exécution de notre dessein ; et comme il était sans comparaison le plus riche de tous, son autorité était d'un grand poids pour entraîner les autres. On était même convenu que chaque année deux d'entre nous seraient, comme économes, chargés de l'administration des affaires temporelles, pendant que les autres demeureraient en repos. Mais quand on vint à examiner si les femmes y consentiraient, quelques-uns de nous étant déjà mariés, et moi désirant vivement de l'être, tout ce beau projet si bien concerté se fondit entre nos mains, se brisa et fut mis de côté. Voilà comment nous fûmes ramenés aux soupirs et aux gémissements, réduits encore à suivre les voies larges et battues du siècle, parce que dans nos cœurs roulaient mille pensées diverses, et que vos desseins, mon Dieu, sont seuls éternels. (*Ps.* XXXII.) Du haut de votre sagesse, vous déjouiez nos projets, et prépariez l'accomplissement des vôtres : vous deviez, au temps favorable, nous donner notre nourriture, ouvrir votre main, et combler nos âmes de vos bénédictions. (*Ps.* CXLIV.)

CHAPITRE XV.

La femme qu'il entretenait l'ayant quitté, il en prend une autre.

25. Cependant mes péchés se multipliaient ; et quand on vint arracher à mes côtés, comme un obstacle à mon mariage, la femme avec qui je vivais depuis longtemps, le cœur auquel elle était attachée en fut blessé, déchiré, et la blessure saigna. Elle était retournée en Afrique, laissant auprès de moi le fils naturel qu'elle m'avait donné, et vous faisant le vœu d'une continence désormais inviolable. Pour moi, malheureux, incapable d'imiter même une femme, impatient du délai, puisque ce n'était qu'au bout de deux ans que je devais obtenir celle qui m'étais promise, et d'ailleurs plus esclave de la volupté que désireux du mariage, je pris une autre concubine. Je voulais, pour ainsi dire, en continuant cette escorte d'habitudes coupables, entretenir et irriter la maladie de mon âme, pour la conduire jusqu'aux limites de l'union

liarem conflaremus ex omnibus : ut per amicitiæ sinceritatem non esset aliud hujus et aliud illius, sed quod ex cunctis fieret unum, et universum singulorum esset, et omnia omnium : cum videremur nobis esse posse decem ferme homines in eadem societate, essentque inter nos prædivites, Romanianus maxime communiceps noster, quem tunc graves æstus negotiorum suorum ad comitatum attraxerant, ab ineunte ætate mihi familiarissimus : qui maxime instabat huic rei, et magnam in suadendo habebat auctoritatem, quod ampla res ejus multum cæteris anteibat : et placuerat nobis ut bini annui tanquam magistratus omnia necessaria curarent cæteris quietis. Sed posteaquam cœpit cogitari, utrum hoc mulierculæ sinerent, quas et alii nostrum jam habebant, et nos habere volebamus, totum illud placitum quod bene (*a*) formabamus, dissiluit in manibus atque confractum et abjectum est. Inde ad suspiria et gemitus, (*b*) et gressus ad sequendas latas et tritas vias sæculi, quoniam multæ cogitationes erant in corde nostro, consilium autem tuum manet in æternum. Ex quo consilio deridebas nostra, et tua præparabas, nobis daturus escam in opportunitate, et aperturus manum tuam atque impleturus animas nostras benedictione.

CAPUT XV.

In locum discedentis concubinæ alia succedit.

25. Interea peccata mea multiplicabantur, et avulsa a latere meo tanquam impedimento conjugii, cum qua cubare solitus eram, cor ubi adhærebat, concisum et vulneratum mihi erat, et trahebat sanguinem. Et illa in Africam redierat, vovens tibi alium se virum nesciturам, relicto apud me naturali ex illa filio meo. At ego infelix nec feminæ imitator, dilationis impatiens, tanquam post biennium accepturus eam quam petebam, quia non amator conjugii sed libidinis servus eram, procuravi aliam, non utique conjugem, quo tanquam sustentaretur et perduceretur vel integer vel auctior morbus animæ meæ satellitio perdu-

(*a*) In antiquioribus editionibus et nonnullis Mss. *firmabamus.* — (*b*) Codex Albinensis et antiquiores editi : *Inde ad suspiria et gemitus convertebamur, et gressus*, etc.

légitime. Cependant, la blessure faite à mon cœur par les déchirements de la première séparation n'était pas encore guérie ; mais si ma douleur, d'abord si vive, s'était un peu calmée, c'est que la plaie se putréfiait; et le mal, moins vif et moins cuisant peut-être, n'en était que plus désespéré.

CHAPITRE XVI.

Crainte que lui a toujours inspirée la pensée de la mort et du jugement.

26. A vous la louange, à vous la gloire, ô source des miséricordes ! Plus je devenais malheureux, et plus vous vous rapprochiez de moi. Vous approchiez insensiblement la main qui allait me retirer de la fange et me purifier, et je l'ignorais. La seule chose qui me rappelait du fond de l'abîme des voluptés charnelles, c'était la crainte de la mort et de votre jugement futur, que tant de doctrines différentes n'avaient jamais pu effacer de mon esprit. Aussi, lorsque je m'entretenais avec mes amis Alypius et Nébridius sur la nature des biens et des maux, je leur avouais qu'Epicure aurait triomphé dans mon esprit, si je n'eusse pas cru que l'âme survît à la mort, et qu'elle reçoit alors la rémunération de ses œuvres, ce que ce philosophe ne voulut jamais admettre. Si nous étions immortels, leur demandais-je, si nous devions vivre dans une perpétuelle volupté des sens, sans aucune crainte de la perdre, que manquerait-il à notre bonheur ? ou qu'aurions-nous à chercher encore ? Je ne voyais pas que la preuve la plus sensible de mon extrême misère était d'être trop plongé dans les plaisirs, trop aveuglé pour être en état d'apercevoir l'éclat de cette beauté chaste et pure qu'il faut aimer pour elle-même, et qui se voile aux yeux de la chair, pour ne se découvrir qu'à ceux du cœur. Malheureux ! je ne considérais pas même de quelle source découlait le plaisir que je trouvais à m'entretenir de ces choses avec mes amis, si honteuses qu'elles pouvaient être. Je ne pouvais être heureux sans ces amis, quelles que fussent alors l'impétuosité de mes désirs et la facilité de satisfaire mes voluptés charnelles ; mon affection pour eux était désintéressée, et je sentais qu'eux aussi m'aimaient sans aucun intérêt. O voies tortueuses ! malheur à l'âme téméraire qui espère, en se retirant de vous, trouver quelque chose de meilleur ! En vain l'homme se tourne et se retourne, pour ainsi parler, sur le dos, sur les flancs, sur le ventre ; tout lui est dur, et vous seul êtes son repos. Mais voici que vous êtes près de nous ; vous nous délivrez de nos misérables erreurs, vous nous remettez dans votre voie, et vous nous consolez en disant : Courez, je vous soutiendrai et je vous conduirai là où vous aspirez et je vous y porterai moi-même.

rantis consuetudinis in regnum uxorium. Nec sanabatur vulnus illud meum quod prioris præcisione factum fuerat, sed post fervorem doloremque acerrimum putrescebat, et quasi frigidius, sed desperatius dolebat.

CAPUT XVI.

Mortis et Judicii metum nunquam deposuit.

26. Tibi laus, tibi gloria fons misericordiarum. Ego fiebam miserior, et tu propinquior. Aderat jam jamque dextera tua raptura me de cœno, et ablutura me, et ignorabam. Nec me revocabat a profundiore voluptatum carnalium gurgite, nisi metus mortis et futuri judicii tui, qui per varias quidem opiniones, nunquam tamen recessit de pectore meo. Et disputabam cum amicis meis Alypio et Nebridio de finibus bonorum et malorum, Epicurum accepturum fuisse palmam in animo meo, nisi ego credidissem post mortem restare animæ vitam, et tractus meritorum, quod Epicurus credere noluit. Et quærebam, si essemus immortales et in perpetua corporis voluptate sine ullo amissionis terrore viveremus, cur non essemus beati, aut quid aliud quæreremus? Nesciens idipsum ad magnam miseriam pertinere, quod ita demersus et cæcus cogitare non possem lumen honestatis et gratis amplectendæ pulchritudinis, quam non videt oculus carnis, et videtur ex intimo. Nec considerebam miser, ex qua vena mihi manaret, quod ista ipsa, fœda tamen, cum amicis dulciter conferebam ; nec esse sine amicis poteram beatus, etiam secundum sensum quem tunc habebam in quantalibet affluentia carnalium voluptatum. Quos utique amicos gratis diligebam, vicissimque ab eis me diligi gratis sentiebam. O tortuosas vias ? Væ animæ audaci quæ speravit, si a te recessisset, se aliquid melius habituram. Versa et reversa in tergum, et in latera, et in ventrem, et dura sunt omnia. Et tu solus requies. Et ecce ades ; et liberas a miserabilibus erroribus, et constituis nos in via tua, et consolaris, et dicis : Currite, ego feram, et ego perducam, et ibi ego (*a*) feram.

(*a*) In Lyrensi codice, *et ego ibi liberabo.*

LIVRE SEPTIÈME

Augustin rappelle le commencement de sa jeunesse, c'est-à-dire la trente-unième année de son âge. Il raconte qu'après s'être plongé dans les ténèbres d'une ignorance plus profonde encore, et dans des erreurs multipliées sur la nature de Dieu et sur l'origine du mal, question dont l'examen lui causait de vives anxiétés, il arriva enfin à la vraie connaissance de Dieu, sans toutefois encore avoir des idées assez justes sur la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

CHAPITRE PREMIER.

Il conçoit Dieu sous la forme d'une substance corporelle et répandue dans des espaces infinis.

1. Mon adolescence, souillée de tant de fautes et de crimes, était déjà passée, et j'entrais dans la jeunesse, livré à des vanités d'autant plus honteuses que j'étais plus avancé en âge. Je ne pouvais encore concevoir d'autre substance que celles que voient les yeux du corps. Toutefois, mon Dieu, je ne vous concevais plus sous la forme d'un corps humain; depuis que j'avais commencé d'écouter les leçons de la sagesse, j'avais toujours repoussé cette erreur, et je me réjouissais d'en avoir trouvé la condamnation dans la foi de votre Eglise catholique, notre mère spirituelle. Mais je ne voyais point quelle autre idée je devais me former de vous, et je faisais mille efforts, moi homme, et quel homme! pour vous comprendre, vous le seul Dieu, le Dieu souverain et véritable. Je croyais de toutes les forces de mon âme que vous étiez incorruptible, inaltérable et immuable; car sans savoir ni comment ni pourquoi, je voyais cependant clairement et avec certitude que ce qui est sujet à la corruption est au-dessus de ce qui en est exempt; je n'hésitais pas à préférer ce qui est inaltérable à ce qui peut être altéré, et j'étais convaincu que ce qui est immuable vaut mieux que ce qui est susceptible de changement. Mon cœur protestait violemment contre les vains fantômes qui l'obsédaient, et d'un seul coup je m'efforçais d'éloigner du regard de ma pensée cette foule impure d'images trompeuses, qui voltigeaient autour de moi. Mais à peine les avais-je dissipées, qu'en un clin-d'œil elles se représentaient en foule de nouveau, se précipitaient sur mon esprit, et l'enveloppaient de ténèbres : de sorte que tout en renonçant à cette forme humaine, je me voyais contraint de vous concevoir comme une substance corporelle à travers les espaces, remplissant le monde ou même

LIBER SEPTIMUS

Exordium suæ juventutis, id est annum ætatis trigesimum primum, ob mentis oculos reducit. Narrat se illa ætate densioribus adhuc ignorantiæ tenebris involutum, atque errantem circa Dei naturam, necnon circa originem mali, in cujus inquisitione se mirum in modum angebat, pervenisse tandem ad cognitionem Dei sinceram; quamvis nondum digne de Domino Christo sentiret.

CAPUT PRIMUM.

Deum cogitat tanquam aliquid corporeum per infinita spatia diffusum.

1. Jam mortua erat adolescentia mea mala et nefanda, et ibam in juventutem, quanto ætate major, tanto vanitate turpior. Qui cogitare aliquid substantiæ nisi tale non poteram quale per hos oculos videri solet, non te (*a*) cogitabam Deus in figura corporis humani; ex quo audire aliquid de sapientia cœpi, semper hoc fugi; et gaudebam me hoc reperisse in fide spiritalis matris nostræ Catholicæ tuæ. Sed quid te aliud cogitarem non occurrebat; et conabar cogitare te homo, et talis homo, summum et solum et verum Deum : et te incorruptibilem et inviolabilem et incommutabilem totis medullis credebam; quia nesciens unde et quomodo; plane tamen videbam et certus eram, id quod corrumpi potest deterius esse quam id quod non potest : et quod violari non potest incunctanter præponebam violabili : et quod nullam patitur mutationem melius esse quam id quod mutari potest. Clamabat violenter cor meum adversus omnia phantasmata mea : et hoc uno ictu conabar abigere circumvolantem turbam immunditiæ ab acie mentis meæ : et vix dimota in ictu oculi, ecce conglobata rursus aderat, et irruebat in aspectum meum, et obnubilabat eum, ut quamvis non forma humani corporis, corporeum tamen aliquid cogitare cogerer per spatia locorum, sive infusum mundo, sive etiam

(*a*) Bad. Am. Er. *Non tamen te cogitabam.*

répandue hors du monde, à l'infini; substance incorruptible, inaltérable, inviolable et immuable que je mettais au-dessus de tout ce qui s'altère, se corrompt et change. Tout être qui n'avait point cette étendue me semblait un rien, un pur néant, et était pour moi ce vide qui résulterait dans un lieu de la disparition d'un corps. Un lieu vide ainsi de toute espèce de corps terrestre ou aqueux, céleste ou aériforme, serait comme un néant qui aurait conservé quelque étendue.

2. Aussi dans cet engourdissement de mon cœur, je m'ignorais moi-même, et je pensais que tout ce qui ne pouvait s'étendre dans un espace quelconque, soit en le pénétrant, soit en s'y agglomérant, soit en le remplissant, en un mot, tout ce qui n'était pas tel qu'il contînt ou pût contenir quelque chose, n'était que pur néant. Car les images que parcouraient ma pensée étaient celles sur lesquelles d'ordinaire erraient mes yeux; je ne voyais pas que cette même action de mon esprit qui me faisait créer ces images n'était pas de la même nature qu'elles, et qu'elle ne pourrait cependant les former, si elle n'était elle-même quelque chose de grand. Ainsi donc, ô mon Dieu, vous qui êtes la vie de ma vie, je vous supposais une substance immense répandue partout dans des espaces infinis, pénétrant la masse entière de l'univers, se plongeant de toutes parts au delà, sans bornes et sans limites; de sorte que vous remplissiez le ciel et la terre, toutes choses créées, et que tout se terminait en vous, qui n'aviez de terme nulle part. Mais de même que l'atmosphère qui enveloppe la terre ne peut empêcher la lumière du soleil de se frayer un passage à travers sa substance, non en la déchirant et la divisant, mais en la pénétrant doucement et en la remplissant tout entière; de même j'imaginais que vous étiez une substance passant au travers, non-seulement du ciel, de l'air et des eaux, mais encore de la terre même, dont vous pénétriez les parties les plus petites commes les plus grandes, et que vous remplissiez de votre présence, gouvernant ainsi comme par un souffle secret, par une action intérieure et extérieure, tous les êtres que vous avez créés. Telles étaient mes conjectures, parce que je ne pouvais imaginer autre chose : mais c'était une erreur. Dans ce système en effet, une plus grande partie de la terre contiendrait une plus grande partie de votre substance, une plus petite en contiendrait une moindre, et toutes choses seraient remplies de votre présence en ce sens que le corps d'un éléphant contiendrait une plus grande partie de votre être que celui d'un passereau, parce qu'il est plus grand et occupe un espace plus étendu. Ainsi votre substance serait comme morcelée dans les diverses parties de l'univers, les plus grandes en auraient plus, et les plus petites en auraient moins. Or, Seigneur, telle n'est pas

extra mundum per infinita diffusum, etiam ipsum incorruptibile et inviolabile et incommutabile, quod corruptibili et violabili et commutabili præponebam : quoniam quidquid privabam spatiis talibus, nihil mihi esse videbatur. Sed prorsus nihil, ne inane quidem, tanquam si corpus auferatur loco, et maneat locus omni corpore vacuatus, et terreno et humido et aereo et cœlesti, sed tamen sit locus inanis tanquam spatiosum nihil.

2. Ego itaque incrassatus corde, nec mihimetipsi vel ipse conspicuus, quidquid non per aliquanta spatia tenderetur, vel diffunderetur, vel conglobaretur, vel tumeret, vel tale aliquid caperet, aut capere posset, nihil prorsus esse arbitrabar. Per quales enim formas ire solent oculi mei, per tales imagines ibat cor meum, nec videbam hanc eamdem intentionem, qua illas ipsas imagines formabam, non esse tale aliquid, quæ tamen ipsas non formaret, nisi esset magnum aliquid. Ita etiam te vita vitæ meæ grandem per infinita spatia undique cogitabam penetrare totam mundi molem, et extra eam quaquaversum per immensa sine termino, ut haberet te terra, haberet cœlum, haberent omnia, et illa finirentur in te, tu autem nusquam. Sicut autem luci solis non obsisteret corpus aeris hujus qui supra terram est, quominus per eum trajiceretur penetrans eum, non dirumpendo aut concidendo, sed implendo eum totum : sic tibi putabam non solum cœli et aeris et maris, sed etiam terræ corpus pervium, et ex omnibus maximis minimisque partibus penetrabile ad capiendam præsentiam tuam, occulta inspiratione intrinsecus et extrinsecus administrantem omnia quæ creasti. Ita suspicabar, quia cogitare aliud non poteram; nam falsum erat. Illo enim modo major pars terræ majorem tui partem haberet, et minorem minor, atque ita te plena essent omnia, ut amplius tui caperet elephanti corpus quam passeris, quo esset isto grandius, grandioremque occuparet locum, atque ita frustatim partibus mundi, magnis magnas, brevibus breves partes tuas præsentes faceres. Non

votre nature. Mais vous n'aviez pas encore éclairé mes ténèbres.

CHAPITRE II.

Argument de Nébridius pour confondre les Manichéens.

3. C'était assez, Seigneur, pour réfuter ces hommes à la fois trompeurs et trompés, ces grands parleurs, et cependant muets, parce que votre parole ne sortait point de leur bouche, c'était assez de cette objection que Nébridius leur présentait, lorsque nous étions à Carthage, et qui dès lors fit une vive impression sur moi aussi bien que sur tous ceux qui l'entendirent. Qu'aurait pu faire contre vous, cette je ne sais quelle race de ténèbres, qu'ils ont coutume de vous opposer comme une armée ennemie, si vous eussiez refusé de combattre contre elle ? Si l'on répond en effet, qu'elle pouvait vous nuire, vous n'êtes alors ni inaltérable, ni incorruptible. Si au contraire, on convient qu'elle ne pouvait vous faire aucun mal, il n'y a plus dès lors aucune raison d'entrer en guerre avec elle ; guerre si étrange, qu'une partie de vous-même, un de vos membres, une émanation de votre propre substance, serait mêlée à ces puissances ennemies, à ces natures que vous n'auriez pas créées et en aurait été tellement viciée et corrompue, que précipitée de la béatitude dans la misère, elle aurait eu besoin de secours pour être délivrée et purifiée. Or, cette partie de vous-même serait notre âme rachetée par votre Verbe, qui serait venu opposer la liberté à l'esclavage, la pureté à la corruption, la santé à la maladie ; bien que lui-même fût également corruptible, puisqu'il ne ferait avec elle qu'une seule et même substance. Ainsi donc, s'ils disent que tout ce que vous êtes, c'est-à-dire votre substance, est incorruptible, toutes leurs suppositions sont fausses et exécrables. S'ils prétendent au contraire que vous êtes corruptible, ce principe seul est un mensonge et un blasphème qu'on ne peut prononcer sans horreur. C'en était donc assez pour me faire rejeter tout le poison de leur doctrine dont j'étais, pour ainsi dire, oppressé, puisqu'ils ne pouvaient sortir de là sans un horrible sacrilége de cœur et de langue, réduits qu'ils étaient à concevoir et à proférer de telles impiétés.

CHAPITRE III.

Le péché procède de notre libre arbitre.

4. Cependant tout en admettant que vous étiez complétement incapable de corruption, d'altération et de changement, et intimement persuadé que vous êtes notre Seigneur, vrai

es autem ita. Sed nondum illuminaveras tenebras meas.

CAPUT II.

Momentum quo Nebridius confutarat Manichæos.

3. Sat erat mihi Domine adversus deceptos illos et deceptores, et loquaces mutos (*a*) quoniam non ex eis sonabat verbum tuum : sat erat ergo illud quod jamdiu ab usque Carthagine a Nebridio proponi solebat, et omnes qui audieramus concussi sumus. Quid erat tibi factura nescio quæ gens tenebrarum, quam ex adversa mole solent opponere, si tu cum ea pugnare (*b*) noluisses? Si enim responderetur, aliquid fuisse nocituram, violabilis tu et corruptibilis fores. Si autem nihil ea nocere potuisse diceretur, nulla afferretur causa pugnandi, et ita pugnandi ut quædam portio tua et membrum tuum vel proles de ipsa substantia tua misceretur adversis potestatibus et non a te creatis naturis, atque intantum ab eis corrumperetur et commutaretur in deterius, ut a beatitudine in miseriam verteretur, et indigeret auxilio quo erui purgarique posset : et hanc esse animam, cui tuus sermo servienti liber, et contaminatæ purus, et corruptæ integer subveniret : sed et ipse corruptibilis, quia ex una eademque substantia. Itaque si te quidquid es, id est, substantiam tuam qua es, incorruptibilem dicerent : falsa esse illa omnia et execrabilia, si autem corruptibilem, idipsum jam falsum et prima voce abominandum. Sat ergo erat istud adversus eos omnimodo evomendos a pressura pectoris, quia non habebant qua exirent sine horribili sacrilegio cordis et linguæ, sentiendo de te ista et loquendo.

CAPUT III.

Liberum arbitrium causa peccati.

4. Sed et ego adhuc, quamvis incontaminabilem et inconvertibilem, et nulla ex parte mutabilem dicerem, firmeque sentirem Dominum nostrum Deum verum, qui fecisti non solum animas nostras, sed

(*a*) Am. Er. *loquaces mutos, et ob hoc mutos quoniam*, etc. — (*b*) Legitur, *voluisses*, apud Bad. Am. Er. Som. et Blas.

Dieu, créateur de nos âmes et de nos corps, et non-seulement des âmes et des corps, mais de tout ce qui existe et de toutes les créatures, je ne pouvais pas toutefois dénouer clairement quelle était l'origine du mal. Mais quelle qu'elle fût, je comprenais qu'il me fallait dans mes recherches éviter tout ce qui m'aurait contraint de croire que le Dieu immuable est sujet au changement, et ne pas tomber moi-même dans le mal dont je cherchais la cause. Aussi, je la cherchais en toute sécurité, certain que la vérité n'était pas dans les paroles de ces sectaires que je fuyais de toute mon âme, car je les voyais, dans leurs recherches sur le mal, pleins d'une telle malice, qu'ils aimaient mieux soutenir que votre nature était susceptible de souffrir le mal que de reconnaître dans la leur une disposition quelconque à mal faire.

5. Je m'appliquais donc à comprendre ce que j'avais entendu dire, que notre libre arbitre était la source du mal que nous faisions, et votre justice équitable celle du mal que nous souffrions : mais je ne pouvais concevoir rien de distinct à cet égard. Aussi, malgré mes efforts pour retirer de cet abîme les yeux de mon âme, j'y retombais de nouveau ; je réitérais mes efforts, et je m'y enfonçais davantage. Une chose néanmoins me soulevait un peu et me faisait entrevoir votre lumière, c'est que j'étais aussi certain d'avoir une volonté que je l'étais de vivre. Ainsi, quand il m'arrivait de vouloir ou de ne pas vouloir, j'étais très-certain que ce n'était pas un autre que moi qui voulait ou ne voulait pas ; et je soupçonnais déjà que là était la cause de mon péché. Quant au mal que je faisais malgré moi, je le considérais comme un mal que je souffrais bien plus que je ne le faisais, et je jugeais que c'était moins une faute qu'une punition dont bientôt la pensée de votre justice me rappelait que j'étais justement frappé. Mais je me demandais en même temps : Qui m'a fait ? N'est-ce pas mon Dieu, qui n'est pas seulement bon, mais qui est la bonté par essence ? D'où vient donc cette volonté qui me porte au mal et me détourne du bien, et qui est cause que je suis justement puni ? Qui a mis en moi cette volonté et planté dans mon cœur cette racine amère, puisque je suis tout entier l'ouvrage d'un Dieu souverainement doux ? Si le démon en est l'auteur, comment est-il lui-même ce qu'il est ? Si c'est par sa volonté perverse que de bon ange il est devenu démon, d'où lui est venue cette volonté mauvaise qui l'a fait démon, puisque l'ange a été créé bon dans tout son être par un Dieu souverainement bon ? Ces pensées me replongeaient de nouveau dans mes ténèbres, et j'en étais comme oppressé ; mais toutefois elles ne me ramenaient pas jusqu'au fond de cet abîme d'erreur ou personne ne vous rend hommage, puisqu'on aime mieux vous y croire soumis au mal que de s'en avouer coupable soi-même.

etiam corpora, nec tantum animas nostras et corpora, sed omnes et omnia, non tenebam explicitam et enodatam causam mali : quæcumque tamen esset sic eam quærendam videbam, ut non per illam constringerer Deum incommutabilem mutabilem credere, ne ipse fierem quod quærebam. Itaque securus eam quærebam, et certus non esse verum quod illi dicerent, quos toto animo fugiebam : quia videbam quærendo unde malum, repletos malitia, qua opinarentur tuam potius substantiam male pati quam suam male facere.

5. Et intendebam ut cernerem quod audiebam, liberum voluntatis arbitrium causam esse ut male faceremus, et rectum judicium tuum ut pateremur, et eam liquide cernere non valebam. Itaque aciem mentis de profundo educere conatus, mergebar iterum, et sæpe conatus, mergebar iterum atque iterum. Sublevabat enim me in lucem tuam quod tam me sciebam habere voluntatem quam me vivere. Itaque cum aliquid vellem aut nollem, non aliud quam me velle ac nolle certissimus eram, et ibi esse causam peccati mei jam jamque animadvertebam. Quod autem invitus facerem, pati me potius quam facere videbam, et id non culpam, sed pœnam esse judicabam, qua me non injuste plecti te justum cogitans cito fatebar. Sed rursus dicebam : Quis fecit me ? nonne Deus meus ? non tantum bonus, sed ipsum bonum ? Unde igitur mihi male velle et bene nolle, ut esset cur juste pœnas luerem ? Quis in me hoc posuit, et insevit mihi plantarium amaritudinis, cum totus fierem a dulcissimo Deo meo ? Si diabolus auctor, unde ipse diabolus ? Quod si et ipse perversa voluntate ex bono Angelo diabolus factus est, unde et in ipso voluntas mala qua diabolus fieret, quando totus Angelus a conditore optimo factus esset (*a*) bonus ? His cogitationibus deprimebar iterum et suffocabar : sed non usque ad illum infernum subducebar erroris, ubi nemo confitetur tibi, dum tu potius mala pati, quam homo facere putatur.

(*a*) Omittitur, *bonus*, in Mss. Benignianensi, Theodoricensi et aliquot aliis.

CHAPITRE IV.

Dieu est nécessairement incorruptible.

6. C'est ainsi que je m'efforçais de découvrir les autres vérités comme j'avais déjà découvert que l'incorruptible est meilleur que le corruptible; d'où je concluais, quelle que fût votre nature, que vous étiez inaccessible à la corruption. En effet, jamais aucun esprit n'a pu ni ne pourra concevoir quelque chose de meilleur que vous, qui êtes le bien suprême et parfait. Or, comme il est de toute évidence et de toute certitude que l'incorruptible est préférable au corruptible, et que telle était mon opinion, j'aurais pu dès lors par la pensée atteindre à quelque chose de meilleur que vous, ô mon Dieu, si vous n'eussiez pas été vous-même incorruptible. Puis donc que je voyais que ce qui est exempt de corruption est préférable à ce qui est corruptible, c'est là que je devais vous chercher pour examiner ensuite d'où vient le mal, c'est-à-dire d'où vient cette corruption qui ne peut jamais avoir aucune prise sur votre substance. Car en aucune manière la corruption ne peut atteindre notre Dieu, ni par sa volonté, ni par la nécessité, ni par aucun événement fortuit, parce qu'il est Dieu, qu'il ne veut pour lui que le bien et qu'il est lui-même le bien par essence : et que ce n'est pas un bien d'être sujet à la corruption. Vous n'êtes point non plus contraint d'agir malgré vous, parce que votre volonté n'est pas plus grande que votre puissance. Elle aurait plus de force si vous étiez plus grand que vous-même; car la volonté et la puissance de Dieu ne sont autre chose que Dieu même. Enfin que peut-il y avoir d'imprévu pour vous, qui connaissez toutes choses, puisque nul être ne peut exister que parce qu'il est connu de vous? Mais qu'est-il besoin de tant de raisons pour prouver pourquoi cette substance qui est Dieu, est incorruptible, puisque si elle ne l'était pas, il ne serait pas Dieu?

CHAPITRE V.

Augustin recherche de nouveau l'origine et les racines du mal.

7. Je cherchais aussi l'origine du mal, mais je ne la cherchais pas bien; je ne voyais pas le vice de mes recherches elles-mêmes. Je faisais comparaître devant mon esprit toute la création : d'un côté, tout ce que nos yeux peuvent atteindre, comme la terre, la mer, l'air, les astres, les plantes et les animaux; d'un autre, tout ce qu'il nous est impossible de voir, comme le firmament, et au-dessus, tous les anges et toutes les substances spirituelles; mais ces substances mêmes, mon imagination me les représentait comme autant d'êtres corporels, à chacun desquels elle assignait un espace distinct. Puis je

CAPUT IV.

Deum incorruptibilem esse oportet.

6. Sic enim nitebar cætera invenire, ut jam inveneram melius esse incorruptibile, quam corruptibile, et ideo te quidquid esses, esse incorruptibilem confitebar. Neque enim ulla anima unquam potuit, poteritve cogitare aliquid quod sit te melius, qui summum et optimum bonum es. Cum autem verissime atque certissime incorruptibile corruptibili præponatur, sicut jam ego præponebam, poteram jam cogitatione aliquid adtingere quod esset melius Deo meo, nisi tu esses incorruptibilis. Ubi igitur videbam incorruptibile corruptibili esse præferendum, ibi te quærere debebam, atque inde advertere ubi sit malum, id est, unde sit ipsa corruptio, qua violari substantia tua nullo modo potest. Nullo enim prorsus modo violat corruptio Deum nostrum; nulla voluntate, nulla necessitate, nullo improviso casu; quoniam ipse est Deus, et quod sibi vult bonum est, et ipse est idem bonum. Corrumpi autem non est bonum. Nec cogeris invitus ad aliquid, quia voluntas tua non est major quam potentia tua. Esset autem major, si te ipso tu ipse major esses : voluntas enim et potentia Dei, Deus ipse est. Et quid improvisum tibi qui nosti omnia, et nulla natura est, nisi quia nosti eam? Et ut quid multa dicimus, cur non sit corruptibilis substantia quæ Deus est, quando si hoc esset, non esset Deus?

CAPUT V.

Quærit iterum unde malum et quæ radix ejus.

7. Et quærebam, unde malum : et male quærebam : et in ipsa inquisitione mea non videbam malum. Et constituebam in conspectu spiritus mei universam creaturam, quidquid in ea cernere possumus, sicuti est terra, et mare, et aer, et sidera, et arbores, et animalia mortalia; et quidquid in ea non videmus sicut firmamentum cœli, insuper et omnes Angelos et cuncta spiritalia ejus : sed etiam ipsa

composais de votre création une masse immense où je faisais entrer avec ordre et par espèces les corps véritables et les esprits que mon imagination se représentait comme des corps. Et cette masse, je lui donnais une grandeur immense, non pas sa grandeur réelle, que je ne pouvais connaître, mais celle que mon imagination se figurait, par conséquent limitée de toutes parts. Pour vous, Seigneur, je vous considérais comme environnant de tous côtés et pénétrant cette masse, en demeurant toutefois infini; à peu près comme une mer qui, répandue partout remplirait seule l'immensité et renfermerait dans son sein une éponge d'une grosseur prodigieuse, mais cependant finie. Or, de même que cette éponge serait pénétrée de toutes parts des eaux de cette mer immense, de même je croyais vos créatures finies toutes pénétrées de votre infini, et je disais : Voici Dieu et voilà ses créatures; or, Dieu est bon et incomparablement meilleur qu'elles. Mais, puisqu'il est bon, il n'a pu les créer que bonnes, et voilà pourquoi il les environne et les remplit de sa substance. Où donc est le mal? D'où vient-il? Par où s'est-il introduit dans le monde? Quelle est sa racine, de quelle semence est-il sorti? Dira-t-on qu'il n'existe pas? Pourquoi donc craignons-nous, pourquoi fuyons-nous ce qui n'est pas? Ou, si nous n'avons aucune raison de craindre, cette crainte même est alors un mal qui tourmente et déchire inutilement notre cœur, mal d'autant plus grand, que nous craignons sans avoir sujet de craindre. Ainsi donc, le mal est ce que nous craignons, ou bien cette crainte même est un mal. D'où vient donc le mal, puisque c'est Dieu qui a tout fait, et qu'étant bon il n'a rien fait que de bon? Sans doute il est le bien souverain, le bien par excellence, et les biens qu'il a créés sont nécessairement au-dessous de lui, mais enfin tout ici est bon, le Créateur et les créatures. D'où vient donc le mal? Serait-ce que la matière dont Dieu a fait toutes choses était mauvaise en quelqu'une de ses parties, et qu'en la formant et la disposant avec ordre, il a laissé en elle un élément qu'il n'a pas changé en bien? Pourquoi cela encore? Puisqu'il est tout-puissant, ne pouvait-il pas la changer tout entière et la convertir, de manière à n'y laisser rien de mauvais? Enfin, pourquoi a-t-il voulu en faire quelque chose, et que ne l'a-t-il plutôt anéantie par un effet de sa toute-puissance? Pouvait-elle donc exister contre sa volonté? Si elle était éternelle, pourquoi l'a-t-il laissé exister pendant la durée infinie des temps qui ont précédé la création, et lui a-t-il plu si tard d'en faire quelque chose? Mais s'il s'est déterminé soudainement à agir, que n'a-t-il employé sa puissance à détruire cette matière afin qu'il n'y eût plus que le bien véri-

quasi corpora essent, locis et locis ordinavit imaginatio mea : et feci unam massam grandem distinctam generibus corporum (*a*) creaturam tuam, sive quæ vera corpora erant, sive quæ ipse pro spiritibus finxeram : et eam feci grandem, non quantum erat quod scire non poteram, sed quantum libuit undique versum sane finitam. Te autem, Domine, ex omni parte ambientem eam et penetrantem, sed usquequaque infinitum : tanquam si mare esset ubique et undique per immensa spatia infinitum solum mare, et haberet intra se spongiam quamlibet magnam, sed finitam tamen, plena esset utique spongia illa ex omni sua parte ex immenso mari : sic creaturam tuam finitam te infinito plenam putabam et dicebam : Ecce Deus, et ecce quæ creavit Deus, et bonus est Deus, atque his validissime longissimeque præstantior, sed tamen bonus bona creavit, et ecce quomodo ambit atque implet ea. Ubi ergo malum, et unde, et qua huc irrepsit? Quæ radix ejus, et quod semen ejus? An omnino non est? Cur ergo timemus et cavemus quod non est? Aut si inaniter timemus, certe vel timor ipse malum est, quo incassum stimulatur, et excruciatur cor. Et tanto gravius malum, quanto non est quod timeamus, et timemus. Idcirco aut est malum quod timemus, aut hoc malum est quia timemus. Unde est igitur? quoniam Deus fecit hæc omnia, bonus bona. Majus quidem et summum bonum minora fecit bona, sed tamen et creans, et creata bona sunt omnia. Unde est malum? (*b*) An unde fecit ea, materies aliqua mala erat, et formavit atque ordinavit eam, sed reliquit aliquid in illa, quod in bonum non converteret? Cur et hoc? An impotens erat totam vertere et commutare, ut nihil mali remaneret, cum sit omnia potens? Postremo cur inde aliquid facere voluit, ac non potius eadem omnipotentia fecit, ut nulla esset omnino? Aut vero existere poterat contra ejus voluntatem? Aut si æterna erat, cur tam diu per infinita retro spatia temporum, sic eam sivit esse, ac tanto post placuit aliquid ex ea facere? Aut jam si aliquid

(*a*) Quatuor Mss. *creaturarum tuarum*. — (*b*) Ita Mss. cum Bad. et Arn. At Am. Er. Lov. mutata interpunctione habent : *Aut unde fecit ea? Materies*, etc.

table, souverain et infini, qui n'est autre que lui-même? Ou enfin, s'il ne convenait pas que celui qui est essentiellement bon ne fît pas, ne produisît pas quelque œuvre bonne, que n'écartait-il, que ne réduisait-il au néant cette matière mauvaise pour en former lui-même une bonne dont il eût créé toutes choses? Car il ne serait pas tout-puissant s'il ne pouvait rien créer de bon sans le secours de cette matière que lui-même n'aurait pas créée. Telles étaient les pensées que je roulais dans mon pauvre cœur appesanti par tous les dévorants soucis que lui inspiraient la crainte de la mort et la tristesse de n'avoir pu trouver la vérité. Toutefois je demeurai dans mon âme fermement attaché à la foi de l'Eglise catholique en votre Christ, notre Seigneur et Maître. Sans doute cette foi était encore informe et flottait sur bien des points loin des règles de votre doctrine; mais enfin mon âme ne l'abandonnait pas, elle s'en pénétrait même chaque jour davantage.

CHAPITRE VI.

Il rejette les vaines prédictions des astrologues.

8. Déjà même j'avais rejeté loin de moi les vaines prédictions et les extravagances impies des astrologues. Quel nouveau sujet de confesser de toute mon âme et du fond de mes entrailles l'étendue de vos miséricordes, ô mon Dieu! car c'est vous, c'est vous seul qui m'avez fait connaître la vérité. Et quel autre peut nous ressusciter de la mort de l'erreur, si ce n'est la vie qui ne saurait mourir, la sagesse qui éclaire les âmes plongées dans les ténèbres, qui n'a besoin d'aucune lumière, et qui gouverne le monde en veillant jusqu'à la feuille légère qui est le jouet des vents? C'est vous seul, dis-je, qui avez triomphé de mon obstination à lutter contre Vindicianus, vieillard plein de sagesse, et contre Nébridius, jeune homme d'une étonnante vivacité d'esprit. L'un affirmait avec énergie, et l'autre répétait souvent, quoiqu'avec moins d'assurance, que l'art de prédire l'avenir n'existait point; mais que les conjectures des hommes avaient souvent la chance de se rencontrer avec la vérité, et que dans le grand nombre de prédictions faites à l'aventure par ces prétendus devins, il en est quelques-unes, qui sans même qu'ils le sachent, ne peuvent manquer d'arriver. Vous m'avez donc ménagé la rencontre d'un de mes amis, grand partisan de l'astrologie, quoiqu'il n'y fût pas fort habile, mais enfin consulteur d'astrologues par curiosité, bien qu'il eût appris de son père, disait-il, un fait qui suffisait pour détruire tout le crédit de cette vaine

subito voluit agere, hoc potius ageret omnipotens, ut illa non esset, atque ipse solus esset totum, verum et summum et infinitum bonum. Aut si non erat bene, ut non aliquid boni etiam fabricaretur, et conderet qui bonus erat, illa sublata et ad nihilum redacta materia quæ mala erat, bonam ipse institueret unde omnia crearet. Non enim esset omnipotens, si condere non posset aliquid boni, nisi ea, quam ipse non condiderat, adjuvaretur materia. Talia volvebam pectore misero ingravidato curis mordacissimis de timore mortis, et non inventa veritate: stabiliter tamen hærebat in corde meo, in catholica Ecclesia fides Christi tui Domini et Salvatoris nostri, in multis quidem adhuc informis, et præter doctrinæ normam (*a*) fluitans, sed tamen eam non relinquebat animus, imo in dies magis magisque imbibebat.

CAPUT VI.

Mathematicorum divinationes rejicit.

8. Jam etiam Mathematicorum fallaces divinationes, et impia deliramenta rejeceram. Confiteantur etiam hinc tibi de intimis visceribus animæ meæ miserationes tuæ Deus meus. Tu enim, tu omnino, nam quis alius a morte omnis erroris revocat nos, nisi vita quæ mori nescit, et sapientia mentes indigentes illuminans, nullo indigens lumine, qua mundus administratur usque ad arborum volatica folia? Tu procurasti pervicaciæ meæ qua obluctatus sum Vindiciano acuto seni, et Nebridio adolescenti mirabilis animæ: illi vehementer affirmanti, huic cum dubitatione quidem aliqua, sed tamen crebro dicenti, non esse (*b*) ullam artem futura prævidendi; conjecturas autem hominum habere sæpe vim sortis, et multa dicendo dici pleraque ventura, nescientibus eis qui dicerent, sed in ea non tacendo incurrentibus. Procurasti ergo tu hominem amicum, non quidem segnem consultorem mathematicorum, nec eas litteras bene callentem, sed (ut dixi) consultorem curiosum, et tamen scientem aliquid quod a patre suo se audisse dicebat, quantum valeret ad illius artis opinionem evertendam ignorabat. Is ergo vir nomine Firminus liberaliter institutus et excultus eloquio, cum me tanquam carissimum de quibusdam suis rebus in quas sæcularis spes ejus intumuerat,

(*a*) Bad. Am. Er. Lov. *fluctuans*. — (*b*) In Mss. *non esse illam artem*.

science. Cet homme, nommé Firminus, avait reçu une éducation libérale et cultivé l'éloquence; me consultant un jour, comme son meilleur ami, sur quelques affaires qui lui donnaient, selon le monde, de grandes espérances, il me demanda ce que j'en augurais d'après son horoscope, comme disent les astrologues. Je ne refusai point de lui donner mes conjectures et de lui dire ce qui me venait à l'esprit dans l'état de doute où je me trouvais. Mais comme sur ce point je penchais déjà vers l'avis de Nébridius, j'ajoutai que j'étais à peu près persuadé de la vanité et du ridicule de ces prédictions. Alors, il me raconta que son père avait été passionné pour les livres d'astrologie, et qu'ayant un ami qui n'en était pas moins épris que lui, ils se livraient de concert et de toute l'ardeur de leurs âmes à ces puérilités; ils allaient même jusqu'à observer le moment de la naissance de leurs animaux domestiques et à préciser en même temps la situation du ciel, pour en tirer des inductions favorables à leur art. Il disait donc avoir appris de son père, qu'à l'époque où sa mère était grosse de lui Firminus, une servante de cet ami de son père donnait également des signes de grossesse, circonstance qui ne put échapper à son maître, qui observait avec l'attention la plus scrupuleuse la naissance de ses chiens. Or, il arriva que tous deux, observant avec un soin extrême, le jour, l'heure et la minute de la délivrance, l'un de sa femme, l'autre de son esclave, elles accouchèrent toutes les deux au même instant, de sorte qu'il y eût nécessité pour les deux observateurs de dresser précisément les mêmes signes astrologiques, l'un pour la naissance de son fils, l'autre pour celle du fils de sa servante. En effet, lorsque ces deux femmes avaient ressenti les premières douleurs de l'enfantement, ils s'étaient donné mutuellement avis de ce qui se passait dans leur maison, et ils avaient eu soin de tenir des esclaves tout prêts à porter de l'un à l'autre, aussitôt qu'elles auraient accouché, la nouvelle de l'enfant qu'elles auraient mis au monde. Comme ils étaient maîtres et rois chez eux, il leur était facile de se faire prévenir sans aucun retard. Or, ceux qu'ils avaient envoyés de part et d'autre, disait-il, se rencontrèrent si exactement à une distance égale des deux maisons, qu'il fut de part et d'autre impossible de signaler la moindre différence dans la position des astres et dans le calcul des moments. Et cependant Firminus, né dans une condition élevée parmi les siens, s'avançait rapidement dans le monde par les voies les plus agréables, voyait ses richesses s'accroître, était comblé d'honneurs, tandis que l'esclave, sans jamais voir s'adoucir le joug qui pesait sur sa tête, continuait de servir ses maîtres, au témoignage même de Firminus qui le connaissait parfaitement.

consuleret quid mihi secundum suas quas constellationes appellant, videretur : ego autem qui jam de hac re in Nebridii sententiam flecti cœperam, non quidem abnuerem conjicere ac dicere quod nutanti occurrebat : sed tamen subjicerem, prope jam esse mihi persuasum ridicula esse illa et inania. Tum ille mihi narravit patrem suum fuisse librorum talium curiosissimum, et habuisse amicum æque illa simulque sectantem, qui pari studio et collatione (a) flatabant in eas nugas ignem cordis sui, ita ut mutorum quoque animalium, si quæ domi parerent, observarent momenta nascentium, atque ad ea positionem cœli notarent, unde illius quasi artis experimenta colligerent. Itaque dicebat audisse se a patre suo, quod cum eumdem Firminum prægnans mater esset, etiam illius paterni amici famula quædam pariter utero grandescebat, quod latere non potuit dominum, qui etiam canum suarum partus examinatissima diligentia nosse curabat. Atque ita factum esse, ut cum iste conjugis, ille autem ancillæ dies et horas, minutioresque horarum articulos cautissima observatione numerarent, enixæ essent ambæ simul, ita ut easdem constellationes usque ad easdem minutias utrique nascenti facere cogerentur, iste filio, ille servulo. Nam cum mulieres parturire cœpissent, indicaverunt sibi ambo quid in sua cujusque domo ageretur, et paraverunt quos se ad invicem mitterent, simul ut natum quod parturiebatur esset cuique nuntiatum, quod tamen ut continuo nuntiaretur, tanquam in regno suo facile effecerant. Atque ita qui ab alterutro missi sunt, tam ex paribus domorum intervallis sibi obviam facti esse dicebat, ut aliam positionem siderum, aliasque particulas momentorum, neuter eorum notare sineretur : et tamen Firminus amplo apud suos loco natus, dealbatiores vias sæculi cursitabat, augebatur divitiis, sublimabatur honoribus : servus autem ille conditionis jugo nullatenus relaxato dominis serviebat, ipso indicante qui noverat eum.

(a) In editis plerisque, *et collatione flagrabant in eas nugas igne cordis sui.* Castigavit Arn. *flabant ignem*, nos ex Mss. restituimus *flatabant*, quo in verbo, quia minime familiare erat, lapsi sunt Librarii et locum corruperunt. Id porro usurpat Arnobius *adversus Gentes* lib. II, circa medium : *Quid mimulos, histriones, cantores tuba, tibia, calamoque flatantes.*

9. Quand j'eus entendu ce récit que je ne pus m'empêcher de croire, sur la parole d'un homme aussi digne de foi, toutes mes résistances s'évanouirent; et tout d'abord, j'essayai d'arracher Firminus lui-même à ces vaines curiosités. Je lui montrai que, pour lui dire vrai, j'aurais dû, en constatant la position des astres de sa naissance, remarquer le rang élevé que ses parents tenaient parmi leurs concitoyens, la noblesse de leur famille dans la cité, sa naissance d'un père et d'une mère libres, son éducation distinguée, son instruction libérale. Que si néanmoins l'esclave né sous le même aspect des astres m'eût aussi consulté sur son horoscope, il m'aurait fallu, pour lui dire aussi la vérité, voir dans cet horoscope commun à tous deux la bassesse de son extraction, sa condition servile, en un mot, toutes les circonstances qui rendaient son état si différent de celui de Firminus. Or, comment pouvait-il se faire que l'observation des mêmes signes m'eût forcé de dire des choses opposées pour exprimer la vérité, tandis que je me serais trompé en prédisant le même sort à l'un et à l'autre? D'où je tirais cette conséquence certaine, que ce qu'un astrologue dit de vrai, par l'inspection des constellations, il le dit, non en vertu de la science, mais par hasard; et que pareillement ce qu'il dit de faux a pour cause, non l'incertitude de son art, mais l'erreur du hasard.

10. Ce récit m'ayant ainsi mis sur la voie, je réfléchis sérieusement en moi-même comment je pourrais ôter à quelqu'un de ces extravagants, que je désirais vivement combattre et livrer au ridicule, le moyen de se soustraire à mes raisons, en alléguant que Firminus m'avait trompé, ou qu'il l'avait été lui-même par son père. Je portai donc mon attention sur ce qui arrive pour deux jumeaux, dont la naissance se suit ordinairement de si près, que quelle qu'importance qu'on prétende attacher dans l'ordre de la nature à ce petit intervalle de temps qui les sépare l'un de l'autre, il échappe néanmoins aux moyens d'observation, et ne peut être constaté par les signes que l'astrologue doit étudier pour la vérité de ses prédictions. Or, ici même ses prédictions ne seront point véritables; car, d'après l'observation des mêmes signes, il aurait dû prédire les mêmes destinées à Esaü et à Jacob, tandis qu'ils eurent un sort bien différent. Il se serait donc trompé; ou s'il eût rencontré juste, c'est que malgré l'aspect d'astres semblables, il aurait annoncé des destinées différentes. Ce ne serait donc point la science, mais le hasard qui lui aurait fait dire la vérité. En effet, Seigneur, très-juste modérateur de l'univers, vous permettez, que par de secrets mouvements qui échappent aux astrologues consultés et à ceux qui les consultent, ces derniers reçoivent une réponse conforme aux mérites cachés de leurs âmes et à l'impénétrable profondeur de vos

9. His itaque auditis et creditis, talis quippe narraverat, omnis illa reluctatio mea resoluta concidit: et primo Firminum ipsum conatus sum ab illa curiositate revocare, cum dicerem constellationibus ejus inspectis ut vera pronuntiarem, debuisse me utique videre ibi, parentes inter suos esse primarios, nobilem familiam propriæ civitatis, natales ingenuos, honestam educationem, liberalesque doctrinas. At si me ille servus ex eisdem constellationibus, quia et illius ipsæ essent consuluisset, ut eidem quoque vera proferrem, debuisse me rursum ibi videre abjectissimam familiam, conditionem servilem, et cætera longe a prioribus aliena, longeque distantia. Unde autem fieret ut eadem inspiciens diversa dicerem, si vera dicerem: si autem eadem dicerem, falsa dicerem? Inde certissime collegi ea quæ vera consideratis constellationibus dicerentur, non arte dici, sed sorte: quæ autem falsa, non artis imperitia, sed sortis mendacio.

10. Hinc autem accepto (*a*) aditu, ipse mecum talia ruminando, ne quis eorumdem delirorum qui talem quæstum sequerentur, quos jam jamque invadere, atque irrisos refellere cupiebam, mihi ita resisteret, quasi aut Firminus mihi aut illi pater falsa narraverit, intendi considerationem in eos qui gemini nascuntur: quorum plerique ita post invicem funduntur ex utero, ut parvum ipsum temporis intervallum quantamlibet vim in rerum natura habere contendant, colligi tamen humana observatione non possit, litterisque signari omnino non valeat, quas mathematicus inspecturus est ut vera pronuntiet. Et non erunt vera, quia easdem litteras inspiciens, eadem debuit dicere de Esau et Jacob, sed non eadem utrique acciderunt. Falsa ergo diceret: aut si vera diceret, non eadem diceret, etiam si eadem inspiceret. Non ergo arte, sed sorte vera diceret. Tu enim Domine justissime moderator universitatis, consulentibus consultisque nescientibus occulto instinctu agis, ut dum quisque consulit, hoc audiat quod eum oportet audire occultis meritis animarum ex abysso justi

(*a*) Bad. Am. Er. cum quinque Mss. *accepto auditu.*

justes jugements. Que l'homme ne vous dise donc pas : Qu'est-ce que cela? ou : Pourquoi cela? Qu'il ne vous le dise point, qu'il s'en garde bien, car il est homme.

CHAPITRE VII.

Tourments d'Augustin dans la recherche de l'origine du mal.

11. Ainsi donc, ô mon libérateur, vous m'aviez délivré de ces liens; mais je cherchais toujours d'où venait le mal, labyrinthe où je ne pouvais trouver d'issue. Toutefois, vous ne permettiez pas que je fusse emporté par le flot de mes pensées loin de cette foi qui me faisait croire à votre existence, à votre nature immuable, à votre providence et à votre justice à l'égard des hommes. Je croyais aussi que c'est en Jésus-Christ votre Fils, Notre-Seigneur, et dans les saintes Ecritures, fondées sur l'autorité de l'Eglise catholique, que vous avez ouvert aux hommes la voie du salut pour les conduire à cette vie qui suit immédiatement la mort. Une fois ces vérités admises et fortement établies dans mon esprit comme un fondement inébranlable, je cherchais avec anxiété l'origine du mal. Quels tourments que ceux de mon cœur dans le travail de l'enfantement! Quels étaient mes gémissements, ô mon Dieu! Et ils parvenaient jusqu'à vos oreilles à mon insu. Et lorsque, dans le silence, je m'appliquais à cette recherche avec ardeur, les déchirements muets de mon âme étaient autant de voix éclatantes qui s'élevaient jusqu'au trône de votre miséricorde. Vous saviez ce que je souffrais, et nul autre ne le pouvait savoir. Qu'était-ce en effet que le peu que ma bouche en exprimait à l'oreille de mes plus intimes amis? Comment auraient-ils entendu l'agitation et le tumulte de mon âme, puisque ni la parole, ni le temps n'auraient suffi pour le leur faire connaître? Cependant tous ces soupirs, tous ces rugissements de mon cœur montaient jusqu'à vos oreilles; mes désirs étaient en votre présence, et la lumière de mes yeux n'était plus avec moi (*Ps.* XXXVII), car elle brillait au dedans de moi, et j'étais hors de moi-même. Elle n'est pas renfermée dans un lieu; et ma pensée ne s'élevant pas au-dessus des objets qui occupent l'espace, je ne trouvais pas où reposer. Je n'en recevais pas un accueil qui me permît de dire : Cela suffit, je n'en veux pas davantage; et ils ne me laissaient pas retourner où j'eusse été véritablement bien. C'est que j'étais d'une nature supérieure à ces objets, quoique inférieure à la vôtre; et que mon véritable bonheur est de vous être soumis, comme il vous a plu de me soumettre tout ce que vous avez créé au-dessous de moi. Tel était donc le juste tempérament, le moyen terme où se trouvait mon salut : je devais demeurer créature formée à votre image; et, en vous restant soumis, commander à mon corps. Mais parce que mon or-

judicii tui, cui non dicat homo : Quid est hoc? Ut quid hoc? Non dicat, non dicat; homo est enim.

CAPUT VII.

Misere torquetur inquirens unde sit malum.

11. Jam itaque me adjutor meus illis vinculis solveras, et quærebam unde malum, et non erat exitus. Sed me non sinebas ullis fluctibus cogitationis auferri ab ea fide qua credebam et esse te, et esse incommutabilem substantiam tuam, et esse de hominibus curam et judicium tuum, et in Christo Filio tuo Domino nostro, atque in Scripturis sanctis quas Ecclesiæ tuæ catholicæ commendaret auctoritas, viam te posuisse salutis humanæ, ad eam vitam quæ post hanc mortem futura est. His itaque salvis, atque inconcusse roboratis in animo meo, quærebam æstuans unde sit malum. Quæ illa tormenta parturientis cordis mei, qui gemitus Deus meus? Et ibi erant aures tuæ nesciente me. Et cum in silentio fortiter quærerem, magnæ voces erant ad misericordiam tuam tacitæ contritiones animi mei. Tu sciebas quid patiebar, et nullus hominum. Quantum enim erat quod inde digerebatur per linguam meam in aures familiarissimorum meorum? Numquid totus tumultus animæ meæ, cui nec tempora nec os meum sufficiebat, sonabat eis? Totum tamen ibat in auditum tuum, quod rugiebam a gemitu cordis mei, et ante te erat desiderium meum, et lumen oculorum meorum non erat mecum. Intus enim erat, ego autem foris. Nec in loco illud : at ego intendebam in ea quæ locis continentur, et non ibi inveniebam locum ad requiescendum: nec (*a*) recipiebant me ista ut dicerem : Sat est, et bene est: nec dimittebant redire, ubi mihi satis esset bene. Superior enim eram istis, te vero inferior, et tu gaudium verum mihi subdito tibi, et tu mihi subjeceras quæ infra me creasti. Et hoc erat rectum temperamentum, et media regio salutis meæ, ut ma-

(*a*) Benignianensis codex, *rapiebant*.

gueil se soulevait contre vous, et « que je m'élançais contre mon Seigneur, la tête haute et armé du bouclier d'un cœur endurci, » (*Job*, xv, 26) toutes ces créatures qui me sont inférieures s'étaient élevées au-dessus de moi et m'opprimaient sans me laisser de relâche, sans me permettre de respirer. Si je portais les yeux autour de moi, de toutes parts elles se présentaient en foule et en masse à mes sens; si je voulais réfléchir et rentrer en moi-même, leurs images corporelles s'opposaient à mon retour, et elles semblaient me dire : Où vas-tu, cœur vil et impur? Or, ces misères étaient les suites de ma blessure, parce que vous renversez l'orgueilleux comme un homme blessé à mort. Oui, mon orgueil me séparait de vous, et l'enflure de mon visage me fermait les yeux.

CHAPITRE VIII.

Comment la divine miséricorde vint au secours d'Augustin.

12. Pour vous, Seigneur, vous demeurez éternellement; mais votre colère ne demeure pas éternellement sur nous; car vous avez eu pitié de moi, qui n'étais que cendre et poussière, et il vous a plu de réformer en moi ce qui était difforme à vos yeux. Vous me pressiez par de secrets aiguillons, sans me laisser de repos, jusqu'à ce que la lumière intérieure m'eût donné la connaissance certaine de ce que vous êtes. Aussi l'enflure de mon orgueil disparaissait-elle peu à peu sous la main cachée de votre miséricorde, et l'œil de mon esprit, jusqu'alors ténébreux et troublé, se guérissait de jour en jour sous l'action du révulsif cuisant, mais salutaire de mes douleurs.

CHAPITRE IX.

Il trouve dans les livres des Platoniciens la divinité du Verbe éternel; mais il n'y trouve point l'humilité du Verbe incarné.

13. D'abord, pour me faire connaître combien « vous résistez aux superbes, quelles grâces vous accordez aux humbles, » (I *Pier.*, v, 5) et avec quelle grande miséricorde vous avez montré aux hommes la voie de l'humilité en permettant que votre Verbe se fît chair et habitât parmi eux, vous fîtes tomber entre mes mains, par l'entremise d'un homme enflé d'un orgueil démesuré, quelques livres platoniciens traduits du grec en latin. Or, j'y lus, non pas, il est vrai, dans les mêmes termes, mais absolument dans le même sens, ces vérités qu'appuyaient un grand nombre de raisons différentes : « Qu'au commencement était le Verbe, que le Verbe était en Dieu, et que le Verbe était Dieu; qu'il était au commencement en Dieu; que tout a été fait par lui et que rien n'a été fait sans lui; que

nerem ad imaginem tuam, et tibi serviens dominarer corpori. Sed cum superbe contra te surgerem, et currerem adversus Dominum in cervice crassa scuti mei, etiam ista infima supra me facta sunt, et premebant, et nusquam erat laxamentum et respiramentum. Ipsa occurrebant undique acervatim et conglobatim cernenti, cogitanti autem imagines corporum, ipsæ opponebantur redeunti, quasi diceretur : Quo is indigne et sordide? Et hæc de vulnere meo creverant, quia humiliasti tanquam vulneratum superbum, et tumore meo separabar abs te, et nimis inflata facies claudebat oculos meos.

CAPUT VIII.

Quomodo divina misericordia subvenerit Augustino.

12. Tu vero Domine in æternum manes, et non in æternum irasceris nobis, quoniam miseratus es terram et cinerem, et placuit in conspectu tuo reformare deformia mea; et stimulis internis agitabas me, ut impatiens essem, donec mihi per interiorem aspectum certus esses. Et residebat tumor meus ex occulta manu medicinæ tuæ, aciesque conturbata et contenebrata mentis meæ acri collyrio salubrium dolorum de die in diem sanabatur.

CAPUT IX.

In Platonicorum libris Verbi æterni divinitatem, non incarnati humilitatem invenit.

13. Et primo volens ostendere mihi, quam resistas superbis, humilibus autem des gratiam, et quanta misericordia tua demonstrata sit hominibus via humilitatis, quod Verbum tuum caro factum est, et habitavit inter homines : procurasti mihi per quemdam hominem immanissimo typho turgidum, quosdam Platonicorum libros ex Græca lingua in Latinam versos : et ibi legi, non quidem his verbis, sed hoc idem omnino multis et multiplicibus suaderi rationibus, quod in principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum : hoc erat in principio apud Deum, omnia per ipsum facta sunt,

ce qui a été fait en lui est la vie, que la vie est la lumière des hommes, que cette lumière luit dans les ténèbres, et que les ténèbres ne l'ont point comprise. » Et encore que « l'âme de l'homme, quoiqu'elle rende témoignage de la lumière, n'est pas cependant la lumière elle-même; mais que le Verbe de Dieu, qui est Dieu, est la lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde ; qu'il était dans ce monde, que le monde a été fait par lui, et que le monde ne l'a point connu. » « Mais qu'il soit venu parmi les siens, et que les siens ne l'aient point reçu ; et qu'à tous ceux qui l'ont reçu et qui ont cru en son nom, il leur ait donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu ; » c'est ce que je n'ai point trouvé dans ces livres.

14. J'y ai lu encore « que le Verbe, qui est Dieu, n'est pas né de la chair, ni du sang, ni de la volonté de l'homme, ni de la volonté de la chair, qu'il est né de Dieu ; » mais « que le Verbe se soit fait chair et qu'il ait habité parmi nous, » (*Jean,* I, 1, 14) c'est ce que je n'y ai pas lu. J'y ai bien trouvé aussi ces pensées exprimées en divers endroits et de différentes manières, « que le Fils, étant consubstantiel au Père, n'a pas cru que ce fût pour lui-même une usurpation de s'égaler à Dieu, puisqu'il est par sa nature une même chose avec lui. » Mais ces livres ne contiennent point les paroles suivantes : « Qu'il s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'un esclave, en se faisant semblable à l'homme et paraissant à l'extérieur comme un homme; qu'il s'est humilié en se rendant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix ; qu'en récompense Dieu l'a ressuscité d'entre les morts et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus-Christ tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue publiât hautement que le Seigneur Jésus est dans la gloire de son Père. » (*Philipp.*, II, 6, 11.) J'y ai bien lu encore que « votre Fils unique, coéternel avec vous, subsiste avant tous les temps et par-delà tous les temps, immuable comme vous : que nos âmes ne sont heureuses que par ce qu'elles reçoivent de sa plénitude, » (*Jean*, I, 16) et qu'elles n'ont la sagesse qu'autant qu'elles sont renouvelées par la participation de la sagesse éternelle qui habite en lui, cela s'y trouve. « Mais qu'il soit mort dans le temps pour les impies (*Rom.,* V, 6); que vous n'ayez point épargné votre Fils unique, et que pour nous tous vous l'ayez livré, » (*Rom.*, VIII, 32) je ne l'y ai pas vu. Vous avez caché ces choses aux sages, et vous les avez révélées aux petits, afin de faire venir à votre Fils ceux qui souffrent et qui sont accablés pour qu'il les soulage. Car il est doux et humble de cœur, il dirige les humbles dans la justice, et il enseigne ses voies à ceux qui sont doux ; il voit notre humilité et notre affliction,

et sine ipso factum est nihil : quod factum est in eo, vita est, et vita erat lux hominum, et lux in tenebris lucet, et tenebræ eam non comprehenderunt. Et quia hominis anima quamvis testimonium perhibeat de lumine, non est tamen ipsa lumen ; sed Verbum Dei Deus est lumen verum, quod illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. Et quia in hoc mundo erat, et mundus per ipsum factus est, et mundus eum non cognovit. Quia vero in sua propria venit, et sui eum non receperunt, quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri, credentibus in nomine ejus, non ibi legi.

14. Item ibi legi : Quia Deus Verbum, non ex carne, non ex sanguine, non ex voluntate viri, neque ex voluntate carnis, sed ex Deo natus est. Sed quia Verbum caro factum est, et habitavit in nobis, non ibi legi. Indagavi quippe in illis litteris varie dictum, et multis modis, quod sit Filius in forma Patris, non rapinam arbitratus esse æqualis Deo, quia naturaliter idipsum est. Sed quia semetipsum exinanivit formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo, humiliavit se factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis, propter quod Deus eum exaltavit a mortuis, et donavit ei nomen quod est super omne nomen, ut in nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium et infernorum, et omnis lingua confiteatur, quia Dominus Jesus Christus in gloria est Dei Patris, non habent illi libri. Quod enim ante omnia tempora, et supra omnia tempora incommutabiliter manet unigenitus Filius tuus coæternus tibi, et quia de plenitudine ejus accipiunt animæ ut beatæ sint, et quia participatione manentis in se sapientiæ renovantur ut sapientes sint, est ibi. Quod autem secundum tempus pro impiis mortuus est; et Filio unico tuo non pepercisti, sed pro nobis omnibus tradidisti eum, non est ibi. Abscondisti enim hæc a sapientibus, et revelasti ea parvulis : ut venirent ad eum laborantes et onerati, et reficeret eos : quoniam mitis est et humilis corde, et dirigit mites in judicio, et docet mansuetos vias suas, videns humilitatem nostram, et laborem nostrum, et dimit-

et il nous remet tous nos péchés. (*Ps.* XXIV.) Quant à ceux qui s'élèvent sur la sublimité prétendue de leur doctrine, ils ne l'entendent point dire : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. » (*Matth.*, XI, 25, 28, 29.) « Bien qu'ils connaissent Dieu, ils ne lui rendent point le culte et les actions de grâces qui sont dûs à Dieu; mais ils se perdent dans leurs pensées, et leur cœur insensé se remplit de ténèbres : en se proclamant sages, ils deviennent insensés. » (*Rom.*, I, 21.)

15. Aussi je voyais encore dans ces livres la gloire immuable du Dieu incorruptible transportée « à des idoles, à des simulacres formés à l'image de l'homme, des oiseaux, des quadrupèdes et des serpents; » (*Rom.*, I, 21, 23) j'y trouvais ce mets d'Egypte (1) auquel Esaü sacrifia son droit d'aînesse. (*Gen.*, XXV, 33.) Car le peuple premier-né entre tous les peuples, tournant de nouveau son cœur vers l'Egypte, adora à votre place un vil animal, et courba son âme, formée à votre image, devant l'image d'un veau qui broute l'herbe des champs. (*Exod.*, XXXII, 1-6.) Voilà ce que je trouvai dans ces livres; mais je ne goûtai point à cette nourriture, car il vous a plu, Seigneur, d'effacer l'opprobre de Jacob, et d'asservir l'aîné au plus jeune (*Rom.*, IX, 13), et vous avez appelé les nations à partager votre héritage. Pour moi, venu à vous du milieu des nations, j'ai porté ma pensée vers cet or que vous avez ordonné à votre peuple d'emporter de l'Egypte, parce qu'il vous appartenait, en quelque lieu qu'il fût. Vous avez dit aussi aux Athéniens, par votre Apôtre, « qu'en vous nous avions l'être, le mouvement et la vie, comme plusieurs d'entre eux l'avaient déjà dit. » (*Act.*, XVII, 28.) Oui certes, c'est de cette source que provenait ce qu'il y avait de bon dans ces livres. Mais je ne m'arrêtai pas à ces idoles des Egyptiens auxquelles ceux qui transformèrent en mensonge la vérité du Dieu suprême, adorèrent et servirent la créature de préférence au Créateur (*Rom.*, I, 25), n'ont pas craint de prostituer l'or qui vous appartenait.

CHAPITRE X.

Les vérités divines se découvrent plus clairement à Augustin.

16. Je fus docile à l'avertissement que vous me donniez de revenir à moi; je descendis, sous votre conduite, dans les profondeurs les plus intimes de mon cœur, et je pus y pénétrer à l'aide de votre secours. J'y descendis, et je vis de l'œil de mon âme, si faible qu'il fût, au-dessus de cet

(1) Nous croyons devoir éclaircir ce passage par une autre du même saint Docteur. Saint Augustin dit en effet ailleurs (*Commentaire sur le Psaume* XLVI ; nº 6) : Nous voyons que les lentilles étaient le mets des Egyptiens : elles abondent dans l'Egypte : de là, la renommée des lentilles d'Alexandrie, et elles sont venues jusqu'à notre pays, comme si elle n'y croissaient pas. Esaü, en désirant le met des Egyptiens, a donc perdu son droit d'aînesse. C'est ainsi que les Juifs, dont il est dit : « Leur cœur s'est tourné vers l'Egypte, » ont, pour ainsi dire regretté les lentilles de ce pays et perdu leur droit d'aînesse.

tens omnia peccata nostra. Qui autem cothurno tanquam doctrinæ sublimioris elati non audiunt dicentem : « Discite a me quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris ; » (*Matth.*, XI, 29) etsi cognoscunt Deum, non sicut Deum glorificant aut gratias agunt, sed evanescunt in cogitationibus suis, et obscuratur insipiens cor eorum, dicentes se esse sapientes stulti fiunt.

15. Et ideo legebam ibi etiam immutatam gloriam incorruptionis tuæ in idola et varia simulacra, in similitudinem imaginis corruptibilis hominis et volucrum et quadrupedum et serpentum, videlicet Ægyptium cibum quo Esau perdidit primogenita sua ; quoniam caput quadrupedis pro te honoravit populus primogenitus, conversus corde in Ægyptum, et curvans imaginem tuam, animam suam ante imaginem vituli manducantis fœnum. Inveni hæc ibi, et non manducavi. Placuit enim tibi Domine auferre opprobrium diminutionis ab Jacob, ut major serviret minori, et vocasti gentes in hæreditatem tuam. Et ego ad te veneram ex gentibus, et intendi in aurum quod ab Ægypto voluisti ut auferret populus tuus, quoniam tuum erat ubicumque erat. Et dixisti Atheniensibus per Apostolum tuum, « quod in te vivimus et movemur et sumus : sicut et quidam secundum eos dixerunt, » (*Act.*, XVII, 28) et utique inde erant illi libri. Et non attendi in idola Ægyptiorum, quibus de auro tuo ministrabant, qui transmutaverunt veritatem Dei in mendacium, et coluerunt et servierunt creaturæ potius quam Creatori.

CAPUT X.

Clarius innotescunt jam Augustino divina.

16. Et inde admonitus redire ad memetipsum, intravi in intima mea duce te, et potui, quoniam factus es adjutor meus. Intravi et vidi qualicumque oculo animæ meæ, supra eumdem oculum animæ

œil intérieur, au-dessus de mon intelligence, la lumière immuable; non pas cette lumière commune qui se révèle aux yeux de la chair, ni toute autre lumière d'une nature semblable, quand on se la figurerait plus étendue, plus éclatante mille fois et remplissant tout l'espace de son immensité. Non, ce n'était point cette lumière, c'était une lumière bien différente de toutes les autres lumières. Elle n'était point au-dessus de mon esprit, comme l'huile s'élève au-dessus de l'eau, ni comme le ciel est au-dessus de la terre; mais elle était au-dessus de moi, comme le Créateur est au-dessus de ce qu'il a créé, et j'étais au-dessous d'elle, parce que j'étais sa créature. Celui qui connaît la vérité, connaît cette lumière; et celui qui la connaît, connaît l'éternité : or, la charité seule peut la connaître. O éternelle vérité! ô véritable charité! ô chère éternité! vous êtes mon Dieu; c'est pour vous que je soupire le jour et la nuit. A peine eus-je commencé à vous connaître, que vous m'avez soulevé pour me faire voir que ce que je cherchais existait en effet, mais que je n'étais pas encore ce qu'il fallait pour le voir. Vous avez ébloui ma faible vue, en lançant sur moi des flots de lumière, et j'en ai frissonné d'amour et d'horreur, et je découvris que j'étais loin de vous, dans la région où sont effacés les traits de votre ressemblance, et là il me semblait entendre votre voix qui me criait d'en haut : « Je suis la nourriture des forts, croissez et vous pourrez vous nourrir de moi. Vous ne me changerez point en vous, comme les aliments de votre corps; mais c'est vous qui vous changerez en moi. » Je connus alors que vous instruisiez l'homme par le châtiment, en punition de ses iniquités, et « que vous aviez fait sécher mon âme comme l'araignée. » (*Ps.* XXXVIII.) Et je dis : N'est-ce donc rien que la vérité, puisqu'elle ne s'étend, dans aucun espace fini ou infini? Et vous m'avez crié de loin : Que dis-tu? « Je suis celui qui suis. » (*Exode*, III, 14.) J'entendis votre voix comme on entend au fond du cœur, et je sentis tous mes doutes s'évanouir. Je douterais même plutôt de ma propre existence que de celle de la vérité, qui peut être vue dans les créatures par les yeux de l'intelligence. (*Rom.*, I, 20.)

CHAPITRE XI.

Comment à la fois les créatures sont et ne sont pas.

17. Je considérais ensuite les objets qui sont au-dessous de vous, et je reconnus qu'on ne saurait dire d'eux d'une manière absolue ni qu'ils sont ni qu'ils ne sont pas. Ils sont, à la vérité, puisqu'ils viennent de vous, mais ils ne sont pas, parce qu'ils ne sont pas ce que vous êtes. En effet, le seul être véritable, est celui qui subsiste à jamais immuable. « Pour moi, mon bonheur est donc de m'attacher à Dieu, » (*Ps.* LXXII)

meæ, supra mentem meam lucem (*a*) incommutabilem, non hanc vulgarem et conspicuam omni carni, nec quasi ex eodem genere grandior erat, tanquam si ista multo multoque clarius claresceret, totumque occuparet magnitudine. Non hoc illa erat, sed aliud, aliud valde ab istis omnibus. Nec ita erat supra mentem meam sicut oleum super aquam, nec sicut cœlum super terram; sed superior, quia ipsa fecit me, et ego inferior, quia factus sum ab ea. Qui novit veritatem, novit eam : et qui novit eam, novit æternitatem. Caritas novit eam. O æterna veritas, et vera caritas, et cara æternitas. Tu es Deus meus. Tibi suspiro die ac nocte. Et cum te primum cognovi, tu assumpsisti me ut viderem esse quod viderem, et nondum me esse qui viderem. Et reverberasti infirmitatem aspectus mei, radians in me vehementer, et contremui amore et horrore, et inveni longe me esse a te in regione dissimilitudinis, tanquam audirem vocem tuam de excelso : Cibus sum grandium, cresce et manducabis me. Nec tu me in te mutabis sicut cibum carnis tuæ, sed tu mutaberis in me. Et cognovi quoniam pro iniquitate erudisti hominem, et tabescere fecisti sicut araneam animam meam : et dixi : Numquid nihil est veritas, quoniam neque per finita, neque per infinita locorum spatia diffusa est? Et clamasti de longinquo : Imo vero : Ego sum qui sum. Et audivi sicut auditur in corde, et non erat prorsus unde dubitarem; faciliusque dubitarem vivere me, quam non esse veritatem quæ per ea quæ facta sunt intellecta (*b*) conspicitur.

CAPUT XI.

Quomodo creaturæ sunt et non sunt.

17. Et inspexi cætera infra te, et vidi nec omnino esse, nec omnino non esse. Esse quidem, quoniam abs te sunt : non esse autem, quoniam id quod es non sunt. Id enim vere est, quod incommutabiliter manet. Mihi autem inhærere Deo bonum est, quia si

(*a*) Hic in editis additur : *Domini,* qua voce carent Mss. — (*b*) Mss. magno consensu ferunt, *conspiciuntur.*

puisque, si je ne demeure en lui, je ne pourrai demeurer en moi. Quant à lui, demeurant toujours en lui-même, il renouvelle toutes choses. (*Sag.*, VII, 27.) Et vous êtes le Seigneur mon Dieu, parce que vous n'avez pas besoin de mes biens. (*Ps.* XV.)

CHAPITRE XII.

Toutes les choses qui existent sont bonnes.

18. Il devint encore évident pour moi que les choses sujettes à la corruption sont bonnes, puisque si elles étaient souverainement bonnes ou de nulle bonté, la corruption ne pourrait les atteindre. En effet, si elles étaient souverainement bonnes, elles seraient incorruptibles; et s'il n'y avait en elles rien de bon, il n'y aurait aussi aucun élément de corruption. Car la corruption nuit, et ne saurait nuire sans diminuer ce qu'il y a de bon. Ainsi donc, ou bien la corruption n'est point nuisible, ce qui est impossible; ou bien, ce qui est de la dernière certitude, tout ce qui se corrompt est privé de quelque bien. Or, si les choses sont privées de tout bien, elles cesseront absolument d'être; car, si elles existent encore et ne sont plus sujettes à la corruption, elles seront en réalité plus parfaites qu'auparavant, puisqu'elles seront devenues incorruptibles. Or, quoi de plus extravagant que de dire qu'elles sont devenues plus parfaites, par la perte de ce qu'elles avaient de bon? Donc, si elles sont privées de tout bien, elles auront absolument cessé d'exister. Donc, tant qu'elles existent, elles sont bonnes. Donc toutes les choses qui existent sont bonnes. Ce mal dont je cherchais l'origine n'est point une substance, puisque, s'il était une substance, il serait bon. En effet, ou il serait une substance incorruptible, et par là même souverainement bonne, ou il serait une substance corruptible, et par conséquent d'une certaine bonté, puisque sans cette bonté elle ne serait point corruptible. Je reconnus donc, et vous me fîtes voir clairement, que vous n'avez rien fait que de bon, et qu'il n'y a absolument d'autres substances que celles que vous avez créées. Et bien que vous n'ayez pas donné à toutes le même degré de bonté, toutes existent néanmoins, parce que chacune d'elles est bonne; et toutes ensemble sont très-bonnes, parce que toutes les œuvres que vous avez faites, ô mon Dieu! sont d'une bonté parfaite. (*Gen.*, I, 31.)

CHAPITRE XIII.

Toutes les créatures louent le Créateur.

19. Pour vous donc le mal n'est pas; et non-seulement pour vous, mais même pour aucune de vos créatures, parce qu'en dehors de cet uni-

non manebo in illo, nec in me potero. Ille autem in se manens innovat omnia. Et Dominus Deus meus es, quoniam bonorum meorum non eges.

CAPUT XII.

Omnia bona quæcumque sunt.

18. Et manifestatum est mihi, quoniam bona sunt quæ corrumpuntur, quæ neque si summa bona essent, neque nisi bona essent, corrumpi possent : quia si summa bona essent, incorruptibilia essent : si autem nulla bona essent, quod in eis corrumperetur non esset. Nocet enim corruptio, et nisi bonum minueret, non noceret. Aut igitur nihil nocet corruptio, quod fieri non potest : aut, quod certissimum est, omnia quæ corrumpuntur, privantur bono. Si autem omni bono privabuntur, omnino non erunt. Si enim erunt, et corrumpi jam non poterunt, meliora erunt, quia incorruptibiliter permanebunt. Et quid monstruosius quam ea dicere omni bono amisso facta meliora? Ergo si omni bono privabuntur, omnino nulla erunt, ergo quamdiu sunt, bona sunt, ergo quæcumque sunt, bona sunt. Malumque illud quod quærebam unde esset, non est substantia : quia si substantia esset, bonum esset. Aut enim esset incorruptibilis substantia, magnum utique bonum : aut substantia corruptibilis esset, quæ nisi bona esset, corrumpi non posset. Itaque vidi et manifestatum est mihi, quia omnia bona tu fecisti, et prorsus nullæ substantiæ sunt quas tu non fecisti. Et quoniam non æqualia omnia fecisti, ideo sunt omnia; quia singula bona sunt, et simul omnia valde bona : quoniam fecit Deus noster omnia bona valde.

CAPUT XIII.

Omnia condita laudant Deum.

19. Et tibi omnino non est malum, non solum tibi, sed nec universæ creaturæ tuæ, quia extra (*a*) non est aliquid quod irrumpat et corrumpat or-

(*a*) Legebatur in Lov. et antiquioribus editionibus, *quia extra te non est*, etc. At Arn. expunxit particulam, *te*, quæ abest a Mss. et abesse debet, cum sensus sit nihil esse extra universam creaturam, quod ad perturbandum ordinem a Deo constitutum irrumpat.

vers il n'est pas une substance qui puisse y pénétrer par violence et troubler l'ordre que vous y avez établi. Dans quelques-unes de ses parties, il est certaines choses qu'on regarde comme mauvaises, à cause de leur disconvenance avec d'autres; mais en réalité elles sont bonnes, parce qu'elles ont ailleurs avec d'autres choses des rapports de convenance, et que de plus elles sont bonnes en elles-mêmes. Toutes ces choses sans convenance entre elles, conviennent pourtant à cette partie inférieure de la création que nous appelons la terre, avec laquelle le ciel couvert de nuages et agité par les vents a une certaine harmonie. Loin de moi la pensée de m'écrier : « Que ces choses ne soient plus, » bien qu'à les considérer séparément, je pourrais les désirer meilleures. Mais fussent-elles seules, elles seraient encore pour moi un juste sujet de vous louer, car tout ce qui est ici-bas témoigne que vous êtes digne de louanges : « Les dragons et les abîmes, le feu, la grêle, la neige, la glace, le souffle des tempêtes qui obéissent à votre parole; les montagnes et les collines, les arbres fruitiers et les cèdres, les bêtes sauvages et les troupeaux, les oiseaux et les reptiles; les rois de la terre et tous les peuples, les princes et les juges de la terre, les jeunes gens et les vierges, les vieillards et les enfants, célèbrent la grandeur de votre nom. » (*Ps.* CXLVIII.) Mais quand je venais à penser que ce concert de louanges retentit encore dans les cieux; « que dans les hauteurs infinies tous vos anges et toutes vos puissances, le soleil, la lune, les étoiles et la lumière, les cieux des cieux et les eaux qui s'élèvent encore par de là les cieux, vous glorifient et louent votre nom, ô mon Dieu! » (*ibid.*) alors je ne désirais plus rien de meilleur, car ma pensée embrassait tout à la fois. Les créatures supérieures, il est vrai, me semblaient meilleures que celles d'ici-bas; mais je comprenais, après un plus sérieux examen, que toutes ensemble valaient mieux que les plus excellentes, considérées isolément.

CHAPITRE XIV.

L'esprit de l'homme, lorsqu'il est sain, ne trouve rien de mauvais dans les créatures de Dieu.

20. C'est faire preuve de peu de sens que de trouver à blâmer les créatures qui sont votre ouvrage, et j'en étais là, lorsque j'osais critiquer un grand nombre de vos œuvres. Comme mon âme n'était pas assez téméraire pour accuser son Dieu d'imperfection, elle refusait de vous reconnaître l'auteur de tout ce qui lui déplaisait. C'est ainsi qu'elle s'était jetée dans l'erreur des deux substances, et que sans y trouver le repos, elle répétait ce que d'autres lui avaient appris. Revenant de cette erreur, elle s'était fait un Dieu qui remplissait les espaces infinis de tous les lieux; et ce vain fantôme, elle l'avait pris pour vous et l'avait placé dans son cœur; et de

dinem quem posuisti ei. In partibus autem ejus quædam quibusdam quia non conveniunt, mala putantur : et eadem ipsa conveniunt aliis et bona sunt, et in semetipsis bona sunt. Et omnia hæc quæ sibimet invicem non conveniunt, conveniunt inferiori parti rerum, quam terram dicimus, habentem cœlum suum nubilosum atque ventosum congruum sibi. Et absit jam ut dicerem : (*a*) Non essent ista : quia et si sola ista cernerem, desiderarem quidem meliora, sed jam etiam de solis istis laudare te deberem : quoniam laudandum te ostendunt de terra dracones et omnes abyssi, ignis, grando, nix, glacies, spiritus tempestatis, quæ faciunt verbum tuum : montes et omnes colles, ligna fructifera et omnes cedri : bestiæ et omnia pecora, reptilia et volatilia pennata : reges terræ et omnes populi, principes et omnes judices terræ : juvenes et virgines, seniores cum junioribus laudant nomen tuum. Cum vero etiam de cœliste laudent, laudent te Deus noster in excelsis omnes Angeli tui, omnes virtutes tuæ, sol et luna, omnes stellæ et lumen, cœli cœlorum et aquæ quæ super cœlos sunt, laudent nomen tuum : non jam desiderabam meliora, quia omnia cogitabam; et meliora quidem superiora quam inferiora; sed meliora omnia quam sola superiora judicio saniore pendebam.

CAPUT XIV.

Sanæ mentis homini nihil displicet inter creaturas Dei.

20. Non est sanitas eis quibus displicet aliquid creaturæ tuæ, sicut mihi non erat cum displicerent multa quæ fecisti. Et quia non audebat anima mea ut ei displiceret Deus meus, nolebat esse tuum quidquid ei displicebat. Et inde ierat in opinionem duarum substantiarum, et non requiescebat, et aliena loquebatur. Et inde rediens fecerat sibi Deum per infinita spatia locorum omnium, et eum puta-

(*a*) Sic Mss. cum Arn. ubi Som. habet, *ut dicerem non esse nisi ista*, cæteri porro editi, *ut dicerem non esse ista.*

nouveau, elle était devenue le temple d'une idole qui n'était à vos yeux qu'un objet d'abomination. Mais lorsque au moment où j'y pensais le moins, vous eûtes guéri ma tête malade et fermé mes yeux à toutes ces vaines imaginations, je me reposai un peu de moi-même, et ma folie tomba dans une sorte d'assoupissement. Puis, je m'éveillai en vous, et je vis que vous étiez infini d'une toute autre manière que je ne l'avais pensé. Or, cette vue était loin de venir de la chair ou du sang.

CHAPITRE XV.

Comment le vrai et le faux se mêlent dans les créatures.

21. Je considérai ensuite les autres choses, et je vis que c'est à vous qu'elles doivent l'existence, et que toutes elles sont contenues en vous, non point comme un corps renfermé dans un espace, mais comme subsistant dans votre vérité, main puissante dont vous soutenez toute créature. Je vis alors que toutes choses sont vraies, en tant qu'elles existent, et que rien n'est faux que ce que l'on croit exister quand il n'existe pas. Je reconnus aussi que chacune des créatures avait des rapports de convenance aussi bien avec le temps de sa durée qu'avec le lieu qu'elle occupe; et que vous, qui êtes seul éternel, n'avez pas attendu pour agir, des espaces innombrables de temps, puisque tous les espaces des temps passés et futurs, ne sauraient ni s'écouler ni venir, que sous l'action de votre puissance et de votre immutabilité.

CHAPITRE XVI.

Toutes choses sont bonnes, quoique sans rapports de convenance avec certaines autres.

22. Je vis encore et je reconnus par expérience qu'il ne faut pas s'étonner si le pain, agréable à ceux dont le goût est sain, paraît amer à un palais malade ; et si la lumière aimable pour des yeux purs, est odieuse à des yeux fatigués. Votre justice même, mon Dieu, déplaît aux méchants : il n'est pas étrange qu'ils ne puissent souffrir la vipère et le vermisseau, que vous avez cependant créés avec une bonté relative en rapport avec les parties inférieures de votre création ; parties avec lesquelles les impies eux-mêmes ont d'autant plus de rapport, qu'ils vous ressemblent moins, comme les bons entrent d'autant plus dans l'ordre des choses supérieures, qu'ils vous ressemblent davantage. Je cherchai ensuite ce que c'était que l'iniquité, et je découvris que ce n'était pas une substance, mais la perversité d'une volonté qui se détourne de vous, mon Dieu, vous la substance souveraine, pour s'abaisser vers les plus viles créatures ; d'une volonté qui se dépouille de tous ses biens les plus intimes, (*Eccli.*, x, 10) pour se jeter au dehors et se gonfler d'orgueil.

verat esse te, et eum collocaverat in corde suo, et facta erat rursus templum idoli sui abominandum tibi. Sed posteaquam fovisti caput nescientis, et clausisti oculos meos ne viderent vanitatem, cessavi de me paululum, et consopita est insania mea : et evigilavi in te, et vidi te infinitum aliter, et visus iste non a carne trahebatur.

CAPUT XV.

Quomodo veritas et falsitas in creaturis.

21. Et respexi alia, et vidi tibi debere quia sunt, et in te cuncta finita : sed aliter, non quasi in loco, sed quia tu es omnitenens manu veritate ; et omnia vera sunt in quantum sunt : nec quidquam est falsitas nisi cum putatur esse quod non est. Et vidi quia non solum locis sua quæque suis conveniunt, sed etiam temporibus. Et quia tu, qui solus æternus es, non post innumerabilia spatia temporum cœpisti operari : quia omnia spatia temporum, et quæ præterierunt et quæ præteribunt, nec abirent nec venirent, nisi te operante et manente.

CAPUT XVI.

Omnia bona, licet quibusdam non apta.

22. Et sensi et expertus sum non esse mirum, quod palato non sano pœna est panis, qui sano suavis est; et oculis ægris odiosa lux, quæ puris amabilis. Et justitia tua displicet iniquis : nedum vipera et vermiculus quæ bona creasti, apta inferioribus creaturæ tuæ partibus, quibus et ipsi iniqui apti sunt, quanto dissimiliores sunt tibi; apti autem superioribus, quanto similiores fiunt tibi. Et quæsivi quid esset iniquitas, et non inveni substantiam : sed a summa substantia te Deo (*a*) detortæ in infimam voluntatis perversitatem, projicientis intima sua, et tumescentis foras.

(*a*) Lov. *detortam in infimam voluntatis perversitatem.*

CHAPITRE XVII.

Ce qui le retarde dans la connaissance des choses divines.

23. Je m'étonnais de vous aimer, mon Dieu, et non plus un vain fantôme au lieu de vous. Ce n'était pas assez pour moi de jouir de mon Dieu, j'étais encore entraîné vers vous par l'attrait de votre beauté. Mais bientôt je me sentais détaché de vous par mon propre poids, et j'y retombais en gémissant; ce poids, c'étaient les habitudes de la chair. Votre souvenir toutefois était toujours présent à mon esprit, et je ne doutais nullement qu'il n'existât un bien auquel je devais m'attacher, quoique je ne fusse pas encore digne de m'unir à lui; parce que « cette chair corruptible appesantit l'âme, et que cette demeure terrestre abat l'esprit capable des plus hautes pensées. » (*Sap.*, IX, 15.) J'étais encore certain que « vos perfections invisibles, votre puissance éternelle et votre divinité, sont devenues visibles depuis la création du monde. » (*Rom.*, I, 20.) Quand, en effet, je cherchais d'où me venait cette faculté d'apprécier la beauté des corps célestes et terrestres, et de pouvoir juger tout d'abord, et selon la vérité des créatures sujettes au changement, en disant : « Cela doit être ainsi, cela ne doit pas être; » quand, dis-je, je cherchais d'où me venait cette lumière dans mes jugements, je trouvais au-dessus de mon intelligence mobile et inconstante, l'immuable et réelle éternité de la vérité. Et ainsi par degré, je montais de la connaissance des corps à celle de l'âme qui sent par le moyen des organes du corps et de là, à cette puissance intérieure de l'âme à laquelle les sens viennent rendre compte des objets extérieurs, limite que ne peuvent franchir les animaux. Enfin, j'arrivai à cette faculté de la raison qui reçoit les impressions des sens corporels pour les soumettre à son jugement. Cette puissance, à son tour, se reconnaissant en moi, sujette au changement, s'éleva à la pure intelligence, et emmena sa pensée loin des illusions de l'habitude, en se dérobant à ces légions de fantômes qui l'obsédaient, pour découvrir quelle était la lumière qui l'éclairait; quand, sans aucune hésitation, elle prononçait que l'être immuable est préférable à l'être qui change. Et d'où lui venait la notion de cet être immuable ? Si elle n'en avait eu quelque idée, elle n'aurait pu le préférer avec certitude à ce qui est sujet au changement. C'est ainsi qu'elle parvint jusqu'à l'Etre que l'œil de l'homme ne peut qu'entrevoir en tremblant. C'est alors que je vis par les yeux de l'intelligence vos perfections invisibles dans les ouvrages de vos mains; mais je ne pus les contempler longtemps. Rendu à mes habitudes par un

CAPUT XVII.

Quæ retardent a cognitione divinorum.

23. Et mirabar, quod jam te amabam, non pro te phantasma. Et non (*a*) stabam frui Deo meo, sed rapiebar ad te decore tuo; moxque deripiebar abs te pondere meo, et ruebam in ista cum gemitu : et pondus hoc, consuetudo carnalis. Sed mecum erat memoria tui, neque ullo modo dubitabam esse cui cohærerem, sed nondum esse me qui cohærerem : quoniam corpus quod corrumpitur aggravat animam, et deprimit terrena inhabitatio sensum multa cogitantem. Eramque certissimus, quod invisibilia tua a constitutione mundi per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur, sempiterna quoque virtus et divinitas tua. Quærens enim unde approbarem pulchritudinem corporum sive cœlestium sive terrestrium; et quid mihi præsto esset integre de mutabilibus judicanti et dicenti : Hoc ita esse debet, illud non ita. Hoc ergo quærens unde judicarem cum ita judicarem, inveneram incommutabilem et veram veritatis æternitatem supra mentem meam commutabilem. Atque ita gradatim a corporibus ad sentientem per corpus animam; atque inde ad ejus interiorem vim cui sensus corporis exteriora annuntiaret, et quousque possunt bestiæ; atque inde rursus ad ratiocinantem potentiam ad quam refertur judicandum, quod sumitur a sensibus corporis. Quæ se quoque in me comperiens mutabilem, erexit se ad intelligentiam suam; et abduxit cogitationem a consuetudine, subtrahens se contradicentibus turbis phantasmatum, ut inveniret quo lumine aspergeretur cum sine ulla dubitatione clamaret incommutabile præferendum esse mutabili, unde nosset ipsum incommutabile, quod nisi aliquo modo nosset, nullo modo illud mutabili certo præponeret. Et (*b*) pervenit ad id quod est in ictu trepidantis aspectus. Tunc vero invisibilia tua per ea quæ facta sunt, intellecta conspexi; sed aciem figere non evalui; et

(*a*) Am. Er. cum Mss. quatuor habent : *Et non instabam.* — (*b*) Egregium huncce locum reparant Mss. codices. Nam in Vulgatis corrupte legebatur, *et perveniret.*

contre-coup de ma faiblesse, je n'avais plus avec moi qu'un souvenir plein d'amour et un vif désir de cette suave nourriture dont je ne pouvais encore me nourrir.

CHAPITRE XVIII.

Jésus-Christ est l'unique voie qui conduise au salut.

24. Je cherchais ensuite le moyen d'acquérir cette force nécessaire pour jouir de vous, et je ne le trouvais qu'en me tenant étroitement uni au Médiateur de Dieu et des hommes, à Jésus-Christ homme, le Dieu béni au-dessus de tout dans tous les siècles, qui nous appelle et nous dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie ; » (*Jean*, XIV, 6) et qui s'est uni à notre chair pour m'offrir une nourriture dont autrement j'eusse été incapable. Car le Verbe s'est fait chair, pour nourrir notre enfance du lait de cette sagesse, par laquelle vous avez créé toutes choses. Je n'avais pas encore cette humilité qui seule peut nous faire comprendre l'humble Jésus, mon Seigneur, et j'ignorais ce que nous enseigne son abaissement. Car votre Verbe, l'éternelle vérité, qui domine vos plus parfaites créatures, élève jusqu'à lui ceux qui s'abaissent. Il s'est fait ici-bas une vile demeure du limon dont nous sommes formés, pour arracher à eux-mêmes ceux qu'il voulait se soumettre, et les attirer à lui en leur apportant tout à la fois un remède pour l'orgueil et une nourriture pour l'amour. Il voulait non pas qu'une confiance présomptueuse les emportât au delà de la véritable voie, mais qu'ils reconnussent leur faiblesse et leur infirmité en voyant à leurs pieds un Dieu devenu faible pour avoir revêtu notre enveloppe mortelle ; il voulait qu'épuisés de fatigue, ils vinssent se jeter enfin dans son sein, afin qu'en se relevant lui-même, il pût les relever avec lui.

CHAPITRE XIX.

Idée qu'il se formait de l'Incarnation de Jésus-Christ.

25. Pour moi j'avais d'autres pensées, et je ne considérais Notre-Seigneur Jésus-Christ que comme un homme d'une sagesse supérieure et auquel nul autre ne pouvait être égalé ; sa naissance miraculeuse d'une vierge me paraissait surtout, par un bienfait particulier de la Providence, lui avoir acquis cette grande autorité dans le monde, pour nous apprendre à mépriser les biens temporels, pour arriver à la possession de l'immortalité. Quant au mystère renfermé dans ces paroles : « Le Verbe s'est fait chair, » (*Jean*, I, 14) je ne pouvais pas même le soupçonner. De tout ce qui était écrit de Jésus-Christ, qu'il a mangé, bu, dormi, marché, qu'il a ressenti de la joie et de la tristesse, qu'il a con-

repercussa infirmitate redditus solitis, non mecum ferebam nisi amantem memoriam, et quasi olfacta desiderantem quæ comedere nondum possem.

CAPUT XVIII.

Solus Christus via ad salutem.

24. Et quærebam viam comparandi roboris quod esset idoneum ad fruendum te : nec inveniebam donec amplecterer mediatorem Dei et hominum hominem Christum Jesum, qui est super omnia Deus benedictus in sæcula, vocantem et dicentem : « Ego sum via, veritas et vita. » (*Joan.*, XIV, 16.) Et cibum, cui capiendo invalidus eram, miscentem carni; quoniam Verbum caro factum est, ut infantiæ nostræ lactesceret sapientia tua per quam creasti omnia. Non enim tenebam Dominum meum Jesum, humilis humilem : nec cujus rei magistra esset ejus infirmitas noveram. Verbum enim tuum æterna veritas, superioribus creaturæ tuæ partibus supereminens, subditos erigit ad seipsam : in inferioribus autem ædificavit sibi humilem domum de limo nostro, per quam subdendos deprimeret a seipsis, et ad se trajiceret, sanans tumorem, et nutriens amorem, ne fiducia sui progrederentur longius, sed potius infirmarentur videntes ante pedes suos infirmam divinitatem ex participatione tunicæ pellicæ nostræ, et lassi prosternerentur in eam, illa autem surgens levaret eos.

CAPUT XIX.

Quid senserit de Christi incarnatione.

25. Ego vero aliud putabam, tantumque sentiebam de Domino Christo meo, quantum de excellentis sapientiæ viro, cui nullus posset æquari; præsertim quia mirabiliter natus ex virgine, ad exemplum contemnendorum temporalium pro adipiscenda immortalitate, divina pro nobis cura tantam auctoritatem magisterii meruisse videbatur. Quid autem sacramenti haberet, Verbum caro factum, ne suspicari quidem poteram. Tantum cognoveram ex iis, quæ de illo scripta traderentur, quia manducavit et bibit, dormivit, ambulavit, exhilaratus est, contristatus est, sermocinatus est, non hæsisse carnem illam

versé avec nous, je comprenais seulement que cette chair n'avait pu s'unir à votre Verbe que par l'intermédiaire d'une âme et d'une intelligence humaines. C'est une vérité que ne peut ignorer tout homme qui connaît la nature immuable de ce Verbe, et déjà je la concevais autant qu'il m'était possible et sans la plus légère hésitation. En effet, mouvoir tantôt les membres de son corps par un acte de sa volonté, puis les tenir en repos ; être sous l'empire d'un sentiment qui fait place ensuite à un autre ; exprimer par des signes des pensées pleines de sagesse, puis garder le silence, ce sont là autant de signes distinctifs d'une âme et d'une intelligence sujettes au changement. Que si ces opérations sont attribuées faussement à Jésus-Christ, tout ce qu'on a écrit de lui deviendrait aussi suspect de mensonge, et dès lors plus de foi possible dans les Ecritures, foi sur laquelle repose le salut du genre humain. Mais comme la vérité des Ecritures est certaine, je reconnaissais l'homme tout entier en Jésus-Christ, et non pas le corps seul de l'homme, ou avec le corps une âme dénuée d'intelligence; je reconnaissais l'homme lui-même. Il n'était point à mes yeux la vérité en personne, mais je pensais qu'il était supérieur aux autres hommes par une nature plus parfaite et par une participation plus abondante de votre sagesse. Alypius, au contraire, se figurait qu'en affirmant que Dieu s'est revêtu de notre chair, les catholiques croient qu'avec le Dieu et la chair il n'y avait point d'âme en Jésus-Christ ; et il pensait qu'en parlant de lui, on ne faisait aucune mention d'une âme humaine. Comme il était en même temps persuadé que toutes les actions qui nous sont rapportées de lui n'auraient pu s'accomplir que dans une nature douée de vie et de raison, il montrait peu d'ardeur pour embrasser la foi chrétienne. Mais dans la suite, lorsqu'il eut reconnu que cette erreur était celle des hérétiques qu'on appelle Appollinaristes, il embrassa avec joie la foi de l'Eglise catholique. Pour moi, j'avoue n'avoir appris que quelque temps après en quoi diffère la vérité catholique de l'erreur de Photius, sur le sens à donner à ces paroles : « Le Verbe s'est fait chair. » C'est qu'en effet les attaques de l'hérésie servent à rendre plus manifestes les sentiments et la saine doctrine de votre Eglise. Aussi « fallait-il qu'il y eût des hérésies afin que la faiblesse des uns rendît manifeste la constance des autres. » (I *Cor.*, XI, 19.)

CHAPITRE XX.

Les livres des Platoniciens, en le rendant plus habile, avaient enflé sa vanité.

26. La lecture de ces livres des Platoniciens m'ayant appris qu'il fallait chercher la vérité en dehors de la matière, je vis par les yeux de mon intelligence vos perfections invisibles dans les créatures qui sont l'ouvrage de vos mains.

Verbo tuo, nisi cum anima et mente humana. Novit hoc omnis qui novit incommutabilitatem Verbi tui, quam ergo jam noveram quantum poteram, nec omnino quidquam inde dubitabam. Etenim nunc movere membra corporis per voluntatem, nunc non movere : nunc aliquo affectu affici, nunc non affici : nunc proferre per signa sapientes sententias, nunc esse in silentio : propria sunt mutabilitatis animæ et mentis. Quæ si falsa de illo scripta essent, etiam omnia periclitarentur mendacio, neque in illis litteris ulla fidei salus generi humano remaneret. Quia itaque vera scripta sunt, totum hominem in Christo agnoscebam; non corpus tantum hominis, aut cum corpore sine mente animum, sed ipsum hominem : non persona veritatis, sed magna quadam naturæ humanæ excellentia, et perfectiore participatione sapientiæ præferri cæteris arbitrabar. Alypius autem Deum carne indutum ita putabat credi a catholicis, ut præter Deum et carnem non esset in Christo anima, mentemque hominis non existimabat in eo prædicari. Et quoniam bene persuasum tenebat ea quæ de illo memoriæ mandata sunt, sine vitali et rationali creatura non fieri, ad ipsam Christianam fidem pigrius movebatur. Sed postea hæreticorum Apollinaristarum hunc errorem esse cognoscens, catholicæ fidei collætatus et contemperatus est. Ego autem aliquanto posterius didicisse me fateor, in eo quod Verbum caro factum est, quomodo catholica veritas a Photini falsitate dirimatur. Improbatio quippe hæreticorum facit eminere quid Ecclesia tua sentiat, et quid habeat sana doctrina. Oportuit enim et hæreses esse, ut probati manifesti fierent inter infirmos.

CAPUT XX.

Ex Platonicis libris peritior, sed inflatior evaserat.

26. Sed tunc lectis Platonicorum illis libris, posteaquam inde admonitus quærere incorpoream veritatem, invisibilia tua per ea quæ facta sunt intellecta

Si d'abord repoussé je sentis et reconnus que les ténèbres de mon âme ne me permettaient pas de les contempler, du moins j'acquis la certitude que vous êtes et que vous êtes infini, sans être pour cela répandu dans des espaces finis ou infinis ; que vous seul êtes véritablement, parce que seul vous êtes toujours le même, et que rien ne peut, en aucune manière, changer ou altérer votre substance ; enfin que toutes les autres choses ne sont que par vous par cette seule raison incontestable qu'elles sont. Et cependant, malgré cette certitude, j'étais encore trop faible pour jouir de vous. Je discourais sur ces vérités comme si j'en avais une science parfaite, et si je n'eusse cherché la voie dans Jésus-Christ, notre Sauveur, toutes mes connaissances n'auraient servi qu'à me perdre. Car déjà je commençais à vouloir passer pour sage, tout plein de mon propre châtiment; et bien loin de pleurer, je m'enflais de ma vaine science. Où était en effet cette charité qui bâtit sur le fondement de l'humilité, c'est-à-dire sur Jésus-Christ? Quand donc ces livres me l'auraient-ils enseignée? Vous avez sans doute voulu faire tomber ces livres entre mes mains avant que je me fusse appliqué à la méditation de vos saintes Ecritures, pour graver dans ma mémoire l'impression que j'avais reçue de leur lecture; et que plus tard, lorsque vos livres divins auraient assoupli mon cœur et quand votre main aurait pansé mes blessures pour les guérir, je pusse distinguer et voir la différence entre la présomption et l'aveu de l'âme repentante; entre ceux qui voient où il faut aller sans connaître le chemin qu'ils doivent prendre, et ceux qui suivent la voie qui conduit non-seulement à la vue, mais à la possession de la bienheureuse patrie. Si j'eusse tout d'abord été instruit dans vos saintes Ecritures, si leur commerce intime m'eût fait goûter votre douceur, et que j'eusse plus tard rencontré ces livres, peut-être eussent-ils ébranlé en moi les fondements de la piété ; ou bien si j'eusse conservé les salutaires impressions puisées dans vos Ecritures, peut-être aurais-je pensé que l'on peut en trouver de semblables dans ces livres profanes, en supposant qu'on n'en lût pas d'autres.

CHAPITRE XXI.

Ce qu'il découvre dans les livres saints, et qui ne se trouve pas dans ceux des Platoniciens.

27. Je dévorai donc avec une grande avidité ces livres vénérables dictés par votre Esprit, et par-dessus tout les Epîtres de l'apôtre saint Paul; et je vis alors s'évanouir ces difficultés où il m'avait paru quelque fois se contredire, et où le texte de ses écrits m'avait semblé en désaccord avec les témoignages de la loi et des prophètes. Je reconnus alors qu'un seul et même esprit règne dans ces écrits si purs, et j'en tressaillis d'une joie mêlée

conspexi; et repulsus sensi quid per tenebras animæ meæ contemplari non sinerer, certus esse te, et infinitum esse, nec tamen per locos finitos infinitosve diffundi; et vere te esse qui semper idem ipse esses, ex nulla parte nulloque motu aliter aut aliter, cætera vero ex te esse omnia, hoc solo firmissimo documento, quia sunt : certus quidem in istis eram, nimis tamen infirmus ad fruendum te. Garriebam plane quasi peritus, et nisi in Christo salvatore nostro viam tuam quærerem, non peritus, sed periturus essem. Jam enim cœperam velle videri sapiens, plenus pœna mea; et non flebam; insuper et inflabar scientia. Ubi enim erat illa ædificans caritas a fundamento humilitatis, quod est Christus Jesus? Aut quando illi libri docerent me eam? In quos me propterea priusquam scripturas tuas considerarem, credo voluisti incurrere; ut imprimeretur memoriæ meæ quomodo ex eis affectus essem : et cum postea in libris tuis mansuefactus essem, et curantibus digitis tuis contrectarentur vulnera mea, discernerem atque distinguerem quid interesset inter præsumptionem et confessionem; inter videntes quo eundum sit nec videntes qua, et viam ducentem ad beatificam patriam, non tantum cernendam, sed et habitandam? Nam si primo sanctis tuis litteris informatus essem, et in earum familiaritate obdulcuisses mihi, et postea in illa volumina incidissem, fortasse aut abripuissent me a solidamento pietatis; aut si in affectu quem salubrem imbiberam perstitissem, putarem etiam ex illis libris eum posse concipi, si eos solos quisquam didicisset.

CAPUT XXI.

Quid in sacris libris invenerit, non inventum in Platonicis.

27. Itaque avidissime arripui venerabilem stilum spiritus tui, et præ cæteris apostolum Paulum : et perierunt illæ quæstiones in quibus mihi aliquando visus est adversari sibi, et non congruere testimoniis Legis et Prophetarum textus sermonis ejus. Et apparuit mihi una facies eloquiorum castorum, et

de crainte. Je me mis donc à les étudier, et je vis que les saintes lettres enseignaient aussi tout ce que j'avais lu de vrai dans les livres des Platoniciens, mais en insistant sur la nécessité de votre grâce, afin que celui qui voit ne se glorifie pas comme s'il n'avait pas reçu non-seulement ce qu'il voit, mais aussi la faculté de voir. « Qu'a-t-il en effet qu'il n'ait reçû? » (I *Cor.*, IV, 7.) C'est aussi pour lui faire comprendre qu'il ne doit pas se contenter de vous voir, vous qui êtes le Dieu immuable, mais encore guérir son âme pour vous posséder : c'est enfin pour que celui-là même qui est trop loin pour vous apercevoir ne laisse point de s'avancer dans la voie qui conduit à vous et au bonheur de vous contempler et de vous posséder. Mais si l'homme trouve du plaisir dans la loi de Dieu, selon l'homme intérieur, que fera-t-il de cette autre loi qu'il ressent dans ses membres, et qui, se soulevant contre la loi de l'esprit, le tient captif de la loi du péché répandue dans tout son corps? « Car vous êtes juste, Seigneur; mais nous, nous avons péché, nous avons commis l'iniquité, nous nous sommes rendus coupables d'impiété, et votre main s'est appesantie sur nous, et vous nous avez livrés avec justice » (*Dan.*, III, 27, 32) à cet antique pécheur, à celui qui a l'empire de la mort, qui a persuadé à notre volonté une désobéissance semblable à celle qui l'a précipité loin de votre vérité. (*Jean*, VIII, 44.) Que fera cet homme misérable? « Qui le délivrera de ce corps de mort, si ce n'est votre grâce, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, » (*Rom.*, VII, 23, 25) « que vous avez engendré coéternel à vous-même, que vous avez créé dans le commencement de vos voies, » (*Prov.*, VIII, 22) « lui en qui le prince de ce monde n'a rien trouvé qui fût digne de mort, » (*Jean*, XIV, 30) « et qu'il a cependant fait mourir, mort qui a effacé le décret de condamnation porté contre nous? » (*Coloss.*, II, 14.) Voilà ce que ne disent point les livres des philosophes. Nulle trace chez eux ni de la tendre piété, ni des larmes de la pénitence, ni de votre sacrifice, ni du cœur contrit et humilié (*Ps.* L), ni d'un esprit déchiré par le repentir. En vain y chercherait-on le salut de votre peuple, votre épouse la cité promise, les prémices de votre Esprit, et le calice qui contient le prix de notre rédemption. On n'y chante point ces divines paroles : « Mon âme ne sera-t-elle pas soumise à Dieu? car c'est de lui que viendra mon salut. Oui, il est mon Dieu, mon Sauveur et mon appui : aussi je ne serai plus ébranlé. » (*Ps.* LXI, 2.) Personne n'y entend cette douce invitation : « Venez à moi, vous tous qui souffrez. » Ils dédaignent d'apprendre de lui qu'il est doux et humble de cœur : car « vous avez caché ces vérités aux sages et aux savants, et vous les avez révélées aux petits. » (*Matth.*, XI, 28.) Autre chose est d'apercevoir du haut d'un pic sauvage la patrie de la paix sans trouver le chemin qui y conduit, de s'épuiser en vains efforts dans des routes éga-

exultare cum tremore didici. Et cœpi, et inveni quidquid illac verum legeram, hac cum commendatione gratiæ tuæ dici, ut qui videt non sic glorietur quasi non acceperit, non solum id quod videt, sed etiam ut videat. Quid enim habet quod non accepit? Et ut te qui es semper idem, non solum admoneatur ut videat, sed etiam sanetur ut teneat. Et qui de longinquo videre non potest, viam tamen ambulet qua veniat et videat et teneat; quia et si condelectetur homo legi Dei secundum interiorem hominem, quid faciet de alia lege in membris suis, repugnante legi mentis suæ, et se captivum ducente in lege peccati, quæ est in membris ejus? Quoniam justus es Domine, nos autem peccavimus, inique fecimus, impie gessimus, et gravata est super nos manus tua, et juste traditi sumus antiquo peccatori præposito mortis; quia persuasit voluntati nostræ similitudinem voluntatis suæ, qua in veritate tua non stetit. Quid faciet miser homo? Quis eum liberabit de corpore mortis hujus, nisi gratia tua per Jesum Christum Dominum nostrum, quem genuisti coæternum, et creasti in principio viarum tuarum, in quo princeps hujus mundi non invenit quidquam morte dignum, et occidit eum; et evacuatum est chirographum quod erat contrarium nobis? Hoc illæ litteræ non habent. Non habent illæ paginæ vultum pietatis hujus, Lacrymas confessionis, Sacrificium tuum, Spiritum contribulatum, Cor contritum et humiliatum, Populi salutem, Sponsam, Civitatem, Arrham spiritus sancti, Poculum pretii nostri. Nemo ibi cantat : « Nonne Deo subdita erit anima mea? Ab ipso enim salutare meum. Et enim ipse Deus meus et salutaris meus, susceptor meus, non movebor amplius. » (*Psal.* LXI, 2.) Nemo ibi audit vocantem : « Venite ad me qui laboratis. » (*Matth.*, XI, 28.) Dedignantur ab eo discere, quoniam mitis est et humilis corde. Abscondisti enim hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis. Et aliud est de silvestri cacumine videre patriam pacis, et iter ad eam non invenire, et frustra conari per invia, cir-

rées, où l'on est de toutes parts assiégé par les anges déserteurs que commande un chef à la fois lion et serpent; et autre chose de suivre la voie qui conduit dans ce bienheureux séjour, voie que protége la main puissante du monarque du ciel, et que les transfuges de la céleste milice, loin d'y exercer leurs brigandages, évitent et fuient comme un lieu de vengeance et de châtiment. Ces vérités pénétraient donc au fond de mon âme d'une manière merveilleuse; et quand je lisais le dernier de vos apôtres (I *Cor.*, XV, 9), je considérais vos œuvres et j'étais saisi d'admiration.

LIVRE HUITIÈME

Augustin arrive à l'époque la plus célèbre de sa vie, c'est-à-dire à la trente-deuxième année de son âge. Dans le cours de cette année, il demande des conseils à Simplicien, et apprend de lui la conversion de Victorin. Le récit de Pontitien lui ayant aussi fait connaître la vie d'Antoine, solitaire d'Egypte, après une lutte violente entre la chair et l'esprit, un oracle céleste l'invite à lire le livre des Epîtres de l'apôtre saint Paul. Cette lecture lui inspire de meilleurs sentiments, change complétement son cœur, et le convertit entièrement à Dieu.

CHAPITRE PREMIER.

Augustin sent le besoin de changer de vie, et prend le parti d'aller consulter Simplicien.

1. Mon Dieu, que je n'oublie pas de vous rendre des actions de grâce et que je célèbre la grandeur de vos miséricordes sur moi! Que, pénétré de votre amour jusqu'à la moelle de mes os, je m'écrie : « Seigneur, qui est semblable à vous? » (*Ps.* XXXIV.) « Vous avez brisé mes liens, je vous offrirai un sacrifice de louanges. » (*Ps.* CXV.) Je raconterai comment vous avez brisé ces liens; à ce récit, tous ceux qui vous adorent diront : « Béni soit le Seigneur dans le ciel et sur la terre : son nom est grand et admirable. » Vos paroles étaient profondément gravées dans mon âme, et de toutes parts vous me teniez comme assiégé. J'étais certain de votre vie éternelle, et bien qu'elle ne m'apparût qu'en énigme et comme dans un miroir (I *Cor.*, XIII, 12), tout doute que votre incorruptible substance ne fût la source de toutes les autres avait disparu de mon esprit; ce que je désirais ce n'était pas d'avoir plus de certitude à votre égard, mais d'être plus affermi en vous. Quant à la conduite de ma vie présente, tout y chancelait,

cum obsidentibus et insidiantibus fugitivis desertoribus cum principe suo leone et dracone : et aliud tenere viam illuc ducentem (*a*) curia cœlestis imperatoris munitam, ubi non latrocinantur qui cœlestem militiam deseruerunt, vitant enim eam sicut supplicium. Hæc mihi inviscerabantur miris modis, cum minimum Apostolorum tuorum legerem, et consideraveram opera tua et expaveram.

LIBER OCTAVUS

Vitæ ipsius partem attingit celeberrimam, annum ætatis trigesimum secundum, quo nempe cum Simplicianum consuluisset, ab eoque didicisset Victorini conversionem, cum Antonii Ægyptii monachi vitam ex (*b*) Pontitiani relatione cognovisset, post vehementem luctam carnem inter et animum, codicem Apostoli cœlesti admonitus oraculo inspexit; moxque ex illius lectione ad meliorem frugem toto animo immutatus fuit, pleneque ad Deum conversus.

CAPUT PRIMUM.

Studio vitæ melius instituendæ ad Simplicianum ire statuit.

1. Deus meus recorder in gratiarum actione tibi, et confitear misericordias tuas super me. Perfundantur ossa mea (*c*) dilectione tua, et dicant : Domine quis similis tibi? Dirupisti vincula mea, sacrificem tibi sacrificium laudis. Quomodo dirupisti ea narrabo, et dicent omnes qui adorant te, cum audiunt hæc : Benedictus Dominus in cœlo et in terra, magnum et mirabile nomen ejus. Inhæserant præcordiis meis verba tua, et undique circumvallabar abs te. De vita tua æterna certus eram : quamvis eam in ænigmate et quasi per speculum videram; dubitatio tamen omnis de incorruptibili substantia, quod ab illa esset omnis substantia, ablata mihi erat : nec certior de te, sed stabilior in te esse cupiebam. De mea vero temporali vita nutabant omnia, et mundandum erat cor

(*a*) In editis *cura*. At in Ms. Benigniano longe melius, *curia cœlestis Imperatoris*. — (*b*) Sic in Mss. At in editis scribitur : *Potitianus*. — (*c*) Bad. Am. Er. cum Albinensi codice, *delectatione*.

et mon cœur avait besoin d'être purifié du vieux levain : la véritable voie, c'est-à-dire le Sauveur lui-même me plaisait, mais j'appréhendais encore de marcher dans ses étroits sentiers. C'est alors que je crus bon, et vous m'en inspirâtes la pensée, d'aller trouver Simplicien, que je considérais comme un de vos fidèles serviteurs, et en qui brillait la lumière de votre grâce. J'avais appris aussi que dès sa jeunesse, il s'était consacré sans réserve à votre service. Il était vieux déjà, il me semblait qu'après tant d'années passées dans une si parfaite étude de vos voies, il devait avoir acquis de grandes lumières et une expérience consommée, et je ne me trompais pas. Mon intention, en lui révélant toutes les agitations de mon cœur, était qu'il pût m'indiquer quel serait, pour une âme troublée comme la mienne, le moyen le plus propre à la faire entrer dans vos voies.

2. Je voyais en effet votre Eglise remplie d'une foule de gens; mais les uns vivaient d'une manière et les autres d'une autre. J'avais pris en aversion la vie que je menais dans le siècle, et pour moi elle était devenue un lourd fardeau, depuis que je n'étais plus soutenu comme précédemment par l'ardeur de mes passions, par l'espérance des richesses et des honneurs, qui m'aidaient auparavant à supporter ce dur esclavage. Ces espérances n'avaient plus de charmes pour moi comparées à vos douceurs et à la beauté de votre maison que j'aimais. (*Ps.* XXV.) Mais je voulais une femme, c'était le lien qui me retenait le plus fortement, et l'Apôtre ne m'interdisait point le mariage, bien qu'il exhorte les fidèles à un état plus parfait et souhaite à tous les hommes d'être ce qu'il était lui-même. (I *Cor.*, VII.) Ma faiblesse me faisait choisir ce qui la flattait le plus, et par cela seul, je me traînais dans tout le reste sans force et sans courage, en proie à de cruels soucis en reconnaissant, malgré moi, que le mariage vers lequel me poussait une irrésistible passion entraînait après lui ces misères que je ne voulais point supporter ailleurs. J'avais appris de la bouche même de la vérité qu'il est des eunuques qui se sont fait tels pour gagner le royaume des cieux : mais elle ajoute : « Que celui qui peut comprendre ceci le comprenne. » (*Matth.*, XIX, 12.) Sans doute « il n'y a que vanité dans tous les hommes qui n'ont point la science de Dieu, et qui de la considération des biens qui paraissent n'ont pu s'élever à la connaissance de celui qui est. » (*Sag.*, XIII, 1.) Mais je n'étais plus dans ces misérables erreurs : j'avais franchi cet abîme, et, instruit par le témoignage universel de vos créatures, je vous avais trouvé, vous, notre Créateur, et en vous votre Verbe qui est Dieu, un seul Dieu avec vous et avec le Saint-Esprit, et par qui vous avez créé toutes choses. Il est encore une autre espèce d'impies qui, connaissant Dieu, ne le glorifient point comme Dieu et ne lui rendent point grâces. J'étais aussi

a fermento veteri, et placebat via ipse Salvator, et ire per ejus angustias adhuc pigebat. Et immisisti in mentem meam, visumque est bonum in conspectu meo pergere ad Simplicianum qui mihi bonus apparebat servus tuus, et lucebat in eo gratia tua. Audieram etiam quod a juventute sua devotissime tibi viveret : jam vero tunc senuerat, et longa ætate in tam bono studio sectandæ viæ tuæ, multa expertus, multa edoctus mihi videbatur, et vere sic erat. Unde mihi ut proferret volebam conferenti secum æstus meos, quis esset aptus modus sic affecto, ut ego eram, ad ambulandum in via tua.

2. Videbam enim plenam ecclesiam, et alius sic ibat, alius autem sic. Mihi autem displicebat quod agebam in sæculo, et oneri mihi erat valde, non jam inflammantibus cupiditatibus, ut solebant, spe honoris et pecuniæ, ad tolerandam illam servitutem tam gravem. Jam enim me illa non delectabant præ dulcedine tua et decore domus tuæ quam dilexi, sed adhuc tenaciter colligabar ex femina; nec me prohibebat Apostolus conjugari, quamvis exhortaretur ad melius, maxime volens omnes homines sic esse ut ipse erat. Sed ego infirmior eligebam molliorem locum : et propter hoc unum volvebar in cæteris languidus, et tabescens curis marcidis, quod et in aliis rebus quas nolebam pati, congruere cogebar vitæ conjugali, cui deditus obstringebar. Audieram ex ore veritatis, esse spadones qui seipsos absciderunt propter regnum cœlorum, sed, « qui potest (inquit) capere, capiat. » (*Matth.*, XIX, 12.) Vani sunt certe omnes homines quibus non inest Dei scientia; nec de iis, quæ videntur bona, potuerunt invenire eum qui est. At ego jam non eram in illa vanitate. Transcenderam eam, et contestante universa creatura tua inveneram te creatorem nostrum, et Verbum tuum apud te Deum, tecumque (*a*) cum Spiritu sancto unum Deum per quod creasti omnia. Est et aliud genus impiorum, qui cognoscentes Deum non

(*a*) Omitti poterant isthæc verba, *cum Spiritu sancto*, quæ absunt a pluribus et potioribus Mss.

tombé dans ce précipice, mais votre main vint à mon secours (*Ps.* XVII); et m'en ayant retiré, vous m'avez mis en voie de guérison. Car vous avez dit à l'homme : « La véritable sagesse, c'est la piété. » (*Job,* XXVIII, 28.) Et encore : « Gardez-vous de vouloir paraître sage (*Prov.*, III, 7): parce que ceux qui se disaient sages sont devenus insensés. » (*Rom.*, I, 21.) J'avais déjà trouvé « la perle précieuse, que je devais acheter au prix de tous mes biens, » (*Matth.*, XIII, 46) et j'hésitais encore.

CHAPITRE II.

Conversion du rhéteur Victorin.

3. J'allai donc trouver Simplicien qui avait été, selon la grâce, le père de l'évêque Ambroise, et que celui-ci aimait d'une affection vraiment filiale. Je lui racontai tous les détours de mes erreurs. Mais quand je lui eûs dit que j'avais lu quelques ouvrages des Platoniciens, traduits en latin par Victorin, autrefois professeur de rhétorique à Rome, et qui, m'avait-on assuré, était mort dans la foi chrétienne, il me félicita de n'être point tombé sur les écrits des autres philosophes « pleins de mensonges et de déceptions, selon les principes d'une science mondaine ; » (*Colos.*, II, 8) tandis que les livres des Platoniciens font entrer de mille manières dans notre esprit la connaissance de Dieu et de son Verbe. Ensuite, pour me porter à embrasser l'humilité de Jésus-Christ, cachée aux sages et révélée aux petits, il me proposa l'exemple de Victorin lui-même, dans l'intimité duquel il avait vécu pendant son séjour à Rome, et je ne tairai point ce qu'il me raconta de lui. Car peut-on ne pas reconnaître et publier la puissance de votre grâce? Ce vieillard, me dit Simplicien, si profondément instruit, si versé dans tous les arts libéraux, qui avait lu, discuté et éclairci tant d'ouvrages des anciens philosophes ; qui avait été le maître de tant d'illustres sénateurs, qui même, par l'éclat de son enseignement, avait mérité et obtenu ce que les enfants du siècle regardent comme le comble de la gloire, une statue sur le forum : lui qu'on avait vu jusqu'à cet âge avancé adorateur des idoles et complice de ces superstitions sacriléges, dont la noblesse de Rome, était presque tout entière l'esclave aussi bien que le peuple, prosterné devant le chien Anubis, devant une foule de monstres divinisés, longtemps en guerre avec Neptume, Vénus et Minerve, et à qui Rome sacrifiait après les avoir vaincus ; ce vieillard, me dit Victorin, après avoir de son éloquence toute terrestre défendu pendant tant d'années ces superstitions,

sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt. In hoc quoque incideram, et dextera tua suscepit me, et inde ablatum posuisti ubi convalescerem, quia dixisti homini : « Ecce pietas est sapientia ; » (*Job,* XXVIII, 28) et, « Noli velle videri sapiens, quoniam dicentes se esse sapientes stulti facti sunt. » (*Prov.*, III, 7; *Rom.*, I, 22.) Et inveneram jam bonam margaritam, et venditis omnibus quæ haberem emenda erat, et dubitabam.

CAPUT II.

De Victorino rhetore converso.

3. Perrexi ergo ad Simplicianum, patrem in accipienda gratia tua tunc episcopi Ambrosii, et quem vere ut patrem diligebat. Narravi ei circuitus erroris mei. Ubi autem commemoravi legisse me quosdam libros Platonicorum, quos Victorinus quondam rhetor urbis Romæ, quem Christianum defunctum esse audieram, in Latinam linguam transtulisset, gratulatus est mihi quod non in aliorum philosophorum scripta incidissem, plena fallaciarum et deceptionum secundum elementa hujus mundi : in istis autem omnibus modis insinuari Deum et ejus Verbum. Deinde ut me exhortaretur ad humilitatem Christi, sapientibus absconditam et revelatam parvulis, Victorinum ipsum recordatus est, quem Romæ cum esset, familiarissime noverat : deque illo mihi narravit quod non silebo. Habet enim magnam laudem gratiæ tuæ confitendam tibi, quemadmodum ille doctissimus senex, et omnium liberalium doctrinarum peritissimus, quique philosophorum tam multa legerat et dijudicaverat et (*a*) dilucidaverat, doctor tot nobilium senatorum, qui etiam ob insigne præclari magisterii, quod cives hujus mundi eximium putant, statuam in Romano foro meruerat et acceperat, usque ad illam ætatem venerator idolorum, sacrorumque sacrilegorum particeps, quibus tunc tota fere Romana nobilitas inflata spirabat (*b*) populusque etiam et omnigenum deum monstra, et Anubem latra-

(*a*) Mss, non addunt, *et dilucidaverat.* — (*b*) Mirum quantum hic varient codices. Ex vetustioribus et castigatioribus Fossatensis, Benignianensis, Corbeiensis, etc., habent, *popilios jam.* Alii quinque cum Bad. Am. Er. Som. Blas. *populi usiam.* Victorinus, Germanensis, etc., *populique jam,* nonnulli, *populi etiam.* Lov. *populusque etiam,* hanc lectionem sequimur, licet minime constet nobis germanam esse. Porro addidimus conjunctionem, et, ante, *omnigenum ;* quia in omnibus Mss. reperitur.

n'avait point rougi de devenir l'esclave de Jésus-Christ, de renaître comme un enfant dans l'eau de votre baptême, de se courber sous l'humble joug que vous nous avez imposé, et d'abaisser son front superbe devant l'opprobre de la croix.

4. O Seigneur, Seigneur, « qui avez incliné les cieux pour descendre jusqu'à nous, vous à qui il suffit de toucher les montagnes pour les embraser, » (*Ps.* CXLIII,) par quelles voies êtes-vous entré dans cette âme? Il lisait l'Ecriture sainte, me dit encore Simplicien, et tous les livres des chrétiens qu'il pouvait se procurer, il en faisait une étude sérieuse et approfondie, puis il disait à Simplicien, non pas en public, mais en secret, dans leurs causeries famillières : « Sachez que je suis déjà chrétien. » Et son ami lui répondait : Je n'en croirai rien, et je ne vous compterai point au nombre des chrétiens, tant que je ne vous verrai point dans l'Eglise de Jésus-Christ. Mais lui reprenait en se moquant : Sont-ce donc les murailles qui font les chrétiens? Et comme il répétait souvent qu'il était déjà chrétien, Simplicien faisait toujours la même réponse, et l'autre répliquait toujours par la même plaisanterie; car il craignait de mécontenter ses amis, orgueilleux adorateurs des démons, et il s'attendait, du haut des suprêmes dignités de la Babylone où ils étaient élevés, de ces cèdres du Liban que la main du Seigneur n'avait pas encore brisés (*Ps.* XXVIII), à voir fondre sur lui des inimitiés qui l'accableraient. Mais quand à force de lire et de méditer, il eût puisé de la fermeté dans ces lectures, « il craignit d'être renié par Jésus-Christ devant les saints anges, s'il craignait de le confesser lui-même devant les hommes; » (*Matth.*, X, 33) et reconnaissant dès lors qu'il se rendrait coupable d'un grand crime s'il rougissait des mystères de l'humilité de votre Verbe, alors qu'il n'avait pas rougi du culte sacrilége qu'il rendait à ces démons orgueilleux dont il s'était fait l'imitateur; la honte d'avoir trahi la vérité, l'emporta sur celle qui lui avait fait sacrifier à la vanité, et par un mouvement soudain et inespéré, il dit à Simplicien, comme celui-ci le racontait : « Allons à l'Eglise, je veux devenir chrétien. » Simplicien ne se sentant pas de joie, s'empressa de l'y conduire. Aussitôt qu'on lui eût donné les premières instructions sur les mystères, il se fit inscrire avec ceux qui demandaient à être régénérés dans le baptême, au grand étonnement de Rome et à la grande joie de votre Eglise. « Les superbes, à cette vue, frémirent de rage, grincèrent des dents et séchèrent de dépit. » (*Ps.* CXI.) Quant à votre serviteur, le Seigneur son Dieu était son espérance, et il n'éprouvait plus que du mépris pour les vanités et les folies mensongères du siècle. (*Ps.* XXXIX.)

torem, quæ aliquando contra Neptunum et Venerem, contraque Minervam tela tenuerant, et a se victis jam Roma supplicabat, quæ iste senex Victorinus tot annos ore terricrepo defensitaverat, non erubuerit esse puer Christi tui, et infans fontis tui, subjecto collo ad humilitatis jugum, et edomita fronte ad crucis opprobrium.

4. O Domine, Domine qui inclinasti cœlos, et descendisti : tetigisti montes, et fumigaverunt : quibus modis te insinuasti illi pectori? Legebat, sicut ait Simplicianus, sanctam Scripturam, omnesque Christianas litteras investigabat studiosissime et perscrutabatur; et dicebat Simpliciano non palam, sed secretius et familiarius : « Noveris me jam esse Christianum. Et respondebat ille : Non credam, nec deputabo te inter Christianos, nisi in ecclesia Christi te videro. Ille autem irridebat dicens : Ergo parietes faciunt Christianos? » Et hoc sæpe dicebat, jam se esse Christianum; et Simplicianus illud sæpe respondebat, et sæpe ab illo parietum irrisio repetebatur. Amicos enim suos reverebatur offendere superbos dæmonicolas, quorum ex culmine Babylonicæ dignitatis, quasi ex cedris Libani quas nondum contriverat Dominus, graviter ruituras in se inimicitias arbitrabatur. Sed posteaquam legendo et inhiando hausit firmitatem, timuitque negari a Christo coram Angelis sanctis, si eum timeret coram hominibus confiteri, reusque sibi magni criminis apparuit erubescendo de sacramentis humilitatis Verbi tui, et non erubescendo de sacris sacrilegis superborum dæmoniorum, quæ imitator superbus acceperat; depuduit vanitati et erubuit veritati, subitoque et inopinatus ait Simplicino, ut ipse narrabat : « Eamus in ecclesiam, Christianus volo fieri. » At ille non se capiens lætitia, perrexit cum eo. Ubi autem imbutus est primis instructionum sacramentis, non multo post etiam nomen dedit, ut per baptismum regeneraretur, mirante Roma, gaudente Ecclesia. Superbi videbant, et irascebantur; dentibus suis stridebant et tabescebant : servo autem tuo Dominus Deus erat spes ejus, et non respiciebat in vanitates et in insanias mendaces.

5. Enfin, arriva l'heure de cette profession de foi, que font d'ordinaire en termes sacramentels appris et retenus par cœur, d'un lieu élevé et en présence des fidèles de Rome tous ceux qui demandent à recevoir la grâce de votre baptême. Les prêtres, ajouta Simplicien, offrirent à Victorin de faire sa profession de foi en particulier, comme il était d'usage de le proposer à quelques personnes dont la timidité naturelle aurait pu se troubler en public. Mais Victorin aima mieux professer son salut devant la sainte assemblée des fidèles. Car il avait bien professé publiquement la rhétorique, bien qu'elle ne fût pas la doctrine du salut. Comment donc aurait-il pu craindre de professer votre parole en présence de votre humble troupeau, lui qui n'avait pas craint de livrer tous les jours sa parole au jugement d'une foule d'insensés? Aussi, lorsqu'il monta pour faire sa profession de foi, tous ceux qui le connaissaient répétèrent son nom avec un frémissement de joie et de félicitation. Or, de qui n'était-il pas connu dans cette assemblée? On entendait sortir de toutes les lèvres cette voix contenue de l'allégresse générale qui disait : Victorin! Victorin! On avait soudain éclaté de joie à sa vue; tous se turent aussitôt dans le désir de l'entendre. Alors d'une voix pleine d'assurance, il prononça le symbole de notre foi. En ce moment, tous eussent voulu le porter dans leur cœur, et ils l'y portaient en effet par ces transports d'amour et de joie qui étaient comme les bras de ses auditeurs ravis.

CHAPITRE III.

D'où vient que Dieu et les anges éprouvent tant de joie à la conversion d'un pécheur.

6. Dieu de bonté, que se passe-t-il dans l'homme pour que le salut d'une âme désespérée et délivrée d'un péril extrême, lui cause plus de joie que si elle ne lui eût jamais inspiré d'inquiétude, ou que le péril eût été moins grand? Et vous-même, Père des miséricordes, vous vous réjouissez plus d'un seul pécheur repentant que de quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. (*Luc*, XV, 7.) Nous aussi, c'est avec une vive impression de bonheur que nous apprenons quelle joie c'est pour les anges de voir le bon pasteur rapporter sur ses épaules la brebis égarée et la drachme perdue remise dans vos trésors, aux acclamations des voisins de la femme qui l'a retrouvée. La joie des fêtes célébrées dans votre maison fait aussi couler nos larmes quand nous y entendons lire de votre plus jeune fils : « Qu'il était mort, et qu'il est ressuscité, qu'il était perdu et qu'il est retrouvé. »

5. Denique ut ventum est ad horam profitendæ fidei, quæ verbis certis conceptis, retentisque memoriter, de loco eminentiore in conspectu populi fidelis Romæ reddi solet ab eis, qui accessuri sunt ad gratiam tuam, oblatum esse dicebat Victorino a presbyteris ut secretius redderet, sicut nonnullis qui verecundia trepidaturi videbantur, offerri mos erat; illum autem maluisse salutem suam in conspectu sanctæ multitudinis profiteri. Non enim erat salus quam docebat in rhetorica, et tamen eam publice professus erat. Quanto minus ergo vereri debuit mansuetum gregem tuum pronuntians verbum tuum, qui non verebatur in verbis suis turbas insanorum? Itaque ubi ascendit ut redderet, omnes sibimet invicem, quisque ut eum noverat, instrepuerunt nomen ejus strepitu gratulationis. Quis autem ibi non eum noverat? Et sonuit presso sonitu per ora cunctorum collætantium : Victorinus, Victorinus. Cito sonuerunt exsultatione, quia videbant eum; et cito siluerunt intentione, ut audirent eum. Pronuntiavit ille fidem veracem præclara fiducia, et volebant eum omnes rapere intro in cor suum; et rapiebant amando et gaudendo, hæ rapientium manus erant.

CAPUT III.

Quod Deus et Angeli magis gaudent in peccatorum conversione.

6. Deus bone, quid agitur in homine ut plus gaudeat de salute desperatæ animæ, et de majore periculo liberatæ, quam si spes ei semper affuisset, aut periculum minus fuisset? Etenim tu quoque misericors Pater plus gaudes de uno pœnitente quam de nonaginta novem justis, quibus non est opus pœnitentia. Et nos cum magna jucunditate audimus cum audimus, quam (*a*) exsultantibus Angelis pastoris humeris reportetur ovis quæ erraverat; et drachma referatur in thesauros tuos, collætantibus vicinis mulieri quæ invenit : et lacrymas excutit gaudium solemnitatis domus tuæ, cum legitur in domo tua de minore filio tuo, « quoniam mortuus erat et revixit; perierat et inventus est : » (*Luc.*, XV, 32) Gaudes quippe in nobis, et in Angelis tuis

(*a*) In pluribus editis, *quam exsultantis pastoris*, etc. In Mss. *quam exsultantibus pastoris*, etc., præter Valinensem qui habet, *quam exsultantibus Angelis pastoris*, etc., et melius.

(*Luc*, XV.) Vous vous réjouissez en nous et en vos saints anges que votre charité sanctifie ; car vous êtes toujours le même, et vous connaissez toujours d'une connaissance immuable toutes les choses qui passent et sont sujettes au changement.

7. Que se passe-t-il donc dans l'âme qui éprouve une joie plus vive d'avoir trouvé ou recouvré les choses qu'elle aime, que si elle les avait toujours possédées? Tout, en effet, atteste cette vérité, et partout nous rencontrons une foule de témoignages qui nous crient : Il en est ainsi. Un général victorieux triomphe, et il n'aurait pas remporté la victoire s'il n'eût pas combattu; la joie de son triomphe est d'autant plus vive, que les dangers ont été plus grands dans le combat. Des navigateurs sont battus par la tempête et menacés du naufrage; tous pâlissent en présence d'une mort prochaine : le ciel et la mer se calment, et tous se livrent aux transports de la joie, précisément parce que leur crainte a été plus forte. Une personne qui nous est chère est malade, son pouls dénote des symptômes alarmants ; tous ceux qui s'intéressent à sa guérison partagent de cœur ses souffrances. Tout à coup elle se trouve mieux, mais elle n'a pas encore recouvré les forces suffisantes pour marcher; déjà cependant ce mieux donne incomparablement plus de joie qu'on n'en éprouvait lorsqu'on la voyait auparavant pleine de vigueur et de santé. Les plaisirs mêmes de cette vie, ce n'est point par des contrariétés fortuites et inattendues qu'on les obtient, mais au prix de certaines peines prévues et recherchées volontairement. Quel plaisir y aurait-il à boire et à manger si l'on n'avait auparavant senti la douleur de la soif et de la faim? Les gens adonnés au vin mangent certains mets fortement assaisonnés pour exciter en eux une ardeur importune qui, apaisée par la boisson, devient un véritable plaisir. La coutume veut aussi que l'on diffère d'accorder une fiancée, de peur qu'une fois donnée, l'époux ne la dédaigne, parce qu'il ne l'aurait pas assez longtemps désirée avant de l'obtenir.

8. Ainsi donc, et dans les voluptés infâmes et abominables, et dans les plaisirs honnêtes et légitimes, et dans les épanchements de l'amitié la plus pure, et dans le retour de l'enfant qui était mort et qui est ressuscité, qui était perdu et qui est retrouvé, partout les plus grandes joies sont précédées de grandes douleurs. Pourquoi, Seigneur mon Dieu, en est-il ainsi quand vous êtes pour vous-même votre éternelle joie et que les êtres autour de vous trouvent en vous le sujet d'une joie qui ne doit point finir? Pourquoi dans l'homme, qui est une partie de vos œuvres, ces retours et ces alternatives continuelles de défaillance et d'accroissement, de guerre et de paix? Est-ce la condition de son être? Vous aurait-il plu de lui imposer de telles lois, quand, depuis les hauteurs des cieux jusqu'au centre de

sancta caritate sanctis. Nam tu semper idem, qui ea quæ non semper nec eodem modo sunt, eodem modo semper nosti omnia.

7. Quid ergo agitur in anima, cum amplius delectatur inventis aut redditis rebus quas diligit, quam si eas semper habuisset? Contestantur enim et cætera, et plena sunt omnia testimoniis clamantibus : Ita est. Triumphat victor Imperator, et non vicisset nisi pugnavisset : et quanto majus periculum fuit in prælio, tanto est gaudium majus in triumpho. Jactat tempestas navigantes, minaturque naufragium, omnes futura morte pallescunt : tranquillatur cœlum et mare, et exsultant nimis, quoniam timuerunt nimis. Æger est carus, et vena ejus malum renuntiat; omnes qui eum salvum cupiunt, ægrotant simul animo : fit ei recte, et nondum ambulat pristinis viribus, et fit jam tale gaudium, quale non fuit cum antea salvus et fortis ambularet. Easque ipsas voluptates humanæ vitæ etiam non inopinatis et præter voluntatem irruentibus, sed institutis et voluntariis molestiis homines acquirunt. Edendi et bibendi voluptas nulla est, nisi præcedat esuriendi et sitiendi molestia. Et ebriosi quædam salsiuscula comedunt, quo fiat molestus ardor, quem dum exstinguit potatio, fit delectatio. Et institutum est ut jam pactæ sponsæ non tradantur statim, ne vilem habeat maritus datam, quam non suspiraverit sponsus dilatam.

8. Hoc in turpi et exsecranda lætitia : hoc in ea, quæ concessa et licita est : hoc in ipsa sincerissima honestate amicitiæ : hoc in eo qui mortuus erat et revixit; perierat et inventus est. Ubique majus gaudium molestia majori præceditur. Quid est hoc, Domine Deus meus, cum tu æternum tibi tu ipse sis gaudium, et quidam de te circa te semper gaudeant? Quid est quod hæc rerum pars alternat defectu et profectu, offensionibus et conciliationibus? An is est modus earum, et tantum dedisti eis, cum a summis cœlorum usque ad ima terrarum, ab initio usque in finem sæculorum, ab Angelo usque ad ver-

la terre, depuis le commencement jusqu'à la fin des siècles, depuis l'ange jusqu'au vermisseau, depuis le premier mouvement jusqu'au dernier, vous avez assigné à toutes les espèces de biens et à toutes vos œuvres leur place et leur temps avec tant d'ordre et de justice? Mon Dieu! que vous êtes élevé dans vos sublimités et impénétrable dans vos profondeurs! Jamais vous ne vous éloignez de vous, et nous pouvons à peine retourner à vous.

CHAPITRE IV.

Pourquoi doit-on se réjouir davantage de la conversion des personnes célèbres dans le monde?

9. Agissez, Seigneur, et mettez-vous à l'œuvre ; réveillez-nous, rappelez-nous ; embrasez-nous, enlevez-nous ; enflammez-nous et pénétrez-nous de vos douceurs ; que nous vous aimions, que nous courions à vous! Combien reviennent à vous d'un abîme d'aveuglement plus profond encore que celui de Victorin, « ils s'approchent de vous, ils sont pénétrés des rayons de votre lumière, et en la recevant ils reçoivent en même temps le pouvoir de devenir vos enfants. » (*Jean*, I, 9, 12.) Mais si ces hommes sont peu connus de ce monde, la joie de leur conversion est moins vive même pour ceux qui les connaissent. C'est qu'en effet la joie partagée par un plus grand nombre est pour chacun plus abondante, parce qu'elle s'accroît et s'enflamme de la joie des autres. Et puis les hommes plus connus sont pour plusieurs une autorité qui les attire dans les voies du salut ; s'ils montrent le chemin, beaucoup les suivront. Voilà pourquoi ceux-là même qui les ont devancés en éprouvent une joie plus vive ; ils savent en effet que cette joie ne doit pas s'arrêter à eux seuls. Toutefois, loin de moi la pensée de prétendre que dans vos saints tabernacles les riches soient préférés aux pauvres, et les nobles aux gens de condition obscure, quand, au contraire, « vous avez choisi ce qu'il y avait de plus faible dans le monde pour confondre ce qui était fort ; quand vous avez fait choix de ce qu'il y avait de vil et de méprisable aux yeux du monde, de ce qui était comme s'il n'était pas, pour montrer le néant de ce qui paraît être quelque chose. » (I *Cor.*, I, 27, 28.) Et cependant, celui qui se disait le dernier de vos apôtres et par la bouche duquel vous avez fait entendre ces paroles, après avoir triomphé de l'orgueil du proconsul Paul, après l'avoir courbé sous le joug léger de votre Christ et rendu ainsi le serviteur du grand roi (*Act.*, XIII, 7, 12), voulut lui-même échanger son nom de Saul contre celui de Paul, en souvenir d'une si éclatante victoire. C'est qu'en effet la défaite de l'ennemi est d'autant plus signalée, qu'il avait plus d'empire sur celui qu'il tenait captif, et que par lui il en retenait un plus grand nombre sous ses lois. Or, il retient les grands par l'orgueil de leur grandeur et la foule par l'autorité de leurs exemples. Ainsi donc, plus on se rappelait que le cœur de Victorin avait été

miculum, a motu primo usque ad extremum, omnia genera bonorum, et omnia justa opera tua, suis quæque sedibus locares, et suis quæque temporibus ageres? Heu mihi quam excelsus es in excelsis, et quam profundus in profundis; et nusquam recedis; et vix redimus ad te.

CAPUT IV.

Quare plus lætandum sit in conversione nobilium.

9. Age, Domine, fac; excita, et revoca nos; accende, et rape; flagra, dulcesce : amemus, curramus. Nonne multi ex profundiore tartaro cæcitatis quam Victorinus redeunt ad te, et accedunt, et illuminantur recipientes lumen, quod si qui recipiunt, accipiunt a te potestatem ut filii tui fiant? Sed si minus noti sunt populis, minus de illis gaudent etiam qui noverunt eos. Quando enim cum multis gaudetur, et in singulis uberius est gaudium, quia fervefaciunt se et inflammantur ex alterutro. Deinde quod multis noti, multis sunt auctoritati ad salutem, et multis præeunt secuturis. Ideoque multum de illis, et qui eos præcesserunt lætantur, quia non de solis lætantur. Absit enim ut in tabernaculo tuo præ pauperibus accipiantur personæ divitum, aut præ ignobilibus nobiles : quando potius infirma mundi elegisti ut confunderes fortia; et ignobilia hujus mundi elegisti et contemptibilia, et ea quæ non sunt tanquam sint, ut ea quæ sunt evacuares. Et tamen idem ipse minimus Apostolorum tuorum, per cujus linguam tua ista verba sonuisti, cum Paulus proconsul per ejus militiam debellata superbia, sub lene jugum Christi tui missus esset, regis magni provincialis effectus, ipse quoque ex priore Saulo Paulus vocari amavit, ob tam magnæ insigne victoriæ. Plus enim hostis vincitur in eo quem plus tenet, et de quo plures tenet. Plus autem superbos tenet nomine nobilitatis, et de his plures nomine auc-

pour le démon comme une citadelle imprenable, et sa langue comme un glaive redoutable et acéré qui avait donné la mort à tant d'âmes, plus vive devait être l'allégresse de vos enfants en voyant que notre Roi avait enchaîné le fort armé, et qu'après lui avoir enlevé ses armes, il les avait purifiées, consacrées à votre culte et rendues utiles au Seigneur pour toute espèce de bonnes œuvres. » (II *Tim.*, II, 21.)

CHAPITRE V.

Obstacles qui retardaient la conversion d'Augustin.

10. A peine Simplicien, votre serviteur, m'eut-il raconté cette conversion de Victorin, que je brûlai du désir de suivre son exemple; du reste, telle avait été son intention en me faisant ce récit. Lorsqu'ensuite il ajouta que l'empereur Julien, ayant ôté aux chrétiens par un édit la liberté d'enseigner la rhétorique et les belles-lettres, Victorin s'était empressé de se soumettre à cette loi et avait mieux aimé abandonner son école d'éloquence que de se montrer infidèle à votre parole, « qui rend éloquente la langue même des petits enfants; » (*Sag.*, X, 21) j'admirai autant son bonheur que son courage, puisqu'il avait trouvé l'occasion de tout quitter pour ne plus penser qu'à vous. J'aspirais moi-même à ce bonheur, mais j'étais enchaîné non point dans les fers étrangers, mais dans ceux de ma volonté. L'ennemi s'était emparé de mon vouloir, et il m'en avait fait une chaîne avec laquelle il me tenait étroitement attaché. Car cette volonté une fois pervertie devient passion; l'asservissement à la passion produit l'habitude; et par le défaut de résistance, l'habitude se change en nécessité. Ainsi, de tous ces anneaux entrelacés s'était formée cette chaîne qui me retenait dans un dur esclavage. Cette volonté nouvelle qui commençait à se former en moi et m'inspirait le désir de vous rendre un culte désintéressé et de jouir de vous, ô mon Dieu, qui êtes la seule jouissance véritable et solide; cette volonté était trop faible encore pour renverser la première, que l'habitude avait fortifiée. Ainsi deux volontés, l'une ancienne, l'autre nouvelle, l'une charnelle, l'autre spirituelle, se combattaient en moi et déchiraient mon âme par cette lutte violente.

11. Je comprenais ainsi par ma propre expérience ce que j'avais lu: « Que la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit à ceux de la chair. » (*Gal.*, V, 17.) C'était bien moi qui formais ces désirs opposés: mais il y avait plus de moi dans ceux que je trouvais bons que dans ceux qui me semblaient mauvais. Dans ces derniers, ce n'était presque plus moi, puisqu'en

toritatis. Quanto igitur gratius (*a*) cogitabatur Victorini pectus, quod tanquam inexpugnabile receptaculum diabolus obtinuerat, et Victorini lingua, quo telo grandi et acuto multos peremerat; tanto abundantius exsultare oportuit filios tuos, qua Rex noster alligavit fortem, et videbant vasa ejus erepta mundari, et aptari in honorem tuum, et fieri utilia Domino ad omne opus bonum.

CAPUT V.

Quæ remorabantur eum a conversione.

10. Sed ubi mihi homo tuus Simplicianus de Victorino ista narravit, exarsi ad imitandum, ad hoc enim et ille narraverat. Posteaquam vero et illud addidit, quod imperatoris Juliani temporibus lege data prohibiti sunt Christiani docere litteraturam et oratoriam, quem legem ille amplexus, loquacem scholam deserere maluit, quam verbum tuum quo linguas infantium facis disertas: non mihi fortior quam felicior visus est, quia invenit occasionem vacandi tibi. Cui rei ego suspirabam ligatus, non ferro alieno, sed mea ferrea voluntate. Velle meum tenebat inimicus, et inde mihi catenam fecerat, et constrinxerat me. Quippe ex voluntate perversa, facta est libido. Et dum servitur libidini, facta est consuetudo. Et dum consuetudini non resistitur, facta est necessitas. Quibus quasi ansulis sibimet innexis, unde catenam appellavi, tenebat me obstrictum dura servitus. Voluntas autem nova quæ mihi esse cœperat ut te gratis colerem, fruique te vellem, Deus sola certa jucunditas, nondum erat idonea ad superandam priorem vetustate roboratam. Ita duæ voluntates meæ, una vetus, alia nova; illa carnalis, illa spiritalis, confligebant inter se atque discordando dissipabant animam meam.

11. Sic intelligebam in me ipso experimento, id quod legeram, quomodo « caro concupisceret adversus spiritum, et spiritus adversus carnem. » (*Galat.*, V, 17.) Ego quidem in utroque, sed magis ego in eo quod in me approbabam, quam in eo quod in me improbabam. Ibi enim magis jam non ego; quia ex

(*a*) Mss. octo habent, *cogebatur*, non inepte ad significandam vim diabolo illatam. Sequimur vulgatorum lectionem in Mss. etiam bene multis repertam; et vero potest habere eumdem sensum.

grande partie je les souffrais plutôt malgré moi que je n'y cédais par ma propre volonté. Cependant si l'habitude avait pris cet empire sur moi, c'était bien ma faute, puisque je m'étais laissé entraîner volontairement là où je ne voulais pas. Or, qui pourrait se plaindre de ce que le pécheur porte la juste peine de son péché? Je n'avais plus même cette excuse qui m'était ordinaire, que si je n'avais point encore abandonné les voies du siècle pour vous servir, c'est que la vérité ne m'était pas encore assez connue ; car je la possédais alors avec certitude. Mais, encore attaché à la terre, je refusais de m'enrôler dans votre milice et je craignais autant de me voir libre de toutes ces entraves, qu'on devrait craindre de s'y voir engagé.

12. C'est ainsi que le fardeau du siècle pesait doucement sur moi, comme le sommeil et les pensées par lesquelles je m'efforçais de m'élever jusqu'à vous par la méditation, ressemblaient aux efforts de ceux qui veulent s'éveiller, mais qui, vaincus par le sommeil, retombent dans un profond assoupissement. Sans doute, il n'est personne qui veuille dormir toujours, et au jugement de tout homme raisonnable, la veille est bien préférable ; néanmoins, souvent on hésite à secouer le sommeil quand les membres sont comme appesantis, et qu'alors, bien que l'heure de se lever soit venue, on cède avec délices à un sommeil qu'on désapprouve. De même j'étais certain qu'il valait mieux me livrer à votre amour que d'obéir à mes passions : mais si le premier parti me plaisait, il ne prévalait pas (1); l'autre me séduisait, et j'en étais l'esclave. Aussi n'avais-je rien à répondre lorsque vous me disiez : « Levez-vous, vous qui dormez, levez-vous d'entre les morts, et Jésus-Christ vous éclairera de sa lumière. » (*Ephés.*, v, 14.) De toutes parts vous me faisiez voir clairement que vous disiez la vérité, j'en étais intérieurement convaincu ; et cependant je n'avais rien à vous opposer que ces paroles dictées par la lenteur et par la somnolence : « Tout à l'heure, oui tout à l'heure ; encore un instant. » Mais ce tout à l'heure ne venait point, et ce moment n'avait point de fin. En vain je trouvais du plaisir dans votre loi selon l'homme intérieur; une autre loi qui était dans mes membres combattait contre la loi de mon esprit et me tenait asservi sous cette loi de péché qui résidait dans mes membres. (*Rom.*, VII, 2.) Car la loi de péché, c'est cette force de l'habitude qui entraîne l'esprit et le retient captif même malgré lui, à bon droit cependant, puisque c'est volontairement qu'il a cédé à sa tyrannie. Malheureux que j'étais! « Qui pouvait me délivrer de ce corps de mort, sinon votre grâce

(1) Contre l'autorité des Bénédictins, nous avons rétabli la négation qui nous paraît offrir un sens plus raisonnable et plus logique.

magna parte id patiebar invitus, (*a*) quam faciebam volens. Sed tamen consuetudo adversus me pugnacior ex me facta erat, quoniam volens quo nollem perveneram. Et quis jure contradiceret cum peccantem justa pœna sequeretur? Et non erat jam (*b*) illa excusatio, qua videri mihi solebam propterea nondum me contempto sæculo servire tibi, quia incerta mihi esset perceptio veritatis, jam enim et ipsa certa erat. Ego autem adhuc terra obligatus militare tibi recusabam, et impedimentis omnibus sic timebam expediri, quemadmodum impediri timendum est.

12. Ita sarcina sæculi, velut somno assolet, dulciter premebar; et cogitationes quibus meditabar in te similes erant conatibus expergisci volentium, qui tamen superati soporis altitudine remerguntur. Et sicut nemo est qui dormire semper velit, omniumque sano judicio vigilare præstat: differt tamen plerumque homo somnum excutere cum gravis torpor in membris est, eumque jam displicentem carpit libentius, quamvis surgendi tempus advenerit; ita certum habebam esse melius tuæ caritati me dedere, quam meæ cupiditati cedere. Sed illud placebat, et (*c*) non vincebat; hoc libebat et vinciebat. Non enim erat quod tibi responderem dicenti mihi : « Surge qui dormis, et exsurge a mortuis, et illuminabit te Christus : » (*Ephes.*, v, 14) et undique ostendenti vera te dicere, non erat omnino quod responderem veritate convictus, nisi tantum verba lenta et somnolenta : Modo; ecce modo: sine paululum. Sed, modo et modo, non habebant modum: et: Sine paululum, in longum ibat. Frustra condelectabar legi tuæ secundum interiorem hominem, cum lex alia in membris meis repugnaret legi mentis meæ, et captivum me duceret in legem peccati, quæ in membris meis erat. Lex enim peccati est violentia consuetudinis, qua trahitur et tenetur etiam invitus animus, eo merito, quo in eam volens illabitur. Miserum ergo me quis liberaret de corpore mortis hujus,

(*a*) Lov. *quod faciebam volens*. Sed legendum, *quam*, uti habent alii codices, et supplendum, *magis*, quam particulam reticere amat Augustinus. — (*b*) Bad. Am. Er. Lov. *ulla excusatio*. — (*c*) In Mss. quatuor, *et non vincebat*. Sed verior aliorum codicum lectio sine negatione. Id nempe *vincebat*, quod saniore judicio mentis præferebatur, tametsi infirmioris adhuc voluntatis affectu non eligeretur. Unde mox ait : *Non erat omnino quod respondere veritate convictus*.

par Jésus-Christ Notre-Seigneur ? » (*Rom.*, VII, 22, 25.)

CHAPITRE VI.

Pontitien lui raconte la vie du solitaire saint Antoine.

13. Je vais maintenant raconter et publier à la gloire de votre nom, Seigneur, mon rédempteur et mon appui, comment vous m'avez délivré de ces chaînes de la passion violente des femmes et de la servitude des engagements du siècle. En proie à des inquiétudes toujours croissantes, je vivais dans les mêmes habitudes, et chaque jour je poussais des soupirs vers vous. Je fréquentais votre église autant que me le permettaient les affaires sous le poids desquelles je gémissais. Avec moi était Alypius : sans emploi pour le moment, après avoir rempli trois fois les fonctions d'assesseur, il attendait encore l'occasion de vendre ses consultations, comme je vendais moi-même l'art de bien dire, si toutefois l'éloquence peut être transmise par l'enseignement. Quant à Nébridius, cédant aux instances de notre amitié, il était allé suppléer dans ses leçons le grammairien Vérécundus, citoyen de Milan, et notre ami intime, qui nous en avait témoigné le vif désir et nous avait conjuré même, au nom de notre intimité, de lui envoyer quelqu'un de nous pour lui prêter le secours dévoué dont il avait un pressant besoin. Ce ne fut donc pas la perspective du gain qui détermina Nébridius; car s'il eût voulu tirer parti de ses connaissances en littérature, il eût pu en recueillir de plus grands avantages. Mais en doux et excellent ami, il ne voulut point refuser à notre demande ce témoignage de sa bienveillance. Du reste, il se conduisit avec la plus grande prudence; il affecta de demeurer inconnu aux grands de ce monde, et il évita avec soin tout ce qui aurait pu altérer le calme et la tranquillité de son esprit, à qui il voulait conserver sa liberté et le plus de loisirs possibles, afin de méditer, de lire, ou d'entendre les leçons de la sagesse.

14. Un jour donc que Nébridius était absent, je ne me souviens plus pour quelle raison, nous reçûmes, Alypius et moi, la visite d'un de nos compatriotes d'Afrique, nommé Pontitien, qui, comme officier, occupait une charge importante au palais. Je ne sais plus ce qu'il désirait de nous. Nous prîmes des siéges pour converser. Ayant par hasard aperçu un livre posé sur une table de jeu qui se trouvait devant nous, il le prit, l'ouvrit, et fut étonné de voir que c'étaient les Epîtres de l'apôtre saint Paul, car il croyait trouver quelqu'un des livres concernant ma pénible profession. Me regardant avec un sourire approbateur, il me dit combien il était agréable-

nisi gratia tua per Jesum Christum Dominum nostrum?

CAPUT VI.

Pontitianus narrat Antonii vitam.

13. Et de vinculo quidem desiderii concubitus quo artissimo tenebar, et sæcularium negotiorum servitute, quemadmodum me exemeris narrabo, et confitebor nomini tuo, Domine adjutor meus et redemptor meus. Agebam solita crescente anxietudine, et quotidie suspirabam tibi; frequentabam ecclesiam tuam quantum vacabat ab eis negotiis sub quorum pondere (*a*) gemebam. Mecum erat Alypius otiosus ab opere jurisperitorum post assessionem tertiam, expectans quibus iterum consilia venderet, sicut ego vendebam dicendi facultatem, si qua docendo præstari potest. Nebridius autem amicitiænostræ cesserat, ut omnium nostrum familiarissimo Verecundo Mediolanensi civi et grammatico subdoceret, vehementer desideranti et familiaritatis jure flagitanti de numero nostro fidele adjutorium, quo indigebat nimis. Non itaque Nebribium cupiditas commodorum eo traxit; majora enim posset si vellet de litteris agere, sed officio benevolentiæ petitionem nostram contemnere noluit amicus dulcissimus et mitissimus. Agebat autem illud prudentissime, cavens innotescere personis secundum hoc sæculum majoribus, devitans in eis omnem inquietudinem animi, quem volebat habere liberum et quam multis posset horis feriatum ad quærendum aliquid, vel legendum, vel audiendum de sapientia.

14. Quodam igitur die, non recolo causam qua erat absens Nebridius, cum ecce ad nos domum venit ad me et Alypium Pontitianus quidam civis noster inquantum Afer, præclare in palatio militans, nescio quid a nobis volebat. Et consedimus ut colloqueremur, et forte supra mensam lusoriam quæ ante nos erat, attendit codicem, tulit, aperuit, invenit apostolum Paulum, inopinate sane: putaverat enim aliquid de libris quorum professio me conterebat. Tum vero arridens meque intuens, gratulatorie miratus

(*a*) Lov. *degebam.*

ment surpris d'avoir rencontré auprès de moi un tel livre et ce seul livre. Car il était chrétien, et chrétien fidèle; et souvent prosterné dans l'église, il adressait à notre Dieu de longues et ferventes prières. Je lui déclarais que je faisais alors mon étude principale des saintes Ecritures; la conversation tomba insensiblement sur Antoine, solitaire d'Egypte, dont le nom avait acquis une grande célébrité parmi vos serviteurs, mais qui jusqu'alors n'était point parvenu jusqu'à nous. Il s'en aperçut, et il en prit occasion de s'étendre sur ce sujet, s'efforçant de faire connaître un si grand homme à notre ignorance, qui était pour lui un juste sujet d'étonnement. Nous étions saisis d'admiration au récit de ces merveilles, attestées par tant de témoignages, opérées depuis si peu de temps et presque de nos jours, dans la religion véritable et l'Eglise catholique. Tous nous étions surpris des grandes choses qui nous étaient révélées, et Pontitien de ce qu'elles nous étaient inconnues.

15. De là, son entretien roula sur la multitude des monastères, sur cette odeur suave de vertu qui s'en exhalait, sur ces fécondités miraculeuses du désert, que nous ne connaissions pas. Il y avait même à Milan, hors des murs de la ville, un monastère rempli de bons religieux qui vivaient sous la direction d'Ambroise, et nous l'ignorions. Cependant Pontitien continuait de parler avec ardeur, et nous l'écoutions en silence, avec la plus grande attention. Alors il nous raconta qu'un jour à Trèves, je ne sais plus à quelle époque, il sortit avec trois de ses compagnons, pour se promener dans les jardins contigus aux murs de la ville, pendant que l'empereur passait l'après-midi au spectacle du cirque. Ils marchaient au hasard, et séparés deux à deux, l'un des trois avec lui, et les deux autres ensemble. Or, ces derniers errant à l'aventure, entrèrent dans une cabane habitée par quelques-uns de vos serviteurs, de ces pauvres d'esprit, à qui le royaume des cieux appartient (*Matth.*, v, 3), et là ils trouvèrent un manuscrit de la vie d'Antoine. L'un d'eux se mit à le lire; bientôt il se sent plein d'admiration, il s'enflamme, et tout en lisant, il songe à embrasser ce genre de vie si parfaite et à quitter la milice du siècle pour vous servir; tous deux étaient du nombre de ceux qu'on appelle agents d'affaires de l'empereur. Alors rempli soudain de l'amour divin et d'une salutaire confusion, il s'indigne contre lui-même, et jetant les yeux sur son ami : « Dites-moi, je vous prie, quel but prétendons-nous atteindre par tant de travaux? Que cherchons-nous? Pourquoi portons-nous les armes? Pouvons-nous espérer rien de plus à la cour, que de devenir les amis de l'empereur? Or,

est, quod eas et solas præ oculis meis litteras repente comperisset. Christianus quippe et fidelis erat, et sæpe tibi Deo nostro prosternebatur in ecclesia crebris et diuturnis orationibus. Cui ego cum indicassem illis me scripturis curam maximam impendere, ortus est sermo ipso narrante de Antonio Ægyptio monacho, cujus nomen excellenter clarebat apud servos tuos, nos autem usque in illam horam latebat. Quod ille ubi comperit, immoratus est in eo sermone, insinuans tantum virum ignorantibus, et admirans eamdem nostram ignorantiam. Stupebamus autem audientes tam recenti memoria, et prope nostris temporibus testatissima mirabilia tua in fide recta et catholica Ecclesia. Omnes mirabamur, et nos quia tam magna erant, et ille quia inaudita nobis erant.

15. Inde sermo ejus devolutus est ad monasteriorum greges, et mores suaveolentiæ tuæ, et ubera deserta eremi, quorum nos nihil sciebamus. Et erat monasterium Mediolani plenum bonis fratribus extra urbis mœnia sub Ambrosio nutritore, et non noveramus. Pertendebat ille et loquebatur adhuc, et nos intenti tacebamus. Unde incidit ut diceret nescio quando se et tres alios contubernales suos nimirum apud Treveros, cum Imperator pomeridiano Circensium spectaculo teneretur, exisse deambulatum in hortos muris contiguos, atque illic ut forte combinati spatiabantur, unum secum seorsum, et alios duos itidem seorsum pariterque digressos : sed illos vagabundos irruisse in quamdam casam, ubi habitabant quidam servi tui, spiritu pauperes, qualium est regnum cœlorum, ei invenisse ibi codicem in quo scripta erat vita Antonii. Quam legere cœpit unus eorum, et mirari, et accendi, et inter legendum meditari arripere talem vitam, et relicta militia sæculari servire tibi : (*a*) Erant autem ex eis quos dicunt Agentes in rebus. Tunc subito repletus amore sancto et sobrio pudore, iratus sibi conjecit oculos in amicum, et ait illi : « Dic, quæso te, omnibus istis laboribus nostris quo ambimus pervenire : quid quærimus? cujus rei causa militamus? Majorne esse poterit spes nostra in palatio, quam ut amici Impera-

(*a*) Apud Am. Er. et Lov. *Erat.*

en cela même, quelle incertitude, quels dangers? Et combien d'écueils ne faut-il pas franchir pour arriver à un péril plus grand encore? Enfin, quand y arriverons-nous? Si, au contraire, je veux être l'ami de Dieu, je le suis à l'instant même. » C'est ainsi qu'il parla, et agité de l'enfantement à une vie nouvelle, il reporta ses yeux sur les pages du livre. Il lisait, et un changement s'opérait dans son cœur, sous votre regard, ô mon Dieu! ses affections se détachaient du monde, comme on le vit peu de temps après. En effet, en poursuivant cette lecture qui bouleversait les flots de son cœur, il se sentit par intervalles saisi d'une sorte de frémissement; il vit quel était le meilleur parti, il l'embrassa, et déjà tout entier à vous, il dit à son ami : « J'ai rompu dès maintenant avec toutes nos vaines espérances, et j'ai résolu de servir Dieu; à partir de cette heure, dans ce lieu même, je veux réaliser mon projet. Si vous refusez de l'imiter, du moins ne vous y opposez pas. » L'autre lui répond qu'il est prêt aussi à partager de si glorieux combats et de si magnifiques récompenses. Et tous deux, déjà vos serviteurs, édifiaient avec un fonds suffisant, cette tour qui n'est autre chose que l'abandon qu'on fait de tous ses biens pour vous suivre. » (*Luc.*, XIV, 26-35.) Ce fut alors que Pontitien et celui qui l'avait accompagné dans une autre partie du jardin, après les avoir cherchés, arrivèrent à cette cabane où ils étaient, et les invitèrent à revenir, parce que le jour était sur son déclin. Mais eux, ayant fait connaître la résolution qu'ils avaient prise, et raconté comment cette volonté avait pris naissance et s'était affermie dans leur âme, les prièrent, s'ils ne voulaient pas les imiter, de ne pas combattre leur dessein. Ceux-ci qui ne se sentaient nullement détachés de leur vie ancienne, pleurèrent toutefois sur eux-mêmes, comme disait Pontitien, adressèrent à leurs amis de pieuses félicitations, et après s'être recommandés à leurs prières, retournèrent au palais, portant péniblement le fardeau d'un cœur attaché à la terre, tandis que les deux néophytes, le cœur fixé au ciel, restèrent dans la cabane. Cependant tous deux avaient des fiancées; mais celles-ci ayant appris cette résolution, vous consacrèrent, elles aussi, leur virginité.

CHAPITRE VII.

Agitations que produisent dans son cœur les récits de Pontitien.

16. Tel fut le récit de Pontitien; et vous, Seigneur, à mesure qu'il parlait, vous me rameniez vers moi-même, me forçant à me retourner en dépit des efforts que je faisais pour ne pas me voir; vous me placiez en quelque sorte sous mes propres yeux, pour me faire voir enfin combien j'étais hideux et difforme, combien j'étais cou-

toris simus? Et ibi quid non fragile, plenumque periculis? Et per quot pericula pervenitur ad grandius periculum? (*a*) Et quando istuc erit? Amicus autem Dei si voluero, ecce nunc fio. » Dixit hoc, et turbidus parturitione novæ vitæ, reddidit oculos paginis; et legebat et mutabatur intus ubi tu videbas, et exuebatur mundo mens ejus, ut mox apparuit. Namque dum legit et volvit fluctus cordis sui, infremuit aliquando et discrevit, decrevitque meliora, jamque tuus ait amico suo: « Ego jam abrupi me ab illa spe nostra, et Deo servire statui, et hoc ex hora hac, in hoc loco aggredior. » Te si piget imitari, noli adversari. Respondit ille, adhærere se socium tantæ mercedis tantæque militiæ. Et ambo jam tui ædificabant turrim sumptu idoneo relinquendi omnia sua et sequendi te. Tum Pontitianus, et qui cum eo per alias horti partes deambulabant, quærentes eos devenerunt in eumdem locum, et invenientes admonuerunt ut redirent, quod declinasset dies. At illi narrato placito et proposito suo, quoque modo in eis talis voluntas orta esset atque firmata, petiverunt ne sibi molesti essent, si adjungi recusarent. Isti autem nihilo mutati a pristinis, fleverunt se tamen, ut dicebat, atque illis pie congratulati sunt, et commendaverunt se orationibus eorum, et trahentes cor in terra abierunt in palatium, illi autem affigentes cor cœlo, manserunt in casa. Et ambo habebant sponsas. Quæ posteaquam hoc audierunt, dicaverunt etiam ipsæ virginitatem tibi.

CAPUT VII.

Rodebatur intus audito Pontitiano.

16. Narrabat hæc Pontitianus: Tu autem Domine inter verba ejus retorquebas me ad meipsum auferens me a dorso meo ubi me posueram, dum nollem me attendere, et constituebas me ante faciem meam, ut viderem quam turpis essem, quam distortus et

(*a*) In plerisque editis : *Et quamdiu.* At in melioribus Mss. et Arn. *Et quando.* Malumus, ut antithesis servetur; quia in sequente membro dicitur, *ecce nunc fio.*

vert de taches, de souillures et d'ulcères. Cette vue m'inspirait de l'horreur, et je ne pouvais me fuir moi-même. Si je m'efforçais de détourner les yeux, Pontitien continuait toujours son récit, vous me replaciez de nouveau devant moi, vous me repoussiez, pour ainsi dire, sous mes yeux, pour me faire connaître mon iniquité et m'en donner de l'aversion. Je la connaissais bien; mais je feignais de l'ignorer, de la méconnaître, et je finissais par l'oublier.

17. En ce moment toutefois, plus mon cœur s'embrasait d'amour pour ces hommes dont j'apprenais les saintes résolutions, plus je les admirais de s'être donnés à vous sans réserve, pour obtenir leur guérison, plus aussi je ressentais de haine contre moi-même, quand je me comparais à eux. Bien des années s'étaient écoulées, douze peut-être, depuis l'époque où, à l'âge de dix-neuf ans, la lecture de l'*Hortensius* de Cicéron m'avait inspiré l'amour de la sagesse; et je différais encore de renoncer à ce bonheur terrestre pour me consacrer à la poursuite de cette félicité, dont non-seulement la possession, mais la simple recherche est préférable à tous les trésors, à tous les trônes, à toutes les voluptés corporelles empressées à nous obéir au moindre signe de la volonté. Malheureux jeune homme que j'étais, et plus malheureux, hélas! que je ne puis le dire! dès mes plus jeunes années je vous avais demandé la chasteté, et je vous avais dit : Accordez-moi le don de chasteté et de continence, mais que ce ne soit pas tout à l'heure. Je craignais, en effet, d'être trop tôt exaucé, trop tôt guéri de cette maladie de la concupiscence que j'aimais mieux voir assouvie qu'éteinte. Je m'étais d'ailleurs jeté dans les voies égarées d'une superstition sacrilége; je n'y trouvais rien de certain, mais elle me semblait préférable à d'autres doctrines que je combattais avec acharnement, au lieu de les étudier dans un vrai sentiment de religion.

18. Puis, je m'étais figuré que si je différais de jour en jour de rejeter les espérances du siècle pour m'attacher à vous seul, c'était faute d'avoir aperçu quelque lumière certaine sur laquelle j'eusse pu diriger ma course. Mais le jour était venu où je devais me voir dans ma nudité, et où ma conscience devait m'adresser ces reproches : « O langue! où es-tu? ne disais-tu pas que la vérité encore incertaine pour toi t'empêchait de déposer le fardeau de tes vanités? Eh bien! l'évidence brille maintenant à tes yeux; et cependant ce fardeau t'accable encore, tandis que des gens qui ne sont point consumés dans de telles recherches, qui n'ont pas consacré comme toi dix ans et plus à de semblables méditations, ont reçu sur leurs épaules, devenues libres, des ailes pour prendre leur essor. » Telles étaient les pensées qui déchiraient mon cœur, et j'étais vivement pénétré d'une honte affreuse pendant que Pontitien

sordidus, maculosus et ulcerosus. Et videbam et horrebam, et quo a me fugerem non erat. Et si conabar a me avertere aspectum, narrabat ille quod narrabat, et tu me rursus opponebas mihi, et impingebas me in oculos meos, ut invenirem iniquitatem meam et odissem. Noveram eam, sed dissimulabam et (*a*) connivebam et obliviscebar.

17. Tunc vero quanto ardentius amabam illos de quibus audiebam salubres affectus, quod se totos tibi sanandos dederant, tanto execrabilius me comparatum eis oderam. Quoniam multi mei anni mecum effluxerant, forte duodecim anni, ex quo ab undevicesimo anno ætatis meæ, lecto Ciceronis Hortensio, excitatus eram studio sapientiæ, et differebam contempta felicitate terrena ad eam investigandam vacare, cujus non inventio, sed vel sola inquisitio jam præponenda erat, etiam inventis thesauris regnisque gentium, et ad nutum circumfluentibus corporis voluptatibus. At ego adolescens miser, valde miser, in exordio ipsius adolescentiæ etiam petieram a te castitatem, et dixeram: Da mihi castitatem et continentiam, sed noli modo. Timebam enim ne me cito exaudires, et cito sanares a morbo concupiscentiæ, quam malebam expleri quam extingui. Et ieram per vias pravas superstitione sacrilega, non quidem certus in ea, sed quasi præponens eam (*b*) cæteris, quæ non pie quærebam, sed inimice oppugnabam.

18. Et putaveram me propterea differre de die in diem contempta spe sæculi te solum sequi, quia non mihi apparebat certum aliquid quo dirigerem cursum meum. Et venerat dies quo nudarer mihi, et increparet in me conscientia mea. Ubi est lingua ? Nempe tu dicebas propter incertum verum nolle te abjicere sarcinam vanitatis. Ecce jam certum est, et illa te adhuc premit, humerisque liberioribus pennas recipiunt, qui neque ita inquirendo attriti sunt, nec decennio et amplius ista meditati. Ita rodebar intus, et confundebar pudore horribili vehementer, cum

(*a*) Lovanienses in quatuor e suis Mss. legebant, *convivebam*. Nos in nostris reperimus *cohibebam*. Nempe suam iniquitatem secum habebat, convivebat, et tamen obliviscebatur. — (*b*) Er. cum uno Ms. *certis*.

parlait. Quand il eut achevé son récit et terminé l'affaire qui l'amenait, il se retira. Seul alors avec mes pensées, que ne me dis-je point à moi-même? De quels vifs reproches n'ai-je pas, pour ainsi dire flagellé mon âme, afin qu'elle me suivît dans mes efforts pour aller à vous? Mais elle résistait, elle refusait de marcher, et ne s'excusait plus. Toutes ses raisons étaient épuisées et confondues; il ne lui restait qu'une frayeur silencieuse, et elle redoutait comme la mort d'être arrêtée dans le cours de ses habitudes qui consumaient en elle les derniers restes de la vie.

CHAPITRE VIII.

Agitations de son âme dans le jardin où il s'était retiré.

19. Alors, au milieu de cette lutte violente et intestine, que j'avais courageusement engagée avec mon âme dans le plus intime de mon cœur, l'esprit plein d'un trouble que trahissait mon visage, je saisis Alypius et je m'écrie : « Que faisons-nous donc? qu'est-ce que cela? qu'avez-vous entendu? Les ignorants se lèvent, ils ravissent le ciel; et nous, avec nos doctrines sans cœur, voilà que nous nous roulons dans la chair et le sang? Rougirons-nous de les suivre, parce qu'ils nous ont devancés? Et ne devrions-nous pas plutôt rougir de ne pas même les suivre? » Voilà à peu près ce me semble, ce que je lui dis, et mon émotion m'emporta loin de lui, tandis que saisi d'étonnement, il me regardait en silence. C'est, qu'en effet, l'accent de ma voix n'était pas ordinaire; mon front, mes joues, mes yeux, le teint de mon visage, l'altération de ma voix, exprimaient ce qui se passait dans mon âme bien plus que mes paroles. Il y avait dans notre demeure un petit jardin dont nous avions l'usage, comme du reste de la maison; car le maître de cette maison, notre hôte, n'y habitait pas. C'est là que m'avaient entraîné l'agitation et le trouble de mon cœur, là, où personne ne pouvait interrompre la lutte violente que je soutenais contre moi-même, et dont vous seul connaissiez l'issue que j'ignorais. Cependant j'étais agité d'un délire salutaire, je mourais d'une mort qui allait me rendre à la vie; je savais tout ce qu'il y avait de mal en moi, et j'ignorais le bien qui allait bientôt en prendre la place. Je me retirai donc dans ce jardin, où Alypius me suivit pas à pas. Car je me croyais encore seul, quand j'étais avec lui; et d'ailleurs, pouvait-il me quitter dans l'état où il me voyait? Nous allâmes nous asseoir le plus loin de la maison qu'il nous fût possible. J'étais hors de moi, je frémissais, je m'indignais violemment contre moi-même, de ce que je ne me rendais pas encore à votre volonté, à votre alliance, ô mon Dieu! tandis que toutes les puissances de mon âme me criaient d'aller à vous en portant jusqu'au ciel l'honneur d'un si grand glorieux dessein. Or, Seigneur, on ne va point à vous

Pontitianus talia loqueretur. Terminato autem sermone et causa qua venerat, abiit ille. Et ego ad me, quæ non in me dixi? Quibus sententiarum verberibus non flagellavi animam meam, ut sequeretur me conantem post te ire? Et renitebatur, recusabat, et non se excusabat. Consumpta erant et convicta argumenta omnia, remanserat muta trepidatio, et quasi mortem reformidabat restringi a fluxu consuetudinis quo tabescebat in mortem.

CAPUT VIII.

In hortum secedit, quid ibi egerit.

19. Tum in illa grandi rixa interioris domus meæ, quam fortiter excitaveram cum anima mea in cubiculo nostro corde meo, tam vultu quam mente turbatus, invado Alypium, et exclamo : Quid patimur? quid est hoc? quid audisti? Surgunt indocti et cœlum rapiunt, et nos cum doctrinis nostris sine corde, ecce ubi volutamur in carne et sanguine? An quia præcesserunt pudet sequi, et non pudet nec saltem sequi? Dixi nescio quæ talia, et abripuit me ab illo æstus meus, cum taceret attonitus intuens me. Neque enim solita sonabam, plusque loquebantur animum meum frons, genæ, oculi, color, modus vocis, quam verba quæ promebam. Hortulus quidam erat hospitii nostri quo nos utebamur sicut tota domo, nam hospes ibi non habitabat dominus domus. Illuc me abstulerat tumultus pectoris, ubi nemo impediret ardentem litem quam mecum aggressus eram, donec exiret qua tu sciebas : ego autem non, sed tantum insaniebam salubriter, et moriebar vitaliter, gnarus quid mali essem, et ignarus quid boni post paululum futurus essem. Abscessi ergo in hortum, et Alypius pedem post pedem. Neque enim secretum meum non erat ubi ille aderat. Aut quando me sic affectum desereret? Sedimus quantum potuimus remoti ab ædibus : ego fremebam spiritu indignans turbulentissima indignatione, quod non irem in placitum et pactum tecum, Deus meus, in quod eumdum esse

sur des vaisseaux, ni sur des chars; il n'est pas même besoin pour cela de franchir à pied un aussi court espace que celui qui nous séparait de la maison. Pour aller à vous, et pour parvenir jusqu'à vous, il ne faut autre chose que le vouloir, mais le vouloir fortement et pleinement, et non pas de cette volonté malade et languissante qui flotte incertaine de tous côtés, et dont une partie qui s'élève se débat contre l'autre qui retombe.

20. Enfin, au milieu des agitations de l'incertitude, je faisais plusieurs de ces mouvements extérieurs que quelquefois les hommes veulent et ne peuvent faire, soit parce qu'ils manquent des membres nécessaires, soit parce que ceux-ci sont enchaînés dans des liens, brisés par la maladie, ou retenus par quelque autre empêchement. Si je m'arrachais les cheveux, si je me frappais le front, si j'embrassais mes genoux de mes doigts entrelacés, je le faisais parce que je l'avais voulu. Mais j'aurais pu le vouloir sans le faire, si la flexibilité de mes membres ne m'eût obéi. J'ai donc fait bien des actions où vouloir et pouvoir étaient choses différentes. Et cependant alors je ne faisais pas ce que j'aimais avec une ardeur incomparablement plus grande, et où vouloir et pouvoir étaient une même chose, parce que du moment où je l'aurais voulu, je l'aurais voulu fermement. Là, en effet, la puissance était volonté, et vouloir c'était agir; cependant rien ne se faisait. Mon corps obéissait plus facilement au moindre signe de la volonté de mon âme, qui lui commandait de mouvoir ses membres, que mon âme ne s'obéissait à elle-même pour accomplir par un acte de sa seule volonté la plus grande de ses volontés.

CHAPITRE IX.

Comment l'âme se commande et se résiste à elle-même.

21. D'où vient ce prodige et quelle en est la cause? Que votre miséricorde m'éclaire : souffrez que j'interroge, si toutefois je puis obtenir une réponse de ces profonds abîmes des misères humaines, et des ténébreux mystères des châtiments qui pèsent sur les enfants d'Adam. D'où vient ce prodige, et quelle en est la cause? L'âme commande au corps, et elle est obéie sur-le-champ; elle se commande à elle-même, et elle trouve de la résistance. L'âme commande à la main de se mouvoir, et l'obéissance de la main est si prompte, qu'on peut à peine distinguer l'exécution du commandement; et cependant l'âme est un esprit, et la main n'est qu'un corps. L'âme commande à l'âme de vouloir, elle se commande à elle-même, et cependant elle n'obéit pas. Encore une fois d'où vient ce prodige et quelle en est la cause? L'âme, dis-je, se

omnia ossa mea clamabant, et in cœlum tollebant laudibus, et non illuc ibatur navibus aut quadrigis aut pedibus quantum saltem de domo in eum locum ieram, ubi sedebamus. Nam non solum ire, verum etiam pervenire illuc, nihil erat aliud quam velle ire, sed velle fortiter et integre; non semisauciam hac atque hac versare et jactare voluntatem, parte (*a*) assurgente cum alia parte cadente luctantem.

20. Denique tam multa faciebam corpore in ipso cunctationis æstibus, quæ aliquando volunt homines, et non valent, si aut ipsa membra non habeant, aut ea vel colligata vinculis, vel resoluta languore, vel quoquo modo impedita sint. Si vulsi capillum, si percussi frontem, si consertis digitis amplexatus sum genu, quia volui feci. Potui autem velle et non facere, si mobilitas membrorum non obsequeretur. Tam multa ergo feci, ubi non hoc erat velle quod posse : et non faciebam, quod et incomparabili affectu amplius mihi placebat, et mox ut vellem possem, quia mox ut vellem utique vellem. Ibi enim facultas ea quæ voluntas, et ipsum velle jam facere erat, et tamen non fiebat : faciliusque obtemperabat corpus tenuissimæ voluntati animæ, ut ad nutum mentis membra moverentur, quam ipsa sibi anima ad (*b*) voluntatem suam magnam in sola voluntate perficiendam.

CAPUT IX.

Unde fit ut animus imperet sibi et resistatur.

21. Unde hoc monstrum, et quare istud? Luceat misericordia tua, et interrogem si forte mihi respondere possint latebræ pœnarum hominum, et tenebrosissimæ contritiones filiorum Adam. Unde hoc monstrum, et quare istud? Imperat animus corpori, et paretur statim; imperat animus sibi, et resistitur. Imperat animus ut moveatur manus, et tanta est facilitas ut vix a servitio discernatur imperium : et animus animus est, manus autem corpus est. Imperat animus ut velit animus, nec alter est, nec facit

(*a*) Corbeiensis cod. *parte assurgentem; cum alia parte alibi jacente cadentem, luctantem.* — (*b*) Lov. Som. Blas. *ad voluptatem suam;* corrupte, nam de perficienda voluntate loquitur Augustinus. Et vero in Mss. nullo fere excepto, in antiquioribus editionibus et Arn. habetur, *ad voluntatem suam.*

commande à elle-même de vouloir; elle ne se donnerait point cet ordre si déjà elle n'en avait la volonté, et ce qu'elle a commandé ne se fait point. Mais elle ne veut qu'à demi, et par là même elle ne commande qu'à demi. Son commandement, en effet, est en raison directe de sa volonté, et l'accomplissement du commandement participe de l'imperfection de la volonté. Puisque c'est la volonté qui se commande de vouloir, et non pas une autre, il s'ensuit qu'elle ne commande pas pleinement, quand ce qu'elle a commandé ne se fait pas. Si elle était elle-même pleine et entière, elle ne se commanderait pas de vouloir, puisque ce qu'elle commande existerait déjà. Ce n'est donc point un prodige que l'âme se trouve ainsi partagée par deux volontés contraires; mais c'est une maladie de l'âme qui, soulevée par la vérité, en même temps qu'accablée sous le poids de ses habitudes, ne peut s'élever tout entière. Si donc il existe deux volontés, c'est que l'une d'elles est toujours incomplète, et que l'une possède ce qui manque à l'autre.

CHAPITRE X.

Réfutation des Manichéens qui, des deux volontés contraires, concluaient qu'il y avait dans l'homme deux natures contraires.

22. Qu'ils périssent devant votre face, ô mon Dieu! comme périssent tous les vains discoureurs et tous les séducteurs des âmes, ceux qui, voyant deux volontés dans les opérations de notre intelligence, ont affirmé qu'il y avait en nous deux esprits de nature différente, l'un bon, l'autre mauvais; mais ce sont eux-mêmes qui sont vraiment mauvais, en donnant leur assentiment à une doctrine aussi mauvaise, tandis qu'ils seraient bons, s'ils revenaient à des sentiments plus vrais, et s'ils se conformaient à la vérité, de manière à ce que votre Apôtre pût leur dire : « Autrefois, vous avez été ténèbres, et maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur. » (*Ephés.*, v, 8.) En effet, pour avoir voulu être lumière, non dans le Seigneur, mais dans eux-mêmes, en croyant que la nature de l'âme n'est autre que celle de Dieu, ces hommes deviennent ténèbres, et ténèbres d'autant plus épaisses, que dans leur détestable orgueil ils se sont plus éloignés de vous, de vous qui êtes « la véritable lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. » (*Jean*, I, 9.) Prenez garde à ce que vous dites et rougissez; approchez-vous de Dieu, recevez sa lumière, et vos fronts n'auront plus à rougir. (*Ps.* XXXIII.) Lorsque je délibérais si je me consacrerais désormais au service du Seigneur mon Dieu, comme j'en avais depuis longtemps conçu la pensée, j'étais à la fois celui qui voulait et celui qui ne voulait pas; oui, j'étais bien l'un et l'autre, je ne voulais pas pleinement, et je n'étais pas non plus pleinement opposé. Voilà pourquoi je disputais avec moi-

tamen. Unde hoc monstrum, et quare istud? Imperat, inquam, ut velit, qui non imperaret nisi vellet, et non fit quod imperat. Sed non ex toto vult; non ergo ex toto imperat. Nam intantum imperat, inquantum vult, et intantum non fit quod imperat, inquantum non vult. Quoniam voluntas imperat ut sit voluntas, nec alia sed ipsa. Non utique plena imperat, ideo non est quod imperat. Nam si plena esset, nec imperaret ut esset, quia jam esset. Non igitur monstrum partim velle, partim nolle; sed ægritudo animi est, quia non totus assurgit veritate sublevatus, consuetudine prægravatus. Et ideo sunt duæ voluntates, quia una earum tota non est, et hoc adest alteri quod deest alteri.

CAPUT X.

Adversus Manichæos qui ex duabus contrariis voluntatibus duas contrarias naturas asseverant.

22. Pereant a facie tua Deus, sicuti pereunt vaniloqui et mentis seductores, qui cum duas voluntates in deliberando animadverterint, duas naturas duarum mentium esse asseverant, unam bonam, alteram malam. Ipsi vere mali sunt, cum ista mala sentiunt, et iidem ipsi boni erunt si vera senserint, verisque consenserint, ut dicat eis Apostolus tuus : « Fuistis aliquando tenebræ, nunc autem lux in Domino. » (*Ephes.*, v, 8.) Isti enim dum volunt esse lux, non in Domino, sed in seipsis, putando animæ naturam hoc esse quod Deus est, ita facti sunt densiores tenebræ : quoniam longius a te recesserunt horrenda arrogantia, a te vero lumine illuminante omnem hominem venientem in hunc mundum. Attendite quid dicatis, et erubescite, et accedite ad eum et illuminamini, et vultus vestri non erubescent. Ego cum deliberabam ut jam servirem Domino Deo meo, sicut diu disposueram, ego eram qui volebam, ego qui nolebam, ego ego eram. Nec plene volebam, nec plene nolebam. Ideo mecum contendebam, et dissipabar a meipso. Et ipsa dissipatio me

même, et pourquoi j'étais divisé contre moi. Cette division avait lieu malgré moi, il est vrai; toutefois ce n'était qu'une juste punition du dérèglement de mon âme, et non la preuve de deux natures différentes d'esprit. Elle n'était donc pas mon ouvrage, mais celui du péché qui habitait en moi (*Rom.*, VII, 14), et qui était la punition d'un autre péché commis librement et auquel je participais comme enfant d'Adam.

23. En effet, s'il existait autant de natures opposées qu'il y a en nous de volontés qui se combattent, il faudrait en reconnaître non-seulement deux, mais un plus grand nombre. Quelqu'un délibère s'il ira au théâtre ou à leurs assemblées, eux aussitôt de s'écrier : Voilà bien deux natures : l'une bonne qui veut l'amener ici, et l'autre mauvaise qui veut le conduire ailleurs. Car enfin d'où viendrait cette lutte de deux volontés opposées? Et moi, je dis que toutes deux sont mauvaises, aussi bien celle qui pousse vers eux, que celle qui conduit au théâtre. Il est vrai qu'à les entendre, il n'y a rien que de bon dans la volonté conduit à leurs assemblées. Mais que quelqu'un de nous, flottant entre deux volontés contraires, délibère en lui-même s'il ira au théâtre ou à notre église, ne seront-ils pas, en ce cas, fort embarrassés de répondre? Ou bien ils avoueront, malgré eux, qu'on cède à la bonne volonté en se rendant dans notre église, comme font tous ceux qui, imbus de notre foi, participent à nos mystères; ou bien ils seront forcés d'admettre que deux mauvaises natures et deux mauvais esprits se combattent dans un seul homme; et alors ils détruiront leur opinion favorite qu'il y a deux natures, l'une bonne et l'autre mauvaise; ou bien enfin, ils se rendront à la vérité, et cesseront de nier qu'une seule et même âme puisse à la fois, alors qu'elle délibère, flotter entre plusieurs volontés contraires.

24. Qu'ils ne disent donc plus, en voyant deux volontés en lutte dans un même homme, que ce sont deux esprits opposés venant de deux substances et de deux principes contraires, qui se combattent mutuellement, l'un bon et l'autre mauvais. Car vous les condamnez, ô Dieu de vérité, vous les réfutez, vous les confondez. Ne peut-on flotter entre deux volontés mauvaises? Un homme, par exemple, peut délibérer s'il donnera la mort à son semblable par le fer ou par le poison; s'il envahira tel héritage ou tel autre, lorsqu'il ne peut les usurper tous les deux à la fois; s'il achètera les plaisirs de la débauche, ou s'il gardera son argent par avarice; s'il se rendra au cirque ou au théâtre, un jour où ces deux spectacles sont ouverts; j'ajoute une troisième hypothèse : s'il profitera de l'occasion qui se présente de faire un vol dans la maison d'autrui, ou s'il préfèrera celle qui lui est également offerte d'aller commettre un adultère. Or, si

invito quidem fiebat, nec tamen ostendebat naturam mentis alienæ, sed pœnam meæ. Et ideo non jam ego operabar illam, sed quod habitabat in me peccatum de supplicio liberioris peccati, quia eram filius Adam.

23. Nam si tot sunt contrariæ naturæ, quot voluntates sibi resistunt; non jam duæ, sed plures erunt. Si deliberet quisquam utrum ad conventiculum eorum pergat, an ad theatrum : clamant isti : Ecce duæ naturæ, una bona hac ducit, altera mala illac reducit. Nam unde ista cunctatio sibimet adversantium voluntatum? Ego autem dico ambas malas, et quæ ad illos ducit, et quæ ad theatrum reducit. Sed non credunt nisi bonam esse qua itur ad eos. Quid si ergo quisquam nostrum deliberet, et secum altercantibus duabus voluntatibus fluctuet, utrum ad theatrum pergat, an ad ecclesiam nostram, nonne et isti quid respondeant fluctuabunt? Aut enim fatebuntur, quod nolunt, bona voluntate pergi in ecclesiam nostram, sicut in eam pergunt qui sacramentis ejus imbuti sunt atque detinentur : aut duas malas naturas, et duas malas mentes in uno homine confligere putabunt; et non erit verum quod solent dicere, unam bonam et alteram malam aut convertentur ad verum, et non negabunt cum quisque deliberat animam unam diversis voluntatibus æstuare.

24. Jam ergo non dicant, cum duas voluntates in homine uno adversari sibi sentiunt, duas contrarias mentes de duabus contrariis substantiis et de duobus contrariis principiis contendere, unam bonam, alteram malam. Nam tu Deus verax improbas eos, et redarguis atque convincis eos, sicut in utraque mala voluntate, cum quisque deliberat utrum hominem veneno interimat an ferro : utrum fundum alienum illum, an illum invadat, quando utrumque non potest : utrum emat voluptatem luxuria, an pecuniam servet avaritia : utrum ad circum pergat, an ad theatrum, si uno die utrumque exhibeatur : addo etiam tertium, an ad furtum de domo aliena si subest occasio : addo et quartum, an ad committendum adulterium, si et inde simul facultas aperitur, si omnia concurrant in unum articulum temporis, pa-

toutes ces circonstances concourent en même temps; si au même moment les désirs se portent sur toutes ces choses, quoiqu'on ne puisse les accomplir tous à la fois, l'esprit ne se sent-il pas alors déchiré par cette lutte de quatre volontés, et plus encore selon le nombre des objets qui sollicitent la convoitise? Cependant les Manichéens ne comptent pas un si grand nombre de substances différentes. Il en est de même des volontés bonnes, car si je leur demande s'il est bon de prendre plaisir à la lecture de l'Apôtre, au chant d'un pieux cantique, ou s'il est bon d'expliquer l'Evangile; à chaque question ils répondront : C'est une bonne chose; mais qu'arrivera-t-il si ces pratiques ont toutes pour nous un égal attrait dans le même instant? Notre cœur ne se trouvera-t-il point partagé entre des volontés diverses, quand nous délibérerons sur le choix à faire entre les trois? Toutes sont également bonnes, et cependant elles sont en lutte, jusqu'à ce qu'on ait choisi l'une d'elles, vers laquelle la volonté, jusqu'alors partagée, se porte enfin tout entière. De même aussi, lorsque l'éternité nous attire vers les douceurs du ciel, et que la jouissance d'un bien temporel nous retient ici-bas, c'est une seule et même âme qui veut l'un et l'autre, mais qui ne les veut point de toute sa volonté; de là ces déchirements qui lui font tant de mal, quand d'un côté la vérité la pousse à préférer l'un, et que l'habitude l'empêche de sacrifier l'autre.

CHAPITRE XI.

Lutte de l'esprit et de la chair dans Augustin.

25. C'est ainsi que je languissais et que j'étais torturé, m'accusant moi-même avec plus de sévérité que jamais, me roulant et me débattant dans mes chaînes pour achever de les rompre; car si alors elles me retenaient à peine, je n'en étais cependant pas délivré. Et dans votre sévère miséricorde, vous me pressiez, Seigneur, au plus intime de mon âme; vous me stimuliez sans relâche avec l'aiguillon de la honte et de la crainte, de peur que, différant à rompre le peu d'anneaux qui restaient de cette chaîne, elle ne devînt plus forte et ne m'enlaçât plus étroitement que jamais. Je me disais à moi-même au fond de mon âme : C'est maintenant, c'est de suite qu'il faut en finir. Et le mouvement de mon cœur semblait suivre mes paroles. J'étais sur le point d'agir, et je n'agissais pas. Je ne retombais pas, il est vrai, dans mes anciennes habitudes, mais je me tenais sur le bord de l'abîme, et je reprenais haleine. Puis, je faisais de nouveaux efforts; encore un pas, j'arrivais; un pas de plus, j'atteignais le but, je le touchais; mais je n'y étais pas, je ne l'atteignais pas et je ne tenais rien,

riterque cupiantur omnia quæ simul agi nequeunt. Discerpunt enim animum sibimet adversantibus quatuor voluntatibus, vel etiam pluribus in tanta copia rerum quæ appetuntur, nec tamen tantam multitudinem diversarum substantiarum solent dicere : ita et in bonis voluntatibus. Nam quæro ab eis, utrum bonum sit delectari lectione Apostoli, et utrum bonum sit delectari psalmo sobrio, et utrum bonum sit Evangelium disserere : Respondebunt ad singula : Bonum. Quid si ergo pariter delectent omnia simulque uno tempore? Nonne diversæ voluntates distendunt cor hominis cum deliberatur quid potissimum arripiamus? Et omnes bonæ sunt, et certant secum donec eligatur unum, quo feratur tota voluntas una, quæ in plures dividebatur. Ita etiam cum æternitas delectat superius, et temporalis boni voluptas retentat inferius, eadem anima est non tota voluntate illud aut hoc volens, et ideo discerpitur gravi molestia dum illud veritate præponit, hoc familiaritate non (*a*) ponit.

CAPUT XI.

Lucta spiritus et carnis in Augustino.

25. Sic ægrotabam et excruciabar accusans memetipsum solito acerbius nimis, ac volvens et versans me in vinculo meo, donec abrumperetur totum quo jam exiguo tenebar, sed tenebar tamen. Et instabas tu in occultis meis Domine, severa misericordia, flagella ingeminans timoris et pudoris, ne rursus cessarem, et non abrumperetur idipsum exiguum et tenue quod remanserat; et revalesceret iterum, et me robustius alligaret. Dicebam enim apud me intus : Ecce modo fiat, modo fiat. Et cum verbo jam ibam in placitum. Jam pene faciebam, et non faciebam : nec relabebar tamen in pristina, sed de proximo stabam, et respirabam. Et item conabar, et paulo minus ibi eram, et paulo minus jamjamque attingebam et tenebam; et non ibi eram, nec attingebam, nec tenebam, hæsitans mori morti, et vitæ vivere; plusque in me valebat deterius inolitum quam me-

(*a*) Mss. Corbeiensis et aliquot alii, *non punit.*

parce que j'hésitais à mourir à la mort, et à vivre à la vie. Ma vieille habitude du mal avait plus d'empire sur moi que le bien qui était nouveau pour moi; et plus je voyais s'approcher le moment où j'allais devenir tout autre, plus il me remplissait de trouble et de frayeur. Néanmoins je ne reculais pas, je ne retournais pas en arrière; seulement, je demeurais en suspens.

26. J'étais retenu par ces frivoles bagatelles, par ces folles vanités, mes anciennes amies; elles me tiraient, pour ainsi dire, par le vêtement de ma chair, et me murmuraient tout bas : Est-ce que tu nous quittes? Quoi! dès ce moment, nous ne serons plus avec toi pour jamais? Et dès ce moment, telle et telle chose ne te sera plus permise pour jamais? Et qu'étaient-ce que ces choses qu'elles me suggéraient et que j'exprime de la sorte? Que me suggéraient-elles, ô mon Dieu! Que votre miséricorde l'éloigne de l'âme de votre serviteur! quelles turpitudes! quelles infamies! Mais ces voix je ne les entendais plus déjà qu'à peine; elles n'osaient plus venir en face me combattre ouvertement, mais elles murmuraient derrière moi, et quand je parvenais à m'échapper, elles me tiraient en secret pour me faire tourner la tête. Toutefois, elles ralentissaient ma marche, car j'hésitais toujours à les repousser, à me débarrasser d'elles pour voler où je me sentais appelé, et la voix tyrannique de l'habitude me disait encore : Penses-tu pouvoir vivre sans elles?

27. Mais cette voix même avait déjà perdu de sa force, car du côté où j'avais porté mes regards, et où je balançais encore à me rendre, je voyais la chaste dignité de la continence, sereine et joyeuse, mais non d'une joie dissolue; elle m'invitait par un sourire modeste à m'approcher sans hésitation; elle étendait, pour me recevoir et m'embrasser, ses pieuses mains toutes pleines d'une multitude de bons exemples. Autour d'elle, des enfants et des jeunes filles, une jeunesse nombreuse, tous les âges de la vie, des vénérables veuves et des vierges chargées d'années. Dans toutes ces âmes, la continence n'était pas demeurée stérile; mais, fécondée par vous, Seigneur, qui êtes son époux céleste, elle avait enfanté des joies toutes divines. Alors, me raillant doucement et de manière à me donner du courage, elle semblait me dire : « Quoi! ne pourras-tu point ce qu'ont pu ceux-ci et celles-là? Est-ce donc par eux-mêmes, et non par le Seigneur leur Dieu, que cela est possible? C'est le Seigneur leur Dieu qui m'a donné à eux. Pourquoi t'appuyer sur toi-même? n'est-ce pas rester sans soutien? Jette-toi avec confiance dans le sein de Dieu, ne crains rien, il ne se retirera pas pour te laisser tomber; jette-toi hardiment, il te recevra et te guérira. » Pour moi, je rougissais, parce que j'entendais encore le murmure des vanités, et je restais hésitant et en suspens. Mais la chasteté semblait encore me dire : « Sois sourd à ces tentations immondes qui t'entraînent vers la terre,

lius insolitum : punctumque ipsum temporis quo aliud futurus eram, quanto propius admovebatur, tanto ampliorem incutiebat horrorem : sed non recutiebat retro, nec avertebat; sed suspendebat.

26. Retinebant nugæ nugarum, et vanitates vanitantium, antiquæ amicæ meæ, et succutiebant vestem meam carneam, et submurmurabant : Dimittisne nos? Et a momento isto non erimus tecum ultra in æternum, et a momento isto non tibi licebit, hoc et illud, ultra in æternum? Et quæ suggerebant in eo quod dixi, hoc et illud, quæ suggerebant, Deus meus? Avertat ab anima servi tui misericordia tua : Quas sordes suggerebant? quæ dedecora? Et audiebam eas jam longe minus quam dimidius, non tanquam libere contradicentes eundo in obviam, sed veluti a dorso mussitantes, et discedentem quasi furtim vellicantes, ut respicerem. Retardabant tamen cunctantem me abripere atque excutere ab eis et transilire quo vocabar, cum diceret mihi consuetudo violenta : Putasne sine istis poteris?

27. Sed jam tepidissime hoc dicebat. Aperiebatur enim ab ea parte, qua intenderam faciem et quo transire trepidabam, casta dignitas continentiæ, serena et non dissolute hilaris, honeste blandiens ut venirem neque dubitarem, et extendens ad me suscipiendum et amplectendum pias manus plenas gregibus bonorum exemplorum. Ibi tot pueri et puellæ; ibi juventus multa et omnis ætas, et graves viduæ, et virgines anus; et in omnibus ipsa continentia nequaquam sterilis; sed fecunda mater filiorum gaudiorum de marito te Domine. Et irridebat me irrisione hortatoria, quasi diceret : Tu non poteris quod isti, quod istæ? An vero isti et istæ in semetipsis possunt, ac non in Domino Deo suo? Dominus Deus eorum me dedit eis. Quid in te stas, et non stas? Projice te in eum; noli metuere, non se subtrahet ut cadas, projice te securus, excipiet et sanabit te. Et erubescebam nimis, quia illarum nugarum murmur adhuc audiebam, et cunctabundus pendebam. Et rursus illa, quasi diceret : Obsurdesce adversus im-

afin de les mortifier. Elles te promettent des jouissances ; mais que sont-elles auprès de la loi du Seigneur ton Dieu? » Or, cette lutte au fond de mon cœur, n'était qu'un combat de moi-même contre moi-même. Quant à Alypius, toujours immobile à mes côtés, il attendait en silence quelle serait l'issue de cette agitation extraordinaire.

CHAPITRE XII.

Averti par une voix mystérieuse, il se convertit tout à fait.

28. Mais quand du fond le plus intime de mon âme, une méditation profonde eût retiré et condensé toute ma misère devant les yeux de mon cœur, je sentis s'élever en moi une violente tempête, accompagnée d'une abondante pluie de larmes. Pour la laisser éclater tout entière avec ses cris et ses sanglots, je m'éloignai d'Alypius (j'avais besoin de la solitude pour pleurer en liberté), et je m'écartai assez pour que sa présence même ne pût être à charge à ma douleur. Tel était alors mon état, et il s'en aperçut, car je ne sais quelle parole j'avais dite, je pense, où le son de ma voix paraissait gros de larmes ; et c'est ainsi que je m'étais levé. Il resta donc à l'endroit où nous étions assis, plongé dans une morne stupeur. Quant à moi, je me jetais à terre je ne sais comment, sous un figuier, je donnai un libre cours à mes larmes, et mes yeux en répandirent des torrents, sacrifice qui vous fut agréable, ô Seigneur. Et je vous parlai sinon en ces termes, au moins en ce sens : « Et vous, Seigneur, jusques à quand? (*Ps.* VI) jusques à quand, Seigneur, serez-vous irrité contre moi? ne vous souvenez pas de mes anciennes iniquités. » (*Ps.* LXXVIII.) Car je sentais que j'en étais encore l'esclave, et je m'écriais en sanglotant : « Jusques à quand? jusques à quand? Demain?... Demain?... Pourquoi pas à l'instant? pourquoi ne pas sortir sur heure de mes infamies. »

29. C'est ainsi que je parlais, et je pleurais dans toute l'amertume de mon cœur brisé. Tout à coup, j'entends une voix partie de la maison voisine. C'était comme la voix d'un jeune garçon ou d'une jeune fille ; elle chantait et répétait à plusieurs reprises : « Prends, et lis ; prends, et lis. » Aussitôt, changeant de visage, je me mis à réfléchir sérieusement, si les enfants avaient coutume dans quelques-uns de leurs jeux de chanter un refrain semblable : mais je ne me souviens point de l'avoir jamais entendu. Ayant donc retenu le cours de mes larmes, je me levai, ne pouvant expliquer autrement ces paroles que comme un commandement divin, d'ouvrir le manuscrit sacré, et de lire le premier chapitre que j'y trouverais. J'avais entendu dire qu'Antoine, entrant un jour dans l'église

munda illa membra tua super terram, ut mortificentur. Narrant tibi delectationes, sed non sicut lex Domini Dei tui. Ista controversia in corde meo, non nisi de meipso adversus meipsum. At Alypius affixus lateri meo, inusitati motus mei exitum tacitus opperiebatur.

CAPUT XII.

Vocis admonitu, quomodo totus conversus.

28. Ubi vero a fundo arcano alta consideratio contraxit, et congessit totam miseriam meam in conspectum cordis mei, oborta est procella ingens ferens ingentem imbrem lacrymarum. Et ut totum effunderem cum vocibus suis surrexi ab Alypio. Solitudo mihi ad negotium flendi aptior suggerebatur. Et secessi remotius quam ut posset mihi onerosa esse etiam ejus præsentia. Sic tunc eram, et ille sensit : (*a*) nescio quid enim puto dixeram in quo apparebat sonus vocis meæ jam fletu gravidus, et sic surrexeram. Mansit ergo ille ubi sedebamus nimie stupens. Ego sub quadam fici arbore stravi me nescio quomodo, et dimisi habenas lacrymis, et proruperunt flumina oculorum meorum, acceptabile sacrificium tuum. Et non quidem his verbis, sed in hac sententia multa dixi tibi : Et tu Domine usquequo? Usquequo Domine irasceris in finem? Ne memor fueris iniquitatum nostrarum antiquarum. Sentiebam enim eis me teneri : Jactabam voces miserabiles. Quamdiu? quamdiu? Cras et cras? Quare non modo? quare non hac hora finis turpitudinis meæ?

29. Dicebam hæc et flebam amarissima contritione cordis mei. Et ecce audio vocem de vicina domo cum cantu dicentis et crebro repetentis, quasi pueri an puellæ, nescio : Tolle lege, tolle lege. Statimque mutato vultu intentissimus cogitare cœpi, utrumnam solerent pueri in aliquo genere ludendi cantitare tale aliquid : nec occurrebat omnino audivisse me uspiam. Repressoque impetu lacrymarum surrexi, nihil aliud interpretans, nisi divinitus mihi juberi, ut aperirem codicem et legerem quod primum caput

(*a*) Lov. *et ille sensit nescio quid. Aliquid enim*, etc.

pendant qu'on lisait l'Evangile, avait pris comme adressées à lui-même ces paroles : « Allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres : vous aurez un trésor dans le ciel, puis venez, et suivez-moi ; » (*Matth.*, XIX, 21) et que frappé de cet oracle, il s'était sur-le-champ converti à vous. Je me hâtai donc de revenir à l'endroit où Alypius était assis, et où j'avais laissé en me levant les Epîtres de l'Apôtre. Je les saisis, je les ouvris, et je lus en silence le chapitre qui s'offrit tout d'abord à mes yeux : « Ne vivez ni dans les excès du vin, ni dans ceux de la bonne chère, ni dans l'impureté et la débauche, ni dans un esprit de contention et de jalousie ; mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ne cherchez point à contenter les désirs de la chair. » (*Rom.*, XIII, 13, 14.) Je n'en voulus pas lire davantage, et il n'en était pas besoin. Car à peine avais-je achevé ce peu de mots, qu'une lumière calme et sereine se répandit dans mon cœur, et dissipa toutes les ténèbres de mes doutes.

30. Alors, après avoir marqué du doigt ou de je ne sais quel autre signe cet endroit du livre, je le fermai, et d'un visage tranquille, j'appris à Alypius tout ce qui venait de m'arriver. Quant à lui, il me découvrit aussi à son tour ce qui, à mon insu, se passait en lui. Il voulut voir ce que j'avais lu : je le lui montrai, mais il alla plus loin que moi, et s'arrêta aux paroles qui suivent et que je n'avais point remarquées. Voici ces paroles : « Soutenez celui qui est encore faible dans la foi. » (*Rom.*, XIV, 1.) Il se les appliqua et me le fit aussitôt connaître. Dès lors, fortifié par cet avertissement, sans aucun trouble, sans la plus légère hésitation, il se joignit à moi dans cette pieuse et noble résolution, si conforme d'ailleurs à ses mœurs qui, depuis longtemps, étaient sans comparaison bien plus pures que les miennes. Sans tarder, nous allons trouver ma mère, et lui tout raconter ; elle s'en réjouit, nous lui disons comment la chose avait eu lieu, elle est au comble de la joie, elle triomphe. Elle vous bénissait, « vous qui pouvez faire infiniment plus que ce que nous demandons et que tout ce que nous pensons, » (*Ephés.*, III, 20) elle vous bénissait, dis-je, de ce que vous lui aviez accordé en ma faveur bien plus qu'elle n'avait coutume de vous demander par ses gémissements et ses larmes amères. Car vous m'aviez si pleinement ramené à vous, que j'avais renoncé au mariage et à toutes les espérances du siècle, debout désormais sur cette règle de la foi où, tant d'années auparavant, vous lui aviez révélé que je serais un jour. « Vous aviez ainsi changé son deuil en une joie, » (*Ps.* XXIX) beaucoup plus féconde qu'elle n'avait osé l'espérer ; joie plus précieuse et plus pure que celle qu'elle attendait des enfants qui seraient nés de mon mariage.

invenissem. Audieram enim de Antonio, quod ex evangelica lectione, cui forte supervenerat, admonitus fuerit, tanquam sibi diceretur quod legebatur : « Vade, vende omnia quæ habes, et da pauperibus, et habebis thesaurum in cœlis; et veni sequere me : » (*Matth.*, XIX, 21) et tali oraculo confestim ad te esse conversum. Itaque concitus redii ad eum locum ubi sedebat Alypius : ibi enim posueram codicem Apostoli cum inde surrexeram. Arripui, aperui, et legi in silentio capitulum, quo primum conjecti sunt oculi mei : « Non in comessationibus et ebrietatibus, non in cubilibus et impudicitiis, non in contentione et æmulatione : sed induite Dominum Jesum Christum, et carnis providentiam ne feceritis in concupiscentiis. » (*Rom.*, XIII, 13.) Nec ultra volui legere, nec opus erat. Statim quippe cum fine hujusce sententiæ quasi luce securitatis infusa cordi meo, omnes dubitationis tenebræ diffugerunt.

30. Tum interjecto aut digito aut nescio quo alio signo, codicem clausi, et tranquillo jam vultu indicavi Alypio. At ille quid in se ageretur, quod ego nesciebam, sic indicavit : Petit videre quid legissem : ostendi; et attendit etiam ultra quam ego legeram, et ignorabam quid sequeretur. Sequebatur vero : « Infirmum autem in fide recipite. » (*Rom.*, XIV, 1.) Quod ille ad se retulit, mihique aperuit. Sed tali admonitione firmatus est, placitoque ac proposito bono et congruentissimo suis moribus, quibus a me in melius jam olim valde longeque distabat, sine ulla turbulenta cunctatione conjunctus est. Inde ad matrem ingredimur : indicamus; gaudet : narramus quemadmodum gestum sit; exsultat et triumphat; et benedicebat tibi, qui potens es ultra quam petimus aut intelligimus facere, quia tanto amplius sibi a te concessum de me videbat quam petere solebat miserabilibus flebilibusque gemitibus. Convertisti enim me ad te, ut ne uxorem quærerem, nec aliquam spem sæculi hujus, stans in ea regula fidei in qua me ante tot annos ei revelaveras. Et convertisti luctum ejus in gaudium multo uberius quam voluerat, et multo carius atque castius quam de nepotibus carnis meæ requirebat.

LIVRE NEUVIÈME

Saint Augustin raconte le projet qu'il forma de renoncer à l'enseignement de la rhétorique, et dont il différa toutefois l'exécution, jusqu'à l'époque des vacances d'automne, qui n'était pas éloignée; sa retraite dans la maison de campagne de son ami Vérécundus, son baptême, les vertus et la mort de sa mère Monique qu'il perdit dans l'année même de son baptême, c'est-à-dire dans la trente-troisième de son âge.

CHAPITRE PREMIER.

Augustin célèbre la bonté de Dieu et reconnaît sa propre misère.

1. « O Seigneur, je suis votre serviteur : votre serviteur et le fils de votre servante. Vous avez brisé mes liens, je veux vous offrir un sacrifice de louanges. » (*Ps.* CXV.) Que mon cœur et ma langue vous bénissent, et que tous mes os tressaillent et s'écrient : Seigneur, qui est semblable à vous? Qu'ils le disent; et vous, mon Dieu, répondez-moi, « et dites à mon âme : Je suis ton salut. » (*Ps.* XXXIV.) Qu'étais-je alors, et dans quel état? Qu'y avait-il qui ne fût mauvais en moi ou mes actions, ou mes paroles, ou du moins ma volonté. Mais vous, Seigneur, Dieu de bonté et de miséricorde; vous avez jeté un regard dans le gouffre de mort où j'étais plongé, et votre main a retiré du fond de mon cœur un abîme de corruption. Et tout se réduisait à ne plus vouloir ce que je voulais, et à vouloir ce que vous vouliez. Mais, durant tant d'années, où était donc mon libre arbitre, et de quelle profondeur secrète et impénétrable l'avez-vous tiré tout à coup pour me faire courber la tête sous votre joug si doux et les épaules sous votre fardeau si léger, ô Jésus, mon appui et mon rédempteur? Quelles douceurs soudaines je trouvai à renoncer aux fausses délices des vanités! J'avais craint de les perdre, ma joie était maintenant de les quitter. Car vous les chassiez loin de moi ces douceurs, vous, la véritable et souveraine douceur; vous les chassiez, et vous entriez à leur place, vous qui êtes plus doux que toute volupté, mais d'une douceur inconnue à la chair et au sang; plus brillant que toute lumière, mais aussi plus intime que tout ce qui est caché; plus élevé que toute grandeur, mais non pour ceux qui sont grands à leurs propres yeux. Déjà mon âme était libre des soins cuisants qu'excitaient en moi l'ambition, l'amour des richesses, le désir de rouler dans

LIBER NONUS

Dicit de capto a se consilio rhetoricæ professionem abjiciendi, non tamen antequam vindemialium feriarum, quod proxime instabat, tempus advenisset. Tum de suo inVerecundi amici villam secessu, de suo baptismate, ac de Monnicæ matris virtutibus atque obitu, qui baptizato ipso incidit in eumdem huncce annum, ætatis videlicet Augustini tricesimum tertium.

CAPUT PRIMUM.

Laudat Dei bonitatem agnoscens, suam miseriam.

1. O Domine ego servus tuus, ego servus tuus, et filius ancillæ tuæ. Disrupisti vincula mea, tibi sacrificabo sacrificium laudis. Laudet te cor meum et lingua mea, et omnia ossa mea dicant : Domine quis similis tibi : Dicant, et responde mihi, et dic animæ meæ, salus tua ego sum. Quis ego, et qualis ego? Quid non mali (*a*) aut facta mea : aut si non facta, dicta mea : aut si non dicta, voluntas mea fuit? Tu autem, Domine bonus et misericors, et dextera tua respiciens profunditatem mortis meæ, et a fundo cordis mei exhauriens abyssum corruptionis. Et hoc erat totum nolle quod (*b*) volebam, et velle quod volebas. Sed ubi erat tam annoso tempore, et de quo imo altoque secreto evocatum est in momento liberum arbitrium meum, quo subderem cervicem leni jugo tuo, et humeros levi sarcinæ tuæ, Christe Jesu, adjutor meus et redemptor meus? Quam suavi mihi subito factum est carere suavitatibus nugarum, et quas amittere metus fuerat, jam dimittere gaudium erat. Ejiciebas enim eas a me, vera tu et summa suavitas, ejiciebas et intrabas pro eis omni voluptate dulcior, sed non carni et sanguini : omni luce clarior, sed omni secreto interior : omni honore sublimior, sed non sublimibus in se. Jam liber erat animus meus a curis mordacibus ambiendi, et acquirendi, et volutandi atque scal-

(*a*) Sic Mss. et Arn. At Lov. *Qui non mali ego? An facta mea,* etc. In aliis etiam editis habent, *ego, sed, an,* mutatur in, *aut.* — (*b*) Editiones pleræque : *Et hoc erat totum nolle quod volebas.* Sequi maluimus cum Arn. lectionem Mss. contra Bened. At ad meliorem sensum restituimus *videbat.*

l'impureté, et d'envenimer en l'irritant la lèpre de mes débauches; déjà je commençais à ouvrir la bouche devant vous, Seigneur, mon Dieu, vous ma gloire, ma richesse et mon salut!

CHAPITRE II.

Il remet aux vacances d'automne son projet d'abandonner l'enseignement de la rhétorique.

2. Je résolus alors, en votre présence, de renoncer non pas avec éclat, mais doucement et sans bruit au trafic que faisait ma parole des artifices d'un vain langage; je ne voulais plus que des jeunes gens qui ne pensaient ni à s'instruire de votre loi, ni à s'établir dans votre paix, et n'étudiaient que la science insensée du mensonge et les luttes du barreau, vinssent acheter de moi des armes pour servir leur fureur. Or, peu de jours heureusement nous séparaient des vacances d'automne; je résolus donc de prendre patience jusque-là, et de profiter pour me retirer de cette occasion naturelle, ne voulant plus me remettre en vente, après que vous m'aviez racheté. Vous connaissiez ma résolution, mais les hommes l'ignoraient, mes amis exceptés. Nous étions convenus entre nous de ne la faire connaître à personne, quoique vous nous eussiez donné, à nous qui sortions de cette vallée de larmes, et qui chantions le cantique des degrés des flèches aiguës et des charbons ardents contre la langue perfide qui cache son opposition sous l'apparence de conseils utiles, et dont l'amitié nous dévore, comme l'on dévore un mets qu'on aime.

3. Vous aviez blessé mon cœur des traits de votre amour, et vos paroles que je portais avaient transpercé le fond de mes entrailles; puis, les exemples de vos serviteurs, que vous aviez fait passer des ténèbres à la lumière et de la mort à la vie, se pressant en foule dans mon esprit, brûlaient et consumaient en moi le fardeau de ma torpeur, qui m'entraînait vers les choses d'ici-bas; et ils m'embrasaient d'une ardeur si vive que le souffle de contradiction exhalé de ces bouches perfides enflammait mon ardeur loin de l'éteindre. Cependant, comme la sainteté de votre nom est répandue par toute la terre, mes désirs et ma résolution devaient trouver des approbateurs; il me semblait donc que c'eût été vanité de ma part de ne pas attendre l'époque prochaine des vacances et de quitter avant ce temps une profession publique qui m'exposait à la vue de tout le monde. J'eusse attiré ainsi sur ma démarche l'attention de la multitude, et on n'aurait pas manqué de dire qu'en me retirant avant l'ouverture si voisine des vacances, j'avais voulu me donner de l'importance. Or, quelle utilité pour moi d'exposer la pureté de mes intentions aux vaines pensées, à la témérité des

pendi scabiem libidinum, et garriebam tibi claritati meæ, et divitiis meis, et salutis meæ Domino Deo meo.

CAPUT II.

Deserere rhetorices professionem differt usque ad vindemiales ferias.

2. Et placuit mihi in conspectu tuo non tumultuose abripere, sed leniter subtrahere ministerium linguæ meæ (*a*) nundinis loquacitatis, ne ulterius pueri meditantes non legem tuam, non pacem tuam, sed insanias mendaces, et bella forensia, mercarentur ex ore meo arma furori suo. Et opportune jam paucissimi dies supererant ad vindemiales ferias, et statui tolerare illos ut solemniter abscederem, et redemptus a te jam non redirem venalis. Consilium ergo nostrum erat coram te, coram hominibus autem nisi nostris non erat. Et convenerat inter nos ne passim cuiquam effunderetur; quanquam tu nobis a convalle plorationis ascendentibus et cantantibus canticum graduum, dederas sagittas acutas, et carbones vastatores adversus linguam subdolam, velut consulendo contradicentem, et sicut cibum assolet amando consumentem.

3. Sagittaveras tu cor nostrum caritate tua, et gestabamus verba tua transfixa visceribus; et exempla servorum tuorum, quos de nigris lucidos, et de mortuis vivos feceras, congesta in sinum cogitationis nostræ urebant et absumebant gravem torporem, ne in ima (*b*) vergeremus, et accendebant nos valide, ut omnis ex lingua subdola contradictionis flatus inflammare nos acrius posset, non extinguere. Verumtamen quia propter nomen tuum quod sanctificasti per terras, etiam laudatores utique haberet votum et propositum nostrum, jactantiæ simile videbatur, non opperiri tam proximum feriarum tempus, sed de publica professione atque ante oculos omnium sita ante discedere, ut conversa in factum meum ora cunctorum intuentium, quam vicinum vindemialium diem prævenire voluerim, multa dicerent, quod quasi appetissem magnus videri. Et

(*a*) In Benigniano codice, *mundanis loquacitatibus*. — (*b*) Mss. duo, *ne in ima mergeremur*.

jugements des hommes, et une action méritoire à de mauvaises interprétations?

4. D'ailleurs, le travail excessif qu'exigeait cet enseignement public avait, durant l'été, affaibli ma poitrine; j'avais peine à respirer, j'éprouvais des douleurs qui faisaient craindre que le poumon même ne fût attaqué, et ma voix n'avait plus ni la même clarté, ni la même étendue. J'avais d'abord été très-affecté de cet affaiblissement, parce que je me voyais presque dans la nécessité de déposer le fardeau de ma profession, ou du moins de m'en décharger quelque temps pour essayer de rétablir ma santé. Mais dès que la pleine résolution de tout quitter pour considérer uniquement que vous êtes mon Dieu se fût levée et affermie dans mon âme, vous le savez, Seigneur, je ressentis même de la joie d'avoir à ma disposition une excuse légitime propre à calmer le mécontentement de ces hommes qui, dans l'intérêt de leurs enfants, ne m'auraient jamais permis de reprendre ma liberté. Soutenu par cette joie, j'attendais plus patiemment que le temps qui restait jusqu'aux vacances et qui était de vingt jours à peine se fût écoulé, et cependant il me fallut même de la force pour aller jusqu'au bout; car la cupidité ne m'aidait plus à porter, comme auparavant, la pesanteur de mon fardeau; peut-être même serais-je resté sous le poids si la patience ne fût venue à mon secours. Quelqu'un de vos serviteurs, qui sont aujourd'hui mes frères, dira peut-être qu'avec un cœur plein du désir de vous servir, je fis mal en remontant encore, ne fût-ce que pour une heure, dans la chaire du mensonge : je ne prétends pas me justifier. Mais, Seigneur, vous qui êtes si miséricordieux, ne m'avez-vous pas, dans l'eau sainte du baptême, remis et pardonné ce péché avec tant d'autres crimes abominables et mortels?

CHAPITRE III.

Vérécundus cède à Augustin l'usage de sa maison de campagne.

5. Vérécundus ressentait la plus cuisante amertume de ce qui faisait notre bonheur; car il voyait que les liens les plus étroits qui l'attachaient au monde allaient le priver de notre société. Sans être encore chrétien, il avait une épouse chrétienne; mais elle était elle-même le plus grand obstacle qui lui fermait l'entrée de la voie que nous commencions à suivre; et il déclarait ne vouloir être chrétien que d'une manière qui lui était impossible. Il nous offrit toutefois avec obligeance sa maison de campagne pour le temps que nous devions encore passer dans ce pays. Vous le lui rendrez, Seigneur, au jour de la résurrection des justes; déjà même il a reçu le principal de cette dette. En effet, après notre départ, lorsque déjà nous étions à Rome,

quo mihi erat istud, ut putaretur et disputaretur de animo meo, et blasphemaretur bonum nostrum?

4. Quin etiam quod ipsa æstate litterario labori nimio pulmo meus cedere cœperat, et difficulter trahere suspiria, doloribusque pectoris testari se saucium, vocemque clariorem productioremve recusare, primo perturbaverat me, quia magisterii illius sarcinam pene jam necessitate deponere cogebat, aut si curari et convalescere potuissem, certe intermittere. Sed ubi plena voluntas vacandi, et videndi quoniam tu es Dominus, oborta mihi est atque firmata, nosti Deus meus, etiam gaudere cœpi, quod hæc quoque suberat non mendax excusatio, quæ offensionem hominum temperaret, qui propter liberos suos me liberum esse nunquam volebant. Plenus igitur tali gaudio tolerabam illud intervallum temporis, donec decurreret, nescio utrum vel viginti dies erant, sed tamen fortiter tolerabantur, quia recesserat cupiditas quæ mecum solebat ferre grave negotium, et ego premendus remanseram, nisi patientia succederet. Peccasse me in hoc quisquam servorum tuorum fratrum meorum dixerit, quod jam pleno corde militia tua, passus me fuerim vel una hora sedere in cathedra mendacii. At ego non contendo. Sed tu Domine misericordissime, nonne et hoc peccatum cum cæteris horrendis et funereis in aqua sancta ignovisti et remisisti mihi?

CAPUT III.

Verecundus concedit illi rus suum.

5. Macerabatur anxietudine Verecundus de isto nostro bono, quod propter vincula sua, quibus tenacissime tenebatur, deseri se nostro consortio videbat, nondum Christianus conjuge fideli, ea ipsa tamen arctiore præ cæteris compede ab itinere quod aggressi eramus retardabatur. Nec Christianum esse alio modo se velle dicebat, quam illo quo non poterat. Benigne sane obtulit, ut quamdiu ibi essemus, in (*a*) rure ejus essemus. Retribues illi Domine in

(*a*) Mss. nullo fere excepto habent, *in re ejus essemus.*

saisi d'une maladie grave, il se fit chrétien et sortit de cette vie avec le signe de la foi. Vous avez eu pitié non de lui seul, mais de nous aussi, car la pensée qu'un ami si tendre et si dévoué ne ferait point partie de votre troupeau fidèle eût été pour notre cœur une douleur déchirante et insupportable. Grâces vous soient rendues, mon Dieu, nous sommes à vous : les secours et les consolations que vous nous prodiguez en sont la preuve. Fidèle dans vos promesses, vous rendrez à Vérécundus, en retour de son hospitalité à Cassiciacum, où nous avons goûté en vous un saint repos après les agitations du siècle, les délices et l'éternel printemps de votre paradis; car vous lui avez remis ses péchés sur la terre et l'avez établi « sur votre montagne, sur votre montagne fertile et féconde. » (*Ps.* XLVII.)

6. Vérécundus était donc alors dans l'affliction; Nébridius au contraire partageait notre joie. Bien que ce dernier qui, lui aussi, n'était pas encore chrétien, fût tombé dans les piéges de cette détestable erreur que le corps de votre Fils, qui est la vérité, n'est qu'une chair fantastique, il était cependant parvenu à s'en retirer; et, sans avoir encore reçu aucun sacrement de votre Eglise, il s'appliquait avec ardeur à la recherche de la vérité. Aussi, peu de temps après ma conversion et ma régénération par le baptême, il embrassa lui-même la foi catholique et vous servit en Afrique, au milieu des siens, avec une chasteté et une continence parfaites; il avait même rendu toute sa famille chrétienne lorsque vous l'avez dégagé des liens de la chair; et maintenant il vit dans le sein d'Abraham (1). Quel que soit le sens qu'on attache à ce qu'on appelle le sein d'Abraham, c'est là que vit mon Nébridius, mon doux ami, d'affranchi qu'il était devenu votre fils adoptif, ô mon Dieu; oui, c'est là qu'il vit. Et quel autre séjour digne d'une telle âme? Il vit au séjour sur lequel il me faisait tant de questions à moi, homme misérable qui ne savais lui répondre. Il ne prête plus aujourd'hui l'oreille aux paroles de ma bouche, il approche les lèvres de son âme de la source de votre sagesse, et sa soif ardente s'y désaltère à longs traits, heureux qu'il est d'un bonheur sans fin. Je ne saurais croire cependant qu'il s'enivre à cette source jusqu'à m'oublier quand vous-même, Seigneur, qui étanchez sa soif, vous daignez vous souvenir de moi. Voilà donc où nous en étions, consolant Vérécundus qui s'affligeait de notre conversion sans cesser de nous aimer et de pratiquer fidèlement les devoirs de son état, c'est-à-dire de la vie conjugale. Quant à Nébridius, nous attendions qu'il suivît notre exemple; il le pouvait étant si près de nous; aussi devait-

(1) Saint Augustin nous explique plus tard (*Traité de l'âme et de son Origine,* liv. IV, ch. XVI, nº 4), ce qu'il croyait que signifie le sein d'Abraham. « Par le sein d'Abraham, il faut entendre un séjour de repos éloigné et secret, où se trouve Abraham : voilà pourquoi il a été dit à Abraham, non pas qu'il s'appartenait seulement à lui-même, mais qu'il avait été établi le père d'un grand nombre de nations auxquelles, à cause de sa foi admirable, il a été proposé comme modèle. »

resurrectione justorum, quia jam ipsam sortem retribuisti ei. Quamvis enim absentibus nobis, cum Romæ jam essemus, corporali ægritudine correptus, et in ea Christianus et fidelis factus, ex hac vita emigravit : ita misertus es non solum ejus, sed etiam nostri, ne cogitantes egregiam erga nos amici humanitatem, nec eum in grege tuo numerantes, dolore intolerabili cruciaremur. Gratias tibi Deus noster, tui sumus, indicant hortationes et consolationes tuæ, fidelis promissor, reddes Verecundo pro rure illo ejus Cassiciaco, ubi ab æstu sæculi requievimus in te, amœnitatem sempiterne virentis paradisi tui, quoniam dimisisti ei peccata super terram, in monte incaseato, monte tuo, monte uberi.

6. Angebatur ergo tunc ipse, Nebridius autem collætabatur. Quamvis enim et ipse nondum Christianus in illam foveam perniciosissimi erroris inciderat, ut Veritatis Filii tui carnem phantasma crederet, tamen inde emergens sic sibi erat, nundum ullis Ecclesiæ tuæ sacramentis imbutus, sed inquisitor ardentissimus veritatis. Quem non multo post conversionem nostram et regenerationem per baptismum tuum, ipsum etiam fidelem catholicum castitate perfecta atque continentia tibi servientem in Africa apud suos, cum tota domus ejus per eum Christiana facta esset, carne solvisti, et nunc ille vivit in sinu Abraham. Quidquid illud est quod illo significatur sinu, ibi Nebridius meus vivit, dulcis amicus meus, tuus autem domine adoptivus ex liberto filius, ibi vivit. Nam quis alius tali animæ locus? Ibi vivit, unde me multa interrogabat homuncionem inexpertum. Jam non ponit aurem ad os meum, sed spiritale os ad fontem tuum, et bibit quantum potest sapientiam pro aviditate sua sine fine felix. Nec sic eum arbitror inebriari ex ea, ut obliviscatur mei, cum tu Domine (*a*) quem potat ille, nostri sis memor. Sic ergo eramus Verecundum consolantes tristem, salva amicitia, de tali (*b*) conversione nostra, et

(*a*) In duobus Mss. *a quo potatur.* — (*b*) Lov. cum antiquioribus editis, *de tali conversatione nostra.*

il bientôt s'y décider. Enfin les jours qui nous séparaient des vacances s'écoulèrent. Qu'ils nous avaient paru longs et nombreux dans notre impatience de ces heures de loisir où il nous serait permis de chanter du fond de nos entrailles : « Mon cœur vous a dit : J'ai cherché votre visage, Seigneur, et je le chercherai toujours! » (*Ps.* XXVI.)

CHAPITRE IV.

Livres qu'il composa à Cassiciacum. — Lettres à Nébridius. — Des psaumes. — Il éprouve une violente douleur de dents.

7. Enfin arriva le jour où je devais être de fait libre de cet enseignement de la rhétorique auquel j'avais déjà renoncé dans le fond de mon cœur. Mon vœu fut réalisé, vous aviez affranchi ma langue de l'esclavage dont vous aviez déjà délivré mon cœur. Aussi, dans ma joie je vous bénissais en partant pour la campagne avec tous les miens. Quel usage j'y fis de mes études littéraires qui désormais vous étaient consacrées, mais qui respiraient encore dans cette halte (1) l'orgueil de l'école, on peut le voir d'abord par les ouvrages qui renferment soit mes discussions avec mes amis, soit les entretiens que j'eus avec moi-même en votre présence, et ensuite par les lettres que j'écrivis à Nébridius absent. Mais le temps me suffirait-il à rappeler tous les bienfaits extraordinaires dont je fus alors comblé, d'autant plus que j'ai hâte d'arriver à des grâces plus importantes? En effet, il me revient à la pensée, et il m'est bien doux de vous le confesser, Seigneur, par quels secrets aiguillons vous avez achevé de me dompter, comment vous m'avez aplani en abaissant les montagnes et les collines de mes pensées, comment vous avez redressé les voies tortueuses et adouci les âpres sentiers que je suivais; comment enfin vous avez soumis Alypius lui-même, le frère de mon cœur, au nom de votre Fils unique, Jésus-Christ Notre-Seigneur et notre Sauveur, dont naguère encore il ne pouvait souffrir le nom dans nos écrits. Il aimait mieux y respirer l'odeur des cèdres de l'école, que le Seigneur a déjà brisés, que celle de ces plantes salutaires de l'Eglise, remède souverain contre le venin des serpents.

8. Quels accents mon cœur faisait monter vers vous, mon Dieu, à la lecture de ces psaumes de David, cantiques pleins de foi, hymnes de piété qui bannissent tout esprit d'orgueil? Novice encore dans votre amour pur et sans mélange, je goûtais les loisirs de ma retraite avec

(1) Saint Augustin fait ici allusion à ce qui arrive aux fuyards, qui lorsqu'ils commencent à s'arrêter, sont quelque temps sans pouvoir reprendre haleine. Les livres dont il parle ici sont ceux dont il est question dans ses *Rétractations*, liv. VI, ch. I, II, III, IV.

exhortantes ad fidem gradus sui, vitæ scilicet conjugalis : Nebridium autem opperientes quando sequeretur, quod de tam proximo poterat, et erat jam jamque facturus : cum ecce evoluti sunt dies illi tandem, nam longi et multi videbantur præ amore libertatis otiosæ, ad cantandum de medullis omnibus : Tibi dixit cor meum, quæsivi vultum tuum, vultum tuum Domine requiram.

CAPUT IV.

Libri apud Cassiciacum scripti, Epistolæ ad Nebridium. De psalmis ac dolore dentium.

7. Et venit dies in quo etiam actu solverer a professione rhetorica, unde jam cogitatu solutus eram. Et factum est, et eruisti linguam meam, unde jam erueras cor meum, et benedicebam tibi gaudens, profectus in villam cum meis omnibus. Ibi quid egerim in litteris, jam quidem servientibus tibi, sed adhuc in (*a*) superbiæ scholam tanquam in pausatione anhelantibus, testantur libri disputati cum præsentibus, et cum ipso me solo coram te : quæ autem cum absente Nebridio, testantur epistolæ. Et quando mihi sufficiat tempus commemorandi omnia magna erga nos beneficia tua in illo tempore, præsertim ad alia majora properanti? Revocat enim me recordatio mea, et dulce mihi fit, Domine, confiteri tibi quibus internis me stimulis perdomueris, et quemadmodum me complanaveris humiliatis montibus et collibus cogitationum mearum, et tortuosa mea direxeris, et aspera lenieris; quoque modo ipsum etiam Alypium fratrem cordis mei subegeris nomini unigeniti tui Domini et Salvatoris nostri Jesu Christi, quod primo dedignabatur inseri litteris nostris. Magis enim eas volebat redolere gymnasiorum cedros, quas jam contrivit Dominus, quam salubres herbas ecclesiasticas adversas serpentibus.

8. Quas tibi, Deus meus, voces dedi cum legerem psalmos David, cantica fidelia, et sonos pietatis excludentes turgidum spiritum, rudis in germano amore tuo, catechumenus in villa cum catechumeno Alypio feriatus, matre adhærente nobis muliebri habitu, virili fide, anili securitate, materna caritate,

(*a*) Som. *Sed adhuc in superbiæ scholam tanquam in pausationem anhelantibus*. Arn. et Mss. nostram præferunt lectionem.

Alypius, catéchumène comme moi, et avec ma mère qui ne pouvait se séparer de nous, ma mère qui, dans un corps de femme, avait une foi mâle et inébranlable, la sérénité de la vieillesse, l'amour maternel le plus tendre, une piété toute chrétienne. Quels accents de reconnaissance m'inspirait la lecture de ces psaumes! Quelles saintes ardeurs ils allumaient pour vous dans mon âme! Quel brûlant désir de les chanter, s'il était possible, à toute la terre pour abattre et confondre l'orgueil du genre humain! Mais ne les chante-t-on point par toute la terre, et quelqu'un peut-il se dérober à votre chaleur? Aussi, de quelle violente et douloureuse indignation n'étais-je pas animé contre les Manichéens! Et je ressentais pour eux en même temps une véritable commisération en voyant qu'ils ignoraient ces mystères et ces divins remèdes et qu'ils tournaient leur fureur insensée contre l'antidote qui aurait pu les guérir! J'aurais voulu qu'ils fussent là quelque part auprès de moi, et que, sans qu'on m'eût averti de leur présence, ils eussent vu mon visage et entendu le son de ma voix quand au sein de ma retraite je lisais le psaume quatrième; j'aurais voulu qu'ils eussent été témoin des mouvements que ce psaume excitait en moi : « Lorsque je vous invoquais, vous m'avez exaucé, Dieu de ma justice; au jour de la tribulation, vous avez élargi la voie devant moi. Ayez pitié de moi, Seigneur, et exaucez ma prière. » Oui, j'aurais voulu qu'ils m'entendissent, mais à mon insu; car autrement peut-être auraient-ils pensé que c'était pour eux que je disais les choses dont j'entrecoupais chaque verset du psaume. Et dans le fait, si je me fusse aperçu qu'ils me voyaient et m'entendaient, je ne les aurais point dites, ou je les aurais dites sur un autre ton; d'ailleurs, si je les avaient prononcées, elles n'auraient pas produit sur eux la même impression que lorsqu'elles sortaient pour moi devant vous seul des libres et tendres effusions de mon cœur.

9. Je frémissais de crainte, mais en même temps je tressaillais d'espérance et d'allégresse en votre miséricorde, ô mon Père. Toutes ces impressions se trahissaient dans mes yeux et dans ma voix quand votre Esprit souverainement bon s'adresse à nous pour nous dire : « Enfants des hommes, jusques à quand votre cœur sera-t-il appesanti? Pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge? » Car, moi aussi, j'avais aimé la vanité et cherché le mensonge. Et vous, Seigneur, vous aviez déjà glorifié votre saint en le ressuscitant d'entre les morts et le plaçant à votre droite (*Marc*, XVI, 19), d'où il devait envoyer, selon sa promesse, l'Esprit de vérité (*Jean*, XIV, 16, 17); déjà même il l'avait envoyé (*Act.*, II, 1, 4), mais je ne le savais pas. Il l'avait envoyé parce qu'il avait été glorifié en ressuscitant d'entre les morts et en montant au ciel. Car jusque-là, comme Jésus n'était pas encore entré dans sa gloire, l'Esprit n'avait point encore été donné. (*Jean*, VII, 39.) Le prophète s'écriait donc : « Jusques à quand

Christiana pietate? Quas tibi voces dabam in psalmis illis, et quomodo in te inflammabar ex eis, et accendebar eos recitare si possem toto orbe terrarum, adversus typhum generis humani? Et tamen toto orbe cantantur, et non est qui se abscondat a calore tuo. Quam vehementi et acri dolore indignabar Manichæis; et miserabar eos rursus, quod illa sacramenta, illa medicamenta nescirent : et insani essent adversus antidotum quo sani esse potuissent. Vellem ut alicubi juxta essent tunc et me nesciente quod ibi essent intuerentur faciem meam, et audirent voces meas, quando legi quartum psalmum, in illo tunc otio, quid de me fecerit ille psalmus. « Cum invocarem exaudivit me Deus justitiæ meæ, in tribulatione dilatasti mihi : miserere mei Domine, et exaudi orationem meam. » Audirent, ignorante me utrum audirent, ne me propter se illa dicere putarent, quæ inter hæc verba dixerim. Quia et revera nec ea dicerem, nec sic ea dicerem, si me ab eis audiri viderique sentirem : nec si dicerem sic acciperent quomodo mecum et mihi coram te de familiari affectu animi mei.

9. Inhorrui timendo, ibidemque inferbui sperando et exsultando in tua misericordia Pater. Et hæc omnia exibant per oculos meos et vocem meam, cum conversus ad nos spiritus tuus bonus ait nobis : « Filii hominum quousque graves corde? Ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium? » Dilexeram enim vanitatem, et quæsieram mendacium. Et tu, Domine, jam magnificaveras sanctum tuum, suscitans eum a mortuis, et collocans ad dexteram tuam, unde mitteret ex alto promissionem suam Paracletum Spiritum veritatis : et miserat eum jam, sed ego nesciebam. Miserat eum, quia jam magnificatus erat, resurgens a mortuis, et ascendens in cœlum. Ante autem spiritus nondum erat datus, quia Jesus nondum erat clarificatus. Et clamat Propheta : « Quousque graves corde. Ut quid diligitis vanita-

votre cœur sera-t-il appesanti? Pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge? Sachez que le Seigneur a couvert son saint de gloire. » Il s'écrie : « Jusques à quand? » Il s'écrie : « Sachez; » et moi j'ai si longtemps, sans le savoir, aimé la vanité et recherché le mensonge! Aussi j'écoutais ces paroles et je frissonnais de terreur, parce que je me souvenais d'avoir ressemblé à ceux à qui le Roi-prophète les adresse. Dans ces fantômes (1) que j'avais pris pour la vérité, qu'y avait-il autre chose que vanité et mensonge? Aussi dans la douleur de mes souvenirs, je ne cessais de pousser des cris douloureux et perçants. Plût à Dieu qu'ils eussent été entendus de ceux qui, maintenant encore, aiment la vanité et recherchent le mensonge! Peut-être en auraient-ils été touchés, peut-être auraient-ils rejeté le poison qui les dévore; vous les auriez exaucés alors qu'ils auraient crié vers vous, parce que c'est d'une mort réelle et véritable qu'est mort pour nous celui qui, près de vous, intercède en notre faveur.

10. Je lisais : « Mettez-vous en colère, mais ne péchez pas. » Quelle vive impression, ô mon Dieu, ces paroles faisaient sur moi, qui déjà avais appris à me mettre en colère contre mes iniquités passées pour ne plus pécher à l'avenir! Et cette colère était juste; car ce n'était pas une autre nature, une nature sortie de la race de ténèbres qui péchait en moi, comme le disent ceux qui, ne voulant point se mettre en colère contre eux-mêmes, amassent sur leur tête des trésors de vengeance pour le jour de la colère et de la manifestation de vos justes jugements. Déjà les biens que j'aimais n'étaient plus les biens extérieurs; et les yeux de mon corps ne les cherchaient plus dans ce soleil qui nous éclaire. Car ceux qui cherchent leur joie dans les choses extérieures se dissipent et se perdent; ils se jettent sur les biens visibles et périssables, mais leur esprit affamé ne peut en lécher pour ainsi dire que les images. Heureux si, lassés de la faim qui les consume, ils pouvaient s'écrier : « Qui nous montrera les biens réels? » S'ils pouvaient nous écouter lorsque nous leur répondrions : « Seigneur, l'éclat de votre visage est gravé sur nous. Nous ne sommes pas la lumière qui éclaire tout homme; » (*Jean*, I, 9) mais c'est vous qui nous éclairez « pour devenir lumière en vous de ténèbres que nous étions. » (*Ephés.*, V, 8.) Oh! s'ils pouvaient voir cette lumière intérieure et éternelle! Je l'avais goûtée, moi, et je frémissais de l'impossibilité où j'étais de la leur montrer s'ils venaient à moi avec un cœur séparé de vous et tout entier dans leurs yeux en me disant : « Qui nous fera connaître les vrais biens? » Car c'est là, c'est dans cette retraite cachée où je m'étais irrité contre moi-

(1) Dans cet ouvrage, livre III, ch. VI, saint Augustin appelle images la représentation des corps qui existent réellement, et fantômes, les images des corps qui n'existent pas, et qu'il prenait pour la vérité lorsqu'il était encore attaché aux erreurs des Manichéens.

tem, et quæritis mendacium? et scitote quoniam Dominus magnificavit sanctum suum. » Clamat : « quousque; » clamat : « scitote. » Et ego tamdiu nesciens vanitatem dilexi, et mendacium quæsivi; et ideo audivi et contremui, quoniam talibus dicitur qualem me fuisse reminiscebar. In (*a*) phantasmatibus enim quæ pro veritate tenueram vanitas erat et mendacium. Et insonui multa graviter et fortiter in dolore recordationis meæ. Quæ utinam audissent qui ad huc usque diligunt vanitatem, et quærunt mendacium. Forte conturbarentur, et evomuissent illud; et exaudires eos cum clamarent ad te : quoniam vera morte carnis mortuus est pro nobis, qui te interpellat pro nobis.

10. Legebam : « Irascimini, et nolite peccare. » Et quomodo movebar, Deus meus, qui jam didiceram irasci mihi de præteritis, ut de cætero non peccarem? Et merito irasci, quia non alia natura gentis tenebrarum de me peccabat, sicut dicunt qui sibi non irascuntur, et thesaurizant sibi iram in die iræ et revelationis justi judicii tui. Nec jam bona mea foris erant, nec oculis carneis in isto sole quærebantur. Volentes enim gaudere forinsecus facile evanescunt; et effunduntur in ea quæ videntur et temporalia sunt; et imagines eorum famelica cogitatione lambunt. Et o si fatigentur inedia, et dicant : « Quis ostendet nobis bona? » Et dicamus, et audiant : « Signatum est in nobis lumen vultus tui, Domine. » Non enim lumen nos sumus quod illuminat omnem hominem; sed illuminamur a te, ut qui fuimus aliquando tenebræ, simus lux in te. O si viderent internum (*b*) æternum, quod ego quia gustaveram, frendebam, quoniam non eis poteram ostendere, si afferent ad me cor in oculis suis foris a te, et dicerent : « Quis ostendet nobis bona? » Ibi enim (*c*) ubi mihi iratus eram intus in cubili, ubi compunctus eram, ubi sacrifica-

(*a*) Bad. cum duobus Mss. *phantasiis*, mendose. — (*b*) In editis, *o si viderent internum lumen æternum*, In Corbeiensi codice, *o si viderent in te internum lumen æternum*. Visum est sequi alios optimæ notæ Mss. qui cæteris omissis verbis præferunt : *O si viderent internum æternum*. — (*c*) Lov. Som. *Ibi enim, ibi mihi*. Mss. vero cum Bad. Am. Er. Blas. Arn. *Ibi enim, ubi mihi*.

même, où, touché de componction, je vous avais sacrifié sans pitié le vieil homme, où, soutenu par mon espérance en vous, j'avais médité le renouvellement de ma vie, c'est là, dis-je, que vous m'aviez fait goûter les prémices de votre douceur et répandu votre joie dans mon cœur. De là ces exclamations d'amour à la lecture de ces paroles dont je ressentais la vérité dans mon cœur. Je ne voulais plus dès lors de la multiplicité des biens de la terre; je ne voulais plus dévorer le temps et être dévoré par lui puisque dans votre éternelle simplicité je trouvais un froment, un vin et une huile bien différents de ceux d'ici-bas.

11. Je m'écriais encore du fond du cœur, à la lecture du verset suivant : « Oh! dans la paix! oh! dans lui-même! » Oh! quelle parole : « En lui, je prendrai mon repos et mon sommeil! » Eh! qui nous résistera, lorsque s'accomplira ce qui est écrit : « La mort a été absorbée dans la victoire? » (I *Cor.*, XV, 54.) Oui, vous êtes cet être par excellence qui ne changez pas : en vous se trouve le repos et l'oubli de toutes les fatigues, parce que nul autre n'est avec vous, et qu'il ne sert à rien d'acquérir tous ces biens qui ne sont pas vous : « Mais vous, Seigneur, vous avez singulièrement affermi mon espérance. » Je lisais donc ces paroles et j'en étais embrasé, et je ne savais quoi faire pour sauver ces malheureux frappés de surdité et de mort parmi lesquels j'avais été aussi un ennemi acharné, un aveugle et furieux détracteur de ces Ecritures, qui distillent un miel céleste et brillent de l'éclat de votre lumière; aussi je séchais d'indignation contre les ennemis de cette Ecriture, quand je me rappelais le temps si malheureusement employé de ma vie passée.

12. Mais je n'ai pas oublié, et je ne puis passer sous silence la sévérité de votre châtiment, et le secours si prompt que je trouvai dans votre miséricorde. Vous m'aviez frappé d'un violent mal de dents, et comme il s'était aggravé au point que je ne pouvais plus parler, il me vint à l'esprit d'inviter tous mes amis qui étaient présents à vous prier pour moi, ô mon Dieu, auteur de la santé du corps comme de celle de l'âme. J'écrivis sur des tablettes ce que je désirais d'eux, et je les leur donnai à lire. Nous n'eûmes pas plutôt mis les genoux à terre pour vous prier humblement, que ma douleur disparut; mais quelle douleur! et comment disparut-elle si rapidement? J'en fus épouvanté, je l'avoue, Seigneur mon Dieu; car je n'avais rien éprouvé de semblable. Je fus dès lors profondément pénétré de la puissance de vos moindres volontés, et dans le transport de ma foi et de ma reconnaissance, je bénis votre saint nom. Cependant cette foi ne m'ôtait pas l'inquiétude sur mes fautes passées; car votre baptême ne me les avait pas encore remises.

veram mactans vetustatem meam, et inchoata meditatione renovationis meæ sperans in te, ibi mihi dulcescere cœperas et dederas lætitiam in corde meo. Et exclamabam legens hæc foris, et agnoscens intus; nec volebam multiplicari terrenis bonis, devorans tempora, et devoratus (*a*) temporibus, cum haberem in æterna simplicitate aliud frumentum et vinum et oleum.

11. Et clamabam in consequenti versu clamore alto cordis mei : « O in pace! o in idipsum! » o quid dixit : « Obdormiam et somnum capiam! » Quoniam quis resistet nobis cum fiet sermo qui scriptus est : Absorpta est mors in victoriam? Et tu es idipsum valde qui non mutaris; et in te requies obliviscens laborum omnium, quoniam nullus alius tecum nec ad alia multa adipiscenda quæ non sunt quod tu; sed « tu Domine, singulariter in spe constituisti me. » Legebam et ardebam; nec inveniebam quid facerem surdis mortuis, ex quibus fueram pestis latrator amarus et cæcus adversus litteras de melle cœli melleas, et de lumine tuo luminosas : et super inimicis (*b*) Scripturæ hujus tabescebam, quando recordabar omnia dierum illorum feriatorum.

12. Sed nec oblitus sum nec silebo flagelli tui asperitatem, et misericordiæ tuæ mirabilem celeritatem. Dolore dentium tunc excruciabas me; et cum intantum ingravesceret ut non valerem loqui, ascendit in cor meum admonere omnes meos qui aderant, ut deprecarentur te pro me, Deum salutis omnimodæ. Et scripsi hoc in cera, et dedi ut eis legeretur. Mox ut genua supplici affectu fiximus, fugit dolor ille. Sed quis dolor, aut quomodo fugit? Expavi, fateor, Domine meus, Deus meus, nihil enim tale ab ineunte ætate expertus fueram. Et insinuati sunt mihi in profundo nutus tui : et gaudens in fide laudavi nomen tuum. Et ea fides me securum esse non sinebat de præteritis peccatis meis, quæ mihi per baptismum tuum remissa nondum erant.

(*a*) Ita Mss. quo loco editi habent, *temporalibus*. — (*b*) Am. Er. et Lov. *et super inimicis scripturis Scripturæ hujus*. At Mss. Bad. et Arn. carent voce : *Scripturis*.

CHAPITRE V.

Il consulte Ambroise sur les lectures qu'il doit faire.

13. La fin des vacances étant arrivée, je fis savoir aux habitants de Milan, qu'ils eussent à se pourvoir, pour leurs enfants, d'un autre marchand de paroles, parce que j'avais résolu de me consacrer à votre service, et qu'en outre, ma poitrine malade et une grande difficulté de respirer ne me permettaient plus d'exercer cette profession. Puis, j'appris par lettre à votre serviteur, le saint évêque Ambroise, mes égarements passés et mes intentions présentes, le priant de m'indiquer ce que je devais lire de préférence dans vos saintes Ecritures, pour me préparer à recevoir plus dignement la grâce insigne à laquelle j'aspirais. Il me recommanda la lecture du prophète Isaïe, sans doute, parce que de tous les prophètes, c'est celui qui a prédit le plus clairement l'Evangile et la vocation des Gentils. Mais reconnaissant dès la première lecture que je ne pouvais en pénétrer le sens, et pensant qu'il était partout aussi obscur, je l'abandonnai, en me réservant d'y revenir, lorsque je serais plus familiarisé avec le langage des divines Ecritures.

CHAPITRE VI.

Il reçoit le baptême à Milan avec Alypius et Adéodat.

14. Quand le temps fut venu où je devais inscrire mon nom parmi ceux qui demandaient le baptême, nous quittâmes la campagne pour revenir à Milan. Alypius voulut aussi renaître en vous en même temps que moi : il avait déjà revêtu cette humilité qui rend digne de vos sacrements; il avait courageusement dompté son corps, jusqu'à marcher pieds-nus, fait encore inouï, sur le sol glacé du Milanais. Nous nous associâmes aussi l'enfant Adéodat, dont la naissance était le fruit de mon péché, nature que vous aviez douée d'excellentes qualités. Il avait à peine quinze ans, et il surpassait par son esprit bien des hommes parvenus à la maturité de l'âge et de la science. Je publie vos bienfaits, Seigneur mon Dieu, créateur de toutes choses, dont la toute-puissance fait disparaître nos difformités. Car il n'y avait rien de moi dans cet enfant que mon péché. Si je l'élevais dans les principes de votre loi, c'était vous seul qui me l'aviez inspiré; ce sont donc vos bienfaits que je publie. Un de mes ouvrages a pour titre : *Du maître ;* cet enfant y est mon interlocuteur. Vous savez que toutes les pensées que je lui prête sont véritablement de lui, quoiqu'il ne fût que dans sa

CAPUT V.

Ambrosium consulit quid legendum.

13. Renuntiavi peractis vindemialibus, ut scholasticis suis Mediolanenses venditorem verborum alium providerent, quod et tibi ego servire delegissem, et illi professioni præ difficultate spirandi ac dolore pectoris non sufficerem. Et insinuavi per litteras antistiti tuo, viro sancto Ambrosio pristinos errores meos, et præsens votum meum, ut moneret quid potissimum mihi de libris tuis legendum esset, quo percipiendæ tantæ gratiæ paratior aptiorque fierem. At ille jussit Isaiam prophetam, credo quod præ cæteris Evangelii vocationisque gentium sit prænuntiator apertior. Verumtamen ego primam hujus lectionem non intelligens, totumque talem arbitrans, distuli repetendum exercitatior in Dominico eloquio.

CAPUT VI.

Mediolani baptizatur cum Alypio et Adeodato.

14. Inde ubi tempus advenit, quo me nomen dare oporteret, relicto rure, Mediolanum remeavimus. Placuit et Alypio renasci in te mecum, jam induto humilitate sacramentis tuis congrua, et fortissimo domitori corporis, usque ad Italicum solum glaciale nudo pede obterendum insolito ausu. Adjunximus etiam nobis puerum Adeodatum ex me natum carnaliter de peccato meo. Tu bene feceras eum. Annorum erat ferme quindecim, et ingenio præveniebat multos graves et doctos viros. Munera tua tibi confiteor, Domine Deus meus, creator omnium, et multum potens (*a*) reformare nostra deformia; nam ego in illo puero præter delictum nihil habebam. Quod enim enutriebatur a nobis in disciplina tua, tu inspiraveras nobis, nullus alius, munera tua tibi confiteor. Est liber noster qui inscribitur de Magistro, ipse ibi mecum loquitur. Tu scis illius esse sensa omnia

(*a*) In Mss. pluribus et potioribus, *multum potens formare*, et paulo post, *præter delictum non habebam.*

seizième année, j'ai même vu de cet enfant des choses plus admirables encore. Aussi, ce génie m'effrayait ; et quel autre que vous peut opérer de pareils prodiges ? Vous l'avez bientôt retiré de ce monde ; et c'est d'un esprit plus tranquille que je pense à lui, car mon souvenir n'est mêlé d'aucune crainte, ni pour son enfance, ni pour sa première jeunesse, ni pour un âge plus avancé s'il y fût parvenu. Nous nous l'associâmes comme un frère dans votre grâce, pour continuer à l'élever dans votre loi. Nous reçûmes donc le baptême, et soudain se dissipèrent tous les remords inquiets de notre vie passée. Aussi, je ne me rassasiais pas en ces premiers jours de considérer avec une douceur ineffable la profondeur de vos desseins pour le salut du genre humain. Que de larmes j'ai versées en entendant vos hymnes et vos cantiques ! Quelle vive émotion à ces suaves accents de votre Eglise ! Pendant que ces accords se répandaient dans mon oreille, votre vérité se distillait dans mon cœur ; de pieux élans s'en échappaient avec ardeur, mes larmes coulaient en abondance, et c'était le plus grand charme de ma vie.

CHAPITRE VII.

Introduction du chant ecclésiastique dans l'église de Milan. — Découverte des corps des SS. Gervais et Protais.

15. Cette pratique si consolante et si sainte, que les fidèles embrassèrent avec un zèle extrême, unissant leurs cœurs et leurs voix, n'était pas fort ancienne dans l'Eglise de Milan, elle ne comptait guère plus d'un an. Justine, mère du jeune empereur Valentinien, avait persécuté votre saint pontife Ambroise, dans l'intérêt de l'hérésie arienne qui l'avait séduite. Le peuple, animé d'une pieuse ardeur, passait les nuits à l'église, prêt à mourir avec son évêque, votre serviteur. Ma mère, votre servante, prenant la plus large part aux veilles et à l'inquiétude générale, ne vivait que de prières ; et moi-même, bien froid à la chaleur de votre esprit, je ne laissais pas de partager le trouble, la consternation où toute la ville était plongée. Ce fut alors qu'on établit le chant des hymnes et des cantiques, suivant l'usage des Eglises d'Orient, pour empêcher le peuple de se laisser abattre par la douleur et l'ennui ; et depuis, cet usage s'est maintenu jusqu'à nos jours : maintenant même, un grand nombre, pour ne pas dire presque toutes les parties de votre bercail, répandues dans l'univers, l'ont adopté.

16. C'est alors que vous révélâtes en songe à votre évêque le lieu où reposaient les corps des martyrs Gervais et Protais, que vous aviez conservés tant d'années à l'abri de la corruption, dans le trésor de vos secrets, vous réservant de les en tirer au temps convenable pour réprimer

quæ inseruntur ibi ex persona collocutoris mei, cum esset in annis sedecim. Multa ejus alia mirabiliora expertus sum. Horrori mihi erat illud ingenium, et quis præter te talium miraculorum opifex? Cito de terra abstulisti vitam ejus, et securior eum recordor, non timens quidquam pueritiæ, nec adolescentiæ, nec omnino homini illi. Sociavimus eum coævum nobis in gratia tua, educandum in disciplina tua, et baptizati sumus, et fugit a nobis sollicitudo vitæ præteritæ. Nec satiabar illis diebus dulcedine mirabili, considerare altitudinem consilii tui super salutem generis humani. Quantum flevi in hymnis et canticis tuis, suave sonantis Ecclesiæ tuæ vocibus commotus acriter. Voces illæ influebant auribus meis, et eliquabatur veritas in cor meum, et (*a*) exæstuabat inde affectus pietatis, et currebant lacrymæ, et bene mihi erat cum eis.

CAPUT VII.

Ecclesiastici cantus institutio Mediolani. Inventio corporum SS. Protasii et Gervasii.

15. Non longe cœperat Mediolanensis Ecclesia genus hoc consolationis et exhortationis celebrare, magno studio fratrum concinentium vocibus et cordibus. Nimirum annus erat, aut non multo amplius, cum Justina Valentiniani regis pueri mater, hominem tuum Ambrosium persequeretur hæresis suæ causa, qua fuerat seducta ab Arianis. Excubabat pia plebs in ecclesia, mori parata cum episcopo suo, servo tuo. Ibi mater mea, ancilla tua, solicitudinis et vigiliarum primas tenens, orationibus vivebat. Nos adhuc frigidi a calore spiritus tui, excitabamur tamen civitate attonita atque turbata. Tunc hymni et psalmi ut canerentur secundum morem Orientalium partium, ne populus mœroris tædio contabesceret, institutum est; et ex illo in hodiernum retentum, multis jam ac pene omnibus gregibus tuis, et per cætera orbis imitantibus.

16. Tunc memorato antistiti tuo per visum aperuisti, quo loco laterent Martyrum corpora Protasii et Gervasii, quæ per tot annos incorrupta in thesauro secreti tui recondideras, unde opportune promeres ad coercendam rabiem femineam, sed regiam. Cum enim propalata et effossa digno cum honore transferrentur

(*a*) Lov. *et ex ea æstuabas affectus*, etc.

les fureurs d'une simple femme, mais d'une femme assise sur le trône. En effet, ces corps ayant été découverts et exhumés, on les transféra avec les honneurs qui leur étaient dus dans la basilique ambroisienne. Alors, les possédés furent délivrés des esprits immondes qui confessèrent par là votre puissance. Ce ne fut pas tout. Un homme, aveugle depuis plusieurs années, et bien connu de toute la ville, ayant demandé et appris la cause de ces démonstrations de joie populaire, se lève précipitamment, et prie son guide de le conduire près des corps des martyrs. Arrivé là, il obtint la permission de toucher avec un linge le cercueil où reposaient vos saints, dont la mort avait été si précieuse à vos yeux. (*Ps.* CXV, 72.) A peine l'eut-il fait et eut-il approché ce linge de ses yeux, qu'à l'instant même ils se rouvrent à la lumière. Le bruit s'en répand immédiatement, vos louanges éclatent, retentissent de toutes parts; et si ce miracle ne rendit point la foi au cœur de votre ennemie, il modéra du moins sa fureur, et fit cesser la persécution. Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu! D'où avez-vous rappelé mes souvenirs, pour me faire publier, à votre gloire, ces merveilles que j'avais oublié de célébrer en leur lieu? Et cependant alors, lorsque vos parfums exhalaient ainsi leurs suaves odeurs, je ne courais point après vous. (*Cant.*, I, 3.) Aussi, c'est ce qui redoublait mes larmes au milieu des chants de vos hymnes sacrées. Moi qui si longtemps avais soupiré après vous, je respirais enfin, autant du moins que votre souffle peut pénétrer dans notre maison de chaume et de boue.

CHAPITRE VIII.

Conversion d'Evode. — Mort de sainte Monique. — Sa naissance et son éducation.

17. O vous qui réunissez dans une même demeure les cœurs qu'unissent les mêmes affections, vous nous avez encore associé un jeune homme de notre ville nommé Evode. Il avait été agent des affaires de l'empereur; mais s'étant converti avant nous et ayant reçu le baptême, il avait quitté le service des princes de la terre pour se consacrer au vôtre. Nous vivions ensemble et nous avions résolu de demeurer saintement unis pour le bien. Nous cherchions le lieu le plus favorable pour vous servir, et nous retournions ensemble en Afrique. Mais lorsque nous fûmes arrivés aux bouches du Tibre, ma mère mourut. Je passe beaucoup de choses parce que j'ai hâte d'arriver. Recevez, mon Dieu, l'expression de mes louanges et des vives actions de grâces que je vous rends pour tant de bienfaits dans le silence de mon cœur, et qui sont innombrables. Toutefois je ne tairai point tous les sentiments dont mon âme est pleine pour cette femme, votre servante, qui m'a enfanté,

ad Ambrosianam basilicam, non solum quos immundi vexabant spiritus, confessis eisdem dæmonibus sanabantur, verum etiam quidam plures annos cæcus civis civitatique notissimus, cum populi tumultuantis lætitiæ causam quæsisset atque audisset, exsilivit, eoque se ut duceret, suum ducem rogavit. Quo perductus, impetravit admitti, ut sudario tangeret feretrum pretiosæ in conspectu tuo mortis sanctorum tuorum. Quod ubi fecit, atque admovit oculis, confestim aperti sunt. Inde fama discurrens, inde laude tuæ ferventes lucentes, inde illius (Justinæ) inimicæ animus etsi ad credendi sanitatem non applicatus, a persequendi tamen furore compressus est. Gratias tibi Deus meus. Unde et quo duxisti recordationem meam, ut hæc etiam confiterer tibi quæ magna oblitus præterieram? Et tamen tunc cum ita fragraret odor unguentorum tuorum, non currebamus post te, et ideo plus flebam inter cantica hymnorum tuorum, olim suspirans tibi, et (*a*) tandem respirans, quantum patet aura in domo fœnea.

CAPUT VIII.

Evodii conversio. Matris obitus, ejusque a teneris educatio.

17. Qui habitare facis unanimes in domo, consociasti nobis et Evodium juvenem ex nostro municipio. Qui cum agens in rebus militaret, prior nobis ad te conversus est et baptizatus, et relicta militia sæculari, accinctus in tua. Simul eramus, simul (*b*) habitaturi placito sancto. Quærebamus quisnam locus nos utilius haberet servientes tibi; pariter remeabamus in Africam. Et cum apud ostia Tiberina essemus, mater defuncta est. Multa prætereo, quia multum festino. Accipe confessiones meas et gratiarum actiones Deus meus, de rebus innumerabilibus etiam in silentio. Sed non præteribo quidquid mihi anima parturit de illa famula tua, quæ me parturivit, et carne ut in hanc temporalem, et corde ut in æternam lucem renascerer. Non ejus, sed tua dicam

(*a*) In tribus Mss. *et tantum respirans.* — (*b*) Sic habent Mss. et Arn. At Bad. Am. Er. et Lov. *simul habitabamus.*

dans son sein d'abord pour me faire naître à la vie du temps, dans son cœur ensuite pour m'engendrer à celle de l'éternité. Ce ne sont point ses mérites, mais vos propres dons que je veux publier; car elle ne s'était pas faite elle-même, elle n'avait pas eu plus de part à son éducation qu'à sa naissance. C'est vous qui l'aviez créée, et ni son père ni sa mère ne savaient ce que devait être l'enfant qui leur devait le jour. Elle fut élevée dans votre crainte sous la discipline de votre Christ, par la doctrine de votre Fils unique, au sein d'une famille fidèle, digne membre de votre Eglise. Cependant elle se louait beaucoup moins des soins que sa mère avait donnés à son éducation que de la vigilance d'une vieille servante, qui jadis avait porté sur ses épaules son père encore enfant, comme les jeunes filles déjà grandes ont coutume de porter les petits enfants. Le souvenir de ces soins, et aussi son âge et la sainteté de ses mœurs lui avaient concilié dans cette maison chrétienne la considération de ses maîtres. Aussi lui avaient-ils confié la conduite de leurs filles, devoir dont elle s'acquittait avec une extrême vigilance, joignant au besoin une sainte sévérité pour réprimer leurs écarts, à une grande prudence dans les leçons qu'elle leur donnait. Ainsi, en dehors des heures où elles prenaient un frugal repas à la table de leurs parents, eussent-elles une soif dévorante, elle ne leur permettait pas même de boire de l'eau; elle voulait prévenir une habitude dangereuse et donnait cette raison si sage : « Vous buvez de l'eau maintenant parce que vous n'avez pas de vin à votre disposition; mais quand vous serez mariées et devenues maîtresses des caves et des celliers, il vous répugnera de boire de l'eau; et cependant l'habitude de boire continuera de vous dominer. » En employant ainsi tour à tour la raison et l'autorité, elle réprimait les avides désirs du jeune âge, et elle apprenait à ces jeunes filles à faire céder leur soif aux règles de la tempérance qui ne permet même pas de désirer ce que la bienséance défend.

18. Et cependant, comme votre servante en faisait l'aveu à moi son fils, elle avait laissé glisser peu à peu chez elle un certain goût pour le vin. En effet, quand selon l'usage, ses parents l'envoyaient, comme la plus sobre de toutes, puiser le vin à la cuve, elle ne pouvait s'empêcher, après avoir plongé le vase pour le remplir, et avant de le verser dans la bouteille, de l'effleurer de l'extrémité des lèvres; mais elle n'allait pas plus loin, par suite d'une aversion naturelle. Ce qu'elle en faisait ne venait donc pas d'un penchant pour l'ivrognerie, c'était plutôt l'effet de ces mouvements impétueux que l'enfance ne peut maîtriser, qui éclatent et bouillonnent en folles saillies, et que d'ordinaire, le poids de l'autorité des parents parvient à réprimer dans les jeunes cœurs. Cependant en ajoutant chaque jour à ces quelques gouttes une quantité un peu plus considérable, car

dona in ea; neque enim seipsam fecerat aut educaverat seipsam. Tu creasti eam, nec pater nec mater sciebat qualis ex eis fieret. Et erudivit eam in timore tuo virga Christi tui regimen unici Filii tui in domo fideli, bono membro Ecclesiæ tuæ. Nec tantam erga suam disciplinam diligentiam matris prædicabat, quantam famulæ cujusdam decrepitæ, quæ patrem ejus infantem portaverat, sicut dorso grandiuscularum puellarum parvuli portari solent. Cujus rei gratia et propter senectam ac mores optimos in domo Christiana satis a dominis honorabatur. Unde etiam curam dominicarum filiarum commissam sibi diligenter gerebat, et erat in eis coercendis, cum opus esset, sancta severitate vehemens, atque in docendis sobria prudentia. Nam eas præter illas horas quibus ad mensam parentum moderatissime alebantur, etiamsi exardescerent siti, nec aquam bibere sinebat, præcavens consuetudinem malam, et addens verbum sanum. « Modo aquam bibitis, quia in potestate vinum non habetis; cum autem ad maritos veneritis, factæ dominæ apothecarum et cellariorum, aqua sordebit, sed mos potandi prævalebit. » Hac ratione præcipiendi et auctoritate imperandi frenabat aviditatem tenerioris ætatis, et ipsam puellarum sitim formabat ad honestum modum, ut jam nec liberet quod non deceret.

18. Et surrepserat tamen sicut mihi filio famula tua narrabat, surrepserat ei vinolentia. Nam cum de more tanquam puella sobria juberetur a parentibus de cuppa vinum depromere, submisso poculo qua desuper patet, priusquam in laguncula funderet merum, primoribus labris sorbebat exiguum, quia non poterat amplius sensu recusante. Non enim ulla (*a*) temulenta cupidine faciebat hoc, sed quibusdam superfluentibus ætatis excessibus, qui ludicris motibus ebulliunt, et in puerilibus animis majorum pondere premi solent. Itaque ad illud modicum quotidiana modica addendo, quoniam qui modica spernit,

(*a*) Lyrensis codex, *temulentia cupidine.*

« celui qui méprise les petites fautes, tombe insensiblement dans les grandes, » (*Eccli.*, XIX, 1) elle avait contracté l'habitude de boire désormais avec avidité des tasses presque entières de vin. Où étaient alors les sages leçons de la vieille gouvernante ? Où étaient ses sévères défenses ? Quel remède efficace contre cette maladie cachée, si votre sage prévoyance ne veillait sur nous ? Souverain médecin de nos âmes, en l'absence de son père, de sa mère et de ceux qui l'élevaient, vous, toujours présent, qui nous avez créés, qui nous appelez à vous, qui vous servez pour le salut des âmes du mal même que font les méchants, que fîtes-vous alors, ô mon Dieu ? Comment avez-vous opéré sa guérison ? comment lui avez-vous rendu la santé ? n'avez-vous pas fait sortir de la bouche d'une autre personne une injure vive et piquante, comme un fer salutaire préparé par votre secrète Providence, et n'avez-vous pas coupé et retranché d'un seul coup cette gangrène? En effet, une servante qui l'accompagnait d'ordinaire quand elle allait à la cuve, se disputant un jour seule à seule, comme il arrive avec sa jeune maîtresse, lui reprocha ce penchant en termes sanglants, et la traita d'ivrognesse. Ce trait perça au vif ma mère, elle vit ce qu'il y avait de honteux dans sa conduite, la condamna aussitôt et se corrigea pour jamais. C'est ainsi que les reproches de nos ennemis nous corrigent, tandis que les flatteries de nos amis nous perdent. Cependant, vous leur tenez compte, non pas du bien que vous avez fait par eux, mais de l'intention qu'ils ont eue eux-mêmes. Cette servante, en effet, irritée contre sa jeune maîtresse, n'avait voulu que l'exaspérer, et non la guérir. Aussi le fit-elle en secret, soit parce qu'elle se trouva seule avec ma mère dans le lieu et au moment de cette querelle, soit qu'elle courait le danger d'être châtiée elle-même pour avoir fait si tard cette révélation. Mais vous, Seigneur, qui dirigez tout au ciel et sur la terre, qui faites servir à l'exécution de vos vues le torrent profond de l'iniquité, et réglez le cours désordonné des siècles, vous avez guéri les vices d'une âme par l'insolence d'une autre âme. Vous avez voulu par là nous apprendre à ne point attribuer à une puissance personnelle le succès de nos remontrances sur celui que nous avons entrepris de corriger.

CHAPITRE IX.

Augustin continue à louer les vertus de sa mère.

19. Elevée ainsi, dans les principes de la modestie et de la tempérance, formée par vous à la soumission envers ses parents bien plus qu'eux-mêmes ne l'avaient formée à la soumission qui vous est due, à peine eut-elle atteint l'âge d'être mariée, qu'on lui fit épouser un homme qu'elle servit comme un maître. Elle

paulatim decidit, in eam consuetudinem lapsa erat, ut prope jam plenos mero caliculos inhianter hauriret. Ubi tunc sagax anus, et vehemens illa prohibitio? Numquid valebat aliquid adversus latentem morbum, nisi tua medicina, Domine, vigilaret super nos? Absente patre et matre et nutritoribus tu præsens qui creasti, qui vocas, qui etiam per (*a*) præpositos homines boni aliquid agis ad animarum salutem, quid tunc egisti Deus meus? unde curasti? unde sanasti? Nonne protulisti durum et acutum ex altera anima convicium tanquam medicinale ferrum ex occultis provisionibus tuis, et uno ictu putredinem illam præcidisti? Ancilla enim cum qua solebat accedere ad cuppam, litigans cum domina minore, ut fit, sola cum sola, objecit hoc crimen, amarissima insultatione vocans meribibulam. Quo illa stimulo percussa, respexit fœditatem suam, confestimque damnavit atque exsuit. Sicut amici adulantes pervertunt, sic inimici litigantes plerumque corrigunt. Nec tu quod per eos agis, sed quod ipsi voluerunt retribuis eis. Illa enim irata, exagitare appetivit minorem dominam, non sanare, et ideo clanculo; aut quia ita eas invenerat locus et tempus litis; aut ne forte et ipsa periclitaretur quod tam sero prodidisset. At tu Domine rector (*b*) cœlitum et terrenorum, ad usus tuos contorquens profonda torrentis, fluxum sæculorum (*c*) ordinans turbulentum, etiam de alterius animæ insania sanasti alteram, ne quisquam cum hoc advertit potentiæ suæ, tribuat, si verbo ejus alius corrigatur quem vult corrigi.

CAPUT IX.

Laudabiles matris suæ mores prosequitur.

19. Educata itaque pudice ac sobrie, potiusque a te subdita parentibus, quam a parentibus tibi, ubi plenis annis nubilis facta est, tradita viro servivit veluti Domino, et sategit eum lucrari tibi, loquens te illi moribus suis, quibus eam pulchram faciebas, et

(*a*) Antonius Arn. suspicatur legendum esse *per perversos*, vel *per præposteros homines*.— (*b*) In Ms. Benigniano, *cœli tui*.— (*c*) Potiores Mss. *odinate turbuleutnrm*.

s'efforça dès lors d'en faire votre conquête, lui parlant de vous par la pureté de ses mœurs dont vous vous serviez, mon Dieu, pour relever l'éclat de sa beauté et lui concilier le respect, l'amour et l'admiration de son mari. Aussi souffrait-elle ses infidélités avec tant de patience, que jamais leur union ne fut troublée par aucun nuage à ce sujet. Elle attendait que votre miséricorde lui donnât en même temps la foi et la chasteté. A un naturel bienveillant et affectueux, il joignait un caractère bouillant et emporté; mais elle s'était fait une loi de n'opposer à sa colère aucune résistance d'actions, ou de paroles. Lorsque sa fureur s'était calmée et qu'il était revenu à lui-même, elle saisissait l'occasion favorable de lui rendre raison de sa conduite, s'il avait cédé sans aucune réflexion à ses emportements. Enfin, quand plusieurs femmes de distinction, mariées à des hommes beaucoup plus doux, et portant cependant sur leur visage la marque des coups qu'elles en avaient reçus, accusaient, dans leurs entretiens familiers, la conduite de leurs époux, ma mère au contraire accusait leur langue. Puis, cachant un conseil sérieux sous la forme d'une plaisanterie, elle ajoutait qu'au moment où elles avaient entendu la lecture de leur contrat de mariage, elles avaient dû le considérer comme l'acte authentique de leur servitude; et que le souvenir toujours présent de leur condition leur défendait toute résistance orgueilleuse aux volontés de leurs maîtres. Ces femmes, qui connaissaient le caractère violent de son mari, s'étonnaient qu'on n'eût jamais ouï dire ni remarqué que Patrice l'eût frappée, ou que leur union eût été troublée, même un seul jour, par des querelles de ménage; elles lui en demandaient donc confidentiellement la raison, et ma mère leur faisait connaître la résolution qu'elle avait prise, et dont j'ai parlé plus haut. Celles qui l'imitaient se félicitaient de l'avoir mise en pratique; celles qui se refusaient à suivre ce conseil demeuraient dans l'esclavage et l'oppression.

20. Sa belle-mère s'était d'abord laissée aigrir contre elle par les mauvais propos de quelques servantes; mais elle sut si bien la gagner par ses prévenances, sa patience et sa douceur inaltérables, que celle-ci alla se plaindre elle-même à son fils de ces langues envenimées qui troublaient la paix domestique entre elle et sa belle-fille, et lui en demanda justice. Patrice, par déférence pour sa mère, et pour rétablir l'ordre dans sa maison et la concorde parmi les siens, châtia les coupables au gré de celle qui les avait accusées; de son côté, la belle-mère déclara que telle serait la récompense qu'elle réservait à celles qui, sous prétexte de lui plaire, parleraient mal de sa belle-fille. Nulle d'entre elles n'osa plus dès lors le faire, et toutes deux vécurent depuis dans la plus douce et la plus parfaite union.

reverenter amabilem atque mirabilem viro. Ita autem toleravit cubilis injurias, ut nullam de hac re cum marito haberet unquam simultatem. Expectabat enim misericordiam tuam super eum, ut in te credens castificaretur. Erat vero ille præterea sicut benevolentia præcipuus, ita ira fervidus. Sed noverat hæc non resistere irato viro, non tantum facto, sed ne verbo quidem. Jam vero refracto et quieto, cum opportunum videret, rationem facti sui reddebat, si forte ille inconsideratius commotus fuerat. Denique cum matronæ multæ quarum viri mansuetiores erant, plagarum vestigia, etiam dehonestata facie gererent, inter amica colloquia illæ arguebant maritorum vitam, hæc earum linguam, veluti per jocum graviter admonens, ex quo illas tabulas quæ matrimoniales vocantur, recitari audissent, tanquam instrumenta, quibus ancillæ factæ essent, deputare debuisse; proinde memores conditionis, superbire adversus dominos non oportere. Cumque mirarentur illæ, scientes quam ferocem conjugem sustineret, nunquam fuisse auditum, aut aliquo indicio claruisse, quod Patricius ceciderit uxorem, aut quod a se invicem vel unum diem domestica lite dissenserint, et causam familiariter quærerent, docebat illa institutum suum, quod supra memoravi. Quæ observabant, expertæ gratulabantur; quæ non observabant, subjectæ vexabantur.

20. Socrum etiam suam primo susurriis malarum ancillarum adversus se irritatam, sic vicit obsequiis, perseverans tolerantia et mansuetudine, ut illa ultro filio suo medias linguas famularum proderet, quibus inter se et nurum pax domestica turbabatur, expeteretque vindictam. Itaque posteaquam ille et matri obtemperans, et curans familiæ disciplinam, et concordiæ suorum consulens, proditas ad prodentis arbitrium verberibus coercuit, promisit illa talia de se præmia sperare debere, quæcumque de sua nuru sibi, quo placeret, mali aliquid loqueretur; nullaque jam audente, memorabili inter se benevolentiæ suavitate vixerunt.

21. Vous avez encore donné une qualité bien précieuse à votre fidèle servante, dans le sein de laquelle vous m'avez créé, ô mon Dieu! ma miséricorde; c'est que parmi les dissentiments et les inimitiés, elle s'empressait, dès qu'elle le pouvait, de pacifier ces différends. Ainsi deux personnes venaient-elles lui confier ces récriminations amères, que laisse ordinairement échapper un ressentiment mal digéré, lorsqu'on croit pouvoir exhaler dans le sein d'une amie toute la violence de son aigreur et de ses haines contre une ennemie absente, elle ne rapportait jamais à aucune des parties que ce qui pouvait amener une réconciliation. Cette vertu me paraîtrait assez peu importante, si je n'avais connu par une triste expérience un nombre infini de gens atteints de je ne sais quelle horrible contagion de malice qui s'étend au loin chaque jour, et qui ne se contentent pas de rapporter à des ennemis acharnés ce que la haine peut leur inspirer l'un contre l'autre, mais ajoutent même des propos qui n'ont pas été tenus. Cependant, pour tout homme qui a tant soit peu d'humanité, c'est peu de ne point attiser et fomenter par de mauvais propos les inimitiés des autres, il faut encore chercher à les éteindre par des paroles de conciliation. Telle était ma mère, instruite à votre école et docile aux leçons que vous lui aviez données dans le secret de son cœur.

22. Enfin vous lui fîtes la grâce de vous gagner son mari sur la fin de sa vie mortelle, et dès lors elle n'eut plus à déplorer dans le chrétien ce qu'elle avait eu à souffrir du mari infidèle. Elle était aussi la servante de vos serviteurs. Tous ceux qui la connaissaient vous louaient, vous honoraient, vous aimaient en elle, parce que votre présence dans son cœur leur était rendue sensible par les fruits d'une vie aussi sainte. En effet, elle n'avait eu qu'un mari, elle avait acquitté envers ses parents sa dette de reconnaissance, elle avait gouverné sa maison selon les règles de la piété; ses bonnes œuvres lui rendaient témoignage. Elle avait élevé ses enfants, elle ressentait pour eux les douleurs de l'enfantement autant de fois qu'elle les voyait s'éloigner de vous. Enfin, lorsque nous-mêmes, Seigneur, nous, vos serviteurs, puisque votre miséricorde nous permet de nous appeler ainsi, lorsque avant sa mort nous vivions ensemble dans votre union et la grâce de votre baptême, elle prenait soin de nous, comme si nous eussions tous été ses enfants, elle nous servait avec autant d'égards que si chacun de nous eût été son père.

21. Hoc quoque illi bono mancipio tuo, in cujus utero me creasti, Deus meus misericordia mea, munus grande donaveras, quod inter dissidentes atque discordes quaslibet animas, ubi poterat, tam se præbebat pacificam, ut cùm ab utraque multa de invicem audiret amarissima, qualia solet eructare turgens atque indigesta discordia, quando præsenti amicæ de absente inimica per acida colloquia (*a*) cruditas exhalatur odiorum, nihil tamen alteri de altera proderet, nisi quod ad eas reconciliandas valeret. Parvum hoc bonum mihi videretur, nisi turbas innumerabiles tristis experirer, nescio qua horrenda pestilentia peccatorum latissime pervagante, non solum iratorum inimicorum iratis inimicis dicta prodere, sed etiam quæ non dicta sunt addere; cum contra (*b*) homini humano parum esse debeat inimicitias hominum nec excitare nec augere male loquendo, nisi eas etiam extinguere bene loquendo studuerit, qualis illa erat docente te magistro intimo in schola pectoris.

22. Denique etiam virum suum jam in extrema vita temporali ejus lucrata est tibi, nec in eo jam fideli planxit, quod in nondum fideli toleraverat. Erat etiam serva servorum tuorum. Quisquis eorum noverat eam, multum in ea laudabat et honorabat et diligebat te; quia sentiebat præsentiam tuam in corde ejus sanctæ conversationis fructibus testibus. Fuerat enim unius viri uxor, mutuam vicem parentibus reddiderat, domum suam pie tractaverat, in operibus bonis testimonium habebat. Nutrierat filios, toties eos parturiens, quoties abs te deviare cernebat. Postremo nobis Domine omnibus, quia ex munere tuo sinis loqui servis tuis, qui ante dormitionem ejus in te jam consociati vivebamus percepta gratia baptismi tui, ita curam gessit, quasi omnes genuisset, ita servivit quasi ab omnibus genita fuisset.

(*a*) Apud Bad. Am. Er. et plures Mss. *crudelitas.* — (*b*) Sic legendum videtur juxta melioris notæ codices. In editis porro legebatur, *animo humano.*

CHAPITRE X.

Entretien qu'il eut avec sa mère sur le bonheur du ciel.

23. A l'approche du jour où elle devait sortir de cette vie, jour que vous connaissiez et que nous ignorions, il arriva sans doute, par une disposition secrète de votre providence, que nous nous trouvâmes seuls, elle et moi, appuyés contre une fenêtre, qui donnait sur le jardin de la maison que nous habitions à Ostie, et dans laquelle, loin des bruits du monde, après les fatigues d'une longue route, nous attendions le moment de nous embarquer. Seuls, nous conversions donc avec une inexprimable douceur; oubliant le passé pour nous avancer vers ce qui était devant nous, nous cherchions entre nous, à la lumière de cette vérité qui n'est autre que vous-même, quelle devait être cette vie éternelle des saints, « que l'œil de l'homme n'a point vue, que son oreille n'a point entendue, et que son cœur ne peut comprendre. » (I *Cor.*, II, 9.) Or, nous aspirions des lèvres du cœur aux célestes courants de votre fontaine, « fontaine de vie qui réside en vous, » (*Ps.* XXXV) pour nous y désaltérer autant que nous pourrions, avant de nous élever à des considérations aussi hautes.

24. Comme notre entretien nous avait conduits à cette conclusion, que les plaisirs des sens, si grands qu'ils puissent être, et quel que soit l'éclat qui les environne, loin de soutenir la comparaison avec la félicité de l'autre vie, ne méritaient pas même un souvenir, un élan d'amour nous enleva vers cette félicité, et nous parcourûmes l'un après l'autre toutes les choses corporelles, jusqu'au ciel lui-même, d'où le soleil, la lune et les étoiles répandent leur lumière sur la terre. Puis nous portâmes encore plus haut nos pensées, nos paroles, en admirant la beauté de vos œuvres. Nous parvînmes à nos âmes, mais sans nous y arrêter, pressés d'atteindre cette région d'inépuisables délices, où vous rassasiez éternellement Israël de la nourriture de vérité, où la vie est la sagesse même, principe de tout ce qui existe, de tout ce qui a existé et de tout ce qui existera; sagesse qui n'a point été faite, mais qui existe aujourd'hui telle qu'elle a été, et telle qu'elle sera toujours; ou plutôt, on ne peut dire d'elle ni qu'elle a été, ni qu'elle sera, mais seulement qu'elle est, parce qu'elle est éternelle : car avoir été et devoir être, ce n'est pas être éternel. Or, tandis que nous parlions, et que nous nous élancions vers cette vie, par un soudain transport, notre cœur sembla y toucher un instant; mais nous soupirâmes de douleur en y laissant attachées les prémices de notre esprit, et en redescendant à ces accents de notre bouche, à cette parole qui commence et qui finit. Or,

CAPUT X.

Colloquium cum matre de regno cœlorum.

23. Impendente autem die, quo ex hac vita erat exitura, quem diem tu noveras ignorantibus nobis, provenerat (ut credo) procurante te occultis tuis modis, ut ego et ipsa soli staremus incumbentes ad quamdam fenestram, unde hortus intra domum quæ nos habebat prospectabatur, illic apud ostia Tiberina, ubi remoti a turbis post longi itineris laborem instaurabamus nos navigationi : colloquebamur ergo soli valde dulciter, et præterita obliviscentes, in ea quæ ante sunt extenti, quærebamus inter nos apud præsentem veritatem quod tu es, qualis futura esset vita æterna sanctorum, quam nec oculus vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit. Sed inhiabamus ore cordis in superna fluenta fontis tui, fontis vitæ qui est apud te, ut inde pro captu nostro aspersi, quoquo modo rem tantam cogitaremus.

24. Cumque ad eum finem sermo perduceretur, ut carnalium sensuum delectatio quantalibet, in quantalibet luce corporea, præ illius vitæ jucunditate non comparatione, sed ne commemoratione quidem digna videretur; erigentes nos ardentiore affectu in idipsum, perambulavimus gradatim cuncta corporalia, et ipsum cœlum, unde sol et luna et stellæ lucent super terram. Et adhuc ascendebamus interius cogitando, et loquendo, (*a*) et mirando opera tua, et venimus in mentes nostras, et transcendimus eas, ut attingeremus regionem ubertatis indeficientis, ubi pascis Israel in æternum veritatis pabulo, et ubi vita sapientia est, per quam fiunt omnia ista, et quæ fuerunt, et quæ futura sunt; et ipsa non fit, sed sic est ut fuit, et sic erit semper; quin potius fuisse, et futurum esse non est in ea, sed esse solum, quoniam æterna est. Nam fuisse et futurum esse non est æternum. Et dum loquimur et inhiamus illi, attigimus eam modice toto ictu cordis, et (*b*) suspiravimus et reliquimus ibi religatas primitias spiritus, et remeavimus ad strepitum oris nostri, ubi verbum et incipitur et finitur. Et quid simile Verbo tuo Do-

(*a*) Lov. *loquendo te,* abest particula, *te*, a Mss. — (*b*) Ms. Corbeiensis, *susum spiravimus.*

qu'y a-t-il là de semblable à votre Verbe Notre-Seigneur, qui vit toujours en lui-même sans vieillir jamais, et qui renouvelle toutes choses? (*Sag.*, VII, 27.)

25. Nous disions donc : Supposons une âme en qui les soulèvements de la chair, les vains fantômes de la terre, de l'air, des eaux et des cieux fassent silence; une âme qui se fasse silence à elle-même, et qui s'élève au-dessus de ses propres pensées; une âme en qui se taisent les songes, les rêveries de l'imagination, tous les sons de la parole humaine, tous les signes qui ne frappent que les sens, en qui tout, en un mot, fait silence (car toutes ces choses disent à qui veut l'entendre : Nous ne nous sommes pas créées nous-mêmes, mais nous sommes l'œuvre de celui qui vit éternellement) (*Ps.* XCIX); supposons, dis-je, une âme en qui toutes ces choses se taisent, après l'avoir invitée, par ces paroles, à prêter l'oreille à leur Créateur. Si alors cet être venait à lui parler lui-même et seul, non plus par la voix de ses créatures, mais par lui-même, de sorte qu'elle entendît sa parole, sans qu'elle revêtît l'expression d'un langage humain, ni de celui d'un ange, ni du bruit du tonnerre, ni des paraboles; qu'en un mot, elle entendît celui que nous aimons dans les créatures lui parler sans elles; comme lorsque le vol rapide de notre pensée nous élève jusqu'à la sagesse éternelle qui est immuable au-dessus de tout; si cette extase pouvait continuer, toutes les autres visions d'un ordre bien inférieur s'évanouir, et notre âme se sentir entraînée, absorbée, abîmée dans cette ineffable contemplation, de telle sorte que la vie éternelle fût semblable à cet éclair d'intelligence qui nous a fait soupirer d'amour, ne serait-ce pas là l'accomplissement de cette parole : « Entrez dans la joie de votre Seigneur? » (*Matth.*, XXV, 21.) Et quand cela? Sera-ce alors que « nous ressusciterons tous, sans néanmoins que nous soyons tous changés? » (I *Cor.*, XV, 51.)

26. Tel était notre entretien, si ce n'est pas la même forme et les mêmes termes. Toutefois, Seigneur, vous savez combien ce jour-là, pendant que nous parlions, le monde et tous ses plaisirs nous paraissaient vils et méprisables. Ma mère ajouta encore : « Mon fils, pour moi il n'y a plus rien qui me retienne dans cette vie. Je ne sais, en vérité, ce que je fais encore ici-bas, pourquoi j'y suis encore, puisque j'ai vu s'accomplir en ce monde toutes mes espérances. Il n'y avait qu'une seule chose qui me fît souhaiter d'y rester quelque temps encore, c'était le désir de vous voir chrétien catholique avant de mourir. Mon Dieu a comblé ce désir au delà de mes vœux, puisque je vous vois mépriser tous les biens de ce monde pour vous consacrer à son service ; que fais-je donc encore ici ? »

mino nostro in se permanenti sine vetustate, atque innovanti omnia.

25. Dicebamus ergo : Si cui sileat tumultus carnis, sileant phantasiæ terræ et aquarum et aeris, sileant et poli, et ipsa sibi anima sileat, et transeat se non se cogitando, sileant somnia et imaginariæ revelationes, omnis lingua et omne signum, et quidquid transeundo fit, si cui sileat omnino; quoniam si quis audiat, dicunt hæc omnia : Non ipsa nos fecimus, sed fecit nos qui manet in æternum. His dictis si jam taceant, quoniam erexerunt aurem in eum qui fecit ea, et loquatur ipse solus, non per ea, sed per seipsum, ut audiamus verbum ejus, non per linguam carnis, neque per vocem Angeli, nec per sonitum nubis, nec per ænigma similitudinis, sed ipsum quem in his amamus, ipsum sine his audiamus, sicut nunc extendimus nos, et rapida cogitatione attigimus æternam sapientiam super omnia manentem; si continuetur hoc, et subtrahantur aliæ visiones longe imparis generis, et hæc una rapiat et absorbeat et recondat in interiora gaudia spectatorem suum, ut talis sit sempiterna vita, quale fuit hoc momentum intelligentiæ, cui suspiravimus; nonne hoc est : « Intra in gaudium Domini tui? » (*Matth.*, XXV, 21.) Et istud quando? An cum omnes resurgemus, sed non omnes immutabimur?

26. Dicebam talia, et si non isto modo et his verbis, tamen Domine tu scis quod illo die cum talia loqueremur, et mundus iste nobis inter verba vilesceret cum omnibus delectationibus suis, tunc ait illa : « Fili, quantum ad me attinet, nulla jam re delector in hac vita. Quid hic faciam adhuc, et cur hic sim nescio, jam consumpta spe hujus sæculi. » Unum erat propter quod in hac vita aliquantum immorari cupiebam, ut te Christianum catholicum viderem priusquam morerer. Cumulatius hoc mihi Deus meus præstitit, ut te etiam contempta felicitate terrena, servum ejus videam, quid hic facio?

CHAPITRE XI.

Extase et mort de sainte Monique.

27. Je ne me souviens pas bien de ce que je répondis à ces paroles. Mais à cinq où six jours de là, la fièvre la força de se mettre au lit. Or, un jour durant sa maladie, elle tomba en défaillance et perdit entièrement connaissance. Nous accourûmes, mais bientôt elle reprit ses sens, et nous voyant debout, près d'elle, mon frère et moi, elle nous dit comme une personne qui cherche quelque chose : « Où étais-je? » Puis, s'apercevant que nous étions accablés de douleur; elle ajouta : « Vous ensevelirez ici votre mère. » Pour moi je ne répondis rien, et je retins mes larmes. Mon frère dit quelques mots qui laissaient entrevoir le vœu qu'elle achevât sa vie dans sa patrie plutôt que sur une terre étrangère. A ces paroles, son visage s'assombrit, et elle jeta sur lui un regard sévère, qui semblait lui reprocher d'avoir de telles pensées; puis, se tournant vers moi, elle me dit : « Voyez comme il parle. » Bientôt, s'adressant à nous deux : « Enterrez ce corps en quelque lieu que ce soit, dit-elle; et ne vous en mettez nullement en peine. La seule chose que je réclame de vous, c'est de vous souvenir de moi à l'autel du Seigneur, partout où vous serez. » Et après nous avoir ainsi fait connaître ses intentions, autant qu'elle le pouvait, elle se tut, et la maladie qui faisait des progrès augmentait ses souffrances.

28. Pour moi, ô Dieu invisible, je réfléchissais sur ces dons que vous répandez comme une semence dans le cœur de vos fidèles, pour leur faire produire des moissons admirables; j'étais dans la joie et je vous rendais grâces : car je me rappelais avec quelle ardente sollicitude elle s'était toujours préoccupée de sa sépulture, dont elle avait prévu et préparé la place auprès du corps de son mari. Comme ils avaient toujours vécu dans une étroite union, elle voulait aussi, par une faiblesse ordinaire à ceux dont l'esprit ne s'ouvre point encore largement aux choses du ciel, que pour comble de bonheur, il fût dit parmi les hommes, qu'après avoir traversé les mers, une même terre recouvrait la poussière des deux époux. Or depuis quelle époque la plénitude de votre grâce avait-elle commencé à combler ce vide de son cœur, je l'ignorais, et j'éprouvais autant de joie que d'admiration, qu'elle m'eût fait connaître ses dispositions. Mais déjà dans l'entretien que nous avions eu près de la fenêtre, et où elle me dit : « Que fais-je ici ? » je n'avais aperçu aucun désir de mourir de préférence dans sa patrie. J'appris même depuis, que pendant notre séjour à Ostie, s'entre-

CAPUT XI.

De extasi et morte matris.

27. Ad hæc ei quid responderim, non satis recolo. Cum interea vix intra quinque dies, aut non multo amplius decubuit febribus. Et cum ægrotaret quodam die, defectum animæ passa est, et paululum subtracta a præsentibus. Nos concurrimus, sed cito reddita est sensui, et aspexit adstantes me, et fratrem meum, et ait nobis quasi quærenti similis : Ubi eram? « Deinde nos intuens mœrore attonitos : » Ponetis hic, inquit, matrem vestram? Ego silebam, et fletum frenabam. Frater autem meus quiddam locutus est, quo eam non peregre, sed in patria defungi tanquam felicius optaret. Quo audito, illa vultu anxio reverberans eum oculis quod talia saperet, atque inde me intuens : « Vide, ait, quid dicit. Et mox ambobus : Ponite, inquit, hoc corpus ubicumque, nihil vos ejus cura conturbet; tantum illud vos rogo, ut ad Domini altare memineritis mei, ubi fueritis. » Cumque hanc sententiam verbis quibus poterat explicasset, conticuit, et ingravescente morbo exercebatur.

28. Ego vero cogitans dona tua, Deus invisibilis, quæ immittis in corda fidelium tuorum, et proveniunt inde fruges admirabiles; gaudebam et gratias agebam tibi, recolens quod noveram quanta cura semper æstuasset de sepulcro, quod sibi providerat et præparaverat juxta corpus viri sui. Quia enim valde concorditer vixerant, id etiam volebat, ut est animus humanus minus capax divinorum, adjungi ad illam felicitatem, et commemorari ab hominibus, concessum sibi esse post transmarinam peregrinationem, ut conjuncta terra amborum conjugum terra tegeretur. Quando autem ista inanitas plenitudine bonitatis tuæ cœperat in ejus corde non esse, nesciebam, et lætabar admirans quod sic mihi (*a*) aperuisset; quanquam et in illo sermone nostro ad fenestram cum dixit : « Jam quid hic facio? non apparuit desiderare in patria mori. » Audivi etiam postea, quod jam cum Ostiis essemus, cum quibus-

(*a*) Ita Mss, aliquot ex præcipuis et Arn. At Bad. Am. Er. et Lov. habent, *apparuisset*.

tenant un jour, en mon absence, avec quelques-uns de mes amis, elle leur avait parlé avec un abandon tout maternel du mépris de la vie et des avantages de la mort. Ceux-ci, admirant la vertu que vous aviez donnée à une femme, lui demandaient si elle n'aurait point quelque peine de laisser son corps si loin de son pays : « Rien n'est loin de Dieu, répondit-elle, et je n'ai pas à craindre qu'il ne me reconnaisse point à la fin des siècles pour me ressusciter. » Enfin, le neuvième jour de sa maladie, dans la cinquante-sixième année de son âge (1), et la trente-troisième du mien, cette âme si pieuse et si sainte fut séparée de son corps.

CHAPITRE XII.

Douleur que lui cause la mort de sa mère.

29. Je lui fermai les yeux, et dans mon cœur affluait une douleur immense qui allait se répandre en torrents de larmes, si mes yeux, par un impérieux commandement de mon âme, ne les avait refoulées jusqu'à les tarir. Mais que j'ai souffert dans cette lutte! A peine eut-elle rendu le dernier soupir, que le jeune Adéodat éclata en sanglots; il fallut tous nos efforts pour le faire taire. C'est ainsi que ce qui tenait encore en moi de l'enfance, et cette voix jeune du cœur qui échappait en gémissements, étaient réprimés et se taisaient, car nous ne pensions pas qu'il convînt d'accompagner de pareilles funérailles de pleurs, de lamentations et de gémissements, parce que ces démonstrations servent d'ordinaire à déplorer les morts malheureuses, ou celles que l'on regarde comme un complet anéantissement. Mais la mort de ma mère n'était ni malheureuse, ni sans espoir : nous en avions la certitude fondée sur la pureté de sa vie, sur la sincérité de sa foi et sur les témoignages les plus irrécusables.

30. D'où me venait donc cette douleur intérieure et profonde, sinon de la blessure que venait de me faire la rupture soudaine de cette habitude si douce et si chère de vivre avec ma mère? Je me trouvais heureux, il est vrai, du témoignage qu'elle m'avait rendu dans sa dernière maladie, lorsque, répondant par ses caresses à mes soins affectueux, elle m'appelait son bon fils et redisait avec un sentiment de tendresse inexprimable qu'elle n'avait jamais entendu sortir de ma bouche un seul mot qui pût la blesser ou lui déplaire. Et cependant, mon Dieu, et notre Créateur, qu'y avait-il dans ces respects que je lui rendais qui pût être comparé aux soins maternels auxquels son amour l'avait asservi? Aussi, privée de cette grande

(1) Tous les manuscrits comme toutes les éditions donnent sans exception cet âge à sainte Monique; d'où il faut conclure qu'il n'y a pas eu ici d'alteration comme l'a soupçonné Baronius (ann. 388, n. 71, et dans ses *notes sur le Martyrologe,* 5 mai.)

dam amicis meis materna fiducia colloquebatur quodam die de contemptu vitæ hujus et bono mortis, ubi ipse non aderam; illisque stupentibus virtutem feminæ, quam tu dederas ei, quærentibusque utrum non formidaret tam longe a sua civitate corpus relinquere : « Nihil, inquit, longe est Deo, neque timendum est ne ille non agnoscat in fine sæculi, unde me resuscitet. » Ergo die nono ægritudinis suæ, quinquagesimo et sexto anno ætatis suæ, trigesimo et tertio ætatis meæ, anima illa religiosa et pia corpore soluta est.

CAPUT XII.

Quomodo luxerit mortem matris.

29. Premebam oculos ejus, et confluebat in præcordia mea mœstitudo ingens, et transfluebat in lacrymas, ibidemque oculi mei violento animi imperio resorbebant fontem suum usque ad siccitatem, et in tali luctamine valde male mihi erat. Tum vero ubi efflavit extremum spiritum (*a*), puer Adeodatus exclamavit in planctum, atque ab omnibus nobis coercitus tacuit. Hoc modo etiam meum quiddam puerile quod labebatur in fletus juvenili voce cordis, coercebatur et tacebat. Neque enim decere arbitrabamur funus illud questibus lacrymosis gemitibusque celebrare; quia his plerumque solet deplorari quædam miseria morientium, aut quasi omnimoda extinctio. At illa nec misere moriebatur, nec omnino moriebatur. Hoc et documentis morum ejus, et fide non ficta, rationibusque certis tenebamus.

30. Quid ergo erat quod intus mihi graviter dolebat, nisi ex consuetudine simul vivendi, dulcissima et carissima repente disrupta, vulnus recens? Gratulabar quidem testimonio ejus, quod in ea ipsa ultima ægritudine obsequiis meis interblandiens appellabat me pium, et commemorabat grandi dilectionis affectu nunquam se audisse ex ore meo jaculatum in se durum aut contumeliosum (*b*) sonum. Sed tamen quid tale Deus meus qui fecisti nos, quid comparabile ha-

(*a*) Mss. plerique omittunt, *spiritum.* — (*b*) Lov. aliæque editiones, *sermonem.*

consolation, mon âme était profondément blessée, et je sentais comme se déchirer en moi cette vie qui s'était formée des deux nôtres confondues ensemble.

31. Quand donc on eut arrêté les pleurs de l'enfant, Evode prit un psautier et se mit à chanter ce psaume, auquel nous répondions tous : « Je chanterai, Seigneur, à la gloire de votre nom, votre miséricorde et votre justice. » Ayant appris ce qui se passait, un grand nombre de nos frères et de femmes pieuses accoururent. Or, pendant que les personnes chargées de l'ensevelissement s'acquittaient de leurs fonctions, je me retirai comme la bienséance l'ordonnait, avec ceux de mes amis qui crurent ne pas devoir me laisser seul en ce moment. Je m'entretins avec eux de pensées conformes à ma situation, et avec le baume de la vérité, je cherchais à adoucir ma souffrance, qui n'était connue que de vous : car ceux-là qui m'écoutaient avec attention l'ignoraient et croyaient que je n'éprouvais aucun sentiment de douleur. Mais moi, je m'approchais de votre oreille, où nul d'entre eux ne pouvait m'entendre, pour déplorer l'excès de ma faiblesse, et je m'efforçais d'arrêter le cours impétueux de mon affliction. Elle se ralentissait un peu, puis elle reprenait toute sa violence, non pas toutefois jusqu'à me faire changer de visage ou répandre des larmes : mais je savais tout ce que je comprimais dans mon cœur. Et comme je me reprochais vivement d'être si sensible à l'un de ces accidents qui sont une conséquence nécessaire de l'ordre que vous avez établi, et de la misère de notre condition, je faisais de ma douleur une seconde douleur, et j'étais en proie à une double affliction.

32. Le corps fut porté à l'église : j'allai et je revins sans pleurer; pas même pendant ces prières que nous vous adressâmes au moment où l'on vous offrit pour elle le sacrifice de notre rédemption, alors que le corps est déjà au bord de la fosse où on va le descendre, à ces prières même je ne pleurai point. Mais tout le jour je fus plongé dans une tristesse profonde et que je cachais au fond de mon cœur; dans le trouble de mon âme, je vous demandais comme je le pouvais de guérir ma douleur, et vous ne m'écoutiez pas; sans doute vous vouliez graver dans ma mémoire par cette seule leçon la puissance des liens de l'habitude sur l'âme même qui a cessé de se nourrir de la parole du mensonge. Il me vint alors dans la pensée d'aller aux bains, ayant entendu dire que les Grecs leur avaient donné ce nom (Βαλανεῖον) parce qu'ils dissipaient les inquiétudes de l'esprit. Mais je le confesse à votre miséricorde, ô Père des orphelins, je sortis du bain tel que j'y étais entré; les vapeurs ne firent point sortir de mon âme l'amertume de sa tristesse. Je m'endormis ensuite, et à mon réveil, je trouvai que ma douleur s'était quelque

bebat honor a me delatus illi, et servitus ab illa mihi? Quoniam itaque deserebar tam magno ejus solatio, sauciabatur anima mea, et quasi dilaniabatur vita, quæ una facta erat ex mea et illius.

31. Cohibito ergo a fletu illo puero, Psalterium arripuit Evodius, et cantare cœpit Psalmum. Cui respondebamus omnis domus : « Misericordiam et judicium cantabo tibi Domine. » (*Psal.* c, 1.) Audito autem quid ageretur, convenerunt multi fratres ac religiosæ feminæ; et de more illis quorum officium erat funus curantibus, ego in parte ubi decenter poteram cum eis qui me non deserendum esse censebant, quod erat tempori congruum disputabam, eoque fomento veritatis mitigabam cruciatum tibi notum, illis ignorantibus et intente audientibus, et sine sensu doloris me esse arbitrantibus. At ego in auribus tuis, ubi eorum nullus audiebat, increpabam mollitiem affectus mei, et constringebam fluxum mœroris, cedebatque mihi paululum, rursusque impetu suo ferebatur, non usque ad eruptionem lacrymarum, nec usque ad vultus mutationem, sed ego sciebam quid corde premerem. Et quia mihi vehementer displicebat tantum in me posse hæc humana, quæ ordine debito et sorte conditionis nostræ accidere necesse est, alio dolore dolebam dolorem meum, et duplici tristitia macerabar.

32. Cum ecce corpus elatum est, imus redimus sine lacrymis. Nam neque in eis precibus quas tibi fudimus, cum offerretur pro ea sacrificium pretii nostri, jam juxta sepulchrum posito cadavere, priusquam deponeretur, sicut illic fieri solet, nec in eis precibus ego flevi, sed toto die graviter in occulto mœstus eram, et mente turbata rogabam te ut poteram, quo sanares dolorem meum, nec faciebas, credo commendans memoriæ meæ, vel hoc uno documento omnis consuetudinis vinculum, etiam adversus mentem, quæ jam non fallaci verbo pascitur. Visum etiam mihi est ut irem lavatum, quod audieram inde balneis nomen inditum, quia Græci βαλανεῖον dixerint, quod anxietatem pellat ex animo. Ecce et hoc confiteor misericordiæ tuæ Pater orphanorum, quoniam lavi, et talis eram qualis priusquam lavissem. Neque

peu adoucie. Et étant seul dans mon lit, je me rappelai ces vers si pleins de vérité de votre serviteur Ambroise : « Dieu, créateur de toutes choses, modérateur des cieux, qui revêtez le jour d'une éclatante lumière et répandez sur la nuit les charmes du sommeil; afin que le repos rende nos membres fatigués au travail ordinaire, relève nos âmes abattues et les délivre des chagrins cuisants qui les dévorent. »

33. Peu à peu je fus ramené à mes premières pensées sur votre servante; et repassant son pieux amour pour vous, sa douce et sainte tendresse pour moi, tendresse dont j'étais privé tout à coup, je trouvai doux de pleurer en votre présence sur elle et pour elle, sur moi et pour moi. Je donnai un libre cours à mes pleurs, que je retenais, et leur permis de couler à loisir pour en faire à mon cœur comme un lit de repos. Aussi je me sentis soulagé, parce que seul vous en étiez témoin et qu'il n'y avait pas là d'homme pour interpréter orgueilleusement ma douleur. Et maintenant, Seigneur, je vous le confesse en ces lignes que j'écris. Qu'on les lise et qu'on les interprète comme on voudra. Mais si quelqu'un m'accuse comme d'un péché d'avoir pleuré un instant une mère, que je voyais morte devant mes yeux, une mère qui, pendant tant d'années, avait pleuré pour me faire vivre devant vous, qu'il ne me tourne point en dérision; mais plutôt, s'il est animé d'une ardente charité, qu'il pleure lui-même sur mes péchés devant vous, Seigneur, père de tous ceux qui sont frères en Jésus-Christ.

CHAPITRE XIII.

Il prie Dieu pour sa mère.

34. Aujourd'hui que mon cœur est guéri de cette blessure où l'on pouvait peut-être reprendre une affection trop charnelle, je répands devant vous, ô mon Dieu, pour votre servante des larmes bien différentes des premières : des larmes qui coulent d'un esprit frappé de crainte à la pensée des périls de toute âme qui meurt en Adam. Ma mère, il est vrai, vivifiée en Jésus-Christ, avait, avant d'être délivrée des liens de la chair, vécu de manière à faire bénir votre nom par sa foi et par ses mœurs; cependant je n'oserais affirmer que depuis le moment où vous l'avez régénérée dans le baptême, il ne soit jamais sorti de sa bouche une seule parole contraire à vos commandements. Il a été dit par la vérité, votre Fils : « Si quelqu'un appelle son frère insensé, il sera coupable du feu de l'enfer. » (*Matth.*, v, 22.) Malheur donc même à la vie la plus irrépréhensible, si vous l'examinez

enim exsudavit de corde meo mœroris amaritudo. Deinde dormivi et evigilavi, et non parva ex parte mitigatum inveni dolorem meum, atque ut eram in lecto meo solus, recordatus sum veridicos versus Ambrosii tui : tu es enim

Deus creator omnium,
Polique rector, vestiens
Diem decoro lumine;
Noctem soporæ gratia,
Artus solutos ut quies
Reddat laboris usui,
Mentesque fessas allevet,
Luctusque solvat anxios.

33. Atque inde paulatim reducebam in pristinum sensum ancillam tuam, conversationemque ejus piam in te, et (*a*) sancte in nos blandam atque morigeram, qua subito destitutus sum; et libuit flere in conspectu tuo de illa et pro illa, de me et pro me. Et dimisi lacrymas quas continebam, ut effluerent quantum vellent, substernens eas cordi meo; et requievit in eis, quoniam ibi erant aures tuæ, non cujusquam hominis superbe interpretantis ploratum meum. Et nunc Domine confiteor tibi in litteris. Legat qui volet, et interpretetur ut volet, et si peccatum invenerit flevisse me matrem exigua parte horæ, matrem oculis meis interim mortuam, quæ me multos annos fleverat ut oculis tuis viverem, non irrideat; sed potius si est grandi caritate, pro peccatis meis fleat ipse ad te Patrem omnium fratrum Christi tui.

CAPUT XIII.

Orat pro matre defuncta.

34. Ego autem jam sanato corde ab illo vulnere in quo poterat redargui carnalis affectus, fundo tibi Deus noster pro illa famula tua longe aliud lacrymarum genus, quod manat de concusso spiritu consideratione periculorum omnis animæ quæ in Adam moritur. Quanquam illa in Christo vivificata, etiam nondum a carne resoluta sic vixerit, ut laudetur nomen tuum in fide moribusque ejus, non tamen audeo dicere, ex quo eam per baptismum regenerasti, nullum verbum exisse ab ore ejus contra præceptum tuum. Et dictum est a Veritate Filio tuo : « Si quis dixerit fratri suo, fatue, reus erit gehennæ

(*a*) Bad. Am. Er. Lov. *et sanctam.*

sans miséricorde! Mais comme vous ne recherchez point nos iniquités avec rigueur, nous espérons avec confiance trouver grâce devant vos yeux. Quant à celui qui compte devant vous ses mérites véritables, que fait-il autre chose que d'énumérer vos dons? Oh! si les hommes se connaissaient tels qu'ils sont, et si ceux qui se glorifient ne se glorifiaient jamais que dans le Seigneur! (II *Cor.*, x, 17.)

35. Ainsi donc, ô ma gloire et ma vie, Dieu de mon cœur, oubliant pour un moment les bonnes œuvres de ma mère dont je vous rends grâces avec joie, j'implore à cette heure le pardon de ses fautes. Exaucez-moi au nom de celui qui a été suspendu à une croix pour être le remède de nos blessures, et qui, assis à votre droite, intercède pour nous auprès de vous. (*Rom.*, VIII, 34.) Je sais qu'elle a fait miséricorde et qu'elle a pardonné de tout cœur à ceux qui l'avaient offensée : pardonnez-lui donc aussi ses offenses envers vous si elle en a commis quelques-unes pendant tant d'années qu'elle a vécu après avoir reçu l'eau sainte du baptême. Pardonnez-lui, Seigneur, pardonnez-lui, je vous en conjure, et n'entrez pas en jugement avec elle. (*Ps.* CXLII.) Que votre miséricorde l'emporte sur votre justice (*Jacq.*, II, 13), parce que vos paroles sont véritables et que vous avez promis miséricorde aux miséricordieux. (*Matth.*, v, 7.) Et cependant, s'ils le sont, c'est vous qui leur avez donné de l'être, vous qui avez pitié de celui qu'il vous plaît de prendre en pitié, et qui faites miséricorde à celui à qui vous voulez faire miséricorde. (*Exod.*, XXXIII, 19.)

36. Je crois que vous avez fait déjà ce que je vous demande; néanmoins, Seigneur, que cette prière de mon cœur soit agréable à vos yeux. (*Ps.* CXVIII.) Aux approches du jour de sa mort, ma mère ne songea pas à faire ensevelir dans de riches étoffes ni embaumer son corps avec des parfums précieux; elle ne désira point un monument magnifique ni de reposer dans celui qu'elle s'était préparé dans sa patrie. Ce n'est pas là ce qu'elle nous recommanda; mais elle exprima seulement le désir qu'on se souvînt d'elle à votre autel, où jamais elle n'avait manqué un seul jour d'aller vous rendre hommage. Elle savait que là se distribue la victime adorable qui a détruit l'arrêt de condamnation porté contre nous (*Coloss.*, II, 14), et triomphé de l'ennemi qui tient compte de nos iniquités, et qui, cherchant sans cesse à nous accuser, ne trouve rien à reprendre en celui par qui nous obtenons la victoire. Qui pourrait lui rendre le sang innocent qu'il a versé pour nous? Qui pourrait lui restituer le prix dont il nous a rachetés pour nous arracher de ses mains? C'était donc à ce mystère de notre rédemption que votre servante

ignis. » (*Matth.*, v, 22.) Et væ etiam laudabili vitæ hominum, si remota misericordia discutias eam. Quia vero non exquiris delicta vehementer, fiducialiter speramus aliquem apud te locum (*a*) invenire indulgentiæ. Quisquis autem tibi enumerat vera merita sua, quid tibi enumerat nisi munera tua? O si cognoscant se (*b*) homines homines; et qui gloriatur, in Domino glorietur.

35. Ego itaque laus mea et vita mea, Deus cordis mei, sepositis paulisper bonis ejus actibus, pro quibus tibi gaudens gratias ago, nunc pro peccatis matris meæ deprecor te, exaudi me per medicinam vulnerum nostrorum quæ pependit in ligno, et sedens ad dexteram tuam, te interpellat pro nobis. Scio misericorditer operatam, et ex corde dimisisse debita debitoribus suis; dimitte illi et tu debita sua, si qua etiam contraxit per tot annos post aquam salutis. Dimitte Domine, dimitte obsecro, ne intres cum ea in judicium. Superexaltet misericordia judicium, quoniam eloquia tua vera sunt, et promisisti misericordiam misericordibus. Quod ut essent, tu dedisti eis, qui misereberis cui misertus eris, et misericordiam præstabis cui misericors fueris.

36. Et credo jam feceris quod te rogo, sed voluntaria oris mei approba Domine. Namque illa imminente die resolutionis suæ non cogitavit suum corpus sumptuose contegi, aut condiri aromatibus, aut monumentum electum concupivit, aut curavit sepulcrum patrium. Non ista mandavit nobis, sed tantummodo memoriam sui ad altare tuum fieri desideravit, cui nullius diei prætermissione servierat, unde sciret dispensari victimam sanctam, qua deletum est chirographum quod erat contrarium nobis, qua triumphatus est hostis computans delicta nostra, et quærens quid objiciat, et nihil inveniens in illo in quo vincimus. Quis ei refundet innocentem sanguinem? Quis ei restituet pretium quo nos emit ut nos (*c*) auferat ei? Ad cujus pretii nostri sacramentum ligavit ancilla tua animam suam vinculo fidei. Nemo a protectione tua dirumpat eam.

(*a*) Absunt a Mss. prope omnibus isthæc verba, *invenire indulgentiæ.* — (*b*) Ita Mss. cum Arn. At Lov. cum antiquioribus edit. *o si cognoscant se omnes homines.* — (*c*) Arn. cum aliquot Mss. *offerat,* sed melius Bad. Am. Er. Lov. cum pluribus Mss. *auferat ei,* scilicet Christo emptori, uti nobis quidem videtur.

avait attaché son âme par le lien de la foi. Que personne ne puisse donc jamais l'arracher à votre appui ; que ni par force, ni par ruse, le démon, tout à la fois lion et dragon, ne puisse se placer entre elle et vous. Elle ne répondra point qu'elle ne doit rien, de peur de se voir confondue et livrée entre les mains de ce perfide accusateur ; mais elle répondra que ses dettes lui ont été remises par celui à qui personne ne peut rendre ce qu'il a acquitté pour nous gratuitement.

37. Qu'elle repose donc en paix avec son époux, le seul homme auquel elle ait voulu s'unir, et qu'elle servit avec une patience qui devait produire ses fruits, car elle se proposait ainsi de le gagner à vous. Inspirez, ô mon Seigneur et mon Dieu ! inspirez à vos serviteurs, qui sont mes frères, et à vos enfants, qui sont mes maîtres, et au service desquels je consacre mon cœur, ma voix et ma plume, inspirez à tous ceux qui liront ces pages, de se souvenir à votre autel de Monnique (1), votre servante, et de Patrice, autrefois son époux, mes parents selon la chair, et par lesquels vous m'avez introduit dans cette vie ; comment ? je l'ignore. Qu'ils se souviennent, avec une affectueuse charité, de ceux qui furent mes parents dans cette vie passagère, mes frères, en vous, notre Père, et en notre Mère universelle, c'est-à-dire l'Eglise, et qui seront mes concitoyens dans l'éternelle Jérusalem, après laquelle votre peuple soupire pendant son pèlerinage, depuis le moment du départ jusqu'à celui du retour. Ainsi, grâce à ces confessions, la grâce que ma mère m'a demandée à son heure suprême, lui sera accordée plus abondamment par les prières d'un grand nombre que par mes seules prières.

(1) On a cru devoir suivre ici les exemples des anciens manuscrits qui écrivent *Monnicæ*, avec un double *n*. On trouve aussi ce mot écrit de la même manière dans la prière que l'abbé Guillaume, désireux d'obtempérer aux vœux si pieux de saint Augustin, a composée en ces termes : « Souvenez-vous, Seigneur, de l'âme de votre serviteur Patrice, et de votre servante *Monnique;* et s'il m'est permis à moi, pauvre pécheur, dans le plus intime de mon cœur de désirer quelque chose pour l'âme de leur fils, Augustin, mon maître, et votre confesseur bien-aimé, » etc. Cette prière se trouve tout entière dans le tome premier de l'ouvrage qui a pour titre : *Veteres Analecti.*

Non se interponat nec vi nec insidiis leo et draco; neque enim respondebit illa nihil se debere, ne convincatur et obtineatur ab accusatore callido; sed respondebit dimissa debita sua ab eo, cui nemo reddet quod pro nobis non debens reddidit.

37. Sit ergo in pace cum viro, ante quem nulli et post quem nulli nupta est, qui servivit fructum tibi afferens cum tolerantia, ut eum quoque lucraretur tibi. Et inspira, Domine meus, Deus meus, inspira servis tuis fratribus meis, filiis tuis dominis meis, quibus et voce et corde et litteris servio, ut quotquot hæc legerint, meminerint ad altare tuum Monnicæ famulæ tuæ, cum Patricio quondam ejus conjuge, per quorum carnem introduxisti me in hanc vitam, quemadmodum nescio. Meminerint cum affectu pio parentum meorum in hac luce transitoria, et fratrum meorum sub te patre in matre Catholica, et civium meorum in æterna Jerusalem, cui suspirat peregrinatio populi tui ab exitu usque ad reditum, ut quod a me illa poposcit extremum, uberius ei præstetur in multorum orationibus (*e*) per confessiones, quam per orationes meas.

(*a*) In editis pluribus, *tam per confessiones.* Abest, *tam,* a Mss. quos magis probamus.

LIVRE DIXIÈME

Augustin examine et avoue hautement, non ce qu'il a été autrefois, mais ce qu'il est maintenant. Il veut faire connaître Dieu, l'objet de ses affections, et en parcourant les diverses œuvres de la création, il explique longuement la puissance prodigieuse de la mémoire : il se félicite de ce que Dieu a trouvé place dans la sienne. Il recherche dans ses actes, dans ses affections, la part de la triple volupté, de la curiosité et de l'orgueil. Il confesse Notre-Seigneur Jésus-Christ comme l'unique médiateur entre Dieu et les hommes, et il exprime la confiance d'obtenir par son secours la guérison de toutes les langueurs de son âme.

CHAPITRE PREMIER.

En Dieu seul est la joie et l'espérance.

1. Que je vous connaisse, vous qui me connaissez, que je vous connaisse comme je suis connu de vous. Force de mon âme, entrez en elle, rendez-la tellement conforme à vous, que vous la possédiez sans tache et sans ride. Tel est mon espoir, voilà ce qui m'inspire ces paroles; et cet espoir est le sujet de ma joie, lorsqu'elle n'est pas insensée. Quant aux autres choses de la vie, elles méritent d'autant moins d'être pleurées, que nous les pleurons davantage, et elles devraient d'autant plus faire couler nos larmes, que nous en répandons moins sur elles. Mais vous aimez la vérité, Seigneur (*Ps.* L), et celui qui la suit, arrive à la lumière. (*Jean*, III, 21.) Je veux aussi la suivre moi-même au fond de mon cœur, où je répands devant vous mes pensées, et dans cet écrit où je les confesse devant un grand nombre de témoins.

CHAPITRE II.

Qu'est-ce que se confesser à Dieu, puisqu'il connaît les plus secrets replis de la conscience?

2. Mais pour vous, Seigneur, dont les yeux voient à nu l'abîme de la conscience humaine, qu'y aurait-il en moi de caché, quand même je ne voudrais pas vous le déclarer? Ce serait vous cacher à moi-même, sans me cacher à vous. Maintenant que mes gémissements sont un témoignage que je me déplais à moi-même, vous répandez votre lumière dans mon âme, vous faites qu'elle se plaît en vous, vous êtes l'objet de son amour et de ses désirs, afin que je rougisse de moi, que je renonce à moi pour me donner à vous, et que rien en moi ne puisse me plaire ni vous être agréable, s'il ne vient uniquement de vous. Je vous suis donc connu, Seigneur, quel que soit l'état de mon âme, et cependant j'ai dit quel fruit j'espère retirer de ma confession. D'ailleurs, je vous la fais bien

LIBER DECIMUS.

Scrutatur deinceps, ac palam contestatur, non qualis antea esset, sed qualis nunc. Deum quem diligit studet indicare; dumque per singula ducit rerum genera, multis explicat memoriæ vim plane stupendam, et quod sua in memoria locum Deus habeat gratulatur. Inquirit in actus, in sensus, et affectus suos ex triplici tentatione voluptatis, curiositatis, ac superbiæ. Dominum Christum unum mediatorem Dei et hominum confitetur, ejusque ope animi sui languores omnes sanandos esse confidit.

CAPUT PRIMUM.

In Deo solo spes et gaudium.

1. Cognoscam te cognitor meus, cognoscam sicut et cognitus sum. Virtus animæ meæ, intra in eam, et coapta tibi, ut habeas et possideas sine macula et ruga. Hæc est spes mea, ideo loquor, et in ea spe gaudeo, quando sanum gaudeo. Cætera vero vitæ hujus tanto minus flenda, quanto magis fletur; et tanto magis flenda, quanto minus fletur in eis. Ecce enim veritatem dilexisti, quoniam qui facit eam, venit ad lucem. Volo eam facere in corde meo coram te in confessione; in stylo autem meo coram multis testibus.

CAPUT II.

Cum Deo nota sint arcana, quid est confiteri illi.

2. Et tibi quidem, Domine, cujus oculis nuda est abyssus humanæ conscientiæ, quid occultum esset in me, etiam si nollem confiteri tibi? Te enim mihi absconderem, non me tibi. Nunc autem quod gemitus meus testis est displicere me mihi, tu refulges et places, et amaris et desideraris, ut erubescam de me, et abjiciam me atque eligam te, et nec tibi nec mihi placeam nisi de te. Tibi ergo Domine manifestus sum quicumque sim, et quo fructu tibi confitear dixi. Neque enim id ago verbis carnis et vocibus, sed verbis animæ et clamore cogitationis,

moins par les paroles de ma bouche que par celles de mon âme, et par le cri de la pensée qu'entend votre oreille. En effet, lorsque j'ai fait le mal, qu'est-ce que me confesser à vous que de me déplaire à moi-même? Et lorsque je fais le bien, n'est-ce pas encore me confesser à vous que de ne pas m'en attribuer le mérite? Car, Seigneur, vous bénissez le juste (*Ps.* v), mais c'est après l'avoir justifié comme pécheur. (*Rom.*, IV, 5.) Ainsi donc, mon Dieu, la confession que je fais devant vous, je vous la fais en silence, sans qu'elle soit silencieuse; ma langue se tait, mais mon cœur vous parle. Je ne dis rien de bon aux hommes que vous n'ayez d'abord entendu au fond de moi-même; et vous n'entendez en moi rien de semblable que vous ne me l'ayez dit vous-même tout d'abord.

CHAPITRE III.

Quel fruit il espère de cette confession de ce qu'il est, et non de ce qu'il a été.

3. Qu'y a-t-il donc de commun entre les hommes et moi, pour qu'ils entendent mes confessions, comme s'ils pouvaient guérir toutes mes langueurs? Race curieuse de connaître la vie d'autrui, et si négligente à réformer sa propre vie! Pourquoi cherchent-ils à apprendre de moi qui je suis, tandis qu'ils refusent d'apprendre de vous ce qu'ils sont eux-mêmes? Et lorsqu'ils m'entendent parler de moi-même, d'où savent-ils que je dis la vérité, puisque personne ne peut connaître ce qui se passe dans l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui? (I *Cor.*, II, 11.) Si, au contraire, ils vous entendaient leur parler d'eux-mêmes, ils ne pourraient pas dire : Le Seigneur a menti. Qu'est-ce en effet que vous entendre nous parler de nous-mêmes, sinon connaître ce que nous sommes? Or, quel est l'homme qui, ayant la connaissance d'une chose, dira : Cela est faux, à moins de mentir lui-même? Mais parce que « la charité croit tout, » (I *Cor.*, XII, 7) du moins entre ceux qu'elle unit ensemble si étroitement, qu'elle n'en fait qu'un cœur et qu'une âme, je veux, Seigneur, me confesser à vous, de sorte que les hommes m'entendent. Je ne puis leur prouver la véracité de mes aveux; mais du moins je serai cru par ceux dont la charité ouvre les oreilles.

4. Cependant, ô vous le médecin intérieur de mon âme! montrez-moi quel fruit je puis retirer de ces confessions; car la confession de mes iniquités passées que vous m'avez remises et que vous avez couvertes pour me donner en vous le bonheur (*Ps.* XXXI) d'une âme transformée par la foi et par votre sacrement, cette confession, dis-je, lue ou entendue, ranime le cœur, l'empêche de s'endormir dans ce sommeil de désespoir qui fait dire : je ne puis, réveille en elle la confiance en votre miséricorde, l'amour des douceurs de votre grâce qui donne la force

quem novit auris tua. Cum enim malus sum, nihil est aliud confiteri tibi, quam displicere mihi; cum vero pius, nihil est aliud confiteri tibi, quam hoc non tribuere mihi, quoniam tu Domine benedicis justum, sed prius eum justificas impium. Confessio itaque mea, Deus meus, in conspectu tuo tibi tacite fit, et non tacite. Tacet enim strepitu, clamat affectu. Neque dico recti aliquid hominibus, quod non a me tu prius audieris, aut etiam tu aliquid tale audis a me, quod non mihi tu prius dixeris.

CAPUT III.

Quo fructu confitebitur deinceps quis sit, non quis fuerit.

3. Quid mihi ergo est cum hominibus ut audiant confessiones meas, quasi ipsi sanaturi sint omnes languores meos? Curiosum genus ad cognoscendam vitam alienam, desidiosum ad corrigendam suam. Quid a me quærunt audire qui sim, qui nolunt a te audire qui sint? Et unde sciunt cum a meipso de meipso audiunt, an verum dicam, quandoquidem nemo scit hominum quid agatur in homine, nisi spiritus hominis qui in ipso est? Si autem a te audiant de seipsis, non poterunt dicere, mentitur Dominus. Quid est enim a te audire de se, nisi cognoscere se? Quis porro cognoscit et dicit, falsum est, nisi ipse mentiatur? Sed quia caritas omnia credit, inter eos utique quos connexos sibimet unum facit, ego quoque, Domine, etiam sic tibi confiteor, ut audiant homines, quibus demonstrare non possum an vera confitear, sed credunt mihi quorum mihi aures caritas aperit.

4. Verumtamen tu medice meus intime, quo fructu ista faciam, eliqua mihi; nam confessiones præteritorum malorum meorum, quæ remisisti et texisti ut beares me in te, mutans animam meam fide et sacramento tuo, cum leguntur et audiuntur, excitant cor ne dormiat in desperatione et dicat, non possum; sed evigilet in amore misericordiæ tuæ

aux faibles, et leur fait connaître leur faiblesse. Les justes eux-mêmes se plaisent à entendre raconter les iniquités passées de ceux qui en sont délivrés, non pas qu'ils trouvent du plaisir dans ce qui est mal, mais parce que ce mal a existé et n'existe plus. Quel fruit, mon Dieu, vous à qui ma conscience se confesse chaque jour, avec une confiance puisée plutôt dans votre miséricorde que dans son innocence, quel fruit, je vous le demande, puis-je espérer en révélant encore aux hommes dans ces pages, non plus ce que j'étais autrefois, mais ce que suis aujourd'hui? Car, quant au récit de mes erreurs passées, j'en ai reconnu et signalé le fruit. Que suis-je donc maintenant, à ce moment de mes confessions? Voilà ce que désirent savoir un grand nombre de fidèles qui me connaissent et qui ne me connaissent pas, qui m'ont entendu ou bien ont entendu parler de moi; leur oreille ne peut entendre la voix de mon cœur, et c'est là où je suis véritablement, quelque soit d'ailleurs ce que je suis. Ils veulent donc apprendre de ma bouche ce que je suis au fond du cœur, là où ni leurs yeux, ni leurs oreilles, ni leur esprit ne sauraient pénétrer; cependant ils sont prêts à me croire, car pourraient-ils autrement s'en assurer? La charité qui les a rendus bons leur dit que je ne ments pas, quand je leur parle de moi-même, et que c'est elle-même en eux qui ajoute foi à mes paroles.

CHAPITRE IV.

Quels fruits il espère de ces confessions.

5. Mais encore, quel fruit espèrent-ils retirer de ce qu'ils demandent? Désirent-ils me féliciter lorsqu'ils apprendront combien je me suis approché de vous par le secours de votre grâce, et prier pour moi lorsqu'ils sauront combien le fardeau de mes misères ralentit mes pas? A ceux-là je vais me découvrir, car je regarde comme un des fruits les plus précieux, Seigneur mon Dieu, qu'un grand nombre de voix vous rendent grâces à mon sujet, ou vous prient en ma faveur. Que leur cœur fraternel aime en moi ce que vous nous apprenez à aimer, et déplore ce que vous nous ordonnez de déplorer. Mais que ce sentiment parte d'un cœur fraternel, et non pas d'un cœur étranger, de l'esprit des enfants du siècle, dont la bouche ne s'ouvre qu'à des paroles de mensonge, et dont la main est la main de l'iniquité. (*Ps.* CXLIII.) Ce sera cet esprit de charité fraternelle qui se réjouira pour moi, s'il trouve à m'approuver, s'attristera sur moi, s'il trouve à blâmer; et qui, soit qu'il me blâme, soit qu'il m'approuve, aura toujours la même affection pour moi. C'est à ceux-là que je me découvrirai; qu'ils se réjouissent à la vue de ce qu'il y a de bon, qu'ils s'attristent à la vue de ce qu'il y a de mal en moi. Ce que j'ai de bon

et dulcedine gratiæ tuæ, qua potens est omnis infirmus, qui sibi per ipsam fit conscius infirmitatis suæ. Et delectat bonos audire præterita mala eorum qui jam carent eis, nec ideo delectat quia mala sunt, sed quia fuerunt et non sunt. Quo itaque fructu, Domine meus cui quotidie confitetur conscientia mea, spe misericordiæ tuæ securior quam innocentia sua; quo fructu quæso etiam hominibus coram te confiteor per has litteras adhuc quis ego sim, non quis fuerim? Nam illum fructum vidi et commemoravi. Sed quis adhuc sim, ecce in ipso tempore confessionum mearum, et multi hoc nosse cupiunt qui me noverunt, et non me noverunt, qui ex me vel de me aliquid audierunt; sed auris eorum non est ad cor meum, ubi ego sum quicumque sum. Volunt ergo audire confitentem me quid ipse intus sim, quo nec oculum nec aurem nec mentem possunt intendere; credituri tamen volunt, numquid cognituri? Dicit enim eis caritas qua boni sunt non mentiri me de me confitentem, et ipsa in eis credit mihi.

CAPUT IV.

Quod magni sint fructus hujuscemodi confessionis.

5. Sed quo fructu id volunt? An congratulari mihi cupiunt cum audierint quantum ad te accedam munere tuo, et orare pro me cum audierint quantum retarder pondere meo? Indicabo me talibus. Non enim parvus est fructus, Domine Deus meus, ut a multis tibi gratiæ agantur de nobis, et a multis rogeris pro nobis. Amet in me fraternus animus quod amandum doces, et doleat in me quod dolendum doces. Animus ille hoc faciat fraternus, non extraneus, non filiorum alienorum, quorum os locutum est vanitatem, et dextera eorum dextera iniquitatis; sed fraternus ille qui cum approbat me, gaudet de me; cum autem improbat me, contristatur pro me; quia sive approbet me sive improbet, diligit me. Indicabo me talibus, respirent in bonis meis, suspirent in malis meis. Bona mea instituta tua sunt et dona tua; mala mea delicta mea sunt et judicia tua.

est votre ouvrage et le résultat de vos dons; ce que j'ai de mal c'est mon propre péché et l'effet de votre justice. Qu'ils se réjouissent donc du bien et qu'ils s'attristent du mal; que l'hymne de la joie et les pleurs de la tristesse s'élèvent jusqu'à vous de leurs cœurs fraternels, comme d'autant d'encensoirs qui se balancent devant vous, ô mon Dieu! Et vous, Seigneur, agréez les parfums de votre temple saint, ayez pitié de moi selon la grandeur de votre miséricorde (*Ps.* L), et pour la gloire de votre nom, n'abandonnez point l'ouvrage que vous avez commencé, mais achevez de détruire mes imperfections.

6. Tel est le fruit de ces confessions, où je vais découvrir non plus ce que j'étais, mais ce que je suis maintenant; où je ferai mes aveux, non pas seulement devant vous, avec une joie secrète mêlée de frayeur, avec une secrète douleur mêlée d'espérance, mais encore devant tous ceux des enfants des hommes qui croient en vous, qui partagent ma joie, comme ils partagent ma condition mortelle, qui sont mes concitoyens et mes compagnons de voyage, et enfin qui me précèdent, me suivent ou m'accompagnent dans le chemin de la vie. Vos serviteurs, tels sont mes frères : vous avez voulu qu'ils fussent vos fils, et ce sont les maîtres que vous m'avez ordonné de servir, si je voulais vivre de vous avec vous. C'était peu que votre Verbe m'en intimât le commandement, il a voulu encore m'en donner l'exemple. J'obéis donc, par mes paroles et par mes actions, et je le fais à l'ombre de vos ailes. Or, à quels périls ne serais-je pas exposé, si sous un tel abri, mon âme ne vous demeurait soumise, et si ma faiblesse n'était connue de vous? Je ne suis qu'un petit enfant; mais mon père vit toujours, et j'ai un tuteur capable de me défendre, c'est le même qui est à la fois mon père et mon tuteur; et celui-là, c'est vous, ô Dieu tout-puissant, qui êtes tout mon bien, vous qui étiez avec moi avant même que je ne fusse avec vous. Je me révélerai donc à ceux que vous m'ordonnez de servir, non pas tel que j'ai été, mais tel que je suis maintenant, tel que je suis encore. Je ne me juge pas (*Cor.*, IV, 3); qu'on m'écoute donc aussi sans me juger.

CHAPITRE V.

L'homme ne se connaît pas entièrement lui-même.

7. C'est vous seul, Seigneur, qui me jugez, parce que bien que nul homme ne connaisse ce qui se passe en l'homme, que l'esprit de l'homme qui est en lui, cependant il est quelque chose de l'homme que ne connaît pas même l'esprit de l'homme qui est en lui. Mais vous, Seigneur, vous savez tout ce qu'il est, vous qui l'avez créé. Quant à moi, bien que je me méprise en votre présence, qu'à mes yeux je ne sois que cendre et poussière, cependant je sais quelque chose de vous que j'ignore de moi-même. Sans doute,

Respirent in illis et suspirent in his, et hymnus et fletus ascendant in conspectum tuum de fraternis cordibus thuribulis tuis. Tu autem Domine delectatus odore sancti templi tui, miserere mei secundum magnam misericordiam tuam, propter nomen tuum, et nequaquam deserens cœpta tua, consumma imperfecta mea.

6. Hic est fructus confessionum mearum, non tantum coram te secreta exsultatione cum tremore et secreto mœrore cum spe; sed etiam in auribus credentium filiorum hominum sociorum gaudii mei et consortium mortalitatis meæ, civium meorum et mecum peregrinorum, præcedentium et consequentium, et comitum viæ meæ. Hi sunt servi tui fratres mei quos filios tuos esse voluisti, dominos meos quibus jussisti ut serviam, si volo tecum de te vivere. Et hoc mihi verbum tuum parum erat, si loquendo præciperet, nisi et faciendo præiret. Et ego id ago factis et dictis, id ago sub alis tuis nimis cum ingenti periculo; nisi quia sub alis tuis tibi subdita est anima mea, et infirmitas mea tibi nota est. Parvulus sum, sed vivit semper Pater meus, et idoneus est mihi tutor meus. Idem ipse est enim qui genuit me et tuetur me; et tu ipse es omnia bona mea, tu omnipotens qui mecum es, et priusquam tecum sim. Indicabo ergo talibus qualibus jubes ut serviam, non quis fuerim, sed quis jam sim, et quis adhuc sim; sed neque meipsum dijudico, sic itaque audiar.

CAPUT V.

Homo sese totum non novit.

7. Tu enim Domine dijudicas me, quia etsi nemo scit hominum quæ sunt hominis, nisi spiritus hominis qui in ipso est; tamen est aliquid hominis quod nec ipse scit spiritus hominis qui in ipso est; tu autem Domine scis ejus omnia qui fecisti eum. Ego vero quamvis præ tuo conspectu me despiciam, et æstimem me terram et cinerem, tamen aliquid de te scio

nous ne vous voyons encore qu'en énigme et comme dans un miroir, au lieu de vous voir face à face (I *Cor.*, XIII, 12) ; sans doute, tant que je voyage ainsi exilé de vous, vous ne m'êtes pas aussi présent que je le suis à moi-même ; cependant, je sais que vous êtes d'une nature inviolable, tandis que j'ignore à quelles tentations je puis ou non résister. Mais je conserve l'espérance, parce que, fidèle en vos promesses, vous ne permettez pas que nous soyons tentés au delà de nos forces, mais que vous faites profiter de la tentation, afin que nous puissions persévérer. Je confesserai donc ce que sais de moi-même, et je confesserai aussi ce que j'en ignore. Car ce que je connais de moi, je le connais, grâce à votre lumière; et ce que j'ignore de moi, je l'ignore, jusqu'à ce que mes ténèbres, à l'éclat de votre visage, deviennent comme le soleil dans son midi. (*Isaï.*, LVIII, 10.)

CHAPITRE VI.

Ce qu'il aime en aimant Dieu. Comment on s'élève jusqu'à Dieu par le moyen des créatures.

8. Ce qui n'est pas douteux pour moi, ce que je sais avec certitude, c'est que je vous aime. Vous avez frappé mon cœur de votre parole, et je vous ai aimé. Le ciel, la terre, et tout ce qu'ils renferment, me disent de toutes parts de vous aimer et ne cessent de le dire à tous les hommes, « afin qu'ils demeurent sans excuse. » (*Rom.*, I, 20.) Mais vous faites plus encore, lorsque vous avez pitié de celui que vous voulez prendre en pitié, et que vous faites miséricorde à qui il vous plaît de faire miséricorde ; s'il en était autrement, le ciel et la terre raconteraient vos louanges à des sourds. Qu'est-ce donc que j'aime en vous aimant ? Ce n'est ni la beauté des corps, ni l'éclat des créatures passagères, ni la splendeur de la lumière qui charme nos yeux, ni les douces impressions des chants mélodieux, ni la suave odeur des parfums et des fleurs ; ce n'est ni la manne, ni le miel, ce ne sont point enfin ces formes séduisantes qui attirent les embrassements de la volupté, non, ce n'est pas là ce que j'aime, quand j'aime mon Dieu ; et pourtant, j'aime une lumière, une voix, un parfum, un aliment, je ne sais quels embrassements, lorsque j'aime mon Dieu; mais c'est à l'homme intérieur que cette lumière, cette voix, ce parfum, cet aliment, ces embrassements, procurent des jouissances; c'est à mon âme, où brille une lumière qui n'est point resserrée par l'espace, où résonne une mélodie qui n'est point interrompue par le temps, où s'exhale un parfum qu'un souffle ne vient point dissiper, où je savoure un aliment que l'avidité ne saurait diminuer, où l'on goûte un attachement que la satiété ne vient pas rompre. Voilà ce que j'aime, quand j'aime mon Dieu.

quod de me nescio. Et certe nunc videmus per speculum in ænigmate, nondum facie ad faciem ; et ideo quamdiu peregrinor abs te, mihi sum præsentior quam tibi, et tamen te novi nullo modo posse violari ; ego vero quibus tentationibus resistere valeam, quibusve non valeam, nescio. Et spes est, quia fidelis es, qui nos non sinis tentari supra quam possumus ferre, sed facis cum tentatione etiam exitum ut possimus sustinere. Confitear ergo quid de me sciam, confitear et quid de me nesciam. Quoniam et quod de me scio, te mihi lucente scio; et quod de me nescio, tamdiu nescio, donec fiant tenebræ meæ sicut meridies in vultu tuo.

CAPUT VI.

Quid amat cum Deum amat et quomodo ex creaturis Deus cognoscitur.

8. Non dubia sed certa conscientia Domine amo te. Percussisti cor meum verbo tuo, et amavi te. Sed et cœlum, et terra, et omnia quæ in eis sunt, ecce undique mihi dicunt ut te amem, nec cessant dicere omnibus ut sint inexcusabiles. Altius autem tu misereberis cui misertus eris, et misericordiam præstabis cui misericors fueris : alioquin cœlum et terra surdis loquuntur laudes tuas. Quid autem amo cum te amo? Non speciem corporis, nec decus temporis, nec candorem lucis ecce istis amicum oculis, non dulces melodias cantilenarum omnimodarum, non florum et unguentorum et aromatum suaveolentiam, non manna et mella, non membra acceptabilia carnis amplexibus. Non hæc amo cum amo Deum meum, et tamen amo quamdam lucem, et quamdam vocem, et quemdam odorem, et quemdam cibum, et quemdam amplexum cum amo Deum meum, lucem, vocem, odorem, cibum, amplexum interioris hominis mei; ubi fulget animæ meæ quod non capit locus, et ubi sonat quod non rapit tempus, et ubi olet quod non spargit flatus, et ubi sapit quod non minuit edacitas, et ubi hæret quod non divellit satietas. Hoc est quod amo cum Deum meum amo.

9. Qu'est-ce donc que Dieu? J'ai interrogé la terre, et elle m'a dit : Ce n'est point moi; et tous les êtres qu'elle renferme m'ont fait la même réponse. J'ai interrogé la mer, les abîmes et tous les animaux qui vivent dans leur sein, et ils m'ont répondu : Nous ne sommes point ton Dieu, cherche-le au-dessus de nous. J'ai interrogé les vents qui soufflent, et l'air tout entier avec ses habitants m'a répondu : Anaximène se trompe, je ne suis point Dieu. J'ai interrogé le ciel, le soleil, la lune, les étoiles, et ils m'ont dit : Nous ne sommes point le Dieu que tu cherches. Alors, j'ai dit à tous les objets qui assiégent les portes de mes sens : Vous m'avez dit de mon Dieu que vous ne l'étiez pas, dites-moi quelque chose de ce qu'il est. Et ils me crièrent d'une voix éclatante : « C'est lui qui nous a faits. » (*Ps.* XCIX.) Ma demande était le regard attentif de mon âme, et leur beauté fut leur seule réponse. Je reportais alors mon attention sur moi-même, et je me suis dit : Qui es-tu? Et je me suis répondu : Je suis un homme. Mais je suis composé de deux êtres : l'un extérieur, c'est le corps; l'autre intérieur, c'est l'âme. Auquel des deux devais-je de préférence demander mon Dieu, que j'avais déjà cherché, par tous les sens de mon corps, depuis la terre jusqu'au ciel, aussi loin que mes yeux avaient pu étendre leurs regards? C'est à mon âme que de préférence je devais m'adresser; car c'était à elle que mes sens, comme autant de messagers, rendaient compte de leurs découvertes, et c'est à son jugement qu'étaient soumises toutes ces réponses du ciel, de la terre et de tout ce qu'ils renferment, lorsqu'ils me disaient : Nous ne sommes point Dieu; mais c'est lui qui nous a faits. C'est l'homme intérieur qui connaît toutes ces choses par le ministère de l'homme extérieur; c'est la partie intérieure de moi-même, c'est moi, c'est mon âme qui les a connues au moyen des organes de mon corps. J'ai interrogé l'univers entier pour savoir quel est mon Dieu, et il m'a répondu : Ce n'est pas moi, mais c'est lui qui m'a fait.

10. Mais quoi, l'univers n'offre-t-il pas cette même apparence à tous ceux qui ont l'entier usage de leurs sens? D'où vient donc qu'il ne tient pas à tous le même langage? Les animaux grands et petits le voient aussi, mais ils ne peuvent l'interroger, parce qu'ils n'ont point en eux une raison capable de juger les rapports de leurs sens? Les hommes peuvent l'interroger et s'élever « par les choses visibles jusqu'à l'intelligence des perfections invisibles de Dieu; » (*Rom.*, I, 20) mais l'amour qui les asservit aux créatures les rend incapables d'en juger. Or, les créatures ne répondent à ceux qui les interrogent que lorsqu'ils sont en état de les juger. Ce n'est pas qu'elles changent leur langage, c'est-à-dire leur nature, et qu'elles se montrent sous un aspect à celui qui ne sait que les voir, et sous un autre à celui qui sait à la fois les voir

9. Et quid est hoc? Interrogavi terram, et dixit : Non sum; et quæcumque in eadem sunt, idem confessa sunt. Interrogavi mare et abyssos, et reptilia animarum vivarum, et responderunt : Non sumus Deus tuus, quære super nos. Interrogavi auras flabiles, et inquit universus aer cum incolis suis : Fallitur Anaximenes, non sum Deus. Interrogavi cœlum, solem, lunam, stellas : Neque nos sumus Deus quem quæris, inquiunt. Et dixi omnibus iis quæ circumstant fores carnis meæ : Dixistis mihi de Deo meo quod vos non estis, dicite mihi de illo aliquid. Et exclamaverunt voce magna : Ipse fecit nos. Interrogatio mea, intentio mea; et responsio eorum, species eorum. Et direxi me ad me, et dixi mihi : Tu quis es? Et respondi : Homo. Et ecce corpus et anima in me mihi præsto sunt, unum exterius, et alterum interius. Quid horum est unde quærere debui Deum meum, quem jam quæsiveram per corpus a terra usque ad cœlum, quousque potui mittere nuntios, radios oculorum meorum? Sed melius quod interius. Ei quippe renuntiabant omnes nuntii corporales præsidenti et judicanti de singulis responsionibus cœli et terræ et omnium quæ in eis sunt dicentium : Non sumus Deus, sed ipse fecit nos; homo interior cognovit hæc per exterioris ministerium, ego interior cognovi hæc, ego, ego animus per sensus corporis mei. Interrogavi mundi molem de Deo meo, et respondit mihi: Non ego sum, sed ipse me fecit.

10. Nonne omnibus quibus integer sensus est, apparet hæc species? Cur non omnibus eadem loquitur? Animalia pusilla et magna vident eam, sed interrogare nequeunt : non enim præposita est in eis nuntiantibus sensibus judex ratio. Homines autem possunt interrogare ut invisibilia Dei per ea quæ facta sunt intellecta conspiciantur : sed amore subduntur eis, et subditi judicare non possunt. Nec respondent ista interrogantibus nisi judicantibus, nec vocem suam mutant, id est speciem suam, si alius tantum videat, alius autem videns interroget, ut aliter illi appareat, aliter huic; sed eodem modo utrique apparens, illi

et les interroger; mais en présentant à tous deux les mêmes apparences, elles répondent à celui-ci et sont muettes pour celui-là, ou plutôt elles répondent également à tous; mais ceux-là seulement les comprennent qui consultent la vérité au dedans d'eux-mêmes sur cette voix qui les a frappés au dehors. Car c'est la vérité qui me dit : Ton Dieu, ce n'est ni le ciel, ni la terre, ni un corps quelconque. Leur nature dit à ceux qui les considèrent : Tout corps est moindre dans une de ses parties que dans son tout. Aussi, mon âme, je te le dis, tu as quelque chose de plus excellent, puisque c'est toi qui animes la masse du corps en lui donnant la vie, qu'aucun corps ne peut donner à un autre corps. Mais c'est ton Dieu qui est la vie même de ta vie.

CHAPITRE VII.

Les sens ne peuvent seuls nous donner la connaissance de Dieu.

11. Qu'est-ce donc que j'aime en aimant mon Dieu? Quel est celui qui est si fort au-dessus de mon âme? C'est par mon âme que je m'élèverai jusqu'à lui. Je franchirai cette force qui m'attache à mon corps et fait circuler la vie dans tous ses membres; car ce n'est point par elle que je puis trouver mon Dieu : autrement, « le cheval et le mulet, qui n'ont pas la raison, » (*Ps.* XXXI) pourraient le trouver aussi, puisque c'est la même force qui fait aussi vivre leurs corps. Il est donc une autre puissance qui communique non-seulement la vie, mais encore le sentiment à cette chair que le Seigneur m'a donné; elle commande à l'œil non pas d'entendre, mais de voir, à l'oreille non pas de voir, mais d'entendre; en un mot, elle distribue à chacun de mes sens les fonctions qui conviennent à leur nature et à la place qu'ils occupent; fonctions diverses, sans doute, mais que mon esprit, qui est un, qui est moi-même, exécute par leur ministère. Mais je m'élèverai encore au-dessus de cette puissance qui m'est commune avec le cheval et le mulet, puisque comme moi ils sentent par les organes du corps.

CHAPITRE VIII.

Puissance de la mémoire.

12. Je franchirai donc aussi cette puissance de ma nature pour monter par degrés jusqu'à celui qui m'a fait. J'arrive alors à ces campagnes, à ces vastes palais de ma mémoire où sont déposés les trésors de ces innombrables images que les sens y ont fait entrer. Là sont enfouies également toutes les pensées que nous formons, en augmentant, diminuant ou modifiant de mille manière les objets perçus par les sens; là enfin est déposé comme en réserve tout ce que l'oubli n'a pas encore absorbé et ense-

muta est, huic loquitur; imo vero omnibus loquitur; sed illi intelligunt qui ejus vocem acceptam foris intus cum veritate conferunt. Veritas enim dicit mihi : Non est Deus tuus cœlum et terra, neque omne corpus. Hoc dicit eorum natura videnti : Moles est, moles minor est in parte quam in toto. Jam tu melior es, tibi dico anima, quoniam tu vegetas molem corporis tui, præbens ei vitam, quod nullum corpus præstat corpori. Deus autem tuus etiam tibi vitæ vita est.

CAPUT VII.

Corporea aut sensitiva virtute Deus non invenitur.

11. Quid ergo amo cum Deum meum amo? Quis est ille super caput animæ meæ? Per ipsam animam meam ascendam ad illum. Transibo vim meam qua hæreo corpori et vitaliter compagem ejus repleo. Non ea vi reperio Deum meum, nam reperiret et equus et mulus quibus non est intellectus, quia est eadem vis qua vivunt etiam eorum corpora. Est alia vis non solum qua vivifico, sed etiam qua sensifico carnem meam quam mihi fabricavit Dominus; jubens oculo ut non audiat, et auri ut non videat; sed illi per quem videam, huic per quam audiam : et propria singillatim cæteris sensibus sedibus suis et officiis suis, quæ diversa per eos ago, unus ego animus. Transibo et istam vim meam : nam et hanc habet equus et mulus, sentiunt enim etiam ipsi per corpus.

CAPUT VIII.

Memoriæ vis.

12. Transibo ergo et istam vim naturæ meæ gradibus ascendens ad eum qui fecit me; et venio in campos et lata prætoria memoriæ, ubi sunt thesauri innumerabilium imaginum de cujuscemodi rebus sensis invectarum. Ibi reconditum est quidquid etiam cogitamus, vel augendo vel minuendo, vel utcumque variando ea quæ sensus attigerit : et si quid aliud commendatum et repositum est, quod nondum

veli. Là, dès que j'y suis entré, j'appelle ce que je veux faire comparaître devant moi; parmi les choses que j'appelle, les unes se présentent sur-le-champ, d'autres se font plus longtemps attendre et s'arrachent comme avec peine de leurs retraites profondes; il en est qui se précipitent en foule sans que je les demande ni les désire, qui se produisent devant moi et semblent me dire : N'est-ce pas nous? Mais la main de mon esprit les écarte, pour ainsi parler, des yeux de ma mémoire, jusqu'à ce que la chose que je demande se dégage de ses ténèbres et sorte de sa retraite pour paraître devant moi. D'autres enfin se présentent sans effort et dans l'ordre où je les ai demandées; les premières cèdent la place à celles qui suivent et disparaissent pour revenir ensuite, quand je le voudrai. C'est ce qui arrive lorsque je raconte de mémoire.

13. C'est là que se conservent distincts et selon leur espèce tous les objets qui chacun ont pénétré par l'entrée qui leur est propre : ainsi, la lumière, toutes les couleurs et les formes des corps par les yeux; par les oreilles, tous les sons; toutes les odeurs par le nez; par la bouche, toutes les saveurs; par le toucher, répandu dans toutes les parties du corps, ce qui est dur ou mou, chaud ou froid, doux ou rude, pesant ou léger, toutes les sensations externes et internes. Voilà toutes les choses que ma mémoire reçoit dans son réservoir immense, où, au besoin, je les rassemble et les passe en revue : retraite cachée, inexplicables replis où tout entre par l'issue qui lui est particulière, et s'y range sans confusion. Cependant, ce ne sont pas les choses mêmes qui entrent, mais seulement leurs images toujours prêtes à s'offrir à la pensée qui veut se les rappeler. Qui pourrait dire comment ces images ont été formées, bien que toutefois l'on sache par quel sens elles ont été recueillies et déposées dans la mémoire? Car, alors même que je suis dans les ténèbres et le silence, je puis à volonté représenter des couleurs à ma mémoire, distinguer le noir d'avec le blanc, et toutes les autres couleurs entre elles. Les sons ne se jettent point à la traverse, ne troublent point les images que je reçois par les yeux, et quoique présents, ils se retirent et se tiennent à l'écart; mais s'il me plaît de les appeler à leur tour, ils se présentent sur-le-champ. De même encore dans le repos de ma langue et le silence de ma voix, je chante au gré de mes désirs; et les images des couleurs, qui n'en ont pas moins conservé leur place, ne viennent point non plus me gêner ou m'interrompre quand je puise dans cet autre trésor entré par mes oreilles. C'est ainsi que je me rappelle, dès que je le veux, toutes les autres sensations introduites et déposées dans ma mémoire par les autres sens; je distingue le parfum des lis de celui des violettes sans me servir de l'odorat, et sans rien goûter ni

absorbuit et sepelivit oblivio. Ibi quando sum posco ut proferatur quidquid volo, et quædam statim prodeunt; quædam requiruntur diutius et tanquam de abstrusioribus quibusdam receptaculis eruuntur; quædam catervatim se proruunt, et dum aliud petitur et quæritur, prosiliunt in medium quasi dicentia : Ne forte nos sumus? Et abigo ea manu cordis a facie recordationis meæ, donec enubiletur quod volo, atque in conspectum prodeat ex abditis. Alia faciliter atque imperturbata serie, sicut poscuntur suggeruntur; et cedunt præcedentia consequentibus; et cedendo conduntur, iterum cum voluero processura. Quod totum fit cum aliquid narro memoriter.

13. Ibi sunt omnia distincte generatimque servata, quæ suo quæque aditu ingesta sunt, sicut lux atque omnes colores formæque corporum per oculos; per aures autem omnia genera sonorum; omnesque odores per aditum narium; omnes sapores per oris aditum; a sensu autem totius corporis, quid durum, quid molle, quid calidum, frigidumve, lene aut asperum, grave seu leve, sive extrinsecus sive intrinsecus corpori, hæc omnia recipit recolenda cum opus est et retractanda grandis memoriæ recessus, et nescio qui secreti atque ineffabiles sinus ejus, quæ omnia suis quæque foribus intrant ad eam, et reponuntur in ea. Nec ipsa tamen intrant, sed rerum sensarum imagines illic præsto sunt cogitationi reminiscenti eas. Quæ quomodo fabricatæ sint quis dicit, cum appareat quibus sensibus raptæ sint interiusque reconditæ? Nam et in tenebris atque in silentio dum habito, in memoria mea profero si volo colores, et discerno inter album et nigrum, et inter quos alios volo : nec incurrunt soni atque perturbant, quod per oculos haustum considero, cum et ipsi ibi sint, et quasi seorsum repositi lateant. Nam et ipsos posco si placet, atque adsunt illico. Et quiescente lingua ac silente gutture canto quantum volo, imaginesque illæ colorum quæ nihilominus ibi sunt non se interponunt, neque interrumpunt, cum thesaurus alius retractatur qui influxit ab auribus. Ita cætera quæ per sensus cæteros ingesta atque congesta sunt recordor prout libet : et auram liliorum discerno a violis nihil olfa-

rien toucher; mais par le seul souvenir, je sais préférer le miel au vin cuit, ce qui est doux à ce qui est rude.

14. Tout cela, je le fais intérieurement dans le vaste palais de ma mémoire. C'est là que se présentent à moi le ciel, la terre et la mer, et tout ce qui, renfermé dans leur sein, a pu frapper mes sens, à l'exception de ce que j'ai oublié. C'est là que je me rencontre moi-même, que je repasse les actions de ma vie, que je considère le temps, le lieu où je les ai faites, et mes dispositions au moment où j'agissais. C'est là que résident les souvenirs de toutes les choses que j'ai apprises par l'expérience ou que j'ai crues sur le témoignage des autres. Toutes ces images des choses passées que j'ai ou éprouvées moi-même, ou crues par la comparaison que j'en ai faite avec celles que j'ai éprouvées, je les arrange entre elles dans un certain ordre, et je m'en sers pour prévoir certaines actions, certains événements, concevoir certaines espérances; et je médite sur toutes ces choses comme si elles étaient présentes. Je ferai ceci ou cela, me dis-je à moi-même dans cet espace immense de mon esprit que remplit cette foule innombrable d'images; il arrivera telle ou telle chose. Oh! si tel ou tel événement pouvait arriver! Dieu veuille que tel ou tel autre n'arrive pas! Voilà ce que je me dis à moi-même; et quand je parle ainsi, les images de toutes ces choses que j'ai en vue sont sous mes yeux; elles sont sorties du trésor de ma mémoire, et je n'en aurais rien dit si elles eussent été absentes.

15. Quelle est grande cette puissance de la mémoire! quelle est grande, ô mon Dieu! Son réservoir est immense et infini! Quel œil a pu le sonder jusqu'au fond? Cependant cette puissance est une faculté de mon âme, fait partie de mon être; et moi-même je ne comprends pas tout ce que je suis. L'esprit est donc trop étroit pour se comprendre lui-même. Où donc se trouve cette partie de lui-même qu'il ne comprend pas? Serait-elle hors de lui et non pas en lui? Comment donc ne la comprend-il pas? Ici s'élève en moi une admiration sans bornes, et je demeure saisi d'étonnement. Les hommes vont admirer la hauteur des montagnes, l'agitation des flots, le cours immense des fleuves, la vaste étendue de l'Océan, la marche régulière des astres, et ils se laissent là eux-mêmes, ils n'admirent pas qu'au moment où je parle de toutes ces choses, elles ne sont point présentes à mes yeux. Cependant je n'en parlerais pas, si les montagnes, les vagues, les fleuves, les astres, que j'ai vus, l'Océan, auquel je crois, ne s'offraient intérieurement à ma mémoire avec les vastes espaces qu'ils déroulent à mes regards. Cependant, mes yeux, en se portant sur ces objets, ne les ont point fait pénétrer en moi. Ils n'y sont pas, en effet, je n'en possède que les

ciens; et mel defruto, lene aspero nihil tunc gustando neque contrectando, sed reminiscendo antepono.

14. Intus hæc ago in aula ingenti memoriæ meæ. Ibi enim mihi cœlum et terra et mare præsto sunt, cum omnibus quæ in eis sentire potui, præter illa quæ oblitus sum. Ibi et ipse mihi occurro, meque recolo, quid, quando, et ubi egerim, quoque modo cum agerem affectus fuerim. Ibi sunt omnia quæ sive experta a me sive credita memini. Ex eadem copia etiam similitudines rerum vel expertarum, vel ex eis quas expertus sum creditarum alias atque alias, et ipse contexo præteritis; atque ex his etiam futuras actiones et eventa et spes et hæc omnia rursus quasi præsentia meditor. Faciam hoc aut illud, dico apud me in ipso ingenti sinu animi mei pleno tot et tantarum rerum imaginibus : Et hoc aut illud sequetur. O si esset hoc aut illud! Avertat Deus hoc aut illud. Dico apud me ista : et cum dico, præsto sunt imagines omnium quæ dico ex eodem thesauro memoriæ, nec omnino aliquid eorum dicerem si defuissent.

15. Magna ista vis est memoriæ, magna nimis, Deus meus, penetrale amplum et infinitum. Quis ad fundum ejus pervenit? Et vis est hæc animi mei, atque ad meam naturam pertinet, nec ego ipse capio totum quod sum. Ergo animus ad habendum seipsum angustus est. (*a*) Et ubi sit, quod sui non capit? Numquid extra ipsum ac non in ipso? Quomodo ergo non capit? Multa mihi super hoc oboritur admiratio, stupor apprehendit me. Et eunt homines admirari alta montium, et ingentes fluctus maris, et latissimos lapsus fluminum, et oceani ambitum, et gyros siderum, et relinquunt seipsos, nec mirantur, quod hæc omnia cum dicerem, non ea videbam oculis, nec tamen dicerem nisi montes et fluctus et flumina et sidera quæ vidi, et oceanum quem credidi, intus in memoria mea viderem spatiis tam ingentibus quasi foris viderem : nec ea tamen videndo absorbui quando vidi oculis; nec ipsa sunt apud me, sed ima-

(*a*) Lov. *ut ubi sit, quid sit, non capiat.*

images; et je sais par quel sens de mon corps chacune de ces images est entrée en moi.

CHAPITRE IX.

Mémoire des sciences.

16. Mais ce ne sont pas les seules choses que renferme l'immense capacité de ma mémoire. Là se trouvent encore toutes celles que j'ai recueillies dans mes études littéraires, et que je n'ai point encore oubliées; elles y sont cachées dans un lieu plus retiré, qui n'est pas un lieu, et ce ne sont pas leurs images, mais leur réalité elle-même que je porte avec moi. Car les notions de grammaire et de dialectique, les différentes espèces de questions, tout cela existe dans ma mémoire, non pas seulement à l'état d'image qui a laissé au dehors la réalité. Ce n'est point ici comme un son qui, après avoir frappé mon oreille, y imprime une trace destinée à rappeler son souvenir, et fait que je l'entends encore quand il a cessé de se faire entendre; ni comme une odeur qui, en passant et en s'évanouissant dans les airs, affecte l'odorat, et jette dans ma mémoire une image qui la rappelle à mes souvenirs; ni comme un aliment qui, bien que n'ayant certainement plus de saveur, une fois qu'il est entré dans l'estomac, cependant la conserve encore dans la mémoire; ni enfin comme un objet corporel que nous avons touché, et que dans l'éloignement, le souvenir retrace encore à notre imagination. Toutes ces choses, en effet, n'entrent point dans notre mémoire; mais c'est de leurs images seules qu'elle s'empare avec une prodigieuse célérité pour les ranger comme dans des cellules merveilleuses, d'où quand il le faut, elle les tire pour les mettre sous nos yeux d'une manière qui n'est pas moins admirable.

CHAPITRE X.

Les sciences n'entrent pas dans la mémoire par les sens, mais en sont tirées comme d'une retraite profonde.

17. Lorsque j'entends dire qu'on peut faire sur chaque chose trois sortes de questions, *si elle est*, *ce qu'elle est*, et *quelle elle est*, je retiens, il est vrai, l'image des sons dont ces paroles sont formées, et je sais qu'ils ont traversé l'air avec bruit, et qu'ils ne sont plus; mais les choses mêmes que ces sons exprimaient, je ne les ai perçues par aucun organe de mon corps; je ne les ai vues nulle part que dans mon esprit; ce ne sont point leurs images, mais elles-mêmes que j'ai déposées dans ma mémoire. Comment sont-elles entrées en moi? qu'elles le disent, si elles peuvent; car je parcours toutes les portes de mes sens, et je n'en trouve aucune qui ait pu

gines eorum. Et novi quid ex quo sensu corporis impressum sit mihi.

CAPUT IX.

Memoria disciplinarum.

16. Sed non ea sola gestat immensa ista capacitas memoriæ meæ. Hic sunt et illa omnia quæ de doctrinis liberalibus percepta nondum exciderunt: quasi remota interiore loco, (*a*) non loco, nec eorum imagines, sed res ipsas gero. Nam quid sit litteratura, quid peritia disputandi, quot genera quæstionum, quidquid horum scio sic est in memoria mea, ut non retenta imagine rem foris reliquerim, aut sonuerit et præterierit, sicut vox impressa per aures vestigio quo recoleretur quasi sonaret cum jam non sonaret: aut sicut odor dum transit et evanescit in ventos olfactum afficit, unde trajicit in memoriam imaginem sui quam reminiscendo repetamus: aut sicut cibus qui certe in ventre jam non sapit, et tamen in memoria quasi sapit: aut sicut aliquid quod corpore tangendo sentitur, quod etiam separatum a nobis imaginatur memoria. Istæ quippe res non intromittuntur ad eam, sed earum solæ imagines mira celeritate capiuntur, et miris tanquam cellis reponuntur, et mirabiliter recordando proferuntur.

CAPUT X.

Disciplinæ in memoriam non introducuntur per sensus, sed ex ejus abditiore sinu eruuntur.

17. At vero cum audio tria genera esse quæstionum, an sit, quid sit, quale sit, sonorum quidem quibus hæc verba confecta sunt imagines teneo, et eos per (*b*) auras cum strepitu transisse ac jam non esse scio. Res vero ipsas quæ illis significantur sonis neque ullo sensu corporis attigi, nec uspiam vidi præter animum meum, et in memoria recondidi non imagines earum, sed ipsas, quæ unde ad me intraverint, dicant si possunt. Nam percurro januas omnes carnis meæ, nec invenio qua earum ingressæ

(*a*) Apud Lov. *non loca.* — (*b*) Ita Mss. et Arn. At Bad. Am. Er. Lov. *per aures.*

leur livrer passage. Mes yeux me disent : Si ces choses sont colorées, c'est nous qui nous vous les avons fait connaître. Mes oreilles me disent : Si elles ont rendu quelque son, c'est nous qui l'avons introduit. Si elles ont exhalé quelque odeur, dit le sens de l'odorat, c'est par moi qu'elles ont passé. Le sens du goût me dit aussi : S'il ne s'agit pas d'une saveur, c'est en vain que vous m'interrogez. Enfin, me dit le toucher, s'il n'est point question d'un objet corporel, je n'ai pu le sentir, et si je ne l'ai point senti, je ne puis vous donner là-dessus aucune indication. D'où viennent-elles donc, et comment sont-elles entrées dans ma mémoire? Je l'ignore, car lorsque je les ai apprises, je ne les pas crues sur le témoignage d'un autre, mais je les ai examinées dans mon esprit, je les ai reconnues vraies, et les lui ai confiées comme à un dépositaire à qui j'en demanderais compte quand bon me semblerait. Elles étaient donc en moi, avant même que je ne les eusse apprises, mais elles n'étaient point dans ma mémoire. Où donc alors se trouvaient-elles? et comment, quand on m'en a parlé, les ai-je reconnues, en disant : Il en est ainsi, cela est vrai? C'est donc qu'elles étaient déjà dans ma mémoire; mais tellement à l'écart, tellement enfoncées dans de profondes retraites, que jamais peut-être, si l'on ne m'en eût averti, je n'aurais pensé à les en tirer.

CHAPITRE XI.

Ce que c'est qu'apprendre et connaître.

18. Ainsi donc, apprendre les choses, dont les images ne nous arrivent point par les sens, mais que notre esprit considère sans images, comme elles sont en elles-mêmes, c'est rassembler seulement par la pensée ces mêmes choses qui se trouvaient déjà éparses et sans ordre dans la mémoire, et après les avoir soumises à l'examen, les coordonner si bien dans ce même dépôt, où d'abord elles se cachaient disséminées et négligées, que nous les ayons comme sous la main et facilement présentes au moindre signe de notre volonté. Or, combien de connaissances de ce genre ma mémoire porte en elle-même, connaissances déjà toute trouvées et comme rangées sous sa main, ainsi que je l'ai dit? C'est là ce qui s'appelle avoir appris et savoir. Si je laisse passer quelque temps sans les faire reparaître devant moi, elles s'écoulent et s'ensevelissent de nouveau dans les abîmes cachés d'où elles étaient sorties; et il faut que la pensée aille de nouveau à leur recherche et les rassemble au même lieu (car elles ne changent pas de demeure), afin de pouvoir les connaître, c'est-à-dire que de dispersées qu'elles étaient dans cette vaste demeure, elles soient de nouveau réunies; de là l'expres-

sint. Quippe oculi dicunt : Si coloratæ sunt, nos eas nuntiavimus. Aures dicunt : Si sonuerunt, a nobis indicatæ sunt. Nares dicunt : Si oluerunt, per nos transierunt. Dicit etiam sensus gustandi : Si sapor non est, nihil me interroges. Tactus dicit : Si corpulentum non est, non contrectavi. Si non contrectavi, non indicavi. Unde et qua hæc intraverunt in memoriam meam? Nescio quomodo; nam cum ea didici non credidi alieno cordi, sed in meo recognovi, et vera esse approbavi, et commendavi ei. Tanquam reponens unde proferrem cum vellem. Ibi ergo erant et antequam ea didicissem, sed in memoria non erant. Ubi ergo? aut quare cum dicerentur agnovi, et dixi : Ita est; verum est; nisi quia jam erant in memoria, sed tam remota et retrusa quasi in caveis abditioribus, ut nisi admonente aliquo eruerentur, ea fortasse cogitare non possem.

—

CAPUT XI.

Quid sit discere.

18. Quo circa invenimus nihil esse aliud discere ista, quorum non per sensus haurimus imagines, sed sine imaginibus sicuti sunt per seipsa intus cernimus, nisi ea quæ passim atque indisposite memoria continebat cogitando quasi colligere, atque animadvertendo curare, ut tanquam ad manum posita in ipsa memoria, ubi sparsa prius et neglecta latitabant, jam familiari intentioni facile occurrant. Et quam multa hujusmodi gestat memoria mea quæ jam inventa sunt, et sicut dixi, quasi ad manum posita, quæ didicisse et nosse dicimur. Quæ si modestis temporum intervallis recolere desivero, ita rursus demerguntur, et quasi in remotiora penetralia dilabuntur, ut denuo velut nova excogitanda sint (*a*) indidem iterum (neque enim est alia regio eorum), et cogenda rursus ut sciri possint, id est velut ex qua-

(*a*) Ita meliores Mss. et sic legendum esse probat quod sequitur : *Neque enim est alia regio eorum*, ex qua scilicet cogi possint. Quare emendandi editi qui habent, *et in idem*, vel, *et ibidem*.

sion *cogitare*, dérivé de *cogere,* rassembler; comme *agito* l'est d'*ago*, *factito* l'est de *facio*. Toutefois l'intelligence s'est exclusivement réservé l'usage de ce mot *cogitare,* pour exprimer proprement non pas en général l'action de rassembler, mais seulement les pensées qu'on rassemble dans l'esprit.

CHAPITRE XII.

Mémoire des mathématiques.

19. La mémoire renferme aussi les propriétés et les lois innombrables des nombres et des mesures, dont aucune ne lui est parvenue par les organes du corps, puisqu'elles n'ont ni couleur, ni son, ni odeur, et ne sont accessibles ni au goût ni au toucher. J'ai entendu, il est vrai, le son des mots qui les expriment quand on en parle; mais les mots ne sont pas les choses elles-mêmes. Les mots sont grecs ou latins, les choses ne sont ni grecques ni latines, ni d'aucune autre langue. J'ai vu des lignes tracées par d'habiles ouvriers, et si délicates, qu'elles ressemblaient à des fils d'araignée; mais il est d'autres lignes qui ne sont pas les images de celles qui me sont montrées par le sens de la vue. Tout homme peut les comprendre sans se représenter l'idée d'aucun corps, et par la seule connaissance intérieure qu'il en a. C'est par les sens, il est vrai, que j'ai connu les nombres que nous comptons; mais les nombres par lesquels nous comptons sont bien différents; ils n'en sont pas les images, et par là même ils sont d'une nature bien supérieure. Ceux qui ne voient pas ces nombres incorporels peuvent rire de moi; leurs moqueries me font pitié.

CHAPITRE XIII.

Nous nous souvenons même de nous être souvenus.

20. Toutes ces connaissances se conservent dans ma mémoire; et c'est encore par elles que je sais de quelle manière je les ai apprises. Il en est de même d'un grand nombre de faux raisonnements que j'ai entendu faire contre ces vérités, je les conserve aussi dans ma mémoire; ces raisonnements sont faux, mais il n'est pas faux que je m'en souvienne, et que j'aie su discerner le vrai du faux qu'on lui opposait, c'est encore un fait dont je me souviens. Bien plus, je vois qu'il est bien différent pour moi de faire aujourd'hui ce discernement, et de me souvenir que je l'ai fait souvent autrefois, lorsque j'y appliquais mon attention. Je me souviens donc d'avoir souvent compris cette différence; et si maintenant j'en ai encore l'intelligence et le discernement, je le confie à ma mémoire pour me souvenir dans la suite que je l'ai comprise. Je me souviens donc de m'être souvenu; et si plus tard je me souviens de ce que j'ai pu me rappeler aujourd'hui,

dam dispersione colligenda, unde dictum est cogitare. Nam cogo et cogito, sic est ut ago et agito, facio et factito. Verumtamen sibi animus hoc verbum proprie vindicavit, ut non quod alibi, sed quod in animo colligitur, id est cogitur, cogitari proprie jam dicatur.

CAPUT XII.

Rerum mathematicarum memoria.

19. Item continet memoria numerorum dimensionumque rationes et leges innumerabiles, quarum nullam corporis sensus impressit; quia nec ipsæ coloratæ sunt, aut sonant, aut olent, aut gustatæ, aut contrectatæ sunt. Audivi sonos verborum quibus significantur cum de his disseritur: sed illi alii, istæ autem aliæ sunt. Nam illi aliter Græce, aliter Latine sonant, istæ vero nec Græcæ nec Latinæ sunt, nec aliud eloquiorum genus. Vidi lineas fabrorum, vel etiam tenuissimas, sicut filum araneæ: sed illæ aliæ sunt; non sunt imagines earum quas mihi nuntiavit carnis oculus. Novit eas quisquis sine ulla cogitatione qualiscumque corporis intus agnovit eas. Sensi etiam numeros omnibus corporis sensibus quos numeramus: sed illi alii sunt quibus numeramus, nec imagines istorum sunt, et ideo valde sunt. Rideat me ista dicentem qui eos non videt: et ego doleam ridentem me.

CAPUT XIII.

Memoria meminisse nos meminimus.

20. Hæc omnia memoria teneo, et quomodo ea didicerim memoria teneo. Multa etiam quæ adversus hæc falsissime disputantur audivi, et memoria teneo, quæ tametsi falsa sunt, tamen ea meminisse me non est falsum, et discrevisse me inter illa vera et hæc falsa quæ contradicuntur, et hoc memini. Aliterque nunc video discernere me ista, aliter autem memini sæpe me discrevisse cum ea sæpe cogitarem. Ergo et intellexisse me sæpius ista memini; et quod nunc discerno et intelligo, recondo in memoria, ut postea me nunc intellexisse meminerim. Ergo et meminisse me memini, sicut postea quod hæc reminisci nunc

ce sera, sans nul doute, par la puissance de ma mémoire que je m'en souviendrai.

CHAPITRE XIV.

Comment la mémoire contient les affections de l'âme.

21. C'est encore la mémoire qui conserve les affections de mon âme, non pas telles qu'elles sont lorsqu'elle les éprouve, mais d'une manière bien différente, et en raison de la nature de cette faculté. Car sans être dans la joie, je me souviens d'en avoir éprouvé ; sans être triste, je me rappelle mes tristesses passées, sans crainte aucune, j'ai souvenance des craintes qui m'ont quelquefois agité, et sans rien désirer, je me rappelle d'avoir eu autrefois des désirs. Parfois au contraire, je me souviens avec joie de mes tristesses, et avec tristesse de mes joies passées. Il n'y a en cela rien d'étonnant quand il s'agit du corps, car l'esprit et le corps sont d'une nature toute différente. Aussi, que je me souvienne avec joie des douleurs corporelles passées, je n'en suis pas surpris. Mais la mémoire et l'esprit ne sont qu'une seule et même substance ; en effet, lorsque nous recommandons à quelqu'un de garder le souvenir d'une chose, nous lui disons : « Mettez-vous bien cela dans l'esprit. S'il nous arrive d'oublier, nous disons : Je n'ai pas eu cela dans l'esprit, ou bien : Cela m'est sorti de l'esprit; nous ne faisons nulle différence entre la mémoire èt l'esprit. Or, s'il en est ainsi, comment se fait-il qu'au moment où je me souviens avec joie de ma tristesse passée, la joie soit dans mon esprit et la tristesse dans ma mémoire ; que l'esprit se réjouit de la joie qui est en lui, tandis que la mémoire ne s'attriste point de cette tristesse qui est en elle ? La mémoire est-elle donc différente de l'esprit? Qui oserait le soutenir ? La mémoire est donc pour ainsi dire, comme l'estomac de l'esprit, et la joie et la tristesse seraient comme des aliments doux et amers qui, confiés à la mémoire, peuvent en quelque sorte être déposés dans l'estomac, et y séjourner sans avoir aucune saveur. Sans doute, il serait ridicule de soutenir l'analogie complète de ces deux opérations ; cependant elle n'est pas sans quelque justesse.

22. Mais lorsque je dis qu'il y a quatre passions principales de l'âme, le *désir*, la *joie*, la *crainte* et la *tristesse*, c'est d'après la mémoire que je parle. Et quels que soient les raisonnements que je pourrais faire sur ces passions, soit que je les divise en genres et en espèces, soit que j'en donne une juste définition, c'est dans ma mémoire que je trouve ce que je veux en dire. Cependant, le souvenir que j'ai de ces passions n'est accompagné d'aucun trouble. Elles étaient donc dans ma mémoire avant que j'eusse la pensée de les appeler et de les faire comparaître devant moi ; et c'est parce qu'elles y

potui si recordabor, utique per vim memoriæ recordabor.

CAPUT XIV.

Quomodo memoria continet affectus animi.

21. Affectiones quoque animi mei eadem memoria continet, non illo modo quo eas habet ipse animus cum patitur eas; sed alio multum diverso, sicut sese habet vis memoriæ. Nam et lætatum me fuisse reminiscor non lætus; et tristitiam meam præteritam recordor non tristis : et me aliquando timuisse recolo sine timore; et pristinæ cupiditatis sine cupiditate sum memor, aliquando e contrario tristitiam meam transactam lætus reminiscor, et tristis lætitiam. Quod mirandum non est de corpore : aliud enim animus aliud corpus. Itaque si præteritum dolorem corporis gaudens memini, non ita mirum est. Hic vero cum animus sit etiam ipsa memoria, nam et cum mandamus aliquid ut memoriter habeatur, dicimus : Vide ut illud in animo habeas. Et cum obliviscimur dicimus : Non fuit in animo. Et : Elapsum est animo, ipsam memoriam vocantes animum. Cum ergo ita sit, quid est hoc quod cum tristitiam meam præteritam lætus memini, animus habet lætitiam, et memoria tristitiam; lætusque est animus ex eo quod inest ei lætitia, memoria vero ex eo quod inest ei tristitia tristis non est ? Num forte non pertinet ad animum? Quis hoc dixerit ? Nimirum ergo memoria quasi venter est animi, lætitia vero atque tristitia quasi cibus dulcis et amarus : cum memoriæ commendantur quasi trajecta in ventrem recondi illic possunt, sapere non possunt. Ridiculum est hæc illis similia putare, nec tamen sunt omnimodo dissimilia,

22. Sed ecce de memoria profero, cum dico quatuor esse perturbationes animi, cupiditatem, lætitiam, metum, tristitiam : et quidquid de his disputare potuero, dividendo singula per species sui cujusque generis et definiendo, ibi invenio quid dicam, atque inde profero : nec tamen ulla earum perturbatione perturbor, cum eas reminiscendo commemoro, et antequam recolerentur a me et retracta-

étaient que j'ai pu les évoquer par le souvenir. Serait-ce que comme les aliments sont ramenés de l'estomac par la rumination, ces passions sont aussi ramenées de la mémoire par le souvenir? Pourquoi donc la douceur de la joie et l'amertume de la tristesse ne sont-elles pas sensibles à la pensée, qui est comme la bouche de l'âme qui se les rappelle? Est-ce en cela que consiste la différence de deux choses qui ne sont point en tout semblables? Qui voudrait, en effet, proférer ces mots de tristesse et de crainte, s'il fallait toutes les fois s'attrister ou craindre? Cependant, nous ne pourrions en parler, si nous ne trouvions dans notre mémoire, non-seulement les images que le son de ces mots y a gravées par l'entremise de nos sens, mais les notions des choses elles-mêmes; notions qui n'y sont entrées par aucune des portes de nos sens, mais que l'esprit lui-même a confiées à la mémoire au moyen de l'expérience qu'il a faite de ses propres passions, ou que la mémoire a retenues d'elle-même, sans même en avoir reçu le dépôt.

CHAPITRE XV.

Nous nous souvenons aussi des choses absentes.

23. Mais cela s'opère-t-il par des images, ou sans images? Qui pourrait le dire? Je nomme une pierre, je nomme le soleil, encore que ces deux objets ne soient pas présents à mes sens; mais leurs images sont présentes à ma mémoire. Je nomme la douleur du corps, elle n'est pas présente tant que je ne souffre point; et pourtant, si son image ne se trouvait dans ma mémoire, je ne saurais ce que je dis, et il me serait impossible de la distinguer du plaisir. Je nomme la santé du corps, lorsque mon corps est en santé, car alors la chose dont je parle est présente; mais si son image n'était également gravée dans ma mémoire, je ne me souviendrais en aucune manière du sens qu'il faut attacher aux sons qui composent ce mot. Les malades, à ce mot de santé, ne sauraient pas davantage ce qu'il exprime, s'ils ne conservaient dans leur mémoire cette même image de la santé, bien qu'alors la santé leur fît défaut. Je nomme ces nombres abstraits qui nous servent à compter; et les voilà présents dans ma mémoire, eux-mêmes et non leur image. Je nomme l'image du soleil, et elle apparaît dans ma mémoire; ce n'est pas l'image de l'image que je me représente, mais l'image elle-même, toujours docile à mon souvenir. Je nomme la mémoire, et je connais ce que je nomme. Or, où puis-je le connaître, si ce n'est dans la mémoire elle-même? Est-ce donc par son image, et non par son essence qu'elle est présente à elle-même?

rentur ibi erant, propterea inde per recordationem potuere depromi. Forte ergo, sicut de ventre cibus ruminando, sic ista de memoria recordando proferuntur. Cur igitur in ore cogitationis non sentitur a disputante, hoc est a reminiscente, lætitiæ dulcedo vel amaritudo mœstitiæ? An in hoc dissimile est, quod non undique simile est? Quis enim talia volens loqueretur, si quoties tristitiam metumve nominamus, toties mœrere vel timere cogeremur? Et tamen non ea loqueremur, nisi in memoria nostra non tantum sonos nominum secundum imagines impressas (*a*) sensibus corporis, sed etiam rerum ipsarum notiones inveniremus, quas nulla janua carnis accepimus, sed eas ipse animus per experientiam passionum suarum sentiens memoriæ commendavit, aut ipsa sibi hæc etiam non commendata retinuit.

CAPUT XV.

Etiam quæ absunt meminimus.

23. Sed utrum per imagines, an non, quis facile dixerit? Nomino quippe lapidem, nomino solem, cum res ipsæ non adsunt sensibus meis, in memoria sane mea præsto sunt imagines earum. Nomino dolorem corporis, nec mihi adest dum nihil dolet; nisi tamen adesset imago ejus in memoria mea nescirem quid dicerem, nec eum in disputando a voluptate discernerem. Nomino salutem corporis cum salvus sum corpore: adest mihi quidem res ipsa; verumtamen nisi et imago ejus inesset in memoria mea nullo modo recordarer quid hujus nominis significaret sonus. Nec ægrotantes agnoscerent salute nominata quid esset dictum, nisi eadem imago vi memoriæ teneretur, quamvis ipsa res abesset a corpore. Nomino numeros quibus numeramus, et adsunt in memoria mea non imagines eorum, sed ipsi. Nomino imaginem solis, et hæc adest in memoria mea: neque enim imaginem imaginis ejus, sed ipsam recolo: ipsa mihi reminiscenti præsto est. Nomino memoriam, et agnosco quod nomino. Et ubi agnosco nisi in ipsa memoria? Num et ipsa per imaginem suam sibi adest, ac non per seipsam?

(*a*) In prius editis, *impressas sensibus*, at in Mss. *a sensibus*.

CHAPITRE XVI.

La mémoire se souvient même de l'oubli.

24. Mais encore, lorsque je prononce le nom *oubli*, j'ai une notion exacte de la chose que je nomme? Et comment la reconnaîtrais-je, si je ne m'en souvenais? Je ne parle point du son de ce mot, mais de la chose même qu'il représente; si je l'avais oubliée, je ne pourrais certainement reconnaître ce que signifie le son qui l'exprime. Lors donc que je me souviens de la mémoire, c'est par elle-même qu'elle s'offre à l'instant à elle-même; quand je me souviens de l'oubli, l'oubli et la mémoire sont à la fois présents; la mémoire qui fait que je me souviens, l'oubli dont j'ai souvenir. Mais qu'est-ce que l'oubli, sinon une privation de la mémoire? Comment donc l'oubli peut-il par sa présence me faire souvenir de lui, puisque sa présence elle-même me fait perdre le souvenir? Or, si nous retenons dans notre mémoire ce dont nous nous souvenons, et s'il est vrai de dire qu'il nous serait tout à fait impossible, en entendant le mot d'oubli, de comprendre ce qu'il signifie, à moins de nous en souvenir, il s'ensuit que l'oubli se conserve dans la mémoire. La présence de l'oubli s'oppose à ce que nous l'oublions, lui dont la présence même est la cause qui nous fait oublier; ne faut-il pas en conclure que ce n'est point par lui-même, mais par son image, que l'oubli est dans notre mémoire, au moment où nous nous souvenons de lui? Car s'il y était présent par lui-même, il serait cause que nous oublierions, au lieu de nous souvenir. Mais enfin qui pourra pénétrer, qui pourra comprendre ces mystères?

25. Pour moi, du moins, Seigneur, j'y travaille en vain, et c'est sur moi-même que mes efforts sont inutiles. Je suis devenu pour moi-même une terre ingrate et que j'arrose inutilement de mes sueurs. Aujourd'hui cependant, je ne sonde pas l'immensité des cieux, je ne mesure pas la distance des astres, je ne recherche pas la loi de l'équilibre de la terre; ce que je cherche, c'est moi-même avec ma mémoire, c'est moi-même avec mon esprit. Rien d'étonnant que tout ce qui est autre chose que moi-même soit loin de moi. Mais qu'y a-t-il de plus près de moi que moi-même? Et néanmoins, je ne puis comprendre la puissance de ma mémoire, sans laquelle je ne pourrais pas même prononcer mon propre nom. Que dirai-je donc, puisque je suis assuré d'avoir le souvenir de mon oubli? Dirai-je qu'une chose dont je me souviens n'est pas dans ma mémoire? Ou bien dirai-je que l'oubli est présent à ma mémoire pour me défendre de l'oublier? L'un n'est pas moins absurde que l'autre. Annoncerai-je cette troisième hypothèse, que c'est l'image de l'oubli, et non l'oubli lui-même qui se conserve dans ma mémoire lorsque je m'en souviens? Mais comment le dirai-je, puisque l'image d'un objet quelconque ne s'im-

CAPUT XVI.

Et oblivionis memoria est.

24. Quid cum oblivionem nomino, atque itidem agnosco quod nomino, unde agnoscerem nisi meminissem? Non eumdem sonum nominis dico, sed rem quam significat, quam si oblitus essem, quid ille valeret sonus agnoscere utique non valerem. Ergo cum memoriam memini, per seipsam sibi præsto est ipsa memoria: cum vero memini oblivionem, et memoria præsto est et oblivio, memoria qua meminerim, oblivio quam meminerim. Sed quid est oblivio, nisi privatio memoriæ? Quomodo ergo adest ut eam meminerim, quando cum adest meminisse non possum? At si quod meminimus memoria retinemus; oblivionem autem nisi meminissemus, nequaquam possemus audito isto nomine, rem quæ illo significatur agnoscere, memoria retinetur oblivio. Adest ergo ne obliviscamur, quæ cum adest obliviscimur. An ex hoc intelligitur non per seipsam inesse memoriæ cum eam meminimus, sed per imaginem suam? quia si per seipsam præsto esset oblivio, non ut meminissemus, sed ut oblivisceremur efficeret. Et hoc quis tandem indagabit, quis comprehendet quomodo sit?

25. Ego certe, Domine, laboro hic, et laboro in meipso, factus sum mihi terra difficultatis, et sudoris nimii. Neque enim nunc scrutamur plagas cœli, aut siderum intervalla demetimur, vel terræ libramenta quærimus, ego sum qui memini, ego animus. Non ita mirum, si a me longe est quidquid ego non sum. Quid autem propinquius meipso mihi? Et ecce memoriæ meæ vis non comprehenditur a me, cum ipsum me non dicam præter illam. Quid enim dicturus sum quando mihi certum est meminisse me oblivionem? An dicturus sum non esse in memoria mea quod memini? An dicturus sum ad hoc inesse oblivionem in memoria mea, ut non obliviscar? utrumque absurdissimum est. Quid illud tertium,

prime dans notre mémoire que si la chose elle-même nous est présente afin que son image puisse s'y imprimer? C'est ainsi que je me souviens de Carthage et de tous les lieux que j'ai parcourus, des visages des personnes que j'ai vues, et de tous les objets que m'ont transmis les sens; c'est ainsi que je me rappelle la santé ou la douleur. Quand toutes ces choses étaient présentes, ma mémoire en a pris les images au moment où je les considérais, afin de pouvoir à mon gré les voir et les repasser dans mon esprit lorsque j'en serais éloigné. Si donc c'est par son image et non par lui-même que l'oubli se conserve dans la mémoire, il a fallu qu'il fût présent pour que la mémoire pût s'emparer de son image. Or, quand il était présent, comment a-t-il gravé son image dans la mémoire, lui dont la présence a pour effet d'effacer toutes les images qu'il y trouve imprimées? Cependant, de quelque manière que cela ait lieu, et bien que tout soit ici incompréhensible et inexplicable, je n'en suis pas moins certain de me souvenir de l'oubli lui-même, c'est-à-dire de ce qui efface les autres souvenirs.

CHAPITRE XVII.

Malgré la puissance merveilleuse de la mémoire, c'est au-dessus d'elle encore qu'il faut chercher Dieu.

26. Grande est la puissance de la mémoire, ô mon Dieu! c'est je ne sais quoi d'effrayant, je ne sais quelle multiplicité profonde et infinie; et cela cependant, c'est mon esprit, c'est moi-même. Que suis-je donc, ô mon Dieu? Quelle est ma nature? Que ma vie est admirable par la variété et l'immense étendue de ses opérations. Me voici au milieu de ces vastes plaines de ma mémoire, dans ces antres et ces cavernes sans nombre, où sont accumulées sans mesure tant d'espèces innombrables de choses, soit par leurs images, comme tous les corps, soit par elles-mêmes, comme les sciences et les arts, soit par je ne sais quelles notions, quels signes, comme les passions de l'âme qui, lors même que l'âme n'en est plus agitée, se conservent néanmoins dans la mémoire, bien qu'il n'y ait rien dans notre mémoire qui ne soit dans notre âme. Je vais, je cours, je vole dans cet immense espace; je pénètre partout aussi avant que possible sans trouver de limites, tant est grande la puissance de la mémoire! tant il y a de vigueur et d'énergie dans ce principe de vie qui anime l'homme, tout mortel qu'il est! Que ferai-je donc, ô mon Dieu, vous qui êtes ma vraie vie? Je franchirai encore cette puissance qui est en moi et que l'on appelle mémoire, je la franchirai pour parvenir jusqu'à vous, ô ma douce lumière. Que me dites-vous? Voilà que je monte par mon esprit jusqu'à vous, qui demeurez au-dessus de moi. Je franchirai donc aussi cette puissance que je pos-

quo pacto dicam imaginem oblivionis teneri memoria mea, non ipsam oblivionem cum eam memini? Quo pacto et hoc dicam, quandoquidem cum imprimitur rei cujusque imago in memoria, prius necesse est ut adsit res ipsa unde illâ imago possit imprimi? Sic enim Carthaginis memini, sic omnium locorum quibus interfui, sic facies hominum quas vidi, et cæterorum sensuum nuntiata, sic ipsius corporis salutem, sive dolorem. Cum præsto essent ista, cepit ab eis imagines memoria quas intuerer præsentes, et retractarem animo cum illa et absentia reminiscerer. Si ergo per imaginem suam non per seipsam in memoria tenetur oblivio, ipsa utique aderat ut ejus imago caperetur. Cum autem adesset, quomodo imaginem suam in memoria conscribebat, quando id etiam quod jam notatum invenit, præsentia sua delet oblivio? et tamen quocumque modo, licet sit modus iste incomprehensibilis et inexplicabilis, etiam ipsam oblivionem meminisse me certus sum, qua id quod meminerimus obruitur.

CAPUT XVII.

Magna memoriæ vis, sed ultra progrediendum ut attingatur Deus.

26. Magna vis est memoriæ, nescio quid horrendum, Deus meus, profunda et infinita multiplicitas; et hoc animus est, et hoc ego ipse sum. Quid ergo sum, Deus meus? Quæ natura sum? Varia, multimoda vita, et immensa vehementer. Ecce in memoriæ meæ campis et antris et cavernis innumerabilibus, atque innumerabiliter plenis innumerabilium rerum generibus, sive per imagines, sicut omnium corporum; sive per præsentiam, sicut artium: sive per nescio quas notiones vel notationes, sicut affectionum animi, quas et cum animus non patitur, memoria tenet, cum in animo sit quidquid est in memoria. Per hæc omnia discurro et volito; hac illac penetro etiam quantum possum, et finis nusquam; tanta vis est memoriæ, tanta vitæ vis est in homine vivente mortaliter. Quid igitur agam, tu vera mea vita Deus meus? Transibo et hanc vim meam quæ

sède et qu'on appelle la mémoire afin de vous atteindre autant que vous pouvez être atteint et de m'attacher à vous autant qu'il m'est possible de vous être uni. En effet, les animaux de la terre et les oiseaux du ciel ont aussi une mémoire ; autrement, pourraient-ils regagner leurs tanières ou leurs nids, ou conserver tant d'autres habitudes? Car enfin, sans la mémoire, ils ne pourraient contracter aucune habitude. Je passerai donc par delà ma mémoire afin de pouvoir atteindre à celui qui m'a fait si différent des animaux et qui m'a donné une intelligence que n'ont point les oiseaux du ciel. Je passerai donc au delà de ma mémoire. Mais où vous trouverai-je, ô vous qui êtes la seule douceur véritable et sans mélange de crainte ? Où vous trouverai-je?

CHAPITRE XVIII.

Pour retrouver un objet perdu, il faut en avoir le souvenir.

27. Si je vous trouve hors de ma mémoire, je vous aurais donc oublié. Et comment pourrai-je vous trouver si je vous ai oublié? En effet, la femme qui avait perdu une drachme et qui la cherchait à la lueur de sa lampe (*Luc*, XV, 8), ne l'aurait pas trouvée si elle ne s'en fût souvenue. Et même après l'avoir retrouvée, comment l'aurait-elle reconnue si elle n'en avait conservé le souvenir? Je me souviens d'avoir cherché et retrouvé une foule de choses que j'avais perdues. Et je le sais, parce que quand je cherchais quelqu'une de ces choses et qu'on me disait : Est-ce ceci, est-ce cela? je répondais toujours non, jusqu'à ce qu'on me présentât celle que je cherchais. Or, si je n'en eusse point conservé le souvenir, je n'aurais pas retrouvé cet objet, quel qu'il fût, alors même qu'on me l'aurait présenté puisque je ne l'aurais point reconnu. Voilà ce qui arrive constamment quand nous cherchons et retrouvons un objet que nous avons perdu. Toutefois, si par hasard un objet se perd pour les yeux sans l'être pour la mémoire, comme par exemple un corps visible, son image se trouve gravée dans notre esprit, et nous le cherchons jusqu'au moment où il reparaît à nos yeux. Une fois retrouvé, c'est d'après cette image intérieure que nous le reconnaissons. Aussi, ne disons-nous pas que nous avons retrouvé ce qui était perdu, à moins de le reconnaître; or, nous ne pouvons le reconnaître si nous n'en avons pas le souvenir. Cet objet était, il est vrai, perdu pour les yeux; mais la mémoire en conservait l'image.

memoria vocatur, transibo eam ut pertendam ad te dulce lumen. Quid dicis mihi ? Ecce ego ascendens per animum meum ad te qui desuper mihi manes. Transibo et istam vim meam, quæ memoria vocatur, volens te attingere unde attingi potes, et inhærere tibi unde inhærere tibi potest. Habent enim memoriam et pecora et aves, alioquin non cubilia nidosve repeterent, non alia multa quibus assuescunt, neque enim et assuescere valerent ullis rebus nisi per memoriam. Transibo ergo et memoriam, ut attingam eum qui separavit me a quadrupedibus, et volatilibus cœli sapientiorem me fecit. Transibo et memoriam, et ubi te inveniam vere bona et secura suavitas ? Et ubi te inveniam ?

CAPUT XVIII.

Non inveniretur ea res quæ excidit, nisi memoria teneretur.

27. Si præter memoriam meam te invenio, immemor tui sum. Et quomodo jam inveniam te, si memor non sum tui? Perdiderat enim mulier drachmam, et quæsivit eam cum lucerna, et nisi memor ejus esset, non inveniret eam. Cum enim esset inventa, unde sciret utrum ipsa esset, si memor ejus non esset ? Multa memini me perdita quæsisse atque invenisse. Inde istud scio, quia cum quærerem aliquid eorum, et diceretur mihi, num forte hoc est, num forte illud? tamdiu dicebam : Non est, donec id offerretur quod quærebam. Cujus nisi memor essem, quidquid illud esset, etiam si mihi offerretur non invenirem, quia non agnoscerem. Et semper ita fit, cum aliquid perditum quærimus et invenimus. Verumtamen si forte aliquid ab oculis perit, non a memoria, veluti corpus quodlibet visibile, tenetur intus imago ejus, et quæritur donec reddatur aspectui. Quod cum inventum fuerit, ex imagine quæ intus est recognoscitur. Nec invenisse nos dicimus quod perierat, si non agnoscimus, nec agnoscere possumus, si non meminimus; sed hoc perierat quidem oculis, memoria tenebatur.

CHAPITRE XIX.

Qu'est-ce que se souvenir?

28. Mais si la mémoire elle-même perd un objet, comme il arrive quand nous l'oublions et que nous cherchons à nous le rappeler, où le cherchons-nous, si ce n'est dans la mémoire elle-même? Une chose nous est-elle offerte pour une autre, nous la rejetons jusqu'à ce que nous ayons rencontré celle que nous cherchons. Se présente-t-elle à nous, alors nous disons : La voici. Ce que nous ne pourrions dire sans la reconnaître, et nous ne pourrions la reconnaître sans nous en souvenir. Et pourtant nous l'avions certainement oubliée ; mais pas entièrement, et ce qui nous restait de son souvenir nous aidait à chercher ce qui nous était échappé. La mémoire sentait ici qu'elle ne saisissait plus qu'une partie de ce que d'ordinaire elle embrassait à la fois; et, comme boiteuse et chancelante par la perte de son appui accoutumé, elle réclamait ce qu'elle avait perdu. De même lorsque nous voyons de nos yeux ou que notre pensée se représente un homme qui nous est connu, si nous cherchons à nous rappeler son nom, que nous avons oublié, tout autre nom qui s'offre à notre esprit, nous le rejetons parce qu'il ne se lie pas à l'idée que nous avons de cet homme, et nous cherchons jusqu'à ce que nous trouvions celui qui s'associe naturellement à cette image connue. Mais ce nom d'où vient-il, si ce n'est de la mémoire? Il en vient, alors même que nous le reconnaissons sur l'indication d'un autre. Nous ne l'admettons point en effet comme un nom nouveau; mais d'après le souvenir qui nous en reste, nous convenons que c'est bien celui que nous cherchions. Si, au contraire, il eût été totalement effacé de notre esprit, c'est inutilement qu'on essaierait de nous le rappeler. On ne peut donc dire que nous avons entièrement oublié ce que nous nous souvenons d'avoir oublié, comme aussi nous ne pourrions chercher un objet perdu dont le souvenir se serait totalement effacé dans notre esprit.

CHAPITRE XX.

Pour désirer la vie heureuse, il faut la connaître.

29. Comment est-ce donc que je vous cherche, Seigneur? En vous cherchant, vous, mon Dieu, c'est la vie heureuse que je cherche. Que je vous cherche donc pour que mon âme ait la vie. Car si mon corps vit par mon âme, mon âme vit par vous. Mais cette vie heureuse, comment la chercherai-je? Car je ne l'aurai trouvée que lorsque j'aurai pu dire : C'est assez ; là où il faut le dire. Comment la chercher? Sera-ce par le souvenir, comme si je l'eusse oubliée, et que je me souvienne néanmoins d'avoir oubliée? Est-ce par le

CAPUT XIX.

Quid sit reminisci.

28. Quid cum ipsa memoria perdit aliquid, sicut fit cum obliviscimur, et quærimus ut recordemur? Ubi tandem quærimus, nisi in ipsa memoria? Et ibi si aliud pro alio forte offeratur, respuimus, donec illud occurrat quod quærimus; et cum occurrit dicimus : Hoc est, quod non diceremus nisi agnosceremus, nec agnosceremus, nisi meminissemus. Certe ergo obliti fueramus. An non totum exciderat, sed ex parte qua tenebatur pars alia quærebatur, quia sentiebat se memoria non simul volvere quod simul solebat, et quasi detruncata consuetudine claudicans, reddi quod deerat flagitabat? Tanquam si homo notus sive conspiciatur oculis, sive cogitetur, et nomen ejus obliti requiramus, quidquid aliud occurrerit non connectitur: quia non cum illo cogitari consuevit, ideoque respuitur donec illud adsit, ubi simul assuefacta notitia non inæqualiter acquiescat. Et unde adest, nisi ex ipsa memoria? Nam et cum ab alio commoniti recognoscimus, inde adest. Non enim quasi novum credimus, sed recordantes approbamus hoc esse quod dictum est. Si autem penitus aboleatur ex animo, nec admoniti reminiscimur. Neque enim omnimodo adhuc obliti sumus, quod vel oblitos nos esse meminimus. Hoc ergo nec amissum quærere poterimus, quod omnino obliti fuerimus.

CAPUT XX.

Ut beatitudinem omnes appetant, oportet eam noverint.

29. Quomodo ergo te quæro Domine? Cum enim te Deum meum quæro, vitam beatam quæro. Quæram te ut vivat anima mea. Vivit enim corpus meum de anima mea, et vivit anima mea de te. Quomodo ergo quæro vitam beatam? quia non est mihi donec dicam : Sat est, illic ubi oportet ut dicam? Quomodo eam quæro? Utrum per recordationem tanquam eam oblitus sim, oblitumque me esse adhuc teneam; an

désir d'apprendre une chose inconnue, soit qu'en effet je ne l'aie jamais connue, soit que je l'aie assez complétement oubliée pour ne plus me souvenir même de l'avoir oubliée? N'est-ce pas cette vie heureuse que tous les hommes désirent, sans en excepter un seul? Où l'ont-ils connue pour la désirer ainsi? Où l'ont-ils vue pour l'aimer? Il faut donc qu'elle soit en nous. Comment? Je l'ignore. Mais il est une autre manière de l'avoir en soi et qui nous rend heureux. Il en est qui ne sont heureux qu'en espérance; ceux-là sans doute la possèdent à un degré bien inférieur à ceux qui l'ont en réalité; mais leur sort est préférable encore à ceux qui n'ont ni la possession ni l'espérance. Et pourtant ces derniers mêmes la possèdent en eux de quelque manière, puisqu'ils en ont, nous en sommes certains, un ardent désir. Ils la connaissent donc; comment? je ne le sais; ils en ont une idée quelconque; quelle est-elle? je l'ignore. Je me demande si elle existe dans leur mémoire; car si elle y était réellement, il faudrait supposer qu'autrefois nous avons tous été heureux. L'avons-nous tous été en particulier ou tous en général dans cet homme qui a été le premier pécheur, en qui nous sommes tous morts et de qui nous avons reçu, avec la naissance, le triste héritage des misères de cette vie? C'est ce que je n'examinerai point maintenant. Mais je ne cherche qu'une chose; la vie heureuse existe-t-elle dans notre mémoire? Car enfin nous ne pouvons l'aimer sans la connaître. Aussitôt que nous entendons prononcer ce nom, nous reconnaissons tous que nous désirons la chose qu'il exprime. Ce n'est pas sans doute le son qui nous charme; car un Grec qui entend le mot latin n'y trouve aucun plaisir, parce qu'il en ignore le sens; nous, au contraire, nous en sommes charmés, comme il le serait lui-même s'il entendait le mot grec qui sert à l'exprimer. C'est que ce bien que les Grecs, les Latins et les hommes de toutes les langues désirent avec tant d'ardeur n'est ni grec ni latin. Il est connu de tous les hommes; et s'il était possible de leur demander par un mot intelligible pour tous s'ils veulent être heureux, ils répondraient sans hésiter qu'ils le désirent, chose impossible si l'objet représenté par le mot ne se trouvait déjà dans leur mémoire.

CHAPITRE XXI.

Comment l'idée de la vie heureuse peut se trouver dans la mémoire.

30. Mais la vie heureuse est-elle dans le souvenir comme la ville de Carthage lorsqu'on l'a vue? Non; car la vie heureuse, n'étant pas un corps, ne peut être aperçue par les yeux. S'en souvient-on comme des nombres? Non, puisque celui qui a la connaissance des nombres n'y cherche rien davantage. L'idée de la vie heu-

per appetitum discendi incognitam, sive quam nunquam scierim, sive quam sic oblitus fuerim ut me nec oblitum esse meminerim? Nonne ipsa est beata vita quam omnes volunt, et omnino qui nolit nemo est. Ubi noverunt eam, quod sic volunt eam? Ubi viderunt, ut amarent eam? Nimirum habemus eam nescio quomodo. Et est alius quidam modus, quo quisque cum habet eam, tunc beatus est; et sunt qui spe beati sunt. Inferiore modo isti habent eam quam illi qui jam re ipsa beati sunt, sed tamen meliores quam illi qui nec re nec spe beati sunt. Qui tamen etiam ipsi nisi aliquo modo haberent eam, non ita vellent beati esse, quod eos velle certissimum est. Nescio quomodo noverunt eam, ideoque habent eam in nescio qua notitia, de qua satago utrum in memoria sit : quia si ibi est, jam beati fuimus aliquando; utrum singillatim omnes, an in illo homine qui primus peccavit, in quo et omnes mortui sumus, et de quo omnes cum miseria nati sumus, non quæro nunc, sed quæro utrum in memoria sit beata vita. Neque enim amaremus eam nisi nossemus. Audimus nomen hoc, et rem ipsam omnes nos appetere fatemur, non enim sono delectamur. Nam hoc cum Latine audit Græcus, non delectatur, quia ignorat quid dictum sit : nos autem delectamur, sicut etiam ille si Græce hoc audierit : quoniam res ipsa nec Græca nec Latina est, cui adipiscendæ Græci Latinique inhiant, cæterarumque linguarum homines. Nota est igitur omnibus, qui una voce si interrogari possent, utrum beati esse vellent, sine ulla dubitatione, velle responderent. Quod non fieret, nisi res ipsa cujus hoc nomen est, eorum memoria teneretur.

CAPUT XXI.

Quomodo memoria beatam vitam continet.

30. Numquid ita ut meminit Carthaginem qui vidit? Non. Vita enim beata non videtur oculis, quia non est corpus. Numquid sicut meminimus numeros? Non. Hos enim qui habet in notitia, non adhuc quærit adipisci : vitam vero beatam habemus in no-

reuse, au contraire, nous en inspire l'amour et fait naître en nous le désir de la posséder pleinement pour être heureux. Nous en souvenons-nous comme de l'éloquence? non; car bien que ce nom réveille dans l'esprit de ceux qui ne sont pas éloquents l'idée, et dans plusieurs même le désir de l'éloquence, et qu'ils prouvent par là qu'ils en ont une certaine notion, cependant c'est par les sens qu'ils ont remarqué l'éloquence des autres, qu'ils en ont été charmés, et que ce charme en a fait naître en eux le désir. Ils n'ont pu, il est vrai, éprouver ce plaisir sans une certaine connaissance intérieure, ni formuler leur désir sans en avoir eu d'abord le goût; mais pour la vie heureuse, aucun sens corporel ne nous la découvre dans les autres. Nous en souvenons-nous comme de la joie? peut-être, car je me souviens de mes joies passées même dans la tristesse, comme je pense à cette vie heureuse quoique je sois malheureux. D'ailleurs, cette joie, ce n'est point par mes sens que je l'ai vue, entendue, sentie, goûtée et touchée, mais mon âme seule en a reçu l'impression lorsque je me suis réjoui, et le souvenir s'en est gravé dans ma mémoire, et je puis le rappeler tantôt avec aversion, tantôt avec désir, selon la diversité des objets qui m'ont affecté. Ainsi, ces jouissances honteuses qui jadis m'inondaient de je ne sais quelles joies, je ne me les rappelle qu'avec horreur; mes actions louables et honnêtes, au contraire, c'est avec bonheur que je me les rappelle; mais parce que ces actions ne sont plus, il se mêle alors quelque tristesse dans ce souvenir des joies passées.

31. Où donc et quand ai-je goûté la vie heureuse pour m'en souvenir, l'aimer et la désirer? Or, ce n'est pas moi seulement qui la désire, ni un petit nombre d'autres avec moi, mais tous, tant que nous sommes, nous voulons être heureux. Si nous en avions une connaissance moins certaine, elle ne serait pas l'objet d'une volonté aussi assurée. Que l'on demande à deux hommes s'ils veulent porter les armes, l'un pourra répondre oui, et l'autre non; demandez-leur au contraire s'ils veulent être heureux, tous deux, sans hésiter, répondront que tel est leur désir. Cependant quelle autre raison peut porter l'un à aller à la guerre, et l'autre à n'y point aller, sinon ce désir même qu'ils ont d'être heureux? Cela ne vient-il pas de ce que, l'un mettant son bonheur dans une chose, et l'autre dans une autre, tous cependant s'accordent dans ce désir d'être heureux, de même qu'on les verrait tous s'accorder à dire qu'ils désirent ressentir de la joie? Et cette joie, n'est-ce pas ce qu'ils appellent la vie heureuse? Celui-ci, il est vrai, tend au bonheur par une voie, et celui-là, par une autre; mais c'est toujours vers le même but, c'est-à-dire la joie, qu'ils dirigent leurs efforts. Or, comme il n'y a personne qui n'ait éprouvé

titia, ideoque amamus eam, et tamen adhuc adipisci eam volumus ut beati simus. Numquid sicut meminimus eloquentiam? Non. Quamvis enim hoc nomine audito recordentur ipsam rem, qui etiam nondum sunt eloquentes, multique esse cupiant, unde apparet eam esse in eorum notitia; tamen per corporis sensus alios eloquentes animadverterunt et delectati sunt et hoc esse desiderant : (quanquam nisi ex (a) interiore notitia non delectarentur, neque hoc esse vellent nisi delectarentur :) beatam vero vitam nullo sensu corporis in aliis experimur. Numquid sicut meminimus gaudium? Fortasse ita. Nam gaudium meum etiam tristis memini, sicut vitam beatam miser : neque unquam corporis sensu gaudium meum vel vidi, vel audivi, vel odoratus sum, vel gustavi, vel tetigi, sed expertus sum in animo meo quando lætatus sum; et adhæsit ejus notitia memoriæ meæ, ut id reminisci valeam aliquando cum aspernatione, aliquando cum desiderio, pro earum rerum diversitate de quibus me gavisum esse memini. Nam et de turpibus gaudio quodam perfusus sum, quod nunc recordans detestor atque exsecror : aliquando de bonis et honestis, quod desiderans recolo, tametsi forte non adsunt, et ideo tristis gaudium pristinum recolo.

31. Ubi ergo et quando expertus sum vitam meam beatam ut recorder eam, et amem et desiderem? Nec ego tantum, aut cum paucis, sed beati prorsus omnes esse volumus. Quod nisi certa notitia nossemus, non tam certa voluntate vellemus. Sed quid est hoc quod si quæratur a duobus, utrum militare velint, fieri posset ut alter eorum velle se, alter nolle respondeat? Si autem ab eis quæratur, utrum beati esse velint, fieri possit, ut uterque statim se sine ulla dubitatione dicat optare; nec ob aliud velit ille militare, nec ob aliud iste nolit, nisi ut beati sint? Nam forte quoniam alius hinc, alius inde gaudet : ita se omnes beatos esse velle consonant, quemadmodum consonarent si hoc interrogarentur se velle gaudere, atque ipsum gaudium vitam beatam vocant? Quod et si alius hinc, alius illinc assequitur, unum est ta-

(a) Sic Am. Arn. et Mss. At Er. et Lov. habent, *in exteriore notitia.*

ce sentiment, c'est l'idée qu'il en a qui se représente à sa mémoire, toutes les fois que l'on prononce devant lui le nom de vie heureuse.

CHAPITRE XXII.

Nature de la vie heureuse, où est-elle?

32. Loin de moi, Seigneur, loin de l'esprit de votre serviteur qui vous découvre le fond de son cœur, la pensée de me croire heureux, de toutes sortes de joies. Car il en est une qui est refusée aux impies (*Is.*, XLVIII, 22), mais que vous donnez à ceux qui vous servent par un motif d'amour. Cette joie, c'est vous-même, et la vie heureuse c'est se réjouir en vous, par vous, et pour vous : elle est là, elle n'est pas ailleurs. Ceux qui la cherchent autre part poursuivent une autre joie, mais non pas la véritable; cependant, c'est encore par une image de la vraie joie que leur volonté se laisse entraîner.

CHAPITRE XXIII.

Suite du même sujet.

33. Il n'est donc pas certain que tous les hommes veulent être heureux, car puisque le bonheur parfait est en vous seul, ceux qui refusent de le chercher en vous, refusent aussi le bonheur. Dirons-nous que tous le veulent? Mais la chair convoitant contre l'esprit, l'esprit contre la chair, ils ne font pas ce qu'ils voudraient (*Gal.*, V, 17), et ils retombent dans ce qu'ils peuvent naturellement, et s'en contentent, car ce qui est au-dessus de leur force, ils ne le veulent pas d'une volonté assez ferme pour le réaliser. Je leur demande à tous ce qu'ils préfèrent, la joie de la vérité ou la joie du mensonge, et ils n'hésitent pas plus à répondre la joie de la vérité, qu'ils n'ont hésité à dire qu'ils désiraient être heureux. C'est qu'en effet la vie heureuse est la joie que donne la vérité, et cette joie vient de vous, source de toute vérité, ô Dieu! ma lumière, mon salut, mon Dieu! Cette vie heureuse, tous la veulent; cette vie qui est la seule heureuse, tous la désirent, tous veulent goûter cette joie qui vient de la vérité. J'en ai rencontré beaucoup qui voulaient tromper, mais aucun qui voulût être trompé. Où donc les hommes ont-ils puisé cette connaissance de la vie heureuse, sinon là même où ils ont puisé celle de la vérité? car ils aiment aussi la vérité, puisqu'ils ne veulent pas être trompés. Et, lorsqu'ils aiment la vie heureuse, qui n'est autre que la joie produite par la vérité, ils aiment cette vérité, et ils ne l'aimeraient pas si leur mémoire ne s'en retraçait aucune idée. Pourquoi donc ne goûtent-ils pas cette joie? pourquoi ne sont-ils pas heureux? C'est qu'ils

men quo pervenire omnes nituntur ut gaudeant. Quæ quoniam res est quam se expertum non esse nemo potest dicere, propterea reperta in memoria recognoscitur, quando beatæ vitæ nomen auditur.

CAPUT XXII.

Beata vita quæ et ubi.

32. Absit Domine, absit a corde servi tui, qui confitetur tibi : absit ut quocumque gaudio gaudeam, beatum me putem. Est enim gaudium quod non datur impiis, sed eis qui te gratis colunt, quorum gaudium tu ipse es. Et ipsa est beata vita gaudere ad te, de te, propter te, ipsa est et non est altera. Qui autem aliam putant esse, aliud sectantur gaudium, neque ipsum verum. Ab aliqua tamen imagine gaudii voluntas eorum non avertitur.

CAPUT XXIII.

Item prosequitur quæ sit beata vita et ubi.

33. Non ergo certum est quod omnes esse beati volunt, quoniam qui non de te gaudere volunt, quæ sola vita beata est, non utique vitam beatam volunt. An omnes hoc volunt? Sed quoniam caro concupiscit adversus spiritum, et spiritus adversus carnem ut non faciant quod volunt, cadunt in id quod valent, eoque contenti sunt : quia illud quod non valent, non tantum volunt, quantum sat est ut valeant. Nam quæro ab omnibus utrum malint de veritate quam de falsitate gaudere : tam non dubitant dicere de veritate se malle, quam non dubitant dicere beatos esse se velle. Beata quippe vita est gaudium de veritate. Hoc est enim gaudium de te qui veritas es, Deus illuminatio mea, salus faciei meæ Deus meus. Hanc vitam beatam omnes volunt, hanc vitam quæ sola beata est omnes volunt, gaudium de veritate omnes volunt. Multos expertus sum qui vellent fallere, qui autem falli, neminem. Ubi ergo noverunt hanc vitam beatam, nisi ubi noverunt etiam veritatem? Amant enim et ipsam quia falli nolunt. Et cum amant beatam vitam quod non est aliud quam de veritate gaudium, utique amant etiam veritatem : nec amarent nisi esset aliqua notitia ejus in memoria eorum. Cur ergo non de illa gaudent? cur non beati sunt? Quia fortius occupantur in aliis quæ potius eos faciunt

se laissent préoccuper plus fortement par d'autres objets qui les rendent plus misérables que le faible souvenir de la vérité ne peut les rendre heureux. « Il reste encore un peu de lumière parmi les hommes; qu'ils marchent donc, qu'ils avancent, de peur que les ténèbres ne les enveloppent. » (*Jean,* XII, 35.)

34. Mais pourquoi la vérité engendre-t-elle la haine? pourquoi cette inimitié contre l'homme qui l'annonce en votre nom, quand d'un autre côté, on aime la vie heureuse, qui n'est que la joie de la vérité? Ne serait-ce pas que la vérité est aimée de telle sorte que ceux-mêmes qui aiment toute autre chose veulent que ce qu'ils aiment soit la vérité, et que ne voulant pas être trompés, ils ne veulent pas non plus être convaincus d'erreur? C'est ainsi que l'amour de ce qu'ils prennent pour la vérité, leur fait haïr la vérité. Ils l'aiment quand elle les éclaire, ils la repoussent quand elle les accuse. Comme ils veulent à la fois n'être pas trompés et tromper les autres, ils l'aiment quand elle se découvre à eux; ils la haïssent quand elle les découvre eux-mêmes. Mais par un juste châtiment la vérité manifestera malgré eux ceux qui n'ont pas voulu être dévoilés par elle, tout en leur restant elle-même voilée. Tel est donc, oui, tel est l'esprit humain : dans cet état d'aveuglement, de langueur, de honte et de corruption, il prétend rester caché, tout en voulant que rien ne lui soit caché. Et il arrive au contraire qu'il ne peut se dérober à la vérité, et que la vérité reste cachée à ses yeux. Cependant, tout malheureux qu'il est, il aime mieux trouver sa joie dans la vérité que dans le mensonge. Il sera donc heureux si, affranchi de tout souci et de toute inquiétude, il se réjouit de la vérité elle-même, source unique de toutes les autres vérités.

CHAPITRE XXIV.

Il se félicite de ce que Dieu est dans sa mémoire.

35. Tels sont les immenses espaces que j'ai parcourus dans ma mémoire, en vous cherchant, mon Dieu, et je ne vous ai point trouvé hors d'elle. Non, je n'ai rien trouvé de vous qui ne fût un souvenir depuis le jour où j'ai appris à vous connaître, car depuis que je vous connais, je ne vous ai pas oublié. Où j'ai trouvé la vérité, j'ai trouvé mon Dieu, qui est la vérité même, et depuis que j'ai connu la vérité, je ne l'ai point oubliée. Depuis le moment où je vous ai connu, vous êtes donc resté dans ma mémoire, et c'est là que je vous trouve lorsque votre souvenir m'invite à me réjouir en vous. Ce sont là les saintes délices que vous m'avez accordées dans votre miséricorde qui a jeté un regard de compassion sur ma misère.

miseros, quam illud beatos quod tenuiter meminerunt. Adhuc enim modicum lumen est in hominibus, ambulent, ambulent, ne eos tenebræ comprehendant.

34. Cur autem veritas parit odium, et inimicus eis factus est homo tuus verum prædicans, cum ametur beata vita, quæ non est nisi gaudium de veritate : nisi quia sic amatur veritas, ut quicumque aliud amant, hoc quod amant velint esse veritatem : et quia falli nolunt, nolunt convinci quod falsi sint? Itaque propter eam rem oderunt veritatem quam pro veritate amant. Amant eam lucentem, oderunt eam redarguentem. Quia enim falli nolunt et fallere volunt, amant eam cum seipsa indicat, et oderunt eam cum eos ipsos (*a*) indicat. Inde retribuet eis, ut qui se ab ea manifestari nolunt, et eos nolentes manifestet, et eis ipsa non sit manifesta. Sic etiam, sic animus humanus etiam, sic cæcus et languidus, turpis atque indecens latere vult, se autem ut lateat aliquid non vult. Contra illi redditur ut ipse non lateat veritatem, ipsum autem veritas lateat. Tamen etiam sic dum miser est, veris mavult gaudere quam falsis. Beatus ergo erit, si nulla interpellante molestia, de ipsa per quam vera sunt omnia, sola veritate gaudebit.

CAPUT XXIV.

Gratulatur quod sua in memoria Deus locum habeat.

35. Ecce quantum spatiatus sum in memoria mea, quærens te Domine, et non te inveni extra eam. Neque enim aliquid de te inveni quod non meminissem ex quo didici te. Nam ex quo didici te, non sum oblitus tui. Ubi enim inveni veritatem, ibi inveni Deum meum ipsam veritatem, quam ex quo didici non sum oblitus. Itaque ex quo didici te, manes in memoria mea, et illic te invenio, cum reminiscor tui et delector in te. Hæ sunt sanctæ deliciæ meæ, quas donasti mihi misericordia tua respiciens paupertatem meam,

(*a*) Lov. *eos ipsos judicat.*

CHAPITRE XXV.

Quelle place Dieu occupe-t-il dans la mémoire.

36. Mais où est votre demeure dans ma mémoire, ô Seigneur? Dans quel lieu avez-vous fixé votre séjour? Quelle habitation vous y êtes-vous construite? Quel sanctuaire vous y êtes-vous bâti? Vous honorez ma mémoire de votre présence; mais je me demande en quelle partie vous résidez. En effet, pour me souvenir de vous, j'ai traversé toutes les parties de la mémoire qui me sont communes avec les bêtes, parce que je ne vous trouvais pas au milieu des images des objets sensibles; je suis arrivé à ces régions auxquelles je confie les affections de mon esprit, et je ne vous y ai point trouvé. Alors j'ai pénétré jusqu'au lieu même que mon âme habite dans ma mémoire, car elle se souvient aussi d'elle-même, et vous n'y étiez point : c'est que, si vous n'êtes ni une image corporelle, ni une affection de l'esprit, telle que la joie, la tristesse, la crainte, le désir et autres passions semblables, vous n'êtes point non plus mon esprit, mais le Seigneur, Dieu de l'esprit. En effet, toutes ces choses sont sujettes au changement, et vous, dont la nature est immuable, vous demeurez au-dessus de toutes choses. Cependant, vous avez daigné habiter dans ma mémoire depuis le jour où je vous ai connu. Mais pourquoi chercher où vous habitez en elle, comme s'il y avait dans la mémoire des lieux différents? J'ai du moins la certitude que vous y résidez, puisque je me souviens de vous depuis que je vous connais, et que c'est en elle que je vous trouve, quand je me rappelle votre souvenir.

CHAPITRE XXVI.

Où trouve-t-on Dieu?

37. Où donc vous ai-je trouvé, pour apprendre à vous connaître? Car avant que j'eusse appris à vous connaître, vous n'étiez pas dans ma mémoire. Où donc vous ai-je trouvé, pour vous connaître, si ce n'est en vous-même, au-dessus de moi? Entre vous et les hommes, il n'y a ni lieu ni espace, nous nous approchons, nous nous éloignons de vous, sans qu'entre vous et nous il y ait la moindre distance. Partout, du haut de votre trône, ô suprême vérité, vous rendez vos oracles à tous ceux qui vous consultent; et vous répondez à la fois à leurs demandes si différentes. Vous répondez clairement, mais tous ne comprennent pas de même. Tous vous consultent sur ce qu'ils désirent savoir, mais tous ne reçoivent pas toujours les réponses qu'ils désiraient. Aussi votre meilleur serviteur est celui qui se propose moins d'entendre de vous ce qu'il désire, que de conformer sa volonté à ce qu'il vous plaît de lui faire entendre.

CAPUT XXV.

In quo memoriæ gradu reperiatur Deus.

36. Sed ubi manes in memoria mea, Domine, ubi illic manes? Quale cubile fabricasti illic tibi? Quale (*a*) sanctuarium ædificasti tibi? Tu dedisti hanc dignationem memoriæ meæ ut maneas in ea; sed in qua ejus parte maneas hoc considero. Transcendi enim partes ejus, quas habent et bestiæ, cum te recordarer; quia non ibi te inveniebam inter imagines rerum corporalium : et veni ad partes ejus, ubi commendavi affectiones animi mei; nec illic inveni te : et intravi ad ipsius animi mei sedem, quæ illi est in memoria mea, quoniam sui quoque meminit animus; nec ibi tu eras : quia sicut non es imago corporalis, nec affectio viventis, qualis est cum lætamur, contristamur, cupimus, metuimus, meminimus, obliviscimur, et quidquid hujusmodi est : ita nec ipse animus es; quia Dominus Deus animi tu es; et commutantur hæc omnia, tu autem incommutabilis manes super omnia, et dignatus es habitare in memoria mea ex quo te didici. Et quid quæro quo loco ejus habites? quasi vero loca ibi sint. Habitas certe in ea, quoniam tui memini ex quo te didici, et in ea te invenio cum recordor te.

CAPUT XXVI.

Ubi invenitur Deus.

37. Ubi ergo te inveni ut discerem te? Neque enim jam eras in memoria mea priusquam te discerem. Ubi ergo inveni te ut discerem te, nisi in te supra me? Et nusquam locus, et recedimus, et accedimus, et nusquam locus. Ubique veritas præsides omnibus consulentibus te, simulque respondes omnibus etiam diversa consulentibus. Liquide tu respondes, sed non liquide omnes audiunt. Omnes unde volunt consulunt; sed non semper quod volunt audiunt. Optimus minister tuus est, qui non magis intuetur hoc a te audire quod ipse voluerit, sed potius hoc velle quod a te audierit.

(*a*) In Mss. aliquot, *sacrarium.*

CHAPITRE XXVII.

Comment l'homme se trouve ravi de la beauté de Dieu.

38. J'ai commencé bien tard à vous aimer, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ! Oui, je vous ai aimée bien tard. Vous étiez au dedans de moi, et moi j'étais dehors. C'est là que je vous cherchais ; et je perdais ma propre beauté en me jetant sur ces beautés qui sont l'ouvrage de vos mains. Vous étiez avec moi, et je ne n'étais pas avec vous ; j'étais retenu loin de vous par toutes ces choses qui ne seraient point, si elles n'étaient en vous. Vous m'avez appelé, vous avez fait retentir votre voix, et mes oreilles sourdes jusqu'alors se sont ouvertes. Vous avez lancé vos éclairs, fait briller votre lumière, et les ténèbres de mon aveuglement se sont dissipées. Vous avez exhalé l'odeur de vos parfums, je l'ai respirée, et je ne soupire plus qu'après vous. Je vous ai goûté, et me voilà désormais dévoré de faim et de soif. Vous m'avez touché, et je brûle d'amour pour votre paix.

CHAPITRE XXVIII.

Misères de cette vie.

39. Lorsque je vous serai uni de toutes les forces de mon âme, il n'y aura plus pour moi ni douleur ni fatigue ; et ma vie toute pleine de vous sera vivante en vous ; car vous allégez le fardeau de l'âme que vous remplissez ; mais je ne suis pas assez rempli de vous, voilà pourquoi je suis à charge à moi-même. Des joies dignes d'être pleurées combattent dans mon âme des tristesses qui devraient faire ma joie ; de quel côté sera la victoire ? Je l'ignore, hélas ! Seigneur, ayez pitié de moi. Mes criminelles tristesses sont en lutte avec vos saintes joies, et je ne sais encore de quel côté restera la victoire. Hélas ! Seigneur, ayez pitié de moi. Voilà mes blessures, je ne les cache pas ; vous êtes médecin, et je suis malade ; je suis misérable, et vous êtes plein de miséricorde. La vie de l'homme sur la terre n'est-elle pas une épreuve continuelle ? (*Job*, VII, 1.) Qui désire les peines et les afflictions ? Vous nous ordonnez non de les aimer mais de les supporter. Personne n'aime les maux qu'il endure, lors même qu'il aime à les supporter. Il se réjouit de souffrir, il aimerait cependant mieux n'avoir rien à souffrir. Dans le malheur, je désire la prospérité, et dans la prospérité, je crains le malheur. Quel est donc entre ces deux extrémités le juste milieu où la vie de l'homme ne soit plus une épreuve ? Malheur, oui malheur aux prospérités du monde qui excitent la crainte de l'adversité et les séductions corruptrices de la joie ! Malheur, oui malheur, et trois fois malheur aux adversités du siècle qui réveillent les désirs de la prospérité ! D'ailleurs l'adversité est dure à supporter, et la patience y fait naufrage. La vie de

CAPUT XXVII.

Quomodo hominem rapiat Dei pulchritudo.

38. Sero te amavi, pulchritudo tam antiqua et tam nova, sero te amavi. Et ecce intus eras, et ego foris, et ibi te quærebam; et in ista formosa quæ fecisti deformis irruebam. Mecum eras, et tecum non eram. Ea me tenebant longe a te, quæ si in te non essent, non essent. Vocasti, et clamasti, et rupisti surditatem meam. Coruscasti, splenduisti, et fugasti cæcitatem meam. Fragrasti, et duxi spiritum, et anhelo tibi. Gustavi, et esurio, et sitio. Tetigisti me, et exarsi in pacem tuam.

CAPUT XXVIII.

Miseriæ hujus vitæ.

39. Cum inhæsero tibi ex omni me, nusquam erit mihi dolor et labor; et viva erit vita mea, tota plena te. Nunc autem quoniam quem tu imples, sublevas eum, quoniam tui plenus non sum, oneri mihi sum. Contendunt lætitiæ meæ flendæ cum lætandis mœroribus; et ex qua parte stet victoria nescio. Hei mihi, Domine, miserere mei. Contendunt mœrores mei mali cum gaudiis bonis et ex qua parte stet victoria nescio. Hei mihi, Domine, miserere mei, hei mihi. Ecce vulnera mea non abscondo. Medicus es, æger sum : misericors es, miser sum. Numquid non tentatio est vita humana super terram? Quis velit molestias et difficultates? Tolerari jubes eas, non amari. Nemo quod tolerat amat, et si tolerare amat. Quamvis enim gaudeat se tolerare, mavult tamen non esse quod toleret. Prospera in adversis desidero, adversa in prosperis timeo. Quis inter hæc medius locus, ubi non sit (a) humana vita tentatio? Væ prosperitatibus sæculi, semel et iterum, a timore adversitatis, et a corruptione lætitiæ. Væ adversitatibus sæculi, semel

(a) Bad. Am. Er. et Lov. *humanæ vitæ tentatio.*

l'homme sur la terre n'est-elle donc pas une épreuve continuelle, un combat sans trêve?

CHAPITRE XXIX.

En Dieu seul sont toutes nos espérances.

40. Toute mon espérance est donc dans la grandeur infinie de votre miséricorde. Donnez-moi ce que vous m'ordonnez, et ordonnez ce que vous voudrez. Vous nous commandez la continence : « Je sais, dit le Sage, que nul ne peut être continent, si Dieu ne lui en accorde le don ; et c'est déjà un fruit de la sagesse de savoir de qui nous venait ce don. » (*Sag.*, VIII, 21.) C'est par la continence, en effet, que nous sommes réunis et ramenés à l'unité d'où nous nous étions écartés pour nous répandre dans la multiplicité des créatures. On ne vous aime pas assez quand on aime avec vous quelque chose que l'on n'aime pas pour vous. O amour, qui brûlez sans cesse sans jamais vous éteindre! O charité, qui êtes mon Dieu, embrasez-moi! Vous me commandez la continence, donnez-moi ce que vous m'ordonnez, et ordonnez-moi ce que vous voulez.

CHAPITRE XXX.

Il confesse comment il se conduit à l'égard des tentations de la chair.

41. Vous m'ordonnez bien certainement de réprimer « la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, et l'ambition du siècle. » (I *Jean.*, II, 16.) Vous m'avez défendu les attachements illégitimes ; et quant au mariage lui-même, bien que vous l'ayez permis, vous m'avez appris qu'il y avait quelque chose de plus parfait ; vous m'en avez accordé la grâce avant même d'être appelé à devenir le dispensateur de vos sacrements. Mais dans ma mémoire (dont j'ai tant parlé), vivent encore ces tristes images qu'une longue habitude y a gravées ; elles viennent m'assaillir pendant que je veille, sans force il est vrai ; mais pendant mon sommeil, non-seulement elles réveillent en moi des sensations de plaisir, mais font naître une apparence frappante de consentement et d'action. Or, telle est sur mon corps et sur mon âme la puissance de ces illusions, que de vains fantômes obtiennent de moi, quand je dors, ce que des objets réels ne sauraient obtenir lorsque je suis éveillé. Ne suis-je donc plus alors moi-même, Seigneur, mon Dieu? Cependant, quelle différence entre moi-même et moi-même, dans ce moment qui me fait passer de la veille au sommeil et du sommeil à la veille? Où est alors cette raison qui, pendant que je veille, résiste à ces tentations, et me fait demeurer inébranlable alors que les réalités elles-mêmes veulent s'introduire dans mon âme? Se ferme-t-elle avec les yeux? S'endort-elle en même temps que mes

et iterum et tertio, a desiderio prosperitatis, et quia ipsa adversitas dura est, et (*a*) naufragat tolerantia. Numquid non tentatio est vita humana super terram sine ullo interstitio?

CAPUT XXIX.

In Deo spes tota.

40. Et tota spes mea non nisi in magna valde misericordia tua. Da quod jubes, et jube quod vis. Imperas nobis continentiam. « Et cum scirem, ait quidam, quia nemo potest esse continens nisi Deus det : et hoc ipsum erat sapientiæ scire cujus esset hoc donum. » (*Sap.*, VIII, 21.) Per continentiam quippe colligimur et redigimur in unum, a quo in multa defluximus. Minus enim te amat qui tecum aliquid amat quod non propter te amat. O amor qui semper ardes et nunquam extingueris : Caritas Deus meus, accende me. Continentiam jubes : Da quod jubes, et jube quod vis.

CAPUT XXX.

Confitetur ut se habet ad tentationes carnalis libidinis.

41. Jubes certe ut contineam a concupiscentia carnis, et concupiscentia oculorum, et ambitione sæculi. Jussisti a concubitu; et de ipso conjugio melius aliquid quam concessisti monuisti. Et quoniam dedisti, factum est et antequam dispensator sacramenti tui fierem. Sed adhuc vivunt in memoria mea, de qua multa locutus sum, talium rerum imagines, quas ibi consuetudo mea fixit; et occursant mihi vigilanti quidem carentes viribus, in somnis autem non solum usque ad delectationem, sed etiam usque ad consensionem factumque simillimum. Et tantum valet imaginis illusio in anima mea et in carne mea, ut dormienti falsa visa persuadeant quod vigilanti vera non possunt. Numquid tunc ego non sum, Domine Deus meus? Et tamen tantum interest inter meipsum et meipsum, intra momentum quo hinc ad soporem transeo, vel huc inde retranseo. Ubi est

(*a*) Bad. et plures e vetustioribus Mss. habent, *et ne frangat tolerantiam.*

sens? D'où vient que souvent même, nous résistons dans le sommeil, et que fidèles à nos résolutions, nous demeurons fermes dans la chasteté, sans donner aucun consentement à ces illusions séductrices? Et cependant la différence est telle, que lorsqu'il en arrive autrement, nous retrouvons au réveil, le repos de la conscience, et nous reconnaissons que nous ne sommes pas coupables, bien que toutefois nous soyons affligés de ce qui s'est passé en nous, nous ne savons comment.

42. Votre main, Dieu tout-puissant, ne peut-elle donc guérir toutes les langueurs de mon âme, et par une grâce plus abondante, éteindre même les mouvements impurs de mon sommeil? Vous répandrez, Seigneur, de plus en plus sur moi les dons de votre miséricorde, afin que mon âme, dégagée des attaches de la concupiscence, s'élance avec moi vers vous, ne se révolte plus contre elle-même, et que, loin de se livrer dans le sommeil même, aux attraits perfides de ces images honteuses qui vont jusqu'à produire les désordres de la chair, elle y refuse tout consentement. Il vous est facile, Dieu tout-puissant, qui pouvez faire pour nous au delà de ce que nous désirons, au delà même de ce que nous pouvons concevoir; il vous est facile, dis-je, d'écarter de moi, non-seulement pendant ma vie entière, mais encore à cet âge où je suis, toute impression contraire à la chasteté, si faible qu'elle soit, celle même qui pendant le sommeil fuirait au moindre signe devant les chastes affections d'un cœur pur. Ce que je suis encore maintenant dans ce genre de misère, je l'ai dit à mon bon maître; pénétré d'une joie mêlée de crainte, je me réjouis des dons que vous m'avez prodigués, et je gémis de rester si imparfait. Mais j'espère que vous mettrez en moi la dernière main à l'œuvre de vos miséricordes et que vous donnerez cette paix parfaite dont mon esprit et ma chair jouiront en vous, lorsque la mort aura été absorbée dans la victoire. (I *Cor.*, XV, 54.)

CHAPITRE XXXI.

Comment il se conduit à l'égard de la sensation de la gourmandise.

43. Il est une autre misère que chaque jour nous ramène, et plût à Dieu qu'elle fût la seule! Nous réparons, par le boire et le manger, les ruines journalières du corps jusqu'au moment où, détruisant « et les aliments et l'estomac qui les reçoit, » (I *Cor.*, VI, 13) vous ferez cesser à jamais notre indigence en nous rassasiant d'une nourriture ineffable, et vous revêtirez cette chair corruptible d'une éternelle incorruptibilité. (I *Cor.*, XV, 53.) Maintenant, cette nécessité m'est douce, et c'est contre cette douceur que je combats pour ne pas y succomber. Tous les

tunc ratio, quæ talibus suggestionibus resistit vigilans? Et si res ipsæ ingerantur inconcussus maneo. Numquid clauditur cum oculis? numquid sopitur cum sensibus corporis? Et unde sæpe etiam in somnis resistimus, nostrique propositi memores, atque in eo castissime permanentes, nullum talibus illecebris adhibemus assensum? Et tamen tantum interest, ut cum aliter accidit, evigilantes ad conscientiæ requiem redeamus; ipsaque distantia reperiamus nos non fecisse, quod tamen in nobis quoquo modo factum esse doleamus.

42. Numquid non potens est manus tua, Deus omnipotens, sanare omnes languores animæ meæ, atque abundantiore gratia tua lascivos motus etiam mei soporis extinguere? Augebis, Domine, magis magisque in me munera tua, ut anima mea sequatur me ad te concupiscentiæ visco expedita, ut non sit rebellis sibi, atque ut in somnis etiam non solum non perpetret istas corruptelarum turpitudines per imagines animales usque ad carnis fluxum, sed ne consentiat quidem. Nam ut nihil tale vel tantillum libeat quantulum possit nutu cohiberi etiam in casto dormientis affectu, non tantum in hac vita, sed etiam in hac ætate, non magnum est omnipotenti, qui vales facere supra quam petimus et intelligimus. Nunc tamen quid adhuc sim in hoc genere mali mei, dixi Domino bono meo, exsultans cum tremore in eo quod donasti mihi, et lugens in eo quod inconsummatus sum, sperans perfecturum te in me misericordias tuas usque ad pacem plenariam, quam tecum habebunt interiora et exteriora mea, cum absorpta fuerit mors in victoriam.

CAPUT XXXI.

Ut se gerit ad tentationes gulæ.

43. Est alia malitia diei, quæ utinam sufficiat ei. Reficimus enim quotidianas ruinas corporis edendo et bibendo, priusquam escas et ventrem destruas, cum occideris indigentiam meam satietate mirifica, et corruptibile hoc indueris incorruptione sempiterna. Nunc autem suavis est mihi necessitas, et ad-

jours, par le jeûne et l'abstinence, je fais la guerre à mon corps et le réduis en servitude (I *Cor.*, IX, 27); mais enfin ce n'est jamais que par le plaisir que je puis éloigner mes souffrances; car la soif et la faim sont réellement une douleur; elles brûlent et tuent comme la fièvre si nous n'avons recours aux aliments qui en sont le remède. Et comme ces remèdes s'offrent à nous de toutes parts, grâce aux consolations de votre libéralité, qui fait servir à nos besoins la terre, le ciel et l'eau, nous appelons délices ces misères de notre vie.

44. Vous m'avez appris à ne prendre les aliments que comme des remèdes. Mais quand je passe de la douleur de la faim au repos que j'éprouve après l'avoir apaisée, la concupiscence me tend des piéges au passage. Car ce passage lui-même est un plaisir, et nous ne pouvons prendre une autre voie dans la nécessité qui nous presse. Le soutien de la vie étant l'unique raison du boire et du manger, le plaisir est venu se joindre à cette nécessité comme un compagnon dangereux; mais bien souvent il s'efforce de prendre les devants pour me forcer à faire pour lui-même ce que je dois et ne veux faire que pour la nécessité. Or, la mesure de l'une n'est pas la mesure de l'autre; car ce qui suffit à la nécessité ne suffit pas au plaisir. Souvent même je ne puis savoir si c'est encore le besoin du corps qui m'excite à manger, ou si je cède aux trompeuses sollicitations de la convoitise. Mon âme est assez malheureuse que de se plaire dans cette incertitude, elle y cherche une excuse et se rejouit de ne pouvoir au juste déterminer ce qui suffit aux besoins du corps pour couvrir du prétexte de la santé les intérêts du plaisir. Chaque jour je m'efforce de résister à ces tentations; j'appelle à mon secours votre main puissante, et je vous soumets les troubles de mon esprit; car sur ce point je ne sais pas encore bien ce que je dois faire.

45. J'entends la voix de mon Dieu qui me dit : « Que vos cœurs ne s'appesantissent point par l'intempérance et l'ivrognerie. » (*Luc*, XXI, 34.) Je suis bien éloigné de l'ivrognerie; votre miséricorde ne permettra jamais à ce vice d'approcher de moi. Mais votre serviteur se laisse quelquefois prendre aux attraits de la sensualité; vous me ferez la grâce de n'y tomber jamais. Personne ne peut être tempérant si vous ne lui en donnez la grâce. Vous accordez beaucoup à nos prières, et le bien même que nous avons reçu avant de vous prier, c'est de vous que nous le tenons, comme nous vous devons encore de reconnaître que tout vient de votre bonté. Je ne me suis jamais livré aux excès du vin, mais j'en ai connu qui, esclaves de cette passion, sont devenus sobres par votre grâce. C'est donc à votre

versus istam suavitatem pugno ne capiar; et quotidianum bellum gero in jejuniis sæpius in servitutem redigens corpus meum; et dolores mei voluptate pelluntur. Nam fames et sitis quidam dolores sunt : urunt et sicut febris necant, nisi alimentorum medicina succurrat. Quæ quoniam præsto est, ex consolatione munerum tuorum, in quibus nostræ infirmitati terra et aqua et cœlum serviunt, calamitas deliciæ vocantur.

44. Hoc me docuisti ut quemadmodum medicamenta, sic alimenta sumpturus accedam. Sed dum ad quietem satietatis ex indigentiæ molestia transeo, in ipso transitu mihi insidiatur laqueus concupiscentiæ. Ipse enim transitus voluptas est, et non est alius qua transeatur quo (*a*) transire cogit necessitas : Et cum salus sit causa edendi et bibendi, adjungit se tanquam pedissequa periculosa jucunditas, et plerumque præire conatur, ut ejus causa fiat, quod salutis causa me facere vel dico vel volo; nec idem modus utriusque est. Nam quod saluti satis est, delectationi parum est. Et sæpe incertum fit utrum adhuc necessaria corporis cura subsidium petat, an voluptaria cupiditatis fallacia ministerium suppetat. Ad hoc incertum hilarescit infelix anima, et in eo præparat excusationis patrocinium, gaudens non apparere quid satis sit moderationi valetudinis, ut obtentu salutis obumbret negotium voluptatis. His tentationibus quotidie conor resistere, et invoco dexteram tuam ad salutem meam, et ad te refero æstus meos, quia consilium mihi de hac re nondum stat.

45. Audio vocem jubentis Dei mei : « Non graventur corda vestra in crapula et ebrietate. » (*Luc.*, XXI, 34.) Ebrietas longe est a me : misereberis ne appropinquet mihi. Crapula autem nonnunquam surrepit servo tuo : misereberis ut longe fiat a me. Nemo enim potest esse continens, nisi tu des. Multa nobis orantibus tribuis; et quidquid boni antequam oraremus accepimus, a te accepimus; et ut hoc postea cognosceremus, a te accepimus. Ebriosus nunquam fui, sed ebriosos a te sobrios factos, ego novi. Ergo a te factum est ut hoc non essent qui nunquam fuerunt, a quo factum est ut hoc non semper essent, qui fue-

(*a*) In omnibus editis ante Arn. legebatur, *quam quo transire*, expunctum est, *quam*, auctoritate Mss. et sensu exigente.

miséricorde que les uns doivent de ne s'être jamais laissé entraîner à ce vice, les autres de s'être affranchis de ce honteux esclavage, et tous de savoir à qui ils sont redevables de ce bienfait. Vous m'avez dit encore : « Ne suivez point les mouvements de vos désirs, et sachez vous détourner de votre propre volonté. » (*Eccli.*, XVIII, 30.) Votre grâce m'a fait entendre encore cette autre parole que j'ai beaucoup aimée : « Que nous mangions, nous n'aurons rien de plus; que nous ne mangions pas, nous n'aurons rien de moins. » (I *Cor.*, VIII, 8.) Ce qui veut dire que l'une de ces choses ne peut être cause de mon bonheur, ni l'autre de mon malheur. J'ai encore entendu cette autre parole : « J'ai appris à me contenter de ce que j'ai; je sais vivre dans l'abondance et je sais souffrir le besoin. Je peux tout en celui qui me fortifie. » (*Philip.*, IV, 11, 13.) Voilà comme parle un soldat de la céleste milice et non pas un homme comme nous, poussière que nous sommes. Mais souvenez-vous, Seigneur, que nous sommes poussière, et que c'est de la poussière que vous avez formé l'homme (*Ps.* CII); qu'il s'était perdu et que vous l'avez retrouvé. (*Luc*, XV, 24, 32.) Ce n'est pas non plus en lui que l'Apôtre a trouvé sa force, car il était poussière, celui dont les paroles, inspirées par votre souffle divin, faisaient tout à l'heure mon admiration. « Je puis tout, disait-il, en celui qui me fortifie. » Fortifiez-moi pour que je trouve en moi le pouvoir. Donnez-moi ce que vous m'ordonnez, et ordonnez-moi ce que vous voulez. Il confesse, cet homme, qu'il a tout reçu, et que ce dont il se glorifie, il s'en glorifie dans le Seigneur. (I *Cor.*, I, 30, 31.) J'ai entendu un autre de vos serviteurs vous adresser cette prière : « Eloignez de moi les désirs de l'intempérance. » (*Eccli.*, XXIII, 6.) Il est donc évident, ô Dieu saint, que c'est vous encore qui donnez d'accomplir ce que vous nous commandez.

46. Vous m'avez enseigné, ô bon Père, « que tout est pur pour ceux qui sont purs, mais que celui-là fait mal qui mange en scandalisant son frère; » (*Rom.*, XIV, 20) que toutes vos créatures sont bonnes, « que l'on ne doit rien rejeter de ce qui peut être mangé avec actions de grâces; » (I *Tim.*, IV, 4) que « ce n'est point ce que nous mangeons qui nous rend agréables à Dieu (I *Cor.*, VIII, 8); qu'ainsi personne ne doit nous juger sur le boire et sur le manger; » (*Coloss.*, II, 16) et que « celui qui mange tels aliments ne doit point mépriser celui qui n'en mange point, ni celui qui ne mange pas condamner celui qui mange. » (*Rom.*, XIV, 3.) Voilà ce que vous m'avez appris. Soyez-en béni, grâces vous en soient rendues, mon Dieu, mon maître, qui ouvrez mes oreilles, qui éclairez mon cœur; délivrez-moi donc de toute tentation. Ce n'est point l'impureté des viandes que je crains, mais l'impureté de l'intempérance. Je sais que vous avez permis à Noë de manger de toute chair qui

runt, a quo etiam factum est ut scirent utrique a quo factum est. Audivi aliam vocem tuam : « Post concupiscentias tuas non eas, et a voluntate tua avertere. » (*Eccli.*, XVIII, 30.) Audivi et illam ex munere tuo quam multum amavi : « Neque si manducaverimus, abundabimus; neque si non manducaverimus, deerit nobis. » (I *Cor.*, VIII, 8.) Hoc est dicere; nec illa res me copiosum faciet, nec illa ærumnosum. Audivi et alteram : « Ego enim didici in quibus sum sufficiens esse; et abundare novi, et penuriam pati novi. Omnia possum in eo qui me confortat. » (*Philip.*, IV, 12.) Ecce miles castrorum cœlestium, non pulvis quod nos sumus. Sed memento, Domine, quia pulvis sumus, et de pulvere fecisti hominem, et perierat, et inventus est. Nec ille in se potuit, quia idem pulvis fuit, quem talia dicentem afflatu tuæ inspirationis adamavi. « Omnia possum, inquit, in eo qui me confortat. » (*Philip.*, IV, 12.) Conforta me ut possim. Da quod jubes, et jube quod vis. Iste se accepisse confitetur, et quod gloriatur, in Domino gloriatur. Audivi alium rogantem ut accipiat : « Aufer a me, inquit, concupiscentias ventris. » (*Eccli.*, XXIII, 6.) Unde apparet, sancte Deus meus, te dare, cum fit quod imperas fieri.

46. Docuisti me, Pater bone : « Omnia munda mundis; sed malum esse homini qui per offensionem manducat; » (*Rom.*, XIV, 20) et « omnem creaturam tuam bonam esse, nihilque abjiciendum quod cum gratiarum actione percipitur, » (I *Tim.*, IV, 4) et quia « esca nos non commendat Deo; » (I *Cor.*, VIII, 8) et ut « nemo nos judicet in cibo aut in potu; » (*Colos.*, II, 16) et ut « qui manducat non manducantem non spernat; et qui non manducat, manducantem non judicet. » (*Rom.*, XIV, 3.) Didici hæc, gratias tibi, laudes tibi Deo meo, magistro meo, pulsatori aurium mearum, illustratori cordis mei, eripe me ab omni tentatione. Non ego immunditiam absonii timeo, sed immunditiam cupiditatis. Scio Noe omne carnis genus quod cibo esset usui manducare permissum; Eliam cibo carnis refectum; Joannem mirabili absti-

pouvait servir de nourriture; qu'Elie mangea de la chair ; que Jean-Baptiste, cet homme d'une si merveilleuse abstinence, ne fut point souillé pour s'être nourri de sauterelles, qui sont aussi des animaux. Mais je sais aussi qu'Esaü s'est laissé séduire par sa convoitise pour un plat de lentilles; que David se condamna lui-même pour avoir désiré un peu d'eau; que Jésus-Christ, notre Roi, fut tenté non par le désir de la chair comme nourriture, mais par celui du pain. Aussi le peuple dans le désert mérita-t-il d'être réprouvé, non pour avoir désiré manger de la chair, mais parce que ce désir le fit murmurer contre le Seigneur.

47. Placé moi-même au milieu de ces tentations, je lutte chaque jour contre la concupiscence du boire et du manger; car ici ce n'est pas chose que je puisse déraciner une fois et me retrancher pour jamais, comme j'ai pu le faire pour l'amour illégitime. Il me faut donc mettre à ma bouche comme un frein qui se relâche et se resserre à propos. Mais quel est, Seigneur, celui qui ne se laisse emporter quelquefois au delà des bornes de la nécessité? S'il en est un, sa perfection est grande, et il doit en glorifier votre nom. Pour moi, je ne suis pas cet homme, car je suis un pécheur. Toutefois, je n'en glorifie pas moins votre nom, car je sais que celui qui a vaincu le monde et qui me compte entre les membres infirmes de son corps intercède auprès de vous pour mes péchés, parce que vos yeux ont vu ceux de ces membres qui sont encore imparfaits, et que tous sont inscrits au livre de vie.

CHAPITRE XXXII.

Du plaisir de l'odorat.

48. Quant au plaisir de l'odorat, je ne m'en mets pas fort en peine. Que les odeurs soient absentes, je ne les recherche pas; qu'elles se présentent, je ne les repousse pas, prêt à m'en passer pour toujours. Il me semble du moins qu'il en est ainsi; mais peut-être me trompé-je, car je ne puis trop déplorer ces ténèbres intérieures qui me font ignorer même ce dont je suis capable, et si mon esprit s'interroge lui-même sur ses propres forces, il sent qu'il doit facilement s'en défier, parce que le plus souvent il ignore ce qui est en lui, si l'expérience ne le lui fait connaître. Aussi, personne ne doit-il être en sécurité dans cette vie qu'on peut appeler une tentation continuelle (*Job*, VII, 1), puisque celui qui, de mauvais a pu devenir bon, ne sait point si de bon il ne redeviendra pas plus mauvais. Mon seul espoir, mon unique confiance, la seule promesse assurée, c'est votre miséricorde.

nentia præditum, animalibus, hoc est locustis, in escam cedentibus non fuisse pollutum. Et scio Esau lenticulæ concupiscentia deceptum; et David propter aquæ desiderium a seipso reprehensum; et Regem nostrum non de carne, sed de pane esse tentatum. Ideoque et populus in eremo, non quia carnes desideravit, sed quia escæ desiderio adversus Dominum murmuravit, meruit improbari.

47. In his ergo tentationibus positus, certo quotidie adversus concupiscentiam manducandi et bibendi. Non enim est quod semel præcidere et ulterius non attingere decernam, sicut de concubitu potui. Itaque freni gutturis temperata relaxatione et constrictione tenendi sunt. Et quis est, Domine qui non rapiatur aliquantulum extra metas necessitatis : Quisquis est, magnus est, magnificet nomen tuum. Ego autem non sum, quia peccator homo sum. Sed et ego magnifico nomen tuum; et interpellat te pro peccatis meis qui vicit sæculum, numerans me inter infirma membra corporis sui, quia et imperfectum (*a*) ejus viderunt oculi tui, et in libro tuo omnes scribentur.

CAPUT XXXII.

Ut se gerit ad odorum illecebras.

48. De illecebra odorum non satago nimis. Cum absunt non requiro, cum adsunt non respuo, paratus etiam eis semper carere. Ita mihi videor; fortasse fallor. Sunt enim et istæ plangendæ tenebræ, in quibus me latet facultas mea quæ in me est, ut animus meus de viribus suis ipse se interrogans non facile sibi credendum existimet, quia et quod inest, plerumque occultum est, nisi experientia manifestetur. Et nemo securus esse debet in ista vita, quæ tota tentatio nominatur utrum qui fieri potuit ex deteriore melior, non fiat etiam ex meliore deterior. Una spes, una fiducia, una firma promissio, misericordia tua.

(*a*) Bad. Am. Er. et Lov. *imperfectum meum.* Sed Mss. cum Arn. *imperfectum ejus,* scilicet Christi ex cujus persona versiculum istum interpretatur Augustinus Enar. in *Ps.* CXXXVIII.

CHAPITRE XXXIII.

Des plaisirs de l'ouïe et des chants de l'Eglise.

49. Les plaisirs de l'ouïe m'avaient charmé et captivé bien plus fortement; mais vous avez rompu ces liens et vous m'en avez affranchi. Maintenant, lorsque des sons qu'anime votre parole sont chantés par une voix douce et conduite avec art, je n'y suis pas insensible, je l'avoue, mais pas au point de ne pouvoir m'en détacher à mon gré. Ces chants néanmoins, unis à votre parole divine, qui en est l'âme et la vie, réclament une place dans mon cœur, je dirai même une place d'honneur; mais je ne sais trop celle qu'il convient de leur donner. Parfois, en effet, il me semble que j'accorde à ces chants plus qu'il ne convient, lorsqu'en entendant chanter vos saints oracles, je sens mon âme s'enflammer d'une ferveur plus grande et d'une piété plus ardente; quand je vois en outre que toutes les affections de notre âme, si variées qu'elles soient, retrouvent chacune son accent dans les sons cadencés de la voix, et je ne sais quelle secrète sympathie qui les excite et les réveille. Mais alors, ce plaisir purement sensible, à qui je ne devrais point permettre d'énerver mon âme, me trompe souvent, lorsque la sensation au lieu de se borner à suivre patiemment la raison, à laquelle seule elle doit d'être accueillie, s'efforce au contraire de la précéder et de la conduire. Ainsi, je pèche en cela, sans m'en apercevoir; mais bientôt la réflexion me l'apprend.

50. D'autres fois je redoute à l'excès cette douce séduction, et je tombe dans une sévérité outrée. Je voudrais éloigner de mes oreilles et bannir de l'église elle-même toutes ces suaves mélodies dont on accompagne les psaumes de David. Il me semble alors qu'il serait plus sûr d'imiter, m'a-t-on dit souvent, Athanase, évêque d'Alexandrie, qui les faisait moduler avec une inflexion de voix si peu sensible, que c'était plutôt une lecture qu'un chant. Cependant, quand je me rappelle ces larmes que les chants de votre Eglise me firent répandre dans les premiers temps de mon retour à la foi; lorsque je réfléchis à l'émotion que produit encore en moi, non plus l'harmonie du chant, mais les pensées qu'il exprime, surtout lorsqu'une voix pure les rend avec l'expression qui leur convient, je reconnais alors de nouveau toute l'utilité de cette institution. Ainsi je flotte entre le danger du plaisir et l'expérience de l'utilité, et j'incline plutôt, sans rien décider irrévocablement, à soutenir dans l'église l'usage du chant, dans l'espoir que le charme de l'oreille élèvera les cœurs encore faibles jusqu'aux mouvements de la piété. Mais s'il m'arrive d'être plus ému par la

CAPUT XXXIII.

Ut se gerit ad voluptates aurium.

49. Voluptates aurium tenacius me implicaverant et subjugaverant; sed resolvisti, et liberasti me. Nunc in sonis quos animant eloquia tua, cum suavi et artificiosa voce cantantur fateor aliquantulum acquiesco, non quidem ut hæream, sed ut surgam cum volo. Attamen cum ipsis sententiis quibus vivunt, ut admittantur ad me quærunt in corde meo nonnullius dignitatis locum, et vix eis præbeo congruentem. Aliquando enim plus mihi videor honoris eis tribuere quam decet, dum ipsis sanctis dictis religiosius et ardentius sentio moveri animos nostros in flammam pietatis, cum ita cantantur, quam si non ita cantarentur; et omnes affectus spiritus nostri pro sui diversitate habere proprios modos in voce atque cantu, quorum nescio qua occulta familiaritate excitentur. Sed delectatio carnis meæ, cui mentem enervandam non oportet dari, sæpe me fallit, dum rationem sensus non ita comitatur ut patienter sit posterior; sed tantum quia propter illam meruit admitti, etiam præcurrere ac ducere conatur. Ita in his pecco non sentiens, sed postea sentio.

50. Aliquando autem hanc ipsam fallaciam immoderatius cavens, erro nimia severitate: sed valde interdum, ut melos omne cantilenarum suavium quibus Davidicum psalterium frequentatur, ab auribus meis removeri velim, atque ipsius Ecclesiæ; tutiusque mihi videtur quod de Alexandrino episcopo Athanasio sæpe mihi dictum commemini, qui tam modico flexu vocis faciebat sonare lectorem psalmi, ut pronuntianti vicinior esset quam canenti. Verumtamen cum reminiscor lacrymas meas quas fudi ad cantus Ecclesiæ tuæ in primordiis recuperatæ fidei meæ, et nunc ipso quod moveor, non cantu, sed rebus quæ cantantur, cum liquida voce et convenientissima modulatione cantantur, magnam instituti hujus utilitatem rursus agnosco. Ita fluctuo inter periculum voluptatis et experimentum salubritatis; magisque adducor, non quidem irretractabilem sententiam proferens, cantandi consuetudinem approbare in Ecclesia; ut per oblectamenta aurium infirmior animus in affectum pietatis assurgat. Tamen cum mihi accidit ut me amplius cantus quam res quæ canitur moveat, pœnali-

mélodie que par les paroles qui l'accompagnent, c'est une faute, je le confesse, qui mérite pénitence, et j'aimerais mieux ne pas entendre chanter. Voilà où j'en suis. Pleurez avec moi, pleurez pour moi, vous qui renfermez en vous-même cette heureuse semence d'où procèdent vos bonnes œuvres; car, pour vous autres qui ne la possédez pas, ces paroles ne vous touchent guère. Quant à vous, Seigneur mon Dieu, exaucez-moi; regardez et voyez, prenez pitié de moi et guérissez mes misères, vous en présence de qui je cherche à pénétrer ces mystères et dont les yeux voient la langueur de mon âme.

CHAPITRE XXXIV.

Plaisirs des yeux.

51. Reste la volupté des yeux, dont je vais confesser toutes les faiblesses aux oreilles charitables et fraternelles de ceux dont vous avez fait vos temples. Ainsi j'achèverai d'exposer les diverses tentations de la concupiscence de la chair qui ne cesse de me fatiguer ici-bas, tandis que je gémis « et que je soupire après cette robe d'immortalité que vous nous préparez dans les cieux. » (II *Cor.*, v, 1.) Les yeux aiment la beauté et la variété des formes, l'éclat et la vivacité des couleurs. Puisse mon âme n'en être point esclave! Que le Dieu qui seul les a créées, la possède tout entière! Ces choses sont bonnes, sans doute, mais Dieu seul est mon bien, et non pas elle. A chaque instant du jour, elles viennent frapper ma vue quand je veille, elles ne me laissent pas de repos comme m'en laissent quelquefois les sons et l'harmonie, lorsque tout est plongé dans le silence. Car la reine des couleurs elle-même, cette lumière qui se répand sur tout ce que nous voyons, ne cesse, depuis le matin jusqu'au soir, de me séduire par mille attraits divers, lors même que je ne pense point à elle, et que je suis occupé de toute autre chose. Ses traits pénètrent avec tant de force, que si elle m'est soudainement enlevée, je la recherche avec un vif désir et que son absence prolongée jette notre âme dans la tristesse.

52. O lumière que voyait Tobie, lorsque, privé des yeux du corps, il enseignait à son fils le chemin de la vie, et y marchait lui-même devant lui, appuyé sur le pied ferme de la charité, qui ne s'égare jamais! Lumière que voyait Isaac, lorsque la vieillesse ayant obscurci et voilé ses yeux, il sut reconnaître, en les bénissant, ses fils qu'il bénissait sans les connaître! Lumière que voyait Jacob dont le grand âge, aussi, avait éteint les yeux, quand elle fit briller, dans son cœur rayonnant de clartés, toutes les générations du peuple futur, désignées dans ses fils; quand elle lui inspira de croiser mystérieusement ses mains sur les fils de Joseph, non point selon l'ordre dans lequel les avait placés leur père, mais selon la connaissance intérieure qu'il avait lui-même de leurs destinées. Voilà la vé-

ter me peccare confiteor, et tunc mallem non audire cantantem. Ecce ubi sum, flete mecum, et pro me flete, qui aliquid boni vobiscum intus agitis unde facta procedunt. Nam qui non agitis, non vos hæc movent. Tu autem, Domine Deus meus, exaudi, respice, et vide, et miserere, et sana me, in cujus oculis mihi quæstio factus sum, et ipse est languor meus.

CAPUT XXXIV.

Ut se gerit ad oculorum illecebras.

51. Restat voluptas oculorum istorum carnis meæ de qua loquar confessiones, quas audiant aures templi tui, aures fraternæ ac piæ, ut concludamus tentationes concupiscentiæ carnis, quæ me adhuc pulsant ingemiscentem, et habitaculum meum, quod de cœlo est, superindui cupientem. Pulchras formas et varias, nitidos et amœnos colores amant oculi. Non teneant hæc animam meam : teneat eam Deus qui fecit hæc, bona quidem valde; sed ipse est bonum meum, non hæc. Et tangunt me vigilantem totis diebus, nec requies ab eis datur mihi, sicut datur a vocibus canoris, aliquando ab omnibus, in silentio. Ipsa enim regina colorum lux ista perfundens cuncta, quæ cernimus, ubi per diem fuero, multimodo allapsu blanditur mihi aliud agenti, et eam non advertenti. Insinuat autem se ita vehementer, ut si repente subtrahatur, cum desiderio requiratur; et si diu absit, contristat animum.

52. O lux quam videbat Tobias, cum clausis oculis istis filium docebat vitæ viam, et ei præibat pede caritatis nusquam errans. Aut quam videbat Isaac prægravatis et opertis senectute carneis luminibus, cum filios non agnoscendo benedicere, sed benedicendo agnoscere meruit. Aut quam videbat Jacob, cum et ipse præ grandi ætate captus oculis, in filiis præsignata futuri populi genera luminoso corde radiavit; et nepotibus suis ex Joseph divexas mystice manus, non sicut pater eorum foris corrigebat, sed sicut ipse

ritable lumière ; elle est une, et elle ne fait qu'un de tous ceux qui la voient et qui l'aiment. Quant à cette lumière corporelle dont je parlais, elle répand sur la vie, pour les aveugles amants du siècle, de dangereux attraits et de perfides douceurs. Toutefois, ceux qui savent y trouver un sujet de louanges, ô mon Dieu, créateur de toutes choses, s'en servent dans vos hymnes pour s'élever jusqu'à votre gloire, au lieu d'être entraînés par elle dans le sommeil profond de leurs âmes. C'est ainsi que je veux être. Je résiste aux séductions des yeux, de peur qu'elles n'enlacent mes pieds qui commencent à marcher dans votre voie, et j'élève vers vous les yeux invisibles de mon âme, pour que vous dégagiez mes pieds des filets qui les retiennent. (*Ps.* XXIV.) Vous ne cessez de les retirer, car ils sont souvent retenus. Vous ne cessez jamais de me délivrer, parce que suis arrêté à chaque instant dans les piéges semés de toutes parts autour de moi ; « car vous ne dormez ni ne sommeillez jamais, vigilant gardien d'Israël. » (*Ps.* CXX.)

53. Que de séductions sans nombre les hommes n'ont-ils pas ajoutées aux convoitises des yeux ! Œuvres variées de l'art et de l'industrie, vêtements, chaussures, vases, et autres ornements de ce genre, tableaux, statues de toute sorte, où les bornes du simple besoin et d'une sage modération, même dans les objets destinés à de pieux usages, ont été dépassées ! Ils ont suivi au dehors les œuvres de leurs mains, ils ont oublié en eux-mêmes celui qui les a faits, et ont détruit dans leur âme son ouvrage. Pour moi, ô mon Dieu, qui êtes toute ma gloire, je trouve ici même un sujet de louer votre nom, et d'offrir un sacrifice de louange à celui qui m'a sanctifié. Car ces beautés que l'artiste a fait passer de son esprit dans ses mains ingénieuses, prennent leur source dans cette beauté suprême qui est bien supérieure à nos pensées et vers laquelle mon âme soupire jour et nuit. Mais les artisans de ces merveilles et ceux qui les admirent, tirent de ce principe la règle pour en bien juger, et ne savent pas y trouver la règle pour en faire un bon usage. Cette règle est présente, ils ne la voient pas ; ils ne voient point qu'ils ne doivent pas aller plus loin, mais vous conserver toutes les forces de leur esprit au lieu de les dissiper dans des délices qui épuisent. Moi-même, qui parle de ces choses, qui sais en faire le discernement, je me laisse prendre au piége de ces beautés visibles ; mais vous m'en arrachez, Seigneur, vous m'en arrachez, « parce que votre miséricorde est toujours présente devant mes yeux. » (*Ps.* XXV.) C'est ma misère qui me fait tomber, c'est votre miséricorde qui me relève, quelquefois sans que j'en souffre, parce que j'étais tombé par méprise, quelquefois aussi avec douleur, lorsque j'ai pris plaisir à m'y attacher.

intus discernebat imposuit. Ipsa est lux, una est, et unum omnes qui vident et amant eam. At ista corporalis de qua loquebar, illecebrosa ac periculosa dulcedine condit vitam sæculi cæcis amatoribus. Qui autem et de ipsa laudare te norunt, Deus creator omnium, assumunt eam in hymno tuo, non absumuntur ab ea in somno suo, sic esse cupio. Resisto seductionibus oculorum, ne implicentur pedes mei quibus ingredior viam tuam ; et erigo ad te invisibiles oculos, ut tu evellas de laqueo pedes meos. Tu subinde evellis eos, nam illaqueantur. Tu non cessas evellere, ego autem crebro hæreo in ubique sparsis insidiis ; quoniam non dormies, neque dormitabis, qui custodis Israel.

53. Quam innumerabilia variis artibus et opificiis, in vestibus, calceamentis, vasis, et (*a*) cujuscemodi fabricationibus, picturis etiam, diversisque figmentis, atque his usum necessarium atque moderatum, et piam significationem longe transgredientibus, addiderunt homines ad illecebras oculorum, foras sequentes quod faciunt, intus relinquentes a quo facti sunt, et exterminantes quod facti sunt. At ego Deus meus et decus meum, etiam hinc dico tibi hymnum, et sacrifico laudem sacrificatori meo : quoniam pulchra trajecta per animas in manus artificiosas, ab illa pulchritudine veniunt, quæ super animas est, cui suspirat anima mea die ac nocte. Sed pulchritudinum exteriorum operatores et sectatores inde trahunt approbandi modum, non autem inde trahunt utendi modum. Et ibi est, et non vident eum, ut non eant longius, et fortitudinem suam ad te custodiant, nec eam spargant in deliciosas lassitudines. Ego autem hæc loquens atque discernens etiam istis pulchris gressum innecto : sed tu evellis, Domine, evellis tu, quoniam misericordia tua ante oculos meos est. Nam et ego capior miserabiliter, et tu evellis misericorditer ; aliquando non sentientem, quia suspensius incideram, aliquando cum dolore, quia jam inhæseram.

(*a*) Lov. *hujuscemodi*. Sed Mss. habent *cujuscemodi*, quo vocabulo frequens utitur Augustinus pro, *qualibuscumque*, idque jam restituimus in hujus libri c. VIII, n. 12.

CHAPITRE XXXV.

Deuxième espèce de tentation : la curiosité.

54. A cette tentation, s'en joint une autre qui nous crée des périls beaucoup plus nombreux. En effet, outre cette concupiscence de la chair, qui prend sa source dans les impressions agréables et voluptueuses de tous nos sens, et dont la servitude fait périr ceux qui s'éloignent de vous, il existe encore dans l'âme une convoitise dont les sens sont aussi les instruments, qui ne cherche point à se complaire dans leurs jouissances, mais à se procurer par eux les moyens de connaître ; convoitise vaine et curieuse qui se couvre du nom de connaissance et de science. Or, comme elle consiste dans le désir de connaître, et que de tous nos sens, nos yeux sont les plus propres à le satisfaire, l'Esprit saint l'a nommée « concupiscence des yeux. » (I *Jean*, II, 16.) Car c'est à nos yeux qu'appartient proprement la faculté de voir, toutefois nous employons la même expression pour les autres sens, lorsque nous nous en servons pour les connaître. Ainsi nous ne disons pas d'un objet : Ecoutez comme il brille, sentez comme il est éclatant, goûtez comme il est lumineux, touchez comme il est resplendissant ; pour exprimer toutes ces qualités nous employons le mot *voir*. Nous ne disons pas seulement : Voyez quel éclat, ce dont nos yeux seuls peuvent recevoir l'impression, mais encore : Voyez quel bruit, voyez quelle odeur, voyez quelle saveur, voyez que cette chose est dure au toucher. Voilà pourquoi, je le répète, toute expérience faite par les sens est nommée concupiscence des yeux ; et quoique la faculté de voir appartienne spécialement aux yeux, les autres sens cependant semblent l'usurper, lorsqu'ils cherchent à connaître quelque vérité.

55. Or, il est facile de discerner si nos sens agissent sous l'impression de la volupté ou de la curiosité. La volupté recherche la beauté, l'harmonie, les odeurs agréables, les saveurs délicieuses, ce qui est doux au toucher ; tandis que la curiosité s'attache à des objets contraires, non pour y trouver des sensations pénibles, mais pour satisfaire sa passion de tout connaître et de tout éprouver. Quel plaisir, en effet, peut nous donner l'aspect d'un cadavre déchiré et qui fait horreur ? Cependant, s'en trouve-t-il un quelque part, on accourt pour y trouver un sujet de crainte et d'effroi ; puis on craint de le revoir même en songe ; mais nous a-t-on forcés d'aller le contempler pendant que nous étions éveillés, ou avons-nous été séduits par la beauté de ce spectacle ? Il en est de même des autres sens ; mais le détail en serait trop long. C'est cette maladie de la curiosité qui donne naissance sur les théâtres à tant de scènes merveilleuses. C'est elle qui nous porte à pénétrer les secrets de la

CAPUTL XXXV.

Ut se habet ad secundum tentationis genus, quod est curiositatis.

54. Huc accedit alia forma tentationis multiplicius periculosa. Præter eam enim concupiscentiam carnis, quæ inest in delectatione omnium sensuum et voluptatum, cui servientes depereunt, qui longe se faciunt a te, inest animæ per eosdem sensus corporis quædam non se oblectandi in carne, sed experiendi per carnem vana et curiosa cupiditas, nomine cognitionis et scientiæ palliata. Quæ quoniam in appetitu noscendi, est, oculi autem sunt ad cognoscendum in sensibus principes, concupiscentia oculorum eloquio divino appellata est. (I *Joan.*, II, 16.) Ad oculos enim proprie videre pertinet. Utimur autem hoc verbo etiam in cæteris sensibus, cum eos ad cognoscendum intendimus. Neque enim dicimus : Audi quid rutilet ; aut : Olfac quam niteat ; aut : Gusta quam splendeat ; aut : Palpa quam fulgeat, videri enim dicuntur hæc omnia. Dicimus autem non solum : Vide quid luceat, quod soli oculi sentire possunt ; sed etiam : Vide quid sonet ; Vide quid oleat ; Vide quid sapiat ; Vide quam durum sit. Ideoque generalis experientia sensuum concupiscentia (sicut dictum est) oculorum vocatur, quia videndi officium in quo primatum oculi tenent, etiam cæteri sensus sibi de similitudine usurpant cum aliquid cognitionis explorant.

55. Ex hoc autem evidentius discernitur quid voluptatis, quid curiositatis agatur per sensus ; quod voluptas pulchra, canora, suavia, sapida, lenia sectatur : curiositas autem etiam his contraria tentandi causa, non ad subeundam molestiam, sed experiendi noscendique libidine. Quid enim voluptatis habet videre in laniato cadavere quod exhorreas ; et tamen sicubi jaceat, concurrunt ut contristentur, ut palleant. Timent etiam ne in somnis hoc videant ; quasi quisquam eos vigilantes videre coegerit, aut pulchritudinis ulla fama persuaserit. Ita et in cæteris sensibus, quæ persequi longum est. Ex hoc morbo cupiditatis in spectaculis exhibentur quæque miracula.

nature qui nous sont indifférents, dont la connaissance ne nous est d'aucune utilité, et que nous désirons connaître uniquement pour les savoir. C'est elle encore qui, pour satisfaire une funeste avidité de connaître, a recours aux opérations de la magie. C'est elle enfin qui, dans la religion même, nous excite à tenter Dieu, lorsque nous lui demandons des miracles et des prodiges, non dans l'intérêt du salut des âmes, mais dans un simple but de curiosité.

56. Au milieu de cette immense forêt remplie d'embûches et de périls, j'ai pu retrancher et rejeter loin de mon cœur bien des affections funestes, grâce à votre assistance, Dieu de mon salut! Cependant, lorsque dans le cours journalier de notre vie, tant de séductions de ce genre fourmillent de toutes parts autour de nous, quand oserai-je dire que nulle d'entre elles ne captive mon attention, et ne me retient dans les piéges d'une vaine curiosité? Sans doute, je ne suis plus sensible aux plaisirs du théâtre, je ne songe plus à connaître le cours des astres; jamais mon âme n'a évoqué les ombres, et j'abhorre les mystères sacriléges de la magie. Mais, ô Seigneur mon Dieu, vous que je dois servir avec une humble simplicité, par combien d'artifices et de suggestions l'ennemi des hommes m'excite à vous demander quelque miracle? Or, je vous en conjure par Jésus-Christ, notre Roi, par la céleste Jérusalem, si sainte et si pure, faites qu'éloigné jusqu'à présent de tout consentement à cette tentation, je continue de m'en éloigner de plus en plus. Mais quand je vous prie pour la santé d'un frère, mon intention est bien différente; toutefois en cela même, vous m'avez donné et vous me donnerez encore de suivre sans réserve votre volonté.

57. Cependant, qui pourrait compter les petites misères, les méprisables bagatelles qui éprouvent chaque jour notre curiosité, et les chutes que nous faisons? Que de fois n'écoutons-nous pas de vains récits, que nous souffrons d'abord par égard pour les faibles, et auxquels peu à peu nous prêtons l'oreille avec plaisir? Je ne vais plus au cirque voir un chien courir après un lièvre, mais si dans un champ que je traverse ce spectacle se présente à mes regards, il me détourne peut-être d'une pensée sérieuse; cette chasse m'attire à elle, et sans toutefois me forcer de pousser mon cheval de ce côté, elle entraîne mon cœur. Si vous ne m'avertissez sur-le-champ, en me montrant ma faiblesse, de dédaigner un tel spectacle, de passer outre, ou du moins de m'en servir pour élever ma pensée jusqu'à vous, je reste absorbé dans ce vain amusement. Que dis-je? sans sortir de ma maison,

Hinc ad perscrutanda naturæ (*a*) (quæ præter nos est) operta proceditur, quæ scire nihil prodest, et nihil aliud quam scire homines cupiunt. Hinc etiam, si quid eodem perversæ scientiæ fine per artes magicas quæritur. Hinc etiam in ipsa religione Deus tentatur, cum signa et prodigia flagitantur, non ad aliquam salutem, sed ad solam experientiam desiderata.

56. In hac (*b*) tam immensa silva plena insidiarum et periculorum, ecce multa præciderim et a meo corde dispulerim, sicuti donasti me facere, Deus salutis meæ: attamen quando audeo dicere, cum circumquaque quotidianam vitam nostram tam multa hujus generis rerum circumstrepant, quando audeo dicere nulla re tali me intentum fieri ad spectandum, et vana cura capiendum? Sane me jam theatra non rapiunt, nec curo nosse transitus siderum, nec anima mea unquam responsa quæsivit umbrarum, omnia sacrilega sacramenta detestor. A te, Domine Deus meus, cui humilem famulatum ac simplicem debeo, quantis mecum suggestionum machinationibus agit inimicus ut signum aliquod petam? Sed obsecro te per Regem nostrum, et patriam Jerusalem simplicem, castam, ut quemadmodum a me longe est ista consensio, ita sit semper longe atque longius. Pro salute autem cujusquam cum te rogo, alius multum differens finis est intentionis meæ, et te facientem quod vis das mihi, et dabis libenter sequi.

57. Verumtamen in quam multis minutissimis et contemptibilibus rebus curiositas quotidie nostra tentatur, et quam sæpe labamur, quis enumerat? Quoties narrantes inania, primo quasi toleramus ne offendamus infirmos, deinde paulatim libenter advertimus. Canem currentem post leporem jam non specto cum in circo fit: at vero in agro si casu transeam, avertit me fortassis, et ab aliqua magna cogitatione, atque ad se convertit illa venatio, non deviare cogens corpore jumenti, sed cordis inclinatione. Et nisi jam mihi demonstrata infirmitate mea, cito admoneas, aut ex ipsa visione per aliquam considerationem in te assurgere, aut totum contemnere atque transire, vanus hebesco. Quid cum me domi sedentem stellio muscas captans, vel aranea retibus

(*a*) Ita Mss. cum Arn. At Bad. Am. Er. et Lov. *ad perscrutanda naturæ secreta, quæ præter nos est operata, proceditur.* — (*b*) Lov. *In hac tamen immensa... ecce quam multa.*

un lézard qui prend des mouches, une araignée qui enveloppe de ses filets celles qui s'y précipitent, n'ont-ils pas souvent fixé mon attention ? Parce que ce sont des animaux plus petits, dira-t-on que ma curiosité n'est plus la même ? Il est vrai que de là je suis conduit à vous louer, ô vous, créateur et ordonnateur admirable de toutes choses; mais ce n'est pas cette fin qui m'a rendu d'abord attentif. Autre chose est de se relever promptement, ou de ne tomber jamais. Hélas ! toute ma vie est pleine de pareilles chutes, et ma seule espérance est dans la grandeur de vos miséricordes. Dès là en effet, que notre cœur est devenu le réceptacle de tant de misères, et s'est rempli de cet amas de vanités, nos prières sont souvent interrompues et troublées ; et lorsqu'en votre présence, nous élevons vers vous la voix de notre cœur, mille frivoles imaginations sorties de je ne sais où, se jettent à la traverse et portent le désordre dans une action si importante.

CHAPITRE XXXVI.

Troisième grande tentation : de l'orgueil.

58. Traiterons-nous aussi de bagatelle un tel désordre, et mettrons-nous notre espérance ailleurs qu'en votre miséricorde bien connue, et à qui nous devons le commencement de notre conversion? Vous savez à quel point vous m'avez changé; vous m'avez d'abord guéri de la passion de la vengeance, vous ne serez pas moins miséricordieux pour mes autres iniquités, pour guérir toutes mes langueurs, racheter ma vie de la corruption, me couronner dans votre grâce et dans votre bonté, et rassasier de bonheur tous mes désirs. Vous avez, par la crainte de vos jugements, abattu mon orgueil, et vous avez fait plier sous votre joug ma tête indocile. Je le porte aujourd'hui, et ce fardeau m'est doux, car l'effet répond ici à votre promesse. Oui, ce joug était léger ; mais je l'ignorais, alors que je craignais de m'y soumettre. Mais quoi, Seigneur ! vous qui seul régnez sans orgueil, parce que seul vous êtes le Seigneur véritable qui ne connaissez point de maître, suis-je délivré sans retour, ou pourrai-je l'être jamais dans cette vie de cette troisième espèce de tentation ?

59. Vouloir inspirer aux hommes de la crainte ou de l'amour sans autre but que d'y trouver je ne sais quelle joie, qui n'est point une joie véritable, quelle vie misérable, quelle honteuse vanité! Voilà pourquoi notre amour pour vous n'est pas assez vif ni notre crainte assez pure. Aussi « vous résistez aux superbes et vous donnez votre grâce aux humbles. » (I *Pier.*, V, 5.) Votre tonnerre gronde sur les ambitieux du siècle, et les montagnes tremblent jusque dans

suis irruentes implicans, sæpe intentum facit? Num quia parva sunt animalia, ideo non res eadem geritur? Pergo inde ad laudandum te creatorem mirificum atque ordinatorem rerum omnium, sed non inde intentus esse incipio. Aliud est cito surgere, aliud est non cadere. Et talibus vita mea plena est, et una spes mea magna valde misericordia tua. Cum enim hujuscemodi rerum conceptaculum fit cor nostrum, et portat copiosæ vanitatis catervas, hinc et orationes nostræ sæpe interrumpuntur atque turbantur, et ante conspectum tuum dum ad aures tuas vocem cordis intendimus, nescio unde irruentibus nugatoriis cogitationibus res tanta præciditur.

CAPUT XXXVI.

Ut se habet ad tertium tentationis genus, quod est superbiæ.

58. Numquid etiam hoc inter contemnenda deputabimus, aut aliquid nos reducet in spem nisi (*a*) tota misericordia tua, quoniam cœpisti mutare nos? Et tu scis quanta ex parte mutaveris, qui me primitus sanas a libidine vindicandi me, ut propitius fias etiam cæteris omnibus iniquitatibus meis, et sanes omnes languores meos, et redimas de corruptione vitam meam, et corones me in miseratione et misericordia, et saties in bonis desiderium meum ; qui compressisti a timore tuo superbiam meam, et mansuefecisti jugo tuo cervicem meam. Et nunc porto illud, et lene est mihi, quoniam sic promisisti et fecisti; et vere sic erat, et nesciebam quando id subire metuebam. Sed numquid, Domine, qui solus sine typho dominaris, quia solus verus Dominus es qui non habes dominum ; numquid hoc quoque tertium tentationis genus cessavit a me, aut cessare in hac tota vita potest?

59. Timeri et amari velle ab hominibus, non propter aliud, sed ut inde sit gaudium quod non est gaudium, misera vita est, et fœda jactantia. Hinc fit vel maxime non amare te, nec caste timere te. Ideoque tu superbis resistis, humilibus autem das gratiam, et intonas super ambitiones sæculi, et contre-

(*a*) Mss. nonnulli cum Arn. *nisi nota misericordia tua.*

leurs fondements. Certains devoirs de la société nous mettent dans la nécessité de rechercher la crainte et l'amour des hommes; l'ennemi de notre véritable félicité nous presse donc, et semant de toutes parts des piéges sous nos pas, il nous crie : Courage, courage! Il veut que, saisissant avidement ces perfides amorces, nous soyons victimes de notre imprudence; que, cessant de mettre notre joie dans votre vérité, nous la placions dans les mensonges des hommes; que nous prenions plaisir à nous faire aimer et craindre, non pour vous, mais en place de vous. C'est ainsi qu'il nous rend semblables à lui-même et qu'il veut non pas nous amener à vivre dans la concorde et dans la charité, mais nous associer à son supplice, lui qui « a mis son trône sur l'aquilon, » (*Isaie*, XIV, 15) afin qu'en suivant des voies tortueuses et perverses pour vous imiter, nous devenions ses esclaves au milieu des ténèbres et des glaces de la mort. Mais pour nous, Seigneur, nous sommes votre petit troupeau (*Luc*, XII, 32), soyez notre seul pasteur. Etendez vos ailes sur nous et qu'elles soient notre refuge. Soyez seul notre gloire; que nous ne soyons aimés que pour vous, et que ce soit votre parole seule que l'on craigne en nous. Celui qui veut être loué des hommes lorsque vous le blâmez ne sera point défendu par les hommes lorsque vous le jugerez, ni arraché par eux à la condamnation que vous prononcerez contre lui. En effet, alors même que ce n'est point un pécheur qu'on loue des désirs injustes de son cœur, ni un impie dont on bénit les iniquités, mais un homme que l'on félicite de quelque grâce qu'il a reçue de vous, si cet homme se complaît plus dans les louanges qu'on lui donne que dans la grâce qui les lui a méritées, il s'attire votre blâme, Seigneur, en même temps qu'il reçoit ces louanges, et celui qui les donne vaut mieux que celui qui les reçoit; car l'un admire dans l'homme le don de Dieu, et l'autre fait moins d'estime du don de Dieu que des louanges des hommes.

CHAPITRE XXXVII.

Quelle impression faisait sur lui la louange des hommes.

60. Tous les jours, Seigneur, et sans relâche, nous sommes assiégés par ces tentations. La langue humaine est une fournaise où chaque jour nous sommes éprouvés. Ici encore vous nous prescrivez la modération. Donnez-moi ce que vous ordonnez, et ordonnez-moi ce qu'il vous plaît. Vous avez vu ici et les gémissements de mon cœur et les torrents de larmes que j'ai versées, car je ne sais jusqu'à quel point je me suis affranchi de cette corruption; je tremble beaucoup pour mes fautes secrètes, que connaissent vos regards et que les miens ignorent.

munt fundamenta montium. Itaque nobis, quoniam propter quædam humanæ societatis officia necessarium est amari et timeri ab hominibus, instat adversarius veræ beatitudinis nostræ, ubique spargens in laqueis : euge, euge : ut dum avide colligimus, incaute capiamur, et a veritate tua gaudium nostrum deponamus, atque in hominum fallacia ponamus; libeatque nos amari et timeri, non propter te, sed pro te; atque isto modo sui similes factos secum habeat, non ad concordiam caritatis, sed ad consortium supplicii, qui statuit sedem suam ponere in aquilone, ut te perversa et distorta via (*a*) imitanti tenebrosi frigidique servirent. Nos autem, Domine, pusillus grex tuus ecce sumus; tu nos posside. Prætende alas tuas, et fugiamus sub eas. Gloria nostra tu esto; propter te amemur, et verbum tuum timeatur in nobis. Qui laudari vult ab hominibus vituperante te, non defendetur ab hominibus judicante te, nec eripietur damnante te. Cum autem non peccator laudatur in desideriis animæ suæ, nec qui iniqua gerit benedicitur, sed laudatur homo propter aliquod donum quod dedisti ei, at ille plus gaudet sibi laudari se, quam ipsum donum habere unde laudatur; etiam iste te vituperante laudatur; et melior jam ille qui laudavit, quam iste qui laudatus est. Illi enim placuit in homine donum Dei, huic amplius placuit donum hominis quam Dei.

CAPUT XXXVII.

Ut movetur laudibus humanis.

60. Tentamur his tentationibus quotidie, Domine, sine cessatione tentamur. Quotidiana fornax nostra est humana lingua. Imperas nobis et in hoc genere continentiam : Da quod jubes; et jube quod vis. Tu nosti de hac re ad te gemitum cordis mei, et flumina oculorum meorum. Neque enim facile colligo quam sim ab ista peste mundatior, et multum timeo occulta mea quæ norunt oculi tui, mei autem non. Est enim qualiscumque in aliis generibus tentationum

(*a*) Sic legimus in Ms. Fossatensi. At in aliis plerisque habetur *imitandi*, aut, *imitati*, minus bene ut arbitramur.

Dans toute autre espèce de tentation, j'ai quelque moyen de m'éprouver moi-même; ici je n'en vois presque pas. En effet, s'agit-il des plaisirs des sens, de la vaine curiosité de savoir, je vois jusqu'à quel point je reste maître de mon esprit lorsque, volontairement ou non, je suis privé de ce qui peut les satisfaire. Je me demande alors à moi-même si cette privation est pour moi plus ou moins pénible. Quant aux richesses que l'on désire pour satisfaire l'une de ces trois concupiscences, ou deux d'entre elles, ou toutes à la fois, mon esprit, lorsque je les possède, ne peut-il s'assurer s'il est leur esclave, un moyen lui reste de s'éprouver, c'est d'en faire le sacrifice. Mais, pour échapper à la louange et pour éprouver le pouvoir que nous avons ici sur nous-mêmes, faut-il vivre mal et mener une conduite si perverse et si déréglée, que nous devenions pour tous ceux qui nous connaissent un objet d'horreur? Qui pourrait dire ou imaginer une plus grande extravagance? Si la louange a toujours été et doit toujours être la compagne obligée d'une vie régulière et des bonnes œuvres, nous ne devons pas plus renoncer à ce qui suit nécessairement la vertu qu'à la vertu même. Mais ce n'est que dans la privation d'une chose que je puis savoir si la perte m'en est pénible ou indifférente.

61. Que confesserai-je donc devant vous, Seigneur, sur cette espèce de tentation, que vous dirai-je, sinon que j'aime les louanges, mais encore plus la vérité que les louanges? Car si l'on me proposait le choix ou de me précipiter dans toutes sortes d'extravagances et d'erreurs pour obtenir la louange des hommes, ou de demeurer ferme dans le bien, inébranlable dans la vérité, avec la certitude d'encourir leur blâme, je sais bien quel serait mon choix. Néanmoins je ne voudrais pas que le témoignage d'une bouche étrangère vînt ajouter rien à la satisfaction que je goûte dans une bonne action. Cependant, je l'avoue, non-seulement ce témoignage l'augmente, mais le blâme aussi la diminue. Alors, dans le trouble que je ressens de cette misère, une excuse se présente à mon esprit; vous seul pouvez l'apprécier, mon Dieu; pour moi je ne sais qu'en dire. Or, vous ne nous avez pas seulement ordonné la continence, qui interdit certains objets à notre amour, mais encore la justice, qui nous enseigne ceux que nous devons aimer; et vous voulez de plus qu'à votre amour nous joignions celui du prochain. Il me semble donc parfois, quand je prends plaisir aux louanges d'un homme intelligent, que c'est de son progrès dans le bien ou des espérances qu'il annonce que je me réjouis; comme aussi c'est de ses mauvaises dispositions que je m'afflige, quand je l'entends blâmer ce qui est bon ou ce qu'il ignore. Quelquefois même, je m'attriste des éloges que l'on me prodigue, lorsqu'on approuve en moi des choses qui me déplaisent, ou lorsqu'on y estime plus qu'elles ne le méritent,

mihi facultas explorandi me : in hoc pene nulla est. Nam et a voluptatibus carnis, et a curiositate supervacanea cognoscendi, video quantum assecutus sim posse refrenare animum meum, cum eis rebus careo, vel voluntate, vel cum absunt. Tunc enim me interrogo quam magis minusve mihi molestum sit non habere. Divitiæ vero quæ ob hoc expetuntur ut alicui istarum trium cupiditatum, vel duabus earum, vel omnibus serviant, si persentiscere non potest animus utrum eas habens contemnat, possunt et dimitti ut se probet. Laude vero ut careamus, atque in eo experiamur quid possumus, numquid male vivendum est, et tam perdite atque immaniter, ut nemo nos noverit qui non detestetur? Quæ major dementia dici aut cogitari potest? At si bonæ vitæ bonorumque operum comes et solet, et debet esse laudatio, tam comitatum ejus, quam ipsam bonam vitam deseri non oportet. Non autem sentio sine quo esse aut æquo animo, aut ægre possim, nisi cum abfuerit.

61. Quid igitur tibi in hoc genere tentationis, Domine, confiteor? Quid? nisi delectari me laudibus; sed amplius ipsa veritate quam laudibus? Nam si mihi proponatur, utrum malim furens, aut in omnibus rebus errans, ab omnibus hominibus laudari; an constans, et in veritate certissimus, ab omnibus vituperari, video quid eligam. Verumtamen nollem, ut vel augeret mihi gaudium cujuslibet boni mei suffragatio oris alieni. Sed auget, fateor; non solum, sed et vituperatio minuit. Et cum ista miseria mea perturbor, subintrat mihi excusatio, quæ qualis sit, tu scis Deus, nam me incertum facit. Quia enim nobis imperasti non tantum continentiam, id est a quibus rebus amorem cohibeamus, verum etiam justitiam, id est, quo eum conferamus : nec te tantum voluisti a nobis, verum etiam proximum diligi; sæpe mihi videor de profectu aut spe proximi delectari, cum bene intelligentis laude delector; et rursus ejus malo contristari, cum eum audio vituperare quod aut ignorat, aut bonum est. Nam et contristor aliquando laudibus meis, cum vel ea laudantur in me,

des choses bonnes, il est vrai, mais d'une importance secondaire. Et encore, que sais-je si cette disposition de mon esprit ne vient pas de ce qu'il me répugne, que celui qui me loue ait de moi une opinion différente de la mienne? non qu'en cela je sois sensible à son intérêt, mais le bien qui me plaît en moi m'est encore plus agréable quand il plaît également aux autres. En effet, dans un certain sens, ce n'est pas me louer que d'être en désaccord avec moi sur les louanges qu'on me donne, soit qu'on me loue de choses qui me déplaisent, soit qu'on approuve outre mesure celles qui me plaisent le moins. Suis-je donc sur ce point inconnu à moi-même?

62. Je vois bien en vous, ô vérité éternelle, que je ne dois être touché des louanges qu'on me donne que pour l'intérêt seul du prochain et non pour moi-même. Or, est-ce bien là ce que j'éprouve? Je l'ignore, et sur ce point encore je me connais moins que je ne vous connais. Je vous en supplie, Seigneur, montrez-moi à moi-même tel que je suis, afin que je puisse faire connaître à mes frères qui doivent prier pour moi les plaies de mon âme. Je m'interrogerai donc encore avec plus de soin. Si c'est l'intérêt du prochain qui me touche dans les louanges qu'il me donne, d'où vient que je suis moins affecté d'un reproche injuste qu'on lui fait que de celui qui s'adresse à moi-même? Pourquoi suis-je plus sensible à l'outrage que je reçois qu'à celui qui, en ma présence, est fait assez injustement à un autre? Est-ce encore une chose que j'ignore? Eh quoi! ne me reste-t-il plus qu'à me tromper moi-même et à trahir de bouche et de cœur la vérité en votre présence? Eloignez de moi, Seigneur, cette folie, de peur que mes paroles ne soient pour moi « cette huile du pécheur, dont il veut parfumer ma tête. » (*Ps.* CLX.)

CHAPITRE XXXVIII.

Combien la vaine gloire est dangereuse à la vertu.

63. Je suis pauvre et misérable; et ce qu'il y a de meilleur en moi, c'est qu'au milieu des secrets gémissements de mon cœur, je me déplais à moi-même et je cherche votre miséricorde jusqu'à ce que je sois relevé de mes fautes et que je sois parvenu à cette paix que l'œil du superbe ne connaît pas. Ainsi donc, les paroles qui sortent de notre bouche et les actions qui sont exposées à la connaissance des hommes deviennent une tentation très-dangereuse par suite de cet amour de la louange, qui nous fait ramasser et mendier les suffrages, afin de relever l'excellence de nos qualités personnelles; que dis-je? il me tente encore au moment même où

in quibus ipse mihi displiceo; vel etiam bona minora et levia pluris æstimantur quam æstimanda sunt. Sed rursus unde scio, an propterea sic afficior, quia nolo de meipso a me dissentire laudatorem meum; non quia illius utilitate moveor, sed quia eadem bona quæ mihi in me placent, jucundiora mihi sunt cum et alteri placent? Quodammodo enim non ego laudor, cum de me sententia mea non laudatur, quandoquidem aut illa laudantur quæ mihi displicent, aut illa amplius quæ mihi minus placent. Ergone de hoc incertus sum mei?

62. Ecce in te veritas, video non me laudibus meis propter me, sed propter proximi utilitatem moveri oportere. Et utrum ita sit nescio. Minus mihi in hac re notus sum ipse quam (*a*) tu. Obsecro te, Deus meus, et meipsum mihi indica, ut confitear oraturis pro me fratribus meis quod in me saucium compererо. Iterum me diligentius interrogem. Si utilitate proximi moveor in laudibus meis, cur minus moveor, si quisquam alius injuste vituperetur, quam si ego? cur ea contumelia magis mordeor quæ in me, quam quæ in alium eadem iniquitate coram me jacitur? An et hoc nescio? Etiamne id restat ut ipse me seducam, et verum non faciam coram te in corde et lingua mea? Insaniam istam, Domine, longe fac a me, ne oleum peccatoris mihi sit os meum ad impinguandum caput meum.

CAPUT XXXVIII.

Est virtuti periculum a vana gloria.

63. E genus et pauper ego sum, et melior in occulto gemitu displicens mihi, et quærens misericordiam tuam donec reficiatur defectus meus, et perficiatur usque in pacem quam nescit arrogantis oculus. Sermo autem ore procedens, et facta quæ innotescunt hominibus, habent tentationem periculosissimam ab amore laudis, qui ad privatam quamdam excellentiam (*b*) contrahit emendicata suffragia; tentat et cum a me in me arguitur, eo ipso quo arguitur; et

(*a*) Lov. *quam tibi*, sed melius antiquiores editiones et Mss. *quam tu*. Hic nimirum id confitetur quod supra, cap. v, cum diceret : *Mihi sum præsentior quam tibi : et tamen te novi nullo modo posse violari; ego vero quibus tentationibus resistere valeam, quibusve non valeam nescio.* — (*b*) Am. Er. et Lov. *contrahere emendicata suffragia tentat; et cum a me*, etc. Som. *contrahit, et emendicata suffragia tentat, et cum a me*, etc. Prætulimus lectionem Mss. quæ etiam est Bad. et Arn. Porro in sequente sententia plures e Mss. omittunt nomen *homo*.

je le condamne en moi, par cela même que je le condamne. Souvent l'homme tire une vanité plus grande du mépris même de la vaine gloire; aussi ne peut-il plus se glorifier de ce mépris de la gloire, car ce n'est pas la mépriser que de se glorifier de ce mépris, même au fond du cœur.

CHAPITRE XXXIX.

Nature et force de l'amour-propre.

64. Il est encore en nous, dans les tentations de ce genre, une autre espèce de misère, cette vanité dont se repaissent ceux qui se regardent avec complaisance, bien que, cependant, ils ne plaisent point aux autres, que souvent même ils leur déplaisent, et qu'ils ne se soucient nullement de leur plaire. Or, ceux qui se plaisent ainsi à eux-mêmes vous déplaisent souverainement, ô mon Dieu, non-seulement lorsqu'ils se glorifient dans le mal comme si c'était le bien, ou qu'ils se regardent comme les auteurs du bien qu'ils tiennent de vous, mais encore lorsque reconnaissant qu'il vient de vous, ils l'attribuent à leurs mérites, ou lorsqu'enfin, confessant qu'ils le tiennent de votre grâce, ils ne s'en réjouissent point dans un sentiment de charité pour leurs frères, et envient aux autres les mêmes grâces. Au milieu de tous ces périls et de toutes ces épreuves, vous voyez, Seigneur, comme mon cœur tremble ; mais je le sens, vous avez déployé plus de vigilance pour guérir mes blessures, que je n'en ai mis à les éviter.

CHAPITRE XL.

Il a cherché Dieu en lui et dans les autres créatures.

65. Où ne m'avez-vous pas accompagné, éternelle vérité, en m'apprenant ce qu'il me fallait fuir et ce que je devais désirer, alors que je vous consultais en vous exposant, autant que je le pouvais, ce que mon œil intérieur avait découvert? J'ai parcouru l'univers, selon mes forces et à l'aide de mes sens; j'ai observé sur moi le principe de vie de mon corps et l'action de ces sens eux-mêmes. De là, je suis descendu dans les profondeurs de ma mémoire, profondeurs si vastes, si multipliées, si merveilleusement pleines d'une infinité d'objets; je les ai considérées avec épouvante, je n'ai pu y rien distinguer sans vous, et j'ai reconnu que vous n'étiez rien de tout cela. Vous n'êtes pas non plus moi-même qui interrogeais tous ces objets; moi, qui m'efforçais d'en faire le discernement et de les apprécier à leur juste valeur, soit qu'elles me fussent transmises du dehors par l'intermédiaire de mes sens, soit que j'interrogeasse en moi-même celles qui faisaient partie de ma nature, considérant le nombre et le caractère des sens qui me les avaient apportées; soit enfin lorsque repassant tous ces trésors ren-

sæpe homo de ipso vanæ gloriæ contemptu vanius gloriatur; ideoque non jam de ipso (*a*) contemptu gloriæ gloriatur. Non enim eam contemnit cum gloriatur intus.

CAPUT XXXIX.

Φιλαυτία.

64. Etiam intus est aliud in eodem genere tentationis malum, quo inanescunt qui placent sibi de se, quamvis aliis vel (*b*) non placeant, vel displiceant, nec placere affectent cæteris. Sed sibi placentes multum tibi displicent, non tantum de non bonis quasi bonis, verum etiam de bonis tuis quasi suis : aut etiam sicut de tuis, sed tanquam ex meritis suis : aut etiam sicut ex tua gratia, (*c*) non tamen socialiter gaudentes, sed aliis invidentes ea. In his omnibus atque hujuscemodi periculis et laboribus vides tremorem cordis mei; et vulnera mea magis subinde a te sanari, quam mihi non infligi sentio.

CAPUT XL.

Quod in se et cæteris rebus Deum investigavit.

65. Ubi non mecum ambulasti, veritas, docens quid caveam et quid appetam, cum ad te referrem inferiora visa mea quæ potui, teque consulerem? Lustravi mundum foris sensu quo potui, et attendi vitam corporis mei de me, sensusque ipsos meos. Inde ingressus sum in recessus memoriæ meæ multiplices amplitudines plenas miris modis copiarum innumerabilium, et consideravi, et expavi, et nihil eorum discernere potui sine te, et nihil eorum esse te inveni. Nec ego ipse inventor qui peragravi omnia, et distinguere et pro suis quæque dignitatibus æstimare conatus sum, excipiens alia nuntiantibus sensibus, et interrogans

(*a*) Am. Er. Lov. *de ipso vanæ gloriæ contemptu*, abest, *vanæ*, a Mss. quorum etiam nonnulli verba sequentia sic interpungunt : *Non enim eam contemnit cum gloriatur. Intus etiam intus est aliud*, etc. — (*b*) Sic potiores Mss. Lov. vero absque negatione, *vel placeant*. — (*c*) Editi plerique locum huncce ita interpolatum habent : *aut etiam sicut ex tua gratia, sed non sua merita, non tamen*, etc., removimus verba isthæc, *sed non sua merita*, quia iis carent Mss.

fermés dans ma mémoire, je mettais ceux-là comme en réserve et faisais comparaître ceux-ci au gré de ma volonté. Non, vous n'êtes point moi qui faisais tout cela, ou plutôt cette puissance en vertu de laquelle j'agissais; vous n'êtes point cette puissance, parce que vous êtes la lumière immuable que j'ai consultée pour connaître l'être, la nature et la valeur de toutes ces choses. Et j'écoutais vos leçons et vos préceptes. Aussi j'y reviens souvent; j'y trouve un charme ineffable, et tout le temps que je peux dérober à mes travaux, je le consacre à cette innocente volupté. Or, parmi tous ces objets que je parcours sous votre conduite, je ne trouve de lieu sûr pour mon âme qu'en vous. C'est en vous que je voudrais rassembler toutes mes pensées éparses, afin qu'aucune d'elles ne pût s'en écarter désormais. Parfois aussi, mon Dieu, vous me pénétrez d'un sentiment extraordinaire, d'une douceur inconnue, qui, recevant en moi sa perfection, serait je ne sais quoi qui ne serait plus cette vie. Mais bientôt, je retombe sous le poids de mes misères : je suis entraîné de nouveau par le cours ordinaire des choses humaines; je suis enchaîné, et je pleure, sans que l'abondance de mes larmes brise mes chaînes; tant nous sommes courbés sous le fardeau de l'habitude; je puis rester dans cet état et je ne le veux pas; je voudrais en être délivré et je ne le puis : des deux côtés, je suis également malheureux.

CHAPITRE XLI.

Triple concupiscence.

66. J'ai donc considéré dans cette triple concupiscence la source de mes coupables langueurs, et j'ai imploré le secours de votre bras pour me sauver. Car j'ai entrevu vos splendeurs, le cœur blessé; j'ai été ébloui, et je me suis dit : Qui peut contempler cet éclat ? Et ainsi, « j'ai été rejeté loin de votre présence. » (*Ps.* XXX.) Vous êtes la vérité qui préside à tout; et moi, dans mon avarice, je ne voulais point vous perdre, mais avec vous je voulais posséder le mensonge; comme ceux qui veulent tout à la fois mentir et savoir la vérité. Je vous avais donc perdu, parce que vous ne souffrez pas qu'on vous possède de société avec le mensonge.

CHAPITRE XLII.

Quelques-uns s'égarent jusqu'à recourir aux anges déchus comme médiateurs entre Dieu et les hommes.

67. Qui trouverai-je pour me réconcilier avec vous? Devais-je implorer le secours des anges? mais quelle prière leur adresser, quels sacrifices leur offrir? Plusieurs, ai-je appris, voulant retourner à vous, et reconnaissant leur impuis-

alia mecum commixta sentiens, ipsosque nuntios dignoscens atque dinumerans, jamque in (*a*) memoriæ latis opibus alia pertractans, alia recondens, alia eruens. Nec ego ipse cum hæc agerem, id est vis mea qua id agebam, nec ipsa eras tu, quia lux es tu permanens quam de omnibus consulebam an essent, quid essent, quanti pendenda essent. Et audiebam dicentem ac jubentem; et sæpe istud facio. Hoc me delectat, et ab actionibus necessitatis quantum relaxari possum ad istam voluptatem refugio. Neque in his omnibus, quæ percurro consulens te, invenio tutum locum animæ meæ nisi in te, quo colligantur sparsa mea, nec a te quidquam recedat ex me. Et aliquando intromittis me in affectum multum inusitatum introrsus ad nescio quam dulcedinem, quæ si perficiatur in me, nescio quid erit quod vita ista non erit. Sed recido in hæc ærumnosis ponderibus, et resorbeor solitis, et teneor, et multum fleo, sed multum teneor. Tantum consuetudinis sarcina (*b*) degravat. Hic esse valeo, nec volo; illic volo, nec valeo; miser utrobique.

CAPUT XLI.

Triplex cupiditas.

66. Ideoque consideravi languores peccatorum meorum in cupiditate triplici; et dexteram tuam invocavi ad salutem meam. Vidi enim splendorem tuum corde saucio, et repercussus dixi : Quis illuc potest? Projectus sum a facie oculorum tuorum. Tu es Veritas super omnia præsidens : at ego per avaritiam meam non amittere te volui, sed volui tecum possidere mendacium; sicut nemo vult ita falsum dicere, ut nesciat ipse quid verum sit. Itaque amisi te, quia non dignaris cum mendacio possideri.

CAPUT XLII.

Nonnulli ad dæmones tanquam redeundi ad Deum mediatores infeliciter recurrunt.

67. Quem invenirem qui me reconciliaret tibi? (*c*) Ambiendum mihi fuit ad Angelos? Qua prece? quibus sacramentis? Multi conantes ad te redire, ne-

(*a*) Lov. *in memoria elatis opibus.* — (*b*) In Mss. omnibus nullo fere excepto : *Tantum consuetudinis sarcina digna.* Ita etiam Bad. — (*c*) Sic Mss. excepto Lyrensi qui habet : *Abeundum.* Editi autem Bad. Am. Er. Lov. *An eundum.*

sance, ont tenté cette voie, et bientôt, succombant au désir de voir des choses étranges, ils ont mérité d'être livrés à de vaines illusions. C'est que ces superbes vous cherchaient avec tout le faste de la science, s'enflant d'un fol orgueil au lieu de se frapper la poitrine ; aussi par la conformité de leur cœur, ils sont devenus complices de l'orgueil des puissances de l'air dont les prestiges les ont trompés ; ils cherchaient le médiateur qui devait purifier leur âme, et ils ne l'ont pas trouvé ; car il n'y avait là que l'ange de ténèbres transformé en ange de lumière. (II *Cor.*, XI, 14.) Ce qui a surtout séduit cette chair superbe, c'est que le séducteur n'était pas lui-même revêtu de chair. Ils étaient mortels et pécheurs, et vous, mon Dieu, avec qui ils cherchaient si orgueilleusement à se réconcilier, vous étiez immortel et sans péché. Or, il fallait que le médiateur entre Dieu et les hommes eût quelque ressemblance avec Dieu et avec les hommes. Supposons-le entièrement semblable à l'homme, il eût été loin de Dieu ; entièrement semblable à Dieu, il eût été trop loin de l'homme, et il n'aurait pu être médiateur. Ainsi, ce faux médiateur, aux déceptions duquel vos secrets jugements livrent les orgueilleux, a quelque chose de commun avec l'homme, c'est le péché ; et il veut paraître avoir quelque chose de commun avec Dieu, c'est l'immortalité, parce qu'il n'est pas revêtu d'un corps mortel. Mais, comme la mort est la solde du péché, et que le péché lui est commun avec l'homme, il sera comme lui précipité dans la mort.

CHAPITRE XLIII.

Jésus-Christ est le véritable médiateur.

68. Mais le vrai médiateur que le conseil secret de votre miséricorde a révélé aux humbles de cœur, et que vous leur avez envoyé pour leur apprendre l'humilité par son exemple, ce médiateur de Dieu et des hommes, c'est Jésus-Christ fait homme, qui est venu se placer entre les pécheurs mortels et le juste immortel, mortel avec les hommes, juste avec Dieu. Et comme la récompense de la justice est la vie et la paix, par la justice qui lui est commune avec Dieu il affranchit les pécheurs justifiés de la mort qui lui était commune avec eux. C'est lui qui avait été montré aux saints des âges anciens, pour les sauver par la foi au sang qu'il devait répandre, comme nous le sommes par la foi au sang qu'il a répandu. En effet, en sa qualité d'homme il est médiateur ; en tant que Verbe, il ne l'est pas, parce que le Verbe est égal à Dieu, Dieu en Dieu, et un seul Dieu avec le Saint-Esprit.

que per seipsos valentes, sicut audio, tentaverunt hæc, et inciderunt in desiderium curiosarum visionum, et digni habiti sunt illusionibus. Elati enim te quærebant doctrinæ fastu, exserentes potius quam tundentes pectora, et adduxerunt sibi per similitudinem cordis sui, conspirantes et socias superbiæ suæ potestates aeris hujus, a quibus per potentias magicas deciperentur, quærentes mediatorem per quem purgarentur, et non erat. Diabolus enim erat transfigurans se in Angelum lucis. Et multum illexit superbam carnem, quod carneo corpore ipse non esset. Erant enim illi mortales et peccatores; tu autem, Domine, cui reconciliari superbe quærebant, immortalis et sine peccato. Mediator autem inter Deum et homines oportebat ut haberet aliquid simile Deo, aliquid simile hominibus ; ne in utroque hominibus similis, longe esset a Deo ; aut in utroque Deo similis, longe esset ab hominibus, atque ita mediator non esset. Fallax itaque ille mediator, quo per secreta judicia tua, superbia mereretur illudi, unum cum hominibus habet, id est peccatum ; aliud videri vult habere cum Deo, ut quia carnis mortalitate non tegitur, pro immortali se ostentet. Sed quia stipendium peccati mors est, hoc habet commune cum hominibus, unde simul damnetur in mortem.

CAPUT XLIII.

Christus verus mediator.

68. Verax autem mediator quem secreta tua misericordia demonstrasti humilibus, et misisti ut ejus exemplo etiam ipsam discerent humilitatem, mediator ille Dei et hominum homo Christus Jesus, inter mortales peccatores et immortalem justum apparuit; mortalis cum hominibus, justus cum Deo. Ut quoniam stipendium justitiæ vita et pax est, per justitiam conjunctam Deo evacuaret mortem (*a*) justificatorum impiorum, quam cum illis voluit habere communem. (*b*) Hic demonstratus est antiquis sanctis, ut ita ipsi per fidem futuræ passionis ejus, sicut nos per fidem præteritæ salvi fierent. Inquantum enim homo, intantum mediator; inquantum autem Verbum, non medius, quia æqualis Deo, et Deus apud Deum, et simul (*c*) cum Spiritu sancto unus Deus.

(*a*) Ms. Benignianus, *justificandorum impiorum*. Corbeiensis, *justificatorum piorum*. — (*b*) Codex Fossatensis : *Hinc*. Ita etiam unus e Sorbonicis. — (*c*) Mss. plerique non habent hæc verba, *cum Spiritu sancto*.

69. Combien vous nous avez aimés, ô bon Père, vous qui n'avez pas épargné votre Fils unique et qui l'avez livré pour nous, pécheurs que nous sommes ! (*Rom.*, VIII, 32.) Combien vous nous avez aimés ! Celui qui n'a pas cru que ce fût pour lui une usurpation de se dire égal à vous, s'est rendu pour nous obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. (*Philip.*, II, 6.) Celui qui est le seul libre entre les morts (*Ps.* LXXXVII), qui avait le pouvoir de donner sa vie et de la reprendre (*Jean*, X, 18), s'est offert pour nous comme victime et comme vainqueur, comme vainqueur parce qu'il était victime ; pour nous, il s'est offert comme sacrificateur et comme sacrifice ; sacrificateur parce qu'il était sacrifice ; enfin, d'esclaves que nous étions, il nous a faits vos enfants, se rendant lui-même esclave pour nous, quoique véritablement votre Fils. Je place donc justement en lui la ferme espérance que vous guérirez toutes mes langueurs par celui qui est assis à votre droite et qui sans cesse y intercède pour nous (*Rom.*, VIII, 34) ; autrement, il me faudrait désespérer. Car mes infirmités sont bien nombreuses et bien grandes ; oui bien nombreuses et bien grandes ! Mais plus grande encore est la puissance de vos divins remèdes. Nous aurions pu croire votre Verbe trop éloigné de nous pour s'unir à l'homme, et désespérer de nous, s'il ne se fût fait chair et n'eût habité parmi nous.

70. Epouvanté de mes péchés et du poids de ma misère, j'avais délibéré dans mon cœur et presque résolu de fuir au désert ; mais vous m'avez arrêté et rassuré par vos paroles : « Le Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux, mais pour celui qui est mort pour eux. » (II *Cor.*, V, 15.) Eh bien ! Seigneur, je remets entre vos mains le soin de ma vie, et je considérerai les merveilles de votre loi. (*Ps.* CXVIII.) Vous connaissez mon ignorance et ma faiblesse ; enseignez-moi, guérissez-moi. Ce Fils unique en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science (II *Coloss.*, II, 3), m'a racheté de son sang. Que les calomnies des superbes ne prévalent donc point contre moi, car je connais le prix de ma rédemption ; je mange la chair, je bois le sang de cette victime, je la distribue aux autres ; pauvre encore, je désire en être rassasié « avec ceux qui la mangent et s'en rassasient, et qui louent le Seigneur parce qu'ils le cherchent. » (*Ps.* XXI).

69. Quomodo nos amasti Pater bone, qui Filio tuo unico non pepercisti, sed pro nobis impiis tradidisti eum? Quomodo nos amasti pro quibus ille, non rapinam arbitratus esse æqualis tibi, factus est subditus usque ad mortem crucis, unus ille in mortuis liber, potestatem habens ponendi animam suam, et potestatem habens iterum sumendi eam ; pro nobis tibi victor et victima ; et ideo victor quia victima : pro nobis tibi sacerdos et sacrificium ; et ideo sacerdos, quia sacrificium : faciens tibi nos de servis filios, de te nascendo, nobis serviendo. Merito mihi spes valida in illo est, quod sanabis omnes languores meos, per eum qui sedet ad dexteram tuam et te interpellat pro nobis ; alioquin desperarem. Multi enim et magni sunt iidem languores mei, multi sunt et magni, sed amplior est medicina tua. Potuimus putare Verbum tuum remotum esse a conjunctione hominis, et desperare de nobis, nisi caro fieret et habitaret in nobis.

70. Conterritus peccatis meis et mole miseriæ meæ agitaveram in corde meditatusque fueram fugam in solitudinem ; sed prohibuisti me, et confirmasti me, dicens : « Ideo pro omnibus Christus mortuus est, ut qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est. » (I *Cor.*, V, 15.) Ecce Domine jacto in te curam meam ut vivam, et considerabo mirabilia de lege tua. Tu scis imperitiam meam et infirmitatem meam : doce me, et sana me. Ille tuus Unicus in quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi redemit me sanguine suo. Non calumnientur mihi superbi : quoniam cogito pretium meum et manduco, et bibo, et erogo, et pauper cupio saturari ex eo inter illos qui edunt et saturantur, et laudant Dominum qui requirunt eum.

LIVRE ONZIÈME

Saint Augustin rend grâces à Dieu de l'intelligence qu'il lui a donnée des saintes Ecritures, et de l'amour dont il brûle pour elles, grâce à la bonté divine. Il explique l'exorde du premier livre de la Genèse, et s'étend spécialement sur ces paroles : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. » Puis il réfute ceux qui demandaient ce que faisait Dieu avant la création de l'univers, et comment, après un si long repos, la pensée lui est venue de créer quelque chose. En réfutant pied à pied ces objections, il disserte longuement sur la nature du temps.

CHAPITRE PREMIER.

Pourquoi nous confessons-nous à Dieu qui sait tout.

1. Eh quoi! Seigneur, vous à qui appartient l'éternité, ignorez-vous donc ce que je vous dis, ou ne voyez-vous que dans le temps ce qui se passe dans le temps? Pourquoi donc ce récit détaillé de tant de choses? Ce n'est pas sans doute pour vous les apprendre, mais pour embraser de votre amour et mon propre cœur, et le cœur de ceux qui liront cet écrit, afin que tous ensemble nous disions : « Le Seigneur est grand et au-dessus de toute louange. » (*Ps.* XCV.) Je l'ai dit, et je le dirai encore : c'est l'amour de votre amour qui m'a fait entreprendre cet ouvrage. Nous prions, et cependant la vérité nous dit : « Votre Père connaît ce dont vous avez besoin avant même que vous le lui demandiez. » (*Matth.*, VI, 8.) Nous faisons donc paraître notre amour pour vous en vous confessant nos misères et en célébrant vos miséricordes sur nous ; notre désir est que vous acheviez l'œuvre déjà commencée de notre délivrance et que, cessant d'être malheureux en nous-mêmes, nous trouvions en vous notre félicité. Car vous nous avez appelés à devenir pauvres d'esprit, doux, pénitents, affamés et altérés de la justice, miséricordieux, purs et sans tache, amis de la paix. (*Matth.*, V, 3, 9.) Je vous ai donc tout raconté, en prenant conseil de mes forces et de ma volonté; car c'est vous, Seigneur mon Dieu, qui avez le premier exigé de moi ce tribut de louanges, parce que vous êtes bon et que votre miséricorde est éternelle. (*Ps.* CXVII.)

CHAPITRE II.

Il demande à Dieu l'intelligence des saintes Ecritures.

2. Mais ma plume pourra-t-elle jamais suffire à retracer toutes ces sollicitations pressantes, toutes ces terreurs, ces consolations, ces secrets ressorts par lesquels vous m'avez amené à prê-

LIBER UNDECIMUS

Laudaturus Deum deinceps professione suæ ipsius in Scripturis sanctis sive imperitiæ, sive etiam peritiæ aut ejus quo in eas ex munere divino flagrabat, studii, explicandum sumit exordium libri Geneseos; atque hic primum illustrat isthæc verba : « In principio fecit Deus cœlum et terram. » Occurrit obtrectantibus, quid faceret Deus antequam cœlum et terram conderet ; et unde ei in mentem venerit tandem aliquando ea facere, cum antea non fecisset. Dum vero iis refellendis insistit, copiosam de tempore conscribit disputationem.

CAPUT PRIMUM.

Cur confitemur Deo scienti.

1. Numquid, Domine, cum tua sit æternitas, ignoras quæ tibi dico, aut ad tempus vides quod fit in tempore? Cur ergo tibi tot rerum narrationes digero? Non utique ut per me noveris ea, sed affectum meum excito in te, et eorum qui hæc legunt, ut dicamus omnes : Magnus Dominus et laudabilis valde. Jam dixi, et dicam : amore amoris tui facio istud. Nam et oramus, et tamen veritas ait : « Novit pater vester quid vobis opus sit priusquam petatis ab eo. » (*Matth.*, VI, 8.) Affectum ergo nostrum patefacimus in te, confitendo tibi miserias nostras et misericordias tuas super nos, ut liberes nos omnino, quoniam cœpisti, ut desinamus esse miseri in nobis, et beatificemur in te; quoniam vocasti nos ut simus pauperes spiritu, et mites, et lugentes, et esurientes ac sitientes justitiam, et misericordes, et mundi cordes, et pacifici. Ecce narravi tibi multa quæ potui, et quæ volui, quoniam tu prior voluisti, ut confiterer tibi Domino Deo meo, quoniam bonus es, quoniam in sæculum misericordia tua.

CAPUT II.

Petit a Deo Scripturarum sanctarum intelligentiam.

2. Quando autem sufficio lingua calami enuntiare omnia hortamenta tua, et omnes terrores tuos, et consolationes, et gubernationes quibus me perduxisti

cher votre parole et à dispenser vos sacrements à votre peuple? Et lors même que je serais capable d'en donner par ordre le récit fidèle, chaque parcelle du temps me coûte si cher! Depuis longtemps je brûle de méditer votre loi, de vous confesser, en la méditant, ce que je comprends, ce que j'ignore, les premiers rayons que votre lumière a versés dans mon âme, les restes de mes anciennes ténèbres, jusqu'à ce que la force de votre grâce ait absorbé toute ma faiblesse. Aussi je ne veux pas consacrer à d'autres soins les heures de loisir que me laisseront les besoins du corps, le repos nécessaire à l'esprit, les devoirs que je dois remplir envers les hommes, et ces services que je ne leur dois pas, mais que cependant la charité m'engage à leur rendre.

3. Seigneur mon Dieu, prêtez l'oreille à ma prière, et que votre miséricorde se rende au désir de mon cœur. Ce n'est pas pour moi seul que cette ardeur l'anime, mais il veut encore être utile à ses frères qu'il aime; et vous lisez dans ce cœur que tel est son désir. Agréez donc le sacrifice de toutes mes pensées et de toutes mes paroles, et donnez-moi ce que je veux vous offrir. « Je suis pauvre et indigent, mais vous êtes riche envers ceux qui vous invoquent, » (*Rom.*, X, 12) vous qui veillez sur nous sans aucun trouble. Ecartez de mes lèvres et de mon cœur toute erreur et tout mensonge. Que vos saintes Ecritures soient mes plus chastes délices; qu'elles ne soient ni pour moi ni pour les autres une occasion d'erreur et de séduction. Ecoutez-moi, Seigneur, et ayez pitié de moi, ô mon Dieu, lumière des aveugles et force des faibles, pour devenir ensuite la lumière de ceux qui voient et la force des forts; écoutez mon âme, entendez ses cris du fond de l'abîme. Car, là même, si vous n'y êtes pas pour nous écouter, où diriger nos pas? où adresser nos cris? « Le jour vous appartient ainsi que la nuit; » (*Ps.* LXXII) au moindre signe de votre volonté, les instants s'envolent. Donnez-moi donc le temps nécessaire pour méditer les secrets de votre loi, et ne fermez pas cette porte à ceux qui viennent y frapper; car ce n'est pas sans dessein que vous avez inspiré d'écrire ces pages que recouvrent de profonds mystères. Ces forêts n'ont-elles pas aussi leurs cerfs qui s'y retirent et s'y abritent, s'y promènent, y paissent, s'y reposent et y ruminent? Seigneur, achevez votre œuvre en moi et dévoilez à mes yeux ces saints oracles; votre voix fait toute ma joie, votre voix m'est plus douce que toutes les voluptés. Donnez-moi ce que j'aime; car j'aime, ô mon Dieu, et c'est vous qui m'avez donné d'aimer. Ne laissez pas vos dons imparfaits, ne dédaignez pas d'arroser cette plante à demi-desséchée! Que je vous renvoie la gloire de tout ce que je découvrirai dans vos saints livres! « Que j'écoute la voix de vos

prædicare verbum, et sacramentum tuum dispensare populo tuo? Et si sufficio hæc enuntiare ex ordine, caro mihi valent stillæ temporum. Et olim inardesco meditari in Lege tua, et in ea tibi confiteri scientiam et imperitiam meam, primordia illuminationis tuæ, et reliquias tenebrarum mearum, quousque devoretur a fortitudine infirmitas. Et nolo in aliud horæ diffluant, quas invenio liberas a necessitatibus reficiendi corporis, et intentionis animi, et servitutis quam debemus hominibus, et quam non debemus et tamen reddimus.

3. Domine Deus meus, intende orationi meæ, et misericordia tua exaudiat desiderium meum, quoniam non mihi soli æstuat, sed usui vult esse fraternæ caritati : et vides in corde meo quia sic est. (*a*) Sacrificem tibi famulatum cogitationis et linguæ meæ; et da quod offeram tibi. Inops enim et pauper sum; tu dives in omnes invocantes te, qui securus curam nostri geris. Circumcide ab omni temeritate omnique mendacio interiora et exteriora labia mea. Sint castæ deliciæ meæ scripturæ tuæ; nec fallar in eis, nec fallam ex eis. Domine attende, et miserere, Domine Deus meus, lux cæcorum et virtus infirmorum, statimque lux videntium et virtus fortium, attende animam meam, et audi clamantem de profundo. Nam nisi adsint et in profundo aures tuæ, quo ibimus? quo clamabimus? Tuus est dies, et tua est nox. Ad nutum tuum momenta transvolant. Largire inde spatium meditationibus nostris in abdita Legis tuæ, neque adversus pulsantes claudas eam. Neque enim frustra scribi voluisti tot paginarum opaca secreta. Aut non habent illæ silvæ cervos suos recipientes se in eas, et resumentes, ambulantes, et pascentes, recumbentes, et ruminantes? O Domine, perfice me, et revela mihi eas. Ecce vox tua gaudium meum, vox tua (*b*) super affluentiam voluptatum. Da quod amo : amo enim; et hoc tu dedisti. Ne dona tua deseras, nec herbam tuam spernas sitientem. Confitear tibi quidquid invenero in libris tuis; et audiam vocem laudis et te bibam, et considerem mirabilia de Lege

(*a*) Lov. *quia sic est, ut sacrificem*, etc.— (*b*) Corbeiensis cod. *superaffluentis*. Bad. Am. cum quatuor Mss. *superfluentium voluptatum*.

louanges, » (*Ps.* XXV) que je m'enivre de vous et que je considère les merveilles de votre loi, depuis le premier jour où vous avez créé le ciel et la terre jusqu'à celui où nous partagerons avec vous le royaume éternel de votre cité sainte.

4. Seigneur, ayez pitié de moi et daignez exaucer mes désirs. Ils n'ont pour objet, j'ose le dire, rien de terrestre; ni l'or, ni l'argent, ni les pierres précieuses, ni le luxe des vêtements, ni les honneurs, ni la puissance, ni les plaisirs de la chair, ni les besoins de notre corps pendant ce pèlerinage de notre vie, toutes choses, d'ailleurs, que vous donnez par surcroît à ceux qui cherchent votre royaume et votre justice. Voyez, Seigneur mon Dieu, d'où naissent mes désirs. « Les méchants m'ont raconté leurs joies; mais que sont-elles au prix de votre loi, Seigneur? » (*Ps.* CXVIII.) Aussi est-ce vers votre loi que tendent mes vœux. Voyez, ô mon Père! regardez, voyez et approuvez; faites dans votre miséricorde que je trouve grâce devant vous, afin que l'impénétrable sanctuaire de vos Ecritures s'ouvre à ma prière. Je vous en conjure par Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils, l'homme de votre droite (*Ps.* LXXIX), le Fils de l'homme, que vous avez établi comme médiateur entre vous et nous, et par qui vous nous avez cherchés alors que nous ne vous cherchions plus. Or, vous nous avez cherchés afin que notre âme vous cherchât à son tour. Je vous en conjure au nom de votre Verbe, par qui vous avez créé toutes choses, et moi-même parmi elles; au nom de ce Fils unique, par qui vous avez appelé à la gloire de l'adoption la multitude des croyants dont je fais partie moi-même; je vous en conjure au nom de celui qui est assis à votre droite et y intercède pour nous, en qui sont cachés tous les trésors de la science et de la sagesse. (*Coloss.*, II, 3.) C'est lui que je cherche dans vos livres saints; c'est de lui que Moïse a écrit: « Lui-même nous l'assure, c'est la vérité qui le dit. »

CHAPITRE III.

Il ne peut comprendre que par le don de Dieu ce que Moyse a écrit sur la création du ciel et de la terre.

5. Que j'entende et que je comprenne comment, dans le principe, vous avez créé le ciel et la terre. Voilà ce qu'a écrit Moïse; il l'a écrit et il est disparu; il a passé, de cette terre où il vous était uni, aux cieux, où vous êtes, et il n'est plus en ma présence. Oh! s'il y était, je m'attacherais à lui, je le supplierais, je le conjurerais en votre nom de m'expliquer ces mystères, et mes oreilles recueilleraient avec avidité les paroles qui sortiraient de sa bouche. S'il me parlait en hébreu, ce serait en vain que sa parole frapperait mon oreille, car elle ne ferait aucune impression sur

tua, ab usque principio in quo fecisti cœlum et terram, usque ad regnum tecum perpetuum sanctæ civitatis tuæ.

4. Domine, miserere mei, et exaudi desiderium meum. Puto enim quod non sit de terra, non de auro et argento et de lapidibus, aut decoris vestibus, aut honoribus et potestatibus, aut voluptatibus carnis, neque de necessariis corpori, et huic vitæ peregrinationis nostræ, quæ omnia nobis apponuntur quærentibus regnum et justitiam tuam. Vide, Domine Deus meus, unde sit desiderium meum. Narraverunt mihi injusti delectationes, sed non sicut Lex tua, Domine. Ecce unde est desiderium meum. Vide Pater, aspice, et vide, et approba, et placeat in conspectu misericordiæ tuæ invenire me gratiam ante te, ut aperiantur pulsanti mihi interiora sermonum tuorum. Obsecro per Dominum nostrum Jesum Christum filium tuum, virum dexteræ tuæ, filium hominis, quem confirmasti tibi mediatorem tuum et nostrum, per quem nos quæsisti non quærentes te, quæsisti autem ut quæreremus te; Verbum tuum per quod fecisti omnia, in quibus et me; Unicum tuum per quem vocasti in adoptionem populum credentium, in quo et me: per eum te obsecro qui sedet ad dexteram tuam et te interpellat pro nobis, in quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi, (*a*) ipsos quæro in libris tuis. Moyses de illo scripsit. Hoc ipse ait: Hoc Veritas ait. (*Joan.*, V, 46.)

CAPUT III.

Quæ scripsit Moyses de creatione cœli et terræ intelligere non potest nisi donante Deo.

5. Audiam et intelligam quomodo in principio fecisti cœlum et terram. Scripsit hoc Moyses, scripsit et abiit, transivit hinc (*a*) a te ad te; neque nunc ante me est. Nam si esset, tenerem eum, et rogarem eum, et per te obsecrarem ut mihi ista panderet; et præberem aures corporis mei sonis erumpentibus ex ore ejus. Et si hebræa voce loqueretur, frustra pul-

(*a*) Sic antiquiores et meliores. Mss. At prius editi habent *ipsum quære*. — (*b*) Desunt in editis particulæ, *a te*, quæ tamen in Mss. prope omnibus exhibentur.

mon esprit; si au contraire il s'exprimait en latin, je saurais bien ce qu'il veut dire. Mais comment saurais-je s'il me dit la vérité? et si je pouvais le savoir, serait-ce de lui-même que je l'apprendrais? Non, ce serait au dedans de moi, dans le sanctuaire retiré de mes pensées que la vérité même, qui n'est ni hébraïque, ni grecque, ni latine, ni barbare, sans avoir besoin d'organes, de langue, de voix, de murmure de syllabes, me dirait : Il dit vrai. Aussitôt, délivré de toute incertitude, je répondrais avec confiance à votre serviteur : Oui, vous dites vrai. Mais il ne m'est point donné de l'interroger; c'est donc à vous dont il était rempli que je m'adresse, ô vérité; c'est vous, mon Dieu, que j'implore; pardonnez à mes offenses; vous avez donné à votre serviteur de publier ces vérités, donnez-moi aussi de les comprendre.

CHAPITRE IV.

La créature proclame Dieu comme son créateur.

6. Voici le ciel et la terre : ils existent, ils crient qu'ils ont été faits; car ils changent et varient. Or, tout ce qui n'a pas été fait et qui existe cependant n'a rien en soi qu'il n'ait eu auparavant; il ne peut donc ni changer ni varier. Tous les objets créés crient aussi qu'ils ne se sont pas faits eux-mêmes; nous sommes, disent-ils, parce que nous avons été faits; nous n'étions donc pas avant d'être. Comment donc aurions-nous pu nous créer nous-mêmes? Et la voix qu'ils nous font entendre est l'évidence même. C'est donc vous, Seigneur, qui les avez créés; vous êtes la beauté suprême, et ils sont beaux; vous êtes la bonté par essence, et ils sont bons; vous êtes, et ils sont. Mais ils n'ont ni votre beauté, ni votre bonté, ni votre être, vous, leur Créateur. Bien plus, comparés à vous, ils n'ont ni beauté, ni bonté, ni existence. Nous savons cela, grâce vous en soient rendues; et notre science, en comparaison de la vôtre, n'est qu'ignorance.

CHAPITRE V.

Le monde a été créé de rien.

7. Comment avez-vous donc créé le ciel et la terre, et de quelle machine vous êtes-vous servi pour un si grand ouvrage? Car vous n'avez point agi comme l'artisan qui forme un corps d'un autre corps, au gré de sa volonté assez puissante pour imposer à la matière la forme que l'œil intérieur lui découvre en elle-même. Et d'où lui viendrait cette puissance, si cette âme n'était elle-même votre ouvrage? L'artisan imprime la forme à une matière qui existe déjà et qui a les qualités de l'être, comme à la

saret sensum meum, nec inde mentem meam quidquam tangeret : si autem latine, scirem quid diceret. Sed unde scirem an verum diceret? Quod si et hoc scirem, num ab illo scirem? Intus utique mihi, intus in domicilio cogitationis, nec hebræa, nec græca, nec latina, nec barbara veritas, sine oris et linguæ organis, sine strepitu syllabarum diceret : Verum dicit, et ego statim certus confidenter illi homini tuo dicerem : Verum dicis. Cum ergo illum interrogare non possim, te, quo plenus vera dixit : Veritas, rogo te Deus meus, rogo parce peccatis meis; et qui illi servo tuo dedisti hæc dicere, da et mihi hæc intelligere.

CAPUT IV.

Creatura clamat creatorem Deum.

6. Ecce sunt cœlum et terra : clamant quod facta sint, mutantur enim atque variantur. Quidquid autem factum non est, et tamen est, non est in eo quidquam quod ante non erat, quod est mutari atque variari. Clamant etiam quod seipsa non fecerint : Ideo sumus, quia facta sumus : non ergo eramus antequam essemus, ut fieri possemus a nobis. Et vox dicentium est ipsa evidentia. Tu ergo, Domine, fecisti ea qui pulcher es, pulchra sunt enim; qui bonus es, bona sunt enim; qui es, sunt enim. Nec ita pulchra sunt, nec ita bona sunt, nec ita sunt, sicut tu conditor eorum, cui comparata, nec pulchra sunt, nec bona sunt, nec sunt. Scimus hæc, gratias tibi. Et scientia nostra scientiæ tuæ comparata, ignorantia est.

CAPUT V.

Ex nihilo conditus mundus.

7. (a) Quomodo autem fecisti cœlum et terram, et quæ machina tam grandis operationis tuæ? Non enim sicut homo artifex formans corpus de corpore, arbitratu animæ valentis imponere utcumque speciem quam cernit in semetipsa interno oculo. Et unde hoc valeret, nisi quia tu fecisti eam? Et imponit speciem

(a) Apud Am. Er. et Lov. sic incipit caput V : *In principio fecit Deus cœlum et terram.* Eadem verba exstant hic loci apud Bad. sed absunt a Mss. et ab editione Arn.

terre, à la pierre, au bois, à l'or, ou à tout autre objet. Or, comment ces matières auraient-elles reçu l'être, si vous ne le leur aviez donné? Vous avez fait le corps de l'ouvrier, et l'âme qui commande à ses organes; vous avez créé la matière sur laquelle il travaille; vous lui avez donné le génie qui conçoit les principes de l'art, qui voit en soi ce qu'il veut produire au dehors; vous êtes l'auteur de ces sens qui, interprètes de sa pensée, la transmettent de son esprit à son ouvrage, et apprennent ensuite à l'esprit le résultat de leur travail, afin qu'il consulte la vérité, qui préside dans son intérieur, pour savoir si l'ouvrage est bon. Toutes ces créatures vous louent, comme le créateur de toutes choses. Mais comment les avez-vous créées? Comment, ô mon Dieu, avez-vous fait le ciel et la terre? Ce n'est ni dans le ciel ni sur la terre que vous avez créé le ciel et la terre; ce n'est ni dans les airs ni dans les eaux, puisqu'ils appartiennent au ciel et à la terre; ce n'est point dans l'univers que vous avez créé l'univers; car pourrait-il être le théâtre de la création avant d'avoir reçu l'être par la création? Vous n'aviez pas non plus dans les mains la matière dont vous fîtes le ciel et la terre; car d'où vous serait venu ce que vous n'aviez pas fait, et dont vous auriez fait quelque chose? Y a-t-il rien qui soit, par une autre raison, que parce que vous êtes? Vous avez donc dit, et tout a été fait, et votre seule parole a tout créé. (*Ps.* XXXII.)

CHAPITRE VI.

Comment Dieu a parlé pour créer le monde.

8. Mais comment avez-vous parlé? Votre voix ressemblait-elle à celle qui du milieu de la nue fit entendre ces paroles : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé? » (*Matth.*, III, 17.) Cette voix ne fit que passer : elle a commencé et elle a fini. Les syllabes ont retenti et ont disparu, la seconde après la première, la troisième après la seconde, et ainsi de suite jusqu'à la dernière qui fut suivie du silence. Preuve claire, évidente que ce fut là l'expression d'un être créé, qui servit dans le temps d'organe à votre éternelle volonté. Ces paroles, filles du temps, ont été transmises par les oreilles du corps, à l'âme intelligente, dont l'oreille intérieure s'ouvre à votre parole éternelle. Mais en comparant ces paroles qui résonnent dans le temps avec votre parole que vous produisez dans un éternel silence, elle s'est dit : Quelle distance énorme le sépare! Les unes sont infiniment au-dessous de moi, elles ne sont même pas, puisqu'elles passent et s'évanouissent; mais la parole de mon Dieu est au-dessus de moi, et demeure éternellement. Si c'est donc par des paroles articulées et passagères que vous avez commandé au ciel et à la terre d'exister, si c'est ainsi que vous les avez faits, il y avait donc

jam exsistenti et habenti ut esset, veluti terræ aut lapidi, aut ligno, aut auro, aut id genus rerum cuilibet. Et unde ista essent, nisi tu instituisses ea? Tu fabro corpus : tu animum membris imperitantem fecisti : tu materiam unde facit aliquid : tu ingenium quo artem capiat et videat intus quid faciat foris : tu sensum corporis quo interprete trajiciat ab animo ad materiam id quod facit, et renuntiet animo quid factum sit, ut ille intus consulat præsidentem sibi veritatem an bene factum sit. Te laudant hæc omnia creatorem omnium : sed tu quomodo facis ea? quomodo fecisti, Deus, cœlum et terram? Non utique in cœlo neque in terra fecisti cœlum et terram; neque in aere aut in aquis, quoniam et hæc pertinent ad cœlum et terram. Neque in universo mundo fecisti universum mundum, quia non erat ubi fieret antequam fieret ut esset : Nec manu tenebas aliquid unde faceres cœlum et terram. Nam unde tibi hoc quod tu non feceras, unde aliquid faceres? Quid enim est, nisi quia tu es? Ergo dixisti, et facta sunt, atque in verbo tuo fecisti ea.

CAPUT VI.

Quomodo Deus dixit, ut fieret mundus.

8. Sed quomodo dixisti? Numquid illo modo quo facta est vox de nube, dicens : « Hic est filius meus dilectus? » (*Matth.*, III, 17; XVII, 5.) Illa enim vox acta atque transacta est, cœpta et finita. Sonuerunt syllabæ atque transierunt, secunda post primam, tertia post secundam, atque inde ex ordine, donec ultima post cæteras, silentiumque post ultimam. Unde claret atque eminet, quod creaturæ motus expressit eam, serviens æternæ voluntati tuæ ipse temporalis. Et hæc ad tempus facta verba tua nuntiavit auris exterior menti prudenti, cujus auris interior posita est ad æternum Verbum tuum. At illa comparavit hæc verba temporaliter sonantia, cum æterno in silentio Verbo tuo, et dixit : Aliud est, longe aliud est. Hæc longe infra me sunt; nec sunt, quia fugiunt et prætereunt : Verbum autem Domini mei supra me manet in æternum. Si ergo verbis sonantibus et prætereun-

déjà, avant le ciel et la terre, quelque créature corporelle dont les mouvements passagers vous servirent à produire dans le temps ces paroles. Mais avant le ciel et la terre, il n'existait aucun corps; ou s'il en existait, vous auriez formé sans paroles successives un être créé pour exprimer avec des sons passagers l'ordre qui commandait au ciel et à la terre d'exister? Quel que soit le corps d'où serait sortie cette parole, il n'eût point été si vous ne l'aviez fait. De quelle parole donc vous êtes-vous servi pour former le corps qui devait prononcer ces paroles?

CHAPITRE VII.

La parole de Dieu est coéternelle à Dieu.

9. Vous nous appelez donc à comprendre le Verbe-Dieu, qui est Dieu en vous, que vous prononcez éternellement, et par qui tout est prononcé de toute éternité, car il ne s'exprime point par des sons successifs, il ne passe point comme notre parole d'une chose à une autre pour les épuiser toutes, mais il dit tout à la fois et éternellement; autrement, il y aurait en vous succession de temps et changement, et non plus l'éternité véritable, la vraie immortalité. Je le sais, mon Dieu, et je vous en rends grâces. Je le sais, je vous le confesse, Seigneur; et avec moi le sait et vous bénit celui qui ne ferme pas ses yeux ingrats à votre éclatante vérité. Nous savons, Seigneur, oui, nous savons que cesser d'être ce qu'on était, et être ce qu'on n'était pas, c'est ce qu'on appelle mourir et naître. Rien donc de votre Verbe ne passe et ne se succède, puisqu'il est véritablement immortel et éternel. Voilà pourquoi par ce Verbe qui vous est coéternel, vous dites en même temps et de toute éternité tout ce que vous dites, et il en est ainsi que vous dites. Parole et action, en vous, est tout un; et cependant, tout ce que vous créez ainsi par votre parole, ne se produit pas en même temps et de toute éternité.

CHAPITRE VIII.

La parole de Dieu est le principe qui lui-même nous enseigne toute vérité.

10. Quelle en est la raison, je vous le demande, Seigneur mon Dieu? Il me semble l'entrevoir, mais je ne sais comment l'exprimer. N'est-ce point que tout être qui commence et qui finit ne commence et ne finit d'être que lorsque l'éternelle raison, dans laquelle il n'y a ni commencement ni fin, connaît qu'il doit commencer ou finir? Or, cette raison, c'est votre Verbe qui est le principe de tout et qui nous parle. (*Jean*,

tibus dixisti ut fieret cœlum et terra, atque ita fecisti cœlum et terram, erat jam creatura corporalis ante cœlum et terram, cujus motibus temporalibus temporaliter vox illa percurreret. Nullum autem corpus ante cœlum et terram : aut si erat, id certe sine transitoria voce feceras, unde transitoriam vocem faceres, qua diceres ut fieret cœlum et terra. Quidquid enim illud esset unde talis vox fieret, nisi abs te factum esset, omnino non esset. Ut ergo fieret corpus unde ista verba fierent, quo verbo a te dictum est?

CAPUT VII.

Verbum Dei coæternum Deo.

9. Vocas itaque nos ad intelligendum Verbum Deum apud te Deum, quod sempiterne dicitur, et eo sempiterne dicuntur omnia. Neque enim finitur quod dicebatur, et dicitur aliud ut possint dici omnia; sed simul ac sempiterne omnia. Alioquin jam tempus et mutatio, et non vera æternitas, nec vera immortalitas. Hoc novi, Deus meus, et gratias ago. Novi, confiteor tibi Domine; mecumque novit et benedicit te quisquis ingratus non est certæ veritati. Novimus, Domine, novimus, quoniam in quantum quidquid non est quod erat, et est quod non erat, intantum moritur et oritur. Non ergo quidquam Verbi tui cedit atque succedit, quoniam vere immortale atque æternum est. Et ideo Verbo tibi coæterno, simul et (*a*) sempiterne dicis omnia quæ dicis, et fit quidquid dicis ut fiat; nec aliter quam dicendo facis : nec tamen et simul et sempiterne fiunt omnia quæ dicendo facis.

CAPUT VIII.

Verbum Dei ipsum est principium quo docemur omnem veritatem.

10. Cur quæso, Domine Deus meus? Utcumque video; sed quomodo id eloquar nescio : nisi quia omne quod esse incipit et esse desinit, tunc esse incipit et tunc esse desinit, quando debuisse incipere vel desinere in æterna ratione cognoscitur, ubi nec incipit aliquid nec desinit. Ipsum est Verbum tuum, quod et « Principium est (*b*) quia et loquitur nobis. » (*Joan.*, VIII, 25.) Sic in Evangelio per carnem ait; et

(*a*) Nonnulli e Mss. *simul et sempiterno dicis*, etc. Mox etiam plures potioresque cum Arn. habent, *et simul et sempiterna fiunt*. — (*b*) Editi habent, *qui et loquitur*. At Mss. *quia et loquitur* juxta græcum *Joan.*, VIII, 26, ὅτι καὶ λαλῶ ὑμῖν. Sic legisse Augustinum intelligitur aliis ex locis, ut ex cap. XXVIII, lib. seq. ex tract. XXXVIII, in *Joan.*, etc.

VIII, 25.) C'est ainsi qu'il nous parle dans l'Evangile par la chair dont il était revêtu; il a retenti extérieurement aux oreilles des hommes, pour leur donner le moyen de croire en lui, de le chercher intérieurement, et de le trouver dans l'éternelle vérité, où ce bon et unique Maître instruit tous ses disciples. C'est là, Seigneur, que j'entends votre voix me dire : Il n'y a que celui qui nous instruit qui nous parle; mais nous parler sans nous instruire, ce n'est point nous parler. Or, qui nous instruit, si ce n'est l'immuable vérité? Car lors même que nous recevons les leçons d'une créature sujette au changement, elle nous conduit toujours vers l'immuable vérité; c'est là que véritablement nous apprenons, debout et attentifs, que nous nous réjouissons de la voix de l'Epoux, que nous nous réunissons au principe d'où nous sommes tirés. Lui-même est ce principe; car, s'il ne l'était pas et d'une manière immuable, nous ne saurions où revenir dès qu'une fois nous nous serions égarés. Or, quand nous revenons de l'erreur, c'est uniquement la connaissance qui nous ramène; et cette connaissance, c'est lui qui nous l'enseigne, parce qu'il est le Principe et celui qui nous parle.

CHAPITRE IX.

Comment le Verbe de Dieu parle à notre cœur.

11. C'est dans ce Principe, Seigneur, que vous avez fait le ciel et la terre, c'est-à-dire dans votre Verbe, dans votre Fils, dans votre vertu, dans votre sagesse, dans votre vérité, par une parole, par une action également admirables. Qui comprendra, qui expliquera cette merveille? Quelle est cette lumière qui brille par intervalle à mes yeux, frappe mon cœur sans le blesser, et le remplit à la fois d'épouvante et d'amour : d'épouvante, de me voir si éloigné d'elle, d'amour, de me sentir si rapproché? C'est la sagesse, la sagesse elle-même qui par intervalles brille à mes yeux, en déchirant les nuages de mon âme, nuages qui de nouveau, lorsque je me détourne de cette lumière, me recouvrent des ténèbres et du fardeau de mes misères. Dans cet état de détresse, mes forces se sont tellement affaiblies (*Ps.* XXX), que je ne puis supporter mon bonheur même, tant que vous-même, Seigneur, qui avez eu compassion de toutes mes iniquités, vous ne serez pas venu guérir toutes mes langueurs. Oui, vous rachèterez ma vie de la corruption, vous me couronnerez de miséricorde et d'amour, vous rassasierez de biens mes désirs, et ma jeunesse sera renouvelée comme celle de l'aigle. (*Ps.* CII.) C'est par l'espérance que nous avons été sauvés, et nous attendons avec patience l'accomplissement de vos promesses. (*Rom.*, VIII, 24.) Entende qui pourra votre parole intérieure; pour moi, plein de confiance en vos oracles, je m'écrierai : « Que vos œuvres sont magnifiques, ô Seigneur, vous les avez toutes faites dans votre

hoc insonuit foris auribus hominum, ut crederetur, et intus quæreretur, et inveniretur in æterna veritate, ubi omnes discipulos bonus et solus magister docet. Ibi audio vocem tuam, Domine, dicentis mihi, quoniam ille loquitur nobis qui docet nos. Qui autem non docet nos, etiam si loquitur, non nobis loquitur. Quis porro nos docet, nisi stabilis veritas? Quia et per creaturam mutabilem cum admonemur, ad veritatem stabilem ducimur; ibi vere discimus cum stamus et audimus eum, et gaudio gaudemus propter vocem sponsi, reddentes nos unde sumus. Et ideo Principium, quia nisi maneret, cum erraremus non esset quo rediremus. Cum autem redimus ab errore, cognoscendo utique redimus. Ut autem cognoscamus, docet nos, quia Principium est, et loquitur nobis.

CAPUT IX.

Quomodo verbum Dei loquatur cordi.

11. In hoc Principio, Deus, fecisti cœlum et terram, in Verbo tuo, in Filio tuo, in Virtute tua, in Sapientia tua, in Veritate tua, miro modo dicens, et miro modo faciens. Quis comprehendet? quis enarrabit? Quid est illud quod interlucet mihi, et percutit cor meum sine læsione, et inhorresco, et inardesco? Inhorresco inquantum dissimilis ei sum; inardesco inquantum similis ei sum. Sapientia sapientia ipsa est, quæ interlucet mihi, discindens nubilum meum, quod me rursus cooperit deficientem ab ea, caligine atque aggere pœnarum mearum; quoniam sic infirmatus est in egestate vigor meus, ut non sufferam bonum meum, donec tu Domine qui propitius factus es omnibus iniquitatibus meis, etiam sanes omnes languores meos; quia et redimes de corruptione vitam meam, et coronabis me in miseratione et misericordia, et satiabis in bonis desiderium meum; quoniam renovabitur juventus mea sicut aquilæ. Spe enim salvi facti sumus; et promissa tua per patientiam expectamus. Audiat te intus sermocinantem qui potest : ego fidenter ex oraculo tuo clamabo : « Quam magni-

sagesse ! » (*Ps.* CIII.) Or, cette sagesse est le Principe, et c'est dans ce Principe que vous avez créé le ciel et la terre.

CHAPITRE X.

Objection : — Que faisait Dieu avant de créer le ciel et la terre ?

12. Ne sont-ils pas encore tout entachés du vieil homme, ceux qui nous disent : Que faisait Dieu, avant de créer le ciel et la terre ? S'il était dans le repos et dans l'inaction, disent-ils, pourquoi n'y est-il pas demeuré toujours ? S'il y a eu en Dieu un mouvement nouveau, une volonté nouvelle, pour donner l'être à la créature qu'il n'avait point encore tirée du néant, comment concilier la véritable éternité avec une volonté que l'on voit naître et qui n'existait pas ? Car la volonté de Dieu n'est pas une créature, elle est antérieure à la créature, puisque aucune créature ne peut arriver à l'être, sans la volonté préexistante du Créateur. La volonté de Dieu est donc sa substance elle-même. Mais s'il est né dans la substance de Dieu quelque chose qui n'y fût pas auparavant, cette substance n'est plus vraiment éternelle ; si, au contraire, Dieu a voulu éternellement qu'il y eût des créatures, pourquoi les créatures ne sont-elles pas éternelles ?

CHAPITRE XI.

Réponse à l'objection. — L'éternité de Dieu ne connaît pas de temps.

13. Ceux qui tiennent ce langage ne vous comprennent pas encore, ô sagesse de Dieu, lumière des esprits. Ils ne comprennent pas encore comment les êtres sont créés par vous et en vous, et ils s'efforcent de concevoir votre éternelle sagesse : mais leur cœur flotte encore au milieu de ces successions de passé et d'avenir, et se perd dans ses vaines pensées. Qui le retiendra ? qui le fixera ? qui pourra l'arrêter un moment, pour qu'il entrevoie la splendeur de l'immuable éternité, qu'il la compare avec les temps fugitifs, et juge de la distance qui les sépare ? Il verra que la longueur du temps ne doit son étendue qu'à cette multitude d'instants qui passent et qui ne peuvent se développer ensemble ; au contraire, que rien ne passe dans l'éternité ; que tout y est présent, tandis qu'il n'est point de temps qui soit tout entier présent. Il verra que le passé est poussé par l'avenir, que l'avenir suit le passé, et que le passé et l'avenir n'existent et n'accomplissent leur cours que par la vertu de l'éternité toujours présente. Qui pourra saisir et fixer le cœur de l'homme, pour qu'il demeure et voie comment cette éternité

ficata sunt opera tua Domine, omnia in Sapientia fecisti, » (*Psal.* CIII, 24) et illa Principium, et in eo Principio fecisti cœlum et terram.

CAPUT X.

Obtrectantes quid faceret Deus antequam cœlum et terram conderet.

12. Nonne ecce pleni sunt vetustatis suæ qui nobis dicunt : « Quid faciebat Deus antequam faceret cœlum et terram? Si enim vacabat, inquiunt, et non operabatur aliquid, cur non sic semper et deinceps, quemadmodum retro semper cessavit ab opere? Si enim ullus motus in Deo novus exstitit, et voluntas nova ut creaturam conderet quam nunquam ante condiderat; quomodo jam vera æternitas ubi oritur voluntas quæ non erat? Neque enim voluntas Dei creatura est, sed ante creaturam; quia non crearetur aliquid, nisi creatoris voluntas præcederet. Ad ipsam ergo Dei substantiam pertinet voluntas ejus. Quod si exortum est aliquid in Dei substantia quod prius non erat, non veraciter dicitur æterna illa substantia. Si autem voluntas Dei sempiterna erat ut esset creatura; cur non sempiterna et creatura? »

CAPUT XI.

Objectioni respondet quod æternitas Dei nescit tempora.

13. Qui hæc dicunt, nondum te intelligunt, o Sapientia Dei lux mentium, nondum intelligunt quomodo fiant quæ per te, atque in te fiunt, et conantur æterna sapere; sed adhuc in præteritis et futuris rerum motibus cor eorum volitat, et adhuc vanum est. Quis tenebit illud, et figet illud ut paululum stet, et paululum rapiat splendorem semper stantis æternitatis, et comparet cum temporibus nunquam stantibus, et videat esse incomparabilem; et videat longum tempus, nisi ex multis prætereuntibus motibus, qui simul extendi non possunt, longum non fieri; non autem præterire quidquam in æterno, sed totum esse præsens; nullum vero tempus totum esse præsens; et videat omne præteritum propelli ex futuro, et omne futurum ex præterito consequi, et omne præ-

qui n'a ni passé ni avenir et qui est toujours immobile, produit cependant l'avenir et le passé ? Est-ce ma main qui aurait cette puissance, est-ce ma parole, la main de ma bouche, qui opérerait une si grande merveille?

CHAPITRE XII.

Ce que Dieu faisait avant la création du monde.

14. Je vais répondre à cette demande : Que faisait Dieu avant de créer le ciel et la terre ? Je ne répondrai pas comme celui qui voulant, dit-on, éluder la difficulté de la question, fit cette adroite repartie : Il préparait des supplices à ceux qui sondaient l'abîme de ses secrets, car railler n'est pas résoudre la question ; telle ne sera donc pas ma réponse. J'aimerais mieux, en effet, dire : Je ne sais pas ce que j'ignore, en réalité, que de répondre par une raillerie à celui qui m'interroge sur de si hauts mystères et de faire applaudir une aussi mauvaise réponse. Je dirai donc, ô mon Dieu, que vous êtes le créateur de toutes les créatures ; et si toutes les créatures sont comprises sous ce nom de ciel et de terre, je répondrai avec confiance : Avant de créer le ciel et la terre, Dieu ne faisait rien ; car, s'il eût fait quelque chose, qu'eût-il fait, sinon une créature ? Plût à Dieu que je comprenne toutes les vérités qu'il m'est utile et que j'ai le désir de connaître, comme je sais qu'il n'y avait aucune créature, avant la création de tous les êtres !

CHAPITRE XIII.

Avant les temps créés par Dieu, aucun temps n'existait encore.

15. Si quelque esprit léger s'égare dans les vaines imaginations de temps antérieurs, et s'étonne que vous, Dieu tout-puissant, créateur et conservateur de toutes choses, architecte du ciel et de la terre, soyez demeuré dans l'inaction pendant des siècles innombrables avant d'entreprendre ce merveilleux ouvrage, qu'il se réveille et ne s'étonne que de ses propres illusions. Pouvaient-ils en effet s'écouler, ces siècles innombrables, que vous n'aviez pas faits, ô mon Dieu, vous l'auteur et le créateur de tous les siècles ? Ou bien, qu'auraient pu être ces temps que vous n'auriez point créés ? Ou encore, comment se seraient-ils écoulés, s'ils n'avaient jamais été ? Puisque vous êtes le créateur de tous les temps, si l'on suppose quelque temps avant la création du ciel et de la terre, pourquoi dit-on que vous étiez en repos ? Car ce temps même c'est vous qui en étiez l'auteur, et les temps n'ont pu s'écouler avant que vous eussiez fait le temps. Si donc avant le ciel et la terre il n'existait aucun temps, pourquoi demander ce que vous faisiez

teritum ac futurum ab eo quod semper est præsens creari et excurrere? Quis tenebit cor hominis ut stet, et videat quomodo stans dictet futura et præterita tempora, nec futura nec præterita æternitas? Numquid manus mea valet hoc, aut manus oris mei per loquelas agit tam grandem rem?

CAPUT XII.

Quid Deus fecerit ante mundi creatione.

14. Ecce respondeo dicenti : Quid faciebat Deus antequam faceret cœlum et terram ; respondeo non illud quod quidam respondisse perhibetur joculariter eludens quæstionis violentiam : « Alta, inquit, scrutantibus gehennas parabat. » Aliud est videre, aliud ridere, hæc non respondeo. Libentius enim responderim, nescio quod nescio ; quam illud unde irridetur qui alta interrogavit, et laudatur qui falsa respondit. Sed dico te, Deus noster, omnis creaturæ creatorem. Et si cœli et terræ nomine omnis creatura intelligitur, audenter dico : Antequam faceret Deus cœlum et terram, non faciebat aliquid ; si enim faciebat, quid nisi creaturam faciebat? Et utinam sic sciam, quidquid utiliter scire cupio, quemadmodum scio quod (*a*) nulla fiebat creatura, antequam fieret ulla creatura.

CAPUT XIII.

Quod ante tempora a Deo creata nullum tempus fuerit.

15. At si cujusquam volatilis sensus vagatur per imagines retro temporum, et te Deum omnipotentem et omnicreantem et omnitenentem, cœli et terræ artificem, ab opere tanto, antequam id faceres, per innumerabilia sæcula cessasse miratur ; evigilet atque attendat, quia falsa miratur. Nam unde poterant innumerabilia sæcula præterire, quæ ipse non feceras, cum sis omnium sæculorum auctor et conditor? Aut quæ tempora fuissent quæ abs te condita non essent? Aut quomodo præterirent, si nunquam fuissent? Cum ergo sis operator omnium temporum, si fuit aliquod tempus antequam faceres cœlum et terram, cur dicitur quod ab opere cessabas? Idipsum enim tempus tu feceras, nec præterire potuerunt tempora ante-

(*a*) Benignianus codex, *quod nullam faciebat creaturam.*

alors? Il ne pouvait y avoir d'*alors* là où il n'y avait point de temps.

16. D'ailleurs, ce n'est point par le temps que vous précédez les temps, autrement, vous ne seriez pas avant tous les temps. Mais vous précédez tous les temps passés du haut de votre éternité toujours présente ; vous êtes au-dessus de tous les temps à venir, parce qu'ils sont à venir, et qu'à peine seront-ils venus, qu'ils seront passés ; « pour vous, vous êtes toujours le même, et vos années ne s'évanouissent point. » (*Ps.* CI.) Vos années ne vont ni ne viennent ; nos années, au contraire, vont et viennent, et pour que toutes se succèdent les unes aux autres. Toutes vos années sont immobiles, parce qu'elles existent toutes à la fois ; les unes ne sont pas poussées par les autres parce qu'elles ne passent pas ; au lieu que les nôtres ne seront toutes accomplies que lorsqu'elles ne seront plus. Vos années ne sont qu'un jour, et votre jour n'est pas une suite de jours ; il est aujourd'hui, et votre aujourd'hui ne cède point la place à un lendemain ; car il ne succède pas à la veille. Votre aujourd'hui, c'est l'éternité ; voilà pourquoi vous avez engendré un Fils coéternel à vous, celui à qui vous avez dit : « Je vous ai engendré aujourd'hui. » (*Ps.* II.) Vous avez fait tous les temps, et vous êtes avant tous les temps, et il n'y avait point de temps quand le temps n'était pas encore.

CHAPITRE XIV.

Des trois divisions du temps.

17. Il n'y a donc point eu de temps où vous n'ayez fait quelque chose, puisque vous aviez fait le temps lui-même. Et aucun temps ne vous est coéternel, puisque vous êtes immuable, et si le temps participait à cette immutabilité, il cesserait d'être temps. Qu'est-ce donc que le temps ? Qui pourra l'expliquer clairement et en peu de mots? Qui pourra, pour en parler convenablement, le saisir même par la pensée? Cependant quel sujet plus connu, plus familier de nos conversations que le temps ? Nous le comprenons très-bien quand nous en parlons ; nous comprenons de même ce que les autres nous en disent. Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais ; si je cherche à l'expliquer à celui qui m'interroge, je l'ignore. Cependant j'affirme avec assurance, qu'il n'y aurait point de temps passé, si rien ne passait ; qu'il n'y aurait point de temps à venir, si rien ne devait succéder à ce qui passe, et qu'il n'y aurait point de temps présent si rien n'existait. Il y a donc deux temps, le passé et l'avenir ; mais que sont-ils, puisque le passé n'est déjà plus, et que l'avenir n'est point encore ? Quant au présent, s'il était toujours présent, et ne tombait point dans le passé, il ne serait plus le

quam faceres tempora. Si autem ante cœlum et terram nullum erat tempus, cur quæritur quid tunc faciebas? Non enim erat tunc, ubi non erat tempus.

16. Nec tu tempore tempora præcedis, alioquin non omnia tempora præcederes. Sed præcedis omnia præterita, celsitudine semper præsentis æternitatis; et superas omnia futura, quia illa futura sunt, et cum venerint, præterita erunt; tu autem idem ipse es, et anni tui non deficiunt. Anni tui nec eunt nec veniunt: isti autem nostri et eunt et veniunt, ut omnes veniant. Anni tui omnes simul stant, quoniam stant; nec euntes a venientibus excluduntur, quia non transeunt : isti autem nostri omnes erunt, cum omnes non erunt. Anni tui dies unus; et dies tuus non quotidie, sed hodie, quia hodiernus tuus non cedit crastino, neque enim succedit hesterno, hodiernus tuus æternitas; ideo coæternum genuisti, cui dixisti : « Ego hodie genui te. » (*Psal.* II, 7; *Hebr.*, V, 5.) Omnia tempora tu fecisti, et ante omnia tempora tu es, nec aliquo tempore non erat tempus.

CAPUT XIV.

Temporis differentiæ tres.

17. Nullo ergo tempore non feceras aliquid, quia ipsum tempus tu feceras. Et nulla tempora tibi coæterna sunt, quia tu permanes : at illa si permanerent, non essent tempora. Quid enim est tempus? Quis hoc facile breviterque explicaverit? Quis hoc ad verbum de illo proferendum vel cogitatione comprehenderit? Quid autem familiarius et notius in loquendo commemoramus quam tempus? Et intelligimus utique cum id loquimur, intelligimus etiam cum alio loquente id audimus. Quid est ergo tempus? Si nemo ex me quærat, scio; si quærenti explicare velim, nescio; fidenter tamen dico scire me quod si nihil præteriret, non esset præteritum tempus; et si nihil adveniret, non esset futurum tempus; et si nihil esset, non esset præsens tempus. Duo ergo illa tempora, præteritum et futurum quomodo sunt, quando et præteritum jam non est, et futurum nondum est?

temps, mais l'éternité. Or, si le présent n'est temps que parce qu'il tombe dans le passé, comment pouvons-nous dire qu'il est, lui qui n'a d'autre cause de son existence que la nécessité de la perdre bientôt? Donc, nous ne pouvons dire avec vérité que le temps existe que parce qu'il tend à n'être plus.

CHAPITRE XV.

Quelle est la mesure du temps.

18. Cependant nous parlons de la longueur, de la brièveté du temps, et nous n'appliquons cette mesure qu'au passé ou à l'avenir. Nous disons, par exemple, du temps passé, qu'il est long, lorsqu'il s'est écoulé cent ans ; ou qu'une chose ne se fera pas de longtemps, quand elle ne doit arriver que cent ans après. De même, nous disons pour le passé : « le temps est court, » lorsqu'il ne s'est écoulé que dix jours ; et pour l'avenir, « dans peu de temps, » quand il n'y a que dix jours à attendre. Mais comment peut-on appeler long ou court ce qui n'existe pas ? car le passé n'est plus, et l'avenir n'est pas encore. Ne disons donc pas du passé, « il est long, » mais, « il a été long ; » et disons de l'avenir, « il sera long. » Seigneur, mon Dieu, ma lumière, votre vérité ne se rira-t-elle pas ici de l'homme? Car quel temps passé a été long ? Est-ce quand il était déjà passé qu'il a été long, ou quand il était encore présent? Il ne pouvait être long que lorsqu'il était susceptible de l'être. Mais une fois passé, il n'était déjà plus ; et s'il n'était plus il ne pouvait être long. Ne disons donc pas : « Le temps passé a été long ; » car nous ne trouverons en lui rien qui ait été long, puisqu'il n'est plus depuis qu'il est passé. Disons au contraire : « Ce temps présent a été long ; » car il n'était long que pendant qu'il était présent. Il n'était pas encore passé pour cesser d'être, il était donc quelque chose qui pouvait être long. Mais depuis qu'il a passé, en cessant d'être, il a perdu la faculté d'être long.

19. Voyons donc, ô intelligence de l'homme, si le temps présent peut être long ; car tu es capable de concevoir et de mesurer son étendue ; que me répondras-tu? Cent années présentes sont-elles un long temps ? Vois d'abord si cent années peuvent être présentes en même temps ; si c'est la première qui s'écoule, elle est présente, mais les quatre-vingt dix-neuf autres sont encore à venir, et par conséquent elles ne sont pas encore ; si c'est la seconde, déjà la première n'est plus, la seconde est présente, et les autres à venir. Et ainsi, quelle que soit l'année que nous prenions dans ce nombre centenaire,

Præsens autem si semper esset præsens, nec in præteritum transiret, jam non esset tempus, sed æternitas. Si ergo præsens ut tempus sit, ideo fit quia in præteritum transit quomodo et hoc esse dicimus, cui causa ut sit illa est, quia non erit, ut scilicet non vere dicamus tempus esse, nisi quia tendit (*a*) non esse?

CAPUT XV.

Mensura temporis in quo.

18. Et tamen dicimus longum tempus, et breve tempus ; neque hoc nisi de præterito aut futuro dicimus. Præteritum tempus longum, verbi gratia, vocamus ante centum annos, futurum itidem longum post centum annos. Breve autem præteritum, sicut puta, dicimus ante decem dies, et breve futurum post decem dies. Sed quo pacto longum est, aut breve, quod non est? Præteritum enim jam non est, et futurum nondum est. Non itaque dicamus, longum est; sed dicamus de præterito, longum fuit, et de futuro, longum erit. Domine meus, lux mea, nonne et hic veritas tua deridebit hominem? Quod enim longum fuit præteritum tempus, cum jam esset præteritum longum fuit, an cum adhuc præsens esset? Tunc enim poterat esse longum, quando erat quod esset longum : præteritum vero jam non erat; unde nec longum esse poterat, quod omnino non erat. Non ergo dicamus, longum fuit præteritum tempus, neque enim inveniemus quid fuerit longum, quando ex quo præteritum est, non est. Sed dicamus, longum fuit illud præsens tempus; quia cum præsens esset, longum erat. Nondum enim præterierat ut non esset, et ideo erat quod longum esse posset. Postea vero quam præteriit, simul et longum esse destitit, quod esse destitit.

19. Videamus ergo, o anima humana, utrum præsens tempus possit esse longum, datum enim tibi est sentire moras atque metiri. Quid respondebis mihi? an centum anni præsentes longum tempus est? vide prius utrum possint præsentes esse centum anni. Si enim primus eorum annus agitur, ipse præsens est; nonaginta vero et novem futuri sunt, et ideo nondum sunt : si autem secundus annus agitur, jam unus est præteritus, alter præsens, cæteri fu-

(*a*) Lov. *tendit ad non esse*. Abest particula, *ad*, a Mss. quæ et alias ab Augustino non adhibetur post verbum tendit, ut lib. IV, hujus operis, c. x : *Ergo cum oriuntur et tendunt esse.*

elle sera présente; celles qui lui sont antérieures, seront passées, celles qui viennent après, seront à venir. Donc, cent années ne peuvent être présentes en même temps. Mais examine du moins si l'année qui s'accomplit est présente. Est-ce le premier mois qui s'écoule? les autres sont à venir; est-ce le second? le premier est passé, et les autres ne sont pas encore. Ainsi donc l'année qui s'écoule ne peut être tout entière présente; et si elle n'est pas présente, l'année n'est pas un temps présent; car une année se compose de douze mois, dont chacun est successivement présent; les autres sont passés ou futurs. Et encore le mois qui s'écoule n'est-il pas présent tout entier, mais un seul de ses jours; si c'est le premier, les autres sont à venir; si c'est le dernier, les autres sont passés. Est-ce un jour intermédiaire? il est alors entre les jours passés et les jours à venir.

20. Voilà donc le temps présent, le seul, à notre avis, qu'on pût appeler long, le voilà réduit à peine à l'espace d'un jour. Mais ce jour lui-même, examinons-le. Non, ce seul jour même n'est pas tout entier présent. Car il se compose de vingt-quatre heures, douze de jour, douze de nuit; la première regarde les autres comme à venir, la dernière suit les autres qui sont passées. Pour chacune des heures intermédiaires, celles qui la précèdent sont passées, celles qui la suivent sont à venir. Puis cette même heure se compose elle-même d'instants fugitifs. Tout ce qui s'est envolé est passé, tout ce qui en reste est à venir. Si l'on conçoit dans le temps un moment qui ne puisse être divisé en aucune autre partie, si petite qu'elle soit, c'est celui-là seul que nous pouvons appeler présent. Et cependant, il s'envole avec tant de rapidité de l'avenir dans le passé, qu'il ne peut avoir la plus petite étendue. Car, pour peu qu'il s'étendît, il se partagerait en passé et en futur. Le présent est donc sans étendue. Où donc est le temps dont nous puissions dire qu'il est long? Sera-ce l'avenir? Nous ne pouvons dire qu'il est long, parce qu'il n'est pas encore; mais nous disons, il sera long. Quand le sera-t-il donc? Tant qu'il est encore à venir, il ne peut être long, puisqu'il est encore un pur néant. Si au contraire, nous disons qu'il le sera au moment où de futur il commencera d'être ce qu'il n'est pas encore, en devenant un être présent qui a la propriété d'être long, alors, comme précédemment, le présent nous criera que lui non plus ne saurait être long.

turi. Atque ita si mediorum quemlibet centenarii hujus numeri annum præsentem posuerimus, ante illum præteriti erunt, post illum futuri, quocirca centum anni præsentes esse non poterunt. Vide saltem utrum qui agitur unus, ipse sit præsens. Et ejus enim si primus agitur mensis, futuri sunt cæteri: si secundus, jam et primus præteriit, et reliqui nondum sunt. Ergo nec annus qui agitur, totus est præsens, et si non totus est præsens, non est annus præsens. Duodecim enim menses annus est, quorum quilibet unus mensis qui agitur, ipse præsens est; cæteri autem, præteriti aut futuri. Quanquam neque mensis qui agitur, præsens est, sed unus dies: si primus, futuris cæteris; si novissimus, præteritis cæteris; si mediorum quilibet, inter præteritos et futuros.

20. Ecce præsens tempus quod solum inveniebamus longum appellandum, vix ad unius diei spatium contractum est. Sed discutiamus etiam ipsum, quia nec unus dies totus est præsens. Nocturnis enim et diurnis horis omnibus viginti quatuor expletur, quarum prima cæteras futuras habet, novissima præteritas, aliqua vero interjectarum ante se præteritas, post se futuras. Et ipsa una hora fugitivis particulis agitur: quidquid ejus avolavit, præteritum est; quidquid ejus restat, futurum. Si quid intelligitur temporis, quod in nullas jam vel in minutissimas momentorum partes dividi possit, id solum est quod præsens dicatur. Quod tamen ita raptim a futuro in præteritum transvolat, ut nulla morula extendatur. Nam si extenditur, dividitur in præteritum et futurum: præsens autem nullum habet spatium. Ubi est ergo tempus quod longum dicamus? An futurum? Non quidem dicimus, longum est, quia nondum est quod longum sit; sed dicimus, longum erit. Quando igitur erit? Si enim et tunc cum adhuc futurum erit, non erit longum, quia quod sit longum, nondum erit: si autem tunc erit longum cum ex futuro, quod nondum est, esse jam cœperit, et præsens factum erit, ut possit esse quod longum sit; jam superioribus vocibus clamat præsens tempus, longum se esse non posse.

CHAPITRE XVI.

Quel est le temps qu'on peut mesurer; quel est celui qui n'est pas mesurable.

21. Cependant, Seigneur, nous concevons l'intervalle des temps, nous les comparons entre eux, et nous disons que les uns sont plus longs et les autres plus courts. Nous mesurons aussi combien ce temps est plus long ou plus court que celui-là, et nous répondons que l'un est double ou triple, et que l'autre est simple, ou que les deux sont égaux. Mais nous ne mesurons ainsi les temps que pendant qu'ils passent et que nous les sentons s'écouler, car les temps passés qui ne sont plus, les temps à venir qui ne sont pas encore, quel homme pourrait les mesurer? qui oserait dire qu'il peut mesurer ce qui n'est pas? Ce n'est donc que pendant qu'il s'écoule que le temps peut se concevoir et se mesurer; mais lorsqu'il est passé, cela est impossible, par la raison qu'il n'est plus.

CHAPITRE XVII.

Où est le passé, où est l'avenir?

22. Je cherche, ô mon Père, et je n'affirme rien. Mon Dieu, secondez-moi et dirigez-moi, Qui oserait me dire qu'il n'y a pas trois temps, comme nous l'apprenons dès l'enfance, et comme nous l'enseignons nous-mêmes aux enfants : le passé, le présent et l'avenir; mais que le présent seul existe, puisque les deux autres ne sont pas? Ou bien dira-t-on qu'ils sont, mais que le temps sort d'une retraite cachée lorsque de futur il devient présent, et qu'il rentre dans quelque retraite également inconnue quand de présent il devient passé? Où en effet ceux qui ont prédit l'avenir l'ont-ils pu voir s'il n'existe pas encore? Car on ne peut voir ce qui n'est pas. Et les historiens des temps passés, comment concevoir la vérité de leur récit, s'ils ne les voyaient pas des yeux de l'esprit? Si le passé n'existait pas, on ne pourrait le voir; le passé et l'avenir existent donc.

CHAPITRE XVIII.

Comment le passé et le futur sont présents.

23. Permettez-moi, Seigneur, de pousser plus loin mes recherches. O mon espérance, faites que je ne laisse point troubler mon attention. Si le présent et l'avenir existent, je veux savoir où ils sont. Si je ne puis encore le savoir, je sais cependant qu'en quelque lieu qu'ils soient, ils n'y sont ni futurs ni passés, mais présents. Car s'ils sont à venir, ils ne sont pas encore; et s'ils sont passés, ils ne sont déjà plus. En quelque lieu donc qu'ils soient, quels qu'ils soient, ils n'y peuvent être que comme présents. Ainsi,

CAPUT XVI.

Quale tempus metiri liceat, et quale non.

21. Et tamen Domine sentimus intervalla temporum, et comparamus sibimet, et dicimus alia longiora, et alia breviora. Metimur etiam quanto sit brevius aut longius illud tempus quam illud, et respondemus duplum esse hoc vel triplum, illud autem simplum, aut tantum hoc esse quantum illud. Sed prætereuntia metimur tempora cum sentiendo metimur : præterita vero quæ jam non sunt, aut futura quæ nondum sunt, quis metiri potest? nisi forte audebit quis dicere metiri posse quod non est. Cum ergo præterit tempus, sentiri et metiri potest; cum autem præterierit, quoniam non est, non potest.

CAPUT XVII.

Ubi tempus præteritum et futurum.

22. Quæro, Pater, non affirmo, Deus meus præside mihi et rege me. Quisnam est qui dicat mihi non esse tria tempora, sicut pueri didicimus, puerosque docuimus, præteritum, præsens et futurum; sed tantum præsens, quoniam illa duo non sunt? An et ipsa sunt, sed ex aliquo procedit occulto, cum ex futuro fit præsens; et in aliquod recedit occultum, cum ex præsenti fit præteritum? Nam ubi ea viderunt qui futura cecinerunt, si nondum sunt? Neque enim potest videri id quod non est. Et qui narrant præterita, non utique vera narrarent, si animo illa non cernerent. Quæ si nulla essent, cerni omnino non possent. Sunt ergo et futura et præterita.

CAPUT XVIII.

Quomodo præterita et futura tempora sint præsentia.

23. Sine me, Domine, amplius quærere, spes mea, non conturbetur intentio mea. Si enim sunt futura et præterita, volo scire ubi sint. Quod si nondum valeo, scio tamen ubicumque sunt, non ibi ea futura esse, aut præterita, sed præsentia. Nam si et ibi futura sunt, nondum ibi sunt; si et ibi præterita sunt,

lorsqu'on raconte des événements passés qui ont vraiment eu lieu, la mémoire reproduit non pas ces événements qui ne sont plus, mais les mots qui expriment les images que les événements ont gravées dans notre esprit en passant par les sens, comme des traces de leur passage. Mon enfance, par exemple, qui n'est déjà plus, est dans le passé, qui lui-même n'est plus; mais son image, lorsque j'évoque son souvenir et que j'en parle aux autres, c'est dans le présent que je la vois, parce qu'elle est encore dans ma mémoire. En est-il de même quand on prédit l'avenir, et les choses qui ne sont pas encore nous sont-elles représentées par des images? Je confesse, ô mon Dieu, mon ignorance sur ce point. Mais ce que je sais, c'est que d'ordinaire nous préméditons nos actions futures; que cette préméditation est présente, mais que l'action préméditée n'est pas encore, parce qu'elle est future. Dès que nous l'aurons entreprise et que nous commencerons de réaliser ce que nous avons prémédité, alors cette action sera, parce qu'alors elle sera non plus future, mais présente.

24. De quelque manière qu'ait lieu ce secret pressentiment de l'avenir, on ne peut voir que ce qui est. Or, ce qui est déjà n'est plus à venir, mais présent. Lors donc qu'on voit l'avenir, ce ne sont point les événements qui ne sont pas encore, c'est-à-dire ce qui doit arriver; mais leurs causes ou peut-être leurs signes qui existent déjà. Ainsi, ce n'est point l'avenir que l'on voit, mais un objet présent qui fait prédire ce que l'intelligence conçoit. Je le répète, ces conceptions existent déjà, et ceux qui prédisent ce qui n'est pas encore les voient présentes à leur esprit. Citons un exemple entre mille autres. Je vois l'aurore, et j'annonce le lever du soleil. Ce que je vois est présent; ce que je prédis est futur. Ce n'est point le soleil qui est futur, puisqu'il existe déjà, mais son lever, qui n'est pas encore. Cependant, si je ne me retraçais dans mon esprit l'image de ce lever telle que je me la figure au moment où je parle, je ne pourrais pas le prédire. Or, cette aurore que je vois dans le ciel n'est point le lever du soleil, quoiqu'elle le précède, non plus que cette image que je vois dans mon esprit; mais ces deux choses actuellement présentes me conduisent à prédire sa future arrivée. Ainsi, l'avenir n'est pas encore; s'il n'est pas encore, il n'est pas; s'il n'est pas, il ne peut se voir; mais il peut se prédire d'après les choses présentes qui sont déjà et que l'on peut voir.

jam non ibi sunt. Ubicumque ergo sunt quæcumque sunt, non sunt nisi præsentia. Quanquam præterita cum vera narrantur, ex memoria proferuntur non res ipsæ quæ præterierunt, sed verba concepta ex imaginibus earum, quæ in animo velut vestigia per sensus prætereundo fixerunt. Pueritia quippe mea quæ jam non est, in tempore præterito est quod jam non est, imaginem vero ejus cum eam recolo et narro, in præsenti tempore intueor, quia est adhuc in memoria mea. Utrum similis sit causa etiam prædicendorum futurorum, ut rerum, quæ nondum sunt, jam exsistentes (*a*) præsentiantur imagines, confiteor, Deus meus, nescio. Illud sane scio, nos plerumque præmeditari futuras actiones nostras, eamque præmeditationem esse præsentem, actionem autem quam præmeditamur nondum esse, quia futura est; quam cum aggressi fuerimus, et quod præmeditabamur agere cœperimus, tunc erit illa actio, quia tunc non futura sed præsens est.

24. Quoquo modo se itaque habeat arcana præsensio futurorum, videri nisi quod est non potest. Quod autem jam est, non futurum sed præsens est. Cum ergo videri dicuntur futura, non ipsa quæ nondum sunt, id est quæ futura sunt, sed eorum causæ, vel signa forsitan videntur, quæ jam sunt; ideo non futura, sed præsentia sunt jam videntibus, ex quibus futura prædicantur animo concepta. Quæ rursus conceptiones jam sunt, et eas præsentes apud se intuentur qui illa prædicunt. Loquatur mihi aliquod exemplum tanta rerum numerositas. Intueor auroram, oriturum solem prænuntio; quod intueor, præsens est; quod prænuntio, futurum : non sol futurus qui jam est, sed ortus ejus qui nondum est : tamen etiam ortum ipsum nisi animo imaginarer, sicut modo cum id loquor, non eum possem prædicere. Sed nec illa aurora quam in cœlo video, solis ortus est, quamvis eum præcedat; nec illa imaginatio in animo meo, quæ duo præsentia cernuntur, ut futurus ille ante dicatur. Futura ergo nondum sunt : et si nondum sunt, non sunt : et si non sunt, videri omnino non possunt; sed prædici possunt ex præsentibus, quæ jam sunt, et videntur.

(*a*) Editi plerique *præsententur*, et paulo post, *præsentia futurorum*. Reddimus lectionem Mss. quibus posteriore loco suffragatur Arn.

CHAPITRE XIX.

Il ne comprend pas la manière dont Dieu révèle l'avenir.

25. O vous donc, roi souverain de votre création, apprenez-moi de quelle manière vous révélez aux âmes les événements à venir; car vous les avez révélés à vos prophètes. Dites-moi comment enseignez-vous l'avenir, vous pour qui il n'est point d'avenir? ou plutôt comment enseignez-vous ce qui est déjà présent dans les choses à venir? Car ce qui n'est pas ne peut être enseigné. Cette mystérieuse opération est trop au-dessus de mon intelligence; elle est au-dessus de mes forces, et je n'y saurais atteindre. Toutefois je le pourrai lorsque vous m'en aurez donné la grâce, vous, la douce lumière de mes yeux intérieurs.

CHAPITRE XX.

Quel nom donner aux différences du temps?

26. Ainsi donc, ce qui maintenant est clair et bien démontré, c'est que le futur et le passé n'existent point. On ne peut dire, à proprement parler, qu'il y ait trois temps, le passé, le présent et le futur; mais peut-être serait-il plus juste de dire : « Il y a trois temps, le présent des choses passées, le présent des choses présentes, le présent des choses futures. » Ces trois choses existent en effet dans l'âme, et je ne les vois pas ailleurs : le présent des choses passées, c'est leur souvenir; le présent des choses présentes, c'est leur vue actuelle; le présent des choses futures, c'est leur attente. Si l'on me permet de l'entendre ainsi, je vois et je conviens qu'il y a trois temps. Que l'on dise encore : « Il y a trois temps, le présent, le passé et l'avenir; » qu'on le dise par une coutume abusive, je m'en inquiète peu; je ne m'y oppose pas, je ne blâme rien, pourvu cependant qu'on entende ce qu'on dit et que l'on convienne de ces deux choses, que l'avenir n'est pas encore et que le passé n'est plus. Il y a en effet peu de choses dont nous parlions exactement; et la plupart du temps le mot propre nous fait défaut; mais on ne laisse pas de comprendre ce que nous voulons dire.

CHAPITRE XXI.

Comment peut-on mesurer le temps?

27. J'ai dit un peu plus haut que nous mesurions le temps au moment où il s'écoule, de manière à pouvoir dire : Tel temps est le double de tel autre, ou il est égal à un autre; et ainsi des autres rapports que nous pouvons établir par la division de la durée. Donc, me disais-je, c'est alors qu'il s'écoule que nous mesurons le temps. D'où le savez-vous, me demandera-t-on? je ré-

CAPUT XIX.

Non capit modum, quo Deus docet futura.

25. Tu itaque regnator creaturæ tuæ, quis est modus quo doces animas ea quæ futura sunt? docuisti enim Prophetas tuos. Quisnam ille modus est quo doces futura, cui futurum quidquam non est; vel potius de futuris doces præsentia? Nam quod non est, nec doceri utique potest. Nimis longe est modus iste ab acie mea; invaluit ex me, non potero ad illum; potero autem ex te, cum dederis tu, dulce lumen occultorum oculorum meorum.

CAPUT XX.

Differentiæ temporis quomodo nominandæ.

26. Quod autem nunc liquet et claret, nec futura sunt, nec præterita. Nec proprie dicitur, tempora sunt tria, præteritum, præsens et futurum; sed fortasse proprie diceretur, tempora sunt tria, præsens de præteritis, præsens de præsentibus, præsens de futuris. Sunt enim hæc in anima tria quædam, et alibi ea non video. Præsens de præteritis memoria, præsens de præsentibus contuitus, præsens de futuris expectatio. Si hæc permittimur dicere, tria tempora video, fateorque tria sunt. Dicatur etiam, tempora sunt tria, præteritum, præsens et futurum, sicut abutitur consuetudo, dicatur : ecce non curo, nec resisto, nec reprehendo; dum tamen intelligatur quod dicitur, neque id quod futurum est, esse jam, neque id quod præteritum est. Pauca sunt enim quæ proprie loquimur, plura non proprie; sed agnoscitur quid velimus.

CAPUT XXI.

Quomodo tempus liceat metiri.

27. Dixi ergo paulo ante, quod prætereuntia tempora metimur, ut possimus dicere duplum esse hoc temporis ad illud simplum, aut tantum hoc quantum illud, et si quid aliud de partibus temporum possumus renuntiare metiendo. Quocirca, ut dice-

pondrai : Je le sais, parce que nous le mesurons, que nous ne saurions mesurer ce qui n'est pas, et que le passé et l'avenir ne sont pas. Or, comment mesurons-nous le temps présent, puisqu'il est sans étendue? Nous le mesurons donc pendant qu'il s'écoule; une fois passé, il ne se mesure plus, car il n'est plus rien qu'on puisse mesurer. Mais d'où vient-il, par où passe-t-il et où va-t-il quand nous le mesurons? d'où, si ce n'est de l'avenir? par où, si ce n'est par le présent? où, si ce n'est dans le passé? Il sort donc de ce qui n'est pas encore; il traverse ce qui n'a point d'étendue pour aller se perdre dans ce qui n'est plus. Mais que mesurons-nous si ce n'est le temps dans une certaine étendue? Lorsque nous disons deux temps égaux, un temps double, triple, ou que nous exprimons tout autre rapport semblable, ne sont-ce pas des espaces de temps? Dans quel espace mesurons-nous donc le temps qui s'écoule? Est-ce dans l'avenir, d'où il vient? Mais on ne mesure pas ce qui n'est pas encore. Est-ce dans le présent, par où il passe? Mais on ne mesure pas ce qui n'a point d'étendue. Est-ce dans le passé, où il s'écoule? Mais ce qui n'est déjà plus ne peut être mesuré.

CHAPITRE XXII.

Il demande à Dieu la connaissance de ce mystère.

28. Mon âme brûle de connaître cette énigme impénétrable. Ne fermez pas, Seigneur mon Dieu, ô mon bon Père, je vous en conjure au nom de Jésus-Christ, ne fermez pas à mes désirs ces mystères à la fois si familiers et si cachés; faites que je puisse les pénétrer, et qu'ils brillent pour moi dans toute leur clarté au flambeau de votre miséricorde, ô Seigneur! Qui puis-je interroger sur ce sujet? et à qui confesserai-je avec plus de fruit mon ignorance, si ce n'est à vous, qui ne désapprouvez point le zèle ardent avec lequel je m'applique à l'étude de vos Ecritures? Donnez-moi ce que j'aime, car j'aime, et c'est là un de vos dons. Donnez, ô mon Père, vous qui savez ne donner que de bonnes choses à vos fils. (*Matth.*, VII, 11.) Donnez ce que j'aime, puisque je cherche à le connaître et que mes efforts seront toujours impuissants jusqu'à ce que vous ayez daigné m'ouvrir. (*Ps.* LXXII.) Je vous en conjure par Jésus-Christ, au nom du Saint des saints, que personne ne me trouble ici dans cette recherche. « Je crois, et c'est pour cela que je parle. » (*Ps.* CXV.) Mon espérance, celle qui me fait vivre, c'est de contempler un jour les délices du Seigneur. Voilà que vous avez fait mes jours périssables (*Ps.* XXXVIII); ils passent; comment? je l'ignore. Sans cesse nous disons : « Le temps et le temps; les temps et les temps. Combien de temps a-t-il parlé? combien de temps a duré cette action? Qu'il y a longtemps que je n'ai vu

bam, prætereuntia metimur tempora. Et si quis mihi dicat : Unde scis? Respondeam, scio quia metimur, nec metiri quæ non sunt possumus, et non sunt præterita vel futura. Præsens vero tempus quomodo metimur, quando non habet spatium? Metitur ergo cum præterit; cum autem præterierit, non metitur, quid enim metiatur, non erit. Sed unde et qua et quo præterit, cum metitur? unde, nisi ex futuro? qua, nisi per præsens? quo, nisi in præteritum? Ex illo ergo quod nondum est, per illud quod spatio caret, in illud quod jam non est. Quid autem metimur, nisi tempus in aliquo spatio? Neque enim dicimus simpla, et dupla, et tripla, et æqualia, et si quid hoc modo in tempore dicimus, nisi spatia temporum. In quo ergo spatio metimur tempus præteriens? Utrum in futuro, unde præterit? Sed quod nondum est, non metimur. An in præsenti, qua præterit? Sed nullum spatium non metimur. An in præterito, quo præterit? Sed quod jam non est, non metimur.

CAPUT XXII.

Petit ænigmatis istius solutionem a Deo.

28. Exarsit animus meus nosse istud implicatissimum ænigma. Noli claudere, Domine Deus meus bone Pater, per Christum obsecro, noli claudere desiderio meo ista, et usitata, et abdita, quominus in ea penetret, et dilucescant adlucente misericordia tua Domine. Quem percontabor de his, et cui fructuosius confitebor imperitiam meam, nisi tibi cui non sunt molesta studia mea flammantia vehementer in Scripturas tuas? Da quod amo : amo enim, et hoc tu dedisti. Da Pater qui vere nosti data bona dare filiis tuis. Da quoniam suscepi cognoscere, (*b*) et labor est ante me, donec aperias. Per Christum obsecro, in nomine ejus sancti sanctorum, nemo mihi obstrepat. Et ego credidi, propter quod et loquor. Hæc est spes mea; ad hanc (*c*) vivo ut contempler delectationem Domini. Ecce veteres posuisti dies meos, et trans-

(*a*) Bad. Am. Er. Lov. *cognoscere te.* Expungendum est, *te*, juxta Mss. et Arn. quia de tempore non de Deo cognoscendo loquitur Augustinus. — (*b*) Lov. *ad hanc inhio*, recte, nisi alii refragarentur et editi et scripti codices qui magno consensu ferunt, *ad hanc vivo.*

cela. Cette syllabe longue est le double pour le temps de cette brève. » C'est ainsi que nous parlons et que nous entendons parler, que nous sommes compris et que nous comprenons. Rien de plus clair et d'un usage plus ordinaire; et cependant rien de plus obscur, et l'on n'a pu encore le découvrir jusqu'ici.

CHAPITRE XXIII.

Qu'est-ce que le temps?

29. J'ai entendu dire à un savant que le temps c'est le mouvement du soleil, de la lune et des astres, et je ne partage point cette opinion. Pourquoi le temps ne serait-il pas plutôt le mouvement de tous les corps? Eh quoi! si ces flambeaux du ciel venaient à s'éteindre et que la roue d'un potier fût en mouvement, n'y aurait-il plus de temps pour en calculer les tours? ne pourrions-nous plus dire qu'ils s'accomplissent dans des intervalles égaux, ou qu'ils durent plus ou moins de temps, si les uns sont plus lents et les autres plus rapides? Et puis, comment exprimer ces rapports si ce n'est aussi dans le temps? Ou bien encore, d'où viendrait dans nos paroles la distinction des syllabes, les unes longues, les autres brèves, si ce n'est du plus ou moins de temps que nous mettons à les prononcer? O mon Dieu, donnez à l'homme de saisir dans une aussi petite chose les communes notions qui lui feront comprendre les plus grandes comme les plus petites. Il y a des astres et des flambeaux célestes qui servent à mesurer les saisons, les temps, les années et les jours; il y en a, je le sais; aussi je ne dirai point que le mouvement de cette petite roue de bois est le jour; mais il ne s'ensuit pas, comme le prétend ce savant, que ce mouvement ne soit pas un temps.

30. Pour moi, ce que je veux savoir, c'est la puissance et la nature du temps, avec lequel nous mesurons les mouvements des corps, ce qui nous fait dire, par exemple, que tel mouvement a duré deux fois plus longtemps que tel autre. Car ce que nous appelons *jour* est non-seulement l'espace de temps que le soleil demeure sur l'horizon et qui sépare le jour de la nuit, mais encore sa révolution tout entière de l'orient à l'orient; et quand nous disons : tant de jours se sont écoulés, nous y comprenons aussi les nuits sans en faire un temps à part. Puis donc que le jour s'accomplit par le mouvement du soleil et par sa révolution d'orient en orient, je demande si le jour est ce mouvement du soleil, ou le temps que dure ce mouvement, ou s'il est ces deux choses à la fois. Dans le premier cas, on aurait donc un jour, lors même que le

eunt, et quomodo nescio. Et dicimus tempus et tempus, tempora et tempora. Quamdiu dixit hoc ille, quamdiu fecit hoc ille, et quam longo tempore illud non vidi. Et duplum temporis habet hæc syllaba ad illam simplam brevem. Dicimus hæc, et audimus hæc; et intelligimur et intelligimus. Manifestissima, et usitatissima sunt; et eadem rursus nimis latent, et nova est inventio eorum.

CAPUT XXIII.

Quid sit tempus.

29. Audivi a quodam homine docto, quod solis et lunæ ac siderum motus, ipsa sint tempora; et (*a*) nil annui. Cur enim non potius omnium corporum motus sint tempora? An vero si cessarent cœli lumina, et moveretur rota figuli, non esset tempus quo metiremur eos gyros, et diceremus aut æqualibus morulis agi, aut si alias tardius, alias velocius moveretur, alios magis diuturnos esse, alios minus? Aut cum hoc diceremus, non et nos in tempore loqueremur, aut essent in verbis nostris aliæ longæ syllabæ, aliæ breves, nisi quia illæ longiore tempore sonuissent, istæ breviore? Deus dona hominibus videre in parvo communes notitias rerum parvarum atque magnarum. Sunt et sidera et luminaria cœli in signis, et in temporibus, et in annis, et in diebus : sunt vero, sed nec ego dixerim circuitum illius ligneolæ rotæ diem esse, nec tamen ideo tempus non esse ille dixerit.

30. Ego scire cupio vim naturamque temporis, quo metimur corporum motus, et dicimus illum motum, verbi gratia, tempore duplo esse diuturniorem quam istum. Nam quæro, quoniam dies dicitur, non tantum mora solis super terram, secundum quod aliud est dies, aliud nox, sed etiam totius ejus circuitus ab oriente usque ad orientem, secundum quod dicimus : Tot dies transierunt; cum suis enim noctibus dicuntur tot dies, nec extra reputantur spatia noctium. Quoniam ergo dies expletur motu solis, atque circuitu ab oriente usque ad orientem; quæro utrum motus ipse sit dies, an mora ipsa quanta peragitur, an utrumque. Si enim primum dies esset, dies ergo esset etiamsi tanto spatio temporis sol cursum illum

(*a*) Sic legendum videtur cum Mss. Vedastinis duobus et Corbeiensi; vel cum Arn. *et non annui.* Ubi Germanensis codex habet, *et non abnui.* Lov. vero cum aliquot Mss. *et non anni.* Er. *et anni.* Denique Bad. et Am. *et non animi.*

soleil fournirait sa carrière dans le court espace d'une heure. Dans le second cas, il n'y aurait donc point de jour si d'un lever du soleil à l'autre il ne s'écoulait que l'espace si court d'une heure, et si le soleil devait fournir vingt-quatre fois sa carrière pour que le jour fût accompli. Si maintenant le jour est à la fois le mouvement et la durée du mouvement, on ne pourrait appeler jour l'espace d'une heure que le soleil mettrait à accomplir sa révolution; on ne le pourrait non plus si le soleil restait immobile autant de temps que dure ordinairement sa course périodique d'un matin à un autre. Je ne demande donc plus qu'est-ce qu'on appelle le jour, mais bien qu'est-ce que le temps, à l'aide duquel, mesurant le cours du soleil, nous dirions qu'il l'aurait accompli en moitié moins de temps que de coutume, c'est-à-dire dans l'espace de douze heures. Or, en comparant ces deux espaces de temps, nous dirions que l'un est le double de l'autre, quand bien même le soleil emploierait tantôt douze heures, tantôt vingt-quatre heures pour aller de l'orient à l'orient. Qu'on ne me dise donc plus que le temps est le mouvement des corps célestes. En effet, quand le soleil s'arrêta à la prière d'un homme pour lui laisser le loisir d'achever un combat victorieux, cet astre suspendit sa marche, il est vrai, mais le temps poursuivait la sienne, puisque la bataille fût continuée et dura le temps nécessaire pour la terminer. Je vois donc que le temps est une certaine durée; mais le vois-je en effet, ou n'est-ce qu'une imagination? C'est à vous à me l'apprendre, ô lumière, ô vérité!

CHAPITRE XXIV.

C'est par le temps que nous mesurons les mouvements des corps.

31. M'ordonnez-vous de croire à celui qui m'affirme que le temps est le mouvement des corps? Non, vous ne l'ordonnez pas; car, nul corps, je le comprends très-bien, ne saurait se mouvoir que dans le temps : voilà ce que vous dites. Mais que le mouvement du corps soit le temps lui-même, c'est ce que je n'entends pas; ce n'est point non plus ce que vous dites. Lorsqu'en effet un corps se meut, c'est par le temps que je mesure la durée de ce mouvement, depuis le commencement jusqu'à la fin. Si je n'ai pas vu l'instant où il a commencé, et s'il continue à se mouvoir, sans que j'en voie la fin, je ne puis le mesurer, si ce n'est peut-être du moment où j'ai commencé à le voir à celui où je l'ai perdu de vue. Si je l'ai vu longtemps, j'affirme seulement que le temps a été long, sans l'évaluer. Car, pour préciser le temps, il faut comparer, il faut pouvoir dire : « Tel temps a été égal à tel autre;

peregisset, quantum est horæ unius. Si secundum; non ergo esset dies, si ab ortu solis usque in ortum alterum, tam brevis mora esset quam est horæ unius, sed vicies et quater circumiret sol ut expleret diem. Si utrumque, nec ille appellaretur dies, si horæ spatio sol totum suum gyrum circumiret, nec ille si sole cessante tantum temporis præteriret, quanto peragere sol totum ambitum de mane in mane assolet. Non itaque nunc quæram, quid sit illud quod vocatur dies, sed quid sit tempus quo metientes solis circuitum, diceremus eum dimidio spatio temporis peractum minus quam solet, si tanto spatio temporis peractus esset, quanto peraguntur horæ duodecim. Et utrumque tempus comparantes diceremus illud simplum, hoc duplum, etiamsi aliquando illo simplo, aliquando isto duplo sol ab oriente usque ad orientem circumiret. Nemo ergo mihi dicat cœlestium corporum motus esse tempora, quia et cujusdam voto cum sol stetisset, ut (*a*) victoriosum prælium perageret sol stabat, sed tempus ibat. Per suum quippe spatium temporis, quod ei sufficeret, illa pugna gesta atque finita est. Video igitur tempus quamdam esse distentionem. Sed video an videre mihi videor? Tu demonstrabis lux veritas.

CAPUT XXIV.

Tempus est quo metimur motum corporis.

31. Jubes ut approbem si quis dicat tempus esse motum corporis? non jubes. Nam corpus nullum nisi in tempore moveri audio, tu dicis. Ipsum autem corporis motum tempus esse non audio, non tu dicis. Cum enim movetur corpus, tempore metior quamdiu moveatur, ex quo moveri incipit donec desinat. Et si non vidi ex quo cœpit, et perseverat moveri ut non videam cum desinit, non valeo metiri, nisi forte ex quo videre incipio donec desinam. Quod si diu video, tantummodo longum tempus esse renuntio, non autem quantum sit; quia et quantum cum dicimus, collatione dicimus, velut tantum hoc quantum illud, aut duplum hoc ad illud, et si quid aliud isto modo. Si autem notare potuerimus locorum spatia, unde et

(*a*) Bad. Am. Er. et Lov. cum paucioribus Mss. *ut victor Josue.*

celui-ci est double de celui-là, » et ainsi pour les autres. Si nous pouvions marquer les points de l'espace où commence et où va se terminer le mouvement d'un corps ou de quelqu'une de ses parties, supposé que ce corps semble tourner sur lui-même, alors nous pourrions préciser quel espace de temps ce corps ou telle partie de ce corps a employé, pour passer de tel lieu jusqu'à tel autre. Or, puisque le mouvement d'un corps est différent de la mesure de sa durée, qui ne voit à laquelle de ces deux choses on doit donner le nom de temps? Un corps, en effet, peut tantôt avoir un mouvement plus ou moins rapide, tantôt demeurer en repos, et cependant nous mesurons par le temps, non-seulement son mouvement, mais encore son repos, et nous disons : « L'un a duré autant de temps que l'autre; » ou : « Son repos a duré deux ou trois fois plus que son mouvement. » Et ainsi, plus ou moins, selon que nous aurons pu ou cru atteindre une appréciation exacte. Donc le temps n'est pas le mouvement des corps.

CHAPITRE XXV.

Augustin demande de nouveau à Dieu de l'éclairer.

32. Or, je vous avoue, Seigneur, que j'ignore encore ce que c'est que le temps. Et cependant, Seigneur, je vous le confesse aussi, je sais que c'est dans le temps que je vous parle, qu'il y a déjà longtemps que je parle du temps, et que cette longue durée n'est autre chose qu'une certaine étendue du temps. Mais, comment donc puis-je le savoir, puisque j'ignore ce que c'est que le temps? Ne serait-ce point peut-être impuissance d'exprimer ce que je sais? Malheureux que je suis de ne pas même savoir ce que j'ignore! O mon Dieu! me voici devant vous; vous voyez que je ne mens pas, et que ma parole est comme mon cœur. « Vous allumerez donc mon flambeau, Seigneur mon Dieu, et vous éclairerez mes ténèbres. » (*Ps.* XVII.)

CHAPITRE XXVI.

Comment mesurons-nous le temps?

33. Mon âme ne vous confesse-t-elle point la vérité quand elle déclare que je mesure le temps? Ainsi donc, mon Dieu, je le mesure, et ce que je mesure, je ne le connais pas? Je mesure le mouvement des corps par le temps, et le temps lui-même, ne puis-je le mesurer? Me serait-il possible de mesurer la durée d'un mouvement, le temps qu'il met pour aller d'un point à un autre, si je ne mesurais pas aussi le temps dans lequel s'accomplit ce mouvement? Mais comment puis-je mesurer le temps? Est-ce par un temps plus court que nous mesurons la durée d'un plus long, comme la coudée par la mesure d'une solive? C'est ainsi encore que, par la durée d'une

quo veniat corpus quod movetur, vel partes ejus, si tanquam in torno movetur, possumus dicere quantum sit temporis, ex quo ab illo loco usque ad illum locum motus corporis vel partis ejus effectus est. Cum itaque aliud sit motus corporis, aliud quo metimur quamdiu sit, quis non sentiat quid horum potius tempus dicendum sit? Nam etsi varie corpus aliquando movetur, aliquando stat, non solum motum ejus, sed etiam statum tempore metimur; et dicimus tantum stetit, quantum motum est, aut duplo vel triplo stetit, ad id quod motum est; et si quid aliud nostra dimensio sive comprehenderit sive existimaverit, ut dici solet plus minus. Non est ergo tempus corporis motus.

CAPUT XXV.

Rursus Deum interpellat.

32. Et confiteor tibi, Domine, ignorare me adhuc quid sit tempus; et rursus confiteor tibi, Domine, scire me in tempore ista dicere, et diu me jam loqui de tempore, atque ipsum diu non esse : diu nisi mora temporis. Quomodo igitur hoc scio, quando quid sit tempus nescio? An forte nescio quemadmodum dicam quod scio? Hei mihi qui nescio saltem quid nesciam! Ecce Deus meus coram te, quia non mentior; sicut loquor, ita est cor meum. Tu illuminabis lucernam meam, Domine Deus meus, illuminabis tenebras meas.

CAPUT XXVI.

Quomodo tempus metimur.

33. Nonne tibi confitetur anima mea confessione veridica metiri me tempora? Itane Deus meus metior, et quid metiar nescio? Metior motum corporis tempore; item ipsum tempus non metior? An vero corporis motum metirer quamdiu sit, et quamdiu hinc illuc perveniat, nisi tempus in quo movetur metirer? Ipsum ergo tempus unde metior? An tempore breviore metimur longius, sicut spatio cubiti spatium transtri? Sic enim videmur spatio brevis syllabæ me-

syllabe brève, nous évaluons celle d'une syllabe longue, et nous disons que l'une est double de l'autre. Ainsi encore, nous mesurons l'étendue d'un poëme par la longueur des vers, la longueur des vers par celle des pieds, la longueur des pieds par celle des syllabes, et l'étendue des longues par celle des brèves. Ce n'est point par le nombre des pages, car ce serait mesurer les lieux et non les temps; mais à mesure que les paroles passent et que nous les prononçons, nous disons : « Ce poëme est long, car il se compose de tant de vers; ces vers sont longs, car ils renferment tant de pieds; les pieds sont longs, car ils ont tant de syllabes; enfin les syllabes sont longues, car elles sont le double des brèves. » Toutefois, nous n'avons pas encore là une mesure certaine du temps, car un vers plus court, prononcé lentement, peut avoir plus de durée qu'un plus long, prononcé rapidement. Il en est de même du poëme, du pied, de la syllabe. De là je conclus que le temps n'est rien autre chose que l'étendue; mais quel est l'objet de cette étendue? Je l'ignore. Ne serait-ce pas l'étendue de mon esprit lui-même? Que mesuré-je, en effet, ô mon Dieu! je vous en prie, quand je dis indéfiniment : « Ce temps est plus long que l'autre; » ou d'une manière précise : « Il est le double de l'autre? » Je mesure le temps, je le sais; mais ce n'est point l'avenir, puisqu'il n'est pas encore; ce n'est pas le présent, parce qu'il n'a pas d'étendue; ce n'est point le passé, parce qu'il n'est déjà plus. Que mesuré-je donc? Est-ce le temps qui passe, et non celui qui est écoulé? C'est ce que je disais il n'y a qu'un instant.

CHAPITRE XXVII.

Comment mesurons-nous le temps qui demeure dans l'âme.

34. Redouble d'ardeur, mon âme, renouvelle ton attention. « Dieu est notre aide, c'est lui qui nous a faits, et nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes. » (*Ps.* XCIX.) Fixe tes regards sur l'aurore de la vérité. Figure-toi une voix corporelle, elle se fait entendre : elle retentit, retentit encore, et puis elle cesse. Le silence lui a succédé; cette voix est passée, elle n'est déjà plus. Elle était à venir avant de se faire entendre; on ne pouvait la mesurer, parce qu'elle n'était pas encore, et elle ne peut l'être maintenant, parce qu'elle n'est déjà plus. On le pouvait alors qu'elle retentissait, parce qu'alors elle était susceptible d'être mesurée. Cependant alors même, elle n'était pas stable, elle allait et passait; mais n'était-ce pas à cause de cela qu'on pouvait la mesurer? En passant, elle s'étendait dans un espace de temps qui pouvait lui servir de mesure, tandis que le présent n'a point d'étendue. Supposé donc qu'on puisse la mesurer, écoute : Voici une autre voix; elle commence, elle reten-

tiri spatium longæ syllabæ, atque duplum dicere. Ita metimur spatia carminum spatiis versuum, et spatia versuum spatiis pedum, et spatia pedum spatiis syllabarum, et spatia longarum spatiis brevium, non in paginis; (Nam eo modo loca metimur, non tempora,) sed cum voces pronuntiando transeunt et dicimus, longum carmen est, nam tot versibus contexitur; longi versus, nam tot pedibus constant; longi pedes, nam tot syllabis tenduntur; longa syllaba, nam dupla est ad brevem. Sed neque ita comprehenditur certa mensura temporis, quandoquidem fieri potest ut ampliori spatio temporis personet versus brevior si productius pronuntietur, quam longior si correptius. Ita carmen, ita pes, ita syllaba. Inde mihi visum est, nihil esse aliud tempus quam distentionem; sed cujus rei nescio; et mirum si non ipsius animi. Quid enim metior obsecro, Deus meus, et dico aut indefinite : Longius est hoc tempus quam illud; aut etiam definite : Duplum est hoc ad illud? Tempus metior, scio, sed non metior futurum, quia nondum est. Non metior præsens, quia nullo spatio tenditur. Non metior præteritum, quia jam non est. Quid ergo metior? An prætereuntia tempora non præterita? sic enim dixeram.

CAPUT XXVII.

Quomodo metimur tempus permanens in animo.

34. Insiste anime meus et attende fortiter, Deus adjutor noster, ipse fecit nos, et non ipsi nos. Attende ubi albescit veritas. Ecce puta, vox corporis incipit sonare, et sonat, et adhuc sonat, et ecce desinit, jamque silentium est, et vox illa præterita est, et non est jam vox. Futura erat antequam sonaret, et non poterat metiri, quia nondum erat, et nunc non potest, quia jam non est. Tunc ergo poterat cum sonabat, quia tunc erat quæ metiri posset. Sed et tunc non stabat; ibat enim et præteribat. An ideo magis poterat? Præteriens enim tendebatur in aliquod spatium temporis quo metiri posset, quoniam præsens nullum habet spatium. Si ergo tunc poterat, ecce puta, altera cœpit sonare, et adhuc sonat, continuato

tit, le son continue sans interruption; mesurons-la, tandis qu'elle se fait entendre, car dès que le son aura cessé, elle sera passée, et ne pourra plus être mesurée. Mesurons-la donc, et appréciions sa durée. Mais elle retentit encore, et on ne peut la mesurer que de son commencement à sa fin, car on ne mesure un intervalle de temps que depuis le moment où il a commencé jusqu'à celui où il finit. Ainsi la voix qui dure encore, n'est pas mesurable; et l'on ne saurait dire si elle est longue ou courte, si elle est égale à une autre, si elle est la moitié, le double, ou si elle a tout autre rapport. Mais lorsqu'elle aura cessé, elle ne sera plus; comment donc pourrons-nous alors la mesurer? Et cependant, nous mesurons les temps; mais nous ne mesurons ni ceux qui ne sont point encore, ni ceux qui ne sont plus, ni ceux qui n'ont point d'étendue, ni ceux qui n'ont point de limites. Nous ne mesurons donc ni l'avenir, ni le passé, ni le présent, ni le temps qui passe; cependant nous mesurons le temps.

35. Ce vers, *Deus, creator omnium*, est composé de huit syllabes, alternativement brèves et longues. Il y a quatre brèves : la première, la troisième, la cinquième, la septième; elles sont simples comparativement aux quatre longues, la seconde, la quatrième, la sixième et la huitième, qui durent chacune le double de temps des autres. Je le sens en les prononçant, mon oreille me le dit, et il est évident pour moi qu'il en est ainsi. Or, autant que je puis être assuré d'une chose par ce témoignage, je mesure une longue par une brève, et je la sens double de celle-ci. Mais puisque l'une ne se fait entendre qu'après l'autre, si la brève précède la longue, comment retiendrai-je la brève pour la comparer à la longue, la mesurer, et me convaincre que celle-ci a deux fois plus de durée, puisque la longue ne commence à vibrer que quand la brève a cessé de se faire entendre? Cette longue même, je ne la mesure pas tant qu'elle est présente, puisque je ne puis la mesurer avant sa fin. Mais une fois finie, elle est passée. Qu'est-ce donc que je mesurerai? où est la brève qui me sert de mesure? où est la longue que je veux mesurer? Toutes les deux ont retenti, disparu, passé, elles ne sont plus; cependant je les mesure, et je réponds hardiment, avec la confiance que donne un sens exercé, que l'une est simple et l'autre double en durée, et je ne puis l'affirmer que quand elles sont passées et finies. Ce n'est donc pas elles que je mesure, puisqu'elles ne sont plus, mais quelque chose d'elles qui demeure fortement empreint dans ma mémoire.

36. C'est en toi, mon esprit, que je mesure le temps. Mais gardes-toi de me tourmenter, en

tenore sine ulla distinctione, metiamur eam dum sonat; cum enim sonare cessaverit, jam præterita erit, et non erit quæ possit metiri; metiamur plane et dicamus quanta sit. Sed adhuc sonat, nec metiri potest nisi ab initio sui quo sonare cœpit, usque ad finem quo desinit. Ipsum quippe intervallum metimur ab aliquo initio usque ad aliquem finem. Quapropter vox quæ nondum finita est, metiri non potest, ut dicatur quam longa vel brevis sit; nec dici aut æqualis alicui, aut ad aliquam simpla vel dupla, vel quid aliud. Cum autem finita fuerit, jam non erit. Quo pacto igitur metiri poterit? Et metimur tamen tempora, nec ea quæ nondum sunt, nec ea quæ jam non sunt, nec ea quæ nulla mora extenduntur, nec ea quæ terminos non habent. Nec futura ergo, nec præterita, nec præsentia, nec prætereuntia tempora metimur, et metimur tamen tempora.

35. « Deus creator omnium; » versus iste octo syllabarum, brevibus et longis alternat syllabis. Quatuor itaque breves; prima, tertia, quinta, septima, simplæ sunt ad quatuor longas; secundam, quartam, sextam, octavam. Hæ singulæ ad illas singulas duplum habent temporis; pronuntio, renuntio, et ita est quantum sentitur sensu manifesto. Quantum sensus manifestus est, brevi syllaba longam metior, eamque habere bis tantum sentio. Sed cum altera post alteram sonat, si prior brevis, longa posterior, quomodo tenebo brevem, et quomodo eam longæ metiens applicabo, ut inveniam quod bis tantum habeat, quando quidem longa sonare non incipit, nisi brevis sonare destiterit? Ipsam quoque longam non præsentem metior, quando nisi finitam non metior. Ejus autem finitio, præteritio est. Quid ergo est quod metiar? Ubi est (*a*) qua metior brevis? Ubi est longa quam metior? Ambæ sonuerunt, avolaverunt, præterierunt, jam non sunt; et ego metior, fidenterque respondeo, quantum exercitato sensu fiditur, illam simplam esse, illam duplam in spatio, scilicet temporis. Neque hoc possum, nisi quia præterierunt et finitæ sunt. Non ergo ipsas quæ jam non sunt, sed aliquid in memoria mea metior quod infixor manet.

36. In te, anime meus, tempora metior, noli mihi obstrepere : Quod est? Noli tibi obstrepere turbis

(*a*) Lov. et antiquiores editiones, *quam metior*. Sed melius Arn. cum Mss. *qua metior*, statim quippe dixerat Augustinus brevi syllaba longam se metiri.

me demandant comment, et de te laisser troubler par le bourdonnement de mille vaines imaginations. Oui, c'est en toi que je mesure le temps. L'impression que les choses ont faite sur toi, en passant, et dont tu gardes l'empreinte, quand elles ne sont plus, voilà ce que je mesure et non pas les choses elles-mêmes qui ne sont plus ; c'est cette impression que je mesure en mesurant les temps. Par conséquent, ou ces impressions sont le temps, ou bien je ne mesure pas le temps. Mais quoi ! quand nous mesurons le silence, et que nous disons : tel silence a duré autant de temps que tel son, ne portons-nous pas notre pensée sur la durée du son, comme s'il vibrait encore, afin de pouvoir annoncer par sa durée la durée du silence ? En effet, lorsque sans ouvrir la bouche, sans prononcer un mot, nous récitons en nous-mêmes des poëmes, des vers ou n'importe quel discours, nous en déterminons le mouvement et les proportions, la valeur de chaque mesure et la durée respective des syllabes les unes à l'égard des autres, comme si nous les prononcions à haute voix. Quelqu'un veut-il faire entendre un son un peu plus prolongé et en régler la durée dans sa pensée, il déterminera ce temps dans le silence, et le confiant à sa mémoire, il commencera à produire le son, jusqu'à ce que celui-ci ait atteint la durée fixée par son esprit. Ce son a donc retenti ; que dis-je ? il a retenti et il retentira encore ; car ce qui en a déjà été prononcé a résonné, et la partie qui reste encore, résonnera également. C'est ainsi que s'accomplit sa durée par l'attention présente de l'esprit qui rejette le futur vers le passé ; ce dernier augmente à proportion que le futur diminue, jusqu'au moment où le futur complétement épuisé ne laisse plus que le passé.

CHAPITRE XXVIII.

L'esprit est la mesure du temps.

37. Mais comment le futur qui n'est pas encore, peut-il diminuer et s'épuiser ? Ou comment s'accroît le passé qui n'est plus, si ce n'est parce que dans l'âme, où tout se passe, ces trois opérations se trouvent réunies ? En effet, elle attend, elle est attentive, et elle se souvient. Ce qui était l'objet de son attente, devient celui de son attention, pour devenir bientôt celui de son souvenir. Le futur n'est pas encore ; qui le nie ? Pourtant l'attente de l'avenir est déjà dans l'âme. Le passé n'est plus ; qui dira le contraire ? Cependant, le souvenir du passé est encore dans l'esprit. Le présent est sans étendue, parce qu'il n'est qu'un point indivisible ; qui en doute encore ? Mais cependant nous voyons durer l'attention par laquelle ce qui n'est pas encore se hâte d'arriver

affectionum tuarum. In te, inquam, tempora metior; affectionem quam res prætereuntes in te faciunt, et cum illæ præterierint manet, ipsam metior præsentem, non eas quæ præterierunt ut fieret, ipsam metior cum tempora metior. Ergo aut ipsa sunt tempora, aut non tempora metior. Quid cum metimur silentia, et dicimus illud silentium tantum tenuisse temporis, quantum illa vox tenuit? Nonne cogitationem tendimus ad mensuram vocis, quasi sonaret, ut aliquid de intervallis silentiorum in spatio temporis renuntiare possimus? Nam et voce atque ore cessante, peragimus cogitando carmina, et versus, et quemque sermonem, motionumque dimensiones quaslibet, et de spatiis temporum quantum illud ad illud sit renuntiamus, non aliter ac si ea sonando diceremus. Si voluerit aliquis edere longiusculam vocem, et constituerit præmeditando quam longa futura sit, egit utique iste spatium temporis in silentio, memoriæque commendans cœpit edere illam vocem quæ sonat, donec ad propositum terminum perducatur; imo sonuit et sonabit. Nam quod ejus jam peractum est, utique sonuit; quod autem restat, sonabit: atque ita peragitur, dum præsens intentio futurum in præteritum trajicit, diminutione futuri crescente præterito, donec consumptione futuri sit totum præteritum.

CAPUT XXVIII.

Animo metimur tempora.

37. Sed quomodo minuitur aut consumitur futurum, quod nondum est? Aut quomodo crescit præteritum quod jam non est, nisi quia in animo qui illud agit tria sunt? Nam et expectat et attendit et meminit, ut id quod expectat, per id quod attendit, transeat in id quod meminerit. Quis igitur negat futura nondum esse? Sed tamen jam est in animo expectatio futurorum. Et quis negat præterita jam non esse? Sed tamen adhuc est in animo memoria præteritorum. Et quis negat præsens tempus carere spatio, quia in puncto præterit? Sed tamen perdurat attentio per quam (*a*) pergat abesse quod aderit. Non igitur

(*a*) In prius editis, *peragat abesse.*

pour n'être plus. Donc le futur qui n'existe pas, n'est pas un temps long, mais un long avenir, une longue attente de ce qui doit être ; de même le temps passé ne peut être long, puisqu'il n'est plus ; mais la longueur du passé n'est que la longueur du souvenir qui nous en reste.

38. Je veux réciter un cantique que je sais de mémoire ; avant que je commence, mon attention l'embrasse tout entier d'avance. Dès que j'aurai commencé, tout ce que j'en aurai prononcé se perdra dans le passé, et devient l'objet de ma mémoire. Cette action a donc deux parties ; l'une est souvenir à l'égard de ce que j'ai dit, l'autre est attente à l'égard de ce que je dois dire encore. Cependant mon attention demeure toujours présente ; c'est elle qui doit traverser ce qui était futur, pour devenir passé. Plus mon action se continue et s'avance, plus aussi l'attente diminue, et le souvenir s'étend jusqu'au moment où l'attente sera tout épuisée, c'est-à-dire quand l'action tout entière, une fois finie, aura passé dans le domaine de la mémoire. Ce que je dis du cantique entier, peut s'appliquer à chacune de ses parties et à chacune de ses syllabes ; on peut le dire d'un chant plus étendu dont ce cantique ne serait qu'une partie ; on peut le dire de la vie entière d'un homme, dont chacune des actions n'est qu'une légère partie ; enfin on peut le dire d'un siècle entier de générations humaines, dont chacune des vies ne sont aussi que de véritables fractions.

CHAPITRE XXIX.

Distrait par les choses du temps, Augustin désire se recueillir en Dieu.

39. Mais « votre miséricorde vaut mieux que mille vies, » (*Ps.* LXII) et ma vie à moi n'est qu'une perpétuelle dissipation, et voilà que votre main m'a recueilli en mon Seigneur, Fils de l'homme, médiateur entre vous, qui êtes un, et nous qui sommes plusieurs, et qui sommes divisés encore en nous-mêmes par la multitude de nos affections ; vous m'avez recueilli, dis-je, afin que je m'attache à celui qui s'est emparé de moi ; que revenant de mes anciens égarements, je ne suive que vous seul et que j'oublie le passé, non point pour me répandre dans les choses à venir non moins périssables, mais pour marcher vers celles qui sont devant moi. Celles-là, je tends vers elles, non par la dissipation de mes pensées, mais au contraire par la réunion que j'en fais en un seul point, et je poursuis cette palme céleste que vous m'appelez à conquérir (*Philipp.* III, 13, 14) ; c'est là que j'entendrai la voix de vos louanges, et que je contemplerai vos délices qui ne commencent et ne finissent point. Mais aujourd'hui « mes années s'écoulent dans les gémissements. » (*Ps.* XXX.) Vous êtes ma consolation, ô Seigneur, mon Père, vous êtes éternel ; pour moi, je suis devenu victime de la vicissitude des temps, dont l'ordre m'est inconnu ; et leurs

longum tempus futurum quod non est, sed longum futurum longa exspectatio futuri est. Neque longum præteritum tempus quod non est, sed longum præteritum longa memoria præteriti est.

38. Dicturus sum canticum quod novi, antequam incipiam in totum expectatio mea tenditur; cum autem cœpero, quantum ex illa in præteritum decerpsero, tenditur in memoria mea; atque distenditur vita hujus actionis meæ in memoriam, propter quod dixi; et in expectationem, propter quod dicturus sum; præsens tamen adest attentio mea, per quam trajiciatur quod erat futurum ut fiat præteritum. Quod quanto magis agitur et agitur, tanto breviata expectatione prolongatur memoria, donec tota expectatio consumatur, cum tota illa actio finita transierit in memoriam. Et quod in toto cantico, hoc in singulis particulis ejus fit, atque in singulis syllabis ejus; hoc in actione longiore, cujus forte particula est illud canticum; hoc in tota vita hominis, cujus partes sunt omnes actiones hominis; hoc in toto sæculo filiorum hominum, cujus partes sunt omnes vitæ hominum.

CAPUT XXIX.

Se in temporalia distentum cupit in Deum colligi.

39. Sed quoniam melior est misericordia tua super vitas, ecce distentio est vita mea, et me suscepit dextera tua in Domino meo mediatore filio hominis inter te unum et nos multos in multis per multa, ut per eum apprehendam in quo et apprehensus sum, et a veteribus diebus colligar sequens unum, præterita oblitus; non in ea quæ futura et transitura sunt, sed in ea quæ ante sunt, non distentus, sed (*a*) extentus, non secundum distentionem, sed secundum intentionem sequor ad palmam supernæ vocationis, ubi audiam vocem laudis tuæ, et contempler delectationem tuam, nec venientem, nec prætereuntem. Nunc vero

(*a*) Ita Mss. At editi habent, *intentus*.

changements orageux déchirent mes pensées, qui sont comme les entrailles de mon âme, jusqu'à ce que, purifié et comme fondu au feu de votre amour, je m'écoule tout entier dans votre sein.

CHAPITRE XXX.

Il combat de nouveau ceux qui demandent ce que faisait Dieu avant la création du monde.

40. C'est alors que je m'établirai, que je m'affermirai en vous, en votre vérité, la forme sur laquelle vous m'avez fait; et je ne souffrirai plus les importunes questions des hommes qui, frappés d'aveuglement, demandent avec plus de curiosité que d'intelligence : Que faisait Dieu avant la création du ciel et de la terre? Ou comment lui vint-il à l'esprit de faire quelque chose, lorsque auparavant, il n'avait encore rien fait? Donnez-leur, Seigneur, de bien réfléchir à ce qu'ils disent, et de reconnaître qu'il n'y a point de *jamais*, là où le temps n'est pas. « Dire que vous n'aviez jamais rien fait, » n'est-ce point dire que vous n'avez rien fait en aucun temps? Qu'ils conçoivent donc qu'il ne peut y avoir de temps, là où il n'y a point de créature, et qu'ils cessent de répéter ces vains discours. Qu'ils fixent leur attention sur ce qui est devant eux, et qu'ils comprennent que vous êtes avant tous les temps, l'éternel créateur de tous les temps ; qu'aucun temps ne vous est coéternel, ni aucune créature, quand on la supposerait élevée au-dessus des temps.

CHAPITRE XXXI.

Différence entre les connaissances de Dieu et celles des hommes.

41. Seigneur mon Dieu! combien sont profonds les abîmes de vos secrets, et combien m'en ont éloigné les déplorables suites de mes péchés! Guérissez mes yeux, et que je me réjouisse de votre lumière. S'il était un esprit dont la science et la prescience fussent capables de connaître et d'embrasser le passé et le futur avec autant de facilité que je possède le cantique que je sais le mieux, un tel esprit serait pour nous un sujet d'admiration et d'étonnement; car tous les siècles qui déjà se sont écoulés, et tous ceux qui s'écouleront encore lui seraient aussi présents que l'est pour moi ce cantique que je chante et dont je vois tout ce que j'en ai dit depuis le commencement, et tout ce qui m'en reste jusqu'à la fin. Mais loin de moi la pensée, ô Créateur de l'univers, Créateur des âmes et des corps, que votre connaissance du passé et de l'avenir soit si imparfaite. Loin de

anni mei in gemitibus. Et tu solatium meum Domine pater meus æternus es : at ego in tempora (a) dissilui, quorum ordinem nescio; et tumultuosis varietatibus dilaniantur cogitationes meæ, intima viscera animæ meæ, donec in te confluam purgatus et liquidus igne amoris tui.

CAPUT XXX.

Coarguit rursum obtrectantes, quid fecerit Deus ante mundi creationem.

40. Et stabo atque solidabor in te, in forma mea, veritate tua, nec patiar quæstiones hominum, qui pœnali morbo plus sitiunt quam capiunt, et dicunt : Quid faciebat Deus antequam faceret cœlum et terram? Aut quid ei venit in mentem, ut aliquid faceret, cum antea nunquam aliquid fecerit? Da illis, Domine, bene cogitare quid dicant, et invenire quia non dicitur nunquam ubi non est tempus. Quod ergo dicitur nunquam fecisse, quid aliud dicitur nisi nullo tempore fecisse? Videant itaque nullum tempus esse posse sine creatura, et desinant istam vanitatem loqui. Extendantur etiam in ea quæ ante sunt, et intelligant te ante omnia tempora æternum creatorem omnium temporum, neque ulla tempora tibi esse coæterna, nec ullam creaturam, etiam si est aliqua supra tempora.

(a) Mss. Benignianus, Corbeiensis et alii non deteriores, *dissolvi*.

CAPUT XXXI.

Quomodo cognoscit Deus, quomodo creatura.

41. Domine Deus meus, quis ille sinus est alti secreti tui, et quam longe inde me projecerunt consequentia delictorum meorum? Sana oculos meos, et congaudeam luci tuæ. Certe si est tam grandi scientia et præscientia pollens animus, cui cuncta præterita et futura ita nota sint, sicut mihi unum canticum notissimum; nimium mirabilis est animus iste, atque ad horrorem stupendus : quippe quem ita non lateat quidquid peractum, et quidquid reliquum sæculorum est, quemadmodum me non latet cantantem illud canticum, quid et quantum ejus abierit ab exordio, quid et quantum restet ad finem. Sed absit ut tu conditor universitatis, conditor animarum et corporum, absit ut ita noveris omnia futura et præterita. Longe tu, longe mirabilius, longeque secre-

moi cette pensée! Cette connaissance est bien autrement grande, bien autrement impénétrable. En effet, celui qui chante ou celui qui écoute un chant connu voit ses impressions varier, ses sens se partager entre l'attente des sons à venir et le souvenir de ceux qui sont passés; rien de semblable ne se passe en vous, Etre éternel, immuable, et Créateur éternel des esprits. De même donc que vous connaissiez dès le principe le ciel et la terre, sans que rien ait pu varier dans cette connaissance; de même vous avez fait dès le principe le ciel et la terre sans que rien ait pu modifier votre action. Que celui qui comprend ces mystères comme celui qui n'en a point l'intelligence vous rende gloire et confesse votre nom. O Dieu, que vous êtes élevé! et cependant, les humbles de cœur sont votre demeure. C'est vous qui relevez ceux qui sont brisés, rien ne peut renverser ceux dont vous êtes la grandeur.

LIVRE DOUZIÈME

Saint Augustin continue l'explication de ce verset : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. » Sous ce nom de *ciel* il pense que l'on doit entendre tous les êtres spirituels et intelligents qui contemplent éternellement la face de Dieu : et par *terre*, la matière encore privée de toute forme, d'où, plus tard, tous les êtres corporels reçurent leurs formes. Au reste, il ne prétend point condamner toute autre manière d'interpréter ce passage : bien plus, il avoue que de la profondeur des Ecritures on peut tirer une foule de sens.

CHAPITRE PREMIER.

La recherche de la vérité est difficile.

1. Que de pensées diverses agitent mon cœur, ô Seigneur, lorsque au sein de l'indigence de cette vie il entend retentir les paroles de votre Ecriture! De là, bien souvent cette stérile abondance de discours où se jette l'intelligence humaine; car il en coûte plus de paroles pour chercher que pour découvrir la vérité; il est plus long de demander que d'obtenir, et la main qui frappe a plus de peine que celle qui reçoit. Mais nous avons votre promesse; qui pourrait nous en ravir l'effet? « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? » (*Rom.*, VIII, 31.) « Demandez et vous recevrez; cherchez et vous trouverez;

tius. Neque enim sicut nota cantantis, notumve canticum audientis, expectatione vocum futurarum, et memoria præteritarum variatur affectus, sensusque distenditur, ita tibi aliquid accidit incommutabiliter æterno, hoc est, vere æterno creatori mentium. Sicut ergo nosti in principio cœlum et terram sine varietate notitiæ tuæ, ita fecisti in principio cœlum et terram sine (a) distentione actionis tuæ. Qui intelligit, confiteatur tibi; et qui non intelligit, confiteatur tibi. O quam excelsus es, et humiles corde sunt domus tua! Tu enim erigis elisos, et non cadunt, quorum celsitudo tu es.

LIBER DUODECIMUS

Prosequitur interpretationem hujusce versiculi : « In principio fecit Deus cœlum et terram. » Illic nomine cœli significatam putat spiritalem vel intellectualem illam creaturam, quæ semper faciem Dei contemplatur : terræ autem vocabulo informem materiam, ex qua rerum corporearum species fuerunt posthac formatæ. Verum alias interpretandi rationes haudquaquam improbandas esse; imo ex Scripturæ divinæ profunditate multiplicem posse erui sensum confitetur.

CAPUT PRIMUM.

Difficilis inquisitio veri.

1. Multa satagit cor meum, Domine, in hac inopia vitæ meæ pulsatum verbis sanctæ Scripturæ tuæ; et ideo plerumque in sermone copiosa est egestas humanæ intelligentiæ, quia plus loquitur inquisitio quam inventio, et longior est petitio quam impetratio, et operosior est manus pulsans quam sumens. Tenemus promissum, quis corrumpet illud? Si Deus pro nobis, quis contra nos? « Petite et accipietis, quærite et invenietis, pulsate et aperietur vobis. Omnis enim qui petit accipit, et quærens invenit, et

(a) In vulgatis et aliquot Mss. *sine distinctione.* At in Mss. pluribus et melioris notæ habent, *sine distentione,* consequentius porro ad illud quod præcedit : *Neque enim sicut nota cantantis... variatur affectus sensusque distenditur.*

frappez et l'on vous ouvrira. Car tout homme qui demande reçoit, et l'on ouvre à celui qui frappe. » (*Matth.*, VII, 8.) Voilà vos promesses; et qui craindrait d'être trompé quand c'est la vérité qui promet?

CHAPITRE II.

Deux sortes de cieux et de terres.

2. Ma langue confesse humblement à la gloire de votre sublime majesté que vous avez créé le ciel et la terre; ce ciel que je vois, cette terre que je foule aux pieds, et d'où vous avez tiré ce limon dont mon corps est formé; c'est vous qui les avez faits. Mais, Seigneur, où est le ciel du ciel dont le Psalmiste a dit : « Le ciel du ciel est au Seigneur, mais il a donné la terre aux enfants des hommes. » (*Ps.* CXIII.) Où est le ciel que nous ne voyons pas et auprès duquel celui que nous voyons n'est que terre? Car cet ensemble matériel n'a pas reçu une égale beauté dans toutes ses parties, surtout dans les régions inférieures dont notre terre est le fond. Mais en comparaison de ce ciel des cieux, les cieux de notre terre ne sont que terre. Aussi l'on peut dire sans crainte que ces deux grands corps ne sont que terre par rapport à ce ciel inconnu qui est au Seigneur, et non aux enfants des hommes.

CHAPITRE III.

Qu'était-ce que les ténèbres répandues sur la surface de l'abîme?

3. « La terre était invisible et informe; » (*Gen.*, I, 2) c'était je ne sais quel profond abime que n'éclairait aucune lumière, parce qu'il n'avait encore aucune beauté. Aussi avez-vous ordonné d'écrire que « les ténèbres couvraient la face de l'abîme. » (*Gen.*, I, 2.) Ces ténèbres, qu'est-ce autre chose que l'absence de la lumière? Car si la lumière eût existé, où donc aurait-elle pu être, sinon au-dessus des choses, pour les revêtir de ses clartés? Puisque la lumière n'était pas encore, que signifient ces ténèbres sur l'abîme, sinon l'absence de la lumière? Les ténèbres étaient donc répandues sur l'abîme, parce que la lumière n'y était pas; de même qu'il y a silence là où aucun son ne se fait entendre. Qu'est-ce en effet que le silence, sinon l'absence de tout son? N'est-ce pas vous, Seigneur, qui avez instruit cette âme qui vous parle? N'est-ce pas vous, Seigneur, qui m'avez appris qu'avant d'avoir formé et coordonné cette matière informe, elle n'était rien, ni couleur, ni figure, ni corps, ni esprit? Toutefois ce n'était pas tout à fait le néant; c'était une masse informe et sans aucune beauté.

pulsanti aperietur. » (*Matth.*, VII, 7.) Promissa tua sunt; et quis falli timeat, cum promittit veritas?

CAPUT II.

De duplici cœlo et terra.

2. Confitetur altitudini tuæ humilitas linguæ meæ, quoniam tu fecisti cœlum et terram; hoc cœlum quod video, terramque quam calco unde est hæc terra quam porto, tu fecisti. Sed ubi est cœlum cœli, Domine, de quo audivimus in voce Psalmi : « Cœlum cœli Domino, terram autem dedit filiis hominum? » (*Psal.* CXIII, 16.) Ubi est cœlum quod non cernimus, cui terra est hoc omne quod cernimus? Hoc enim totum corporeum, non ubique totum ita accepit speciem pulchram in novissimis, cujus fundus est terra nostra; sed ad illud cœlum cœli, etiam terræ nostræ cœlum terra est. Et hoc utrumque magnum corpus non absurde terra est, ad illud nescio quale cœlum quod Domino est, non filiis hominum.

CAPUT III.

Quid tenebræ super faciem abyssi.

3. Et nimirum hæc « terra erat invisibilis et incomposita, » et nescio quæ profunditas abyssi super quam non erat lux; quia nulla species erat illi; unde jussisti ut scriberetur, quod « tenebræ erant super abyssum, » (*Gen.*, I, 2) quid aliud quam lucis absentia? Ubi enim lux esset, si esset, nisi superesset eminendo et illustrando? Ubi ergo lux nondum erat, quid erat adesse tenebras, nisi abesse lucem? Super itaque erant tenebræ, quia lux super aberat; sicut sonus ubi non est, silentium est. Et quid est esse ibi silentium, nisi sonum ibi non esse? Nonne tu Domine docuisti hanc animam quæ tibi confitetur? Nonne tu Domine docuisti me, quod priusquam istam informem materiam formares atque distingueres, non erat aliquid non color, non figura, non corpus, non spiritus? non tamen omnino nihil; erat quædam informitas sine ulla specie.

CHAPITRE IV.

Que faut-il entendre par cette terre invisible et informe?

4. Comment donc appeler cette masse pour la faire concevoir même aux esprits les plus lents, si ce n'est par quelque dénomination connue? Or, que peut-on trouver dans toutes les parties du monde de plus ressemblant à cette absence complète de forme que la terre et l'abîme? Car, placés tous deux au dernier degré de la création, ils ont moins d'éclat que les autres corps supérieurs qui resplendissent de lumière et de gloire. Pourquoi donc n'admettrais-je pas que l'Ecriture n'ait appelé terre invisible et informe cette masse sans forme et sans beauté d'où vous deviez former ce monde si éclatant que pour se rendre plus accessible à l'intelligence des hommes?

CHAPITRE V.

Pourquoi la terre est ainsi appelée une matière informe?

5. Quand la pensée cherche à soumettre cette terre à l'examen de nos sens et se dit : Ce n'est ni une forme intelligible comme la vie, comme la justice, puisqu'elle est la matière des corps; ni une forme sensible, puisque nous ne pouvons rien voir ni sentir dans un objet informe et invisible; quand, dis-je, la pensée de l'homme tient ce langage, il faut qu'elle se résigne à ne la connaître qu'en l'ignorant, ou à l'ignorer tout en la connaissant.

CHAPITRE VI.

Ce qu'Augustin pensait autrefois avec les Manichéens de cette terre informe; ce qu'il pense maintenant.

6. Pour moi, Seigneur, si ma plume et ma langue doivent confesser ici tout ce que vous m'avez appris sur cette matière première dont, sans la comprendre, j'avais entendu prononcer le nom par des hommes qui ne la connaissaient pas davantage, j'avoue qu'alors je me la représentais sous des formes variées et innombrables. Aussi n'était-ce pas elle que je me représentais. Mon esprit roulait en lui-même des formes hideuses, horribles et confuses; cependant c'étaient des formes. Et j'appelais cette matière informe non parce qu'elle était sans formes, mais parce que celles que je lui donnais étaient si étranges, si monstrueuses que leur vue offerte à mes yeux eût troublé mes sens et confondu la faiblesse de mon esprit. Ce que j'imaginais était donc informe, non par la privation absolue de toute forme, mais en comparaison de formes plus belles; et cependant la raison véritable me

CAPUT IV.

Quid terra invisibilis et incomposita.

4. Quid ergo vocaretur, quo etiam sensu tardioribus utcumque insinuaretur, nisi usitato aliquo vocabulo? Quid autem in omnibus mundi partibus reperiri potest propinquius informitati omnimodæ, quam terra et abyssus? Minus enim speciosa sunt, pro suo gradu infimo, quam cætera superiora perlucida et luculenta omnia. Cur ergo non accipiam informitatem materiæ, quam sine specie feceras, unde speciosum mundum faceres, ita commode hominibus intimatam, ut appellaretur terra invisibilis et incomposita?

CAPUT V.

Cur sic appellata videtur materia informis.

5. (*a*) Ut cum in ea quærit cogitatio quid sensus attingat, et dicit sibi : Non est intelligibilis forma sicut vita, sicut justitia, quia materies est corporum; neque sensibilis, quoniam quod videatur et quod sentiatur in invisibili et incomposita non est : dum sibi hæc dicit humana cogitatio, conetur eam vel nosse ignorando, vel ignorare noscendo.

CAPUT VI.

Quid olim cum Manichæis senserit de materia informi, quid modo.

6. Ego vero Domine (*b*) si totum confitear tibi ore meo et calamo meo, quidquid de ista materia docuisti me, cujus antea nomen audiens et non intelligens narrantibus mihi eis qui non intelligerent, eam cum speciebus innumeris et variis cogitabam; et ideo non eam cogitabam; fœdas et horribiles formas perturbatis ordinibus volvebat animus, sed formas tamen; et informe appellabam, non quod careret forma, sed quod talem haberet ut si appareret, insolitum et incongruum aversaretur sensus meus, et conturbaretur infirmitas hominis. Verum autem illud quod cogitabam, non privatione omnis formæ, sed

(*a*) Ita in Mss. et concinnius quam si legas ut in vulgatis : *Et cum in ea*, etc. — (*b*) In Mss. omnibus habetur, *si totum confitear*. Cujus propositionis sensus ex istis completur verbis, *quis legentium capere durabit?*

démontrait que pour concevoir une chose absolument informe, il fallait la dépouiller par la pensée des moindres vestiges de forme, et je ne pouvais. Il m'était plus facile en effet de regarder comme impossible un objet privé de toute forme que de concevoir un objet intermédiaire entre la matière formée et le néant, qui ne fût cependant ni l'un ni l'autre, mais qui se rapprochât du néant sans cependant se confondre avec lui. Mon âme cessa dès lors d'interroger mon esprit qui, tout rempli d'images de corps formés, les changeait et les variait selon son caprice. Je fixai donc mon attention sur ces corps, j'examinai plus à fond cette mutabilité, en vertu de laquelle ils cessent d'être ce qu'ils avaient été pour commencer à être ce qu'ils n'étaient pas; alors je soupçonnai que ce passage d'une forme à l'autre se faisait par quelque chose d'informe plutôt que par le néant. Mais ce n'était point assez pour moi de soupçonner, je désirais connaître. Maintenant, si ma voix et ma plume vous confessaient tous les points obscurs de cette question, quel lecteur pourrait en suivre tous les détails? Toutefois mon cœur ne cessera de vous glorifier et de vous chanter un cantique d'actions de grâces pour tous ces bienfaits que je ne puis suffire à énumérer. La mutabilité des corps est donc ce qui les rend susceptibles de toutes les formes qu'ils peuvent revêtir. Mais qu'est-elle elle-même? Est-ce un esprit? Est-ce un corps? Est-ce une certaine espèce de l'âme ou du corps? Si l'on pouvait dire que le néant est un être, et que l'être n'est pas, je le dirais de cette mutabilité. Et cependant elle était bien un être quelconque pour recevoir ces formes visibles et si bien ordonnées.

CHAPITRE VII.

Dieu a créé de rien le ciel ou les anges, et la terre ou la matière informe.

7. D'où cette matière, quelle qu'elle fût, pouvait-elle tirer son être, sinon de vous, par qui toutes choses sont ce qu'elles sont? Mais elles sont d'autant plus éloignées de vous, qu'elles vous sont moins semblables; car l'éloignement n'est point ici dans la distance des lieux. Ainsi donc, ô Seigneur! vous dont la nature ne varie point suivant la diversité des lieux, mais qui êtes toujours le même et partout le même, vous, qui êtes saint, saint, saint et le Seigneur Dieu tout-puissant (*Is.*, VI, 3), c'est dans le principe qui vient de vous, dans votre sagesse née de votre substance, que vous avez fait quelque chose même de rien. Vous avez créé le ciel et la terre, sans les tirer de vous-même, car ils se-

comparatione formosiorum erat informe; et suadebat vera ratio, ut omnis formæ qualescumque reliquias omnino detraherem, si vellem prorsus informe cogitare, et non poteram. Citius enim non esse censebam, quod omni forma privaretur, quam cogitabam quiddam inter (*a*) formatum et nihil, nec formatum nec nihil, informe prope nihil. Et cessavit mens mea interrogare hinc spiritum meum plenum imaginibus formatorum corporum, et eas pro arbitrio mutantem, atque variantem; et intendi in ipsa corpora, eorumque mutabilitatem altius inspexi, qua desinunt esse quod fuerant, et incipiunt esse quod non erant, eumdemque transitum de forma in formam per informe quiddam fieri suspicatus sum, non per omnino nihil; sed nosse cupiebam, non suspicari. Et si totum tibi confiteatur vox et stylus meus, quidquid de ista quæstione enodasti mihi, quis legentium capere durabit? Nec ideo tamen cessabit cor meum dare tibi honorem et canticum laudis de iis quæ dictare non sufficit. Mutabilitas enim rerum mutabilium ipsa capax est formarum omnium in quas mutantur res mutabiles. Et hæc quid est? Numquid animus? numquid corpus? numquid species animi vel corporis? Si dici posset, nihil aliquid, (*b*) et, est non est, hoc eam dicerem; et tamen jam utcumque erat, ut species caperet istas visibiles et compositas.

CAPUT VII.

Deus fecit de nihilo cœlum, id est Angelos; et terram, id est informem materiam.

7. Et unde utcumque erat nisi esset abs te, a quo sunt omnia inquantumcumque sunt? Sed tanto a te longius, quanto dissimilius, neque enim locis. Itaque tu Domine, qui non es (*c*) alias aliud et alias aliter, sed idipsum et idipsum et idipsum, Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus omnipotens; in Principio quod est de te, in Sapientia tua quæ nata est de substantia tua, fecisti aliquid et de nihilo. Fecisti enim cœlum et terram, non de te; nam esset æquale Unigenito tuo, ac per hoc et tibi; et nullo

(*a*) Sequimur Mss. Benignianum, Theodoricensem, etc. Non pauci tamen cum Lov. et Arn. habent, *quiddam inter formam et nihil*, etc. At Bad. Am. et Er. cum duob. Mss. sic ferunt *quam cogitabam quiddam informe et nihil formatum, nec nihil informe, prope nihil.* — (*b*) Sic Mss. paucis exceptis. At Lov. cum antiquioribus editionibus, *nihil aliquid est, et non est.* — (*c*) Editi, *alibi aliud.*

raient égaux à votre Fils, et par conséquent égaux à vous-même. Or, rien de ce qui n'est pas sorti de vous, ne saurait être égal à vous. En dehors de vous, il n'y avait rien dont auriez pu les former, ô Dieu, un dans votre Trinité, et triple dans votre unité : voilà pourquoi vous avez créé de rien le ciel et la terre, œuvre à la fois si grande et si petite; car vous êtes tout-puissant, souverainement bon, et vous pouvez produire des biens de toutes sortes, le ciel si grand, et la terre si petite. Vous étiez, et avec vous rien autre chose d'où vous pussiez faire le ciel et la terre, deux êtres, l'un si près de vous, et l'autre si près du néant; l'un qui n'a que vous au-dessus de lui, l'autre qui n'a rien au-dessous d'elle.

CHAPITRE VIII.

La matière informe est sortie du néant; c'est d'elle que que sont tirés tous les êtres visibles.

8. Mais ce ciel du ciel est à vous, Seigneur; la terre, au contraire, que vous avez donnée aux enfants des hommes (*Ps.* CXIII) pour la voir et la toucher, n'était pas telle que nous la voyons et que nous la touchons. Elle était invisible et informe : c'était un abîme que nulle lumière n'éclairait. « Les ténèbres étaient répandues sur l'abîme, » (*Gen.*, I, 2) c'est-à-dire qu'elles étaient plus profondes que celles qui règnent dans les profondeurs de l'abîme; car cet abîme actuel d'eaux visibles a dans ses retraites les plus profondes une certaine lumière sensible aux poissons et aux animaux qui vivent dans son sein. Mais tout cet abîme primitif était presque le néant, parce qu'il était encore complétement informe; toutefois, il était déjà susceptible de prendre une forme. Seigneur, vous avez fait le monde de cette matière informe tirée du néant, et qui n'en était guère différente, et vous en avez formé ce magnifique ouvrage qu'admirent les enfants des hommes. Quoi de plus admirable, en effet, que ce ciel matériel, ce firmament étendu entre les eaux et les eaux, le second jour après la création de la lumière? Vous avez dit : « Qu'il soit fait, et il fut fait. » (*Gen.*, I, 6, 7.) Ce firmament, vous l'avez appelé ciel; mais ce fut le ciel de cette terre et de cette mer que vous fîtes le troisième jour, en donnant une forme visible à la matière informe que vous aviez faite avant tous les jours. Déjà, avant tous les temps, vous aviez fait le ciel, mais c'était le ciel de ce ciel, car « dans le principe vous avez créé le ciel et la terre. » Quant à la terre que vous aviez faite, elle était matière sans forme, parce qu'elle était invisible et sans ordre, et que les ténèbres étaient répandues sur l'abîme. C'est de cette terre invisible et informe, de cette ab-

modo justum esset, ut æquale tibi esset, quod de te non esset. Et aliud præter te non erat unde faceres ea Deus una Trinitas, et trina Unitas; et ideo de nihilo fecisti cœlum et terram, magnum quiddam et parvum quiddam; quoniam omnipotens et bonus es ad facienda omnia bona, magnum cœlum et parvam terram. Tu eras, et aliud nihil unde fecisti cœlum et terram, duo quædam; unum prope te, alterum prope nihil; unum quo superior tu esses, alterum quo inferius nihil esset.

CAPUT VIII.

Materia informis ex nihilo: ex hac omnia visibilia.

8. Sed illud cœlum cœli tibi, Domine; terra autem quam dedisti filiis hominum, cernendam atque tangendam, non erat talis qualem nunc cernimus et tangimus. Invisibilis enim erat et incomposita, et abyssus erat super quam non erat lux; (*a*) aut « tenebræ erant super abyssum, » (*Gen.*, I, 2) id est magis quam in abysso. Ista quippe abyssus aquarum jam visibilium etiam in profundis suis habet speciei suæ lucem utcumque sensibilem piscibus, et repentibus in suo fundo animantibus : illud autem totum prope nihil erat, quoniam adhuc omnino informe erat; jam tamen erat quod formari poterat. Tu enim Domine fecisti mundum de materia informi, quam fecisti de nulla re pene nullam rem, unde faceres magna quæ miramur filii hominum. Valde enim mirabile hoc cœlum corporeum, quod firmamentum inter aquam et aquam secundo die post conditionem lucis dixisti : « Fiat; » (*Gen.*, I, 6) et sic factum est. Quod firmamentum vocasti cœlum, sed cœlum terræ hujus et maris quæ fecisti tertio die, dando speciem visibilem informi materiæ quam fecisti ante omnem diem. Jam enim feceras et cœlum ante omnem diem, sed cœlum cœli hujus; quia in principio feceras cœlum et terram. Terra autem ipsa quam feceras, informis materies erat, quia invisibilis erat et incomposita, et tenebræ (*b*) super abyssum. De qua terra

(*a*) Ita in melioribus Mss. et Bad. Porro in aliis editis, *sed tenebræ erant*, etc. — (*b*) In prius vulgatis, *et tenebræ erant super abyssum.* Sed abest, *erant*, a Mss.

sence de forme, de ce presque néant, que vous deviez produire tous les corps dont se compose ce monde, sujet au changement; de ce monde, où se montre cette mutabilité dans laquelle on peut reconnaître et apprécier les temps. Car les temps naissent des changements opérés dans les choses que nous voyons sans cesse varier et altérer leurs formes, et qui ont toutes été tirées de de cette matière première, de cette terre invisible.

CHAPITRE IX.

Pourquoi Moïse ne fait-il aucune mention des jours, lorsqu'il parle de la création du ciel et de la terre?

9. Aussi, l'Esprit qui inspirait votre serviteur, en rappelant que vous avez fait dans le principe le ciel et la terre, ne dit rien des temps et se tait sur les jours. Car ce ciel du ciel, que vous avez fait dans le principe, n'est assurément qu'une créature spirituelle. Quoiqu'elle ne soit point coéternelle à votre Trinité, elle participe cependant à votre éternité; la douceur de votre heureuse contemplation a comme enchaîné sa mobilité; et, irrévocablement attachée à vous depuis que vous l'avez créée, elle s'est élevée au-dessus de toutes les vicissitudes si fréquentes du temps. Cet état de la terre, invisible et sans forme, n'a pas été non plus compris dans les jours, car où il n'y a point de forme, il n'y a point d'ordre; là, rien n'arrive, rien ne passe; et dès lors il n'y a ni jours, ni successions de temps mesurable.

CHAPITRE X.

Il prie Dieu de l'éclairer.

10. O vérité, lumière de mon cœur, que la voix de mes ténèbres ne me parle pas! Je m'y suis laissé entraîner, et l'obscurité m'a enveloppé; mais c'est cela, c'est cela même qui m'a conduit à vous aimer. Je me suis égaré et je me suis souvenu de vous. J'ai entendu dans le lointain votre voix qui me rappelait; et à peine arrivait-elle à mon oreille au milieu des tumultueux orages de mon cœur. Maintenant, voici que je reviens, hors d'haleine et altéré, m'abreuver à votre source. Que personne ne m'arrête : je boirai cette eau et je vivrai; car je ne suis point ma vie à moi-même : j'ai mal vécu, et je fus la cause de ma mort; mais je revis en vous. Parlez-moi, instruisez-moi. Je crois à vos saintes Ecritures; mais que leurs paroles couvrent de profonds mystères!

invisibili et incomposita, de qua informitate, de quo pene nihilo faceres hæc omnia quibus iste mutabilis mundus constat, et non constat, in quo ipsa mutabilitas apparet in qua sentiri et dinumerari possunt tempora, quia rerum mutationibus fiunt tempora dum variantur et vertuntur species, quarum materies prædicta est terra invisibilis.

CAPUT IX.

Cur absque dierum mentione scriptum est Deum fecisse in principio cœlum et terram.

9. Ideoque Spiritus doctor famuli tui, cum te commemorat fecisse in principio cœlum et terram, tacet de temporibus, silet de diebus. Nimirum enim cœlum cœli quod in principio fecisti, creatura est aliqua intellectualis, quanquam nequaquam tibi Trinitati coæterna; particeps tamen æternitatis tuæ, valde mutabilitatem suam præ dulcedine felicissimæ contemplationis tuæ cohibet, et sine ullo lapsu ex quo facta est inhærendo tibi, excedit omnem volubilem vicissitudinem temporum. Ista vero informitas, (a) terra invisibilis et incomposita, nec ipsa in diebus numerata est. Ubi enim nulla species, nullus ordo, nec venit quidquam, nec præterit. Et ubi hoc non fit, non sunt utique dies, nec vicissitudo spatiorum temporalium.

CAPUT X.

A Deo cupit edoceri.

10. O veritas lumen cordis mei, non tenebræ meæ loquantur mihi. Defluxi ad ista et obscuratus sum; sed hinc etiam, hinc adamavi te. Erravi et recordatus sum tui. Audivi vocem tuam post me ut redirem, et vix audivi propter tumultus (b) impacatorum. Et nunc ecce redeo æstuans et anhelans ad fontem tuum. Nemo me prohibeat, hunc bibam et (c) hinc vivam. Non ego vita mea sim; male vixi ex me, mors mihi fui; in te revivisco. Tu me alloquere, tu mihi sermocinare. Credidi libris tuis, et verba eorum arcana valde.

(a) Lov. cum aliis editionibus, *informitas terræ*, etc. — (b) Lov. et Arn. *propter tumultus peccatorum.* Sed melius Bad. Am. et Er. *impacatorum*, nam ita Mss. nullo fere excepto, atque hoc nomine designati videntur Manichæi Scripturarum sacrarum inimici. — (c) In prius editis sic habetur, *hunc bibam, et tunc vivam nam non ego vita mea. Si male vixi, ex me mors mihi fui, et in te revivisco,*

CHAPITRE XI.

Ce que Dieu lui a enseigné.

11. Déjà, Seigneur, vous m'avez dit d'une voix forte à l'oreille de mon âme que vous êtes seul éternel, et que vous possédez seul l'immortalité (I *Tim.*, VI, 16); que vous n'êtes sujet à aucune mutabilité de forme ou de mouvement, et que le temps ne change point votre volonté, car une volonté changeante ne serait plus immortelle. Cette vérité me paraît évidente en votre présence; qu'elle brille de plus en plus à mes yeux, je vous en conjure, et que, grâce à cette manifestation, je demeure humblement sous vos ailes. Vous m'avez dit aussi d'une voix forte à l'oreille de mon cœur, que vous étiez l'auteur de toutes les créatures et de toutes les substances qui, sans être ce que vous êtes, ne laissent pas d'exister; qu'il n'est rien qui ne soit votre ouvrage, si ce n'est le néant et ce mouvement de notre volonté qui s'éloigne de vous, l'être par excellence, pour suivre ce qui est au-dessous de vous, car ce mouvement est une défaillance et un péché. Vous m'avez appris enfin que nul péché, soit dans les plus parfaites, soit dans les moindres de vos créatures, ne saurait vous nuire ou troubler l'ordre de vos desseins suprêmes. Je vois clairement ces vérités en votre présence; qu'elles brillent de plus en plus à mes yeux, je vous en conjure, et que, dans la connaissance que vous m'en donnez, je demeure humblement sous vos ailes.

12. Vous m'avez dit aussi d'une voix forte à l'oreille de mon cœur que cette créature même ne vous est point coéternelle, dont vous êtes la seule volonté qui, s'enivrant de nouvelles délices dans l'union chaste et persévérante qui l'attache à vous, ne ressent plus jamais, ni en aucun lieu, les suites de la mutabilité naturelle à sa nature, et qui, jouissant toujours de votre présence, objet de toutes ses affections, n'a point d'avenir à attendre, ne plonge pas ses souvenirs dans le passé, n'éprouve aucune variation et ne se laisse point emporter aux vicissitudes des temps. O créature bienheureuse, si elle existe, de s'être ainsi attachée à votre béatitude! heureuse d'être à jamais devenue votre tabernacle, et de se sentir inondée de votre lumière! Je ne vois rien qui mérite mieux, selon moi, d'être appelés le ciel des cieux qui appartient au Seigneur, que ce temple spirituel, s'enivrant de vos délices, sans aucune inclination qui l'entraîne ailleurs; que cette pure intelligence, que les liens d'une inaltérable concorde unissent à jamais dans la paix des esprits de sainteté, citoyens de cette cité que vous avez bâtie dans les cieux par de là tous les cieux.

13. C'est par là qu'une âme, pourra com-

CAPUT XI.

Quid a Deo didicerit.

11. Jam dixisti mihi Domine voce forti in aurem interiorem, quia tu æternus es, solus habens immortalitatem; quoniam ex nulla specie motuve mutaris, nec temporibus variatur voluntas tua; quia non est immortalis voluntas, quæ alia et alia est. Hoc in conspectu tuo claret mihi, et magis magisque clarescat oro te, atque in ea manifestatione persistam sobrius sub alis tuis. Item dixisti mihi Domine voce forti in aurem interiorem, quod omnes naturas atque substantias quæ non sunt quod tu es, et tamen sunt, tu fecisti; et hoc solum a te non est quod non est, motusque voluntatis a te qui es ad id quod minus est; quia talis motus delictum atque peccatum est. Et quod nullius peccatum aut tibi nocet, aut perturbat ordinem imperii tui vel in primo vel in imo. Hoc in conspectu tuo claret mihi, et magis magisque clarescat oro te; atque in ea manifestatione persistam sobrius sub alis tuis.

12. Item dixisti mihi voce forti in aurem interiorem, quod nec illa creatura tibi coæterna est, cujus (*a*) voluntas tu solus es, teque perseverantissima castitate hauriens, mutabilitatem suam nunquam et nusquam exserit, et te sibi semper præsente ad quem toto affectu se tenet, non habens futurum quod expectet, nec in præteritum trajiciens quod meminerit, nulla vice variatur, nec in tempora ulla distenditur. O beata si qua ista est, inhærendo beatitudini tuæ, beata sempiterno inhabitatore te atque illustratore suo! Nec invenio quid libentius appellandum existimem cœlum cœli Domino, quam domum tuam contemplantem delectationem tuam sine ullo defectu egrediendi in aliud, mentem puram concordissime unam stabilimento pacis sanctorum spirituum, civium civitatis tuæ in cœlestibus super ista cœlestia.

13. Unde intelligat anima (*b*) cujus peregrinatio

(*a*) In Mss. Germanensi, Fossatensi et aliis sex, *cujus voluptas tu solus es.* — (*b*) Lov. et Arn. *Unde intelligat anima quantum peregrinatione longinqua facta est.* Prætulimus lectionem Bad. Am. et Er. quæ ex pluribus Mss. comprobatur et hic apprime convenit; nam isthæc verba, *unde intelligat anima,* ad illa referuntur, *quam longe super omnia tempora sis æternus.*

prendre combien son pèlerinage l'a éloignée de vous, si elle a soif de vous, si ses larmes sont devenues son pain, tandis que chaque jour on lui dit : Où est ton Dieu? (*Ps.* XLI) si elle ne vous demande, si elle n'implore de vous qu'une grâce, celle d'habiter dans votre maison tous les jours de sa vie. (*Ps.* XXVI.) Or, quelle est sa vie, si ce n'est vous? et quels sont ces jours, sinon votre éternité, qui « ainsi que vos années, ne disparaît point parce que vous êtes toujours le même? » (*Ps.* CI.) Que l'âme qui en est capable comprenne donc combien votre éternité s'étend au delà de tous les temps, puisque votre demeure qui n'a jamais quitté le ciel, quoiqu'elle ne vous soit point coéternelle, n'éprouve, en s'attachant sans cesse et invinciblement à vous, aucune des vicissitudes des temps. Je vois clairement ces vérités en votre présence, qu'elles brillent de plus en plus à mes yeux, je vous en conjure, et que grâce à cette manifestation, je demeure humblement sous vos ailes.

14. Mais voici que j'aperçois je ne sais quoi d'informe dans les variations des dernières et des moins parfaites de vos créatures. Qui pourrait me soutenir, sinon un esprit frivole qui s'égare et se perd dans les vains fantômes de son imagination; quel autre qu'un tel esprit, dis-je, pourrait me soutenir que si tous les objets parvenaient par degré à n'avoir aucune forme, s'il ne restait que cette masse informe et primitive qui servit de matière à toute transformation, elle pourrait malgré cela rendre sensibles les vicissitudes des temps? Non elle ne le pourrait, parce qu'il n'y a point de temps sans variété dans les mouvements, et qu'il n'y a point de variété là où il n'y a point de formes.

CHAPITRE XII.

Deux sortes de créatures ne sont point sujettes au temps.

15. Après avoir considéré ces vérités, mon Dieu, autant que vous m'avez donné de le faire, autant que vous m'avez inspiré de frapper à la porte de vos mystères et que vous l'ouvrez à mes désirs, je trouve deux de vos créatures que vous avez faites sans les assujettir au temps, bien que ni l'une ni l'autre ne vous soient coéternelles. L'une, qui en vertu de sa création ne cesse de vous contempler, est inaccessible à toute altération, n'a jamais changé malgré sa mutabilité naturelle et jouit de votre éternité et de votre immutabilité; l'autre, si imparfaite et si informe, qu'elle ne pouvait quitter une forme pour une autre, et passer du mouvement au repos, et ne pouvait par conséquent être soumise à l'empire du temps. Mais vous ne l'avez pas laissée dans cette absence de forme, puisque dans le principe avant tous les jours, vous avez créé le ciel et la terre, qui sont les deux créatures dont je par-

longinqua facta est, si jam sitit tibi, si jam factæ sunt ei lacrymæ suæ panis, dum dicitur ei per singulos dies, ubi est Deus tuus; si jam petit a te ûnam et hanc requirit, ut inhabitet in domo tua per omnes dies vitæ suæ. (Et quæ vita ejus nisi tu? Et qui dies tui nisi æternitas tua, sicut anni tui qui non deficiunt, quia idem ipse es?) Hinc ergo intelligat anima quæ potest, quam longe super omnia tempora sis æternus; quando tua domus quæ peregrinata non est, quamvis non sit tibi coæterna, tamen indesinenter et indeficienter tibi cohærendo nullam patitur vicissitudinem temporum. Hoc in conspectu tuo claret mihi, et magis magisque clarescat oro te, atque in hac manifestatione persistam sobrius sub alis tuis.

14. Ecce nescio quid informe in istis mutationibus rerum extremarum atque infimarum. Et quis dicet mihi, nisi quisquis per inania cordis sui cum suis phantasmatibus vagatur et volvitur: quis nisi talis dicet mihi, quod diminuta atque consumpta omni specie, si sola remaneat informitas, per quam de specie in speciem res mutabatur et vertebatur, possit exhibere vices temporum? Omnino enim non potest, quia sine varietate motionum non sunt tempora : et nulla varietas, ubi nulla species.

CAPUT XII.

Creatura duplex carens tempore.

15. Quibus consideratis quantum donas Deus meus, quantum me ad pulsandum excitas, quantumque pulsanti aperis: duo reperio quæ fecisti carentia temporibus, cum tibi neutrum coæternum sit. Unum quod ita formatum est, ut sine ullo defectu contemplationis, sine ullo intervallo mutationis, quamvis mutabile, tamen non mutatum, tua æternitate atque incommutabilitate perfruatur. Alterum quod ita informe erat, ut ex qua forma, in quam formam vel motionis vel stationis mutaretur, quo tempori subderetur, non haberet. Sed hoc ut informe esset non reliquisti, quoniam fecisti ante omnem diem, in principio cœlum et terram, hæc duo quæ dicebam.

lais. « La terre était invisible et sans ordre, et les ténèbres s'étendaient sur l'abîme. » Paroles qui insinuent par degrés l'idée d'une matière encore sans forme, dans l'esprit de ceux qui ne peuvent imaginer la privation absolue de forme sans qu'elle soit pour cela un pur néant. C'est d'une matière semblable que procèdent un autre ciel, cette terre visible si bien coordonnée, ces eaux limpides, enfin toutes les merveilles de la création de l'univers qui, d'après la tradition, ont été créées dans un certain espace de jours. Car ces créatures, par suite des changements déterminés dans leurs mouvements et dans leurs formes, se trouvent soumises aux vicissitudes des temps.

CHAPITRE XIII.

Pourquoi l'Ecriture, sans faire mention de jours, dit-elle, que « Dieu créa au commencement le ciel et la terre ? »

16. Voilà ce que je comprends, ô mon Dieu, lorsque j'entends ces paroles de vos saintes Ecritures : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre ; or, la terre était invisible et informe, et les ténèbres couvraient l'abîme ; » (*Gen.* I, 1) sans qu'elles disent quel jour eut lieu cette création : Voilà, dis-je, ce que je comprends. Le ciel, ciel des cieux, est ce ciel spirituel où l'intelligence connaît tout à la fois, non successivement, non par énigme, et comme dans un miroir, mais d'une connaissance complète, d'une vision claire et comme face à face (I *Cor.*, XIII, 12); non point tantôt d'une manière et tantôt d'une autre, mais, comme je l'ai dit, tout à la fois et sans aucune vicissitude de temps. Disons la même chose de cette terre invisible et informe, à l'abri de l'instabilité des temps ; car pour y être soumise, il eût fallu qu'il y eût en elle succession d'états différents, et ce qui est informe, ne peut être varié dans ses formes. Voilà donc ces deux êtres créés, l'un dans la perfection de la forme, l'autre dans l'absolue privation de la forme ; l'un, le ciel, mais le ciel des cieux, l'autre, la terre, mais la terre invisible et sans forme. Or, je comprends que pour ces deux créatures, vos saintes Ecritures aient dit, sans faire mention de jours : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre ; » car elles ajoutent aussitôt de quelle terre elles ont parlé. Et comme elles rapportent au second jour la création du firmament qui fut appelé ciel, elles font entendre de quel ciel elles ont voulu parler auparavant, c'est-à-dire du ciel créé avant tous les jours.

Terra autem invisibilis erat et incomposita, et tenebræ super abyssum. Quibus verbis insinuatur informitas, ut gradatim excipiantur qui omnimodam speciei privationem, nec tamen ad nihil perventionem, cogitare non possunt, unde fieret alterum cœlum, et terra visibilis atque composita, et aqua speciosa, et quidquid deinceps in constitutione hujus mundi non sine diebus factum commemoratur, quia talia sunt ut in eis agantur vicissitudines temporum, propter ordinatas commutationes motionum atque formarum.

CAPUT XIII.

Cur sine dierum commemoratione dicit Scriptura, quod in principio fecit Deus cœlum et terram.

16. Hoc interim sentio Deus meus, cum audio loquentem Scripturam tuam: « In principio fecit Deus cœlum et terram : terra autem erat invisibilis et incomposita, et tenebræ erant super abyssum, » (*Gen.*, I, 1) neque commemorantem quoto die feceris hæc. Sic interim sentio, propter illud cœlum cœli, cœlum intellectuale, ubi est intellectus nosse simul, non ex parte, non in ænigmate, non per speculum, sed ex toto (*a*) in manifestatione facie ad faciem : non modo hoc, modo illud; sed quod dictum est, nosse simul sine ulla vicissitudine temporum : et propter invisibilem atque incompositam terram sine ulla vicissitudine temporum, quæ solet habere modo hoc et modo illud, quia ubi nulla species, nusquam est hoc et illud. Propter duo hæc primitus formatum et penitus informe, illud cœlum, sed cœlum cœli; hoc vero terram, sed terram invisibilem et incompositam, propter duo hæc interim sentio sine commemoratione dierum dicere Scripturam tuam: « In principio fecit Deus cœlum et terram. » Statim quippe subjecit quam terram dixerit. Et quod secundo die commemoratur factum firmamentum, et vocatum cœlum, insinuat de quo cœlo prius sine diebus sermo locutus sit.

(*a*) Lov. *in manifestata facie.*

CHAPITRE XIV.

Profondeur des Ecritures.

17. Admirable profondeur de vos Ecritures! leur surface agréable semble d'abord nous attirer, petits enfants que nous sommes; mais quelle profondeur, ô mon Dieu! quelle étonnante profondeur! On ne peut y jeter les yeux sans frémir; mais c'est la terreur du respect, c'est le tremblement de l'amour. Combien je hais ses ennemis! Oh! s'il vous plaisait de les percer de votre glaive à deux tranchants, pour qu'ils cessent d'être ses ennemis! J'aimerais les voir ainsi mourir à eux-mêmes, pour qu'ils ne vivent plus que pour vous! Il en est d'autres, qui viennent non en critiques, mais en admirateurs de la Genèse et qui disent : Le Saint-Esprit, qui a dicté ces choses à Moïse, son serviteur, n'a pas voulu que ses paroles fussent prises dans le sens que vous leur donnez, non, il ne l'a pas voulu; mais c'est dans celui-ci, dans le nôtre. Eh bien! Voici ma réponse, ô mon Dieu, soyez-en juge.

CHAPITRE XV.

Les adversaires ne peuvent nier ce qu'Augustin pense de Dieu, de ses anges et de la matière informe.

18. Accuserez-vous de fausseté ce que la vérité a révélé d'une voix puissante à l'oreille de mon âme, sur la véritable éternité du Créateur? C'est-à-dire que sa substance n'est point soumise aux variations des temps, et que sa volonté n'est pas séparée de sa substance. Aussi, ne veut-il point tantôt une chose et tantôt une autre; mais il veut d'une volonté unique simple et éternelle tout ce qu'il veut. Il ne peut vouloir dans un temps ce qu'il ne voulait pas, ou ne vouloir pas ce qu'il voulait d'abord, parce qu'une telle volonté serait changeante, et que tout ce qui est changeant n'est pas éternel, or, notre Dieu est éternel. Cette voix a dit aussi à mon âme, que l'attente des choses à venir devient intuition quand elles arrivent; que l'intuition devient souvenir quand elles sont passées. Or, toute perception qui varie ainsi, est changeante, et rien de ce qui est muable n'est éternel; tandis que notre Dieu est éternel. Je rassemble et j'unis ces vérités, et je trouve que mon Dieu, ce Dieu éternel, n'a point produit les créatures par une volonté nouvelle, et que sa science n'a rien souffert des atteintes du temps.

19. Contradicteurs, que direz-vous donc? Ce que j'avance est-il faux? Non, répondent-ils. Quoi donc? N'est-ce pas une vérité que toute nature revêtue de sa forme, ou que toute matière capable de forme n'existe que par celui qui est souverainement bon, parce qu'il est l'être sou-

CAPUT XIV.

Scripturæ profunditas.

17. Mira profunditas eloquiorum tuorum, quorum ecce ante nos superficies blandiens parvulis : sed mira profunditas Deus meus, mira profunditas. Horror est intendere in eam, horror honoris et tremor amoris. Odi hostes ejus vehementer. O si occidas eos de gladio bis acuto, et non sint hostes ejus : Sic enim amo eos occidi sibi, ut vivant tibi. Ecce autem alii non reprehensores sed laudatores libri Geneseos : « Non inquiunt, hoc voluit in his verbis intelligi Spiritus Dei, qui per Moysen famulum ejus ista non scripsit, non hoc voluit intelligi quod tu dicis, sed aliud quod nos dicimus. » Quibus ego, te arbitro Deus omnium nostrorum? ita respondeo.

CAPUT XV.

Quæ de Deo deque Angelis et informi materia sentit Augustinus non possunt oblocutores negare.

18. Num dicetis falsa esse, quæ mihi veritas voce forti in aurem interiorem dicit de vera æternitate creatoris, quod nequaquam ejus substantia per tempora varietur, nec ejus voluntas extra ejus substantiam sit? Unde non eum modo velle hoc, modo velle illud, sed semel et simul et semper velle omnia quæ vult, non iterum et iterum, neque nunc ista nunc illa nec velle postea quod nolebat, aut nolle quod prius volebat, quia talis voluntas mutabilis est, et omne mutabile æternum non est, Deus autem noster æternus est. Item quod mihi dicitur in aurem interiorem, expectatio rerum venturarum fit contuitus cum venerint; idemque contuitus fit memoria cum præterierint: omnis porro intentio quæ ita variatur mutabilis est, et omne mutabile æternum non est, Deus autem noster æternus est. Hæc colligo atque conjungo et invenio Deum meum, Deum æternum non aliqua nova voluntate condidisse creaturam, nec scientiam ejus transitorium aliquid pati.

19. Quid ergo dicetis contradictores? An falsa sunt ista? Non, inquiunt. Quid illud? Num falsum est omnem naturam formatam materiamve formabilem non esse nisi ab illo qui summe bonus est, quia summe est? Neque hoc negamus, inquiunt. Quid

verain? Nous le concédons. Que niez-vous donc? Est-ce l'existence d'une créature sublime unie au Dieu véritable et éternel par un amour si chaste que, sans lui être coéternelle, elle ne peut cependant s'en détacher, s'en éloigner pour tomber dans le cours et dans les vicissitudes des temps, et qu'elle se repose dans la parfaite contemplation de son unique vérité? Dès qu'en effet un cœur vous aime de tout l'amour que vous lui commandez, ô mon Dieu, vous vous montrez à lui et vous lui suffisez; aussi ne s'éloigne-t-il plus de vous pour se replier sur lui-même. Voilà cette demeure de Dieu qui n'est formée d'aucune matière empruntée soit au ciel, soit à la terre; demeure spirituelle qui entre en participation de votre éternité, parce qu'elle demeure sans tache pour toujours. Vous l'avez fondée pour les siècles des siècles; « vous avez donné vos ordres, et ils ne passeront pas. » (*Ps.* CXLVIII.) Et cependant, mon Dieu, elle ne vous est pas coéternelle, puisqu'elle a commencé et qu'elle a été créée.

20. Nous ne trouvons pas, il est vrai, de temps avant elle, « car la sagesse fut créée la première de toutes les créatures, » (*Eccli.*, I, 4) non point cette sagesse dont vous êtes le père, qui vous est coéternelle et égale, ô notre Dieu, par laquelle tout a été créé, principe dans lequel vous avez fait le ciel et la terre; mais cette sagesse qui a été créée, c'est-à-dire cette substance intelligente, qui est lumière par la contemplation de votre lumière. On l'appelle aussi sagesse, bien qu'elle soit créée. Mais autant la lumière qui éclaire diffère de celle qui est éclairée, autant la sagesse créatrice est différente de la sagesse créée, comme la justice justifiante diffère de la justice produite par la justification. Ne sommes-nous pas appelés aussi votre justice? Et un de vos serviteurs a dit : « Afin que nous devenions la justice de Dieu en lui. » (II *Cor.*, V, 21.) Il y a donc une sagesse qui a été créée avant toutes les autres créatures; ce sont ces substances raisonnables et intelligentes qui peuplent votre sainte cité, notre mère, qui est en haut, libre et éternelle dans les cieux; et dans quels cieux? « dans ces cieux des cieux qui chantent vos louanges; » (*Ps.* CXLVIII) dans ce ciel des cieux qui appartient au Seigneur. Nous ne trouvons aucun temps qui ait précédé cette sagesse, puisqu'étant la première des créatures, elle a précédé la création du temps; avant elle cependant se trouve l'éternité du Créateur, dont elle tire le principe de son existence, non pas selon le temps qui n'était pas encore, mais par suite de sa condition d'être créé.

21. C'est donc de vous, ô mon Dieu, qu'elle tire son origine; mais elle est bien différente de

igitur? An illud negatis, sublimem quamdam esse creaturam tam casto amore cohærentem Deo vero et vere æterno, ut quamvis ei coæterna non sit, in nullam tamen temporum varietatem et vicissitudinem ab illo se resolvat ac defluat, sed in ejus solius veracissima contemplatione requiescat? Quoniam tu Deus diligenti te quantum præcipis, ostendis ei te et sufficis ei, et ideo non declinat a te nec ad se. Hæc est domus Dei non terrena, neque ulla cœlesti mole corporea, sed spiritalis et particeps æternitatis tuæ, quia sine labe (*a*) in æternum. Statuisti enim eam in sæculum et in sæculum sæculi, præceptum posuisti et non præteribit. Nec tamen tibi Deo coæterna, quoniam non sine initio; facta est enim.

20. Nam etsi non invenimus tempus ante illam, « prior quippe omnium creata est sapientia, » (*Eccl.*, I, 4) nec utique illa Sapientia tibi Deus noster Patri suo plane coæterna, et æqualis, et per quam creata sunt omnia, et in quo Principio fecisti cœlum et terram; sed profecto sapientia quæ creata est, intellectualis natura scilicet, quæ contemplatione luminis lumen est; dicitur enim et ipsa, quamvis creata, sapientia. Sed quantum interest inter lumen quod illuminat et quod illuminatur, tantum inter sapientiam quæ creat et istam quæ creata est; sicut inter justitiam justificantem, et justitiam quæ justificatione facta est. Nam et nos dicti sumus justitia tua. Ait enim quidam servus tuus, « ut nos simus justitia Dei in ipso. » (II *Cor.*, V, 21.) Ergo quia prior omnium creata est quædam sapientia quæ creata est, mens rationalis et intellectualis castæ civitatis tuæ, matris nostræ quæ sursum est, et libera est, et æterna in cœlis, (quibus cœlis nisi qui te laudant cœli cœlorum? quia hoc est et cœlum cœli Domino) etsi non invenimus tempus ante illam, quia et creaturam temporis antecedit, quæ prior omnium creata est : ante illam tamen est ipsius creatoris æternitas, a quo facta sumpsit exordium, quamvis non temporis quia nondum erat tempus, ipsius tamen conditionis suæ.

21. Unde ita est abs te Deo nostro, ut aliud sit plane quam tu; et non idipsum. Quoniam etsi non

(*a*) Arn. cum Mss. quatuor, *sine labe stat in æternum.*

vous, elle n'est pas vous. Car, bien que nous ne trouvions aucun temps, ni avant elle, ni même en elle, parce qu'elle est capable de toujours contempler votre face, et que ne pouvant jamais en détacher ses regards, elle est par cela même inaccessible à tout changement, néanmoins elle a en elle un principe de mutabilité qui la couvrirait de ténèbres et la glacerait de froid, si l'amour immense qui l'attache à vous ne la rendait comme un midi perpétuel qui puise en vous sa lumière et sa chaleur. O demeure resplendissante et pure! j'aime l'éclat de votre beauté, j'aime le séjour où réside la gloire de mon Dieu, qui est à la fois l'ouvrier qui l'a bâtie et le maître qui l'habite à jamais. (*Ps.* xxv.) Du lieu de mon exil, je soupire vers vous, je dis à celui qui vous a faite de me posséder aussi en vous, puisque je suis aussi comme vous son ouvrage. Je me suis égaré comme une brebis perdue (*Ps.* cxvii); mais sur les épaules de mon pasteur, votre divin architecte, j'ai la confiance d'être reporté dans vos célestes parvis. (*Luc*, xv, 5.)

22. Que me répondez-vous, contradicteurs à qui je m'adressais, vous qui pourtant reconnaissez dans Moïse un pieux serviteur de Dieu et dans ses livres les oracles du Saint-Esprit? N'est-ce pas là cette maison de Dieu qui, sans être coéternelle à Dieu, se trouve cependant, selon sa nature, éternelle dans les cieux? En vain vous y chercherez les vicissitudes du temps, vous ne les y trouverez pas; car elle s'élève au-dessus de toute idée d'étendue, et elle est inaccessible à toute révolution de jours et d'années, parce que son bonheur est de rester toujours attachée à Dieu. (*Ps.* lxii.) Cela est vrai, disent-ils. Mais alors, de toutes ces vérités que mon cœur a proclamées devant mon Dieu lorsqu'il entendait au dedans de lui la voix de ses louanges, quelle est celle que vous accusez de fausseté? Est-ce ce que j'ai dit de cette matière informe, où l'absence même de forme entraînait l'absence de l'ordre et l'absence de l'ordre l'absence de toute vicissitude de temps? Cependant cette matière qui approche du néant ne laissait pas d'avoir un être quelconque et le devait certainement à celui à qui tout ce qui est doit son existence. Ce n'est pas ce que nous contestons, me répondent-ils.

CHAPITRE XVI.

Saint Augustin ne veut point avoir affaire avec les contradicteurs de la vérité divine.

23. C'est avec ceux qui reconnaissent pour véritables toutes les révélations que votre vérité a dévoilées à mon esprit que je veux m'entretenir un instant en votre présence, ô mon Dieu! Quant à ceux qui les nient, qu'ils déclament tant qu'ils voudront et s'étourdissent eux-mêmes. Je m'ef-

solum ante illam, sed nec in illa invenimus tempus, quia est idonea faciem tuam semper videre nec uspiam deflectitur ab ea, quo fit ut nulla mutatione varietur : inest ei tamen ipsa mutabilitas unde tenebresceret et frigesceret, nisi amore grandi tibi cohærens tanquam semper meridies luceret et ferveret ex te. O domus luminosa et speciosa, dilexi decorem tuum, et locum habitationis gloriæ Domini mei fabricatoris et possessoris tui : Tibi suspiret peregrinatio mea, et dico ei qui fecit te, ut possideat et me in te, quia fecit et me. Erravi sicut ovis perdita, sed in humeris pastoris mei, structoris tui, spero me reportari tibi.

22. Quid dicitis mihi quos alloquebar contradictores, qui tamen et Moysen pium famulum Dei et libros ejus oracula sancti Spiritus creditis? Estne ista domus Dei, non quidem Deo coæterna, sed tamen secundum modum suum æterna in cœlis, ubi vices temporum frustra quæritis, quia non invenietis? Supergreditur enim omnem distentionem, et omne spatium ætatis volubile, cui semper inhærere Deo bonum est. Est, inquiunt. Quid igitur ex iis quæ clamavit cor meum ad Deum meum, cum audiret interius vocem laudis ejus, quid tandem falsum esse contenditis? An quia erat informis materies, ubi propter nullam formam nullus ordo erat? Ubi autem nullus ordo erat, nulla esse vicissitudo temporum poterat; et tamen hoc pene nihil, inquantum non omnino nihil erat, ab illo utique erat à quo est quidquid est, quod utcûmque aliquid est. Hoc quoque, aiunt, non negamus.

CAPUT XVI.

Rem habere non vult cum iis, qui contradicunt veritati divinæ.

23. Cum his enim volo coram te aliquid colloqui Deus meus, qui hæc omnia, quæ intus in mente mea non tacet veritas tua, vera esse concedunt. Nam qui hæc negant, latrent quantum volunt et obstrepant sibi, persuadere conabor ut quiescant, et viam præbeant ad se verbo tuo. Quod si noluerint et repule-

forcerai de leur persuader de rentrer dans le calme et de donner ainsi dans leurs cœurs accès à vos paroles. S'ils refusent de le faire, s'ils repoussent mes conseils, je vous en prie, ô mon Dieu, « ne gardez pas le silence avec moi. » (*Ps.* XXVII.) Parlez à mon cœur le langage de la vérité, car vous seul pouvez le lui faire entendre. Je les laisserai loin de moi souffler sur la poussière et soulever la terre dans leurs yeux; j'entrerai dans le plus secret de mon âme, et je vous chanterai des hymnes d'amour; je pousserai d'ineffables gémissements dans ce lieu de mon exil, je porterai tous mes souvenirs et toutes mes affections vers Jérusalem, Jérusalem, ma patrie et ma mère; puis vers vous qui êtes son roi, sa lumière, son père, son tuteur, son époux, ses chastes et puissantes délices, sa joie solide, son unique et ineffable bonheur; de vous enfin, qui êtes tout pour elle, puisque vous êtes le seul véritable et souverain bien. Non, je ne cesserai point de chanter et de gémir que vous ne m'ayez reçu dans la paix de cette mère chérie, où sont les prémices de mon esprit, source pour moi de toutes ces vérités; et que vous ne m'ayez rassemblé tout entier en me retirant de cette dissipation et de cette difformité pour me rendre conforme à vous et me fixer à jamais en vous, ô ma miséricorde, ô mon Dieu. Quant à ceux qui n'accusent point de mensonge toutes ces vérités, qui vénèrent avec nous et élèvent au plus haut degré d'autorité les livres saints écrits par Moïse, votre fidèle serviteur, mais qui cependant nous contredisent sur quelque point, voici ce que je leur réponds : « Seigneur notre Dieu, soyez l'arbitre entre mes pensées et leurs censures. »

CHAPITRE XVII.

Diverses manières d'expliquer ces mots : le ciel et la terre.

24. Ils reconnaissent en effet que tout cela est vrai, mais que Moïse n'avait pas en vue ces deux sortes de créatures lorsque, inspiré du Saint-Esprit, il écrivait : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. » (*Genèse*, I, 1.) Par le ciel, il n'a point entendu cette créature spirituelle ou intelligente qui contemple sans cesse la face de Dieu; ni par la terre cette matière informe. Qu'entend-il donc? Ce que nous disons, répondent-ils. Moïse, par ces paroles, n'entend pas, n'exprime pas autre chose que nous. Quoi donc enfin? — Eh bien! sous les noms de ciel et de terre, il a voulu embrasser d'abord en peu de mots et en général tout le monde visible pour raconter ensuite en détail, et en précisant les jours, toutes les opérations qu'il avait plu au Saint-Esprit de comprendre ainsi dans leur ensemble. Car les hommes auxquels il s'adressait étaient un peuple si grossier et si charnel qu'il

rint me, obsecro Deus meus, ne tu sileas a me. Tu loquere in corde meo veraciter, solus enim sic loqueris; et dimittam eos foris sufflantes in pulverem, et excitantes terram in oculos suos; et intrem in cubile meum, et cantem tibi amatoria, gemens inenarrabiles gemitus in peregrinatione mea, et recordans Jerusalem, extento in eam sursum corde, Jerusalem patriam meam, Jerusalem matrem meam, teque super eam regnatorem, illustratorem, patrem, tutorem, maritum, castas et fortes delicias, et solidum gaudium, et omnia bona ineffabilia simul omnia; quia unum summum et verum bonum : et non avertar, donec in ejus pacem matris carissimæ, ubi sunt primitiæ spiritus mei, unde mihi ista certa sunt, colligas totum quod sum, a dispersione et deformitate hac, et conformes atque confirmes in æternum Deus meus, misericordia mea. Cum his autem qui cuncta illa quæ vera sunt, falsa esse non dicunt, honorantes et in culmine sequendæ auctoritatis nobiscum constituentes illam per sanctum Moysen editam sanctam Scripturam tuam, et tamen nobis aliquid contradicunt, ita loquor : Tu esto Deus noster arbiter inter confessiones meas et contradictiones eorum.

CAPUT XVII.

Ut cœli et terræ nominibus aliud et aliud intelligi potest.

24. Dicunt enim, quamvis vera sint hæc, non ea tamen duo Moyses intuebatur cum spiritu revelante diceret : « In principio fecit Deus cœlum et terram. » (*Gen.*, I, 1.) Non cœli nomine spiritalem vel intellectualem illam creaturam, semper faciem Dei contemplantem significavit; nec terræ nomine informem materiam. Quid igitur? Quod nos dicimus, inquiunt, hoc ille vir sensit, hoc verbis istis elocutus est. Quid est illud? Nomine aiunt cœli et terræ, totum istum visibilem mundum prius universaliter et breviter significare voluit, ut postea digereret dierum enumeratione, quasi articulatim universa quæ sancto Spiritui placuit sic enuntiare. Tales quippe homines erant rudis ille atque carnalis populus cui loqueba-

pensait ne devoir présenter à son admiration que la partie visible des œuvres de Dieu. Quant à cette terre invisible et informe, à cet abîme ténébreux dont on voit que Dieu s'est servi pour former et coordonner en six jours tous les objets visibles qui frappent nos sens, ils conviennent qu'on peut très-bien entendre par là cette matière privée de forme dont j'ai parlé.

25. Un autre ne pourrait-il pas dire que cette même matière informe et confuse fût d'abord désignée sous le nom de ciel et de terre, parce qu'elle servit à former et à perfectionner ce monde visible avec toutes les créatures qui s'y produisent à nos yeux et dont l'ensemble forme ce que nous appelons d'ordinaire le ciel et la terre? Un autre peut dire encore que la nature invisible et visible a été désignée avec raison sous le nom de ciel et de terre, et qu'ainsi l'universalité des êtres que Dieu a créés dans sa sagesse, c'est-à-dire dans le principe, se trouvent comprise dans ces deux termes. Cependant, comme les êtres ne sont pas sortis de la substance de Dieu, mais du néant, que ces créatures ne sont pas de la même nature que Dieu, et que toutes ont conservé une certaine mutabilité, soit qu'elles demeurent comme l'éternelle demeure de Dieu, soit qu'elles changent, comme l'âme et le corps de l'homme, on pourrait affirmer que cette matière commune de toutes les choses visibles et invisibles, matière encore sans forme, mais certainement susceptible de revêtir une forme pour devenir le ciel et la terre, c'est-à-dire les créatures invisibles et visibles, a été désignée sous ces expressions : « Terre invisible et sans forme » et « ténèbres au-dessus de l'abîme, » avec cette différence toutefois que la « terre invisible et informe » représente la matière corporelle avant qu'elle eût reçu la moindre forme, et « les ténèbres au-dessus de l'abîme » la matière spirituelle avant qu'elle eût reçu des limites à sa mobile inconstance et qu'elle eût été éclairée par votre sagesse.

26. Un autre peut dire encore, que ce ne sont pas les natures invisibles et visibles déjà douées de la perfection et de la forme dont elles sont susceptibles, qui sont désignées sous les noms de ciel et de terre, dans ces paroles de l'Ecriture : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre ; » mais qu'il faut y voir l'ébauche encore grossière et informe de ces substances et la matière primitive susceptible de formes, parce qu'en elles se trouvaient déjà confuses, il est vrai, et sans être distinguées par leurs formes ou leurs qualités, ces deux créatures, l'une spirituelle, l'autre corporelle, appelées le ciel et la terre, depuis qu'elles forment un tout si régulier.

tur, ut eis opera Dei non nisi sola visibilia commendanda judicaret. Terram vero invisibilem et incompositam, tenebrosamque abyssum, unde consequenter ostenditur per illos dies facta atque disposita esse cuncta ista visibilia quæ nota sunt omnibus, non incongruenter informem istam materiam intelligendam esse consentiunt.

25. Quid si dicat alius, eamdem informitatem, confusionemque materiæ, cœli et terræ nomine prius insinuatam, quod ex ea mundus iste visibilis cum omnibus naturis, quæ in eo manifestissime apparent, qui cœli et terræ nomine sæpe appellari solet, conditus atque perfectus est? Quid si dicat et alius, cœlum et terram quidem invisibilem visibilemque naturam, non indecenter appellatam, ac per hoc universam creaturam, quam fecit in Sapientia, id est in Principio Deus, hujuscemodi duobus vocabulis esse comprehensam; verumtamen quia non de ipsa substantia Dei, sed ex nihilo cuncta facta sunt, quia non sunt idipsum quod Deus, et inest quædam mutabilitas omnibus, sive maneant, sicut æterna domus Dei; sive mutentur, sicut anima hominis et corpus; communem omnium rerum invisibilium visibiliumque materiem adhuc informem, sed certe formabilem unde fieret cœlum et terra, id est invisibilis atque visibilis jam utraque formata creatura, his nominibus enuntiatam, quibus appellaretur terra invisibilis et incomposita, et tenebræ super abyssum; ea distinctione, ut terra invisibilis et incomposita intelligatur materies corporalis ante qualitatem formæ : tenebræ autem super abyssum, spiritalis materies ante cohibitionem quasi fluentis immoderationis, et ante illuminationem sapientiæ?

26. Est adhuc quod dicat si quis alius velit, non scilicet jam perfectas atque formatas invisibiles visibilesque naturas cœli et terræ nomine significari cum legitur : « In principio fecit Deus cœlum et terram; » sed ipsam adhuc informem inchoationem rerum formabilem creabilemque materiam his nominibus appellatam, quod in ea jam essent ista confusa nondum qualitatibus formisque distincta, quæ nunc jam digesta suis ordinibus vocantur cœlum et terra; illa spiritalis, hæc corporalis creatura.

CHAPITRE XVIII.

Quelles sont les erreurs peu dangereuses où l'on peut peut tomber sur le sens des Ecritures?

27. J'écoute et je pèse toutes ces interprétations différentes, mais je ne veux pas les discuter; car les disputes de paroles ne servent à rien qu'à pervertir la foi de ceux qui nous entendent. (II *Tim.*, II, 14.) Votre loi, au contraire, édifie ceux qui en usent légitimement, parce que la fin de la loi est la charité qui part d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sincère. (I *Tim.*, I, 8.) Notre divin Maître n'ignore pas quels sont les deux préceptes dans lesquels il a renfermé toute la loi et les prophètes. Que m'importe donc, moi qui vous confesse avec amour, ô mon Dieu, vous la lumière qui éclairez mes yeux dans les ténèbres, que m'importe, qu'on puisse donner des paroles de Moïse diverses interprétations, toutes vraies, cependant; que m'importe, dis-je, si j'ai compris autrement qu'un autre ce qu'a voulu signifier l'écrivain sacré? Nous tous, en lisant ces livres, nous cherchons à pénétrer et à comprendre la pensée de l'auteur que nous lisons, et lorsque nous le croyons véridique, nous n'osons penser qu'il ait avancé quelque chose dont nous savons ou dont nous soupçonnons la fausseté. Ainsi donc, tandis que chacun s'efforce de comprendre dans les saintes Ecritures ce qu'a voulu dire l'écrivain, quel mal y a-t-il, ô lumière des intelligences sincères, si on découvre un sens dont vous démontrez la vérité, bien que le sens vrai qu'on a saisi, ne soit point le sens également véritable de l'écrivain sacré?

CHAPITRE XIX.

Vérités claires par elles-mêmes.

28. Ainsi, c'est une vérité, que vous avez créé le ciel et la terre; c'est une vérité, que votre sagesse est le principe en qui vous avez créé toutes choses; c'est une vérité, que ce monde visible se divise en deux grandes parties, le ciel et la terre, qui embrassent comme en abrégé toutes les créatures. C'est une vérité, que tout être muable se présente à notre esprit avec une certaine absence de forme, mais étant susceptible de forme comme il l'est de changement et d'altération. C'est une vérité, que le temps n'a point d'action sur une créature si intimement unie à la forme immuable, qu'elle ne change jamais, bien que la mutabilité lui soit naturelle. C'est une vérité, qu'une matière informe, qui est presque le néant, ne peut être sujette aux vicissitudes du temps; c'est une vérité, que ce qui sert à former une chose, peut

CAPUT XVIII.

Quis error innoxius in Scripturis.

27. Quibus omnibus auditis et consideratis, nolo verbis contendere; ad nihil enim utile est nisi ad subversionem audientium. Ad ædificationem autem bona est lex, si quis ea legitime utatur; quia finis ejus est caritas de corde puro, et conscientia bona, et fide non ficta. Et novit magister noster in quibus duobus præceptis totam Legem Prophetasque suspenderit. Quæ mihi ardenter confitenti, Deus meus lumen oculorum meorum in occulto, quid mihi obest, cum diversa in his verbis intelligi possint, quæ tamen vera sint, quid inquam mihi obest, si aliud ego sensero quam sensit alius eum sensisse qui scripsit? Omnes quidem qui legimus, nitimur hoc indagare atque comprehendere quod voluit ille quem legimus. Et cum eum veridicum credimus, nihil quod falsum esse vel novimus vel putamus, audemus eum existimare dixisse. Dum ergo quisque conatur id sentire in Scripturis sanctis, quod in eis sensit ille qui scripsit; quid mali est si hoc sentiat, quod tu lux omnium veridicarum mentium ostendis verum esse; etiam si hoc non sensit ille quem legit, cum et ille verum, nec tamen hoc senserit?

CAPUT XIX.

Quæ liquido vera.

28. Verum est enim, Domine, fecisse te cœlum et terram; et verum est Principium esse Sapientiam tuam in qua fecisti omnia. Item verum est, quod mundus iste visibilis habet magnas partes suas cœlum et terram brevi complexione factarum omnium conditarumque naturarum. Et verum est quod omne mutabile insinuat notitiæ nostræ quamdam informitatem, qua formam capit, vel qua mutatur et vertitur. Verum est, nulla tempora perpeti quod ita cohæret formæ incommutabili, ut quamvis sit mutabile, non mutetur. Verum est, informitatem quæ (*a*) prope nihil est, vices temporum habere non posse. Verum

(*a*) Lov. *proprie nihil est.*

déjà, d'une certaine manière, en recevoir le nom; ainsi, on a pu appeler ciel et terre une matière informe, d'où furent tirés le ciel et la terre. C'est une vérité, que de toutes les créatures revêtues de forme, rien n'approche plus de la matière informe que la terre et l'abîme. C'est une vérité que vous avez fait, ô principe de toutes choses, non-seulement tout être créé et formé, mais encore tout ce qui peut l'être. Enfin, c'est une vérité, que tout objet sans forme, qui reçoit une forme, se trouvait d'abord informe avant d'avoir été formé.

CHAPITRE XX.

Interprétations diverses de ces paroles : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. »

29. De toutes ces vérités dont ne doutent point ceux, dont l'œil intérieur est éclairé de votre divine lumière, et qui croient fermement que votre serviteur Moïse n'a parlé que par l'inspiration de l'Esprit de vérité; de toutes ces vérités, dis-je, l'un en choisit une et dit : « Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre; » c'est-à-dire que par son Verbe, qui lui est coéternel, Dieu fit la créature intelligente et sensible, ou spirituelle et corporelle. Un autre : « Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre; » c'est-à-dire que, par son Verbe, qui lui est coéternel, il fit l'universalité du monde matériel, avec toutes les créatures connues qu'il renferme. Un autre dit encore : « Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre; » c'est-à-dire, par son Verbe, qui lui est coéternel, Dieu fit cette matière informe de toutes les créatures spirituelles et corporelles. Celui-ci dira : « Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre; » c'est-à-dire, par son Verbe, qui lui est coéternel, Dieu fit la matière informe de la créature corporelle, matière qui contenait confusément le ciel et la terre, que nous voyons maintenant avec leur forme propre et distincte dans l'ensemble de cet univers. Enfin celui-là dira : « Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre; » c'est-à-dire, dès le commencement de son action et de son œuvre, Dieu fit une matière informe qui, confusément, renfermait le ciel et la terre; puis ces êtres sont sortis de son sein, et ils apparaissent maintenant et se manifestent avec tous ces êtres qu'ils contiennent.

CHAPITRE XXI.

Explications différentes de ces mots : « La terre était invisible. »

30. De même quant à l'intelligence des paroles suivantes, elles sont susceptibles de sens différents quoique également vrais. L'un choisit un de ces sens, et dit : « La terre était invisible

est, quod unde fit aliquid, potest quodam genere locutionis habere jam nomen ejus rei quæ inde fit; unde potuit vocari cœlum et terra quælibet informitas unde factum est cœlum et terra. Verum est, omnium formatorum nihil esse informi vicinius quam terram et abyssum. Verum est, quod non solum creatum atque formatum; sed etiam quidquid creabile atque formabile est, tu fecisti ex quo sunt omnia. Verum est, omne quod ex informi formatur, prius esse informe, deinde formatum.

CAPUT XX.

« In principio creavit, » *etc., varie intellectum.*

29. Ex his omnibus veris, de quibus non dubitant quorum interiori oculo talia videre donasti, et qui Moysen famulum tuum in Spiritu veritatis locutum esse immobiliter credunt; ex his ergo omnibus aliud sibi tollit qui dicit : « In principio fecit Deus cœlum et terram, » id est in Verbo suo sibi coæterno fecit Deus intelligibilem atque sensibilem, vel spiritalem corporalemque creaturam. Aliud qui dicit : « In principio fecit Deus cœlum et terram, » id est in Verbo suo sibi coæterno fecit Deus universam istam molem corporei mundi hujus, cum omnibus quas continet manifestis notisque naturis. Aliud qui dicit : « In principio fecit Deus cœlum et terram, » id est in Verbo suo sibi coæterno fecit Deus informem materiam creaturæ spiritalis et corporalis. Aliud qui dicit : « In principio fecit Deus cœlum et terram, » id est in Verbo suo sibi coæterno fecit Deus informem materiam creaturæ corporalis ubi confusum adhuc erat cœlum et terra, quæ nunc jam distincta atque formata in istius mundi mole sentimus. Aliud qui dicit : « In principio fecit Deus cœlum et terram, » id est in ipso exordio faciendi atque operandi fecit Deus informem materiam confuse habentem cœlum et terram, unde formata nunc eminent et apparent cum omnibus quæ in eis sunt.

CAPUT XXI.

« Terra erat invisibilis, » *etc., varie intellectum.*

30. Item quod attinet ad intellectum verborum sequentium, ex illis omnibus veris, aliud sibi tollit qui dicit : « Terra autem erat invisibilis et incomposita,

et informe, et les ténèbres étaient au-dessus de l'abîme ; » c'est-à-dire que cette masse corporelle que Dieu créa, n'était encore que la matière informe, sans ordre, sans lumière des êtres corporels. Un autre dira : « La terre était invisible et informe, et les ténèbres étaient au-dessus de l'abîme ; » c'est-à-dire, que tout ce qui a été appelé le ciel et la terre était encore une matière informe et ténébreuse, d'où devaient sortir le ciel matériel et la terre matérielle avec toutes les créatures qui s'y manifestent à nos sens. Celui-ci : « La terre était invisible et informe, et les ténèbres étaient au-dessus de l'abîme ; » c'est-à-dire, que l'ensemble qui a reçu le nom de ciel et de terre n'était encore qu'une matière informe et ténébreuse, d'où devait sortir le ciel intelligible, qui est appelé ailleurs le ciel des cieux (*Ps.* CXIII), et la terre, c'est-à-dire, toute la nature corporelle, nom sous lequel on doit entendre aussi le ciel que nous voyons, d'où devait sortir, en un mot, toute créature visible et invisible. Celui-là : « La terre était invisible et sans forme, et les ténèbres étaient au-dessus de l'abîme ; » ce n'est point ce chaos informe et sans harmonie, que l'Ecriture appelle le ciel et la terre ; ce chaos informe existait déjà, et elle l'a désigné sous le nom de terre invisible et informe, et d'abîme ténébreux ; c'est de cette masse informe que Dieu tira le ciel et la terre, c'est-à-dire, les créatures spirituelles et les créatures corporelles. Enfin un autre dira : « La terre était invisible et informe, et les ténèbres étaient au-dessus de l'abîme ; » c'est-à-dire, il y avait déjà une matière informe, d'où, selon l'Ecriture, Dieu fit le ciel et la terre, ou cette masse entière de l'univers, partagée en deux grandes divisions, l'une supérieure, et l'autre inférieure, avec toutes les créatures connues qu'elles renferment.

CHAPITRE XXII.

Rien ne s'oppose à ce que Dieu ait créé d'autres êtres, dont il n'est point fait mention dans la Genèse.

31. On essaiera peut-être de combattre ces deux dernières interprétations : Si vous ne voulez pas, dira-t-on, que cette matière informe soit appelée le ciel et la terre, il y avait donc quelque chose que Dieu n'avait pas fait et dont il créa le ciel et la terre ; car l'Ecriture ne nous a pas dit que Dieu ait créé cette matière, à moins qu'elle ne soit exprimée sous le nom de ciel ou de terre, ou de terre seulement, lorsqu'elle dit : « Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre. »

et tenebræ erant super abyssum, » id est (*a*) corporale illud quod fecit Deus, adhuc materies erat corporearum rerum informis sine ordine, sine luce. Aliud qui dicit : « Terra autem erat invisibilis et incomposita, et tenebræ erant super abyssum, » id est hoc totum quod cœlum et terra appellatum est, adhuc informis et tenebrosa materies erat, unde fieret cœlum corporeum et terra corporea, cum omnibus quæ in eis sunt corporeis sensibus nota. Aliud qui dicit : « Terra autem erat invisibilis et incomposita, et tenebræ erant super abyssum, » id est hoc totum quod cœlum et terra appellatum est, adhuc informis et tenebrosa materies erat, unde fieret cœlum intelligibile quod alibi dicitur cœlum cœli ; et terra, scilicet omnis natura corporea, sub quo nomine intelligatur etiam hoc cœlum corporeum ; id est unde fieret omnis invisibilis visibilisque creatura. Aliud qui dicit : « Terra autem erat invisibilis et incomposita, et tenebræ erant super abyssum ; » non illam informitatem nomine cœli et terræ Scriptura appellavit, sed jam erat, inquit, ipsa informitas quam terram invisibilem et incompositam tenebrosamque abyssum nominavit, de qua cœlum et terram Deum fecisse prædixerat, spiritalem scilicet, corporalemque creaturam. Aliud qui dicit : « Terra autem erat invisibilis et incomposita, et tenebræ erant super abyssum ; » id est informitas quædam jam materies erat, unde cœlum et terram Deum fecisse Scriptura prædixit, totam scilicet corpoream mundi molem, in duas maximas partes superiorem atque inferiorem distributam, cum omnibus quæ in eis sunt usitatis notisque creaturis.

CAPUT XXII.

Aliquid esse a Deo conditum, de quo sileat liber Genesis, nihil repugnat.

31. Cum enim duabus istis extremis sententiis resistere quisquam ita tentaverit : Si non vultis hanc informitatem materiæ cœli et terræ nomine appellatam videri ; erat ergo aliquid quod non fecerat Deus, unde cœlum et terram faceret ; neque enim Scriptura narravit quod istam materiem Deus fecerit, nisi (*b*) intelligamus eam cœli et terræ, aut solius terræ vocabulo significatam cum diceretur : « In principio

(*a*) Ita plures et potiores Mss. cum Arn. At Bad. Am. Er. Som. et Blas. cum quinque Mss. habent, *id est incorporale*. Lov. *id est corporabile*. — (*b*) In omnibus fere libris legitur, *nisi ut intelligamus*, Librariorum lapsu qui forte mutarunt *aut*, in *ut*, hanc porro particulam removimus juxta Arn. et Ms. Benignianum.

Quant à ce qui suit : « Or, la terre était invisible et informe, » quand Moïse aurait par-là voulu désigner cette matière informe, il nous la faut cependant regarder comme l'ouvrage de Dieu, d'après ces paroles de l'Ecriture : « Dieu créa le ciel et la terre. » A cela, les partisans des deux dernières opinions pourront répondre et dire : Nous ne nions pas que cette matière informe soit l'œuvre de Dieu, unique auteur de toutes les créatures excellemment bonnes; car si nous disons que ce qui a reçu l'être et la forme est plus parfait que ce qui en est simplement susceptible, qui n'en a que la capacité, nous admettons toutefois que ce dernier état, bien qu'imparfait est bon également. L'Ecriture ne dit pas que Dieu ait créé cette matière informe, mais elle ne parle pas non plus de beaucoup d'autres êtres, tels que les chérubins, les séraphins, et de ceux que l'Apôtre énonce clairement, comme les trônes, les dominations, les principautés, les puissances (*Coloss.*, I, 16), qui sont pourtant, sans aucun doute, l'œuvre de Dieu. Si dans ces paroles : « Il a créé le ciel et la terre; » tout a été compris, que dirons-nous des eaux, sur lesquelles était porté l'Esprit de Dieu? Car, si elles sont aussi comprises sous le nom de terre, comment ce nom peut-il exprimer une matière informe, s'il désigne aussi ces eaux où éclatent à nos yeux tant de beautés? Et si on l'entend dans ce sens, pourquoi est-il écrit que de cette matière informe a été formé le firmament, nommé ciel, sans qu'il soit fait mention de la formation des eaux? Sont-elles donc invisibles et informes ces eaux dont nous admirons le cours si limpide? Ou bien, si elles ont été revêtues de leur parure, alors que Dieu a dit : « Que les eaux qui sont sous le firmament se réunissent; » (*Gen.*, I, 9) si c'est à cette réunion qu'elles ont dû leur beauté, que dire alors des eaux qui sont au-dessus du firmament? Si elles n'avaient pas eu leur forme, auraient-elles reçu une place si honorable? Nulle part cependant l'Ecriture ne dit de quelle parole elles ont reçu leur forme? Ainsi donc, si la Genèse se tait sur la création de quelques êtres qui, d'après les lumières de la foi, comme d'après celles de la raison, sont évidemment l'œuvre de Dieu; si aucune saine doctrine n'ose émettre que ces eaux soient coéternelles à Dieu, parce que le livre de la Genèse constate leur existence sans nous apprendre comment elles l'ont reçue; pourquoi, instruits par la vérité, refuserions-nous de croire que cette matière informe, appelée par l'Ecriture : « Terre invisible et informe, et abîme ténébreux, » fût l'œuvre de Dieu, tirée du néant et non coéternelle à Dieu, quoique le récit de la Genèse ait passé sous silence le moment de sa création?

fecit Deus cœlum et terram; » ut id quod sequitur : « Terra autem erat invisibilis et incomposita : » quamvis informem materiam sic placuerit appellare, non tamen intelligamus nisi eam quam fecit Deus in eo quod præscriptum est, « fecit Deus cœlum et terram. » Respondebunt assertores duarum istarum sententiarum quas extremas posuimus, aut illius, aut illius, cum hæc audierint et dicent : Informem quidem istam materiam non negamus a Deo factam, Deo a quo sunt omnia bona valde : quia sicut dicimus amplius bonum esse quod creatum atque formatum est, ita fatemur minus bonum esse quod factum est creabile atque formabile, sed tamen bonum : non autem commemorasse Scripturam, quod hanc informitatem fecerit Deus, sicut alia multa non commemoravit, ut Cherubim et Seraphim, et quæ Apostolus distincte ait : Sedes, Dominationes, Principatus, Potestates, quæ tamen omnia Deum fecisse manifestum est. (*Colos.*, I, 16.) Aut si in eo quod dictum est, « fecit cœlum et terram, » comprehensa sunt omnia, quid de aquis dicimus, super quas ferebatur Spiritus Dei? Si enim terra nominata simul intelliguntur, quomodo jam terræ nomine materies informis accipitur, quando tam speciosas aquas videmus? Aut si ita accipitur, cur ex eadem informitate scriptum est, factum firmamentum et vocatum cœlum, neque scriptum est factas esse aquas? Non enim adhuc informes sunt et invisæ, quas ita decora specie fluere cernimus. Aut si tunc acceperunt istam speciem cum dixit Deus : « Congregetur aqua quæ est sub firmamento, » (*Gen.*, I, 9) ut congregatio sit ipsa formatio; quid respondebitur de aquis quæ super firmamentum sunt? quia neque informes tam honorabilem sedem accipere meruissent, nec scriptum est qua voce formatæ sint. Unde si aliquid Genesis tacuit Deum fecisse, quod tamen Deum fecisse nec sana fides, nec certus ambigit intellectus; nec ideo ulla sobria doctrina dicere audebit istas aquas coæternas Deo : quia in libro Geneseos commemoratas quidem audivimus, ubi autem factæ sint non invenimus : cur non informem quoque illam materiem, quam Scriptura hæc terram invisibilem et incompositam, tenebrosamque abyssum appellat, docente veritate intelligamus a Deo factam esse de nihilo, ideoque illi non esse coæternam, quamvis ubi facta sit, omiserit enuntiare ista narratio?

CHAPITRE XXIII.

Deux sortes de difficultés dans l'interprétation de l'Ecriture.

32. Après avoir écouté et examiné ces diverses opinions, dans la mesure de ma faiblesse, que je vous confesse, ô mon Dieu! à vous qui la connaissez, je vois qu'il peut se présenter deux sortes de difficultés sur les faits que nous ont rapportés les fidèles interprètes de votre vérité : l'une relative à la vérité des faits eux-mêmes; l'autre à l'intention de celui qui les a écrits. Car c'est tout autre chose de chercher les vraies conditions de la création et de connaître le sens que Moïse, l'illustre serviteur de votre foi, a voulu donner à ses paroles. Quant à la première difficulté, loin de moi tous ceux qui donnent pour des vérités certaines toutes les rêveries qu'ils imaginent; à l'égard de la seconde, loin de moi encore tous ceux qui accusent Moïse de mensonge. Mais, Seigneur, puissé-je me réunir en vous, me réjouir en vous avec ceux qui se nourrissent de votre vérité dans toute l'étendue de l'amour! Approchons-nous ensemble des pages de votre saint livre, et cherchons-y vos pensées dans les pensées de votre serviteur, dont la plume a été votre fidèle interprète.

CHAPITRE XXIV.

Entre plusieurs sens véritables, il n'est point aisé de déterminer quel était celui de Moïse.

33. Qui de nous, à travers tant d'interprétations diverses et toutes véritables qui se présentent à l'esprit de ceux qui méditent ces paroles, trouvera la pensée de l'écrivain sacré et pourra dire : « Telle fut la pensée de Moïse : voilà le sens qu'il a voulu donner à son récit, » avec autant d'assurance qu'il reconnaît la vérité de telle ou telle interprétation, qu'elle ait été d'ailleurs ou non dans la pensée de l'écrivain sacré? Pour moi, mon Dieu, moi, votre serviteur, qui ai fait vœu de vous offrir comme un sacrifice ces confessions, et qui vous demande au nom de votre miséricorde la grâce d'être fidèle à ma promesse, je proclame avec une ferme confiance que vous êtes par votre Verbe immuable, l'auteur de tous les êtres visibles et invisibles; mais puis-je dire avec la même assurance que Moïse n'avait pas d'autre pensée, lorsqu'il écrivait : « Dans le principe, Dieu a créé le ciel et la terre? » Je vois bien dans votre vérité la certitude de mon sentiment; mais je ne vois pas dans l'esprit de Moïse qu'il ait eu cette même pensée en écrivant ces paroles. Car il a

CAPUT XXIII.

Duo dissensionum genera in Scripturis interpretandis.

32. His ergo auditis atque perspectis pro captu infirmitatis meæ, quam tibi confiteor scienti Deo meo, duo video dissensionum genera oboriri posse, cum aliquid a nuntiis veracibus per signa enuntiatur; unum si de veritate rerum, alterum si de ipsius qui enuntiat voluntate dissensio est. Aliter enim quærimus de creaturæ conditione quid verum sit, aliter autem quid in his verbis Moyses egregius domesticus fidei tuæ intelligere lectorem auditoremque voluerit. In illo primo genere discedant a me omnes, qui ea quæ falsa sunt, se scire arbitrantur. In hoc item altero discedant a me omnes qui ea quæ falsa sunt, Moysen dixisse arbitrantur. Conjungar autem illis Domine in te, et delecter cum eis in te, qui veritate tua pascuntur in latitudine caritatis, et accedamus simul ad verba libri tui, et quæramus in eis voluntatem tuam per voluntatem famuli tui, cujus calamo dispensasti ea.

CAPUT XXIV.

Ex multis veris non debet fidenter asseri hoc aut illud sensisse Moysen.

33. Sed quis nostrum sic invenit eam inter tam multa (*a*) vera, quæ in illis verbis aliter atque aliter intellectis occurrunt quærentibus, ut tam fidenter dicat hoc sensisse Moysen, atque hoc in illa narratione voluisse intelligi, quam fidenter dicit hoc verum esse, sive ille hoc senserit sive aliud? Ecce enim, Deus meus, ego servus tuus qui vovi tibi sacrificium confessionis in his litteris, et oro ut ex misericordia tua reddam tibi vota mea; ecce ego quam fidenter dico in tuo Verbo incommutabili omnia te fecisse, invisibilia et visibilia : numquid tam fidenter dico non aliud quam hoc attendisse Moysen cum scriberet : « In principio fecit Deus cœlum et terram? » Quia non sicut in tua veritate hoc certum video, ita in ejus mente video id eum cogitasse cum hæc scriberet. Potuit enim cogitare in ipso faciendi exordio, cum diceret : « In principio : » potuit et cœlum et terram

(*a*) Lov. *sic inveniet eam inter tam multa verba.*

pu entendre du commencement même de la création ces mots : « Dans le principe ; » et par ceux de ciel et de terre, peut-être a-t-il voulu désigner, non pas cette nature parfaite et formée, soit spirituelle, soit corporelle, mais l'une et l'autre encore imparfaites et informes. Je vois bien qu'il a pu dire vrai dans les deux sens ; mais lequel de ces deux sens a-t-il voulu exprimer? C'est ce que je ne vois pas. Au reste, que ce grand homme ait eu en vue, lorsqu'il écrivait ces paroles, l'un des sens que j'ai exposés, ou tout autre qui aurait échappé à mon esprit, je ne puis douter qu'il n'ait dit la vérité et qu'il ne se soit servi des termes convenables pour l'exprimer.

CHAPITRE XXV.

Il s'élève contre ceux qui rejettent trop hardiment les interprétations des autres.

34. Que l'on cesse donc de m'importuner, en me disant : Moïse n'a pas eu votre pensée, mais la mienne. Si l'on me disait : D'où savez-vous que le sens de Moïse est celui que vous donnez à ses paroles? je ne devrais pas m'en offenser, et je répondrais peut-être par les raisons que j'ai données plus haut, ou par d'autres plus développées, si l'on ne voulait pas se rendre. Mais lorsqu'on vient me dire : Moïse n'a pas eu la pensée que vous lui prêtez, c'est la mienne qu'il a voulu exprimer, et qu'en même temps on m'accorde que nous disons tous deux la vérité, alors ô mon Dieu! ô vie des pauvres! vous dans le sein duquel ne se trouve aucune contradiction, répandez en mon âme un torrent de douceur, afin que je supporte avec patience ceux qui me parlent ainsi ; s'ils le font, ce n'est pas qu'ils soient des hommes de Dieu, et qu'ils aient lu dans l'esprit de votre serviteur, mais c'est qu'ils sont enflés d'orgueil, et qu'ils connaissent bien moins la pensée de Moïse qu'ils n'aiment leur propre pensée ; et encore n'est-ce point parce qu'elle est vraie, mais parce qu'elle vient d'eux. Autrement, ils aimeraient de même les pensées vraies des autres, comme j'aime leurs pensées quand elles sont vraies, non parce qu'elles sont leurs pensées, mais parce qu'elles sont conformes à la vérité, et qu'à ce titre ce n'est plus un bien qui leur soit propre. Si au contraire ils aiment une chose, parce qu'elle est vraie, n'est-elle pas alors à eux comme à moi, puisque toutes les vérités sont le patrimoine commun de ceux qui cherchent la vérité? Quant à cette prétention que leur opinion, et non la mienne, est conforme au sentiment de Moïse, je la repousse et ne puis la souffrir ; car, eussent-ils raison, la hardiesse de leur affirmation ne serait plus de la science, mais de l'audace ; elle naîtrait, non d'une intelligence plus exercée, mais d'une âme enflée d'orgueil. C'est pourquoi, Seigneur, vos jugements sont redoutables ; car votre vérité n'est ni à moi, ni à celui-ci, ni à celui-là ; elle

hoc loco, nullam jam formatam perfectamque naturam sive spiritalem sive corporalem, sed utramque inchoatam et adhuc informem velle intelligi. Video quippe vere potuisse dici, quidquid horum diceretur ; sed quid horum in his verbis ille cogitaverit, non ita video : quamvis sive aliquid horum, sive aliquid aliud quod a me commemoratum non est, tantus vir ille mente conspexerit, cum hæc verba promeret, verum eum vidisse apteque id enuntiasse non dubitem.

CAPUT XXV.

Adversus eos qui aliorum interpretandi rationem temere rejiciunt.

34. Nemo mihi jam molestus sit dicendo mihi : Non hoc sensit Moyses quod tu dicis ; sed hoc sensit quod ego dico. Si enim mihi diceret : Unde scis hoc sensisse Moysen, quod de his verbis ejus eloqueris ; æquo animo ferre deberem, et responderem fortasse quæ superius respondi, vel aliquanto uberius, si esset durior. Cum vero dicit : Non hoc ille sensit quod tu dicis, sed quod ego dico ; neque tamen negat quod uterque nostrum dicit, utrumque verum esse : o vita pauperum Deus meus, in cujus sinu non est contradictio, plue mihi mitigationes in cor, ut patienter tales feram qui non mihi hoc dicunt, quia divini sunt, et in corde famuli tui viderunt quod dicunt, sed quia superbi sunt ; nec noverunt Moysi sententiam, sed amant suam, non quia vera est, sed quia sua est. Alioquin et aliam veram pariter amarent, sicut ego amo quod dicunt, quando verum dicunt ; non quia ipsorum est, sed quia verum est ; et ideo jam nec ipsorum est, quia verum est. Si autem ideo ament illud quia verum est, jam et ipsorum est et meum est : quoniam in commune omnium est veritatis amatorum. Illud autem quod contendunt non hoc sensisse Moysen quod ego dico, sed quod ipsi dicunt, nolo, non amo : quia et si ita est, tamen ista temeritas non scientiæ sed audaciæ est, nec visus sed typhus eam peperit. Ideoque Domine tremenda sunt judicia tua, quoniam

est à nous tous que vous appelez hautement à sa participation, en nous menaçant des peines les plus terribles, d'en être privés à jamais, si nous voulons nous l'attribuer à nous-mêmes. Quiconque, en effet, réclame pour lui seul ce dont vous destinez la jouissance à tous, et revendique comme son bien particulier ce qui appartient à tous, celui-là perd bientôt ses droits au fonds commun pour être réduit à son propre fonds, c'est-à-dire de la vérité au mensonge; « car celui qui dit le mensonge, parle de son propre fonds. » (*Jean*, VIII, 44.)

35. O mon Dieu! ô le plus juste des juges, et la vérité même! prêtez l'oreille à mes paroles; écoutez ma réponse à celui qui ose ainsi me contredire, et jugez-la. C'est en votre présence que je parle; c'est en présence de mes frères, qui font un légitime usage de votre loi, en la rapportant à la charité, sa fin véritable. (I *Tim.*, I, 8.) Ecoutez, Seigneur, et jugez ma réponse, je vous prie; car voici les paroles de paix et de fraternité que je lui adresse. Si tous deux, nous voyons la vérité de ce que vous dites et aussi la vérité de ce que je dis, de grâce, où la voyons-nous? Assurément ce n'est ni vous en moi, ni moi en vous; mais nous la voyons, l'un et l'autre dans l'immuable vérité qui est au-dessus de nos esprits. Or, puisque nous ne discutons pas sur cette lumière de notre Dieu qui nous éclaire, pourquoi contester sur la pensée d'un homme que nous ne saurions voir comme nous voyons cette vérité immuable? Car si Moïse lui-même nous apparaissait et nous disait : Voilà quelle a été ma pensée, nous ne la verrions même pas alors, mais nous croirions seulement à ce qu'il nous dit. Gardons-nous donc, suivant le conseil de l'Apôtre, de nous enfler d'orgueil les uns contre les autres. (I *Cor.*, IV, 6.) « Aimons le Seigneur notre Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes les forces de notre esprit, et le prochain comme nous-mêmes. » (*Deut.*, VI, 5; *Matth.*, XXII, 37.) Ces deux commandements de l'amour sont l'unique fin que Moïse s'est proposée en écrivant. Refuser de le croire, c'est accuser Dieu de mensonge, puisque nous avons de l'esprit de son serviteur une opinion toute contraire à celle que lui-même nous en a donnée. Voyez maintenant : au milieu de cette multitude d'explications toutes véritables que l'on peut donner de ses paroles, quelle témérité, quelle folie ce serait d'affirmer que telle a été l'unique pensée de Moïse, et d'offenser ainsi, par de pernicieuses disputes, cette charité qui a été l'unique fin des paroles mêmes que nous nous efforçons d'expliquer.

CHAPITRE XXVI.

Quel est le langage qui convient aux Ecritures?

36. Et cependant, ô mon Dieu! vous qui êtes

veritas tua nec mea est, nec illius aut illius, sed omnium nostrum quos ad ejus communionem publice vocas, terribiliter admonens nos, ut nolimus eam habere privatam, ne privemur ea. Nam quisquis id quod tu omnibus ad fruendum proponis, sibi proprie vindicat, et suum vult esse quod omnium est, a communi propellitur ad sua, hoc est a veritate ad mendacium. Qui enim loquitur mendacium, de suo loquitur.

35. Attende judex optime Deus ipsa veritas, attende quid dicam contradictori huic, attende; coram te enim dico, et coram fratribus meis, qui legitime utuntur Lege usque ad finem caritatis, attende, et vide quid ei dicam, si placet tibi. Hanc enim vocem huic refero fraternam et pacificam : Si ambo videmus verum esse quod dicis, et ambo videmus verum esse quod dico, ubi quæso id videmus? Nec ego utique in te, nec tu in me, sed ambo in ipsa, quæ supra mentes nostras est, incommutabili veritate. Cum ergo de ipsa Domini Dei nostri luce non contendamus, cur de proximi cogitatione contendimus, quam sic videre non possumus ut videtur incommutabilis veritas; quando si ipse Moyses apparuisset nobis atque dixisset : Hoc cogitavi; nec sic eam videremus, sed crederemus? Non itaque supra quam scriptum est, unus pro altero infletur adversus alterum. Diligamus Dominum Deum nostrum ex toto corde, et ex tota anima, et ex tota mente nostra, et proximum nostrum sicut nosmetipsos. Propter quæ duo præcepta caritatis sensisse Moysen, quidquid in illis libris sensit, nisi crediderimus, mendacem faciemus Deum, cum de animo conservi aliter quam ille docuit opinamur. Jam vide quam stultum sit in tanta copia verissimarum sententiarum, quæ de illis verbis erui possunt temere affirmare, quam earum Moyses potissimum senserit, et perniciosis contentionibus ipsam offendere caritatem, propter quam dixit omnia, cujus dicta conamur exponere.

CAPUT XXVI.

Qui sermo deceat Scripturam.

36. Et tamen ego Deus meus celsitudo humilitatis

ma gloire dans mon humilité, et mon repos dans mes fatigues, vous qui écoutez l'aveu de mes fautes et qui me les pardonnez, puisque vous m'ordonnez d'aimer mon prochain comme moi-même, puis-je croire que Moïse, ce serviteur si fidèle, ait reçu moins de faveurs de vous que je n'en eusse désiré et demandé moi-même, si j'étais né dans le même temps que lui, et que vous m'eussiez choisi à sa place pour dispenser par le moyen de mon cœur et de ma plume ces saintes Ecritures qui, dans la suite, devaient être si salutaires à tous les peuples, et dont la puissante autorité devait triompher par tout l'univers de toutes les doctrines du mensonge et de l'orgueil? Or, j'aurais voulu, si j'eusse été Moïse (ne sommes-nous pas tous sortis du même limon, et « qu'est-ce que l'homme, s'il ne vous plaît de vous souvenir de lui? ») (*Ps.* VIII) j'aurais voulu, dis-je, si j'eusse été Moïse, et que vous m'eussiez commandé d'écrire le livre de la Genèse, recevoir de vous une si grande facilité d'élocution, une telle mesure dans mes expressions, que, d'une part, les intelligences encore incapables de concevoir comment Dieu créa l'univers, n'eussent pu rejeter mes paroles comme trop élevées au-dessus d'elles; que, de l'autre, les intelligences capables de cette conception, eussent retrouvé dans ce peu de mots de votre serviteur, toutes les vérités qui se seraient offertes à leur pensée; et qu'enfin, si d'autres, à la lumière de votre vérité, eussent découvert quelques vérités nouvelles, elles eussent été comprises aussi sous l'enveloppe de ces mêmes paroles.

CHAPITRE XXVII.

Aux saintes Ecritures convient un langage humble et simple.

37. Comme une source est plus abondante dans l'espace resserré qu'elle occupe, pour fournir au cours des ruisseaux qui sortent de son sein, que chacun des ruisseaux qui en découlent pour arroser de vastes étendues de pays, de même le récit de votre serviteur, qui devait servir à tous les ministres de vos oracles, fait jaillir de quelques mots des torrents de vérités, où chacun peut puiser à son gré, ceux-ci d'une façon, ceux-là d'une autre, pour les développer ensuite par de plus longs circuits de locutions et de langage. Quelques-uns, à la lecture qu'ils font ou qu'ils entendent de ces paroles, se figurent Dieu comme un homme, ou comme un être corporel, doué d'une puissance sans bornes, qui, par une volonté nouvelle et soudaine, a produit hors de lui, dans des espaces éloignés de lui-même, le ciel et la terre, ces deux grands corps, l'un supérieur et l'autre inférieur, qui renferment tous les êtres. Lorsqu'ils entendent ces mots : « Dieu dit que telle chose soit faite, et elle fut faite, » ils imaginent des paroles réelles qui

meæ, et requies laboris mei, qui audis confessiones meas, et dimittis peccata mea, quoniam tu mihi præcipis ut diligam proximum meum sicut meipsum, non possum minus credere de Moyse fidelissimo famulo tuo, quam mihi optarem ac desiderarem abs te dari muneris, si tempore illo natus essem quo ille, eoque loco me constituisses, ut per servitutem cordis ac linguæ meæ, litteræ illæ dispensarentur, quæ tanto post essent omnibus gentibus profuturæ, et per universum orbem tanto auctoritatis culmine omnium falsarum superbarumque doctrinarum verba superaturæ. Vellem quippe si tunc ego essem Moyses (ex eadem namque massa omnes venimus; et quid est homo nisi quia memor es ejus)? Vellem ergo si tunc ego essem quod ille, et mihi abs te Geneseos liber scribendus injungeretur, talem mihi eloquendi facultatem dari, et eum texendi sermonis modum, ut neque illi qui nondum queunt intelligere quemadmodum Deus creat, tanquam excedentia vires suas dicta recusarent; et illi qui hoc jam possunt, in quamlibet veram sententiam cogitando venissent, eam non prætermissam in paucis verbis tui famuli reperirent; et si alius aliam vidisset in luce veritatis, nec ipsa in eisdem verbis intelligenda deesset.

CAPUT XXVII.

Scripturam decet humile simplexque verborum genus.

37. Sicut enim fons in parvo loco uberior est, pluribusque rivis in ampliora spatia fluxum ministrat, quam quilibet eorum rivorum, qui per multa locorum ab eodem fonte deducitur; ita narratio dispensatoris tui sermocinaturis pluribus profutura, parvo sermonis modulo scatet fluenta liquidæ veritatis, unde sibi quisque verum quod de his rebus potest, hic illud, ille illud, per longiores loquelarum anfractus trahat. Alii enim cum hæc verba legunt vel audiunt, cogitant Deum quasi hominem, aut quasi aliquam molem immensa præditam potestate, novo quodam et repentino placito, extra seipsam tanquam locis distantibus fecisse cœlum et terram, duo magna corpora supra et infra, quibus omnia continerentur.

commencent et finissent, résonnent et passent dans le temps, et qui sont à peine passées qu'on voit soudain sortir du néant l'être appelé à exister. Il en de même de bien d'autres idées encore, avec lesquelles les inspirations de la chair ne les familiarisent que trop. Ceux-là sont de petits enfants qui ne vont point encore au delà des sens. Mais, par l'humilité et la simplicité de son langage, l'Ecriture sainte les reçoit pour ainsi dire dans son sein maternel; elle s'abaisse jusqu'à leur faible intelligence, et élève en eux le salutaire édifice de la foi, en leur persuadant que Dieu seul a créé tous les êtres, dont l'admirable variété frappe leurs sens. Si, quelqu'un d'entre eux, méprisant la simplicité de ces paroles, s'élance, dans l'orgueil de sa faiblesse, hors de ce berceau qui le nourrit et le protége, il tombera, le malheureux! Aussi, Seigneur mon Dieu, prenez pitié de lui; ne laissez pas fouler aux pieds des passants ce petit du passereau qui n'a point encore de plumes; envoyez votre ange pour le reporter dans son nid, afin qu'il y vive jusqu'à ce qu'il soit en état de prendre son essor.

CHAPITRE XXVIII.

Divers sens que les savants donnent aux Ecritures.

38. D'autres, pour qui ces paroles ne sont plus un nid protecteur, mais un verger couvert d'arbres fertiles, découvrent les fruits cachés sous le feuillage, voltigent joyeux de branche en branche, cherchent ces fruits en gazouillant, et les cueillent avec délices. Ils voient, en effet, en lisant ou en écoutant ces paroles qui sont les les vôtres, ô mon Dieu! que votre immuable éternité domine tous les temps passés et futurs, et qu'il n'est cependant aucune créature temporelle qui ne vous doive l'existence. Ils voient que votre volonté, n'étant autre chose que vous-même, elle n'a jamais changé, et que ce n'est point par suite d'une résolution subite et nouvelle que vous avez créé le monde. Ils savent que vous l'avez créé, non point en produisant de votre substance des êtres revêtus de votre forme éternelle, mais en tirant du néant une nature informe et bien inférieure à vous, capable néanmoins d'être formée à votre ressemblance. Ils savent que les créatures ainsi formées se rapportent à vous seul selon les propriétés de leur être, et que leur ensemble compose un tout parfaitement bon, soit qu'elles demeurent fixées autour de vous, soit que s'éloignant par degrés, soumises aux temps et aux lieux, elles produisent ou attestent l'harmonie rebelle de ce vaste univers. Voilà, Seigneur, ce qu'ils voient, et ils se réjouissent, autant qu'ils le peuvent ici-bas, dans la lumière de votre vérité.

39. L'un, arrêtant son attention sur ces paroles : « Dans le principe, Dieu créa, » y voit la

Et cum audiunt : Dixit Deus fiat illud, et factum est illud; cogitant verba cœpta et finita, sonantia temporibus atque transeuntia, post quorum transitum statim exsistere quod jussum est ut exsisteret : et si quid forte aliud hoc modo ex familiaritate carnis opinantur. In quibus adhuc parvulis animalibus dum isto humillimo genere verborum tanquam materno sinu eorum gestatur infirmitas, salubriter ædificatur fides, qua certum habeant et teneant Deum fecisse omnes naturas, quas eorum sensus mirabili varietate circumspicit. Quorum si quispiam quasi vilitatem dictorum aspernatus, extra nutritorias cunas superba imbecillitate se extenderit, heu cadet miser. Et Domine Deus miserere, ne implumem pullum conculcent qui transeunt viam; et mitte Angelum tuum qui eum reponat in nido, ut vivat donec volet.

CAPUT XXVIII.

Ut varie intelligitur ab eruditis Scriptura.

38. Alii vero quibus hæc verba non jam nidus, sed opaca frutecta sunt, vident in eis latentes fructus et volitant lætantes, et garriunt scrutantes, et carpunt eos. Vident enim cum hæc verba legunt vel audiunt, tua Deus æterna et stabili permansione cuncta præterita et futura tempora superari; nec tamen quidquam esse temporalis creaturæ, quod tu non feceris; cujus voluntas quia id est quod tu, nullo modo mutata, vel quæ antea non fuisset, exorta voluntate fecisti omnia; non de te similitudinem tuam formam omnium, sed de nihilo dissimilitudinem informem, quæ formaretur per similitudinem tuam, recurrens in te unum pro captu ordinato, quantum cuique rerum in suo genere datum est; et fierent omnia bona valde, sive maneant circa te, sive gradatim remotiori distantia per tempora et locos pulchras (*a*) variationes faciant aut patiantur. Vident hæc et gaudent in luce veritatis tuæ quantulum hic valent.

39. Et alius eorum intendit in id quod dictum est : « In principio fecit Deus, » et respicit Sapientiam Principium, quia et loquitur ipsa nobis. Alius itidem

(*a*) Ita Lov. Sed alii libri editi et scripti habent, *narrationes*, excepto Ms. Benigniano qui pro ea voce substituit, *rationes*.

sagesse, ce principe qui nous parle. Un autre, méditant les mêmes paroles, entend ce principe du commencement de la création, et donne à cette expression « dans le principe il créa, » cette acception Dieu fit d'abord. Or, parmi ceux qui reconnaissent dans ce principe la sagesse par laquelle vous avez créé le ciel et la terre, l'un prétend que le ciel et la terre désignent la matière dont ils furent formés; l'autre, les substances distinctes et déjà formées; un troisième veut que l'une de ces natures ait été formée, c'est la nature spirituelle comprise sous le nom de ciel, et que l'autre ne l'ait pas été, la nature corporelle désignée sous le nom de terre. Parmi ceux qui comprennent sous les noms de ciel et de terre une matière encore informe, dont seraient formés le ciel et la terre, même diversité d'interprétations. Les uns l'entendent de la source commune aux créatures intelligentes et sensibles; les autres y trouvent seulement cette masse extérieure, dont le vaste sein renferme tous les êtres sensibles qui s'offrent à nos yeux. Enfin même dissentiment entre ceux qui croient que le nom du ciel et de terre désigne les créatures formées et classées dans un ordre régulier. L'un y fait entrer les créatures visibles et invisibles; l'autre n'y range que les seules créatures visibles, c'est-à-dire ce ciel lumineux que nous contemplons, et cette terre couverte de ténèbres, avec tous les êtres qu'ils contiennent.

CHAPITRE XXIX.

De combien de manières une chose peut être avant une autre.

40. Quant à celui qui entend ces paroles : « Dans le principe, il créa, » dans ce sens : « Dieu créa d'abord, » il doit nécessairement considérer le ciel et la terre comme la matière du ciel et de la terre, c'est-à-dire de toutes les créatures spirituelles et corporelles. Car s'il entendait par là les natures déjà formées, on aurait le droit de lui demander : Si c'est là ce que Dieu créa d'abord, qu'a-t-il fait ensuite? Depuis la création de l'univers, il ne trouverait certes rien et ne pourrait répondre à cette objection : Comment Dieu a-t-il créé d'abord, s'il n'a plus créé depuis? S'il prétend que Dieu créa d'abord la matière informe pour la revêtir ensuite de ses formes diverses, sa pensée n'a rien d'absurde, pourvu qu'il sache bien distinguer les différentes manières dont une chose peut en précéder une autre, par l'éternité, par le temps, par le choix et par l'origine; par l'éternité, Dieu précède toutes les créatures; par le temps, la fleur existe avant son fruit; par le choix, le fruit l'emporte sur sa fleur; enfin, par l'origine, le son précède le chant. De ces quatre manières, la première et la dernière sont difficiles à saisir; les deux autres se conçoivent très-facilement.

intendit in eadem verba, et principium intelligit exordium rerum conditarum, et sic accipit : « In principio fecit; » ac si diceretur, primo fecit. Atque in eis qui intelligunt : « In principio, » quod in Sapientia fecisti cœlum et terram, alius eorum ipsum cœlum et terram, creabilem materiam cœli et terræ, sic esse credit cognominatam : alius jam formatas distinctasque naturas; alius unam formatam, eamdemque spiritalem cœli nomine; aliam informem corporalis materiæ, terræ nomine. Qui autem intelligunt in nominibus cœli et terræ, adhuc informem materiem, de qua formaretur cœlum et terra, nec ipsi uno modo id intelligunt; sed alius unde consummaretur intelligibilis sensibilisque creatura; alius tantum unde sensibilis moles ista corporea, sinu grandi continens perspicuas promptasque naturas. Nec illi uno modo qui jam dispositas digestasque creaturas cœlum et terram vocari hoc loco credunt; sed alius invisibilem atque visibilem; alius solam visibilem in qua luminosum cœlum suspicimus, et terram caliginosam, quæque in eis sunt.

CAPUT XXIX.

Quod modis dicitur aliquid prius.

40. At ille qui non aliter accipit : « In principio fecit, » quam si diceretur, primo fecit, non habet quomodo veraciter intelligat cœlum et terram, nisi materiam cœli et terræ intelligat, videlicet universæ, id est intelligibilis corporalisque creaturæ. Si enim jam formatam velit universam; recte ab eo quæri poterit, si hoc primo fecit Deus quid fecerit deinceps; et post universitatem non inveniet; ac per hoc audiet invitus : Quomodo illud primo, si postea nihil? Cum vero dicit primo informem, deinde formatam, non est absurdus, si modo est idoneus discernere quid præcedat æternitate, quid tempore, quid electione, quid origine. Æternitate, sicut Deus omnia; tempore, sicut flos fructum; electione, sicut fructus florem; origine, sicut sonus cantum. In his quatuor primum et ultimum quæ commemoravi difficillime intelliguntur; duo media facillime. Nam-

Car est-il une vue plus rare, une connaissance plus difficile, Seigneur, que celle de votre éternité qui, dans son immutabilité, a créé toutes les choses muables et qui précède ainsi tout ce qui est? Puis, quel est l'esprit assez pénétrant pour saisir sans grand effort comment le son peut exister avant le chant? Rien de plus vrai cependant puisque le chant est un son formé, qu'un objet peut exister sans avoir reçu sa forme, mais que ce qui n'existe pas ne peut en recevoir. C'est ainsi que la matière est antérieure à l'objet qui en est tiré. Elle ne l'est pas assurément comme cause efficiente, puisqu'elle est plutôt passive; elle ne l'est pas non plus par le temps, puisque nous ne commençons point par des sons informes et dépourvus d'harmonie pour en former ensuite des sons réguliers et leur donner les formes d'un chant mélodieux, comme on travaille le bois pour faire un coffre ou l'argent pour faire un vase. De telles matières ont toujours une priorité de temps sur la forme des objets qui en sont tirés; mais il n'en est pas ainsi du chant. En effet, on chante, on entend un son; il ne résonne pas d'abord d'une manière informe pour recevoir ensuite la forme d'un chant régulier. Car ce qui s'est fait d'abord entendre est passé; et vous ne trouverez plus rien que l'art puisse reprendre et coordonner. Le chant est donc renfermé dans le son, et le son en est la matière. Oui, c'est ce son qui se forme pour devenir un chant, et voilà pourquoi, comme je le disais, la matière du son précède la forme du chant; mais ce n'est point comme puissance ou cause efficiente, car le son ne produit pas lui-même le chant, puisque ce n'est qu'une matière dont l'âme du musicien sait tirer des chants. Il n'a point non plus la priorité de temps puisqu'il se produit en même temps que le chant, ni même la priorité de choix, puisque le son ne vaut pas mieux que le chant, et que celui-ci n'est pas seulement un son, mais encore un son mélodieux. Mais le son est antérieur au chant par son origine, parce que ce n'est pas le chant qui reçoit la forme pour produire un son, mais le son qui reçoit la forme pour produire un chant. D'après cet exemple, comprenne qui le pourra que la matière primitive a d'abord été créée et appelée le ciel et la terre, parce que c'est d'elle que le ciel et la terre ont été tirés; mais elle n'a pas eu la priorité de temps, parce que le temps ne commence qu'avec les formes des choses. Or, cette matière existait à l'état informe, et on le voit simultanément avec le temps. Cependant, il est impossible d'en parler sans lui donner comme une sorte de priorité de temps, bien qu'elle soit la dernière dans l'ordre des êtres, puisque certainement les objets formés sont préférables à ceux qui n'ont pas de formes. Enfin, elle est

que rara visio est et nimis ardua conspicere, Domine, æternitatem tuam incommutabiliter mutabilia facientem, ac per hoc priorem. Quis deinde sic acutum cernat animo, ut sine labore magno dignoscere valeat, quomodo sit prior sonus quam cantus, ideo quia cantus est formatus sonus, et esse utique aliquid non formatum potest, formari autem quod non est, non potest? Sic est prior materies, quam id quod ex ea fit : non ideo prior quia ipsa efficit, cum potius fiat; nec prior intervallo temporis. Neque enim priore tempore sonos edimus informes sinu cantu, et eos posteriore tempore in formam cantici coaptamus aut fingimus, sicut ligna quibus arca, vel argentum quo vasculum fabricatur. Tales quippe materiæ tempore etiam præcedunt formas rerum quæ fiunt ex eis, at in cantu non ita est. Cum enim cantatur, auditur sonus ejus; non prius informiter sonat, et deinde formatur in cantum. Quod enim primo utcumque sonuerit, præterit, nec ex eo quidquam reperies quod resumptum arte componas : et ideo cantus in sono suo vertitur, qui sonus ejus, materies ejus est. Idem quippe formatur ut cantus sit; et ideo, sicut dicebam, prior materies sonandi quam forma cantandi : non (*a*) per faciendi potentiam prior; neque enim sonus est cantandi artifex, sed cantanti animæ subjacet ex corpore, de quo cantum faciat. Nec tempore prior; simul enim cum cantu editur. Nec prior electione; non enim potior sonus quam cantus, quando quidem cantus est non tantum sonus, verum etiam sonus speciosus. Sed prior est origine, quia non cantus formatur ut sonus sit, sed sonus formatur ut cantus sit. Hoc exemplo qui potest intelligat materiam rerum primo factam, et appellatam cœlum et terram, quia inde facta sunt cœlum et terra; nec tempore primo factam, quia formæ rerum exserunt tempora, illa autem erat informis, jamque in temporibus simul animadvertitur, nec tamen de illa (*b*) narrari aliquid potest, nisi velut tempore prior sit, cum pendatur extremior, quia profecto meliora sunt formata quam informia, et

(*a*) Editi *perficiendi potentia*, refragantibus Mss. quorum lectionem amplectimur. — (*b*) Legendum videtur, *variari* vult enim Augustinus quod sicut sonus origine præcedit cantum qui ex eo formatur; ita materia *velut tempore*, id est origine præcedere debet, ut aliquid de illa variari possit.

précédée par l'éternité du Créateur, qui l'a tirée du néant pour en produire ensuite quelque chose.

CHAPITRE XXX.

Ceux qui expliquent l'Ecriture sainte et sont d'opinion différente doivent cependant avoir l'esprit de charité et de vérité.

41. Dans cette diversité d'opinions véritables, que la vérité elle-même établisse la concorde et que notre Dieu ait pitié de nous, afin que nous usions légitimement de la loi, en la rapportant à la fin du précepte, à la pure charité. Si donc l'on me demande quel est le sens que s'est proposé votre serviteur Moïse, ces pages ne seraient pas des confessions si je ne vous avouais que je n'en sais rien; cependant je sais que ces divers sens expriment une vérité, sauf les interprétations de ces esprits grossiers dont j'ai cru devoir parler. Encore sont-ils eux-mêmes comme de petits enfants de bonne espérance, puisqu'ils ne se rebutent point de ces paroles de vos saints livres, si sublimes dans leur simplicité, si riches dans leur concision. Pour nous qui, je l'avoue, ne lisons et n'interprétons ces paroles que dans leur vrai sens, aimons-nous mutuellement, aimons également notre Dieu, source de toute vérité, si c'est vraiment de la vérité et non de la vanité que nous ayons soif; honorons votre serviteur, ô mon Dieu, le dispensateur de cette Ecriture, plein de votre Esprit, et soyons persuadés que quand il écrivait ses livres sous votre inspiration, il a donné à la fois les sens les plus lumineux et les plus vrais, et les fruits les plus utiles et les plus excellents.

CHAPITRE XXXI.

On doit penser que Moïse a voulu donner à ses paroles tous les sens véritables auxquels se prêtent ses paroles.

42. Ainsi donc, lorsque l'un me dit : Le sens de Moïse est le mien; qu'un autre me répond : Non, c'est celui que j'adopte, je crois dire avec plus de religion : Pourquoi ne les aurait-ils pas eus en vue tous deux, si l'un et l'autre sont véritables? Si l'on vient à découvrir dans ces paroles un troisième, un quatrième, ou même plusieurs autres sens vrais, pourquoi refuserions-nous de croire qu'il les a eus tous dans l'esprit, lui dont s'est servi notre Dieu pour proportionner ces saints livres à l'intelligence de tant d'hommes qui devaient y trouver des sens également vrais quoique bien différents? Pour moi, je le déclare hardiment et du fond du cœur, si j'écrivais quelque chose qui dût avoir une grande autorité, j'aimerais mieux que mes paroles pussent se prêter à toutes les idées vraies que chacun

(a) præcedatur æternitate creatoris, ut esset de nihilo, unde aliquid fieret.

CAPUT XXX.

Tractatores Scripturæ diversa sentientes concordent invicem caritate et studio veritatis.

41. In hac diversitate sententiarum verarum concordiam pariat ipsa veritas, et Deus noster misereatur nostri, ut legitime Lege utamur, præcepti fine, pura caritate; ac per hoc si quis quærit ex me, quid horum Moyses ille tuus famulus senserit, non sunt hi sermones confessionum mearum; si tibi non confiteor, nescio; et scio tamen illas veras esse sententias, exceptis carnalibus de quibus quantum existimavi locutus sum : quos tamen bonæ spei parvulos hæc verba libri tui non territant, alta humiliter, et pauca copiose. Sed omnes quos in eis verbis vera cernere ac dicere fateor, diligamus nos invicem, pariterque diligamus te Deum nostrum fontem veritatis, si non vana, sed ipsam sitimus; eumdemque famulum tuum Scripturæ hujus dispensatorem, spiritu tuo plenum ita honoremus, ut hoc eum te revelante cum hæc scriberet attendisse credamus, quod in eis maxime et luce veritatis, et fruge utilitatis excellit.

CAPUT XXXI.

Sensisse putandus est Moyses quidquid veri potest in ipsius verbis inveniri.

42. Ita cum alius dixerit : Hoc sensit quod ego; et alius : Imo illud quod ego; religiosius me arbitror dicere : Cur non utrumque potius, si utrumque verum est? Et si quid tertium, et si quid quartum, et si quid omnino aliud verum quispiam in his verbis videt, cur non illa omnia vidisse credatur, per quem unus Deus sacras litteras vera et diversa visuris multorum sensibus temperavit? Ego certe, quod intrepidus de corde meo pronuntio, si ad culmen auctoritatis aliquid scriberem, sic mallem scribere, ut quod veri quisque de his rebus capere posset, mea verba resonarent, quam ut unam veram sententiam

(a) Sic Mss. et Arn. At Bad. habet, *præcedantur*, Editi alii, *præcedunt*.

pourrait y trouver, que de les limiter à un seul sens vrai avec une clarté qui exclurait tout autre sens, n'eût-il même rien de faux qui pût blesser mon sentiment. Aussi, ô mon Dieu, je ne veux pas être si téméraire que de croire que ce grand homme n'ait pas obtenu de vous cette faveur. Oui, sans aucun doute, en écrivant ces paroles, Moïse a eu en vue, a exprimé toutes les vérités que nous avons pu y découvrir, toutes celles que nous n'avons pu et que nous ne pouvons y trouver, et qui cependant peuvent s'y découvrir un jour.

CHAPITRE XXXII.

Tous les sens véritables de l'Ecriture sont révélés par le Saint-Esprit.

43. Enfin, Seigneur, vous qui êtes Dieu et non pas un être de chair et de sang, si l'homme n'a pas tout vu, votre Esprit, cet Esprit de bonté qui me conduira dans la terre des vivants (*Ps.* CXLII), pouvait-il ignorer tous les sens de ces paroles que vous deviez révéler plus tard à ceux qui les liraient, quand même l'écrivain à qui vous les dictiez n'aurait eu en vue qu'un seul de tous les sens véritables qu'elles peuvent recevoir? S'il en était ainsi, le sens de Moïse serait sans doute le plus excellent. Faites-nous le connaître, Seigneur, ou révélez-nous tel autre sens qu'il vous plaira, et, soit que vous nous découvriez le même sens que vous avez révélé à votre serviteur, soit qu'à l'occasion de ces mêmes paroles vous en découvriez un autre, faites qu'elles soient l'aliment de notre âme, et que nous ne soyons pas le jouet de l'erreur. Seigneur, mon Dieu, que de pages, oui, que de pages j'ai écrites pour expliquer quelques-unes de vos paroles! Comment nos forces, comment le temps de notre vie pourraient-ils suffire à expliquer de la sorte vos saintes Ecritures? Permettez-moi donc de me resserrer davantage en les méditant ainsi devant vous, et de m'arrêter à une seule idée inspirée par vous, vraie, certaine, utile, quand même, comme cela doit arriver, il s'en offrirait beaucoup d'autres à ma pensée. Puissé-je, dans cette confession sincère, si j'ai le bonheur de rencontrer le sens de votre interprète, l'exprimer avec vérité et précision; car tel doit être le but de mes efforts. Si je n'y réussis pas, puissé-je exprimer au moins ce que votre vérité aura bien voulu m'indiquer dans les paroles de celui qui s'est montré lui-même si fidèle à ses inspirations.

ad hoc apertius ponerem, ut excluderem cæteras, quarum falsitas me non posset offendere. Nolo itaque Deus meus tam præceps esse, ut hoc illum virum de te meruisse non credam. Sensit ille omnino in his verbis, atque cogitavit cum ea scriberet, quidquid hic veri potuimus invenire, et quidquid nos non potuimus, aut nondum possumus, et tamen in eis inveniri potest.

CAPUT XXXII.

Veri Scripturæ sensûs a Spiritu sancto revelantur.

43. Postremo Domine qui Deus es, et non caro et sanguis, si quid homo minus videt, numquid et Spiritum tuum bonum qui deducet me in terram rectam latere potuit, quidquid eras in eis verbis tu ipse revelaturus legentibus posteris, etiam si ille per quem dicta sunt, unam fortassis ex multis veris sententiam cogitavit? Quod si ita est, sit igitur illa quam cogitavit cæteris excelsior. Nobis autem, Domine, aut ipsam demonstra, aut quam placet alteram veram; ut sive nobis hoc quod etiam illi homini tuo, sive aliud ex eorumdem verborum occasione patefacias, tu tamen pascas, non error illudat. Ecce Domine Deus meus, quam multa de paucis verbis, quam multa oro te scripsimus? Quæ nostræ vires, quæ tempora omnibus libris tuis ad istum modum sufficient? Sine itaque me brevius in eis confiteri tibi, et eligere unum aliquid quod tu inspiraveris verum certum et bonum, etiam si multa occurrerint, ubi multa occurrere poterunt, ea fide confessionis meæ, ut si hoc dixero quod sensit minister tuus, recte atque optime; id enim conari me oportet : quod si assecutus non fuero, id tamen dicam quod mihi per ejus verba veritas tua dicere voluerit, quæ illi quoque dixit quod voluit.

LIVRE TREIZIÈME

Saint Augustin, après avoir fait ressortir la bonté de Dieu, qui brille dans la production des créatures et dans la perfection de leur être, reprend les premières paroles de la Genèse, y découvre un Dieu en trois personnes et les attributions de l'Esprit saint. Puis, passant en revue l'histoire de la création du monde, il voit en elle le symbole des merveilles que Dieu devait plus tard opérer dans l'Eglise, pour sanctifier et glorifier les hommes.

CHAPITRE PREMIER.

Invocation à Dieu. Dieu nous prévient par ses bienfaits.

1. Je vous invoque, ô mon Dieu, vous ma miséricorde, vous qui m'avez créé, et qui ne m'avez pas oublié alors que je vous oubliais moi-même. Je vous appelle dans mon âme, que vous préparez à vous recevoir par les ardents désirs que vous lui inspirez. N'abandonnez pas maintenant celui qui vous implore, vous qui devançant ma prière, m'avez prévenu et pressé de mille manières par vos inspirations secrètes. Vous m'avez crié de loin de revenir à vous, et d'appeler à mon tour Celui qui m'appelait depuis si longtemps. Oui, Seigneur, vous avez effacé tous mes péchés, pour n'être point obligé de me rendre ce que méritaient mes œuvres criminelles; vous avez prévenu toutes mes bonnes actions, afin de me rendre selon le bien qu'ont fait en moi vos mains, dont je suis l'ouvrage, car vous étiez avant que je fusse, et je n'étais rien pour recevoir l'être de vous; cependant voilà que j'existe, grâce à votre bonté qui a devancé tout mon être et la matière dont vous l'avez créé. Vous n'avez pas besoin de moi, et le bien qui est en moi ne peut vous aider en rien, ô mon Seigneur et mon Dieu; non, je ne suis pas tel que mes services puissent vous aider, comme si vous vous lassiez en agissant; votre toute-puissance ne diminue point si je vous refuse mes adorations, et vous ne réclamez point les hommages de mon culte, comme la terre demande que je la cultive pour ne pas demeurer stérile. Mais vous voulez que je vous serve, que je vous adore pour que je sois heureux par vous, auteur de mon être qui me rendez capable de parvenir au bonheur.

CHAPITRE II.

Toutes les créatures tiennent leur existence de la bonté de Dieu.

2. En effet, c'est de la plénitude de votre bonté que toute créature a reçu l'être. Elle n'est pas un bien qui vous fût nécessaire et qui sorti de vous dût être égal à vous; mais vous lui avez donné l'être, parce qu'ayant le pouvoir de le lui

LIBER DECIMUS TERTIUS.

Dei bonitatem in rerum productione ac perfectione relucere; tum etiam Deum Trinitatem, ipsiusque proprietatem Spiritus sancti primis Geneseos verbis insinuari ostendit. Postmodum vero totam conditi mundi historiam allegorica interpretatione transfert ad ea, quæ Deus in Ecclesia ad hominum sanctitatem et gloriam operatur.

CAPUT PRIMUM.

Invocat Deum, cujus bonitate se præventum agnoscit.

1. Invoco te Deus meus misericordia mea, qui fecisti me, et oblitum tui oblitus non es. Invoco te in animam meam quam præparas ad capiendum te ex desiderio quod inspiras ei; nunc invocantem te ne deseras, qui priusquam invocarem prævenisti et institisti crebrescens multimodis vocibus, ut audirem de longinquo et converterer, et vocantem me invocarem te. Tu enim Domine delevisti omnia mala merita mea, ne retribueres manibus meis in quibus a te defeci; et prævenisti omnia bona merita mea, ut retribueres manibus tuis quibus me fecisti: quia et priusquam essem tu eras; nec eram cui præstares ut essem; et tamen ecce sum ex bonitate tua præveniente totum hoc quod me fecisti, et unde me fecisti. Neque enim eguisti me, aut ego tale bonum sum quo tu adjuveris Domine meus et Deus meus; non ut tibi sic serviam quasi ne fatigeris in agendo, aut ne minor sit potestas tua carens obsequio meo; neque ut sic te colam quasi terram, ut sis incultus si non te colam; sed ut serviam tibi et colam te, ut de te mihi bene sit, a quo mihi est ut sim cui bene sit.

CAPUT II.

Creaturæ ex Dei bonitate subsistunt et perficiuntur.

2. Ex plenitudine quippe bonitatis tuæ creatura tua subsistit, ut bonum quod tibi nihil prodesset, nec de te æquale tibi esset, tamen quia ex te fieri potuit, non deesset. Quid enim te promeruit cœlum et

donner, vous ne vouliez pas la laisser dans le néant. Que deviez-vous au ciel et à la terre, que vous avez créés dans le principe ? Qu'avaient mérité ces créatures spirituelles et corporelles que vous avez créées dans votre sagesse ? Qu'elles me disent comment elles ont mérité de recevoir de vous, chacune dans son espèce spirituelle ou corporelle, cet être même imparfait, même informe, et si éloigné par ses imperfections de votre ressemblance ? L'être spirituel même sans forme est bien au-dessus de l'être corporel formé ; l'être corporel, fût-il également sans forme, est supérieur au néant. Or, toutes ces créatures seraient restées dans cet état informe où votre parole les avait créées, si cette même parole ne les eût rappelées à votre unité, en leur donnant la forme et ce caractère universel de bonté qu'elles tiennent de vous qui êtes seul le souverain bien. Et qu'avaient-elles fait pour mériter cet être, même informe, dont elles ne pouvaient jouir que par vous ?

3. Comment cette matière corporelle a-t-elle pu mériter, ne fût-ce que d'être invisible et informe ? (*Gen.*, I, 1.) Elle ne pouvait exister de cette manière que parce que vous l'aviez faite, et comment, n'étant pas encore, pouvait-elle mériter l'être que vous lui avez donné ? Comment encore cette première ébauche de la substance spirituelle aurait-elle pu mériter de recevoir cet être ténébreux et flottant semblable à l'abîme, et si différent de vous, si par votre Verbe elle n'eût été ramenée à l'auteur de son être, afin qu'éclairée de ses rayons, elle devînt lumière, non pas égale, mais semblable à la forme qui vous est égale ? Pour un corps ce n'est point une seule et même chose d'être et d'être beau, puisque autrement tous les corps seraient beaux ; de même, pour un esprit créé, ce n'est pas la même chose de vivre et de vivre sagement, autrement il serait immuable dans sa sagesse. Mais il lui est bon de s'attacher toujours à vous pour ne pas perdre, par son éloignement, la lumière dont il était inondé en s'approchant de vous, et ne pas retomber dans une vie trop semblable à l'abîme de ténèbres. En effet, nous qui par notre âme sommes des créatures spirituelles, détournées autrefois de vous, notre lumière, nous avons été ténèbres dans cette vie (*Ephés.*, x, 8), et nous luttons contre les dernières obscurités de cette nuit, jusqu'à ce que nous devenions justice en votre Fils, de cette justice élevée comme les montagnes, après avoir été l'objet de vos jugements qui sont profonds comme l'abîme. (*Ps.* XXXV.)

CHAPITRE III.

Tout vient de la grâce de Dieu.

4. Quant à ces paroles que vous avez prononcées au commencement de la création : « Que la

terra, quæ fecisti in Principio ? Dicant quid te promeruerunt spiritalis corporalisque natura, quas fecisti in Sapientia tua, ut inde penderent etiam inchoata et informia quæque in genere suo, vel spiritali vel corporali, euntia in immoderationem, et in longinquam dissimilitudinem tuam ; spiritale informe præstantius, quam si formatum corpus esset ; corporale autem informe præstantius, quam si omnino nihil esset : atque ita penderent in tuo verbo informia, nisi per idem verbum revocarentur ad unitatem tuam, et formarentur, et essent ab uno te summo bono universa bona valde. Quid te promeruerant ut essent saltem informia, quæ neque hoc essent, nisi ex te ?

3. Quid te promeruit materies corporalis, ut esset saltem invisibilis et incomposita ? quia neque hoc esset, nisi quia fecisti eam ; ideoque te, quia non erat, promereri ut esset non poterat. Aut quid te promeruit inchoatio creaturæ spiritalis, ut saltem tenebrosa fluitaret similis abysso tui dissimilis, nisi per idem verbum converteretur ad idem a quo facta est, atque ab eo illuminata lux fieret, quamvis non æqualiter, tamen conformis formæ æquali tibi ? Sicut enim corpori non hoc est esse quod pulchrum esse, alioquin deforme esse non posset : ita etiam creato spiritui non id est vivere, quod sapienter vivere ; alioquin incommutabiliter saperet. Bonum autem illi est hærere tibi semper, ne quod adeptus est conversione, aversione lumen amittat, et relabatur in vitam tenebrosæ abysso similem. Nam et nos qui secundum animam creatura spiritalis sumus, aversi a te nostro lumine, in ea vita fuimus aliquando tenebræ, et in reliquiis obscuritatis nostræ laboramus, donec simus justitia tua in Unico tuo sicut montes Dei. Nam judicia tua fuimus, sicut abyssus multa.

CAPUT III.

Ex Dei gratia omnia.

4. Quod autem in primis conditionibus dixisti : « Fiat lux, et facta est lux ; » non incongruenter hoc intelligo in creatura spiritali ; quia erat jam qualis-

lumière se fasse, et la lumière fut faite, » (*Gen.*, I, 3) il me semble qu'on peut les entendre, avec raison, de la créature spirituelle, parce qu'elle avait déjà une sorte de vie, capable de recevoir votre lumière. Mais de même qu'elle n'avait mérité en rien cette vie capable de votre lumière; de même, après avoir reçu l'existence, elle n'avait pas mérité le don de la lumière. Son état imparfait n'aurait pu vous être agréable, il est vrai, si elle ne fût devenue lumière; elle le devint donc, non par la nature, mais en contemplant celui qui l'éclairait, et en s'attachant à lui sans retour. Ainsi, elle ne doit sa vie, son bonheur, qu'à votre grâce, parce qu'elle s'est tournée, par un heureux changement, vers ce qui est également incapable de changer, soit en bien soit en mal, c'est-à-dire vers vous seul, qui possédez véritablement l'être, vers vous seul pour qui vivre, c'est vivre heureux, parce que vous êtes à vous-même votre propre félicité.

CHAPITRE IV.

Dieu n'avait aucun besoin des créatures.

5. Que manquerait-il donc au bonheur que vous trouvez en vous-même, quand même tous ces êtres créés demeureraient encore dans le néant ou dans l'état informe où ils étaient d'abord? Vous ne les avez point faits par besoin, mais uniquement par la plénitude de votre bonté? Vous ne les avez point rassemblés et revêtus de formes, pour y trouver un complément à votre félicité? Non, sans doute; mais parfait comme vous l'êtes, vous ne pouvez aimer leur imperfection, vous les avez donc rendus parfaits pour qu'ils puissent vous plaire, et non pour devenir plus parfait vous-même, par la perfection de vos œuvres. Car votre Esprit de bonté était porté au-dessus des eaux (*Gen.*, I, 2), et non par les eaux, comme s'il se fût reposé sur elles, lui qui est comme le lit de repos de ceux en qui il aime à se reposer suivant l'Ecriture. (*Isaïe*, XI, 2.) Immuable et incorruptible, se suffisant à elle-même, votre volonté était portée au-dessus de cette vie que vous aviez créée, pour laquelle vivre et vivre heureux ne sont pas la même chose, puisqu'elle ne laisse pas de vivre, tout en flottant dans ses ténèbres; il lui reste donc de se tourner vers son auteur, de chercher de plus en plus la vie dans la source de vie, de voir la lumière dans sa lumière (*Ps.* XXXV), et d'en recevoir sa perfection, son éclat et son bonheur.

CHAPITRE V.

La Trinité divine se trouve exprimée dans les premières paroles de la Genèse.

6. Mais voilà que votre Trinité m'apparaît comme une énigme, ô mon Dieu; car, ô Père,

cumque vita quam illuminares. Sed sicut non te promeruerat ut esset talis vita quæ illuminari posset, ita nec cum jam esset promeruit te ut illuminaretur. Neque enim ejus informitas placeret tibi, si non lux fieret, non exsistendo sed intuendo illuminantem lucem eique cohærendo; ut et quod utcumque vivit, et quod beate vivit, non deberet nisi gratiæ tuæ, conversa per commutationem meliorem ad id quod neque in melius neque in deterius mutari potest; quod tu solus es, quia solus simpliciter es, cui non est aliud vivere, aliud beate vivere, quia tua beatitudo tu es.

CAPUT IV.

Deus non eget rebus conditis.

5. Quid ergo tibi deesset ad bonum quod tu tibi es, etiam si ista vel omnino nulla essent, vel informia remanerent, quæ non ex indigentia fecisti, sed ex plenitudine bonitatis tuæ, cohibens atque convertens ad formam, non ut tanquam tuum gaudium compleatur ex eis? Perfecto enim tibi displicet eorum imperfectio, ut ex te perficiantur et tibi placeant, non autem imperfecto tanquam et tu eorum perfectione perficiendus sis. Spiritus enim tuus bonus superferebatur super aquas, non ferebatur ab eis tanquam in eis requiesceret. In quibus enim requiescere dicitur Spiritus tuus bonus, hos in se requiescere facit. Sed superferebatur incorruptibilis et incommutabilis voluntas tua, ipsa in se sibi sufficiens, super eam quam feceras vitam, cui non est hoc vivere quod beate vivere, quia vivit etiam fluitans in obscuritate sua; cui restat converti ad eum a quo facta est, et magis magisque vivere apud fontem vitæ, et in lumine ejus videre lumen, et perfici, et illustrari, et beari.

CAPUT V.

Trinitas qui Deus est ex primis verbis Genesis intelligitur.

6. Ecce apparet mihi in ænigmate Trinitas quod

c'est dans le principe qui est votre sagesse, née de vous, égale et coéternelle à vous, c'est-à-dire dans votre Fils, que vous avez créé le ciel et la terre. J'ai déjà beaucoup parlé de ce ciel des cieux, de cette terre invisible et informe, et de l'abîme ténébreux où les natures spirituelles seraient restées errantes dans leur imperfection primitive, si elles n'eussent été ramenées vers celui qui leur avait donné cette espèce de vie, sur laquelle sa lumière allait répandre quelques rayons de beauté, pour qu'elles devinssent ce ciel des cieux qui plus tard fut placé entre les eaux supérieures et les eaux inférieures. Déjà dans ce nom de Dieu, j'avais découvert le Père qui a tout fait, et dans celui de principe, le Fils en qui il a tout fait. Or, dans ma ferme croyance que mon Dieu était une Trinité, je cherchais de nouveau dans vos saintes Ecritures, et voilà que votre Esprit était porté au-dessus des eaux. Voici donc la Trinité, mon Dieu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, créateur de toutes les créatures.

CHAPITRE VI.

Pourquoi est-il dit que l'Esprit était porté au-dessus des eaux.

7. Mais, ô lumière de vérité, j'approche de vous mon cœur, dans la crainte qu'il ne m'enseigne le mensonge; dissipez ses ténèbres, et dites-moi, je vous en conjure par la charité notre mère, dites-moi, je vous en supplie, pourquoi n'est-ce qu'après avoir nommé le ciel, la terre invisibles et sans forme, et les ténèbres qui couvraient la face de l'abîme, que votre Ecriture parle de l'Esprit saint? Etait-il donc nécessaire, pour nous le faire connaître, de le représenter comme porté au-dessus de quelque chose? et cela ne pouvait-il se dire, sans avoir d'abord parlé de l'objet au-dessus duquel votre esprit était porté? En effet, ce n'était ni au-dessus du Père, ni au-dessus du Fils; et l'on n'aurait pu dire qu'il était porté, s'il ne l'avait été réellement au-dessus de quelque chose. Il fallait donc désigner d'abord la chose au-dessus de laquelle il était porté pour indiquer ensuite celui qu'on ne devait autrement désigner qu'en le disant *porté au-dessus*. Mais pourquoi devait-on ne nous en parler que dans ces termes?

CHAPITRE VII.

Effets du Saint-Esprit.

8. Qu'on essaie de suivre maintenant par la pensée, si on le peut, votre Apôtre s'écriant : « Que votre charité s'est répandue dans nos cœurs par l'Esprit saint qui nous a été donné, »

es Deus meus, quoniam tu Pater in Principio (*a*) sapientiæ nostræ quod est tua Sapientia de te nata, æqualis tibi et coæterna, id est in Filio tuo fecisti cœlum et terram. Et multa diximus de cœlo cœli, et de terra invisibili et incomposita, et de abysso tenebrosa, secundum spiritalis informitatis vagabunda deliquia, nisi converteretur ad eum a quo erat qualiscumque vita, et illuminatione fieret speciosa vita, et esset cœlum cœli ejus, quod inter aquam et aquam postea factum est; et tenebam jam Patrem in Dei nomine qui fecit hæc, et Filium in Principii nomine in quo fecit hæc, et Trinitatem credens Deum meum sicuti credebam, quærebam in eloquiis sanctis ejus, et ecce Spiritus tuus superferebatur super aquas. Ecce Trinitas Deus meus, Pater et Filius et Spiritus sanctus, creator universæ creaturæ.

CAPUT VI.

Cur dictus est Spiritus superferri aquas.

7. Sed quæ causa fuerat, o lumen veridicum, tibi admoveo cor meum, ne me vana doceat, discute tenebras ejus, et dic mihi, obsecro te per matrem caritatem, obsecro te, dic mihi quæ causa fuerat, ut post nominatum cœlum, et terram invisibilem et incompositam, et tenebras super abyssum, tum demum Scriptura tua nominaret Spiritum tuum? An quia oportebat sic eum insinuari ut diceretur superferri, et non posset hoc dici nisi prius illud commemoraretur, cui superferri Spiritus tuus posset intelligi? Nec Patri enim nec Filio superferebatur; nec superferri recte diceretur, si nulli rei superferretur? Prius ergo dicendum erat cui superferretur, et deinde ille quem non oportebat aliter commemorari, nisi ut superferri diceretur. Cur ergo aliter eum insinuari non oportebat, nisi ut superferri diceretur?

CAPUT VII.

Effectus Spiritus sancti.

8. Jam hinc sequatur qui potest intellectu Apostolum tuum dicentem, quia « caritas tua diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum, qui datus est nobis; » (*Rom.*, v, 5) et de spiritalibus docentem et

(*a*) Insignem huncce locum redintegrant Mss. Mutilus quippe in excusis erat detractis verbis istis, *sapientiæ nostræ.*

(*Rom.*, v, 5) nous instruisant des choses spirituelles, nous montrant cette voie suréminente de la charité, et fléchissant pour nous les genoux devant vous, afin de nous obtenir la science sans égale de la charité de Jésus-Christ. (*Eph.*, III, 14, 19.) C'est pour cela que, dès le commencement, il était porté au-dessus des eaux. Mais à qui parler, comment parler de ce poids de concupiscence qui nous entraîne dans les profondeurs de l'abîme, et de cette puissance de la charité qui nous en retire par votre Esprit qui était porté au-dessus des eaux? A qui parler et comment parler de ce poids des passions qui nous entraînent dans un abîme escarpé et de cette action de la charité qui nous relève par le Saint-Esprit porté au-dessus des eaux? A qui dirai-je, et comment dirai-je : Nous sommes submergés, et nous surnageons? Car ces flots où nous sommes submergés et où nous surnageons, n'ont ni étendue ni rivages. Quoi de plus semblable et de plu sopposé? D'un côté nos passions, nos affections, la corruption de notre âme qui nous entraînent dans cet abîme par l'amour des vanités de la terre; de l'autre, la sainteté de votre Esprit, qui nous élève vers les hautes régions du ciel par l'amour de la paix, afin que nos cœurs montent en haut jusqu'à vous, dans le lieu où votre Esprit est porté au-dessus des eaux, et que nous arrivions à ce repos ineffable, après que notre âme aura traversé les eaux de cette vie qui n'ont rien de ferme et de solide. (*Ps.* CXXIII.)

CHAPITRE VIII.

Rien de ce qui est moins que Dieu ne peut suffire au bonheur de la créature intelligente.

9. L'ange est tombé, l'âme de l'homme est tombée, et leur chute nous a découvert le profond abîme de ténèbres où se serait perdue toute créature intelligente, si dès le commencement, vous n'eussiez dit : « Que la lumière soit, et la lumière fût. » Si toutes les intelligences de votre cité céleste ne se fussent, par l'obéissance, attachées à vous, et reposées dans votre Esprit, qui est porté immuablement au-dessus de tous les objets muables? Autrement, le ciel des cieux ne serait lui-même qu'abîme et ténèbres, au lieu que maintenant il est lumière dans le Seigneur. En vérité, dans cette misérable inquiétude qui agite ces esprits déchus, ténébreux et dépouillés du vêtement de votre lumière, vous montrez assez quelle est l'excellence des créatures raisonnables; car rien de ce qui est moins que vous, rien d'elles-mêmes par conséquent, ne peut suffire à leur repos et à leur bonheur : « Vous éclairerez donc nos ténèbres, ô mon Dieu; » (*Ps.* XVII) de vous viendra notre vêtement de lumière, et nos ténèbres seront comme l'éclat du jour à son midi. (*Ps.* CXXXVIII.) Donnez-vous

demonstrantem supereminentem viam caritatis, et flectentem genua pro nobis ad te, ut cognoscamus supereminentem scientiam caritatis Christi. Ideoque ab initio supereminens superferebatur super aquas. Cui dicam? quomodo dicam de pondere cupiditatis in abruptam abyssum, et de sublevatione caritatis per Spiritum tuum, qui superferebatur super aquas? Cui dicam? quomodo dicam? (*a*) Mergimur et emergimus? Neque enim loca sunt quibus mergimur et emergimus. Quid similius et quid dissimilius? Affectus sunt, amores sunt, immunditia spiritus nostri defluens inferius amore curarum, et sanctitas tui attollens nos superius amore securitatis, ut sursum cor habeamus ad te, ubi Spiritus tuus superfertur super aquas, et veniamus ad supereminentem requiem, cum pertransierit anima nostra aquas quæ sunt sine substantia.

CAPUT VIII.

Intellectuali creaturæ ad beatam requiem non sufficit quidquid Deo minus est.

9. Defluxit Angelus, defluxit anima hominis, et indicaverunt abyssum universæ (*b*) spiritalis creaturæ in profundo tenebroso, nisi dixisses ab initio, Fiat lux, et facta esset lux, et inhæreret tibi omnis obediens intelligentia cœlestis civitatis tuæ, et requiesceret in Spiritu tuo, qui superfertur incommutabiliter super omne mutabile. Alioquin et ipsum cœlum cœli tenebrosa abyssus esset in se; nunc autem lux est in Domino. Nam et in ipsa misera inquietudine defluentium spirituum et indicantium tenebras suas nudatas veste luminis tui, satis ostendis quam magnam creaturam rationalem feceris, cui nullo modo sufficit ad beatam requiem quidquid te minus est, ac per hoc nec ipsa sibi. Tu enim Deus noster illuminabis tenebras nostras : ex te oriuntur

(*a*) Mss. non habent hoc loco : *Mergimur et emergimus*.— (*b*) Ita Mss. At editiones excepta Arn. præferunt, *spiritales*, non bene. Intendit quippe Augustinus abyssum intellectualis omnis creaturæ ipso Angeli et hominis lapsu fuisse indicatam.

à moi, ô mon Dieu, rendez-vous à mon cœur; car je vous aime; et si mon amour est trop faible, rendez-le plus fort. Je ne puis mesurer ce qui manque à son ardeur, pour que mon âme s'élance dans vos embrassements et ne s'en détache point, qu'elle ne soit comme perdue dans les profondeurs secrètes de votre visage. (*Ps.* XXX.) Ce que je sais, c'est que tout est malaise pour moi en dehors de vous, non-seulement hors de moi, mais même en moi; c'est que toute richesse qui n'est pas mon Dieu, n'est pour moi que pauvreté.

CHAPITRE IX.

Pourquoi il est dit seulement du Saint-Esprit qu'il était porté au-dessus des eaux.

10. Mais quoi? le Père et le Fils n'étaient-ils pas aussi portés au-dessus des eaux? Si l'on se représente un corps dans un espace, cette expression n'est pas plus applicable à l'Esprit saint; mais si l'on considère l'essence immuable de la divinité planant au-dessus de tout ce qui change, le Père, le Fils et le Saint-Esprit étaient alors ensemble portés au-dessus des eaux. Pourquoi donc n'est-il parlé que de votre Esprit? Encore une fois, pourquoi n'est-il parlé que de lui seul, comme s'il y avait un lieu là où il n'y a pas de lieu? C'est qu'il est dit aussi de lui seul, qu'il est votre don, le don où nous trouvons le repos, où nous jouissons de vous-même. Il est notre repos, notre asile; c'est vers ce lieu que l'amour nous élève, et c'est votre esprit de bonté qui retire notre humilité des portes de la mort. (*Ps.* IX.) Une volonté généreuse devient ainsi notre paix. (*Luc,* II, 14.) Un corps, par son propre poids, tend vers son centre; et ce poids ne tend pas seulement en bas, mais au lieu qui lui est propre. Le feu tend à s'élever, la pierre à descendre. L'un et l'autre, balancés par leur propre poids, se dirigent vers leur centre. L'huile versée dans l'eau s'élève au-dessus de l'eau; l'eau versée dans l'huile descend au-dessous de l'huile; toutes deux suivent leur poids qui les entraîne et cherchent leur centre. Tout être sorti de l'ordre se trouble et s'agite; rentré dans l'ordre, il trouve le repos. Mon poids, à moi, c'est mon amour; partout où je vais, c'est lui qui m'entraîne. C'est votre don qui nous enflamme et nous emporte vers les cieux. Nous brûlons d'ardeur, et nous marchons, nous montons les degrés de notre cœur (*Ps.* LXXXIII), en chantant le cantique *des Degrés*. Embrasés par votre feu, par le feu de votre amour, nous avançons, nous nous élevons vers Jérusalem, ce séjour de la paix: « Car je me suis réjoui à la voix qui m'a dit: Nous irons dans la maison du Seigneur. » (*Ps.* CXXI.) C'est là que nous établit une volonté

vestimenta nostra, et tenebræ nostræ sicut meridies erunt. Da mihi te Deus meus, redde te mihi, te enim amo, et si parum est, amem validius. Non possum metiri ut sciam quantum desit mihi amoris ad id quod sat est, ut currat vita mea in amplexus tuos, nec avertatur donec (*a*) abscondatur in abscondito vultus tui. Hoc tantum scio, quia male mihi est præter te, non solum extra me, sed et in meipso, et omnis mihi copia quæ Deus meus non est, egestas est.

CAPUT IX.

Cur solus Spiritus sanctus superferebatur super aquas.

10. Numquid aut Pater aut Filius non superferebatur super aquas? Si tanquam loco sicut corpus, nec Spiritus sanctus. Si autem incommutabilis divinitatis eminentia super omne mutabile, et Pater et Filius et Spiritus sanctus superferebatur super aquas. Cur ergo tantum de Spiritu tuo dictum est hoc? cur de illo tantum dictum est? Quasi locus ibi esset qui non est locus, de quo solo dictum est quod sit donum tuum. In dono tuo requiescimus; ibi te fruimur. Requies nostra, locus noster. Amor illuc attollit nos, et Spiritus tuus bonus exaltat humilitatem nostram de portis mortis. In bona voluntate pax nobis est. Corpus pondere suo nititur ad locum suum. Pondus non ad ima tantum est, sed ad locum suum. Ignis sursum tendit, deorsum lapis. Ponderibus suis aguntur, loca sua petunt. Oleum infra aquam fusum, supra aquam attollitur; aqua supra oleum fusa, infra oleum demergitur; ponderibus suis aguntur, loca sua petunt. Minus ordinata inquieta sunt, ordinantur et quiescunt. Pondus meum amor meus, eo feror quocumque feror. Dono tuo accendimur, et sursum ferimur. Inardescimus et imus. Ascendimus ascensiones in corde, et cantamus canticum graduum. Igne tuo, igne tuo bono inardescimus et imus, quoniam sursum imus ad pacem Jerusalem, quoniam jucundatus sum in his (*b*) qui dixerunt mihi, in domum Domini

(*a*) Lov. *abscondar*. Sed verius editiones aliæ cum Mss. *abscondatur*, subintellige, *vita mea*. — (*b*) In prius excusis, *quæ dixerunt*. Sed alludit Augustinus ad *Ps.* CXXI, 1, in quo legere solet, *qui dixerunt*, et sic habent Mss.

sainte, là où nous n'aurons plus d'autre désir que d'y fixer éternellement notre séjour.

CHAPITRE X.

Tout ce que nous avons est un don de Dieu.

11. Heureuse la créature qui n'a pas connu d'autre état ! Ét cependant elle n'y serait point parvenue, si votre don qui est porté au-dessus de tout ce qui est muable, ne l'y eût élevée soudain, dès l'instant même de sa création, par cet appel de votre parole : « Que la lumière soit faite, et elle fut faite. » Nous distinguons bien en nous le temps, « où nous étions ténèbres et celui où nous sommes devenus lumière. » (*Ephés.*, v, 8.) Mais, quant à ces pures intelligences, l'Ecriture ne fait qu'indiquer ce qu'elles auraient été, si Dieu ne les eût éclairées de ses rayons; elle en parle, comme si d'abord elles eussent été flottantes et ténébreuses, pour nous faire voir clairement la cause de leur changement, c'est-à-dire de leur réunion lumineuse à la lumière éternelle et immuable. Que celui qui le peut comprenne; que celui qui ne le peut pas, vous demande la grâce de l'intelligence. Car, à quoi bon me faire d'importunes questions, comme si j'étais « la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde? » (*Jean*, I, 9.)

CHAPITRE XI.

Image de la Trinité dans l'homme.

12. Qui peut comprendre la Trinité toute-puissante? Et cependant qui n'en parle? Mais peut-on dire qu'on en parle? Qu'elles sont rares les intelligences qui, en parlant de la Trinité, sachent ce qu'elles disent! Elles contestent, elles disputent, tandis que c'est dans la paix seule qu'on peut voir cette vision mystérieuse. Je voudrais que les hommes considérassent attentivement les choses en eux-mêmes; sans doute elles sont bien éloignées de l'auguste Trinité; mais je les leur présente comme un sujet de méditation, pour leur faire sentir et reconnaître la distance infinie qui les en sépare. Ces trois choses sont : être, connaître, vouloir. En effet, je suis, je sais, je veux; je suis celui qui sait et qui veut, et je sais que je suis et que je veux; et je veux à la fois être et savoir. Saisisse qui pourra combien notre existence est indivisible de ces trois choses qui sont ensemble une seule et même vie, une même âme, une même nature, qui bien que distinctes l'une et l'autre sont cependant inséparables. Voilà l'homme en présence de lui-même; qu'il fixe sur lui ses regards, qu'il se considère et qu'il me réponde. Mais quand il sera parvenu à comprendre et à expli-

ibimus. Ibi nos collocavit voluntas bona, ut nihil velimus aliud quam permanere illic in æternum.

CAPUT X.

Ex dono Dei omnia.

11. Beata creatura quæ non novit aliud, cum esset ipsa aliud, nisi dono tuo quod superfertur super omne mutabile, mox ut facta est, attolleretur nullo intervallo temporis in ea vocatione qua dixisti : « Fiat lux, » et (*a*) fieret lux. In nobis enim distinguitur tempore, quod tenebræ fuimus, et lux efficimur. In illa vero dictum est quid esset nisi illuminaretur; et ita dictum est, quasi prius fuerit fluxa et tenebrosa; ut appareret causa qua factum est ut aliter esset, id est ut ad lumen indeficiens conversa lux esset. Qui potest, intelligat, (*b*) et qui non potest, a te petat. Ut quid mihi molestus est, quasi ego illuminem ullum hominem venientem in hunc mundum.

CAPUT XI.

Symbola Trinitatis in homine.

12. Trinitatem omnipotentem quis intelligit? Et quis non loquitur eam, si tamen eam? Rara anima, quæ cum de illa loquitur, scit quid loquitur. Et contendunt et dimicant, et nemo sine pace videt istam visionem. Vellem ut hæc tria cogitarent homines in seipsis. Longe aliud sunt ista tria quam illa Trinitas : sed dico ubi se exerceant et probent, et sentiant quam longe (*c*) sunt. Dico autem hæc tria, esse, nosse, velle. Sum enim, et novi, et volo; sum sciens, et volens; et scio esse me, et velle; et volo esse, et scire. In his igitur tribus quam sit inseparabilis vita, et una vita, et una mens, et una essentia, quam denique inseparabilis dictinctio, et tamen distinctio, videat, qui potest. Certe coram se est, attendat in se, et videat, et dicat mihi. Sed cum invenerit in his aliquid et dixerit, non jam se putet invenisse illud quod supra ista

(*a*) Sic Mss. cum Arn. At. Bad. Am. Er. et Lov. habent, *facta est;* et paulo post, *quo tenebræ fuimus.*— (*b*) Mss. carent his verbis, *et qui non potest.* — (*c*) Er. et Lov. *quam longe aliud sunt.* Sed abest, *aliud* a Mss. necnon ab editis Bad. Am. Som. et Arn.

quer le mystère de son être, qu'il ne croie pas pour cela avoir compris l'être immuable qui est au-dessus de tout, l'être immuable dans son être, immuable dans sa connaissance, immuable dans sa volonté. Mais, est-ce à cause de ces trois attributs que Dieu est Trinité, ou se trouvent-ils tous les trois en chaque personne divine, chacune étant ainsi à la fois une et triple; ou bien, est-ce l'une et l'autre tout à la fois, Dieu étant d'une manière ineffable et infinie, un et multiple tout ensemble; un être qui est, qui se connaît, et qui se suffit immuablement lui-même dans la féconde immensité de son unité? Qui pourrait facilement le comprendre? qui oserait le dire? quelle langue, quelle qu'elle fût, pourrait expliquer sans témérité de pareils mystères?

CHAPITRE XII.

La création du monde, figure de la formation de l'Eglise.

13. Poursuis ta confession, ô ma foi! dis au Seigneur ton Dieu : Saint, saint, saint, mon Seigneur et mon Dieu! C'est en votre nom que nous avons été baptisés, Père, Fils et Saint-Esprit! C'est en votre nom que nous baptisons, Père, Fils et Saint-Esprit! Car Dieu a fait en nous, par son Christ, un nouveau ciel, une nouvelle terre, c'est-à-dire les membres spirituels et les membres charnels de son Eglise. Notre terre, avant que la doctrine lui eût donné sa forme, était invisible et informe, et nous étions enveloppés dans les ténèbres de l'ignorance (*Ps.* XXXVI), parce que vous avez châtié l'homme à cause de ses péchés, et que vos jugements sont profonds comme un abîme. Mais comme votre Esprit était porté au-dessus des eaux (*Gen.*, I, 2), votre miséricorde n'a point délaissé notre misère, et vous avez dit : « Que la lumière soit! » « Faites pénitence, car le royaume des cieux approche. (*Matth.*, III, 12.) Faites pénitence, et que la lumière soit! » Et comme notre âme en se repliant sur elle-même ne trouvait que trouble et confusion, « nous nous sommes souvenus de vous, Seigneur, dans la terre du Jourdain, » (*Ps.* XLI) auprès de la montagne aussi élevée que vous, mais qui s'est abaissée jusqu'à nous. (*Ps.* XLI.) Nos ténèbres nous ont effrayés, et nous nous sommes tournés vers vous, et la lumière a été faite. « Et voilà que nous, qui n'étions autrefois que ténèbres, nous sommes maintenant lumière dans le Seigneur. » (*Ephés.*, V, 8.)

CHAPITRE XIII.

Le renouvellement de l'homme ne peut être parfait ici-bas.

14. Cependant ce n'est que par la foi que nous

est incommutabile, quod est incommutabiliter, et scit incommutabiliter, et vult incommutabiliter; et utrum propter tria hæc et ibi Trinitas; an in singulis hæc tria, (*a*) ut terna singulorum sint; an utrumque miris modis simpliciter et multipliciter infinito in se sibi fine quo est, et sibi notum est, et sibi sufficit incommutabiliter idipsum copiosa unitatis magnitudine, quis facile cogitaverit? quis ullo modo dixerit? quis quolibet modo temere pronuntiaverit?

CAPUT XII.

Mundi creatio formationem Ecclesiæ præfigurat.

13. Procede in confessione fides mea, dic Domino Deo tuo : Sancte, Sancte, Sancte Domine Deus meus, in nomine tuo baptizati sumus, Pater et Fili et Spiritus sancte, in nomine tuo baptizamus, Pater et Fili et Spiritus sancte; quia et apud nos in Christo suo fecit Deus cœlum et terram, spiritales et carnales Ecclesiæ suæ; et terra nostra antequam acciperet formam doctrinæ, invisibilis erat et incomposita, et ignorantiæ tenebris tegebamur; quoniam pro iniquitate erudisti hominem, et judicia tua sicut abyssus multa. Sed quia Spiritus tuus superferebatur super aquam, non reliquit miseriam nostram misericordia tua, et dixisti : Fiat lux. Pœnitentiam agite, appropinquavit enim regnum cœlorum. Pœnitentiam agite: Fiat lux. Et quoniam conturbata erat ad nos ipsos anima nostra, commemorati sumus tui Domine de terra Jordanis, et de monte æquali tibi, sed parvo propter nos; et displicuerunt nobis tenebræ nostræ, et conversi sumus ad te, et facta est lux. Et ecce fuimus aliquando tenebræ, nunc autem lux in Domino.

CAPUT XIII.

Renovatio hominis dum hic vivit nondum perfecta.

14. Et tamen adhuc per fidem, nondum per spe-

(*a*) Lov. *aut terna.* Sed clarius aliæ editiones cum Mss. *ut terna.* Mox enim sequitur, *an utrumque;* quo significatur duo jam esse proposita, unum *an propter tria hæc ibi Trinitas,* alterum porro *an in singulis hæc tria,* ita *ut terna singulorum sint.* Quanquam apud Am. et Er. sic post hæc legitur : *an utrorumque miris modis simpliciter et multipliciter infinito insensibili sine quo est,* etc. Ita quoque apud Bad. nisi quod habetur, *sine,* non, *sine.*

marchons, et non par une claire vue (II *Cor.*, v, 7); car c'est par l'espérance que nous sommes sauvés. Or, quand on voit ce qu'on espère, ce n'est plus de l'espérance. (*Rom.*, VIII, 24.) C'est encore un abîme qui invoque l'abîme, mais qui déjà l'invoque au bruit de vos cataractes. (*Ps.* XLI.) Celui même qui a dit : « Je n'ai pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais je l'ai fait comme à des hommes charnels, » (I *Cor.*, III, 1) reconnaît n'avoir point encore atteint le but auquel il aspire. Aussi, oubliant ce qu'il laisse derrière lui, il s'élance vers ce qui est devant, il gémit sous le poids qui l'accable; son âme a soif du Dieu vivant, comme un cerf soupire après l'eau des fontaines, et il s'écrie : Quand donc arriverai-je? (*Ps.* XLI.) Il aspire à être revêtu, pour ainsi dire, de cette demeure qui lui est préparée dans le ciel, et s'adressant à ceux qui sont dans l'abîme inférieur, il leur dit : « Gardez-vous de vous conformer au siècle, mais réformez-vous dans la nouveauté de votre esprit. » (*Rom.*, XII, 2.) « Ne soyez pas enfants par l'intelligence, mais soyez de petits enfants en malice, pour arriver à la perfection de l'esprit. » (I *Cor.*, XIV, 20.) « Galates insensés! dit-il ailleurs, qui vous a fascinés ainsi? » (*Galat.*, III, 1.) Mais déjà ce n'est plus sa voix, c'est la vôtre ; car vous avez envoyé votre Esprit du haut des cieux (*Act.*, II, 2), par celui qui s'est élevé dans les cieux (*Ps.* XVII), et qui a ouvert les cataractes de ces grâces, « afin qu'un fleuve de joie inondât votre cité. » (*Ps.* XLV.) C'est après elle que soupire le fidèle ami de l'Epoux, qui possède déjà les prémices de l'Esprit; mais il gémit encore en lui-même dans l'attente de cette adoption, qui doit opérer la délivrance de son corps. (*Rom.*, VIII, 23.) C'est après elle qu'il soupire, car il est membre de cette Epouse; c'est pour elle qu'il est jaloux, car il est l'ami de l'Epoux. Il est jaloux, non de ses intérêts, mais de ceux de l'Epoux. Aussi ce n'est point par sa voix, mais par la voix de vos cataractes qu'il appelle les autres victimes de l'abîme (*Psal.* XLI); il craint, dans son zèle inquiet, que « comme le serpent a séduit Eve par ses artifices, nos sens ne soient de même détournés de ce chaste amour qui ne se conserve pur que dans notre Epoux, votre Fils unique. » (II *Cor.*, II, 3.) Qu'elle sera brillante la lumière de son visage, « lorsque nous le verrons tel qu'il est, » (*Jean*, III, 2) « lorsqu'il essuiera ces larmes qui sont devenues mon pain de la nuit et du jour, pendant que l'on me dit sans cesse : Où donc est ton Dieu? » (*Ps* XLI.)

CHAPITRE XIV.

La force de l'âme est dans la foi et l'espérance.

15. Moi aussi, je m'écrie souvent : Où êtes-vous, ô mon Dieu? où êtes-vous? Je respire quelques instants en vous, quand mon âme, se

ciem. Spe enim salvi facti sumus. Spes autem quæ videtur, non est spes. Adhuc abyssus abyssum invocat, sed in voce cataractarum tuarum. Adhuc et ille qui dicit : « Non potui vobis loqui, quasi spiritalibus, sed quasi carnalibus, » (I *Cor.*, III, 1) etiam ipse nondum se arbitratur comprehendisse ; et quæ retro oblitus, in ea quæ ante sunt, extenditur, et ingemiscit gravatus; et sitit anima ejus ad Deum vivum, quemadmodum cervus, ad fontes aquarum, et dicit : Quando veniam? habitaculum suum quod de cœlo est, superindui cupiens et invocat inferiorem abyssum, dicens : « Nolite conformari huic sæculo, sed reformamini in novitate mentis vestræ ; » (*Rom.*, XII, 2) et : « Nolite pueri effici (*a*) mentibus, sed malitia parvuli estote, ut mentibus perfecti sitis. » (I *Cor.*, XIV, 20.) Et : « O stulti Galatæ quis vos fascinavit? » (*Gal.*, III, 1.) Sed jam non in voce sua ; in tua enim qui misisti Spiritum tuum de excelsis, per eum qui ascendit in altum, et aperuit cataractas donorum suorum, ut fluminis impetus lætificaret civitatem tuam. Illi enim suspirat sponsi amicus, habens jam spiritus primitias penes eum, sed adhuc in semetipso ingemiscens, adoptionem expectans redemptionem corporis sui; illi suspirat, membrum est enim sponsæ; et illi zelat, amicus est enim sponsi; illi zelat non sibi, quia in voce cataractarum tuarum, non in voce sua invocat alteram abyssum, cui zelans timet, ne sicut serpens Evam decepit astutia sua, sic et eorum sensus corrumpantur a castitate, quæ est in sponso nostro Unico tuo. Quæ est illa speciei lux? Cum videbimus eum sicuti est, et transierint lacrymæ quæ mihi factæ sunt panis die ac nocte, dum dicitur mihi quotidie : Ubi est Deus tuus?

CAPUT XIV.

Fide et spe corroboramur.

15. Et ego dico : Deus meus ubi es? (*b*) Ecce ubi es. Respiro in te paululum, cum effundo super me animam meam in voce exultationis et confessionis

(*a*) Mss. aliquot ex vetustis, *effici sensibus*. — (*b*) Apud Lov. omittitur : *Ecce ubi es*.

répandant sur elle-même, célèbre votre grandeur dans des chants d'allégresse et de louange. (*Ps.* XLI.) Mais elle est encore triste, parce qu'elle redescend et devient un abîme, ou plutôt qu'elle sent qu'elle est encore un abîme. Ma foi, ce flambeau que vous m'avez donné pour éclairer mes pas durant la nuit, me dit : « Pourquoi es-tu triste, ô mon âme! et pourquoi me troubles-tu? Espère dans le Seigneur; » (*Ps.* XLII) sa parole est le flambeau qui dirige tes pas. (*Ps.* CXVIII.) Espère et persévère, jusqu'à ce que la nuit, mère des impies (I *Thess.*, V, 5), soit passée, et avec elle la colère du Seigneur, colère dont nous avons été nous-mêmes les enfants, lorsque nous étions encore ténèbres. Hélas! nous en traînons toujours les restes dans ce corps, auquel le péché a donné la mort (*Rom.*, VIII, 10), jusqu'à ce que le jour commence à paraître, et que les ombres soient dissipées. (*Cant.*, II, 17.) Espère dans le Seigneur; je me tiendrai en sa présence dès le matin, je le contemplerai et je publierai ses louanges. Oui, je serai debout dès le matin, et je verrai le Dieu de mon salut; je verrai mon Dieu qui vivifiera nos corps mortels par son Esprit qui demeure en nous (*Rom.*, VIII, 11), et qui, dans sa miséricorde, était porté sur ces ténèbres intérieures où flottaient nos âmes. C'est de lui, dans le pèlerinage de cette vie, que nous avons reçu l'assurance de devenir désormais lumière (*Ephés.*, V, 8), car c'est par l'espérance que nous avons été sauvés et qu'il nous a faits fils de la lumière, fils du jour, de fils de la nuit et des ténèbres (I *Thess.*, V, 5) que nous étions auparavant. Dans cette incertitude qui est le partage de l'esprit humain, seul vous faites la séparation des uns et des autres, puisque seul vous sondez nos cœurs, vous appelez jour ce qui est lumière, et nuit ce qui est ténèbres. (*Gen.*, I, 5.) Qui peut donc nous juger, si ce n'est vous? Qu'avons-nous que nous n'ayons reçu de vous? (I *Cor.*, IV, 7.) Ne sommes-nous pas tirés de la même masse d'argile, pour être les uns des vases d'honneur, et les autres des vases d'ignominie? (*Rom.*, IX, 21.)

CHAPITRE XV.

Qu'est-ce que le firmament? Qu'est-ce que les eaux supérieures?

16. Quel autre que vous encore, ô mon Dieu, a étendu au-dessus de nous ce firmament d'autorité dans vos divines Ecritures? Ce ciel que nous voyons sera roulé comme un livre (*Ps.* CIII), et maintenant il est étendu sur nos têtes comme une peau. (*Isaïe*, XXIV, 4.) Vos divines Ecritures ont une autorité bien plus grande depuis que la mort a frappé ces hommes, par l'organe desquels vous nous les avez transmises. Vous savez, Seigneur, vous savez que vous avez revêtu de peaux les premiers hommes devenus mortels par le péché (*Gen.*, III, 22); de même vous avez étendu comme une peau le firmament de vos

soni festivitatem celebrantis. Et adhuc tristis est, quia relabitur et fit abyssus, vel potius sentit adhuc se esse abyssum. Dicit ei fides mea quam accendisti in nocte ante pedes meos : Quare tristis es anima mea, et quare conturbas me? Spera in Domino; lucerna pedibus tuis verbum ejus. Spera et persevera, donec transeat nox mater iniquorum, donec transeat ira Domini, cujus filii et nos fuimus aliquando tenebræ, quarum residua trahimus in corpore propter peccatum mortuo, donec aspiret dies, et removeantur umbræ. Spera in Domino; mane astabo, (*a*) et contemplabor, semper confitebor illi. Mane astabo et videbo salutare vultus mei, Deum meum qui vivificabit et mortalia corpora nostra, propter Spiritum qui habitat in nobis; quia super interius nostrum tenebrosum et fluidum misericorditer superferebatur. Unde in hac peregrinatione pignus accepimus, ut jam simus lux, dum adhuc spe salvi facti sumus, et filii lucis, et filii diei, non filii noctis neque tenebrarum, quod tamen fuimus. Inter quos et nos in isto adhuc incerto humanæ notitiæ, tu solus dividis qui probas corda nostra, et vocas lucem diem, et tenebras noctem. Quis enim nos discernit nisi tu? quid autem habemus quod non accepimus a te, ex eadem massa vasa in honorem, ex qua sunt et alia facta in contumeliam?

CAPUT XV.

« Fiat firmamentum, etc. » (*Gen.*, I, 6.) *Quid firmamentum, quid superiores aquæ.*

16. Aut quis nisi tu Deus noster fecisti nobis firmamentum auctoritatis super nos in Scriptura tua divina? Cœlum enim plicabitur ut liber, et nunc sicut pellis extenditur super nos. Sublimioris enim auctoritatis est tua divina Scriptura, cum jam obierunt istam mortem illi mortales, per quos eam dispensasti nobis. Et tu scis Domine, tu scis quemadmodum pellibus indueris homines, cum peccato mortales fierent.

(*a*) Editi cum nonnullis Mss. *Mane astabo tibi et contemplabor,* at abest, *tibi*, a verioribus codicibus.

saints livres, et vous en avez posé au-dessus de nous, par le ministère d'hommes mortels comme nous, les leçons si pleines d'harmonie. Or, l'autorité si puissante de vos paroles qu'ils nous ont annoncées s'est étendue avec beaucoup plus de force après leur mort que durant leur vie sur tout ce qui est sous le ciel. Car vous n'aviez pas encore étendu ce ciel comme une peau, et vous n'aviez point encore répandu par toute la terre la haute renommée qu'ils acquirent après leur mort.

17. Puissions-nous voir, Seigneur, ces cieux, ouvrage de vos mains; dissipez les nuages qui les cachent à nos yeux. C'est là que sont vos oracles qui donnent la sagesse aux petits. (*Ps.* XVIII.) Mettez, Seigneur, mettez vos louanges les plus parfaites sur les lèvres des enfants et de ceux qui sont encore à la mamelle. Non, nous ne connaissons point d'autre livre plus capable d'écraser l'orgueil et de renverser l'ennemi rebelle (*Ps.* VIII) qui rend impossible toute réconciliation avec vous en voulant justifier ses crimes. Je ne connais pas, Seigneur, non je ne connais pas d'autres paroles plus pures pour me déterminer à vous faire ces confessions, pour me faire courber la tête sous votre joug et m'engager à vous servir sans intérêt. Donnez-moi de les comprendre, ô mon Père; accordez cette grâce à mon âme soumise, puisque vous ne les avez si solidement affermies qu'en faveur de ceux qui s'y soumettent humblement.

18. Il y a d'autres eaux au-dessus de ce firmament; elles sont, je crois, immortelles et à l'abri de la corruption de la terre. Qu'elles louent votre nom; qu'ils vous louent, ces célestes chœurs de vos anges qui n'ont pas besoin de considérer ce firmament ni de lire votre parole pour la connaître; car ils contemplent éternellement votre face, et ils lisent, sans l'aide de syllabes qui se succèdent, l'expression de votre éternelle volonté. Ils la lisent, ils l'embrassent, ils l'aiment; ils ne cessent de lire, et ce qu'ils lisent ne passe jamais; car c'est l'immuable stabilité de vos conseils qu'ils lisent, qu'ils embrassent et qu'ils aiment. Pour eux, ce livre est toujours ouvert et ne se ferme jamais, parce que vous-même vous êtes pour eux ce livre, et que vous l'êtes éternellement; parce que vous avez créé vos anges supérieurs à ce firmament, étendu au-dessus de la faiblesse des hommes, afin qu'en levant leurs regards jusqu'au ciel ils apprissent à connaître votre miséricorde, qui annonce dans le temps le Créateur de tous les temps. Oui, Seigneur, c'est dans le ciel que réside votre miséricorde, et votre vérité s'élève jusqu'aux nues. (*Ps.* XXXV.) Les nues passent, et le ciel demeure. Les prédicateurs de votre parole passent de cette vie à une autre vie, mais votre

Unde sicut pellem extendisti firmamentum libri tui, concordes utique sermones tuos, quos per mortalium ministerium superposuisti nobis. Namque ipsa eorum morte solidamentum auctoritatis in eloquiis tuis per eos editis sublimiter extenditur super omnia quæ subter sunt, quod cum hic viverent, non ita sublimiter extentum erat. Nondum sicut pellem cœlum extenderas, nondum mortis eorum famam usquequaque dilataveras.

17. Videamus Domine cœlos opera digitorum tuorum; disserena oculis nostris nubilum quo subtexisti eos. Ibi est testimonium tuum, sapientiam præstans parvulis. Perfice, Deus meus, laudem tuam ex ore infantium et lactentium. Neque enim novimus alios libros ita destruentes superbiam, ita destruentes inimicum et defensorem, resistentem reconciliationi tuæ defendendo peccata sua. Non novi Domine, non novi alia tam casta eloquia, quæ sic mihi persuaderent confessionem, et lenirent cervicem meam jugo tuo, et invitarent colere te gratis. Intelligam ea, Pater bone, da mihi hæc subterposito, quia subterpositis solidasti ea.

18. Sunt aliæ aquæ super hoc firmamentum, credo immortales, et a terrena corruptione secretæ. Laudent nomen tuum, laudent te supercœlestes populi Angelorum tuorum, qui non opus habent (*a*) suspicere firmamentum hoc, et legendo cognoscere verbum tuum. Vident enim faciem tuam semper, et ibi legunt sine syllabis temporum quid velit æterna voluntas tua. Legunt, eligunt et diligunt; semper legunt, et nunquam præterit quod legunt. Eligendo enim et diligendo legunt ipsam incommutabilitatem consilii tui. Non clauditur codex eorum, nec plicatur liber eorum, quia tu ipse illis hoc es, et es in æternum, quia super hoc firmamentum ordinasti eos, (*b*) quod firmasti super infirmitatem inferiorum populorum, ubi suspicerent et cognoscerent misericordiam tuam, temporaliter enuntiantem te, qui fecisti tempora. In cœlo enim Domine misericordia tua, et veritas tua usque ad nubes. Transeunt nubes, cœlum

(*a*) Lov. cum antiquioribus editionibus, *suscipere;* et paulum infra, *susciperent et cognoscerent misericordiam tuam.* Sed liquet meliorem esse Mss. lectionem, quam in textu damus. — (*b*) Lov. *quos*, in textu; et ad marginem, *quod*, hoc præferre visum est, maxime cum legatur in editis aliis et Mss,

Écriture s'étend sur tous les peuples jusqu'à la fin des siècles. « Oui, le ciel et la terre passeront, mais vos paroles ne passeront pas. » (*Matth.*, XXIV, 35.) Cette peau sera repliée, et l'herbe qu'elle couvrait passera avec sa beauté; mais votre parole demeure éternellement. (*Isaïe*, XL, 6.) Cette parole nous apparaît maintenant, non point telle qu'elle est, mais comme une énigme à travers les nuages et dans le miroir du ciel, car, malgré l'amour de votre Fils pour nous, nous ne voyons pas encore ce que nous serons un jour. Il nous a regardés à travers les rets de sa chair, il nous a prodigué ses caresses, nous a embrasés de son amour, et nous avons couru après l'odeur de ses parfums. Mais lorsqu'il apparaîtra, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est. (I *Jean*, III, 2.) Seigneur, donnez-nous de le voir tel qu'il est, tel que nous ne pouvons encore le voir.

CHAPITRE XVI.

Dieu seul se connaît parfaitement tel qu'il est.

19. Vous seul, ô mon Dieu, savez parfaitement ce que vous êtes, vous qui êtes immuable dans votre être, immuable dans votre connaissance, immuable dans votre volonté. Votre essence sait et veut immuablement, votre science sait et veut immuablement, et votre volonté sait et veut immuablement. Il ne serait pas juste à vos yeux que la lumière immuable fût connue de la lumière illuminée et changeante, comme elle se connaît elle-même. Aussi mon âme est devant vous comme une terre sans eau (*Ps.* CXLII), car elle ne peut d'elle-même ni rassasier ses désirs, ni éclairer ses ténèbres. Ainsi, c'est de vous seul que jaillit la source de vie, comme c'est dans votre lumière seule que nous verrons la lumière. (*Ps.* XXXV.)

CHAPITRE XVII.

« Que les eaux se rassemblent. » (*Gen.*, I, 9.) *Qu'est-ce que la mer, qu'est-ce que la terre?*

20. Qui a réuni dans un même espace ces eaux amères? Elles ont toutes une même fin, une félicité temporelle et terrestre qui est l'objet de tous leurs efforts, malgré le nombre et la diversité des soins qui les entraînent. Quel autre que vous les a ainsi réunies, Seigneur, qui avez dit aux eaux de se rassembler dans un même lieu, et à la terre aride et altérée de vos grâces d'apparaître? Oui, cette terre est à vous, elle est votre ouvrage, et ce sont vos mains qui ont formé cette terre aride. (*Ps.* XCIV.) Ce n'est point l'amertume des volontés, mais la réunion des eaux à qui vous avez donné le nom de mer; car c'est vous qui

autem manet. Transeunt prædicatores verbi tui ex hac vita in aliam vitam; Scriptura vero tua usque in finem sæculi super populos extenditur. Sed et cœlum et terra transibunt; sermones autem tui non transibunt, quoniam et pellis plicabitur, et fœnum super quod extendebatur, cum claritate sua præteriet; verbum autem tuum manet in æternum; quod nunc in ænigmate nubium et per speculum cœli, non sicuti est apparet nobis; quia et nos quamvis Filio tuo dilecti simus, nondum apparuit quod erimus. Attendit per retia carnis, et blanditus est, et inflammavit, et cucurrimus post odorem ejus. Sed cum apparuerit, similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est: sicuti est, Domine, videre nostrum, quod nondum est (*a*) nobis.

CAPUT XVI.

Solus Deus se scit omnino sicuti est.

19. Nam sicut omnino tu es, tu scis solus, qui es incommutabiliter, et scis incommutabiliter, et vis incommutabiliter. Et essentia tua scit et vult incommutabiliter, et scientia tua est et vult incommutabiliter et voluntas tua est et scit incommutabiliter. Nec videtur justum esse coram te, ut quemadmodum se scit lumen incommutabile, ita sciatur ab illuminato commutabili. Ideoque anima mea tanquam terra sine aqua tibi; quia sicut se illuminare de se non potest, ita se satiare de se non potest. Sic enim apud te fons vitæ, quomodo in lumine tuo videbimus lumen.

CAPUT XVII.

« Congregentur aquæ, etc. » (*Gen.* I, 9.) *Quid mare, quid arida.*

20. Quis congregavit amaricantes in societatem unam? Idem namque illis finis est temporalis et terrenæ felicitatis, propter quam faciunt omnia; quamvis innumerabili varietate curarum fluctuent. Quis Domine, nisi tu qui dixisti ut congregarentur aquæ in congregationem unam, et appareret arida sitiens tibi? Quoniam tuum est et mare, et tu fecisti illud, et aridam terram manus tuæ formaverunt; neque

(*a*) In vulgatis, *quod nondum est, da nobis*, At in Mss. non habetur, *da*, nisi forte in aliquo e recentioribus.

réprimez aussi les mauvaises passions des âmes, qui leur fixez des limites infranchissables, et qui forcez leurs flots à se briser sur eux-mêmes. C'est ainsi que vous soumettez la mer du monde à l'ordre de votre empire absolu sur toutes choses.

21. Mais ces âmes qui ont soif de vous, qui attirent vos regards et qui sont séparées pour une autre fin de cette mer du monde, vous les arrosez dans le secret d'une eau douce et salutaire afin que la terre porte son fruit. En effet, elle devient féconde, et, obéissant aux ordres du Seigneur son Dieu, notre âme produit des œuvres de miséricorde selon son espèce, c'est-à-dire que possédant en elle-même une semence semblable à elle, elle aime son prochain et le soulage dans les nécessités temporelles. En effet, c'est le sentiment de notre misère qui nous porte à secourir les indigents, comme nous voudrions qu'on nous secourût nous-mêmes si nous tombions dans une semblable indigence. Ce ne sont pas seulement des œuvres faciles qu'elle opère, comme une plante qui sort d'elle-même du sein de la terre, mais c'est toute une assistance, une force toute-puissante, un abri sûr contre toute sorte de violence; elle est un arbre tout chargé de fruits qui étend ses rameaux bienfaisants pour soustraire l'opprimé au bras de l'oppresseur et lui donner son ombrage protecteur, c'est-à-dire l'asile inexpugnable de la justice.

CHAPITRE XVIII.

Quels sont ces astres du firmament qui font la division du jour et de la nuit?

22. Oui, Seigneur, oui, je vous en supplie, de même que vous répandez dans les âmes la force et l'allégresse, faites que de la terre naisse la vérité, que la justice nous regarde du haut des cieux (*Ps.* LXXXIV), et que des astres nouveaux brillent dans le firmament. Partageons notre pain avec celui qui a faim, et faisons entrer sous notre toit le pauvre qui n'a point d'asile; revêtons celui qui est nu, et ne méprisons pas des hommes nés, comme nous, de la même poussière. Dès que notre terre aura produit ces fruits, voyez et dites que cela est bon; que notre lumière brille en son temps; que, par ces premiers fruits de nos bonnes œuvres, nous nous rendions dignes de la contemplation ravissante du Verbe de vie, et que nous apparaissions en ce monde comme des astres attachés au firmament de vos Ecritures. C'est là en effet que vous conversez avec nous, que vous nous enseignez à discerner les choses intellectuelles des choses sensibles, comme le jour et la nuit, ou à faire un juste discernement des âmes, livrées les unes à l'esprit et les autres aux sens. Et ainsi, vous ne

enim amaritudo voluntatum, sed congregatio aquarum vocatur mare. Tu enim coerces etiam malas cupiditates animarum, et figis limites quousque progredi sinantur, (*a*) atque ut in se comminuantur fluctus earum, atque ita facis mare ordine imperii tui super omnia.

21. At animas sitientes tibi, et apparentes tibi alio fine distinctas a societate maris, occulto et dulci fonte irrigas, ut et terra det fructum suum; (*b*) et dat fructum suum, et te jubente Domino Deo suo germinat anima nostra opera misericordiæ, secundum genus, diligens proximum in subsidiis necessitatum carnalium; habens in se semen secundum similitudinem, quoniam ex nostra infirmitate compatimur ad subveniendum indigentibus, similiter opitulantes quemadmodum nobis vellemus opem ferri, si eodem modo indigeremus; non tantum in facilibus tanquam in herba seminali, sed etiam in protectione adjutorii forti robore sicut lignum fructiferum, id est beneficium ad eripiendum eum qui injuriam patitur, de manu potentis, et præbendo protectionis umbraculum valido robore justi judicii.

CAPUT XVIII.

« Fiant luminaria, etc. » (*Gen.*, I, 14.) *Quæ luminaria dividentia inter diem et noctem.*

22. Ita Domine, ita oro te, oriatur sicuti facis, sicuti das hilaritatem et facultatem, oriatur de terra veritas, et justitia de cœlo respiciat, et fiant in firmamento luminaria. Frangamus esurienti panem nostrum, et egenum sine tecto inducamus in domum nostram : nudum vestiamus, et domesticos seminis nostri non despiciamus. Quibus in terra natis fructibus, vide quia bonum est; et erumpat temporanea lux nostra, et de ista inferiori fruge actionis in delicias contemplationis verbum vitæ superius obtinentes, appareamus sicut luminaria in mundo cohærentes firmamento Scripturæ tuæ. Ibi enim nobiscum disputas, ut dividamus inter intelligibilia et sensibi-

(*a*) Ita Bad. Am. Er. cum Mss. undecim. At Lov. et Arn. *progredi sinantur aquæ, ut in se*, etc. — (*e*) Bad. Am. Er. et Lov. omittunt, *et dat fructum suum*.

serez plus seul, dans le secret de vos jugements, comme avant la création du firmament, à séparer la lumière des ténèbres; mais vos créatures spirituelles qui, placées et rangées dans cet autre firmament, brillent sur la terre par l'infusion de la grâce que vous avez répandue dans le monde, sépareront aussi la nuit du jour et marqueront la différence des temps; car les anciennes figures ont passé, et tout est devenu nouveau; notre salut est plus près de nous que lorsque nous avons commencé à croire (*Rom.*, XIII, 11); la nuit a précédé et le jour approche; enfin vous couronnez l'année de votre bénédiction (*Ps.* LXIV) en envoyant des ouvriers dans vos moissons ensemencées par d'autres mains, en même temps que vous en envoyez d'autres ensemencer de nouvelles terres dont la moisson ne se fera qu'à la fin des siècles. C'est ainsi que vous accomplissez nos vœux et que vous bénissez les années du juste; pour vous, vous êtes toujours le même, et dans vos années, qui n'ont point de fin, vous préparez comme un grenier à nos années qui passent. C'est en effet dans les temps marqués par vos desseins éternels que vous répandez sur la terre les biens célestes.

23. A l'un vous donnez par votre Esprit la parole de sagesse qui, semblable au plus grand des corps lumineux, brille aux yeux de ceux qui se complaisent dans la pure lumière de la vérité, comme dans l'aurore d'un beau jour. A un autre, vous donnez toujours par le même Esprit la parole de la science, dont la lumière est comme celle de l'astre des nuits. A celui-ci, vous donnez la foi; à celui-là, le don de guérir; à cet autre, la puissance des miracles; à quelques-uns, le don de prophétie; à quelques autres, celui de discerner les esprits; à ce dernier enfin, celui des langues. Et toutes ces grâces sont comme autant d'étoiles, ouvrage d'un seul et même Esprit, qui distribue ses dons à chacun comme il lui plaît, et fait luire et briller les astres pour l'utilité de toute l'Eglise. (I *Cor.*, XII, 7.) Le don de la science renferme tous vos mystères qui, comme la lune, ont eu leurs phases selon les temps, ainsi que les autres dons spirituels, figurés par les étoiles, mais ils ne sont auprès des splendeurs de la sagesse qui font la joie du jour, que le crépuscule de la nuit qui commence? Toutefois, ils sont nécessaires à ceux à qui votre serviteur, si admirable par sa prudence, qui savait faire entendre aux parfaits le langage de la sagesse (I *Cor.*, II, 6), n'a pu parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des personnes encore charnelles. Quant à l'homme animal et terrestre qui, comme un petit enfant en Jésus-Christ, se nourrit de lait, jusqu'à ce qu'il soit capable d'un aliment plus solide, et que ses yeux puissent soutenir l'éclat

lia, tanquam inter diem et noctem, vel inter animas alias intelligibilibus, alias sensibilibus deditas; ut jam non tu solus in abdito dijudicationis tuæ, sicut antequam fieret firmamentum dividas inter lucem et tenebras, sed etiam spiritales tui in eodem firmamento positi atque distincti, manifestata per orbem gratia tua luceant super terram, et dividant inter diem et noctem, et significent tempora; quia vetera transierunt, ecce facta sunt nova; et quia propior est nostra salus, quam cum credidimus; et quia nox præcessit, dies autem appropinquavit; et quia benedicis coronam anni tui, mittens operarios in messem tuam, in qua seminanda alii laboraverunt, mittens etiam in aliam sementem, cujus messis in fine est. Ita (*a*) das vota optanti, et benedicis annos justi; tu autem idem ipse es, et in annis tuis qui non deficiunt horreum præparas annis transeuntibus. Æterno quippe consilio propriis temporibus bona cœlestia das super terram.

23. Quoniam quidem alii datur per Spiritum sermo sapientiæ tanquam luminare majus, propter eos qui perspicuæ veritatis luce delectantur tanquam in principio diei, alii autem sermo scientiæ secundum eumdem spiritum, tanquam luminare minus; alii fides, alii donatio curationum, alii operationes virtutum, alii prophetia, alii dijudicatio spirituum, alteri genera linguarum; et hæc omnia tanquam stellæ. Omnia enim hæc operatur unus atque idem Spiritus, dividens propria unicuique prout vult, et faciens apparere sidera in manifestatione ad utilitatem. Sermo autem scientiæ qua continentur omnia sacramenta, quæ variantur temporibus tanquam luna, et cæteræ notitiæ donorum, quæ deinceps tanquam stellæ commemorata sunt (I *Cor.*, XII, 8), quantum differunt ab illo candore sapientiæ, quo gaudet prædictus dies tantum in (*b*) principio noctis sunt. His enim sunt necessaria, quibus ille prudentissimus servus tuus non potuit loqui quasi spiritalibus sed quasi carnalibus, ille qui sapientiam loquitur inter perfectos. Animalis autem homo tanquam parvulus in Christo

(*a*) Lov. *vitam optanti*, et paulo post, *ortum præparas*, contra quam habent cæteri codices, quos utroque loco sequimur. — (*b*) Mss. melioris notæ, *in principia*, id est in luminaria noctis, quæ lectio videretur præferenda, nisi paulo supra haberetur, *in principio diei;* forte pro, *in principium diei*, juxta lib. I, de *Gen. cont. Man.*, c. XIV.

du soleil, qu'il ne se croie pas abandonné au milieu d'une nuit obscure, mais qu'il se contente de la clarté de la lune et des étoiles. C'est ainsi, ô mon Dieu, sagesse infinie, que vous conversez avec nous dans ce firmament de vos saints livres, pour nous faire parvenir par l'effet d'une contemplation ineffable, à discerner tous les objets, bien que nous ne puissions les voir encore qu'en figure, et dans les limites du temps, des années et des jours.

CHAPITRE XIX.

Explication du même verset : » Qu'il y ait des corps lumineux. »

24. Mais avant tout, lavez vos souillures, et purifiez-vous ; faites disparaître l'iniquité du fond de vos cœurs et de devant mes yeux, afin que la terre commence à paraître. Apprenez à faire le bien, rendez justice à l'orphelin, maintenez le droit de la veuve, afin que la terre produise l'herbe des pâturages et des arbres qui portent des fruits : Venez, dit le Seigneur, je vous instruirai, et les astres brilleront dans le firmament du ciel, et répandront leur lumière sur la terre. Le riche de l'Evangile demandait au bon Maître ce qu'il devait faire pour obtenir la vie éternelle. Le bon Maître qui, à ses yeux n'était qu'un homme, et rien de plus, ce Maître qui n'était bon que parce qu'il était Dieu, lui répondit : Si vous voulez arriver à la vie, observez les commandements, séparez de vous l'amertume de votre malice et de votre iniquité ; gardez-vous du meurtre, de l'adultère, du vol ; et ne portez point de faux témoignages, afin que la terre, dégagée des eaux, commence à paraître et produise le respect des père et mère et l'amour du prochain. J'ai fait tout cela, répond le riche. D'où viennent donc tant d'épines, si la terre est fertile ? Allez, extirpez ces buissons épais de l'avarice, vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et votre âme s'enrichira, et vous aurez un trésor dans le ciel ; suivez le Seigneur, si vous voulez être parfait, associez-vous avec ceux qui entendent les paroles de la sagesse, par la bouche de celui qui sait discerner la nuit du jour ; vous-mêmes alors saurez faire ce discernement, il y aura pour vous aussi des astres dans le firmament du ciel, ce qui ne peut se faire si votre cœur n'y est déjà ; et votre cœur n'y peut être, si votre trésor n'y est aussi, comme vous l'avez appris de votre bon Maître. (*Matth.*, VI, 21.) Mais la terre stérile s'attrista de ce langage et les épines étouffèrent sa parole. (*Matth.*, XIX, 16, 22.)

25. Pour vous, race choisie, faibles du monde, qui avez tout quitté pour suivre le Seigneur, marchez après lui et confondez les forts du

lactisque potator, donec roboretur ad solidum cibum, et aciem firmet ad solis aspectum, non habeat desertam noctem suam, sed luce lunæ stellarumque contentus sit. Hæc nobiscum disputas, sapientissime Deus noster, in libro tuo firmamento tuo, ut discernamus omnia contemplatione mirabili, quamvis adhuc in signis, et in temporibus, et in diebus, et in annis.

CAPUT XIX.

Tractat eumdem versiculum : « Fiant luminaria, etc. »

24. Sed prius lavamini, mundi estote ; auferte nequitiam ab animis vestris, atque a conspectu oculorum meorum, ut appareat arida. Discite bonum facere, judicate pupillo, et justificate viduam, ut germinet terra herbam pabuli et lignum fructiferum, et venite disputemus, dicit Dominus, ut « fiant luminaria in firmamento cœli, et luceant super terram. » Quærebat dives ille a magistro bono, quid faceret ut vitam æternam consequeretur (*Matth.*, XIX, 16) : dicat ei magister bonus, quem putabat hominem, et nihil amplius. Bonus est autem, quia Deus est ; dicat ei ut si vult venire ad vitam, servet mandata, separet a se amaritudinem malitiæ atque nequitiæ ; non occidat, non mœchetur, non furetur, non falsum testimonium dicat, ut appareat arida ; et germinet honorem patris et matris, et dilectionem proximi. « Feci, inquit, hæc omnia. » Unde ergo tantæ spinæ, si terra fructifera est ? Vade exstirpa silvosa dumeta avaritiæ, vende quæ possides, et implere frugibus dando pauperibus, et habebis thesaurum in cœlis, et sequere Dominum, si vis esse perfectus, eis sociatus inter quos loquitur sapientiam ille qui novit quid distribuat diei et nocti, ut noris et tu, ut fiant et tibi luminaria in firmamento cœli ; quod non fiet, nisi fuerit illic cor tuum ; quod item non fiet, nisi fuerit illic thesaurus tuus, sicut audisti a magistro bono. Sed contristata est terra sterilis, et spinæ suffocaverunt verbum.

25. Vos autem genus electum, infirma mundi, qui dimisistis omnia, ut sequeremini Dominum, ite post eum, et confundite fortia ; ite post eum speciosi

siècle. Que vos pieds purs et sans tache s'avancent sur ses traces; brillez dans le firmament, afin que les cieux racontent sa gloire; sachez toutefois faire le discernement entre la lumière des parfaits, qui n'est pas encore celle des anges, et les ténèbres des petits qui ne sont cependant point méprisables à ses yeux. Brillez sur toute la terre; que votre jour resplendissant des rayons du soleil annonce au jour la parole de la sagesse, et que votre nuit, brillante comme la clarté de la lune, annonce à la nuit la parole de la science. (*Ps.* XVIII.) La lune et les étoiles éclairent la nuit, et la nuit ne peut éteindre leur flambeau, parce qu'elles l'éclairent autant qu'elle peut être éclairée. Et comme si Dieu eût dit : « Que des astres soient dans le firmament du ciel, » on entendit soudain un grand bruit venant d'en haut, semblable à un violent tourbillon, et l'on vit comme des langues de feu qui, se divisant, se reposèrent sur chacun d'eux (*Act.*, II, 2, 3); et c'est alors qu'apparurent dans le firmament du ciel, des astres qui possédaient la parole de vie. Courez partout, feux sacrés, feux resplendissants, car vous êtes la lumière du monde, et vous ne devez pas rester sous le boisseau. Celui à qui vous vous êtes attachés, s'est élevé dans le ciel et vous y a élevés avec lui. Courez donc, et faites-vous connaître à toutes les nations.

CHAPITRE XX.

Sens mystique de ces paroles : « Que les eaux produisent des reptiles et des oiseaux. » (*Gen.*, I, 20.)

26. Que la mer conçoive aussi, qu'elle enfante vos œuvres, et que les eaux produisent les reptiles des âmes vivantes. Car en séparant ce qui est vil de ce qui est précieux, vous êtes devenus en quelque sorte la bouche de Dieu, et c'est par vous qu'il dit : « Que les eaux produisent, » non plus des âmes vivantes comme la terre, mais « des reptiles d'âmes vivantes, et les oiseaux qui volent sur la terre. » Ces reptiles, ô mon Dieu, sont vos sacrements qui se sont glissés par les œuvres de vos saints, au milieu de ces flots soulevés par les tentations du siècle, pour régénérer dans le baptême les nations en votre nom. Alors furent opérées de grandes et admirables merveilles, semblables aux monstres énormes qui peuplent les mers, et la voix de vos envoyés retentit sur la terre et sous le ciel de votre Ecriture qui, pour eux, était une autorité protectrice, sous laquelle ils devaient demeurer toujours, partout où ils devaient diriger leur vol. Car leurs paroles ne sont point un langage inintelligible, puisqu'elles ont retenti par toute la terre, et jusqu'aux extrémités du monde (*Ps.*

pedes, et lucete in firmamento, ut cœli enarrent gloriam ejus, dividentes inter lucem perfectorum, sed nondum sicut Angelum, et tenebras parvulorum, sed non (*a*) despectorum lucete super omnem terram, et dies sole candens eructet diei verbum sapientiæ; et nox luna lucens annuntiet nocti verbum scientiæ. Luna et stellæ nocti lucent, sed nox non obscurat eas; quoniam ipsæ illuminant eam pro modulo ejus. Ecce enim tanquam Deo dicente, fiant luminaria in firmamento cœli, factus est subito de cœlo sonus, quasi ferretur flatus vehemens, et visæ sunt linguæ divisæ quasi ignis, qui et insedit super unumquemque illorum, et facta sunt luminaria in firmamento cœli, verbum vitæ habentia. Ubique discurrite ignes sancti, ignes decori. Vos enim estis lumen mundi, nec estis sub modio. Exaltatus est cui adhæsistis, et exaltavit vos. Discurrite et innotescite omnibus gentibus.

CAPUT XX.

« Producant aquæ reptilia, etc. » (*Gen.*, I, 20.) *Quæ reptilia*, *quæ volatilia.*

26. Concipiat et mare, et pariat opera vestra, et producant aquæ reptilia animarum vivarum. Separantes enim pretiosum a vili, facti estis os Dei, per quos diceret: Producant aquæ, non animam vivam quam terra producit, sed reptilia animarum vivarum, et volatilia volantia super terram. Repserunt enim sacramenta tua Deus per opera sanctorum tuorum inter medios fluctus tentationum sæculi, ad imbuendas gentes nomine tuo, in baptismo tuo. Et inter hæc facta sunt magnalia mirabilia tanquam ceti grandes, et voces nuntiorum tuorum volitantes super terram juxta firmamentum libri tui, præposito illo sibi ad auctoritatem, sub quo volitarent quocumque irent. Neque enim sunt loquelæ neque sermones, quorum non audiantur voces eorum, quando in omnem terram exiit sonus eorum, et in fines or-

(*a*) Am. Er. et novem Mss. *desperatorum*.

XVIII); car vous les aviez, Seigneur, multipliées par vos bénédictions.

27. Suis-je dans l'erreur? Ou bien ai-je confondu les choses, et ne puis-je distinguer les connaissances si clairement manifestées dans le firmament du ciel, d'avec les œuvres corporelles qui s'opèrent sous ce firmament au sein de cette mer agitée? Non, certainement; car ces connaissances certaines, invariables, qui n'ont pas besoin de s'accroître par génération, comme les lumières de la sagesse et de la science, se produisent cependant au dehors par une infinité d'opérations corporelles, et naissent les unes des autres; ces opérations vont sans cesse se multipliant, fécondées par votre bénédiction, Seigneur, ô vous qui nous consolez des dégoûts de nos sens mortels, en permettant qu'une vérité conçue d'une manière unique par notre esprit, fût cependant figurée et exprimée de mille manières par des signes extérieurs. Les eaux ont donc produit ces merveilles, mais par la toute-puissance de votre parole. Les besoins des nations éloignées de votre éternelle vérité ont amené ces prodiges, mais c'est grâce à votre Evangile. Oui, ce sont ces eaux qui les ont fait jaillir, et l'amertume dans laquelle elles croupissaient, a provoqué l'opération de votre parole toute-puissante qui les a fécondées.

28. Toutes vos œuvres sont belles, parce que vous en êtes l'auteur; mais vous êtes incomparablement plus beau, vous le créateur de toutes choses? Si Adam par sa chute ne se fût pas éloigné de vous, on n'eût point vu sortir de son sein cette mer pleine d'amertume, cette génération d'hommes profondément curieux, sans cesse en proie aux tempêtes de l'orgueil, à l'inconstance et à la mobilité de ses flots. Et alors au milieu de cette mer immense, les dispensateurs de votre vérité n'eussent pas eu besoin de recourir à tant de signes sensibles et corporels, à tant de paroles et d'actions mystérieuses; car voilà ce que je crois figuré par ces reptiles et ces oiseaux : ce sont les moyens dont on s'est servi pour instruire les hommes et les soumettre aux symboles sensibles et corporels. Mais ils ne sauraient aller au delà, si leur âme ne recevait de votre Esprit un nouveau degré de vie, et si après vos premières paroles, elle n'aspirait à la consommation des vertus.

CHAPITRE XXI.

Interprétation allégorique de ces paroles; « Que la terre produise des animaux. » (*Gen.*, I, 24.)

29. Ainsi ce n'est plus une mer profonde, mais une terre séparée par votre parole des eaux amères, qui produit non pas des reptiles d'âmes vivantes et des oiseaux, mais une âme véritablement vivante. Elle n'a plus besoin, comme au temps où elle était ensevelie sous les eaux, du baptême nécessaire aux païens; car on n'entre pas dans le royaume des cieux par une

bis terræ verba eorum: quoniam tu Domine benedicendo multiplicasti hæc.

27. Numquid mentior aut mixtione misceo, neque distinguo lucidas cognitiones harum rerum in firmamento cœli et opera corporalia in undoso mari, et sub firmamento cœli? Quarum enim rerum notitiæ sunt solidæ, et terminatæ sine incrementis generationum, tanquam lumina sapientiæ et scientiæ, earumdem rerum sunt operationes corporales multæ ac variæ, et aliud ex alio crescendo multiplicatur in benedictione tua Deus; qui consolatus es fastidia sensuum mortalium, ut in cognitione animi res una multis modis per corporis motiones figuretur atque dicatur. Aquæ produxerunt hæc; sed in verbo tuo. Necessitates alienatorum ab æternitate veritatis tuæ populorum produxerunt hæc; sed in Evangelio tuo, quoniam ipsæ aquæ ista ejecerunt; quarum amarus languor fuit causa, ut in tuo verbo ista procederent.

28. Et pulchra sunt omnia faciente te, et ecce tu inenarrabiliter pulchrior qui fecisti omnia; a quo si non esset lapsus Adam, non diffunderetur ex utero ejus salsugo maris, genus humanum profunde curiosum, et procellose tumidum, et instabiliter fluidum; atque ita non opus esset ut in aquis multis corporaliter et sensibiliter operarentur dispensatores tui mystica facta et dicta. Sic enim nunc mihi occurrerunt reptilia et volatilia, quibus imbuti et initiati homines corporalibus sacramentis subditi, non ultra proficerent, nisi spiritaliter vivisceret anima gradu alio, et post initii verbum in consummationem respiceret.

CAPUT XXI.

« Producat terra animam vivam, etc. » (*Gen.*, I, 24.)

29. Ac per hoc in verbo tuo non maris profunditas, sed ab aquarum amaritudine terra discreta ejecit, non reptilia animarum vivarum et volatilia, sed animam vivam. Neque enim jam opus habet baptismo quo gentibus opus est, sicut opus habebat cum aquis

autre porte, depuis que vous avez établi qu'on entrerait par celle-là. Cette âme ne demande plus des prodiges pour éveiller sa foi, elle n'est point de ceux qui ne peuvent croire à moins qu'ils ne voient des signes et des miracles; elle est une terre fidèle et séparée des eaux amères de l'incrédulité, et le don des langues est un signe non pour les fidèles, mais pour les infidèles. La terre que vous avez affermie au-dessus des eaux, n'a plus besoin de ces oiseaux que votre parole a tirés du sein des mers. Faites-lui entendre cette parole que vos apôtres ont annoncée. Nous racontons, il est vrai, leurs merveilles, mais vous seul les opériez par leurs mains et leur donniez la vertu de produire des âmes vivantes. La terre n'en produit-elle pas aussi, puisqu'elle est la cause des merveilles qui s'opèrent en elle, de même que la mer fut la cause de la création de ces reptiles d'âmes vivantes, et de ces oiseaux qui volaient sous le firmament? Oiseaux, reptiles dont cette terre n'a plus besoin, quoiqu'elle se nourrisse encore du poisson tiré de l'abîme et servi dans ce festin que vous avez préparé pour vos fidèles; car s'il est sorti de l'abîme, ce n'est que pour nourrir la terre. Et les oiseaux, quoique nés de la mer, se multiplient cependant sur la terre. Si en effet, l'infidélité des hommes a été la cause des premières prédications de vos ministres, ceux-ci ne laissent pas d'exhorter les fidèles, et de répandre sur eux chaque jour d'abondantes bénédictions. Cependant, c'est de la terre que l'âme vivante tire son origine, car il n'est utile qu'à ceux qui croient s'arracher à l'amour du siècle, de rendre ainsi la vie à leur âme qui avait trouvé la mort en vivant dans les délices (I *Tim.*, v, 6), délices mortelles, ô mon Dieu, tandis que vous au contraire, vous êtes les vivifiantes délices d'un cœur pur.

30. Que vos ministres travaillent donc dès lors sur cette terre, mais non plus comme dans les eaux de l'infidélité, en parlant, en annonçant la vérité par des miracles, des symboles et des paroles mystérieuses, qui excitent l'attention et la crainte de l'ignorance, mère de l'étonnement à la vue de ces prodiges incompréhensibles. C'était en effet la seule entrée qui pouvait conduire à la foi les fils d'Adam qui vous avaient oublié, et qui, en se détournant de votre face, étaient devenus un abîme. Que vos ministres travaillent, dis-je, aujourd'hui comme sur une terre, séparée des gouffres de l'abîme; qu'ils soient des modèles accomplis pour les fidèles témoins de la sainteté de leur vie et qu'ils les invitent à les imiter. Ainsi, ce ne sera plus seulement pour les entendre, mais pour les mettre en pratique que vos serviteurs écouteront ces paroles : « Cherchez le Seigneur, et votre âme vivra, »

tegeretur. Non enim intratur aliter in regnum cœlorum ex illo, quo instituisti ut sic intretur, nec magnalia quærit mirabilium quibus fiat fides. Neque enim nisi signa et prodigia viderit, non credit, cum jam distincta sit terra fidelis ab aquis maris infidelitate amaris, et linguæ in signo sunt non fidelibus, sed infidelibus. Nec isto igitur genere volatili, quod verbo tuo produxerunt aquæ, opus habet terra quam fundasti super aquas. Immitte in eam verbum tuum per nuntios tuos. Opera enim eorum narramus, sed tu es qui operaris in eis, ut operentur animam vivam. Terra producit eam, quia terra causa est ut hæc agant in ea; sicut mare fuit causa ut agerent reptilia animarum vivarum, et volatilia sub firmamento cœli, quibus jam terra non indiget; quamvis piscem manducet levatum de profundo in ea mensa quam parasti in conspectu credentium; ideo enim de profundo levatus est ut alat aridam. Et aves marina progenies, sed tamen super terram multiplicantur. Primarum enim vocum Evangelizantium infidelitas hominum causa exstitit, sed et fideles exhortantur, et (*a*) benedicuntur ab eis multipliciter de die in diem. At vero anima viva de terra sumpsit exordium, quia non prodest jam nisi fidelibus continere se ab amore hujus sæculi, ut anima eorum tibi vivat, quæ mortua erat in deliciis vivens, deliciis, Domine, mortiferis; nam tu puri cordis vitales deliciæ.

30. Operentur ergo jam in terra ministri tui, non sicut in aquis infidelitatis annuntiando et loquendo per miracula et sacramenta et voces mysticas, ubi intenta sit ignorantia mater admirationis in timore occultorum signorum. Talis enim est introitus ad fidem filiis Adam oblitis tui, dum abscondunt se a facie tua et fiunt abyssus; sed operentur etiam sicut in arida discreta a gurgitibus abyssi, et sint forma fidelibus vivendo coram eis, et excitando ad imitationem. Sic enim non tantum ad audiendum, sed etiam ad faciendum audiunt : « Quærite Dominum, et vivet anima vestra, » (*Psal.* LXVIII, 33) ut

(*a*) Lov. *benedicunt eis.* Sed legendum cum editis aliis et Mss. *benedicuntur ab eis,* quæ lectio perperam correcta est propter verbum, *exhortantur,* quod putarunt active usurpari.

(*Ps.* LXVIII) et : « Que la terre de votre cœur produise une âme vivante ; ne vous conformez pas au siècle présent, » (*Rom.*, XII, 2) tenez-vous-en éloigné. C'est dans la fuite de ce monde que l'âme peut trouver la vie, elle se dévoue à la mort si elle le cherche. Réprimez en vous l'indomptable fierté de l'orgueil, les molles nonchalances de la volupté et la curiosité qui se pare faussement du nom de la science ; ces passions seront alors des bêtes féroces apprivoisées, des animaux domptés, et des serpents sans venin. Ces animaux sont en effet, les emblèmes des mouvements de l'âme ; ils représentent le faste de l'orgueil, les charmes de la volupté, le venin de la curiosité, mouvements d'une âme morte, mais pas à ce point qu'elle soit privée de toute espèce de mouvement ; elle meurt il est vrai, en s'éloignant de la source de vie, et elle se laisse emporter au torrent du siècle et se conforme à lui.

31. Votre parole, Seigneur, est la source de la vie éternelle, et elle ne passe pas. Aussi, nous défend-elle de nous séparer d'elle en nous disant : « Ne vous conformez pas à ce siècle, afin que notre terre, rendue féconde par la source de vie, produise une âme vivante, » une âme qui s'attache à votre parole annoncée par vos apôtres, et qui s'efforce d'imiter les imitateurs de votre Christ. Tel est le sens de ces mots : « Selon son espèce ; » car l'homme imite celui qu'il aime. « Soyez comme moi, dit l'Apôtre, parce que je suis comme vous. » (*Galat.*, IV, 12.) C'est ainsi que ces animaux seront dans une âme vivante, comme des bêtes apprivoisées et dociles dans toutes leurs actions. C'est le précepte que vous avez donné : « Agissez avec douceur dans toutes vos actions, et vous serez aimés de tous les hommes. » (*Eccli.*, III, 19.) Et les animaux deviendront bons quand ils sauront se modérer dans l'abondance, et se résigner dans la disette ; les serpents seront sans venin, quand, loin de vouloir nuire, ils n'useront de leur prudence que pour éviter les morsures, et ne contempleront la nature extérieure qu'autant qu'il est nécessaire pour s'élever de la vue de la création, à celle de l'éternité. Ces animaux sont soumis à la raison, quand ils vivent retenus par elle loin des sentiers de la mort, et alors ils sont bons.

CHAPITRE XXII.

«Faisons l'homme à notre image, etc. » (*Gen.*, I, 26.)
De quelle manière notre âme se renouvelle.

32. Oui, Seigneur, notre Dieu et notre Créateur, lorsque nos affections seront ainsi purifiées de cet amour du siècle, qui nous donnait la mort en nous faisant vivre dans le mal, lorsque notre âme commencera à vivre d'une vie sainte et

producat terra animam viventem. « Nolite conformari huic sæculo, » (*Rom.*, XII, 1) continete vos ab eo. Evitando vivit anima, quæ appetendo moritur. Continete vos ab immani feritate superbiæ, ab inerti voluptate luxuriæ, et a fallaci nomine scientiæ, ut sint bestiæ mansuetæ, et pecora edomita, et innoxii serpentes. Motus enim animæ sunt isti in allegoria : sed fastus elationis, et delectatio libidinis, et venenum curiositatis motus sunt animæ mortuæ ; quia non ita moritur, ut omni motu careat, quoniam discedendo a fonte vitæ, moritur, atque ita suscipitur a prætereunte sæculo, et conformatur ei.

31. Verbum autem tuum Deus fons vitæ æternæ est, et non præterit : ideoque in verbo tuo cohibetur ille discessus, dum dicitur nobis : « Nolite conformari huic sæculo, » ut producat terra in fonte vitæ animam viventem, in verbo tuo per Evangelistas tuos animam continentem, imitando imitatores Christi tui. (*Gal.*, IV, 12.) Hoc est enim secundum genus, quoniam æmulatio viri ab amico est. « Estote, inquit, sicut ego ; quia et ego sicut vos. » Ita erunt in (*a*) anima viva bestiæ bonæ in mansuetudine actionis. Mandasti enim, dicens : « In mansuetudine opera tua perfice, et ab omni homine diligeris. » (*Eccli.*, III, 19.) Et pecora bona neque si manducaverint, abundantia, neque si non manducaverint, egentia ; et serpentes boni, non perniciosi ad nocendum, sed astuti ad cavendum, et tantum explorantes temporalem naturam, quantum sufficit, ut per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciatur æternitas. Serviunt enim rationi hæc animalia, cum a progressu mortifero cohibita vivunt et bona sunt.

CAPUT XXII.

« Faciamus hominem ad imaginem, etc. » (*Gen.*, I, 26.)
Renovatio mentis.

32. Ecce enim Domine Deus noster creator noster, cum cohibitæ fuerint affectiones ab amore sæculi, quibus moriebamur male vivendo, et cœperit esse anima vivens bene vivendo, completumque fuerit verbum tuum, quod per Apostolum tuum dixisti :

(*a*) Mss. plures *in animam vivam*

qu'elle sera docile à cette recommandation de votre Apôtre : « Ne vous conformez pas au siècle présent; » alors s'accomplira aussi ce que vous ajoutez aussitôt : « Mais transformez-vous par le renouvellement de votre esprit. » Or, ce n'est plus vivre selon son espèce, c'est-à-dire en imitant ceux qui nous ont précédé, ou même en réglant notre vie sur l'exemple et l'autorité de ceux qui sont plus parfaits. Car vous n'avez pas dit que l'homme soit fait selon son espèce, mais vous avez dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance; » (*Gen.*, I, 26) afin que nous puissions reconnaître quelle est votre volonté. Aussi ce grand dispensateur de votre parole, ne voulant pas que les fils qu'il vous avait engendrés par l'Evangile restassent toujours comme de petits enfants encore à la mamelle, et qu'on réchauffe sur son sein comme une nourrice, leur dit : « Réformez-vous par le renouvellement de votre esprit, pour connaître quelle est la volonté de Dieu, pour savoir ce qui est bon, ce qui lui plaît, ce qui est parfait. » (*Rom.*, XII, 2.) C'est pour cela que vous ne dites pas : « Que l'homme soit fait, » mais : « Faisons l'homme. » Vous ne dites pas selon son espèce, mais « à notre image et à notre ressemblance. » En effet, celui qui est régénéré par l'esprit, qui voit votre vérité des yeux de l'intelligence, n'a pas besoin des lumières d'un autre homme pour imiter son semblable; mais il apprend de vous-même quelle est votre volonté, ce qui est bon, ce qui vous plaît et ce qui est parfait. Vous le rendez désormais capable de voir la la Trinité de votre unité et l'unité de votre Trinité. Aussi, après avoir dit au pluriel : « Faisons l'homme, » on trouve au singulier : « Et Dieu fit l'homme; » et après avoir dit de même au pluriel : « à notre image, » vous ajoutez au singulier : à l'image de Dieu. Ainsi, l'homme est renouvelé dans la connaissance de Dieu, selon l'image de Celui qui l'a créé; et, devenu spirituel, il juge tout ce qui est soumis à son jugement, alors que lui-même n'est jugé par personne.

CHAPITRE XXIII.

« Et qu'il domine sur les poissons de la mer, etc. »
De quelles choses l'homme spirituel peut juger.

33. Il est juge de tout, c'est-à-dire « qu'il a puissance sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, tous les animaux domestiques et sauvages, sur la terre entière et sur tout ce qui rampe à sa surface. » Or, c'est ce que fait l'homme par le moyen de son intelligence, qui le rend capable de pénétrer « ce qui est de l'Esprit de Dieu. » (I *Cor.*, II, 14.) Mais l'homme élevé à cet insigne honneur ne l'a pas compris, il est descendu au rang des animaux privés de

« Nolite conformari huic sæculo : » consequitur et illud quod adjunxisti statim, et dixisti : « Sed reformamini in novitate mentis vestræ : » (*Rom.*, XII, 2) non jam secundum genus tanquam imitantes præcedentem proximum, nec ex hominis melioris auctoritate viventes. Neque enim dixisti : Fiat homo secundum genus : sed : « Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram, » (*Gen.*, I, 26) ut nos probemus quæ sit voluntas tua. Ad hoc enim dispensator ille tuus generans per Evangelium filios, ne semper parvulos haberet quos lacte nutriret, et tanquam nutrix foveret : « Reformamini, inquit, in novitate mentis vestræ, ad probandum (*a*) vos quæ sit voluntas Dei, quod bonum et beneplacitum et perfectum. » (*Rom.*, XII, 2.) Ideoque non dicis : Fiat homo, sed : « Faciamus hominem. » Nec dicis : Secundum genus : sed : « Ad imaginem et similitudinem nostram. » Mente quippe renovatus, et conspiciens intellectam veritatem tuam, homine demonstratore non indiget, ut suum genus imitetur : sed demonstrante te probat ipse quæ sit voluntas tua, quod bonum et beneplacitum et perfectum : et (*b*) doces eum jam capacem videre Trinitatem unitatis, et unitatem Trinitaits. Ideoque pluraliter dicto : « Faciamus hominem, » singulariter tamen infertur : « Et fecit Deus hominem : » (*Gen.*, I, 27) et pluraliter dicto : « Ad imaginem nostram, » singulariter infertur, « ad imaginem Dei. » Ita homo renovatur in agnitionem Dei, secundum imaginem ejus qui creavit eum : et spiritalis effectus judicat omnia, quæ utique judicanda sunt : ipse autem a nemine judicatur.

CAPUT XXIII.

« Et præsit piscibus maris, etc. » (*Gen.*, I, 26.) *De quibus Christianus judicet.*

33. Quod autem judicat omnia, hoc est quod habet potestatem piscium maris, et volatilium cœli, et omnium pecorum et ferarum, et omnis terræ, et omnium repentium quæ repunt super terram. Hoc enim agit per mentis intellectum, per quem percipit quæ sunt Spiritus Dei. Alioqui homo in honore positus,

(*a*) In editis deest, *vos*, quam vocem restituere placuit ex Mss. quia locum illum sic referre solet Augustinus. — (*b*) Bad. Am. et Er. et Arn. *facis jam capacem*, sic etiam duo e Mss.

raison et s'est rendu semblable à eux. (*Ps.* XLVIII.) Dans votre Eglise donc, ô mon Dieu, par un effet de la grâce que vous lui avez donnée, et parce que nous sommes votre ouvrage et que nous avons été créés dans les bonnes œuvres, il se trouve non-seulement des hommes qui président selon votre Esprit, mais d'autres encore qui, selon votre Esprit, leur obéissent; car vous avez créé l'homme mâle et femelle (*Gen.*, I, 27); il en est ainsi dans l'édifice de votre grâce, où cependant il n'y a ni mâle ni femelle suivant le sexe corporel, ni Juif, ni Grec, ni libre, ni esclave. (*Galat.*, III, 28.) Ces hommes spirituels, soit qu'ils commandent, soit qu'ils obéissent, sont juges spirituels; mais ils ne jugent pas les vérités spirituelles qui brillent dans le firmament, car il ne nous appartient pas de juger une autorité si haute ni celle de vos Ecritures, quand bien même elles nous présenteraient des obscurités; nous devons en effet lui soumettre humblement notre esprit et bien nous persuader de la justice et de la vérité de ce qui demeure voilé à nos regards. Ainsi l'homme même spirituel et renouvelé dans la connaissance de Dieu, selon l'image de Celui qui l'a créé, doit cependant être l'observateur et non pas le juge de la loi. Il n'entreprend point non plus de juger et de discerner les hommes spirituels d'avec ceux qui sont charnels; ils vous sont connus, ô mon Dieu, mais ils ne se sont point encore manifestés à nos yeux par leurs œuvres, qui nous permettraient de les reconnaître par leurs fruits. Pour vous, Seigneur, vous les connaissez déjà, vous les avez discernés et vous les avez appelés dans le secret de vos desseins, avant la création du firmament. L'homme spirituel ne juge pas non plus les hommes turbulents du siècle. Que lui importe, en effet, de juger ceux du dehors, puisqu'il ignore quels sont ceux qui viendront goûter les douceurs de votre grâce et ceux qui demeureront dans l'éternelle amertume de l'impiété?

34. Et ainsi, l'homme que vous avez créé à votre image n'a reçu de puissance ni sur les astres du firmament, ni sur le ciel qui nous est caché, ni sur le jour et la nuit, que vous avez appelés avant la création du ciel, ni sur la réunion des eaux qui portent le nom de mer; mais il a reçu la puissance sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur tous les animaux, sur toute la terre et sur tout ce qui rampe à sa surface. Il juge donc, approuve ce qui est bien, condamne ce qu'il trouve mal, soit dans la solennité du sacrement qui consacre et initie à votre service ceux que votre miséricorde va chercher au milieu des eaux; soit dans ce banquet où on nous sert ce poisson qui, tiré du fond de l'abîme, est la nourriture de la terre fidèle; soit dans les discours et les paroles soumises à l'autorité de vos Ecritures et qui volent pour ainsi dire sous son firmament, quand votre mi-

non intellexit : comparatus est jumentis insensatis, et similis factus est illis. Ergo in Ecclesia tua Deus noster, secundum gratiam tuam quam dedisti ei, quoniam tuum sumus figmentum creati in operibus bonis, non solum qui spiritaliter præsunt, sed etiam ii qui spiritaliter subduntur eis qui præsunt. (Masculum enim et feminam fecisti hominem, hoc modo in gratia tua spiritali, ubi secundum sexum corporis non est masculus et femina; quia neque Judæus, neque Græcus, neque servus, neque liber.) Spiritales ergo, sive qui præsunt, sive qui obtemperant, spiritaliter judicant : non de cognitionibus spiritalibus, quæ lucent in firmamento. Non enim oportet de tam sublimi auctoritate judicare, neque de ipso libro tuo, etiam si quid ibi non lucet, quoniam submittimus ei nostrum intellectum, certumque habemus etiam quod clausum est aspectibus nostris, recte veraciterque dictum esse. Sic enim homo licet jam spiritalis et renovatus in agnitionem Dei, secundum imaginem ejus qui creavit eum, factor tamen legis debet esse, non judex. Neque de illa distinctione judicat, spiritalium videlicet atque carnalium hominum, qui tuis Deus noster oculis noti sunt, et nullis adhuc nobis apparuerunt operibus, ut ex fructibus eorum cognoscamus eos : sed tu Domine jam scis eos, et divisisti, et vocasti in occulto antequam fieret firmamentum. Neque de turbidis hujus sæculi populis (*a*) quanquam spiritalis homo judicat. Quid enim ei de iis qui foris sunt judicare, ignoranti quis inde venturus sit in dulcedinem gratiæ tuæ, et quis in perpetua impietatis amaritudine remansurus?

34. Ideoque homo quem fecisti ad imaginem tuam, non accepit potestatem luminarium cœli, neque ipsius occulti cœli, neque diei et noctis, quæ ante cœli constitutionem vocasti, neque congregationis aquarum quod est mare. Sed accepit potestatem piscium maris, et volatilium cœli, et omnium pecorum, et omnis terræ, et omnium repentium quæ repunt super terram. Judicat enim et approbat quod recte, improbat autem quod perperam invenerit; sive in ea

(*a*) Ita plerique Mss. cum Arn. At aliæ editiones habent, *tanquam* Mss. tres, *quemquam*.

nistre interprète, propose, examine, discute vos vérités, ou qu'il bénit vos enfants et invoque à haute voix votre saint nom pour que le peuple réponde : Ainsi soit-il. Si nous employons les sons de la voix pour nous faire entendre, la faute en est à l'abîme du siècle et à l'aveuglement de la chair, qui nous empêchent de voir les pensées des autres et nous forcent ainsi à nous adresser aux oreilles du corps. Voilà comment ces oiseaux, bien qu'ils se multiplient sur la terre, n'en tirent pas moins des eaux leur origine. L'homme spirituel juge aussi en approuvant ce qui est bien et en blâmant ce qu'il croit mauvais dans les œuvres et les mœurs des fidèles; il juge des aumônes comme des fruits que produit un bon terrain, de toute âme vivante qui, par la charité, les jeûnes et les pieuses pensées, a su pour ainsi dire apprivoiser ses passions; il juge encore de tout ce qui est perçu par les sens. En un mot, il peut juger de toutes les choses dans lesquelles il a droit de corriger et de reprendre.

CHAPITRE XXIV.

« Et Dieu les bénit en disant : Croissez, etc. » (*Gen.*, I, 28.) *Pourquoi Dieu a-t-il béni l'homme, les poissons et les oiseaux?*

35. Mais qu'est-ce ceci, quel est ce mystère? Voilà, Seigneur, que vous bénissez les hommes, afin qu'ils croissent, se multiplient et remplissent la terre. Ne voulez-vous pas ici nous faire comprendre quelque autre vérité? Pourquoi n'avez-vous pas donné cette bénédiction à la lumière que vous avez appelée jour, ni au firmament, ni aux astres, ni à la terre, ni à la mer? Je dirais volontiers, ô vous mon Dieu! qui avez créé l'homme à votre image, je dirais que vous avez voulu donner à l'homme la faveur singulière de votre bénédiction, si vous n'aviez pareillement béni les poissons et les monstres marins, afin qu'ils croissent, se multiplient, et remplissent l'immensité des mers, si vous n'aviez de même béni les oiseaux pour qu'ils se multiplient sur la terre. Je dirais de même que votre bénédiction s'étend sur tous les êtres qui se perpétuent par la génération, si je la trouvais donnée aux plantes, aux arbres et aux animaux de la terre; mais il n'a été dit ni aux plantes, ni aux arbres, ni aux serpents : « Croissez et multipliez, » bien que tous ces êtres, comme les poissons, les oiseaux et les hommes, se propagent et conservent leurs espèces par la génération.

36. Que dirai-je donc, ô Vérité, lumière de mon âme? Que ces paroles n'ont point de sens et qu'elles ont été prononcées sans dessein? Je

solemnitate sacramentorum quibus initiantur, quos pervestigat in aquis multis misericordia tua; sive in ea qua ille piscis exhibetur, quem levatum de profundo terra pia comedit; sive in verborum signis vocibusque subjectis auctoritati libri tui tanquam sub firmamento volitantibus, interpretando, exponendo, disserendo, disputando, benedicendo atque invocando te, ore erumpentibus atque sonantibus signis, ut respondeat populus : Amen. Quibus omnibus vocibus corporaliter enuntiandis, causa est abyssus sæculi, et cæcitas carnis, (*a*) qua cogitata non possunt videri, ut opus sit instrepere in auribus : ita quamvis multiplicentur volatilia super terram, ex aquis tamen originem ducunt. Judicat etiam spiritalis approbando quod rectum, improbando autem quod perperam invenerit in operibus moribusque fidelium, eleemosynis tanquam terra fructifera, et de anima viva mansuefactis affectionibus, in castitate, in jejuniis, in cogitationibus piis, de iis quæ per sensum corporis percipiuntur. De his enim judicare nunc dicitur, in quibus et potestatem corrigendi habet.

—

CAPUT XXIV.

« Et benedixit eos Deus dicens : Crescite, etc. » (*Gen.*, I, 28.)

35. Sed quid est hoc, et quale mysterium est? Ecce benedicis homines, o Domine, ut crescant et multiplicentur, et impleant terram. Nihil ne nobis ex hoc innuis ut intelligamus aliquid? Cur non ita benedixeris lucem quam vocasti diem, nec firmamentum cœli, nec luminaria, nec sidera, nec terram, nec mare? Dicerem te, Deus noster qui nos ad imaginem tuam creasti, dicerem te hoc donum benedictionis homini proprie voluisse largiri, nisi hoc modo benedixisses pisces et cetos ut crescerent, et multiplicarentur, et implerent aquas maris, et volatilia multiplicarentur super terram. Item dicerem ad ea rerum genera pertinere benedictionem hanc, quæ gignendo ex semetipsis propagantur, si eam reperirem in arbustis, et frutectis et in pecoribus terræ. Nunc autem nec herbis et lignis dictum est, nec bestiis et serpentibus : « Crescite et multiplicamini, » cum hæc quoque omnia, sicut pisces et aves et homines gignendo augeantur, genusque custodiant.

36. Quid igitur dicam lumen meum veritas; quia

(*a*) Lov. aliæque editiones excepta Arn. *quæ*, male, uti ex Mss. et ex sermonis serie intelligitur.

m'en garderai bien, ô Père de toute piété! Loin de l'esclave de votre Verbe une pareille pensée! Si je ne comprends pas le sens de cette parole, que ceux qui sont meilleurs et plus intelligents que moi le comprennent, selon la mesure d'intelligence que chacun a reçue de vous, ô mon Dieu! Mais, que mon aveu trouve grâce devant vos yeux, Seigneur, oui, je le crois; ce n'est point en vain que vous avez parlé de la sorte, et je ne tairai point les pensées que la lecture de vos saints livres me suggère. Car elles sont vraies, et je ne vois pas ce qui m'empêche d'interpréter ainsi le langage figuré de vos Ecritures. Ce que l'esprit ne conçoit que d'une manière, j'ai appris que le corps peut l'exprimer d'une infinité de façons, et que l'esprit saisit de plusieurs manières ce que les signes extérieurs ne nous présentent que d'une seule. Rien de plus simple, par exemple, que l'amour de Dieu et du prochain, et cependant, quelle multiplicité de formules symboliques, d'expressions et de locutions sans nombre dans chacune des langues, pour le traduire d'une manière sensible? Ainsi s'accroissent et se multiplient les productions des eaux. Redoublez d'attention, vous qui me lisez. Voici ce que l'Ecriture dit et proclame d'une manière simple et unique : « Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre. » Ces paroles ne peuvent-elles pas se comprendre dans bien des sens? Ces sens divers sont-ils erronés? Ne sont-ils pas tous fondés sur la vérité, quoique différents entre eux? Et c'est ainsi que s'accroît et se multiplie la race humaine.

37. Si donc nos pensées se portent sur la nature des choses, prises non allégoriquement, mais dans leur sens propre, ces mots : « Croissez et multipliez » conviennent à tout ce qui se reproduit par semence. Si, au contraire, nous les entendons dans un sens figuré (et je crois que c'est l'intention de l'Ecriture, qui n'accorde à dessein cette bénédiction qu'aux hommes et aux poissons), nous trouvons des multitudes d'êtres dans le ciel et sur la terre, c'est-à-dire les créatures spirituelles et corporelles; dans la lumière et les ténèbres, c'est-à-dire les âmes justes et les âmes impies; dans le firmament qui a été affermi entre les eaux et les eaux, c'est-à-dire les auteurs sacrés, interprètes de votre loi; dans la mer, ou la société des peuples livrés à l'amertume de leurs passions; dans la terre séparée des eaux, ou le zèle des âmes pieuses; dans les plantes qui naissent de leur semence et dans les arbres fruitiers, ou les œuvres de miséricorde qui s'exercent durant cette vie; dans les astres du ciel, c'est-à-dire les dons spirituels dispensés pour l'utilité générale; dans l'âme vivante, c'est-à-dire dans les mouvements de l'âme soumise à la règle. Oui, dans toutes ces choses nous trouvons multitude, fécondité,

vacat hoc, quia inaniter ita dictum est? Nequaquam Pater pietatis, absit ut hoc dicat servus verbi tui. Et si ego non intelligo quid hoc eloquio significes, utantur eo melius meliores, id est intelligentiores quam ego sum, unicuique quantum sapere dedisti Deus meus. Placeat autem et confessio mea coram oculis tuis, qua tibi confiteor credere me, Domine, non incassum te ita locutum esse, neque silebo quod mihi lectionis hujus occasio suggerit. Verum est enim, nec video quid impediat ita me sentire dicta figurata librorum tuorum. Novi enim multipliciter significari per corpus, quod uno modo mente intelligitur, et multipliciter mente intelligi, quod uno modo per corpus significatur. Ecce simplex dilectio Dei et proximi, quam multiplicibus sacramentis, et innumerabilibus linguis, et in unaquaque lingua innumerabilibus locutionum modis, corporaliter enuntiatur; ita crescunt et multiplicantur fetus aquarum. Attende iterum quisquis hæc legis : ecce quod uno modo scriptura effert, et vox personat : « In principio fecit Deus cœlum et terram, » (*Gen.*, I, 1) nonne multipliciter intelligitur, non errorum fallacia, sed verarum intelligentiarum generibus? ita crescunt et multiplicantur fetus hominum.

37. Itaque si naturas ipsas rerum non allegorice sed proprie cogitemus, ad omnia quæ de seminibus gignuntur, convenit verbum : « Crescite et multiplicamini. » (*Ibid.*, 28.) Si autem figurate posita ista tractemus, quod potius arbitror intendisse Scripturam, quæ utique non supervacue solis aquatilium et hominum fetibus istam benedictionem attribuit, invenimus quidem multitudines et in creaturis spiritalibus atque corporalibus tanquam in cœlo et in terra : et in animis justis et iniquis tanquam in luce et tenebris : et in sanctis auctoribus, per quos lex ministrata est, tanquam in firmamento quod solidatum est inter aquam et aquam : et in societate amaricantium populorum tanquam in mari : et in studio animarum piarum tanquam in arida : et in operibus misericordiæ secundum præsentem vitam tanquam in herbis seminalibus et lignis fructiferis : et in spiritalibus donis manifestatis ad utilitatem sicut in lu-

accroissement. Mais, quant à cet accroissement et à cette multiplication qui consistent en ce qu'une seule chose s'énonce de plusieurs manières, et qu'une seule énonciation admet différentes interprétations, nous ne les trouvons que dans les signes corporels et dans les conceptions de l'intelligence. Les signes corporels, ce sont les générations des eaux, figure de cet abîme de misère où sont tombés les hommes charnels; et les pensées de l'intelligence sont marquées par les générations de l'homme, comme étant le fruit de la fécondité de notre esprit. Voilà pourquoi, Seigneur, nous croyons devoir rapporter à ces deux objets ces deux paroles sorties de votre bouche : « Croissez et multipliez. » Il me semble, en effet, que par cette bénédiction vous nous avez donné la puissance et la faculté d'exprimer de plusieurs manières ce que notre esprit conçoit d'une manière simple, et de concevoir de plusieurs manières les endroits obscurs que, dans vos saints Livres, nous ne trouvons exprimés que d'une seule. Ainsi se peuple la mer dont les eaux ne sont agitées que par les diverses significations données à vos paroles; ainsi les enfants des hommes remplissent la terre elle-même, qui devient fertile par son ardeur pour la vérité, et par sa soumission à la raison éternelle.

CHAPITRE XXV.

« Voilà que je vous ai donné toutes les plantes... pour servir à votre nourriture. » (*Gen.*, I, 29.) *Les fruits de la terre figurent les œuvres de piété.*

38. Seigneur mon Dieu, je veux dire aussi ce que la suite de vos paroles me suggère, et je le dirai sans crainte, car je dirai la vérité, puisque c'est vous qui m'en inspirez le véritable sens. Je ne croirais pas, en effet, dire la vérité si un autre que vous m'inspirait, parce que vous êtes la vérité même (*Jean,* XIV, 6), et que tout homme est menteur. (*Ps.* CXV.) C'est pourquoi celui qui parle de son propre fonds, ne dit que le mensonge. (*Jean*, VIII, 44.) Donc, pour parler selon la vérité, c'est d'après votre inspiration que je parlerai. Vous nous avez donné pour nourriture toutes les plantes qui renaissent de leurs semences, et qui couvrent la surface de la terre, ainsi que les fruits de tous les arbres à semence. Or, ce n'est pas à nous seuls que vous les avez donnés, mais encore aux oiseaux du ciel, aux animaux terrestres et aux serpents. Quant aux poissons et aux monstres marins, vous les leur avez refusés. Je dis donc que ces fruits de la terre représentent et figurent allégoriquement les œuvres de miséricorde qui naissent d'une terre fertile, pour les besoins de cette vie. Je vois une terre de cette nature dans le

minaribus cœli : et in affectibus formatis ad temperantiam tanquam in anima viva : in his omnibus nanciscimur multitudines, et ubertates, et incrementa. Sed quod ita crescat et multiplicetur, ut una res multis modis enuntietur, et una enuntiatio multis modis intelligatur, non invenimus nisi in signis corporaliter editis, et rebus intelligibiliter excogitatis. Signa corporaliter edita, generationes aquarum propter necessarias causas carnalis profunditatis : res autem intelligibiliter excogitatas, generationes humanas propter rationis fecunditatem intelligimus. Et ideo credimus utrique horum generi dictum esse abs te Domine : « Crescite et multiplicamini. » In hac enim benedictione concessam nobis a te potestatem et facultatem accipio, et multis modis enuntiare quod uno modo intellectum tenuerimus; et multis modis intelligere, quod obscure uno modo enuntiatum legerimus. Sic implentur aquæ maris, quæ non moventur nisi a variis significationibus : sic et fetibus humanis impletur et terra; cujus ariditas apparet in studio, et dominatur ei ratio.

CAPUT XXV.

« Ecce dedi vobis omnem herbam....... in escam, etc. » (*Gen.*, I, 29.)

38. Volo etiam dicere, Domine Deus meus, quod me consequens tua Scriptura commonet; et dicam, nec verebor. Verum enim dicam te mihi inspirante, quod ex eis verbis voluisti ut dicerem. Neque enim alio præter te inspirante credo me verum dicere, cum tu sis veritas : omnis autem homo mendax. Et ideo qui loquitur mendacium de suo loquitur. Ergo ut verum loquar de tuo loquar. Ecce dedisti nobis in escam omne fœnum sativum, seminans semen quod est super omnem terram, et omne lignum quod habet in se fructum seminis sativi. Nec nobis solis, sed et omnibus avibus cœli, et bestiis terræ, atque serpentibus : piscibus autem et cetis magnis non dedisti hæc. Dicebamus enim eis fructibus terræ significari, et in allegoria figurari opera misericordiæ, quæ hujus vitæ necessitatibus exhibentur ex terra fructifera. Talis terra erat pius Onesiphorus, cujus domui dedisti misericordiam, quia frequenter Paulum tuum

pieux Onésiphore, à la maison duquel vous avez fait miséricorde, parce qu'il assista souvent votre serviteur Paul, et ne rougit jamais de ses chaînes. (II *Tim.*, I, 16.) Tels étaient encore les fidèles de Macédoine qui apportèrent au grand Apôtre de quoi fournir à son indigence. (II *Cor.*, XI, 9.) Mais comme il déplore la stérilité de certains arbres, qui ne lui donnèrent point le fruit qu'ils lui devaient : « Dans ma première défense, dit-il, personne ne m'a assisté, mais tous m'ont abandonné; Dieu le leur pardonne! » (II *Tim.*, IV, 16.) Ces secours, en effet, ne sont-ils pas dus aux ministres de la doctrine du salut, qui nous donnent l'intelligence des divins mystères? Ils leur sont dus comme à des hommes; ils leur sont dus comme à des âmes vivantes, qui présentent, à l'imitation des fidèles, l'exemple de toutes les vertus; ils leur sont dus enfin comme à des oiseaux du ciel, dont la voix s'est fait entendre jusqu'aux extrémités de l'univers, pour multiplier les fruits de bénédiction par toute la terre. (*Ps.* XVIII.)

CHAPITRE XXVI.

Plaisir et utilité que l'on retire du bien fait au prochain.

39. Mais ces fruits ne rassasient que ceux qui s'en réjouissent; et on ne peut y mettre sa joie quand on fait un dieu de son ventre. Dans ceux mêmes qui les produisent, ce n'est pas ce qu'ils donnent qui est le fruit, mais c'est l'intention qui les anime. Aussi, je comprends d'où venait la joie de cet Apôtre, qui servait Dieu et non son ventre, je la comprends et j'y prends part de toute mon âme. Il venait de recevoir, par Epaphrodite, les aumônes des Philippiens, d'où venait la cause de sa joie? Je le vois, il se réjouissait, il se rassasiait de sa joie, car il pouvait dire en toute vérité : « J'ai ressenti une grande joie dans le Seigneur, parce qu'enfin votre affection pour moi a commencé à refleurir; non pas, sans doute, qu'elle soit jamais sortie de vos cœurs, mais elle était voilée par la tristesse. » (*Philipp.*, IV, 10.) Les Philippiens s'étaient donc desséchés dans un long ennui, et ils étaient devenus comme des branches arides qui ne portent plus de fruits. Paul se réjouit de les voir refleurir, et non de ce qu'ils l'ont secouru dans son indigence. Aussi, ajoute-t-il : « Si je parle ainsi, ce n'est pas qu'il me manque quelque chose, car j'ai appris à me contenter de ce que j'ai. Je sais vivre pauvrement, je sais vivre dans l'abondance. Je suis fait et disposé à tout, à être rassasié, à avoir faim, à être dans l'opulence, à souffrir la disette; je puis tout en celui qui me fortifie. » (*Philipp.*, IV, 10, 13.)

40. D'où vient donc cette joie, ô grand Paul? d'où vient-elle? Quelle est votre nourriture, homme renouvelé par la connaissance de Dieu,

refrigeravit, et catenam ejus non erubuit. (II *Tim.*, I, 16.) Hoc fecerunt et fratres, et tali fruge fructificaverunt, qui quod ei deerat, suppleverunt ex Macedonia. (II *Cor.*, XI, 9.) Quomodo autem dolet quædam ligna, quæ fructum ei debitum non dederunt, ubi ait : « In prima mea defensione nemo mihi adfuit, sed omnes me dereliquerunt, non illis imputetur. » (II *Tim.*, IV, 16.) Ista enim debentur eis qui ministrant doctrinam rationalem per intelligentias divinorum mysteriorum, et ita eis debentur tanquam hominibus. Debentur autem eis sicut animæ vivæ præbentibus se ad imitandum in omni continentia. Item debentur eis tanquam volatilibus propter benedictiones eorum quæ multiplicantur super terram, quoniam in omnem terram exivit sonus eorum.

CAPUT XXVI.

Voluptas et utilitas ex beneficio in proximum collato.

39. Pascuntur autem his escis qui lætantur eis, nec illi lætantur eis quorum Deus venter est. Neque enim et in illis qui præbent, ista ea quæ dant fructus est, sed quo animo dant. Itaque ille qui Deo serviebat, non suo ventri, video plane unde gaudeat, video et congratulor ei valde. Acceperat enim a Philippensibus, quæ per Epaphroditum miserant, sed tamen unde gaudeat video. Unde audem gaudet, inde pascitur, quia in veritate loquens : « Gavisus sum, inquit, magnifice in Domino, quia tandem aliquando repullulastis sapere pro me, in quo et sapiebatis; tædium autem habuistis. » (*Phil.*, IV, 10.) Isti ergo diuturno tædio marcuerant, et quasi exaruerant ab isto fructu boni operis : et gaudet eis quia repullularunt, non sibi quia ejus indigentiæ subvenerunt. Ideo secutus ait : « Non quod desit aliquid dico : ego enim didici in quibus sum, sufficiens esse : scio et minus habere, scio et abundare; in omnibus et in omnia imbutus sum, et satiari, et esurire, et abundare, et penuriam pati : omnia possum in eo qui me confortat. »

40. Unde ergo in omnibus gaudes, o Paule magne? Unde gaudes, unde pasceris homo renovate in agni-

selon l'image de Celui qui vous a créé âme vivante, parée de toutes les vertus, langue qui, semblable à l'oiseau, volez partout pour annoncer les divins mystères? Certes, c'est bien à de telles âmes que l'on doit cette nourriture. Mais quelle est donc la vôtre ? La joie, nous répond-il. Ecoutez ce qu'il ajoute : « Quoiqu'il en soit, vous avez bien fait de prendre part à mes tribulations. » Voilà sa joie, voilà sa nourriture, c'est qu'ils ont bien fait, et non parce que sa détresse a été soulagée, lui qui vous disait : « Vous avez dilaté mon cœur au milieu de la tribulation. » (*Ps.* IV.) Sa joie vient de ce qu'il a appris de vous, ô mon Dieu, vous qui faites sa force, à vivre dans l'abondance et à souffrir la disette : « Vous savez, en effet, dit-il aux Philippiens, que, dès que je commençai à prêcher l'Evangile, lorsque je quittai la Macédoine, aucune Eglise ne s'est mise en relation avec moi, soit pour donner, soit pour recevoir; vous avez été les seuls, et deux fois vous m'avez envoyé à Thessalonique, ce dont j'avais besoin. » (*Philipp.*, IV, 14, 16.) Ainsi, il se réjouit maintenant de leur retour à ces bonnes œuvres, il est dans la joie de les voir refleurir comme un champ fertile qui se couvre de verdure.

41. Sa joie vient-elle des secours qu'il a reçus, parce qu'il dit : « Vous m'avez envoyé ce dont j'avais besoin? » Est-ce là le sujet de sa joie? Non, certes. Et d'où le savons-nous? Il nous l'apprend lui-même, en disant : « Ce n'est pas que je cherche vos dons, ce que je désire, c'est le fruit. » (*Philipp.*, XVII.) J'ai appris de vous, ô mon Dieu, à discerner le don du fruit. Le don, c'est l'objet que donne celui qui assiste l'indigence, comme l'argent, la nourriture, la boisson, les vêtements, un abri, des secour ; mais le fruit, c'est l'intention bonne et droite du bienfaiteur. Notre bon Maître, en effet, ne dit pas seulement : « Celui qui reçoit un prophète, » mais il ajoute : « Au nom du prophète ; » il ne dit pas seulement : « Celui qui reçoit le juste, » mais : « Au nom du juste. » Et c'est ainsi que celui-ci recevra la récompense du prophète, et celui-là celle du juste. Il ne dit pas seulement : « Celui qui donnera un verre d'eau au moindre de ses disciples ; » mais il ajoute : « Seulement parce qu'il est mon disciple. » « Je vous le dis en vérité, poursuit-il, il ne perdra pas sa récompense. » (*Matth.*, X, 41, 42.) Le don, c'est de recevoir le prophète ou le juste, de présenter un verre d'eau froide au disciple; mais le fruit, c'est de le faire en considération du prophète, du juste et du disciple. C'était du fruit dont Elie se nourrissait, parce que la veuve qui savait qu'elle donnait à manger à un homme de Dieu, ne le faisait qu'à ce titre; il n'y avait au contraire que le don dans le pain que lui apportait

tionem Dei secundum imaginem ejus qui creavit te, et anima viva tanta continentia, et lingua volatilis loquens mysteria? Talibus quippe animantibus esca ista debetur. Quid est quod te pascit? Lætitia. Quod sequitur audiamus. « Verumtamen, inquit, bene fecistis, communicantes tribulationi meæ. » (*Phil.*, IV, 14.) Hinc gaudet, hinc pascitur, quia illi bene fecerunt, non quia ejus angustia relaxata est, qui dicit tibi : « In tribulatione dilatasti mihi : » (*Psal.* IV, 2) quia et abundare et penuriam pati novit in te qui confortas eum. « Scitis enim, inquit, et vos Philippenses, quoniam in principio Evangelii cum ex Macedonia sum profectus, nulla mihi Ecclesia communicavit in ratione dati et accepti nisi vos soli, quia et Thessalonicam, et semel et iterum, usibus meis misistis. » Ad hæc bona opera eos rediisse nunc gaudet, et repullulasse lætatur tanquam revirescente fertilitate agri.

41. Numquid propter usus suos, quia dixit, usibus meis misistis? numquid propterea gaudet? Non propterea. Et hoc unde scimus? Quoniam ipse sequitur dicens : « Non quia quæro datum, sed requiro fructum (*a*). » Didici a te Deus meus inter datum et fructum discernere. Datum est res ipsa quam dat, qui impertitur hæc necessaria, veluti est nummus, cibus, potus, vestimentum, tectum, adjutorium. Fructus autem bona et recta voluntas datoris est. Non enim ait magister bonus : « Qui susceperit prophetam, » tantum : sed addidit, « in nomine prophetæ. » (*Matth.*, X, 41.) Neque ait tantum : « Qui susceperit justum : » sed addidit, « in nomine justi. » Ita quippe ille mercedem prophetæ, iste mercedem justi accipiet. Nec solum ait : « Qui calicem aquæ frigidæ potum dederit uni ex minimis meis : sed addidit, tantum in nomine discipuli. » Et sic adjunxit : « Amen dico vobis, non perdet mercedem suam. » Datum est, suscipere prophetam, suscipere justum, porrigere calicem aquæ frigidæ discipulo : fructus autem, in nomine prophetæ, in nomine justi, in nomine discipuli hoc facere. Fructu pascitur Elias a vidua sciente quod hominem Dei pasceret, et propter hoc pasceret : per corvum autem dato pascebatur.

(*a*) Bad. Am. Er. et Lov. addunt, *abundantem*. Sed hac voce carent Mss. et Arn.

le corbeau du désert. Et ce don n'était pas pour Elie la nourriture de l'homme intérieur, mais de l'homme extérieur qui, privé de cette nourriture, pouvait seul tomber en défaillance.

CHAPITRE XXVII.

Signification des poissons et des baleines.

42. Je dirai la vérité en votre présence, ô mon Dieu! Lorsque des hommes ignorants et infidèles, qui ne peuvent être initiés à la foi, et gagnés à votre Eglise que par les premiers sacrements et par les plus éclatants miracles, figurés, selon nous, par les poissons et les monstres de l'abîme, accueillent vos serviteurs pour les nourrir et les aider dans les nécessités de la vie présente, sans connaître le motif et la fin de cette bonne œuvre; ces hommes ne donnent, et vos enfants ne reçoivent d'eux aucune nourriture; car les uns n'agissent pas avec une volonté droite et sainte; et les autres, ne voyant qu'un don stérile, sans y trouver aucun fruit, n'en conçoivent aucune gloire. En effet l'âme ne se nourrit que de ce qui lui donne de la joie. Voilà pourquoi les poissons et les monstres de l'abîme ne se nourrissent d'aucune de ces productions qui ne peuvent naître de la terre qu'après qu'elle a été séparée et purifiée de l'amertume des eaux de la mer.

CHAPITRE XXVIII.

« Et Dieu vit toutes ses œuvres et elles étaient très-bonnes. » (*Gen.*, I, 31.) *Pourquoi Dieu dit que ses œuvres étaient très-bonnes.*

43. Vos regards, ô mon Dieu, se sont arrêtés sur toutes vos créatures, et voilà que toutes étaient parfaitement bonnes; nous aussi nous les voyons, et nous les trouvons aussi parfaitement bonnes. A chacun de vos ouvrages en particulier, dès que vous eûtes dit : « Qu'il soit, et il fût; » vous l'avez vu, et vous l'avez trouvé bon. Sept fois j'ai compté qu'il était écrit que vous aviez trouvé bonne l'œuvre de vos mains; et la huitième fois, à la vue de tous vos ouvrages, vous les avez trouvés, non-seulement bons, mais même très-bons, à cause de l'accord qu'offrait leur ensemble. Chaque créature, prise séparément, n'était que bonne; mais toutes réunies, elles forment un ensemble très-bon. Il en est ainsi de la beauté de tout objet sensible; un corps composé de membres parfaits, est beaucoup plus beau que chacun de ses membres en particulier, dont l'harmonie forme l'ensemble, bien que chacun d'eux, pris à part, ait une beauté qui lui soit propre.

(III *Reg.*, XVII, 6.) Nec interior Elias, sed exterior pascebatur, qui posset etiam talis cibi egestate corrumpi.

CAPUT XXVII.

Quid per pisces et cetos significetur.

42. Ideoque dicam quod verum est coram te Domine, cum homines idiotæ atque infideles, quibus initiandis atque lucrandis necessaria sunt sacramenta initiorum, et magnalia miraculorum, quæ nomine piscium et cetorum significari credimus, suscipiunt corporaliter reficiendos, aut in aliquo præsentis vitæ usu adjuvandos pueros tuos, cum id quare faciendum sit, et quo pertineat ignorent, nec illi istos pascunt, nec isti ab illis pascuntur : quia nec illi hæc sancta et recta voluntate operantur, nec isti eorum datis, ubi fructum nondum vident, lætantur. Inde quippe animus pascitur, unde lætatur. Et ideo pisces et ceti non vescuntur escis, quas non germinat nisi jam terra ab amaritudine marinorum fluctuum distincta atque discreta.

CAPUT XXVIII.

« Et vidit Deus omnia quæ fecit, et ecce bona valde, etc. » (*Gen.*, I, 31.)

43. Et vidisti Deus omnia quæ fecisti, et ecce bona valde; quia et nos vidimus ea, et ecce omnia bona valde. In singulis generibus operum tuorum cum dixisses ut fierent et facta essent, illud atque (*a*) illud vidisti quia bonum est. Septies numeravi scriptum esse te vidisse, quia bonum est quod fecisti : et hoc octavum est, quia vidisti omnia quæ fecisti; et ecce non solum bona, sed etiam valde bona tanquam simul omnia. Nam singula tantum bona erant, simul autem omnia et bona, et valde. Hoc (*b*) dicunt etiam quæque pulchra corpora, quia longe multo pulchrius est corpus quod ex membris pulchris omnibus constat, quam ipsa membra singula quorum ordinatissimo conventu completur universum, quamvis et illa etiam singillatim pulchra sint.

—

(*a*) Lov. *Illud atque aliud vidisti.* — (*b*) Ita Mss. plerique cum Arn. At Lov. aliæque editiones : *Hoc modo dicuntur etiam,* etc.

CHAPITRE XXIX.

Comment faut-il comprendre que Dieu a vu huit fois que ses œuvres étaient bonnes?

44. Je me suis donc appliqué à chercher si vous aviez réellement jugé sept ou huit fois que vos œuvres étaient bonnes, puisqu'elles vous plaisaient, et dans la manière dont vous voyez les choses, je n'ai pu trouver les intervalles de temps qui me fissent comprendre comment vous avez vu à diverses reprises ce que vous avez fait. Alors j'ai dit : Seigneur, votre Ecriture n'est-elle pas véritable, puisque c'est vous qui êtes véritable et la Vérité même qui l'avez dictée? Pourquoi donc me dites-vous qu'il n'y a pas de temps dans votre intention, tandis que votre Ecriture me dit que, jour par jour, vous avez jugé vos œuvres et trouvé qu'elles étaient bonnes? J'ai voulu savoir combien de fois, et j'en ai trouvé le nombre. Alors vous m'avez répondu, parce que vous êtes mon Dieu; votre voix puissante a retenti aux oreilles intérieures de votre serviteur, dont vous avez dissipé la surdité. O homme, m'avez-vous crié, ce que te dit mon Ecriture, c'est bien moi qui te le dis. Toutefois, elle te parle dans le temps, et il n'y a point de temps dans mon Verbe, parce qu'il existe avec moi dans mon éternité. Ainsi, ce que vous voyez par mon esprit, je le vois également, et ce que vous dites par mon esprit, je le dis avec vous. Mais vous voyez dans le temps, et ce n'est pas dans le temps que je vois; vous parlez dans le temps, et ce n'est pas dans le temps que je parle.

CHAPITRE XXX.

Rêveries des Manichéens.

45. J'ai entendu votre voix, Seigneur mon Dieu; j'ai recueilli sur la langue de mon âme une goutte de la douceur qui se distillait de votre vérité, et j'ai compris qu'il se trouvait des hommes à qui vos œuvres déplaisent. Ils prétendent qu'il en est beaucoup que vous avez faites par nécessité, comme la structure des cieux et la disposition des astres; que leur être émane non de votre puissance, mais d'une matière préexistante dont vous n'étiez pas l'auteur, mais que vous auriez ramassée, cimentée, reliée; que vous n'avez élevé cet édifice du monde qu'après avoir triomphé de votre ennemi, pour vous en faire comme un rempart inexpugnable qui vous mît à l'abri des révoltes de cet ennemi vaincu. Ils prétendent encore qu'il est d'autres œuvres que vous n'avez point faites et que vous n'avez pas même entièrement formées, par exemple les corps revêtus de chair, tous les plus petits animaux et tout ce qui tient à la terre par des racines. C'est, disent-ils, une autre puissance en-

CAPUT XXIX.

Quomodo intelligendum quod Deus octies vidit bona esse opera sua.

44. Et attendi ut invenirem, utrum septies vel octies videris quia bona sunt opera tua, cum tibi placuerunt : et in tua visione non inveni tempora, per quæ intelligerem, quod toties videris quæ fecisti, et dixi : O Domine, nonne ista scriptura tua vera est, quoniam tu verax et veritas edidisti eam? Cur ergo tu mihi dicis non esse in tua visione tempora; et ista Scriptura tua mihi dicit per singulos dies, ea quæ fecisti te vidisse quia bona sunt? Et cum ea numerarem, inveni quoties. Ad hæc tu dicis mihi, quoniam tu es Deus meus, et dicis voce forti in aure interiore servo tuo perrumpens meam surditatem, et clamans : O homo, nempe quod Scriptura mea dicit, ego dico. Et tamen illa temporaliter dicit, Verbo autem meo tempus non accidit, quia æquali mecum æternitate consistit. Sic ea quæ vos per Spiritum meum videtis, ego video, sicut ea quæ vos per Spiritum meum dicitis, ego dico. Atque ita cum vos temporaliter ea videatis, non ego temporaliter video : quemadmodum cum vos temporaliter ea dicatis, non ego temporaliter dico.

CAPUT XXX.

Manichæorum deliria.

45. Et audivi, Domine Deus meus, et elinxi stillam dulcedinis ex tua veritate, et intellexi quoniam sunt quidam quibus displicent opera tua; et multa eorum dicunt te fecisse necessitate compulsum, sicut fabricas cœlorum et compositiones siderum : et hæc non de tuo, sed jam fuisse alibi creata et aliunde, quæ tu contraheres et compaginares atque contexeres, cum de hostibus victis mundana mœnia molireris, ut ea constructione devicti, adversus te iterum rebellare non possent. Alia vero nec fecisse te, nec omnino compegisse, sicut omnes carnes et minutissima quæque animantia, et quidquid radicibus terram tenet :

nemie de la vôtre et que vous n'avez point créée qui les a produites et organisées dans les basses régions de cet univers. Ainsi parlent ces insensés, parce qu'ils ne voient pas vos œuvres par votre esprit et ne vous reconnaissent point dans vos œuvres.

CHAPITRE XXXI.

Les fidèles approuvent tout ce qui est agréable à Dieu.

46. Quant à ceux qui voient ces choses par votre Esprit, c'est vous-même qui les voyez en eux. Lors donc qu'ils voient qu'elles sont bonnes, c'est vous qui voyez qu'elles le sont; et dans tout ce qui leur plaît à cause de vous, c'est vous qui leur plaisez; et ce qui nous plaît par votre Esprit vous plaît en nous. « En effet, quel homme connaît ce qui est de l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui? De même personne ne connaît ce qui est de Dieu, sinon l'Esprit de Dieu. » (I *Cor.*, II, 2.) « Pour nous, dit l'Apôtre, nous n'avons point reçu l'esprit de ce monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu, afin que nous sachions ce que Dieu nous a donné. » (I *Cor.*, II, 11, 12.) Paroles qui me font conclure avec lui : Non, personne ne sait ce qui est de Dieu, sinon l'Esprit de Dieu. Comment donc pouvons-nous savoir nous-mêmes ce que Dieu nous a donné? On me répond : Nous le savons par son Esprit, et ainsi personne ne le sait, sinon l'Esprit de Dieu. Si, en effet, on a pu dire avec raison à ceux qui parlaient par l'Esprit de Dieu : « Ce n'est pas vous qui parlez, » (*Matth.*, X, 20) on peut dire avec autant de vérité à ceux qui savent par l'Esprit de Dieu : Ce n'est pas vous qui savez. On dira donc avec non moins de justesse à ceux qui voient par l'Esprit de Dieu : Ce n'est pas vous qui voyez. Ainsi, quand nous voyons par l'Esprit de Dieu qu'une chose est bonne, ce n'est pas nous, mais Dieu qui la voit bonne. Il faut donc distinguer trois sortes d'hommes, les uns qui pensent que ce qui est bien est mal, comme ces insensés dont j'ai parlé; les seconds qui trouvent bien ce qui est véritablement bien; c'est ainsi que vos créatures plaisent à un grand nombre, parce qu'elles sont bonnes, sans que cependant ils vous aiment en elles, parce qu'ils aiment mieux jouir de vos créatures que de vous; les troisièmes jugent bon ce qui est bon, et c'est Dieu lui-même qui voit en eux, et c'est Dieu qu'ils aiment dans son œuvre; or, cet amour ne peut naître dans leur cœur que par le don de l'Esprit saint : « Car la charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit, qui nous a été donné, » (*Rom.*, V, 5) et par qui nous voyons que tout être, de quelque manière qu'il soit, est bon; et il est nécessairement bon, puisqu'il a pour auteur Celui qui n'a pas

sed hostilem mentem naturamque aliam, non abs te conditam, tibique contrariam, in inferioribus mundi locis ista gignere atque formare. Insani dicunt hæc, quoniam non per Spiritum tuum vident opera tua, nec te cognoscunt in eis.

CAPUT XXXI.

Piis idem probatur quod Deo placuit.

46. Qui autem per Spiritum tuum vident ea, tu vides in eis. Ergo cum vident quia bona sunt, tu vides quia bona sunt : et quæcumque propter te placent, tu in eis (*a*) places; et quæ per Spiritum tuum placent nobis, tibi placent in nobis. Quis enim scit hominum quæ sunt hominis, nisi spiritus hominis qui in ipso est? sic et quæ Dei sunt nemo scit nisi Spiritus Dei. « Nos autem, inquit, non spiritum hujus mundi accepimus, sed Spiritum qui ex Deo est, ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis. » (I *Cor.*, II, 12.) Et admoneor ut dicam : Certe nemo scit quæ Dei sunt, nisi Spiritus Dei. Quomodo ergo scimus et nos quæ a Deo donata sunt nobis? Respondetur mihi : quoniam quæ per ejus Spiritum scimus, etiam sic nemo scit nisi Spiritus Dei. Sicut enim recte dictum est : « Non enim vos estis qui loquimini, » (*Matth.*, X, 20) eis qui in Spiritu Dei loquerentur : sic recte dicitur : Non vos estis qui scitis, eis qui in Dei Spiritu sciunt. Nihilominus igitur recte dicitur : Non vos estis qui videtis, eis qui in Spiritu Dei vident; ita quidquid in Spiritu Dei vident quia bonum est, non ipsi, sed Deus videt quia bonum est. Aliud ergo est, ut putet quisque malum esse quod bonum est, quales supradicti sunt. Aliud, ut quod bonum est, videat homo quia bonum est; sicut multis tua creatura placet quia bona est, quibus tamen non tu places in ea, unde frui magis ipsa quam te volunt. Aliud autem, ut cum aliquid videt homo quia bonum est, Deus in illo videat quia bonum est, ut scilicet ille ametur in eo quod fecit, qui non amaretur nisi per Spiritum sanctum quem dedit; quoniam caritas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis, per quem videmus quia bonum

(*a*) Bad. Am. Er. et Lov. *complaces*.

seulement l'être à quelque degré, mais qui est l'Etre lui-même.

CHAPITRE XXXII.

Récit abrégé des œuvres de Dieu.

47. Grâces vous soient rendues, Seigneur! Nous voyons le ciel et la terre, c'est-à-dire la partie supérieure et inférieure du monde, ou la créature spirituelle et corporelle; et pour l'ornement de ces parties qui forment la masse de ce monde, ou tout l'ensemble de la création, nous voyons la lumière que vous avez créée et séparée des ténèbres. Nous voyons le firmament du ciel, soit que l'on entende par là le premier corps du monde, élevé entre les eaux supérieures qui sont spirituelles et les eaux inférieures qui sont matérielles (II *Rét.*, c. VI, n. 2); soit cette étendue d'air appelée aussi ciel dans laquelle volent les oiseaux entre les eaux qui planent au-dessus d'eux en forme de vapeurs pour retomber en rosée pendant les nuits sereines, et les eaux plus pesantes qui coulent sur la terre. Nous voyons la beauté de ces eaux rassemblées dans les plaines de la mer; la terre d'abord aride et sans parure, puis recevant sa forme pour apparaître pleine d'harmonie, principe fécond des plantes et des arbres. Nous voyons au-dessus briller les astres, le soleil suffire au jour, la lune et les étoiles tempérer les ténèbres de la nuit, et tous ces corps ensemble marquer et désigner les temps. Nous voyons l'immensité des mers humides se peupler de poissons, de monstres énormes et même d'oiseaux; car l'évaporation des eaux, donnant à l'air plus de densité, le rend capable de soutenir leur vol. Nous voyons la surface de la terre ornée des différentes races d'animaux, et l'homme créé à votre image et ressemblance régner sur tous ces êtres sans raison, en vertu de cette image et de cette ressemblance, c'est-à-dire de sa raison et de son intelligence. Et de même que dans son âme il est une faculté qui domine et conseille et une autre qui se soumet et obéit, de même dans la nature corporelle la femme a été créée pour l'homme; elle est douée comme lui de l'intelligence et de la raison; mais la différence de son sexe l'assujettit à l'homme; comme dans notre âme l'appétit d'où naît l'action doit obéir à l'intelligence et recevoir d'elle la lumière et la règle pour bien agir. Voilà ce que nous voyons; chacune de ces œuvres est bonne, et toutes ensemble sont très-bonnes.

CHAPITRE XXXIII.

Dieu a créé le monde d'une matière qu'il avait créée lui-même simultanément.

48. Que vos œuvres vous louent, afin que nous

est quidquid aliquo modo est. Ab illo enim est, qui non aliquo modo est, sed quod est, est.

CAPUT XXXII.

Compendio enarrat opera Dei.

47. Gratias tibi, Domine. Videmus cœlum et terram, sive corporalem partem superiorem atque inferiorem, sive spiritalem corporalemque creaturam: atque in ornatu harum partium quibus constat vel universa mundi moles, vel universa omnino creatura, videmus lucem factam divisamque a tenebris. Videmus firmamentum cœli, sive inter spiritales aquas superiores et corporales inferiores primarium corpus mundi; sive hoc spatium aeris, quia et hoc vocatur cœlum, per quod vagantur volatilia cœli inter aquas, quæ vaporaliter eis superferuntur et serenis etiam noctibus rorant, et has quæ in terris graves fluitant. Videmus congregatarum aquarum speciem per campos maris et aridam terram vel nudatam vel formatam ut esset visibilis et composita, herbarumque atque arborum materiem. Videmus luminaria fulgere desuper, solem sufficere diei, lunam et stellas consolari noctem, atque his omnibus notari et significari tempora. Videmus humidam usquequaque naturam, piscibus et belluis et alitibus fecundatam, quod aeris corpulentia, quæ volatus avium portat, aquarum exhalatione concrescit. Videmus terrenis animalibus faciem terræ decorari; hominemque ad imaginem et similitudinem tuam cunctis irrationabilibus animantibus ipsa tua imagine ac similitudine, hoc est rationis et intelligentiæ virtute præponi. Et quemadmodum in ejus anima aliud est quod consulendo dominatur, aliud quod subditur ut obtemperet: sic viro factam esse etiam corporaliter feminam, quæ haberet quidem in mente rationalis intelligentiæ parem naturam; sexu tamen corporis ita masculino sexui subjiceretur, quemadmodum subjicitur appetitus actionis ad concipiendam de ratione mentis recte agendi solertiam. Videmus hæc et singula bona, et omnia bona valde.

CAPUT XXXIII.

Omnia de nihilo sive de concreata materia.

48. Laudent te opera tua ut amemus te, et amemus

vous aimions; et que nous vous aimions, afin que vos œuvres vous louent; ces œuvres qui ont dans le temps un commencement et une fin, leur naissance et leur mort, leur accroissement et leur déclin, leurs beautés et leurs défauts. Elles ont donc successivement leur matin et leur soir, les unes plus clairement, les autres d'une manière moins sensible. C'est vous-même qui les avez créées de rien et non pas de votre substance ni d'aucune autre matière qui vous fût étrangère ou qui existerait antérieurement, mais d'une matière créée par vous dans le même temps, parce que, sans aucune succession de temps, vous lui avez donné la forme avec l'être. Bien que la matière du ciel soit différente de celle de la terre et que la beauté de l'un ne ressemble pas à la beauté de l'autre, vous ne les avez pas moins créées l'une et l'autre en même temps en tirant la matière du néant et la beauté du monde de cette matière informe; c'est-à-dire que la création de la forme a suivi immédiatement et sans intervalle la création de la matière.

CHAPITRE XXXIV.

Explication allégorique de tout l'ensemble de la création.

49. J'ai cherché aussi à comprendre ce que signifiait l'ordre suivi dans votre création et dans le récit que vous en avez dicté, et j'ai vu que chaque chose en particulier était bonne et que toutes ensemble étaient très-bonnes; que dans votre Verbe, dans votre Fils unique, vous avez créé le ciel et la terre, le chef et le corps de l'Eglise prédestinés avant tous les temps, n'ayant ni soir ni matin. Mais dès que vous eûtes commencé d'exécuter dans le temps, ce que vous aviez résolu de toute éternité; c'est alors que pour dévoiler vos secrets et rétablir l'harmonie dans notre nature livrée au désordre (car nos péchés pesaient sur nous et nous précipitaient loin de vous dans l'abîme des ténèbres, sur lequel votre Esprit de bonté planait pour nous secourir au temps favorable), c'est alors, Seigneur, que vous avez justifié les impies, et que vous les avez séparés des pécheurs; c'est alors que vous avez établi le firmament de vos livres saints, entre les supérieurs qui seraient dociles à votre voix, et les inférieurs qui leur seraient soumis. Vous avez réuni dans un seul corps la société des infidèles, pour faire briller l'amour de vos fidèles qui devaient produire en votre nom des fruits de miséricorde, en distribuant aux pauvres les biens de la terre, pour acquérir le royaume céleste. Alors encore, vous avez allumé comme des flambeaux dans ce firmament, vos saints qui possèdent la parole de vie et brillent aux yeux des fidèles par l'autorité des dons spirituels dont vous les avez comblés. Puis, pour ramener à vous ces infidèles, vous

te ut laudent te opera tua, quæ habent initium et finem ex tempore, ortum et occasum, profectum et defectum, speciem et privationem. Habent ergo consequentia mane et vesperam, partim latenter, partim evidenter. De nihilo enim a te, non de te facta sunt, non de (*a*) aliqua non tua, vel quæ antea fuerit, sed de concreata, id est simul a te creata materia, quia ejus informitatem sine ulla temporis interpositione formasti. Nam cum aliud sit cœli et terræ materies, aliud cœli et terræ species; materiem quidem de omnino nihilo, mundi autem speciem de informi materia, simul tamen utrumque fecisti, ut materiam forma nulla moræ intercapedine sequeretur.

CAPUT XXXIV.

Totius creationis mundi allegorica expositio.

49. Inspeximus etiam propter quorum figurationem ista vel tali ordine fieri, vel tali ordine scribi voluisti, et vidimus quia bona sunt singula, et omnia bona valde, in Verbo tuo, in Unico tuo cœlum et terram, caput et corpus Ecclesiæ, in prædestinatione ante omnia tempora, sine mane et vespera. Ubi autem cœpisti prædestinata temporaliter exsequi, ut occulta manifestares, et incomposita nostra componeres; quoniam super nos erant peccata nostra, et in profundum tenebrosum abieramus abs te, et Spiritus tuus bonus superferebatur ad subveniendum nobis in tempore opportuno; et justificasti impios, et distinxisti eos ab iniquis, et solidasti auctoritatem libri tui inter superiores qui tibi docibiles essent, et inferiores qui eis subderentur : et congregasti societatem infidelium in unam conspirationem, ut apparerent studia fidelium, et tibi opera misericordiæ parerent, distribuentes etiam pauperibus terrenas facultates ad acquirenda cœlestia. Et inde accendisti quædam luminaria in firmamento, verbum vitæ habentes sanctos tuos, et spiritalibus donis prælata sublimi auctoritate fulgentes : et inde ad imbuendas infideles gentes sacramenta et miracula visibilia, vo-

(*a*) Ita Mss. et Arn. At Bad. Am. Er. et Lov. habent; *non de te aliqua, non de te vel*, etc.

avez encore formé d'une matière corporelle ces sacrements, ces miracles visibles, et cette voix puissante de vos envoyés, appuyée sur le firmament de vos saints livres, et faisant descendre vos bénédictions sur les fidèles eux-mêmes. Ainsi, avez-vous formé l'âme vivante de vos fidèles en y faisant germer des affections réglées et soumises à l'empire sévère de la vertu. Alors enfin, cette âme désormais soumise à vous seul, n'ayant plus besoin d'aucune autorité humaine, vous l'avez renouvelée à votre image et ressemblance; à cette intelligence perfectionnée vous avez soumis l'activité raisonnable, comme la femme à son époux; et comme vos ministres étaient nécessaires ici-bas pour l'avancement de vos fidèles dans la vertu, vous avez voulu que ces mêmes fidèles les assistent dans leurs besoins temporels par des œuvres de miséricorde, féconds pour eux en fruits de vie pour l'éternité. Nous voyons toutes ces choses, et elles sont très-bonnes, parce que c'est vous qui les voyez en nous; car c'est vous qui nous avez donné l'Esprit par lequel nous pouvons les voir et vous aimer en chacune d'elles.

CHAPITRE XXXV.

Saint Augustin demande à Dieu la paix.

50. Seigneur mon Dieu, donnez-nous la paix, car vous nous avez comblés de faveurs; donnez-nous la paix de votre repos, la paix de votre sabbat, de ce sabbat qui n'a pas de soir. Car cet ordre admirable de la nature, cette harmonie merveilleuse de tant de créatures excellentes, passeront lorsqu'elles auront accompli leur destinée; ces œuvres auront un soir, comme elles ont eu un matin.

CHAPITRE XXXVI.

Pourquoi le septième jour de la création n'a pas eu de soir.

51. Or, le septième jour n'a pas eu de soir, et il a été sans déclin, parce que vous l'avez sanctifié, pour qu'il demeurât éternellement. Et si vous vous êtes reposé le septième jour après avoir créé tant de choses admirables sans sortir de votre repos, c'est pour nous faire comprendre par l'oracle de vos Ecritures, que nous aussi, après l'accomplissement de nos œuvres qui sont bonnes parce qu'elles sont des dons de votre grâce, nous nous reposerons en vous au jour du sabbat sans fin de la vie éternelle.

CHAPITRE XXXVII.

Quand Dieu se reposera-t-il en nous?

52. Alors, ô mon Dieu, vous vous reposerez

cesque verborum secundum firmamentum libri tui, quibus etiam fideles benedicerentur, ex materia corporali produxisti; et deinde fidelium animam vivam per affectus ordinatos continentiæ vigore (*a*) formasti. Atque inde tibi soli mentem subditam, et nullius auctoritatis humanæ ad imitandum indigentem renovasti ad imaginem et similitudinem tuam; præstantique intellectui rationabilem actionem tanquam viro feminam subdidisti, omnibusque tuis ministeriis ad perficiendos fideles in hac vita necessariis, ab eisdem fidelibus ad usus temporales, fructuosa in futurum opera præberi voluisti. Hæc omnia videmus, et bona sunt valde, quoniam tu ea vides in nobis, qui Spiritum quo ea videremus et in eis te amaremus dedisti nobis.

CAPUT XXXV.

Optat pacem.

50. Domine Deus, pacem da nobis, omnia enim præstitisti nobis, pacem quietis, pacem sabbati, (*b*) sabbati sine vespera. Omnis quippe iste ordo pulcherrimus rerum valde bonarum modis suis peractis transiturus est, et mane quippe in eis factum est, et vespera.

CAPUT XXXVI.

Diem septimum vespera quare non sequatur.

51. Dies autem septimus sine vespera est, nec habet occasum, quia sanctificasti eum ad permansionem sempiternam, ut id quod tu post opera tua bona valde, quamvis ea quietus feceris, requievisti septimo die hoc præloquatur nobis vox libri tui, quod et nos post opera nostra, ideo bona valde, quia tu nobis ea donasti, sabbato vitæ æternæ requiescamus in te.

CAPUT XXXVII.

Deus in nobis quando quiescet.

52. Etiamtunc enim sic requiesces in nobis, quem-

(*a*) Benignianus codex, *firmasti*. — (*b*) Sic legendum liquet cum Albinensi codice; non uti alii plerique editi et scripti habent, *pacem sine vespera*.

en nous, de la même manière que vous agissez en nous; et ce repos sera le vôtre, comme aujourd'hui nos œuvres sont les vôtres. Pour vous, Seigneur, vous ne cessez d'agir, vous ne cessez d'être en repos. Ce n'est pas pour un temps que vous voyez, que vous agissez, que vous vous reposez; et cependant c'est vous qui faites voir dans le temps, vous qui avez fait le temps, vous encore qui faites le repos qui suit pour nous le temps.

CHAPITRE XXXVIII.

Dieu ne voit pas les créatures comme l'homme les voit.

53. Nous voyons donc vos créatures, parce qu'elles sont; pour vous, au contraire, elles ne sont que parce que vous les voyez. C'est au dehors que nous voyons leur existence, et au dedans leur bonté. Pour vous, ô mon Dieu, vous les avez vues toutes faites, là où vous avez vu qu'elles étaient à faire. Si aujourd'hui nous sommes portés à faire le bien, c'est que votre Esprit en a déposé la pensée dans notre cœur. Il fut un temps, hélas! où, loin de vous, nous n'étions portés qu'à faire le mal. Mais vous, Dieu unique et seul bon, jamais vous n'avez cessé de bien faire. Si quelques-unes de nos œuvres sont bonnes, c'est par un effet de votre grâce, encore ne sont-elles point éternelles; elles nous donnent seulement l'espoir du repos dans la gloire de votre ineffable sanctification. Pour vous, seul bien qui n'avez besoin d'aucun autre bien, vous êtes toujours en repos, parce que vous êtes vous-même votre propre repos. Quel homme pourra donner à l'homme l'intelligence de ces mystères? Quel ange les révélera à l'ange? Quel ange à l'homme? C'est à vous qu'il faut demander, c'est en vous qu'il faut chercher, c'est à votre porte qu'il faut frapper, et ainsi, oui ainsi, nous recevrons, nous trouverons, la porte nous sera ouverte. Ainsi soit-il.

admodum nunc operaris in nobis; et ita erit illa requies tua per nos, quemadmodum sunt ista opera tua per nos. Tu autem, Domine, semper operaris et semper requiescis. Nec vides ad tempus; (*a*) nec moveris ad tempus; nec quiescis ad tempus; et tamen facis et visiones temporales, et ipsa tempora, et quietem ex tempore.

CAPUT XXXVIII.

Aliter Deus, aliter homo videt creata.

53. Nos itaque ista quæ fecisti videmus, quia sunt? Tu autem quia vides ea, sunt. Et nos foris videmus quia sunt, et intus quia bona sunt : tu autem ibi vidisti facta, ubi vidisti facienda. Et nos alio tempore moti sumus ad benefaciendum, posteaquam concepit de Spiritu tuo cor nostrum. Priore autem tempore ad male faciendum movebamur deserentes te. Tu vero Deus une bone nunquam cessasti benefacere. Et sunt quædam bona opera nostra ex munere quidem tuo, sed non sempiterna; post illa nos requieturos in tua grandi sanctificatione speramus. Tu autem bonum nullo indigens bono, semper quietus es, quoniam tua quies tu ipse es. Et hoc intelligere quis hominum dabit homini? quis Angelus Angelo? quis Angelus homini? A te petatur, in te quæratur, ad te pulsetur : sic, sic accipietur, sic invenietur, sic aperietur. Amen.

(*a*) Hic editiones excepta Arn. interponunt ista verba, *nec operaris ad tempus*, quæ absunt a plerisque Mss.

AVERTISSEMENT

SUR

LES TROIS LIVRES CONTRE LES ACADÉMICIENS

Le bon ordre demande que les livres *contre les Académiciens* qui, les premiers de tous, furent revus par saint Augustin et furent composés avant les autres (excepté l'ouvrage *sur le Beau et le Convenable*, œuvre de sa jeunesse qui fut presque immédiatement perdu), soient rétablis ici à la place qui leur est propre. Le saint docteur était depuis longtemps pénétré des arguments des Académiciens contre la perception du vrai. Mais, depuis que par la grâce de Dieu il avait entrevu et suivi la vérité, il en était comme importuné. C'est pour les réfuter qu'il conçut le projet non-seulement de les examiner en particulier dans de sérieuses méditations, mais d'en faire encore le sujet de discussions suivies avec ses amis. Il divisa donc en trois livres cette conférence, qui dura trois jours, et l'envoya à Romanien, son ami, son concitoyen et son Mécène, en l'exhortant en même temps à l'étude de la philosophie.

Le premier livre comprend la discussion de Licentius et de Trygétius; le premier défendant, le second combattant le système des Académiciens. La vie heureuse consiste-t-elle dans la connaissance du vrai, ou faut-il la faire consister seulement dans la recherche de la vérité? Qu'est-ce que l'erreur? Qu'est-ce que la sagesse? Telles sont les questions qui s'y trouvent longuement discutées.

Au second livre, saint Augustin expose les sentiments des Académiciens. Alypius continue la discussion en montrant les différences qui existent entre l'ancienne académie et la nouvelle. Il rejette le sentiment de ces philosophes qui, tout en pensant que le vrai ne peut être perçu, font cependant profession de suivre le vraisemblable.

ADMONITIO

DE SEQUENTIBUS TRIBUS CONTRA ACADEMICOS LIBRIS.

Rectus ordo postulat, ut libri *contra Academicos*, qui primi omnium ab Augustino recensiti, et ante cæteros (excepto opere *de Pulchro et Apto*, qui fetus eo juniore editus statim intercidit) ab eo profecti sunt, huc in proprium locum restituantur. Nempe cum Academicorum contra veri perceptionem argumenta sanctus Doctor dudum imbibisset, ea tum etiam, cum veritatem Dei gratia fuisset assecutus, nonnullam ipsi molestiam facessebant : quibus diluendis non modo privatim sedulis meditationibus insistere, sed etiam cum amicis disputationem habere animo destinavit. Hanc porro collationem per aliquot dies habitam tres in libros partitus est, et Romaniano suo concivi ac Mæcenati, eum ad philosophiæ studium adhortando, transmisit.

Liber primus congredientes inter se Licentium et Trygetium exhibet; hunc contra Academicos, illum pro Academicis disputantem, an beata vita in cognitione veri, an contra in sola illius investigatione sit collocanda, ubi quid sit error, quid sapientia fuse explicatur.

In libro secundo S. Augustinus recenset placita Academicorum; prosequitur Alypius veterem inter novamque Academiam discrimina. Exploditur sententia horum philosophorum, qui cum verum haud posse deprehendi putarent; tamen veri simile sequi se profiterentur.

Dans le troisième livre, Alypius, poursuivant son rôle, nie qu'on puisse trouver le vrai. Augustin prouve que le sage le connaît, à ce titre qu'il connaît au moins la sagesse. Il discute ensuite la définition de Zénon et réfute ces deux maximes des Académiciens : « Qu'on ne peut rien percevoir, » et « qu'on ne doit donner son assentiment à rien. » Suivant lui, enfin, les Académiciens n'ont pas soutenu les opinions qu'on leur attribue d'ordinaire.

Saint Augustin écrivit ces livres au commencement de sa conversion, à la campagne de Cassiciacum, « peu de jours, dit-il, après qu'il eut commencé à vivre ; » (liv. I, ch. I, n. 4) et par conséquent vers la fin de l'année 386, époque où, après avoir abandonné la profession de rhéteur, il se retira pour s'appliquer entièrement à purifier son âme et à se préparer dignement à recevoir le saint baptême. Consultez du reste la note qui se trouve au livre III, ch. XX.

Voyez 1° Première lettre à Hermogenianus ;
2° *Traité de la Trinité*, liv. XV, ch. XII. — « Contre les Académiciens...; »
3° *Rétractations*, liv. I, ch. I.

In tertio libro verum inveniri pro susceptis partibus diffitetur Alypius, probat Augustinus a Sapiente cognosci, utpote qui saltem Sapientiam noverit. Hic ipse deinde Zenonis definitionem discutit, et duo illa redarguit Academicorum effata : « Nihil percipi posse ; » et : « Nulli rei debere assentiri. » Dicit demum videri sibi Academicos non ita sensisse uti vulgo existimantur.

Scripsit hos libros initio suæ conversionis in agro Cassiciaco, « pauculis, ut ait, diebus transactis posteaquam ibi vivere cœpit ; » adeoque sub finem anni 386, quo abdicata Rhetoricæ professione illuc secessit, ut totus purgando animo vacaret, seseque ad sacrum baptisma digne compararet. Consule annotationem in lib. III, c. XX.

Vide 1° S. Augustinum, epist. 203, Hermogeniano ;
2° Lib. XV *de Trinit.*, cap. XII. — « Adversus Academicos...; »
3° Lib. I *Retract.*, cap. I.

LES TROIS LIVRES

CONTRE

LES ACADÉMICIENS [1]

LIVRE PREMIER

Saint Augustin exhorte Romanien à étudier la philosophie; Licentius, fils de Romanien, engage trois discussions avec Trygétius; l'un soutient avec les Académiciens, que la vie heureuse consiste dans la recherche du vrai; l'autre, au contraire, qu'on ne peut être heureux que par la compréhension du vrai. Définition de l'erreur, définition de la sagesse, à laquelle saint Augustin donne tous les développements nécessaires.

CHAPITRE PREMIER.

Saint Augustin exhorte Romanien à la vraie philosophie.

1. Plût au ciel, mon cher Romanien, que, de même que la vertu ne se laisse enlever personne par la fortune, elle pût enlever, à son tour, à la fortune malgré sa résistance, l'homme fait pour elle ! Certes, elle aurait déjà jeté les mains sur vous; elle aurait proclamé que vous lui appartenez; elle vous aurait conduit à la possession des vrais biens et vous aurait affranchi de l'esclavage même des événements heureux. Mais il a été établi, soit en punition de nos fautes, soit comme nécessité de notre nature (I *Rétract.*, ch. I, n. 2), que l'esprit, ce souffle divin uni si étroitement à l'homme, ne peut jamais aborder au port de la sagesse ou que, quel que soit le vent de la fortune contraire ou favorable, il doit trouver le calme, à moins que la fortune, soit par la prospérité, soit par la disgrâce, ne l'y conduise elle-même. Il ne nous reste donc qu'à faire des vœux pour vous, afin d'obtenir, si nous le pouvons, du Dieu qui veille sur ces grands intérêts, qu'il vous rende à vous-même; ce sera le moyen de vous rendre facilement à nous. Nous lui demanderons aussi que votre âme, qui depuis longtemps enfante les soupirs de la délivrance, puisse enfin jouir de

(1) Ecrits vers la fin de l'an 386.

CONTRA ACADEMICOS

LIBRI TRES.

LIBER PRIMUS

Romanianus ad philosophiam incitatur procemio libri hujus, in quo ejus filius Licentius cum Trygetio per tres disputationes congreditur. Ille pro Academicis beatam vitam ipsa inquisitione veri, hic contra nonnisi veri comprehensione constare propugnat. Venit in contentionem definitio erroris, necnon definitio sapientiæ, quæ luculenter explicatur.

CAPUT PRIMUM.

Romanianum ad veram philosophiam cohortatur.

1. O utinam Romaniane, hominem sibi aptum ita vicissim virtus fortunæ repugnanti posset auferre, ut ab ea sibi auferri neminem patitur : jam tibi profecto injecisset manum, suique juris te esse proclamans, et in bonorum certissimorum possessionem traducens, ne prosperis quidem casibus servire permitteret. Sed quoniam ita comparatum est, sive pro meritis nostris, sive pro necessitate naturæ (I *Retract.*, cap. 1) ut divinum animum mortalibus inhærentem, nequaquam sapientiæ portus accipiat, ubi neque adversante fortunæ flatu, neque secundante moveatur, nisi eo illum fortuna ipsa, vel secunda, vel quasi adversa perducat : nihil pro te nobis aliud quam vota restant, quibus ab illo cui hæc curæ sunt Deo, si possumus, impetremus ut te tibi reddat; ita enim facile reddet et nobis; sinatque mentem illam tuam, quæ respirationem jam diu parturit, aliquando in auras veræ libertatis emergere. Etenim fortasse quæ vulgo fortuna nominatur, occulto quodam ordine regitur, nihilque aliud in rebus casum vocamus, nisi cujus ratio et causa secreta est : nihilque seu

l'air de la vraie liberté. Peut-être, en effet, ce qu'on appelle vulgairement la *fortune*, est-il régi par quelque plan caché; ce que, dans les événements de la vie, nous appelons le *hasard*, a certainement sa raison secrète et sa cause inconnue (*Rétr.*, ch. I, n. 2); et aucun événement particulier, heureux ou malheureux, n'arrive qui n'ait sa raison d'être et son accord dans l'ensemble des choses. Cette vérité, proclamée par les oracles de la sagesse la plus féconde, et inaccessible aux intelligences profanes, la philosophie, à laquelle je vous convie, promet de la démontrer à ses vrais amis. Ne vous méprisez donc pas vous-même parce qu'il vous arrive une foule d'accidents indignes de vous. Car si la divine Providence s'étend jusqu'à nous, ce dont nous ne pouvons douter, croyez-moi, sa conduite est ce qu'elle doit être à votre égard. En effet, avec tant et de si heureuses dispositions, qui font toujours mon admiration, dès votre jeunesse et à cet âge, où la raison est faible encore et chancelante, vous êtes entré dans cette vie où abondent toutes les erreurs; vous avez eu en partage de nombreuses richesses; elles avaient même commencé à vous entraîner dans leur gouffres trompeurs, à l'âge où l'âme se passionne avec ardeur pour ce qui est beau et honnête; il a fallu que le vent de la fortune, vent qui souffle l'adversité, vînt vous arracher à un naufrage assuré.

2. Mais si pour les combats d'ours (1) ou pour d'autres spectacles jusqu'alors inconnus, que vous auriez donnés à vos concitoyens, les applaudissements les plus enthousiastes vous accueillaient constamment; si les insensés, dont la foule est immense, unissaient et élevaient leur voix pour vous porter jusqu'au ciel; si personne n'osait se déclarer contre vous; si les registres publics vous inscrivaient, comme le protecteur non-seulement de vos concitoyens, mais des villes voisines, et gravaient votre nom sur l'airain, si on vous élevait des statues; si on vous comblait d'honneurs; si on y ajoutait même des pouvoirs supérieurs aux pouvoirs municipaux; si chaque jour se dressaient pour vos festins des tables splendidement servies; si chacun vous demandait avec confiance, sûr de l'obtenir, à puiser chez vous de quoi satisfaire soit à ses besoins, soit même à ses plaisirs; si vos bienfaits se répandaient même sur ceux qui ne songent pas à les demander; si votre fortune, fidèlement et sagement administrée par vos intendants, pouvait toujours fournir abondamment à d'aussi grandes dépenses; si en même temps vous aviez pour demeure les palais les plus somptueux; si vous passiez votre vie dans des bains splendides,

(1) Saint Augustin veut ici parler d'une espèce de jeux tout à fait inusitée. Les jeux qui étaient donnés au peuple avec une grande libéralité, portaient le nom de présents. C'est à ces jeux donnés au peuple qu'on peut appliquer ce passage du concile d'Elvire, canon 3 : « Les prêtres qui n'auront point immolé, mais qui auront seulement donné des jeux, » etc.

commodi seu incommodi contingit in parte, quod non conveniat et congruat universo. Quam sententiam uberrimarum doctrinarum oraculis editam, remotamque longissime ab intellectu profanorum, se demonstraturam veris amatoribus suis, ad quam te invito, philosophia pollicetur. Quamobrem cum tibi tuo animo indigna multa accidunt, ne te ipse contemnas. Nam si divina providentia pertenditur usque ad nos, quod minime dubitandum est, mihi crede, sic tecum agi oportet ut agitur. Nam cum tanta, quantam semper admiror, indole tua, ab ineunte adolescentia adhuc infirmo rationis atque lapsante vestigio humanam vitam errorum omnium plenissimam ingredereris, excepit te circumfluentia divitiarum, quæ illam ætatem atque animum quæ pulchra et honesta videbantur avide sequentem, illecebrosis cœperat absorbere gurgitibus, nisi inde te fortunæ illi flatus, qui putantur adversi, eripuissent pene mergentem.

2. An vero si edentem te munera (*a*) ursorum et nunquam ibi antea visa spectacula civibus nostris, theatricus plausus semper prosperrimus accepisset; si stultorum hominum, quorum immensa turba est, conflatis et consentientibus vocibus ferreris ad cœlum; si nemo tibi auderet esse inimicus, si municipales tabulæ te non solum civium, sed etiam vicinorum patronum ære signarent, collocarentur statuæ, influerent honores, adderentur etiam potestates, quæ municipalem habitum supercrescerent; conviviis quotidianis mensæ opimæ struerentur; quod cuique esset necesse, quod cujusque etiam deliciæ sitirent, indubitanter peteret, indubitanter hauriret, multa etiam non petentibus funderentur; resque ipsa familiaris diligenter a tuis fideliterque administrata, idoneam se tantis sumptibus paratamque præberet; tu interea viveres in ædificiorum exquisitissimis molibus, in nitore balnearum, in tesseris quas honestas non respuit, in venatibus, in conviviis,

(*a*) Bad. *munera cursorum*. Sed alii codices summo inter se consensu habent, *ursorum*.

dans des jeux que l'honnêteté avoue, dans les chasses et les festins; si vos clients, si vos concitoyens, si enfin tous les peuples vous proclamaient d'une voix unanime le plus humain, le plus libéral, le plus recherché, le plus heureux des hommes comme vous l'avez été, qui donc alors, Romanien, qui, je vous prie, oserait vous parler d'une autre vie heureuse et la seule heureuse? Quelqu'un pourrait-il vous persuader que non-seulement vous n'êtes pas heureux, mais que vous êtes d'autant plus malheureux, que vous connaissez moins votre malheur? Maintenant, les malheurs si nombreux, si accablants qui sont venus fondre sur vous, vous ont disposé à écouter la vérité. Il n'est pas besoin d'exemples étrangers pour vous persuader qu'il n'y a qu'inconstance, fragilité, et d'innombrables misères dans ce que les hommes regardent comme des biens; instruit par l'expérience, vous pouriez vous-même par votre exemple instruire les autres hommes.

3. Cette tendance qui vous est naturelle; cette tendance qui vous a toujours fait désirer le beau et le bien, préférer la libéralité à la richesse, aspirer à être juste plutôt que puissant; cette disposition à ne jamais céder, soit à l'adversité, soit à l'injustice; cette disposition qui venait d'une source divine, et qui, je ne sais comment, était ensevelie dans le sommeil léthargique de cette vie, la Providence, dans ses desseins secrets, a résolu de la ramener en vous par des épreuves aussi rudes que multipliées. Eveillez-vous, éveillez-vous, je vous en prie; vous aurez lieu de vous féliciter avec transport, croyez-moi, de n'avoir point éprouvé les séductions des prospérités de ce monde, qui tiennent captives tant d'âmes imprévoyantes; je les célébrais tous les jours, et j'en aurais été infailliblement l'esclave, si une maladie de poitrine ne m'avait forcé d'abandonner une profession pleine de vanité et à me réfugier dans le sein de la philosophie; aujourd'hui, la philosophie me nourrit et m'entretient dans ce repos que j'appelais de tous mes vœux; elle m'a entièrement retiré de cet abîme de superstition dans lequel je vous avais précipité, en m'y précipitant moi-même (1). Car elle nous apprend, et son enseignement est conforme à la vérité, que rien de ce qui s'offre en spectacle aux yeux des hommes, rien de ce qui frappe nos sens loin de mériter nos hommages, n'est digne que de notre mépris. (II *Rétr.*, ch. I, n. 2.) Elle nous promet de nous faire connaître clairement le Dieu véritable et caché, et déjà elle daigne

(1) Romanien était sans aucun doute du nombre de ceux que saint Augustin avait entraînés avec lui dans l'hérésie des Manichéens comme il le déplore lui-même. (*Conf.*, IV, 1.) Mais il revint aussi à la vraie foi. Il cultiva toujours avec zèle l'amitié de saint Augustin, et eut en très-grande estime le traité de *la Vraie Religion* qui lui fut dédié, ainsi que les autres écrits du saint Docteur. Enfin nous avons des lettres de saint Paulin, évêque de Nole, où il est traité avec le plus grand honneur et comme un homme entièrement dévoué à la foi chrétienne et catholique. Ce saint Evêque lui envoya des pains nommés Eulogies.

in ore clientium, in ore civium, in ore denique populorum humanissimus, liberalissimus, mundissimus, fortunatissimus, (*a*) ut fuisti, jactareris, quisquam tibi, Romaniane, beatæ alterius vitæ, quæ sola beata est, quisquam, quæso, mentionem facere auderet? quisquam tibi persuadere posset, non solum te felicem non esse, sed eo maxime miserum, quo tibi minime videreris? Nunc vero quam te breviter admonendum tot et tanta, quæ pertulisti adversa fecerunt. Non enim tibi alienis exemplis persuadendum est quam fluxa et fragilia, et plena calamitatum sint omnia, quæ bona mortales putant, cum ita ex aliqua parte bene expertus sis, ut ex te cæteris persuadere possimus.

3. Illud ergo, illud tuum, quo semper decora et honesta desiderasti; quo te liberalem magis quam divitem esse maluisti; quo nunquam concupisti esse potentior quam justior, nunquam adversitatibus improbitatibusque cessisti, illud ipsum, inquam, quod in te divinum nescio quo vitæ hujus somno veternoque sopitum est, variis illis durisque jactationibus secreta providentia excitare decrevit. Evigila, evigila, oro te; multum, mihi crede, gratulaberis quod pene nullis prosperitatibus quibus tenentur incauti, mundi hujus tibi dona blandita sunt : quæ meipsum capere moliebantur quotidie ista cantantem, nisi me pectoris dolor ventosam professionem abjicere, et in philosophiæ gremium confugere coegisset. Ipsa me nunc in otio, quod vehementer optavimus, nutrit ac fovet : ipsa me penitus ab illa superstitione, in quam te mecum præcipitem dederam, liberavit. Ipsa enim docet, et vere docet nihil omnino colendum esse, totumque contemni oportere, quidquid mortalibus oculis cernitur, quidquid ullus sensus attingit. (I *Retract.*, cap. 1.) Ipsa verissimum et secretissimum Deum perspicue se demonstraturam promittit, et

(*a*) In Mss. aliquot vetustis et in editis Bad. Am. Er. deest, *ut fuisti*. In aliis septem Mss. substituitur, *ut suesti;* quæ lectio forte hoc verior est, quo ab usu vulgato remotior.

nous le montrer comme au travers d'un nuage lumineux.

4. Notre cher Licentius s'est joint à moi et nous avons avec la philosophie le commerce le plus assidu; pour s'y livrer avec plus d'ardeur, il a si complétement sacrifié les séductions et les voluptés de la jeunesse, que je ne crains pas de le proposer comme modèle à son père. Aucun âge ne peut se plaindre que la philosophie le rejette de son sein; pour vous exciter à y puiser avec plus d'avidité et à y vous y attacher plus étroitement, quoique je connaisse combien vous en avez soif, j'ai voulu vous en envoyer comme un avant-goût, et laissez-moi espérer que vous le trouverez si agréable, qu'il servira, si j'ose m'exprimer ainsi, à vous ouvrir l'appétit. Je vous ai donc envoyé le compte-rendu de la discussion qui s'est engagée entre Trygétius et Licentius. La milice ne nous a pris, pendant quelque temps, ce jeune homme que pour le guérir du dégoût du travail; mais aussi elle nous l'a rendu plus ardent, plus passionné que jamais pour les grandes études et pour les arts libéraux. Peu de jours après que nous fûmes établis à la campagne, comme je les animais et les excitais à l'étude, je les trouvai préparés au delà de mes souhaits et remplis d'un désir ardent de s'instruire; je voulus donc voir ce qu'ils pouvaient faire à leur âge, vu surtout que le traité de Cicéron, l'*Hortensius*, les avait grandement disposés à l'étude de la philosophie. Je fis venir un secrétaire, ne voulant pas qu'aucune partie de notre travail se perdît et fût emporté par les vents. Dans ce livre, vous verrez donc leurs opinions et leurs pensées; vous y lirez aussi mes paroles et celles d'Alypius.

PREMIÈRE DISCUSSION.

CHAPITRE II.

Est-il nécessaire au bonheur de la vie de connaître le vrai ou suffit-il seulement de le rechercher?

5. Après que, sur mon invitation, nous nous fûmes tous réunis, dans ce but, à l'endroit qui nous parut le plus commode, je commençai ainsi : Vous ne doutez pas que la science de la vérité ne nous soit nécessaire ? — Nullement, dit Trygétius; et un signe de tête que firent les autres indiqua qu'ils étaient de son avis.— Quoi? si nous pouvons être heureux sans connaître la vérité, penseriez-vous que cette connaissance nous soit nécessaire? — Je crois, dit Alypius, qu'il me convient mieux de me poser ici comme juge; car comme je dois me rendre à la ville, il faut me relever de la charge de prendre un parti dans cette question; d'autant plus qu'il me sera plus facile de déléguer les fonctions de juge que celles de défenseur. N'attendez donc

jam jamque quasi per lucidas nubes ostentare dignatur.

4. In hac mecum studiosissime vivit noster Licentius : ad eam totus a juvenilibus illecebris voluptatibusque conversus est, ita ut eum non temere patri audeam imitandum proponere. Philosophia est enim, a cujus uberibus se nulla ætas queretur excludi : ad quam avidius retinendam et hauriendam quo te incitarem, quamvis tuam sitim bene noverim, gustum tamen mittere volui, quem tibi suavissimum, et ut ita dicam, inductorium fore, peto ne frustra speraverim. Nam disputationem quam inter se Trygetius et Licentius habuerunt, relatam in litteras, tibi misi. Illum enim quoque adolescentem, quasi ad detergendum fastidium disciplinarum aliquantum sibi usurpasset militia, ita nobis magnarum honestarumque artium ardentissimum edacissimumque restituit. Pauculis igitur diebus transactis, posteaquam in agro vivere cœpimus, cum eos ad studia hortans atque animans, ultra quam optaveram paratos et prorsus inhiantes viderem, volui tentare pro ætate quid possent : præsertim cum Hortensius liber Ciceronis jam eos ex magna parte conciliasse philosophiæ videretur. Adhibito itaque notario, ne auræ laborem nostrum discerperent, nihil perire permisi. Sane in hoc libro res et sententias illorum, mea vero et Alypii etiam verba lecturus es.

DISPUTATIO PRIMA.

CAPUT II.

An ad beatam vitam necessaria sit veri comprehensio; an sola ejus inquisitio.

5. Cum igitur omnes hortatu meo unum in locum ad hoc congregati essemus, ubi opportunum visum est : Nunquidnam dubitatis, inquam, verum nos scire oportere? Minime, ait Trygetius, cæterique se vultu ipso approbasse significaverunt. Quid si, inquam, etiam non comprehenso vero beati esse possumus, necessariam veri comprehensionem arbitramini? Hic Alypius : Hujus quæstionis, inquit, judicem me tutius puto. Cum enim iter mihi in urbem sit constitutum, oportet me onere alicujus suscipiendæ partis elevari; simul quod facilius judicis partes, quam cujusquam defensoris, cuipiam delegare pos-

pas que je me déclare en ce moment pour l'une ou pour l'autre opinion. Tous se rendirent à sa demade, et je renouvelai alors ma question à laquelle Trygétius répondit : Certes, nous voulons tous être heureux, et si nous pouvons parvenir au bonheur sans la vérité, il est inutile de la chercher. — Que dites-vous là? repris-je, pensez-vous que nous puissions être heureux, même sans avoir trouvé la vérité? — Nous le pouvons, répondit Licentius, pourvu que nous soyons appliqués à la recherche du vrai. D'un signe je demandai l'avis des autres. — Ce que vient de dire Licentius, fait impression sur moi, dit Navigius (1); peut-être, en effet, la vie heureuse consiste-t-elle seulement dans la recherche de la vérité. —Définissez donc, lui dit Trygétius, ce que c'est que la vie heureuse, afin que votre définition me fournisse les éléments de ma réponse. — Qu'est-ce que vivre heureux, à votre avis, lui dis-je, si ce n'est vivre conformément à ce qu'il y a de plus parfait en l'homme? — Je ne veux pas, me répondit-il, parler à la légère; car je suis d'avis que vous devez nous définir d'abord ce que vous entendez par ce qu'il y a de plus parfait. — Qui peut douter, lui dis-je, que ce qu'il y a de plus parfait en l'homme, ne soit cette partie de l'esprit aux ordres de laquelle tout dans l'homme doit obéir? Or pour vous dispenser de me demander une autre définition, cette faculté peut être appelée jugement ou raison. (I *Rétr.*, c. I, n. 2.) Si vous êtes d'un avis contraire, cherchez comment vous définirez, ou la vie heureuse, ou ce qu'il y a de plus parfait en l'homme. — Je partage votre manière de voir, répondit Trygétius.

6. Mais quoi donc? pour revenir à la question, lui dis-je, croyez-vous qu'on puisse être heureux sans avoir trouvé la vérité, et en se contentant seulement de la chercher? — Je maintiens mon opinion, dit Trygétius; je ne le crois pas, car nos ancêtres, dont le bonheur, nous a-t-on dit, a égalé la sagesse, n'ont mené une vie bonne et heureuse, que par cela seul qu'ils cherchaient le vrai. — Je vous rends grâces, leur dis-je, de m'avoir fait juge de la question avec Alypius, à qui, je l'avoue, je commençais déjà à porter envie. Or, puisque l'un de vous croit que le bonheur de la vie consiste dans la seule recherche de la vérité; et l'autre, qu'on ne peut être heureux sans l'avoir trouvée, et que Navigius vient de déclarer à Licentius, qu'il partageait votre sentiment, j'attends avec impatience comment chacun de vous se rendra le défenseur de son opinion. Le sujet est important et on ne peut plus digne d'une discussion sérieuse. — Si le sujet est grand, dit Licentius, il demande, pour être traité, de grands hommes. — Il est inutile, lui dis-je, que vous cherchiez dans cette campagne ce qu'on trouverait diffici-

(1) Frère de saint Augustin.

sim. Quare dehinc pro alterutra parte ne a me quidquam expectetis. Quod ei cum concessum esset ab omnibus, et ego rogationem repetissem: Beati certe, inquit Trygetius, esse volumus; et si ad hanc rem possumus absque veritate pervenire, quærenda nobis veritas non est. Quid hoc ipsum, inquam? Existimatisne beatos nos esse posse, etiam non inventa veritate? Tunc Licentius : Possumus, inquit, si verum quæramus. Hic cum ego cæterorum sententiam nutu flagitassem : Movet me, inquit Navigius, quod a Licentio dictum est. Potest enim fortasse hoc ipsum esse beate vivere, in veritatis inquisitione vivere. Defini ergo, ait Trygetius, quid sit beata vita, ut ex eo colligam quid respondere conveniat. Quid censes, inquam, esse aliud beate vivere, nisi secundum id, quod in homine optimum est, vivere? Temere, inquit, verba non fundam : nam id ipsum optimum quid sit, definiendum mihi abs te puto. (I *Retract.* cap. 1.) Quis, inquam, dubitaverit, nihil aliud esse hominis optimum, quam eam partem animi, cui dominanti obtemperare convenit cætera, quæque in homine sunt? Hæc autem, ne aliam postules definitionem, mens aut ratio dici potest. Quod si tibi non videtur, quære quomodo ipse definias vel beatam vitam, vel hominis optimum. Assentior, inquit.

6. Quid ergo, ut ad propositum, inquam, redeamus, videturne tibi non invento vero beate posse vivi, si tantum quæratur? Repeto, inquit, sententiam illam meam : Minime videtur. Vos, inquam, quid opinamini? Tum Licentius : Mihi prorsus, inquit, videtur : nam majores nostri, quos sapientes beatosque accepimus, eo solo quod verum quærebant, bene beateque vixerunt. Ago gratias, inquam, quod cum Alypio me judicem fecistis, cui, fateor, invidere jam cœperam. Quoniam igitur alteri vestrum videtur beatam vitam sola investigatione veritatis, alteri nonnisi inventione posse contingere : Navigius autem paulo ante ostendit in tuam Licenti partem se velle transire, magnopere expecto quales sententiarum vestrarum patroni esse possitis. Res enim magna est,

lement dans le monde entier; mais expliquez-nous plutôt quel motif vous a porté à émettre une opinion que vous n'avez pas, je pense, avancée sans réflexion, et sur quelles raisons vous l'appuyez; car les petits esprits deviennent généralement grands en creusant les grandes questions.

CHAPITRE III.

On soutient, avec les Académiciens, que le bonheur consiste dans la recherche du vrai.

7. Je vois, dit Licentius, que dans un but utile, j'en ai la confiance, vous nous prêchez vivement de discuter l'un contre l'autre; je demande donc pourquoi celui qui cherche la vérité ne peut être heureux, quand même il ne réussirait pas à la trouver? — C'est que, répondit Trygétius, nous voulons que l'homme heureux soit parfait et sage en toutes choses. Or, celui qui cherche n'est pas encore parfait, je ne vois donc pas comment vous pouvez affirmer qu'il est heureux. — Admettez-vous l'autorité des anciens? — Non pas de tous sans distinction. — Quels sont ceux qui font autorité pour vous? — Ceux qui furent sages. — Carnéades peut-il il être compté dans ce nombre? — Je ne suis pas Grec; j'ignore quel fut ce Carnéades. — Mais alors, dit Licentius, que pensez-vous de notre Cicéron? — Après un long silence, Trygétius répondit : C'était un sage. — Donc, son avis sur cette question sera de quelque poids pour vous? — Oui, sans doute. — Apprenez donc quel est son sentiment; car je pense qu'il vous a échappé. Notre Cicéron déclare que celui-là est heureux qui cherche la vérité, quand même il ne parviendrait pas à la trouver. — Où Cicéron a-t-il dit cela? — Qui ne sait qu'il a soutenu avec force que l'homme ne peut rien percevoir, et qu'il ne reste au sage que la recherche consciencieuse de la vérité; car s'il donnait son assentiment à des choses douteuses, quand même elles seraient vraies, il ne pourrait se délivrer de l'erreur, ce qui, pour le sage, est la plus grande des fautes; si donc nous devons croire que le sage est nécessairement heureux, et que le don parfait de la sagesse consiste dans la seule recherche de la vérité, pourquoi hésitons-nous à croire qu'on puisse atteindre le bonheur de la vie par la seule recherche de la vérité?

8. — Puis-je revenir, dit alors Trygétius, sur ce que j'ai accordé un peu légèrement? — Ceux-ci, dis-je alors, qu'une vanité puérile, plutôt que le désir de trouver la vérité, porte à discuter, vous refuseraient ce que vous deman-

ait Licentius, magnos viros desiderat. Noli quærere, inquam, præsertim in hac villa, quod ubivis gentium reperire difficile est : sed potius explica, cur id quod abs te non temere, ut opinor, prolatum est, et qua tibi ratione videatur : nam et maximæ res cum a parvis quæruntur, magnos eos solent efficere.

CAPUT III.

Beatitatem in investigatione veri sitam esse pro Academicis propugnatur.

7. Quoniam, te, inquit, video magnopere nos urgere, ut adversum invicem disputemus, quod te utiliter velle confido : quæro cur beatus esse non possit, qui verum quærit, etiam si minime inveniat? Quia beatum, inquit Trygetius, volumus esse perfectum; in omnibus sapientem. Qui autem adhuc quærit, perfectus non est. Hunc igitur quomodo asseras beatum, omnino non video. Et ille : Potest apud te, inquit, (*a*) vivere auctoritas majorum? Non omnium, inquit Trygetius. Quorum tandem? Ille : Eorum scilicet, qui sapientes fuerunt. Tum Licentius : Carneades, inquit, tibi sapiens non videtur? Ego, ait, Græcus non sum, nescio Carneades iste qui fuerit. Quid, inquit Licentius, de illo nostro Cicerone, quid tandem existimas? Hic cum diu tacuisset : Sapiens fuit, inquit. Et ille : Ergo ejus de hac re sententia habet apud te aliquid ponderis? Habet, inquit. Accipe igitur quæ sit, nam eam tibi excidisse arbitror. Placuit enim Ciceroni nostro, beatum esse qui veritatem investigat, etiamsi ad ejus inventionem non valeat pervenire. Ubi hoc, inquit, Cicero dixit? Et Licentius : Quis ignorat eum affirmasse vehementer, nihil ab homine percipi posse, nihilque remanere sapienti, nisi diligentissimam inquisitionem veritatis; propterea quia si incertis rebus esset assensus, etiam si fortasse veræ forent, liberari ab errore non posset? quæ maxima est culpa sapientis. Quamobrem si et sapientem necessario beatum esse credendum est, et veritatis sola inquisitio perfectum sapientiæ munus est, quid dubitamus existimare beatam vitam, etiam per se ipsa investigatione veritatis posse contingere.

8. Tum ille : Licetne tandem ad ea quæ temere concessa sunt, redire rursum? Hic ego : Illi hoc non solent concedere, inquam, quos ad disputandum non

(*a*) Mss. sex *vincere*.

dez. Mais comme vous êtes pour moi comme des enfants que je dois élever et instruire, je fais non-seulement droit à votre demande, mais je veux qu'il soit posé en principe qu'il vous faudra revenir pour discuter de nouveau sur ce que vous aurez accordé imprudemment. — Quant à moi, reprit Licentius, je regarde comme un grand progrès dans la philosophie, lorsque, dans la discussion engagée pour la recherche du juste et du vrai, on méprise le frivole honneur de la victoire. Aussi je défère volontiers à vos ordres et à votre opinion, et je permets à Trygétius (car c'est mon droit) de revenir sur ce que, de son aveu, il aurait accordé sans réflexion. — Vous reconnaissez vous-mêmes, dit alors Alypius, que le moment n'est pas encore venu de remplir mon office; mais puisque le départ que j'ai projeté m'oblige d'interrompre mes fonctions de juge, celui qui les partage avec moi ne refusera pas, pour m'être agréable, d'exercer jusqu'à mon retour une double puissance; je vois, en effet, que votre discussion n'est pas près de se terminer. Après son départ, Licentius reprit en ces termes : Dites-nous ce que vous avez accordé trop à la légère? — C'est sans réflexion, répliqua Trygétius, que j'ai affirmé que Cicéron était un sage. — Quoi, vous refuserez le titre de sage à Cicéron, lui qui, chez les Latins, a posé les fondements de l'étude de la philosophie, et en a couronné l'édifice? — Mais quand même je consentirais à le compter parmi les sages, je n'approuve pas pour cela toutes ses opinions. — Il faudra, certes, que vous combattiez un grand nombre des propositions qu'il affirme, pour ne point paraître désapprouver à la légère celle dont il s'agit. — Mais si je suis prêt à affirmer que c'est ici seulement qu'il s'est trompé, peu vous importe, ce me semble, qu'à l'appui de mon assertion, je fournisse des preuves d'une certaine valeur? — Poursuivez donc, dit Licentius; car que puis-je oser contre celui qui se déclare l'adversaire de Cicéron?

9. — Alors Trygétius s'adressant à moi : Rappelez-vous, me dit-il, vous qui êtes notre juge, la définition que vous avez donnée plus haut de la vie heureuse; vous avez dit, en effet, qu'on est heureux, quand on vit selon cette partie de l'esprit qui doit commander aux autres. Quant à vous, Licentius, je veux que vous m'accordiez (car, au nom de cette liberté que promet la philosophie, j'ai secoué le joug de l'autorité) que celui qui cherche encore la vérité n'est point parfait. Après quelques instants de silence : Je ne vous l'accorde pas, répondit Licentius. — Et pourquoi donc? je vous prie, expliquez-vous. Car je voudrais bien apprendre, et je suis ici pour cela, comment il peut se faire qu'un homme soit

inveniendi veri cupiditas, sed ingenii puerilis jactantia impellit. Itaque apud me, præsertim cum adhuc nutriendi educandique sitis, non solum conceditur, sed etiam in præceptis habeatis volo, ad ea vos discutienda redire oportere, quæ concesseritis incautius. Et Licentius : Non parvum in philosophia profectum puto, inquit, cum in comparatione recti verique inveniendi contemnitur a disputante victoria. Itaque libenter obsequor præceptis et sententiæ tuæ, et Trygetium ad id quod se temere concessisse arbitratur, res enim mei juris est, redire permitto. Tum Alipius : Suscepti a me officii nondum partes esse, vosmetipsi mecum recognoscitis. Sed quoniam id jamdudum disposita profectio interrumpere me compellit, pro meo quoque munere geminatam sibi potestatem particeps mecum judicii non renuet usque in reditum meum, video enim hoc vestrum certamen longius progressurum. Et cum discessit : Quid, inquit Licentius, temere concesseras, profer. Et ille : Temere dedi, inquit, Ciceronem fuisse sapientem. Ergone Cicero sapiens non fuit, a quo in latina lingua philosophia et inchoata est et perfecta? Et si concedam, inquit, esse sapientem, non omnia tamen ejus probo. Atqui oportet multa ejus alia refellas, ut non impudenter hoc de quo agitur, improbare videaris. Quid si hoc solum non recte sensisse illum affirmare paratus sum, vestra, ut opinor, nihil interest, nisi (a) cujus ponderis ad id quod volo asserendum, rationes afferam. Perge, inquit ille. Quid enim, inquit, audeam contra eum, qui se Ciceronis adversarium profitetur?

9. Hic Trygetius : Volo attendas, ait, tu judex noster, quemadmodum superius beatam vitam definieris : dixisti namque eum beatum esse, qui secundum eam partem animi vivit, quam cæteris convenit imperare. Tu autem Licenti volo vel nunc mihi concedas (jam enim libertate, in quam maxime nos vindicaturam se philosophia pollicetur, jugum illud auctoritatis excussi), perfectum non esse qui adhuc veritatem requirat. Tum ille post diuturnum silentium : Non concedo, inquit. Et Trygetius : Cur quæso? explica. Isthic sum enim, et aveo audire,

(a) Ita Mss. At in excusis legitur, *nisi alicujus ponderis.*

parfait et que cependant il cherche encore la vérité? — J'avoue, répondit Licentius, que celui qui n'a pas atteint sa fin, n'est pas parfait. Mais cette vérité, à mon avis, Dieu seul la connaît; ou peut être aussi l'âme humaine lorsqu'elle a quitté l'obscure prison de son corps. Or, la fin de l'homme est de chercher parfaitement la vérité; car nous cherchons un homme parfait, il est vrai, mais cependant c'est un homme. — Donc, reprit Trygétius, l'homme ne peut pas être heureux; car comment le serait-il, puisqu'il ne peut atteindre le but qu'il désire le plus ardemment? Cependant l'homme peut vivre heureux, puisqu'il peut vivre selon les inspirations de l'esprit qui doit exercer l'empire sur lui; donc il peut trouver le vrai; ou il lui faut se replier sur lui-même et renoncer au désir de la vérité, s'il ne veut devenir nécessairement malheureux dans l'impuissance d'y parvenir. Mais le bonheur de l'homme consiste, dit Licentius, dans la recherche parfaite de la vérité; c'est ainsi qu'il parvient à sa fin, puisqu'il ne peut aller au delà. Donc celui qui se relâche dans la recherche de la vérité, n'atteint pas la fin de l'homme; mais celui qui met à rechercher la vérité, toute l'ardeur et le soin que l'homme peut et doit y consacrer, celui-là, quand même il ne la trouverait pas, est heureux, il a fait tout ce pourquoi il est né; il n'a point atteint le but, il est vrai, mais il ne faut s'en prendre qu'à la nature qui le lui a refusé; enfin, comme il faut nécessairement que l'homme soit heureux ou malheureux, n'est-ce pas folie de dire que celui-là est malheureux qui, nuit et jour consacre tous ses efforts à la recherche de la vérité? Il sera donc heureux; et la définition qui a été donnée de la vie heureuse, vient admirablement à l'appui de mon sentiment; en effet, si comme on ne peut le nier, on est heureux en vivant soumis à cette partie de nous-mêmes qui doit régner sur les autres, et qui s'appelle raison; je vous demande comment celui qui recherche parfaitement la vérité, ne vivrait pas conformément à la raison? S'il est absurde de soutenir le contraire, pourquoi hésiter à dire que l'homme est heureux par la seule recherche de la vérité?

CHAPITRE IV.

Qu'est-ce que l'erreur?

10. Pour moi, dit Trygétius, il me semble que tout homme dans l'erreur ne peut ni vivre selon sa raison, ni être absolument heureux. Or, c'est être dans l'erreur que de chercher toujours et de ne trouver jamais. Il vous faut donc me prouver l'une de ces deux choses; ou, que celui qui est dans l'erreur peut être heureux, ou qu'en cherchant toujours sans jamais trouver il n'est

quo pacto possit et perfectus homo esse, et adhuc quærere veritatem. Hic ille : Qui ad finem, inquit, non pervenit, fateor quod perfectus non sit. Veritatem autem illam solum Deum nosse arbitror, aut forte hominis animam, cum hoc corpus, hoc est tenebrosum carcerem dereliquerit. Hominis autem finis est, perfecte quærere veritatem : perfectum enim quærimus, sed tamen hominem. Et Trygetius : Non igitur potest beatus esse homo. Quomodo enim, cum id quod magnopere concupiscit, assequi nequeat? Potest autem homo beate vivere, siquidem potest secundum eam partem animi vivere quam dominari in homine fas est. Potest igitur verum invenire. Aut colligat se, et non concupiscat verum, ne cum id assequi non potuerit, necessario miser sit. At hoc ipsum est beatum hominis, ait ille, perfecte quærere veritatem : hoc est enim pervenire ad finem, ultra quem non potest progredi. Quisquis ergo minus instanter quam oportet veritatem quærit, is ad finem hominis non pervenit. Quisquis autem tantum quantum homo potest ac debet, dat operam inveniendæ veritati, is etiam si eam non inveniat, beatus est. Totum enim facit, quod ut faciat, ita natus est. Inventio autem si defuerit, id deerit quod natura non dedit. Postremo cum hominem necesse sit aut beatum esse aut miserum, nonne dementis est eum qui dies noctesque quantum potest instat investigandæ veritati, miserum dicere? Beatus igitur erit. Deinde illa definitio mihi, ut arbitror, uberius suffragatur : nam si beatus est, sicuti est, qui secundum eam partem animi vivit, quam regnare cæteris convenit, et hæc pars ratio dicitur, quæro utrum non secundum rationem vivat, qui quærit perfecte veritatem? Quod si absurdum est, quid dubitamus beatum hominem dicere sola ipsa inquisitione veritatis?

CAPUT IV.

Quid sit error.

10. Mihi, ait ille, nec secundum rationem vivere, nec beatus omnino quisquis errat, videtur. Errat autem omnis qui semper quærit, nec invenit. Unde tibi unum jam e duobus monstrandum est, aut errantem beatum esse posse, aut eum qui quod quærit nunquam invenit, non errare. Hic ille : Beatus errare non potest. Et cum diu siluisset : Non autem errat,

pas dans l'erreur. Celui qui est heureux ne peut être dans l'erreur, répondit Licentius; et après un assez long silence, il ajouta : On n'est pas dans l'erreur pour chercher, puisqu'on ne cherche aussi parfaitement que pour ne pas y tomber. — Sans doute, dit Trygétius, il cherche pour ne pas errer, mais puisqu'il ne trouve pas, il est dans l'erreur. Vous avez cru vous faire une arme de ce que cet homme « ne veut pas errer, » comme si personne ne pouvait être dans l'erreur malgré soi, ou comme si on pouvait y être autrement que malgré soi. Licentius tardant à répondre : Il vous faut, dis-je, définir ce que c'est que l'erreur ; vous en verrez d'autant plus facilement les confins que vous y êtes déjà entrés bien avant. — Pour moi, reprit Licentius, je ne suis point très-capable pour définir quelque chose, bien qu'il soit plus facile de définir l'erreur que de la finir. — Je la définirai donc, dit Trygétius ; et cette définition me sera rendue facile, non par mon talent, mais par l'excellence de ma cause. Etre dans l'erreur, c'est assurément toujours chercher, sans jamais trouver. — S'il m'était facile, répliqua Licentius, de réfuter cette définition, je servirais grandement ma cause ; mais que la chose soit trop difficile par elle-même, ou qu'elle soit telle pour moi, je vous demande de renvoyer la question à demain ; si malgré tout le soin que je mets à l'approfondir, je ne puis rien trouver à répondre. Je crus devoir lui accorder ce qu'il demandait, et les autres étant du même avis, nous nous levâmes pour aller nous promener. Or, pendant que nous causions de choses et d'autres, Licentius était profondément absorbé dans ses pensées. Mais voyant qu'il se fatiguait en vain l'esprit, il préféra lui donner un peu de repos et vint se joindre à notre entretien. Sur le soir, ils voulaient recommencer le combat, mais j'imposai un frein à leur ardeur et leur persuadai d'attendre jusqu'au lendemain. De là nous nous rendîmes au bain.

DEUXIÈME DISCUSSION.

11. Le lendemain lorsque nous fûmes assis : Continuez, leur dis-je, ce que vous avez commencé hier. — Si je ne me trompe, dit alors Licentius, nous avons suspendu la discussion, à ma prière, parce que la définition de l'erreur m'offrait beaucoup de difficultés. — Certes, ici vous n'êtes pas dans l'erreur, dis-je ; et je désire vivement que ce soit d'un bon augure dans le reste de la discussion. (I *Retr.*, ch. I, n. 2.) — Ecoutez donc, ce que j'aurais dit hier, si vous ne m'aviez arrêté. L'erreur à mon avis, c'est l'acceptation du faux pour le vrai ; et on n'y tombe jamais quand on pense qu'il faut toujours chercher la vérité ; car celui qui n'admet rien ne peut pas admettre le faux ; donc il ne peut pas errer et il peut être très-facilement heureux.

inquit, cum quærit : quia ut non erret, perfecte quærit. Et Trygetius : Ut non erret quidem, inquit, quærit, sed errat cum minime invenit. Ita autem tibi profuturum putasti, quod errare ille non vult, quasi nemo erret invitus, aut quisquam omnino erret, nisi invitus. Tum ego, cum ille diu cunctaretur quid responderet : Definiendum vobis est, inquam, quid sit error, facilius enim ejus fines potestis videre, in quem jam penitus ingressi estis : Ego, inquit Licentius, definire aliquid idoneus non sum : quamvis errorem definire sit facilius quam finire. Ego, ait ille, definiam quod mihi facillimum est non ingenio, sed causa optima. Nam errare est utique semper quærere, nunquam invenire. Ego, inquit Licentius, si vel istam definitionem facile possem refellere, jamdudum causæ meæ non defuissem. Sed quoniam aut res ipsa per se ardua est, aut ita mihi apparet, peto a vobis ut usque in crastinam lucem quæstio differatur, si nihil hodie quod respondeam, reperire potuero, cum id sedulo mecum ipse volvam. Quod cum concedendum putarem, non renuentibus cæteris, deambulatum ire surreximus, nobisque inter nos multa variaque sermocinantibus, ille in cogitatione defixus fuit. Quod cum frustra esse sensisset, relaxare animum maluit, et nostro se sermoni miscere. Postea cum jam advesperasceret, in eumdem conflictum redierant : sed modum imposui, persuasique ut in alium diem differri paterentur, inde ad balneas.

DISPUTATIO SECUNDA.

11. Postridie autem cum consedissemus : Proferte, inquam, quod heri cœperatis. Tum Licentius. Distuleramus, inquit, disputationem, nisi fallor, rogatu meo, cum erroris definitio difficillima mihi esset. Hic plane, inquam, non erras, quod ut tibi omen sit ad reliqua, libenter optaverim. (I *Retract.*, cap. I.) Audi ergo, inquit, quod heri etiam nisi intercessisses, protulissem : Error mihi videtur esse falsi pro vero approbatio : in quem nullo pacto incidit, qui veritatem quærendam semper existimat. Falsum enim probare non potest, qui probat nihil, non igitur po-

Je ne veux pas aller chercher bien loin des preuves, mais si nous pouvions vivre tous les jours comme nous avons vécu hier, je ne vois pas pourquoi nous hésiterions à nous proclamer heureux. Nous avons en effet, vécu dans une grande tranquillité d'esprit, affranchissant notre âme de toute souillure du corps, nous tenant très-éloignés du feu des passions, nous appliquant tout entiers autant que l'homme peut le faire aux exercices de l'intelligence; c'est bien là vivre selon les inspirations de cette divine partie de notre esprit, et c'est en cela que consiste le bonheur de la vie, comme nous en sommes convenus dans notre définition d'hier, et cependant il me semble que nous n'avons rien trouvé, mais que nous avons simplement cherché la vérité. L'homme peut donc arriver à la vie heureuse par la seule recherche de la vérité, quand même il ne pourrait jamais la rencontrer. Voyez maintenant avec quelle facilité on peut renverser votre définition, par une idée des plus simples. Vous avez dit que l'erreur consistait à toujours chercher sans jamais trouver; supposons un homme qui ne cherche rien, sans lui demander, par exemple, s'il fait jour à l'heure qu'il est, cet homme sur-le-champ st sans réfléchir vous répondra qu'il croit qu'il fait nuit; n'est-il pas à votre avis, dans l'erreur? Et ce genre d'erreur qui est si grossier, votre définition ne la renferme pas. Si, d'un autre côté, elle peut s'appliquer à ceux qui n'errent pas, quelle définition peut être plus vicieuse? Voici un homme qui veut aller à Alexandrie, et qui se dirige vers cette ville par le chemin direct; vous ne pourrez dire, je pense, qu'il est dans l'erreur; mais si arrêté longtemps dans sa route par différents accidents, il se trouve surpris par la mort avant de l'avoir achevée, n'est-il pas vrai qu'il a toujours cherché, sans jamais trouver, et cependant qu'il n'a pas erré? — Non, répondit Trygétius, il n'aura pas toujours cherché.

12. C'est vrai, dit Licentius, et votre observation est juste, car elle prouve que votre définition ne va pas au but. Je n'ai pas dit que celui-là est heureux qui cherche toujours la vérité; chose impossible, d'abord parce qu'il n'est pas toujours homme, ensuite parce qu'il n'est pas capable de chercher la vérité, du moment qu'il commence à être homme, son âge faisant souvent obstacle. Mais si vous pensez devoir maintenir qu'il cherche toujours sans perdre un seul des instants qu'il peut employer à chercher, il vous faut revenir à Alexandrie. Supposez en effet, un homme qui commence à prendre cette direction; du moment où, ses affaires et son âge le lui permettent, et qui, comme je l'ai dit plus haut, ne s'écarte jamais de la route, mais quitte la vie avant d'avoir atteint le but; certes, vous commettrez une grave erreur si vous dites que cet homme a erré, quoique

test errare : beatus autem facillime esse potest. Nam ne longius abeam, si nobis ipsis, ut heri licuit, quotidie vivere liceret, nihil mihi occurrit cur nos beatos appellare dubitaremus. Viximus enim magna mentis tranquillitate, ab omni corporis labe animum vindicantes, et a cupiditatum facibus longissime remoti, dantes, quantum homini licet, operam rationi; hoc est secundum illam divinam partem animi viventes quam beatam vitam esse hesterna inter nos definitione convenit : atque, ut opinor, nihil invenimus, sed tantummodo quæsivimus veritatem. Potest igitur sola inquisitione veritatis, etiam si eam invenire minime possit, homini beata vita contingere. Nam definitio tua vide quanta facilitate excludatur notione communi. Etenim errare dixisti esse, semper quærere, et nunquam invenire. Quid si quisquam nihil quærat, et interrogatus, verbi gratia, utrumnam modo dies sit, temere statimque noctem esse opinetur atque respondeat? Nonne tibi videtur errare? Hoc igitur erroris genus vel immanissimum, non complexa est definitio tua. Quid si etiam non errantes complexa est, potestne definitio ulla esse vitiosior? Nam si quis Alexandriam quærat, et ad eam recto pergat itinere, non opinor potes eum errantem vocare. Quid si eamdem viam variis impeditus causis longo agat tempore, et in ea morte præveniatur, nonne et semper quæsivit, et nunquam invenit, nec erravit tamen? Non, inquit ille, semper quæsivit.

12. Recte dicis, ait Licentius, et bene admones. Inde enim prorsus nihil ad rem pertinet definitio tua : non enim ego beatum esse dixi, qui semper quærat veritatem. Quod ne fieri quidem potest : primo, quia non semper homo est : deinde, quia non ex quo tempore incipit esse homo, eo jam potest, ætate impediente, verum quærere. Aut si semper id putas dicendum, si nihil temporis quo jam quærere potest, perire patitur, rursus tibi Alexandriam redeundum est. Fac enim quemquam, ex quo tempore iter agere vel ætate vel negotio sinitur, pergere occipere illam viam, atque ut supra dixi, cum deviet nusquam, antequam perveniat tamen vita excedere, multum profecto errabis, si tibi errasse iste videbi-

pendant tout le temps qu'il avait à sa disposition il n'ait cessé de chercher sans avoir pu arriver au terme de son voyage. C'est pourquoi, si mon raisonnement est juste ; si celui qui cherche parfaitement n'est pas dans l'erreur, dès lors, bien qu'il ne trouve pas la vérité, il est heureux par cela même qu'il vit selon la raison. Votre définition est donc nulle, et ne le fût-elle pas, je ne devrais pas m'en préoccuper davantage, puisque la mienne suffit pour établir ma thèse. Pourquoi donc, je vous prie, cette question n'est-elle pas encore résolue entre nous?

CHAPITRE V.

Qu'est-ce que la sagesse?

13. M'accordez-vous, dit alors Trygétius, que la sagesse soit le droit chemin de la vie? — Sans aucun doute, dit Licentius. Mais je veux cependant que vous me définissiez la sagesse, afin que je sache si vous vous en formez la même idée que moi. — La question seule que je vous ai faite ne vous paraît-elle pas une définition suffisante? Vous m'avez même accordé ce que je voulais. Car si je ne me trompe pas, c'est avec raison que la sagesse est appelée le droit chemin de la vie. — Cependant, dit Licentius, rien ne me paraît plus ridicule que cette définition. — Peut-être ; cependant je vous prie, aussi humblement que possible, de donner à la raison le pas sur le rire; car rien n'est plus honteux qu'un rire qui n'est digne que de moquerie. — Nierez-vous que la mort soit l'opposé de la vie? — Je ne puis le nier. — Or, je ne connais d'autre chemin de la vie que celui que chacun prend pour échapper à la mort. — Je l'avoue, dit Trygétius. — Donc, si un voyageur quelconque, évitant une route écartée qu'il sait infestée par des brigands, s'avance par le droit chemin, et qu'il échappe ainsi à la mort, n'aura-t-il pas suivi la voie de la vie et la voie droite? Cependant personne ne donnera à cette voie le nom de sagesse? Comment donc tout droit chemin de la vie est-il la sagesse? J'ai accordé qu'elle l'était, mais non pas le seul. Votre définition n'eût dû rien embrasser qui lui fût étranger ; définissez donc de nouveau, si c'est votre bon plaisir, ce que c'est que la sagesse.

14. Après un long silence, Trygétius reprit : — Je veux bien donner une seconde définition de la sagesse, si vous avez résolu de n'en point finir sur ce point. La sagesse est le droit chemin qui mène à la vérité. — Je puis, dit Licentius, réfuter également cette définition. Virgile fait dire à Enée par sa mère : « Poursuis ta route, et dirige tes pas où ce chemin conduit. » (*En.*, I, 400.) Enée suit cette voie et parvient au but qui lui avait été indiqué, c'est-à-dire, à la vé-

tur; quamvis omni quo potuit tempore, nec quærere desierit, nec invenire potuerit quo pergebat. Quamobrem si et mea descriptio vera est, et secundum eam non errat ille qui perfecte quærit, quamvis non inveniat veritatem, beatusque est ob eam rem, quod secundum rationem vivit : tua vero definitio et frustrata est, et si non esset, nihil eam curare deberem, si ex eo solum quod ego definivi, satis causa firmata est : cur quæso nondum est ista inter nos quæstio dissoluta?

CAPUT V.

Quidnam sit sapientia.

13. Hic Trygetius : Dasne, inquit, sapientiam rectam viam vitæ esse? Do, inquit, sine dubio : sed tamen volo mihi sapientiam definias, ut sciam utrum quæ mihi, eadem tibi esse videatur. Et ille : Parum tibi, ait, videtur definita hoc ipso quod nunc irrogatus es? Etiam quod volui concessisti. Si enim non fallor, non falso recta via vitæ sapientia nominatur. Tum Licentius : Nihil mihi tam ridiculum, quam ista definitio videtur, inquit. Fortasse, ait ille : pedetentim tamen quæso, ut ratio præveniat risum tuum : Nihil enim est fœdius risu irrisione dignissimo. Quid enim, ait ille, nonne fateris vitæ mortem esse contrariam? Fateor ait. Mihi igitur, inquit ille, via vitæ nulla magis videtur, quam ea qua quisque pergit, ne in mortem incidat. Assentiebatur Trygetius. Ergo si viator quispiam diverticulum vitans, quod a latronibus obsideri audierit, recta ire pergat, atque ita evadat interitum, nonne et viam vitæ, et rectam secutus est; et eam sapientiam nominat nemo? Quomodo igitur omnis recta vitæ via sapientia est? Concessi enim esse, sed non solam. Definitio autem nihil complecti debuit, quod esset alienum. Itaque rursus defini, si placet, quid tibi videtur esse sapientia?

14. Diu ille tacuit. Deinde : En, inquit, iterum definio, si hoc tu nunquam finire statuisti. Sapientia est via recta, quæ ad veritatem ducat. Similiter et hoc, inquit ille, refellitur : nam dum apud Virgilium Æneæ dictum est a matre : « Perge modo, et qua te ducit via dirige gressum : » (I *Æneid.*) sequens hanc viam ad id quod dictum erat, id est ad verum pervenit. Contende, si placet, ubi pedem ille incedens posuit, sapientiam posse dici; quanquam stulte pror-

rité. Prétendez-vous, s'il vous plaît, que l'endroit où Enée, dans sa marche, posa le pied, puisse être appelé la sagesse? C'est cependant folie à moi de chercher à combattre une définition qui sert si bien ma cause. Vous avez dit que la sagesse est, non la vérité, mais le chemin qui y conduit; donc, tout homme qui suit cette voie suit la sagesse, et celui qui suit la sagesse est nécessairement sage; le sage sera donc celui qui cherche la vérité avec perfection, même quand il ne parviendrait pas à l'atteindre; car, à mon avis, il n'est pas de meilleur chemin pour conduire à la vérité, qu'une recherche soigneuse de la vérité. Donc, en marchant seulement dans cette voie, on est déjà sage; or, aucun sage n'est malheureux; d'un autre côté, tout homme est ou heureux ou malheureux; donc l'homme sera heureux, non-seulement pour avoir trouvé, mais pour avoir seulement cherché la vérité.

15. Alors Trygétius reprit en riant : J'ai bien mérité ce qui m'arrive, puisque j'accorde témérairement à mon adversaire ce qui n'est pas nécessaire; comme si, vraiment, j'avais un grand talent de définition, ou comme si, dans une discussion, il y avait pour moi quelque chose de plus inutile. Car, où s'arrêter, si je vous demande encore une définition quelconque, et si feignant de n'y rien comprendre, je vous prie de nouveau de définir les termes de cette définition ainsi que tous les termes de chacune des conséquences qu'on en pourra tirer ? Et, de quelle chose, si évidente soit-elle, n'aurais-je pas le droit de vous demander la définition, si l'on vient à me demander celle de la sagesse? Y a-t-il un mot, dont la nature ait gravé dans notre esprit une notion plus claire que celle de la sagesse? Mais je ne sais comment, lorsque cette notion a quitté mon esprit où elle se trouvait comme dans un port et qu'elle a tendu pour ainsi dire les voiles de la parole, les arguties la menacent aussitôt de mille naufrages. Qu'on ne réclame donc aucune définition de la sagesse, ou que notre juge daigne descendre jusqu'à la patronner. Alors, comme la nuit empêchait de tenir la plume et que je voyais se préparer une discussion entière sur un sujet des plus graves, je la renvoyai à un autre jour, car nous avions commencé à discuter, lorsque le soleil était déjà sur son déclin, et nous avions passé toute notre journée, tant à régler les affaires de la campagne qu'à relire le premier livre de Virgile.

sus istam descriptionem tuam effringere conor : nam causam meam nulla plus adjuvat. Etenim sapientiam non ipsam veritatem, sed viam quæ ad eam ducat esse dixisti. Quisquis ergo hac utitur via, sapientia profecto utitur : et qui sapientia utitur, sapiens sit necesse est. Sapiens igitur erit ille, qui perfecte quæsierit veritatem, etiamsi ad eam nondum pervenerit : nam via quæ ducit ad veritatem, nulla, uti opinor, intelligitur melius quam diligens inquisitio veritatis. Hac igitur sola via utens, jam iste sapiens erit : at nemo sapiens miser : omnis autem homo aut miser, aut beatus : beatum igitur faciet non tantum inventio, sed ipsa per se investigatio veritatis.

15. Tum ille arridens : Merito mihi, inquit, ista contingunt, dum adversario in re non necessaria fidenter assentior : quasi vero ego sim magnus definitor, aut quidquam in disputando magis supervacaneum putem. Quis enim modus erit, si ego rursus velim definiri abs te aliquid, et rursus ejusdem definitionis verba, et consequentium item singillatim omnia, fingens quod nihil intelligam, definiri flagitem? Nam quid planissimum non meo jure definiri cogam, si jure a me sapientiæ definitio postulatur? Cujus enim verbi in animis nostris apertiorem notionem natura esse voluit quam sapientiæ? Sed nescio quomodo cum mentis nostræ veluti portum notio ipsa reliquerit, et verborum sibi quasi vela tetenderit, occurrent statim calumniarum mille naufragia. Quamobrem aut definitio sapientiæ ne requiratur, aut judex noster in ejus patrocinium dignetur descendere. Tum ego, cum jam stilum nox impediret, et quasi de integro magnum quiddam disserendum viderem oboriri, in alium diem distuli : nam disputare cœperamus sole jam in occasum declinante, diesque pene totus cum in rebus rusticis ordinandis, tum in recensione primi libri Virgilii peractus fuit.

TROISIÈME DISCUSSION.

CHAPITRE VI.

Définition de la sagesse.— Cette définition est attaquée. — Divinations d'Albicérius.

16. Dès que le jour parut, nous nous disposâmes à reprendre la discussion commencée ; car la veille nous avions si bien réglé les choses, qu'il nous restait beaucoup de temps. Vous m'aviez demandé hier, dis-je à Trygétius, de quitter les fonctions de juge pour défendre la sagesse, comme si vraiment, dans vos discours, la sagesse avait quelque adversaire à craindre, ou que son défenseur eût mis sa cause en si grand péril, qu'elle dût réclamer un secours plus puissant. L'objet unique de vos recherches est de savoir ce qu'est la sagesse ; or, dans cette recherche, aucun de vous n'attaque la sagesse, parce que chacun de vous désire la connaître ; et si vous croyez vous être trompé en la définissant, ce n'est pas une raison pour abandonner ce que vous pouvez défendre de votre opinion. Vous n'aurez donc de moi que la définition de la sagesse ; définition, du reste, qui ne m'appartient pas, et qui n'est pas nouvelle, elle vient des anciens, et je m'étonne que vous ne vous en soyez pas souvenu ; car ce n'est pas d'aujourd'hui que vous entendez dire que la sagesse est « la science des choses humaines et divines. »

17. A ces mots, Licentius, que je m'attendais à voir chercher longtemps une réponse à cette définition, me fit cette objection : Pourquoi donc, je vous prie, ne pas donner le nom de sage au débauché, que nous savons très-bien se livrer à tous les déréglements, à toutes les infamies? Je veux parler de cet Albicérius, qui, pendant de longues années à Carthage, répondait à ceux qui le consultaient des choses aussi vraies qu'admirables et exactes. J'en pourrais donner un grand nombre d'exemples, si je ne parlais à des gens qui en ont fait l'expérience, et s'il ne suffisait d'en rappeler un petit nombre pour le dessein que je me propose. Vous souvenez-vous qu'un jour (c'est à moi qu'il parlait) nous ne trouvions pas une cuiller qui était perdue, vous m'ordonnâtes d'aller le consulter ; ne me dit-il pas sur-le-champ et sans se tromper, non-seulement l'objet qu'on cherchait, mais encore à qui il appartenait, et le lieu où il était caché? Une autre fois j'étais présent (je ne dis point qu'il fut vrai dans les réponses qu'il fit) ; mais un esclave qui portait une somme d'argent, en ayant volé une partie, pendant que nous rendions chez lui, Albicérius lui fit compter les pièces, et, devant nous, obligea l'esclave à restituer sous nos yeux ce qu'il avait détourné, avant qu'il eût vu la

DISPUTATIO TERTIA.

CAPUT VI.

Sapientiæ definitio datur et impugnatur.

16. Deinde mox ut illuxit, ita enim res erant pridie constitutæ, ut largum esset otium, statim peragendum negotium susceptum est. Tum ego : Heri postulasti, inquam, Trygeti, ut a judicis munere ad sapientiæ patrocinium descenderem : quasi vero quemquam in sermone vestro adversarium sapientia pateretur, aut ullo defendente ita laboraret, ut majus implorare deberet auxilium. Nam neque inter vos aliud quærendum natum est, quam quid sit sapientia, in quo eam vestrum neuter oppugnat, quia uterque desiderat. Neque si tu in definienda sapientia defecisse te putas, propterea reliqua defensio sententiæ tuæ tibi deserenda est. Itaque a me nihil aliud habebis quam definitionem sapientiæ, quæ nec mea nec nova est, sed et priscorum hominum, et quam vos mirer non recordari. Non enim nunc primum auditis Sapientiam esse rerum humanarum divinarumque scientiam.

17. Hic Licentius, quem post istam definitionem diu putabam quæsiturum esse quod diceret, subjecit statim. Cur ergo non quæso sapientem vocamus flagitiosissimum illum hominem, quem ipsi bene novimus per innumera scorta solere dissolvi : Albicerium dico illum, qui apud Carthaginem multos annos consulentibus mira quædam et certa respondit ? Innumerabilia commemorare possem, nisi et apud eos loquerer qui experti sunt, et paucis nunc satis sit ad id quod volo. Nonne cochlearium (mihi autem dicebat) cum domi non inveniretur, tuo jussu percontatus, non solum quid quæreretur, verum etiam nominatim cujus res esset, et ubi lateret, citissime verissimeque respondit? Item me præsente, omitto illud quod in eo quod rogabatur nihil omnino falsus est, sed cum puer qui nummos ferebat, certam eorum partem cum ad eum pergeremus furatus esset, omnes sibi numerari jussit, coegitque illum ante oculos nostros quos abstulerat reddere, priusquam omnino

somme et qu'il eût appris quel en était le montant.

18. Ne nous avez-vous point appris vous-même ce fait qui remplissait d'admiration Flaccianus, homme d'une science et d'une distinction si grandes? Flaccianus était en pourparlers pour l'acquisition d'un fonds de terre; il demanda au devin de lui dire, s'il le pouvait, ce qu'il avait fait. Sur-le-champ, Albicérius lui dit le genre d'affaire dont il s'agissait; mais, ce qui étonna bien plus Flaccianus, il lui cita la terre, nom tellement étrange, qu'à peine le consulteur s'en souvenait. Ce n'est pas sans une grande stupeur que je puis rappeler la réponse qu'il fit à notre ami, votre disciple qui, voulant le tourmenter, lui demanda ce à quoi il pensait alors : « Vous pensez à un vers de Virgile, » lui dit-il. Grand fut l'étonnement du questionneur; et comme il ne pouvait dire le contraire, il demanda au devin quel était ce vers; Albicérius, qui n'avait guère vu qu'en passant une école de grammairien, n'hésita pas à lui réciter ce vers d'un ton libre et badin. Est-ce que ce n'était point sur des choses humaines qu'on le consultait; ou bien sans la science des choses divines, aurait-il pu répondre avec tant de certitude et de vérité? Les deux hypothèses sont absurdes; car les choses humaines ne sont autres que les choses des hommes, comme l'argent, les espèces monnayées, les fonds de terre, enfin la pensée elle-même; personne, en outre, ne niera que les choses divines ne soient celles par lesquelles l'homme arrive à la divination. Albicérius fut donc un sage, si nous admettons cette définition que la sagesse est la science des choses divines et humaines.

CHAPITRE VII.

Défense de la définition de la sagesse. — Les démons sont comme les animaux de l'air.

19. Trygétius reprit ainsi : D'abord je n'appelle pas science cette connaissance qui trompe quelquefois celui qui la possède; car la science consiste non-seulement à comprendre les choses, mais encore à les comprendre si parfaitement, que personne ne puisse se laisser ni tromper, ni même ébranler par aucune opposition quelle qu'elle soit. Donc c'est avec raison que quelques philosophes soutiennent que cette science ne peut se trouver que dans le sage, qui non-seulement doit avoir la perception de ce qu'il soutient et de ce qu'il fait, mais encore être inébranlable dans ses convictions. Or, nous savons que cet homme dont vous venez de nous parler a dit une foule de choses fausses; et cela, je ne l'ai

ipse aut eosdem nummos vidisset, aut quantum sibi allatum fuerit audisset e nobis.

18. Quid quod doctissimum et clarissimum virum Flaccianum mirari solitum esse abs te accepimus, qui cum de fundo emendo esset locutus, ad illum divinum rem ita detulit, ut quid egisset, si potis esset, ediceret. Atque ille statim non modo negotii genus, sed etiam, in quo ille vehementer clamabat admirans, ipsum fundi nomen pronuntiavit, cum ita esset absurdum, ut vix ejus Flaccianus ipse meminisset? Jam illud sine stupore animi non queo dicere, quod amico nostro discipulo tuo sese volenti exagitare, flagitantique insolenter, ut diceret quid secum ipse tacitus volveret : Virgilii versum eum cogitare respondit. Cum ille obstupefactus negare non posset, perrexit quærere quisnam versus esset. Nec Albicerius, qui Grammatici scholam vix transiens vidisset aliquando, versum ipsum securus et garrulus canere dubitavit. Num igitur aut res humanæ non erant, de quibus ille consulebatur, aut sine rerum divinarum scientia tam certa consulentibus et vera respondit? At utrumque absurdum est. Nam et humanæ res nihil sunt aliud quam res hominum, ut argentum, nummi, fundus, postremo ipsa etiam cogitatio : et res divinas quis non recte arbitretur esse, per quas homini divinatio ipsa contingit? Sapiens ergo fuit Albicerius, si sapientiam rerum humanarum divinarumque scientiam illa definitione concedimus.

CAPUT VII.

Vindicatur data sapientiæ definitio.

19. Hic (*a*) ille : Primo, inquit, ego scientiam non appello, in qua ille qui eam profitetur, aliquando fallitur. Scientia enim non solum comprehensis, sed ita comprehensis rebus constat, ut neque in ea quis unquam errare, nec quibuslibet adversantibus impulsus nutare debeat. Unde verissime a quibusdam philosophis dicitur, in nullo eam posse nisi in sapiente inveniri, qui non modo perceptum habere debet id quod tuetur ac sequitur, verum etiam inconcussum tenere. Scimus autem illum quem commemorasti, multa sæpe falsa dixisse, quod non solum aliis mihi referentibus comperi, sed præsens aliquando ipse

(*a*) Victorini codices cum aliis tribus Mss. habent : *Hic ego : Primo, inquam, scientiam,* etc. mendose, uti satis intelligitur ex postremo capite, ubi hæc responsio non obscure Trygetio attribuitur.

pas seulement appris des autres, j'ai pu m'en assurer par moi-même. L'appellerai-je donc savant après qu'il a si souvent avancé des faussetés? Je ne lui donnerais même pas ce nom s'il eût dit la vérité en hésitant. Appliquez ce que je dis aux aruspices, aux augures, aux astrologues, aux prétendus interprètes des songes; citez-moi, si vous le pouvez, parmi ces diverses catégories de devins, un seul homme qui n'ait jamais douté de ses réponses, qui n'ait jamais répondu des choses fausses, car je n'ai point à m'occuper des devins qui ne parlent que sous l'inspiration d'un esprit étranger.

20. D'ailleurs, quand j'accorderais que les choses humaines soient les choses des hommes, pensez-vous que nous possédions en réalité ce qu'un accident peut ou nous donner, ou nous ravir? Or, cette science des choses humaines, est-ce celle qui nous fait connaître combien de fonds de terre nous possédons, leur qualité, ce que nous avons d'or et d'argent; ce que nous pensons des poésies des autres? La science des choses humaines est cette science qui nous fait connaître les lumières de la prudence, la beauté de la tempérance, la force du courage, la sainteté de la justice : voilà les biens que nous pouvons appeler nôtres sans crainte de nous tromper, parce qu'ils n'ont à redouter aucun accident de la fortune; et croyez-moi, si Albicérius avait connu ces biens, il n'aurait pas vécu dans une débauche si honteuse. Que ce devin ait cité à cet homme le vers qu'il avait dans l'esprit, je ne pense pas qu'on puisse mettre cette réponse au nombre de nos biens. Je ne conteste pas, sans doute, que les sciences honnêtes ne soient pour notre esprit l'objet d'une certaine possession; mais je crois les plus ignorants eux-mêmes capables de réciter et de déclamer un vers étranger. Car, si un vers quelconque se présente à notre mémoire, qu'y a-t-il d'étonnant qu'il puisse être saisi par un de ces misérables esprits appelés démons qui se trouvent dans l'air, qui l'emportent sur nous, je l'accorde, par la subtilité et la finesse des sens, mais non par la raison? Or, cela peut se faire en vertu de je ne sais quelle règle cachée que notre esprit est bien loin de comprendre; car, si nous admirons l'abeille, qui avec une sagacité à laquelle l'homme ne peut atteindre, s'éloigne du lieu où elle vient de déposer son miel, nous ne devons cependant ni la préférer, ni même la comparer avec nous.

21. J'aurais donc mieux aimé que cet Albicérius eût enseigné à faire des vers à celui qui l'interrogeait, pour apprendre de lui quelque chose, ou que, sur la demande qu'on lui aurait faite, il eût improvisé des vers sur un sujet pro-

percepi. Eumne igitur scientem vocem, cum sæpe falsa dixerit, quem non vocarem, si (*a*) cunctanter vera dixisset? Hoc me de haruspiscibus et de auguribus, et de his omnibus qui sidera consulunt, et de conjectoribus somniorum dixisse putatote. Aut aliquem ex hoc genere hominum proferte, si potestis, qui consultus nunquam de responsis suis dubitaverit, nunquam postremo falsa responderit. Nam de vatibus nihil mihi puto esse laborandum, qui mente loquuntur aliena.

20. Deinde res humanas esse ut concedam res hominum, quidquam tu existimas nostrum esse, quod nobis vel dare vel eripere casus potest? Aut cum rerum humanarum scientia dicitur, ea dicitur, qua quisquam novit vel quot, vel quales fundos habeamus : quid auri, quid argenti, quidque denique alienorum carminum cogitemus? Illa est humanarum rerum scientia, quæ novit lumen prudentiæ, temperantiæ decus, fortitudinis robur, justitiæ sanctitatem. Hæc enim sunt quæ nullam fortunam metuentes, vere nostra dicere audemus : quæ si Albicerius ille didicisset, nunquam, mihi crede, tam luxuriose deformiterque vixisset. Quod autem dixit, quem versum volveret animo ille a quo consulebatur, neque hoc puto inter res nostras esse numerandum : non quo negem honestissimas disciplinas ad possessionem quamdam nostri animi pertinere, sed quia versum alienum etiam imperitissimis canere ac pronuntiare concessum est. Ideoque talia cum in memoriam nostram incurrerint, non mirum est, si sentiri possunt ab hujus aeris animalibus quibusdam vilissimis, quos dæmonas vocant, a quibus nos superari acumine ac subtilitate sensuum posse concedo, ratione autem nego. Atque id fieri nescio quo modo secretissimo atque a nostris sensibus remotissimo. Non enim, si miramur apiculam melle posito, nescio qua sagacitate qua hominem vincit, unde unde advolare, ideo eam nobis præponere, aut saltem comparare debemus.

21. Itaque vellem magis iste Albicerius, ab eo qui discere cuperet, interrogatus ipsa metra docuisset, vel coactus a quopiam consultorum, de re sibi statim

(*a*) In prius excusis, *constanter*. In Mss. quinque *incunctanter*. In aliis sex optimæ notæ legitur, *cunctanter*, et melius. Trygetius quippe hic Albicerium et ejus generis homines non vult appellari scientes, quod eorum nullus sit, *qui consultus nunquam de responsis suis dubitaverit, nunquam postremo falsa responderit.*

posé. C'était la réflexion de Flaccianus, vous nous l'avez dit souvent. Ce sage, avec une grande hauteur d'esprit, méprisait ce genre de divination et s'en moquait; il l'attribuait à je ne sais quel démon infime qui instruisait Albicérius et lui dictait ses réponses. Ce savant homme demandait à ceux qui admiraient de tels faits, si Albicérius pouvait enseigner la grammaire, la musique ou la géométrie, et tous ceux qui le connaissaient ne pouvaient s'empêcher de reconnaître que sur ces matières il était de la plus grande ignorance. Aussi Flaccianus finissait par exhorter ceux qui s'appliquaient à ces sciences occultes à préférer sans hésiter les inspirations de leur esprit à l'art de la divination, comme aussi à instruire soigneusement et à fortifier leur intelligence par l'étude de ces sciences qui leur permettraient de s'élever bien au-dessus de la nature de ces esprits invisibles répandus dans les airs.

CHAPITRE VIII.

Le devin est-il sage? — Quel est le sage. — Définition de la sagesse accommodée à la défense de l'opinion des Académiciens.

22. Puisque tous, d'un commun accord, nous reconnaissons que les choses divines l'emportent de beaucoup sur les choses humaines et sont infiniment meilleures qu'elles, comment aurait-il pu les connaître, puisqu'il ne se connaissait pas lui-même? Mais peut-être pensez-vous que les astres, que nous contemplons chaque jour, soient quelque chose de grand en comparaison de ce Dieu vrai et caché que ne peuvent jamais saisir nos sens, et rarement notre intelligence, tandis que les astres sont sans cesse devant nos yeux. Ils ne sont donc pas ces choses divines que la sagesse déclare connaître seule. Quant aux autres choses dont le devin fait usage, soit par vaine jactance, soit par le désir du gain, elles sont certainement bien inférieures aux autres. Albicérius n'a donc point eu la science des choses divines et humaines, et c'est inutilement que vous avez attaqué, sous ce rapport, notre définition. Enfin, comme nous devons compter pour rien et mépriser souverainement ce qui est en dehors des choses divines et humaines, où votre sage, je vous le demande, ira chercher la vérité? — Dans les choses divines, car sans aucun doute, la vertu même dans l'homme est divine. — Albicérius savait donc déjà ce que votre sage cherche toujours? — Il savait les choses divines, répliqua Licentius, mais non celles que le sage doit chercher; et celui qui, lui accordant la divination, lui refuserait la connaissance de ces choses divines d'où elle a tiré son nom, ne renverserait-il pas l'usage ordinaire du langage? Votre définition

proposita versus proprios cecinisset. Quod eumdem Flaccianum sæpe dixisse soles commemorare, cum illud divinationis genus magna mentis altitudine derideret atque despiceret, idque nescio cui abjectissimæ animulæ, sic enim dicebat, tribueret, quo ille quasi spiritu admonitus vel inflatus hæc respondere solitus esset. Quærebat enim vir ille doctissimus ab iis qui talia mirarentur, num Grammaticam vel Musicam vel Geometricam Albicerius posset docere? Quis autem illum nosset, et non istorum omnium imperitissimum fateretur? Quamobrem ad extremum hortabatur, ut animos suos ii qui talia didicissent, illi divinationi sine dubitatione præferrent, darentque operam his disciplinis instruere atque adminiculari suam mentem, quibus aeriam istam invisibilium animantium naturam transilire, et eam supervolare contingeret.

CAPUT VIII.

Hariolus an sapiens, et quid sit sapiens.

22. Jam res divinæ, cum omnibus concedentibus, meliores augustioresque multo quam humanæ sint, quo pacto ille eas assequi poterat, qui quid esset ipse nesciebat? Nisi forte existimas sidera, quæ quotidie contemplamur, magnum quiddam esse in comparatione verissimi et secretissimi Dei, quem raro fortasse intellectus, sensus autem nullus attingit: hæc autem præsto sunt oculis nostris. Nec ista igitur sunt illa divina, qualia se sola scire sapientia profitetur: cætera autem quibus isti, nescio qui, divinantes, vel ad vanam jactantiam, vel ad quæstum abutuntur, præ sideribus profecto viliora sunt. Non igitur Albicerius rerum humanarum ac divinarum scientiæ particeps fuit, frustraque abs te isto modo definitio nostra tentata est. Postremo cum quidquid præter res humanas atque divinas est, nos vilissimum ducere et omnino contemnere oporteat, quæro in quibus rebus quærat ille tuus sapiens veritatem? In divinis, ait ille: nam virtus etiam in homine sine dubitatione divina est. Has igitur Albicerius jam sciebat, quas tuus sapiens semper inquiret? Tum Licentius: Divinas, ait, et ille noverat, sed non eas quæ a sapiente quærendæ sunt. Quis enim non evertat omnem loquendi consuetudinem, si ei divinationem concedat, adimat res divinas, e quibus divinatio

renferme donc, si je ne me trompe, je ne sais quoi qui n'a aucun rapport avec la sagesse.

23. Trygétius répondit : Que celui qui a donné cette définition la défende, si cela lui plaît. Quant à moi, je ne vous demande qu'une chose, c'est d'en venir enfin à la question. — J'y consens. — M'accordez-vous qu'Albicérius ait connu le vrai ? — Oui. — Il valait donc mieux que votre sage ? — Nullement, car le genre de vérité que cherche le sage, non-seulement ce devin en délire, mais le sage lui-même ne peut l'atteindre, durant cette vie ; et ce vrai est si grand, qu'il est beaucoup plus avantageux de le chercher toujours, que de trouver d'autres vérités. — Il faut que cette définition me tire des difficultés où je me suis jeté.— Elle vous a paru vicieuse, parce qu'elle pouvait s'appliquer à un homme que nous ne pouvons appeler sage ; dites-moi donc, je vous prie, si nous pouvons appeler la sagesse la science des choses divines et humaines, mais des choses qui se rapportent au bonheur de la vie. — C'est bien là, dit Licentius, la sagesse, mais non la seule. La première définition embrasse donc ce qui est étranger au sujet, la seconde ne renferme pas ce qui lui est propre ; l'une peut être accusée d'avarice, l'autre de prodigalité. En un mot, pour expliquer ma pensée par une définition, la sagesse me paraît être, non-seulement la science des choses humaines et divines qui ont rapport au bonheur de la vie, mais encore la recherche soigneuse que nous en faisons. Si vous voulez diviser cette définition, la première partie, qui comprend la science, est de Dieu ; la seconde, qui comprend la recherche, est de l'homme. La science et la recherche donnent le bonheur, l'une à Dieu, l'autre à l'homme. — J'admire dit Trygétius, la facilité avec laquelle vous affirmez que votre sage travaille en vain. — Comment ? Il travaille en vain, lorsqu'il est si bien récompensé de ses recherches ? Par cela même qu'il cherche, il est sage, et par cela même qu'il est sage, il est heureux, lorsqu'il arrache, autant qu'il le peut, son âme aux liens du corps et se recueille en lui-même ; lorsqu'il ne se laisse pas déchirer par les passions, mais que, toujours calme, il est appliqué tout entier à lui-même et à Dieu. Ainsi il jouit sur la terre de la raison, et nous avons dit plus haut que c'est ce qui constitue le bonheur ; au dernier jour de sa vie, il est préparé à trouver ce qu'il a toujours désiré obtenir ; et il jouit, à bon droit, de la divine béatitude, après avoir déjà goûté ici-bas une félicité que j'appellerai humaine.

nominata est? Quare illa vestra definitio, ni fallor, nescio quid aliud quod ad sapientiam non pertineret, inclusit.

23. Tum Trygetius : Definitionem istam, inquit, defendet, si libebit, ille qui protulit. Nunc mihi tu volo respondeas, ut tandem ad id quod agitur, veniamus. Isthic sum, inquit ille : Dasne, ait, Albicerium scisse verum? Do, inquit. Melior igitur tuo sapiente. Nullo modo, ait ille : nam quod genus veri sapiens inquirit, non solum ille delirus hariolus, sed ne ipse quidem sapiens dum in hoc corpore vivit assequitur : quod tamen tantum est, ut multo sit præstabilius hoc semper quærere, quam illud aliquando invenire. Necesse est, ait Trygetius, ut mihi in angustiis definitio illa subveniat. Quæ si propterea tibi vitiosa visa est, quia complexa est eum quem non possumus vocare sapientem, quæro utrum eam probes, si sapientiam rerum humanarum divinarumque scientiam dicamus, sed earum quæ ad beatam vitam pertineant. Est, inquit ille, et ista sapientia, sed non sola : unde superior definitio invasit alienum, hæc autem proprium deseruit : quare illa avaritiæ, ista stultitiæ coargui potest. Etenim ut ipse jam explicem definitione quod sentio, sapientia mihi videtur esse rerum humanarum divinarumque, quæ ad beatam vitam pertineant non scientia solum, sed etiam diligens inquisitio. Quam descriptionem si partiri velis, prima pars quæ scientiam tenet, Dei est : hæc autem quæ inquisitione contenta est, hominis. Illa igitur Deus, hac autem homo beatus est. Tum ille : Miror, inquit, sapientem tuum quomodo asseras frustra operam consumere. Quomodo, inquit Licentius, frustra (*a*) operam consumere, cum tanta mercede conquirat? Nam hoc ipso quo quærit, sapiens est : et quo sapiens, eo beatus : cum ab omnibus involucris corporis mentem quantum potest, evolvit, et seipsum in semetipsum colligit, cum se non permittit cupiditatibus laniandum, sed in se atque in Deum semper tranquillus intenditur, ut et hic, quod beatum esse supra inter nos convenit, ratione perfruatur, et extremo die vitæ ad id quod concupivit adipiscendum reperiatur paratus, fruaturque merito divina beatitudine, qui humana sit ante (*b*) perfructus.

(*a*) Editi omittunt hic loci, *operam consumere,* et mox habent, *cum tantam mercedem conquirat,* excepto Bad. qui cum Mss. præfert, tanta mercede. — (*b*) Ita in Mss. pro quo in editis, *perfruitus.*

CHAPITRE IX.

Epilogue.

24. Comme Trygétius cherchait longtemps ce qu'il devait répondre, je pris la parole en ces termes : Je ne pense pas, Licentius, que les arguments puissent manquer à Trygétius, si je lui permettais de les chercher à loisir ; car il a jusqu'à présent répondu à tout. D'abord, la question de la vie heureuse ayant été soulevée, il a prétendu que le sage seul est nécessairement heureux, puisque de l'avis même des insensés, la folie est un malheur ; que le sage doit être parfait, mais que celui qui cherche encore la vérité n'est point parfait, et que par conséquent il n'est pas heureux. Comme à ce raisonnement vous opposiez le poids de l'autorité de Cicéron, ce nom l'a troublé et atterré un instant, mais cependant il s'est bientôt relevé, et s'élançant avec une généreuse fierté, jusqu'au sommet de la liberté, il a repris de nouveau ce que vous lui aviez arraché des mains de vive force ; il vous a demandé si celui qui cherchait encore vous paraissait parfait ; si vous déclariez qu'il ne l'était pas, il retournait au point de départ, et vous démontrait s'il le pouvait, par la définition elle-même que l'homme parfait est celui que se conduit selon la loi de la raison, et de là que la perfection est indispensable au bonheur. Vous vous êtes tiré de ce piége plus habilement que je ne m'y attendais, et vous avez dit que l'homme parfait est celui qui recherche soigneusement la vérité ; vous aviez aussi combattu avec beaucoup d'audace et de fierté cette définition que nous avions donnée en dernier lieu, que le bonheur de la vie consiste à se laisser diriger par la raison. Trygétius vous a répondu nettement ; vous avez été chassé de votre position qu'il a occupée, et votre déroute eût été entière, si la trêve ne vous eût donné le temps de réparer vos forces. En effet, où les Académiciens dont vous défendez le sentiment ont-ils placé leur citadelle? Dans la définition de l'erreur ; et si la nuit, pendant votre sommeil, la chose ne vous était revenue à l'esprit, vous n'auriez eu rien à répondre, bien que vous eussiez rappelé cette même idée en exposant l'opinion de Cicéron. On est ensuite arrivé à la définition de la sagesse ; vous vous êtes efforcé de la combattre avec une telle ruse, qu'Albicérius, votre soutien, n'eût peut-être pas pu saisir vos larcins. Avec quelle vigilance, avec quelle force Trygétius vous a résisté, il vous aurait presque terrassé et foulé aux pieds, si en dernier lieu, vous ne vous étiez appuyé sur cette nouvelle définition que la sagesse humaine

CAPUT IX.

Epilogus.

24. Tum ego; cum Trygetius quid sibi esset respondendum diu quæreret : Non puto, inquam, Licenti etiam argumenta huic defutura, si eum otiose quærere permittamus : quid enim ei quovis loco defuit ad respondendum? Nam primo ipse intulit, quoniam de beata vita quæstio nata est, et beatum solum necesse est esse sapientem, siquidem stultitia etiam stultorum judicio misera est : perfectum sapientem esse debere, non autem perfectum esse, qui adhuc verum quid sit inquirit; unde ne beatum quidem. Cui loco tu cum molem auctoritatis objiceres, (*a*) moleste aliquantum Ciceronis nomine perturbatus; tamen se statim erexit, et generosa quadam contumacia in verticem libertatis exiliit, rursumque arripuit quod erat de manibus violenter excussum : quæsivitque abs te, utrum tibi perfectus, qui adhuc quæreret, videretur : ut si fatereris non esse perfectum, ad caput recurreret, demonstraretque, si posset, per illam definitionem, perfectum esse hominem, qui secundum legem mentis vitam gubernaret : ac per hoc, beatum nisi perfectum esse non posse. A quo te laqueo cum expedisses cautius quam putabam, et perfectum hominem diceres, inquisitorem diligentissimum veritatis, ipsaque illa definitione, qua beatam vitam illam demum esse dixeramus, quæ secundum rationem ageretur, tu præfidentius apertiusque pugnasses, ille tibi plane reposuit : nam occupavit præsidium tuum, unde pulsus omnino summam rerum amiseras, ni te induciæ reparassent. Ubi enim arcem locaverunt Academici, quorum tueris sententiam, nisi in erroris definitione? Quæ tibi nisi noctu fortasse per somnium rediret in mentem, jam quid responderes non habebas, cum in exponenda Ciceronis sententia idipsum tu ipse ante commemoraveris. Deinde ventum est ad definitionem sapientiæ, quam cum tanta calliditate labefactare conareris, ut tua furta nec ipse auxiliator tuus Albicerius fortasse comprehenderet, quanta tibi vigilantia, quantis viribus restitit, quam te pene involvit atque depressit : nisi postremo te tua definitione nova tutareris, diceresque humanam esse sapientiam inquisitionem veritatis, ex qua propter

(*a*) Editi, *modeste*. At Mss. decem habent, *moleste*, et melius; alludit nempe Augustinus ad illud, *molem auctoritatis*.

consiste dans la recherche de la vérité, recherche qui assure à l'âme la tranquillité et le bonheur de la vie. Trygétius ne répondra pas à cette dernière opinion surtout s'il demande grâce pour le reste de cette journée.

25. Mais si vous le trouvez bon, pour ne pas être trop long, terminons ce discours, qu'il me semble inutile de prolonger; la question a été suffisamment traitée pour le but que nous nous proposions, elle peut être achevée en peu de mots, si mon dessein n'était de vous exercer et de me rendre compte de vos forces et de vos études, qui sont l'objet de tous mes soins. Mon but, en effet, étant de vous exciter surtout à la recherche de la vérité, j'avais commencé par m'assurer de l'importance que vous y attacheriez; vous avez déployé dans cette recherche un zèle si ardent, que je n'ai rien à souhaiter de plus. En effet, nous désirons tous être heureux; or, que nous ne puissions l'être que par la connaissance, ou par la recherche de la vérité, il est certain que si nous voulons être heureux, nous devons laisser tout le reste de côté pour nous appliquer à la recherche de la vérité. Terminons donc cette discussion, mettons-la par écrit et envoyons-la surtout à votre père, Licentius, dont l'esprit, je le sais, est déjà plein d'ardeur pour la philosophie. Mais je cherche encore le moment heureux qui doit l'y faire entrer; or, ce sera pour lui un puissant encouragement à cette étude, d'apprendre non-seulement en vous entendant, mais encore en lisant cette discussion que vous vous y êtes tout entier appliqué avec moi. Quant à vous, si comme j'ai lieu de le croire, les Académiciens vous comptent parmi leurs adeptes, préparez-vous plus fortement à les défendre, car mon intention est de les citer à mon tribunal. Là dessus, on vint nous annoncer que le dîner était prêt, et nous nous levâmes.

animi tranquillitatem beata vita contingeret. Huic iste sententiæ non respondebit, præsertim si in proroganda diei vel parte quæ restat, reddi sibi gratiam postulabit.

25. Sed ne longum faciamus, jam, si placet, sermo iste claudatur, in quo immorari etiam superfluum puto. Tractata enim res est pro suscepto negotio satis, quæ post pauca omnino posset verba finiri, nisi exercere vos vellem, nervosque vestros et studia, quæ mihi magna est cura, explorare : nam cum instituissem vos ad quærendam veritatem magnopere hortari, cœperam ex vobis quærere quantum in ea momenti poneretis : omnes autem posuistis tantum, ut plus non desiderem. Nam cum beati esse cupiamus, sive id fieri non potest nisi inventa, sive non nisi diligenter quæsita veritate : postpositis cæteris omnibus rebus, nobis, si beati esse volumus, perquirenda est. Quamobrem jam istam, ut dixi, disputationem terminemus, et relatam in litteras mittamus, Licenti, potissimum patri tuo, cujus erga philosophiam jam prorsus animum teneo. Sed adhuc quæ admittat, quæro fortunam. Incendi autem in hæc studia vehementius poterit, cum teipsum jam intentum mecum sic vivere, non audiendo solum, verum etiam legendo ista cognoverit. Tibi autem si, ut sentio Academici placent, vires ad eos defendendos validiores para; nam illos ego (a) reos citare decrevi. Quæ cum essent dicta, prandium paratum esse annuntiatum est, atque surreximus.

—

(a) Antiquæ editiones : ego accusare decrevi. Sic etiam aliquot Mss. vetustiores, qui paulo post non habent hæc verba, *prandium paratum esse annuntiatum est, atque.*

LIVRE SECOND

Il exhorte de nouveau avec les témoignages d'une reconnaissance sans bornes, Romanien, son Mécène, à embrasser la philosophie; il lui adresse trois nouvelles Conférences; dans la première, il expose les opinions des Académiciens; dans la seconde, il fait connaître les caractères de différence qui existent entre l'ancienne et la nouvelle Académie, et il combat le sentiment de ces philosophes qui, croyant ne pouvoir atteindre le vrai, déclaraient cependant s'attacher au vraisemblable; dans la troisième, il explique ce qu'ils entendaient par le vraisemblable ou le probable.

CHAPITRE PREMIER.

Le secours de Dieu est nécessaire pour combattre les raisons des Académiciens.

1. S'il était aussi nécessaire de trouver la sagesse lorsqu'on la cherche qu'il est nécessaire à l'homme, pour être sage, de posséder la science et la connaissance de la sagesse, certes, toute la subtilité, l'opiniâtreté, l'obstination, ou bien comme je le pense, toute la raison convenable pour le temps où ils vivaient, eussent été ensevelies avec les années et avec les restes mortels de Carnéades et de Cicéron. Mais, soit par suite des agitations nombreuses et variées de cette vie, comme vous l'avez éprouvé vous-même, mon cher Romanien, soit à cause d'un certain engourdissement, d'une certaine pesanteur des esprits et d'une torpeur, résultat de la nonchalance et de l'apathie; soit désespoir de trouver la vérité, parce que nos esprits ne peuvent apercevoir aussi facilement la lumière de la sagesse que nos yeux l'astre qui les éclaire; soit aussi, et c'est là l'erreur de tous les peuples, que les hommes, croyant faussement avoir trouvé la vérité, ne cherchent pas soigneusement (s'il en est toutefois qui la cherchent), et se laissent détourner de la volonté de chercher, il arrive que la science est rare et le partage d'un bien petit nombre. Voilà pourquoi, lorsque des esprits je ne dis pas médiocres, mais instruits et pénétrants, en viennent aux mains avec les Académiciens, leurs armes paraissent invincibles et impénétrables. Si donc, lorsque nous avons à lutter contre ces flots et ces tempêtes de la fortune, les vertus doivent nous servir de rames pour leur résister, à plus forte raison devons-nous implorer le secours de Dieu en toute religion et piété, afin que le dessein que nous avons formé de nous livrer aux études sérieuses poursuive sa course sans que rien l'arrête, sans qu'aucun événement fâcheux l'en détourne, et puisse nous conduire au port de la philosophie, où nous trouverons la sûreté et le bonheur. C'est la première difficulté que vous rencontrez;

LIBER SECUNDUS

Romanianum Mæcenatem suum ad amplectendam Philosophiam rursus cum grati animi significatione cohortatur, tresque illi describit Collationes, in quarum prima explicantur placita Academicorum. In secunda novæ ac veteris Academiæ discrimina referuntur, et exploditur sententia horum Philosophorum, qui cum verum haud posse deprehendi putarent, veri tamen simile se sequi profiterentur. In tertia dicitur quid illi verisimile seu probabile appellarent.

CAPUT PRIMUM.

Contra Academicorum rationes Dei auxilio opus est.

1. Si quam necesse est, disciplina atque scientia sapientiæ vacuum esse non posse sapientem, tam eam necesse esset invenire dum quæritur, omnis profecto Academicorum vel calumnia, vel pertinacia, vel pervicacia, vel (ut ego interdum arbitror) congrua illi tempori ratio, simul cum ipso tempore, et cum ipsius Carneadis Ciceronisque corporibus sepulta foret. Sed quia sive vitæ hujus multis variisque jactationibus, Romaniane, ut in eodem te probas, sive ingeniorum quodam stupore, vel socordia, vel tarditate torpentium, sive desperatione inveniendi, quia non quam facile oculis ista lux, tam facile mentibus sapientiæ sidus oboritur, sive etiam qui error omnium populorum est, falsa opinione inventæ a se veritatis, nec diligenter homines quærunt, si qui quærunt, et a quærendi voluntate avertuntur, evenit ut scientia raro paucisque proveniat. Eoque fit, ut Academicorum arma, quando cum eis ad manus venitur, nec mediocribus viris, sed acutis, et bene eruditis, invicta et quasi Vulcania videantur. Quamobrem contra illos fluctus procellasque fortunæ, cum obnitendum remis qualiumcumque virtutum, tum in primis divinum auxilium omni devotione atque pietate implorandum est, ut intentio constantissima bonorum studiorum teneat cursum suum, a quo eam nullus casus excutiat, quominus illam philosophiæ tutissimus jucundissimusque portus accipiat. Hæc prima tua causa

voilà ce qui me fait craindre pour vous; voilà pourquoi je désire vous délivrer, pourquoi chaque jour, dans mes prières (si je suis digne d'être exaucé), je ne cesse de demander pour vous les vents favorables. Or, celui que je prie, c'est la souveraine vertu et sagesse de Dieu, c'est-à-dire celui que les divins mystères nous présentent comme le Fils de Dieu.

2. Vous m'aiderez beaucoup dans les prières que je fais pour vous, si vous-même ne désespérez pas de les voir exaucées; si, à nos efforts, vous joignez non-seulement vos vœux, mais encore votre volonté, et cette élévation naturelle de votre esprit, qui m'attire vers vous, qui me rend si heureux, que je ne me lasse point d'admirer, qui, hélas! comme la foudre qui se cache dans les nues, est enveloppée chez vous dans les nuages des affaires domestiques, et se trouve ainsi inconnue du grand nombre, je dirai presque de tous. Cependant, vous ne pouvez la cacher, ni à moi, ni à un second et à un troisième de vos amis; nous, qui, plus intimes que les autres, avons souvent non-seulement entendu et recueilli avec soin, vos sourds murmures, mais avons vu quelquefois briller de ces éclairs voisins de la foudre. Car pour taire les autres faits, et me borner à un seul, qui jamais a tonné si subitement et d'une manière aussi éclatante, qui a tant fait briller la lumière de l'esprit, qu'un seul frémissement de la raison, un seul éclair de tempérance, ont triomphé en un seul jour de cette passion qui la veille vous étreignait si cruellement? Est-ce que cette vertu ne rompra pas un jour les digues qui la retiennent et ne changera pas en frémissements de stupeur les rires de la foule qui désespère? Après avoir fait entendre sur la terre, comme quelques présages des choses futures, est-ce qu'elle ne rejettera pas ce poids accablant du corps pour s'élancer au ciel? Est-ce en vain qu'Augustin aura formulé ses espérances sur Romanien? Celui à qui je me suis donné tout entier, que j'ai commencé maintenant à reconnaître tant soit peu, ne le permettra pas.

CHAPITRE II.

Il témoigne à Romanien sa reconnaissance et l'exhorte à la philosophie.

3. Abordez avec moi la philosophie; là, vous y trouverez tout ce qui, souvent dans votre anxiété, dans vos doutes, produit en vous une impression si vive. Je ne crains ni l'apathie du caractère, ni la pesanteur de l'esprit. Qui suivait avec plus d'attention nos entretiens, lorsqu'il vous était permis de prendre un peu de repos? Quel esprit plus pénétrant que le vôtre? Ne pourrai-je donc vous témoigner ma reconnaissance, et que ne vous dois-je pas, alors que jeune et pauvre je vins dans une ville étrangère pour y

est, hinc tibi metuo, hinc te cupio liberari, hinc (si modo dignus sim qui impetrem) quotidianis votis auras tibi prosperas orare non cesso; oro autem ipsam summi Dei Virtutem atque sapientiam. Quid est enim aliud, quem mysteria nobis tradunt Dei Filium.

2. Multum autem me adjuvabis pro te deprecantem, si non nos exaudiri posse desperes, nitarisque nobiscum et tu non solum votis, sed etiam voluntate, atque illa tua naturali mentis altitudine, propter quam te quæro, qua singulariter delector, quam semper admiror, quæ in te, proh nefas, illis rerum domesticarum nubibus quasi fulmen involvitur, et multos, ac pene omnes latet : me autem, et alium, vel tertium familiarissimos tuos latere non potest, qui sæpe non solum attente audivimus murmura tua, sed etiam nonnulla fulgura fulminibus propiora conspeximus. Quis enim, ut cætera pro tempore taceam et unum commemorem, quis inquam, tam subito unquam tantum intonuit, tantumque lumine mentis emicuit, ut sub uno fremitu rationis, et quodam coruscamine temperantiæ, uno die illa, pridie sævissima, penitus libido moreretur? Ergone non erumpet aliquando ista virtus, et multorum desperantium risus in horrorem stuporemque convertet, et locuta in terris quasi quædam futurorum signa, rursus projecto totius corporis onere recurret in cœlum? Ergone Augustinus de Romaniano frustra ista dixit? Non sinet ille cui me totum dedi, quem nunc recognoscere aliquantum cœpi.

CAPUT II.

Romaniano grati animi obsequium exhibet, eumque ad philosophiam hortatur.

3. Ergo aggredere mecum philosophiam : hic est quidquid te anxium sæpe, atque dubitantem mirabiliter solet movere : non enim metuo aut a socordia morum, aut a tarditate ingenii tui. Quis enim te quando aliquantum respirare concessum est, in sermonibus nostris vigilantior? quis acutior apparuit? Ergone tibi gratiam non repensabo? An fortasse

poursuivre mes études? Vous m'avez accueilli dans votre maison, vous m'avez ouvert votre bourse, et ce qui est bien plus, vous m'avez donné une place dans votre cœur. Lorsque j'eus perdu mon père, votre amitié m'a consolé, vos discours m'ont encouragé, votre fortune m'est venue en aide. Dans notre ville même, votre bonté, votre amitié, l'hospitalité que je recevais dans votre maison, m'ont donné rang et place presque aussi haut que vous parmi les premiers citoyens. Lorsque poussé par le désir d'un emploi plus relevé, je voulus revenir à Carthage, je me suis ouvert à vous seul à l'exclusion de tous mes amis, de mes projets et de mes espérances; quoique mon dessein vous sourît assez, l'amour de votre patrie, où j'enseignais déjà, vous fit hésiter; mais lorsque vous vîtes que vous ne pouviez ébranler l'ardent désir d'un jeune homme qui tendait vers un but plus élevé; avec une bienveillance et une modération admirables, vous avez cessé de me dissuader pour venir à mon aide, vous m'avez fourni tout ce qui était nécessaire pour le voyage. Vous qui aviez protégé le berceau et comme le nid de mes études, vous m'avez encore soutenu lorsque j'osai prendre mon essor. Quand je me suis embarqué à votre insu et pendant votre absence, vous ne vous êtes pas irrité de ce que contre mon habitude je ne vous avais pas consulté; vous avez vu dans ma conduite tout autre chose qu'une orgueilleuse fierté, vous êtes resté inébranlable dans votre amitié pour moi, et vous avez moins songé aux enfants abandonnés par leur maître qu'à la pureté et à la droiture des intentions de mon cœur.

4. Enfin, si je goûte maintenant la joie d'un doux repos; si j'ai brisé les chaînes des passions mauvaises, si après avoir déposé le fardeau des soucis des choses périssables, je respire, je suis rendu à la vie, je reviens à moi; si je recherche la vérité avec ardeur; si je commence à la trouver, si j'ai la confiance de parvenir à cette suprême mesure(1), je le dois à vous qui m'avez animé, qui m'avez poussé, « qui avez tout conduit. » Mais la foi me fait concevoir plus que la raison, celui dont vous avez été le ministre. En effet, dans le temps que nous étions ensemble et que je vous découvrais les sentiments de mon âme (2); quand je vous disais souvent et avec conviction, que le sort le plus prospère à mes yeux serait celui qui me donnerait le loisir d'étudier la philosophie, qu'il n'y avait de bonheur pour moi dans la vie

(1) C'est-à-dire à la sagesse, selon la définition qu'en donne saint Augustin dans le livre *de la Vie bienheureuse*. « La sagesse n'est autre chose que la juste mesure de l'âme dans les limites de laquelle l'âme se meut de manière à ne pas se jeter au delà, et à ne pas se resserrer en demeurant en deçà. » (Chap. IV, vers la fin.)

(2) Saint Augustin avait vécu dans l'intimité de Romanien, à Milan, environ deux ans auparavant, à l'époque où de concert avec ses amis il pensait à mener la vie commune. « Il y en avait parmi nous de fort riches, dit saint Augustin dans ses *Confessions*, entre autres Romanien, citoyen de notre municipe, qu'un grave bouleversement dans ses affaires avait jeté à la cour de l'empereur, et mon intime ami dès l'enfance. C'était lui qui pressait avec le plus d'ardeur l'exécution de notre dessein, et comme il était sans comparaison le plus riche de tous, son autorité était d'un grand poids pour entraîner les autres. (*Confessions*, VI, 14.)

paululum debeo? Tu me adolescentulum pauperem (*a*) ad peregrina studia pergentem, et domo, et sumptu, et (quod plus est) animo excepisti. Tu patre orbatum amicitia consolatus es, hortatione animasti, ope adjuvisti. Tu in nostro ipso municipio, favore, familiaritate, communicatione domus tuæ pene tecum clarum primatemque me fecisti. Tu Carthaginem illustrioris professionis gratia remeantem, cum tibi et meorum nulli consilium meum, spemque aperuissem, quamvis aliquantum illo tibi insito, quia ibi jam docebam, patriæ amore cunctatus es, tamen ubi evincere adolescentis cupiditatem ad ea, quæ videbantur meliora tendentis nequisti, ex dehortatore in adjutorem mira benevolentiæ moderatione conversus es. Tu necessariis omnibus iter adminiculasti meum. Tu ibidem rursus, qui cunabula, et quasi nidum studiorum meorum foveras jam volare audentis sustentasti rudimenta. Tu etiam cum te absente atque ignorante navigassem, (*b*) nihil succensens quod non tecum communicassem ut solerem, atque aliud quidvis quam contumaciam suspicans, mansisti inconcussus in amicitia; nec plus ante oculos tuos liberi deserti a magistro, quam nostræ mentis penetralia puritasque versata est.

4. Postremo quidquid de otio meo modo gaudeo, quod a superfluarum cupiditatum vinculis evolavi, quod depositis oneribus mortuarum curarum, respiro, resipisco, redeo ad me, quod quæro intentissimus veritatem, quod invenire jam ingredior, quod me ad summum ipsum (*c*) modum perventurum esse confido, tu animasti, tu impulisti, tu fecisti. Cujus autem minister fueris, plus adhuc fide concepi, quam ratione comprehendi. Nam cum præsens præsenti tibi exposuissem interiores motus animi mei, vehementerque ac sæpius assererem, nullam mihi videri prosperam fortunam, nisi quæ otium philosophandi

(*a*) In Mss. pervetustis deest, *peregrina*. — (*b*) Am. Er. *nonnihil succensens*, quibus suffragantur aliquot Mss. melioris notæ. — (*c*) Er. et Lov. *ad ipsum summum bonum*. Sed melius Bad. Am. et Mss. plerique, *ad summum ipsum modum*.

qu'autant qu'on s'adonnait à cette étude, que les miens, dont la vie dépendait de mon travail, m'étaient une charge bien lourde qui, jointe aux obligations que m'imposait, soit une vaine honte, soit leur fâcheuse misère m'empêchait de suivre mes goûts; vous fîtes éclater une si grande joie, vous fûtes saisi d'une ardeur si sainte pour ce genre de vie, que vous avez déclaré que si, par quelque moyen vous pouviez vous débarrasser des liens importuns, des procès qui vous accablaient, vous briseriez toutes mes chaînes, fallût-il pour cela partager votre fortune avec moi.

5. Aussi, lorsqu'après nous avoir inspiré ce désir, vous vous fûtes éloigné, nous n'avons jamais cessé de soupirer après la philosophie, et notre pensée s'est toujours tournée vers ce genre de vie qui nous avait séduits et qui nous convenait. Nous poursuivions constamment cette idée, quoique moins vivement; nous pensions cependant faire assez. Comme cette ardeur extrême qui devait m'enflammer tout entier ne s'était pas encore allumée; je pensais que celle qui m'échauffait lentement, ne pouvait être plus forte. Mais, sitôt que certains livres bien remplis, comme dit Celsinus, eurent répandu sur nous les parfums d'Arabie, et fait découler sur cette petite flamme quelques gouttes d'un baume précieux; il est incroyable, Romanien, oui, il est incroyable, et c'est au-dessus de tout ce que vous pouvez croire de moi (que dirai-je de plus); combien ces livres allumèrent en moi un incendie extraordinaire. Il n'y eut alors ni honneurs, ni gloire humaine, ni désir de vaine renommée, en un mot, rien de ce qui rend la vie douce et nous y attache, qui pût faire impression sur moi? Je revenais à moi en toute hâte; je revenais tout entier. Portant mes regards en arrière, je regardai seulement, je l'avoue, comme en marchant, cette religion qu'on nous avait enseignée dès notre enfance, et gravée au plus profond de nos âmes; mais elle m'entraînait vers elle, à mon insu. Je chancelais, et plein tout à la fois d'empressement et d'hésitation, je saisis l'apôtre saint Paul : Ces hommes, me disais-je, eussent-ils accompli de si grandes choses, eussent-ils vécu, comme il est évident qu'ils ont vécu, si leurs écrits et leurs raisons eussent été contraires à ce bien si grand? Je le lus donc tout entier avec le plus grand soin et la plus grande attention.

6. Je n'avais encore aperçu que quelques faibles rayons de la lumière, et cependant la philosophie se montra si belle à mes regards, que si je pouvais la faire voir, je ne dis pas à vous, qui en avez toujours été affamé avant même de la connaître, mais à votre adversaire, qui, je le crois, exerce plus votre

daret; nullam beatam vitam, nisi qua in philosophia viveretur : sed me tanto meorum onere, quorum ex officio meo vita penderet, multisque necessitatibus, vel vani mei pudoris, vel ineptæ meorum miseriæ refrenari : tam magno es elatus gaudio, tam sancto hujus vitæ inflammatus ardore, ut te diceres, si tu ab illarum importunarum litium vinculis aliquo modo eximereris, omnia mea vincula etiam patrimonii tui mecum participatione rupturum.

5. Itaque cum admoto nobis fomite discessisses, nunquam cessavimus inhiantes in philosophiam, atque illam vitam quæ inter nos placuit atque convenit, prorsus nihil aliud cogitare : atque id constanter quidem, sed minus acriter agebamus, putabamus tamen satis nos agere. Et quoniam nondum aderat ea flamma, quæ summa nos arreptura erat, illam qua lenta æstuabamus, arbitrabamur vel esse maximam. Cum ecce tibi libri quidam pleni, ut ait Celsinus, bonas res Arabicas ubi exhalarunt in nos, ubi illi flammulæ instillarunt preciosissimi unguenti guttas paucissimas, incredibile, Romaniane, incredibile, et ultra quam de me fortasse et tu credis (quid amplius dicam?) etiam mihi ipsi de meipso incredibile incendium concitarunt. Quis me tunc honor, quæ hominum pompa, quæ inanis famæ cupiditas, quod denique hujus mortalis vitæ fomentum atque retinaculum commovebat? Prorsus totus in me cursim redibam. Respexi tantum, confiteor, quasi de itinere in illam religionem, quæ pueris nobis insita est, et medullitus implicata : verum autem ipsa me ad se nescientem rapiebat. Itaque titubans, properans, hæsitans arripio apostolum Paulum : Neque enim vere isti, inquam, tanta potuissent, vixissentque ita ut eos vixisse manifestum est, si eorum litteræ atque rationes huic tanto bono adversarentur. Perlegi totum intentissime atque (a) cautissime.

6. Tunc vero quantulocumque jam lumine asperso, tanta se mihi philosophiæ facies aperuit, ut non dicam tibi, qui ejus incognitæ fame semper arsisti, sed si ipsi adversario tuo, a quo nescio utrum plus exercearis quam impediaris, eam demonstrare potuissem, ne ille et baias, et amœna pomeria, et deli-

(a) Bad. Am. Er. et Mss. quamplures, *atque castissime*. Paulo post in hactenus vulgatis et aliquot Mss. legitur, incognitæ fama, aut ncognitæ famæ. Sed castigatius in aliis codicibus, *fame*.

vertu qu'il ne vous est un obstacle; si je pouvais, dis-je, la lui faire voir, certainement il abandonnerait ses eaux thermales, ses jardins délicieux, ses festins délicats et splendides, ses histrions, en un mot, tout ce qui le flatte le plus, dans les délices dont il est entouré; il rejetterait tout, et volerait, amant chaste, doux, passionné, ardent et bouillant, vers cette éclatante beauté. Car, il faut l'avouer, il y a en lui une certaine élévation de l'âme, ou plutôt un germe de cette élévation qui, s'efforçant de s'élancer vers la vraie beauté, pousse des feuilles au milieu des ronces, des vices, et cherche à s'élancer hors des épines de ses fausses opinions. Elle ne cesse cependant de se couvrir de feuilles, et elle se laisse voir autant qu'il est possible, au petit nombre de ceux dont le regard attentif et pénétrant la distingue au milieu des buissons. De là cette hospitalité, cette politesse exquise qui assaisonne ses banquets, de là cette magnificence, cette élégance, ce bon goût qui règne dans tout ce qui lui appartient, et cette urbanité qui répand sur tout ses charmes secrets.

CHAPITRE III.

Philocalie et philosophie. Il excite de nouveau Romanien à l'amour de la philosophie.

7. C'est ce que communément on appelle philocalie; ne méprisez pas ce nom à cause de l'usage qu'en fait le vulgaire; car *philocalie* et *philosophie* sont presque synonymes; elles sont parentes, et veulent paraître de la même famille. Qu'est-ce, en effet, que la philosophie? L'amour de la sagesse. Qu'est-ce que la philocalie? L'amour du beau. Demandez-le aux Grecs. Qu'est-ce donc que la sagesse? N'est-elle pas la beauté véritable? La philocalie et la philosophie sont donc deux sœurs; elles sont filles du même père. (I *Rétract.*, I, 3.) La philocalie, détachée du ciel par le fait des passions, et enfermée dans la cage du peuple, a conservé une certaine ressemblance de nom pour avertir l'oiseleur qu'elle n'est point digne de mépris. Sa sœur, qui peut voler en liberté, la voyant sans ailes, pauvre et couverte de souillures, la reconnaît souvent, mais rarement elle la délivre; car la philocalie ne sait pas d'où elle tire son origine; la philosophie seule le sait. Licentius, qui est un poète presque parfait, mettra pour vous, en vers charmants, toute cette fable que je viens d'inventer (car me voilà tout à coup devenu un Esope). Si donc votre adversaire qui, épris de cette fausse beauté, pouvait jeter sur la beauté véritable des yeux sains et pénétrants, avec quel plaisir se plongerait-il dans le sein de la philosophie? et s'il venait à vous y reconnaître, avec quel empressement il vous embrasserait comme un

cata nitidaque convivia, et domesticos histriones, postremo quidquid eum acriter commovet in quascumque delicias, abjiciens et relinquens, ad hujus pulchritudinem blandus amator et sanctus, mirans, anhelans, æstuans advolaret. Habet enim et ille, quod confitendum est, quoddam decus animi, vel potius decoris quasi sementem, quod erumpere in veram pulchritudinem nitens, tortuose ac deformiter inter scabra vitiorum, et inter opinionum fallacium dumeta frondescit: tamen non cessat frondescere, et paucis acute ac diligenter in densa intuentibus quantum sinitur eminere. Inde est illa hospitalitas, inde in conviviis multa humanitatis condimenta, inde ipsa elegantia, nitor, mundissima facies rerum omnium, et undique cuncta perfundens adumbratæ venustatis urbanitas.

CAPUT III.

Philocalia et philosophia. Romanianum rursus ad philosophiam accendit.

7. Philocalia ista vulgo dicitur: ne contemnas nomen hoc ex vulgi nomine: nam philocalia et philosophia prope similiter cognominatæ sunt, et quasi (a) gentiles inter se videri volunt, et sunt. Quid est enim philosophia? amor sapientiæ. Quid philocalia? amor pulchritudinis. Quære de Græcis. Quid ergo sapientia? nonne ipsa vera est pulchritudo? (I *Retr.*, c. I, n. 3.) Germanæ igitur istæ sunt prorsus, et eodem parente procreatæ: sed illa visco libidinis detracta cœlo suo, et inclusa cavea populari, viciniam tamen nominis tenuit, ad commonendum aucupem ne se contemnat. Hanc igitur sine pennis sordidatam et egentem volitans libere soror sæpe agnoscit, sed raro liberat: non enim philocalia ista unde genus ducat agnoscit, nisi philosophia. Quam totam fabulam (nam subito Æsopus factus sum) Licentius tibi carmine suavius indicabit: poeta est enim pene perfectus. Ergo ille, si veram pulchritudinem cujus falsæ amator est, sanatis renudatisque paululum oculis posset intueri, quanta voluptate philosophiæ gremio se involveret? Quomodo ibi te cognitum, sicut verum fratrem amplecteretur? Miraris hæc, et forsitan rides.

(a) In quinque Mss. *et quasi germane.*

frère. Cela vous étonne, et peut-être en riez-vous. Que serait-ce donc, si je vous l'expliquais comme j'en avais l'intention. Si vous pouviez au moins entendre la voix de la philosophie, au défaut de la beauté que vous ne pouvez encore contempler ; votre admiration serait grande, mais vous ne songeriez ni à rire, ni à vous désespérer. Croyez-moi, il ne faut désespérer de personne, encore moins de tels hommes. Les exemples ici ne manquent pas; cette espèce d'oiseaux s'envole facilement, et revient de la même manière, au grand étonnement de ceux qui sont restés enfermés.

8. Mais revenons à nous, à nous dis-je, Romanien, et philosophons ensemble. Je vous rendrai grâces ; votre fils a déjà commencé à s'appliquer à la philosophie ; je suis obligé de réprimer son ardeur, afin que tout d'abord il se nourrisse des sciences nécessaires, pour s'élever ensuite plus vigoureux et plus ferme ; pour vous, Romanien, si je vous connais bien, vous n'avez pas à craindre d'ignorer ces sciences; je vous souhaite seulement qu'un vent favorable vous mette en liberté. Que dirai-je de cet heureux naturel? Ah! que ne le rencontre-t-on plus souvent chez les autres hommes aussi certainement qu'en vous. Restent deux écueils, deux obstacles qui empêchent de trouver la vérité; ils ne m'inspirent pas une grande crainte pour vous ; je crains cependant que vous ne vous méprisiez, que vous désespériez de trouver la vérité, ou que vous ne soyez convaincu de l'avoir trouvée. Le premier de ces obstacles, si toutefois il existe, cette discussion vous le fera peut-être surmonter. Vous vous êtes souvent indigné contre les Académiciens, avec d'autant plus de vivacité, que vous étiez moins instruit, mais aussi d'autant plus volontiers, que vous étiez enflammé d'amour pour la vérité. Je vais donc, sous vos auspices, engager la lutte avec Alypius, et je vous persuaderai facilement ce que je veux; vous n'aurez cependant que des probabilités. Car vous ne verrez point la vérité elle-même, si vous n'entrez tout entier dans la philosophie. Quant au second obstacle, c'est-à-dire, que peut-être vous croyez avoir trouvé quelque chose, bien que vous vous soyez éloigné de nous, comme un homme qui cherche et qui doute, cependant s'il reste dans votre esprit quelque trace de superstition, elle disparaîtra bientôt, soit lorsque je vous aurai envoyé un de nos entretiens sur la religion, soit lorsque je pourrai discuter longuement et de vive voix avec vous.

9. Mon unique occupation actuellement est de délivrer avec vous mon esprit de toutes les opinions vaines et dangereuses. Nul doute que l'état où je me trouve ne soit préférable au vôtre. Je ne vous envie qu'une chose, c'est que vous jouissiez seul de mon Lucilien ; seriez-vous jaloux que je lui donne ce nom? Mais en l'appelant ainsi, n'ai-je pas dit qu'il était vôtre, et à tous ceux

Quid si hæc explicarem ut volebam? Quid si saltem vox, si adhuc facies videri a te non potest, ipsius philosophiæ posset audiri? Mirareris profecto, sed non rideres, non desperares. Crede mihi, de nullo desperandum est, de talibus autem minime. Omnino sunt exempla, facile evadit, facile (*a*) revolat hoc genus avium, multis inclusis multum mirantibus.

8. Sed ad nos redeamus, nos inquam, Romaniane, philosophemur : reddam tibi gratiam, filius tuus cœpit jam philosophari : ego eum reprimo, ut disciplinis necessariis prius excultus vigentior et firmior insurgat, quarum te ne metuas expertem, si bene te novi, (*b*) auras tibi liberas tantum opto. Nam de indole quid dicam? Utinam non tam rara esset in hominibus, quam certa est in te. Restant duo vitia, et impedimenta inveniendæ veritatis, a quibus tibi non multum timeo, timeo tamen ne te contemnas, atque inventurum esse desperes, aut certe ne invenisse te credas. Quorum primum si tamen inest, ista tibi disputatio fortasse detrahet. Sæpius enim succensuisti Academicis, eo quidem gravius, quo minus eruditus esses, sed eo libentius, quod veritatis amore illiciebaris. Itaque jam cum Alypio, te fautore, confligam, et tibi facile persuadebo quod volo, probabiliter tamen. Nam ipsum verum non videbis, nisi in philosophiam totus intraveris. Illud autem alterum quod te fortasse aliquid invenisse præsumis, quamvis a nobis jam quærens, dubitansque discesseris, tamen si quid superstitionis in animum revolutum est, ejicietur profecto, vel cum tibi aliquam inter nos disputationem de Religione misero, vel cum præsens tecum multa contulero.

9. Ego enim nunc aliud nihil ago, quam me ipse purgo a vanis perniciosisque opinionibus. Itaque non dubito melius mihi esse, quam tibi. Unum tantum est unde invideam fortunæ tuæ, quod solus frueris (*c*) Luciliano meo : an et tu invides quia dixi, meo? Sed quid dixi aliud quam tuo, et omnium quicumque

(*a*) Sic Am. Er et prope omnes Mss. At Bad. et Lov. *evolat*. — (*b*) Am. Er et Lov. *aures*. Sed legendum cum Bad. et Mss. *auras*, quas Romaniano liberas optat Augustinus ut assurgat et revolet. — (*c*) Sic scribitur in vetustioribus et pluribus Mss. Porro in prius editis, *Luciniano* et in Mss. quatuor, *Luciano*.

avec qui nous ne faisons qu'un? Que vous demanderai-je cependant qui puisse combler mes désirs? Demandez-vous le à vous-même pour moi autant que vous savez y être obligé. Mais maintenant je vous le dis à tous deux; prenez garde de croire que vous sachiez quelque chose, à moins que vous ne l'ayez appris comme vous avez appris que un, deux, trois et quatre, additionnés ensemble, font dix. Mais gardez-vous également de croire que vous ne pourrez jamais arriver à découvrir la vérité sans la philosophie, ou même qu'on ne peut la connaître avec certitude. Croyez-moi, ou plutôt croyez celui qui a dit : « Cherchez et vous trouverez. » (*Matth.*, VII, 7.) Il ne faut pas désespérer d'arriver à cette connaissance et de l'avoir aussi certaine que la connaissance des nombres. Venons maintenant à mon sujet. Je commence à craindre un peu tard que cet exorde n'ait dépassé la mesure, défaut qui n'est pas léger. Car nul doute que la mesure ne soit divine; mais elle trompe quand elle mène par un chemin trop doux; je serai plus prudent quand je serai sage.

PREMIÈRE DISCUSSION.

CHAPITRE IV.

On rappelle les points discutés dans le premier livre.

10. Après la discussion que nous avons apportée au premier livre, nous restâmes environ sept jours sans la reprendre; nous revîmes seulement les trois livres de Virgile qui suivent le premier, les étudiant pour répondre aux besoins du moment. Ce travail enflamma Licentius d'une si grande ardeur pour la poésie qu'il me parut nécessaire de la modérer. Il supportait impatiemment toute occupation qui l'arrachait à cette étude; cependant enfin, lorsqu'il m'eut entendu louer de toutes mes forces la lumière que répand la philosophie, il reprit volontiers la question sur les Académiciens, que nous avions ajournée. Ce jour-là brillait d'un éclat si pur, qu'il nous parut on ne peut plus propre à rendre à nos esprits la sérénité dont ils avaient besoin. Nous quittâmes donc nos lits plus matin que de coutume, et nous fîmes un peu avec les paysans les travaux les plus pressés. Alors Alypius commença ainsi : Avant que je vous entende reprendre la discussion sur les Académiciens, je désire que vous me lisiez l'entretien que vous avez, dites-vous, terminé pendant mon absence; car autrement, comme la discussion présente n'est que la suite de la première, je serai condamné ou à tomber dans l'erreur en vous écoutant, ou à un travail fatiguant. On se rendit à sa demande, et comme cette lecture nous prit presque toute notre matinée, nous revînmes des champs où nous avions été nous promener pour

unum sumus? De quo tamen ut subvenias desiderio meo, quid te rogem? Tu te ipse pro me roga quantum scis, quia debes. Sed nunc ambobus dico, cavete ne quid vos nosse arbitremini, nisi quod ita didiceritis, saltem ut nostis, unum, duo, tria, quatuor simul collecta in summam fieri decem. Sed item cavete ne vos in philosophia veritatem aut non cogn ituros, aut nullo modo ita posse cognosci arbitremini. Nam mihi vel potius illi credite, qui ait : « Quærite et invenietis : » (*Matth.*, VII, 7) nec cognitionem desperandam esse, et manifestiorem futuram, quam sunt illi numeri. Nunc ad propositum veniamus. Jam enim sero cœpi metuere, ne hoc principium modum excederet, et non est leve. Nam modus proculdubio divinus est: sed fefellerit cum dulciter ducit, ero cautior cum sapiens fuero.

DISPUTATIO PRIMA.

CAPUT IV.

Repetuntur in priore libro disputata.

10. Post pristinum sermonem, quem in primum librum contulimus, septem fere diebus a disputando fuimus otiosi, cum tres tantum Virgilii libros, post primum recenseremus, atque ut in tempore congruere videbatur, tractaremus. Quo tamen opere Licentius in poeticæ studium sic inflammatus est, ut aliquantum mihi etiam reprimendus videretur. Jam enim ab hac intentione ad nullam se rem devocari libenter ferebat. Tandem tamen ad retractandam quam distuleramus de Academicis quæstionem, cum a me, quantum potui, lumen philosophiæ laudaretur, non invitus accessit, et forte dies ita serenus effulserat, ut nulli prorsus rei magis, quam serenandis animis nostris congruere videretur. Maturius itaque solito lectos reliquimus, paululumque cum rusticis egimus, quod tempus urgebat. Tum Alypius : Antequam vos, inquit, audiam de Academicis disputantes, volo mihi legatur sermo ille vester quem dicitis me absente perfectum : non enim possum aliter, cum inde hujus disceptationis occasio nata sit, in audiendis vobis non aut errare, aut certe laborare. Quod cum factum esset, et in eo pene totum antemeridianum tempus consumptum videremus, redire ab agro, qui deambulantes nos acceperat, domum instituimus. Et Licentius : Quæso, inquit, ante prandium mihi

rentrer à la maison. Je vous en prie, me dit alors Licentius, si cette répétition ne vous fatigue pas, expliquez-moi en peu de mots, avant le dîner, tout le système des Académiciens, afin que rien ne m'échappe de ce qui, dans ce système, peut être favorable à mon opinion. — Je le ferai d'autant plus volontiers, lui répondis-je, qu'absorbé par cette question, vous dînerez avec moins d'appétit. — Ne vous y fiez pas trop, reprit-il; j'en ai vu beaucoup, et en particulier mon père, qui ne mangeaient jamais mieux que lorsqu'ils avaient plus de soucis. N'avez-vous pas vous-même éprouvé que lorsque je cherchais la mesure de ces vers, l'application de mon esprit ne mettait pas la table en sûreté? C'est ce qui m'étonne souvent quand j'y pense; pourquoi, en effet, mangeons-nous avec plus d'appétit lorsque notre esprit est fortement occupé? Pourquoi aussi notre esprit a-t-il plus d'empire lorsque nos mains et nos dents sont occupées? — Ecoutez plutôt, repris-je, ce que vous m'avez demandé sur les Académiciens; car je crains que si vous vous mettez à penser à ces mesures, (vers) vous ne gardiez de mesure ni dans le repas, ni dans la discussion. Si je dissimule quelque raison dans l'intérêt de mon parti, Alypius me découvrira. — Il faut absolument que vous mettiez ici toute votre bonne foi, dit Alypius; car si nous devons craindre que vous ne dissimuliez quelque chose, il me paraît bien difficile de le découvrir pour moi, qui, au su de tous ceux qui me connaissent, tiens de vous cette connaissance; surtout lorsqu'en disant la vérité, vous devez moins prendre conseil de la victoire que de votre propre cœur.

CHAPITRE V.

Sentiments des Académiciens.

11. Je le ferai, dis-je, de bonne foi, puisque vous avez droit de l'exiger. Les Académiciens soutiennent que l'homme ne peut parvenir à la connaissance des vérités qui touchent à la philosophie (quant aux autres choses, Carnéades déclarait n'en avoir aucun souci), et que cependant l'homme pouvait être sage; or, d'après eux, tout le devoir du sage, et c'est aussi votre opinion, Licentius, consiste dans la recherche du vrai. La conséquence de ce principe, c'est que le sage ne doit se prononcer sur rien; il serait nécessairement dans l'erreur, ce qui est un crime pour le sage, s'il se prononçait sur des choses incertaines. Ils ne se contentaient pas d'avancer que tout est incertain, mais ils cherchaient à le prouver avec un grand luxe de raisonnements. Ils affirmaient que le vrai ne pouvait être perçu en s'appuyant, ce semble, sur cette définition de Zénon, qu'on peut percevoir comme vrai ce qui,

breviter totam Academicorum sententiam exponendo repetere ne graveris, ne quid in ea me fugiat, quod pro partibus meis sit. Faciam, inquam, et eo libentius quo de hac re cogitans parum prandeas. Ne, inquit ille, isthinc securus sis : nam et multos, et maxime patrem meum sæpe animadverti eo edaciorem, quo refertior curis esset. Deinde tu quoque de istis metris cogitantem non sic expertus es, ut cura mea mensa secura sit. Quod quidem apud meipsum mirari soleo : quid enim sibi vult, quod tunc cibum pertinacius appetimus cum in aliud intendimus animum? Aut (*a*) quid est quod manibus et dentibus nostris, occupatis nobis, animus imperiosus fit? Audi potius, inquam, de Academicis quod rogaveras, ne te metra ista volventem, non solum in epulis sine metro, sed etiam in quæstionibus patiar. Si quid autem pro mea parte occultabo, prodet Alypius. Bona fide tua opus est, inquit Alypius : nam si metuendum est, ne aliquid occultes, a me deprehendi difficile posse arbitror eum, a quo me ista didicisse nullus qui me novit ignorat, præsertim cum in prodendo vero non magis victoriæ, quam animo tuo consulturus sis.

CAPUT V.

Academicorum placita.

11. Agam, inquam, bona fide, quoniam de jure præscribis. Nam et Academicis placuit, nec homini scientiam posse contingere earum dumtaxat rerum, quæ ad philosophiam pertinent, nam cætera curare se Carneades negabat, et tamen hominem posse esse sapientem, sapientisque totum munus, ut abs te quoque, Licenti, illo sermone dissertum est, in conquisitione veri explicari. Ex quo confici, ut nulli etiam rei sapiens assentiatur : erret enim necesse est (quod sapienti nefas est) si assentiatur rebus incertis. Et omnia incerta esse non dicebant solum, verum etiam (*b*) copiosissimis rationibus affirmabant. Sed verum non posse comprehendi, ex illa Stoici Zenonis definitione arripuisse videbantur, qui ait id verum

(*a*) Mss. plerique : *Aut quis est qui manibus*, etc. Mox ex iis nonnulli, *et dentibus nostris nobis occupatis nimis imperiosus sit.* Alii porro tres; *et dentibus nostris occupatis minus animus imperiosus sit.* — (*b*) In Mss. quinque, *perniciosissimis rationibus.*

à raison de son origine, est tellement gravé dans notre esprit que nulle autre cause n'aurait pu produire cette même impression. Ce qui peut se résumer plus clairement dans ce peu de mots : « On reconnaît le vrai à des signes que ne peut jamais avoir le faux. » Ils firent les plus grands efforts pour prouver qu'il était absolument impossible de trouver le vrai. De là vinrent, pour soutenir cette opinion, les discussions des philosophes, les erreurs des sens, les rêveries et les fureurs, les arguties et les sophismes. Et comme ils avaient appris de ce même Zénon qu'il est honteux pour le sage d'avoir des opinions incertaines, ils conclurent avec beaucoup de finesse que si rien ne pouvait être clairement perçu, et que si d'ailleurs il était honteux de n'avoir que des opinions, le sage ne devait jamais rien approuver et rien croire.

12. Cette conclusion souleva une violente opposition contre eux; en effet, elle paraissait amener cette autre conséquence, que celui qui n'admettait rien de certain ne devait rien faire. Les Académiciens semblaient vouloir faire de leur sage un homme oisif et endormi, qui s'affranchirait de tous ses devoirs, en soutenant qu'il ne devait rien admettre comme certain. Ils introduisaient ici un système qui avait quelque apparence de probabilité, qu'ils appelaient aussi vraisemblable, et ils soutenaient que le sage n'abandonnait en aucune façon ses devoirs, du moment qu'il suivait toujours une règle sûre, mais que la vérité, soit à cause de certaines ténèbres de la nature, soit à cause d'une certaine ressemblance des choses, restait cachée, obscurcie ou défigurée. Aussi disaient-ils que le sage faisait preuve de grande sagesse en refusant ou en suspendant son assentiment. Il me semble, Alypius, que j'ai exposé, en peu de mots, tout leur système, que je ne me suis écarté d'aucune des règles que vous m'avez prescrites; c'est ce qui s'appelle agir de bonne foi. Si j'ai avancé quelque chose d'inexact, ou si j'ai fait quelque omission, c'est contre ma volonté. La bonne foi consiste à conformer son langage à sa pensée. Or, il faut enseigner l'homme qui est dans l'erreur, et se garder de celui qui veut tromper. Le premier demande un bon maître, le second un disciple prudent.

13. Je vous suis reconnaissant, dit alors Alypius, de ce que vous avez satisfait à la demande de Licentius et de ce que vous m'avez déchargé du fardeau qui m'était imposé. Et vous n'aviez pas plus à craindre d'omettre quelque chose dans le dessein de m'éprouver (car quel autre motif auriez-vous pu avoir?) que je ne devais craindre de mon côté de vous signaler, s'il l'eût fallu, ces omissions. Complétez donc votre exposition, si cela vous est agréable, en nous faisant connaître la différence entre l'ancienne et la nouvelle Académie, car c'est

percipi posse, quod ita esset animo impressum ex eo unde esset, ut esse non posset ex eo unde non esset. Quod brevius planiusque sic dicitur, his signis verum posse comprehendi, quæ signa non potest habere quod falsum est. Hoc prorsus non posse inveniri, vehementissime ut convincerent incubuerunt. Inde dissensiones philosophorum, inde sensuum fallaciæ, inde somnia furoresque, inde pseudomeni et soritæ in illius causæ patrocinio viguerunt. Et cum ab eodem Zenone accepissent, nihil esse turpius quam opinari, confecerunt callidissime, ut si nihil percipi posset, et esset opinatio turpissima, nihil unquam sapiens approbaret.

12. Hinc eis invidia magna conflata est : videbatur enim esse consequens, ut nihil ageret, qui nihil approbaret. Unde dormientem semper, et officiorum omnium desertorem, sapientem suum Academici describere videbantur, quem nihil approbare censebant. Hic illi inducto quodam probabili, quod etiam verisimile nominabant, nullo modo cessare sapientem ab officiis asserebant, cum haberet quid sequeretur. Veritas autem sive propter naturæ tenebras quasdam, sive propter similitudinem rerum, vel obruta, vel confusa latitaret. Quamvis et ipsam refrenationem et quasi suspensionem assensionis magnam prorsus actionem sapientis esse dicebant. Videor mihi breviter totum, ut voluisti, exposuisse, nihilque recessisse a præscriptione, Alypi, tua, id est egisse, ut dicitur, bona fide. Si enim aliquid vel non ita ut est dixi, vel forte non dixi, nihil voluntate a me factum est. Bona ergo fides est, ex animi sententia. Homini enim homo falsus docendus, fallax cavendus debet videri : quorum prius magistrum bonum, posterius discipulum cautum desiderat.

13. Tum Alypius : Gratum, inquit, habeo, cum et Licentio a te satisfactum est, et me onere imposito relevasti. Non enim magis tibi verendum erat, ne quid explorandi mei causa minus a te diceretur (nam alio modo qui fieri poterat?) quam mihi, si in quoquam te prodere fuisset necesse. Quare faxis, ut illud quod deest, non tam percontationi, quam ipsi percontanti de differentia novæ ac veteris Academiæ, ne

ce qui manque, non pas à ma demande, mais à celui qui la fait. — Cela me coûte, je l'avoue, lui dis-je; je vous serais donc obligé, si pendant que je prendrai un peu de repos, vous consentiez à me dire ce qui distingue ces deux dénominations, et à faire connaître l'origine de la nouvelle Académie, car je ne puis nier que ce que vous demandez n'ait un rapport étroit avec cette question. — Je croirais volontiers, me dit-il, que vous voulez aussi m'empêcher de dîner, si je ne savais que Licentius vous a déjà effrayé, et s'il ne nous avait comme imposé l'obligation d'expliquer avant le dîner toutes les difficultés que renferme sa question. Il allait continuer, lorsque ma mère (car nous étions arrivés à la maison) nous pressa de nous mettre à table, et interrompit cet entretien.

DEUXIÈME DISCUSSION.

CHAPITRE VI.

Scission entre l'ancienne et la nouvelle Académie.

14. Après être restés à table autant qu'il était nécessaire pour apaiser notre faim, nous retournâmes dans la prairie. J'obéirai à votre désir, dit Alypius; je n'oserais du reste m'y refuser. Si rien ne m'échappe, j'en rendrai grâces tout autant à vos leçons qu'à ma mémoire. S'il m'arrive de commettre quelque erreur, vous la redresserez, afin qu'à l'avenir je n'aie plus à redouter une semblable charge. A mon avis, la nouvelle Académie a plutôt voulu se séparer des Stoïciens que de l'ancienne Académie. Et ce n'est même pas une séparation; il s'agissait, en effet, de discuter et de réfuter une nouvelle opinion soulevée par Zénon. Car on peut croire sans témérité que l'opinion sur l'impossibilité de percevoir le vrai, quoique n'ayant donné lieu à aucune dispute, faisait bien partie du système des anciens Académiciens. Il serait facile de le prouver par l'autorité de Socrate lui-même, de Platon et des autres philosophes qui crurent ne pouvoir se défendre de l'erreur, qu'en refusant de donner trop légèrement l'assentiment de leur esprit. Jamais cependant dans leurs écoles ils ne discutèrent cette opinion, et jamais ils n'agitèrent en public cette question, si la vérité peut être oui ou non perçue. Zénon fut l'auteur de cette nouvelle opinion; il soutint que l'intelligence ne pouvait rien percevoir que ce qui est tellement vrai, qu'on pût le distinguer du faux par des signes caractéristiques, et que le sage ne devait donner son assentiment à aucune opinion douteuse. Archésilas ayant connu cette opinion, soutint que l'homme ne pouvait trouver rien de semblable, et que le sage ne devait pas confier sa vie à des opinions qui l'exposaient au nau-

te pigeat exponere. Prorsus, inquam, fateor piget. Quare beneficium dederis (nam et hoc quod commemoras, ad rem maxime pertinere negare non possum) si me paululum conquiescente, apud me distinguere ista nomina, et causam novæ Academiæ aperire volueris. Crederem, inquit, me quoque a prandio te avocare voluisse, ni et magis a Licentio territum dudum putarem, et ejus postulatio ita nobis præscripsisset, ut ei ante prandium quidquid hujus involutionis esset, expediretur. Et cum reliqua dicere tenderet, mater nostra (nam domi jam eramus) ita nos trudere in prandium cœpit, ut verba faciendi locus non esset.

DISPUTATIO SECUNDA.

CAPUT VI.

Academiæ novæ et veteris discidium.

14. Deinde, cum tantum alimentorum accepissemus, quantum compescendæ fami satis esset, ad pratum regressis nobis : Alypius : Paream, inquit, sententiæ tuæ, nec ausim recusare. Si enim nihil me fugerit, gratabor cum doctrinæ tuæ, tum etiam memoriæ meæ. At si in quoquam fortasse aberravero, recurabis id, ut deinceps hujusmodi delegationem non pertimescam. Novæ Academiæ discidium non tam contra veterem conceptum, quam contra Stoicos arbitror esse commotum. Nec vero discidium est putandum, siquidem a Zenone illatam novam quæstionem dissolvi discutique oportebat. Nam de non percipiendo, quamvis nullis conflictationibus agitata, incolens tamen etiam veterum Academicorum mentes sententia non impudenter existimata est. Quod etiam ipsius Socratis Platonisque ac reliquorum veterum auctoritate probatu facile est, qui se hactenus crediderunt ab errore posse defendi, si se assensioni non temere commisissent : quamvis propriam de hac re disputationem in scholas suas non introduxerint, nec ab illis enucleate aliquando quæsitum sit, percipi, nec ne veritas possit. Quod cum Zeno rude ac novum intulisset, contenderetque nihil percipi posse nisi quod verum ita esset, ut dissimilibus notis a falso discerneretur, neque opinationem subeundam esse sapienti, atque id Archesilas audiret, negavit hujusmodi quidquam posse ab homine reperiri, neque illi opinionis naufragio sapientis committendam esse

frage. Il conclut également qu'il ne fallait croire à rien.

15. Cet état de choses était plutôt pour la vieille Académie une victoire qu'une défaite, lorsqu'un certain Antiochus, élève de Philon, plus désireux, selon quelques-uns, de la gloire que de la vérité, mit aux prises les opinions des deux Académies. Il prétendait que les nouveaux Académiciens s'efforçaient d'introduire une doctrine nouvelle et on ne peut plus éloignée de l'opinion des anciens Académiciens. Il s'appuyait sur l'autorité des anciens naturalistes et des autres grands philosophes; il combattait même des Académiciens qui prétendaient s'attacher au vraisemblable, puisqu'ils avouaient ne pas connaître le vrai. Il avait accumulé un grand nombre d'arguments que je crois inutile de vous faire connaître. Ce qu'il soutenait le plus vivement, c'est que le sage pouvait connaître le vrai. C'est là, je pense, ce qui sépare les anciens Académiciens des nouveaux. S'il en est autrement, je vous prie d'en instruire pleinement Licentius; je vous le demande pour lui et pour moi. Si, au contraire, je ne me suis pas trompé dans cette exposition, continuez la discussion que vous avez commencée.

CHAPITRE VII.

Contre les Académiciens.

16. Je pris alors la parole en ces termes : Combien de temps encore, Licentius, garderez-vous le silence? Nous avons parlé plus longuement que je ne le pensais. Vous venez d'entendre ce que sont vos Académiciens? Il sourit modestement, et fut tant soit peu déconcerté par cette apostrophe. Je regrette, dit-il, d'avoir soutenu si opiniâtrement contre Trygétius, que le bonheur de la vie consiste dans la recherche de la vérité. En effet, cette question me trouble au point que je ne puis guère éviter d'être malheureux, et que certainement je vous parais digne de pitié, si vous avez tant soit peu d'humanité. Mais pourquoi me tourmenter moi-même sans raison? Que puis-je craindre, soutenu que je suis par la bonté incontestable de ma cause? Je ne céderai donc qu'à la vérité. Alors, dis-je, vous adoptez les opinions des nouveaux Académiciens? — Oui, certes! et bien volontiers. — A votre avis, ils sont donc dans le vrai? Il allait en convenir; mais un sourire d'Alypius le rendit plus prudent et le fit hésiter quelques instants. Puis il me dit : Répétez votre question? — Croyez-vous, repris-je, que les Académiciens soient dans le vrai? Il se tut encore assez longtemps, puis répondit : Je ne sais s'ils sont dans le vrai; mais cela est probable, car je ne vois plus quelle voie suivre. — Savez-vous, lui dis-je, qu'ils appellent aussi vraisemblable ce qui est probable? — C'est mon avis. — Donc, répondis-je, l'opinion des Académiciens est vraisemblable? — Oui. — Prêtez, je vous

vitam. Unde etiam conclusit, nulli rei esse assentiendum.

15. Verum cum ita res se haberet, ut vetus Academia magis aucta, quam oppugnata videretur, exstitit Philonis auditor Antiochus, qui, ut nonnullis visus est, gloriæ cupidior, quam veritatis, in simultatem adduxit Academiæ utriusque sententias. Dicebat enim rem insolitam, et ab opinione veterum remotissimam Academicos novos conatos inducere. In quam rem veterum physicorum, aliorumque magnorum philosophorum implorabat fidem; ipsos etiam Academicos oppugnans, qui se verisimile contenderent sequi, cum ipsum verum se ignorare faterentur. Multaque argumenta collegerat, quibus nunc supersedendum arbitror. Nihil tamen magis defendebat, quam verum percipere posse sapientem. Hanc puto inter Academicos novos ac veteres controversiam fuisse. Quæ si secus se habet, ut Licentium plenissime informes, pro utroque postulaverim. Si vero ita est, ut dicere potui, susceptam disputationem peragite.

CAPUT VII.

Adversus Academicos.

16. Tum ego : Quamdiu, inquam, Licenti in isto nostro longiore quam putabam sermone conquiescis? Audisti qui sint Academici tui? At ille verecunde arridens, et aliquantum hac compellatione turbatior : Pœnitet me, inquit, tantopere affirmasse contra Trygetium, beatam vitam in veritatis inquisitione consistere. Nam me ista quæstio ita perturbat, ut vix non miser sim, qui certe vobis, si quid humanitatis geritis, videor miserandus. Sed quid me ipse ineptus crucio? Aut quid exhorreo tanta causæ bonitate subnixus? Prorsus non cedam nisi veritati. Placentne, inquam, tibi novi Academici? Plurimum, inquit. Ergo verum videntur tibi dicere? Tum ille cum jam esset assensurus, arrisione Alypii cautior factus, hæsit aliquantum. Et deinde : Repete, inquit, rogatiunculam : Verumne, inquam, tibi videntur Academici dicere? Et rursum cum diu tacuisset : Utrum, ait,

prie, une grande attention à ce que je vais vous dire : Si quelqu'un, après avoir vu votre frère, vous affirmait qu'il ressemble à votre père, et cela sans connaître aucunement votre père, ne le tiendriez-vous pas pour un fou ou au moins pour un sot? Après un silence prolongé, il me répondit : Je ne vois rien en cela d'absurde.

17. Comme je commençais à lui répondre : Attendez un instant, je vous en prie, me dit-il en souriant : Dites-moi, s'il vous plaît, êtes-vous déjà sûr de la victoire ? — Supposez que je le sois, lui répondis-je ; vous ne devez pas pour cela abandonner votre cause, cette discussion ayant surtout pour but de vous exercer et de perfectionner votre esprit. — Est-ce que j'ai lu les Académiciens, me dit-il? est-ce que je possède toutes ces sciences dont vous êtes armé pour lutter contre moi? — Mais, lui répliquai-je, ceux qui, les premiers ont soutenu cette opinion, n'avaient pas plus que vous, lu les Académiciens. Quand même l'érudition et les sciences vous feraient défaut, votre esprit ne devrait pas pousser la faiblesse, à ce point de céder, sans la moindre résistance, devant un si petit nombre de paroles et de questions que je vous ai adressées. Je commence à craindre qu'Alypius ne vous succède plus tôt que je ne l'aurais voulu; avec un tel adversaire, je ne marcherai point avec autant d'assurance, ma course ne sera pas aussi sûre. — Dieu veuille alors, répondit-il, que je sois immédiatement vaincu, afin de vous entendre, et qui plus est, de vous voir continuer cette discussion; rien de plus heureux pour moi que ce spectacle. Car, puisqu'il vous a plu de verser plutôt que de répandre vos paroles que vous voulez recueillir par écrit tout ce qui sortira de votre bouche, et ne pas le laisser, comme on dit, tomber à terre, il nous sera permis de vous lire; toutefois, je ne sais comment il arrive, lorsque nous avons sous les yeux les adversaires eux-mêmes, une bonne discussion devient pour notre âme, sinon plus utile, au moins beaucoup plus agréable.

18. Nous vous rendons grâces, lui dis-je; mais cette joie si subite vous a fait avancer à la légère cette assertion qu'aucun spectacle ne pouvait vous être plus agréable. Que serait-ce donc, si vous voyiez discourir et discuter avec nous, votre père, dont personne ne pourrait surpasser l'ardeur à puiser après une si longue soif au sein de la philosophie? Je me croirais alors le plus heureux des hommes; et vous, que penseriez-vous? que diriez-vous? Ces paroles lui arrachèrent des larmes, et lorsqu'il put parler, levant les mains et les yeux au ciel : Mon Dieu !

verum sit, nescio : probabile est tamen. Neque enim plus video quod sequar. Probabile, inquam, scisne ab ipsis etiam verisimile nominari? Ita, inquit, videtur. Ergo, inquam, verisimilis est Academicorum sententia. Ita, inquit. Jam quæso attende, inquam diligentius. Si quisquam fratrem tuum visum patris tui similem esse affirmet, ipsumque tuum patrem non noverit, nonne tibi insanus, aut ineptus videbitur? Et hic diu tacuit. Tum ait : Non mihi hoc videtur absurdum.

17. Cui ego cum respondere cœpissem : Expecta, inquit, quæso paululum. Ac post arridens : Dic mihi, ait, oro te : Jamne certus es de victoria tua? Tum ego : Fac me, inquam, certum esse : non ideo tamen tu causam tuam debes deserere, præsertim cum hæc inter nos disputatio suscepta sit exercendi tui causa, et ad elimandum animum provocandi. Numquidnam, inquit, aut Academicos legi, aut tot disciplinis eruditus sum, quibus tu ad me instructus adventas? Academicos, inquam, nec illi legerant a quibus primo sententia ista defensa est. Eruditio autem disciplinarumque copia si te deficit, non usque adeo tamen ingenium tuum esse debet invalidum, ut nullo facto impetu paucissimis verbis meis rogationibusque succumbas. Illud enim jam vereri cœpi, ne tibi citius quam volo succedat Alypius, quo adversario non ita securus deambulabo. Ergo utinam, inquit ille, jam vincar, ut aliquando vos audiam disserentes, et quod plus est, videam; quo mihi spectaculo nihil potest felicius exhiberi. Nam quoniam placuit vobis ista fundere, potius quam effundere, siquidem ore prorumpentia stilo excipitis, nec in terram, ut dicitur, cadere sinitis, legere etiam vos licebit : sed nescio quomodo cum admoventur oculis iidem ipsi quos inter sermo (*a*) cæditur, bona disputatio si non utilius, at certe lætius perfundit animum.

18. Gratum habemus, inquam : sed repentina ista gaudia tua temere illam sententiam evadere coegerunt, qua dixisti, nullum tibi spectaculum exhiberi posse felicius. Quid si enim illum patrem tuum, quo profecto nemo philosophiam est post tam longam sitim hausturus ardentius, nobiscum ista quærentem ac disserentem videbis, cum ego me fortunatiorem nunquam putabo, quid te tandem sentire ac dicere

(*a*) Am. Er. et Lov. *editur*. Sed Mss. nullo fere excepto habent, *caditur*. Ita etiam Bad. Phrasis a Terentio usurpata est in Heaut, act. II, scen. 3. *Verum interea dum sermones cædimus*.

dit-il, quand pourrai-je jouir de ce spectacle? Mais, que ne peut-on espérer de vous? A ce moment, les larmes qui coulaient de nos yeux nous forcèrent tous d'interrompre la discussion; mais enfin, faisant un effort sur moi-même, et me contenent à peine : Prenez courage, dis-je, et reprenez vos forces; je vous avais prévenu longtemps d'avance d'en faire bonne provision, puisque vous deviez être le défenseur de l'Académie. Je ne puis supposer que la peur s'empare de vous avant d'avoir entendu le son de la trompette, ou que vous souhaitiez d'être bientôt fait prisonnier, dans le désir de voir combattre les autres. Alors Trygétius, après s'être assuré que nos visages avaient retrouvé leur sérénité : Pourquoi, dit-il, un homme si vertueux, ne souhaiterait-il pas que Dieu lui accordât cette faveur, avant qu'il l'ait demandée. Croyez-moi, Licentius, puisque vous ne trouvez rien à répondre, et que vous désirez même d'être vaincu, vous me paraissez avoir peu de confiance en votre cause. Ces paroles nous firent sourire. Parlez donc, lui dit Licentius, vous qui êtes heureux sans trouver la vérité, sans même la chercher.

19. L'hilarité de ces jeunes gens nous rendit nous-mêmes plus gais. Faites attention, dis-je, à ma demande, et rentrez plus ferme et plus courageux dans la lice, si vous le pouvez. — M'y voici, avec toute la bonne volonté possible. — Quoi donc, si celui qu'a vu mon frère, a appris par ouï-dire qu'il ressemble à mon père; est-il fou, est-il sot, de le croire? — Au moins pourra-t-on, lui dis-je, l'accuser d'avoir peu de jugement? — Non, tout d'abord, répondit-il, à moins qu'il ne soutienne qu'il sait ce qu'il dit; s'il admet comme simplement probable ce que le bruit public lui a appris, on ne peut l'accuser de témérité. — Considérons un peu la chose, lui dis-je, et plaçons-la, pour ainsi dire, devant nos yeux. Supposez donc que cet individu quelconque, dont nous parlons, soit ici présent; votre frère arrive. — De qui est-il fils, demande-t-il? — On lui répond : d'un certain Romanien. — Comme il ressemble à son père, reprend l'individu; la renommée ne m'avait pas trompé, en me l'apprenant. — Vous lui dites alors, ou tel autre : Brave homme, vous connaissez donc Romanien? — Non; mais cependant j'estime que son fils lui ressemble. — Qui d'entre vous pourrait s'empêcher de rire? — Personne, dit Licentius. — Il vous est facile de voir la conséquence. — Je la vois, en effet, me répond-il. Je veux cependant vous entendre la tirer vous-même; c'est un devoir pour vous de nourrir celui que vous avez pris. — Quelle conclusion dois-je tirer, lui dis-je? Les faits eux-mêmes crient bien haut que nous devons rire aussi de vos Académiciens, qui prétendent poursuivre en cette vie la ressemblance du vrai,

convenit? Hic vero ille aliquantum lacrymavit, et ubi loqui potuit, porrecta manu cœlum suspiciens : Et quando ego, inquit, Deus hoc videbo? sed nihil est de te desperandum. Hic cum pene omnes ab intentione disputationis remitti in lacrymas cœpissemus, obluctans mecum, et vix me colligens : Age potius, inquam, et in vires tuas redi, quas ut congereres unde unde posses, patronus Academiæ futurus, longe ante monueram : non opinor ideo, ut modo ante tubam tremor occupet artus; aut ut visendæ alienæ pugnæ desiderio, tam cito te optes esse captivum. Hic Trygetius, ubi satis attendit jam vultus nostros serenatos : Quidni iste optet, inquit, homo tam sanctus, ut hoc ei Deus ante vota concesserit? Crede jam Licenti; nam qui non invenis quid respondeas, et adhuc ut vincare optas, parvæ fidei mihi videris. Arrisimus. Tum Licentius : Loquere beatus, inquit, non inveniendo verum, sed certe, non quærendo.

19. Qua hilaritate adolescentulorum cum essemus lætiores : Attende, inquam, rogationem, et in viam redi firmior et valentior, si potes. En adsum, inquit, quantum possum. Quid enim si ille fratris mei visor fama compertum habeat eum esse similem patris, potest insanus aut ineptus esse, si credit? Stultusne, inquam, saltem dici potest? Non continuo, inquit, nisi se id scire contenderit. Nam si ut probabile sequitur quod crebra fama jactavit, nullius temeritatis argui potest. Tum ego : Rem ipsam paulisper consideremus, et quasi ante oculos constituamus. Ecce fac illum nescio quem hominem quem describimus esse præsentem : advenit alicunde frater tuus : ibi iste : Cujus hic puer filius? Respondetur : Cujusdam Romaniani. At hic : Quam patri similis est, quam ad me hoc non temere fama detulerat. Hic tu, vel quis alius : Nosti enim Romanianum, bone homo? Non novi, inquit : tamen similis ejus mihi videtur. Poteritne quisquam risum tenere? Nullo modo, inquit. Ergo, inquam, quid sequatur vides. Jam dudum, inquit, video. Sed tamen istam conclusionem abs te audire volo : oportet enim alere incipias, quem cœpisti. Quid ni, inquam, concludam? Ipsa res clamat similiter ridendos esse Academicos tuos, qui se in vita

alors qu'ils ne savent même pas ce que c'est que le vrai.

CHAPITRE VIII.

Subtilité des Académiciens.

20. La prudence de l'Académie, dit alors Trygétius, me semble bien différente de l'ineptie de cet individu dont vous nous avez parlé. C'est par le raisonnement que les Académiciens cherchent à atteindre ce qu'ils appellent le vraisemblable; cet imbécile, au contraire, s'appuie sur la renommée dont l'autorité est souverainement méprisable. —Mais, lui répondis-je, serait-il moins sot en faisant ce raisonnement : Je ne connais pas du tout le père de cet enfant; la renommée ne m'a pas appris qu'il ressemble à son père, et cependant je trouve qu'il lui ressemble ? — Assurément il serait plus sot; mais où voulez-vous en venir? — C'est que la conduite de cet homme est imitée par ceux qui raisonnent de la sorte : Nous ne connaissons pas le vrai, nous l'avouons, mais ce que nous voyons est semblable à ce vrai que nous ne connaissons pas. — Ils disent, seulement, reprit-il, que c'est probable. — Comment pouvez-vous parler de la sorte? Niez-vous qu'ils emploient l'expression de *vraisemblable?* — J'ai voulu le dire pour exclure cette ressemblance. Mais il me semblait que la renommée avait été mêlée bien mal à propos à la question, puisque les Académiciens, qui ne s'en rapportent pas aux yeux des hommes, sont bien plus éloignés de croire aux yeux innombrables et monstrueux que les poètes donnent à la renommée. Mais enfin, qui suis-je, moi, défenseur de l'Académie ? Voici Alypius, dont l'arrivée ne doit pas laisser de vous inspirer quelque crainte; qu'elle nous donne au moins, je vous en prie, quelques moments de répit.

21. A ces mots, on fit silence; et tous deux tournèrent les yeux sur Alypius. Je voudrais bien, dit celui-ci, dans la mesure de mes forces, venir au secours de votre parti, si votre désir n'était pour moi un sujet d'effroi. Mais si mon espoir ne me trompe , je triompherai facilement de cette crainte. Ce qui me console, c'est que l'adversaire des Académiciens regarde comme un fardeau sa victoire sur Trygétius, et que probablement il est maintenant vainqueur de votre aveu. Ce que je crains le plus, c'est de ne pouvoir éviter le reproche d'avoir quitté la charge qui m'avait été confiée, et d'avoir osé en prendre une autre. Vous n'avez pas oublié, en effet, je pense, qu'on m'avait donné l'office de juge. — Il y a, dit Trygétius, une grande différence entre ces deux emplois; consentez donc à être privé pendant quelque temps de votre office. — Je ne m'y refuse pas, répondit Alypius; car tout en dé-

veri similitudinem sequi dicunt, cum ipsum verum quid sit, ignorent.

CAPUT VIII.

Academicorum cavillatio.

20. Tum Trygetius : Longe mihi, inquit, videtur dissimilis Academicorum cautio ab hujus quem descripsisti ineptia. Illi enim rationibus assequuntur quod dicunt esse veri simile : iste autem ineptus famam secutus est, cujus auctoritate nihil est vilius. Quasi vero, inquam, non ineptior esset, si diceret, patrem quidem ejus minime novi, nec fama comperi quam sit similis patris, et mihi tamen similis videtur. Ineptior certe, inquit. Sed quorsum ista? Quia tales, inquam, sunt, qui dicunt, verum quidem non novimus, sed hoc quod videmus ejus quod non novimus simile est. Probabile, inquit, illi dicunt. Cui ego. Quomodo istuc dicis? An negas eos veri simile dicere? Et ille inquit : Ego ob hoc dicere volui, ut illam similitudinem excluderem. Videbatur enim mihi fama improbe irruisse in quæstionem vestram, cum Academici ne oculis quidem credant humanis, nedum famæ mille quidem, ut poetæ fingunt, sed monstrosis tamen luminibus. Nam quis ego tandem sum Academiæ defensor? An in quæstione ista invidetis securitati meæ? En habes Alypium, cujus adventus nobis quæso ferias dederit, quem te jamdudum non frustra formidare arbitramur.

21. Tum facto silentio, oculos ambo in Alypium contulerunt. Tum ille : Vellem, inquit, quidem, ut meæ vires patiuntur, auxiliari aliquatenus partibus vestris, nisi mihi omen vestrum terrori esset. Sed hanc formidinem, ni me spes fefellerit, facile (*a*) fugem. Simul enim solatur me, quod præsens Academicorum oppugnator, onus Trygetii victi pene subierit, et nunc eum victorem vestra confessione probabile est. Illud magis vereor, ne et deserti officii negligentiam, et invasi impudentiam, devitare non possim. Non enim vos oblitos credo, judicis mihi munus fuisse delatum. Hic Trygetius : Illud, inquit, aliud, hoc autem aliud est : quare quæsumus, ut te ali-

(*a*) In hactenus vulgatis, *facile fugiam.*

sirant éviter la témérité ou la négligence, je ne voudrais pas tomber dans les piéges de l'orgueil, le plus affreux de tous les vices; ce qui m'arriverait, si je tenais à conserver plus longtemps que vous ne le voulez, l'office honorable dont m'avez revêtu.

CHAPITRE IX.

La discussion contre les opinions des Académiciens se poursuit d'une manière sérieuse.

22. Je voudrais bien, excellent accusateur des Académiciens, que vous fissiez connaître le rôle que vous remplissez ici, c'est-à-dire, quels sont ceux que vous voulez défendre en attaquant ces philosophes; car je crains qu'en cherchant à réfuter les Académiciens, vous ne vouliez prouver que vous l'êtes vous-même. — Il y a, vous le savez bien, lui dis-je, deux sortes d'accusateurs, car, si un sentiment d'excessive modestie a fait dire à Cicéron, qu'il ne se rendait l'accusateur de Verrès que pour défendre les Siciliens (1), il n'est pas cependant nécessaire que celui qui accuse quelqu'un en défende un autre. — Vous avez au moins, me dit Alypius, quelque preuve qui puisse servir de fondement à votre opinion? — Il est facile, lui dis-je, de satisfaire à votre demande, surtout pour moi qu'elle ne surprend pas; car j'ai déjà pensé à toutes ces questions, et j'en ai fait l'objet de longues et sérieuses réflexions. Ecoutez donc, Alypius, ce que vous savez parfaitement, je le présume; mon intention n'est pas de discuter pour le seul plaisir de discuter; qu'il nous suffise d'avoir préludé avec ces jeunes gens, par des discussions où la philosophie s'est, ponr ainsi dire, jouée avec nous. Rejetons donc bien loin tous les contes puérils. Il s'agit de notre vie, de nos mœurs, de notre esprit; il espère pouvoir vaincre toutes les erreurs ennemies, et après avoir connu la vérité, retourner, pour ainsi dire, dans son pays natal, triompher de ses passions, et régner après avoir pris la tempérance comme épouse; un tel esprit ne peut manquer de rentrer dans le ciel avec plus d'assurance. (I *Rétract.*, I, 3.) Comprenez-vous ce que je dis? Bannissons donc du milieu de nous tous ces obstacles; il faut préparer des armes au guerrier valeureux; car il n'y a rien que j'aie moins désiré que de voir s'élever au milieu de ceux qui ont longtemps vécu et souvent raisonné ensemble de nouvelles matières de dispute. Mais comme notre mémoire est une gardienne infidèle de nos pensées, j'ai voulu qu'on recueillît par écrit tout ce que nous avons souvent examiné entre nous. Par là, ces jeunes gens apprendront à prêter attention à ces matières; ils essaieront ensuite de les aborder et de les discuter à leur tour.

(1) Cicéron contre Verrès. Actio Ia.

quando patiare privatum. Ne renuerim ait, ne dum impudentiam vel negligentiam vitare cupio, in superbiæ, quo vitio nihil est immanius, laqueos incidam, si honorem mihi a vobis concessum, diutius quam permittitis, teneam.

CAPUT IX.

De Academicorum sententia serio deinceps disputandum.

22. Proinde velim mihi exponas, bone accusator Academicorum, officium tuum, id est, in quorum defensionem hos oppugnes. Metuo enim, ne Academicos refellens, Academicum te probare velis. Accusatorum, inquam, ut opinor, duo genera esse, bene nosti : non enim si a Cicerone modestissime dictum est, ita eum Verris esse accusatorem, ut Siculorum defensor esset, propterea necesse est, eum qui aliquem accusat, habere alterum quem defendat. Et ille : Saltem habesne tu quidquam in quo sententia tua jam fundata constiterit? Facile est, inquam, huic rogationi respondere, mihi præsertim cui repentina non est : jam hoc totum mecum egi, et diu multumque versavi animo. Quamobrem audi Alypi, quod, ut arbitror, jam optime scis : non ego istam disputationem disputandi gratia susceptam volo; satis sit quod cum istis adolescentibus prælusimus, ubi libenter nobiscum philosophia quasi jocata est. Quare auferantur de manibus nostris fabellæ pueriles. De vita nostra, de moribus, de animo res agitur : qui se superaturum inimicitias omnium fallaciarum, et veritate comprehensa, quasi in regionem suæ originis rediens, triumphaturum de libidinibus, atque ita temperantia velut conjuge accepta regnaturum esse præsumit, securior rediturus in cœlum. (I *Retr.*, c. I, n. 3.) Vides quid dicam? Tollamus de medio jam cuncta ista; arma acri facienda viro; nec quidquam minus semper optavi, quam inter eos, qui secum multum vixerunt, multumque sermocinati sunt, oriri aliquid, unde novus quasi conflictus exsurgat. Sed propter memoriam, quæ infida custos est excogitatorum, referri in litteras volui, quod inter nos sæpe pertractavimus, simul ut isti adolescentes, et in hæc attendere discerent, et aggredi ac subire tentarent.

23. Vous ignorez donc que je n'ai encore aucune opinion certaine (1), et que les arguments et les disputes des Académiciens m'empêchent de la chercher? Car pour me servir de leurs expressions, ils ont mis, je ne sais comment, dans mon esprit cette probabilité, que l'homme ne peut pas trouver la vérité; ce qui m'avait inspiré une indolence et une apathie si grandes, que je n'osais chercher ce que les hommes les plus habiles et les plus savants n'avaient pu trouver. Ainsi, jusqu'à ce que je me sois persuadé que le vrai peut être trouvé, aussi fortement qu'ils se sont persuadé le contraire, je n'oserai tenter aucune recherche, et je n'ai rien à défendre. Ecartez donc, s'il vous plaît, cette question que vous m'avez posée, et examinons plutôt, entre nous, avec toute la sagacité possible, si le vrai peut être trouvé. Je crois avoir de nombreux arguments à opposer au sentiment des Académiciens. Le grand point qui nous sépare actuellement, est qu'ils soutiennent comme probable que le vrai ne peut être trouvé, tandis que je crois probable qu'il peut l'être. Car s'ils ne sont pas sincères, l'ignorance du vrai m'est particulière à moi, ou certainement elle nous est commune.

CHAPITRE X.

La discussion avec les Académiciens ne roule pas sur les mots, mais sur les choses.

24. Maintenant, dit Alypius, je vais m'avancer avec plus d'assurance, car je vois en vous plutôt un auxiliaire qu'un accusateur. Et d'abord, pour ne pas trop nous écarter de notre sujet, voyons, je vous prie, si dans l'examen de cette question où je succède à ceux qui vous ont cédé, nous ne tombons pas dans une simple dispute de mots, que de votre aveu, et d'après l'autorité de Cicéron, nous avons souvent déclarée menteuse et ridicule. En effet, si je ne me trompe, lorsque Licentius a déclaré qu'il admettait l'opinion des Académiciens sur la probabilité, vous lui avez demandé, ce qu'il a reconnu sans hésitation, s'il savait que cette école donnait aussi le nom de vraisemblance à la probabilité. Or, je sais fort bien, puisque c'est de vous que je les tiens, que les opinions des Académiciens ne vous sont pas étrangères; si donc comme je l'ai dit, elles sont gravées dans votre esprit, je ne vois pas pourquoi vous attacheriez tant d'importance aux mots. — Cette discus-

(1) Saint Augustin parle ici comme dans les dialogues, car il avait déjà des pensées arrêtées et des convictions certaines, lui qui était parvenu à la connaissance de ce qui est, ainsi que nous le lisons dans le livre VII, chapitre VII *de ses Confessions*. Et dans le même ouvrage, livre VIII, chapitre V, parlant des retards qu'il apportait à sa conversion, il dit : « Et je n'avais plus alors l'excuse qui me faisait attribuer mon impuissance à mépriser le siècle pour vous servir à l'indécision de mes doutes, car j'étais certain de la vérité. »

23. Tunc ergo nescis, nihil me certum adhuc habere quod sentiam, sed ab eo quærendo Academicorum argumentis atque disputationibus impediri? Nescio enim quomodo fecerunt in animo quamdam probabilitatem (ut ab eorum verbo nondum recedam), quod homo verum invenire non possit : unde piger et prorsus segnis effectus eram, nec quærere audebam, quod acutissimis ac doctissimis viris invenire non licuit. Nisi ergo prius tam mihi persuasero verum posse inveniri, quam sibi illi non posse persuaserunt, non audebo quærere, nec habeo aliquid quod defendam. Itaque istam interrogationem remove, si placet, et potius discutiamus inter nos, quam sagaciter possumus, utrumnam possit verum inveniri. Et pro parte mea videor mihi habere jam multa, quibus contra rationem Academicorum niti molior : inter quos et me modo interim nihil distat, nisi quod illis probabile visum est, non posse inveniri veritatem, mihi autem inveniri posse probabile est. Nam ignoratio veri, aut mihi, si illi fingebant, peculiaris est, aut certe utrisque communis.

—

CAPUT X.

Verborum controversia non est quæ habetur cum Academicis, sed rerum.

24. Tum Alypius : Jam, inquit, securus incedam : video enim te non tam accusatorem, quam adjutorem fore. Itaque ne longius abeamus, videamus quæso prius ne per hanc quæstionem in qua successisse videor iis qui tibi cesserunt, in verbi controversiam decidamus, quod te ipso insinuante ex auctoritate illa Tulliana turpissimum esse, sæpe confessi sumus. Cum enim, ni fallor, Licentius placuisse sibi diceret de probabilitate Academicorum sententiam, subjecisti quod ille haud dubie confirmavit, sciretne hanc ab eisdem etiam verisimilitudinem nominari. Et bene novi, siquidem ex te mihi nota sunt, non absque te esse Academicorum placita. Quæ cum, ut dixi, animo tuo infixa sint, quid verba secteris, ignoro. Non est ista, inquam, mihi crede, verborum, sed rerum ipsarum magna controversia : non enim illos viros eos fuisse arbitror, qui rebus nescirent nomina imponere; sed mihi hæc vocabula videntur elegisse,

sion, répliquai-je, n'est pas, croyez-le bien, une simple dispute de mots, mais une sérieuse discussion des faits; je ne puis penser que ces philosophes aient été de ces hommes qui ne savent pas donner aux choses le nom qui leur est propre; mais je suis persuadé qu'ils ont choisi ces mots pour cacher aux disciples leurs opinions et les faire connaître aux esprits plus attentifs. J'exposerai pourquoi et comment cela me paraît ainsi, après avoir examiné ce que, dans l'opinion générale, on leur attribue comme aux ennemis de la science humaine. Je vois avec plaisir qu'aujourd'hui notre discussion nous a conduits à ce point de nous montrer clairement l'état de la question entre nous. Ces philosophes sont pour nous des hommes d'une sagesse et d'une prudence consommée. Or, si nous avons encore à discuter, ce sera contre ceux qui ont cru que les Académiciens niaient qu'on pût trouver la vérité. Et ne croyez pas que je sois effrayé, car je me déclarerais volontiers aussi contre eux, s'ils ont soutenu comme leur conviction personnelle ce que nous lisons dans leurs livres, et s'ils n'ont eu pour but en cela de cacher leur véritable opinion, et de ne pas livrer téméraitement à des esprits corrompus et profanes les mystères sacrés de la vérité. C'est ce que j'aurais fait aujourd'hui même, si le soleil qui se couche ne nous rappelait à la maison. Ainsi se termina la discussion de ce jour.

TROISIÈME DISCUSSION.

CHAPITRE XI.

Qu'est-ce que la probabilité?

25. Le lendemain, quoique le jour ne fût ni moins beau ni moins calme, nous eûmes beaucoup de peine à nous débarrasser de nos occupations domestiques. Nous avions passé la plus grande partie du temps à écrire des lettres. Il ne nous restait guère que deux heures de jour lorsque nous descendîmes dans la prairie. La grande sérénité du ciel nous y invitait, et nous ne voulûmes pas laisser perdre le peu de temps qui nous restait. Lorsque nous fûmes arrivés sous l'arbre où nous avions coutume de nous réunir et que chacun de nous se fût assis, je commençai en ces termes : — Comme nous n'avons pas aujourd'hui le temps d'aborder une discussion importante, je désirerais, jeunes gens, que vous me remissiez en mémoire comment Alypius a répondu hier à la question qui vous a embarrassés. Cette réponse est si courte, dit Licentius, qu'il est facile de se la rappeler; quant à son importance, vous en jugerez. Il vous a défendu, je crois, de soulever une question de mots quand la chose était certaine. — Avez-vous bien pesé, lui dis-je, la nature, la force de cette défense? — Je crois l'avoir fait, répondit-il; mais, je vous en prie, ne laissez pas

et ad occultandam tardioribus, et ad significandam vigilantioribus sententiam suam. Quod quare et quomodo mihi videatur, exponam, cum prius illa discussero, quæ ab eis tanquam cognitionis humanæ inimicis dicta homines putant. Itaque perlibenter habeo huc usque hodie nostrum processisse sermonem, ut satis quid inter nos quæreretur, aperteque constaret. Nam illi mihi videntur graves omnino ac prudentes viri fuisse. Si quid est autem, quod nunc disputabimus adversus eos erit, qui Academicos inventioni veritatis adversos fuisse crediderunt. Et ne me territum putes, etiam contra eos ipsos non invitus armabor, si non occultandæ sententiæ suæ causa, ne ab eis temere pollutis mentibus, et quasi profanis quædam veritatis sacra proderentur, sed ex animo illa quæ in eorum libris legimus, defenderunt. Quod hodie facerem, nisi nos solis occasus jam domum redire compelleret. Hactenus illo die disputatum est.

—

DISPUTATIO TERTIA.

CAPUT XI.

Probabile quid sit.

25. Postridie autem quamvis non minus blandus tranquillusque dies illuxisset, vix tamen domesticis negotiis evoluti sumus. Nam magnam ejus partem in epistolarum maxime scriptione consumpseramus. Et cum jam duæ horæ vix reliquæ forent, ad pratum processimus. Nam invitabat cœli nimia serenitas, placuitque ut ne ipsum quidem quod restiterat tempus perire pateremur. Itaque cum ad arborem solitam ventum esset, et mansissemus loco : Velim vos, inquam, adolescentuli, quoniam non est hodie magna res aggredienda, in memoriam mihi revocetis, quomodo hesterno die rogatiunculæ quæ vos turbavit, Alypius responderit. Hic Licentius : Tam breve est, inquit, ut nihil negotii sit hoc recordari; quam leve sit autem tu videris. Nam, ut opinor, vetuit te, res cum constaret, de verbis movere quæstionem. Et ego:

de nous l'exposer en quelques mots; car je vous ai souvent entendu dire qu'il était honteux de s'arrêter à des disputes de mots lorsque les choses n'offrent plus aucun sujet de discussion. Mais cette question est trop subtile pour qu'on puisse m'en demander l'explication.

26. Apprenez donc, leur dis-je, ce que c'est. Les Académiciens appellent *probable* ou *vraisemblable* ce qui nous engage à faire une chose; sans cependant que nous y donnions notre entier assentiment. Je dis sans notre assentiment afin de nous ôter la pensée que ce que nous faisons soit vrai, ou que nous en avons la connaissance, bien que cependant nous ne laissions pas de le faire. Par exemple, si, pendant la nuit précédente, si claire et si pure, on nous eût demandé si nous pensions que le soleil devait se lever aujourd'hui radieux, nous aurions répondu, je crois, nous ne le savons pas, mais nous estimons qu'il en doit être ainsi. Les choses de cette nature, dit l'Académicien, me paraissent devoir être rangées dans la catégorie des *probables* ou *vraisemblables;* si vous voulez les appeler autrement, je ne m'y oppose pas. C'est assez pour moi que vous ayez compris ce que j'ai voulu dire, c'est-à-dire à quelles choses je donne ces noms. Car le sage ne doit pas s'appliquer à fabriquer des mots, mais à chercher les faits. Avez-vous suffisamment compris comment ces jeux dont je vous amusais me sont tombés des mains? — Oui, répondirent-ils tous deux; et leur visage témoignait qu'ils attendaient ma réponse. — Eh quoi! penseriez-vous, leur dis-je, que Cicéron, de qui sont ces paroles, ignorait à ce point la langue latine que d'imposer à des choses des noms qui n'exprimaient point parfaitement l'idée qu'il s'en faisait?

CHAPITRE XII.

Il est de nouveau question du probable *et du* vraisemblable.

27. Trygétius prit alors la parole : Maintenant, dit-il, que la chose nous est connue, ne nous amusons pas à jouer sur les mots. Voyez plutôt ce que vous pouvez répondre à celui qui nous a délivrés au lieu de chercher à nous attaquer de nouveau. — Arrêtez, je vous prie, dit alors Licentius; je ne sais quelle lumière me fait voir que vous n'auriez pas dû vous laisser arracher aussi facilement un argument aussi fort. Puis, après quelques instants de silence et de réflexion : Rien ne me paraît plus absurde, reprit-il, que de dire qu'on recherche le *vraisemblable* quand on ignore ce qui est vrai; et ici votre comparaison ne m'embarrasse nullement. Qu'on me demande en effet si l'état actuel de l'atmosphère doit amener demain de la pluie, je

Hoc ipsum, inquam, quid sit, quamve habeat vim, satis animadvertistis? Videor, inquit, mihi videre quid sit, sed quæso tu id paulisper exponas. Nam sæpe abs te audivi, turpe esse disputantibus in verborum quæstione immorari, cum certamen nullum de rebus remanserit. Sed hoc subtilius est, quam ut explicandum a me debeat flagitari.

26. Audite ergo, inquam, quid sit vos : Id probabile vel verisimile Academici vocant, quod nos ad agendum sine assensione potest invitare. Sine assensione autem dico, ut id quod agimus non opinemur verum esse, aut non id scire arbitremur, agamus tamen. Ut verbi causa, utrum hesterna nocte tam liquida ac pura, hodie tam lætus sol exorturus esset, si nos quispiam rogaret, credo quod nos id scire negaremus, diceremus tamen ita videri. Talia, inquit Academicus, mihi videntur omnia quæ probabilia vel verisimilia putavi nominanda; quæ tu si alio nomine vis vocare, nihil repugno. Satis enim mihi est, te jam bene accepisse quid dicam, id est quibus rebus hæc nomina imponam. Non enim vocabulorum opificem, sed rerum inquisitorem decet esse sapientem. Satisne intellexistis, quomodo mihi ludicra illa quibus vos agitabam, de manibus excusa sint? Hic cum ambo se intellexisse respondissent, vultuque ipso responsionem postularent meam : Quid putatis, inquam, Ciceronem, cujus hæc verba sunt, inopem fuisse latinæ linguæ, ut minus apta rebus imponeret, quas sentiebat, nomina?

CAPUT XII.

Rursum de probabili et verisimili.

27. Tum Trygetius : Jam, inquit, placet nobis, cum res nota sit, de verbis nullas calumnias commovere : Quare vide potius quid huic respondeas qui nos liberavit, in quos tu impulsus tentas iterum irruere. Et Licentius : Mane, ait quæso : nam mihi sublucet nescio quid, quo videam non tibi tam facile tantum argumentum eripi debuisse. Et cum defixus in cogitatione siluisset aliquantum : Rogo inquit nihil mihi videtur esse absurdius, quam dicere se verisimile sequi eum qui verum quid sit ignoret, nec illa me tua similitudo conturbat. Nam recte ego interrogatus, utrum ex ista temperie cœli nulla in crastinum pluvia cogatur, respondeo esse verisimile, qui me non

répondrai c'est vraisemblable, car je ne nie pas que je ne connaisse quelque chose de vrai. Je sais fort bien, par exemple, que cet arbre ne peut pas à l'instant devenir un arbre d'argent, et il n'y a aucune témérité à regarder comme vrais un grand nombre de faits de ce genre, qui sont semblables à ceux que j'appelle vraisemblables. Mais vous, Carnéades et toute autre peste de la Grèce, pour ne rien dire des nôtres, (car enfin, pourquoi hésiter à embrasser le parti de celui dont je suis le prisonnier par le droit de la victoire?) puisque vous assurez ne rien connaître de vrai, comment pouvez-vous dire de cette prévision qu'elle est vraisemblable, car je n'ai pas pu lui donner un autre nom? Comment donc pourrons-nous discuter avec un homme qui ne peut même parler?

28. Je ne craindrai pas les transfuges, reprit Alypius; combien moins les redoute ce Carnéades, contre lequel, poussé par une légèreté que je ne sais comment qualifier, juvénile ou puérile, vous avez cru devoir jeter une injure plutôt qu'un argument. Il lui suffira pour confirmer son opinion, qui toujours a été appuyée sur le vraisemblable, de vous opposer que nous sommes tellement éloignés de la découverte de la vérité, que vous pouvez en être vous-même une démonstration péremptoire, vous qu'une toute petite question a si bien arraché de votre position, que vous ignoriez complétement où il faudrait vous arrêter. Mais remettons à un autre moment cette considération ainsi que la connaissance que, tout à l'heure, vous vous vantiez d'avoir sur cet arbre. Car bien que vous ayez déjà choisi un autre parti, je dois cependant vous instruire avec soin de ce que j'ai dit auparavant; en effet, si je ne me trompe, nous n'étions pas entrés dans le cœur de la question, c'est-à-dire si le vrai peut être trouvé. Mais en commençant ma défense, j'ai pensé qu'il fallait examiner le point qui vous a comme abattu et renversé; je veux dire si le vraisemblable ou le probable, ou de quelque autre nom que vous vouliez l'appeler, et que les Académiciens disent leur suffire, ne doit pas être cherché. Car si vous croyez que vous êtes déjà parfaitement en possession de la vérité, peu m'importe pour le moment. D'ailleurs, si vous voulez vous montrer reconnaissant de la protection que je vous accorde, vous daignerez sans doute me l'enseigner plus tard.

CHAPITRE XIII.

Les Académiciens ont-ils dissimulé qu'ils connaissaient la vérité?

29. Licentius redoutait non sans quelque raison l'attaque d'Alypius. — Vous avez, mon cher Alypius, lui dis-je, préféré parler de tout plutôt que de la manière dont nous devons discuter

nego nosse aliquid veri. Nam scio arborem istam modo argenteam fieri non posse, multaque talia vera non impudenter me scire dico, quorum video esse similia ea quæ verisimilia nomino. Tu vero Carneades, vel quæ alia græca pestis, ut nostris parcam (quid enim dubitem in hanc partem transire ad eum cui captivus debeor jure victoriæ?) tu ergo cum te nihil veri scire dicas, unde hoc verisimile sequeris? At enim nomen ei non potui aliud imponere. Quid ergo nobis disputandum est cum eo, qui nec loqui potest?

28. Non ego, inquit Alypius, perfugas metuam, quanto minus ille Carneades in quem nescio utrum juvenili an puerili levitate commotus, maledicta potius quam aliquod telum putasti esse jaciendum. Nam illi quidem ad roborandam sententiam suam, quæ semper tenus probabili fundata fuit, hoc interim adversum te facile suffecerit, ita nos a veri inventione procul esse positos, ut tu tibi ipse magno argumento esse possis, qui ita una interrogatiuncula loco motus es, ut ubi tibi standum esset penitus ignorares. Sed hæc, atque scientiam tuam, quam tibi impressam de hac arbore paulo ante confessus es, in aliud tempus differamus. Quamvis enim jam alias partes delegeris, tamen sedulo docendus es quid paulo ante dixerim. Nondum enim, ut opinor, in eam quæstionem, qua utrum inveniri verum possit quæritur, progressi fueramus : sed illud tantum in ipso vestibulo defensionis meæ præscribendum putavi, in quo te lassum prostratumque prospexeram, hoc est utrum verisimile, an probabile, an alio, si quo nomine appellari potest, quod sibi Academici sat esse dicant, quærendum non esse. Nam si tu optimus jam inventor veritatis tibi videris, nihil ad me. Postea si ingratus non fueris huic patrocinio meo, eadem fortasse me docebis.

CAPUT XIII.

An Academici dissimularint se scire verum.

29. Hic ego, cum verecunde Licentius Alypii impetum formidaret : Omnia potius, inquam, Alypi, loqui maluisti, quam quemadmodum nobis cum iis,

avec ceux qui ne savent pas parler. — Depuis longtemps, répondit Alypius, chacun sait comme moi, que vous êtes habile dans l'art de la parole; la profession que vous exercez le prouve suffisamment; je voudrais donc que vous nous fissiez connaître d'abord l'utilité de la question de Licentius; car, à mon avis, elle est ou superflue, et il est alors bien plus superflu de lui répondre; si, au contraire, elle paraît utile et que je ne puisse la résoudre, je vous en prie instamment, ne refusez pas comme trop lourdes les fonctions de maître. — Vous vous souvenez qu'hier j'ai promis de m'occuper plus tard de ces termes. Maintenant le soleil nous avertit de replacer dans les corbeilles les jouets que j'avais préparés pour les enfants, d'autant plus que j'ai l'intention de les exposer plutôt pour l'ornement que pour la vente. Mais avant que les ténèbres qui protègent les Académiciens m'empêchent de tenir la plume, je veux aujourd'hui que la question que nous devrons examiner demain soit bien établie entre nous. Répondez-moi donc, je vous prie. Les Académiciens ont-ils eu une notion certaine de la vérité, et se sont-ils contentés de la cacher à ceux qu'ils ne connaissaient pas, ou dont l'esprit n'était pas assez pur? ou bien, l'opinion qu'ils soutenaient dans leurs discussions était-elle l'expression de leur sentiment véritable?

30. Je n'affirmerai pas à la légère quelle était leur véritable pensée, reprit Alypius; car autant qu'on peut en juger par leurs écrits, vous savez mieux que moi les termes qu'ils emploient généralement pour exprimer leur opinion. Si vous me demandez mon sentiment personnel, je suis d'avis que la vérité n'est pas encore trouvée. J'ajouterai même, et c'est ce que vous voulez savoir des Académiciens, que je ne pense pas qu'on puisse la trouver. Telle n'est pas seulement mon opinion que vous connaissez depuis longtemps, mais celle des philosophes les plus savants et les plus célèbres, auxquels la faiblesse de notre esprit ou leur pénétration qui semble avoir atteint les dernières limites, nous force de nous soumettre. — Voilà justement ce que j'ai voulu, répliquai-je, car je craignais que votre manière de penser étant conforme à la mienne, notre discussion demeurât incomplète, puisque personne n'était là pour prendre le parti contraire, et nous forcer d'examiner la question avec tout le soin possible. Aussi j'étais décidé, le cas échéant, à vous prier de prendre la défense des Académiciens, comme si vous étiez convaincu qu'ils eussent non-seulement soutenu, mais encore pensé qu'on ne peut connaître la vérité. La question entre nous est donc de savoir si leurs arguments sont suffisants pour démontrer que probablement on ne peut rien connaître, et s'il ne faut donner son assentiment à rien. Si vous le prouvez, je me reconnaîtrai vaincu; mais si je puis vous démontrer qu'il est beau-

qui loqui nesciant, disputandum sit. Et ille : Quoniam olim tum mihi, tum omnibus notum est, et nunc tua professione satis indicas te loquendi peritum esse, velim explices utilitatem primo hujus inquisitionis (*a*) suæ, quæ aut superflua est, ut opinor, et ei multo magis respondere superfluum est : aut si commoda visa fuerit, et a me explicari nequierit, precario abs te impetrem, ut magistri officium ne gravere. Meministi, inquam, heri me esse pollicitum de istis vocabulis post acturum. Et nunc ille sol admonet, ut quæ ludicra pueris proposui redigam in cistas, præsertim cum ea ornandi jam potius quam vendendi gratia proponam. Nunc antequam stylum nostrum tenebræ occupent, quæ patronæ Academicorum solent esse, volo inter nos hodie plenissime constet, ad quam quæstionem nobis explicandam mane surgendum sit. Itaque responde quæso : Utrum tibi videantur Academici habuisse certam de veritate sententiam, et eam temere ignotis vel non purgatis animis prodere noluisse. An vero ita senserint, ut eorum disputationes se habent?

30. Tum ille : Quid illis animi fuerit, inquit, non temere confirmabo. Nam quantum ex libris colligi datur, tu melius nosti quæ in verba sententiam suam promere soleant. Me autem de meipso si consulis, inventum nondum verum esse puto. Addo etiam quod de Academicis flagitabas, nec posse inveniri me putare non solum inolita, quam semper fere animadvertisti opinione mea, sed etiam auctoritate magnorum excellentiorumque philosophorum, quibus nos præbere colla sive imbecillitas nostra, sive sagacitas ipsorum, ultra quam nihil jam inveniri posse credendum est, nescio quomodo compellit. Hoc est, inquam, quod volui. Nam verebar, ne cum tibi quoque id videretur quod mihi, disputatio nostra manca remaneret, nullo exsistente qui ex altera parte rem venire in manus cogeret, ut diligenter quantum possumus versaretur. Itaque si id evenisset, paratus eram te rogare ut Academicorum partes ita susci-

(*a*) Bad. Er. et Lov. *inquisitionis tuæ*. Sed melius Am. et Mss. *suæ;* refertur enim ad licentium.

coup plus probable que le sage puisse parvenir à la vérité, et qu'il est des choses qu'il ne peut refuser de croire, vous n'aurez aucune raison, je pense, pour ne point adopter mon sentiment. Cette proposition fut agréée de lui et de tous ceux qui étaient présents; et la nuit étendant sur nous ses ombres, nous retournâmes à la maison.

LIVRE TROISIÈME

Ce livre contient deux discussions qui s'ouvrent par cette question : La fortune peut-elle être ou un aide ou un empêchement pour le sage. Alypius ayant abandonné le parti des Académiciens qu'il avait soutenu jusque-là, Augustin en continue la réfutation en démontrant que le sage sait quelque chose, puisqu'il connaît au moins la sagesse. Il discute ensuite cette définition de Zénon et réfute ces deux axiomes des Académiciens. « On ne peut rien percevoir; on ne doit donner son assentiment à rien. » Il tâche enfin de justifier les Académiciens, qui, probablement n'avaient pas les idées qu'on leur prête généralement.

PREMIÈRE DISCUSSION.

CHAPITRE PREMIER.

Il faut à tout prix chercher la vérité, c'est d'elle que dépend le bonheur de la vie.

1. Le lendemain du jour où avait eu lieu l'entretien rapporté au livre second, nous nous réunîmes dans la salle des bains, le temps étant trop triste pour qu'il nous fût possible de descendre dans la prairie. Je commençai de la sorte : Vous avez tous suffisamment remarqué, je pense, l'objet précis de la question que nous avons à discuter. Mais avant d'entrer en matière, écoutez, je vous prie, sur l'espérance, sur la vie, sur notre état, quelques réflexions qui ne sont pas étrangères à notre sujet et qui serviront à l'expliquer. Une affaire qui n'est ni sans importance ni superflue, mais souverainement nécessaire, c'est d'appliquer tous nos efforts à la recherche de la vérité. Alypius et moi nous sommes d'accord sur ce point. Les autres philosophes ont pensé que le sage avait trouvé la vérité; les Académiciens ont soutenu que leur sage à eux devait faire tous ses efforts pour la trouver, et y consacrer tous ses soins. Mais soit que cette vérité reste cachée et comme enfouie, soit que couverte de voiles, elle ne brille pas d'un assez vif éclat, ils ont affirmé que pour bien

peres quasi tibi non solum disputasse, sed etiam sensisse viderentur, verum non posse comprehendi. Quæritur ergo inter nos, utrum illorum argumentis probabile sit, nihil percipi posse, ac nulli rei esse assentiendum, quod si obtinueris, cedam libenter. Si autem demonstrare potuero multo esse probabilius, et posse ad veritatem pervenire sapientem, et assensionem non semper esse cohibendam, nihil habebis, ut opinor, cur non te in meam sententiam transire patiaris. Quod cum illi placuisset, et cæteris qui aderant, jam vespere obumbrati domum revertimus.

LIBER TERTIUS

Exhibet disputationes duas, quarum initio statuitur fortunam nihil sive adjumento sive impedimento esse sapienti. Mox Augustinus repugnante pro susceptis partibus Alypio probat nonnihil scire a sapiente, ut pote qui saltem Sapientiam noverit. Deinde Zenonis definitionem discutit, et duo illa redarguit Academicorum placita : « Nihil percipi posse; » et, « nulli rei debere assentiri. » Dicit demum videri sibi Academicos non ita sensisse uti vulgo existimantur.

DISPUTATIO PRIMA.

CAPUT PRIMUM.

Magnopere quærenda veritas unde pendet vita beata.

1. Cum post illum sermonem quem secundus Liber continet, alio die consedissemus in balneis, nam erat tristior quam ut ad pratum liberet descendere, sic exorsus sum : Arbitror vos jam satis animadvertisse qua de re inter nos discutienda quæstio constituta sit. Sed antequam ad partes meas veniam; quæ ad eam pertinent explicandam, pauca quæso de spe, de vita, de instituto nostro non ab re abhorrentia libenter audiatis. Negotium nostrum non leve aut superfluum, sed necessarium ac summum esse arbitror, magnopere quærere veritatem : hoc inter me atque Alypium convenit. Nam et cæteri philosophi sapientem suum eam invenisse putaverunt, et Academici sapienti suo summo conatu inveniendam esse professi sunt, idque illum agere sedulo. Sed quoniam

passer sa vie, il suffisait à l'homme de suivre ce qui se présente à lui de probable ou de vraisemblable. C'est la conclusion de notre discussion d'hier. En effet, puisque les uns déclarent que l'homme est heureux, lorsqu'il a trouvé la vérité; les autres qu'il est heureux en la cherchant seulement avec soin, nul doute pour nous que nous ne devions rien préférer à cette recherche. Comment donc, je vous prie, trouvez-vous que nous ayons passé notre journée d'hier? Vous avez pu, vous autres, vous livrer librement à vos études. Vous, Trygétius, vous vous êtes récréé en lisant Virgile. Licentius a fait des vers, et il en est devenu tellement passionné, que c'est surtout pour lui que j'ai cru devoir entreprendre ce discours, afin que la philosophie (et il en est temps) puisse prendre et revendiquer dans son esprit une part plus large non-seulement que la poésie, mais que toute autre science.

CHAPITRE II.

La fortune est-elle nécessaire au sage?

2. Mais, je vous le demande, n'avez-vous pas eu pitié de nous? Nous nous étions couchés hier dans cette pensée, qu'à notre lever nous n'aurions à nous occuper que de la question que nous avions remise; or, des affaires domestiques que nous ne pouvions différer nous envahirent en si grand nombre, qu'elles nous prirent tout entiers, et qu'à peine avons-nous pu respirer librement et nous recueillir les deux dernières heures du jour. Aussi mon avis a-t-il toujours été que si l'homme déjà parvenu à la sagesse n'a besoin de rien; pour y arriver, la fortune est un auxiliaire indispensable. (I *Rétract.*, I, 1.) Alypius est-il d'un autre sentiment? — Je n'ai pas bien compris, répondit-il, l'importance que vous attribuez à la fortune. Si vous pensez que pour mépriser la fortune, la fortune elle-même soit nécessaire, je suis de votre avis; si, au contraire, vous n'accordez à la fortune que le pouvoir de donner au corps ce qui lui est nécessaire et qu'il ne peut avoir sans elle, je suis d'un sentiment tout différent. Car ou bien il est permis, malgré la fortune et ses refus, à celui qui, sans être encore sage, désire le devenir, de prendre tout ce que nous reconnaissons nécessaire à la vie; ou il faut admettre que son pouvoir s'étend sur toute la vie du sage, puisque ce même sage ne peut s'affranchir des nécessités du corps.

3. Vous dites donc, repris-je, que la fortune est nécessaire à celui qui cherche la sagesse, mais vous niez qu'elle le soit au sage. — Ce n'est pas s'écarter de la question que de revenir sur la même matière. Dites-moi donc, je vous prie, si vous pensez que la fortune soit de quel-

vel lateret obruta, vel confusa non emineret, ad agendam vitam id eum sequi quod probabile ac verisimile occurreret. Id etiam vestra pristina disceptatione confectum est. Nam cum alter inventa veritate beatum fieri asseruerit hominem, alter vero tantum diligenter quæsita, nulli nostrum dubium est, nihil esse a nobis huic negotio præponendum. Quamobrem qualem vobis, quæso, hesternum diem videmur duxisse? Vobis quidem in studiis vestris vivere licuit. Nam et tu Trygeti Virgilii te carminibus oblectasti, et Licentius fingendis versibus vacavit, quorum amore ita perculsus est, ut propter eum maxime mihi istum sermonem inferendum putarem, quo in ejus animo philosophia (nunc enim tempus est) majorem partem, non modo quam poetica, sed quævis alia disciplina sibi usurpet, ac vindicet.

CAPUT II.

An fortuna sapienti necessaria.

2. Sed quæso vos, nonne miserati nostri estis, cum pridie ita cubitum issemus, ut ad dilatam quæstionem, et prorsus ad nihil aliud surgeretur, quod tanta de re familiari necessario peragenda exstiterunt, ut his penitus occupati, vix duas extremas diei horas in nosmetipsos respirare possemus? Quare semper fuit sententia mea, sapienti jam homini nihil opus esse : ut autem sapiens fiat, plurimum necessariam esse fortunam : nisi quid aliud videtur Alypio. Tum ille : Quantum juris, inquit, fortunæ tribuas, nondum bene novi. Nam si ad contemnendam fortunam, fortuna ipsa opus esse arbitraris, me quoque comitem in hanc sententiam do tibi. Sin fortunæ nihil aliud concedis, quam ea quæ corporis necessitati non possunt, nisi ipsa volente suppetere, non ita sentio. Aut enim licet eadem repugnante atque invita, nondum sapienti, cupido tamen sapientiæ ea sumere quæ vitæ necessaria confitemur : aut concedendum est etiam in omni sapientis vita eam dominari, cum et ipse sapiens iis quæ corpori necessaria sunt, non indigere non possit.

3. Dicis ergo, inquam, fortunam esse necessariam studioso sapientiæ, sapienti vero negas. Non ab re est eadem repetere, inquit. Itaque nunc etiam abs te quæro, utrum fortunam ad seipsam contemnendam aliquid juvare æstimes. Quod si arbitraris, dico sa-

que secours pour apprendre à la mépriser. Si tel est votre avis, je conclus que celui qui aspire à la sagesse, a grand besoin de la fortune. — Je le pense ainsi, puisque c'est par elle qu'il en viendra à pouvoir la mépriser. Et il n'y a en cela rien d'absurde, car dans notre enfance, nous avons besoin du sein de nos mères, et c'est grâce au lait que nous y puisons que nous pouvons ensuite nous en passer, sans nuire à notre santé. — Si nos paroles sont la juste expression de nos pensées, dit Alypius, il est clair pour moi que nous sommes d'accord ; à moins cependant qu'on ne fasse cette distinction, que ce n'est ni le sein ni la fortune, mais toute autre chose qui nous fait mépriser le sein et la fortune. — Il nous est facile, dis-je alors, de prendre une autre comparaison. En effet, nul homme ne peut traverser la mer Egée, sans le secours d'un navire ou de tout autre moyen de transport, ou sans employer, pour ne pas m'exposer à la colère de Dédale, certains appareils convenables, ou sans l'aide de quelque puissance cachée ; or, bien qu'il n'ait d'autre but que d'arriver au terme de son voyage lorsqu'il aura effectué ce trajet, il sera prêt à abandonner et à mépriser tout ce qui lui aura servi à traverser la mer. Il en est de même de tout homme qui veut parvenir au port de la sagesse, à cette terre où il trouvera la sûreté et le repos ; il ne peut y arriver s'il est sourd ou aveugle, pour ne point parler d'autres obstacles, et que la vue comme l'ouïe dépendent de la fortune ; donc, ce me semble, pour obtenir ce qu'il désire, la fortune lui est nécessaire. Mais une fois qu'il est arrivé au but, bien qu'il puisse dans la suite manquer de certaines choses nécessaires à la santé du corps, il est certain qu'il n'en a plus besoin pour être sage, mais seulement pour vivre au milieu des hommes. — Je vais plus loin, dit Alypius, cet homme, s'il est sourd et aveugle, méprisera avec raison à mon avis, et cette sagesse qu'il faut acquérir, et cette vie qui est la cause pour laquelle on recherche la sagesse.

4. Cependant, repris-je, puisque cette vie présente est au pouvoir de la fortune, et que personne ne peut devenir sage s'il n'a cette vie en partage, ne sommes-nous pas forcés d'avouer que nous avons besoin des faveurs de la fortune pour arriver à la sagesse ? — Mais, dit Alypius, puisque la sagesse n'est nécessaire qu'aux vivants, et qu'après cette vie, elle devient inutile, je ne crains en rien la fortune pour la vie. Si je veux la sagesse, c'est parce que je vis, et non parce que je désire la sagesse que je veux la vie. Donc, si la fortune m'ôtait la vie, elle m'enlèverait le motif qui me faisait rechercher la sagesse. Je n'ai donc aucune raison pour devenir sage, ou de désirer les faveurs de la fortune ou de craindre ses disgrâces. Mais peut-être avez-vous d'autres raisons à produire ? — Vous ne croyez donc pas, lui dis-je, que la fortune puisse faire

pientiæ cupidum magnopere indigere fortuna. Arbitror, inquam, siquidem per illam erit talis, qualis eam possit contemnere : nec absurdum est. Nam sic etiam parvis nobis ubera necessaria sunt, quibus efficitur, ut sine his postea vivere, ac valere possimus. Sententias, ait, nostras si animi conceptio non dissonat, concordare mihi liquet : nisi forte discernendum cuiquam videtur quod vel fortunæ vel uberum, non ipsa ubera seu fortuna, sed alia res quædam nos faciat contemptores. Nihil magnum est, inquam, alio simili uti. Nam ut sine navi, vel quolibet vehiculo, aut omnino, ne vel ipsum Dædalum timeam, sine ullis ad hanc rem accommodatis instrumentis, aut aliqua occultiore potentia, Ægeum mare nemo transmittit, quamvis nihil aliud quam pervenire proponat, quod cum ei evenerit, illa omnia quibus advectus est, paratus sit abjicere atque contemnere : ita quisquis ad sapientiæ portum, et quasi firmissimum et quietissimum solum pervenire voluerit, quoniam, ut alia omittam, si cæcus ac surdus fuerit, non potest, quod positum est in potestate fortunæ, necessariam mihi videtur ad id, quod concupivit, habere fortunam. Quod cum obtinuerit, quamvis putetur indigere quibusdam rebus ad corporis valetudinem pertinentibus, illud tamen constat, non his opus esse ut sapiens sit, sed ut inter homines vivat. Imo, ait ille, si cæcus ac surdus sit, et sapientiam adipiscendam, et ipsam vitam propter quam sapientia quæritur, mea sententia, jure contemnet.

4. Tamen, inquam, cum ipsa vita nostra, qua hic vivimus, sit in potestate fortunæ, nec nisi vivens quisque sapiens fieri possit, nonne fatendum est opus esse ejus favore, quo ad sapientiam pervehamur? Sed cum sapientia, inquit, non nisi viventibus sit necessaria, remotaque vita nulla sit indigentia sapientiæ, nihil in propaganda vita pertimesco fortunam. Etenim quia vivo, propterea volo sapientiam, non quod sapientiam desidero, volo vitam. Unde fortuna si mihi abstulerit vitam, auferet causam quærendæ sapientiæ. Nihil igitur habeo, cur ut fiam sapiens, aut favorem optem fortunæ, aut impedimenta formidem, nisi alia fortasse protuleris. Tum ego : Non

obstacle à celui qui cherche ardemment la sagesse, bien qu'elle ne lui ôte pas la vie? — Je ne le pense pas.

CHAPITRE III.

Différence entre le sage et celui qui recherche la sagesse. Le sage connaît quelque chose, parce qu'il connaît au moins la sagesse.

5. Je désire, lui dis-je, que vous me fassiez connaître la différence qui, selon vous, existe entre le sage et le philosophe. — La seule différence me répondit-il, entre le sage et celui qui recherche la sagesse, c'est que le philosophe ne fait qu'éprouver un ardent désir des choses qui forment pour ainsi dire, l'état habituel du sage. — Mais enfin, dis-je, quelles sont ces choses? Car la seule différence à mes yeux, est que l'un connaît la sagesse, et que l'autre désire la connaître. — Si vous nous donnez de la science, dit Alypius, une définition modeste, elle jettera un plus grand jour sur votre explication. — De quelque manière que je définisse la science, lui répondis-je, tout le monde est d'accord que les choses fausses ne peuvent être l'objet de la science. — J'ai cru devoir, me dit-il, vous opposer cette prescription, de peur qu'à la faveur de mon assentiment imprudent, votre discours ne se mît à parcourir d'un pas rapide les champs de cette question si importante. — Certes! lui répondis-je, vous ne m'avez laissé aucun autre espace que je puisse parcourir. Car, si je ne me trompe, nous sommes arrivés au terme qui était l'objet de tous mes efforts. Si, en effet, ainsi que vous l'avez dit si judicieusement et avec tant de raison, la seule différence entre le sage et celui qui recherche la sagesse est que l'un en aime, tandis que l'autre en possède la science, c'est-à-dire comme vous n'avez pas hésité à l'exprimer par le terme propre, l'habitude, il faut en conclure que personne ne peut avoir la science dans l'esprit, s'il ne l'a pas apprise; que celui qui ne connaît rien n'a rien appris; et que personne ne peut connaître ce qui est faux. Donc, le sage qui, de votre aveu même, a dans son esprit la science, c'est-à-dire l'habitude de la sagesse, le sage, dis-je, connaît la vérité. — Je serais, dit Alypius, singulièrement audacieux, en niant que j'ai reconnu dans le sage l'habitude de la recherche des choses divines et humaines. Mais je ne vois pas pourquoi vous lui refusez l'habitude des choses probables qu'il a trouvées. — Vous m'accordez, lui dis-je, que personne ne peut connaître ce qui est faux? — C'est une concession facile, me répondit-il. — Dites donc, maintenant, si vous le pouvez, repris-je, que le sage ne connaît pas la sagesse? — Pourquoi, me dit Alypius, renfermez-vous tout dans ces limites, au point de persuader au sage qu'il ne comprend pas la sagesse? — Don-

igitur censes sapientiæ studiosum posse a fortuna, ne ad sapientiam perveniat, impediri, etiamsi ei non auferat vitam? Non arbitror, inquit.

CAPUT III.

Differunt sapiens et studiosus. Sapientem nonnihil scire, quia saltem scit sapientiam.

5. Volo, inquam, mihi paululum aperias, quid tibi inter sapientem et philosophum distare videatur? Sapientem a studioso, ait, nulla re differre arbitror, nisi quod quarum rerum in sapiente quidam habitus inest, earum est in studioso sola flagrantia. Quæ sunt tandem istæ res, inquam? Nam mihi nihil aliud videtur interesse, nisi quod alter scit sapientiam, alter scire desiderat. Si scientiam, inquit, modesto fine determinas, ipsam rem planius elocutus es. Quoquo modo, inquam, eam determinem, illud omnibus placuit, scientiam falsarum rerum esse non posse. In hoc mihi, inquit ille visa fuit objicienda præscriptio, ne inconsiderata consensione mea facile in principalis illius quæstionis campis tua equitaret oratio. Plane, inquam, mihi nihil ubi equitare possem reliquisti. Nam nisi fallor, quod jamdudum molior, ad ipsum finem pervenimus. Si enim, ut subtiliter vereque dixisti, nihil inter sapientiæ studiosum et sapientem interest, nisi quod iste amat, ille autem habet sapientiæ disciplinam, unde etiam nomen ipsum, id est, habitum quemdam exprimere non cunctatus es : nemo autem habere disciplinam potest in animo qui nihil didicit, nihil autem didicit qui nihil novit, et nosse falsum nemo potest : novit igitur sapiens veritatem, quem disciplinam sapientiæ habere in animo, id est habitum jam ipse confessus es. Nescio, inquit, cujus impudentiæ sim, si habitum inquisitionis divinarum humanarumque rerum esse in sapiente confessum me negare voluero. Sed qui tibi videatur inventorum probabilium habitus non esse, non video. Concedis mihi, inquam, falsa neminem scire? Facile id quidem inquit. Dic jam si potes, inquam, sapientem nescire sapientiam. Quid enim, ait, hoc limite universa concludis, ut videri sibi non pos-

nez-moi la main, lui dis-je; car, s'il vous en souvient, ne vous ai-je pas promis hier d'arriver à cette conclusion que je n'ai pas tirée moi-même, mais que je suis heureux de vous voir donner spontanément? Voici, en effet, la différence d'opinion que j'avais signalée entre les Académiciens et moi : Les Académiciens soutiennent comme probable qu'on peut connaître la vérité, tandis qu'à mon avis, si la vérité n'a pas encore été trouvée, elle peut l'être par le sage. Et maintenant, pressé par la demande que je vous ai faite, si le sage ne connaît pas la sagesse, vous avez répondu : Il lui semble la connaître. — Qu'en concluez-vous? — C'est que s'il croit pouvoir connaître la sagesse, il ne peut soutenir que le sage ne puisse rien savoir, ou bien il vous faut admettre que la sagesse n'est rien.

6. En vérité, dit Alypius, j'aurais cru que nous étions arrivés à la fin de notre discussion; mais tout à coup, lorsque vous m'avez tendu la main en signe d'accord, il m'a semblé que nous étions encore éloignés et séparés par une distance immense. Hier nous n'avions posé d'autre question que celle-ci : vous affirmiez que le sage pouvait parvenir à connaître la vérité, et moi je le niais. Or, maintenant, la seule concession que je crois vous avoir faite, c'est que le sage peut admettre qu'il a atteint la sagesse des choses probables, et nul, je pense, ne peut mettre en doute que cette sagesse consiste dans la recherche des choses divines et humaines. — Ce n'est point, lui dis-je, en répandant des obscurités sur la question que vous l'éclaircirez; vous me paraissez en ce moment discuter dans le seul but de vous exercer. Et parce que vous savez que ces jeunes gens peuvent à peine discerner dans une discussion ce qui n'est qu'ingénieux et subtil, vous abusez de l'ignorance de vos juges pour parler autant que vous le voudrez sans craindre aucune réclamation. A cette question, le sage connaît-il la sagesse, vous venez de me répondre qu'il croyait la savoir. Or, celui qui soutient que le sage connaît la sagesse, ne peut admettre que le sage ne sait rien. C'est une vérité incontestable, à moins d'oser dire que la sagesse n'est rien. D'où il suit que nous voyons tous les deux de la même manière. En effet, je suis d'avis que le sage sait quelque chose; et dans votre opinion, le sage est persuadé qu'il connaît la sagesse. — Je n'ai pas plus que vous l'intention d'exercer mon esprit, répondit Alypius, et je suis surpris de ce que vous avez avancé, car dans cette question vous n'avez nul besoin de vous exercer. Quant à moi, encore aveugle, il me semble qu'il existe une différence entre croire savoir, et savoir en réalité, ainsi qu'entre la sagesse qui est encore un objet de recherche et la vérité. Et je ne me

sit, comprehendisse se sapientiam? Da, inquam, dexteram. Nam si meministi, hoc est quod heri me dixi effecturum, quod nunc non a me conclusum, sed a te ultro mihi oblatum esse gaudeo. Nam cum inter me et Academicos hoc interesse dixissem, quod illis probabile visum est, veritatem non posse comprehendi; mihi autem nondum quidem a me inventam, inveniri tamen posse a sapiente videatur, nunc tu cum mea interrogatione urgereris, utrum sapiens nesciat sapientiam : Videtur sibi scire, dixisti. Quid tum postea, inquit? Quia si videtur sibi, inquam, scire sapientiam, non ei videtur nihil scire posse sapientem. Aut si sapientia nihil est, volo affirmes.

6. Crederem vere, inquit, ad calcem nos finemque venisse, sed repente cum dexteras interposuisti, disjunctissimos nos esse et in longum progressos video : videlicet quod hesterno die a nobis nulla alia quæstio constituta videbatur, nisi quod sapientem ad comprehensionem veri pervenire posse, affirmante te, ego negaveram : nunc vero nihil me opinor concessisse tibi, quam videri posse sapienti probabilium rerum se consecutum esse sapientiam : quam tamen sapientiam in investigatione divinarum humanarumque rerum me constituisse nulli nostrum arbitror dubium. Non, inquam, ideo quia involvis evolveris : videris enim jam mihi exercendi tui causa disputare. Et quia bene nosti istos adolescentulos vix adhuc posse discernere quæ acute ac subtiliter disseruntur, tanquam judicum abuteris ignorantia, ut tibi quantumlibet loqui nullo liceat reclamante. Nam paulo ante dixisti, cum quærerem utrum sciret sapiens sapientiam, scire sibi videri. Cui ergo videtur sapientem scire sapientiam, non utique videtur nihil scire sapientem. Hoc enim contendi non potest, nisi quisquam dicere audeat, nihil esse sapientiam. Ex quo fit ut jam hoc tibi, quod etiam mihi videatur : nam mihi videtur sapientem nonnihil scire, et tibi, opinor, cui placet, videri sapienti sapientem scire sapientiam. Tum ille : Non magis me ingenium exercere velle quam te arbitror, et id miror, non enim tibi ulla in hanc rem exercitatione opus est. Nam mihi adhuc fortasse cæco videtur interesse inter videri sibi scire, et scire, et inter sapientiam quæ in investigatione posita est, et veritatem : quæ a nobis cum alterutra dicantur, sibi quemadmodum quadrent non invenio. Tum ego, cum jam ad prandium voca-

rends pas bien compte comment ou peut concilier nos deux opinions si différentes l'une de l'autre. En ce moment on nous appela pour le dîner. Je ne vois pas avec déplaisir votre résistance énergique; car, ou nous ne savons ni l'un ni l'autre ce que nous disons, et alors nous devons faire tous nos efforts pour échapper à cette honte, ou l'un de nous seulement mérite ce reproche, et il ne serait pas moins honteux de le laisser négligemment dans cette situation. Mais nous reprendrons cette discussion dans l'après-midi. Je croyais être arrivé au terme, lorsque vous m'avez montré le poing. Ces derniers mots excitèrent le rire, et nous nous retirâmes.

DEUXIÈME DISCUSSION.

CHAPITRE IV.

Celui qui ne sait rien n'est pas sage.

7. A notre retour, nous retrouvâmes Licentius, dont l'Hélicon n'aurait pu jamais étancher la soif, plongé qu'il était dans la composition d'une pièce de vers. Il avait quitté à la dérobée et sans même avoir bu, notre dîner aussitôt fini cependant que commencé. Je désire, lui dis-je, vous voir atteindre la perfection dans ces études poétiques qui ont tant d'attrait pour vous, non que cette perfection ait pour moi un bien grand charme, mais parce que votre passion pour les vers est si grande, que le dégoût seul pourra vous en guérir; dégoût qui, d'ordinaire, arrive facilement après la perfection. D'ailleurs, comme vous avez une voix mélodieuse, je préférerais vous entendre nous réciter vos vers, que chanter, à l'exemple des oiseaux enfermés dans des cages, les vers des tragédies grecques que vous ne comprenez pas. Cependant, croyez-moi, allez boire, si vous en avez le désir, et revenez ensuite à notre école. Si vous avez encore quelque estime pour Hortensius et la philosophie, vous leur avez déjà offert d'agréables prémices, par cette discussion qui, bien plus que la poésie, vous avait enflammé d'ardeur pour la science de ces grandes choses, les seules vraiment utiles. Mais tandis que je désire vous rappeler à l'amour de ces sciences qui sont la vraie culture de l'esprit, je crains qu'elles ne soient pour vous un véritable labyrinthe, et je me repens presque d'avoir réprimé votre ardeur poétique. Ces mots le firent rougir, et il se retira pour boire, car il avait une grande soif; il saisit en outre l'occasion qui se présentait pour éviter les reproches plus sévères que j'aurais pu lui faire.

8. A son retour, je commençai ainsi au milieu de l'attention générale : N'est-il pas vrai, Alypius, que nous sommes en désaccord sur une chose, qui est pour moi de la dernière évidence?

remur : Non, inquam, mihi quod tantum reniteris displicet : aut enim ambo nescimus quid loquamur, et danda est opera ne tam turpes simus, aut unus nostrum, quod item relinquere atque negligere non minus turpe est, sed pomeridianis horis rediemus ad invicem. Mihi enim cum videretur jam nos ad calcem pervenisse, pugnos etiam miscuisti. Hic cum arrisissent, discessimus.

DISPUTATIO SECUNDA.

CAPUT IV.

Rursus quod sapiens non est qui nihil scit.

7. Et cum redissemus invenimus Licentium, cui nunquam sitienti Helicon subvenisset, excogitandis versibus inhiantem. Nam de medio pene prandio, quamvis nostri prandii idem initium qui finis fuit, clam surrexerat, nihilque biberat. Cui ego : Opto quidem inquam, tibi ut istam poeticam quam concupisti complectaris aliquando; non quod me nimis delectet ista perfectio; sed quod video te tantum exarsisse, ut nisi fastidio evadere ab hoc amore non possis, quod evenire post perfectionem facile solet. Deinde cum sis bene canorus, malim auribus nostris inculces tuos versus, quam ut in illis Græcis tragediis, more avicularum quas in caveis inclusas videmus, verba quæ non intelligis cantes. Admoneo tamen ut pergas potum, si voles, et ad scholam redeas nostram, si tamen aliquid jam de te Hortensius et philosophia meretur, cui dulcissimas primitias jam vestro illo sermone libasti, qui te vehementius quam ista poetica incenderat ad magnarum et vere fructuosarum rerum scientiam. Sed dum ad istarum disciplinarum quibus excoluntur animi (*a*) circum revocare vos cupio, metuo ne vobis labyrinthus fiat, et prope me pœnitet ab illo te impetu repressisse. Erubuit ille, discessitque ut biberet. Nam et multum sitiebat, et occasio dabatur evitandi me, plura fortasse atque asperiora dicturum.

8. Et cum redisset, intentis omnibus, sic cœpi : Itane est, Alypi, ut inter nos de re jam, ut mihi vi-

(*a*) Editi habent, *circulum*. Sed melius Mss. decem, *circum*.

— Il n'est pas étonnant, répondit-il, que ce qui est clair pour vous soit obscur pour moi; car ce qui est évident pour les uns, l'est davantage pour d'autres; de même que quelques-uns trouvent simplement obscur ce qui est pour d'autres de la dernière obscurité. Car, supposons que cette question soit évidente pour vous, un autre, croyez-moi, peut la trouver plus évidente encore; et par la même raison, ce qui est obscur pour moi peut l'être beaucoup plus pour un autre. Mais pour n'avoir pas plus longtemps dans votre esprit la réputation d'un disputeur opiniâtre, mettez dans un plus grand jour, je vous en conjure, ce qui est simplement évident. — Prêtez, lui dis-je, je vous prie, une grande attention, sans vous préoccuper, pour le moment, du soin de répondre; car si je vous connais bien et si je me connais également, ce que j'ai à dire ne demandera pas grand'peine pour être éclairci, et l'un aura bientôt persuadé l'autre. Vous avez dit en dernier lieu, si j'ai bien entendu, que le sage croyait connaître la sagesse? Il en convint. — Laissons, dis-je, pour un moment ce sage : Etes-vous, oui ou non, ce sage? — J'en suis bien éloigné, me répondit-il. — Je tiens cependant à ce que vous me donniez votre avis sur le sage des Académiciens; croyez-vous qu'il connaisse la sagesse? — Demandez-vous si le sage croit connaître ou s'il connaît réellement la sagesse? pensez-vous que ce soit une seule et même chose, ou qu'il y ait une différence? Car je crains que cette confusion ne serve de refuge à l'un et à l'autre de nous.

9. C'est là, lui dis-je alors, ce qu'on appelle une querelle de Toscan, lorsqu'au lieu de terminer une question par la solution qui lui est propre, on en soulève une autre. Notre poète (il faut bien flatter un peu les oreilles de Licentius), dans ses Bucoliques, a jugé, et avec raison, que ce procédé était campagnard et tout à fait digne des bergers. Voici dans quelles circonstances : Un berger demande dans quel lieu le ciel n'a que trois aunes de large; l'autre lui répond : « Dis-moi dans quelles terres, on trouve sur les fleurs les noms des rois écrits? » (VIRG., *Eglog.*, III, 105.) Je vous en prie, Alypius, ne pensez pas que cela nous soit permis même à la campagne, car, ces bains, quelque petits qu'ils soient, nous rappellent un peu la beauté des gymnases; répondez donc, s'il vous plaît, à ma question. Croyez-vous que le sage des Académiciens connaisse la sagesse? — Pour ne pas perdre notre temps en paroles inutiles, me répond-il, à mon avis, il croit la connaître. — Vous croyez donc, vous, qu'il l'ignore? — Car je ne vous demande pas ce, qu'à votre avis, croit le sage, mais si vous croyez vous-même que le sage connaisse la sagesse. Vous pouvez, je pense, ou l'affirmer ou le nier. — Plût au ciel, répondit Alypius, que cela me fût aussi

detur, manifestissima non conveniat? Non mirum est, inquit, si quod tibi in promptu esse asseris, mihi obscurum sit : siquidem pleraque manifesta, possint aliis manifestiora, et item obscura quædam, nonnullis obscuriora esse. Nam si et hoc tibi vere manifestum est, mihi crede, esse alium quemquam, cui et hoc manifestum tuum manifestius sit : et item alium cui meum obscurum obscurius sit. Sed ne me perpugnacem diutius putes, obsecraverim ut hoc manifestum manifestius edisseras. Attende, inquam quæso diligenter, et quasi seposita paululum respondendi cura. Si enim bene me atque te novi, facile data opera clarebit quod dico, et alter alteri cito persuadebit. Dixistine tandem, an fortasse obsurdueram, videri sapienti se scire sapientiam? Annuit. Omittamus, inquam, paululum istum sapientem. Tu ipse sapiens es, an non? Nihil, inquit, minus. Volo, tamen, inquam, respondeas mihi quid ipse sentias de sapiente Academico. Utrumnam tibi videatur scire sapientiam? Utrum sibi, inquit, scire videatur an sciat, unumne an diversum putas? Metuo enim ne hæc confusio cuiquam nostrum suffugium præbeat.

9. Hoc est, unquam, Tuscum illud jurgium quod dici solet, cum quæstioni intentatæ non ejus solutio, sed alterius objectio videtur mederi. Quod etiam poeta noster (ut me aliquantum Licentii auribus dedam) decenter in Bucolico carmine hoc rusticanum et plane pastoricium esse judicavit, cum alter alterum interrogat, ubi cœli spatium non amplius quam tres ulnas pateat : ille autem : Dic quibus in terris inscripti nomina Regum nascantur flores. (VIRG., *Eclog.*, III.) Quod quæso, Alypi, ne in villa nobis licere arbitreris : certe vel istæ balneolæ aliquam decoris gymnasiorum faciant recordationem : ad id, si placet, quod rogo responde. Videturne tibi sapiens Academicorum scire sapientiam? Ne verba verbis referendo, inquit, in longum eamus, videtur videri sibi scire. Videtur ergo, inquam, tibi nescire? Non enim ego quæro quid tibi videatur videri sapienti, sed utrum tibi videatur sapiens scire sapientiam. Potes, ut opinor, hic aut aiere, aut negare. O utinam, inquit, aut ita mihi facile esset ut tibi, aut ita tibi

facile qu'à vous, ou aussi difficile à vous qu'à moi, vous ne m'embarrasseriez pas autant, et vous n'attendriez plus rien de cette question. Car lorsque vous m'avez demandé ce que je pensais du sage des Académiciens, je vous ai répondu, qu'à mon avis, il croyait connaître la sagesse; et je m'exprimais ainsi pour ne pas affirmer que je le savais, ou pour ne pas dire, non moins témérairement qu'il le savait lui-même. — Accordez-moi, lui dis-je, ce que je vous demande comme une faveur exceptionnelle; c'est d'abord de vouloir bien répondre à la question que je vous fais et non à celle que vous vous faites à vous-même; c'est ensuite, de mettre maintenant un peu de côté, ce que j'espère atteindre, ce qui, je le sais, ne vous est pas moins cher que l'objet de vos propres espérances. Je vous le déclare, si dans cette question, je me trompe moi-même, je me rangerai vite à votre avis, et la discussion sera terminée. Enfin, rejetez je ne sais quel souci qui vous préoccupe, et prêtez-moi une plus grande attention; vous comprendrez ainsi facilement quelles réponses je désire de vous. Vous venez de me dire, en effet, que si vous preniez le parti de ne rien affirmer et de rien nier, c'est dans la crainte d'avancer témérairement que vous savez ce que vous ignorez; c'est cependant ce que je vous ai prié de faire; car enfin, vous ai-je demandé ce que vous saviez, et non votre simple opinion? Je vous fais donc une demande plus précise (si elle peut l'être davantage), croyez-vous ou non que le sage connaisse la sagesse? — Si l'on peut trouver, dit-il, un sage, tel que la raison me le présente, je puis croire qu'il connaît la sagesse. — Donc le sage que votre raison vous représente, lui dis-je, est celui qui n'ignore pas la sagesse; vous êtes ici dans le vrai, et vous ne pouviez d'ailleurs avoir une autre opinion.

10. Maintenant, je vous le demande, peut-on trouver un sage? Si on le peut, il peut aussi connaître la sagesse, et toute discussion est terminée entre nous. Niez-vous, au contraire, que le sage puisse se rencontrer, la question ne sera plus si le sage peut savoir quelque chose, mais si quelqu'un peut être sage. Ce principe une fois établi, nous abandonnerons les Académiciens et nous discuterons cette question entre nous avec tout le soin et toute la prudence dont nous serons capables. Les Académiciens, en effet, ont voulu, ou plutôt il leur a semblé que l'homme pouvait parvenir à la sagesse, et que cependant la science ne pouvait arriver jusqu'à l'homme. Et ils en ont conclu que le sage ne connaissait rien. Vous, au contraire, vous croyez que le sage peut connaître la sagesse; assurément ce n'est pas là ne rien savoir. D'ailleurs nous sommes convenus, et tous les anciens et les Académiciens eux-mêmes ont ce sentiment, que personne ne peut connaître ce qui est faux; vous n'avez donc d'autre parti à prendre que de

difficile ut mihi, nec tam molestus esses, nec in his quidquam sperares. Nam cum me interrogares, quid mihi de Academico sapiente videatur, respondi, videri mihi quod videatur sibi scire sapientiam, ne aut temere me scire affirmarem, aut illum non minus temere scire dicerem. Pro magno, inquam, beneficio mihi obsecro concedas primo, ut ad id quod ego, non ad id quod tu te interrogas respondere digneris. Deinde ut spem meam, quam tibi non minus curæ, quam tuam esse certo scio, nunc paululum omittas. Certe si me ista interrogatione decepero, cito transibo in tuam partem, controversiamque finiemus. Postremo ut pulsa nescio qua sollicitudine, qua te tangi video, diligentius animadvertas, quo facile intelligas quid mihi abs te responderi velim. Dixisti enim ideo te non aut aiere aut negare, quod utique faciendum est ad id quod rogo, ne temere te scire dicas quod nescis: quasi vero ego quid scias quæsierim, et non quid tibi videatur. Itaque nunc idem planius (si tamen planius dici potest) interrogo, Videturne tibi scire sapientiam sapiens, an non videtur: Si inveniri, inquit, sapiens qualem ratio prodit, queat: potest mihi videri scire sapientiam. Ratio igitur, inquam, talem tibi prodit esse sapientem, qui sapientiam non ignoret, et recte isthuc. Non enim aliter decebat videri tibi.

10. Quæro ergo jam, utrum possit sapiens inveniri. Si enim potest, potest etiam scire sapientiam, omnisque quæstio inter nos dissoluta est. Si autem non posse dicis, jam non quæretur utrum sapiens aliquid sciat, sed utrum sapiens quisquam esse possit. Quo constituto, jam recedendum erit ab Academicis, et tecum ista quæstio quantum valemus, diligenter cauteque versanda. Nam illis placuit, vel potius visum est, et esse posse hominem sapientem, et tamen in hominem scientiam cadere non posse. Quare illi sapientem nihil scire affirmarunt. Tibi autem videtur scire sapientiam, quod non est utique nihil scire. Simul enim placuit inter nos, quod etiam inter omnes veteres, interque ipsos Academicos, scire falsa ne-

soutenir que la sagesse n'est rien, ou d'avouer que le sage des Académiciens n'est pas celui que la raison représente à notre esprit.

CHAPITRE V.

Le dernier refuge des Académiciens leur est enlevé.

11. Mais laissons cela, je vous en prie, et examinons si l'homme peut arriver à une sagesse telle que celle dont la raison nous donne l'idée ; car nous ne devons ni nous ne pouvons donner à une autre le nom de sagesse. — Mais quand même, me répondit-il, je vous accorderais ce qui me paraît le but principal de vos efforts, c'est-à-dire que le sage connaît la sagesse et que nous avons reconnu l'un et l'autre qu'il est des choses que le sage peut connaître, je ne vois pas que toute l'argumentation des Académiciens en soit pour cela détruite. Car j'aperçois une place forte qui leur servira de lieu de défense, et vous n'avez pas encore fait disparaître la défense pour eux de rien affirmer; car ils ne peuvent abandonner leur cause par cela seul que vous les supposez convaincus. Ils diront en effet qu'il est si vrai que rien ne peut être compris, et qu'il ne faut donner son assentiment à rien, maxime dont ils étaient demeurés persuadés comme d'une chose probable pendant toute leur vie jusqu'à vous, que cette maxime vient de leur être enlevée par votre conclusion ; de sorte que, alors comme maintenant, la force de ce raisonnement reste invincible ou par suite de la faiblesse de mon esprit ou à cause de la force même de l'argumentation, et qu'ils ne peuvent être forcés dans leur retranchement, puisqu'ils peuvent continuer d'affirmer hardiment que maintenant encore on ne peut donner son assentiment à rien. Peut-être l'un d'entre eux ou quelqu'autre pourra-t-il un jour opposer à ce principe des raisonnements subtils et d'une certaine probabilité. Aussi peut-on les comparer assez justement à ce Protée, qui, dit-on, était ordinairement pris par l'endroit où il semblait devoir l'être le moins, et que ceux qui le cherchaient ne pouvaient saisir que sur les indications d'un être supérieur (1). Si donc ce Dieu nous vient en aide, et daigne nous démontrer cette vérité, objet de nos plus sérieuses recherches, alors moi aussi, et malgré eux, j'avouerai que les Académiciens ont été vaincus, ce que je ne crois nullement.

12. C'est bien, dis-je; certes, je n'ai rien demandé autre chose. Voyez en effet, je vous prie, quels nombreux et importants succès j'ai recueillis de cette discussion. Premièrement les Académiciens sont forcés d'avouer leur défaite, au point qu'il ne leur reste pour leur défense que l'impossible. Et qui pourra jamais comprendre ou croire que le vaincu puisse chercher dans sa

(1) Il est fait mention de ce passage dans le *Traité de l'Ordre*, livre II, nº 15.

minem posse : unde illud jam restat, ut aut contendas nihil esse sapientiam, aut talem sapientem ab Academicis describi, qualem ratio non habet fatearis.

CAPUT V.

Academicorum inane suffugium præcluditur.

11. Et his omissis consentias ut quæramus, utrum possit homini talis provenire sapientia, qualem prodit ratio. Non enim aliam debemus, aut possumus recte vocare sapientiam. Et si concedam, inquit, quod te magnopere niti video, sciri a sapiente sapientiam, et aliquid inter nos deprehensum quod sapiens possit percipere, tamen nequaquam mihi occurrit Academicorum labefactata omnis intentio. Prospicio enim defensionis eis locum non minimum reservatum, nec illam assensionis suspensionem esse præcisam, cum hoc ipso causæ suæ deesse non possint, quo convictos putas. Dicent enim usque adeo nihil comprehendi, nullique rei assensionem præbendam, ut etiam hoc de nihil percipiendo, quod tota sibi pene vita usque ad te probabiliter persuaserant, nunc ista conclusione sibi extortum sit : ut sive tunc, sive nunc hujus argumenti vis tarditate ingenii mei, sive revera suo robore invicta sit, eos loco movere non possit, cum audacter affirmare adhuc valeant, ne nunc quidem ulli rei consentiendum esse. Forte enim aliquando contra hoc quoque nonnihil vel a se vel a quopiam reperiri posse, quod acute probabiliterque dicatur: suamque imaginem et quasi speculum quod, dam in Proteo illo animadverti oportere, qui traditur eo solere capi quo minime caperetur, investigatoresque ejus nunquam eumdem tenuisse, nisi indice alicujusmodi numine. Quod si adsit, et illam nobis veritatem quæ tantum curæ est demonstrare dignetur, ego quoque vel ipsis invitis, quod minime reor, illos superatos esse confitebor.

12. Bene habet, inquam, prorsus nihil amplius optavi. Nam videte quæso, bona mihi quot et quanta provenerint. Primum est, quod Academici jam sic convicti esse dicuntur, ut nihil eis restet ad defensionem, nisi quod fieri non potest. Quis enim hoc aut

défaite même la gloire de la victoire? De plus, s'il reste encore quelque sujet de discussion entre eux et nous, ce n'est pas qu'on ne puisse rien savoir, mais cette assertion qu'on ne doit donner créance à rien. Nous sommes donc maintenant d'accord; car ils pensent, comme moi, que le sage connaît la sagesse. Cependant ils l'avertissent de ne point donner son assentiment; car, disent-ils, telle chose lui paraît ainsi, mais il ne sait pas si elle l'est en réalité, comme si moi-même je prétendais le savoir. Je me contente de dire aussi que cela me paraît ainsi, car je suis un insensé comme eux, s'ils ne connaissent pas la sagesse. A mon avis, il n'est qu'une chose que nous devions croire, c'est la vérité. Je leur demande donc s'ils refusent d'admettre ce principe, c'est-à-dire s'ils sont décidés à soutenir qu'il ne faut pas donner créance à la vérité. Ils n'oseront jamais le dire, mais ils soutiendront qu'on ne peut la trouver. Je suis donc de leur avis sur ce point, puisque nous ne disconvenons plus; et nous convenons même qu'il faut donner créance à la vérité. Mais qui nous la montrera, disent-ils? Je n'entrerai pas en discussion avec eux sur ce point; il me suffit que désormais il ne soit pas probable que le sage ne connaisse rien; car je ne voudrais pas les forcer à émettre cette absurdité, ou que la sagesse n'est rien, ou que le sage ne connaît pas la sagesse.

CHAPITRE VI.

La vérité ne peut être connue qu'avec le secours de Dieu.

13. Mais qui peut nous montrer la vérité? Telle est la question que vous avez faite, Alypius. Je dois faire, je l'avoue, de grands efforts pour n'être pas ici d'un avis opposé au vôtre; car, avez-vous ajouté en termes aussi concis que religieux, un Dieu seul peut nous montrer la vérité. Dans toute notre discussion, je n'ai rien entendu avec plus de plaisir; rien de plus important, rien de plus probable; même rien de plus vrai, si, comme j'en ai la confiance, ce Dieu vient à notre secours. Avec quelle élévation d'esprit, avec quelle intention ferme de soutenir la saine philosophie, avez-vous rappelé le souvenir de ce Protée, car ce Protée est l'image de la vérité. Ne croyez pas, jeunes gens, que la philosophie doive n'avoir que du mépris pour les poètes. Oui, dans les poètes, Protée est la figure et le symbole de la vérité, que personne ne peut arriver à découvrir, si, trompé par de fausses apparences, il lâche ou desserre les nœuds de l'intelligence. Car ce sont justement ces apparences qui, par suite de notre contact habituel avec les choses corporelles, cherchent à nous tromper et à nous séduire par le moyen de ces sens dont nous nous servons pour les be-

intelligere ullo modo, aut credere valeat, eum qui victus sit, eo ipso quo victus est, victorem se esse gloriari? Deinde si quid jam remanet cum his conflictionis, non ex eo est quod dicunt, nihil sciri posse, sed ex eo quod nulli rei assentiendum esse contendunt, nunc itaque concordes sumus. Nam ut mihi, ita etiam illis videtur, sapientem scire sapientiam. Sed tamen ab assensione illi temperandum monent. Videri enim sibi tantum dicunt, scire autem nullo modo; quasi ego me scire profitear. Mihi quoque videri istud dico : sum enim stultus, ut etiam ipsi, si nesciunt sapientiam. Approbare autem nos debere aliquid puto, id est veritatem. De quo eos consulo utrum negent, id est utrum eis placeat veritati assentiendum non esse. Nunquam hoc dicent, sed eam non inveniri asseverabunt. Ergo et hic ex nonnulla parte socium me tenent, quod utrisque non displicet, atque adeo necessario placet, consentiendum esse veritati. Sed quis eam demonstrabit, inquiunt? Ubi ego cum illis non curabo certare, satis mihi est quod jam probabile non est, nihil scire sapientem, ne rem absurdissimam dicere cogantur, aut nihil esse sapientiam, aut sapientiam nescire sapientem.

CAPUT VI.

Veritatem nisi divina ope non percipi.

13. Quis autem verum possit ostendere, abs te Alypi dictum est, a quo ne dissentiam magnopere mihi laborandum est. Etenim numen aliquod aisti solum posse ostendere homini quid sit verum, cum breviter, tum etiam pie. Nihil itaque in hoc sermone nostro libentius audivi, nihil gravius, nihil probabilius, et si id numen ut confido adsit, nihil verius. Nam et Proteus ille quanta abs te mentis altitudine commemoratus, quanta intentione in optimum phi-losophiæ genus? Proteus enim ille, ut vos adolescentes non penitus poetas a philosophia contemnendos esse videatis, in imaginem veritatis inducitur. Veritatis, inquam, Proteus in carminibus ostendat sustinetque personam, quam obtinere nemo potest, si falsis imaginibus deceptus comprehensionis nodos

soins de la vie, alors même que nous sommes en possession de la vérité et qu'elle est pour ainsi dire dans nos mains. C'est le troisième avantage que j'ai recueilli, et je ne puis assez en apprécier la valeur. Car je vois mon ami le plus intime parfaitement d'accord avec moi, non-seulement sur ce qui est probable dans la vie humaine, mais sur la religion elle-même, ce qui est l'indice le plus certain d'une véritable amitié. En effet, la définition la plus exacte et la plus sainte qu'on ait pu donner de l'amitié, c'est qu'elle est une « conformité de sentiments bienveillante et amicale sur les choses humaines et divines. »

CHAPITRE VII.

Augustin, sur la demande d'Alypius, parle contre les Académiciens.

14. Cependant comme je crains que les arguments des Académiciens ne paraissent répandre ici quelques nuages, et que nous ne paraissions résister avec orgueil à l'autorité de très-savants personnages, parmi lesquels Cicéron est pour nous d'un très-grand poids, je discuterai en peu de mots contre les Académiciens, les opinions qui semblent opposées à cette vérité. J'exposerai ensuite les raisons pour lesquelles, à mon avis, les Académiciens ont caché leurs véritables sentiments. Ainsi donc, mon cher Alypius, bien que vous partagiez complétement ma manière de voir, soutenez pour un instant la défense des Académiciens, et répondez-moi. — Puisqu'aujourd'hui, me répondit-il, vous avez livré bataille, comme on dit, sous des auspices favorables, je ne mettrai pas d'obstacles à votre complète victoire; j'essaierai de les défendre avec d'autant plus d'assurance, que c'est vous qui m'en chargez, à moins que vous ne préfériez, si cela vous est plus agréable, faire un discours suivi, au lieu de procéder par questions, comme vous paraissez vouloir le faire. Je ne serai pas ainsi exposé comme un adversaire opiniâtre à tomber dans vos chaînes, et à être percé en détail d'une multitude de petits traits; ce qui, je le sais, est contraire à l'humanité qui vous caractérise.

15. Je m'aperçus que tel était aussi le désir des jeunes gens, et je leur dis, comme si je commençais de nouveau : Je ferai ce que vous désirez. Et bien qu'après les fatigues de ma classe de rhétorique, j'ai compté pouvoir me reposer sous une armure plus légère, en traitant cette question plutôt en interrogeant qu'en parlant; cependant, comme nous sommes peu nombreux, et qu'il n'est pas nécessaire d'élever la voix aux dépens de ma santé; comme d'ailleurs, j'ai voulu que ce stylet, pour la ménager davantage, fût,

vel laxaverit vel dimiserit. Sunt enim istæ imagines, quæ consuetudine rerum corporalium per istos quibus ad necessaria hujus vitæ utimur sensus, nos etiam cum veritas tenetur, et quasi habetur in manibus, decipere atque illudere moliuntur. Hoc ergo tertium bonum mihi accidit, quod non invenio quanti æstimem. Mecum enim familiarissimus amicus meus, non solum de probabilitate humanæ vitæ, verum etiam de ipsa religione concordat, quod est veri amici manifestissimum indicium. Siquidem amicitia rectissime atque sanctissime definita est, rerum humanarum et divinarum cum benevolentia et caritate consensio.

CAPUT VII.

Augustinus Alypii hortatu habet deinceps orationem contra Academicos.

14. Tamen ne aut Academicorum argumenta quasdam nebulas videantur offundere, aut doctissimorum virorum auctoritati, inter quos maxime Tullius non movere nos non potest, superbe nonnullis resistere videamur, si vobis placet, prius pauca contra eos disseram, quibus videntur disputationes illæ adversari veritati. Deinde ut mihi videtur, ostendam quæ causa fuerit Academicis occultandæ sententiæ suæ. Itaque Alypi, quamvis te totum in meis partibus videam, tamen suscipe pro his paululum, mihique responde. Quoniam hodie, inquit, auspicato, ut aiunt, processisti, non impediam plenissimam victoriam tuam, et partes illas jam securius, quo abs te imponuntur tentabo suscipere : si tamen hoc quod interrogationibus te acturum esse significas, in orationem perpetuam (si tibi commodum est) malis convertere, ne vere ut pertinax adversarius, quod a tua humanitate longissimum est, minutis illis telis abs te jam captivus excrucier.

15. Atque ego cum et illos hoc expectare animadverterem, quasi aliud ingressus exordium! Morem, inquam, vobis geram. Et quamvis post illum laborem scholæ rhetoricæ in hac me levi armatura nonnihil requieturum esse præsumpseram, ut interrogando ista potius agerem quam dicendo: tamen quia et paucissimi sumus, ut clamare mihi contra valetudinem meam non sit necesse, et istum stylum causa ejusdem salutis quasi aurigam moderatoremque sermonis mei esse volui, ne concitatius rapiar animo

pour ainsi dire, le conducteur et le modérateur de mon discours, pour ne pas me laisser entraîner par mon esprit au delà des soins que réclame mon corps, je parlerai d'une manière continue, puisque vous le voulez; prêtez-moi donc une attention soutenue. Examinons d'abord ce dont les partisans des Académiciens tirent d'ordinaire le plus de gloire. Dans les livres que Cicéron a écrits pour la défense de cette école, il est un passage où règne, à mon avis, la plus grande urbanité et qui, pour d'autres, ne manque ni de solidité, ni de force. Il est certainement difficile de n'être pas impressionné de cet aveu, que toutes les autres sectes, qui prétendent posséder la sagesse, s'accordent à donner la seconde place au sage Académicien, après avoir réclamé chacune pour elles la première place. On peut donc conclure avec probabilité que celui-là est certainement le premier à son propre jugement, qui est le second au jugement de tous les autres.

16. Supposez, par exemple, qu'un sage de l'école stoïcienne soit ici présent, car c'est surtout contre eux que les Académiciens se sont déclarés le plus vivement. Si nous demandons à Zénon ou à Chrysippe, quel est l'homme vraiment sage; ils nous répondront que le sage est celui qu'ils ont défini. Epicure, au contraire, ou tout autre de leurs adversaires, niera leur assertion, et soutiendra que ce sage est le sien, c'est-à-dire, l'homme le plus habile à se procurer les plaisirs de la volupté. De là grandes contestations; Zénon crie; tout le Portique s'agite avec lui, pour dire que l'homme est né seulement pour vivre selon les lois de la vertu; que cette vertu attire les âmes à elle par sa propre splendeur, sans qu'elle ait besoin d'offrir pour cela des avantages extérieurs, et de séduire, pour ainsi dire, par l'appât d'une récompense; que les plaisirs d'Epicure sont l'apanage exclusif des animaux, et que c'est un crime à l'homme et au sage de vivre dans leur société. Epicure, alors, fait sortir de ses jardins, pour la leur opposer, la troupe indisciplinée de ses disciples dans l'ivresse, et qui, semblables à des bacchantes, cherchent à déchirer sous leurs ongles et leurs dents cruelles, ceux qu'ils pourront rencontrer. Il fait retentir bien haut, en prenant le peuple à témoin, les mots de volupté, de douceur, de repos, et soutient vivement que sans ces plaisirs, nul ne peut être heureux. Qu'au milieu de la mêlée survienne un Académicien, il entendra chaque parti lui faire les plus pressantes invitations. Mais s'il entre dans l'un des deux camps, il sera traité d'insensé, d'ignorant, de téméraire, par celui qu'il a cru devoir abandonner. Aussi, après avoir écouté attentivement les deux partis, si on lui demande ce qu'il en pense, il répondra qu'il est dans le doute. Demandez maintenant au Stoïcien lequel vaut mieux,

quam cura corporis poscit, perpetua, ut vultis, oratione audite quid sentiam. Sed primo illud videamus quale sit, unde amatores Academicorum gloriari nimium solent. Nam est in libris Ciceronis, quos in hujus causæ patrocinium scripsit, locus quidam, ut mihi videtur, mira urbanitate conditus, ut nonnullis autem, etiam firmitate roboratus. Difficile est prorsus, ut quemquam non moveat, quod ibi dictum est, Academico sapienti ab omnibus cæterarum sectarum qui sibi sapientes videntur, secundas partes dari, cum primas sibi quemque vindicare necesse sit. Ex quo posse probabiliter confici, eum recte primum esse judicio suo, qui omnium cæterorum judicio sit secundus.

16. Fac enim, verbi causa, Stoicum adesse sapientem, nam contra eos potissimum Academicorum exarsit ingenium. Ergo Zeno vel Chrysippus si interrogentur, quis sit sapiens : respondebit eum esse quem ipse descripserit. Contra Epicurus vel quis alius adversariorum negabit, suumque potius peritissimum voluptatum aucupem sapientem esse contendet. Inde ad jurgium : Clamat Zeno, et tota illa porticus tumultuatur, hominem natum ad nihil esse aliud quam honestatem : ipsam suo splendore in se animos ducere, nullo prorsus commodo extrinsecus posito et quasi lenocinante mercede : voluptatemque illam Epicuri solis inter se pecoribus esse communem; in quorum societatem et hominem et sapientem trudere nefas esse. Contra ille convocata de hortulis in auxilium quasi libera turba temulentorum, quærentium tamen quem incomptis unguibus bacchantes asperoque ore discerpant, voluptatis nomen, suavitatem, quietem, teste populo exaggerans, instat acriter, ut nisi ea beatus nemo esse posse videatur. In quorum rixam si Academicus incurrerit, utrosque audiet trahentes se ad suas partes : sed si in illos aut in istos concesserit, ab eis quos deserit, insanus, imperitus, temerariusque clamabitur. Itaque cum et hac et illac aurem diligenter admoverit, interrogatus quid ei videatur, dubitare se dicet. Roga nunc Stoicum, quis sit melior, Epicurusne qui delirare illum clamat, an Academicus qui sibi adhuc de re tanta

d'Epicure, qui crie que le Stoïcien délire, ou de l'Académicien, qui déclare qu'une question aussi importante demande la plus sérieuse réflexion. Nul doute qu'il ne donne la préférence à l'Académicien. Maintenant, interrogez Epicure, et demande-lui lequel il préfère, ou de Zénon, qui le traite de brute, ou d'Archésilas, qui lui dit : Vous dites peut-être la vérité, mais j'examinerai la question avec soin. N'est-il pas évident qu'Epicure répondra que tous les disciples du Portique sont des extravagants, et qu'en comparaison, les Académiciens sont des hommes modestes et prudents ? C'est ainsi que Cicéron, par cette longue énumération qu'il fait de presque toutes les sectes, donne à ses lecteurs un spectacle des plus agréables, et leur montre qu'il n'en est pas une seule qui, après s'être attribué nécessairement la première place, n'accorde la seconde, non pas à l'école qui ne lui est pas opposée, mais à celle qu'elle verra hésiter à se prononcer. Quant à moi, je ne m'y opposerai nullement, et ne veux les priver aucunement de cette gloire. Que quelques-uns pensent, s'ils veulent, que Cicéron n'a point voulu se livrer ici à une simple plaisanterie, mais faire comme une énumération suivie de certaines doctrines aussi creuses que vaines, parce qu'il détestait la légèreté des Grecs.

CHAPITRE VIII.

Réfutation du passage tiré de Cicéron.

17. Qui m'empêche, en effet, si je veux résister à cette légèreté d'opinions, de montrer, et rien n'est plus facile, combien l'ignorance est un moindre mal que l'indocilité? Il arriverait ainsi qu'après que cet Académicien, assez plein de lui-même, se serait offert comme disciple à chacun de ces philosophes, sans que personne pût lui persuader ce qu'il pensait savoir, il s'attirerait les moqueries unanimes de tous les autres. Car, si chacun déclare que tel de ses adversaires n'a rien appris, il jugera que celui-ci ne peut rien apprendre; et ainsi ils le chasseront de leurs écoles, non à coups de férules, ce qui lui ferait plus de honte que de mal, mais avec les massues et les bâtons de ces hommes revêtus de manteaux. Ce ne serait pas, en effet, une chose bien difficile de réclamer contre le commun fléau le secours des cyniques, comme d'autres hercules. Or, s'il me plaît de lutter avec eux, pour une gloire aussi vaine (ce que l'on doit accorder à un homme qui fait de la philosophie, il est vrai, mais qui n'est pas encore parvenu à la sagesse), qu'auront-ils à me répondre ? Supposons donc qu'un Académicien et

deliberandum esse pronuntiat. Nemo dubitat Academicum prælatum iri. Rursus te ad illum converte, et quære quem magis amet, Zenonem, a quo bestia nominatur, an Archesilam, a quo audit : Tu fortasse verum dicis, sed requiram diligentius. Nonne apertum est totam illam porticum insanam, Academicos autem præ illis modestos cautosque homines videri Epicuro? Ita peræque prope de omnibus sectis copiosissime Cicero jucundissimum legentibus quasi spectaculum præbet, velut ostendens nullum illorum esse qui non cum sibi primas partes dederit, quod necesse est, secundas ei dicat dare, quem non repugnare, sed dubitare conspexerit. In quo ego nihil adversabor, nec (*a*) eis ullam auferam gloriam. Videatur sane quibuslibet Cicero hic non jocatus, sed inania et ventosa quædam, quod ab ipsorum Græculorum levitate (*b*) abhorreret, sequi et colligere voluisse.

CAPUT VIII.

Redarguitur locus e Cicerone allatus.

17. Quid enim me impedit, quin si huic vanitati resistere velim, facile ostendam quanto minus malum sit indoctum esse quam indocilem. Unde fit ut cum se ille Academicus jactanticulus quasi discipulum singulis dederit, nemoque illi quod se scire putat persuadere potuerit, magna illorum postea consensione rideatur. Jam enim quisque alium quemlibet adversariorum suorum nihil didicisse, hunc vero nihil posse discere judicabit. Ex quo deinceps de omnium scholis non ferulis, quod esset deformius quam molestius, sed illorum palliatorum clavis et fustibus projicietur. Non enim magnum negotium erit, contra communem pestem velut Herculea quædam postulare auxilia Cynicorum. Si autem ista vilissima gloria cum his certare libeat, quod philosophanti mihi jam quidem sed nondum sapienti faciliore venia concedendum est, quid habebunt quod possint refellere? Ecce enim faciamus me atque Academicum in illas lites philosophorum irruisse, omnes prorsus adsint. Exponant breviter pro tempore sententias suas. Quæratur de Carneade quid sentiat. Dubitare se dicet. Itaque illum singuli præferent cæteris. Ergo omnes omnibus, magna nimirum atque altissima gloria. Quis istum nolit imitari? Et ego

(*a*) Am. et Er. habent, *nec ei Syllæ auferam gloriam.* — (*b*) In prius excusis, *non abhorret.*

moi nous nous jetions dans ces disputes philosophiques, que tous soient présents, et qu'ils exposent leurs opinions en peu de mots et dans les limites prescrites par le temps. Demandons à Carnéades ce qu'il pense. Il répondra qu'il doute. Aussi chacun le préférera-t-il aux autres ; par conséquent tous le préféreront à tous : se peut-il une gloire plus grande, plus extraordinaire? Qui refusera de l'imiter? Pour moi, si l'on me fait la même question, je ferai la même réponse et je recueillerai les mêmes louanges. Le sage trouve-t-il donc sa joie dans la gloire, où un insensé sera son égal? Que serait-ce, si cet insensé vient à l'emporter facilement sur lui? La honte sera-t-elle donc ici impuissante? Je retiendrai cet Académicien au moment où il s'éloignera du tribunal; car la sottise est avide d'une semblable victoire. Or, en retenant cet Académicien, je montrerai aux juges ce qu'ils ignorent, et leur dirai : Hommes excellents, j'ai cela de commun avec cet homme qu'il doute lequel d'entre vous suit la vérité. Mais nous avons aussi des opinions personnelles que je soumets à votre jugement. Car, pour moi, bien que j'aie entendu vos décisions, je ne sais où est le vrai ; et par là même, j'ignore qui, parmi vous, est vraiment sage. Or, cet homme nie que le sage même sache quelque chose, pas même la sagesse, d'où cependant il tire son nom. Or, qui ne voit ici à qui appartiendra la palme? En effet, si mon adversaire en fait l'aveu, je l'emporterai en gloire sur lui ; si, au contraire, il vient à confesser, en rougissant, que le sage connaît la sagesse, mon opinion l'emportera sur la sienne.

CHAPITRE IX.

Augustin discute la définition de Zénon.

18. Mais éloignons-nous de ce tribunal de disputes, et retirons-nous dans un lieu où nous serons à l'abri des importunités de la foule. Plût au ciel que ce pût être dans l'école même de Platon qui, dit-on, reçut son nom de ce qu'elle était séparée du peuple ! Là, ce ne serait plus la gloire, matière vaine et puérile, mais la vie et l'espérance de l'âme heureuse qui serait, suivant la mesure de nos forces le sujet de nos discussions. Les Académiciens prétendent qu'on ne peut rien savoir. Et pourquoi cela, hommes si studieux et si savants? — C'est, répondent-ils, la définition de Zénon qui nous fait impression. Pourquoi donc? Car si elle est vraie, celui qui la connaît, connaît quelque chose de vrai ; si au contraire, elle est fausse, elle ne doit faire aucune impression sur des hommes aussi forts. Mais voyons ce que dit Zénon. Il soutient que l'on ne peut connaître ni comprendre que ce qui ne porte aucun caractère de fausseté. Est-ce donc là, disciple de Platon, ce qui vous ébranle au point que vous consacriez tous vos efforts à détourner les amis de la science de tout espoir d'apprendre, et de leur

itaque interrogatus, idem respondebo, par erit laus. Ea igitur gloria gaudet sapiens, in qua illi stultus æquatur? Quid si eum etiam facile superat? Nihilne agit pudor? Nam istum Academicum jam de judicio discedentem tenebo. Quippe avidior hujusmodi victoriæ stultitia est. Ergo eo retento prodam judicibus quod ignorant. Et dicam, ego, viri optimi, hoc cum isto commune habeo, quod dubitat quis vestrum verum sequatur. Sed habemus etiam proprias sententias, de quibus peto judicetis. Nam mihi incertum est quidem, quamvis audierim decreta vestra, ubi sit verum : sed ideo quod qui sit in vobis sapiens ignoro. Iste autem etiam ipsum sapientem negat aliquid scire, ne ipsam quidem unde sapiens dicitur sapientiam. Quis non videat palma illa cujus sit? Nam si hoc adversarius meus dixerit, vincam gloria. Si autem erubescens confessus fuerit sapientem scire sapientiam, vincam sententia.

CAPUT IX.

Zenonis definitio discutitur.

18. Sed ab hoc jam litigioso tribunali secedamus in aliquem locum, ubi nobis nulla turba molesta sit, atque utinam in ipsam scholam Platonis, quæ nomen ex eo dicitur accepisse, quod a populo sit secreta : hic jam non de gloria, quod leve ac puerile est, sed de ipsa vita, et de aliqua spe animi beati, quantum inter nos possumus, disseramus. Negant Academici sciri aliquid posse. Unde hoc vobis placuit studiosissimi homines, atque doctissimi? Movit nos, inquiunt, definitio Zenonis. Cur quæso? Nam si vera est, nonnihil veri novit, qui vel ipsam novit. Sin falsa, non debuit constantissimos commovere. Sed videamus quid ait Zeno. Tale scilicet visum comprehendi et percipi posse, quale cum falso non haberet signa communia. Hoccine te movit homo Platonice, ut omnibus viribus ab spe discendi studiosos retra-

faire abandonner par je ne sais quelle déplorable torpeur de l'esprit, toute étude philosophique ?

19. Mais comment cette définition ne l'aurait-elle pas ébranlé, si d'un côté, on ne peut rien trouver de semblable à ce que Zénon demande, et si d'un autre on ne peut comprendre que ce qui se trouve dans ces conditions? S'il en est ainsi, mieux valait dire que l'homme n'est pas susceptible de sagesse, que de soutenir que le sage ne sait pourquoi il vit, ne sait comment il vit, ne sait même s'il vit; que de dire enfin, ce qui est le comble de la perversité, de l'extravagance et de la folie, qu'un homme tout à la fois est sage et ignore la sagesse. Laquelle de ces deux suppositions est plus difficile à concevoir, qu'un homme ne puisse être sage, ou que le sage ignore la sagesse? Il n'est besoin ici d'aucune discussion, si la question ainsi posée ne suffit pas pour la résoudre. Mais peut-être qu'en s'exprimant de la sorte, on détournerait tous les hommes de la philosophie; tandis qu'au contraire il faut les attirer par l'attrait de ce nom si doux et si saint de la sagesse, afin qu'arrivés à un âge avancé sans avoir rien appris, ils vous accablent de mille imprécations, vous, à la suite duquel ils n'ont trouvé que les tourments de l'esprit en échange des plaisirs du corps auxquels ils avaient renoncé.

20. Mais voyons qui les détourne surtout de la philosophie. Serait-ce celui qui dirait : Ecoute, mon ami, la philosophie s'appelle non pas la sagesse, mais l'étude de la sagesse; si vous voulez vous y appliquer, ce n'est pas dans la vie présente que vous arriverez à la sagesse (car la sagesse est en Dieu, et ne peut être l'apanage de l'homme); mais quand cette étude vous aura suffisamment préparé et purifié, votre âme pourra en jouir facilement après cette vie, c'est-à-dire après que vous aurez cessé d'être homme? Ou bien, serait-ce celui qui dirait : Accourez mortels, accourez à la philosophie; vous y trouverez de grands avantages. En effet, quoi de plus cher à l'homme que la sagesse? Venez donc à la fois pour être sages, et pour ignorer la sagesse? — Mais non, dit-il, je ne tiendrai pas ce langage. C'est là une indigne tromperie, car on ne trouvera rien autre chose chez vous. Donc si vous parlez de la sorte, on vous fuira comme un insensé; si vous attirez le monde par d'autres moyens, vous ne ferez que des fous. Mais admettons que l'une et l'autre de ces deux opinions détournerait également les hommes de se livrer à la philosophie; si la définition de Zénon le forçait d'énoncer une opinion contraire à la philosophie était-ce une raison, mon ami, pour dire une chose qui fût pour lui un sujet de douleur, ou pour vous, un sujet de dérision?

21. Discutons toutefois autant que nous le permet notre incapacité, la définition de Zénon.

heres, ut totum negotium philosophandi adjuvante quodam etiam mentis ingemiscendo torpore desererent?

19. Sed quomodo illum non permoveret, si et nihil tale inveniri potest, et nisi quid tale est, percipi non potest? Hoc si ita est, dicendum potius erat, non posse in hominem cadere sapientiam, quam sapientem nescire cur vivat, nescire quemadmodum vivat, nescire utrum vivat; postremo, quo perversius magisque delirum et insanum dici nihil potest, simul et sapientem esse, et ignorare sapientiam. Quid enim est durius, hominem non posse esse sapientem, an sapientem nescire sapientiam? Nihil hinc disputandum est, si res ipsa ita posita satis non est ad dijudicandum. Sed illud forte si diceretur, penitus homines a philosophando averterentur : nunc vero inducendi sunt sapientiæ dulcissimo ac sanctissimo nomine, ut cum contrita ætate nihil didicerint, postea te summis exsecrationibus prosequantur, quem relictis saltem voluptatibus corporis, ad animi tormenta sunt secuti.

20. Sed videamus per quem potius a philosophia deterreantur. Per eumne qui dixerit : Audi amice, philosophia non ipsa sapientia, sed studium sapientiæ vocatur, ad quam te si contuleris, non quidem dum hic vivis sapiens eris (est enim apud Deum sapientia, nec provenire homini potest) sed cum te tali studio satis exercueris atque mundaveris, animus tuus ea post hanc vitam, id est, cum homo esse desieris, facile perfruetur? An per eum qui dixerit : Venite mortales ad philosophiam, magnus hic fructus est. Quid enim homini sapientia carius? Venite igitur ut sapientes sitis, et sapientiam nesciatis? Non, inquit, a me ita dicetur. Hoc est decipere, nam nihil aliud apud te invenietur. Ita fit ut si hoc dixeris, fugiant tanquam insanum : si alio modo ad hoc adduxeris, facias insanos. Sed credamus propter utramque sententiam, æque homines nolle philosophari. Si aliquid philosophiæ perniciosum Zenonis definitio dicere cogebat, mi homo, idne homini dicendum fuit, unde se doleret, an id unde te derideret?

21. Tamen quod Zeno definivit, quantum stulti

Il soutient donc qu'on peut connaître une chose lorsqu'elle nous apparaît avec des caractères sous lesquels le faux ne peut jamais se présenter à nous. Il est évident que rien autre chose ne peut être l'objet de la perception. Telle est aussi mon opinion, dit Archésilas, et c'est pour cela même que j'enseigne qu'on ne peut rien connaître, car on ne peut rien trouver de semblable à ce que dit Zénon. — Vous, peut-être, et d'autres fous qui vous ressemblent; mais pourquoi le sage ne le pourrait-il pas? Je crois même qu'on ne peut rien répondre à l'insensé qui vous dirait de réfuter, avec votre étonnante subtilité d'esprit, la définition de Zénon, et de lui montrer qu'elle peut aussi être fausse. Si vous ne le pouvez pas, voici donc une chose que vous pourrez connaître; si vous la réfutez, rien ne vous empêche de la connaître. — Pour moi, je ne vois pas qu'on puisse la réfuter, et je la juge d'une vérité incontestable. Donc en la connaissant, bien que je ne sois qu'un insensé, je connais quelque chose. Eh bien! mettez cette définition aux prises avec votre subtilité. J'userai d'un dilemme on ne peut plus sûr. Cette définition est vraie ou elle est fausse; si elle est vraie, je puis donc posséder la vérité; si elle est fausse, on peut donc connaître même des choses qui auraient des caractères communs avec le faux. — Comment cela se peut-il, me demande-t-on? Zénon a donc donné une définition parfaitement vraie, et tout homme qui y adhère est à l'abri de l'erreur. Or, regarderons-nous comme indigne d'éloges et peu sincère une définition qui, contre ceux qui allaient prouver par de nombreux arguments l'impossibilité de connaître, s'est montrée avec les caractères de ce qui d'après elle peut être connu? Aussi est-elle à la fois une définition et un exemple pour les choses qu'on peut comprendre. — Je ne sais, dit Archésilas, si elle est vraie; mais comme elle est probable, je l'admets et je prouve qu'il n'existe rien de semblable à ce qu'elle a déclaré susceptible d'être connu. — Peut-être le prouvez-vous en dehors d'elle, et vous voyez, je pense, où cela vous mène. Supposez que nous ne soyons pas certains de cette définition, nous ne sommes pas pour cela entièrement dénués de connaissances, car nous savons qu'elle est ou vraie ou fausse, et par conséquent nous savons quelque chose. Quoi qu'il en soit, cette définition ne fera pas de moi un ingrat; et, en résumé, je la regarde comme parfaitement vraie. Car, ou bien on peut connaître même les choses fausses, supposition que redoutent par-dessus tout les Académiciens, et qui, en réalité, est absurde; ou bien on ne peut connaître non plus celles qui ont des caractères semblables à ce qui est faux; donc cette définition est vraie. Mais poursuivons cette discussion.

possumus discutiamus. Id visum ait posse comprehendi, quod sic appareret, ut falsum apparere non posset. Manifestum est, nihil aliud in perceptionem venire. Hoc et ego, inquit Archesilas, video, et hoc ipso doceo nihil percipi. Non enim tale aliquid inveniri potest. Fortasse abs te atque ab aliis stultis. At a sapiente cur non potest? Quanquam et ipsi stulto nihil responderi posse arbitror, si tibi dicat ut illo memorabili acumine tuo hanc ipsam Zenonis definitionem refellas, et ostendas eam etiam falsam esse posse : quod si non potueris, hanc ipsam quam percipias habes : si autem refelleris, unde a percipiendo impediaris non habes. Ego eam refelli posse non video, et omnino verissimam judico. Itaque cum eam scio, quamvis sim stultus, nonnihil scio. Sed fac illam cedere versutiæ tuæ. Utar complexione securissima. Aut enim vera est, aut falsa, si vera, bene teneo : si falsa, potest aliquid percipi, etiamsi habeat communia signa cum falso. Unde, inquit, potest? Verissime igitur Zeno definivit, nec ei quisquis vel in hoc consensit, erravit. An parvæ laudis et sinceritatis definitionem putabimus, quæ contra eos qui erant adversum perceptionem multa dicturi, cum designaret quale esset quod percipi posset, seipsam talem esse monstravit? Itaque comprehensibilibus rebus et definitio est, et exemplum. Utrum, ait, etiam ipsa vera sit nescio. Sed quia est probabilis, ideo sequens eam ostendo nihil esse tale quale illa expressit posse comprehendi. Ostendis fortasse præter ipsam, et vides (ut arbitror) quid sequatur. Quod si etiam ejus incerti sumus, nec ita nos deserit scientia. Scimus enim aut veram esse, aut falsam, non igitur nihil scimus. Quanquam nunquam efficiet ut ingratus sim, prorsus ego illam definitionem verissimam judico. Aut enim possunt percipi et falsa, quod vehementius Academici timent, et re vera absurdum est. Aut nec ea possunt, quæ sunt falsis similia, unde illa definitio vera est. Sed jam cætera videamus.

CHAPITRE X.

Deux axiomes des Académiciens.

22. Ce que nous venons de dire peut, si je ne me trompe, suffire pour remporter la victoire, mais non peut-être une victoire complète. Les Académiciens émettent deux axiomes que nous nous proposons de combattre dans la mesure de nos forces. 1° On ne peut rien connaître; 2° on ne doit donner son assentiment à rien. Nous parlerons bientôt de l'assentiment; disons donc de suite quelques mots sur la perception. Vous dites donc qu'on ne peut absolument rien connaître. Ici Carnéades s'éveille; car aucun des Académiciens ne dort moins profondément que lui, et il a considéré attentivement l'évidence des choses. Je suppose donc que se parlant à lui-même, comme on fait souvent, il se dit : Ainsi donc, Carnéades, tu vas dire que tu ne sais si tu es un homme ou une fourmi? Laisseras-tu donc à Chrysippe la victoire? Disons que nous ignorons les questions que discutent les philosophes, et que le reste nous importe peu; si alors je viens à chanceler au milieu de la lumière qui brille chaque jour aux yeux du vulgaire, j'en appellerai à ces ténèbres des ignorants, où les regards divins peuvent seuls pénétrer. Et quand ces regards m'eussent fait chanceler et tomber à terre, ils ne peuvent faire connaître ces questions aux aveugles, surtout aux orgueilleux et à ceux qui rougissent d'apprendre quelque chose. En vérité, ô habileté des Grecs! vous vous avancez splendidement armée et préparée; mais vous ne remarquez pas que cette définition est l'œuvre d'un philosophe, et qu'elle est comme établie et fixée au vestibule même de la philosophie. Si vous essayez de la retrancher, la hache retombera sur vous; car une fois que vous l'aurez ébranlée, si vous n'osez pas la renverser entièrement, il s'ensuivra que non-seulement on peut connaître quelque chose, mais même qu'on peut connaître ce qui ressemble le plus à la fausseté. C'est là en effet votre retraite d'où vous vous élancez avec force pour tomber sur les imprudents qui veulent passer outre; mais viendra quelque nouvel Hercule qui vous étouffera dans votre caverne comme le monstre Cacus, et vous écrasera sous ses ruines, en vous apprenant qu'il y a dans la philosophie quelque chose que vous ne pouvez rendre incertain, bien qu'ayant les caractères extérieurs de ce qui est faux. Aussi bien, je me hâtais de passer à d'autres choses; car quiconque vous presse de la sorte, vous fait, Carnéades, une grande injure, en croyant que sous le coup mortel que vous avez reçu de moi, je puis encore triompher de vous partout et de quelque côté que je vous attaque. S'il ne le pense pas, c'est être sans pitié que de me forcer d'abandonner

CAPUT X.

Duo Academicorum effata.

22. Quamvis hæc, nisi fallor, possint ad victoriam satis esse, non tamen fortasse ad victoriæ satietatem. Duo sunt quæ ab Academicis dicuntur, contra quæ ut valemus, venire instituimus. « Nihil posse percipi, » et : « Nulli rei debere assentiri. » De assentiendo mox alias, nunc pauca de perceptione dicemus. Nihilne prorsus dicitis posse comprehendi? Hic evigilavit Carneades : nam nemo istorum minus alte quam ille dormivit, et circumspexit rerum evidentiam. Itaque credo secum ipse, ut fit, loquens : Ergone, ait, Carneades dicturus es nescire te utrum homo sis, an formica? Aut de te Chrysippus triumphabit? Dicamus ea nos nescire quæ inter philosophos inquiruntur, cætera ad nos non pertinere, ut si in luce titubavero quotidiana et vulgari, ad illas imperitorum tenebras provocem, ubi soli quidam divini oculi vident : qui me etiam si palpitantem atque cadentem aspexerint, cæcis prodere nequeant, præsertim arrogantibus, et quos doceri aliquid pudeat. Laute quidem o Græca industria, succincta et parata procedis, sed non respicis illam definitionem et inventum esse philosophi, et in vestibulo philosophiæ fixam atque fundatam. Quam si succidere tentabis, rediet bipennis in crura : illa enim labefactata, non solum potest aliquid percipi, sed etiam id potest quod simillimum falso est, si eam non audebis evertere. Est enim latibulum tuum unde in incautos transire cupientes vehemens erumpis atque exsilis : aliquis te Hercules in tua spelunca tanquam semihominem Cacum suffocabit, et ejusdem molibus opprimet docens aliquid esse in philosophia quod tanquam simile falso incertum abs te fieri non possit. Certe ad alia properabam, hoc quisquis urget, teipsum Carneades magna afficit contumelia, quem a me veluti mortuum putat ubicumque aut undecumque posse superari. Si autem non putat, immisericors est, qui me passim deserere præsidia et tecum in campo certare cogit : in quem descendere cum cœ-

la défensive et de combattre avec vous en champ clos. A peine y fus-je descendu, qu'épouvanté de votre nom seul, je reculai en arrière, et d'un lieu élevé, j'ai lancé je ne sais quel trait. Est-il arrivé jusqu'à vous? qu'a-t-il produit? C'est aux témoins du combat à en décider. Mais qu'ai-je à craindre, insensé que je suis? Si j'ai bonne mémoire, vous êtes mort; et désormais Alypius n'a plus le droit de combattre pour votre tombeau: Dieu me prêtera facilement secours contre votre ombre.

23. Vous dites qu'on ne peut rien connaître dans la philosophie. Et pour donner plus d'étendue et d'abondance à votre discours, vous vous emparez des querelles et des dissensions des philosophes, et vous croyez y trouver des armes contre eux. Comment en effet juger le procès pendant entre Démocrite et les physiciens qui l'ont précédé, sur cette question : Ne doit-on admettre qu'un seul monde? et sur une foule d'autres, puisque l'harmonie n'a pu subsister entre lui et Epicure, héritier de sa doctrine? Car ce philosophe voluptueux, en laissant ses atomes semblables à de petits serviteurs, c'est-à-dire à de petits corps auxquels il s'attache avec plaisir dans les ténèbres, s'écarter de leur voie et entrer à leur gré sur le terraiu d'autrui; ce voluptueux, dis-je, dissipa tout son patrimoine en procès. Mais cela ne me regarde pas; car s'il appartient à la sagesse de savoir quelque chose, le sage ne peut l'ignorer. Mais si la sagesse est toute autre chose, le sage la connaît et méprise tout le reste. Toutefois, moi qui suis encore bien loin même du voisinage de la sagesse, je possède quelques connaissances physiques. Ainsi je tiens pour certain ou qu'il n'y a qu'un monde, ou qu'il y en a plus d'un; et s'il y en a plus d'un, le nombre en est fini ou infini. Libre à Carnéades d'enseigner que cette opinion ressemble à une opinion fausse. Je sais de plus que ce monde dont nous faisons partie a reçu l'ordre et la disposition que nous y voyons régner, ou de la nature des corps ou de quelque providence; qu'il a toujours été et sera toujours, ou qu'il a commencé pour ne jamais cesser; ou bien qu'il n'a point eu de commencement, et qu'il aura plus tard une fin; ou bien qu'il a commencé à exister, et qu'il n'existera pas toujours. Je possède une foule de connaissances physiques de ce genre. Car ces vérités sont séparées entre elles, et personne ne peut les confondre par suite de quelque ressemblance avec la fausseté. — Mais, adoptez une opinion, dit l'Académicien. — Non, car c'est dire : Laissez ce que vous savez, pour dire ce que vous ne savez pas. — Mais alors votre opinion reste incertaine et en suspens. — Il vaut mieux la laisser en suspens que de la voir tomber; elle est du moins claire, et on peut dès lors l'appeler véritable ou fausse. Je prétends donc la con-

pissem, solo tuo nomine territus pedem retuli, et de superiore loco nescio quid jaculatus sum, quod utrum ad te pervenerit, vel quid egerit, viderint sub quorum examine dimicamus. Sed quid metuo ineptus? Si bene memini, mortuus es, nec jam pro sepulcro tuo jure pugnat Alypius, facile me contra umbram tuam Deus adjuvabit.

23. Nihil ais in philosophia posse percipi. Et ut orationem tuam large lateque diffundas, arripis rixas, dissentionesque philosophorum, et eas tibi contra illos arma ministrare arbitraris. Quomodo enim inter Democritum et superiores physicos de uno mundo, et innumerabilibus litem dijudicabimus, cum inter ipsum hæredemque ejus Epicurum concordia manere nequiverit? Nam iste luxuriosus cum atomos quasi ancillulas suas, id est corpuscula quæ in tenebris lætus amplectitur, non tenere viam suam, sed in alienos limites passim sponte declinare permittit, totum patrimonium etiam per jurgia dissipavit. Hoc vero nihil ad me attinet. Si enim ad sapientiam pertinet horum aliquid scire, id non potest latere sapientem. Si autem aliud quiddam est (*a*) sapientia, illam scit sapiens, ista contemnit. Tamen ego qui longe adhuc absum vel a vicinitate sapientis, in istis physicis nonnihil scio. Certum enim habeo, aut unum esse mundum, aut non unum : et si non unum, aut finiti numeri, aut infiniti. Istam sententiam Carneades falsæ esse similem doceat. Item scio mundum istum nostrum, aut natura corporum, aut aliqua providentia sic esse dispositum; eumque aut semper fuisse et fore, aut cœpisse esse minime desiturum; aut ortum ex tempore non habere, sed habiturum esse finem; aut et manere cœpisse, et non perpetuo esse mansurum : et innumerabilia physica hoc modo novi. Vera enim ista sunt disjuncta, nec similitudine aliqua falsi ea potest quisquam confundere. Sed assume aliquid, ait Academicus. Nolo. Nam hoc est dicere : Relinque quod scis, dic quod nescis. Sed pendet sententia. Melius certe pendet quam cadit, nempe (*b*) plana est; nempe jam potest

(*a*) Ita Mss. At editi habent, *sapientiam illam.* — (*b*) Mss. septem, *nempe plena est.*

naître. Pour vous qui ne pouvez nier que ces choses soient du domaine de la philosophie, et qui affirmez qu'on n'en peut rien savoir, prouvez-moi que je les ignore; dites que ces propositions disjonctives sont fausses ou ont avec le faux quelque chose de commun qui fait qu'on ne peut absolument les distinguer.

CHAPITRE XI.

La faiblesse de nos sens ne nous rend pas impossible la connaissance de la vérité.

24. D'où savez-vous, me dit-on, que ce monde existe, si vos sens vous trompent? — Jamais vos raisons ne pourront atténuer la force des sens jusqu'à nous convaincre que nous ne voyons rien. Aussi vous n'avez pas encore osé l'essayer; mais vous vous êtes efforcés de nous persuader que les choses pourraient être tout autres que ce que nous voyons. Ainsi donc, ce tout, quel qu'il soit, qui nous renferme et nous nourrit; ce tout, qui apparaît à mes yeux et que je comprends avoir une terre et un ciel, ou comme une terre et comme un ciel, ce tout, je l'appelle monde. Si vous dites que je ne vois rien, je ne me tromperai jamais; car se tromper, c'est vouloir prouver témérairement ce qui paraît exister. Vous dites bien que les sens peuvent prendre le faux pour le vrai, mais vous ne dites pas qu'on ne voit rien. Tout motif de discussion disparaîtra donc, partout où il vous plaira de triompher, si non-seulement nous ne savons rien, mais encore si nous ne voyons rien. Si maintenant vous dites que ce que je vois n'est pas le monde, ce n'est plus qu'une dispute de mots, puisque j'ai dit que je donnais à ce que je voyais le nom de monde.

25. Est-ce encore le monde, me demanderez-vous, que vous voyez dans votre sommeil? Je vous l'ai déjà dit, tout ce qui paraît à mes regards, je l'appelle monde. Mais s'il vous plaît de restreindre le nom de monde à celui que nous voyons quand nous sommes éveillés et parfaitement sains d'esprit, prouvez alors, si vous le pouvez, que le sommeil ou la frénésie de ceux qui dorment ou qui sont en fureur n'ont pas lieu dans le monde. Je dis donc que cette masse universelle des corps et cette machine dans laquelle nous sommes, ou endormis ou en fureur, éveillés ou sains d'esprit, est une ou n'est pas une. Expliquez donc en quoi cette proposition peut être fausse. Car si je dors, il peut se faire que je n'aie rien dit; ou si même des paroles se sont échappées de ma bouche pendant mon sommeil, comme cela arrive, il peut se faire que je ne les aie pas dites ici, assis comme je le suis et en présence de ceux qui m'écoutent, mais il est impossible que la chose elle-même soit fausse. Je ne sou-

aut falsa, aut vera nominari. Hanc ergo me scire dico. Tu qui nec ad philosophiam pertinere ista negas, et eorum sciri nihil posse asseris, ostende me ista nescire : dic istas disjunctiones aut falsas esse, aut aliquid commune habere cum falso, per quod discerni omnino non possint.

CAPUT XI.

Ex sensuum imbecillitate non effici ut nihil veri percipiatur.

24. Unde, inquit, scis esse istum mundum, si sensus falluntur? Nunquam rationes vestræ ita vim sensuum refellere potuerunt, ut convinceretis nobis nihil videri : nec omnino ausi estis aliquando ista tentare, sed posse aliud esse ac videtur, vehementer persuadere incubuistis. Ego itaque hoc totum, qualecumque est quod nos continet, atque alit, hoc, inquam, quod oculis meis apparet, a meque sentitur habere terram et cœlum, aut quasi terram, et quasi cœlum, mundum voco. Si dicis nihil mihi videri, nunquam errabo. Is enim errat, qui quod sibi videtur, temere probat. Posse enim falsum videri a sentientibus dicitis, nihil videri non dicitis. Prorsus enim omnis disputationis causa tolletur, ubi regnare vos libet si non solum nihil scimus, sed etiam nihil nobis videtur. Si autem hoc quod mihi videtur negas mundum esse, de nomine controversiam facis, cum id a me dixerim mundum vocari.

25. Etiamne, inquies, si dormis, mundus est iste quem vides? Jam dictum est, quidquid tale mihi videtur, mundum appello. Sed si eum solum placet mundum vocare, qui videtur a vigilantibus vel etiam a sanis, illud contende, si potes, eos qui dormiunt ac furiunt, non in mundo furere atque dormire. Quamobrem hoc dico, istam totam corporum molem atque machinam in qua sumus, sive dormientes, sive furentes, sive vigilantes, sive sani, aut unam esse, aut non esse unam. Edissere quomodo possit ista esse falsa sententia. Si enim dormio, fieri potest ut nihil dixerim : aut si etiam ore dormientis verba, ut solet, evaserunt, potest fieri ut non hic, non ita sedens, non istis audientibus dixerim : ut autem hoc falsum sit, non potest. Nec ego illud me percepisse dico, quod vigilem. Potes enim dicere, hoc mihi etiam dor-

tiens pas non plus que j'ai la perception d'être éveillé, car vous pourriez dire que j'ai pu avoir la même perception en dormant, ce qui la rendrait fort semblable à une fausseté. Supposé qu'il y ait six mondes plus un, il est évident que quelle que soit la situation d'esprit où je me trouve, il y a sept mondes, et je puis sans témérité affirmer que je le sais. Prouvez-moi donc que cette conclusion ou les propositions disjonctives énoncées peuvent être fausses par l'effet du sommeil, de la frénésie ou de la légèreté des sens; et alors, si je m'en souviens à mon réveil, je m'avouerai vaincu. Il est donc désormais suffisamment établi, je crois, que les choses qui paraissent fausses par l'effet du sommeil ou de la frénésie sont celles qui se rapportent aux sens du corps; car, trois fois trois font neuf; il y a un carré de nombres abstraits qui sont des propositions nécessairement vraies, même quand le genre humain tout entier serait plongé dans un profond sommeil. Je vois même qu'on pourrait encore apporter en faveur des sens eux-mêmes un grand nombre de raisonnements que n'ont jamais repris ni blâmés les Académiciens. Ainsi l'on ne doit point accuser les sens, ni des fausses imaginations qui assiégent l'esprit des gens atteints de frénésie, ni des fantômes mensongers que nous voyons dans notre sommeil : car s'ils ont été les messagers de la vérité pour ceux qui sont éveillés et sains de corps comme d'esprit, pourquoi leur imputer toutes ces vaines imaginations que se forme l'esprit dans le sommeil ou dans la folie?

26. Il reste à examiner si, quand les sens nous montrent quelques objets, ils montrent la vérité. Supposons qu'un Epicurien vienne vous dire : Je n'ai pas à me plaindre des sens; car c'est une injustice d'exiger d'eux plus qu'ils ne peuvent donner; tout objet que peuvent voir les yeux, ils le voient véritable. Direz-vous cependant que ce qu'ils voient d'une rame enfoncée dans l'eau soit véritable? Je n'hésite pas à le dire, car, une fois admise la cause de ce phénomène, si la rame plongée dans l'eau me paraissait droite, j'accuserais mes yeux de me faire un faux rapport, puisqu'ils ne verraient pas ce qu'ils devraient voir dans l'action de semblables causes. Qu'est-il besoin d'autres exemples? On peut en dire autant des tours, qui semblent se mouvoir, des ailes des oiseaux, et d'une foule d'autres phénomènes semblables. Cependant, me dira-t-on, je me trompe en donnant mon assentiment. Que votre assentiment n'aille pas plus loin que la persuasion où vous êtes que la chose vous paraît ainsi, et alors vous n'aurez aucune erreur à craindre. Je ne vois vraiment pas comment un Académicien pourrait réfuter un homme qui lui dirait : Je sais que cet objet me paraît blanc; je sais que cela charme mon oreille; je sais que cette chose, pour moi, a une agréable odeur, que cette autre a un goût exquis; je sais enfin que telle autre me paraît

mienti videri potuisse; ideoque hoc potest esse falso simillimum. Si autem unus et sex mundi sunt, septem mundos esse, quoquo modo affectus sim, manifestum est, et id me scire non impudenter affirmo. Quare vel hanc connexionem, vel illas superius disjunctiones, doce somno aut furore aut vanitate sensuum posse esse falsas, et me si expergefactus ista meminero, victum esse concedam. Credo enim jam satis liquere quæ per somnium et dementiam falsa videantur, ea scilicet quæ ad corporis sensus pertinent : nam ter terna novem esse, et quadratum intelligibilium numerorum necesse est, vel genere humano sternente sit verum. Quanquam etiam pro ipsis sensibus multa posse dici video, quæ ab Academicis reprehensa non invenimus. Credo enim sensus non accusari, vel quod imaginationes falsas furentes patiuntur, vel quod falsa in somnis videmus. Si enim vera vigilantibus atque sanis renuntiarunt, nihil ad eos quid sibi animus dormientis insanientisque confingat.

26. Restat ut quæratur, utrum cum ipsi renuntiant, verum renuntient. Age, si dicat Epicureus quispiam, nihil habeo quod de sensibus conquerar. Injustum est enim ab eis exigere plusquam possunt : quidquid autem possunt videre oculi, verum vident. Ergone verum est quod de remo in aqua vident? Prorsus verum. Nam causa accedente quare ita videretur, si demersus unda remus rectus appareret, magis oculos meos falsæ renuntiationis arguerem. Non enim viderent quod talibus existentibus causis videndum fuit. Quid multis opus est? Hoc de turrium motu, hoc de pinnulis avium, hoc de cæteris innumerabilibus dici potest. Ego tamen fallor, si assentiar, ait quispiam. Noli plus assentiri, quam ut ita tibi apparere persuadeas; et nulla deceptio est. Non enim video quomodo refellat Academicus eum qui dicit : Hoc mihi candidum videri scio; hoc auditum meum delectari scio; hoc mihi jucunde olere scio; hoc mihi sapere dulciter scio; hoc mihi esse frigidum scio. Dic potius, utrum per se amaræ sint

froide. Dites plutôt si les feuilles de l'olivier, que le bouc recherche avec tant d'ardeur, sont amères par elles-mêmes. — Homme vraiment impudent! ce bouc n'est-il pas plus réservé? Je ne sais ce que sont ces feuilles pour cet animal, pour moi elles sont amères : que demandez-vous de plus? — Mais peut-être y a-t-il des personnes pour lesquelles ces feuilles n'ont point cette amertume. — Voulez-vous donc m'importuner? Ai-je dit qu'elles étaient amères pour tout le monde? J'ai dit qu'elles l'étaient pour moi, et encore je ne l'affirme pas toujours. Car, pour une cause ou pour une autre, il arrive tous les jours qu'une même chose paraît à notre palais tantôt douce, tantôt amère. Je me borne donc à dire que lorsqu'un homme goûte quelque chose, il peut jurer de bonne foi qu'il sait qu'elle est douce ou non à son palais; il n'y a aucune subtilité grecque qui puisse lui ôter cette connaissance. Qui serait, en effet, assez impudent pour me dire au moment où je dégusterais quelque chose avec plaisir : Peut-être ne goûtez-vous rien, et n'est-ce qu'un songe? — Est-ce que je dis le contraire? Mais cette impression me serait agréable même pendant le sommeil. Ainsi donc, aucune ressemblance avec la fausseté ne vient annuler ce fait que je déclare connaître. Epicure et les Cynéraïques pourront donner en faveur des sens une foule d'autres raisons que les Académiciens, je ne sache pas, aient jamais réfutées. Mais que m'importe? S'ils le veulent et s'ils le peuvent, qu'ils attaquent ce que je viens de dire, j'y consens bien volontiers. Car tout ce qu'ils peuvent avancer contre les sens n'a point de force contre tous les philosophes. Il en est en effet qui avouent que toutes ces perceptions de l'âme reçues par les sens du corps peuvent bien engendrer une opinion; mais ils nient qu'elles puissent jamais produire la science qu'ils soutiennent être renfermée dans l'intelligence et vivre dans l'esprit dans un complet éloignement des sens. Or, le sage que nous cherchons se trouve peut-être parmi ces philosophes. Mais nous en parlerons une autre fois. Passons maintenant à ce qui nous reste; ce que nous avons déjà dit nous permettra d'en donner une explication plus restreinte.

CHAPITRE XII.

Il presse les Académiciens d'indiquer les causes des déceptions des sens, du sommeil ou de la folie.

27. Mais en quoi les sens du corps sont-ils un secours ou un empêchement pour celui qui cherche à connaître la règle des mœurs? Si le cou de la colombe, une voix incertaine, un fardeau lourd pour l'homme et léger pour des chameaux, ou mille autres choses semblables, n'empêchent pas ceux qui ont mis le souverain bien de l'homme dans la volupté de dire qu'ils savent

oleastri frondes, quas caper tam pertinaciter appetit. O hominem improbum : nonne est caper ipse modestior? Nescio quales pecori sint, mihi tamen amaræ sunt. Quid quæris amplius? Sed est fortasse aliquis etiam hominum, cui non sint amaræ. Tendisne in molestiam? Numquidnam ego amaras esse omnibus dixi : mihi dixi, et hoc non semper affirmo. Quid si enim alias alia causa, nunc dulce quidpiam, nunc amarum in ore sentiatur? Illud dico, posse hominem cum aliquid gustat, bona fide jurare, se scire palato suo illud suave esse, vel contra, nec ulla calumnia græca ab ista scientia posse deduci. Quis enim tam impudens sit, qui mihi cum delectatione aliquid ligurienti dicat : Fortasse non gustas, sed hoc somnium est? Numquidnam resisto? Sed me tamen illud in somnis etiam delectaret. Quare illud quod me scire dixi, nulla confundit similitudo falsorum. Et Epicureus vel Cyrenaici, et alia multa fortasse pro sensibus dicant, contra quæ nihil dictum esse ab Academicis accepi. Sed quid ad me? Si volunt ista, et si possunt, etiam me favente rescindant. Quidquid enim contra sensus ab eis disputatur, non contra omnes philosophos valet. Sunt enim qui ista omnia, quæ corporis sensu accipit animus, opinionem posse gignere confitentur, scientiam vero negant. Quam tamen volunt intelligentia contineri, remotamque a sensibus in mente vivere. Et forte in eorum numero est sapiens ille quem quærimus. Sed de hoc alias. Nunc ad reliqua pergamus quæ propter ista quæ jam dicta sunt, paucis (nisi fallor) explicabimus.

CAPUT XII.

Urget Academicos causare frustra sensuum vel somni et furoris deceptiones.

27. Quid enim de moribus inquirentem vel juvat vel impedit corporis sensus? Nisi vero illos ipsos qui summum hominis bonum in voluptate posuere, nihil impedit aut columbæ collum, aut vox incerta, aut grave pondus homini quod camelis leve est, aut alia sexcenta, quominus dicant eo quo delectantur delectari se scire, vel eo quo offenduntur offendi (quod

très-bien que ce qui leur fait plaisir leur en donne réellement, que ce qui leur fait de la peine leur en fait en réalité (hypothèse qu'on ne peut contester), pourquoi ces choses feraient-elles impression sur celui qui fait consister la fin du bien dans la raison? Quel sentiment adoptez-vous? Si vous me demandez mon opinion, je crois que le souverain bien de l'homme est dans la raison. (I *Rétract.*, c. I, n. 4.) Mais maintenant, il s'agit de la science. Interrogez donc le sage qui ne peut ignorer la sagesse : pour moi, incapable que je suis, et pour cet insensé, il nous est permis de savoir, en attendant, que le souverain bien de l'homme, dans lequel consiste la vie heureuse, ou n'existe pas, ou qu'il est soit dans l'âme, soit dans le corps, soit dans les deux à la fois. Prouvez-moi que je suis ici dans l'ignorance si vous le pouvez; c'est ce que n'ont pu faire jusqu'à présent vos plus fameux raisonnements. Si vous ne le pouvez, car vous ne trouverez ici aucune ressemblance avec le faux, pourrais-je hésiter à conclure à bon droit que le sage connaît tout ce qu'il y a de vrai dans la philosophie, puisque c'est la source où j'ai puisé tant de connaissances véritables?

28. Mais peut-être doit-il craindre de choisir le souverain bien en dormant. Il n'y a pas de danger; une fois éveillé, il le rejettera s'il lui déplaît, il le conservera s'il lui est agréable. Qui pourrait, en effet, le blâmer justement d'avoir vu en dormant quelque chose de faux? Peut-être encore craindra-t-on qu'en dormant il ne perde la sagesse s'il vient à prendre le faux pour le vrai. Soyez tranquille; aucun homme, même en dormant, n'en vient à rêver que celui qu'il appelle sage quand il est éveillé perd cette qualité quand il dort. On peut en dire autant des gens atteints de frénésie; mais je suis pressé de passer à d'autres choses. Je ne veux pas toutefois laisser ces considérations sans une conclusion des plus certaines. Ou la fureur fait perdre la sagesse, et alors celui que vous dites ignorer le vrai ne sera plus un sage : ou la connaissance persévère dans l'intelligence lors même que les autres facultés de son âme ne se représentent plus que comme en songe ce qu'elles ont reçu des sens.

CHAPITRE XIII.

On connaît beaucoup de choses dans la dialectique.

29. Reste la dialectique que le sage connaît certainement bien; et, nous l'avons dit, on ne peut connaître le faux. Mais s'il l'ignore, cette connaissance, sans laquelle il n'a pu être sage, n'appartient donc pas à la sagesse; et il est inutile de chercher si elle est vraie ou si elle peut être connue. Ici quelqu'un me dira peut-être : Vous avez coutume, dans votre folle suffisance, de prôner ce que vous savez; n'avez-vous donc pu rien savoir de la dialectique? Beaucoup plus que de toute autre partie de la philosophie. Car d'abord, c'est elle qui m'a enseigné la vérité de

refelli posse non video) : eum commovebunt qui finem boni mente complectitur. Quid horum tu eligis? Si quid mihi videatur, quæris : In mente arbitror esse summum hominis bonum. Sed nunc de scientia quærimus. Ergo interroga sapientem, qui non potest ignorare sapientiam : mihi tamen tardo illi atque stulto licet interim scire, boni humani finem, in quo inhabitet beata vita, aut nullum esse, aut in animo esse, aut in corpore, aut in utroque. Hoc me, si potes, nescire convince, quod notissimæ illæ vestræ rationes nullo modo faciunt. Quod si non potes, non enim reperies cui falso simile sit, egone concludere dubitabo, recte mihi videri scire sapientem quidquid in philosophia verum est, cum ego inde tam multa vera cognoverim?

28. Sed metuit fortasse ne summum bonum eligat dormiens. Nihil periculi est, cum evigilaverit, repudiabit si displicet, tenebit si placet. Quis enim eum recte vituperabit quod falsum vidit in somnis? Aut fortasse illud formidabit, ne dormiens amittat sapientiam, si pro veris falsa probaverit? Hoc jam ne dormiens quidem audet somniare, ut sapientem vigilantem vocet, neget si dormiat. Hæc etiam de furore dici possunt : sed in alia festinat oratio. Hæc tamen sine conclusione securissima non relinquo. Aut enim amittitur furore sapientia, et jam non erit sapiens, quem verum ignorare clamatis : aut scientia ejus manet in intellectu, etiam si pars animi cætera id quod accepit a sensibus, velut in somnis imaginetur.

CAPUT XIII.

Multa percipi in dialectica.

29. Restat dialectica, quam certe sapiens bene novit, nec falsum scire quisquam potest. Si vero eam nescit, non pertinet ad sapientiam ejus cognitio, sine qua esse sapiens potuit, et superfluo utrum vera sit, possitve percipi, quærimus. Hic fortasse aliquis mihi dicat : Soles prodere tu stulte quid noveris. An de dialectica nihil scire potuisti? Ego vero plura quam

toutes les propositions énoncées plus haut. C'est par elle encore que j'ai appris bien d'autres vérités. Comptez-en le nombre si vous le pouvez. S'il y a quatre éléments dans le monde, il n'y en a pas cinq; s'il n'y a qu'un seul soleil, il n'en existe pas deux. Une seule âme ne peut à la fois mourir et être immortelle. L'homme ne peut tout ensemble être heureux et malheureux. Si le soleil luit, il n'est pas nuit. Ou nous sommes éveillés maintenant, ou nous dormons. C'est un corps qu'il me semble voir, ou ce n'en est pas un. C'est par la dialectique que j'ai appris, quelle que soit d'ailleurs la part qu'y prennent les sens, la vérité de ces propositions considérées en elles-mêmes, et bien d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer. Elle m'a enseigné que si l'on admet la première partie d'une des propositions énoncées plus haut, elle entraîne nécessairement ce qui en dépend. Quant à celles que j'ai émises par opposition ou sous forme de disjonction, je sais encore qu'elles ont cette propriété que lorsqu'on nie un ou plusieurs des membres qui les composent, celui qui reste se trouve prouvé par la négation des autres. Elle m'a aussi appris que lorsqu'on est d'accord sur une question dont on parle, on ne doit pas disputer sur les termes qu'on emploie; si quelqu'un se conduit autrement, on doit l'instruire, s'il agit par ignorance, et le laisser là s'il est de mauvaise foi. S'il est incapable d'instruction, il faut l'engager à faire quelque autre chose plutôt que de perdre son temps et sa peine dans des occupations inutiles pour lui; s'il refuse d'obéir, il ne faut plus s'en occuper. A l'égard des raisons captieuses et insidieuses, voici un précepte bien court. Si on les donne par suite d'une imprudente concession, il faut revenir sur cette concession. Si le vrai et le faux se trouvent mêlés dans une seule et même conclusion, prenons-en ce que nous comprenons et laissons ce qu'on ne peut expliquer. Si dans certaines choses l'homme ignore complétement leur raison d'être, il ne doit pas chercher à les connaître. Voilà ce que j'ai appris de la dialectique, et bien d'autres choses encore qu'il est inutile d'énumérer, car je ne dois pas être un ingrat. Ainsi donc, le sage dont nous parlons, ou bien néglige ces règles, ou bien si la dialectique est certainement la science de la vérité, il la connaît assez pour mépriser et laisser périr d'inanition l'insigne calomnie de ceux qui disent : « Si c'est vrai, c'est faux; et si c'est faux, c'est vrai. » Mais j'en ai dit assez, ce me semble, sur la connaissance, car lorsque je commencerai à parler de l'assentiment, toute cette question s'y trouvera de nouveau traitée.

de quavis parte philosophiæ. Nam primo omnes illas propositiones, quibus supra usus sum, veras esse ista me docuit. Deinde per istam novi alia multa vera. Sed quam multa sint, numerate, si potestis. Si quatuor in mundo elementa sunt, non sunt quinque. Si sol unus est, non sunt duo. Non potest una anima et mori et esse immortalis. Non potest homo simul et beatus, et miser esse. Non hic et sol lucet, et nox est. Aut vigilamus nunc, aut dormimus. Aut corpus est, quod mihi videre videor, aut non est corpus. Hæc et alia multa, quæ commemorare longissimum est, per istam didici vera esse, quoquo modo sese habeant sensus nostri, in (*a*) se ipsa vera. Docuit me, si cujus eorum quæ per connexionem modo proposui pars antecedens assumpta fuerit, trahere necessario id quod annexum est. Ea vero quæ per repugnantiam vel disjunctionem a me sunt enuntiata, hanc habere naturam, ut cum auferuntur cætera, sive unum, sive plura sint, restet aliquid quod eorum ablatione firmetur. Docuit etiam me, cum de re constat, propter quam verba dicuntur, de verbis non debere contendi. Et quisquis id faciat, si imperitia faciat, docendum esse : si malitia, deserendum. Si doceri non potest, monendum ut aliquid aliud potius agat, quam tempus in superfluis operamque consumat : si non obtemperat, negligendum. De captiosis autem atque fallacibus ratiunculis breve præceptum est : si male concedendo inferuntur, ad ea quæ concessa sunt esse redeundum. Si verum falsumque in una conclusione confligunt, accipiendum inde quod intelligitur, quod explicari non potest relinquendum. Si autem modus in aliquibus rebus latet penitus hominem, scientiam ejus non esse quærendam. Hæc quidem habeo a dialectica, et alia multa quæ commemorare non est necesse. Neque enim debeo ingratus existere. Verum ille sapiens aut hæc negligit, aut si profecto dialectica ipsa scientia veritatis est, sic illam novit, ut istorum mendacissimam calumniam : Si verum est, falsum est; si falsum est, verum est : contemnendo, et non (*b*) miserando fame enecet. Hæc de perceptione satis esse propterea puto, quia de assentiendo cum dicere cœpero, tota ibi rursum causa versabitur.

(*a*) Lov. *in se. Ipsa vero docuit me.* — (*b*) Am. Er. et Lov. omittunt *fame.* Mss. quatuor, *et non miseranda fama.* Sed verius alii novem, *et non miserando fame enecet,* quibus accedit Bad.

CHAPITRE XIV.

Le sage doit au moins donner son assentiment à la sagesse.

30. Arrivons maintenant à cette partie dans laquelle Alypius semble encore avoir quelque doute. Et d'abord voyons quelle est la chose qui vous impressionne si fort et vous inspire tant de défiance. Car si votre découverte, qui nous oblige d'avouer comme beaucoup plus probable que le sage connaît la sagesse, ébranle le sentiment des Académiciens, appuyé, selon vous, par tant et de si fortes raisons, nous devons donc encore plus suspendre notre assentiment. Car il suit de là qu'il n'est aucune proposition, si nombreux et si subtils que soient les raisonnements qui lui servent de preuves à laquelle on ne puisse, avec de l'esprit, opposer des arguments aussi forts et plus forts peut-être. Il arrive ainsi qu'un Académicien trouve la victoire dans sa défaite. Plaise à Dieu qu'il soit vaincu! tous les artifices de la Grèce ne feront point qu'il me quitte à la fois vaincu et vainqueur. Si l'on ne trouve rien autre chose à opposer à ce que j'ai avancé, j'avouerai de moi-même ma défaite, car nous ne discutons pas ici pour acquérir de la gloire, mais pour trouver la vérité. Il me suffit de franchir n'importe comment cette montagne qui se dresse devant ceux qui entrent dans la philosophie et les retient dans je ne sais quelles ténébreuses retraites, les menaçant de rendre obscure la philosophie tout entière, sans espérance d'y trouver quelque lumière. Je n'ai plus rien à désirer, si désormais il est probable que le sage connaît quelque chose. Car s'il me paraissait vraisemblable qu'il dût suspendre son assentiment, c'est parce qu'il était vraisemblable qu'il ne pouvait rien connaître. Cette difficulté étant écartée, puisqu'on accorde que le sage connaît la sagesse; il n'y a plus de raison pour que le sage refuse de donner son assentiment au moins à la sagesse. Car, sans aucun doute, il serait plus extraordinaire de voir un sage ne pas approuver la sagesse que de le voir ignorer la sagesse.

31. Donnons-nous, en effet, un instant ce spectacle, et supposons, je vous prie, si nous le pouvons, une dispute entre le sage et la sagesse. Que dit la sagesse, sinon qu'elle est la sagesse? — Je ne le crois point, répond le sage. Quel est celui qui dit à la sagesse : Je ne crois pas à l'existence de la sagesse? Qui le dit, sinon celui à qui elle a pu adresser la parole et en qui elle a daigné habiter, c'est-à-dire le sage? Allez donc, venez me chercher pour lutter avec les Académiciens. Voici un combat d'un genre tout nouveau; le sage et la sagesse sont aux prises.

CAPUT XIV.

Sapientem oportet sapientiæ saltem assentiri.

30. Jam ergo ad eam partem veniamus, in qua dubitare adhuc videtur Alypius. Et primo idipsum perspiciamus quale sit, quod te acutissime atque cautissime movet. Nam si tot tantisque rationibus roboratam (hoc enim dixisti) Academicorum sententiam, qua eis placuit nihil scire sapientem, hoc tuum labefactat inventum, quo cogimur confiteri multo esse probabilius, sapientem scire sapientiam, magis est assensio cohibenda. Hoc enim ipso ostenditur nihil quamlibet copiosissimis subtilissimisque argumentis posse suaderi, cui non ex parte contraria, si adsit ingenium, non minus acriter, vel fortasse acrius resistatur. Eo fit, ut cum sit victus Academicus, vicerit. O utinam vincatur, nunquam efficiet quavis arte Pelasga, ut simul a me victus victorque discedat. Certe nihil aliud inveniatur quod adversum ista dici possit, et ultro me victum esse profiteor. Non enim de gloria comparanda, sed de invenienda veritate tractamus. Mihi satis est, quoquo modo molem istam transcendere, quæ intrantibus ad philosophiam sese opponit, et nescio quibus receptaculis tenebrescens talem esse philosophiam totam minatur, nihilque in ea lucis inventum iri sperare permittit. Quid autem amplius desiderem, nihil habeo, si jam probabile est, nonnihil scire sapientem. Non enim alia causa veri simile videbatur eum assensionem sustinere debere, nisi quia erat veri simile nihil posse comprehendi. Quo sublato, percipit enim sapiens vel ipsam ut jam conceditur sapientiam, nulla jam causa remanebit cur non assentiatur sapiens vel ipsi sapientiæ. Est enim sine dubitatione monstrosius sapientem non approbare sapientiam, quam sapientem nescire sapientiam.

31. Nam quæso, paululum quasi ante oculos tale spectaculum constituamus, si possumus, rixam quamdam sapientis et sapientiæ. Quid aliud dicit sapientia, quam se esse sapientiam? At contra iste : Non credo, inquit. Quis ait sapientiæ : Non credo esse sapientiam? quis, nisi is cum quo illa loqui potuit, et in quo habitare dignata est, scilicet sapiens? Ite nunc et me quærite, qui cum Academicis pugnem, habetis jam novum certamen; sapiens et sapientia secum

Le sage refuse de s'entendre avec la sagesse, pour moi j'attends tranquillement avec vous l'issue du combat. Qui ne croit, en effet, que la sagesse est invincible? Toutefois, fortifions-nous par quelque raisonnement. Ou bien, dans ce combat, l'Académicien triomphera de la sagesse, et alors je triompherai de lui, puisqu'il ne sera pas un sage; ou bien la sagesse sera victorieuse, et alors nous enseignerons que le sage est d'accord avec la sagesse. Donc ou l'Académicien n'est pas un sage, ou bien le sage donnera son assentiment à quelque chose; à moins par hasard que celui qui a eu honte d'avancer que le sage ignorait la sagesse, n'ait pas honte de dire que le sage ne s'accorde pas avec elle. Mais s'il est vraisemblable que la connaissance de la sagesse elle-même peut exister pour le sage, et s'il n'y a aucune raison pour lui de refuser son assentiment à ce qui peut être connu, j'en conclus que ce que je voulais est vraisemblable, c'est que le sage doit donner son assentiment à la sagesse. Me demandez-vous maintenant où il trouvera la sagesse? Je vous répondrai : En lui-même. Si vous dites qu'il ne sait pas ce qu'il possède, vous retombez dans cette absurdité que le sage ne connaît pas la sagesse. Nierez-vous qu'on puisse trouver même un sage? Ce n'est plus avec les Académiciens, mais avec vous, qui êtes dans ce sentiment, que nous discuterons dans un autre entretien; car quand ils discutent sur ces questions, le sage lui-même en est l'objet. Cicéron nous déclare hautement (1) qu'il a beaucoup d'opinions, mais qu'il cherche encore le sage. Si vous autres jeunes gens vous ne le connaissez pas, du moins vous avez lu dans l'*Hortensius* : « Si donc il n'y a rien de certain, et qu'il ne convienne pas au sage d'avoir telle ou telle opinion, le sage ne devra jamais rien approuver. » Il est donc évident que dans ces discussions que nous cherchons à réfuter, ces philosophes parlaient du sage.

32. Je pense donc que la sagesse est certaine pour le sage, c'est-à-dire que le sage connaît la sagesse. Aussi, ce n'est pas à une simple opinion qu'il s'arrête, lorsqu'il donne son assentiment à la sagesse; car il le donne à une chose qu'il doit nécessairement connaître pour être sage. Les Académiciens conviennent eux-mêmes qu'on ne doit refuser son assentiment qu'aux choses qu'on ne peut connaître. Or, la sagesse est quelque chose; quand donc le sage connaît la sagesse et y donne son assentiment, on ne peut dire qu'il ne connaisse rien ni qu'il donne son assentiment à rien. Que voulez-vous de plus? Dirons-nous quelque chose de cette erreur que l'on évite entièrement, selon eux, si l'esprit ne donne son assentiment à rien? Car c'est se tromper, disent-ils, que d'approuver non-seulement une chose fausse, mais même une chose douteuse, bien que vraie. Or, pour

(1) *Quest. Acad.*, livre IV *vers le milieu.*

pugnant. Sapiens non vult consentire sapientiæ, ego vobiscum securus expecto. Quis enim non credat invictam esse sapientiam? Tamen nos aliqua complexione muniamus. Aut enim in hoc certamine Academicus vincet sapientiam, et a me vincetur, quia non erit sapiens : aut ab ea superabitur, et sapientem sapientiæ consentire docebimus. Aut igitur sapiens Academicus non est, aut nonnulli rei sapiens assentietur : nisi forte quem dicere puduit sapientem nescire sapientiam, sapientem non consentire sapientiæ dicere non pudebit : At si jam veri simile est cadere in sapientem vel ipsius sapientiæ perceptionem, et nulla causa est, cur non ei quod potest percipi assentiatur, video quod volebam esse veri simile, sapientem scilicet assensurum esse sapientiæ. Si quæres ubi inveniat ipsam sapientiam, respondebo in semetipso. Si dicis eum nescire quod habeat, redis ad illud absurdum, sapientem nescire sapientiam. Si sapientem ipsum negas posse inveniri, non jam cum Academicis, sed tecum quisquis hoc sentis, sermone alio disseremus. Illi enim cum hæc disputant, de sapiente profecto disputant. Clamat Cicero, seipsum magnum esse opinatorem, sed de sapiente se quærere. Quod si adhuc vos adolescentes ignotum habetis, certe in Hortensio legistis : « Si igitur nec certi est quidquam, ne opinari sapientis est, nihil unquam sapiens approbabit. » Unde manifestum est, eos de sapiente illis suis disputationibus contra quas nitimur quærere.

32. Ergo arbitror ego sapienti certam esse sapientiam, id est, sapientem percepisse sapientiam. Et ob hoc eum non opinari cum assentitur sapientiæ. Assentitur enim ei rei, quam si non percepisset, sapiens non esset. Nec isti quemquam non debere assentiri, nisi rebus quæ non possunt percipi, affirmant. Non autem sapientia nihil est. Cum igitur et scit sapientiam et assentitur sapientiæ, neque nihil scit, neque nulli rei sapiens assentitur; quid amplius vultis? An de illo errore aliquid quærimus, quem dicunt penitus evitari, si in nullam rem animum declinet assen-

moi, ajoute-t-il, je ne trouve rien qui ne soit douteux. Cependant, comme nous le disions, le sage trouve la sagesse.

CHAPITRE XV.

Celui qui, dans sa conduite, suit un sentiment probable sans y donner son assentiment, peut-il éviter l'erreur?

33. Mais peut-être voulez-vous que je renonce à ces raisonnements? Il ne faut pas facilement sacrifier des arguments qui offrent toute sécurité quand on combat avec des ennemis si rusés; je ferai cependant ce que vous désirez. Mais que dirai-je ici? quoi? que puis-je opposer? Sans doute il nous faut revenir à nos anciens raisonnements qui leur rendent la réponse facile. Que ferai-je, en effet, moi que vous chassez de mes retranchements? Irai-je implorer le secours d'hommes plus savants avec lesquels, si je ne puis vaincre, j'aurais peut-être moins de honte d'être vaincu? Je lancerai donc, de toutes mes forces, un trait enfumé, il est vrai, et tout rouillé, mais qui, si je ne me trompe, n'en conservera pas moins toute sa force. Celui qui n'approuve rien, ne fait rien. — Homme simple que vous êtes! et où est le probable? où est le vraisemblable? — Voilà ce que vous vouliez? Entendez-vous résonner les boucliers des Grecs? Ils ont reçu un trait des plus vigoureux; mais aussi de quelle main l'avons-nous lancé? Ces hommes, qui sont avec moi, ne me donnent rien de plus fort; et comme je le vois, nous n'avons point fait la moindre blessure. Je vais donc tourner mes regards vers le spectacle que m'offrent cette maison et ces campagnes; car les grandes choses sont plutôt un fardeau pour moi qu'un secours utile.

34. Dans les loisirs que j'ai trouvés dans cette campagne, j'ai souvent et longuement réfléchi comment le probable et le vraisemblable pourraient garantir nos actes de l'erreur; ils me parurent tout d'abord comme ils me paraissaient, quand je vendais mes leçons de rhétorique, admirablement couverts et défendus de toutes parts. Mais lorsque j'eus examiné le tout de plus près, je crus remarquer une entrée par où l'erreur pouvait fondre sur ceux qui se croyaient en sûreté. Car à mes yeux, non-seulement on se trompe quand on suit la voie fausse, mais lorsqu'on ne suit pas la véritable. Supposons, en effet, deux voyageurs qui se rendent au même endroit. L'un a pris la résolution de ne croire à personne, et l'autre est d'une excessive crédulité. Ils arrivent à un carrefour. Le crédule s'adressant à un berger ou à un paysan : Bonjour, brave homme; indiquez-moi, je vous prie, le chemin le plus direct pour aller à tel endroit. Cet homme lui répond : Prenez ce chemin, vous ne vous tromperez pas. Il dit alors à

sio? Errat enim, inquiunt, quisquis non solum rem falsam, sed etiam dubiam, quamvis vera sit, approbat : nihil autem quod dubium non sit invenio. At invenit sapiens ipsam, ut dicebamus, sapientiam.

CAPUT XV.

An qui sequitur in agendo probabile citra assensum, vitet errorem.

33. Sed hinc jam vultis fortasse me discedere. Non sunt facile securissima relinquenda, cum versutissimis hominibus agimus : morem tamen vobis geram. Sed quid hic dicam? quid, quidnam? illud nimirum vetus dicendum est, ubi et ipsi habent quod dicant. Quid enim faciam, quem de castris meis foras truditis? num implorabo auxilia doctiorum, cum quibus si superare nequeo, minus pudebit fortasse superari? Jaciam igitur quibus viribus possum fumosum quidem jam et scabrum, sed nisi fallor, validissimum telum. Qui nihil approbat, nihil agit. O hominem rusticum! Et ubi est probabile? ubi est verisimile? Hoc volebatis. Auditis ne ut sonent scuta græcanica? Exceptum est quod robustissimum quidem : sed qua manu jaculati sumus. Et nihil mihi potentius isti mei suggerunt; nec aliquid, ut video, vulneris fecimus. Convertam me ad ea quæ villa et ager ministrat; onerant me potius majora quam præparant.

34. Nam cum otiosus diu cogitassem in isto rure, quonam modo possit isthuc probabile ac veri simile actus nostros ab errore defendere, primo visum est mihi, ut solet videri cum ista vendebam, belle tectum et munitum. Deinde ubi totum cautius circumspexi, visus sum mihi vidisse unum aditum, qua in securos error irrueret. Non enim solum puto eum errare, qui falsam viam sequitur, sed etiam eum qui veram non sequitur. Faciamus enim duos viatores ad unum locum tendentes, quorum alter instituerit nulli credere, alter nimis credulus sit. Ventum est ad aliquod bivium, hic ille credulus pastori qui aderat, vel cuipiam rusticano : Salve frugi homo : dic quæso qua bene in illum locum pergatur. Respondetur : Si hac ibis, nihil errabis. Et ille ad comitem : Verum dicit,

son compagnon : Il ne me trompe pas; allons par là. L'autre voyageur, d'une extrême défiance, se met à rire, et raille son compagnon de cet assentiment donné si vite; et pendant que l'autre s'éloigne il s'arrête dans le carrefour. Mais il trouve bientôt cette station ridicule, quand tout à coup il voit venir de la ville par une voie opposée un cavalier très-bien mis et richement équipé; ce cavalier s'approche, notre voyageur s'en félicite, il salue ce voyageur, lui fait connaître son dessein, et lui demande le chemin qu'il doit prendre; il lui explique en même temps pourquoi il s'est arrêté, et lui fait ainsi voir, pour gagner sa bienveillance, qu'il le préfère au berger. Or, le cavalier était par hasard un de ceux que le peuple appelle samardaciens (1). En homme plein de malice, il usa de supercherie à son ordinaire, même sans intérêt pour lui : « Prenez ce chemin, dit-il, car j'en viens moi-même. » Après l'avoir ainsi trompé, il s'en va. Mais jusqu'à quel point cet homme fut-il trompé? — Je n'accepte pas, pouvait-il dire, cette indication comme vraie, mais parce qu'elle est vraisemblable; et comme d'ailleurs il n'est ni convenable, ni utile que je reste là à rien faire, je prendrai ce chemin. Pendant ce temps-là, celui qui s'est trompé en donnant son assentiment et en croyant si vite à la vérité des paroles du berger, se reposait déjà dans le lieu où les deux voyageurs se rendaient; tandis que l'autre qui ne se trompait pas, puisqu'il suivait le probable, tournait en tout sens dans je ne sais quelles forêts, et ne trouvait même plus personne qui connût le lieu vers lequel il se dirigeait. A vous dire vrai, je n'ai pu m'empêcher de rire en pensant que, dans la doctrine des Académiciens, il arrivait, je ne sais comment, que celui qui suivait même par hasard le véritable chemin, se trompait, tandis que celui que la probabilité conduisait par des montagnes impraticables sans pouvoir trouver le pays qu'il cherche, paraîtrait exempt d'erreur. Mais enfin, s'il est permis de condamner l'assentiment téméraire du premier, je dis qu'il est plus aisé de dire que tous deux sont dans l'erreur que de soutenir que le dernier n'y soit point. Aussi, désormais je me mis plus soigneusement en garde contre de telles assertions, et je commençai par étudier les actions et les mœurs de ces philosophes. Mais alors il me vint à l'esprit tant et de si fortes raisons contre eux, que loin d'en rire, je fus tout à la fois indigné et navré de douleur de voir des hommes d'une science et d'une pénétration si grandes, enfoncés dans un tel bourbier, dans une telle débauche d'opinions coupables.

(1) C'étaient des espèces de charlatans qui, comme nous le voyons dans Horace, lib. I, Satyr, VI. *Fallacem circum,* entouraient les spectateurs et cherchaient à se moquer des gens par leurs plaisanteries.

hac eamus. Ridet vir cautissimus, et tam cito assensum facetissime illudit, atque interea illo discedente in bivio figitur : et jam incipit videri turpe cessare, cum ecce ex alio viæ cornu lautus quidam et urbanus equo insidens eminet, et propinquare occipit : gratulatur iste. Tum advenienti, et salutato indicat propositum, quærit viam, dicit etiam remansionis suæ causam, quo benevolentiorem reddat, pastori eum præferens. Ille autem casu planus erat de iis quos (*a*) Samardacos jam vulgus vocat. Tenuit suum morem homo pessimus etiam gratis. Hac perge, ait : nam ego inde venio. Decepit, atque abiit. Sed quando iste deciperetur? Non enim monstrationem istam tanquam veram, inquit, approbo; sed quia est veri similis. Et hic otiosum esse, nec honestum, nec utile est; hac eam. Interea ille qui assentiendo erravit, tam cito existimans vera esse verba pastoris, in loco illo quo tendebant jam se reficiebat : iste autem non errans, siquidem probabile sequitur, circumit silvas nescio quas, nec jam cui locus ille notus sit, ad quem venire proposuerat, invenit. Vere vobis dicam, cum ista cogitarem risum tenere non potui, fieri per Academicorum verba nescio quomodo, ut erret ille qui veram viam vel casu tenet, ille autem qui per avios montes probabiliter ductus est, nec petitam regionem invenit, non videatur errare. Ut enim temerariam consensionem jure condemnem, facilius ambo errant, quam iste non errat. Hinc jam adversum ista verba vigilantior, ipsa facta hominum et mores considerare cœpi. Tum vero tam multa mihi et tam capitalia in istos venerunt in mentem, ut jam non riderem, sed partim stomacharer, partim dolerem homines doctissimos et acutissimos in tanta scelera sententiarum et flagitia devolutos.

(*a*) Ita scribitur in editione Bad. et pluribus Mss. In antiquis etiam editionibus Chrysostomi Homil. 17. in epist. *ad Ephes.* legitur σαμαρδάκοις, ibique significat γελωτοποιούς; nec multum aliter apud Am. et tres Mss. qui habent, *Samardocos.* At Er. et Lov. *Sarmadacos;* uti etiam scribit vetus Commentator Horatii.

CHAPITRE XVI.

Faire ce qui paraît probable, sans y donner son assentiment, c'est mal faire.

35. S'il peut être vrai que tout homme qui se trompe ne pèche pas, néanmoins tout homme qui pèche, ou bien se trompe certainement, ou fait quelque chose de pire encore. Qu'arrivera-t-il si un jeune homme entend raisonner ainsi ces philosophes : Il est honteux de se tromper, nous ne devons donc donner notre assentiment à rien ; toutefois, quand quelqu'un fait ce qui lui paraît probable, il ne se trompe ni ne pèche ; qu'il se souvienne seulement qu'il ne doit point accueillir pour vrai tout ce qui se présente à son esprit et à ses sens ? C'est qu'après avoir entendu cette doctrine, ce jeune homme dressera des piéges à la pudeur de la femme d'autrui. C'est à vous, oui c'est à vous que j'en appelle, Tullius, car nous traitons ici des mœurs et de la vie des jeunes gens, que tous vos écrits ont pour but d'instruire et de former au bien. Que pourrez-vous dire, sinon qu'il n'est pas probable pour vous que ce jeune homme puisse agir de la sorte? Mais à lui, cela paraît probable. Supposez en effet, que nous devions prendre pour règle de notre vie ce qui paraît probable à autrui, vous n'auriez pas dû gouverner la république, car Epicure a cru qu'on devait se l'interdire. Ce jeune homme séduira donc la femme de son prochain; s'il est pris en flagrant délit, où vous trouvera-t-il pour le défendre? Et quand même il vous trouverait, que pourriez-vous dire? Vous nierez certainement le fait, très-bien! mais si ce fait est si clair que toutes vos dénégations soient vaines? Vous chercherez sans doute alors à persuader, comme dans le gymnase de Cumes ou de Naples, qu'il n'a commis aucune faute, ni même aucune erreur. Ce jeune homme, en effet, ne s'est pas convaincu comme d'une vérité qu'il ne fallût pas commettre cet adultère; une probabilité s'est présentée à lui, il l'a suivie, il a commis cet adultère; ou bien plutôt il ne l'a pas commis, il lui a semblé l'avoir commis. Cependant, ce mari imbécile met le trouble partout avec ses procès pour proclamer la chasteté de sa femme, avec laquelle le jeune homme dort maintenant, sans qu'il le sache. Or, si ce fait vient à la connaissance de ses juges, ou bien ils puniront l'adultère comme un crime trop véritable, sans se soucier des Académiciens, ou bien, d'après leur système, ils condamneront cet homme d'une manière vraisemblable et probable, de sorte que l'avocat ne saura plus que faire. Car contre qui pourra-t-il s'élever, puisque tous les juges diront qu'ils ne sont pas trompés; car, sans donner leur assentiment, ils ont fait simplement ce qui leur a paru probable? Il laissera donc le rôle de défenseur pour prendre celui de philosophe conso-

CAPUT XVI.

Facere quod videtur probabile etiam citra assensum, nefarium est.

35. Certe enim non fortasse omnis qui errat, peccat : omnis tamen qui peccat, aut errare conceditur, aut aliquid pejus. Quid si ergo aliquis adolescentium cum hos audierit, dicentes : Turpe est errare, et ideo nulli rei consentire debemus : sed tamen cum agit quisque quod ei videtur probabile, nec (a) peccat, nec errat. Illud tantum meminerit, quidquid occurrit vel animo vel sensibus, non pro vero esse approbandum. Id igitur audiens adolescens, insidiabitur pudicitiæ uxoris alienæ : Te te consulo M. Tulli, de adolescentium moribus vitaque tractamus, cui educandæ atque instituendæ omnes illæ litteræ tuæ vigilaverunt. Quid aliud dicturus es, quam non tibi esse probabile ut id faciat adolescens? At illi probabile est. Nam si ex alieno probabili vivimus, nec tu debuisti administrare Rempublicam; quia Epicuro visum est non esse faciendum. Adulterabit igitur ille juvenis conjugem alienam : qui deprehensus si fuerit, ubi te inveniet a quo defendatur : quanquam etiam si inveniat, quid dicturus es? Negabis profecto. Quid si tam clarum est, ut frustra inficiere? Persuadebis nimirum, tanquam in Cumano gymnasio atque adeo Neapolitano, nihil eum peccasse, imo etiam nec errasse quidem. Non enim faciendum esse adulterium pro vero sibi persuasit, probabile occurrit, secutus est, fecit : aut fortasse non fecit, sed fecisse sibi visus est. Iste autem maritus, homo fatuus, perturbat omnia litibus pro uxoris castitate proclamans, cum qua forte nunc dormit, et nescit. Hoc illi judices si intellexerint, aut negligent Academicos, et tanquam crimen verissimum punient, aut eisdem obtemperantes, verisimiliter hominem probabiliterque damnabunt, ut jam quid agat iste patronus prorsus ignoret. Cui enim succenseat non habebit, cum omnes se nihil errasse dicant, quando non assentientes id quod visum est

(a) Bad. et Mss. undecim, *quod ei videtur probabile, nec cessat, nec errat.*

lateur; et il lui sera facile de persuader au jeune homme qui a déjà fait de si grands progrès dans l'Académie, de se regarder comme n'ayant été condamné qu'en songe. Mais vous croyez que je plaisante? Je puis certainement jurer par tout ce qu'il y a de divin (I *Rétr.*, I, 4), que j'ignore complétement comment ce jeune homme a péché, si l'on déclare innocent celui qui a fait ce qui lui paraît probable. Les Académiciens disent qu'il y a une grande différence entre un péché et une erreur, et que leurs préceptes ont simplement pour but de nous empêcher d'errer, sans que le péché soit pour eux chose bien importante.

36. Je passe sous silence les homicides, les parricides, les sacriléges, en un mot tous les crimes, tous les forfaits qui peuvent être commis ou imaginés, et qui, chose plus grave encore, trouvent leur justification, même auprès des juges les plus sages, dans ce peu de mots : Je n'ai donné aucun assentiment, donc je n'ai point failli. Or, comment ne ferais-je pas ce qui m'a paru probable? Que ceux qui ne pensent pas qu'on puisse arriver à persuader de tels crimes au nom de la probabilité lisent le discours où Catilina conseille le parricide de la patrie, crime énorme qui renferme tous les autres forfaits. (SALLUSTE, *Catilina*, ch. XII.) Mais qui ne rirait de cette doctrine? Ils prétendent ne suivre que la probabilité dans toutes leurs actions, et ils consacrent tous leurs efforts à la recherche de la vérité, bien qu'ils regardent comme probable qu'ils ne la trouveront jamais. Prodige vraiment étonnant! Mais laissons ces considérations, qui n'ont aucun rapport avec nous et qui ne mettent ni notre vie ni notre fortune en danger. Ce qui est capital ici, ce qui est terrible, ce qui est à craindre pour tout homme de bien, c'est que supposé que la probabilité soit une raison suffisante d'agir, dès qu'un homme regardera comme probable qu'il peut commettre un crime, quel qu'il soit, pourvu qu'il ne donne son assentiment à aucun en le regardant comme vrai, il commettra ce crime non-seulement sans qu'on puisse l'en accuser, mais même sans qu'on puisse l'accuser d'erreur. Eh quoi, n'ont-ils donc point vu cette conséquence? Au contraire, ils l'ont prévue avec beaucoup de pénétration et de sagacité; et sans avoir la prétention d'imiter tant soit peu l'habileté, l'activité, le génie et la doctrine de Cicéron, si cependant lorsqu'il affirme que l'homme ne sait rien, on se contentait de lui dire : « Je sais qu'il me paraît ainsi, » il n'aurait rien à répondre à cet argument.

probabile fecerint. Ponet igitur personam patroni, et philosophi consolatoris suscipiet : ita facile adolescenti, qui jam tantum in Academia profecerit, persuadebit ut se tanquam in somnis putet esse damnatum. Sed vos me jocari arbitramini : (*a*) liquet dejerare per omne divinum, nescire me prorsus quomodo iste peccaverit (I *Retr.*, c. I, n. 4), si quisquis id egerit quod probabile videtur, non peccat. Nisi forte in totum aliud esse dicunt errare, aliud peccare, seque illis præceptis egisse ne erremus, peccare autem nihil magnum esse duxisse.

36. Taceo de homicidiis, parricidiis, sacrilegiis, omnibusque omnino, quæ fieri aut cogitari possunt flagitiis, aut facinoribus, quæ paucis verbis, et quod est gravius, apud sapientissimos judices defenduntur : Nihil consensi, et ideo non erravi. Quomodo autem non facerem quod probabile visum est? Qui autem non putant ista probabiliter posse persuaderi, legant orationem Catilinæ, qua patriæ parricidium, quo uno continentur omnia scelera, persuasit. (SALLUS., *in Cat.*) Jam illud quis non ridet? Ipsi dicunt, nihil se in agendo sequi nisi probabile, et quærunt magnopere veritatem, cum eis sit probabile non posse inveniri. O mirum monstrum! Sed hoc omittamus, minus id ad nos, minus ad vitæ nostræ discrimen, minus ad fortunarum periculum pertinet. Illud est capitale, illud formidolosum, illud optimo cuique metuendum, quod nefas omne, si hæc ratio probabilis erit, cum probabile cuiquam visum fuerit esse faciendum, tantum nulli quasi vero assentiatur, non solum sine sceleris, sed etiam sine erroris vituperatione committat. Quid ergo? Hæc illi non viderunt? Imo solertissime prudentissimeque viderunt, nec mihi ullo pacto tantum arrogaverim, ut M. Tullium aliqua ex parte sequar industria, vigilantia, ingenio, doctrina : cui tamen asserenti, nihil scire posse hominem, si hoc solum diceretur : Scio ita videri mihi; unde id refelleret non haberet.

(*a*) Lov. *libet*, restituitur ex Am. Er. et Mss. *liquet dejerare;* quod jam in lib. I, *Retract*, c. I. annotavimus usurpatum esse ex Terentio; hunc nempe atque alios politioris latinitatis auctores æmulari amabat Augustinus in his litteris, *jam quidem servientibus Deo, sed adhuc superbia scholam tanquam in pausatione anhelantibus,* ut ipse ait lib. IX, *Conf.* c. IV.

CHAPITRE XVII.

Pourquoi les Académiciens ont-ils dissimulé leur véritable sentiment?

37. Qui donc a pu déterminer de si grands hommes à soutenir dans de perpétuelles et opiniâtres disputes que personne ne pouvait arriver à la connaissance de la vérité? Ecoutez maintenant avec plus d'attention encore non pas ce que je sais, mais ce que je pense; j'ai réservé pour la fin cette considération afin de vous expliquer, s'il est possible, ce qu'est pour moi tout l'ensemble du système des Académiciens. Platon, l'homme le plus sage et le plus savant de son temps, qui a parlé de telle sorte que tout ce qu'il disait devenait grand, et dont toutes les pensées, quelle que fût la forme qu'il leur donnât, avait un cachet de grandeur inimitable (I *Rétract.*, ch. I, n. 4); Platon, après la mort de Socrate, son maître, qu'il avait tendrement aimé, apprit aussi, dit-on, beaucoup de choses des Pythagoriciens. Or Pythagore, peu content de la philosophie grecque qui, pour lors, était ou presque nulle, ou du moins très-obscure, après avoir été amené par les discussions d'un certain Phérécide de Syrie, à croire l'immortalité de l'âme, avait suivi les leçons d'un grand nombre de philosophes dans ses longs et lointains voyages. Platon ajouta donc à la grâce et à la finesse que Socrate a déployées dans sa morale la science des choses naturelles et divines qu'il avait puisée dans les leçons des philosophes et y joignit encore, pour donner la forme à ces diverses connaissances et pour en juger, la dialectique, science absolument nécessaire pour arriver à la sagesse, en supposant qu'elle ne la fût pas elle-même ; aussi sa doctrine philosophique est-elle regardée comme parfaite. Mais ce n'est pas maintenant le moment d'en parler. Il suffit, pour le but que je me propose, que Platon ait cru qu'il y avait deux mondes, l'un intelligible, où la vérité faisait sa demeure ; et l'autre sensible, et évidemment accessible pour nous à la vue et au toucher. Le premier, disait-il, était véritable, le second était seulement vraisemblable et fait à l'image de l'autre; pour cette raison le premier était le principe de cette vérité éclatante et pure qui brille dans l'âme qui se connaît; l'autre produisant non les connaissances, mais les opinions qui peuvent naître dans l'esprit des insensés. Cependant, toutes les actions faites dans ce monde par ces vertus qu'il nomme civiles et qui ressemblent à d'autres vertus véritables connues seulement d'un petit nombre de sages, ne pouvaient s'appeler que vraisemblables.

38. Telles sont, ce me semble, les maximes et d'autres semblables que les successeurs de Platon ont conservées autant qu'il leur a été pos-

CAPUT XVII.

Academici quare dissimularint suam sententiam.

37. Quid igitur placuit tantis viris perpetuis et pertinacibus contentionibus agere, ne in quemquam cadere veri scientia videretur? Audite jam paulo attentius, non quid sciam, sed quid existimem; hoc enim ad ultimum reservabam, ut explicarem, si possem, quale mihi videatur esse totum Academicorum consilium. Plato vir sapientissimus et eruditissimus temporum suorum, qui et ita locutus est, ut quæcumque diceret, magna fierent, et ea locutus est, ut quomodocumque diceret, parva non fierent, dicitur post mortem Socratis magistri sui, quem singulariter dilexerat, a Pythagoreis etiam multa didicisse. (I *Retr.*, c. I, n. 4.) Pythagoras autem græca philosophia non contentus, quæ tunc aut pene nulla erat, aut certe occultissima, postquam commotus Pherecydæ cujusdam Syri disputationibus, immortalem esse animum credidit, multos sapientes etiam longe lateque peregrinatus audierat. Igitur Plato adjiciens lepori subtilitatique Socraticæ quam in moralibus habuit, naturalium divinarumque rerum peritiam, quam ab eis quos memoravi diligenter acceperat, subjungensque quasi formatricem illarum partium, judicemque dialecticam, quæ aut ipsa esset, aut sine qua sapientia omnino esse non posset, perfectam dicitur composuisse philosophiæ disciplinam, de qua nunc disserere temporis non est. Sat est enim ad id quod volo, Platonem sensisse duos esse mundos, unum intelligibilem, in quo ipsa veritas habitaret, istum autem sensibilem, quem manifestum est nos visu tactuque sentire. Itaque illum verum, hunc verisimilem et ad illius imaginem factum. Et ideo de illo in ea quæ se cognosceret anima, velut expoliri et quasi serenari veritatem; de hoc autem in stultorum animis non scientiam, sed opinionem posse generari. Quidquid tamen ageretur in hoc mundo per eas virtutes quas civiles vocabat, aliarum verarum virtutum similes, quæ nisi paucis sapientibus ignotæ essent, non posse nisi verisimile nominari.

38. Hæc et alia hujusmodi mihi videntur inter

sible et cachées comme d'importants mystères. Car, ou bien cette doctrine n'est facilement comprise que de ceux qui se purifient de toute sorte de vices et se sont élevés à un genre de vie plus qu'humain; ou bien celui qui connaît cette doctrine ne fait pas un grand mal de la vouloir enseigner à tous les hommes quels qu'ils soient. Ainsi Zénon, chef des Stoïciens, après avoir entendu et adopté quelques-unes de ces maximes, vint dans l'école laissée par Platon et que Polémon tenait alors. Mais Polémon, si je ne me trompe, l'eut pour suspect, et il ne crut pas devoir lui confier et lui découvrir clairement des dogmes aussi sacrés avant qu'il eût oublié les erreurs que d'autres lui avaient apprises et qu'il avait apportées dans cette école. Polémon étant mort eut pour successeur Arcésilas, qui avait été, sous Polémon, condisciple de Zénon. Or, Zénon tenait à ses idées sur le monde et surtout sur l'âme, qui attire toute l'attention de la vraie philosophie, il soutenait que l'âme était mortelle, que rien n'existait que ce monde sensible, qu'il n'y a en lui d'autre principe d'action que le corps; il croyait même que Dieu n'était que le feu. Arcésilas fit donc preuve de beaucoup de prudence et de raison lorsque, s'apercevant que ces erreurs s'étendaient partout insensiblement, il cacha tout à fait le véritable sentiment des Académiciens et l'enfouit comme un trésor que la postérité trouverait quelque jour. Comme le peuple est porté à se jeter dans des opinions fausses, et que ses rapports continuels avec les corps lui font croire aisément, quoique pour son malheur, que tout est corporel; cet homme, aussi remarquable par sa pénétration que par son humanité, résolut de soustraire plutôt la science à des gens qu'il souffrait avec peine de voir si mal instruits que d'enseigner ceux qui ne lui paraissaient manquer de docilité. De là ont pris naissance toutes ces maximes attribuées à la nouvelle Académie, et dont les anciens n'avaient pas senti la nécessité.

39. Si Zénon s'était un jour éveillé, et qu'il eût vu que rien ne pouvait être connu qui ne fût conforme à sa définition, et que rien de semblable ne pouvait se trouver dans les corps auxquels il attribuait tout; toutes les disputes de ce genre que la nécessité avait allumées, eussent été depuis longtemps éteintes. Mais ce philosophe, séduit par l'image d'une constance imaginaire, comme l'ont cru les Académiciens, et comme je suis disposé à le croire moi-même, fut toujours opiniâtre; et cette opinion pernicieuse qu'il s'était formée du corps, demeura, je ne sais comment, en vigueur du temps de Chrysippe. Celui-ci, par suite de sa grande autorité, lui donna de nouvelles forces pour se répandre partout. Mais Carnéades plus pénétrant et plus attentif à

successores ejus, quantum poterant, esse servata, et pro mysteriis custodita. Non enim aut facile ista percipiuntur, nisi ab eis qui se ab omnibus vitiis mundantes, in aliam quamdam plus quam humanam consuetudinem vindicaverint, aut non graviter peccat quisquis ea sciens quoslibet homines docere voluerit. Itaque Zenonem principem Stoicorum, cum jam quibusdam auditis et creditis, in scholam relictam a Platone venisset, quam tunc Polemo retinebat, suspectum habitum suspicor, nec talem visum cui Platonica illa velut sacrosancta decreta facile prodi committique deberent, priusquam (*a*) dedidisset ea, quæ in illam scholam ab aliis accepta detulerat. Moritur Polemo, succedit ei Archesilas Zenonis quidem condiscipulus, sed sub Polemonis magisterio. Quamobrem cum Zeno sua quadam de mundo, et maxime de anima, propter quam vera philosophia vigilat, sententia delectaretur, dicens eam esse mortalem, nec quidquam esse præter hunc sensibilem mundum, nihilque in eo agi, nisi corpore, nam et Deum ipsum ignem putabat : prudentissime atque utilissime mihi videtur Archesilas, cum illud late serperet malum, occultasse penitus Academiæ sententiam, et quasi aurum inveniendum quandoque posteris obruisse. Quare cum in falsas opiniones ruere turba sit pronior, et consuetudine corporum omnia esse corporea facillime, sed noxie credatur, instituit vir acutissimus atque humanissimus, dedocere potius quos patiebatur male doctos, quam docere quos dociles non arbitrabatur. Inde illa omnia nata sunt quæ novæ Academiæ tribuuntur, quia eorum necessitatem veteres non habebant.

39. Quod si Zeno expergefactus esset aliquando, et vidisset neque quidquam comprehendi posse, nisi quale ipse definiebat, neque tale aliquid in corporibus posse inveniri, quibus ille tribuebat omnia, olim prorsus hoc genus disputationum, quod magna necessitate flagraverat, fuisset extinctum. Sed Zeno imagine constantiæ deceptus, ut ipsis Academicis videbatur, nec mihi etiam non videtur, pertinax fuit : fidesque illa corporum perniciosa quoquo modo potuit pervixit in Chrysippum, qui ei (nam maxime po-

(*a*) Lov. *priusquam dedocuissent*.

cet égard que ses prédécesseurs, s'y opposa si fortement, que je m'étonne que cette doctrine ait pu conserver dans la suite quelque autorité. Car il la sacrifia d'abord comme une calomnie impudente qui lui paraissait déshonorer tout à fait la mémoire d'Arcésilas ; et pour ne point paraître s'élever par ostentation contre toute espèce d'opinions, il se proposa spécialement de renverser et de détruire Chrysippe et les Stoïciens.

CHAPITRE XVIII.

De quelle manière les Académiciens répandirent la doctrine de la probabilité.

40. Carnéades se vit ensuite pressé de tous côtés par cette objection que s'il ne fallait donner créance à rien, la sage ne ferait rien (ô homme admirable, si toutefois on doit l'admirer, puisqu'il descendait de Platon, comme de sa source), Carnéades examina sagement quelles étaient les actions qu'ils approuvaient ; et voyant qu'elles ressemblaient à je ne sais quelles actions véritables, il donna le nom de vraisemblable à tout ce que l'on prendrait pour règle de ses actions dans le monde ; car il connaissait parfaitement à quoi ce vraisemblable ressemblait, mais il le cachait prudemment, et c'est aussi ce qu'il appelait probable. Or, on ne peut bien juger d'une copie que quand on voit l'original. Mais comment le sage peut-il approuver et suivre la ressemblance de la vérité, s'il ignore ce que c'est que la vérité elle-même ? Ils connaissaient donc et ils croyaient des choses fausses, quand ils y remarquaient une fidèle imitation des choses véritables. (I *Rétr.*, ch. I, n. 4.) Toutefois comme il n'était ni permis ni facile de découvrir ces mystères à des profanes, ils laissèrent à la postérité et à ceux de qui ils purent alors être compris quelques vestiges de leurs sentiments ; mais ils défendirent à ces vrais dialecticiens d'agiter aucune question de mots, soit par insulte, soit par moquerie. Voilà pourquoi Carnéades est appelé le chef et l'auteur de la troisième Académie.

41. Cette division, dans la suite, dura jusqu'à notre Cicéron, c'est là que déjà toute blessée, elle devait communiquer avec le dernier souffle son enflure aux lettres latines ; car je ne vois point de vanité plus ridicule que de consacrer tant de temps et tous les agréments du style, à dire une foule de choses que l'on ne croit pas. Ce fut cependant par ce souffle de la vanité que le platonicien Antiochus fut emporté et dissipé comme de la paille, tandis que les troupeaux des Epicuriens vinrent se fixer dans l'Italie, et établirent au soleil leurs bergeries dans les cœurs de ces peuples adonnés aux plaisirs. Antiochus, disciple

terat), magnas vires latius se diffundendi dabat, nisi ex illa parte Carneades acrior et vigilantior superioribus cæteris ita restitisset, ut mirer illam opinionem aliquid etiam postea valuisse. Namque Carneades primo illam velut calumniandi impudentiam, qua videbat Archesilam non mediocriter infamatum, deposuit, ne contra omnia velle dicere quasi ostentationis causa videretur : sed ipsos proprie sibi Stoicos, atque Chrysippum convellendos evertendosque proposuit.

CAPUT XVIII.

Quomodo probabile inductum ab Academicis.

40. Deinde cum undique premeretur, si nulli rei esset assensus, nihil acturum esse sapientem (o hominem mirum atque adeo non mirum, ab ipsis enim Platonis fontibus profluebat) attendit sapienter quales illi actiones probarent, easque nescio quarum verarum similes videns, id quod in hoc mundo ad agendum sequeretur, veri simile nominavit. Cui enim esset simile et perite norat, et prudenter tegebat, idque etiam probabile appellabat. Probat enim bene imaginem, quisquis ejus intuetur exemplum. Quomodo enim (*a*) approbat sapiens, aut quomodo simile sequitur veri, cum ipsum verum quid sit ignoret ? Ergo illi norant, et approbabant falsa in quibus imitationem laudabilem rerum verarum animadvertebant. (I *Retract.*, I, n. 4.) Sed quia hoc tanquam profanis nec fas, nec facile erat ostendere, reliquerunt posteris, et quibus illo tempore potuerunt, signum quoddam sententiæ suæ. Illos autem bene dialecticos de verbis movere quæstionem insultantes irridentesque prohibebant. Ob hoc dicitur Carneades etiam tertiæ Academiæ princeps atque auctor fuisse.

41. Deinde in nostrum Tullium conflictio ista duravit, jam plane saucia et ultimo spiritu latinas litteras inflatura. Nam nihil mihi videtur inflatius, quam tam multa copiosissime atque ornatissime dicere, non ita sentientem. Quibus tamen ventis fœneus ille Platonicus Antiochus satis, ut mihi videtur, dissipatus atque dispersus est. Nam Epicureorum greges in animis deliciosorum populorum aprica stabula posuerunt. Quippe Antiochus Philonis auditor, hominis quantum arbitror circumspectissimi, qui jam veluti aperire cedentibus hostibus portas cœperat, et ad

(*a*) In Mss. octo. *Quomodo ergo nihil approbat sapiens.*

de Philon, homme très-prudent, autant que j'en puis juger, avait déjà commencé à ouvrir, pour ainsi dire, les portes, lorsque les ennemis se retiraient, et rappeler l'Académie aux préceptes et à l'autorité de Platon. Ce n'est pas que Métrodore n'eût auparavant essayé de le faire ; car ce fut lui, dit-on, qui avoua le premier que les Académiciens n'avaient pas cru sérieusement qu'on ne pouvait rien connaître, mais qu'ils avaient été contraints de recourir à ces armes contre les Stoïciens. Antiochus donc, comme j'avais déjà commencé de le dire, après avoir été disciple de l'académicien Philon et de Mnésarque le stoïcien, s'était adroitement introduit dans l'ancienne Académie comme un de ses protecteurs et de ses membres, mais dans le dessein d'y porter je ne sais quels traits empoisonnés qu'il tira des cendres des Stoïciens, pour corrompre les plus secrètes vérités de Platon, pendant que l'Académie n'avait pas un seul défenseur, et que nul ennemi n'était à craindre au dehors. Mais Philon, ayant de nouveau pris les armes, lui résista jusqu'à sa mort, et Cicéron en écrasa ensuite tous les restes, ne pouvant souffrir que rien de ce qu'il avait aimé fût exposé de son vivant à la moindre altération. Aussi fort peu après, toute opiniâtreté et toute obstination se trouvant éteintes, et tous les nuages de l'erreur dissipés, on vit briller cette admirable doctrine de Platon, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus pur et de plus lumineux en philosophie dans la personne de Platon, si semblable à son maître au jugement de tous, qu'on croirait qu'ils ont vécu ensemble, si le grand intervalle de temps qui les sépare n'autorisait à dire que Platon revivait en lui.

CHAPITRE XIX.

Divers genres de philosophie.

42. Ainsi, nous ne voyons presque plus maintenant de philosophes que les Cyniques, les Péripatéticiens et les Platoniciens. Et d'abord les Cyniques, qui aiment une certaine liberté, une certaine licence de vie. Pour ce qui regarde l'instruction de la science et la morale qui règle la conduite de l'âme, il s'est rencontré dans le cours des siècles grand nombre d'hommes habiles et pénétrants qui, dans leurs discours ont enseigné qu'Aristote et Platon étaient tellement d'accord ensemble, que ce n'était que par ignorance et faute d'attention qu'on pouvait les croire opposés, et qu'après beaucoup de siècles écoulés et beaucoup de discussions, il était évident qu'il n'y a qu'une seule école de vraie philosophie. Car il ne s'agit pas ici de la philosophie de ce monde que nos saints livres abhorrent avec raison, mais de la philosophie d'un autre monde intelligible auquel toute la subtilité de la raison n'aurait jamais pu rappeler les esprits aveuglés

Platonis auctoritatem Academiam legesque revocare : quamquam et Metrodorus id antea facere tentaverat, qui primus dicitur esse confessus, non (a) decreto placuisse Academicis nihil posse comprehendi, sed necessario contra Stoicos hujusmodi eos arma sumpsisse. Igitur Antiochus, ut institueram dicere, auditis Philone Academico, et Mnesarcho Stoico, in Academiam veterem, quasi vacuam defensoribus, et quasi nullo hoste securam, velut adjutor et civis irrepserat, nescio quid inferens mali de Stoicorum cineribus, quod Platonis adyta violaret. Sed huic arreptis iterum illis armis et Philon restitit donec moreretur, et omnes eius reliquias Tullius noster oppressit, se vivo impatiens labefactari vel contaminari quidquid amavisset : adeo post illa tempora non longo intervallo omni pervicacia pertinaciaque demortua, os illud Platonis quod in philosophia purgatissimum est et lucidissimum, dimotis nubibus erroris emicuit, maxime in Plotino, qui Platonicus philosophus ita ejus similis judicatus est, ut simul eos vixisse, tantum autem interest temporis ut in hoc ille revixisse putandus sit.

CAPUT XIX.

Multiplex philosophiæ genus.

42. Itaque nunc philosophos non fere videmus, nisi aut Cynicos aut Peripateticos aut Platonicos. Et Cynicos quidem, quia eos vitæ quædam delectat libertas atque licentia. Quod autem ad eruditionem doctrinamque attinet, et mores quibus consulitur animæ, quia non defuerunt acutissimi et solertissimi viri, qui docerent disputationibus suis Aristotelem ac Platonem ita sibi concinere, ut imperitis minusque attentis dissentire videantur, multis quidem sæculis multisque contentionibus, sed tamen eliquata est, ut opinor, una verissimæ philosophiæ disciplina. Non enim est ista hujus mundi philosophia, quam sacra nostra meritissime detestantur, sed alterius intelligibilis; cui animas multiformibus erroris tene-

(a) In Mss. prope omnibus legitur, *non de recto.*

par les ténèbres de tant d'erreurs, et devenus tout matériels par le commerce et les souillures des sens, si le Dieu souverain, plein de miséricorde pour ses créatures, n'eût fait descendre, n'eût abaissé la dignité de sa divine intelligence jusque dans un corps humain, afin que les âmes excitées, non-seulement par ces préceptes, mais encore par ses exemples, pussent sans aucun débat contradictoire, rentrer en elles-mêmes, et lever les yeux vers la véritable patrie.

CHAPITRE XX.

Conclusion de l'ouvrage.

43. Voilà les idées probables que je me suis faites autant que je l'ai pu de la doctrine des Académiciens. Si elles sont fausses, peu m'importe; car il me suffit de ne pas croire qu'il soit impossible à l'homme de trouver la vérité. Quiconque est maintenant persuadé que telle était l'opinion des Académiciens, peut écouter Cicéron lui-même. Il nous dit en effet, qu'ils avaient coutume de cacher leurs sentiments, et qu'ils ne les découvraient d'ordinaire qu'à ceux qui avaient persévérés, avec eux jusqu'à la vieillesse. Quels étaient ces sentiments? Dieu le sait; je crois cependant que c'étaient ceux de Platon. Voici les miens que je vous fais connaître en peu de mots. De quelque manière que se puisse acquérir la sagesse humaine, je vois que je ne la connais pas encore. Cependant n'étant encore que dans ma trente-troisième année (1), je ne crois pas devoir désespérer de l'acquérir un jour. Aussi, méprisant tout ce que les hommes regardent ici-bas comme des biens, ai-je résolu de m'appliquer à l'étudier et à la chercher. Cependant les raisons des Académiciens me détournaient beaucoup de cette entreprise, mais je me suis suffisamment armé contre elles par cette discussion. Tout le monde sait que deux motifs nous déterminent dans nos connaissances : l'autorité et la raison. Pour moi, je suis persuadé qu'on ne doit en aucune manière s'écarter de l'autorité de Jésus-Christ; car je n'en trouve pas de plus puissante. Quant aux choses qu'on peut examiner à l'aide d'une raison pénétrante (car mon caractère me fait désirer avec impatience de ne pas croire seulement la vérité, mais d'arriver à la comprendre par l'intelligence), j'espère trouver chez les Platoniciens beaucoup d'idées qui ne seront point opposées à nos saints mystères.

44. A cet endroit les jeunes gens s'aperçurent que j'avais achevé mon discours; quoiqu'il fût nuit et qu'on eût même écrit quelque chose à la

(1) Saint Augustin accomplissait sa trente-troisième année, quand il mettait la dernière main à cet ouvrage. Mais il avait commencé à l'écrire lorsqu'il n'avait pas encore achevé sa trente-deuxième, puisqu'il le commença avant l'opuscule de *la Vie heureuse* qu'il composa « non pas après, mais entre ses livres *contre les Académiciens*, à l'occasion du jour de sa naissance. » (I *Rétract.*, I. 2.) Or, ce jour tombait le 13 novembre, comme le saint docteur le rapporte lui-même dans la préface du livre de *la Vie heureuse*.

bris cæcatas; et altissimis a corpore sordibus oblitas, nunquam ista ratio subtilissima revocaret, nisi summus Deus populari quadam clementia divini intellectus auctoritatem usque ad ipsum corpus humanum declinaret, atque submitteret, cujus non solum præceptis, sed etiam factis excitatæ animæ redire in semetipsas, et respicere patriam, etiam sine disputationum concertatione potuissent.

CAPUT XX.

Conclusio operis.

43. Hoc mihi de Academicis interim probabiliter, ut potui, persuasi. Quod si falsum est, nihil ad me, cui satis est jam non arbitrari non posse ab homine inveniri veritatem. Quisquis autem putat hoc sensisse Academicos, ipsum Ciceronem audiat. Ait enim illis morem fuisse occultandi sententiam suam, nec eam cuiquam nisi qui secum ad senectutem usque vixissent, aperire consuesse. Quæ sit autem ista, Deus viderit, eam tamen arbitror Platonis fuisse. Sed ut breviter accipiatis omne propositum meum, quoquo modo se habeat humana sapientia, eam me video nondum percepisse. Sed cum tricesimum et tertium ætatis annum agam, non me arbitror desperare debere eam me quandoque adepturum. Contemptis tamen cæteris omnibus quæ bona mortales putant, huic investigandæ inservire proposui. A quo me negotio quoniam rationes Academicorum non leviter deterrebant, satis, ut arbitror, contra eas ista disputatione munitus sum. Nulli autem dubium est gemino pondere nos impelli ad discendum, auctoritatis atque rationis. Mihi autem certum est nusquam prorsus a Christi auctoritate discedere : non enim reperio valentiorem. Quod autem subtilissima ratione persequendum est, ita enim jam sum affectus ut quid sit verum non credendo solum, sed etiam intelligendo apprehendere impatienter desiderem, apud Platonicos me interim quod sacris nostris non repugnet reperturum esse confido.

44. Hic postquam sermonis finem me fecisse adspexerunt, quanquam jam erat nox, et aliquid etiam lucerna illata scriptum erat, tamen illi adolescentes intentissime expectabant, utrum Alypius vel alio

lumière, ils attendaient avec sollicitude si Alypius ne s'engagerait pas à répondre, au moins un autre jour. Il leur dit alors : Je déclare et suis prêt à affirmer que je n'ai jamais eu de plus grande joie que de sortir vaincu de cette discussion, et je ne dois pas être le seul à la ressentir. Ainsi, je la partagerai de bon cœur avec vous qui combattiez avec moi, ou qui plutôt avez été nos juges. Car c'est peut-être de cette manière que les Académiciens ont souhaité d'être vaincus par ceux qui les devaient suivre. En effet, que pouvions-nous voir, et que pouvait-on nous offrir de plus agréable par le charme du discours, de plus juste par la solidité des principes, de plus attrayant par la bienveillance, de plus élevé par la science? Jamais je ne pourrais assez admirer comment on a pu traiter des questions aussi épineuses avec autant d'esprit, avec tant de légèreté; supporter des situations désespérées avec tant de courage, exposer ses convictions avec tant de modestie, faire pénétrer une si vive lumière dans des choses aussi obscures. Ainsi, mes amis, remplacez cette attente qui m'engageait à répondre, par l'espérance plus certaine de vous instruire avec moi. Nous avons un guide qui nous conduira dans le sanctuaire de la vérité, que déjà Dieu nous fait entrevoir.

45. Ici, je m'aperçus que, par suite d'un certain désir puéril, ils laissaient paraître sur leurs visages le déplaisir qu'ils éprouvaient de ce qu'Alypius ne devait pas répondre; je leur dis donc en souriant : Etes-vous envieux de ma gloire? La ferme résolution d'Alypius me donne toute sécurité et ne me laisse plus rien à craindre. Cependant, pour vous donner aussi sujet de me remercier, je vais vous armer contre celui qui a trompé votre attente si grande et si vive. Lisez les Académiciens, et quand vous aurez vu de quelle manière Cicéron triomphe de ces bagatelles (I *Rétr.*, ch. I, n. 4) (car quoi de plus facile?) obligez Alypius à défendre le discours que je viens de faire contre les arguments invincibles de ce philosophe. Voilà, mon cher Alypius, la récompense assez pénible que je vous donne pour ces fausses louanges trop peu méritées que vous m'avez données. Cette réflexion les fit rire, et nous terminâmes ainsi ce grand débat. L'avons-nous fait avec solidité, je ne sais, mais nous l'avons du moins terminé avec plus de promptitude et de modération que je ne l'avais espéré.

die se responsurum esse promitteret. Tum ille : Nihil mihi aliquando, inquit, tam ex sententia provenisse affirmare paratus sum, quam quod hodierna disputatione discedo superatus, nec istam meam tantum pro debere esse lætitiam. Communicabo ergo eam vobiscum concertatores mei vel judices nostri. Quandoquidem isto se pacto a suis posteris vinci, ipsi etiam fortasse Academici optarunt. Quid enim nobis hoc sermonis lepore jucundius, quid sententiarum gravitate perpensius, quid benevolentia promptius, quid doctrina peritius videri aut exhiberi posset? Prorsus nequaquam digne admirari possum, quod tam facete aspera, tam fortiter desperata, tam moderate convicta, tam dilucide obscura tractata sunt. Quare jam socii mei expectationem vestram, qua me ad respondendum provocabatis, certiore spe mecum ad discendum convertite. Habemus ducem qui nos in ipsa veritatis arcana Deo jam monstrante perducat.

45. Hic ego, cum illi puerili quodam studio, quod Alypius responsurus non videbatur, quasi fraudatos vultu se ostenderent : Invidetis, inquam arridens, laudibus meis. Sed quoniam de Alypii constantia jam securus, nihil eum timeo, ut vos quoque mihi gratias agatis, instruo vos adversus illum qui tantam intentionem vestræ expectationis offendit. Legite Academicos, et cum ibi victorem (I *Retract.*, I, n. 4) (quid enim facilius) istarum nugarum Ciceronem inveneritis, cogatur iste a vobis hunc nostrum sermonem contra illa invicta defendere. Hanc tibi Alypi duram mercedem pro mea falsa laude restituo. Hic cum arrisissent, finem tantæ conflictionis utrum firmissimum nescio, modestius tamen et citius quam speraveram fecimus.

AVERTISSEMENT

SUR LE LIVRE DE LA VIE HEUREUSE

Saint Augustin interrompit pendant quelque temps la composition de l'ouvrage qu'il avait commencé *contre les Académiciens* pour écrire le livre *de la Vie heureuse* que nous donnons ici. Il composa ce livre à la suite d'une discussion de trois jours qui eut lieu à Cassiciacum. Il nous apprend qu'il prit occasion pour publier ce travail du jour anniversaire de sa naissance, qui tombait le 13 novembre (il entrait alors dans sa trente-troisième année). Il est donc hors de doute que ces deux ouvrages : *De la vie heureuse* et *contre les Académiciens,* ont été écrits à la fin de l'an 386 de l'ère chrétienne, qui fut l'année même de sa conversion.

Saint Augustin voulut que tous ses commensaux fussent présents à cette discussion *sur la Vie heureuse* et la leur offrit comme un de ces festins solennels qu'on donne aux jours de fête; Monique, sa mère, s'y trouva des premières et les remplit tous d'admiration par la sagesse et le poids de ses réflexions, au point que son fils s'écria : « Certes, ma mère, vous avez atteint les hauteurs les plus sublimes de la philosophie. »

Il dédia ce livre à Théodore, dans l'intimité duquel il avait vécu lorsqu'il était à Milan, comme on le voit dans la préface. Ce Théodore, auquel, dans les *Rétractations,* il donne le prénom de Manlius, paraît être le même que celui dont il parle au livre XVIII *de la Cité de Dieu*, ch. LIV. Il fut consul en l'an 399, et il remplit avec beaucoup d'éclat, sous divers empereurs, d'autres fonctions non moins élevées. C'est le même à qui Claudien prodigue des éloges dans le panégyrique en vers qu'il publia sur son consulat.

Voyez *Rétractations*, liv. I, ch. II.

ADMONITIO

DE SEQUENTE LIBRO DE BEATA VITA.

Damus hic loci librum *de Beata vita,* qui opere *contra Academicos*, jam inchoato atque interim dimisso susceptus, et continuato per tres dies disputatione apud Cassiciacum perfectus est. Cum vero ejus edendi occasionem natalitio suo die idibus Novembris recurrente (quo videlicet die in annum ipse suæ ætatis trigesimum tertium progrediebatur) nanctum se dicat Augustinus, constare omnino debet opus utrumque, cum hoc *de Beata vita*, tum illud *contra Academicos* elaboratum fuisse exeunte Christi anno trecentesimo octogesimo sexto, qui ipsius conversione insignis fuit.

Hisce porro *de Beata vita* disputationibus, quas festivi ac solemnis instar epuli exhibebat, adesse voluit convictores suos omnes, atque imprimis Monicam matrem suam, quæ sententiarum suarum gravitate ac sapientia præsentes in admirationem rapuit, exclamante etiam Augustino : « Ipsam prorsus mater arcem philosophiæ tenuisti. »

Dicavit librum hunc Theodoro, cujus consuetudine apud Mediolanum potitus erat, uti satis ex præfatione intelligitur. Is vero cui Manlio prænomem fuisse in *Retractatione* indicat, non videtur esse alius ab eo cujus meminit in lib. XVIII, *de Civitate Dei*, c. LIV, qui videlicet consulatum gessit an. Chr. 399, et alia præclara munera sub diversis Imperatoribus egregie sustinuit, unde illum Claudianus panegyrico in ejus consulatum edito carmine plurimum commendat.

Vide lib. I *Retract.*, caput II.

LE LIVRE

DE

LA VIE HEUREUSE[1]

Ce livre, dédié à Théodore, renferme plusieurs conférences qui durèrent trois jours. La conclusion de cette discussion est que la vie heureuse ne consiste que dans la connaissance parfaite de Dieu.

PRÉFACE.

Il dédie ce livre à Théodore, et lui fait connaître quels sont les vents qui l'ont poussé au port de la philosophie chrétienne.

1. Si la direction imprimée à notre vie par la raison, si la volonté elle-même pouvaient conduire au port de la philosophie, d'où l'on entre dans les régions et dans la terre de la vie heureuse, je ne sais, mon cher Théodore, vous en qui chacun reconnaît tant de science et de grandeur, je ne sais, dis-je, si je m'avancerais trop en disant que ceux qui y parviendraient seraient en bien petit nombre, bien qu'aujourd'hui déjà ceux qui entrent dans ce port sont si rares et si peu nombreux. Car, si je compare la vie de ce monde à une mer orageuse sur laquelle nous jettent, pour ainsi dire, au hasard et à l'aventure, soit un Dieu, soit la nature, soit la nécessité, soit notre volonté, soit quelques-unes de ces causes ensemble, soit toutes réunies (la question est fort obscure; vous avez cependant entrepris de l'éclaircir), qui pourrait savoir le but où il doit tendre, ou bien le lieu où il doit retourner, si parfois, malgré leur volonté et leurs efforts, une tempête que les insensés regardent comme un malheur ne poussait vers la terre, qu'ils appellent de tous leurs vœux, ces voyageurs qui errent à l'aventure sans savoir leur chemin?

2. Or, parmi ces navigateurs, si je puis parler de la sorte, il en est trois classes que la philosophie peut accepter. La première est composée de ces hommes qui, dès que la raison les a soumis à son empire, prennent un léger essor, donnent quelques coups de rames et viennent se

(1) Ce livre a été écrit vers la fin de l'année 386.

DE BEATA VITA

LIBER UNUS.

Triduanas hic liber complectitur disputationes Theodoro nuncupatas, quibus eo demum res abit ut beatam vitam nonnisi in perfecta Dei cognitione consistere definiatur.

PRÆFATIO.

Dicat librum Theodoro, eique aperit quibus veluti ventis ad Christianæ philosophiæ portum impulsus sit.

1. Si ad philosophiæ portum, de quo jam in beatæ vitæ regionem solumque proceditur, vir humanissime atque magne Theodore, ratione institutus cursus, et voluntas ipsa perduceret, nescio utrum temere dixerim? multo minoris numeri homines ad eum perventuros fuisse, quamvis nunc quoque, ut videmus, rari admodum paucique perveniant. Cum enim in hunc mundum, sive Deus, sive natura, sive necessitas, sive voluntas nostra, sive conjuncta horum aliqua, sive simul omnia (res enim multum obscura est, sed tamen a te jam illustranda suscepta) veluti in quoddam procellosum salum nos quasi temere passimque projecerit, quotus quisque cognosceret quo sibi nitendum esset, quave redeundum, nisi aliquando, et invitos contraque obnitentes aliqua tempestas, quæ stultis videtur adversa, in optatissimam terram nescientes errantesque compingeret.

2. Igitur hominum quos philosophia potest accipere, tria quasi navigantium genera mihi videor videre. Unum est eorum, quos ubi ætas compos rationis assumpserit, parvo impetu pulsuque remorum de proximo fugiunt, seseque condunt in illa tran-

renfermer dans ce port tranquille d'où ils font des signaux à ceux de leurs concitoyens qu'ils peuvent apercevoir, leur indiquent clairement les efforts qu'ils ont faits et les invitent à venir les retrouver. La seconde classe comprend ceux qui, à l'encontre des premiers, ont mieux aimé s'avancer dans la haute mer, séduits qu'ils sont par son apparence trompeuse; ils s'aventurent bien loin de leur patrie et souvent en perdent même le souvenir. Si, par des moyens que j'ignore et qui sont vraiment inexplicables, le vent qu'ils croient favorable se maintient, ils pénètrent le front haut et le cœur plein de joie dans les profondeurs des misères de ce monde, entraînés par la fausse sérénité des plaisirs et des honneurs qui n'a cessé de caresser leur voile. A ces voyageurs que faut-il souhaiter, sinon quelques revers au milieu de ces prospérités, et, si ce n'est pas assez, une violente tempête et un vent contraire pour les conduire, malgré leurs larmes et leurs gémissements, aux joies solides et véritables? Dans cette classe il en est qui, ne s'étant pas beaucoup éloignés, n'ont pas eu besoin, pour être ramenés au port, d'aussi grandes adversités. Ce sont ceux que de tristes revers de fortune, les difficultés et les chagrins inséparables des vains efforts de ce monde entraînent comme s'ils n'avaient rien autre chose à faire, à lire les ouvrages des sages et des savants et qui se réveillent dans ce port d'où ne peut les faire sortir aucune promesse de cette mer à l'apparence si trompeuse. La troisième classe tient le milieu entre les deux premières; elle comprend ceux qui, à peine arrivés à l'adolescence, ou après avoir été longtemps et rudement ballotés par les flots, ont les yeux fixés sur quelques signes conducteurs et jusqu'au milieu de l'Océan conservent le doux souvenir de la patrie ; aussi s'empressent-ils de la regagner sans détour, sans retard. Quelquefois aussi, s'écartant par un temps sombre de leur droit chemin, ou perdant de vue les astres, qui disparaissent sous les flots, ou enfin captivés par je ne sais quels attraits, ils laissent passer le temps favorable à la navigation, errent longtemps et souvent même courent les plus grands dangers. Il arrive fréquemment que quelque malheur survenant dans leurs affaires comme une tempête qui s'oppose à leurs efforts les ramène dans cette patrie tant désirée où ils trouvent enfin la paix et le repos.

3. Mais, il faut le dire, une haute et dangereuse montagne se dresse en avant du port qui mène à cette région de la vie heureuse où tous ces navigateurs veulent aborder d'une manière ou de l'autre. Ce rocher rend très-difficile l'accès du port; il est à redouter, et il faut l'éviter avec le plus grand soin. Il brille d'un si vif éclat, il

quillitate, unde cæteris civibus quibus possunt, quo admoniti conentur ad se, lucidissimum signum suis alicujus operis erigunt. Alterum vero est eorum superiorique contrarium, qui fallacissima facie maris decepti, elegerunt in medium progredi, longeque a sua patria peregrinari audent, et sæpe ejus obliviscuntur. Hos si nescio quo et nimis latente modo a puppi ventus, quem prosperum putant, fuerit prosequutus, penetrant in altissima miseriarum elati atque gaudentes, quod eis usquequaque fallacissima serenitas voluptatum honorumque blanditur. His profecto quid aliud optandum est, quam quædam in illis rebus a quibus jacti excipiuntur, improspera, et si parum est, sæviens omnino tempestas, contrarieque flans ventus, qui eos (*a*) ad certa et solida gaudia, vel flentes gementesque perducat : hujus generis tamen plerique nondum longius evagati, quibusdam non ita gravibus molestiis reducuntur. Hi sunt homines, quos cum vel lacrymabiles tragediæ fortunarum suarum, vel inanium negotiorum anxiæ difficultates, quasi nihil aliud habentes quod agant, in libros doctorum sapientissimorumque hominum, truserint, in ipso quodammodo portu evigilant, unde illos nulla maris illius promissa nimium falso ridentis excludant? Est autem genus inter hæc tertium eorum, qui vel in ipso adolescentiæ limine, vel jam diu multumque jactati, tamen quædam signa respiciunt, et suæ dulcissimæ patriæ, quamvis in ipsis fluctibus, recordantur : et aut recto cursu in nullo falsi, et nihil morati, eam repetunt : aut plerumque vel inter nubila deviantes, vel mergentia contuentes sidera, vel nonnullis illecebris capti, bonæ navigationis tempora differentes, errant diutius, sæpe etiam periclitantur. Quos item sæpe nonnulla in fluxus fortunis calamitas, quasi conatibus eorum adversa tempestas in optatissimam (*b*) patriam quietamque compellit.

3. His autem omnibus, qui quocumque modo ad beatæ vitæ regionem feruntur, unus immanissimus mons ante ipsum portum constitutus, qui etiam magnas ingredientibus gignit angustias, vehementissime formidandus, cautissimeque vitandus est.

(*a*) In Mss. quinque legitur, *qui eos alterat, et ad solida gaudia.* — (*b*) Sic aliquot Mss. At Lov. et alii codices, *in optatissimam vitam.*

est revêtu d'une lumière si trompeuse qu'il s'offre comme un séjour désirable et qui promet autant de satisfactions que la terre où se trouve le bonheur. Non-seulement il peut séduire ceux qui vont arriver au port, mais il tente ceux mêmes qui y sont déjà entrés, et parfois il les séduit par cette hauteur qui les charme et d'où ils aiment à contempler tous les autres au-dessous d'eux. Cependant ces hommes avertissent souvent ceux qui arrivent d'éviter les écueils cachés sous l'eau et de ne pas croire qu'il soit facile de monter sur les hauteurs où ils sont placés; ils leur enseignent avec la plus grande bienveillance, et le voisinage de cette terre heureuse le leur permet, les endroits par lesquels ils peuvent aborder sans danger; jaloux de la vaine gloire dont ils jouissent, ils leur indiquent le lieu où ils trouveront le repos et la sécurité. Or, quel est ce rocher que la raison nous signale comme le plus grand danger pour ceux qui s'approchent du port de la philosophie, pour ceux même qui y sont entrés, sinon l'orgueilleuse recherche de la vaine gloire? Ce rocher est une terre creuse et fragile; le sol, sans consistance, s'écroule, absorbe et engloutit les orgueilleux qu'il portait; replongés de nouveau dans les ténèbres, ils sont arrachés de cette magnifique demeure qu'ils ont eu à peine le temps de voir.

4. Puisqu'il en est ainsi, apprenez, mon cher Théodore, car pour arriver à ce que je désire, c'est vous seul que je vois, vous seul que j'admire comme celui qui puisse m'être utile; apprenez, dis-je, dans laquelle de ces trois classes vous pouvez me placer, l'endroit où je crois me trouver, et quel est le genre de secours que j'attends de vous avec confiance. Après avoir étudié depuis l'âge de dix-neuf ans le livre de Cicéron intitulé l'*Hortensius*, que je rencontrai dans une école de rhéteur, je me sentis enflammé d'un tel amour pour la philosophie que je résolus de me donner tout entier à elle sans aucun retard. (*Confessions*, liv. III, ch. IV; liv. VI, ch. II; liv. VIII, ch. VII.) Mais pour égarer ma course, les brouillards ne me firent pas défaut, et, je l'avoue, j'ai longtemps arrêté mes regards sur les astres qui se couchaient dans les flots et qui m'induisaient en erreur. En effet, une crainte superstitieuse et puérile semblait m'interdire toute recherche. Lorsque, devenu plus hardi, je parvins à dissiper ces nuages et à me persuader que ceux qui nous enseignent méritent plus de créance que ceux qui nous commandent, je tombai entre les mains d'hommes qui regardaient cette lumière qui frappe nos yeux comme une de ces grandes et divines choses qui ont droit à nos hommages (1). Je ne partageais pas ces idées, mais je pensais que ces voiles cachaient je ne sais quoi de grand qu'ils me découvriraient un jour. Je ne fus pas long-

(1) Les Manichéens. (*Conf.*, III, 6).

Nam ita fulget, ita mentiente illa luce vestitur, ut non solum pervenientibus, nondumque ingressis incolendum se offerat, et eorum voluntatibus pro ipsa beata terra satisfacturum polliceatur, sed plerumque de ipso portu ad sese homines invitat, eosque nonnunquam detinet ipsa altitudine delectatos, unde cæteros despicere libeat. Hi tamen admonent sæpe venientes, ne aut occultis subter scopulis decipiantur, aut ad se ascendere facile putent: et qua sine periculo ingrediantur propter illius terræ vicinitatem benevolentissime docent. Ita cum eis invident vanissimam gloriam, locum securitatis ostendunt. Nam quem montem alium vult intelligi ratio propinquantibus ad philosophiam ingressisve metuendum, nisi superbum studium inanissimæ gloriæ: quod ita nihil intus plenum atque solidum habet, ut inflatos sibi superambulantes succrepante fragili solo demergat ac sorbeat, eisque in tenebras revolutis, eripiat luculentissimam domum, quam pene jam viderant.

4. Quæ cum ita sint, accipe mi Theodore, namque ad id quod desidero, te unum intueor, teque aptissimum semper admiror; accipe, inquam, et quod illorum trium genus hominum me tibi dederit, et quo loco mihi esse videar, et abs te cujusmodi auxilium certus expectem. Ego ab usque unde vicesimo anno ætatis meæ, postquam in schola rhetoris librum illum Ciceronis, qui *Hortensius* vocatur, accepi, tanto amore philosophiæ succensus sum, ut statim ad eam me transferre meditarer. Sed neque mihi nebulæ defuerunt, quibus confunderetur cursus meus, et diu fateor, quibus in errorem ducebar, labentia in oceanum astra suspexi. Nam et superstitio quædam puerilis me ab ipsa inquisitione terrebat: et ubi factus erectior, illam caliginem dispuli, mihique persuasi docentibus potius quam jubentibus esse credendum, incidi in homines quibus lux ista quæ oculis cernitur, inter summa et divina colenda videretur. Non assentiebar, sed putabam eos magnum aliquid tegere illis involucris, quod essent aliquando aperturi. At ubi discussos eos evasi, maxime trajecto isto

temps sans les pénétrer, je me séparai d'eux, et après avoir traversé cette mer, ma barque fut longtemps ballotée par toute sorte de vent et donna en plein dans les flots de l'Académie. Enfin j'ai abordé ces terres heureuses; ici j'ai appris à connaître l'étoile polaire à laquelle je pouvais me confier. J'ai souvent remarqué dans les discours de notre évêque (1), quelquefois dans les vôtres, que l'idée de Dieu exclut toute pensée matérielle aussi bien que l'idée de l'âme, car l'âme est sans contredit ce qui se rapproche le plus de Dieu. Mais je l'avoue, les charmes séducteurs d'une femme, l'attrait des honneurs m'empêchaient de m'envoler rapidement dans le sein de la philosophie; ce double but une fois atteint, je me proposais alors, ce qui n'a été donné qu'à un petit nombre de privilégiés, de m'élancer à pleines voiles et à force de rames dans ce port de la philosophie et d'y goûter le repos. Cependant je lus quelques ouvrages de Platon pour lequel vous avez, je le sais, un grand attrait. Je comparai autant que je le pus la valeur de ses opinions avec l'autorité de ces hommes qui nous ont enseigné les divins mystères. Ce travail m'enflamma tellement que sans la crainte de froisser l'opinion de certains hommes, j'aurais rompu toutes mes chaînes. (*Conf.*, VII, 9.) Quelle ressource me restait-il donc, sinon qu'une tempête que je regardais comme un malheur, vînt au secours de mes incertitudes? C'est alors que je fus saisi d'une si grande douleur de poitrine que ne pouvant supporter plus longtemps le fardeau d'une profession qui poussait ma voile sur les rochers des Sirènes, je renonçai à tout et conduisis ma barque ébranlée et entr'ouverte au port de cette tranquillité tant désirée.

5. Vous voyez donc dans quelle philosophie je voguais, comme dans un port. Mais ce port est très-vaste, et quoique le danger y soit moindre, son étendue peut encore égarer. En effet, j'ignore encore vers quelle partie du rivage la seule vraiment heureuse, je pourrai me diriger pour aborder. Puis-je avoir une opinion bien affermie, moi qui hésite, qui suis encore incertain sur la question de l'âme? Je vous en prie donc, au nom de votre vertu, au nom de votre bonté, au nom de ce lien qui unit les âmes, au nom de notre intimité, tendez-moi la main. Cette main, c'est votre affection sur laquelle je veux pouvoir compter, comme je veux que vous comptiez sur la mienne. Si j'obtiens ce que je désire, un léger effort suffira pour me faire atteindre cette vie heureuse que vous possédez déjà, je pense. Que faire? comment pouvoir rassembler dans ce port tous ceux que j'aime? Afin que vous me connaissiez et que par là vous compreniez entièrement mon âme (je ne vois pas d'autre moyen de me dévoiler), j'ai pensé qu'il convenait d'écrire pour vous et de vous dédier le commencement de ces discussions, ce qui

(1) Saint Ambroise. (*Conf.*, VI. 3).

mari, diu gubernacula mea repugnantia omnibus ventis in mediis fluctibus Academici tenuerunt. Deinde veni in has terras, hic septentrionem cui me crederem didici. Animadverti enim et sæpe in sacerdotis nostri, et aliquando in sermonibus tuis, cum de Deo cogitaretur, nihil omnino corporis esse cogitandum, neque cum de anima: nam id est unum in rebus proximum Deo. Sed ne in philosophiæ gremium celeriter advolarem, fateor uxoris honorisque illecebra detinebar: ut cum hæc essem consecutus, tum demum me, quod paucis felicissimis licuit totis velis omnibusque remis in illum sinum raperem, ibique conquiescerem. Lectis autem (*a*) Platonis paucissimis libris, cujus te esse studiosissimum accepi, collataque cum eis, quantum potui, etiam illorum auctoritate, qui divina mysteria tradiderunt, sic exarsi, ut omnes illas vellem ancoras rumpere, nisi me nonnullorum hominum existimatio commoveret (*Confess.*, lib. VII, cap. IX et XX.) Quid ergo restabat aliud, nisi ut immoranti mihi superfluis, tempestas quæ putabatur adversa, succurreret? Itaque tantus me arripuit pectoris dolor, ut illius professionis onus sustinere non valens, qua mihi velificabam fortasse ad Sirenas, abjicerem omnia, et optatæ tranquillitati vel quassatam navem fissamque perducerem.

5. Ergo vides in qua philosophia quasi in portu navigem. Sed etiam ipse late patet, ejusque magnitudo quamvis jam minus periculosum, non tamen penitus excludit errorem. Nam cui parti terræ quæ profecto (*b*) una beata est, me admoveam, atque contingam, prorsus ignoro. Quid enim solidum tenui, cui adhuc de anima quæstio nutat et fluctuat? Quare obsecro te per virtutem tuam, per humanitatem, per animarum inter se vinculum atque commercium, ut dexteram porrigas. Hoc autem est, ut me ames, et a me vicissim te amari credas carumque haberi. Quod si impetravero, ad ipsam beatam vitam, cui te jam hærere præsumo, parvo conatu

(*a*) Mss. quinque : *Lectis autem Plotini.* — (*b*) Ita Mss. tredecim cum Bad. Am. et Er. At in textu Lov. præfertur, *quæ vita beata est.*

me paraît plus religieux comme aussi plus digne de vos titres (1). Et en cela j'ai eu parfaitement raison; car nous avons cherché entre nous ce que pouvait être la vie heureuse, et je ne vois rien qui plus qu'elle, mérite d'être appelé un don de Dieu. Votre éloquence ne m'a pas effrayé; je ne puis craindre ce que j'aime, quand même je n'atteindrais pas à sa hauteur; je crains encore moins votre dignité, car cette dignité, très-élevée, il est vrai, ne vient dans votre esprit qu'en second lieu; pour les autres qu'elle domine, elle les rend heureux. (2) Mais prêtez attention, je vous prie, à ce que je vais exposer.

6. Le jour anniversaire de ma naissance tombait le 13 de novembre. Après un dîner assez frugal pour laisser à l'esprit toute sa liberté, j'invitai à venir s'asseoir dans la salle du bain mes convives non-seulement de ce jour, mais qui demeuraient habituellement avec moi. Je choisis ce lieu qui, pour le moment, me parut le plus convenable et le plus retiré. Je ne crains pas de vous désigner par leurs noms ceux qui étaient présents et pour qui vous avez une bienveillance particulière. En premier lieu, notre mère, aux vertus de laquelle je dois tout ce que je suis; mon frère Navigius, Trygétius et Licentius, mes concitoyens et mes disciples. Quoique mes cousins Lastidianus et Rusticus n'aient jamais étudié, je n'ai pas voulu qu'ils fussent absents de cette réunion; j'ai cru que leur sens droit ne serait pas inutile pour le but que je me proposais. Mon fils Adéodat, le plus jeune de tous, mais dont le génie promet de grandes choses, si mon amour ne m'abuse pas, était aussi présent. Quand je les vis tous attentifs, je commençai ainsi :

DISCUSSION DU PREMIER JOUR.

Nous sommes composés d'une âme et d'un corps. — Nourriture nécessaire au corps. — L'âme a aussi sa nourriture propre.

7. Est-il évident pour vous que nous sommes composés d'une âme et d'un corps? Tous furent de cet avis, sauf Navigius, qui répondit qu'il l'ignorait. — Ne savez-vous donc rien, lui dis-je, absolument rien, ou cette proposition fait-elle simplement partie des choses que vous ignorez?

(1) Ce livre fut en effet, le premier achevé de tous ceux auxquels donnèrent lieu les conférences de Cassiciacum, et c'est à raison du sujet qu'il traite qu'Augustin dit justement qu'il est *plus religieux*.

(2) Secundo est;... secundos facit, ressemble un peu à un jeu de mots que la signification différente de ces deux mots dans le français ne permet pas de rendre.

facillime accedam. Quid autem agam, quove modo ad istum portum necessarios meos congregem ut cognoscas, (*a*) et ex eo animum meum (neque enim alia signa invenio quibus me ostendam) ut plenius intelligas, initium disputationum mearum, quod mihi videtur religiosius evasisse, atque tuo titulo dignius, ad te scribendum putavi, et ipso tuo nomine dedicandum. Aptissime sane : nam de beata vita quæsivimus inter nos, nihilque aliud video, quod magis Dei donum vocandum sit. Eloquentia tua territus non sum : quidquid enim amo, quamvis non assequar, timere non possum : fortunæ vero sublimitatem multo minus : apud te enim vere, quamvis sit magna, secunda est : nam quibus dominatur, eosdem ipsos secundos facit.

Sed jam quid afferam, quæso te, attende.

6. Idibus Novembris mihi natalis dies erat : post tam tenue prandium, ut ab eo nihil ingeniorum impediretur, omnes qui simul non modo illo die, sed quotidie convivabamur in balneas ad consedendum vocavi : nam is tempori aptus locus secretusque occurrerat. Erant autem, non enim vereor eos singulari benignitati tuæ notos interim nominibus facere, in primis nostra (Monnica) mater, cujus meriti credo esse omne quod vivo : Navigius frater meus, Trygetius et Licentius, cives et discipuli mei, nec (*b*) Lastidianum et Rusticum consobrinos meos, quamvis nullum vel grammaticum passi sint, deesse volui, ipsumque eorum sensum communem ad rem quam moliebar, necessarium putavi. Erat etiam nobiscum ætate minimus omnium, sed cujus ingenium, si amore non fallor, magnum quiddam pollicetur Adeodatus filius meus. Quibus attentis sic cœpi :

DISPUTATIO PRIMÆ DIEI.

Ex anima et corpore constamus. — Cibus corpori necessarius. — Animæ quoque suus est cibus.

7. Manifestum vobis videtur ex anima et corpore nos esse compositos? Cum omnes consentirent : Navigius se ignorare respondit. Cui ego : Nihil nihil ne omnino scis, inquam, an inter aliqua quæ ignoras etiam hoc numerandum est : Non puto me, in-

(*a*) Er. et Lov. omittunt hic particulam, *et*, quæ apud Bad. Am. et Mss. reperitur. Paulo post vero editiones omnes habent, *quibus me ostendam, vel quo plenius intelligas pelagus disputationum mearum*, iisque aliquot suffragantur Mss. At alii codices, nec pauci ferunt, *ut plenius intelligas;* tumque ex iis quidam habent, *seriem disputationum mearum*. Cisterciensis porro, *disputationum mearum onus*. Denique codex S. Arnulfi Metensis, *initium disputationum mearum*, quæ optima lectio visa est.— (*b*) In Mss. prope omnibus habetur : *Lartidianum*.

— Je ne pense pas tout ignorer, me répondit-il. — Pouvez-vous donc nous dire quelque chose de ce que vous savez? — Je le puis. — Si cela ne vous contrarie point, dites-nous quelque chose de ce que vous savez. Et comme il hésitait : Savez-vous au moins, lui demandai-je, si vous vivez? — J'en suis certain. — Vous savez donc que vous avez la vie, car personne ne peut vivre s'il n'a la vie. — Oui, je le sais. — Vous savez aussi que vous avez un corps? — Sans aucun doute. — Donc, vous savez déjà que vous avez un corps et la vie. — Je le sais; mais il est douteux pour moi si ces deux choses sont les deux seules qui composent mon être. — Donc, vous ne doutez pas de l'existence de ces deux substances, le corps et l'âme; mais vous ignorez s'il n'y a pas une autre nature qui vienne compléter et perfectionner l'homme? — Oui, me répondit-il. — Cherchons donc ailleurs, si nous le pouvons, ce que peut être cette nature. Et d'abord, je vous demande à tous, puisque tous vous reconnaissez que l'homme ne peut exister ni sans le corps ni sans l'âme, pour laquelle de ces deux substances nous désirons la nourriture. — Pour le corps, dit Licentius. Mais les autres hésitaient, et s'adressaient différentes questions pour savoir comment la nourriture pouvait être nécessaire au corps, puisqu'on ne la prend que pour vivre, et que la vie est le privilége exclusif de l'âme. — Il vous semble, dis-je alors, que la nourriture n'est propre qu'à cette partie de l'homme que nous voyons croître et se développer? Tous étaient de cet avis, excepté Trygétius. — Pourquoi donc alors, nous dit-il, mon corps ne s'est-il pas développé en raison directe de mon grand appétit? — La nature, repris-je, a donné à chaque corps sa dimension, et le corps ne peut aller au delà; mais il n'atteindrait même pas cette mesure, si les aliments lui faisaient défaut. C'est ce qui nous est facile de remarquer dans les animaux, et chacun sait que si on les prive de nourriture, le corps des animaux, quels qu'ils soient, dépérit bientôt. — Il dépérit, dit Licentius, mais il ne décroît pas. — Cela me suffit, répliquai-je, pour le but que je me propose. En effet, la question est de savoir si la nourriture est propre au corps. Or, cela est de toute évidence, puisque si l'on vient à la lui retrancher, le corps tombe dans la maigreur. — Tous partagèrent cette opinion.

8. Et l'âme, repris-je, n'a-t-elle pas aussi sa nourriture propre, et la science ne vous paraît-elle pas être cette nourriture? — Très-certainement, dit ma mère; la seule nourriture de l'âme, à mon avis, est l'intelligence et la science des choses. Et comme Trygétius paraissait douter de la vérité de cette proposition : Aujourd'hui, reprit ma mère, n'avez-vous pas appris vous-même où l'âme prend sa nourriture? Car, au milieu du repas, vous avez dit que vous n'aviez pas re-

quit, omnia nescire, Potesne, inquam, nobis, dicere aliquid eorum quæ nosti? Possum, inquit. Nisi molestum est, inquam, profer aliquid. Et cum dubitaret: Scisne, inquam, saltem te vivere? Scio, inquit. Scis ergo habere te vitam? siquidem vivere nemo nisi vita potest. Et hoc, inquit, scio. Scis etiam corpus te habere. Assentiebatur. Ergo jam scis te constare ex corpore et vita: Scio interim: sed utrum hæc sola sint, incertus sum. Ergo duo ista, inquam, esse non dubitas, corpus et animam: sed incertus es, utrum sit aliud quod ad complendum ac perficiendum hominem valet. Ita, inquit. Hoc quale sit, alias, si possumus, quæremus, inquam. Nunc illud jam ex omnibus quæro, cum fateamur cuncti, neque sine corpore, neque sine anima esse posse hominem, cibos propter quid horum appetamus. Propter corpus, inquit Licentius. Cæteri autem cunctabantur, varioque sermone inter se agebant, quomodo posset propter corpus cibus necessarius videri, cum appeteretur propter vitam, et vita non nisi ad animam pertineret. Tum ergo: Videtur, inquam, vobis ad eam partem cibum pertinere, quam cibo crescere robustioremque fieri videmus? Assentiebantur præter Trygetium. Ait enim: Cur ergo non pro edacitate mea crevi? Modum, inquam, suum a natura constitutum habent omnia corpora, ultra quam mensuram progredi nequeant, tamen ea mensura minora essent si eis alimenta defuissent, quod et in pecoribus facilius animadvertimus. Et nemo dubitat cibis subtractis omnium animantium corpora macrescere. Macrescere, inquit Licentius, non decrescere. Satis est mihi, inquam, ad id quod volo. Etenim quæstio est, utrum ad corpus cibus pertineat. Pertinet autem, cum eo subducto ad maciem deducitur. Omnes ita esse censuerunt.

8. Quid ergo anima, inquam, nullane habet alimenta propria? An ejus esca scientia vobis videtur? Plane, inquit mater, nulla re alia credo ali animam quam intellectu rerum atque scientia. De qua sententia cum Trygetius dubium se ostenderet: Hodie, inquit illa, tu ipse nonne docuisti, unde aut ubi anima pascatur? Nam post aliquantam prandii partem te

marqué de quel plat nous nous étions servis, parce que vous pensiez à je ne sais quelle autre chose; et cependant, vos mains et vos dents ont touché à cette portion des mets servis sur la table. Où donc était votre esprit qui, au moment où vous mangiez, ne prêtait aucune attention à ce que vous faisiez? J'en conclus, et croyez-moi, que les mets dont se nourrit notre âme sont les pensées et la contemplation, si tant est qu'elle puisse ainsi apprendre quelque chose. Cependant on manifesta bruyamment certains doutes à ce sujet. — M'accordez-vous, dis-je alors, que les esprits des hommes qui possèdent une grande science, sont dans leur genre, si je puis m'exprimer ainsi, beaucoup plus pleins et plus étendus que les esprits des ignorants? — C'est évident, répondirent-ils. — C'est donc avec raison que nous disons de ceux qui sont étrangers à toute science et n'ont reçu aucune instruction, qu'ils sont à jeun, et pour ainsi dire affamés. — Quant à moi, dit Trygétius, je pense que ces âmes sont pleines, mais de vice et de corruption. — Croyez-moi, répliquai-je, c'est là une vraie disette, une véritable faim des âmes. Car si le corps, privé de nourriture, est atteint la plupart du temps de maladies et d'affections hideuses qui sont en lui les suites de la disette, de même les âmes des ignorants sont pleines de maladies qui révèlent leurs privations. Les anciens ont appelé *nequitia* cette corruption qui est la mère de tous les vices, parce qu'elle n'est rien, *nequidquam,* parce qu'elle est le néant, *nihil.* La vertu contraire à ce vice prend le nom de *frugalité.* Or, de même que ce mot vient de *frux,* fruit, parce que cette vertu est comme un principe fructifiant pour les âmes; de même aussi le mot *nequitia* a été formé du mot *nihil,* rien, qui désigne la stérilité. Ce qui s'écoule, en effet, ce qui se dissout, ce qui s'anéantit, ce qui meurt sans cesse, n'est rien. Voilà pourquoi nous disons que les hommes entachés de ce vice sont *perdus.* Mais ce qui demeure, ce qui reste, ce qui est toujours semblable à soi-même, comme la vertu, dont l'élément le plus important et le plus beau est la tempérance et la frugalité, voilà ce qui est vraiment quelque chose. Si ce raisonnement est trop obscur pour vous et dépasse les limites de votre intelligence, du moins m'accorderez-vous que, si les âmes des ignorants sont pleines, comme leur corps, c'est qu'il existe pour l'âme deux genres d'aliments, l'un salubre et utile, l'autre, malsain et empoisonné.

9. Cette vérité une fois admise entre nous, que dans l'homme il existe deux substances, c'est-à-dire l'âme et le corps, je crois de mon devoir, en ce jour anniversaire de ma naissance, de donner un repas un peu plus splendide non-seulement à vos corps, mais aussi à vos âmes. Je vous dirai les mets dont ce repas sera composé si vous avez faim. Car si j'entreprenais,

dixisti non advertisse quo vasculo uteremur, quod alia nescio quæ cogitasses, nec tamen ab ipsa ciborum parte abstinueras manus atque morsus. Ubi igitur erat animus tuus, quo tempore illud te vescente non attendebat; inde mihi crede, et talibus epulis animus pascitur, id est theoriis et cogitationibus suis, si per eas aliquid percipere possit. De qua re cum dubitanter streperent, nonne, inquam, conceditis hominum doctissimorum animos multo esse quam imperitorum quasi in suo genere pleniores atque majores? Manifestum esse dixerunt. Recte igitur dicimus eorum animos, qui nullis disciplinis eruditi sunt, nihilque bonarum artium hauserunt, jejunos et quasi famelicos esse. Plenos, inquit Trygetius, et illorum animos esse arbitror, sed vitiis atque nequitia. Ista ipsa est, inquam, crede mihi quædam sterilitas, et quasi fames animorum. Nam quemadmodum corpus detracto cibo plerumque morbis atque scabie repletur, quæ in eo vitia indicant famem, ita et illorum animi pleni sunt morbis quibus sua jejunia confitentur. Etenim ipsam nequitiam matrem omnium vitiorum, ex eo quod nequidquam sit, id est ex eo quod nihil sit, veteres dictam esse voluerunt. Cui vitio quæ contraria virtus est, frugalitas nominatur. Ut igitur hæc a fruge, id est a fructu, propter quamdam animorum fecunditatem; ita illa ab sterilitate, hoc est a nihilo nequitia nominata est: nihil est enim omne quod fluit, quod solvitur, quod liquescit et quasi semper perit. Ideo tales homines etiam perditos dicimus. Est autem aliquid si manet, si constat, si semper tale est, ut est virtus, cujus magna pars est atque pulcherrima, quæ temperantia et frugalitas dicitur. Sed si hoc obscurius est quam ut id jam vos videre possitis, certe illud conceditis, quia si animi imperitorum etiam ipsi pleni sunt, ut corporum, ita animorum duo alimentorum genera inveniuntur, unum salubre atque utile, alterum morbidum atque pestiferum.

9. Quæ cum ita sint, arbitror die natali meo, quoniam duo quædam esse in homine convenit inter nos, id est corpus atque animam, non me prandium paulo lautius corporibus nostris solum, sed et animis etiam

malgré vous et malgré votre répugnance, de vous nourrir, ce serait pour moi peine inutile; et je dois surtout faire des vœux pour que vos désirs se portent plutôt sur ces festins spirituels, que sur les aliments destinés au corps. C'est ce que vous éprouverez si vos âmes sont saines; si au contraire elles sont malades, elles refuseront avec dégoût les aliments comme il arrive dans les maladies du corps. Tous, du geste et de la voix se déclarèrent prêts à prendre et à dévorer tout ce que j'aurais préparé.

10. Je repris donc en ces termes : Nous voulons tous être heureux. A peine avais-je dit ces mots que tous applaudirent d'un commun accord. — Alors, continuai-je, celui qui n'a pas ce qu'il désire, vous paraît-il être heureux? — Non, répondirent-ils. — Eh quoi! celui qui a ce qu'il désire, serait donc heureux? — Oui, s'il a ce qu'il désire, dit alors ma mère, et qu'il ne désire que le bien, il est heureux; mais s'il désire le mal, il est malheureux, malgré l'accomplissement de ses désirs. — Certes! dis-je à ma mère, en lui souriant et en lui témoignant ma joie, vous avez atteint les hauteurs de la philosophie; les termes seuls vous ont manqué pour vous exprimer comme Cicéron. Voici en effet, comment il rend cette idée dans son *Hortensius,* qu'il a composé à la gloire et pour la défense de la philosophie : « Il est certains hommes toujours prêts à discuter, et qu'on ne peut appeler philosophes, qui prétendent que tous ceux qui vivent à leur guise sont heureux. Cela est faux de tout point. Car vouloir ce qui ne convient pas est le comble de l'infortune, et l'on est moins malheureux de ne pas obtenir ce que l'on veut que de rechercher ce qui est défendu. La dépravation de la volonté fait plus de mal à l'homme que le succès ne peut lui faire de bien (1). » A ces mots, ma mère poussa une telle exclamation, qu'oubliant son sexe, il nous semblait voir quelque grand personnage siéger au milieu de nous. Moi cependant, je cherchais, autant que je pouvais, à comprendre de quelle source divine découlaient ses paroles. Licentius alors me dit : Vous devez nous faire connaître ce que chacun doit vouloir pour être heureux, et quelles sont les choses qui doivent être l'objet de ses légitimes désirs. — Invitez-moi, lui répondis-je, pour le jour de votre anniversaire, si vous le jugez convenable, et je prendrai volontiers tout ce que vous me présenterez. A cette condition, je vous invite à souper chez moi aujourd'hui et je vous prie de ne pas me demander ce que peut-être je n'ai pu préparer. Licentius s'excusa de sa demande, toute modeste et réservée qu'elle était. — Il est donc entendu entre nous, repris-je, que celui qui n'a pas ce qu'il désire, ne peut être heureux, et que celui même qui a ce qu'il désire, n'est pas

(1) Cicéron, *Hortensius,* livre dont il ne nous reste que des fragments.

exhibere debere. Quod autem hoc sit prandium, si esuritis, proferam. Nam si vos invitos, et fastidientes alere conabor, frustra operam insumam, magisque vota facienda sunt, ut tales epulas potius quam illas corporis desideretis. Quod eveniet si sani animi vestri fuerint: ægri enim sicut in morbis ipsius corporis videmus, cibos suos recusant et respuunt. Omnes se vultu ipso, et consentiente voce quidquid præparassem jam sumere ac vorare velle dixerunt.

10. Atque ego rursus exordiens : Beatos esse nos volumus, inquam? Vix hoc effuderam, occurrerunt una voce consentientes. Videturne vobis, inquam, beatus esse qui quod vult non habet? Negaverunt. Quid, omnis qui quod vult habet, beatus est? Tum mater. Si bona, inquit, velit et habeat, beatus est. Si autem mala velit, quamvis habeat, miser est. Cui ego arridens atque gestiens : Ipsam, inquam, prorsus mater arcem philosophiæ tenuisti. Nam tibi proculdubio verba defuerunt, ut non sicut Tullius te modo panderes, cujus de hac sententia verba ista sunt. Nam in Hortensio, quem de laude ac defensione philosophiæ librum fecit : Ecce autem, ait, non Philosophi quidem, sed prompti tamen ad disputandum, omnes aiunt esse beatos qui vivant ut ipsi velint, falsum id quidem: Velle enim quod non deceat, idem ipsum miserrimum. Nec tam miserum est non adipisci quod velis, quam adipisci velle quod non oporteat. Plus enim mali pravitas voluntatis affert, quam fortuna cuiquam boni. In quibus verbis illa sic exclamabat, ut obliti penitus sexus ejus, magnum aliquem virum considere nobiscum crederemus, me interim quantum poteram intelligente ex quo illa, et quam divino fonte manarent. Et Licentius : Sed dicendum, inquit, tibi est, ut beatus sit quisque, quid velle debeat, et quarum rerum eum oporteat habere desiderium, Invita me, inquam, natali tuo quando dignaberis, quidquid apposueris libenter sumam. Qua conditione hodie apud me ut epuleris peto, nec flagites quod fortasse non est paratum. Quem cum modestæ ac verecundæ commonitionis suæ pœniteret : Ergo illud, inquam, convenit inter nos, neque quemquam beatum esse posse qui quod

toujours en possession du bonheur. On me l'accorda.

11. M'accordez-vous encore que tout homme qui n'est pas heureux, est nécessairement malheureux? Cela ne fit pas un doute. — Donc tout homme qui n'a pas ce qu'il désire, est malheureux? Tous furent de cet avis. — Que doit donc rechercher l'homme pour être heureux? J'ajoute peut-être ceci à notre festin pour ne pas tromper l'appétit de Licentius; selon moi, ce que l'homme doit acquérir, c'est ce qu'il peut posséder quand il le veut. — C'est évident, dirent-ils. — Ce doit donc être un bien permanent, indépendant des caprices de la fortune, au-dessus de tous les hasards, car ce qui est fragile et mortel, nous ne pouvons le posséder quand et aussi longtemps que nous le voulons. Tout le monde partageait cette opinion, mais Trygétius fit cette objection : Il est beaucoup de gens favorisés de la fortune qui possèdent en abondance et au delà de leurs besoins ces biens fragiles, soumis aux accidents et aux revers, et qui néanmoins rendent cette vie agréable. Rien ne leur manque de ce qu'ils désirent. — Celui qui est dans la crainte, répliquai-je, vous paraît-il heureux? — Non. — Et quand on peut perdre ce qu'on aime, peut-on ne pas craindre? — Non. — Or, tous ces biens périssables peuvent se perdre. Donc celui qui les aime et les possède, ne peut en aucune façon être heureux. Trygétius ne répliquant rien, ma mère prit la parole : Quand même il serait sûr de ne pouvoir perdre tous ces biens, il ne pourrait en être rassasié. Il est donc malheureux, parce qu'il lui manque toujours quelque chose. — Quoi donc? lui objectai-je, si ce riche qui a tout en abondance, qui regorge littéralement de biens, sait mettre des bornes à ses désirs, et que content de ses richesses, il en jouisse avec autant de sagesse que d'agrément, ne le regarderez-vous point comme heureux? — Ce ne sont pas ces biens qui le rendent heureux, répondit-elle, mais la modération de son esprit. — Très-bien! on ne pouvait faire une autre réponse à ma demande, et je n'en attendais pas une autre de vous. Nous n'hésitons donc point à dire que chacun pour être heureux doit chercher à se procurer ce qui est stable et n'est sujet à aucun revers cruel de fortune? — Nous vous l'avons déjà accordé, dit Trygétius. — Dieu, repris-je, vous paraît-il permanent et immuable? — C'est là une vérité tellement certaine, dit Licentius, qu'il est inutile de le demander. Tous s'inclinèrent dans un pieux sentiment de religion. — Par conséquent, leur dis-je, celui qui possède Dieu est heureux.

12. Cette proposition fut acceptée avec joie et de tout cœur. — Nous n'avons donc plus, repris-je, à chercher qu'une chose, c'est-à-dire quel

vult non habet : neque omnem qui quod vult habet, beatum esse? Dederunt.

11. Quid illud, inquam, conceditis, omnem qui beatus non est, miserum esse? Non dubitaverunt. Omnis igitur, inquam, qui quod vult non habet, miser est. Placuit omnibus. Quid ergo sibi homo comparare debet, ut beatus sit, inquam? Forte enim etiam hoc isti nostro convivio subministrabitur, ne Licentii aviditas negligatur : nam id opinor ei comparandum est, quod cum vult, habet. Manifestum esse dixerunt. Id ergo, inquam, semper manens, nec ex fortuna pendulum, nec ullis subjectum casibus esse debet. Nam quidquid mortale et caducum est, non potest a nobis quando volumus, et quamdiu volumus haberi. Assentiebantur omnes. Sed Trygetius : Sunt, inquit, multi fortunati, qui eas ipsas res fragiles casibusque subjectas, tamen jucundas pro hac vita cumulate largeque possideant, nec quidquam illis eorum quæ volunt desit. Cui ego : Qui timet, inquam, videturne tibi beatus esse? Non videtur, inquit. Ergo quod amat quisque si amittere potest, potestne non timere? Non potest, inquit. Amitti autem possunt illa fortuita. Non igitur hæc qui amat et possidet, potest ullo modo beatus esse. Nihil repugnavit. Hoc loco autem mater : Etiamsi securus sit, inquit, ea se omnia non esse amissurum, tamen talibus satiari non poterit. Ergo et eo miser, quo semper est indigus. Cui ego : Quid, inquam, his omnibus abundans rebus atque circumfluens, si cupiendi modum sibi statuat, eisque contentus decenter jucundeque perfruatur, nonne tibi videtur beatus? Non ergo, inquit, illis rebus, sed animi sui moderatione beatus est. Optime, inquam, nec huic interrogationi aliud, nec abs te aliud debuit responderi. Ergo nullo modo dubitamus, si quis beatus esse statuit, id eum sibi comparare debere quod semper manet, nec ulla sæviente fortuna eripi potest. Hoc, inquit, Trygetius, jamdudum consensimus. Deus, inquam, vobis æternus, et semper manens videtur? Hoc quidem, inquit Licentius, ita certum est, ut interrogatione non egeat, cæterique omnes pia devotione concinuerunt. Deum igitur, inquam, qui habet beatus est.

12. Quod cum gaudentes libentissime acciperent : Nihil ergo, inquam, nobis jam quærendum esse arbitror, nisi quis hominum habeat Deum, beatus

est l'homme qui possède Dieu ; car un tel homme sera nécessairement heureux. Répondez, que vous en semble? — Alors Licentius : Celui-là possède Dieu dont la vie est bonne. — Trygétius à son tour : Celui-là possède Dieu, qui fait ce que Dieu veut. Lastidianus se rangea à cette opinion. Mais le plus jeune de nous tous dit alors : Celui-là possède Dieu, qui n'a pas en lui l'esprit immonde. Ma mère approuva toutes ces réponses, mais surtout la dernière. Quant à Navigius, il gardait le silence. Comme je lui demandais son avis, il me répondit que c'était la dernière réponse qui lui plaisait davantage. Je ne crus pas devoir m'abstenir d'interroger Rusticus sur ce qu'il pensait d'une si haute question, car il me semblait que la réserve avait autant de part à son silence que la réflexion. Il se rangea à l'avis de Trygétius.

13. Je repris alors : Je connais votre manière de voir sur une question d'une grande importance, au delà de laquelle nous ne devons rien chercher; nous ne pouvons rien trouver, pourvu toutefois que nous l'approfondissions avec le plus grand calme et en toute sincérité, comme nous avons commencé à le faire. Mais comme elle nous conduirait trop loin aujourd'hui, et que, du reste, dans ses festins, l'âme doit craindre l'excès et la profusion qui auraient lieu, si elle se jetait sur les mets sans retenue et avec trop d'avidité (car alors elle digère mal, ce qui n'est pas moins à craindre pour la santé de l'esprit que la faim elle-même), nous traiterons cette question bien mieux lorsque demain la faim se fera de nouveau sentir. Contentez-vous aujourd'hui d'effleurer ce mets que j'ai eu, moi, votre amphitryon, l'idée soudaine de vous servir. C'est, si je ne me trompe, un de ces mets que d'ordinaire on sert en dernier lieu, tout préparé et aromatisé avec le miel de l'école. A ces paroles, tous se dressèrent comme pour atteindre à un plat au delà de leur portée, et me pressèrent de leur dire, sans retard, ce qu'était ce mets. — Et quoi! leur dis-je, ne voyez-vous pas que nous venons de terminer le débat que nous avions avec les Académiciens? A ce mot d'Académiciens, les trois interlocuteurs à qui la chose était connue, se levèrent avec vivacité, et les bras tendus, pour ainsi dire, pour aider le serviteur qui apportait ce mets, ils ne trouvèrent pas assez d'expressions pour me dire avec quelle joie ils allaient m'écouter.

14. Je posai la question en ces termes : S'il est évident que celui qui n'a pas ce qu'il veut n'est pas heureux, ce que la raison vient de nous démontrer; si personne ne cherche ce qu'il ne veut pas trouver, et si les Académiciens cherchent toujours la vérité, c'est qu'ils veulent trouver la vérité, c'est qu'ils veulent avoir un moyen certain pour la trouver. Or, ils ne la trouvent pas, donc ils ne possèdent pas ce qu'ils veulent, donc

enim profecto is erit. De quo quæro quid vobis videatur. Hic Licentius : Deum habet, qui bene vivit. Trygetius : Deum habet, inquit, qui facit quæ Deus vult fieri. In cujus sententiam Lastidianus concessit. Puer autem ille minimus omnium : Is habet Deum, ait, qui spiritum immundum non habet. Mater vero omnia, sed hoc maxime approbavit. Navigius tacebat. Quem cum interrogassem quid sentiret, illud ultimum sibi placere respondit. Nec Rusticum percontari visum est negligendum, quænam esset de re tanta ejus sententia, qui mihi videbatur non deliberatione magis quam pudore impeditus silere; Trygetio consensit.

13. Tum ego : Teneo, inquam, omnium placita de re magna sane, et ultra quam nec quæri quidquam oportet, nec inveniri potest, si modo eam uti cœpimus serenissime ac sincerissime investigemus. Quod hodie quia longum est, et habent in epulis suis et animi quamdam luxuriem, si ultra modum in eas, et voraciter irruant (ita enim male quodammodo digerunt, unde valetudini mentium non minus quam ab illa ipsa fame metuendum est) melius nos hæc quæstio cras esurientes, si videtur, accipiet. Illud modo libenter liguriatis volo, quod subito mihi ministratori vestro in mentem suggestum est inferendum; et est, nisi fallor, qualia solent ultima apponi, quasi scholastico melle confectum atque conditum. Quo audito sese omnes quasi in elatum ferculum tetenderunt, coegeruntque ut dicere properarem quidnam id esset. Quid, inquam, putatis, nisi cum Academicis totum quod susceperamus confectum esse negotium? Quo accepto nomine, tres illi quibus res nota erat, sese erexerunt alacrius, et velut porrectis, ut fit, manibus inferentem ministrum adjuverunt, quibus potuerunt verbis, nihil se jucundius audituros esse monstrantes.

14. Tum ego ita rem proposui : Si manifestum est, inquam, beatum non esse, qui quod vult non habet, quod paulo ante ratio demonstravit : nemo autem quærit quod invenire non vult, et quærunt illi semper veritatem, volunt ergo invenire; volunt igitur habere inventionem veritatis. At non inveniunt; se-

ils ne sont pas heureux. Or, il n'y a de sage que celui qui est heureux; donc un Académicien n'est pas un sage. Tous alors s'écrièrent comme s'ils s'emparaient du plat tout entier. Mais Licentius réfléchissant avec plus d'attention et de prudence, craignit de s'avancer et dit : Comme vous, je me suis jeté sur ce mets, et j'ai applaudi hautement à cette conclusion qui m'a impressionné. Mais je n'en absorberai rien et je garderai ma part pour la donner à Alypius, car ou bien il la goûtera avec moi, ou bien il me dira pourquoi il ne faut pas y toucher. — C'est Navigius, lui dis-je, qui devrait le plus craindre les aliments trop doux, lui qui est malade du foie. Alors Navigius souriant : Ces douceurs-là me guériront sans aucun doute. Car je ne sais comment ce raisonnement contourné et piquant que vous nous avez servi se trouve avoir, comme on le dit du miel de l'Hymette, une saveur aigre-douce et ne gonfle point les entrailles. Aussi, bien qu'il me pique tant soit peu le palais, je l'absorbe tout entier de mon mieux et de fort bon cœur. Je ne vois pas, en effet, comment on peut attaquer cette conclusion. — Elle ne peut l'être en aucune façon, dit Trygétius; c'est pourquoi je me félicite de m'être brouillé depuis longtemps avec les Académiciens. Car je ne sais par quel instinct naturel, ou pour dire plus vrai, par quelle impulsion divine je leur étais si grandement opposé, même sans savoir comment je devrais les réfuter.

15. Pour moi, dit Licentius, je ne les abandonne pas encore. — Vous n'êtes donc pas du même avis que nous? répartit Trygétius. — Seriez-vous, dit Licentius, en désaccord avec Alypius? — Je ne doute pas, lui répondis-je, que si Alypius était ici, il ne se rendît à un raisonnement si simple. Il ne serait pas, en effet, assez déraisonnable pour admettre les trois propositions suivantes : que celui qui ne possède pas le souverain bien qu'il désire ardemment est heureux; ou que les Académiciens ne veulent pas trouver la vérité; ou que celui qui n'est pas heureux peut être sage; car ces trois choses sont comme le miel, la farine et les amandes dont se compose le gâteau auquel vous craignez de goûter. — Croyez-vous, dit Licentius, qu'il se laisserait séduire par cette légère friandise bonne pour les enfants, et qu'il abandonnerait cette source féconde de la philosophie académicienne, qui, si elle venait à se répandre, engloutirait ou entraînerait ce je ne sais quoi de futile et de si peu de valeur? — Comme si nous avions besoin, reprisje, de chercher de longs raisonnements, surtout contre Alypius! Mais lui-même soutiendrait à son corps défendant que mes petites raisons ne sont pas si peu fortes et si peu utiles. Quant à vous qui avez pris le parti de vous couvrir de l'autorité d'un absent, quelle est celle de mes propositions que vous n'approuvez pas? Contestez-vous qu'on n'est pas heureux quand on n'a pas ce qu'on désire? ou bien prétendez-vous que les Acadé-

quitur eos non habere quod volunt; et ex eo sequitur etiam beatos non esse. At nemo sapiens, nisi beatus : sapiens igitur Academicus non est. Hic repente illi, quasi totum rapientes exclamaverunt. Sed Licentius attentius et cautius advertens timuit assensionem atque subjecit. Rapui quidem vobiscum, siquidem exclamavi illa conclusione commotus. Sed nihil hinc admittam in viscera, et partem meam servabo Alypio : nam aut simul eam mecum lambet, aut me admonebit cur non oporteat attingere. Dulcia, inquam, magis metuere Navigius deberet splene vitioso. Hic ille arridens : Plane, inquit, me talia sanabunt. Nam nescio quomodo contortum hoc et aculeatum, quod posuisti, ut ait ille, de melle Hymetio, acriter dulce est, nihilque inflat viscera. Quare totum etiam palato aliquantum remorso, tamen ut possum libentissime in medullas trajicio. Non enim video quomodo redargui possit ista conclusio. Prorsus nullo modo potest, inquit Trygetius : Quare gaudeo jam diu cum illis me inimicitias suscepisse. Nam nescio qua impellente natura, vel (ut verius dicam) Deo, etiam nesciens quomodo refellendi essent, tamen eis nimis adversabar.

15. Hic Licentius : Ego, inquit, illos nondum desero. Ergo, ait Trygetius, dissentis a nobis? Numquidnam, ille inquit, vos ab Alypio dissentitis? Cui ego : Non dubito, inquam, quin si adesset Alypius, huic ratiunculæ cederet. Non enim tam absurde sentire poterat, ut aut beatus ille videretur, qui tantum bonum animi, quod ardentissime vellet habere, non haberet, aut illos nolle invenire veritatem, aut eum qui beatus non sit esse sapientem : nam his tribus quasi melle, farre, atque nucleis, illud quod metuis gustare, confectum est. Illene, inquit, huic tam parvæ puerorum illecebræ cederet, Academicorum tanta ubertate deserta, qua inundante hoc nescio quid breve aut obruetur, aut pertrahetur? Quasi vero, inquam, longum aliquid nos quæramus, præsertim adversus Alypium : nam non mediocriter parva ista esse fortia et utilia, satis sibi ipse de suo

miciens ne voudraient pas trouver et posséder cette vérité qu'ils cherchent avec tant d'ardeur? ou bien encore, vous paraît-il que le sage n'est pas heureux? — Je déclare complétement heureux, dit-il avec un sourire amer, celui qui n'a pas ce qu'il désire. J'exigeais qu'on écrivît cette réponse. — Je n'ai pas dit cela, reprit-il en se récriant. Comme je faisais signe de prendre encore note de cette réplique : — Eh bien oui, je l'ai dit! répondit-il. Or, j'avais recommandé une fois pour toutes qu'on ne laissât échapper aucune proposition une fois émise. Je tenais donc ce jeune homme flottant entre son obstination et la honte de se dédire.

16. Tandis qu'en badinant ainsi, nous l'engagions à prendre sa part du festin, je remarquai que les autres convives, ignorant complétement ce qui se passait, et désireux de savoir ce qui pouvait ainsi nous égayer, nous regardaient d'un air sérieux. Ils me firent l'effet de ces personnes qui, assises, comme il arrive souvent, dans un repas, au milieu de convives gourmands et avides, s'abstiennent de se servir, par un sentiment de dignité et de retenue. Or, comme je les avais invités, et comme pendant ce repas je jouais le rôle d'un grand personnage, et pour tout dire, le rôle de celui qui invite au nom d'un homme véritable, je ne pus soutenir davantage cette situation, et je fus choqué de cette inégalité et de cette différence entre ceux qui étaient assis à notre table. Je souris à ma mère. Alors, avec une grande aisance, elle me commanda de servir ce qui manquait, comme si ces mets sortaient de son office. Dites-nous donc et faites-nous connaître ce que sont ces Académiciens et ce qu'ils veulent. Je le lui expliquai clairement et en peu de mots, de manière à être compris de tout le monde. Ces gens-là, dit-elle alors, sont des *tombeurs* (*caducarii*). C'est le nom qu'on donne dans le peuple à ceux qui tombent du haut-mal; et aussitôt elle se leva pour s'en aller. Quant à nous, joyeux et le rire sur les lèvres, nous mîmes fin à la discussion et nous nous retirâmes.

DISCUSSION DU SECOND JOUR.

Quel est l'homme qui possède Dieu, de manière à être heureux.

17. Le lendemain, et encore après le dîner, mais un peu plus tard que la veille, nous nous réunîmes tous dans le même lieu. — Vous êtes venus tard au festin, leur dis-je; je ne saurais attribuer ce retard à l'excès de la nourriture que

corpore argumentaretur. Tu autem qui elegisti de absentis auctoritate pendere, quid horum non probas? Utrum beatum non esse, qui quod vult non habet? An illos negas velle habere inventam veritatem, quum vehementer inquirunt? An videtur tibi quisquam sapiens non beatus? Prorsus beatus est, inquit, qui quod vult non habet, quasi stomachanter arridens. Quod cum juberem ut scriberetur : Non dixi, inquit, exclamans. Quod item cum annuerem scribi : Dixi, inquit. Atque ego semel præceperam, ut nullum verbum præter litteras funderetur. Ita adolescentem inter verecundiam atque constantiam exagitatum tenebam.

16. Sed cum his verbis eum jocantes, quasi ad vescendam particulam suam provocaremus, animadverti cæteros rei totius ignaros, sed scire cupientes quid inter nos solos tam jucunde ageretur, sine risu nos intueri. Qui mihi prorsus similes visi sunt, quod plerumque fieri solet, iis qui cum epulantur inter avidissimos rapacissimosque convivas, a rapiendo vel gravitate sese abstinent, vel pudore terrentur. Et quia ego invitaveram, et magni cujusdam hominis personam, atque ut totum explicem, veri hominis etiam (*a*) in illis epulis invitatorem gerebam, sustinere non potui, commovitque me illa inæqualitas mensæ nostræ et discrepantia. Arrisi matri. Atque illa liberrime quod minus habebant, quasi de suo cellario promendum imperans : Jam dic nobis, inquit, et redde qui sint isti Academici, et quid sibi velint? Cui breviter cum exposuissem aperteque, ita ut nemo illorum ignarus abscederet : Isti homines, inquit, caducarii sunt (quo nomine vulgo apud nos vocantur, quos comitialis morbus subvertit), et simul surrexit ut abiret, atque hic omnes læti ac ridentes interposito fine discessimus.

DISPUTATIO SECUNDÆ DIEI.

Quis Deum habeat eo modo ut beatus sit.

17. Postridie autem cum item post prandium, sed aliquanto quam pridie serius iidem ibidemque consedissemus : Tarde, inquam, venistis ad convivium : quod vobis non cruditate accidisse arbitror, sed pau-

(*a*) Mss. undecim : *in illis epulis invitatorem sustinere docuisti, commovit me*, etc., ad quam lectionem prope accedunt alii duo qui ferunt, *sustinebam docti, commovit me*, etc. Forsan docuerat Theodorus qui tractandæ res essent cum imperitioribus in ejuscemodi colloquiis, id quod suspicari licet ex lib. I, *de Ordine*, c. XI.

nous avons prise hier, mais plutôt à la certitude que vous aviez que le repas serait frugal; vous avez pensé qu'il était inutile de tant vous hâter, assurés que vous étiez de l'avoir bientôt achevé. Vous avez, en effet, trouvé si modeste le repas donné le jour de ma fête, que vous n'avez pu croire que les restes en fussent bien considérables; et peut-être avez-vous raison. Mais j'ignore comme vous ce qu'on vous a préparé. Il y en a un autre, en effet, qui ne cesse d'offrir à tous, toutes sortes de mets, et surtout ceux dont il s'agit en ce moment. Mais la faiblesse, la satiété, les occupations nous en éloignent. Nous sommes convenus hier, si je ne me trompe, avec autant de raison que de piété, que le bonheur consistait à posséder en nous celui qui demeure avec les hommes. La raison nous ayant démontré que celui-là seul est heureux qui possède Dieu (et personne de vous ne s'est inscrit en faux contre cette opinion); on vous a demandé quel était l'homme qui vous paraissait posséder Dieu. Si je m'en souviens bien, vous avez émis trois avis sur ce point. Les uns ont avancé que celui-là possède Dieu, qui fait ce que Dieu veut; les autres, que celui-là possède Dieu dont la vie est bonne; les derniers, enfin, ont dit que Dieu était en ceux dont l'âme ne sert pas d'habitation à l'esprit immonde.

18. Mais peut-être avez-vous tous exprimé la même idée sous une forme différente. Car si nous examinons les deux premières propositions, nous voyons : 1° que tout homme dont la vie est réglée par la vertu fait ce que Dieu veut; 2° que tout homme qui fait ce que Dieu veut, vit conformément aux inspirations de la vertu. Or, vivre de la sorte n'est autre chose que faire ce que Dieu veut. Etes-vous d'un autre avis? Tous donnèrent leur assentiment à ce que je disais. La troisième réponse demande un examen plus sérieux. Dans les formules de nos cérémonies les plus saintes, on distingue, si je comprends bien, deux sortes d'esprits immondes. Premièrement les esprits qui s'emparent visiblement d'une âme, troublent les sens, et mettent l'homme comme en fureur; ceux qui ont le pouvoir de les chasser, imposent les mains, imposition des mains qui prend le nom d'exorcisme, ou adjuration des démons au nom de Dieu. Secondement, on appelle encore esprit immonde toute âme impure, c'est-à-dire toute âme souillée de vices et d'erreurs. Je vous prie donc, mon enfant, vous à qui la sérénité et la pureté de votre âme ont peut-être permis d'émettre cette opinion, de nous dire quel est celui qui à votre avis n'a pas l'esprit immonde? Est-ce celui qui n'est pas possédé du démon qui rend

citatis ferculorum securitate, quod non tam mature aggrediendum visum est, quod cito vos peresuros putastis. Non multum enim reliquiarum credendum erat remansisse, ubi die ipso atque solemnitate tam exiguum repertum erat. Fortasse recte. Sed quid vobis præparatum sit ego quoque vobiscum nescio. Alius est enim qui omnibus cum omnes, tum maxime tales epulas præbere non cessat : sed nos ab edendo, vel imbecillitate, vel saturitate, vel negotio plerumque cessamus : quem manentem in hominibus beatos eos facere, inter nos heri, ni fallor, pie constanterque convenerat. Nam cum ratio demonstrasset eum beatum esse, qui Deum haberet, nec huic quisquam vestrum sententiæ restitisset, quæsitum est, quisnam vobis videretur Deum habere. De qua re, si bene memini, tres sententiæ dictæ sunt. Nam parti placuit, Deum habere illum, qui ea faceret quæ Deus vellet. Quidam autem dixerunt, quod is Deum haberet, qui bene viveret. Reliquis vero in eis Deus esse visus est, in quibus qui immundus appellatur, spiritus non est.

18. Sed fortasse omnes diversis verbis unum idemque sensistis. Nam si duo prima consideremus, et omnis qui bene vivit, ea facit quæ vult Deus; et omnis qui ea facit quæ vult Deus, bene vivit; nec quidquam est aliud bene vivere, quam ea facere quæ Deo placeant, nisi quid vobis aliud videtur. Assentiebantur. Tertium vero illud paulo diligentius considerandum est, propterea quod ritu castissimorum (a) sacrorum spiritus immundus, quantum intelligo, duobus modis appellari solet : vel ille qui extrinsecus invadit animam sensusque conturbat, et quemdam hominibus infert furorem. cui excludendo qui præsunt, manum imponere vel exorcizare dicuntur, hoc est per divina eum adjurando expellere. Aliter autem dicitur spiritus immundus, omnis omnino anima immunda; quod nihil est aliud quam vitiis, et erroribus inquinata. Itaque abs te quæro, tu puer, qui fortasse aliquanto sereniore ac purgatiore spiritu istam sententiam protulisti, quis tibi videatur immundum spiritum non habere, illene qui dæmonem non habet, quo vesani homines fieri solent, an ille qui animam suam a vitiis omnibusque peccatis mundavit? Is mihi vide-

(a) In prius editis legitur, *quod ritu castissimorum sacrorumque spirituum spiritus immundus*, etc., minus bene, ut intelligitur satis ex re subjecta et ex Mss. quos sequimur. Hic nempe *castissimorum sacrorum* nomine commendantur Sacramenta initiorum.

les hommes furieux, ou bien est-ce celui qui a purifié son âme de tout vice et de toute souillure? — Je crois, répondit l'enfant, que celui qui n'a point en lui l'esprit immonde est l'homme qui vit chastement. — Mais quel est l'homme que vous appelez chaste? Est-ce celui qui ne commet aucun péché, ou celui qui s'abstient de tout commerce charnel illicite? — Comment, répondit-il, peut-on être chaste en s'abstenant seulement de tout commerce charnel illégitime, si on ne laisse pas de souiller son âme par d'autres péchés? L'homme vraiment chaste est celui qui a les yeux tournés vers Dieu, et qui les tient fixés sur Dieu seul. Je crus devoir prendre note des paroles de cet enfant. J'ajoutai ensuite : Il est donc nécessaire, pour qui veut être chaste, de vivre d'après les principes de la vertu; et celui qui vit ainsi est nécessairement chaste. N'êtes-vous pas de cet avis? Il en tomba d'accord avec les autres. Vos trois avis, repris-je, se résument donc en un seul?

19. Mais souffrez que je vous fasse cette question : Dieu veut-il que l'homme cherche Dieu? Ils répondirent affirmativement. — Pouvons-nous dire que la vie d'un homme qui cherche Dieu est mauvaise? — Nullement, dirent-ils. — Répondez aussi à cette troisième question : L'esprit immonde peut-il chercher Dieu? — Tous disaient non, sauf Navigius qui, indécis pendant quelques instants, se rangea enfin à l'avis des autres. Si donc, repris-je, l'homme qui cherche Dieu fait la volonté de Dieu, vit selon les principes de la vertu et se trouve affranchi de l'esprit impur; si, d'un autre côté, l'homme qui cherche Dieu ne possède pas encore Dieu, il s'ensuit que l'homme vertueux, l'homme qui fait la volonté de Dieu, l'homme affranchi de l'esprit impur ne doit point pour cela posséder Dieu. — Tous se mirent à rire de cette conclusion que j'avais tirée de leurs concessions et qui les avait comme pris au piége. Alors ma mère, longtemps interdite, me pria d'élucider et de rendre plus clair, en l'expliquant ce raisonnement que la nécessité de conclure m'avait fait présenter d'une manière embarrassée. J'accédai à sa demande. — On ne peut cependant, reprit-elle, parvenir à Dieu sans avoir cherché Dieu. — Très-bien, lui dis-je; mais celui qui cherche encore Dieu n'est pas encore arrivé à Dieu, quand même sa vie serait irrépréhensible. Donc tout homme dont la vie est irrépréhensible ne possède pas Dieu. — Selon moi, dit ma mère, il n'est personne qui ne possède Dieu; mais l'homme vertueux a Dieu pour lui; le méchant l'a contre lui. — C'est donc à tort qu'hier nous sommes convenus que celui-là est heureux qui possède Dieu, puisque tout homme possède Dieu et que cependant tout homme n'est pas heureux. — Ajoutez donc, dit ma mère, qu'il faut de plus avoir Dieu pour soi.

20. Au moins, dis-je, il est convenu entre nous que celui-là est heureux, qui a Dieu pour lui. — Je voudrais bien, dit Navigius, être de

tur, inquit, immundum spiritum non habere, qui caste vivit. Sed castum, inquam, quem vocas? Eumne qui nihil peccat, an eum qui ab illicito tantum concubitu temperet? Quomodo, inquit, castus potest esse, qui ab illicito tantum concubitu abstinens sese, cæteris peccatis non desinit inquinari? Ille est vere castus, qui Deum attendit, et ad ipsum solum se tenet. Quæ verba pueri sicut dicta erant, cum conscribi mihi placuisset : Is ergo, inquam, necesse est ut bene vivat, et qui bene vivit necessario talis est, nisi quid tibi aliud videtur. Concessit cum cæteris. Ergo una est hic, inquam, dicta sententia.

19. Sed illud a vobis paululum quæro, velitne Deus ut homo Deum quærat? Dederunt. Item quæro : numquidnam possumus dicere, illum qui Deum quærit, male vivere? Nullo modo, dixerunt. Etiam hoc tertium respondete, spiritus immundus potestne Deum quærere? Negabant, aliquantum dubitante Navigio, qui postea cæterorum vocibus cessit. Si igitur, inquam, qui Deum quærit, id facit quod Deus vult, et bene vivit, et spiritum immundum non habet : qui autem Deum quærit, nondum habet Deum : non igitur quisquis aut bene vivit, aut quod vult Deus facit, aut spiritum immundum non habet, continuo Deum habere credendus est. Hic cum se cæteri concessionibus suis deceptos riderent, postulavit mater, cum diu stupida fuisset, ut ei hoc ipsum quod conclusionis necessitate intorte dixeram, explicando relaxarem atque solverem. Quod cum factum esset : Sed nemo, inquit, potest pervenire ad Deum, nisi Deum quæsierit. Optime, inquam. Tamen qui adhuc quærit, nondum ad Deum pervenit, etiamsi bene vivit. Non igitur quisquis bene vivit, Deum habet. Mihi, inquit, videtur Deum nemo non habere : sed eum qui bene vivit, habet propitium; qui male, infestum. Male igitur, inquam, hesterno die concessimus eum beatum esse, qui Deum habet. Siquidem omnis homo Deum habet, nec tamen omnis homo beatus est. Adde ergo, inquit, propitium.

20. Saltem, inquam, hoc inter nos satis constat,

cet avis, mais je crains celui qui cherche encore; je crains surtout que comme conséquence vous ne déclariez heureux l'Académicien auquel dans un langage vulgaire et peu latin, mais très-juste, selon moi, on a appliqué hier le nom de *tombeur* (caducarius). Je ne puis dire, en effet, que Dieu soit contraire à l'homme qui le cherche; or, si je ne puis le dire, c'est que Dieu lui est favorable; et celui pour qui Dieu est favorable est nécessairement heureux. Celui qui cherche Dieu sera donc heureux. Mais quand on cherche, c'est qu'on n'a pas ce que l'on veut. On sera donc heureux tout en n'ayant pas ce que l'on veut, ce qui cependant nous paraissait hier à tous une absurdité; et c'est ce qui nous avait fait croire que nous avions dissipé les ténèbres de l'Académie. Licentius triomphera donc de nous, et comme un prudent médecin, il m'avertira que je suis puni d'avoir pris imprudemment ces douceurs contraires à ma santé.

21. Ici, ma mère ayant encore souri: Je n'accorde pas complétement, dit Trygétius, que Dieu soit contraire par cela seul qu'il n'est pas favorable, et je crois qu'il y a un moyen terme. — M'accordez-vous, dis-je alors, que cet homme qui se trouve dans ce moyen terme, c'est-à-dire à qui Dieu n'est ni favorable ni contraire, possède Dieu d'une manière quelconque? Comme il hésitait: Il y a une différence, dit ma mère, entre posséder Dieu et n'être pas abandonné de Dieu. — Qui vaut mieux, repris-je, de n'être pas sans Dieu ou de posséder Dieu? — Autant qu'il m'est donné de le comprendre, voici mon opinion: L'homme vertueux possède Dieu, mais Dieu favorable; l'homme méchant possède Dieu, mais Dieu hostile, irrité. Quant à celui qui cherche encore et qui n'a pas encore trouvé, il ne possède ni un Dieu favorable, ni un Dieu contraire, mais il n'est cependant pas sans Dieu. — Est-ce là votre avis? — Oui, répondirent-ils. — Dites-moi, je vous prie, Dieu ne vous semble-t-il pas être propice à l'homme qu'il favorise? — Sans aucun doute. — Donc Dieu ne favorise pas l'homme qui le cherche? — Il le favorise. — Donc celui qui cherche Dieu a Dieu pour lui, et tout homme qui a Dieu pour lui est heureux: donc celui qui cherche est heureux. Or, celui qui cherche n'a pas encore ce qu'il désire; donc celui qui n'a pas ce qu'il désire est heureux. — Non, dit ma mère, celui qui n'a pas ce qu'il désire ne me semble nullement heureux. — Donc tout homme qui a Dieu pour lui n'est pas heureux. — Si la raison, reprit-elle, exige cette conséquence, je ne puis la nier. — Voici donc, à ce sujet, la distinction que j'établis: Tout homme qui a déjà trouvé Dieu, a Dieu pour lui et il est heureux: tout homme qui cherche Dieu a Dieu pour lui, mais n'est pas encore heureux:

eum beatum esse qui habet propitium Deum? Vellem, inquit Navigius, consentire: sed illum vereor qui adhuc quærit, præsertim ne concludas beatum esse Academicum, qui hesterno sermone vulgari quidem et male latino, sed aptissimo sane, ut mihi videtur, verbo caducarius nominatus est. Non enim possum dicere homini Deum quærenti adversum Deum esse: quod si dici nefas est, propitius erit, et qui propitium Deum habet, beatus est. Beatus ergo erit ille, qui quærit. Omnis autem quærens nondum habet quod vult. Erit igitur beatus homo qui quod vult non habet, quod heri nobis omnibus videbatur absurdum, unde credebamus Academicorum tenebras esse discussas. Quare jam de nobis Licentius triumphabit, mihique ulla dulcia, quæ contra valetudinem meam temere accepi, has de me pœnas exigere, quasi prudens medicus admonebit.

21. Hic cum etiam mater arrisisset: Ego, inquit Trygetius, non concedo continuo Deum adversari cui non sit propitius, sed esse aliquid medium puto. Cui ego: Istum tamen hominem, inquam, medium, cui nec Deus propitius est nec infestus: Deum quoquo modo habere concedis? Hic cum ille cunctaretur: Aliud est, inquit mater: Deum habere, aliud non esse sine Deo. Quid ergo, inquam, melius est, utrum habere Deum, an non esse sine Deo? Quantum, inquit, possum intelligere, ista est sententia mea: Qui bene vivit, habet Deum, sed propitium: qui male, habet Deum, sed adversum. Qui autem adhuc quærit, nondumque invenit, neque propitium neque adversum, sed non est sine Deo. Hæccine, inquam, vestra etiam sententia est? Hanc esse dixerunt. Dicite mihi quæso, inquam: Non vobis videtur esse homini Deus propitius cui favet? Esse confessi sunt. Non ergo, inquam, favet Deus quærenti sese homini? Responderunt: Favet. Habet igitur, inquam, qui Deum quærit, Deum propitium, et omnis qui habet Deum propitium, beatus est. Beatus est ergo et ille qui quærit. Qui autem quærit, nondum habet quod vult. Erit igitur beatus qui quod vult non habet. Prorsus, inquit mater, non mihi videtur beatus esse, qui quod vult non habet. Ergo, inquam, non omnis qui habet Deum propitium, beatus est. Si hoc cogit ratio, inquit, non possum negare. Ista igitur, inquam, distributio erit, ut omnis qui jam Deum invenit, et propitium Deum habeat, et beatus

enfin, tout homme qui, par ses vices et ses péchés, s'éloigne de Dieu, non-seulement n'est pas heureux, mais n'a pas non plus Dieu pour lui.

22. Ce raisonnement fut accepté de tous. — Voilà qui est bien, repris-je ; mais je crains une chose, c'est que cette concession dont nous sommes convenus plus haut, c'est-à-dire que celui qui n'est pas heureux est malheureux, ne vous trouble quelque peu : car la conséquence que nous devons en tirer, c'est qu'il faut regarder comme malheureux l'homme qui a Dieu pour lui, mais qui le cherche encore et qui par cela même n'est pas encore heureux. Eh quoi ! dirons-nous avec Cicéron, nous donnons le nom de riches aux maîtres de nombreux domaines, et ceux qui possèdent toutes les vertus, nous les appellerons pauvres ? Mais prenez garde ; si l'on a raison de dire que tout homme qui est dans le besoin est malheureux, peut-être aura-t-on raison de dire que tout malheureux est dans le besoin. Et ainsi, il sera vrai de dire que le malheur et le besoin sont une seule et même chose, proposition à laquelle vous avez compris que je donnais mon assentiment lorsqu'elle fut émise. Mais il serait trop long de la discuter aujourd'hui. Je vous prie donc de ne pas dédaigner de venir demain vous asseoir encore à cette table. Nous nous levâmes, après que tous eurent déclaré qu'ils le feraient très-volontiers.

DISCUSSION DU TROISIÈME JOUR.

De la question proposée la veille.

23. Le troisième jour de notre discussion, les nuages du matin qui nous forçaient à nous réfugier dans les bains se dissipèrent, et, dans la soirée, le ciel reprit toute sa sérénité. Nous nous rendîmes donc sur une pelouse qui était proche ; et chacun s'y étant assis le plus commodément possible, je repris en ces termes la discussion à l'endroit où nous l'avions laissée la veille : J'ai obtenu de vous toutes les concessions que je désirais : aujourd'hui donc, où j'ai l'intention de mettre fin à ce banquet et de prendre un repos de quelques jours, vous n'aurez rien à me répondre, ou du moins, je crois, très-peu de chose. Ma mère avait émis cette proposition, que le malheur n'est autre chose que le besoin, et nous sommes convenus que tous ceux qui sont pauvres sont malheureux. Mais hier nous n'avons pu éclaircir cette question : tout malheureux est-il pauvre ? Si la raison nous démontre qu'il en est ainsi, nous aurons trouvé l'homme heureux, ce sera celui qui n'est pas dans le besoin. En effet, quiconque n'est pas malheureux est heureux. Donc celui qui n'est pas dans le

sit : omnis autem qui Deum quærit, propitium Deum habeat, sed nondum sit beatus. Jam vero quisquis vitiis atque peccatis a Deo se alienat, non modo beatus sit, sed ne Deo quidem vivat propitio.

22. Quod cum placuisset omnibus : Bene habet, inquam, sed adhuc illud vereor, ne vos moveat quod jam superius concesseramus, miserum esse quisquis beatus non sit : cui consequens erit, esse miserum hominem qui propitium tenet Deum, quem adhuc Deum quærentem nondum diximus esse beatum. An vero quod ait Tullius, multorum in terris prædiorum dominos divites appellamus, omnium virtutum possessores pauperes nominabimus ? Sed illud videte, utrum quomodo verum est, quod omnis egens miser sit, ita sit verum quod omnis miser egeat. Ita enim erit verum, nihil aliud esse miseriam quam egestatem, quod me nunc cum diceretur laudare sensistis. Hoc autem hodie longum est ut quæramus, quare peto ne fastidio vobis sit ad istam mensam cras etiam convenire. Quod cum omnes se libentissime habere dixissent, surreximus.

DISPUTATIO TERTIÆ DIEI.

De quæstione pridie proposita dicendum.

23. Tertius autem dies disputationis nostræ, matutinas nubes quæ nos cogebant in balneas dissipavit, tempusque pomeridianum candidissimum reddidit. Placuit ergo in pratuli propinqua descendere, atque omnibus nobis ubi commodum visum est confidentibus, reliquus ita sermo perstratus est. Omnia pene, inquam, quæ interroganti mihi concedi a vobis volui, habeo ac teneo : quare hodierno die, quo possimus tandem hoc nostrum convivium aliquo intervallo dierum distinguere, aut nihil, aut non multum erit, ut opinor, quod mihi vos respondere necesse sit. Dictum enim erat a matre, nihil aliud esse miseriam quam egestatem, convenitque inter nos, omnes qui egeant miseros esse. Sed utrum omnes etiam miseri egeant, nonnulla quæstio est, quam hesterno die non potuimus explicare. Hoc autem ita se habere, si ratio demonstraverit, perfectissime inventum est qui sit beatus : erit enim ille qui non eget. Omnis enim non miser, beatus est. Beatus est

besoin est heureux, s'il est vrai que ce que nous appelons besoin soit la même chose que le malheur.

24. Eh quoi! dit Trygétius, de cette proposition si évidente que tout malheureux est dans le besoin, ne peut-on pas conclure que celui qui n'est pas dans le besoin est heureux? Car, si j'ai bonne mémoire, nous vous avons accordé qu'entre le bonheur et le malheur il n'y a pas de milieu. — Y a-t-il, répliquai-je, un milieu entre la vie et la mort? n'est-on pas ou vivant ou mort? — J'avoue qu'entre ces deux états il n'y a pas de milieu; mais où voulez-vous en venir? — Le voici : vous reconnaîtrez sans doute que tout homme enseveli depuis un an est bien mort? — Certes oui! — Eh bien! tout homme qui n'est pas enseveli depuis un an est-il vivant? — Ce n'est pas une conséquence, dit-il. — Donc, si tout homme qui est dans le besoin est malheureux, il ne s'ensuit pas que tout homme qui n'est pas dans le besoin soit heureux, bien qu'entre le bonheur et le malheur, comme entre la vie et la mort, on ne puisse trouver d'état intermédiaire.

25. Comme certains de mes auditeurs paraissaient ne comprendre ce raisonnement qu'avec peine, je cherchai, en accommodant mes paroles à leur intelligence, à le leur faire saisir. Que tout homme, dis-je, qui est dans le besoin, soit dans le malheur, personne n'en doute; et nous ne redoutons pas ici pour le sage quelques nécessités matérielles, car l'âme qui est le sujet de la vie heureuse n'en a pas besoin. L'âme du sage, en effet, est parfaite; or, nul être parfait n'est dans le besoin. Le sage prend, s'il l'a sous la main, ce qui lui paraît nécessaire au corps; si ces choses lui manque, cette privation ne sera point capable de l'abattre, car tout homme sage est homme de courage. Or, tout homme de courage ne craint rien; donc le sage ne craint ni la mort du corps, ni ces douleurs qu'on ne peut chasser, éviter ou éloigner qu'à l'aide de ces biens dont il peut être privé. Cependant, il ne laisse pas que d'en bien user, quand il les possède. Aussi, est-ce avec raison que le poète a dit : « C'est folie de souffrir ce qu'on peut éviter (1). » Le sage évitera donc la mort et la douleur autant qu'il le pourra et qu'il sera convenable de les éviter, de peur qu'en ne les évitant pas, il ne soit malheureux, non pas de ce que ces accidents lui soient arrivés, mais de ce qu'il n'a pas voulu les éviter, alors qu'il le pouvait, ce qui est un signe évident de folie. En n'évitant pas ces maux, il sera donc malheureux, non pour les avoir soufferts, mais par suite de sa folie. Si, au contraire, il n'a pu les éviter, quoiqu'il ait tout fait pour cela dans les limites de ce qui est convenable, ces maux en tombant sur lui ne le ren-

(1) Térence; dans l'*Eunuque*, act. IV, sc. 6.

ergo qui egestate caret, si quam dicimus egestatem, eamdem miseriam esse constiterit.

24. Quid enim, ait Trygetius, non potest ex eo jam confici, omnem non egentem beatum esse, quo manifestum est, omnem qui egeat esse miserum? Nam concessisse nos memini, nihil esse medium inter miserum et beatum. Aliquidne, inquam, inter mortuum et vivum tibi medium videtur esse? Nonne omnis homo aut vivus aut mortuus est? Fateor, inquit, neque hic esse aliquid medium. Sed quorsum istud? Quia, inquam, etiam istud te fateri credo, omnem qui ante annum sepultus est esse mortuum. Non negabat. Quid omnis qui ante annum sepultus non est, vivit? Non, ait, sequitur. Ergo, inquam, non sequitur, ut si omnis qui eget miser est, omnis qui non eget sit beatus, quamvis inter miserum et beatum, ut inter vivum et mortuum, medium nihil inveniri queat.

25. Quod cum aliqui eorum paulo tardius intellexissent, me id quibus potui verbis ad eorum sensum accommodatis aperiente atque versante : Ergo, inquam, miserum esse omnem qui egeat, dubitat nemo : nec nos terrent quædam sapientium corpori necessaria. Non enim eis eget ipse animus, in quo postea est vita beata. Ipse enim perfectus est, nullus autem perfectus aliquo eget, et quod videtur corpori necessarium sumet, si adfuerit : si non adfuerit, non eum istarum rerum franget inopia. Omnis namque sapiens fortis est, nullus autem fortis aliquid metuit. Non igitur metuit sapiens aut mortem corporis, aut dolores, quibus pellendis vel vitandis vel differendis, sunt necessaria illa, quorum ei potest contingere inopia. Sed tamen non desinit eis bene uti, si ipsa non desunt. Verissima est enim illa sententia : Nam tu quod vitare possis, stultum admittere est. Vitabit ergo mortem ac dolorem quantum potest et quantum decet, ne si minime vitaverit, non ex eo miser sit quia hæc accidunt, sed quia vitare cum posset, noluit : quod manifestum stultitiæ signum est. Erit ergo ista non vitans, non earum rerum perpessione, sed stultitia miser. Si autem non valuerit evitare, cum id sedulo ac decenter egerit, non eum ista irruentia

dront pas malheureux. Aussi, cette autre maxime du même poète comique n'est pas moins vraie : « Si ce que tu veux ne peut arriver, ne cherche alors que ce qui peut arriver (1). » Comment le sage peut-il être malheureux quand il n'arrive que ce qu'il a voulu? car ce qu'il sait ne pouvoir arriver, il ne peut le vouloir. Il ne veut, en effet, que les choses les plus certaines, c'est-à-dire que tout ce qu'il fait, il ne veut le faire que conformément aux prescriptions de la vertu et de la loi divine de la sagesse. Or, ces choses ne peuvent lui être enlevées en aucune manière.

26. Examinons maintenant si l'on peut dire que tout homme malheureux est dans le besoin. Ce qui rend cette proposition difficile à concéder, c'est qu'il est un grand nombre de gens qui possèdent en abondance ces biens périssables, et pour qui tout est si facile et si aplani, qu'au moindre signe ils voient affluer vers eux tout ce que leurs désirs ont demandé. Cette vie, à vrai dire, est soumise à de grandes difficultés. Mais figurons-nous un individu, tel que cet Orata dont nous parle Cicéron. Qui osera dire que cet Orata était dans le besoin, lui au sein des richesses, des délices, des plaisirs, l'homme qui n'avait rien à désirer sous le rapport des jouissances, du crédit, de la santé? Il possédait de riches domaines, avait les amis les plus agréables, et tout cela, autant qu'il pouvait en désirer. Il usa convenablement de tous ces biens dans l'intérêt de son bien-être; et, pour tout dire en un mot, un prompt succès couronna constamment toutes ses entreprises et tous ses desseins. Mais, direz-vous peut-être, il désirait plus qu'il n'avait. Nous l'ignorons; mais, et cela suffit à la question, supposons qu'il ne désirât rien au delà de ce qu'il possédait, vous semble-t-il qu'il lui manquait quelque chose? — Quand j'accorderais, dit Licentius, qu'il ne désirait rien, chose difficile à admettre lorsqu'il s'agit d'un homme qui n'est pas un sage, toujours est-il qu'il craignait (car c'était un homme, comme on dit, d'un esprit droit) que quelque revers de fortune ne lui ravît toutes ses richesses. Il ne lui fallait pas un grand effort d'intelligence pour comprendre que tous ces biens, quelque grands qu'ils fussent, étaient exposés aux caprices du sort.—Vous voyez bien, Licentius, dis-je alors, en souriant, que cet homme opulent trouvait précisément dans la rectitude de son esprit un obstacle à la vie heureuse. Plus il avait le coup d'œil perçant, plus il voyait qu'il pouvait perdre tous ses biens. Aussi était-il abattu par la crainte, et justifiait-il assez ce dicton populaire : Pour un homme sans assurance, le bon sens est un malheur.

27. Cette conclusion les fit tous sourire. —

(1) Térence ; l'*Andrienne*, act. II, sc. 1er.

miserum facient. Etenim et illa ejusdem Comici sententia non minus vera est : Quoniam non potest id fieri quod vis, id velis quod possit. Quomodo erit miser, cui nihil accidit præter voluntatem? Quia quod sibi videt non posse provenire, non potest velle. Habet enim rerum certissimarum voluntatem, id est, ut quidquid agit, non agat nisi ex virtutis quodam præscripto et divina lege sapientiæ, quæ nullo ab eo pacto eripi possunt.

26. Jam nunc videte, utrum etiam omnis qui miser est egeat. Nam huic sententiæ concedendæ difficultatem illa res facit, quod multi in magna fortuitarum rerum copia constituti sunt, quibus ita facilia sunt omnia, ut ad eorum nutum præsto sit quidquid cupiditas poscit. Difficilis quidem ista vita est. Sed fingamus aliquem talem, qualem Tullius fuisse dicit Oratam. Quis enim facile dicat (*a*) Oratam egestate laborasse, hominem ditissimum, amœnissimum, deliciosissimum, cui neque ad voluptatem quidquam defuit, neque ad gratiam, neque ad bonam integramque valetudinem? Nam et prædiis quæstuosissimis et amicis jucundissimis, quantum libuit, abundavit, et illis omnibus aptissime ad salutem corporis usus est, ejusque (ut breviter totum explicem) omne institutum voluntatemque omnem successio prospera consecuta est. Sed fortasse inquiet aliquis vestrum, plus illum quam habebat habere voluisse. Hoc ignoramus. Sed quod satis est quæstioni, faciamus eum non desiderasse amplius quam tenebat. Videturne vobis eguisse? Etiamsi concedam, inquit Licentius, nihil eum desiderasse, quod in homine non sapiente nescio quomodo accipiam; metuebat tamen, erat enim vir (ut dicitur) ingenii non mali, ne illa omnia sibi vel uno adverso impetu raperentur. Non enim magnum erat intelligere, talia cuncta quantacumque essent, esse sub casibus constituta. Tum ego arridens : Vides, inquam, Licenti, fortunatissimum istum hominem a beata vita ingenii bonitate impeditum. Quo enim erat acutior, eo videbat illa omnia se posse amittere : quo metu frangebatur, illudque vulgare satis asserebat : Infidum hominem malo suo esse cordatum.

27. Hic cum et ille et cæteri arrisissent : Illud tamen, inquam, diligentius attendamus, quia etsi

(*a*) Mss. octo cum Bad. et Am. constanter habent : *Oratum*.

Toutefois, repris-je, faisons bien attention que si Orata était dans la crainte, il n'était pas dans le besoin : et là, est toute la question. Le besoin consiste à ne pas avoir et non à craindre de perdre ce que l'on a. Or, cet homme était malheureux parce qu'il craignait, quoiqu'il ne manquât de rien. Tout malheureux n'est donc pas dans le besoin. Ma mère, dont je soutenais le sentiment, donna, comme les autres, son approbation à cette conclusion; toutefois, elle hésita quelques instants. — Je ne sais, dit-elle enfin, et je ne comprends pas bien comment on peut séparer le besoin du malheur, ou le malheur du besoin; car cet homme riche et opulent, qui, comme vous le dites, ne désirait rien, par cela même qu'il craignait de perdre sa fortune, était dans le besoin, puisqu'il lui manquait la sagesse. Eh quoi! nous appellerions indigent celui qui manque d'argent, et nous ne regarderions pas comme tel celui qui manque de sagesse? Tous à ces mots se récrièrent d'admiration, et je ne fus pas médiocrement satisfait moi-même en voyant que ce que ma mère avait dit était la vérité, que je me préparais à dire en dernier lieu comme une des maximes les plus remarquables des écrits des philosophes. — Voyez-vous, dis-je, la différence qui existe entre la science, si grande et si variée qu'elle soit, et une âme appliquée tout entière à Dieu? Car d'où procèdent, si ce n'est de cette source, les paroles que nous admirons? — Certes! s'écria Licentius, plein de joie, on ne pouvait rien dire de plus vrai, de plus divin. Il n'est point de misère plus grande et de plus déplorable misère que la privation de la sagesse; au contraire, rien ne peut manquer à celui qui a la sagesse.

28. L'indigence de l'âme, repris-je, n'est donc autre chose que la folie. La folie, en effet, est le contraire de la sagesse, comme la mort est le contraire de la vie, comme le bonheur est le contraire du malheur : entre ces divers états, il n'y a pas de milieu. Si tout homme qui n'est pas heureux est malheureux, si tout homme qui n'est pas mort est vivant, de même évidemment tout homme qui n'est pas fou est sage. D'où nous pouvons conclure que Sergius Orata fut malheureux, non pas tant parce qu'il craignait de perdre les dons de la fortune, que parce qu'il était fou. Il eût donc été plus malheureux encore, si, au milieu de ces choses si fragiles et si périssables qu'il prenait pour des biens, il eût été affranchi de toute crainte. Car cette sécurité aurait eu pour cause, non la vigilance d'une âme forte, mais l'engourdissement de son intelligence, et plongé dans une folie plus profonde, il eût été plus malheureux encore. Si tout homme qui manque de sagesse, est en proie à une grande indigence, et si tout homme qui possède la sagesse ne manque de rien, il s'ensuit que la folie est une véritable indigence; or,

timuit iste, non eguit : unde quæstio est. Egere est enim in non habendo, non in timore amittendi quæ habeas. Erat autem iste miser, quia metuebat, quamvis non egeret. Non igitur omnis qui miser est, eget. Quod cum approbavisset cum cæteris etiam ipsa cujus sententiam defendebam, aliquantulum tamen addubitans : Nescio, inquit, tamen, et nondum plene intelligo, quomodo ab egestate possit miseria, aut egestas a miseria separari. Nam et iste qui dives et locuples erat, et nihil (ut dicitis) amplius desiderabat, tamen quia metuebat ne amitteret, egebat sapientia. Ergone hunc egentem diceremus, si egeret argento et pecunia; cum egeret sapientia, non diceremus? Ubi cum omnes mirando exclamassent, me ipso etiam non mediocriter alacri atque læto, quod ab ea potissimum dictum esset, quod pro magno de philosophorum libris, atque ultimum proferre paraveram : Videtisne, inquam, aliud esse multas variasque doctrinas, aliud animum attentissimum in Deum? Nam unde ista quæ miramur, nisi inde procedunt? Hic Licentius lætus exclamans : Prorsus, inquit, nihil verius, nihil divinius dici potuit. Nam et major et miserabilior egestas nulla est, quam egere sapientia, et qui sapientia non eget, nulla re omnino egere potest.

28. Est ergo animi egestas, inquam, nihil aliud quam stultitia. Hæc est enim contraria sapientiæ, et ita contraria ut mors vitæ, ut beata vita miseræ, hoc est sine aliquo medio. Nam ut omnis non beatus homo miser est, omnisque homo non mortuus vivit, sic omnem non stultum manifestum est esse sapientem. Ex quo et illud jam licet videre, non ex eo tantum Sergium Oratam fuisse miserum, quod timebat ne fortunæ illa munera amitteret, sed quia stultus erat. Quo fit ut miserior esset, si tam pendulis nutantibusque iis quæ bona putabat, nihil omnino metuisset. Esset enim non fortitudinis excubiis, sed mentis sopore securior, et altiore stultitia demersus miser. At si omnis qui caret sapientia magnam patitur egestatem, omnisque compos sapientiæ nihilo eget, sequitur ut stultitia sit egestas. Ut autem omnis stultus miser, ita omnis miser stultus est.

comme tout insensé est malheureux, tout homme malheureux est insensé. Il est donc démontré que le malheur est toujours l'indigence, comme l'indigence est toujours le malheur.

29. Trygétius déclara ne pas bien comprendre cette conclusion. — Que vient de nous démontrer la raison? lui dis-je. — Qu'on est indigent quand on n'a pas la sagesse. — En quoi consiste ici l'indigence? — A n'avoir pas la sagesse. — Qu'est-ce ne pas avoir la sagesse? Comme il se taisait : N'est-ce pas être insensé? — Oui. — Donc, être en proie à l'indigence, n'est autre chose que d'être en proie à la folie. D'où comme conséquence nécessaire l'indigence prend un autre nom : on l'appelle folie. Et pourtant nous disons, je ne sais comment : Il est dans l'indigence, il est dans la folie. C'est comme si nous disions en parlant d'un lieu d'où la lumière est absente : Il y a des ténèbres, ce qui revient à dire : Il n'y a pas de lumière. Ce ne sont pas, en effet, les ténèbres qui viennent ou qui se retirent; mais manquer de lumière, c'est être dans les ténèbres, comme manquer de vêtements, c'est être dans la nudité. Lorsqu'on prend un vêtement, la nudité ne s'enfuit pas devant le vêtement comme une chose susceptible de mouvement. Nous disons donc de quelqu'un qu'il a l'indigence, comme nous disons qu'il a la nudité, c'est-à-dire qu'il est nu. Indigence est le mot qui signifie le *non-avoir*. Ainsi donc, pour expliquer ma pensée autant qu'il m'est possible de le faire, lorsqu'on dit de quelqu'un : Il a le malheur de l'indigence, c'est comme si l'on disait : Il a le malheur de ne rien avoir. Donc, puisque nous avons démontré que la folie est sans aucun doute une véritable indigence, voyez si maintenant nous avons résolu la question que nous avions entrepris de discuter. Nous nous demandions, en effet, si ce que nous appelons malheur n'est pas la même chose que ce que nous nommons indigence. Or, nous avons prouvé que c'est avec raison que nous appelons la folie indigence. De même donc que tout insensé est malheureux et que tout malheureux est insensé, ainsi nous sommes forcés d'avouer que non-seulement tout indigent est malheureux, mais encore que tout malheureux est indigent. Or, si de ce que tout insensé est malheureux, et de ce que tout homme malheureux est insensé, nous concluons que folie et malheur sont la même chose, pourquoi de ce que tout indigent est malheureux et de ce que tout homme malheureux est indigent, ne pas conclure que malheur et indigence sont aussi une seule et même chose?

30. Tous reconnurent la justesse de ce raisonnement. Je repris donc : La suite demande que nous examinions maintenant quel est l'homme qui n'est pas indigent; car cet homme sera tout

Ergo ut omnis egestas miseria, ita omnis miseria egestas esse convincitur.

29. Quam conclusionem Trygetius cum se parum intellexisse diceret : Quid, inquam, inter nos ratione convenit? Eum egere, inquit, qui sapientiam non habeat. Quid est ergo, inquam, egere? Sapientiam, inquit, non habere. Quid est, inquam, sapientiam non habere? Hic cum taceret : Nonne hoc est, inquam, habere stultitiam? Hoc, inquit. Nihil est ergo aliud, inquam, habere egestatem, quam stultitiam; ex quo jam necesse est egestatem, alio verbo nominari, quando stultitia nominatur. Quamquam nescio quomodo dicamus : Habet egestatem, aut, habet stultitiam. Tale est enim ac si locum aliquem, qui lumine careat, dicamus habere tenebras : quod nihil est aliud quam lumen non habere. Non enim tenebræ quasi veniunt aut recedunt, sed carere lumine hoc ipsum est jam tenebrosum esse, ut carere veste hoc est esse nudum. Non enim veste accedente veluti aliqua res mobilis nuditas fugit. Sic ergo dicimus aliquem habere egestatem, quasi dicamus habere nuditatem. Egestas enim verbum est non habendi. Quamobrem ut quod volo, explicem sicut possum, ita dicitur : Habet egestatem : quasi dicatur : Habet non habere. Itaque si stultitiam ipsam veram et certam egestatem esse monstratum est : vide jam quæstionem quam susceperamus, utrum soluta sit. Dubitabatur enim inter nos, utrum cum appellaremus miseriam, nihil aliud quam egestatem nominaremus. Dedimus autem rationem, recte stultitiam vocari egestatem. Sicut ergo et omnis stultus miser, et omnis miser stultus est; ita necesse est non solum omnem qui egeat miserum, sed etiam omnem qui miser sit egentem esse fateamur. At si ex eo quod et omnis stultus miser est, et omnis miser stultus est, conficitur stultitiam esse miseriam : cur non ex eo quod et quisquis eget miser, et quisquis miser est egeat, nihil aliud miseriam quam egestatem esse conficimus ?

30. Quod cum omnes ita esse faterentur : Illud jam, inquam, sequitur, ut videamus quis non egeat : is enim erit sapiens et beatus. Egestas autem stulti-

à la fois sage et heureux. Or, l'indigence est la folie, c'est son nom; et ce mot emporte d'ordinaire l'idée de stérilité et de dénûment. Remarquez, je vous prie, avec attention, le soin qu'ont mis les anciens à former tous les mots, ou au moins ce qu'on ne peut mettre en doute, certains mots qui devaient désigner les choses dont la connaissance nous était le plus nécessaire. Déjà vous m'avez accordé que tout insensé est indigent et que tout indigent est insensé; vous m'accorderez aussi, je crois, que tout insensé a l'esprit vicieux, et que tous les vices de l'esprit peuvent se désigner sous le nom de *folie*. Le premier jour de notre discussion, nous avons dit que le mot *nequitia* avait été formé du mot *nequidquam*, rien, qui désigne la stérilité, et que la vertu contraire prenait le nom de frugalité, qui vient de *frux*, fruit. Or, dans ces deux termes opposés, *frugalitas* et *nequitia*, deux choses surtout paraissent dominer, l'*être* et le *non-être*. Quel sera donc, à notre avis, l'opposé de l'indigence, qui fait l'objet de cette discussion? — Ils hésitèrent pendant quelques instants. Trygétius dit enfin : Si je dis que ce sont les richesses, elles me paraissent bien opposées à l'indigence. — Vous approchez de la vertu, repris-je, car pauvreté et indigence se prennent souvent dans le même sens. Cependant cherchons un autre mot, car il ne faut pas que pour désigner le meilleur lot nous n'ayons qu'une seule expression. D'un côté, en effet, nous sommes abondamment pourvus par les expressions *pauvreté* et *indigence*; de l'autre, nous n'opposons qu'un seul mot, celui de *richesses*. Or, rien ne me paraît plus absurde que l'idée opposée à celle d'indigence soit elle-même dans une indigence trop grande pour se produire au grand jour.— Si l'on disait plénitude? demanda Licentius; ce mot, selon moi, pourrait être opposé au mot *indigence*.

31. Mais après tout, dis-je, nous nous appesantissons peut-être trop sur les mots; ce n'est pas, en effet, ce dont il faut le plus s'inquiéter dans la recherche de la vérité. Car, bien que Salluste, l'écrivain qui pesait et choisissait le mieux ses expressions, ait opposé *opulence* à *indigence* (1), j'accepte cependant le mot *plénitude*. Ici, en effet, ce n'est pas la peur des grammairiens qui nous donne la fièvre; et nous n'avons pas à craindre qu'ils nous reprochent de nous être servis sans scrupule de leurs expressions, eux qui ont mis leurs biens mêmes à notre disposition (2). Mes auditeurs sourirent. Ainsi, continuai-je, puisque j'ai résolu de considérer les sentiments de vos esprits quand ils sont tournés vers Dieu comme autant d'oracles,

(1) SALLUSTE, *Guerre de Catilina.*
(2) Allusion au Grammairien Vérécundus, propriétaire de la campagne où l'on était réuni.

tia est, egestatisque nomen : hoc autem verbum sterilitatem quamdam et inopiam solet significare. Attendite quæso altius, quanta cura priscorum hominum, sive omnia, sive quod manifestum est, quædam verba creata sunt, earum rerum maxime quarum erat notitia pernecessaria. Jam enim conceditis, omnem stultum egere, et omnem qui egeat stultum esse; credo vos etiam concedere animum stultum esse vitiosum, omniaque animi vitia uno stultitiæ nomine includi. Primo autem die hujus disputationis nostræ nequitiam dixeramus esse ab eo dictam quod nec quidquam sit, cui contrariam frugalitatem a fruge fuisse nominatam. Ergo in iis duobus contrariis, hoc est frugalitate atque nequitia illa duo videntur eminere, esse et non esse. Egestati autem de qua quæstio est, quid putamus esse contrarium? Hic cum aliquantum cunctarentur : Si dicam, inquit Trygetius, divitias : video his paupertatem esse contrariam. Est quidem, inquam, vicinum. Nam paupertas et egestas unum atque idem accipi solent. Tamen aliud verbum inveniendum est, ne meliori parti desit unum vocabulum, ut cum illa pars paupertatis et egestatis nomine abundet, ex hac parte solum opponatur divitiarum nomen. Nihil enim absurdius quam ut hic sit egestas vocabuli, ubi est contraria pars egestati. Plenitudo, inquit Licentius, si dici potest, videtur mihi recte opponi egestati.

31. Postea, inquam, de verbo quæremus fortasse diligentius. Non enim hoc curandum est in inquisitione veritatis. Quamvis enim Sallustius lectissimus pensator verborum, egestati opposuerit opulentiam, tamen accipio istam plenitudinem. Non enim hic grammaticorum formidine (a) laborabimus, aut metuendum est ne ab eis castigemur, quod incuriose utimur verbis, qui res suas nobis ad utendum dederunt. Ubi cum arrisissent : Ergo quia mentes vestras, inquam, cum intenti estis in Deum, velut quædam oracula non contemnere statui, videamus quid sibi velit hoc nomen : nam nullum accommodatius esse arbitror veritati. Plenitudo igitur et egestas contraria

(a) Ita Mss. At prius excusi habent : *Non enim nec hic grammaticorum formidine liberabimur.*

voyons ce que signifie ce mot de plénitude; plus qu'aucun autre il me semble se rapprocher de la vérité. Plénitude est donc l'opposé d'indigence; et ici, comme dans *nequitia* et *frugalitas*, se montrent *l'être* et le *non-être*; et si l'indigence est la folie, la plénitude sera la sagesse. En outre, c'est avec raison que beaucoup ont prétendu que la frugalité était la mère de toutes les vertus. Cicéron, se rangeant à leur opinion, dit dans un de ses discours : « Que chacun pense ce qu'il voudra; quant à moi, j'estime que la plus grande vertu est la frugalité, c'est-à-dire la modération et la tempérance (1). » Paroles pleines de sagesse et de raison, car il avait en vue le fruit, c'est-à-dire comme nous l'avons dit, l'être qui a pour opposé le non-être. Mais à cause de la signification qu'on donne vulgairement à cette expression (on emploie très-souvent frugalité pour parcimonie), Cicéron l'a fait suivre de deux autres mots qui indiquent clairement sa pensée, c'est-à-dire modération et tempérance. Examinons-les avec plus d'attention.

32. Modération vient de *modus*, mesure; tempérance vient de *temperies*, juste tempérament. Or, là où se trouvent la mesure et la modération, il n'y a rien de plus ni de moins, et c'est ce que nous appelons *plénitude* par opposition à indigence, expression plus juste que si nous avions choisi le mot abondance. Ce mot en effet donne l'idée d'un épanchement, d'un écoulement de choses exubérantes; or, là où il y a plus que ce qu'il faut, on sent le besoin d'une mesure; et tout ce qui est excessif manque de mesure. Ainsi l'abondance même peut connaître l'indigence, tandis que la mesure ne connaît ni le plus ni le moins. Si nous analysons le mot opulence, nous ne trouverons en lui que la mesure. En effet, opulence vient du mot *ops*, aide; or, comment l'excès pourrait-il nous aider alors que le trop est parfois plus gênant que l'insuffisant? Donc, tout ce qui est de trop ou d'insuffisant rentre dans le domaine de l'indigence, parce qu'il manque de mesure. La mesure de l'âme est donc la sagesse. On ne niera pas en effet que la sagesse ne soit l'opposé de la folie, que la folie ne soit autre chose que l'indigence, et que la plénitude ne soit l'opposé de l'indigence. La mesure de l'âme est donc dans la sagesse. C'est donc une belle maxime, et, on l'a proclamé avec raison, la maxime la plus utile à l'homme dans la vie que cette parole d'un poète : « Rien de trop (2)! »

33. Hier, au commencement de notre discussion, nous avons dit que si nous trouvions que le malheur n'est autre chose que l'indigence, nous proclamerions heureux celui qui n'est pas

(1) CICÉRON, *Discours pour Dejotarus.*
(2) TÉRENCE, dans l'*Andrienne*, act. I, scène 1re.

sunt : at etiam hic similiter, ut in nequitia et frugalitate, apparent illa duo, esse et non esse. Et si egestas est ipsa stultitia, plenitudo erit sapientia. Merito etiam virtutum omnium matrem multi frugalitatem esse dixerunt. Quibus consentiens Tullius etiam in populari oratione ait : « Ut volet quisque accipiat : ego tamen frugalitatem, id est modestiam et temperantiam, virtutem esse maximam judico. » Prorsus doctissime ac decentissime : consideravit enim frugem, id est illud quod esse dicimus, cui est non esse contrarium. Sed propter vulgarem loquendi consuetudinem, qua frugalitas quasi parcimonia dici solet, duobus consequentibus quid senserit, illustravit, subjiciendo modestiam et temperantiam : et hæc duo verba diligentius attendamus.

32. Modestia utique dicta est a modo, et a temperie temperantia. Ubi autem modus est atque temperies, nec plus est quidquam nec minus. Ipsa est igitur plenitudo, quam egestati contrariam posueramus, multo melius quam si abundantiam poneremus. In abundantia enim intelligitur affluentia et quasi rei nimium exhuberantis effusio. Quod cum evenit ultra quam satis est, etiam ibi desideratur modus, et res quæ nimia est, modo eget. Ergo nec ab ipsa redundantia egestas aliena est; a modo autem et plus, et minus aliena sunt. Ipsam etiam opulentiam si discutias, invenies eam nihil aliud tenere quam modum. Nam non nisi ab ope dicta est opulentia. Quomodo autem opitulatur, quod nimium est, cum incommodius sit sæpe quam parum? Quidquid igitur vel parum vel nimium est, quia modo eget, obnoxium est egestati. Modus ergo animi sapientia est. Etenim sapientia contraria stultitiæ non negatur, et stultitia egestas, egestati autem contraria plenitudo. Sapientia igitur plenitudo. In plenitudine autem modus. Modus igitur animi in sapientia est. Unde illud præclarum est, et non immerito diffamatur hoc primum in vita esse utile : Ut ne quid nimis.

33. Dixeramus autem in exordio hodiernæ disputationis nostræ, quod si inveniremus nihil aliud esse miseriam quam egestatem, eum beatum esse fateremur, qui non egeret. Est autem inventum : ergo beatum esse nihil est aliud quam non egere, hoc est

dans l'indigence. Or, nous l'avons trouvé; donc, être heureux, c'est n'être pas dans l'indigence, c'est être sage. Mais si vous demandez ce que c'est que la sagesse (car c'est là ce que la raison a cherché à expliquer et à tirer des ténèbres autant que possible), je vous dirai que la sagesse n'est autre chose que la mesure de l'âme, c'est-à-dire ce par quoi l'âme se pondère, de manière à s'écarter du trop et à ne pas se réduire au trop peu. Sans cette mesure, l'âme se jette dans les plaisirs, dans les honneurs, dans les excès de l'orgueil, toutes choses où les esprits ambitieux et par conséquent malheureux pensent pouvoir trouver la joie et le bonheur. Elle se trouve alors comme resserrée par les bassesses, par la crainte, par la tristesse, par la cupidité et par une foule d'autres passions qui, de l'aveu même des malheureux, font le malheur de l'homme. Quand, au contraire, l'âme a trouvé la sagesse; lorsque, pour employer l'expression de cet enfant, elle s'y tient, elle s'y attache; quand elle ne se laisse pas impressionner par la vanité et ne se tourne pas vers les apparences trompeuses; quand enfin, soutenue par son Dieu, elle les laisse tomber et s'écrouler de tout leur poids, alors elle n'a rien à craindre d'aucun excès, ni par conséquent de l'indigence, ni, en dernier lieu, du malheur. Tout homme heureux est donc en possession de sa juste mesure; il possède la sagesse.

34. Mais à quelle sagesse, sinon à celle de Dieu, peut-on véritablement donner ce nom? Nous savons de source divine que le Fils de Dieu n'est autre chose que la sagesse (I *Cor.*, I, 24), et que le Fils de Dieu est véritablement Dieu. Par conséquent, tout homme heureux possède Dieu, ce dont nous sommes tombés d'accord au commencement de ce festin. Mais, à votre avis, la sagesse n'est-elle pas la vérité? Il est dit aussi : « Je suis la vérité. » (*Jean*, XIV, 6.) Or, si la sagesse est la vérité même, elle le doit à une suprême mesure dont elle procède et vers laquelle elle se tourne lorsqu'elle est parfaite. Or, au-dessus de cette suprême mesure il n'y a point d'autre mesure; car si la suprême mesure est mesure par la suprême mesure, elle est par elle-même la mesure. Mais la suprême mesure est nécessairement aussi la véritable mesure. De même que la mesure engendre la vérité, de même la vérité fait connaître la mesure; donc, point de vérité sans la juste mesure ni de juste mesure sans la vérité. Qu'est-ce que le Fils de Dieu? C'est la vérité. Quel est celui qui n'a pas eu de Père? N'est-ce pas cet être qui est la mesure suprême? Tout homme donc qui arrivera à la mesure suprême par la vérité sera heureux. C'est là posséder Dieu dans son âme, c'est-à-dire jouir de Dieu. Toutes les autres choses sont la possession de Dieu mais ne possèdent Dieu.

esse sapientem. Si autem quæritis quid sit Sapientia (nam et ipsam ratio quantum in præsentia potuit, evolvit atque eruit), nihil est aliud quam modus animi, hoc est quo sese animus librat, ut neque excurrat in nimium, neque infra quam plenum est coarctetur. Excurrit autem in luxurias, dominationes, superbias, cæteraque id genus, quibus immoderatorum miserorumque animi sibi lætitias atque potentias comparari putant. Coarctatur autem sordibus, timoribus, mœrore, cupiditate, atque aliis quæcumque sunt quibus homines miseros etiam miseri confitentur. Cum vero sapientiam contemplatur inventam, cumque, ut hujus pueri verbo utar, ad ipsam se tenet, nec se ad simulacrorum fallaciam, quorum pondus amplexus a Deo suo cadere atque demergi solet, ulla commotus inanitate convertit, nihil immoderationis, et ideo nihil egestatis, nihil igitur miseriæ pertimescit. Habet ergo modum suum, id est sapientiam, quisquis beatus est.

34. Quæ est autem dicenda sapientia, nisi quæ Dei Sapientia est? Accepimus autem etiam auctoritate divina : Dei Filium nihil esse aliud quam Dei Sapientiam : et est Dei Filius profecto Deus. Deum habet igitur quisquis beatus est : quod omnibus nobis jam ante placuit, cum hoc convivium ingressi sumus. Sed quid putatis esse sapientiam, nisi veritatem? Etiam hoc enim dictum est : « Ego sum Veritas. » (*Joan.*, XIV, 6.) Veritas autem ut sit, fit per aliquem summum modum, a quo procedit, et in quem se perfecta convertit. Ipsi autem summo modo nullus alius modus imponitur : Si enim summus modus per summum modum modus est, per seipsum modus est. Sed etiam summus modus necesse est ut verus modus sit. Ut igitur veritas modo gignitur, ita modus veritate cognoscitur. Neque igitur veritas sine modo, neque modus sine veritate unquam fuit. Quis est Dei Filius? dictum est : Veritas. Quis est qui non habet patrem, quis alius quam summus modus? Quisquis igitur ad summum modum per veritatem venerit, beatus est. Hoc est animo Deum habere, id est Deo frui. Cætera enim quamvis a Deo habeantur, non habent Deum.

35. Cette voix qui agit avec nous et qui nous porte à nous souvenir de Dieu, à le rechercher, à avoir soif de lui, après avoir banni toute tiédeur, cette voix, dis-je, vient à nous de cette source même de la vérité. C'est une clarté que verse sur les yeux de notre âme ce soleil mystérieux. C'est de lui qu'émane toute vérité qui sort de notre bouche, alors même que nous craignons de nos yeux encore malades ou récemment ouverts de nous tourner hardiment vers lui et de le contempler tout entier; et cette vérité n'est autre chose que Dieu même dans toute sa perfection et sans aucune altération, car en lui se trouvent la plénitude et la perfection tout entière; il est aussi le Dieu tout-puissant. Cependant, tant que nous le cherchons, tant que nous ne sommes pas encore abreuvés à la source même, et pour me servir de ce terme, rassasiés de cette plénitude, nous sommes forcés de reconnaître que nous n'avons pas encore atteint notre mesure. Aussi, tout en étant assurés de l'aide de Dieu, nous ne sommes pas encore arrivés à la sagesse, ni par conséquent au bonheur. Ainsi donc, cette plénitude de l'âme, cette vie heureuse consiste à posséder une religieuse et parfaite connaissance de celui qui nous fait entrer dans les sentiers de la vérité, qui nous fait jouir de la vérité, et par qui nous sommes attachés à la suprême mesure. A ceux qui le comprennent et qui ont banni les mensonges de toutes les superstitions, ces trois choses révèlent un seul Dieu et une seule substance. Ici, ma mère reconnaissant les paroles qui étaient profondément gravées dans sa mémoire, et s'éveillant, pour ainsi dire, dans sa foi, laissa, joyeuse, échapper ce verset d'une hymne de notre saint pontife (1) :

Trinité sainte, exauce nos prières.

Puis elle ajouta : La voilà, sans aucun doute, cette vie heureuse qui est aussi la vie parfaite, jusqu'au sein de laquelle, il faut le présumer, une foi ferme, une vive espérance et une ardente charité, guideront nos pas empressés.

36. Mais, dis-je alors, puisque la mesure elle-même nous fait un devoir de laisser quelque intervalle entre nos festins, je rends grâces, de toute mon âme, au Dieu tout-puissant et véritable, notre Père, au Seigneur libérateur des âmes; je vous remercie, vous aussi qui, invités cordialement, m'avez rendu de si grands services; car vous avez répandu une si vive lumière sur notre discussion, que ce sont, je ne puis le nier, mes invités qui m'ont nourri et rassasié. Alors, au milieu de la joie commune et des louanges qu'on rendait à Dieu : Que je vou-

(1) Hymne de saint Ambroise : *Deus Creator omnium.*

35. Admonitio autem quædam, quæ nobiscum agit, ut Deum recordemur, ut eum quæramus, ut eum pulso omni fastidio sitiamus, de ipso ad nos fonte veritatis emanat. Hoc interioribus luminibus nostris jubar sol ille secretus infundit. Hujus est verum omne quod loquimur, etiam quando adhuc vel minus sanis vel repente apertis oculis audacter converti, et totum intueri trepidamus : nihilque aliud etiam hoc apparet esse quam Deum, nulla degeneratione impediente perfectum. Nam ibi totum atque omne perfectum est, simulque est omnipotentissimus Deus. Sed tamen quamdiu quærimus, nondum ipso fonte, atque ut illo verbo utar, plenitudine saturati, nondum ad nostrum modum nos pervenisse fateamur : et ideo quamvis jam Deo adjuvante, nondum tamen sapientes ac beati sumus. Illa est igitur plena satietas animorum, hæc est beata vita, pie perfecteque cognoscere a quo inducaris in veritatem, (a) qua veritate perfruaris, per quid connectaris summo modo. Quæ tria unum Deum intelligentibus unamque substantiam, exclusis vanitatibus variæ superstitionis, ostendunt. Hic mater recognitis verbis quæ suæ memoriæ penitus inhærebant, et quasi evigilans in fidem suam, versum illum sacerdotis nostri : Fove precantes Trinitas, læta effudit, atque subjecit : Hæc est nullo ambigente beata vita, quæ vita perfecta est, ad quam nos festinantes posse perduci, (b) solida fide, alacri spe, flagrante caritate præsumendum est.

36. Ergo, inquam, quoniam modus ipse nos admonet, convivium aliquo intervallo dierum distinguere, quantas pro viribus possum gratias ago summo et vero Deo patri Domino liberatori animarum. Deinde vobis qui concorditer invitati, multis etiam me cumulastis muneribus. Nam tantum in nostrum sermonem contulistis, ut me negare non possim, ab invitatis meis esse satiatum. Hic omnibus gaudentibus et laudantibus Deum : Quam vellem,

(a) Lov. *quo veritate perfruaris, per quid connectaris summo bono.* Sed concinnius aliæ editiones et Mss. nobiscum præferunt, *qua veritate... summo modo.*— (b) Sic incunctanter legendum cum Mss. et omnibus antiquis editionibus Bad. Am. Er. et Coloniensi, an. 1529. Non vero, *sola fide*, uti habetur apud Lov. manifesto lapsu, cum ad hæc continenter addatur, *alacri spe, flagrante caritate.*

drais, dit Trygétius, que vous nous nourrissiez tous les jours de cette manière et avec la même mesure! — Cette mesure, repris-je, vous devez partout la garder, partout l'aimer, si vous avez à cœur notre retour vers Dieu. Sur ces mots, on mit fin à la discussion, et l'on se sépara.

inquit Trygetius, hoc modo [nos quotidie pasceres. Modus, inquam, ille ubique servandus est, ubique amandus, si vobis cordi est ad Deum reditus noster. His dictis facto disputationis fine, discessimus.

AVERTISSEMENT

SUR LES DEUX LIVRES DE L'ORDRE.

Saint Augustin composa son *Traité de l'Ordre* sur les instances de Zénobius, dont il rappelle l'amitié et l'extrême bienveillance pour lui et pour ses amis au livre I, chapitre VII. Dans le même endroit, il déclare que jusque-là il n'avait pu le satisfaire sur plusieurs questions importantes que Zénobius lui avait faites, parce que non-seulement la difficulté de la matière, mais encore le peu de temps dont il disposait, l'en avait empêché. Il dut cependant se rendre aux désirs de cet ami qui le pressait ardemment de ne pas différer davantage et qui allait jusqu'à l'engager par un poème à donner plus d'extension à sa réponse.

Saint Augustin composa ces deux livres à Cassiciacum, vers la fin de l'année 386. Il avait achevé le premier avant qu'Alypius revînt de Milan. Celui-ci était parti pour cette ville avant le 13 du mois de novembre, lorsque Augustin n'avait fait que commencer encore le *Traité contre les Académiciens,* et il n'en revint que pour voir achever les deux derniers livres de ce traité et le second livre *de l'Ordre.* Augustin, dans ce second livre, cite de temps en temps le *Traité de la Vie heureuse :* on y trouve même un passage du troisième livre *contre les Académiciens,* d'où nous concluons que ce second livre n'a été achevé qu'après ceux dont nous venons de parler.

L'extrait du livre des *Rétractations*, auquel nous renvoyons, fait connaître le sujet de ces deux livres. Dans le premier se trouve ce passage remarquable où saint Augustin combat les sentiments de rivalité et de vaine gloire qui agitent trop souvent les jeunes gens qui se livrent avec ardeur à l'étude des lettres. Dans le second livre, la définition de l'ordre fait

ADMONITIO

DE SEQUENTIBUS DUOBUS DE ORDINE LIBRIS.

Ad edendum opus *de Ordine* animum adjecit Augustinus auctore Zenobio, cujus viri amicitiam et plurimam in se suosque familiares benevolentiam commemorat lib. I, c. VII, ubi se ipsi ea de re multa atque alta percontanti facere satis antehac non potuisse dicit, cum non modo rei difficultas, sed temporum etiam angustiæ prohiberent. Cæterum amico vehementer instanti ne diutius differret, atque ad copiosius respondendum carmine provocanti morem gerere oportuit.

Cœpit itaque conscribendis hisce libris vacare apud Cassiciacum sub finem anni 386, quippe cum primum librum perfecerit antequam Mediolano regressus esset Alypius, qui inchoato jam *contra Academicos* opere, ante 13 diem Novembris eo profectus, inde rediit opportune ut interesset tum ejusdem operis posterioribus duobus absolvendis libris, tum etiam alteri cudendo libro *de Ordine;* in quo citatur interdum liber *de Beata vita*, laudatur etiam locus libri tertii *contra Academicos*; unde secundum hunc de ordine librum post istos perfectum esse intelligimus.

Argumentum utriusque libri exhibet annexa hic *Retractatio.* In primo insignior locus est, ubi comprimuntur æmulationis et inanis jactantiæ motus illi, quibus agitari solent adolescentes qui litteris navant operam. In secundo libro ex ordinis definitione nascuntur variæ quæstiones :

naître diverses questions ; mais comme la difficulté de la matière surpassait l'intelligence de ses interlocuteurs, le saint docteur a cru devoir nous tracer une manière judicieuse d'étudier. Il traite donc d'abord de la manière de former son âme à la vertu et d'acquérir les sciences humaines, afin que l'esprit, à l'aide de ces deux appuis, puisse s'élever jusqu'à l'intelligence des vérités plus hautes.

Voyez *Rétractations,* livre I, chap. III.

cumque rei difficultas collocutorum captum superaret, visum est Augustino rectum studendi ordinem edocere. Quapropter primum de informandis rite moribus, tum de comparandis humanis disciplinis disserit, quibus fretus adjumentis animus ad celsiora demum percipienda evehatur.

Vide lib. I *Retract.,* caput III.

LES DEUX LIVRES

DE L'ORDRE [1]

LIVRE PREMIER

Ce livre contient deux thèses ; dans la première, saint Augustin enseigne que toutes choses bonnes ou mauvaises sont soumises à l'ordre de la Providence divine. Dans la seconde, il ne fait qu'effleurer la nature et l'excellence de l'ordre, et saisit l'occasion qui lui est offerte pour censurer sévèrement les sentiments de rivalité de ses élèves et les puériles disputes que soulevait entre eux l'amour de la vaine gloire. Enfin il démontre qu'on ne doit pas, à cause de son sexe, interdire à Monique, sa mère, les discussions philosophiques.

PRÉFACE.

—

CHAPITRE PREMIER.

Toutes choses sont dirigées par une Providence divine.

1. Rechercher l'ordre des choses et distinguer celui qui est particulier à chacun des êtres ; saisir et expliquer l'ordre dans cette universalité des êtres qui embrasse et régit le monde : c'est là, Zénobius, une tâche très-difficile pour l'homme, et que très-peu sont capables de remplir. Ajoutons que si l'on y parvenait, on ne pourrait également trouver un auditeur qui fût préparé par l'innocence de sa vie ou par une certaine instruction à comprendre des vérités aussi divines et aussi obscures. Et cependant, il n'est rien que les plus grands génies recherchent avec plus d'ardeur, il n'est rien qu'on désire plus vivement connaître et apprendre, quand on considère, la tête levée, les écueils et les orages de cette vie, comment il se fait, d'une part, que Dieu gouverne les choses de ce monde ; de l'autre, qu'on trouve répandue dans toutes les choses une perversité si grande, que loin de la faire remonter jusqu'au gouvernement de Dieu, il semble qu'on ne pourrait même l'attribuer au gouvernement d'un esclave, à qui l'on accorderait ce pouvoir. Aussi, ceux qui agitent ces questions, ont pu se croire dans la nécessité d'admettre ou que la Providence divine ne s'étendait pas jusqu'aux moindres, jusqu'aux plus infimes détails, ou que le mal arrivait certainement par la volonté de

(1) Ces livres ont été composés vers la fin de l'année 386.

LIBER PRIMUS

Disputationes duas exhibet, quarum prima docet omnia prorsus et bona et mala ordine divinæ providentiæ contineri. Secunda de ordinis præstantia et notione nonnihil tangit ; atque hic data occasione incompositos animi motus et pueriles gloriolæ obtentu rixas alumnorum suorum graviter carpit Augustinus ; tumque Monnicam dicit ob sexum a philosophica disputatione minime arcendam esse.

PRÆFATIO.

—

CAPUT PRIMUM.

Omnia divina providentia regi.

Ordinem rerum, Zenobi, consequi ac tenere cuique proprium, tum vero universitatis quo coercetur ac regitur hic mundus, vel videre vel pandere difficillimum hominibus atque rarissimum est. Huc accedit, quod etiamsi quis hæc possit, non illud quoque valet efficere ut dignum auditorem tam divinis obscurisque rebus, vel vitæ merito, vel habitu quodam eruditionis inveniat. Nec tamen quidquam est quod magis avide expetant quæque optima ingenia, magisque audire ac discere studeant, qui scopulos vitæ hujus et procellas, velut erecto quantum licet capite, inspiciunt, quam quomodo fiat, ut et Deus humana curet, et tanta in humanis rebus perversitas usquequaque diffusa sit, ut non divinæ, sed ne servili quidem cuipiam procurationi, si ei tanta potestas daretur, tribuenda esse videatur. Quamobrem illud quasi necessarium iis quibus talia sunt curæ, credendum dimittitur, aut divinam providentiam non usque in hæc ultima et ima pertendi, aut certe mala

Dieu. Deux conséquences également impies, la dernière surtout. Bien qu'en effet la croyance que la providence de Dieu ne s'étende pas à tout, soit une preuve de notre extrême ignorance et nous expose aux plus grands dangers, jamais, toutefois, parmi les hommes eux-mêmes, on n'a fait à personne un crime de n'avoir pu faire une action, et le reproche de négligence est beaucoup plus doux que celui de malice et de cruauté. La raison qui n'a point perdu le souvenir de ce qu'elle doit à Dieu, est donc comme forcée de croire ou que les choses terrestres ne peuvent être dirigées par la Divinité, ou qu'elle les néglige et les dédaigne, plutôt que de les conduire d'une manière qui adoucisse toute plainte contre Dieu, et le mette à l'abri de tout reproche.

2. Mais qui serait assez aveugle pour hésiter d'attribuer à la puissance de Dieu et à sa volonté tout ce qui, dans les mouvements des corps, a nécessairement pour cause une raison supérieure au pouvoir et à la volonté de l'homme, à moins de prétendre que c'est le hasard qui a formé les membres aux proportions si justes et si précises des plus petits animaux; ou de nier qu'ils sont l'effet du hasard, sans reconnaître qu'ils ont la raison pour principe; ou même d'oser, sur les vaines données d'une opinion frivole, soustraire dans toute la nature à la direction mystérieuse de la majesté divine ce que nous admirons dans chaque objet particulier, et où l'industrie humaine ne peut avoir aucune part? Que de questions, en effet, soulève la vue seule d'un insecte aux membres si admirablement disposés et si distincts entre eux, quand en même temps la vie humaine est le jouet de mille vicissitudes diverses! A ce compte, un homme qui aurait la vue si courte que sur un pavé en mosaïque il ne pourrait l'étendre au delà des bornes étroites d'un seul carreau, blâmerait l'ignorance de l'ouvrier dans la disposition et l'arrangement de son œuvre, parce qu'il n'apercevrait que de la confusion dans la variété de ces petits compartiments, sans pouvoir embrasser d'un seul regard les divers ornements dont la réunion ingénieuse forme un tout d'une éclatante et admirable beauté. C'est précisément ce qui arrive aux hommes dont les lumières sont bornées; la faiblesse de leur esprit ne peut embrasser et contempler l'ensemble et l'harmonie de l'univers, et si quelqu'un de ces objets vient à leur déplaire, par là même qu'ils y attachent une grande importance, ils s'imaginent voir un grand désordre dans la nature.

3. La cause la plus générale de cette erreur, c'est que l'homme ne se connaît pas lui-même. Or, pour se connaître, il lui faut s'habituer longtemps à se retirer de ses sens (I *Rétract.*, c. III,

omnia Dei voluntate committi. Utrumque impium, sed magis posterius. Quamquam enim desertum Deo quidquam credere, cum imperitissimum, tum etiam periculosissimum animo sit, tamen in ipsis hominibus nemo quemquam non potuisse aliquid criminatus est. Negligentiæ vero vituperatio multo est quam malitiæ crudelitatisque purgatior. Itaque velut compellitur ratio tenere non immemor pietatis, aut ista terrena non posse a divinis administrari, aut negligi atque contemni potius quam ita gubernari, ut omnis de Deo sit mitis atque inculpanda conquestio.

2. Sed quis tam cæcus est mente, ut quidquam in movendis corporibus (*a*) rationis quod præter humanam dispositionem ac voluntatem est, divinæ potentiæ moderationique dare dubitet : nisi forte aut casibus tam rata subtilique dimensione vel minutissimorum quorumque animalium membra figurantur; aut quod casu quis negat, possit nisi ratione factum fateri; aut vero per universam naturam, quod in singulis quibusque rebus nihil arte humana satagente ordinatum miramur, alienare a secretissimo majestatis arbitrio ullis nugis vanæ opinionis audebimus. At enim hoc ipsum est plenius quæstionum, quod membra pulicis disposita mire atque distincta sunt, cum interea humana vita innumerabilium perturbationum inconstantia versetur et fluctuet. Sed hoc pacto si quis tam minutum cerneret, ut in vermiculato pavimento, nihil ultra unius tesselæ modulum acies ejus valeret ambire, vituperaret artificem velut ordinationis et compositionis ignarum, eo quod varietatem lapillorum perturbatam putaret, a quo illa emblemata in unius pulchritudinis faciem congruentia simul cerni collustrarique non possent. Nihil enim aliud minus eruditis hominibus accidit, qui universam rerum coaptationem atque concentum imbecilla mente complecti et considerare non valentes, si quid eos offenderit, quia suæ cogitationi magnum est, magnam putant rebus inhærere fœditatem.

3. Cujus erroris maxima causa est, quod homo sibi ipse est incognitus. Qui tamen ut se noscat, magna opus habet consuetudine recedendi a sensibus (I *Re-*

(*a*) Hic Mss. decem omittunt, *rationis ;* sed paulo post habent, *rationi divinæ potentiæ moderationique.*

n. 2), à recueillir son esprit, et à se concentrer en lui-même. Ceux-là seuls y parviennent qui cautérisent dans la solitude ou guérissent par l'étude des arts libéraux les blessures que nous font chaque jour les opinions qui naissent du cours ordinaire de la vie.

CHAPITRE II.

Dédicace de l'ouvrage à Zénobius.

L'âme, ainsi rendue à elle-même, comprend quelle est la beauté de l'universalité dont le nom vient certainement du mot *unus*, un. Voilà pourquoi cette unité n'est pas accessible à l'âme qui se répand sur une foule d'objets, qui poursuit avec avidité la pauvreté, et ignore qu'elle ne peut l'éviter qu'en se séparant de la multitude. Or, par multitude, j'entends non pas les hommes, mais toutes les choses que les sens peuvent atteindre. Et ne soyez pas surpris que l'homme souffre d'autant plus de la pauvreté? que ses désirs s'étendent à un plus grand nombre de choses. Voyez un cercle, si grand qu'il puisse être, il n'a qu'un milieu où tout converge, et que les géomètres appellent *centre*; et quoique la circonférence tout entière puisse se diviser à l'infini, il n'y a cependant qu'un seul point avec lequel on mesure également tous les autres points, et qui les domine tous par un certain droit d'égalité; si vous voulez vous écarter de ce point pour embrasser une partie quelconque de la circonférence, vous perdrez tout, pour avoir voulu trop embrasser. C'est ainsi que l'âme répandue hors d'elle-même est frappée comme par une espèce d'immensité, et se trouve sous le poids d'une véritable indigence; sa nature la force de chercher partout l'unité, et la multitude ne lui permet pas de la trouver.

4. Mais que signifie ce que je viens de dire? quelle est la cause de l'erreur des âmes? comment la perfection résidant dans l'accord de toutes les parties entre elles, on doit cependant éviter le péché, voilà des questions que vous comprendrez certainement, mon cher Zénobius; car je connais votre génie; je sais combien votre âme est éprise pour toute espèce de beauté, tout en se gardant des excès et des souillures des passions. Ce signe évident de votre future sagesse prescrit en vous, comme par un droit divin, contre les convoitises mauvaises, et vous fait un devoir de ne pas sacrifier vos intérêts à l'attrait séducteur des fausses voluptés; car rien n'est à la fois ni plus honteux ni plus dangereux qu'une semblable prévarication. Vous comprendrez donc ces vérités, croyez-moi, lorsque vous vous serez appliqué à cette science qui purifie et cultive l'esprit incapable jusque là de recevoir les divines semences. Quelle est la nature de ces études et l'ordre qu'elles réclament, que promet la raison aux hommes appliqués et ver-

tract., cap. III, n. 2), et animum in seipsum colligendi, atque in seipso retinendi. Quod ii tantum assequuntur, qui plagas quasdam opinionum, quas vitæ quotidianæ cursus infligit, aut solitudine inurunt, aut liberalibus medicant disciplinis.

CAPUT II.

Dedicat hoc opus Zenobio.

Ita enim animus sibi redditus quæ sit pulchritudo universitatis intelligit, quæ profecto ab uno cognominata est. Idcircoque illam videre non licet animæ, quæ in multa procedit, sectaturque aviditate pauperiem, quam nescit sola segregatione multitudinis posse vitari. Multitudinem autem non hominum dico, sed omnium quæ sensus attingit. Nec mirere quod eo egestatem patitur magis, quo magis appetit plura complecti. Ut enim in circulo quantumvis amplo unum est medium quo cuncta convergunt, quod centrum geometræ vocant, et quamvis totius ambitus partes innumerabiliter secari queant, nihil tamen est præter illud unum, quo cætera pariliter dimetiantur, et quod omnibus quasi quodam æqualitatis jure dominetur: Hinc vero in quamlibet partem si egredi velis, eo amittuntur omnia, quo in plurima pergitur. Sic animus a seipso fusus immensitate quadam diverberatur, et vera mendicitate conteritur, cum eum natura sua cogit ubique unum quærere, et multitudo invenire non sinit.

4. Sed et hæc quæ dixi qualia sint, et quæ causa exstet erroris animarum, quoque modo et in unum congruant atque perfecta sint cuncta, et tamen peccata fugienda sint, assequeris profecto, mi Zenobi. Sic enim mihi notum est ingenium tuum, et pulchritudinis omnimodæ amator animus, sine libidinis immoderatione atque sordibus. Quod signum in te futuræ sapientiæ perniciosis cupiditatibus divino jure præscribit, ne tuam causam deseras falsis voluptatibus illectus, qua prævaricatione nihil turpius et periculosius inveniri potest. Assequeris ergo ista, mihi crede, cum eruditioni operam dederis, qua purgatur et excolitur animus, nullo modo ante idoneus cui

tueux, quelle est notre vie à nous, vos amis, quel fruit nous devons retirer de cet honnête repos; c'est ce que ces livres, je le pense, vous apprendront suffisamment. L'hommage que je vous en fais me les rendra plus précieux que mon travail, surtout si, choisissant ce qu'il y a de plus parfait, vous voulez entrer dans cet ordre qui fait la matière de cet ouvrage et vous y attacher étroitement.

5. Des douleurs d'estomac m'ayant forcé de quitter ma chaire, moi, qui, vous le savez, sans y être ainsi contraint, cherchais un refuge dans la philosophie, je me rendis aussitôt dans la maison de campagne de notre très-cher Vérécundus. Que vous dirai-je, s'il me le permet? Vous connaissez son extrême bienveillance envers tous et particulièrement à notre égard. Là, nous dissertions entre nous sur tout ce qui nous paraissait utile, et nous prenions soin d'écrire tout ce que nous disions; méthode très-bonne pour ma santé encore faible. Etant obligé en effet de faire attention à mes paroles, aucune dispute immodérée ne pouvait se glisser dans la discussion. S'il nous plaisait d'ailleurs de transcrire quelque partie de nos discussions, il n'était besoin ni de les reprendre, ni d'un travail nouveau pour nous les rappeler. J'avais ici pour collaborateurs Alypius, Navigius, mon frère, et Licentius qui venait tout d'un coup de se livrer à la poésie avec une passion véritable. L'armée nous avait rendu Trygétius qui, comme un vétéran, aimait beaucoup l'histoire. Et nous avions trouvé aussi quelque secours dans nos livres.

PREMIÈRE DISCUSSION.

CHAPITRE III.

Occasion de la discussion.

6. Or une nuit, que j'étais éveillé selon ma coutume, je m'occupais en silence de mille pensées dont l'origine m'était inconnue. Le désir ardent de trouver la vérité m'en avait déjà fait contracter l'habitude, et lorsque j'étais préoccupé de ces pensées, je consacrais la première ou la seconde partie de la nuit, mais toujours une moitié, à méditer. Je ne me laissais pas détourner par les études de mes jeunes disciples de ces méditations silencieuses; ils travaillaient assez pendant toute la journée, et j'aurais regardé comme un excès, qu'ils eussent pris sur la nuit, pour continuer leur travail. Je leur avais aussi recommandé de s'occuper en dehors de leurs livres et d'habituer leur esprit à rentrer en lui-même. Donc, comme je l'ai dit plus haut, je veillais, lorsque tout d'un coup le son de l'eau qui coulait près des bains parvint à mes oreilles et me rendit plus attentif que de coutume. Je

divina semina committantur. Quod totum cujusmodi sit, et quem flagitet ordinem, quidve studiosis et bonis ratio promittat, qualemque vitam nos vivamus carissimi tui, et quem fructum de liberali otio carpamus, hi te libri satis, ut opinor, edocebunt, nomine tuo nobis quam nostra elaboratione dulciores, præsertim si te in ipsum ordinem, de quo ad te scribo, meliora eligens inserere atque coaptare volueris.

5. Nam cum stomachi dolor scholam me deserere coegisset, qui jam, ut scis, etiam sine una tali necessitate in philosophiam confugere moliebar, statim me contuli ad villam familiarissimi nostri Verecundi. Quid dicam eo libente? Nosti optime hominis, cum in omnes, tum vero in nos benevolentiam singularem. Ibi disserebamus inter nos quæcumque videbantur utilia, adhibito sane stylo quo cuncta exciperentur, quod videbam conducere valetudini meæ. Cum enim nonnulla loquendi cura detinerer, nulla inter disputandum irrepebat immoderata contentio. Simul etiam ut si quid nostrum litteris mandare placuisset, nec aliter dicendi necessitas, nec labor recordationis esset. Agebant autem ista mecum Alypius et Navigius frater meus, et Licentius repente admirabiliter poeticæ deditus, Trygetium item nobis militia reddiderat, qui tanquam veteranus adamavit historiam. Et jam in libris nonnihil habebamus.

DISPUTATIO PRIMA.

CAPUT III.

Occasio disputationis.

6. Sed nocte quadam cum evigilassem de more, mecumque ipse tacitus agitarem quæ in mentem nescio unde veniebant. Nam id mihi amore inveniendi veri jam in consuetudinem verterat, ita ut aut primam, si tales curæ inerant, aut certe ultimam, dimidiam tamen fere noctis partem pervigil quodcumque cogitarem : nec me patiebar adolescentium lucubrationibus a meipso avocari; quia et illi per totum diem tantum agebant, ut nimium mihi videretur, si aliquid etiam noctium in studiorum laborem usurparent, et id a me ipsi quoque præceptum habebant, ut aliquid et præter codices secum agerent, et apud sese habitare consuefacerent ani-

trouvai fort étrange que la même eau en se précipitant sur les cailloux produisît un son tantôt plus distinct et tantôt plus sourd. Je m'en demandai la cause. Rien ne s'offrait à mon esprit, je l'avoue, lorsque Licentius frappa son lit d'un bâton pour faire peur à des souris qui l'importunaient, et m'apprit ainsi qu'il était réveillé. Alors, je lui dis : Avez-vous remarqué, Licentius (car je vois que votre muse a allumé pour vous le flambeau du travail), avez-vous remarqué le bruit inégal que fait cette eau ? — Cela, dit-il, n'est pas nouveau pour moi ; car parfois, en me réveillant, le désir du beau temps m'y a fait prêter l'oreille ; je prenais d'abord ce bruit pour celui de la pluie, et je remarquai qu'il était ce qu'il est maintenant. Trygétius fit la même remarque : car couché sur son lit dans la même chambre, il était aussi éveillé à notre insu. Nous étions dans les ténèbres, ce qui, en Italie, est une nécessité même pour les riches.

7. Voyant que toute mon école, aussi nombreuse qu'elle pouvait l'être alors, car Alypius et Navigius étaient allés à la ville, était également éveillée à cette heure, je crus que le bruit de cette eau m'avertissait de ne pas la laisser couler sans en dire quelque chose. — D'où pensez-vous, leur dis-je, que vienne la cause de cette alternative de sons différents ? Car nous ne pouvons croire qu'à cette heure, on trouble le cours de cette eau, soit en passant, soit en y lavant quelque chose. — Que faut-il en penser, dit Licentius, sinon que les feuilles qui, dans l'automne, tombent continuellement et en abondance, obstruent l'étroit passage du canal, en sont quelquefois chassées et refoulées ; puis une fois que l'eau qui les poussait s'est livré un passage, ces feuilles s'amassent et s'accumulent de nouveau. Ou bien la diversité de la chute inégale de ces feuilles qui surnagent suffit tantôt pour retenir, tantôt pour précipiter le cours de l'eau. Cette raison me parut vraisemblable, je n'avais pas d'autre explication à donner, et j'avouai en louant l'esprit de Licentius que je n'avais trouvé nulle autre cause, bien que je l'eusse cherchée pendant longtemps.

8. Après un moment de silence, je lui dis : Vous avez raison de ne vous étonner de rien et de rester secrètement attaché à Calliope. — Sans doute, répondit-il ; mais tout à l'heure vous m'avez causé un grand étonnement. — Comment cela ? lui dis-je. — Je m'étonne que vous vous soyez étonné de ces choses. — D'où pensez-vous que l'étonnement naisse ordinairement, ou quelle est l'origine de ce défaut ? N'est-ce pas un fait extraordinaire et contre l'ordre évident des choses ? — J'accepte votre expression contre l'ordre évident ; car je ne crois pas que

mum. Ergo, ut dixi, vigilabam : cum ecce aquæ sonus pone balneas quæ præterfluebat, eduxit me in aures, et animadvertus est solito attentius. Mirum admodum mihi videbatur, quod nunc clarius, nunc pressius eadem aqua strepebat silicibus irruens. Cœpi a me quærere, quænam causa esset. Fateor, nihil occurrebat : cum Licentius lecto suo importunos percusso juxta ligno sorices terruit, seseque vigilantem hoc modo indicavit. Cui ego : animadvertisti, inquam, Licenti (nam video tibi Musam tuam lumen ad lucubrandum accendisse) quomodo canalis iste inconstanter sonet? (I *Retract.*, cap. III, n. 2.) Jam, inquit, mihi hoc non est novum. Nam desiderio serenitatis cum expergefactus aliquando aurem admovissem, ne imber ingrueret, hoc agebat aqua ista quod nunc. Approbavit Trygetius. Nam et ipse in eodem conclavi lecto suo cubans vigilabat nobis nescientibus : erant enim tenebræ; quod in Italia etiam pecuniosis prope necesse est.

7. Ergo ubi vidi scholam nostram quantacumque aderat, nam et Alypius et Navigius in urbem ierant, etiam illis horis non sopitam, et me cursus ille aquarum aliquid de se dicere admonebat : Quidnam vobis, inquam, videtur esse causæ quod sic alternat hic sonus? Non enim quemquam putamus his horis vet transitu, vel re aliqua lavanda toties illum meatum interpellare. Quid putas, inquit Licentius, nisi alicubi folia cujuscemodi quæ autumno perpetuo copioseque decidunt, angustiis canalis intertrusa evinci aliquando atque cedere ; ubi autem unda, quæ urgebat pertransierit, rursum colligi atque stipari : aut aliquid aliud vario casu foliorum natantium fieri, quod ad illum fluxum nunc refrenandum, nunc emittendum similiter valeat? Visum est mihi probabile aliud non habenti, confessusque sum laudans ingenium ejus, nihil me invenisse cum diu quæsissem, cur ita esset.

8. Tum interposito modico silentio : Merito, inquam, tu nihil mirabaris, et apud Calliopam te intus tenebas. Merito, inquit ille. Sed modo plane dedisti mihi magnum mirari. Quidnam hoc est, inquam ? Quod tu, inquit, ista miratus es. Unde enim solet, inquam, oboriri admiratio, aut quæ hujus vitii mater est, nisi res insolita præter manifestum causarum ordinem? (I *Retract.*, cap. III, n. 2.) Et ille : Præter manifestum, inquit, accipio : nam præter or-

rien puisse arriver purement et simplement contre l'ordre. Je me sentis alors animé d'une espérance plus vive que je n'ai coutume de l'être lorsque je leur adresse une question ; car l'esprit de ce jeune homme, à peine appliqué d'hier à la philosophie, avait compris aussitôt une chose de cette importance qui n'avait pas encore fait jusque-là le sujet de nos entretiens. Aussi, lui dis-je : Fort bien ; vous avez beaucoup compris et osé beaucoup ; croyez-moi, vous dépassez de beaucoup l'Hélicon au sommet duquel vous vous efforcez de parvenir, comme au ciel même. Mais je désirerais vous voir défendre ce sentiment, car je vais essayer de l'attaquer. — Laissez-moi, je vous prie, me dit-il, un moment à moi-même, car j'ai l'esprit appliqué à toute autre chose. — Mais moi qui craignais vivement que ce grand amour pour la poésie, qui l'absorbait, ne l'entraînât bien loin de la philosophie, je lui répondis : Je suis indigné de vous voir poursuivre sans cesse en chantant et en hurlant ces vers de toutes mesures et qui élèvent entre vous et la vérité un mur plus cruel que celui qui s'élève entre les amants de vos fables ; car du moins ils trouvaient une fente imperceptible qui livrait passage à leurs soupirs. Licentius avait entrepris en effet de chanter les aventures de Pyrame et de Thisbé.

9. Ayant ainsi parlé d'un ton plus sévère qu'il ne pensait, il garda le silence pendant quelque temps. Et déjà j'avais abandonné cet entretien et j'étais rentré en moi-même pour ne pas m'emparer sottement d'un homme qui déjà n'était plus libre ; quand il me dit : Ce vers de Térence(1) : « A mon avis, je suis aussi malheureux qu'une souris, » ne peut s'appliquer plus justement qu'à moi-même. Mais peut-être m'arrivera-t-il tout le contraire de ce qu'il ajoute ensuite : « Aujourd'hui, je suis perdu, » car peut-être aujourd'hui serai-je retrouvé. Si vous ne méprisez pas en effet les présages que les gens superstitieux tirent des souris ; si le bruit que j'ai fait et qui a mis en fuite ce rat ou cette souris vous a fait connaître que je ne dormais point ; s'il y a quelque sagesse à rentrer dans sa chambre et à s'y tenir en repos, pourquoi le bruit de votre voix ne serait-il pas pour moi un avertissement qu'il faut parler philosophie plutôt que de chanter ? Car cette philosophie, comme vos efforts de chaque jour me le persuadent, est notre véritable et inébranlable demeure. Si donc la chose ne vous est pas importune, et si vous croyez devoir le faire, demandez-moi tout ce que vous voudrez. Je défendrai l'ordre des choses le mieux que je pourrai, et je soutiendrai que rien ne peut se faire en dehors de lui. Je suis tellement pénétré et profondément convaincu de cette vérité, que dût-on triompher de moi dans cette discussion, je n'attribuerais nullement ma défaite à la témérité,

(1) Térence, *Eunuque,* acte V, scène iv.

dinem nihil mihi fieri videtur. Hic ego erectior spe alacriore quam soleo esse, cum aliquid ab his requiro, quod rem tantam et tam subito heri pene ad ista conversus adolescentis animus concepisset, nulla unquam de his rebus inter nos antea quæstione agitata : Bene, inquam, bene, sed prorsus bene multum sensisti, multum ausus es : Hoc mihi crede, longo intervallo transcendis Heliconem, ad cujus verticem tanquam ad cœlum pervenire conaris. Sed pervellem adesses huic sententiæ, nam eam labefactare tentabo. Sine, inquit, modo me mihi, quæso te : nam valde in aliud intendi animum. Hic ego nonnihil metuens ne studio poeticæ penitus provolutus a philosophia longe raperetur : Irritor, inquam, abs te versus istos tuos omni metrorum genere cantando et ululando insectari, qui inter te atque veritatem immaniorem murum quam inter amantes tuos conantur erigere : nam in se illi vel inolita rimula respirabant. Pyramum enim ille tum canere instituerat.

9. Quod cum severiore quam putabat voce dixissem, subticuit aliquantum. Et ego jam reliqueram cœpta, et ad me redieram, ne frustra occupare præoccupatum atque inepte vellem. Tum ille : Egomet meo indicio miser quasi sorex, inquit, non dictum est commodius apud Terentium quam nunc dici a me de me potest : sed sane illud ultimum fortasse in contrarium vertetur. Quod enim ait ille, hodie perii, ego hodie forte inveniar. Nam si non contemnitis quod superstitiosi solent etiam de muribus augurari, si ego illum murem vel soricem, qui me tibi vigilantem detulit, strepitu meo commonui, si quid sapit redire in cubile suum secumque conquiescere, cur non ego ipse isto strepitu vocis tuæ commonear philosophari potius quam cantare ? Nam illa est, ut tibi quotidie probanti jam cœpi credere, vera et inconcussa nostra habitatio. Quare si tibi molestum non est, atque id fieri debere arbitraris, roga quod vis, defendam quantum possum ordinem rerum, nihilque præter ordinem fieri posse asseram. Tan-

mais à l'ordre lui-même. Ce ne serait pas en effet sur l'ordre, mais sur Licentius qu'on remporterait la victoire.

CHAPITRE IV.

Rien absolument ne se fait sans cause.

10. Je rentrai donc dans la discussion avec une joie nouvelle et je dis à Trygétius : Que vous en semble-t-il? — Je suis très-fort porté pour l'ordre, me dit-il, mais toutefois je suis dans le doute ; je désire voir cette question si importante discutée avec le plus grand soin. — Laissez donc, lui dis-je, votre assentiment à cette partie; car, si vous êtes dans le doute, cela vous est commun avec Licentius et moi. — Quant à moi, dit Licentius, je suis tout à fait certain de ce sentiment. Pourquoi, en effet, hésiterai-je à renverser ce mur dont vous parliez tout à l'heure avant qu'il soit complétement élevé? Car, à vrai dire, la poésie ne pourrait jamais m'éloigner autant de la philosophie que le peu d'espoir de trouver la vérité. — Alors Trygétius s'écria plein de joie : Nous avons bien plus que nous ne demandions; Licentius n'est plus académicien, lui qui d'ordinaire les défendait si chaleureusement. — Gardez pour le moment le silence sur ce point, je vous en prie, dit Licentius, de peur que ce souvenir séduisant et trompeur ne me détourne et ne m'arrache de ce je ne sais quoi de divin qui a commencé à se montrer à moi et où je me suspens avec avidité. En ce moment, je sentis ma joie s'augmenter au delà de ce que j'aurais osé l'espérer; je prononçai ce vers avec transport : Oui, que le Père des dieux, oui, que le sublime Apollon le fasse, commencez (*Enéide,* x, 874); lui-même nous conduira, si nous le suivons, où il nous ordonne d'aller et d'établir notre demeure; lui-même tout à l'heure nous en donnait l'augure et pénétrait nos esprits. Car le grand Apollon n'est pas celui qui, excité par l'odeur de l'encens et le massacre des troupeaux, remplit l'esprit des insensés dans les cavernes, sur les montagnes et dans les forêts. C'en est un autre; cet autre est celui qui possède toute vérité (et pourquoi tant de détours?), c'est la vérité elle-même dont les devins sont tous ceux qui peuvent parvenir à la sagesse. Avançons donc, Licentius, appuyés sur notre culte envers Dieu, et étouffons sous nos pas le feu pernicieux des passions qui fume en nous.

11. Interrogez-moi maintenant, je vous prie, me dit-il, peut-être vos paroles et les miennes m'expliqueront ce je ne sais quoi de si grand. Dites-moi tout d'abord pourquoi cette eau vous

tum enim eum animo imbibi atque hausi, ut etiamsi me quisquam in hac disputatione superarit, etiam hoc nulli temeritati, sed rerum ordini tribuam. Neque enim res ipsa, sed Licentius superabitur.

CAPUT IV.

Nihil omnino sine causa fieri.

10. Ego rursum gaudens eis me restitui. Tum Trygetio : Quid, inquam, tibi videtur? Faveo quidem, inquit, ordini plurimum, sed incertus sum tamen, et rem tantam diligentissime discuti cupio. Favorem, inquam, tuum (*a*) illa ergo pars habeat : nam quod incertus es, etiam cum Licentio ac meipso tibi puto esse commune. Prorsus ait Licentius, ego hujus sententiæ certus sum. Quid enim dubitem parietem, cujus mentionem fecisti, antequam plane se erexerit, diruere? Non enim vere poetica tantum me avertere a philosophia potest, quantum inveniendi veri diffidentia. Tum Trygetius gaudentibus verbis : Habemus, inquit, jam quod plus est, Licentium non Academicum : eos enim ille studiosissime defendere solebat. Hæc modo, inquit, omitte quæso, ne me hoc vafrum quiddam et captatorium a nescio qua divina re, quæ mihi ostentare se cœpit, et cui me inhiantem suspendo, detorqueat atque disrumpat. Hic ego multo uberius cernens abundare lætitias meas quam vel optare aliquando ausus sum, versum istum gestiens effudi : Sic Pater ille (*b*) Deus faciat, sic altus Apollo : Incipias, perducet enim ipse, si sequimur quo nos ire jubet, atque ubi ponere sedem, qui dat modo augurium, nostrisque illabitur animis. Nec enim altus Apollo est, qui in speluncis, in montibus, in nemoribus nidore thuris pecudumque calamitate concitatus implet insanos, sed alius profecto est, alius ille altus veridicus, atque ipsa (quid enim verbis ambiam) Veritas. Cujus vates sunt quicumque possunt esse sapientes. Ergo aggrediamur, Licenti, freti pietate cultores, et vestigiis nostris ignem perniciosum fumosarum cupiditatum opprimamus.

11. Jam, inquit, interroga, oro te, si possim hoc tantum nescio quid explicare, et tuis verbis et meis. Hoc ipsum, inquam, mihi responde, primo unde tibi videatur a qua ista non temere sic, sed ordine in-

(*a*) Editi, *ille ergo paries,* male. Nam id Trygetio imponitur ut pro sua parte defendendum ordinem suscipiat. — (*b*) Mss. plerique : *Deus faciat,* tum nonnulli, *sic altus Jesus.*

semble-t-elle couler non pas au hasard, mais avec ordre? Qu'elle coule dans de petits canaux de bois et qu'elle soit amenée jusqu'ici pour notre usage, cela peut tenir à l'ordre. Ces conduits ont été faits par des hommes agissant avec raison, afin que dans le même courant on pût se désaltérer et se laver, comme l'exigeait la disposition des lieux qu'elle parcourt. Mais si ces feuilles dont vous parlez ont produit en tombant le phénomène qui nous étonnait tout à l'heure, comment attribuer ce phénomène à l'ordre des choses plutôt qu'au hasard? — Pensez-vous, dit Licentius, qu'un homme qui voit clairement que rien ne peut arriver sans cause, puisse croire que ces feuilles aient dû ou aient pu tomber autrement dans ce courant? Eh quoi! voulez-vous que j'examine la situation des arbres et de leurs branches, la pesanteur naturelle des feuilles? Faudra-t-il m'enquérir de la mobilité de l'air, qui les fait voltiger, de sa légèreté qui les fait descendre, de leurs chutes inégales, selon l'état de l'atmosphère, leur poids, leur forme, et d'autres causes aussi nombreuses qu'obscures? Tout cela échappe à nos sens, y échappe entièrement. Toutefois, ce qui suffit à la question que nous discutons, j'ignore comment ce n'est point un mystère pour notre âme que rien ne se fait sans cause. Un questionneur importun pourrait encore demander pourquoi ces arbres ont été plantés dans ce lieu. Je lui répondrais qu'on a voulu profiter de la fertilité du sol. Oui, mais si les arbres sont stériles et ont poussé par hasard? Je répondrais que notre vue est courte; car la nature qui les a produits ne fait rien sans dessein. Bref : qu'il nous montre que quelque chose se fait sans raison, ou croyez alors que rien n'arrive sans un ordre infaillible de causes qui se succèdent.

CHAPITRE V.

Dieu gouverne tout avec ordre.

12. Bien que vous me traitiez de questionneur importun, lui dis-je (car, puis-je ne pas l'être, puisque j'ai fait cesser vos entretiens avec Pyrame et Thisbé), je continuerai toutefois à vous interroger dans quel but cette nature, où vous voulez voir un ordre si admirable, sans parler ici d'une infinité d'autres choses, a-t-elle produit ces arbres qui ne portent pas de fruits? Pendant qu'il cherchait une réponse, Trygétius dit : Les arbres ne sont-ils donc donnés à l'homme que pour les fruits? Combien d'autres avantages ne recueille-t-il pas de leur ombre, de leur bois, de leurs branches, de leurs feuilles? — Je vous en supplie, dit Licentius, ne répondez pas ainsi à ses questions. On pourrait citer une infinité de choses qui ne sont d'aucune utilité

fluere. Nam quod illa ligneolis canalibus superlabitur, et ducitur usque in usus nostros, potest ad ordinem pertinere. Factum est enim ab hominibus ratione utentibus, ut uno ejus itinere simul et biberent et lavarent, et pro locorum opportunitatibus consequens erat ut ita fieret. Quod vero illa, ut dicis, folia sic inciderunt, ut hoc quod admirati sumus eveniret, quo tandem rerum ordine, ac non potius casu factum putabimus? Quasi vero, inquit ille, aliter atque ceciderunt debuisse aut potuisse cadere cuiquam videri potest, serenissime intuenti nihil posse fieri sine causa. Quid jam vis persequar situs arborum atque ramorum, ipsumque pondus quantum natura foliis imposuit? quid aeris vel mobilitatem qua volitant, vel mollitiem qua descendunt, variosque lapsus pro affectione cœli, pro onera, pro figuris suis, cæterisque innumerabilibus atque obscurioribus causis, quid me attinet quærere: Latent ista sensus nostros, penitus latent : illud tamen quod (*a*) egressæ quæstioni satis est, nescio quomodo animum non latet, nihil fieri sine causa. Potest enim odiosus percontator pergere quærere, quæ causa erat ut ibi arbores ponerentur? Respondebo, secutos esse homines uber terræ. Quid si fructuosæ arbores non sunt, ac temeræ natæ sunt? Et hic respondebo, nos parum videre. Nam temerariam quæ illas genuit nequaquam esse naturam. Quid plura? Aut aliquid sine causa fieri docear, aut nihil fieri nisi certo causarum ordine credite.

CAPUT V.

Ordine cuncta Deus administrat.

12. Cui ego : Licet, inquam, me odiosum percontatorem voces, vix enim possum non esse, qui expugnavi ne cum Pyramo et Thysbe colloquereris, pergam tamen quærere abs te : Natura ista quam vis videri ordinatam, cui bono, ut de cæteris rebus innumerabilibus taceam, istas ipsas arbores quæ fructus non afferunt, procreavit? At illo cogitante quid diceret, ait Trygetius : Numquidnam usus arbustorum in solis fructibus præbetur hominibus? Quanta

(*a*) In Ms. S. Arnulfi Metensis legitur, *agresti quæstioni* forte aptius.

pour l'homme, ou du moins dont l'utilité est tellement cachée ou si faible que des hommes, et nous surtout, ne peuvent ni la découvrir, ni la défendre. Qu'il nous apprenne plutôt comment une chose peut se faire sans une cause préexistante. — Nous le verrons plus tard, lui dis-je; il n'est pas nécessaire que je m'érige maintenant en docteur, puisque vous, qui faites profession d'être certain d'une si grande vérité, n'avez encore pu m'en rien apprendre, à moi, qui désire ardemment m'instruire et qui consacre à ce but unique mes travaux du jour et de la nuit.

13. Où me renvoyez-vous? répondit-il, est-ce parce que je vous suis avec plus de faiblesse que ces feuilles ne suivent les vents qui les précipitent dans ce canal où, non contentes de tomber, elles suivent le cours de l'eau qui les entraîne? N'est-ce pas ce qui arrivera lorsque Licentius enseigne à Augustin lui-même les questions les plus intimes de la philosophie? — Je vous en prie, lui dis-je, ne vous abaissez pas autant et ne m'élevez pas si haut, car je ne suis encore qu'un enfant en philosophie, et je ne m'inquiète pas beaucoup, lorsque j'interroge, par qui me répond celui qui tous les jours entend mes plaintes. Un jour, je l'espère, vous en deviendrez le prophète, et ce jour n'est peut-être pas éloigné. Cependant, ceux qui sont encore étrangers à ces sortes d'études peuvent en apprendre quelque chose aux autres quand ils se trouvent associés à des discussions et comme pressés par la force des questions et des réponses. Or, ce qu'ils peuvent nous apprendre ne peut être compté pour rien. Ne voyez-vous pas (pour me servir de votre comparaison) que ces feuilles emportées par les vents et qui nagent sur l'eau résistent quelque temps au courant qui les entraîne et enseignent aux hommes l'ordre immuable des choses, si toutefois ce que vous soutenez est véritable?

14. A ces mots, sautant de joie sur son lit, Licentius s'écria : Qui pourra nier, grand Dieu, que vous gouvernez toutes choses avec ordre? Comme tout se tient! Comme tout s'enchaîne par des successions prévues et certaines! Que de choses se sont accomplies pour que nous soyons arrivés à de tels entretiens! Que de grandes choses s'accomplissent encore pour que nous vous trouvions! Car, si nous nous sommes éveillés, si vous avez remarqué ce bruit des eaux, si vous en avez recherché la cause en vous-même et que cette cause, si simple et si commune, vous ne l'ayez pas trouvée, tout cela n'est-il pas la suite de l'ordre des choses? En se se trahissant, cette souris a trahi ma veille. Enfin, vos paroles elles-mêmes, à votre insu peut-être (car nul ne choisit librement ce qui lui

sunt alia, quæ umbra, quæ lignis, postremo quæ ipsis frondibus seu foliis fiant? Noli obsecro, inquit ille, interrogationibus ejus hæc reddere. Innumerabilia sunt enim quæ proferri possunt, ex quibus nulla est hominibus utilitas, aut certe ita latet vel imbecilla est, ut ab hominibus præsertim nobis erui defendive non possit. Ipse potius nos doceat, quomodo aliquid fiat quod non causa præcesserit. Post, inquam, ista videbimus. Non enim jam me necesse est esse doctorem, cum tu qui jam tantæ rei te certum esse professus es, adhuc me nihil docueris nimium discere cupientem, et propter hoc solum dies noctesque vigilantem.

13. Quo me mittis, inquit? an quia levius te sequor quam ista folia ventos, quibus in profluentem aquam jaciuntur, ut eis cadere parum sit, nisi etiam trahantur? Nam quid aliud erit cum Licentius et Augustinum, et ea quæ sunt in media philosophia docet? Noli obsecro, inquam, aut te tantum abjicere, aut me extollere. Nam et ego in philosophia puer sum, et non nimis curo cum interrogo, per quem mihi ille respondeat, qui me quotidie querulum accipit. Cujus te quidem credo quandoque vatem futurum : neque hoc, quandoque, forsitan longum est. Sed tamen alii quoque multum sepositi ab hujusmodi studiis docere aliquid possunt, cum disserentium societati quasi vinculis interrogationum coarctantur. Idem autem aliquid non est nihil. An non vides (tuo enim simili utar libentius) illa ipsa folia quæ feruntur ventis, quæ undis innatant, resistere aliquantum præcipitanti se flumini, et de rerum ordine homines commonere, si tamen hoc quod abs te defenditur, verum est?

14. Hoc ille lecto etiam exsiliens præ lætitia : Quis neget Deus magne, inquit, te cuncta ordine administrare? Quam se omnia tenent, quam ratis successionibus in nodos suos urgentur, quanta et quam multa facta sunt ut hæc loqueremur quanta fiunt ut te inveniamus. Unde enim hoc ipsum, nisi ex rerum ordine manat et ducitur, quod evigilavimus, quod illum sonum advertisti, quod quæsisti tecum causam, quod tu causam tantillæ rei non invenisti? Sorex etiam prodit, ut ego vigilans prodar. Postremo tuus etiam ipse sermo, te fortasse id non agente. (Non enim cuiquam in potestate est quid veniat in mentem) sic nescio quomodo circumagitur, ut me

vient dans l'esprit), s'emparent tellement de ma raison qu'elles m'apprennent je ne sais comment ce que je dois vous répondre. Mais dites-moi, je vous prie, si notre discussion, consignée par écrit, comme vous l'avez réglé, vient à se répandre un jour parmi les hommes, n'y verra-t-on pas un événement assez considérable pour qu'un grand devin ou un habile chaldéen consulté ait dû le prévoir bien longtemps avant qu'il soit arrivé? S'il l'avait annoncé, on l'eût pris sans doute pour un homme divin, on l'eût comblé de louanges; personne toutefois n'aurait osé lui demander pourquoi une feuille est tombée d'un arbre, ou si quelque rat vagabond a voulu troubler le repos d'un homme endormi. Quelqu'un de ces devins a-t-il annoncé de lui-même de pareils événements, ou s'est-il trouvé contraint de faire de semblables prédictions? Or, s'il prédisait que tel livre serait un jour fort estimé, et s'il voyait que cela dût être nécessairement (car autrement il ne pourrait pas le prédire), nul doute que les divers mouvements des feuilles qui volent dans les champs, ou du plus petit animal dans une maison, sont tout aussi nécessaires dans l'ordre des choses que les lettres de ce livre. Il se compose en effet de paroles qui, sans tous ces petits incidents, n'auraient pu ni venir dans l'esprit ni sortir de votre bouche pour aller ensuite à la postérité. Je vous en prie donc, qu'on ne me demande plus désormais pourquoi telle chose arrive. Il suffit de savoir que rien ne se fait et ne se produit sans qu'une cause quelconque ne lui donne l'être et le mouvement.

CHAPITRE VI.

L'ordre comprend toutes choses.

15. On voit bien ici, jeune homme, dis-je alors, que vous ignorez combien on a écrit contre ces sortes de prédictions, et quels hommes les ont combattues. Mais, dites-moi maintenant, non pas si quelque chose arrive sans raison (car je le vois, vous ne voulez pas répondre à cette question), mais si cet ordre que vous voulez défendre vous paraît un bien ou un mal. Il me répondit en murmurant à voix basse : La question que vous me faites n'exige pas nécessairement l'une de ces deux réponses; car je vois ici un moyen terme, c'est que l'ordre ne me paraît ni un bien ni un mal. — Mais du moins, repris-je, que regardez-vous comme contraire à l'ordre ? — Rien, car, comment supposer quelque chose de contraire à ce qui comprend et embrasse tout ? Ce qui serait contraire à l'ordre resterait nécessairement en dehors de l'ordre; or, je ne vois rien en dehors de l'ordre; donc il ne faut pas croire qu'il y ait rien de contraire à l'ordre. — Ainsi donc alors, dit Trygétius, l'erreur n'est pas contraire à l'ordre? — En aucune façon, car je ne sache personne qui soit dans l'erreur sans une cause. Or, la disposition des causes est renfer-

ipse doceat quid tibi debeam respondere. Namque oro te, si hæc quæ a nobis dicta sunt, litteris, ut instituisti, mandata pervagentur paulo latius ad hominum famam, nonne ita rès magna videbitur, ut de illa consultus aliquis vates magnus aut Chaldæus respondere debuerit, multo ante quam invenit? Quod si respondisset, ita divinus diceretur, ita efferretur laudibus omnium, ut tamen ex eo nemo quærere auderet, cur solium ab arbore ceciderit, aut utrum mus oberrans jacenti homini molestus fuerit? Numquidnam enim talia futura quisquam illorum aut per se dixit aliquando, aut a consultore coactus est dicere? Atqui si futurum quemdam librum non ignobilem diceret, et id necessario eventurum videret, non enim posset aliter divinare, profecto quidquid volitatio foliorum in agro, quidquid vilissima bestiola in domo facit, tam sunt in rerum ordine necessaria quam illæ litteræ. His enim verbis fiunt, quæ sine illis præcedentibus vilissimis rebus nec in mentem venire possent, nec ore procedere posterisque mandari. Quare jam rogo, nemo ex me quærat, cur quidque fiat. Satis est nihil fieri, nihil gigni quod non aliqua causa genuerit ac moverit.

CAPUT VI.

Ordo omnia complectitur.

15. Hic apparet te, inquam, nescire adolescens quam multa, et a qualibus viris contra divinationem dicta sint. Sed responde nunc, non utrum fiat aliquid sine causa: nam id jam video te nolle respondere : sed ordo iste susceptus tuus bonumne quidquam, an malum tibi esse videatur. Et ille submurmurans : Non, inquit, sic rogasti, ut unum e duobus queam respondere. Video hic enim quamdam medietatem. Nam ordo mihi nec bonum, nec malum videtur. Quid saltem censes, inquam, ordini esse contrarium. Nihil, ait ille. Nam quomodo esse contrarium quidquam potest ei rei, quæ totum occupavit, totum obtinuit? Quod enim erit ordini contrarium, necesse erit esse

mée dans l'ordre, et non-seulement l'erreur a une cause, mais elle produit elle-même un effet dont elle est la cause. Par conséquent, n'étant point en dehors de l'ordre elle ne peut lui être contraire.

16. Trygétius avait fini de parler; et je ne me possédais pas de joie de voir ce jeune homme, fils d'un de mes plus chers amis, devenir aussi le mien, grandir même, s'élever à la hauteur d'un ami, lui que naguère j'avais désespéré de voir faire quelques progrès dans les études ordinaires, et qui, maintenant, se livrait avec impétuosité à la philosophie la plus avancée comme sur un bien dont il voulait devenir le possesseur et le maître. Pendant que je l'admirais en silence et que je songeais à lui faire mes plus vives félicitations, il s'écria tout à coup, comme transporté par une idée nouvelle : Oh! si je pouvais dire ce que je veux! Où êtes-vous? où êtes-vous, paroles et expressions? Venez à mon secours, je vous prie! Oui, les biens et les maux sont dans l'ordre; croyez-le, si vous voulez, car je ne sais comment l'expliquer.

CHAPITRE VII.

Dieu n'aime pas le mal, quoique le mal entre dans l'ordre.

17. J'admirais et je me taisais. Mais quand Trygétius s'aperçut que son ivresse était dissipée, et qu'il était devenu plus abordable et en état de continuer l'entretien, il lui dit : Licentius, ce que vous dites me paraît absurde et tout à fait contraire à la vérité; laissez-moi seulement parler un instant, et ne me troublez point par vos cris. — Dites ce que vous voulez, car je ne crains pas que vous m'enleviez ce que je vois et ce que je tiens presque. — Plût au ciel que vous ne vous éloigniez pas de cet ordre dont vous vous faites le défenseur, et (pour m'exprimer en termes modérés) que vous ne vous éleviez pas contre Dieu même avec si peu de réflexion, car enfin quoi de plus impie que le mal même soit compris dans l'ordre? Il est bien certain que Dieu aime l'ordre. — Oui, il l'aime, puisque l'ordre vient de lui et demeure avec lui. Mais si l'on peut dire quelque chose de plus convenable sur un sujet si élevé, pensez-y en vous-même, je vous prie, car je ne me sens pas maintenant en état de vous rien enseigner là-dessus. — Qu'aurai-je à réfléchir? dit Trygétius; j'entends parfaitement ce que vous dites, et ce que je comprends me suffit. N'avez-vous pas dit que les maux sont compris dans l'ordre, que l'ordre vient du Dieu tout-puissant, et que Dieu aime le mal?

præter ordinem. Nihil autem esse præter ordinem. video. Nihil igitur ordini oportet putare esse contrarium. Ergone, ait Trygetius, contrarius ordini error non est? Nullo modo, inquit. Nam neminem video errare sine causa. Causarum autem series ordine includitur. Et error ipse non solum gignitur causa, sed etiam gignit aliquid cujus causa sit. Quamobrem quo extra ordinem non est, eo non potest ordini esse contrarius.

16. Et cum tacuisset Trygetius, egoque meipsum non caperem gaudio, quod videbam adolescentem carissimi amici filium etiam meum fieri, nec solum, verum in amicum quoque jam mihi surgere atque grandescere, et cujus studium vel in mediocres litteras desperaveram, quasi (*a*) respecta possessione sua toto impetu in mediam venire philosophiam. Quod dum tacitus miror et exæstuo in gratulationem, subito ille quasi mente quadam correptu exclamat : O si possem dicere quod volo : Rogo, ubi ubi estis verba? succurrite : Et bona et mala in ordine sunt. Credite, si vultis. Nam quomodo id explicem nescio.

CAPUT VII.

Deus non diligit mala licet ad ordinem pertineant.

17. Ego mirabar et tacebam. Trygetius autem ubi vidit hominem paululum quasi digesta ebrietate affabilem factum redditumque colloquio : Absurdum, inquit, mihi videtur, Licenti, et plane alienum a veritate quod dicis. Sed quæso patiare me paululum, nec perturbes clamitando. Dic quod vis, ait ille: Non enim metuo, ne me auferas ab eo quod video, ac pene teneo. Utinam, inquit, ab eo quem defendis ordine devius non sis, non tanta in Deum feraris (ut mitius loquar) incuria. Quid enim potuit dici magis impium, quam etiam mala ordine contineri? Certe enim Deus amat ordinem. Vere amat, ait ille, ab ipso manat, et cum ipso est. Et si quid potest de re tantum alta convenientius dici cogita, quæso, ipse tecum. Nec enim sum idoneus qui te ista nunc doceam. Quid cogitem, inquit Trygetius? Accipio prorsus quod dicis, satisque mihi est in eo quod intelligo. Certe enim et mala dixisti ordine contineri, et ipsum ordinem manare a summo Deo, atque ab eo diligi. Ex quo sequitur, ut et mala sint a summo Deo, et mala Deus diligat.

(*a*) Lov. *despecta possessione*, at cæteri codices editi et scripti habent *respecta*.

18. Cette conclusion me fit craindre pour Licentius. Quant à lui, gémissant de la difficulté qu'il avait à s'exprimer, non pas qu'il cherchât absolument ce qu'il fallait répondre, mais plutôt le moyen de rendre clairement sa pensée, il dit : Dieu n'aime pas le mal, et la seule raison c'est qu'il n'est pas dans l'ordre que Dieu aime le mal; et il n'aime si fortement l'ordre que parce que c'est l'ordre qui fait qu'il n'aime pas le mal. Quant au mal lui-même, comment pourrait-il ne pas être dans l'ordre, puisque Dieu ne l'aime pas? Car, l'ordre du mal lui-même est qu'il ne soit pas aimé de Dieu. Trouvez-vous si peu d'ordre dans les choses, quand on vous dit que Dieu aime le bien et hait le mal? Ainsi le mal que Dieu n'aime pas n'est point hors de l'ordre, bien que cependant Dieu aime l'ordre en lui-même, car en l'aimant, il se plaît dans l'amour qu'il a pour le bien et dans la haine qu'il a pour le mal, ce qui est la preuve d'un ordre admirable et d'une conduite toute divine. Et, comme par cette distinction l'ordre conserve l'harmonie du monde entier, il suit de là que l'existence même du mal est nécessaire. C'est ainsi que, la beauté de toutes les choses de l'univers résulte de leurs oppositions qui sont comme les antithèses qui nous plaisent dans le discours.

19. Après ces paroles, il garda le silence pendant quelque temps. Tout à coup, se tournant du côté où était le lit de Trygétius, il lui dit : Répondez-moi, je vous prie; Dieu est-il juste? Trygétius ne disait mot, surpris et stupéfait, comme il l'avoua depuis, de la nouvelle lumière qui inspirait ces paroles à son condisciple et à son ami. Licentius, profitant de ce silence, continua : Si vous dites que Dieu n'est pas juste, voyez où vous vous engagez, vous qui, il n'y a qu'un instant, m'accusiez d'impiété. Si, au contraire, comme on nous l'enseigne, et comme la nécessité de l'ordre nous le fait assez sentir, Dieu est juste, il ne l'est assurément qu'en distribuant à chacun ce qui lui est dû. Or, quelle distribution possible là où il n'y a aucune distinction? Ou, quelle distinction si tout est bien? Ou encore, que peut-on trouver en dehors de l'ordre, si la justice de Dieu rend à chacun ce qui lui est dû, suivant ses bonnes ou ses mauvaises actions? Nous confessons tous que Dieu est juste; donc, tout est compris dans l'ordre. A ces mots, Licentius se leva sur son lit, et d'un ton plus doux, puisque personne ne lui adressait la parole : Eh quoi! dit-il, vous du moins qui m'avez engagé dans cette dispute, ne me répondez-vous rien?

20. Quelle nouvelle religion, lui dis-je, s'empare de votre esprit (1)? Je cède, mais je répondrai ce que je jugerai convenable pendant le jour qui déjà me semble poindre, à moins que

(1) Térence, *Andrienne,* acte IV, scène III.

18. In qua conclusione timui Licentio. At ille ingemiscens difficultate verborum, nec omnino quærens quid responderet, sed quemadmodum quod respondendum erat promeret : Non diligit Deus mala, inquit, nec ob aliud nisi quia ordinis non est, ut Deus mala diligat. Et ordinem ideo multum diligit, quia per eum non diligit mala. At vero ipsa mala qui possunt non esse in ordine, cum Deus illa non diligat? Nam iste ipse est malorum ordo, ut non diligantur a Deo. An parvus rerum ordo tibi videtur, ut et bona Deus diligat, et non diligat mala? Ita nec præter ordinem sunt mala, quæ non diligit Deus, et ipsum tamen ordinem diligit : hoc ipsum enim diligit diligere bona, et non diligere mala; quod est magni ordinis, et divinæ dispositionis. Qui ordo atque dispositio, quia universitatis congruentiam ipsa distinctione custodit, fit ut mala etiam esse necesse sit. Ita quasi ex antithetis quodammodo, quod nobis etiam in oratione jucundum est, id est ex contrariis omnium simul rerum pulchritudo figuratur.

19. Post hoc intersiluit modice. Et repente sese erigens qua Trygetius lectum habebat. Nam quæro ex te quæso, inquit, justusne sit Deus? Tacebat ille, nimis ut postea retulit admirans et horrens subito condiscipuli et familiaris sui afflatum nova inspiratione sermonem. Quo tacente ille ita secutus est. Si enim Deum justum non esse responderis, tu videris quid agas, qui me dudum impietatis arguebas. Si autem ut nobis traditur, nosque ipsius ordinis necessitate sentimus, justus est Deus, sua cuique distribuendo utique justus est. Quæ autem distributio dici potest, ubi distinctio nulla est? Aut quæ distinctio, si bona sunt omnia? Quidve præter ordinem reperiri potest, si Dei justitia bonorum malorumque meritis sua cuique redduntur? Justum autem Deum omnes fatemur. Totum igitur ordine includitur. Quibus dictis resilit e strato, et jam lenior voce cum ei verbum nemo faceret : Nihilne mihi, inquit, vel tu qui compulisti ad ista respondes?

20. Cui ego. Nova nunc religio isthæc in te incessit, cedo, inquam. Sed quod videbitur per diem res-

la lumière qui éclaire ainsi nos fenêtres, ne soit celle de la lune. Il faut d'ailleurs, Licentius, faire en sorte de ne pas laisser perdre dans l'oubli de si grandes richesses. Nos tablettes ne demandent-elles pas, en effet, qu'on leur confie ces souvenirs? A vous parler franchement, je disputerai tant que je pourrai contre vous, car mon plus grand triomphe sera d'être vaincu par vous. Si votre faiblesse, peu nourrie encore de la connaissance des vérités divines, succombe à la subtilité et aux sophismes de ceux dont j'entreprendrai de défendre les erreurs, et ne peut encore se mesurer avec un Dieu si grand, cette expérience vous apprendra de quelles forces vous avez besoin pour revenir à lui d'un pas ferme et assuré. Je veux d'ailleurs donner à cette discussion toute l'exactitude désirable, car je m'adresse à des oreilles délicates. Notre ami Zénobius a souvent discuté avec moi sur l'ordre des choses; mais je n'ai jamais pu satisfaire aux questions profondes qu'il me faisait, soit à cause de l'obscurité des choses, soit par suite de mon peu de loisir. Ces continuels délais l'ont tellement impatienté, que pour obtenir une réponse plus longue et plus étendue, il m'a provoqué par un poème, et par un bon poème, ce qui doit, Licentius, vous le rendre plus aimable encore. Mais vous étiez alors si éloigné de ce genre d'études que je n'ai pu vous lire ces vers, et que je ne le puis encore maintenant. Car son départ fut si précipité et si troublé par l'agitation qui en fut cause, que rien de tout cela ne put nous venir dans l'esprit. Il avait résolu de me laisser cet ouvrage pour que je puisse lui répondre, et bien des motifs me font un devoir de lui envoyer notre discussion sur cette matière. Premièrement, je la lui dois; ensuite l'affection qu'il a pour nous demande que nous l'informions de notre genre actuel de vie. Enfin nul plus que lui ne se réjouit de vos succès. Quand il était ici, l'amitié, la tendresse qu'il avait pour votre père, ou pour mieux dire dont il nous aimait tous, lui faisait craindre que les étincelles de votre esprit naissant, qui l'avaient frappé, loin de s'allumer par mes soins, ne vinssent à s'éteindre par votre négligence. Et lorsqu'il apprendra aussi votre inclination pour la poésie, il s'en applaudira tellement, qu'il me semble déjà le voir tressaillir de joie.

CHAPITRE VIII.

Licentius, enflammé d'amour pour la philosophie.

21. Vous ne sauriez, reprit Licentius, rien faire qui me fût plus agréable; mais soit que vous dussiez me railler de mon inconstance et

pondebo, qui mihi jam videtur redire, nisi lunæ est ille qui fenestris fulgor inducitur. Simul et agendum est, ne tanta bona tua, Licenti absorbeat oblivio. Quando enim nostræ litteræ non sibi hæc mandari flagitent? Dicam plane tibi quod sentio, disputabo adversum te quantum possum, non enim mihi si me viceris major triumphus dari potest. Si autem vel calliditati vel acuto cuidam errori hominum, quorum partes suscipere tentabo, cesserit imbecillitas tua, quæ minus pasta eruditione disciplinarum tantum Deum fortasse sustinere non poterit, res te ipsa commonebit, quantæ tibi vires ut in eum firmior redeas parandæ sint; simul quia et istam disputationem nostram elimatius volo provenire, non enim eam grossis auribus debeo. Nam Zenobius noster multa mecum sæpe de rerum ordine contulit, cui alta percontanti nunquam satisfacere potui, seu propter obscuritatem rerum, seu propter temporum angustias. Crebrarum autem ille procrastinationum usque adeo impatiens fuit, ut me quo diligentius et copiosius respondere cogerer, etiam carmine provocaret, et bono carmine, unde illum magis ames. Sed neque tunc tibi legi potuit ab istarum rerum studio remotissimo, neque nunc potest. Nam profectio ejus tam repentina et perturbata fuit tumultu illo, ut nihil istorum venire nobis in mentem potuerit: nam id relinquere mihi responsuro statuerat: et multa concurrunt cur ei sermo iste mittatur. Primum est, quia debetur. Deinde, quia cujusmodi nunc vitam ducamus, etiam sic indicari ejus in nos benevolentiæ decet. Postremo quod in gaudio de spe tua nemini cedit. Nam et cum præsens esset, pro familiaritate patris tui, vel potius omnium nostrum, multum sollicitus erat ne ingenii tui quædam scintillæ, quas diligenter animadvertebat, non tam conflarentur cura mea, quam tua extinguerentur incuria. Et cum te poeticæ quoque studiosum esse cognoverit, sic gratulabitur, ut eum mihi gestientem videre jam videar.

CAPUT VIII.

Licentius philosophiæ amore succensus.

21. Nihil mihi quidem gratius facies, inquit, sed sive mobilitatem meam et puerilem levitatem ridebitis, sive aliquo vere divino nutu et ordine fit in nobis, non vobis dubitem dicere, pigrior sum ad illa metra subito effectus; alia, longe alia nescio quid

de ma légèreté puérile, soit que je reconnaisse ici l'effet de quelque mouvement d'un ordre divin, je n'hésite pas à vous le dire; j'ai perdu soudainement ce goût que j'avais pour la poésie. Je ne sais quelle autre lumière, une lumière bien différente, fait briller ses clartés à mes yeux. La philosophie est bien plus belle, je l'avoue, que Pyrame et Thisbé, que Vénus et Cupidon, et que les autres amours de ce genre; et il rendait grâce à Jésus-Christ, en soupirant. Or, pourquoi le dire? c'est avec joie que je l'écoutais; ou plutôt, pourquoi ne le dirai-je pas? Que chacun le prenne comme il voudra, je ne crains qu'une chose, c'est de m'être abandonné à une joie peut-être immodérée.

22. Peu après le jour parut. Ils se levèrent, et je me mis à prier beaucoup en versant des larmes lorsque j'entendis Licentius qui chantait sur un ton joyeux ce verset du psaume : « Dieu des vertus, convertissez-nous, montrez-nous votre visage et nous serons sauvés. » (*Ps.* LXXIX.) La veille déjà, après le dîner, étant sorti dehors pour satisfaire un besoin de la nature, il avait chanté ce verset sur un ton plus haut, et ma mère ne put supporter que dans un pareil lieu on répétât des paroles aussi saintes. Il ne disait en effet rien autre chose; il n'en savait le chant que depuis peu de jours et il l'aimait comme on aime une mélodie nouvellement apprise. Cette femme si pieuse lui en fit des reproches, vous le savez, uniquement parce que l'endroit ne lui paraissait pas convenable pour un tel chant. Il avait alors répondu en plaisantant : « Pensez-vous donc que si quelque ennemi m'avait renfermé dans ce lieu, Dieu aurait refusé d'écouter ma voix ? »

23. Le matin donc, étant rentré seul, car tous deux étaient sortis pour le même motif, il s'approcha de mon lit et me dit : Dites-moi la vérité, je voudrais qu'il nous arrive tout ce que vous voulez; que pensez-vous de moi? — Prenant la main de ce jeune homme : Vous savez bien, lui dis-je, ce que je pense de vous; vous le croyez, vous le comprenez assez, et je suis persuadé que ce n'est pas sans raison que vous avez hier chanté si longtemps et prié le Dieu des vertus de se découvrir à votre âme qui revient à lui. Il s'en souvint avec étonnement et me répondit : Vous dites là une grande vérité; car je ne suis pas médiocrement surpris qu'ayant eu tant de peine il y a très-peu de temps de me voir arraché à mes poésies frivoles, j'aie maintenant autant de honte que de dégoût de m'y appliquer, et que mon esprit soit porté tout entier vers je ne sais quoi de grand et d'admirable. N'est-ce pas là être véritablement converti à Dieu? Je me félicite encore qu'on ait en vain voulu me faire un scrupule de ce que je chantais ces paroles dans un lieu semblable. — Quant à moi, repris-je, je n'en ai pas été choqué, et je

mihi nunc luce resplenduit. Pulchrior est philosophia, fateor, quam Thysbe, quam Pyramus, quam illa Venus et Cupido, talesque omnimodi amores; et cum suspirio gratias Christo agebat. Accepi ego hæc, quid dicam, libenter, aut quid non dicam? Accipiat quisque ut volet, nihil curo, nisi quod forte immodice gaudebam.

22. Interea post paululum dies sese aperuit, surrexerunt illi, et ego illacrymans multa oravi. Cum audio Licentium succinentem illud Propheticum læte atque garrule : « Deus virtutum converte nos, et ostende faciem tuam, et salvi erimus. » (*Psal.* LXXIX, 9.) Quod pridie post cœnam cum ad requisita naturæ foras exisset, paulo clarius cecinit, quam ut mater nostra ferre posset, quod illo loco talia continuo repetita canerentur. Nihil enim aliud dicebat, quoniam ipsum cantilenæ modum nuper hauserat, et amabat, ut fit, melos inusitatum. Objurgavit eum religiosissima, ut scis, femina, ob hoc ipsum quod inconveniens locus cantico esset. Tunc ille dixerat, jocans : Quasi vero si quis hic me inimicus includeret, non erat Deus exauditurus vocem meam.

23. Ergo mane cum regressus esset solus, nam uterque ob eamdem causam processerat, accessit ad lectulum meum. Verum dic mihi, inquit, ita fiat nobis quod vis, quid de me existimes. Atque ego adolescentis dexteram apprehendens : Quid, inquam, existimem sentis, credis, intelligis. Neque enim arbitror te frustra heri tamdiu cecinisse, ut virtutum Deus converso tibi se ostendat. At ille cum admiratione recordatus : Magnum, inquit, dicis et verum. Non enim meipsum parum movet quod modo tam ægre avocabar a nugis illis carminis mei, et jam redire ad eas piget et pudet, ita totus in quædam magna et mira subvehor. Nonne hoc est vere in Deum converti? Simul et illud gaudeo, quod frustra mihi scrupulus superstitionis injectus est quod tali loco talia cantitabam. Mihi, inquam, neque hoc displicet, et ad illum ordinem puto pertinere ut etiam hinc aliquid diceremus. Nam illi cantico, et locum ipsum quo illa offensa est, et noctem congruere vi-

crois que l'ordre demande que nous en disions quelque chose. En effet, cet endroit même qui a scandalisé ma mère et la nuit conviennent à ce cantique. Car, d'où pensez-vous que nous demandions à Dieu de nous retirer pour nous tourner vers lui et nous découvrir son visage? N'est-ce pas de ce bourbier des sens où nos âmes sont plongées et de ces ténèbres dont l'erreur les enveloppe? Ou bien se convertir, qu'est-ce autre chose, sinon se dégager des excès du vice pour s'élever, par la vertu et par la tempérance, au-dessus de soi-même? Qu'est-ce que la face du Seigneur, sinon cette vérité même vers laquelle nous soupirons et pour l'amour de laquelle nous nous rendons purs et agréables à ses yeux? — On ne peut mieux parler, s'écria-t-il; et il ajouta un peu plus bas et comme à l'oreille : Voyez, je vous prie, quel concours de circonstances pour me persuader que rien ne se fait à notre égard que par un ordre des plus heureux pour nous.

24. Si vous avez toujours l'ordre à cœur, lui dis-je, il vous faut retourner à vos vers. Car la connaissance des sciences libérales, mais une connaissance sobre et réglée forme des hommes qui aimeront la vérité et l'embrasseront avec plus de vivacité et de persévérance; ils la désireront plus ardemment et la poursuivront avec plus de constance et s'y attacheront avec plus de douceur. Or, cette vérité, Licentius, c'est la vie heureuse. (I *Rétract.*, III, 2.) A ce nom seul, tous se lèvent et semblent jeter les yeux sur vos mains pour voir si vous avez de quoi soulager les malheureux et ceux que retiennent les chaînes de tant de maladies. Si la sagesse leur ordonne de supporter patiemment le médecin et de se laisser guérir, ils retombent aussitôt sur les haillons de leur pauvre couche. Corrompus par la chaleur empoisonnée de ces haillons, ils ont trop de plaisir à irriter la demangeaison de leurs déplorables voluptés pour supporter et subir les prescriptions du médecin, parfois un peu dures et pénibles pour les malades, et recouvrer ainsi la santé et la lumière qui lui est propre. Voilà pourquoi, contents du nom et de l'idée d'un Dieu tout-puissant comme d'une simple obole, ils vivent misérablement; et toutefois ils vivent. Mais il est d'autres hommes, ou pour mieux dire d'autres âmes, qui, bien que retenues dans leur corps, sont dignes des caresses du meilleur et du plus beau des époux. Pour ces âmes il ne suffit pas de vivre, elles veulent vivre heureuses. Allez donc en attendant retrouver vos muses. Toutefois, savez-vous ce que je veux que vous en fassiez? — Commandez ce qu'il vous plaira. — Dès que Pyrame se sera donné la mort et que sa folle amante se sera tuée sur son corps expirant, à ce moment douloureux où votre poème devrait être plein de la plus violente émotion, c'est là pour vous l'occasion la plus favorable. Montrez l'horreur de cette pas-

deo. A quibus enim rebus putas nos orare ut convertamur ad Deum, ejusque faciem videamus, nisi a quodam cœno corporis atque sordibus, et item a tenebris quibus nos error involvit? Aut quid est aliud converti, nisi ab immoderatione vitiorum, virtute ac temperantia in sese attolli? Quidve aliud est Dei facies quam ipsa cui suspiramus, et cui nos amatæ mundos pulchrosque reddimus, veritas? Melius dici non potest, inquit exclamans. Deinde suppressius quasi ad aurem : Vide quæso quanta occurrerunt, ut credam erga nos aliquid jam prosperiore ordine fieri.

24. Si ordinem, inquam, curas, redeundum tibi est ad illos versus. Nam eruditio disciplinarum liberalium modesta sane atque succincta, et alacriores et perseverantiores et comptiores exhibet amatores amplectendæ veritati, ut et ardentius appetant, et constantius insequantur, et inhæreant postremo dulcius, quæ vocatur, Licenti, beata vita. (I *Retract.*, cap. III, n. 2.) Qua nominata, omnes sese erigunt, et quasi attendunt in manus, utrum habeas quod dare possis egentibus variisque morbis impeditis. Quibus sapientia cum præcipere cœperit, ut medicum perferant, seque cum aliqua patientia curari sinant, in pannos suos recidunt. Quorum concalefactione tabificati, scabiem voluptatum ærumnosarum scalpunt libentius, quam ut monita medici paululum dura et morbis onerosa perpetiendo atque subeundo, valetudini sanorum lucique reddantur. Itaque illo summi Dei nomine ac sensu tanquam stipe contenti vivunt miseri, vivunt tamen. Alios autem viros, vel ut verius loquamur, alias animas, dum hoc corpus agunt, jam thalamo suo dignas conjux ille optimus ac pulcherrimus quærit, quibus non vivere, sed beate vivere satis sit. Vade ergo interim ad illas Musas. Verumtamen scis quid te facere velim? Jube ait quod placet. Ubi se, inquam, Pyramus et illa ejus supra seminecem, ut cantaturus es, interemerint, in dolore ipso, quo tuum carmen vehementius inflammari decet, habes commodissimam opportunitatem. Arripe illius fœdæ libidinis et incendiorum venenatorum execrationem, quibus mise-

sion furieuse et de ces feux empoisonnés qui produisent de si affreux ravages; puis élevez votre esprit et chantez les louanges de cet amour pur et véritable qui, au moyen de la philosophie, attache à l'intelligence les âmes riches de la science, embellies par la vertu, et qui non-seulement évitent la mort, mais jouissent déjà d'une vie parfaitement heureuse. A ces mots, il demeura longtemps sans rien dire, en proie aux hésitations de son esprit; puis il fit un mouvement de tête et sortit.

25. Je me levai à mon tour, et après avoir offert à Dieu nos prières de chaque jour, nous nous dirigions vers la salle des bains. C'était le lieu qui nous était familier et le plus commode pour nos discussions lorsqu'un ciel nébuleux nous empêchait de descendre dans la prairie. Or, voici que devant la porte nous apercevons deux coqs qui se livraient un combat acharné. Ce spectacle attira nos regards. Lorsqu'en effet l'amour de la vérité est dans le cœur, que ne regardent pas, où ne se promènent pas les regards pour découvrir la beauté de la raison souveraine qui règle et gouverne toutes les créatures, soit qu'ils connaissent, soit qu'ils ignorent son action, et qui partout où elle veut qu'on la cherche, attire à elle les esprits attentifs et à la découvrir et à la suivre? En effet, dans quels événements et dans quels endroits n'en peut-on pas apercevoir les traces? Ainsi, dans ces deux coqs, nous pouvions voir leurs têtes tendues en avant, leurs plumes hérissées, la violence de leurs coups, leurs ruses ingénieuses pour les parer, et dans tous les mouvements de ces animaux privés de raison un certain ordre plein de convenance, parce qu'une raison supérieure présidait à ce combat. Voyez ensuite le vainqueur, son chant est fier, ses membres ramassés prennent pour ainsi dire la forme d'une roue, comme témoignage éclatant de domination; d'un autre côté les tristes signes du vaincu; ses plumes arrachées de la tête, la honte et la défaite se traduisant dans sa démarche et dans sa voix; tout enfin avait je ne sais quelle beauté et quelle harmonie avec les lois de la nature.

26. Nous nous faisions de nombreuses questions. Pourquoi tous ces animaux sont-ils de même? Pourquoi cette jalousie de conserver leur domination sur les femelles qui leur sont soumises? Pourquoi, en dehors de ces considérations plus élevées, le spectacle de ce combat avait-il eu pour nous un certain attrait? Qu'y avait-il donc en nous pour rechercher des choses si éloignées des sens; et en même temps qu'y avait-il en nous qui pût se laisser prendre par leurs charmes? Nous nous disions à nous-mêmes : Où n'y a-t-il point de lois? Où l'empire n'est-il point le partage du plus fort? Où ne trouvons-nous point une ombre de l'immutabilité, une image de la beauté souveraine et véri-

randa illa contingunt: deinde totus attollere in laudem puri et sinceri amoris, quo animæ dotatæ disciplinis et virtute formosæ copulantur intellectui per philosophiam, et non solum mortem fugiunt, verum etiam vita beatissima perfruuntur. Hic ille tacitus ac diu consideratione nutans, motato capite abscessit.

25. Deinde ego quoque surrexi, redditisque Deo quotidianis votis, ire cœperamus in balneas. Ille enim locus nobis, cum cœlo tristi in agro esse minime poteramus, aptus ad disputandum et familiaris fuit. Cum ecce ante fores advertimus gallos gallinacios ineuntes pugnam nimis acrem. Libuit attendere. Quid enim non ambiunt, qua non peragrant oculi amantum, ne quid (a) unde unde innuat pulchritudo rationis cuncta scientia et nescientia modificantis et gubernantis, quæ inhiantes sibi sectatores suos trahit quacumque atque ubicumque se quæri jubet. Nam unde aut ubi non potest signum dare? Ut in eisdem ipsis gallis erat videre, intenta projectius capita, inflatas comas, vehementes ictus, cautissimas evitationes, et in omni motu animalium rationis expertium nihil non decorum, quippe alia ratione desuper omnia moderante. Postremo legem ipsam victoris, superbum cantum, et membra in unum quasi orbem collecta velut in fastum dominationis. Signum autem victi, elatas a cervice pennulas et in voce atque motu deforme totum, et eo ipso naturæ legibus nescio quomodo concinnum et pulchrum.

26. Multa quærebamus. Cur sic omnes, cur propter dominationem in subjectas sibi feminas, cur deinde nos ipsa pugnæ facies aliquantum et præter altiorem istam considerationem duceret in voluptatem spectaculi. Quid in nobis esset quod a sensibus remota multa quæreret. Quid rursum quod ipsorum sensuum invitatione caperetur. Dicebamus nobis ipsis : Ubi non lex? Ubi non meliori debitum imperium? Ubi non umbra constantiæ? Ubi non imitatio

(a) Am. Er. et Lov. habent, *nequid inde innuat*, et paulo post, *atque ubicumque sectari jubet*. Sed concinnior Mss. lectio, quam in textu damus.

table? Où n'y a-t-il point de règle et de mesure? Et, avertis par là de mettre une mesure à notre curiosité, nous allâmes vers le lieu du rendez-vous. (Les faits étaient encore tout récents, et comment des choses si remarquables auraient-elles pu échapper à trois hommes si appliqués ?) Nous écrivîmes donc avec soin sur nos tablettes aussitôt qu'il nous fut possible tous les travaux de notre veille. Je ne fis rien autre chose ce jour là pour ménager ma santé; j'écoutai seulement avec eux avant le dîner la moitié d'un livre de Virgile, comme j'avais coutume de le faire tous les jours, en nous appliquant à ne chercher partout que la mesure des choses. Cette mesure, personne qui ne l'approuve ; mais il est aussi difficile que rare de la connaître lorsqu'on s'applique avec trop d'ardeur à d'autres objets.

DEUXIÈME DISCUSSION.

CHAPITRE IX.

L'ordre est le guide qui conduit à Dieu.

27. Le lendemain, de grand matin, nous fûmes diligents, et nous allâmes nous asseoir au lieu accoutumé de nos réunions. Les voyant tous deux attentifs, les yeux fixés sur moi, je commençai ainsi : Soyez ici tout entier, autant que vous le pourrez, Licentius, et vous aussi Trygétius, car la question ne manque pas d'importance; nous cherchons à savoir ce que c'est que l'ordre. Qu'est-il besoin de vous en faire maintenant un ample et magnifique éloge, comme si j'étais encore dans cette chaire d'où je me suis échappé avec tant de joie, peu importe de quelle manière? Ecoutez si vous voulez, que dis-je? faites en sorte de le vouloir, l'éloge le plus précis comme le plus véritable qu'on puisse faire de l'ordre. L'ordre, c'est le guide qui nous conduit à Dieu, si nous le suivons en cette vie, et sans lequel nous ne pouvons arriver à lui. Or, si mes conjectures ne me trompent à votre égard, nous avons la présomption et l'espérance que nous y parviendrons bientôt. Nous ne devons donc rien épargner pour examiner et discuter avec soin entre nous cette question. Je voudrais que ceux qui, d'ordinaire, prennent part avec nous à ces sortes d'études, fussent ici présents. Je voudrais, s'il était possible, les voir ici, ou du moins je voudrais voir nos amis dont j'admire tous les jours la pénétration, aussi attentifs avec moi que vous l'êtes; et surtout Zénobius qui, pénétré de la grandeur de cette question, n'a jamais pu avoir de moi une réponse digne de la grandeur du sujet. Mais comme ils ne sont pas ici, ils liront nos écrits, puisque nous avons décidé de ne rien perdre de nos discussions, et d'enchaîner, comme dans les liens

verissimæ illius pulchritudinis? Ubi non modus? Atque inde admoniti ut spectandi modus esset, perreximus quo propositum erat. Atque ibi ut potuimus sane diligenter, (nam et recentes res erant et quando poterant tam insignita trium studiosorum memoriam effugere?) omnia nostræ lucubrationis opuscula in hanc libelli partem contulimus. Nihilque a me aliud actum est illo die ut valetudini parcerem, nisi quod ante cœnam cum ipsis dimidium volumen Virgilii audire quotidie solitus eram, nihil nobis ubique aliud quam rerum modum considerantibus. Quem non probare nemo potest, sentire autem, cum quisque aliquid studiose agit, difficillimum atque rarissimum.

DISPUTATIO SECUNDA.

CAPUT IX.

Ordo dux ad Deum.

27. Deinde postridie bene mane alacres ad solitum locum convenimus, in eoque consedimus. Et ego attentis in me ambobus : Hic esto, inquam, Licenti, quantum potes, et tu quidem Trygeti; nec enim parva res agitur: de ordine quærimus. Quid ego nunc quasi in schola illa unde me quoquo modo evasisse gaudeo constitutus, copiose atque ornate vobis ordinem laudem? Accipite si vultis, imo facite ut velitis, quo neque quidquam de hujus laude brevius, neque ut mihi videtur verius dici potest. Ordo est quem si tenuerimus in vita, perducet ad Deum, et quem nisi tenuerimus in vita, non perveniemus ad Deum. Perventuros autem nos jam, nisi me animus de vobis fallit, præsumimus et speramus. Diligentissime igitur inter nos ista quæstio versari debet atque dissolvi. Vellem adessent cæteri, qui nobiscum his negotiis solent interesse. Vellem si fieri posset non istos tantum, sed omnes saltem familiares nostros, quorum semper admiror ingenium, nunc mecum habere quam vos estis intentos, aut certe ipsum tantum Zenobium, quem de hac re tanta molientem nunquam pro ejus magnitudine otiosus accepi. Sed quia id non evenit, legent litteras nostras, quoniam instituimus jam de istis rebus verba non perdere, resque ipsas a memoria fugaces, scriptorum quasi vinculo quo reducantur innectere. Et sic fortasse

de l'écriture, les pensées qui peuvent échapper à la mémoire. C'est peut-être ce que demandait l'ordre lui-même, qui a permis leur absence. Nous nous sommes imposé à nous seuls la discussion de cette importante question ; aussi vous nous écoutez avec une attention d'autant plus soutenue. Lorsque ceux à qui nous portons un si vif intérêt nous liront, s'ils trouvent quelques objections à faire, cette discussion donnera lieu à d'autres, et la suite de nos conférences deviendra elle-même une instruction régulière et dans les formes. Maintenant donc, comme je l'ai promis, je combattrai Licentius, autant que le sujet le permettra. Il est presque arrivé déjà au terme de la question, s'il peut toutefois s'environner d'un mur de défense solide et inébranlable.

CHAPITRE X.

Qu'est-ce que l'ordre?

28. Quand j'eus remarqué à leur silence, à leur visage, à leurs yeux, à leur attention, à l'immobilité de leur corps, que la grandeur du sujet les impressionnait et qu'ils brûlaient du désir de m'entendre, je leur dis : Si donc vous le jugez à propos, Licentius, ramassez en vous-même tout ce que vous avez de force, aiguisez toute la pénétration de votre esprit, et renfermez dans une définition ce que vous pensez de cet ordre. Dès qu'il se vit forcé de donner une définition, il frissonna comme un homme inondé d'eau froide; et me regardant d'un air embarrassé, et comme il arrive alors avec un sourire plein de timidité : Quelle proposition me faites-vous là, dit-il; quel homme vous figurez-vous que je sois? Je ne sais vraiment de quel esprit étranger vous me croyez animé. Et s'animant tout à coup : Y a-t-il quelque chose en moi? Et il garda un instant le silence, pour faire entrer dans sa définition de l'ordre tout ce qu'il avait de notions sur ce sujet. Puis se relevant : L'ordre, dit-il, est ce qui donne le mouvement régulier à tout ce que Dieu a créé.

29. Et Dieu, lui dis-je, ne vous semble-t-il pas que l'ordre lui donne le mouvement et l'action? — Assurément, répondit-il. — Donc le mouvement serait imprimé à Dieu, objecta Trygétius. — Vous niez donc, reprit Licentius, que Jésus-Christ est Dieu? car c'est par suite de l'ordre qu'il est venu jusqu'à nous, et il se dit lui-même envoyé par Dieu son Père. Si donc, c'est par un effet de l'ordre que Dieu nous a envoyé Jésus-Christ, si nous ne pouvons nier que Jésus-Christ soit Dieu, non-seulement Dieu conduit toutes choses, mais son action elle-même est soumise à l'ordre. Ce raisonnement ébranlant quelque peu Trygétius : — Je ne sais, reprit Trygétius, avec une certaine hésitation, comment je dois entendre ce que vous dites; car le nom de Dieu ne réveille pas dans notre esprit l'idée de Jésus-Christ, mais celle de Dieu

ordo ipse poscebat, qui eorum procuravit absentiam. Nam et vos profecto in rem tantam, quia solis perferenda imponitur nobis, erectiore animo insurgitis : et cum illi legerent qui nobis maxima cura sunt, si quid eos moverit ad contradicendum, alias nobis disputationes disputatio ista procreabit, seque ipsa successio sermonum in ordinem inseret disciplinæ. Sed nunc ut promiseram Licentio, quantum res patitur, adversabor, qui totam causam jam pene confecit, si possit eam defensionis muro stabiliter firmeque vallare.

CAPUT X.

Ordo quid.

28. Hic ubi eos, silentio, vultu, oculis, suspensione atque immobilitate membrorum et rei magnitudine satis commotos, et audiendi desiderio inflammatos esse conspexi. Ergo, inquam, Licenti, si tibi videtur, collige in te quidquid virium potes, elima quidquid habes acuminis, et ordo iste quid sit definitione complectere. Tum ille ubi se ad definiendum cogi audivit, quasi aqua frigida aspersus exhorruit, et turbatiore vultu me intuens, atque ut fit ipsa trepidatione subridens : Quid hoc est rei, quid quasi tibi videor, inquit, an vere nescio quo adventitio spiritu me credis inflatum? Statimque sese animans, aut fortasse, ait, aliquid mecum est? Paululumque siluit, ut in definitionem quidquid illi de ordine notionis erat, conduceretur. Deinde erectior : Ordo est, inquit, per quem aguntur omnia, quæ Deus constituit.

29. Quid ipse Deus, inquam, non tibi videtur agi ordine? Prorsus, inquit, videtur. Ergo agitur Deus, ait Trygetius. Et ille : Quid enim, inquit : Christum Deum negas, qui et ordine ad nos venit, et a Patre Deo missum esse se dicit? Si igitur Deus Christum ordine ad nos misit, et Deum Christum esse non negamus, non solum agit omnia, sed agitur ordine etiam Deus. Hic Trygetius addubitans : Nescio, inquit, quomodo istuc accipiam. Deum enim quando nominamus, non quasi mentibus ipse Christus occurrit, sed Pater. Ille autem tunc occurrit, quando Dei

le Père; nous ne pensons à Jésus-Christ que lorsque nous nommons le Fils de Dieu. — Vous faites là une belle distinction, dit Licentius; nierons-nous donc que le Fils de Dieu soit Dieu? Trygétius pressentait quelque péril à lui répondre; il prit cependant le dessus, et lui dit : Le Fils de Dieu est Dieu à la vérité; mais cependant, c'est proprement le Père que nous appelons Dieu. — Arrêtez-vous plutôt, lui dis-je alors; car ce n'est pas improprement que le Fils de Dieu est appelé Dieu. Par un sentiment de religion, Trygétius ne voulait pas que l'on consignât par écrit ses dernières paroles; mais Licentius insistait pour qu'elles ne fussent point effacées, ainsi que font les enfants, ou plutôt, hélas! presque tous les hommes, comme si nous ne traitions un tel sujet que pour en tirer de la gloire. Je repris Licentius de ces dispositions avec des paroles un peu dures, et il en rougit; mais, je m'aperçus en même temps que Trygétius riait et se réjouissait de son trouble; je leur dis à tous deux : C'est donc ainsi que vous vous conduisez? Quoi! n'êtes-vous pas touchés de ce poids immense de vices qui vous accable, et de ces ténèbres de l'ignorance dont nous sommes enveloppés? Est-ce donc là cette attention que j'admirais il n'y a qu'un instant, cette élévation vers Dieu et sa vérité, dont j'étais assez simple pour me réjouir? Oh! si vous pouviez voir, même avec des yeux aussi faibles que les miens, à quels périls nous sommes exposés, et de quelle dangereuse maladie cette joie est le signe! Oh! si vous pouviez le voir! que bien vite vous changeriez cette folle joie en larmes abondantes. Malheureux! ignorez-vous donc où nous sommes? A la vérité, la destinée commune des ignorants et des insensés est d'être plongés dans un abîme d'erreurs; mais la sagesse ne leur tend pas à tous d'une seule et même manière sa main secourable. Il en est, croyez-moi, il en est qu'elle élève au-dessus des eaux, d'autres qu'elle laisse retomber dans l'abîme. Je vous en conjure, n'allez pas ajouter à ma misère. C'est bien assez pour moi de mes blessures; presque tous les jours je répands des larmes devant Dieu pour le prier de les guérir, bien convaincu d'ailleurs que je ne mérite pas une guérison aussi prompte que je la désire. Ne les aggravez pas, je vous prie, si vous me devez quelque amitié, quelque affection, si vous appréciez mon estime, mon amour pour vous, si j'ai droit à vos égards; si enfin, Dieu m'en est témoin, je puis assurer que je ne forme pas d'autres souhaits pour moi que pour vous, soyez-moi reconnaissants; et si vous m'appelez volontiers votre maître, je ne vous demande qu'une récompense : soyez bons.

30. Les larmes qui coulèrent de mes yeux m'empêchèrent d'en dire davantage. Licentius qui voyait avec une peine excessive que tout fût

Filium nominamus. Bellam rem facis, inquit Licentius. Negabimus ergo Dei Filium Deum esse? Hic ille, cum ei respondere periculosum videretur, tamen se coegit atque ait : Et hic quidem Deus est, sed tamen proprie Patrem Deum dicimus. Cui ego : Cohibe te potius, inquam : Non enim Filius improprie Deus dicitur. At ille religione commotus, cum etiam verba sua scripta esse nollet, urgebat Licentius ut manerent, puerorum scilicet more, vel potius hominum, pro nefas, pene omnium, quasi vero gloriandi causa inter nos illud ageretur. Cujus motum animi cum objurgarem gravioribus verbis, erubuit : qua ejus perturbatione animadverti ridentem lætantemque Trygetium. Et ambobus : Itane agitis, inquam? Nonne vos movet quibus vitiorum molibus atque imperitiæ tenebris premamur et cooperiamur? Hæccine est illa paulo ante vestra, de qua ineptus lætabar, attentio et in Deum veritatemque surrectio? O si videretis, vel tam lippientibus oculis quam ego, in quibus periculis jaceamus, cujus morbi dementiam risus iste indicet. O si videretis : quam cito, quam statim, quantoque productius eum verteretis in fletus. Miseri nescitis ubi sumus. Demersos quidem esse animos omnium stultorum indoctorumque commune est, sed non uno atque eodem modo demersis opem sapientia et manum porrigit. Alii sunt credite, alii sunt qui sursum vocantur, alii qui in profunda laxantur. Nolite obsecro vos geminare mihi miserias. Satis mihi sint vulnera mea, quæ ut sanentur, pene quotidianis fletibus Deum rogans, indigniorem tamen esse me, qui tam cito saner quam volo, sæpe memetipse convinco. Nolite obsecro si quid mihi amoris, si quid necessitudinis debetis, si intelligitis quantum vos diligam, quanti faciam, quantum me cura exagitet morum vestrorum, si dignus sum quem non negligatis, si denique Deo teste non mentior, nihil me plus mihi optare quam vobis, rependite mihi beneficium. Et si me magistrum libenter vocatis, reddite mihi mercedem : Boni estote.

30. Hic ubi ne plura dicerem, lacrymæ mihi modum imposuerunt, Licentius molestissime ferens,

écrit, me dit : Mais enfin, qu'avons-nous fait, je vous prie? — Quoi! répliquai-je, vous n'avouez pas encore votre faute? Vous ne vous rappelez pas que dans ma classe j'étais profondément mécontent que des jeunes gens, moins touchés de la beauté et de l'utilité des sciences que de l'appât de quelques vaines louanges, récitaient sans rougir les ouvrages des autres, et ce qui était bien plus déplorable, recevaient des applaudissements de ceux-mêmes dont ils s'appropriaient le travail. Je veux croire que jamais vous n'avez rien fait de semblable; cependant, c'est ainsi que vous essayez de répandre et d'introduire dans la philosophie, et dans ce genre de vie que j'ai enfin la joie d'avoir embrassé, le venin d'une jalousie contagieuse et d'une vanité frivole, le dernier, mais le plus nuisible des poisons, pour corrompre le cœur. Peut-être aussi parce que je vous apprends à craindre cette maladie de l'orgueil, en aurez-vous moins d'ardeur pour l'étude des sciences; et, revenus de ce vif désir d'une vaine réputation, vous engourdirez-vous dans les langueurs de l'oisiveté. Quel serait mon malheur s'il me fallait vivre maintenant avec des gens qui ne pourraient bannir les vices de leurs cœurs, sans que d'autres viennent leur succéder ! — Vous verrez, dit Licentius, combien nous serons plus raisonnables à l'avenir. Aujourd'hui, nous vous en conjurons, par tout ce que vous avez de plus cher, pardonnez-nous, faites effacer tout cela, ménagez aussi les tablettes, qui nous feront bientôt défaut, car on n'a encore rien transcrit dans les livres de toutes les questions que nous avons agitées. — Non, non, reprit Trygétius, que notre punition demeure tout entière; c'est ainsi que cette même gloire qui nous a séduits nous empêchera elle-même de l'aimer par le châtiment qu'elle nous attire; car ce ne sera pas une peine légère de voir ces écrits arriver à la connaissance même de nos seuls confidents, de nos plus intimes amis. Licentius y consentit.

CHAPITRE XI.

Monique ne doit pas être, à cause de son sexe, exclue de ces disputes philosophiques.

31. Cependant ma mère entra, et nous demanda à quel point nous en étions, car le sujet de la question lui était connu. J'ordonnais qu'on fît mention comme d'ordinaire de son entrée, et de cette question. — Que faites-vous? dit-elle; ai-je jamais entendu dire que dans ces livres que vous lisez, on ait permis à des femmes de prendre part à de semblables discussions? — Je me soucie fort peu, lui répondis-je, du jugement de ceux qui sont assez vains et assez ignorants pour lire les livres avec aussi peu de réflexion qu'ils saluent ceux qu'ils rencontrent; car sans examiner ce qu'ils sont par eux-mêmes, ils ne font

quod omnia scribebantur : Quid enim ait, fecimus oro te ? Adhuc, inquam, nec fateris saltem peccatum tuum? Tu nescis in illa schola graviter me stomachari solitum, quod usque adeo pueri non utilitate atque decore disciplinarum, sed inanissimæ laudis amore ducerentur, ut quosdam etiam aliena verba recitare non puderet, exciperentque plausus (o ingemiscendum malum) ab eisdem ipsis quorum erant illa, quæ recitabant. Ita vos quamvis nihil unquam, ut opinor, tale feceritis, tamen et in philosophiam, et in eam vitam quam me tandem occupasse lætor, æmulationis tabificæ atque inannis jactantiæ ultimam, sed nocentiorem cæteris omnibus pestem introducere ac proseminare conamini : et fortasse quia vos ab ista vanitate morboque deterreo, pigriores eritis ad studia doctrinæ, et ab ardore ventosæ famæ repercussi, in torporem inertiæ congelabitis. Me miserum, si necesse erit tales etiam nunc perpeti, a quibus vitia decedere sine aliorum vitiorum successione non possint. Probabis, ait Licentius, quam purgatiores futuri simus. Modo illud obsecramus per omnia quæ diligis, ut ignotum nobis velis, atque illa omnia deleri jubeas ; simul ut parcas etiam tabulis, quas jam non habemus. Non enim aliquid in libros translatum est eorum, quæ a nobis multa disserta sunt. Prorsus, inquit Trygetius, maneat nostra pœna, ut ea ipsa, quæ nos illicit fama, flagello proprio a suo amore deterreat. Ut enim solis amicis et familiaribus nostris litteræ istæ innotescant, non parum desudabimus. Assensus est ille.

CAPUT XI.

Monnica ob sexum non arcenda a philosophica disputatione.

31. Atque interea mater ingressa est, quæsivitque a nobis quid promovissemus, nam et ei quæstio nota erat. Cujus et ingressum, et rogationem cum scribi nostro more jussissem; quid agitis, inquit? Numquidnam in illis quos legitis libris etiam feminas unquam audivi in hoc genus disputationis inductas? Cui ego : Non valde curo, inquam, superborum im-

attention qu'aux vêtements dont ils sont couverts, à l'appareil, à la fortune, aux richesses qui les environnent. Ces sortes de gens s'inquiètent peu de considérer dans les livres ni quelle est la question, ni ce que se proposent ceux qui la discutent, ni les explications et les solutions qu'ils en donnent. Toutefois, comme il s'en rencontre quelques-uns parmi eux, dont l'esprit n'est pas à mépriser, et qui ont un certain vernis de littérature ; on peut les conduire aisément par des avenues peintes et bien dorées, jusqu'au sanctuaire de la philosophie. Or, ils trouveront de quoi les contenter dans nos anciens auteurs; et je sais, ma mère, que ce que nous en lisons ne vous est pas étranger. Ainsi de notre temps, pour ne point parler des autres, Théodore que vous connaissez parfaitement, cet homme célèbre par son génie et par son éloquence, par ses dignités et sa grande fortune, et plus encore par l'élévation de son esprit, n'a-t-il point pour but de montrer que ni maintenant ni dans la postérité personne absolument ne pourra se plaindre justement des écrits de nos jours? S'il arrive par hasard que mes livres tombent entre les mains de quelques-uns, et qu'après y avoir lu mon nom, ils ne demandent pas quel est celui-ci, et ne les rejettent aussitôt; mais que sans tenir compte de la pauvreté du vestibule, la curiosité ou le désir d'apprendre les fasse pénétrer plus avant, peut-être ne seront-ils point fâchés de me voir philosopher avec vous, et ne mépriseront-ils aucun de ceux dont les sentiments sont consignés dans mes écrits. Car ce sont non-seulement des hommes libres, ce qui suffit pour toutes les études libérales et plus encore pour la philosophie, mais ils sont de plus d'une naissance distinguée. Or, les écrits des auteurs les plus savants montrent des cordonniers et des artisans d'une condition encore plus basse s'occupant de philosophie, et ils ont jeté un si vif éclat par les lumières de leur esprit et par leurs vertus, qu'ils n'eussent pas voulu, pour rien au monde, échanger leurs richesses intérieures contre tout autre avantage que donne la noblesse parmi les hommes. Il ne manque pas, croyez-moi, de gens qui trouveront plus de plaisir à vous voir philosopher avec moi, que de rencontrer dans ces mémoires des pensées plus élégantes ou plus profondes. Or, les femmes se sont souvent occupées chez les anciens de questions philosophiques, et votre philosophie m'est singulièrement agréable.

32. Mais, je ne veux point, ma mère, vous laisser ignorer que ce qu'on appelle en grec philosophie, signifie en latin (*philosophia*), *amour de la sagesse*. Aussi, les divines Ecritures pour lesquelles vous avez un amour si ardent, ne commandent pas de fuir et de mépriser indiffé-

peritorumque judicia, qui similiter in legendos libros atque in salutandos homines irruunt. Non enim cogitant quales ipsi, sed qualibus induti vestibus sint, et quanta pompa rerum fortunæque præfulgeant. Isti enim in litteris non multum attendunt, aut unde sit quæstio, aut quo pervenire disserentes moliantur, quidve ab eis explicatum atque confectum sit. In quibus tamen quia nonnulli reperiuntur quorum animi contemnendi non sunt, adspersi sunt enim quibusdam condimentis humanitatis, et facile per aureas depictasque januas ad sacrosancta philosophiæ penetralia perducuntur, satis eis fecerunt et majores nostri, quorum libros tibi nobis legentibus notos esse video. Et his temporibus, ut omittam cæteros, vir et ingenio et eloquentia, et ipsis insignibus muneribusque fortunæ, et quod ante omnia est, mente præstantissimus Theodorus, quem bene ipsa nosti, id agit, ut et nunc et apud posteros nullum genus hominum de litteris nostrorum temporum jure conqueratur. Mei autem libri si quorum forte manus tetigerint, lectoque meo nomine non dixerint : Iste quis est? codicemque projecerint : sed vel curiosi, vel nimium studiosi contempta vilitate liminis intrare perrexerint : me tecum philosophantem non moleste ferent, nec quemquam istorum quorum meis litteris sermo miscetur, fortasse contemnent. Sunt enim non solum liberi, quod cuivis disciplinæ liberali, nedum philosophiæ satis est, sed summo apud suos loco nati. Doctissimorum autem hominum litteræ etiam sutores philosophatos, et multo viliora fortunarum genera continent. Qui tamen tanta ingenii virtutisque luce fulserunt, ut bona sua cum qualibet hujuscemodi nobilitate nullo modo vellent, etiamsi possent, ulla conditione mutare. Nec deerit, mihi crede, tale hominum genus, cui plus placeat hoc ipsum, quia mecum philosopharis, quam si quid hic aliud, aut jucunditatis aut gravitatis invenerit. Nam et feminæ sunt apud veteres philosophatæ, et philosophia tua mihi plurimum placet.

32. Nam ne quid mater ignores, hoc græcum verbum, quo philosophia nominatur, latine amor sapientiæ dicitur. Unde etiam divinæ Scripturæ quas vehementer amplecteris, non omnino philosophos, sed philosophos hujus mundi evitandos atque irridendos esse præcipiunt. Esse autem alium mundum

remmment tous les philosophes, mais les philosophes de ce monde seulement. Or, qu'il y ait un autre monde bien éloigné des sens, et qui n'est aperçu que par l'intelligence d'un petit nombre d'âmes pures (I *Rétract.*, III, 2), c'est ce que Jésus-Christ nous a fait assez comprendre; il n'a point dit : « Mon royaume n'est pas du monde, » mais : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » (*Jean*, XVIII, 36.) Vouloir donc renoncer à toute sorte de philosophie, ce serait vouloir nous empêcher d'aimer la sagesse. Je serais donc obligé de déverser sur vous le blâme dans mes écrits, si la sagesse ne faisait vos délices. Mais je me garderais de vous mépriser quand vous ne l'aimeriez que faiblement; beaucoup moins encore, si vous l'aimiez autant que je l'aime moi-même. Mais comme vous l'aimez encore plus que vous ne m'aimez moi-même, et que je sais combien vous m'aimez; comme vous avez fait dans cette science divine de si merveilleux progrès que vous n'êtes effrayée ni par la crainte d'aucun malheur, ni par l'horreur de la mort, ce qui est de l'aveu de tous, le plus haut degré de la philosophie, pourrais-je balancer après cela à devenir moi-même votre disciple?

33. Elle me répondit alors avec autant de douceur que de modestie, que je n'avais jamais fait autant de mensonges. Mais comme je vis que nous avions dit tant de choses qu'on ne pouvait se dispenser d'écrire, qu'il fallait terminer ce livre, et que nous n'avions plus de tablettes, je crus devoir ajourner la solution de cette question, et aussi pour ménager ma poitrine, car la réprimande qu'il m'avait paru nécessaire de faire à ces jeunes gens l'avait fatiguée plus que je ne l'aurais voulu. Nous allions partir lorsque Licentius me dit : N'oubliez pas combien de vérités essentielles vous devez nous enseigner, vérités qui nous sont découvertes sans même que vous le sachiez, par cet ordre impénétrable et divin dont nous parlons. — Je le vois, lui dis-je, et j'en témoigne à Dieu ma reconnaissance. — Puisque vous en faites vous-même la remarque, j'espère que vous en deviendrez meilleurs. Ce fut tout ce que je fis ce jour-là.

ab istis oculis remotissimum, quem paucorum sanorum intellectus intuetur (I *Retract.*, cap. III, n. 2), satis ipse Christus significat, qui non dicit : Regnum meum non est de mundo : sed : « Regnum meum non est de hoc mundo. » (*Joan.*, XVIII, 36.) Nam quisquis omnem philosophiam fugiendam putat, nihil nos vult aliud, quam non amare sapientiam. Contemnerem te igitur in his litteris meis, si sapientiam non amares ; non autem contemnerem, si eam mediocriter amares ; multo minus, si tantum quantum ego amares sapientiam. Nunc vero cum eam multo plus quam meipsum diligas, et noverim quantum me diligas, cumque in ea tantum profeceris, ut jam nec cujusvis incommodi fortuiti, nec ipsius mortis, quod viris doctissimis difficillimum est, horrore terrearis, quam summam philosophiæ arcem omnes esse confitentur, egone me non libenter tibi etiam discipulum dabo !

33. Hic illa cum blande ac religiose nunquam me tantum mentitum esse dixisset, et viderem tam multa nos verba fudisse, ut neque scribenda non essent, et jam libri modus esset, neque tabulæ reliquæ forent, placuit quæstionem differri, simul ut meo stomacho parcerem. Nam cum plus quam vellem commoverant ea, quæ mihi evomenda in illos adolescentes necessario visa sunt. Sed cum abire cœpissemus : Memento, inquit Licentius, quam multa et quam necessaria nobis abs te accipienda per occultissimum illum divinumque ordinem etiam te nesciente subministrentur. Video, inquam, et ingratus Deo non sum, vosque ipsos qui hæc advertitis ob id ipsum præsumo fore meliores. Hoc fuit tantum illo die negotium meum.

LIVRE SECOND

Ce livre comprend deux discussions. Les interlocuteurs, en cherchant d'abord à définir l'ordre, sont amenés à traiter diverses questions : Comment le sage demeure inébranlable dans son union avec Dieu. Le mal que font les hommes rentre-t-il dans l'ordre divin. Dieu était-il juste avant l'origine du mal. Le mal est-il sorti de l'ordre établi de Dieu. Le dernier point, qui est traité plus longuement, a pour objet l'ordre à suivre dans les études. Cet ordre demande qu'après une éducation morale convenable, et l'étude des sciences humaines, on élève son esprit jusqu'à la connaissance plus élevée des choses divines.

PREMIÈRE DISCUSSION.

CHAPITRE PREMIER.

Examen de la définition de l'ordre.

1. Alypius arriva peu de jours après. Un matin le soleil s'était levé dans toute sa magnificence; la beauté du ciel et une température aussi douce que peut l'offrir l'hiver dans ces contrées, nous invitèrent à descendre dans la prairie dont nous faisions volontiers le lieu de nos réunions intimes. Ma mère était avec nous. Depuis longtemps déjà une vie commune et une observation attentive m'avaient permis de remarquer son intelligence et son ardeur pour les choses divines. Un jour, en particulier, c'était le jour anniversaire de ma naissance, j'avais engagé à table une discussion sérieuse que j'ai reproduite dans un petit traité; ma mère y fit preuve d'une si haute raison, que personne ne me parut plus apte à l'étude de la vraie philosophie. Aussi j'avais résolu qu'elle assisterait à nos conférences, lorsqu'elle en aurait le loisir. Je vous l'ai déjà dit dans le premier livre de cet ouvrage.

2. Lors donc que nous fûmes assis dans ce lieu, aussi commodément que possible, je m'adressai aux deux jeunes gens : Bien que je vous ai manifesté combien j'étais mécontent du ton léger avec lequel vous traitiez un sujet aussi élevé, cependant ce n'est pas sans une heureuse permission de Dieu que j'ai consacré une partie du temps en reproches faits à votre légèreté, et que la solution de cette question si importante a été ajournée jusqu'à l'arrivée d'Alypius. Je l'ai déjà parfaitement mis au courant de la question; je lui ai fait connaître le point où nous en étions. Etes-vous donc prêt, Licentius, à défendre la thèse que vous avez choisie vous-même, d'après la définition que vous nous avez donnée? Je crois me rappeler que l'ordre est, suivant vous, le mobile par lequel Dieu régit tout.

LIBER SECUNDUS

Disputationes hoc libro duæ continentur, quibus dum Ordinis definitionem expendunt colloquentes, incidunt in varias quæstiones, scilicet : Quomodo sapiens cum Deo maneat immotus. An etiam ea, quæ perperam ab hominibus fiunt, ex Dei ordine agantur. Utrum Deus justus esset ante originem mali. Utrum ex Dei ordine malum exortum sit. Agitur demum fusius de recto studendi ordine, qui postulat ut informatis rite moribus, et comparatis humanis disciplinis promoveatur animus ad altiora et divina percipienda.

DISPUTATIO PRIMA.

CAPUT PRIMUM.

Ordinis definitio expenditur.

1 Interpositis deinde pauculis diebus venit Alypius, et exorto sole clarissimo, invitavit cœli nitor, et quantum in illis locis hyeme poterat, blanda temperies in pratum descendere, quo sæpius et familiarius utebamur. Nobiscum erat etiam mater nostra, cujus ingenium, atque in res divinas inflammatum animum, cum antea convictu diuturno, et diligenti consideratione perspexeram, tum vero in quadam disputatione non parvæ rei, quam die natali meo cum convivis habui, atque in libellum contuli, tanta mihi mens ejus apparuerat, ut nihil aptius veræ philosophiæ videretur. Itaque institueram cum abundaret otio, agere ut colloquio nostro non deesset. Quod in primo etiam hujus operis libro abs te cognitum est.

2. Cum igitur memorato in loco, ut commode potuimus consedissemus, ego illis duobus adolescentibus : Quamvis vobis, inquam, succensuerim pueriliter de magnis rebus agentibus, tamen mihi videtur non sine ordine propitio Deo accidisse, quod in sermone quo vos ab ista levitate detrahebam, tempus ita consumptum est, ut res tanta ad Alypii adventum dilata videatur. Quapropter quoniam ei jam quæstionem notissimam feci, et quantum in ea processerimus ostendi, paratusne es Licenti, causam quam suscepisti ex illa tua definitione defendere? Nam meminisse me arbitror, te ordinem esse dixisse

— Je suis prêt, répondit-il, dans la mesure de mes forces. — Comment donc entendez-vous que Dieu gouverne tout avec ordre? Est-ce en vertu de cet ordre qu'il se régit lui-même, ou cet ordre préside-t-il au gouvernement de toutes choses, sans qu'il y soit compris lui-même? — Là où tout est bien, l'ordre n'existe pas, car il y a là une souveraine égalité à laquelle l'ordre n'est pas nécessaire. — Niez-vous que tout soit bien en Dieu? — Assurément non. — Donc ajoutai-je, ni Dieu, ni rien de ce qui se trouve en lui n'est soumis à cet ordre. — Il me l'accorda. — Donc alors tous les biens, repris-je, ne sont rien? — Loin de là, ils existent bien réellement. — Mais alors, pourquoi donc avanciez-vous que tout ce qui existe est régi avec ordre, et que rien absolument n'est en dehors de l'ordre? — Il y a aussi le mal qui fait que le bien est compris dans l'ordre; car le bien, pris isolément, n'y est pas soumis, mais l'ordre embrasse à la fois le bien et le mal. Or, lorsque nous disons tout ce qui existe, nous ne parlons pas seulement de ce qui est bien. D'où il suit que les choses prises ainsi dans leur ensemble sont gouvernées par Dieu, et le sont avec ordre.

3. Je repris : Tout ce qui est gouverné et conduit vous semble-t-il être en mouvement ou immobile? — Tout ce qui se fait en ce monde, est soumis au mouvement. — Vous le niez donc pour le reste? — Ce qui est en Dieu ne peut se mouvoir; mais je crois que tout le reste se meut. — Si vous pensez que tout ce qui est en Dieu ne se meut pas, et si vous accordez le mouvement à tout le reste, vous nous montrez par là même que tout ce qui se meut n'est pas avec Dieu. — Veuillez, me dit-il, donner un peu plus de développement à cette conclusion. Je vis qu'il me faisait ainsi répéter moins par la difficulté de comprendre que pour se donner le temps de trouver une réponse. Vous avez dit, repris-je, que ce qui est avec Dieu ne se meut pas, tandis que tout le reste est sujet au mouvement. Si donc les choses qui se meuvent cessaient de se mouvoir dès qu'elles seraient avec Dieu, puisque vous niez qu'il y ait mouvement pour tout ce qui est en lui, il s'ensuit que tout ce qui se meut est en dehors de Dieu. Licentius ne savait encore que dire; il répondit enfin : Il me semble que, même en ce monde, s'il y a des choses qui ne se meuvent pas, ces choses sont avec Dieu. — Peu m'importe, répondis-je; vous reconnaissez, ce me semble, que tout ce qui est dans ce monde est sujet au mouvement. Donc ce qui est en ce monde n'est pas avec Dieu. — Je l'avoue, dit-il, tout n'y est pas. — Donc, il y a quelque chose sans Dieu. — Non, reprit-il. — Donc, tout est avec Dieu? Après un instant d'hésitation : Je vous en prie, me dit-il; supposez que je n'ai

per quem Deus ageret omnia. Paratus sum, inquit, quantum valeo. Quomodo, ergo, inquam, agit ordine omnia Deus? Itane ut etiam se ordine agat, an præter eum ordine ab eo cætera gubernantur? Ubi omnia bona sunt, inquit, ordo non est. Est enim summa æqualitas, quæ ordinem nihil desiderat. Negas, inquam, apud Deum omnia bona esse? Non nego, inquit. Conficitur inquam, neque Deum, neque illa quæ apud Deum sunt, ordine administrari. Concedebat. Numquidnam, inquam, omnia bona nihil tibi videntur esse? Imo, ait, ipsa vere sunt. Ubi est ergo, inquam, illud tuum quod dixisti, omnia quæ sunt, ordine administrari, nihilque omnino esse, quod ab ordine separatum sit? Sed sunt, inquit, etiam mala per quæ factum est, ut et bona ordo concludat. Nam sola bona non ordine reguntur, sed simul bona et mala. Quum autem dicimus, omnia quæ sunt, non sola utique bona dicimus. Ex quo sit ut omnia simul, quæ Deus administrat, ordine administrentur.

3. Cui ego : Quæ administrantur et aguntur, videntur tibi moveri, an immobilia putas esse? Ista, inquit, quæ in hoc fiunt mundo, fateor moveri. Reliqua, inquam, negas? Quæ sunt cum Deo, inquit, non moventur, reliqua omnia moveri arbitror. Quum igitur ea, quæ cum Deo sunt, inquam, non moveri putas, cætera autem concedis moveri, ostendis omnia quæ moventur non esse cum Deo. Repete hoc ipsum, inquit, paulo planius. Quod non mihi visus est difficultate intelligendi fieri voluisse, sed quærendi spatium quo inveniret quid responderet. Dixisti, inquam, ea quæ cum Deo sunt non moveri, cætera autem moveri. Si ergo hæc quæ moventur non moverentur si essent cum Deo, quoniam omnia quæ sunt cum Deo, negas moveri, restat ut præter Deum sint quæ moventur. Quibus dictis adhuc tacebat : cum tandem : Videtur mihi, inquit, quod et in hoc mundo si qua non moventur, cum Deo sunt. Nihil hoc ad me, inquam. Fateris enim, ut opinor, non omnia quæ in hoc mundo sunt, non moveri. Ex quo conficitur, non omnia mundi hujus esse cum Deo. Fateor, inquit, non omnia. Ergo est aliquid sine Deo. Non, inquit. Cum Deo sunt igitur omnia. Hic cunctabundus : Quæso, inquit, illud non dixerim, quod sine Deo nihil sit, nam prorsus omnia quæ moventur, non mihi videntur esse cum Deo.

pas avancé qu'il n'y a rien en dehors de Dieu; car enfin, tout ce qui se meut ne me paraît pas être avec Dieu. — Donc le ciel, qui de l'aveu de tout le monde, est en mouvement, est en dehors de Dieu? — Non, reprit-il; le ciel n'est pas en dehors de Dieu. — Il y a donc quelque chose en Dieu qui se meut? — Je ne puis, dit-il, expliquer ma pensée comme je voudrais; cependant, essayez, je vous prie, de comprendre le mieux que vous pourrez, ce que je vais essayer de dire, sans trop vous arrêter à la manière dont je m'exprime. Il me semble, d'un côté, qu'il n'y a rien sans Dieu; et de l'autre, que ce qui est en Dieu demeure immobile; mais quand à dire que le ciel est sans Dieu, je ne le puis, non-seulement parce que je pense que rien n'est sans Dieu, mais parce qu'il y a dans le ciel quelque chose qui ne se meut pas et qui est véritablement Dieu ou avec Dieu, bien que je ne doute nullement du mouvement et de la rotation du ciel.

CHAPITRE II.

Ce que c'est que d'être avec Dieu.

4. Expliquez-nous donc, s'il vous plaît, repris-je, ce que c'est d'être avec Dieu, et ce que c'est que de n'être pas sans Dieu. Car s'il ne s'agit entre nous que d'une question de mots, nul besoin de nous y arrêter; dites-nous simplement le sens que vous y attachez dans votre esprit. — Je n'aime pas à définir, dit Licentius. — Que ferons-nous donc? — Définissez vous-même, je vous prie; il m'est plus facile de trouver dans la définition d'un autre ce que je n'admets pas, que de rendre ma pensée par une bonne définition. — Je veux bien, lui dis-je. Or, vous semble-t-il que ce qui est en Dieu soit gouverné et ordonné par lui? — Ce n'est pas dans ce sens, répondit-il, que je disais que les choses sans mouvement sont avec Dieu. — Dites-moi donc si cette définition vous convient : Tout ce qui connaît Dieu est avec lui. — Je l'accepte. — Quoi donc? repris-je; le sage ne vous semble-t-il point comprendre Dieu? — Il le comprend, dit-il. — Or, si des sages sont en mouvement non-seulement dans une maison, dans une ville, mais même en traversant par terre et par mer d'immenses espaces, comment peut-il être vrai que tout ce qui est en Dieu soit immobile? — Vous me faites rire, reprit-il; ai-je donc avancé que tout ce que le sage fait soit avec Dieu? Le sage est avec Dieu, mais dans ce qu'il connaît. — Alors, lui répliquai-je, le sage ne connaît ni son livre, ni son manteau, ni sa tunique, ni ses meubles, s'il en a, ni les autres choses de ce genre que connaissent très-bien les insensés. — J'avoue, dit-il, que connaître sa tunique, et connaître son manteau, ce n'est pas être en Dieu.

Sine Deo est, inquam, igitur cœlum hoc, quod moveri nemo ambigit. Non est, inquit, sine Deo cœlum. Ergo est aliquid cum Deo, quod moveatur. Non possum, inquit, ut volo explicare quod sentio : tamen quid moliar dicere, peto ut non expectatis verbis meis, sagacissime si potestis intelligatis. Nam et sine Deo mihi nihil videtur esse; et quod cum Deo est, rursum videtur inconcussum manere : cœlum autem dicere sine Deo esse, non possum : non solum quod nihil sine Deo esse arbitror, sed quod cœlum putem habere aliquid, quod non movetur, quod vere aut Deus est, aut cum Deo, quamvis ipsum cœlum non dubitem verti ac moveri.

CAPUT II.

Cum Deo esse, quid sit.

4. Defini ergo, inquam, si placet, quid sit esse cum Deo, et quid sit non esse sine Deo. Si enim de verbis inter nos controversia est, facile contemnetur, dummodo rem ipsam quam concepisti mente, videamus. Odi ego, inquit, definire. Quid ergo faciemus, inquam? Tu, inquit, defini quæso. Nam facilius est mihi videre in alterius definitione quid non probem, quam quidquam bene definiendo explicare. Geram tibi morem, inquam. Videtur tibi id esse cum Deo, quod ab eo regitur, atque administratur? Non, ait ille, hoc animo conceperam, cum dicebam ea, quæ non moventur, esse cum Deo. Vide ergo, inquam, utrum hæc tibi saltem definitio placeat : Cum Deo est, quidquid intelligit Deum. Concedo, inquit. Quid ergo, inquam, sapiens tibi Deum intelligere non videtur? Videtur, inquit. Cum ergo sapientes non solum in una domo, aut urbe, sed etiam per immensa regionum peregrinando, navigandoque maveantur, quomodo erit verum quidquid cum Deo est, non moveri? Risum mihi, inquit, movisti, quasi ego quod sapiens facit, dixerim esse cum Deo. Cum Deo est, sed illud quod novit. Non novit, inquam, sapiens, facit, dixerim esse cum Deo. Cum Deo est, sed illud quod novit. Non novit, inquam, sapiens codicem suum, pallium, tunicam, supellectilem si quam habet, cæteraque id genus, quæ stulti etiam bene noverunt? Fateor, inquit, nosse tunicam, et nosse pallium, non esse cum Deo.

5. Voici donc, repris-je, ce que vous dites : Tout ce que connaît le sage n'est pas en Dieu; cependant tout ce qu'il a en Dieu, le sage le connaît. — C'est parfaitement cela, dit-il; car ce que les sens du corps lui font connaître, ne se trouve pas avec Dieu, mais seulement ce qu'il perçoit par l'intelligence. Au risque même d'aller trop loin, mais vous laissant juges de m'approuver ou de me redresser, j'ose dire davantage. Celui qui ne connaît que les choses qui sont du domaine des sens, ne me paraît être ni avec Dieu, ni avec lui-même. Ici, je remarquai que Trygétius avait l'air de vouloir faire je ne sais quelle réflexion, mais qu'il était retenu par la crainte de prendre la place d'un autre. Comme Licentius gardait le silence, je lui permis de nous communiquer ce qu'il avait à nous dire. Tout ce qui est du ressort des sens du corps, dit-il, ne me semble connu de personne, car la connaissance est toute différente de la sensation. Donc, toutes nos connaissances sont du domaine de l'intelligence, et c'est par elle seule que nous pouvons les connaître. D'où il suit que si tout ce que le sage connaît par sa raison, est avec Dieu, tout ce que le sage connaît pourra être avec Dieu. Licentius témoigna partager la pensée de Trygétius, et ajouta cette réflexion que je ne pouvais que goûter moi-même : Le sage, dit-il, est tout entier avec Dieu, car il se connaît aussi lui-même. C'est la conséquence de ce que vous avez avancé, c'est-à-dire que tout ce qui comprend Dieu est avec Dieu, et de ce que nous avons dit nous-mêmes, savoir, que tout ce que le sage comprend est avec Dieu. Quant à cette partie de lui-même dont il fait usage pour percevoir par les sens (car je ne crois pas qu'il faille la compter, quand nous parlons du sage), j'avoue que je l'ignore et que je ne soupçonne aucunement quelle est sa nature.

6. Vous niez donc, non-seulement que le sage ait un corps et une âme, mais même une âme tout entière, car il serait déraisonnable de soutenir que cette faculté qui perçoit par les sens ne fait point partie de l'âme. Ce ne sont, en effet, ni les yeux ni les oreilles qui perçoivent, mais je ne sais quelle autre faculté qui perçoit par ces organes. Or, si nous n'accordons pas cette faculté de sentir à la partie spirituelle de l'âme, nous ne pouvons l'attribuer à aucune autre partie. L'attribuerez-vous au corps? Rien, selon moi, ne serait plus absurde. — C'est l'âme du sage, reprit Licentius, purifiée par ses vertus et déjà unie à Dieu, qui mérite vraiment le nom de sage; et ce nom ne convient à rien autre de ce qui est en lui. Quant aux parties infimes et grossières de sa nature, il s'en est purifié, en se retirant en lui-même, et les emploie au service de l'âme. Si tout cet ensemble doit s'appeler âme, il n'en reste pas moins vrai que cette partie inférieure est au service et sous la domination de

5. Hoc ergo, inquam, dicis : Non omne quod novit sapiens, esse cum Deo : sed tamen quidquid sapientis cum Deo est, id nosse sapientem. Optime, inquit : nam quidquid sensu isto corporis novit, non est cum Deo, sed illud quod animo percipit. Plus etiam fortasse audeo dicere, sed tamen dicam : vobis enim existimatoribus, aut confirmer, aut discam. Quisquis enim ea sola novit, quæ corporis sensus attingit, non solum cum Deo esse non mihi videtur, sed ne secum quidem. Hic cum Trygetium animadvertissem in eo vultu, ut nescio quid velle dicere videretur, sed verecundia eum ne quasi in alienum locum irrueret contineri, feci potestatem jam tacente Licentio, ut promeret si quid vellet. At ille : Ista, inquit, quæ ad sensus corporis pertinent, prorsus nemo mihi videtur nosse. Aliud est enim sentire, aliud nosse. Quare si quid novimus, solo intellectu contineri puto, et eo solo posse comprehendi. Ex quo fit, ut si illud est cum Deo quod intelligendo sapiens novit, totum quod novit sapiens possit esse cum Deo. Quod cum Licentius approbasset, subjecit aliud quod nullo pacto possem contemnere. Ait enim : Sapiens prorsus cum Deo est, nam et seipsum intelligit sapiens. Quod conficitur et ex eo, quod a te accepi, id esse cum Deo, quod intelligit Deum : et ex eo quod a nobis dictum est, id esse cum Deo quod a sapiente intelligitur. Sed hanc ejus partem per quam istis utitur sensibus (non enim puto connumerandam esse, cum sapientem vocamus) fateor me nescire, nec omnino cujusmodi sit suspicari.

6. Negas ergo, inquam, non solum ex corpore et anima, sed etiam ex anima tota constare sapientem : siquidem partem istam qua utitur sensibus, animæ esse negare dementis est. Non enim ipsi oculi vel aures, sed nescio quid aliud per oculos sentit. Ipsum autem sentire, si non damus intellectui, non damus alicui parti animæ. Restat ut corpori tribuatur, quo absurdius dici nihil interim mihi videtur. Anima, inquit, sapientis perpurgata virtutibus, et jam cohærens Deo, sapientis etiam nomine digna est, nec quidquam ejus aliud decet appellari sapientem : sed tamen quasi quædam, ut ita dicam, sordes atque

la partie de l'âme, à laquelle seule convient le nom d'âme. C'est, dans cette partie inférieure, qu'habite je crois la mémoire elle-même. Le sage s'en sert comme d'un esclave, auquel elle commande, et qui soumis et dompté doit respecter les bornes de la loi qui lui sont imposées. Or, comme la mémoire fait usage des sens pour tout ce qui est nécessaire non au sage, mais à elle-même, elle doit se garder de s'élever ou de s'enorgueillir contre son maître, ni de faire un usage irréfléchi et immodéré de ce qui lui est propre, car c'est à cette partie la plus infime de l'âme que se rapporte tout ce qui est passager. Or, en quoi la mémoire est-elle nécessaire, si ce n'est pour les choses qui passent comme autant d'ombres fugitives? Le sage donc s'attache à Dieu; il jouit de celui qui demeure toujours, qui ne fait point attendre qu'il soit, ni redouter qu'il ne soit plus, mais qui est toujours présent par la raison, parce qu'il est l'être vraiment existant. Or, le sage immobile et qui demeure en lui-même, veille à ce que la mémoire qui le sert use des trésors qu'elle a pu acquérir, avec la réserve et l'attention d'un serviteur vigilant qui garderait scrupuleusement le dépôt qui lui est confié.

7. J'étais dans l'admiration d'entendre Licentius m'exposer cette idée; mais en y réfléchissant, je me souvins qu'il m'avait autrefois entendu l'exposer brièvement moi-même. Je lui dis alors en souriant : Rendez grâces, Licentius, à ce serviteur dont vous parlez, de vous avoir enrichi de son trésor, car sans cela, vous n'auriez sans doute eu rien à nous dire. Si en effet la mémoire se rattache à cette partie inférieure qui se soumet comme une esclave à la bienfaisante direction de la saine raison, c'est à elle, croyez-moi, que vous devez d'avoir ainsi parlé. Donc, avant de revenir à la question de l'ordre, n'êtes-vous point d'avis, dites-moi, que pour des raisons semblables, c'est-à-dire pour l'acquisition des connaissances honnêtes et utiles, la mémoire soit nécessaire au sage? — Quel besoin peut-il avoir de la mémoire, répondit Licentius, puisqu'il a tout sous la main et à sa disposition? car ce n'est pas pour ce qui dépend des sens, pour ce qui est sous nos yeux que nous demandons à la mémoire de nous venir en aide. Mais quel besoin de la mémoire pour le sage qui voit tout devant lui des yeux intérieurs de l'intelligence, c'est-à-dire qui voit, d'un regard fixe et immobile, Dieu lui-même, et avec Dieu tout ce que l'intelligence voit et possède? Quant à moi, si j'en ai eu besoin pour retenir ce que j'avais appris de vous, c'est parce que je ne suis pas encore le maître de cette esclave. Tantôt, je lui obéis, tantôt, je lutte avec elle pour m'affranchir de sa domination; j'ose même prétendre à ma pleine liberté. Il m'arrive parfois que je lui com-

exsuviæ quibus se ille mundavit, et quasi subtraxit in seipsum, ei animæ serviunt. Vel si tota hæc anima dicenda est, ei certe parti animæ serviunt atque subjectæ sunt, quam solam sapientem nominari decet. In qua parte subjecta etiam ipsam memoriam puto habitare. Utitur ergo hac sapiens quasi servo, ut hæc ei jubeat, easque jam domito atque substrato metas legis imponat, ut dum istis sensibus utitur propter illa, quæ jam non sapienti, sed sibi sunt necessaria, non se audeat extollere, nec superbire domino, nec iis ipsis quæ ad se pertinent passim atque immoderate uti. Ad illam enim vilissimam partem possunt ea pertinere quæ prætereunt. Quibus autem est memoria necessaria, nisi prætereuntibus, et quasi fugientibus rebus? Ille igitur sapiens amplectitur Deum, eoque perfruitur qui semper manet, nec exspectatur ut sit, nec metuitur ne desit, sed eo ipso quo vere est semper est præsens. Curat autem immobilis, et in se manens servi sui quodammodo peculium, ut eo tanquam frugi, et diligens famulus bene utatur, parceque custodiat.

7. Quam sententiam ejus cum admiratione considerans, recordatus sum idipsum aliquando me breviter illo audiente dixisse. Tum arridens : Gratias age, inquam, Licenti, huic servo tuo, qui tibi nisi aliquid de peculio suo ministraret, nunc fortasse quod promeres non haberes. Nam si ad eam partem memoria pertinet, quæ se velut famulam bonæ menti regendam concedit, ipsa nunc adjutus es, mihi crede, ut hoc diceres. Ergo antequam ad illum ordinem redeam, nonne tibi videtur vel propter talia, id est, propter honestas ac necessarias disciplinas, memoria opus esse sapienti? Quid, inquit, memoria opus est, cum omnes suas res presentes habeat ac teneat? Non enim vel in ipso sensu, ad id quod ante oculos nostros est, in auxilium nobis vocamus memoriam. Sapienti ergo ante illos interiores intellectus oculos habenti omnia, id est, Deum ipsum fixe immobiliterque intuenti, cum quo sunt omnia, quæ intellectus videt ac possidet, quid opus est quæso memoria? Mihi autem ut opus esset ad hæc quæ abs te audieram retinenda, nondum sum illius famuli dominus, sed ei modo servio, modo pugno ut non serviam, et quasi me audeo asserere in libertatem meam. Et si forte aliquando impero, atque obtemperat mihi, facitque sæpe putare quod vicerim, in aliis rursus

mande, et qu'elle m'obéit, et je me laisse souvent aller à croire que j'en suis devenu maître; mais bientôt elle prend sa revanche dans d'autres occasions, et me foule misérablement aux pieds. Ainsi donc, quand nous parlons du sage, qu'il ne soit point question de moi, je vous prie. — Ni de moi non plus, répliquai-je. Cependant, le sage peut-il abandonner les siens? Tant qu'il est uni au corps qu'il anime et conduit, en tenant ce serviteur soumis à ses lois, négligera-t-il l'obligation où il est de faire le bien à qui il peut, et surtout, ce qu'on lui demande avec le plus d'instance, d'enseigner la sagesse elle-même? Or, s'il veut enseigner convenablement et n'être pas pris au dépourvu, il doit souvent préparer et disposer avec ordre ce qu'il doit dire; et s'il ne confie pas ce travail à la mémoire, il lui échappera nécessairement. Il vous faut donc nier ou que le sage soit soumis aux devoirs de la bienfaisance, ou avouer que le sage doit confier quelque chose à sa mémoire. Direz-vous peut-être qu'en confiant à la garde de cette esclave, non pour lui, mais pour les siens, les choses dont elle devient la dépositaire intelligente et fidèle, sous la sage conduite de son maître, il lui commande de n'employer ce dépôt que pour conduire les insensés à la sagesse? — Je pense, reprit Licentius, que le sage n'a pas la moindre chose à confier à la mémoire, puisqu'il est toujours étroitement attaché à Dieu, qu'il garde le silence, ou qu'il converse avec les hommes; mais la mémoire, comme un serviteur bien formé, garde soigneusement ce qu'elle doit rappeler à son maître pour le besoin de la discussion, pour s'acquitter ainsi fidèlement de ses devoirs envers un maître aussi juste sous la dépendance duquel elle voit qu'elle est appelée à vivre. Elle agit ainsi non par raisonnement, mais en obéissant à cette loi supérieure à cet ordre suprême qui lui en fait une obligation. — Je n'objecte rien à vos raisons, repris-je, pour arriver plus vite à notre sujet. Quant à cette question qui n'est pas sans importance, et qu'on ne peut traiter si brièvement, nous verrons une autre fois avec soin ce qu'il faut en penser, lorsque l'ordre de Dieu nous en aura donné l'occasion.

CHAPITRE III.

La folie est-elle en Dieu?

8. Nous avons défini ce que c'est que d'être avec Dieu. Et lorsque j'avançai que connaître Dieu, c'est être avec Dieu, vous avez ajouté que les choses mêmes qui sont connues du sage y étaient également. Or, je m'étonne que vous ayez ainsi placé tout à coup la folie avec Dieu; car si ce que le sage connaît est avec Dieu,

rebus ita sese erigit, ut ejus sub pedibus miser jaceam. Quamobrem quando de sapiente quærimus, me nolo nomines. Nec me, inquam. Sed tamen numquidnam sapiens iste suos potest deserere, aut ullo pacto cum hoc corpus agit, in quo istum famulum sua lege devinctum tenet, relinquet officium beneficia tribuendi quibus potest, et maxime quod ab eo vehementissime flagitatur, sapientiam ipsam docendi? Quod cum facit, ut congrue doceat, minusque ineptus sit, præparat sæpe aliquid, quod ex dispositione eloquatur ac disputet, quod nisi memoriæ commendaverit, pereat necesse est. Ergo aut officia benevolentiæ negabis esse sapientis, aut confiteberis res aliquas sapientis memoria custodiri : an fortasse aliquid suarum rerum non propter se quidem, sed propter suos sibi tamen necessarium commendat servandum illi famulo, ut ille tanquam sobrius, et ex optima domini disciplina, non quidem custodiat, nisi quod propter stultos ad sapientiam perducendos, sed quod ei tamen ille custodiendum imperarit? Nec omnino huic, inquit, commendari quidquam arbitror a sapiente : siquidem ille semper Deo infixus est, sive tacitus, sive cum hominibus loquens : sed ille servus jam bene institutus diligenter servat, quod interdum disputanti domino suggerat, et ei tanquam justissimo gratum faciat officium suum, sub cujus se videt potestate vivere. Et hoc facit non quasi ratiocinando, sed summa illa lege summoque ordine præscribente. Nihil, inquam, nunc resisto rationibus tuis, ut quod suscepimus potius peragatur. De isto vero diligenter quemadmodum sese habeat (non enim parva res est, aut tam parvo sermone contenta) videbimus alias, cum Deus ipse opportunitatem ordine dederit.

CAPUT III.

Stultitia an cum Deo sit.

8. Definitum est autem quid sit esse cum Deo. Et cum a me dictum esset, id esse cum Deo quod intelligit Deum, vos etiam plus adjecistis, ut ibi sint etiam illa quæ intelliguntur a sapiente. Qua in re multum me movet quomodo subito cum Deo stultitiam collocaveritis. Nam si cum Deo sunt quæcumque intelligit sapiens, nec nisi intellectam stultitiam effugere potest, erit etiam, quod dictu nefas est, pes-

et qu'il ne puisse éviter la folie sans la comprendre, il faut admettre cette conséquence horrible que cette maladie se trouve en Dieu en tant qu'elle est connue de lui. Etonnés d'une pareille conclusion, ils gardèrent un moment le silence. Puis Trygétius reprit : C'est à celui qui est survenu si à propos au milieu de notre discussion, et nous avons applaudi justement à son arrivée, qu'il appartient de répondre. — Que Dieu vienne à mon aide, dit alors Alypius en se récriant, était-ce donc là le résultat du long silence que j'ai gardé jusqu'ici? Ainsi voilà mon repos troublé. Néanmoins, je m'efforcerai de satisfaire à votre demande comme je le pourrai, après avoir tout d'abord assuré l'avenir, et obtenu de vous que vous ne me demanderez rien de plus que cette réponse. — Il ne serait nullement digne, Alypius, lui dis-je, de votre bienveillance et de votre humanité de refuser de prendre part à nos entretiens, surtout quand nous en exprimons le désir. Mais continuez, je vous prie, ce que vous avez commencé, le reste viendra suivant l'ordre qui fait l'objet de nos recherches.— J'ai lieu, dit-il, d'avoir de meilleures espérances sur cet ordre dont vous voulez que je prenne la défense à votre place. Si je ne me trompe, vous avez cru pouvoir conclure que vos interlocuteurs mettaient la folie en Dieu, de cette proposition : Tout ce que le sage connaît est en Dieu. Je laisse pour le moment le sens propre qu'il faut donner à cette proposition. Attachons-nous exclusivement, je vous prie, à votre raisonnement. Vous avez dit : Si tout ce que le sage connaît est en Dieu et qu'il ne puisse éviter la folie sans la comprendre, comme s'il n'était pas évident qu'on ne peut mériter le nom de sage avant d'avoir évité la folie. Il a été dit encore que tout ce que le sage comprend est en Dieu. Lors donc qu'on cherche à connaître la folie pour l'éviter, on n'est pas encore sage. Mais une fois devenu sage, la folie ne devra plus être comptée dans les choses dont le sage a la connaissance. Donc si ce que le sage connaît est en Dieu, on a raison d'en éloigner la folie.

9. Vous répondez avec esprit, comme toujours, Alypius, lui dis-je, mais c'est en tombant dans les mêmes difficultés que les autres. Cependant, comme vous ne dédaignez pas, je le suppose, de vous associer à ma folie, que ferons-nous, dites-moi, si nous trouvons un sage qui consente à nous délivrer d'un si grand mal, en nous enseignant et en discutant avec nous? Car ce que je croirai devoir lui demander avant tout, ce sera de me faire connaître ce que c'est que la folie, quelles en sont la nature et les propriétés. Je ne puis rien affirmer de vous; pour moi, je me regarde comme étant dans les liens de la folie et aussi longtemps que je ne la comprends pas. Voici donc, d'après vous, la réponse que me fera

tis illa cum Deo. Qua conclusione commoti, cum in silentio se aliquantum tenuissent : Respondeat, inquit Trygetius, etiam ille de cujus adventu ad istam disputationem opportunissimo non nos puto temere gratulatos. Tum Alypius : Deus meliora, inquit : Huccine mihi tandem tantum meum silentium parabatur? Sed irrupta jam quies est. Verum nunc enitar huic utcumque rogationi satisfacere, cum mihi prius vel in futurum prospexero, et a vobis impetravero ut a me amplius ista responsione nihil flagitetis. Nullo modo, inquam, est Alypi benevolentiæ atque humanitatis tuæ vocem tuam sermoni nostro etiam desideratam negare. Sed perge modo, quod instituisti effice; cætera ut jam sese habet ordo ille provenient. Æque mihi de ordine, inquit, sunt speranda meliora, in cujus assertione interim me substituere voluistis. Sed, ni fallor, ob hoc stultitiam Deo ista tua conclusione ab his copulatam putasti, quod universa quæ intelligit sapiens cum Deo esse dixerunt. Sed id quatenus accipiendum sit, nunc omitto, tuam illam ratiocinationem paululum adverte; dixisti quippe : Nam si cum Deo sunt quæcumque intelligit sapiens, nec nisi intellectam stultitiam effugere potest. Quasi vero illud obscurum sit, antequam stultitiam quisque vitet, sapientis eum nomine non esse censendum. Et dictum est, a sapiente intellecta esse cum Deo. Cum igitur evitandæ stultitiæ gratia eamdem stultitiam quisque intelligit, nondum est sapiens. Cum autem sapiens fuerit, non inter ea quæ ille intelligit stultitia numeranda est. Quamobrem quoniam ea conjuncta sunt Deo, quæ jam sapiens intelligit, recte a Deo stultitia secernitur.

9. Acute quidem, inquam, ut soles Alypi respondisti, sed tanquam in alienas trusus angustias. Tamen quia, ut arbitror, adhuc mecum stultus esse dignaris, quid faciemus si aliquem nanciscamur sapientem, qui nos tanto malo docendo ac disputando libenter liberet? Nam nihil eum prius, quantum erbitror, deprecaturus sum, nisi ut mihi ostendat quæ sit, quid sit, qualis sit omnino stultitia. De te enim non facile affirmaverim, me tamen tantum et tam

ce sage : Je ne pouvais vous instruire sur ce sujet que lorsque j'étais encore fou ; maintenant vous pouvez être à vous-mêmes vos maîtres; car, je ne sais plus que c'est que la folie. S'il nous répondait de la sorte; je ne craindrais pas de l'engager à se joindre à nous pour chercher ensemble un autre maître. Car, bien que je n'aie pas une idée complète de la folie, cependant je ne vois rien de plus absurde que cette réponse. Mais peut-être rougira-t-il, ou de nous congédier de la sorte, ou de nous suivre; il commencera donc à discuter et s'étendra longuement sur les suites fâcheuses de la folie. Et nous, désireux de nous instruire ou de nous éclairer, nous écouterons un homme qui ne sait ce qu'il dit, ou nous croirons qu'il sait ce qu'il ne comprend pas, ou enfin, d'après le raisonnement de ceux dont vous prenez la défense, vous en serez réduit à mettre la folie en Dieu. Or, les deux premières hypothèses me semblent insoutenables : reste donc la dernière que vous n'admettez pas. — Jamais je n'avais remarqué que vous fussiez jaloux, reprit Alypius, et si j'avais reçu selon la coutume quelques honoraires de mes clients, comme vous les appelez, en vous voyant me serrer de si près par vos raisonnements, je me verrai forcé de les leur rendre à l'instant même. Ainsi donc, qu'ils se tiennent pour satisfaits du temps que je leur ai ménagé pour réfléchir, en discutant péniblement avec vous, et s'ils veulent en croire leur défenseur vaincu, sans qu'il y ait de sa faute, ils vous cèderont le terrain et se tiendront désormais plus sur leurs gardes.

10. Je dois faire remarquer, lui dis-je, que pendant votre plaidoirie, Trygétius trépignait et voulait faire je ne sais quelle observation. Nous lui laisserons donc la parole, si vous le permettez, d'autant plus que vous pouvez ne pas être parfaitement au courant d'une discussion à laquelle vous n'assistez que depuis ce matin ; laissant donc de côté votre défense, je vais, comme j'avais commencé, les entendre patiemment soutenir eux-mêmes leur cause. Licentius se tenant complétement en dehors de la discussion, Trygétius prit la parole : Prenez comme vous voudrez ma folie, dit-il, et riez-en à votre aise : mais, il me le semble, on ne doit pas dire que l'idée de la folie soit un acte de l'intelligence, puisque c'est précisément la folie qui est, sinon l'unique, du moins le principal obstacle à l'intelligence. — Il m'est difficile, repris-je, de rejeter cette raison. Cependant, je partage ici l'impression d'Alypius, et je me demande comment on peut enseigner convenablement une chose que l'on n'entend pas et faire comprendre tout ce qu'a de pernicieux pour la raison un état qu'elle ne voit pas ; c'est en réfléchissant à cette difficulté qu'Alypius a craint

diu detinet, quantum et quam diu a me non intelligitur. Dicturus est ergo ille te auctore : Ut hoc vos docerem, quando stultus eram ad me venire debuistis; modo autem vos vestri magistri esse poteritis; nam ego jam stultitiam non intelligo. Quod quidem ab eo si audirem non vererer admonere hominem, ut comes nobis fieret, simulque magistrum alium quæreremus. Ut enim plene stultitiam non intelligo, video tamen nihil responsione hac esse stultius. Sed pudebit eum fortasse ita nos aut relinquere, aut sequi. Disputabit ergo et exaggerabit copiosissime stultitiæ mala. Nos autem bene nobis providentes, aut audiemus attente hominem nescientem quæ loquatur, aut credemus eum id quod non intelligit scire, aut adhuc Deo susceptorum tuorum ratione stultitia copulata est. Nihil autem superiorum est, quod video posse defendi. Restat igitur, quod non vultis extremum. Nunquam te, inquit, invidum senseram. Nam si ab istis, ut dicis, susceptis quidquam honorarii, ut solet, accepissem, dum ratiocinationis hujus nimium tenax es, id eis modo reddere cogerer. Quare vel hoc contenti sint, quod me tecum laborante non parum eis ad excogitandum temporis dedi : vel si victi patroni nulla quidem sua culpa consilio libenter auscultant, et in hoc jam tibi cedant, et sint in cæteris cautiores.

10. Non contemnam, inquam, quod in tua defensione Trygetius nescio quid etiam perstrepens dicere cupiebat, faciamque bona tua venia : nam fortasse non bene instructus es, qui recens huic negotio supervenisti, ut remoto patrocinio ipsos causam suam peragentes audiam patienter, ut cœperam. Tum Trygetius Licentio prorsus absente : Quomodo vultis, inquit, accipite et ridete stultitiam meam. Non mihi videtur debere dici intellectus, quo intelligitur ipsa stultitia, quæ non intelligendi vel sola vel maxima causa est. Non facile, inquam, recuso istud accipere. Quamvis enim me multum moveat quod sentit Alypius, quomodo recte possit quisque docere, qualis sit res quam non intelligit, quantamque menti afferat perniciem, quod mente non videt. Nam id utique attendens, quod tu dixisti dicere est veritus, cum ei sit ista etiam de doctorum libris nota sententia : tamen sensum ipsum considerans corporis, nam et isto ipso anima utitur, et ipsa sola est cum intellectu qualiscumque collatio, adducor ut dicam

d'avancer ce que vous venez de dire, bien qu'il eût lu cette pensée dans les ouvrages des savants. Cependant, en considérant l'organe corporel de la vue, dont l'âme se sert comme d'un instrument et qui nous offre le seul point de comparaison avec l'intelligence, je suis amené forcément à dire que personne ne peut voir les ténèbres. Donc, si comprendre est à l'esprit ce que voir est au sens de la vue, et si même avec des yeux ouverts, sains et en bon état, on ne peut voir les ténèbres, il n'y a aucune absurdité à dire qu'on ne peut comprendre la folie; car nous ne connaissons pas d'autres ténèbres de l'âme. Nous ne serons plus alors arrêtés par cette difficulté : comment on peut éviter la folie sans la comprendre. De même que nos yeux échappent aux ténèbres, par là même que nous tenons à voir, ainsi pour qui veut éviter la folie, il n'a pas à chercher à la connaître; il lui suffit de s'affliger de ne pouvoir, à cause d'elle, comprendre ce qui peut être compris, et de sentir sa présence, non lorsqu'il la comprend mieux, mais lorsqu'il comprend moins le reste.

CHAPITRE IV.

L'homme fait-il avec ordre ce qu'il a tort de faire? Le mal, ramené à l'ordre, concourt à la beauté de l'univers.

11. Mais revenons à l'ordre, afin que Licentius nous soit enfin rendu. Je vous demanderai donc si tout ce que fait l'insensé, il le fait, en rapport avec l'ordre. Faites attention à ce que cette question renferme de captieux. Si vous dites que l'insensé agit avec ordre, que ferez-vous alors de cette définition : L'ordre est ce par quoi Dieu fait tout ce qui est? Si l'ordre est absent des actions de l'insensé, il y aura donc quelque chose qui sera en dehors de l'ordre : or, vous n'admettez aucune de ces deux hypothèses. Prenez garde, je vous prie, qu'en cherchant à défendre l'ordre, vous ne finissiez par ne le mettre nulle part. Comme Licentius était encore complétement distrait, Trygétius continua : Il est facile, dit-il, de répondre à votre dilemne; mais j'aurais besoin pour donner plus de force et de clarté à ma pensée de quelque comparaison qui, pour le moment, me fait défaut. Cependant je n'en dirai pas moins mon sentiment, vous laissant le soin de faire ce que vous avez fait tout à l'heure? Car cette comparaison des ténèbres n'a pas médiocrement contribué à répandre plus de jour sur la pensée un peu obscure que j'ai émise. En effet, la vie des insensés, bien qu'elle ne présente ni suite ni ordre, n'en est pas moins comprise tout entière dans l'ordre universel par l'éternelle et ineffable disposition de la Providence, sous les lois de laquelle elle est en quelque sorte circonscrite dans de certaines limites, sans qu'il lui soit permis de s'é-

neminem posse videre tenebras. Quamobrem si menti hoc est intelligere, quod sensui videre, et licet quisque oculis apertis, sanis, purisque sit, videre tamen tenebras non potest, non absurde dicitur, intelligi non posse stultitiam, nam nullas alias mentis tenebras nominamus. Nec jam illud movebit, quomodo stultitia possit non intellecta vitari. Ut enim oculis tenebras vitamus eo ipso quo nolumus non videre: sic quisquis volet vitare: stultitiam non eam conetur intelligere, sed ea quæ possunt intelligi, per hanc se non intelligere doleat: eamque sibi esse præsentem, non quo ipsam magis intelligit, sed quo alia minus intelligit sentiat.

CAPUT IV.

Quæ homo perperam agit, an ordine agat. Mala in ordinem redacta faciunt ad decorem universi.

11. Sed ad ordinem redeamus, ut nobis aliquando reddatur Licentius. Illud enim jam ex vobis requiro, utrum quæcumque agit stultus, ordine vobis agere videatur. Nam videte rogatio quos laqueos habeat. Si ordine dixeritis, ubi erit illa definitio : Ordo est quo Deus agit omnia quæ sunt, si etiam stultus quæ agit, agit ordine? Si autem ordo non est in iis, quæ aguntur ab stulto, erit aliquid quod ordo non teneat: neutrum autem vultis. Videte quæso ne cuncta ipsius ordinis (a) defensione turbetis. Hic item Trygetius, nam ille alter adhuc omnino absens erat: Facile est, inquit, huic quidem respondere complexioni tuæ, sed me in præsentia similitudo deficit; qua sententiam meam video asseri illustrarique debere. Tamen dicam quod sentio, facies enim tu quod paulo ante fecisti. Non enim illa commemoratio tenebrarum ad id quod a me involutum prolatum erat, parum nobis attulit luminis. Namque omnis vita stultorum quamvis per eos ipsos minime constans minimeque ordinata sit, per divinam tamen providentiam necessario rerum ordine includitur, et quasi quibusdam locis illa ineffabili et sempiterna lege dispositis

(a) Potiores Mss. habent, *definitione*.

tendre au delà. De là vient que celui qui ne la considère qu'isolément et avec un esprit étroit s'en détourne avec dégoût, comme repoussé par une laideur affreuse. Si, au contraire, il porte plus haut et plus loin les regards de l'esprit, et vient à embrasser à la fois l'universalité des choses, il ne trouvera plus rien qui ne soit parfaitement ordonné, et disposé, et mis à la place qui lui convient.

12. Quelle grande, quelle admirable réponse, lui dis-je, me donne par vous Dieu lui-même, et comme je suis de plus en plus porté à le croire, ce je ne sais quel ordre caché dans l'univers ! Car ces choses que vous me dites, je ne comprends pas comment vous en parlez, sans les avoir vues, ni comment vous les voyez; aussi, n'en fais-je que soupçonner davantage la vérité et la profondeur. Vous ne cherchiez peut-être, pour exprimer votre pensée, qu'une seule comparaison; or, j'en vois d'innombrables qui me déterminent à être tout à fait de votre avis. Ainsi, quoi de plus hideux qu'un bourreau? quoi de plus farouche et de plus cruel? Cependant il occupe dans les lois une place nécessaire, et il fait partie de l'ordre dans une société bien réglée. Qu'il soit malfaisant de caractère, il n'en est pas moins un élément d'ordre, en servant au châtiment des coupables. Quoi de plus repoussant, de plus ignoble et de plus méprisable que la condition des femmes publiques, de ceux qui en font commerce, ainsi que d'autres fléaux du même genre? Or, bannissez les femmes de mauvaise vie de la société, et les passions coupables mettront le désordre partout; donnez-leur la place des femmes mariées, et vous couvrez tout de déshonneur et d'infamie. Ainsi donc les lois, dans l'intérêt de l'ordre, laissent une place, la dernière, il est vrai, à des gens dont les mœurs déshonorent la vie. Et dans le corps des animaux eux-mêmes, n'y a-t-il pas des membres que l'on ne peut envisager, si on les considère à part? Et néanmoins l'ordre de la nature n'a pas voulu qu'ils fissent défaut, parce qu'ils sont nécessaires, ni qu'ils fussent trop en évidence, car ils causent quelque honte. Or, ces membres moins parfaits, en occupant leur place, ont cédé la plus belle aux membres plus nobles. Quoi de plus agréable encore, quel spectacle qui convienne mieux dans la campagne que ce combat, que cette lutte de coqs dont nous avons parlé au premier livre? (Ch. VIII, 25.) Et cependant, quoi de plus abject que la difformité du vaincu? Toutefois, cette laideur contribuait précisément à la beauté de ce combat.

13. Il en est ainsi de toutes choses, je pense; mais il faut des yeux pour les voir. Les poètes ont aimé ce que nous appelons des solécismes et des barbarismes; ils ont préféré en changer les noms, les appeler figures et métaplasmes, plutôt que d'éviter ces fautes évidentes. Cependant re-

nullo modo esse finitur, ubi esse non debet. Ita fit ut angusto animo ipsam solam quisque considerans, veluti magna repercussus fœditate aversetur. Si autem mentis oculos erigens atque diffundens, simul universa collustret, nihil non ordinatum, suisque semper veluti sedibus distinctum dispositumque reperiet.

12. Quam magna, inquam, quam mira mihi per vos Deus ille, atque ipse, ut magis magisque credere adducor, rerum nescio quis occultus ordo respondet. Nam ea dicitis quæ nec quomodo dicantur non visa, nec quomodo ea videatis intelligo, ita ea et vera et alta esse suspicor. Simile autem aliquod in istam sententiam tu fortasse unum requirebas. At mihi jam occurrunt innumerabilia, quæ me ad consentiendum prorsus trahunt. Quid enim carnifice tetrius? Quid illo animo truculentius atque dirius? At inter ipsas leges locum necessarium tenet, et in bene moderatæ civitatis ordinem inseritur, estque suo animo nocens, ordine autem alieno pœna nocentium. Quid sordidius, quid inanius decoris et turpitudinis plenius meretricibus, lenonibus, cæterisque hoc genus pestibus dici potest? Aufer meretrices de rebus humanis, turbaveris omnia libidinibus. Constitue matronarum loco, labe ac dedecore dehonestaveris. Sic igitur hoc genus hominum per suos mores impurissimum vita, per ordinis leges conditione vilissimum. Nonne in corporibus animantium quædam membra si sola attendas non possis attendere, tamen ea naturæ ordo, nec quia necessaria sunt, deesse voluit, nec quia indecora, eminere permisit. Quæ tamen deformia suos locos tenendo, meliorem locum concessere melioribus. Quid nobis suavius, quod agro villæque spectaculum congruentius fuit pugna illa conflictuque gallinaciorum gallorum, cujus superiore libro fecimus mentionem? Quid abjectius tamen deformitate subjecti vidimus? (Cap. VIII, n. 25.) Et per quam tamen ejusdem certaminis perfectior pulchritudo provenerat.

13. Talia credo sunt omnia, sed oculos quærunt solecismos et barbarismos quos vocant, poetæ adamaverunt, quæ schemata et metaplasmos mutatis appellare nominibus, quam manifesta vitia fugere

tranchez-les de leurs vers, et nous aurons lieu de regretter ce qui donne à leurs poèmes les plus doux agréments. Accumulez ces licences dans un seul passage, ce ne sera plus qu'un ensemble forcé, gâté, désagréable, qui excitera votre dégoût. Transportez-les maintenant dans les discours en prose de la place publique, qui n'obligerait celui qui tiendrait un pareil langage à se retirer au plus tôt, et ne le renverrait sur le théâtre? Il faut qu'il y ait dans ces matières un ordre qui leur donne la règle et la mesure, et que, sans interdire absolument ces licences, il en défende l'excès. Sachez mêler aux passages les plus riches, les plus élégants d'un discours, un style simple et même quelque peu négligé, l'ensemble n'en aura que plus d'éclat. Si ce style régnait dans tout le livre, vous le rejeteriez comme trop vulgaire; s'il faisait défaut, la richesse continue de l'élocution empêcherait les beautés d'un discours de ressortir. Car, pour qu'elles se détachent convenablement dans les endroits où elles doivent dominer, il ne faut pas qu'elles règnent seules; autrement, elles se nuiraient par leur propre éclat, et jetteraient partout la confusion.

CHAPITRE V.

Comment il faut remédier à l'erreur de ceux qui croient que tout se fait sans ordre.

14. Nous devons encore à l'ordre de grandes actions de grâces. Qui ne craint, qui ne déteste les conclusions fausses et celles qui, en ajoutant ou en dissimulant, se glissent insensiblement et accréditent ainsi l'erreur. Toutefois, lorsque dans les discussions elles sont placées à propos, elles font trouver je ne sais quel plaisir même dans l'erreur. Or, n'est-ce pas encore ici une occasion de louer l'ordre? Dans la musique, dans la géométrie, dans l'astronomie, dans les mathématiques, l'ordre règne avec une telle évidence, que celui qui veut en considérer la source et pénétrer jusque dans ses profondeurs, les trouvera dans ces sciences elles-mêmes ou du moins, elles l'y conduiront sûrement. En effet, celui qui se livre modérément à l'étude de ces sciences, car ici rien n'est à craindre que l'excès, celui qui, disciple ou maître, en philosophie, y trouvera une nourriture solide, saura s'élever et parvenir lui-même et conduire d'autres avec lui jusqu'à la dernière limite que puissent et doivent atteindre vos recherches, jusqu'où lui-même désire pénétrer. Aussi, au milieu des embarras de la vie, il s'en préoccupera si peu, et les appréciera si bien à leur juste mesure, qu'il ne s'étonnera nullement qu'un tel désire avoir des enfants sans en avoir, pendant qu'un autre s'attriste de la trop grande fécondité de son épouse; que celui-ci manque d'argent, bien que disposé à faire de grandes libéralités, à côté d'un usurier sale et affamé, qui couve le trésor qu'il tient

maluerunt. Detrahe tamen ista carminibus, suavissima condimenta desiderabimus. Congere multa in unum locum, totum acre, putidum, rancidum fastidibo. Transfer in liberam forensemque dictionem, quis non eam fugere atque in (*a*) theatra secedere jubebit? Ordo igitur ea gubernans et moderans, nec apud se nimia, nec ubilibet aliena esse patietur. Submissa quædam impolitæque simillima ipsos saltus ac venustos locos sese interponens illustrat oratio. Quæ si sola sit, projicis ut vilem; si autem desit, illa pulchra non prominent, non in suis quasi regionibus possessionibusque dominantur, sibique ipsa, propria luce obstant totumque confundunt.

CAPUT V.

Quomodo medendum errori credentium res nullo ordine geri.

Magnæ et hic debentur ordini gratiæ. Mentientes conclusiones, aut irrepentes paulatim, vel minuendo, vel addendo in ascensionem falsitatis, quis non metuat, quis non oderit? Sæpe tamen in disputationibus certis, et suis sedibus collocatæ tantum valent, ut nescio quomodo per eas dulcescat ipsa deceptio. Nonne hic quoque Ordo ipse laudabitur?

14. Jam in musica, in geometrica, in astrorum motibus, in numerorum necessitatibus ordo ita dominatur, ut si quis quasi ejus fontem atque ipsum penetrale videre desideret, aut in his inveniat, aut per hæc eo sine ullo errore ducatur. Talis enim eruditio si quis ea moderate utatur (nam nihil ibi quam nimium formidandum est) talem philosophiæ militem nutrit vel etiam ducem, ut ad summum illum modum ultra quem requirere aliquid nec possit, nec debeat. nec cupiat, qua vult evolet atque perveniat, multosque perducat. Unde jam dum ipsis humanis rebus teneatur, sic eas despiciat, cunctaque discernat, ut nullo modo eum moveat cur alius optet liberos ha-

(*a*) In hactenus editis legitur, *atque in antris secondere*. At in omnibus fere Mss. habetur, *in theatra*, et in nonnullis, *secedere* quæ vera lectio est.

enfoui dans un coin; que la débauche prodigue et dissipe de riches patrimoines, tandis qu'un mendiant passera toute sa journée à obtenir en pleurant une petite pièce de monnaie; que tel enfin soit élevé aux honneurs, malgré son indignité, quand un autre, d'une vie irréprochable, reste perdu et caché dans la foule.

15. Ces désordres apparents et tant d'autres encore qui se rencontrent dans la vie humaine, font naître dans beaucoup d'esprits cette pensée impie qu'aucun ordre de la Providence divine ne préside au gouvernement de l'univers. D'autres, dont la religion et la vertu égalent le brillant génie, ne peuvent se persuader que nous soyons abandonnés du Très-Haut. Cependant ils sont troublés de cette sorte de chaos et d'obscurité qui semblent régner dans le monde, ils n'y découvrent aucun ordre, et dans leur désir de pénétrer les causes les plus secrètes, ils expriment dans des vers leurs plaintes et leurs erreurs (1). S'ils viennent seulement à demander pourquoi en Italie on désire toujours des hivers sereins, tandis que notre misérable Gétulie souffre constamment de la sécheresse, qui leur répondra facilement? Qui même d'entre vous soupçonnera où se trouve la cause secrète d'un tel ordre de choses? Pour moi, s'il m'est permis de donner un conseil à mes amis, autant que je puis en juger, il me semble qu'ils devraient s'appliquer à l'étude de toutes les sciences. (I *Rétract.*, ch. III, n. 2.) Autrement il est impossible de se faire des choses une idée parfaitement claire. Mais si la négligence ou la préoccupation des affaires, l'incapacité d'apprendre sont pour eux un obstacle, qu'ils cherchent alors un appui dans la foi; celui qui ne laisse périr aucun de ceux qui croient docilement aux mystères qu'il révèle, les attirera jusqu'à lui par ce lien, et les délivrera de ces effrayantes et épaisses ténèbres.

16. Une double voie se présente à nous lorsque l'obscurité des choses vient à nous troubler; la raison ou du moins l'autorité. La philosophie nous promet la raison, et elle en délivre à peine quelques-uns; cependant elle les force non-seulement à ne pas dédaigner ces mystères, mais à les comprendre de la seule manière qu'ils puissent être compris. Le seul et unique objet de la vraie, et pour ainsi parler, de la légitime et saine philosophie, est de faire connaître le principe de toutes choses qui n'a point de principe, combien grande est l'intelligence qui réside en lui, et ce qui est descendu de lui pour notre salut sans aucune altération : c'est ce Dieu unique tout-puissant, en trois personnes également

(1) Allusion à un poème de Zénobius, dont il est parlé plus haut. (Liv. I, chap. VII, n° 20.)

bere, nec habeat; alius nimia uxoris fœcunditate torqueatur; egeat ille pecunia, qui largiri liberaliter multa paratus est; eique defossæ incubet macer et scabiosus fenerator: ampla patrimonia luxuries dispergat atque diffundat. vix toto die lacrymans mendicus nummum impetret. Alium honor extollat indignum ; lucidi mores abscondantur in turba.

15. Hæc et alia in hominum vita, cogunt homines plerumque impie, credere, nullo nos ordine divinæ providentiæ gubernari. Alii autem pii et boni atque splendido ingenio præditi, qui neque nos deseri a summo Deo possunt in animum inducere, et tamen rerum tanta quasi caligine atque commixtione turbati nullum ordinem vident, volentesque sibi nudari abditissimas causas, errores suos sæpe etiam carminibus conqueruntur. Qui si hoc solum interrogent, cur Itali semper serenas hyemes orent, et item semper Getulia nostra misera sitiat, quis eis facile respondebit, aut ubi apud nos indagabitur illius ordinis ulla suspicio ? Ego autem, si quid meos monere possum, quantum mihi apparet, quantumque sentio, censeo illos disciplinis omnibus erudiendos. Aliter quippe ista sic intelligi, ut luce clariora sint, nullo modo possunt. (I *Retract.*, III, n. 2.) Si autem aut pigriores sunt, aut aliis negotiis præoccupati, aut jam duri ad discendum, fidei sibi præsidia parent, quo illos vinculo ad sese trahat, atque ab his horrendis et involutissimis malis liberet ille, qui neminem sibi per mysteria bene credentem perire permittit.

16. Duplex enim est via quam sequimur cum rerum nos obscuritas movet, aut rationem, aut certe auctoritatem. Philosophia rationem promittit et vix paucissimos liberat, quos tamen non modo non contemnere illa mysteria, sed sola intelligere ut intelligenda sunt cogit. Nullumque aliud habet negotium, quæ vera, et, ut ita dicam, germana philosophia est, quam ut doceat quod sit omnium rerum principium sine principio, quantusque in eo maneat intellectus, quidve inde in nostram salutem sine ulla degeneratione manaverit : quem unum Deum omnipotentem (*a*) eumque tripotentem Patrem et Filium et Spi-

(*a*) In codicibus pervetustis Corbeiensi et Theodericensi legitur, *cum quo tripotentem*. In Ms. Abbatiæ Vindocinensis, *eo quo*. In alio S, Michaelis in periculo maris, *eoque tripotentem*. Facilis hic fuit librariorum lapsus : sed officii nostri esse ducimus lectiones omnes, si forte veteres ac melioris notæ codices in re non levi dissentiunt, eruditiorum judicio reservare.

puissantes, Père, Fils et Saint-Esprit, que nous enseignent les augustes mystères, dont la foi sincère et inébranlable délivre les peuples, foi dans laquelle il n'y a ni confusion, comme quelques-uns le soutiennent, ni un outrage à la raison, comme beaucoup d'autres le prétendent. Quel sublime mystère, qu'un Dieu si grand ait daigné, pour nous, s'incarner et vivre dans un corps semblable au nôtre! Plus ce mystère nous révèle d'abaissement, plus nous y découvrons de clémence, et plus aussi il s'éloigne en tous points de cet orgueil qui est particulier aux vivants.

17. Maintenant d'où l'âme tire-t-elle son origine, que fait-elle ici-bas, quelle distance la sépare de Dieu, pourquoi a-t-elle cette propriété de se rattacher à la nature spirituelle et à la nature animale, jusqu'à quel point est-elle soumise à la mort, et comment peut-on prouver son immortalité, l'ordre n'exige-t-il pas rigoureusement, à votre avis, que nous examinions de si importantes questions? Oui, l'ordre nous trace pour cette étude des règles aussi importantes que certaines; si le temps le permet nous en dirons quelques mots plus tard. Pour le moment, retenez ceci, je vous prie : c'est que se jeter dans l'étude de ces grandes questions imprudemment et sans l'ordre que réclame l'étude des sciences, c'est faire preuve de curiosité plutôt que de zèle pour s'instruire, de crédulité plutôt que de science, d'incrédulité plutôt que de réserve. Aussi, tout en étant surpris de vous voir répondre si bien à mes questions, je n'en suis pas moins forcé de reconnaître la sagesse de vos réponses. Voyons cependant jusqu'où peut aller l'attention de votre esprit. Quant à Licentius, il est temps qu'il rentre dans la discussion. Vraiment, je ne sais quelle préoccupation a pu si longtemps l'en distraire; mais il est resté si étranger à tout ce que nous disions, qu'il devra lire ce que nous en écrirons, absolument comme ceux de nos amis qui sont absents. Revenez donc, je vous prie, Licentius, vous joindre à nous, et soyez tout entier à ce que nous disons; c'est à vous que je m'adresse maintenant. Dans la définition que vous avez approuvée, j'ai dit ce que c'est que d'être avec Dieu, et autant que j'ai pu vous comprendre, vous avez tenu à me faire prouver qu'uni à Dieu, l'esprit du sage restait immobile.

CHAPITRE VI.

L'esprit du sage est immobile.

18. Mais voici une difficulté qui m'arrête : comment le sage, qui est uni à son corps, on ne peut le nier, tant qu'il vit au milieu des hommes, comment ce corps peut-il aller de part et d'autre, et l'esprit rester immobile? Vous pourriez dire qu'il en est de même pour les passagers sur un vaisseau; il est mis en mouvement sans qu'ils aient eux-mêmes à se mouvoir, bien que ce

ritum sanctum docent veneranda mysteria, quæ fide sincera et inconcussa populos liberant, nec confusa, ut quidam : nec contumeliose, ut multi prædicant. Quantum autem illud sit, quod hoc etiam nostri generis corpus, tantus propter nos Deus assumere atque agere dignatus est, quanto videtur vilius, tanto est clementia plenius, et a quadam ingeniosorum superbia longe lateque remotius.

17. Anima vero unde originem ducat, quidve hic agat, quantum distet a Deo, quid habeat proprium quod alternat in utramque naturam, quatenus moriatur, et quomodo immortalis probetur, quam magni putatis esse ordinis, ut ista discantur? Magni omnino atque certi; de quo breviter si tempus fuerit post loquemur. Illud nunc a me accipiatis volo : Si quis temere ac sine ordine disciplinarum in harum rerum cognitionem audet irruere, pro studioso illum curiosum, pro docto credulum, pro cauto incredulum fieri. Itaque mihi quod modo interroganti tam bene atque apte respondistis, et miror unde sit, et cogor agnoscere. Videamus tamen quousque progredi vestra latens possit intentio. Jam nobis Licentii etiam verba reddantur, qui tam diu nescio qua cura occupatus, alienus ab hoc sermone fuit, ut eum ista non aliter quam eos, qui non adsunt familiares nostros, credam esse lecturum. Sed redi ad nos, quæso Licenti, atque hic totus fac ut adsis ; tibi enim dico. Nam definitionem meam tu probasti, qua dictum est quid sit esse cum Deo, cum quo mentem sapientis manere immobilem, me quantum assequi valeo, docere voluisti.

CAPUT VI.

Mens sapientis immobilis.

18. Sed illud me movet, quomodo cum iste sapiens quamdiu inter homines vivit, in corpore esse non negetur, quo pacto fiat, ut ejus corpore huc atque illuc vagante, mens immobilis maneat. Isto enim modo potes dicere, cum movetur navis, homines qui in ea sunt non moveri, quamvis ab ipsis eam possideri gubernarique fateamur. Etenim si sola eam co-

soient eux, nous le reconnaissons, qui le dirigent et le gouvernent. Car quand même ils ne le dirigeraient que par la pensée pour le faire aller où ils voudraient, néanmoins, ce vaisseau une fois mis en mouvement, il est impossible que ceux qu'il porte soient en dehors de ce mouvement. — Mais, dit Licentius, si l'âme habite dans le corps, ce n'est pas pour recevoir les ordres du corps. — Aussi, repris-je, n'est-ce pas cela que j'avance; mais ce n'est pas non plus pour recevoir les ordres du cheval que le cavalier est sur le cheval; et cependant tout en dirigeant comme il le veut la marche du cheval, il est forcé d'en suivre le mouvement. — Mais il peut s'y tenir immobile. — Vous voulez nous forcer de donner une définition du mouvement; chargez-vous de le définir vous-même, si vous le pouvez. — Ne cessez pas, dit Licentius, de me rendre service, car je persiste à vous en prier, et pour vous éviter de me demander de nouveau cette définition, je me charge de vous la donner moi-même, quand je le pourrai. Dans ce moment, un serviteur que nous avions chargé de ce soin, vint nous avertir que c'était l'heure du dîner. Ce serviteur, leur fis-je observer, nous force, non pas de définir le mouvement, mais nous le fait voir de nos propres yeux. Avançons donc, et passons de ce lieu dans un autre. Or, se mouvoir, qu'est-ce autre chose, si je ne me trompe? Ils se mirent à rire, et nous partîmes.

DEUXIÈME DISCUSSION.

19. Le repas terminé, comme le ciel s'était chargé de nuages, nous allâmes nous asseoir dans la salle ordinaire des bains. Prenant alors la parole : Vous admettez, dis-je à Licentius, que le mouvement n'est que le passage d'un lieu dans un autre? — Oui, je l'admets, dit-il. — Vous admettez donc que nul ne peut être dans un lieu où il ne se trouvait pas auparavant, sans avoir été mis en mouvement? — Je ne comprends pas. — Voici, dis-je, un objet qui a été longtemps dans un lieu, et qui se trouve actuellement dans un autre; admettez-vous qu'il y ait eu pour lui mouvement? Licentius l'accorda. Je continuai : Le corps vivant d'un sage pourrait-il se trouver actuellement ici avec nous, sans que son âme y fût aussi présente? — Il le pourrait, répondit-il. — Même, repris-je, s'il s'entretenait avec nous et nous enseignait quelque chose? — Quand même, dit Licentius, il nous enseignerait la sagesse, je dirais qu'il n'est pas avec nous, mais avec lui-même. — Il n'est donc pas dans son corps? — Je ne le crois pas. — Donc, continuai-je, ce corps que j'ai supposé vivant, mais qui, selon vous, serait sans âme, vous le regardez comme mort? — Je ne sais, dit-il, comment expliquer ma pensée. Car, d'un côté, je ne vois pas qu'un corps puisse être vivant, si l'âme n'est point en lui; et de l'autre, je ne puis dire davantage que l'âme du sage ne soit pas avec Dieu,

gitatione regerent, facerentque ire quo vellent, tamen cum ea moveretur, non possent illi qui ibidem constituti sunt non moveri. Non, ait Licentius, animus ita est in corpore, ut corpus imperet animo. Neque hoc ego dico, inquam : sed etiam eques non ita est in equo, ut ei equus imperet; et tamen quamvis quo velit ire equum agat, equo moto moveatur necesse est. Potest, inquit, sedere ipse immobilis. Cogis nos, inquam, definire quid sit moveri : quod si potes, facias volo. Prorsus, inquit, maneat quæso beneficium tuum, nam manet postulatio mea : et ne me rursus interroges, utrum mihi definire placeat, quando id facere potuero, ipse profitebor. Quæ cum dicta essent, puer de domo cui dederamus id negotii, cucurrit ad nos, et horam prandii esse nuntiavit. Tum ego : Quid sit, inquam, moveri, non definire nos puer iste, sed ipsis oculis cogit ostendere. Eamus igitur, et de isto loco in alium locum transeamus : nam nihil est aliud, nisi fallor, moveri. Hic cum arrisissent, discessimus.

DISPUTATIO SECUNDA.

19. At ubi refecimus corpora, quoniam cœlum obduxerat nubes, solito loco in balneo consedimus. Atque ego : Concedis ergo, inquam Licenti, nihil esse aliud motum quam de loco in locum transitum? Concedo, inquit. Concedis ergo, inquam, neminem in eo loco esse in quo non fuerat, et motum non fuisse? Non intelligo, inquit. Si quid, inquam, in alio loco fuit dudum, et nunc in alio est, motum esse concedis? Assentiebatur. Ergo, inquam, posset alicujus sapientis vivum corpus hic modo nobiscum esse, ut animus hinc abesset? Posset, inquit. Etiamne, inquam, si nobiscum colloqueretur, et nos aliquid doceret? Etiamsi, inquit, nos ipsam doceret sapientiam, non illum dicerem nobiscum esse, sed secum. Non igitur in corpore, inquam? Non, inquit. Cui ego : Corpus illud quod careret animo, nonne mortuum fateretis cum ego vivum proposuerim? Nescio, inquit, quomodo explicem. Nam et corpus hominis

quelque part que se trouve son corps. — Eh bien! lui dis-je, je vais vous faciliter cette explication. N'est-ce point parce que Dieu est partout, qu'en quelque lieu que puisse aller le sage, il peut trouver Dieu, et lui être uni? De cette manière nous pouvons admettre que le sage va d'un lieu dans un autre, c'est-à-dire qu'il est en mouvement, et qu'en même temps il est toujours avec Dieu. — Je reconnais, répondit-il, que son corps passe d'un endroit dans un autre; mais je n'admets pas qu'il en soit ainsi de l'esprit à qui proprement le nom de sage a été donné.

CHAPITRE VII.

Comment l'ordre existait quand le mal n'était pas.

20. Je n'insisterai pas davantage pour le moment sur cette question fort obscure et qui demande un examen plus long et plus approfondi, car elle nous détournerait du but que nous nous proposons actuellement. Nous avons déjà défini ce que c'est que d'être avec Dieu; voyons si nous pouvons savoir aussi ce que c'est que d'être sans Dieu, bien que j'aie lieu de supposer que la chose nous soit parfaitement connue, car vous admettrez sans doute qu'on est sans Dieu lorsqu'on n'est pas avec Dieu. — Si j'avais les paroles à ma disposition, reprit-il, j'arriverais à vous faire une réponse agréable. Mais, je vous en prie, prenez pitié de mon enfance, et saisissez ma pensée elle-même avec cette promptitude d'esprit qui vous est propre. Ces hommes me paraissent tout à la fois et ne pas être avec Dieu, et cependant être sous sa main. Je ne puis donc dire que ceux qui appartiennent à Dieu soient sans lui. D'un autre côté, je ne dis pas qu'ils sont avec Dieu, puisqu'ils ne le possèdent pas eux-mêmes. En effet, posséder Dieu, comme nous nous sommes plu à le reconnaître dans cet entretien si plein de charmes que nous eûmes ensemble le jour anniversaire de votre naissance, ce n'est autre chose que jouir de lui (1). Mais j'avoue que j'appréhende de ne pouvoir concilier ces deux propositions qui semblent opposées entre elles, comment un homme, tout en n'étant pas avec Dieu, n'est cependant pas sans lui.

21. Ne vous effrayez pas, lui dis-je, de cette difficulté; dès qu'on est d'accord sur la chose elle-même, qu'importe la manière de l'exprimer? Revenons donc enfin à votre définition de l'ordre. Vous avez dit, en effet, que l'ordre est ce par quoi Dieu conduit toutes choses. Or, à mon avis, il n'y a rien que Dieu ne fasse, d'où vous avez conclu que rien n'est en dehors de l'ordre. — Je persévère dans ce sentiment, reprit-il; mais je pressens cette objection que vous allez me faire. Dieu est-il l'auteur de ce que

(1) *De la vie heureuse,* disc. 3, n° 34.

vivum esse non posse video, si animus in eo non sit; et non possum dicere, ubi ubi sit corpus sapientis, non ejus animum esse cum Deo. Ego, inquam, faciam, ut hoc explices. Fortasse enim quia ubique Deus est, quoquo ierit sapiens, invenit Deum cum quo esse possit. Ita fit ut possimus et non negare illum de loco in locum transire, quod est moveri; et tamen semper esse cum Deo. Fateor, inquit, corpus illud de loco in locum transitum facere, sed mentem ipsam nego, cui nomen sapientis impositum est.

CAPUT VII.

Quomodo ordo fuerit cum malum non esset.

20. Nunc interim tibi cedo, inquam, ne res obscurissima, et diutius diligentiusque tractanda, impediat in præsentia propositum nostrum. Sed illud videamus, quoniam definitum est a nobis quid sit esse cum Deo, utrum scire possimus etiam, quid sit esse sine Deo, quamvis jam manifestum esse arbitror. Nam credo videri tibi eos, qui cum Deo non sunt, esse sine Deo. Si possent, inquit, mihi verba suppetere, dicerem fortasse quod tibi non displiceret. Sed peto perferas infantiam meam, resque ipsas, ut te decet, veloci mente præripias. Nam isti nec cum Deo mihi videntur esse, et a Deo tamen haberi. Itaque non possum eos sine Deo esse dicere, quos Deus habet. Cum Deo item non dico, quia ipsi non habent Deum. Siquidem Deum habere, jam inter nos pridem in sermone illo quem die natali tuo jucundissimum habuimus, placuit nihil aliud esse quam Deo perfrui. Sed fateor me formidare ista contraria, quomodo quisque nec sine Deo sit, nec cum Deo.

21. Non te moveant ista, inquam. Nam ubi res convenit, quis non verba contemnat? Quare jam ad illam tandem ordinis definitionem redeamus. Nam ordinem esse dixisti quo Deus agit omnia. Nihil autem, ut video, non agit Deus : nam inde visum tibi est, nihil præter ordinem posse inveniri. Manet, inquit, sententia mea : sed jam video quid sis dicturus, utrum Deus agat quæ non bene agi confitemur.

nous reconnaissons n'être pas bien? — C'est cela même, et vous avez parfaitement pénétré ma pensée. Mais, puisque vous avez si bien vu ce que j'allais vous objecter, voyez également, je vous prie, ce qu'il faut y répondre. Licentius, secouant alors la tête et les épaules : — Nous sommes embarrassés, dit-il. Le hasard avait amené ma mère au moment où je faisais cette question. Après un court silence, Licentius me pria de la lui répéter. Il n'avait nullement remarqué que Trygétius y avait déjà répondu plus haut (1). Que voulez-vous que je vous répète, lui dis-je, et dans quel but? Ce qui est fait, ne le faites plus, comme on dit ordinairement. Je vous conseillerais plutôt, puisque vous n'avez pu l'entendre, de vous donner la peine de lire ce que nous avons dit précédemment. J'ai supporté sans trop de peine vos absences pendant notre entretien, et si je vous ai laissé aussi longtemps à vos distractions, c'était pour ne pas vous arracher aux choses qui absorbaient ainsi loin de nous votre attention, et aussi pour continuer un entretien que ces tablettes ne vous permettraient pas d'ignorer.

22. Je m'attache maintenant à un point que nous n'avons pas encore discuté avec assez d'attention. En effet, dès que nous eûmes été amenés, par je ne sais quel enchaînement, à traiter cette question de l'ordre, je me souviens vous avoir dit que la justice de Dieu séparait les bons des méchants et donnait à chacun ce qui lui revient (2). Il n'y a pas, pour moi du moins, une définition plus claire de la justice, dites-moi donc, je vous prie, s'il vous semble que Dieu n'ait pas toujours été juste? — Il n'a jamais cessé de l'être, répondit-il. — Si donc Dieu a toujours été juste, le bien et le mal ont toujours été. — Assurément, reprit ma mère; je ne vois pas d'autre conclusion possible. Car on ne peut supposer aucun jugement de Dieu avant que le mal existât; et si Dieu n'a pas toujours rendu aux bons et aux méchants ce qu'ils méritaient, on ne voit pas comment il aurait toujours été juste. — Donc, dit Licentius, il nous faut reconnaître que le mal a toujours existé? — Je n'ose pas aller jusque-là. — Que dire alors? repris-je à mon tour. Si Dieu n'est juste qu'en tant qu'il juge entre les bons et les méchants, lorsque le mal n'était pas, Dieu n'était donc pas juste? — Comme ils ne répliquaient rien, et que je remarquais que Trygétius voulait répondre, je lui laissai la parole. — Assurément, dit-il, Dieu était juste, avant que le mal existât. Il pouvait discerner le bien du mal, si le mal eût existé; et par cela même qu'il le pouvait, Dieu était réellement juste. Ainsi, par exemple, nous disons que Cicéron fit preuve de prudence en dévoilant la conjuration de Catilina, de désintéressement

(1) *De la vie heureuse*, chap. IV, n° 11.
(2) *De l'Ordre*, liv. I, chap. VII, n° 19.

Optime, inquam, prorsus oculum in mentem injecisti. Sed ut vidisti quid essem dicturus, ita peto videas quid respondendum sit. Atque ille nutans capite atque humeris : Turbamur, inquit, et huic forte quæstioni mater supervenerat. Atque ille post aliquantulum silentium petiit, ut a me hoc ipsum rursus interrogaretur. Cui loco superius a Trygetio fuisse responsum non omnino animadverterat. Tum ego : Quid, inquam, vel cur tibi repetam? Actum, aiunt, ne agas. Quare moneo potius, ut ea quæ supra dicta sunt, vel legere cures, si audire nequivisti. Quam quidem absentiam a sermone nostro animi tui non ægre tuli, diuque ita esse te pertuli, ut neque illa impedirem quæ tecum intentus remotusque a nobis, pro te agebas, et ea persequerer, quæ te amittere stylus iste non sineret.

22. Nunc illud quæro, quod nondum discutere diligenti ratione tentavimus. Nam ut primum nobis istam de ordine quæstionem nescio quis ordo peperit, memini te dixisse hanc esse justitiam Dei, quæ separat inter bonos et malos, et sua cuique tribuit. Nam nulla est, quantum sentio, manifestior justitiæ definitio : itaque respondeas velim, utrum tibi videatur aliquando Deum non fuisse justum. Nunquam, inquit. Si ergo semper, inquam, Deus justus, semper bonum et malum fuerunt. Prorsus, inquit mater, nihil aliud video quod sequatur. Non enim judicium Dei fuit ullum quando malum non fuit : nec si aliquando bonis et malis sua cuique non tribuit, potest videri justus fuisse. Cui Licentius : Ergo dicendum nobis censes, inquit, semper malum fuisse. Non audeo, inquit illa, hoc dicere. Quid ergo dicemus, inquam? Si Deus ideo justus est, quia judicat inter bonos et malos, quando non erat malum non erat justus. Hic illis tacentibus animadverti Trygetium respondere velle, atque permisi. At ille : Prorsus, inquit, erat Deus justus. Poterat enim bonum malumque secernere, si exstitisset, et eo ipso quo poterat, justus erat. Non enim cum dicimus Ciceronem prudenter investigasse conjurationem Catilinæ,

en ne se laissant point corrompre par ceux qui voulaient acheter de lui le pardon des coupables ; de justice en obtenant du sénat qu'ils fussent punis du dernier supplice ; de force, en résistant à toutes les attaques de ses ennemis, en soutenant, suivant son expression, le poids écrasant de leur haine ; voulons-nous dire par là qu'il n'aurait pas eu toutes ces vertus, si Catilina n'eût mis la république en si grand danger? En effet, ce n'est pas dans des œuvres de ce genre qu'il faut considérer la vertu, mais dans la vertu elle-même. S'il en est ainsi pour l'homme, à plus forte raison pour Dieu, autant du moins qu'il est permis dans des matières aussi difficiles à saisir qu'à exposer, d'établir une comparaison. Car pour nous faire comprendre son éternelle justice, aussitôt que le mal exista et qu'il dût le séparer du bien, il ne différa point de rendre à chacun ce qui lui était dû. Il n'avait pas alors à concevoir ce que c'est que la justice, mais à l'appliquer, car elle était éternellement en lui.

23. Licentius et ma mère, fort embarrassés, se montrèrent satisfaits de cette explication. Eh bien! lui dis-je, Licentius, vous qui souteniez si énergiquement que rien ne se fait en dehors de l'ordre, que pensez-vous maintenant de cette opinion? Car, si le mal a pris naissance, assurément ce n'est pas suivant l'ordre voulu de Dieu ; mais une fois qu'il a existé, il a été compris dans l'ordre divin. Comme il en coûtait à Licentius, tout déconcerté qu'il fût, de lâcher prise, et de renoncer si tôt à son opinion favorite, il répondit : Je dis, en effet, que l'ordre date du moment où le mal a existé. — Donc, repris-je, ce n'est point par un effet de l'ordre que le mal a existé, puisque l'ordre n'a commencé qu'à la naissance du mal. Mais nous devons admettre que l'ordre a toujours existé en Dieu, et alors ou la négation qu'on appelle le mal a toujours existé, ou s'il faut reconnaître que le mal a commencé, comme l'ordre est le bien lui-même, ou a le bien pour cause, rien n'a jamais été et ne sera jamais sans ordre. Je ne sais cependant ce qui s'était présenté de meilleur à mon esprit ; mais, comme d'ordinaire, je l'ai oublié, ce qui, je crois, m'est arrivé selon l'ordre, ou le mérite, le degré ou la direction de ma vie. — J'ignore comment, dit Licentius, j'ai pu laisser échapper une proposition que je réprouve maintenant. Je ne devais pas dire, en effet, que l'ordre a commencé après que le mal eût pris naissance ; car, ainsi que Trygétius l'a dit de la justice, l'ordre a toujours été en Dieu, mais il ne s'exerce que quand le mal eût pris naissance. — Vous retombez dans la même difficulté, lui dis-je, car ce que vous refusez d'admettre n'en reste pas moins incontestable. En effet, soit que l'ordre

temperanter nullo corruptum fuisse præmio quo parceret malis, juste illos summo supplicio senatus auctoritate mactasse, fortiter sustinuisse omnia tela inimicorum et molem, ut ipse dixit, invidiæ, non in eo fuissent virtutes istæ nisi Catilina reipublicæ tantam perniciem comparasset. Virtus enim per seipsam, non per aliquod hujusmodi opus consideranda est, et in homine, quanto magis in Deo? si tamen in angustiis rerum atque verborum componere illis ista quoquo modo permittitur. Nam ut intelligamus, quia Deus semper justus fuit, quando exstitit malum quod a bono sejungeret, nihil distulit sua cuique tribuere : non enim tunc ei erat discenda justitia ; sed tunc ea utendum, quam semper habuit.

23. Quod cum et Licentius et mater in tanta necessitate approbassent : Quid, inquam, dicis Licenti ? Ubi est quod tam magnopere asseruisti, nihil præter ordinem fieri? Quod enim factum est ut malum nasceretur, non utique Dei ordine factum est : sed quum esset natum, Dei ordine inclusum est. Et ille admirans ac moleste ferens, quod tam repente bona causa esset lapsa de manibus : Prorsus, inquit, ex illo dico cœpisse ordinem, ex quo malum esse cœpit. Ergo, inquam, ut esset ipsum malum, non ordine factum est, si postquam malum ortum est, ordo esse cœpit. (*a*) Sed semper erat ordo apud Deum : et aut semper fuit nihil quod dicitur malum : aut si aliquando invenitur cœpisse, quia ordo ipse aut bonum est, aut ex bono est, nunquam aliquid sine ordine fuit, nec erit aliquando. Quamvis et nescio quid potius occurrit, sed illa consuetudine oblivionis elapsum est : quod credo ordine contigisse pro merito vel gradu vel ordine vitæ. Nescio quomodo, mihi, inquit, effugit, quam nunc sperno sententiam : non enim debui dicere postquam malum natum est, cœpisse ordinem : sed ut illa justitia, de qua Trygetius disseruit, ita et ordinem fuisse apud Deum : sed ad usum (*b*) non venisse, nisi postquam mala esse cœperunt. Eodem, inquam, relaberis : illud enim, quod minime vis, inconcussum manet : nam sive apud

(*a*) Insignis hic omisso est in codicibus novem, iisque non deterioris notæ, qui ad hæc verba, *ordo esse capit*, ista continenter subjiciunt : *Nescio quomodo mihi.* — (*b*) Bad. Am. Er. et Lov. *ad usum ejus non venisse.* At a Mss. plerisque abest, *ejus.*

ait toujours été en Dieu, soit qu'il n'ait commencé qu'avec le mal lui-même, il n'en est pas moins vrai que le mal est né en dehors de l'ordre. Si vous l'admettez, c'est reconnaître que quelque chose a pu être fait en dehors de l'ordre, ce qui affaiblit et démonte votre thèse; si vous ne l'admettez pas, il faudra dès lors conclure que c'est d'après l'ordre voulu de Dieu que le mal a pris naissance, et avouer que Dieu est l'auteur du mal. Or, rien de plus affreux qu'un tel blasphème. Soit que Licentius ne m'eût pas compris, ou qu'il feignît de n'avoir pas compris, j'eus beau répéter et retourner ce raisonnement, il ne répliqua rien et se tut. Ma mère prit alors la parole : Pour moi, dit-elle, je ne pense pas que rien ait pu se faire en dehors de l'ordre de Dieu, bien que le mal qui existe ne doive aucunement son origine à l'ordre de Dieu; mais cette justice dont nous avons parlé ne l'a point laissé sans ordre, et elle l'a forcé de prendre la place qui lui convenait et que l'ordre lui assignait.

24. Comme je les voyais tous chercher avec ardeur, et chacun selon ses forces, à connaître Dieu, sans suivre cet ordre dont nous traitions et par lequel on arrive à l'intelligence de l'ineffable majesté, je leur dis : Prenez garde, je vous prie, vous que je vois si rempli d'amour pour l'ordre, de nous faire manquer d'ordre et de suite dans nos raisonnements. Bien qu'une raison secrète promette de nous démontrer que rien ne se fait en dehors de l'ordre; cependant, si nous entendions un maître d'école essayer d'apprendre les syllabes à un enfant avant qu'on ne lui eût appris les lettres, je ne dis pas qu'on devrait en rire comme d'un fou, mais nous croirions qu'il faut le lier comme un furieux, uniquement parce qu'il n'aurait pas suivi l'ordre de l'enseignement. Or, c'est ainsi qu'agissent, dans bien des circonstances, personne ne l'ignore, les gens ignorants et sans expérience qui sont pour les hommes instruits un objet de blâme ou de risée, ainsi que ces insensés dont la démence n'échappe pas même à la censure des sots. Et cependant, tout dépravés que nous jugeons ces actes, il est une science qui a pour objet de nous montrer que ces actes ne se font pas en dehors de l'ordre divin; science profonde que la multitude ne soupçonne même pas, qui ne se révèle qu'aux esprits appliqués, aux cœurs qui n'aiment que Dieu et les âmes, avec une évidence que la certitude mathématique ne peut surpasser.

CHAPITRE VIII.

Règles de conduite pour les jeunes gens; ordre de leurs études.

25. Or, cette science est la loi même de Dieu qui, toujours immuable et invariable en lui, se

Deum fuit ordo, sive ex illo tempore esse cœpit, ex quo etiam malum; tamen malum illud præter ordinem natum est. Quod si concedis, fateris aliquid præter ordinem posse fieri; quod causam tuam debilitat ac detruncat. Si autem non concedis, incipit Dei ordine natum malum videri, et malorum auctorem Deum fateberis; quo sacrilegio mihi detestabilius nihil occurrit. Quod cum sive non intelligenti, sive dissimulanti se intellexisse versarem sæpius et revolverem, nihil habuit quod diceret, et se silentio dedit. Tum mater : Ego, inquit, non puto nihil potuisse præter Dei ordinem fieri, quia ipsum malum quod natum est, nullo modo Dei ordine natum est, sed illa justitia id inordinatum esse non sivit, et in sibi meritum ordinem redegit et compulit.

24. Hic ego cum omnes cernerem studiosissime, ac pro suis quemque viribus Deum quærere, sed ipsum de quo agebamus ordinem non tenere, quo ad illius ineffabilis majestatis intelligentiam pervenitur : Oro vos, inquam, si, ut video, multum diligitis ordinem, ne nos præposteros et inordinatos esse patiamini. Quanquam enim occultissima ratio se demonstraturam polliceatur, nihil præter divinum ordinem fieri : tamen si quempiam ludi magistrum audiremus, conantem docere puerum syllabas, quem prius litteras nemo docuisset, non dico ridendum tanquam stultum, sed vinciendum tanquam furiosum putaremus, non ob aliud, opinor, nisi quod docendi ordinem non teneret. At multa talia et imperitos, quæ a doctis reprehendantur ac derideantur, et dementes homines, quæ nec stultorum judicium fugiunt, facere nemo ambigit : et tamen etiam ista omnia quæ fatemur esse perversa, non esse præter divinum ordinem, alta quædam et a multitudinis vel suspicione remotissima disciplina, se ita studiosis et Deum atque animas tantum amantibus animis manifestaturam esse promittit, ut non nobis summæ numerorum possint esse certiores.

CAPUT VIII.

Traduntur primum adolescentibus præcepta vitæ, tum ordo eruditionis.

25. Hæc autem disciplina ipsa Dei lex est, quæ apud eum fixa et inconcussa semper manens, in sapientes animas quasi transcribitur, ut tanto se

trouve gravée, pour ainsi dire, dans les âmes des sages, et leur apprend à s'élever à une vie d'autant plus parfaite et plus sublime, que leur intelligence aura été plus attentive à la méditer et leur volonté plus fidèle à la mettre en pratique. Cette science enseigne à ceux qui veulent la connaître deux voies à suivre en même temps, l'une pour régler leur vie, l'autre pour diriger leurs études. Les jeunes gens qui désirent acquérir cette science doivent donc éviter les plaisirs de la chair, les excès de table, la licence dans les paroles, l'immodestie dans la mise et la tenue, la vaine passion du jeu, l'engourdissement de la paresse et du sommeil, la jalousie, la calomnie, la haine, la recherche ambitieuse des honneurs et des dignités et même le désir immodéré de louange. Qu'ils soient persuadés que l'amour des richesses ne réserve que d'infaillibles déceptions qui empoisonnent toutes les espérances, qu'ils se gardent de toute mollesse comme de toute présomption, à l'égard des fautes d'autrui, qu'ils répriment tout mouvement de colère, ou du moins se contiennent comme s'ils les avaient maîtrisés, qu'ils n'aient nulle haine contre personne; nuls vices qu'ils ne tiennent à corriger. Qu'ils évitent tout excès dans la vengeance, tout calcul de réserve dans le pardon. Qu'ils ne punissent que pour améliorer, que leur pardon ne soit pas un encouragement à devenir plus mauvais; qu'ils regardent comme leur famille ceux qui sont soumis à leur autorité; qu'ils soient dévoués à leur service comme s'ils rougissaient de les commander; qu'ils exercent l'autorité comme s'ils étaient prêts à servir eux-mêmes; qu'ils ne reprennent aucun coupable malgré lui; qu'ils évitent avec soin les inimitiés, les supportent avec patience et les éteignent au plus tôt. Dans tout commerce, dans toute relation avec les hommes; qu'ils soient fidèles à l'observation de cette maxime générale : « Ne faire à personne ce qu'on ne voudrait pas souffrir soi-même; » qu'ils n'aspirent point à l'administration de l'Etat, avant d'être parfaits, et qu'ils se hâtent de le devenir quand ils sont arrivés à l'âge sénatorial ou plutôt dans la jeunesse; qu'ils ne se croient pas dispensés de tout précepte, parce qu'on ne s'est appliqué que fort tard à la sagesse; l'observation des devoirs qu'elle prescrit n'en sera que plus facile dans l'âge mûr, dans toutes les situations de la vie, en tous lieux, en tous temps, qu'ils aient des amis, ou qu'ils cherchent à s'en faire. Qu'ils soient pleins de déférence pour ceux qui en sont dignes et qui s'y attendent le moins. Qu'ils aient peu d'égard pour les orgueilleux, et qu'ils évitent eux-mêmes l'orgueil. Que leur vie soit juste et décente; que Dieu soit l'objet de leur culte, de leurs pensées, et qu'ils le recherchent en s'appuyant sur la foi, l'espérance et la charité; qu'ils désirent la tranquillité et une marche solide pour leurs études et celles de leurs amis; enfin, pour eux-mêmes

sciant vivere melius, tantoque sublimius, quanto et perfectius eam contemplantur intelligendo, et vivendo custodiunt diligentius. Hæc igitur disciplina eis, qui illam nosse desiderant, simul geminum ordinem sequi jubet : cujus una pars vitæ, altera eruditionis est. Adolescentibus ergo studiosis ejus ita vivendum est, ut a venereis rebus, ab illecebris ventris et gutturis, ab immodesto corporis cultu et ornatu, ab inanibus negotiis ludorum, a torpore somni atque pigritiæ, ab æmulatione, obtrectatione, invidentia, ab honorum potestatumque ambitionibus, ab ipsius etiam laudis immodica cupiditate se abstineant. Amorem autem pecuniæ totius suæ spei certissimum venenum esse credant. Nihil enerviter faciant, nihil audaciter. In peccatis autem suorum vel pellant omnino iram, vel ita frenent, ut sit pulsæ similis. Neminem oderint. Nulla vitia non curare velint. Magnopere observent cum vindicant, ne nimium sit : cum ignoscunt, ne parum. Nihil puniant quod non valeat ad melius : nihil indulgeant quod vertat in pejus. Suos putent omnes, in quos sibi potestas data fuerit. Ita serviant, ut eis dominari pudeat : ita dominentur, ut eis servire delectet. In alienorum autem peccatis molesti non sint invito. Inimicitias vitent cautissime, ferant æquissime, finiant citissime. In omni vero contractu atque conversatione cum hominibus, satis est servare unum hoc vulgare proverbium : Nemini faciant quod pati nolunt. Rempublicam nolint administrare, nisi perfecti. Perfici autem vel intra ætatem senatoriam festinent, vel certe intra juventutem. Sed quisquis sero ad ista se converterit, non arbitretur nihil sibi esse præceptum : nam ista utique facilius decocta ætate servabit. In omni autem vita, loco, tempore, amicos aut habeant, aut habere instent. Obsequantur dignis etiam non hoc expectantibus. Superbos minus curent, (*a*) minime sint. Apte congruenterque vivant. Deum colant, cogitent, quærant, fide, spe, caritate

(*a*) Sic Mss. et editiones excepta Lov. quæ habet, *minimi sint*.

et pour tous ceux auxquels leurs vœux peuvent s'étendre, une âme droite et une vie paisible.

CHAPITRE IX.

Nous arrivons à la science par l'autorité et par la raison.

26. Il me reste à exposer les règles que doivent suivre pour s'instruire les hommes studieux qui ont adopté le plan de vie dont nous avons parlé. Pour arriver à la science, nous avons nécessairement deux voies à suivre, l'autorité et la raison. L'autorité a pour elle la priorité de temps, mais dans la réalité la raison est la première source de connaissance : car autre chose est ce que nous faisons en premier lieu, et autre chose ce qui occupe la première place dans notre estime et nos désirs. Aussi, bien qu'aux yeux de la foule ignorante, l'autorité des gens de bien paraît la voie la plus sûre, tandis que les hommes instruits préfèrent celle de la raison ; cependant, comme l'ignorance précède toujours l'instruction, que nul ignorant ne sait dans quelles dispositions il doit se présenter à ceux qui l'instruisent, ni comment il doit se conduire pour suivre docilement leurs leçons, il suit de là que l'autorité seule peut ouvrir la porte à ceux qui désirent les trésors mystérieux de la science du bien. Une fois entré, on s'applique, avec assurance à suivre les règles de la vie parfaite ; lorsque par ce moyen on est devenu docile, on apprendra enfin quelle profonde raison contiennent ces préceptes qu'on a observés sans les comprendre ; la nature de cette raison qu'après les langes de l'autorité, on suit désormais d'un pas ferme et intelligent ; ce qu'est cette intelligence qui contient tout, ou plutôt qui est tout ; on apprendra enfin ce qu'est, en dehors de tout, le principe de tout ce qui existe. Il en est peu qui arrivent en cette vie à cette connaissance au delà de laquelle nul ne peut aller, même dans l'autre vie. Quant à ceux qui, se contentant de l'autorité, ne se seront appliqués qu'à mener une vie pure et à se conduire par des intentions droites ; qu'ils dédaignent ou qu'ils soient incapables de se livrer aux sciences libérales dont on peut tirer tant de profit, je ne sais vraiment comment leur donner le nom d'heureux, pendant qu'ils vivent au milieu des hommes ; toutefois, je crois fermement qu'aussitôt qu'ils auront quitté ce corps, ils seront délivrés avec plus ou moins de facilité, selon que leur vie aura été plus ou moins vertueuse.

27. L'autorité est ou divine, ou humaine ; mais l'autorité vraie, solide, souveraine, c'est celle qu'on appelle l'autorité divine. Or ce qu'on doit redouter ici, c'est l'étonnante fourberie des démons qui peuplent les airs. En pré-

subnixi. Optent tranquillitatem, atque certum cursum studiis suis, omniumque sociorum, et sibi quibusque possunt mentem bonam pacatamque vitam.

CAPUT IX.

Ad discendum auctoritate ducimur et ratione.

26. Sequitur ut dicam quomodo studiosi erudiri debeant, qui sicut dictum est vivere instituerunt. Ad discendum item necessario dupliciter ducimur, auctoritate atque ratione. Tempore auctoritas, re autem ratio prior est. Aliud est enim, quod in agendo anteponitur, aliud quod pluris in appetendo æstimatur. Itaque quanquam bonorum auctoritas imperitæ multitudini videatur esse salubrior, ratio vero aptior eruditis : tamen quia nullus hominum nisi ex imperito peritus fit, nullus autem imperitus novit qualem se debeat præbere docentibus, et quali vita esse docilis possit, evenit ut omnibus bona magna et occulta discere cupientibus, non aperiat nisi auctoritas januam. Quam quisque ingressus sine ulla dubitatione vitæ optimæ præcepta sectatur : per quæ cum docilis factus fuerit, tum demum discet et quanta ratione prædita sint ea ipsa, quæ secutus est ante rationem ; et quid sit ipsa ratio quam post auctoritatis cunabula firmus et idoneus jam sequitur atque comprehendit ; et quid intellectus, in quo universa sunt, vel (*a*) ipse potius universa ; et quid præter universa universorum principium. Ad quam cognitionem in hac vita pervenire pauci, ultra quam vero etiam post hanc vitam nemo progredi potest. Qui autem sola auctoritate contenti, bonis tantum moribus rectisque votis constanter operam dederint, aut contemnentes, aut non valentes disciplinis liberalibus atque optimis erudiri, beatos eos quidem, cum inter homines vivunt, nescio quomodo appellem, tamen inconcusse credo mox ut hoc corpus reliquerint, eos quo bene magis minusve vixerunt, eo facilius aut difficilius liberari.

27. Auctoritas autem partim divina est, partim humana : sed vera, firma, summa ea est quæ divina nominatur. In qua metuenda est aeriorum anima-

(*a*) In prius vulgatis, *ipsa potius universa.* Sed melius in Mss. *ipse.*

disant des choses qui sont du ressort des sens corporels et en opérant des prodiges, ils trouvent le moyen de tromper facilement les âmes ou qui désirent les biens périssables, ou qui sont avides de dignités fragiles, ou que la vue de ces vains prodiges épouvante. On doit donc appeler divine l'autorité qui non-seulement surpasse tout pouvoir humain par des prodiges sensibles, mais qui, animant l'homme lui-même, lui montre jusqu'à quel point elle s'est abaissée pour lui. Elle nous ordonne de ne point rester asservi aux sens que ravissent ces merveilles et de nous élever jusqu'à l'intelligence, nous montrant en même temps les grandes choses qu'elle fait ici-bas, la raison qui la fait agir et le peu de cas qu'elle en fait. Il faut en effet qu'elle révèle sa puissance par ses actes, sa clémence, par ses humiliations, et sa nature par ses préceptes; c'est ce qu'elle fait d'une manière plus profonde et plus solide dans les vérités sacrées auxquelles nous sommes initiés; vérités où la vie des hommes de bien se purifie bien plus facilement non par les détours et les subtilités de la dispute, mais par l'autorité des mystères. Quant à l'autorité humaine, elle est trompeuse la plupart du temps; toutefois elle paraît à bon droit exercer une certaine puissance dans ceux qui donnent une foule de témoignages de leur science en la mettant à la portée des ignorants et conforment leur vie à leur doctrine. Si à ces avantages viennent s'ajouter les dons de la fortune, qu'ils soient grands dans l'usage qu'ils en font et plus grands encore en les méprisant; il sera bien difficile de blâmer justement celui qui ajoutera foi aux règles de vie qu'ils enseignent.

CHAPITRE X.

Peu de gens s'attachent aux règles d'une vie pure.

28. Vous venez, dit alors Alypius, de nous mettre devant les yeux avec autant de grandeur que de concision une magnifique image de la vie; et bien que vos leçons augmentent tous les jours en nous le désir d'une telle vie, cependant jamais vous ne nous avez inspiré plus d'ardeur et d'avidité qu'aujourd'hui. Je voudrais, s'il était possible, que non-seulement nous, mais tous les hommes pussent parvenir et s'attacher étroitement à une perfection si élevée, et que ces exemples fussent aussi faciles à imiter qu'ils sont admirables à entendre. Mais je ne sais comment il arrive, et plaise à Dieu qu'un tel malheur soit loin de nous, que l'esprit humain entendant ces règles s'écrie qu'elles sont véritables, célestes et divines, et qu'il tienne néanmoins une conduite tout opposée lorsqu'il s'agit d'y conformer sa vie. Aussi, et c'est pour moi une vérité incontestable, il ne peut y avoir que des hommes divins, ou favorisés d'un se-

lium mira fallacia, quæ per rerum ad istos sensus corporis pertinentium quasdam divinationes, nonnullasque potentias decipere animas facillime consuerunt, aut periturarum fortunarum curiosas, aut fragilium cupidas potestatum, aut inanium formidolosas miraculorum. Illa ergo auctoritas divina dicenda est, quæ non solum in sensibilibus signis transcendit omnem humanam facultatem, sed et ipsum hominem agens, ostendit ei quousque se propter ipsum depresserit : et non teneri sensibus, quibus videntur illa miranda, sed ad intellectum jubet evolare : simul demonstrans et quanta hic possit, et cur hæc faciat, et quam parvipendat. Doceat enim oportet et factis potestatem suam, et humilitate clementiam, et præceptione naturam, quæ omnia sacris quibus initiamur, secretius firmiusque traduntur : in quibus bonorum vita facillime non disputationum ambagibus, sed mysteriorum auctoritate purgatur. Humana vero auctoritas plerumque fallit : in eis tamen jure videtur excellere, qui quantum imperitorum sensus capit, multa dant indicia doctrinarum suarum, et non vivunt aliter quam vivendum esse præcipiunt. Quibus si aliqua etiam fortunæ munera accesserint, quorum appareant usu magni, contemptuque majores, difficillimum omnino est, ut eis quisque vivendi præcepta dantibus credens, recte vituperetur.

CAPUT X.

Vitæ præcepta pauci assequuntur.

28. Hic Alypius : Permagna, inquit, vitæ imago abs te ante oculos nostros, cum plene, tum breviter constituta est : cui quamvis quotidianis præceptis tuis inhiemus, tamen nos hodie cupidiores flagrantioresque reddidisti. Ad quam, si fieri posset, non solum nos, verum etiam cunctos homines jam pervenire, et eidem inhærere cuperem, ut hæc sicuti auditu mirabilia, ita essent imitatione facilia. Nam nescio quomodo, quod utinam vel a nobis procul absit, animus humanus dum hæc audiendo, cœlestia, divina ac prorsus vera esse proclamet, in appetendo

cours divin, qui puissent mener une semblable vie. Je lui répondis : Quoique ce soit ma parole qui vous ait exposé aujourd'hui ces règles de conduite, que comme toujours vous écoutez avec plaisir, cependant, Alypius, vous savez très-bien qu'elles ne sont pas de mon invention. Car les livres de tous ces hommes, si grands et presque divins, en sont remplis; observation que je ne fais pas pour vous, mais pour ces jeunes gens, qui ne peuvent ainsi, dans ces règles, mépriser mon autorité. Je ne veux pas qu'ils me croient, si ce n'est sur les raisons dont j'appuie mon enseignement, et c'est pour exciter leur zèle par l'importance de la matière que vous avez, je crois, intercalé ce discours. En effet, ces règles ne vous sont point difficiles à suivre, à vous qui les avez saisies avec tant d'ardeur et qui y êtes entré si vivement avec l'impétuosité de votre admirable nature, que si j'ai été votre maître en paroles, vous êtes le mien par votre conduite. Nous n'avons maintenant aucune raison, ou du moins aucun prétexte de mentir, et je ne crois pas que de fausses louanges vous inspireraient plus d'ardeur. Ceux qui sont ici nous connaissent l'un et l'autre, et ce discours est destiné à un homme à qui nul d'entre nous n'est inconnu.

29. Or, si vos paroles sont l'expression de votre pensée, vous me paraissez réduire les gens de bien et les hommes vertueux à un nombre beaucoup plus petit que je ne le crois probable. Mais combien en est-il qui vous sont complétement inconnus? Dans ceux mêmes que vous connaissez, ce qu'ils ont de plus digne d'admiration ne se voit point; car toutes ces merveilles sont dans l'âme qui est inaccessible aux sens, et souvent, pour se prêter aux entretiens des hommes vicieux, le juste dit des choses qu'il paraît approuver et désirer; souvent aussi il agit contre son gré soit pour éviter la haine des hommes, soit pour échapper au reproche d'une conduite bizarre. Or, lorsque nous entendons ces paroles ou que nous sommes témoins de ces actions, nous avons peine à en juger autrement que sur le rapport de nos sens. De là vient qu'il en est beaucoup que nous croyons tout différents de ce qu'ils sont eux-mêmes à leurs propres yeux et au jugement de leurs amis. Je ne veux, pour vous en convaincre, que vous rappeler quelques-unes des grandes qualités de l'esprit et du cœur qui brillent dans nos amis et dont nous avons seuls connaissance. Une des principales causes sur laquelle s'appuie cette erreur, c'est qu'il y en a peu qui se convertissent tout d'un coup à une vie pure et exemplaire, et qu'on les croit toujours tels qu'ils ont été, jusqu'à ce qu'ils se fassent connaître par quelque action d'éclat. Car, sans aller plus loin, celui qui aurait connu ces jeunes gens que voici, pourrait-il croire facilement qu'ils re-

aliter se gerit, ut mihi verissimum videatur aut divinos homines, aut non sine divina ope sic vivere. Cui ego : Hæc præcepta vivendi, quæ tibi, ut semper, plurimum placent, Alypi, quamvis hic meis verbis pro tempore expressa sint, non tamen a me inventa esse optime scis. His enim magnorum hominum et pene divinorum libri plenissimi sunt : quod non propter te dicendum mihi putavi, sed propter istos adolescentes, ne in eis quasi auctoritatem meam jure contemnant. Nam mihi omnino illos nolo credere, nisi docenti, rationemque reddenti, propter quos pro rerum magnitudine concitandos, etiam te arbitror istum interposuisse sermonem. Non enim tibi sunt ad sequendum ista difficilia, quæ tanta rapuisti aviditate, tantoque in ea naturæ admirabilis impetu ingressus es, ut ego tibi verborum, tu mihi rerum magister effectus sis. Non enim est modo ulla causa mentiendi, aut saltem occasio : nam neque te falsa tua laude studiosiorem fieri puto, et ii adsunt qui utrumque noverunt, et ei sermo iste mittetur, cui nostrum nullus ignotus est.

29. Bonos autem viros, deditosque optimis moribus, si non aliter sentis atque dixisti, pauciores te arbitror esse credere, quam mihi probabile est : sed multi penitus latent te. Item multorum non latentium, ea ipsa quæ mira sunt, latent : in animo enim sunt ista, qui neque sensu accipi potest, et plerumque dum congruere vult vitiosorum hominum colloquiis, ea dicit, quæ aut probare aut appetere videatur. Multa etiam facit non libenter, propter aut vitandum odium hominum, aut ineptiam fugiendam, quod nos audientes aut videntes difficile aliter existimamus, quam sensus iste renuntiat. Eoque fit ut multos non tales esse credamus, quales et se ipsi, et eos sui familiares noverunt. Quod tibi ex amicorum nostrorum quibusdam magnis animi bonis, quæ nos soli scimus, persuadeas velim. Nam error iste non minima hac causa nititur, quod non pauci se subito ad bonam vitam mirandamque convertunt, et donec aliquibus clarioribus factis innotescant, quales erant esse creduntur. Nam ne longius abeam, quis istos adolescentes, qui antea noverat, facile credat tam

cherchent avec autant d'ardeur les grandes vérités, et qu'à cet âge ils aient engagé une lutte aussi énergique contre les plaisirs? Chassons donc ces préjugés de notre esprit; car le secours divin, dont vous avez parlé comme il était convenable avec tant de religion, dans votre discours, répand chez tous les peuples avec bien plus d'abondance que quelques-uns ne se l'imaginent, les bienfaits de sa miséricorde. Mais si vous le trouvez bon, revenons à l'ordre de notre discussion; et après avoir suffisamment parlé de l'autorité, voyons ce que nous avons à dire de la raison.

CHAPITRE XI.

Ce que c'est que la raison; de ses traces dans les choses sensibles.

30. La raison est un mouvement de l'esprit qui nous fait mettre de l'ordre et de la suite dans les choses que nous apprenons : mais il est très-peu d'hommes qui fassent usage de ce guide pour parvenir à connaître soit Dieu soit l'âme qui est en nous, ou toute autre âme que ce soit. Or la cause unique, c'est qu'il est difficile à celui qui s'est répandu sur les objets sensibles, de rentrer véritablement en lui-même. Voilà pourquoi les hommes, tout en prétendant se conduire par raison dans les affaires trompeuses du monde, ignorent entièrement à la réserve d'un petit nombre, la nature et les propriétés de la raison; chose étonnante mais cependant trop véritable. Ce que j'en ai dit suffit, car si je voulais maintenant entrer dans tous les détails qu'exige une si vaste matière, ma sottise égalerait ma présomption si je me vantais de l'avoir déjà comprise. Toutefois, puisque la raison a bien voulu se révéler dans les choses que nous connaissons, examinons-la, si nous le pouvons, et autant que le demande le but que nous nous sommes proposé dans ce discours.

31. Voyons en premier lieu dans quelles circonstances on emploie ordinairement le mot raison. Nous devons une attention particulière à la définition que les anciens sages ont donnée de l'homme. L'homme, disent-ils, est un animal raisonnable et mortel. Le mot animal désigne ici le genre, et les deux autres termes qui complètent la définition ont pour but d'avertir l'homme ce me semble, et de celui où il doit retourner et du lieu d'où il doit s'éloigner. Car l'âme s'est égarée en se répandant sur les choses périssables et mortelles, et elle ne peut retrouver sa route qu'en revenant à la raison. En un mot, ce qu'elle a de raisonnable la sépare des bêtes; ce qu'elle a de mortel la distingue de Dieu. Si donc elle ne s'attache à la raison, elle devient comme la brute, et si elle ne se détache de sa mortalité, elle ne pourra jamais devenir divine. Mais comme les savants aiment à distinguer avec une ingénieuse subti-

studiose magna quærere, tantas repente in hac ætate indixisse inimicitias voluptatibus? Ergo hanc opinionem pellamus ex animo : nam et illud divinum auxilium, quod ut decebat religiose in ultimo sermonis tui posuisti, latius quam nonnulli opinantur officium clementiæ suæ per universos populos agit. Sed ad disputationis nostræ, si placet, ordinem redeamus : et quoniam de auctoritate satis dictum est, videamus quid sibi ratio velit.

CAPUT XI.

Ratio quid et hujus in sensibilibus vestigia.

30. Ratio est mentis motio, ea quæ discuntur distinguendi et connectendi potens : qua duce uti ad Deum intelligendum, vel ipsam quæ aut in nobis, aut usquequaque est animam, rarissimum omnino genus hominum potest : non ob aliud, nisi quia in istorum sensuum negotia progresso, redire in semetipsum cuique difficile est. Itaque cum in rebus ipsis fallacibus ratione totum agere homines moliantur, quid sit ipsa ratio, et qualis sit, nisi perpauci prorsus ignorant. Mirum videtur, sed tamen se ita res habet. Satis est hoc dixisse in præsentia : nam si vobis rem tantam sicut intelligenda est, nunc ostendere cupiam tam ineptus sim, quam arrogans si vel me illam jam percepisse profitear. Tamen quantum dignata est in res quæ nobis notæ videntur procedere, indagemus eam, si possumus interim, prout susceptus sermo desiderat.

31. Ac primum videamus ubi hoc verbum, quod ratio vocatur, frequentari solet : nam illud nos movere maxime debet, quod ipse homo a veteribus sapientibus ita definitus est : Homo est animal rationale mortale. Hic genere posito quod animal dictum est, videmus additas duas differentias, quibus credo admonendus erat homo, et quo sibi redeundum esset, et unde fugiendum. Nam ut progressus animæ usque ad mortalia, lapsus est; ita regressus esse in rationem debet. Uno verbo a bestiis, quod rationale; et alio a divinis separatur, quod mortale dicitur. Illud igitur nisi tenuerit, bestia erit : hinc nisi se

lité ce qui est raisonnable de ce qui est rationnel, le but de cet entretien demande que nous examinions cette distinction. Ils appellent donc raisonnable ce qui fait ou peut faire usage de la raison, et rationnel toutes les paroles et toutes les œuvres dont elle est la cause. Ainsi nous pouvons dire de ces bains et de notre discussion qu'ils sont rationnels et donner le nom de raisonnables soit à ceux qui ont construit ces bains, soit à nous qui discutons. La raison procède donc de l'âme raisonnable pour se produire dans les actions et dans les discours qui sont rationnels ou en méritent le nom.

32. Je remarque donc deux choses où la force et la puissance de la raison peuvent être accessibles aux sens eux-mêmes, les ouvrages des hommes que nous voyons, et les paroles que nous entendons. Dans les deux cas, l'esprit se sert de deux courriers pour les besoins du corps, les yeux et les oreilles; aussi quand toutes les parties d'un objet se présentent à nous dans d'exactes proportions, nous disons sans absurdité qu'il paraît rationnel; de même, si nous entendons une musique dont les accords rendent une parfaite harmonie nous n'hésitons pas à dire qu'elle est rationnelle. Mais on s'exposerait au ridicule, si l'on venait à dire : cette odeur est rationnelle, cette saveur est rationnelle, cette douceur est rationnelle, à moins que ce ne fût dans des choses, où pour une raison particulière, on aurait cherché à effectuer telle odeur, tel goût, telle chaleur, ou telle autre sensation. Ainsi on dira par exemple des odeurs fortes qu'on a mises dans un lieu pour en éloigner les serpents qu'elles sont rationnelles; on dira également qu'il y a de la raison dans l'amertume ou la douceur d'une potion préparée par le médecin; que le bain du malade dont il aura réglé le degré de chaleur est rationnellement chaud ou tiède. Mais personne, entrant dans un jardin et prenant une rose pour la sentir, même sur l'ordre du médecin, n'oserait dire : l'odeur de cette rose est rationnelle; car cette ordonnance, quoique rationnelle, n'est pas un motif pour dire que cette odeur l'est également, parce qu'elle est une odeur naturelle. Quand un cuisinier assaisonne un mets quelconque, nous pouvons dire que ce mets est rationnellement assaisonné; mais dans l'usage ordinaire, nous ne pouvons dire que ce mets ait un goût rationnel, lorsqu'il n'est l'effet d'aucune cause extérieure, et qu'il satisfait simplement au plaisir du moment. Si l'on demande pourquoi le malade à qui le médecin a donné une potion a dû la trouver douce, on donnera une raison étrangère à la qualité naturelle de cette potion c'est-à-dire la nature du mal; le breuvage ne cesse pas d'avoir son goût naturel, mais le corps du malade est disposé autrement. Mais si vous demandez à celui qui, pressé par

averterit, divina non erit. Sed quoniam solent doctissimi viri quid inter rationale et rationabile intersit, acute subtiliterque discernere, nullo modo est, ad id quod instituimus, negligendum : nam rationale esse dixerunt, quod ratione uteretur vel uti posset : rationabile autem, quod ratione factum esset aut dictum. Itaque has balneas rationabiles possumus dicere, nostrumque sermonem : rationales autem vel illum qui has fecit, vel nos qui loquimur. Ergo procedit ratio ab anima rationali, scilicet in ea quæ vel fiunt rationabilia, vel dicuntur.

32. Duo ergo video, in quibus potentia visque rationis possit ipsis etiam sensibus admoveri : opera hominum quæ videntur, et verba quæ audiuntur. In utroque autem utitur mens gemino nuntio pro corporis necessitate : uno qui oculorum est, altero qui aurium. Itaque cum aliquid videmus congruentibus sibi partibus figuratum, non absurde dicimus rationabiliter apparere. Itemque cum aliquid bene concinere audimus, non dubitamus dicere quod rationabiliter sonat. Nemo autem non rideatur, si dixerit : Rationabiliter olet, aut rationabiliter sapit, aut rationabiliter molle est, nisi forte in iis quæ propter aliquid ab hominibus procurata sunt ut ita olerent vel saperent vel ferverent, vel quid aliud. Ut si quis locum, unde gravibus odoribus serpentes fugantur, rationabiliter dicat ita olere, causam intuens quare sit factum : aut poculum quod medicus confecerit, rationabiliter amarum esse vel dulce : aut quod temperari languido solium jusserit, calere rationabiliter aut tepere. Nemo autem hortum ingressus, et rosam naribus admovens, audet ita dicere : Quam rationabiliter fragrat : nec si medicus illam ut olfaceret jusserit. Tunc enim præceptum vel datum illud rationabiliter, non tamen olere rationabiliter dicitur : nec propterea, quia naturalis ille odor est. Nam quamvis a coquo pulmentum condiatur, rationabiliter conditum possumus dicere : rationabiliter autem sapere, cum causa extrinsecus nulla sit, sed præsenti satisfiat voluptati, nullo modo ipsa loquendi consuetudine dicitur. Si enim quæratur de illo cui poculum medicus dederit, cur id dulciter sentire debuerit,

l'aiguillon de l'intempérance, pourquoi il trouve de la douceur dans ce qu'il goûte, et qu'il vous réponde : c'est que j'y trouve ma satisfaction, mon plaisir; personne ne dira que cette douceur soit rationnelle, à moins peut-être que ce plaisir n'ait un but nécessaire et que les aliments n'aient été accommodés en conséquence.

33. Nous avons donc découvert, autant que nos recherches nous l'ont permis, quelques traces de la raison dans les sens, et dans le plaisir même, pour ce qui est de la vue et de l'ouïe. Quant aux autres sens, ce n'est pas le plaisir qu'ils éprouvent, mais un autre but qui mérite ce nom de rationnel, c'est-à-dire la fin que se propose dans ses actions un esprit raisonnable. S'agit-il des yeux, on appelle beau l'objet où les proportions des parties se présentent sous un aspect raisonnable. Pour le sens de l'ouïe, lorsque nous disons qu'un concert nous paraît harmonieux dans le sens propre du mot, c'est que l'exécution, le chant comme le rythme ont été raisonnablement disposés. Mais nous n'appelons pas rationnels ni les vives couleurs d'un objet qui nous charme, ni le plaisir que nous éprouvons quand une corde bien touchée rend un son clair et juste. Pour que nous puissions rattacher à la raison le plaisir de ces deux sens, il faut qu'il y ait proportion et harmonie.

34. Aussi, lorsque nous venons à considérer toutes les parties de cet édifice, nous sommes naturellement choqués de voir une porte sur un des côtés, une autre à peu près au milieu, sans être au milieu même de l'édifice. Vous construisez une maison, et sans y être forcé par aucune nécessité, vous ne gardez pas les proportions, vous offensez les yeux. Au contraire, ces trois fenêtres sont placées l'une au milieu, les deux autres de chaque côté, à distances égales et donnent une égale répartition de lumière, nous éprouvons un certain plaisir, notre esprit est satisfait, pour peu que nous les considérions avec attention; c'est un fait évident, et sur lequel il est inutile d'insister. Aussi, les architectes, dans leur langage technique, disent-ils que ces proportions ont leur raison, tandis que des parties mal disposées et mal proportionnées n'ont point de raison d'être. Cette observation est d'une application universelle, et on peut la faire dans presque tous les arts comme dans toutes les œuvres de l'homme. Quand nous disons encore que dans les vers la raison doit se proposer le plaisir de l'ouïe, qui ne sent que ce plaisir sera produit par la juste proportion des parties? Dans la danse d'un baladin, dont tous les mouvements cadencés ont une signification pour les spectateurs attentifs, et font le charme

aliud infertur propter quod ita est, id est morbi genus, quod jam non in illo sensu est, sed aliter sese habet in corpore. Si autem rogetur liguriens aliquid, gulæ stimulo concitatus, cur ita dulce sit, et respondeat quia libet, aut quia delector : nemo illud dicet rationabiliter dulce, nisi forte illius delectatio alicui rei sit necessaria, et illud quod mandit, ob hoc ita confectum sit.

33. Tenemus quantum investigare potuimus, quædam vestigia rationis in sensibus, et quod ad visum atque auditum pertinet, in ipsa etiam voluptate. Alii vero sensus non in voluptate sua, sed propter aliquid aliud solent hoc nomen exigere : id autem est rationalis animantis factum propter aliquem finem. Sed ad oculos quod pertinet, in quo congruentia partium rationabilis dicitur, pulchrum appellari solet. Quod vero ad aures, quando rationabilem concentum dicimus, cantumque numerosum rationabiliter esse compositum; suavitas vocatur proprio jam nomine. Sed neque in pulchris rebus cum nos color illicit, neque in aurium suavitate cum pulsa chorda quasi liquide sonat atque pure, rationabile illud dicere solemus. Restat ergo ut in istorum sensuum voluptate id ad rationem pertinere fateamur, ubi quædam dimensio est atque modulatio.

34. Itaque in hoc ipso ædificio singula bene considerantes, non possumus non offendi, quod unum ostium videmus in latere, alterum prope in medio, nec tamen in medio collocatum. Quippe in rebus fabricatis, nulla cogente necessitate, iniqua dimensio partium facere ipsi aspectui velut quamdam videtur injuriam. Quod autem intus tres fenestræ, una in medio, duæ a lateribus, paribus intervallis (*a*) solio lumen infundunt, quam nos delectat diligentius intuentes, quamque in se animum rapit, manifesta res est, nec multis verbis vobis aperienda. Unde ipsi architecti jam suo verbo rationem istam vocant : et partes discorditer collocatas, dicunt non habere rationem. Quod late patet, ac pene in omnes artes operaque humana diffunditur. Jam in carminibus, in quibus item dicimus esse rationem ad voluptatem aurium pertinentem, quis non sentiat dimensionem esse totius hujus suavitatis opificem? Sed histrione saltante, cum bene spectantibus gestus illi omnes

(*a*) Er. et Lov. *solis*. At Mss. duodecim Bad. et Am. *solio lumen infundunt*, id est balnearum vasi cui insidentes lavabantur, de quo supra, n. 32.

de leurs yeux, on dit cependant que cette danse est rationnelle, parce qu'indépendamment du plaisir des sens elle a une signification, elle représente quelque chose. Qu'il représente Vénus avec des ailes, Cupidon avec un manteau, en déployant dans ces rôles toute la souplesse, toute l'agilité, toute la grâce dont il est capable, il n'offenserait pas les yeux, mais l'esprit par les yeux, parce que l'esprit comprend ce que signifient ces mouvements; les yeux, au contraire, ne seraient blessés que si la danse manquait d'harmonie : car cette impression se rapporte au sens qui produit le plaisir dans l'âme par suite de son union au corps; le plaisir des sens est donc tout autre que celui que l'on goûte par les sens; un mouvement régulier flatte les sens, mais la beauté que signifie ce mouvement plaît à l'esprit seul par le moyen des sens. La justesse de cette observation se fait sentir plus facilement dans le sens de l'ouïe; tout son agréable flatte et charme l'oreille. Mais la pensée qui est exprimée par le son est transmise par l'oreille, il est vrai, et cependant ne s'adresse qu'à l'esprit. Ainsi quand nous entendons ces vers :

« Pourquoi de nos soleils l'inégale clarté
» S'abrége dans l'hiver, se prolonge en été (1) ? »

l'éloge que nous donnons aux vers, n'est pas le même que nous faisons de la pensée; et ce n'est pas sous le même rapport que nous disons : L'harmonie des vers et la pensée du poète sont raisonnables.

(1) Virg., *Georg.*, liv. II, v. 480, trad. de Delille.

CHAPITRE XII.

C'est la raison qui a inventé tous les arts.

35. Il y a donc trois sortes de choses où la raison paraît visiblement; la première comprend les actions qui se rapportent à une fin déterminée; la seconde les paroles, la troisième le plaisir. Dans la première espèce la raison nous avertit de ne rien faire sans réflexion; dans la seconde d'être vrai dans notre enseignement; dans la troisième de chercher le bonheur dans la contemplation de la vérité. La première se rapporte aux mœurs, et les deux autres aux sciences dont nous avons maintenant à parler. Cette intelligence qui est en nous, c'est-à-dire cette partie de nous-mêmes qui fait usage de la raison, qui fait ou imite ce que prescrivent les règles de la raison, se vit appelée par un lien naturel à vivre dans la société de ceux avec qui la raison lui était commune. Elle remarqua de plus que les hommes ne pouvaient avoir de société les uns avec les autres sans la parole, sans la communication mutuelle de leurs pensées et

signa sint rerum, quamvis membrorum numerosus quidam motus oculos eadem illa dimensione delectet, dicitur tamen rationabilis illa saltatio, quod bene aliquid significet et ostendat, excepta sensuum voluptate. Non enim si pennatam Venerem faciat, et Cupidinem palliatum, quamvis id mira membrorum motione atque collocatione depingat, oculos videtur offendere, sed per oculos animum, cui rerum signa illa monstrantur : nam oculi offenderentur, si non pulchre moveretur. Hoc enim pertinebat ad sensum, in quo anima eo ipso quod mixta est corpori, percipit voluptatem. Aliud ergo sensus, aliud per sensum : nam sensum mulcet pulcher motus, per sensum autem animum solum pulchra in motu significatio. Hoc etiam in auribus facilius advertitur : nam quidquid jucunde sonat, illum ipsum auditum libet atque illicit : quod autem per eumdem sonum bene significatur, nuntio quidem aurium, sed ad solam mentem refertur. Itaque cum audimus illos versus :

Quid tantum Oceano properent se tingere soles
Hyberni, vel quæ tardis mora noctibus obstet,
Virg., II, *Geor.*

aliter metra laudamus, aliterque sententiam : nec sub eodem intellectu dicimus, rationabiliter sonat, et rationabiliter dictum est.

(a) In Mss. *plurimis, alterum in discendo.*

CAPUT XII.

Disciplinarum omnium excogitatrix ratio.

35. Ergo jam tria genera sunt rerum, in quibus illud rationabile apparet. Unum est in factis ad aliquem finem relatis, alterum in (a) dicendo, tertium in delectando. Primum nos admonet nihil temere facere : secundum recte docere : ultimum beate contemplari. In moribus est illud superius, hæc autem duo in disciplinis, de quibus nunc agimus. Namque illud quod in nobis est rationale, id est, quod ratione utitur, et rationabilia vel facit vel sequitur, quia naturali quodam vinculo in eorum societate astringebatur, cum quibus illi erat ratio ipsa communis, nec homini homo firmissime sociari posset, nisi colloquerentur, atque ita sibi mentes suas cogitationesque quasi refunderent, vidit esse imponenda rebus voca-

de leurs sentiments. Elle en conclut, qu'il fallait donner des noms aux choses, c'est-à-dire employer certains sons pour les exprimer ; c'est dans l'impuissance où étaient les âmes de communiquer immédiatement entre elles, qu'elles devaient se servir des sens comme d'interprètes pour entretenir leur union. Mais on ne pouvait entendre les paroles des absents : la raison inventa donc les lettres, en marquant et distinguant tous les différents sons formés par le mouvement de la bouche et de la langue. Elle n'eût pu encore rien faire de ces premiers éléments, si la multitude des choses eût paru s'étendre à l'infini sans de certaines limites déterminées. La nécessité fit donc reconnaître l'utilité des nombres. De ces deux inventions, naquit la profession des écrivains et des calculateurs (1), ce fut comme l'enfance de la grammaire que Varron appelle les études élémentaires (*litterationem*) : quant au nom que leur donnent les Grecs, il n'est point en ce moment présent à mon esprit.

36. La raison, allant plus avant, s'aperçut que parmi les sons qui formaient le langage et qu'elle avait déjà représentés par des lettres, les uns formés, par une aspiration simple, quoique variée, sortaient du gosier sans effort; d'autres, malgré la pression différente des lèvres, rendaient cependant un certain son; d'autres enfin ne pouvaient se produire sans le secours des premières aspirations dont nous avons parlé. Aussi, en suivant cet ordre, on donna aux lettres le nom de voyelles, de semi-voyelles et de muettes ou consonnes. Vint ensuite la distinction des syllabes, la distribution des mots en huit espèces différentes, et en huit formes particulières, et grâce à une ingénieuse habileté les figures, la pureté du langage et les liaisons des autres mots entre eux. La raison n'oublia point les nombres et la mesure ; elle s'appliqua à régler la longueur des mots et des syllabes, ce qui lui découvrit que les unes demandaient un temps simple, les autres un temps double, et qu'elles formaient ainsi des syllabes longues et des syllabes brèves. Elle marqua ces différences, et en fit un corps de règles fixes et certaines.

37. La grammaire pouvait être considérée dès lors comme parfaite. Mais comme son nom seul nous dit hautement qu'elle enseigne les lettres humaines, d'où les Latins lui ont donné le nom de littérature, on a regardé, comme étant nécessairement de son domaine, tout ce qui était digne d'être confié à l'écriture, pour passer à la postérité. A la grammaire donc vint se joindre,

(1) Ce nom qui a été omis par la plupart des lexicographes était donné aux maîtres d'école qui étaient chargés d'enseigner aux enfants les premiers élements de l'écriture et du calcul. De là cette parole de Julius Capitolinus dans Pertinax : « Un enfant qui savait les élements des lettres et le calcul, » et ces autres de saint Augustin : « J'aimais avec passion la langue latine, telle que l'enseignent, non les premiers maîtres, mais ceux qu'on appelle grammairiens. Car les premières leçons où l'on apprend à lire, à écrire et à compter, ne m'étaient pas moins insupportables que l'étude du grec. » (*Confessions*, I, 13.) C'est ce premier maître que Tertullien appelle celui qui enseigne les premières lettres, celui qui dénoue la voix de l'enfant, celui qui trace sur le sable les premiers élements des nombres. *Primus informator litterarum, primus enodator vocis, et primus numerorum arenarius.* (*De Pallio*, VI, *in fine.*)

bula, id est significantes quosdam sonos : ut quoniam sentire animos suos non poterant, ad eos sibi copulandos sensu quasi interprete uterentur. Sed audiri absentium verba non poterant : ergo illa ratio peperit litteras, notatis omnibus oris ac linguæ sonis, atque discretis. Nihil autem horum facere poterat, si multitudo rerum sine quodam defixo termino infinite patere videretur. Ergo utilitas numerandi magna necessitate animadversa est. Quibus duobus repertis, nata est illa librariorum et (*a*) calculonum professio, velut quædam grammaticæ infantia, quam Varro litterationem vocat : græce autem quomodo appelletur, non satis in præsentia recolo.

36. Progressa deinde ratio animadvertit eosdem oris sonos quibus loqueremur, et quos litteris jam signaverat, alios esse qui moderato varie hiatu, quasi enodati ac simplices, faucibus sine ulla collisione defluerent; alios diverso pressu oris, tenere tamen aliquem sonum; extremos autem qui nisi adjunctis sibi primis erumpere non valerent. Itaque litteras hoc ordine quo expositæ sunt, vocales, semivocales et mutas nominavit. Deinde syllabas notavit : deinde verba in octo genera formasque digesta sunt; omnisque illorum motus, integritas, junctura, perite subtiliterque distincta sunt. Inde jam numerorum et dimensionis non immemor, adjecit animum in ipsas vocum et syllabarum varias moras, atque inde spatia temporis alia dupla, alia simpla esse comperit, quibus longæ brevesque syllabæ tenderentur. Notavit etiam ista, et in regulas certas disposuit.

37. Poterat jam perfecta esse grammatica, sed quia ipso nomine profiteri se litteras clamat, unde etiam latine litteratura dicitur, factum est ut quidquid dignum memoria litteris mandaretur, ad eam necessario pertineret. Itaque unum quidem nomen, sed res infinita, multiplex, curarum plenior quam

(*b*) Bad. et Mss. nonnulli habent, *calculorum*. Sed verius alii codices, *calculonum*.

sous un seul nom, il est vrai, mais sous un nom qui comprend une infinité de choses différentes, ce que nous appelons *l'histoire,* science plus fertile en soucis que remplie d'agréments et de vérité, et plus pénible encore pour les grammairiens que pour les historiens. Comment supporter, en effet, qu'on accuse d'ignorance celui qui n'a jamais entendu dire que Dédale ait volé dans les airs, et qu'on ne traite pas de menteur l'inventeur de cette fable, ni d'insensé celui qui la croit, et d'impudent celui qui demande à la connaître? Mais ce qui excite en moi un véritable sentiment de pitié pour mes amis, c'est qu'on les traite aussi d'ignorants, parce qu'ils ne savent dire comment s'appelait la mère d'Euryale, quand eux-mêmes n'osent reprocher leur vanité, leur sottise et leur curiosité ridicule à ceux qui leur font de semblables questions.

CHAPITRE XIII.

Origine de la dialectique et de la rhétorique.

38. Après avoir complété et disposé la grammaire selon toutes les règles, la raison fut amenée à chercher et à examiner la faculté qui lui a fait inventer les arts; car par les définitions, les divisions et l'analyse, non-seulement elle y avait établi l'ordre et la clarté, mais elle les avait mis à l'abri des attaques de l'erreur. Quand donc eût-elle pensé à créer d'autres sciences, si tout d'abord elle n'eût distingué, remarqué, divisé ses propriétés qui sont, pour ainsi dire, autant d'instruments et de machines, et si elle n'eût créé enfin l'art des autres arts, c'est-à-dire la *dialectique*. C'est la dialectique qui apprend comment il faut enseigner, comment il faut apprendre; c'est en elle que la raison même se manifeste, et découvre ce qu'elle est, ce qu'elle veut et ce qu'elle peut. Elle sait ce que c'est que de savoir, et non-seulement elle veut, mais elle peut seule faire les savants. Mais lorsqu'on veut inspirer aux insensés des sentiments justes, utiles et honnêtes, ils s'attachent bien plutôt à leurs propres pensées et à l'habitude qu'à la simple et pure vérité, qui n'est aperçue que par un petit nombre d'esprits. Il ne suffisait donc pas de leur enseigner ce qu'ils peuvent faire, il fallait surtout, et le plus souvent, les émouvoir. Elle donna le nom de rhétorique à celle de ses parties qui devait remplir cette mission plus nécessaire que délicate sur le choix des moyens, et qui répand sur le peuple les trésors de séductions qu'elle porte avec elle, pour le conduire à ce qui lui est avantageux. Voilà jusqu'où s'éleva par l'étude des sciences et des beaux-arts cette partie de nous-mêmes qu'on appelle raisonnable et qui se manifeste la parole.

jucunditatis aut veritatis, huic disciplinæ accessit historia, non tam ipsis historicis quam grammaticis laboriosa. Quis enim ferat imperitum videri hominem, qui volasse Dædalum non audierit; mendacem illum qui finxerit, stultum qui crediderit, impudentem qui interrogaverit non videri? aut in quo nostros familiares graviter miserari soleo, qui si non responderint quid vocata sit mater Euryali, accusantur inscitiæ : cum ipsi eos, a quibus ea rogantur, vanos et ineptos, nec curiosos audeant appellare?

CAPUT XIII.

Dialectices et rhetorices inventio.

38. Illa igitur ratio perfecta dispositaque grammatica, admonita est quærere atque attendere hanc ipsam vim, qua peperit artem : nam eam definiendo, distribuendo, colligendo non solum digesserat atque ordinaverat, verum ab omni etiam falsitatis irreptione defenderat. Quando ergo transiret ad alia fabricanda, nisi ipsa sua prius quasi quædam machinamenta et instrumenta distingueret, notaret, digereret, proderetque ipsam disciplinam disciplinarum, quam dialecticam vocant? Hæc docet docere, hæc docet discere : in hac seipsa ratio demonstrat atque aperit quæ sit, quid velit, quid valeat. Scit scire : sola scientes facere non solum vult, sed etiam potest. Verum quoniam plerumque stulti homines ad ea quæ suadentur recte, utiliter et honeste, non ipsam sincerissimam quam rarus animus videt veritatem, sed proprios sensus consuetudinemque sectantur, oportebat eos non doceri solum quantum queunt, sed sæpe et maxime commoveri. Hanc suam partem quæ id ageret, necessitatis pleniorem quam puritatis, refertissimo gremio deliciarum, quas populo spargat, ut ad utilitatem suam dignetur adduci, vocavit rhetoricam. Hactenus pars illa quæ in significando rationabilis dicitur, studiis liberalibus disciplinisque promota est.

CHAPITRE XIV.

Musique et poésie.

39. De là, cette raison voulut s'élever jusqu'à l'heureuse contemplation des choses divines. Mais pour ne point tomber de haut, elle chercha à monter par degrés; elle s'ouvrit elle-même une route dans ses propres domaines et toujours en suivant l'ordre. Car elle soupirait après une beauté qu'elle pût seule contempler, sans voile et sans le secours des sens qui étaient pour elle un obstacle. Elle tourna donc un instant ses regards vers ces imposteurs qui se vantaient hautement d'avoir la vérité, et par leurs cris importuns empêchaient la raison de s'avancer vers d'autres régions. Elle s'arrêta d'abord à l'oreille qui disait que les paroles étaient de son ressort; c'est à l'aide du langage qu'elle avait déjà trouvé la grammaire, la dialectique et la rhétorique. Mais prompte dans son discernement, la raison s'aperçut bientôt de la différence qui existe entre le son et la chose qu'il exprime. Elle comprit donc que les oreilles ne pouvaient absolument juger que du son, et qu'il y en est de trois sortes: le son qui n'est autre que la voix dans les êtres animés, celui qui sort des instruments à vent, celui que rendent les instruments à corde. Le premier est produit par les chœurs de tragédie et de comédie, ou par d'autres chœurs semblables, par tous ceux enfin qui font usage de la voix pour chanter; le second, par les flûtes et d'autres instruments de ce genre; le troisième, par les harpes, les lyres, les cymbales, et par tout instrument qui devient sonore quand on vient à le frapper.

40. Or, elle vit que cet art ne serait pas digne d'attirer l'attention, si on ne donnait aux sons une forme réglée par une juste mesure des temps et par un mélange heureux d'acuité et de gravité. Elle reconnut que c'étaient ces mêmes principes qui, dans la grammaire, après une étude sérieuse des syllabes, lui avaient fait distinguer les pieds et les accents. Il lui fut aisé de remarquer que les syllabes longues et les syllabes brèves étaient à peu près également répandues dans le discours, elle essaya donc de disposer et de réunir ces pieds suivant certaines règles déterminées, et, prenant l'oreille pour guide, elle établit certaines mesures et cadences qu'elle appela césures et hémistiches. Puis, afin que les pieds ne prolongeassent pas leur course au delà de ce qu'exige le bon goût, elle leur fixa des règles qui les forçait à *revenir* (*reversi*), ce qui leur fit donner le nom de *vers*. Quant à ce qui n'avait pas de mesure certaine, bien que les pieds se suivissent dans un ordre rationnel, elle l'appela du nom de *rythme*, qui n'a point en

CAPUT XIV.

Musica et poetica.

39. Hinc se illa ratio ad ipsarum rerum divinarum beatissimam contemplationem (*a*) rapere voluit. Sed ne de alto caderet, quæsivit gradus, atque ipsa sibi viam per suas possessiones ordinemque molita est. Desiderabat enim pulchritudinem, quam sola et simplex posset sine istis oculis intueri; impediebatur a sensibus. Itaque in eos ipsos paululum aciem torsit, qui veritatem sese habere clamantes, festinantem ad alia pergere, importuno strepitu revocabant. Et primo ab auribus cœpit, quia dicebant ipsa verba sua esse, quibus jam et grammaticam et dialecticam et rhetoricam fecerat. At ista potentissima secernendi cito vidit quid inter sonum et id cujus signum esset, distaret. Intellexit nihil aliud ad aurium judicium pertinere, quam sonum, eumque esse triplicem; aut in voce animantis, aut in eo quod flatus in organis faceret, aut in eo quod pulsu ederetur. Ad primum pertinere tragœdos vel comœdos, vel choros cujuscemodi, atque omnes omnino, qui voce propria canerent. Secundum tibiis et similibus instrumentis deputari. Tertio dari cytharas, lyras, cymbala, atque omne quod percutiendo canorum esset.

40. Videbat autem hanc materiam esse villissimam, nisi certa dimensione temporum, et acuminis gravitatisque moderata varietate soni figurarentur. Recognovit hinc esse illa semina, quæ in grammatica, cum syllabas diligenti consideratione versaret, pedes et accentus vocaverat. Et quia in ipsis verbis brevitates et longitudines syllabarum prope æquali multitudine sparsas in oratione attendere facile fuit, tentavit pedes illos in ordines certos disponere atque conjungere: et in eo primo sensum ipsum secuta, moderatos impressit articulos, quæ et cæsa et membra nominavit. Et ne longius pedum cursus provolveretur, quam ejus judicium posset sustinere, modum statuit unde reverteretur, et ab eo ipso versum vocavit. Quod autem non esset certo fine moderatum, sed tamen rationabiliter ordinatis pedibus cur-

(*a*) Sic Bad. Am. Er. et præstantiores e nostris Mss. At Lov. ex Mss. quatuor substituerunt, *reparare*.

latin d'autre synonyme que le mot *nombre* (*numerus.*) C'est ainsi qu'elle donna naissance aux poètes; et la raison, considérant dans leurs ouvrages la haute importance non-seulement de l'harmonie des sons, mais des paroles et des choses, leur attribua de grands honneurs et leur laissa tout pouvoir d'invention sur les fictions raisonnables qu'ils voudraient chanter. Mais comme ils tiraient leur origine de la première science qui est la grammaire, elle leur donna les grammairiens pour juges.

41. Parvenue à ce quatrième degré, la raison comprit que les nombres régnaient dans les rythmes comme dans l'harmonie, et qu'ils donnaient à la musique toute sa perfection; elle examina donc soigneusement leur nature, et elle en trouva qui avaient un caractère divin et éternel, à l'aide desquels elle avait disposé avec ordre toutes les choses qui précèdent. Déjà même elle supportait avec peine de voir leur lumière si éclatante et si pure obscurcie par la matière corporelle des sens. Et comme ce que voit l'esprit, est toujours présent et immortel, tels que les nombres lui apparaissaient, tandis que le son, chose purement sensible, s'écoule dans le passé, et n'existe plus que dans la mémoire, la raison favorisant les poètes (ne fallait-il pas remonter à la génération de toutes choses?) leur permit de supposer dans une fable rationnelle que les Muses étaient filles de Jupiter et de la mémoire. Et c'est de là que cette science, qui s'adresse à la fois à l'esprit et aux sens, a pris le nom de *musique.*

CHAPITRE XV.

La Géométrie et l'Astronomie.

42. La raison s'avança ensuite dans le domaine des yeux; elle parcourut donc le ciel et la terre, et sentit que rien ne pouvait lui plaire que la beauté; que dans la beauté rien ne lui était agréable que les formes, dans les formes les proportions, dans les proportions les nombres. Elle examina en elle-même, si telle ligne, telle circonférence, ou toute autre forme, ou toute autre figure était semblable à celle que l'intelligence lui représentait. Elle trouva qu'elle était bien inférieure, et qu'il n'y avait aucune comparaison à faire entre ce que voyaient les yeux du corps et ce que contemplent les yeux de l'esprit. Elle sépara donc et mit en ordre ces connaissances, et en fit en science qu'elle appela *Géométrie.* Le mouvement des cieux faisait sur elle une vive impression, et l'invitait à un examen sérieux et profond. Là aussi, les révolutions uniformes des temps, le cours invariable et régulier des astres, les intervalles si justes qui les séparent lui firent comprendre que les proportions et les nombres exerçaient encore ici leur empire. Elle soumit tous ces phénomènes à

reret, rhytmi nomine notavit; qui latine nihil aliud quam numerus dici potuit. Sic ab ea poetæ geniti sunt : in quibus cum videret non solum sonorum, sed etiam verborum rerumque magna momenta, plurimum eos honoravit, eisque tribuit quorum vellent rationabilium mendaciorum potestatem. Et quoniam de prima illa disciplina stirpem ducebant, judices in eos grammaticos esse permisit.

41. In hoc igitur quarto gradu, sive in rhytmis, sive in ipsa modulatione intelligebat regnare numeros, totumque perficere : inspexit diligentissime cujusmodi essent; reperiebat divinos et sempiternos, præsertim quod ipsis auxiliantibus omnia superiora contexuerat. Et jam tolerabat ægerrime splendorem illorum atque serenitatem corporea vocum materia decolorari. Et quoniam illud quod mens videt, semper est præsens, et immortale approbatur, cujus generis numeri apparebant : sonus autem quia sensibilis res est, præterfluit in præteritum tempus, imprimiturque memoriæ, rationabili mendacio jam poetis favente ratione (quærendumne quid propagini similiter inesset) Jovis et Memoriæ filias Musas esse confictum est. Unde ista disciplina sensus intellectusque particeps Musicæ nomen invenit.

CAPUT XV.

Geometrica et Astronomia.

42. Hinc est profecta in oculorum opes, et terram cœlumque collustrans, sensit nihil aliud quam pulchritudinem sibi placere, et in pulchritudine figuras, in figuris dimensiones, in dimensionibus numeros : quæsivitque ipsa secum, utrum ibi talis linea talisque rotunditas, vel quælibet alia forma et figura esset, qualem intelligentia contineret. Longe deteriorem invenit, et nulla ex parte quod viderent oculi cum eo quod mens cerneret, comparandum. Hæc quoque distincta et disposita, in disciplinam redegit, appellavitque geometricam. Motus eam cœli multum movebat, et ad se diligenter considerandum invitabat. Etiam ibi per constantissimas temporum vices, per astrorum ratos definitosque cursus, per interval-

l'ordre par ses définitions et ses divisions, et donna ainsi naissance à l'astronomie, qui est une preuve des plus fortes pour les hommes religieux et un tourment pour les esprits curieux.

43. Ainsi donc, dans toutes ces sciences, les nombres se présentaient constamment à elle; toutefois ils apparaissaient plus clairement dans les proportions dont ses pensées et ses recherches lui faisaient voir en elle-même comme l'absolue vérité; car dans les choses sensibles, elle n'en découvrait que des traces et des ombres. Elle voulut alors s'élever plus haut, et poussa la hardiesse jusqu'à oser prouver l'immortalité de l'âme. Elle étudia toutes choses avec soin, elle comprit l'étendue de sa puissance et reconnut qu'elle la devait tout entière aux nombres. Elle fut frappée d'une grande merveille, le soupçon lui vint qu'elle pouvait être elle-même ce nombre qui s'appliquait à tout, ou que si elle ne l'était pas, elle le trouverait au terme où elle s'efforçait d'arriver. Elle saisit de toutes ses forces ce nombre qui devait lui montrer toute vérité; mais il était dans ses mains comme ce Protée dont parlait Alypius, lorsque nous examinions la doctrine des Académiciens (1). Car les fausses images de ces choses que nous comptons, et qui procèdent du principe caché qui préside à nos calculs, s'emparent de notre pensée et font échapper ce nombre au moment où l'on croit l'avoir saisi.

CHAPITRE XVI.

Les beaux-arts élèvent l'esprit aux choses divines.

44. Celui qui ne cède point à ces images et qui ramène à l'unité simple, véritable et certaine, toutes les connaissances si étendues et si variées qu'il puise dans les sciences mérite à juste titre le nom de savant: et il peut alors sans témérité s'appliquer à la recherche des choses divines, non-seulement pour les croire, mais pour les contempler, les connaître et s'en nourrir. Celui au contraire qui est encore l'esclave de ses passions et qui soupire avidement après les biens périssables, ou qui s'en étant dégagé, pour mener une vie pure et réglée, ignore néanmoins ce que c'est que le néant, la matière informe, la forme inanimée, le corps et l'espèce dans les corps, le lieu, le temps, ce que c'est qu'être dans un lieu, être dans le temps; qu'est-ce que le mouvement en rapport ou sous le rapport avec le lieu, le mouvement stable et l'immortalité; qu'est-ce que de n'être pas dans un lieu ni quelque part que ce soit, d'être en dehors du temps et d'être tou-

(1) *Contre les Académiciens*, livre III, chap. v, n. 11.

lorum spatia moderata, intellexit nihil aliud quam illam dimensionem numerosque dominari. Quæ similiter definiendo ac secernendo in ordinem nectens, astrologiam genuit, magnum religiosis argumentum, tormentumque curiosis.

43. In his igitur omnibus disciplinis occurrebant ei omnia numerosa, quæ tamen in illis dimensionibus manifestius eminebant, quas in seipsa cogitando atque volvendo intuebatur verissimas: in his autem quæ sentiuntur umbras earum potius atque vestigia recolebat. Hic se multum erexit, multumque præsumpsit: (a) ausa est immortalem animam comprobare. Tractavit omnia diligenter, percepit prorsus se plurimum posse: et quidquid posset, numeris posse. Movit eam quoddam miraculum, et suspicari cœpit seipsam fortasse numerum esse eum ipsum quo cuncta numerarentur: aut si id non esset, ibi tamen eum esse, quo pervenire satageret. Hunc vero totis viribus comprehendit, qui jam universæ veritatis index futurus, ille cujus mentionem fecit Alypius, cum de Academicis quæreremus, quasi Proteus in manibus erat. Imagines enim falsæ rerum earum quas numeramus, ab illo occultissimo quo numeramus defluentes, in sese rapiunt cogitationem, et sæpe illum cum jam tenetur, elabi faciunt.

CAPUT XVI.

Disciplinæ liberales efferunt intellectum ad divina.

44. Quibus si quisque non cesserit, et omnia quæ per tot disciplinas late varieque diffusa sunt ad unum quoddam simplex verum certumque redegerit, eruditi nomine dignissimus, non temere jam quærit illa divina, non jam credenda solum, verum etiam contemplanda, intelligenda atque retinenda. Quisquis autem vel adhuc servus cupiditatum, et inhians rebus pereuntibus; vel jam ista fugiens, casteque vivens, nesciens tamen quid sit nihil, quid informis materia, quid formatum exanime; quid corpus, quid species in corpore, quid locus, quid tempus, quid in loco, quid in tempore; quid motus secundum locum, quid motus non secundum locum, quid stabilis motus, quid sit ævum; quid sit nec in loco esse, nec (b) nusquam; et quid sit præter tempus, et semper; quid sit et nusquam esse, et nusquam non esse; et nunquam esse, et nunquam non esse. Quisquis

(a) Lov. *ita ausa est*, abest porro vox, *ita*, a Mss. — (b) Sic Mss. et editi codices excepto Lov. qui in textu præfert, *usquam*.

jours, de n'être jamais et de ne pas être jamais; celui, dis-je, qui, bien qu'il ignore toutes ces choses, voudra raisonner et discuter, je ne dis pas sur la nature de ce grand Dieu qu'on connaît bien mieux en ne le connaissant pas, mais seulement sur la nature de son âme, tombera dans les erreurs les plus graves; au contraire, rien de plus facile à connaître pour celui qui aura compris les nombres simples et intelligibles. Or, pour les comprendre il faut la force de l'esprit, le privilége de l'âge, le loisir que donne une position heureuse, un ardent désir de l'étude, il faut de plus avoir parcouru avec ordre les sciences dont nous venons de parler. Car, comme toutes ces sciences dites libérales se rapportent soit aux usages de la vie, soit à la contemplation et à la connaissance des choses, il est difficile d'en comprendre l'application, à moins de les avoir étudiées dès l'enfance avec un esprit pénétrant et avec une vive et constante ardeur.

CHAPITRE XVII.

Ceux qui n'ont point été instruits dans les sciences ne doivent point aborder les questions difficiles.

45. Or, ce qu'il est nécessaire de connaître de ces vérités pour parvenir au bien que nous cherchons, ne doit point vous effrayer, ma mère, comme une immense forêt de choses impénétrables; car il suffira, entre toutes, d'en choisir quelques-unes en très-petit nombre, mais d'une efficacité puissante et dont la connaissance est difficile pour la plupart des hommes. Toutefois, pour vous, dont le génie tous les jours se révèle à moi sous un aspect nouveau, et en qui je reconnais une modération admirable, un esprit complétement éloigné de toute occupation frivole, et que son dégagement de tous les plaisirs corrupteurs du corps a élevé si haut; pour vous, dis-je, ces connaissances seront aussi faciles qu'elles le seront peu aux esprits lents et qui vivent accablés sous le poids de leurs misères. Si je disais que vous parviendrez à vous exprimer dans un langage et dans des termes irréprochables, je mentirais certainement; car moi-même qui me suis vu rigoureusement obligé de m'en instruire, je suis tous les jours encore repris par les Italiens sur plusieurs locutions, comme je les reprends à mon tour sur la prononciation. En effet, l'assurance que donne la science est bien différente de celle qui vient du pays où l'on a pris naissance. Peut-être quelque savant, en y faisant bien attention, trouvera-t-il dans mon langage ce que nous appelons des solécismes; car j'en ai rencontré d'assez habiles pour me persuader que Cicéron lui-même en avait fait quelquefois. Quant aux barbarismes, on en a découvert en si grand nombre de notre temps,

ergo ista nesciens, non dico de summo illo Deo, qui scitur melius nesciendo, sed de anima ipsa sua quærere ac disputare voluerit, tantum errabit, quantum errari plurimum potest : facilius autem cognoscet ista, qui numeros simplices atque intelligibiles comprehenderit. Porro istos comprehendet, qui et ingenio valens et privilegio ætatis, aut cujuslibet felicitatis otiosus, et studio vehementer incensus, memoratum disciplinarum ordinem, quantum satis est, fuerit persecutus. Cum enim artes illæ omnes liberales, partim ad usum vitæ, partim ad cognitionem rerum contemplationemque discantur, usum earum assequi difficillimum est, nisi ei qui ab ipsa pueritia ingeniosissimus, instantissime atque constantissime operam dederit.

CAPUT XVII.

Arduas quæstiones ne attingant non instructi disciplinis.

45. Quod vero ex illis ad id quod quærimus opus est, ne te quæso, mater, hæc velut rerum immensa quædam silva deterreat. Etenim quædam de omnibus eligentur numero paucissima, (*a*) vi potentissima, cognitione autem multis quidem ardua : tibi tamen, cujus ingenium quotidie mihi novum est, et cujus animum vel ætate vel admirabili temperantia remotissimum ab omnibus nugis, et a magna labe corporis emergentem, in se multum surrexisse cognosco, tam erunt facilia quam difficilia tardissimis miserrimeque viventibus. Si enim dicam te facile ad eum sermonem perventuram, qui locutionis et linguæ vitio careat, profecto mentiar. Me enim ipsum, cui magna necessitas fuit ista perdiscere, adhuc in multis verborum sonis Itali exagitant; et a me vicissim, quod ad ipsum sonum attinet, reprehenduntur. Aliud est enim esse arte, aliud gente securum. Solœcismos autem quos dicimus, fortasse quisque doctus diligenter attendens in oratione mea reperiet : non enim defuit qui mihi nonnulla hujusmodi vitia ipsum Ciceronem fecisse peritissime persuaserit. Barbarismorum autem genus nostris temporibus tale

(*a*) Lov. *numero paucissima, id est potentissima.*

que le discours même qui a sauvé Rome a été trouvé barbare. Mais vous, ma mère, vous méprisez ces questions puériles ou étrangères, vous connaissez si bien la nature et la force presque divine de la grammaire, qu'aux yeux du vrai savant vous paraissez en avoir abandonné le corps pour en retenir l'esprit.

46. Je pourrais en dire autant de toutes les autres sciences. Si vous avez pour elles un profond mépris, je vous conseillerai, autant qu'un fils ose le faire et autant que vous me le permettrez, de conserver avec courage et prudence cette foi que vous avez puisée dans les saints mystères, et ensuite de persévérer avec une vigilante constance dans le genre de vie que vous menez. Mais voici d'autres questions bien obscures et cependant divines : Comment Dieu n'est pas l'auteur du mal, et comment s'il est tout-puissant se fait-il tant de mal? Pourquoi a-t-il créé le monde sans en avoir besoin? Le mal a-t-il toujours existé, ou a-t-il commencé avec le temps? Supposé qu'il ait toujours existé, était-il sous la puissance de Dieu? Et s'il y était, le monde a-t-il aussi toujours existé, Dieu l'a-t-il toujours dompté en le ramenant à l'ordre? Si le monde a eu un commencement, comment, avant qu'il fût, Dieu tenait-il le mal sous sa puissance, et quelle nécessité de créer le monde et d'y enfermer le mal pour le supplice des âmes alors que la puissance de Dieu le tenait enchaîné? S'il est un temps où le mal n'était point sous la puissance de Dieu, comment a pu se faire tout à coup ce qui ne s'était pas fait pendant toute la durée précédente de l'éternité? Car il serait on ne peut plus absurde, pour ne pas dire impie, de supposer en Dieu un nouveau dessein. Si nous soutenons avec quelques-uns que le mal est devenu importun, et pour ainsi dire incommode à Dieu, aucun homme instruit ne pourra s'empêcher de rire, et les ignorants eux-mêmes seront indignés. Comment a pu nuire à Dieu cette nature du mal qu'on ne saurait définir? S'ils avouent, en effet, qu'elle ne l'a pu, quelle raison de créer le monde? S'ils disent qu'elle a pu lui nuire, c'est alors une exécrable impiété de croire que Dieu n'est pas inviolable et que sa puissance n'ait pu garantir sa nature de toute altération mauvaise dont les âmes sont atteintes de leur aveu, bien qu'ils ne veuillent reconnaître aucune différence entre leur nature et celle de Dieu. Si maintenant nous disons que ce monde n'a pas été créé, il y aurait autant d'impiété que d'ingratitude à le croire, car on pourrait en conclure que Dieu n'en est pas l'auteur. Donc, pour approfondir ces questions et d'autres semblables, il faut ou suivre les règles que nous avons tracées pour l'étude des sciences, ou bien ne point s'en occuper.

compertum est, ut et ipsa ejus oratio barbara videatur, qua Roma servata est. Sed tu contemptis istis vel puerilibus rebus, vel ad te non pertinentibus, ita grammaticæ pene divinam vim naturamque cognoscis, ut ejus animam tenuisse, corpus reliquisse disertis videaris.

46. Hoc etiam de cæteris hujusmodi artibus dixerim : quas si penitus fortasse contemnis, admoneo te quantum filius audeo, quantumque permittis, ut fidem istam tuam, quam venerandis mysteriis percepisti, firme cauteque custodias : deinde ut in hac vita atque moribus constanter vigilanterque permaneas. De rebus autem obscurissimis, et tamen divinis, quomodo Deus et nihil mali faciat, et sit omnipotens; et tanta mala fiant; et cui bono mundum fecerit, qui non erat indigus; et utrum semper fuerit malum, an tempore cœperit, et si semper fuit, utrum sub conditione Dei fuerit : et si fuit, utrum etiam iste mundus semper fuerit, in quo illud malum divino ordine domitaretur; si autem hic mundus aliquando esse cœpit, quomodo antequam esset, potestate Dei malum tenebatur : et quid opus erat mundum fabricari, quo malum quod jam Dei potestas frenabat, ad pœnas animarum includeretur : si autem fuit tempus, quo sub Dei dominio malum non erat, quid subito accidit, quod per æterna retro tempora non acciderat. In Deo enim novum extitisse consilium, ne dicam impium, ineptissimum est dicere. Si autem importunum fuisse, et quasi improbum malum Deo dicimus, quod nonnulli existimant, jam nemo doctus risum tenebit, nemo non succensebit indoctus. Quid enim potuit Deo nocere mali nescio qua illa natura? Si enim dicunt non potuisse, fabricandi mundi causa non erit : si potuisse dicunt, inexpiabile nefas est Deum violabilem credere : nec ita saltem, ut vel virtute providerit, ne sua substantia violaretur. Namque animam pœnas hic pendere fatentur, cum inter ejus et Dei substantiam nihil velint omnino distare. Si autem istum mundum non factum dicamus, impium est atque ingratum credere ; ne illud sequatur, quod Deus eum non fabricarit. Ergo de his atque hujusmodi rebus, aut ordine illo eruditionis, aut nullo modo quidquam requirendum est.

CHAPITRE XVIII.

Par quels degrés l'âme est élevée à la connaissance de sa nature et de l'unité même.

47. Or, pour nous justifier de l'accusation d'avoir embrassé un sujet trop étendu, je dis plus clairement et en moins de paroles qu'on ne doit point aspirer à la connaissance de ces vérités sans la double science de l'art de raisonner et de la vertu des nombres. Si quelqu'un trouve que c'est trop demander, qu'il se contente de connaître parfaitement ou les nombres ou la dialectique. Est-ce encore trop vaste? qu'il s'applique seulement à connaître la nature et la valeur de l'unité dans les nombres en la considérant non pas dans cette loi éternelle et dans cet ordre souverain de toutes choses, mais dans nos pensées et dans nos actions de chaque jour. La philosophie demande en effet ces connaissances, et elle n'y trouve rien de plus que la nature de l'unité, mais d'une manière bien plus profonde et bien plus divine. Elle examine deux questions, l'une sur l'âme, l'autre sur Dieu. La première nous donne la connaissance de nous-mêmes; la seconde la connaissance de notre origine. L'une nous est plus agréable, l'autre nous est plus précieuse et plus chère. L'une nous rend dignes de la vie heureuse, l'autre nous rend heureux en réalité. La première est le partage de ceux qui étudient, la seconde ne convient qu'aux hommes vraiment instruits. Tel est l'ordre qu'il faut suivre dans l'étude de la sagesse si l'on veut devenir capable de connaître l'ordre des choses, c'est-à-dire de connaître les deux mondes et l'auteur même de tout l'univers, Dieu, que l'âme ne peut connaître qu'en comprenant qu'elle ne le connaît pas.

48. C'est en suivant cet ordre qu'une âme appliquée à la philosophie se considère tout d'abord elle-même. Or, l'âme à qui cette connaissance a déjà persuadé que la raison est en elle, ou qu'elle est elle-même la raison, et que dans la raison il n'y a rien de meilleur et de plus puissant que les nombres, ou bien enfin que la raison n'est autre chose que le nombre, s'entretient ainsi avec elle-même. Je puis, par un mouvement intérieur et secret qui m'est propre, diviser et réunir tout ce que j'ai le pouvoir de connaître, et cette puissance s'appelle ma raison. Mais que peut-on diviser, sinon ce qui paraît un sans l'être en effet, ou du moins sans l'être autant qu'on le croit? De même, pourquoi le réunir et enchaîner, sinon pour en faire un tout unique autant qu'il est possible? Donc, soit que je divise, soit que je réunisse, c'est l'unité que je cherche et l'unité que j'aime. Mais quand je divise c'est pour épurer l'unité; quand je réunis c'est pour lui donner sa perfection. D'un côté j'éloigne ce qui lui est étranger, de l'autre je réunis tout ce

CAPUT XVIII.

Quo ordine anima provehitur ad cognitionem sui et ipsius unitatis.

47. Et ne quisquam latissimum aliquid nos complexos esse arbitretur, hoc dico planius atque brevius. Ad istarum rerum cognitionem neminem aspirare debere sine illa quasi duplici scientia bonæ disputationis, potentiæque numerorum. Si quis etiam hoc plurimum putat, solos numeros optime noverit, aut solam dialecticam. Si et hoc infinitum est, tantum perfecte sciat quid sit unum in numeris, quantumque valeat, nondum in illa summa lege summoque ordine rerum omnium, sed in iis quæ quotidie parsim sentimus atque agimus. Excipit enim hanc eruditionem jam ipsa philosophiæ disciplina, et in ea nihil plus invenit quam quid sit unum, sed longe altius longeque divinius. Cujus duplex quæstio est : una de anima, altera de Deo. Prima efficit ut nosmetipsos noverimus, altera ut originem nostram. Illa nobis dulcior, ista carior : illa nos dignos beata vita, beatos hæc facit. Prima est illa discentibus, ista jam doctis. Hic est ordo studiorum sapientiæ, per quem fit quisque idoneus ad intelligendum ordinem rerum, id est, ad dignoscendos duos mundos, et ipsum parentem universitatis : Cujus nulla scientia est in anima nisi scire quomodo eum nesciat.

48. Hunc igitur ordinem tenens anima jam philosophiæ tradita, primo seipsam inspicit : et cui jam illa eruditio persuasit, aut suam, aut seipsam esse rationem, in ratione autem aut nihil esse melius et potentius numeris, aut nihil aliud quam numerum esse rationem; ita secum loquetur : Ego quodam meo motu interiore et occulto, ea quæ discenda sunt possum discernere et connectere, et hæc vis mea ratio vocatur. Quid autem discernendum est, nisi quod aut unum putatur et non est, aut certe non tam unum est quam putatur? Item cur quid connectendum est, nisi ut unum fiat, quantum potest? Ergo et in discernendo et in connectendo, unum volo, et unum amo. Sed cum discerno, pur-

qui lui est propre pour en faire une unité parfaite. Pour qu'une pierre devienne une pierre, il a fallu que toutes ses parties, tous ses éléments aient été solidement réunis en un seul tout. Qu'est-ce qu'un arbre? serait-il un arbre s'il n'était pas un? Enlevez les membres et les entrailles d'un animal, en un mot quelque chose de ce qui constitue son unité, ce ne sera plus un animal. Que cherchent les amis, n'est-ce pas de s'unir? Et leur amitié est d'autant plus grande que leur union est plus étroite. Un peuple est comme une cité, et rien de plus à craindre pour lui que les dissensions. Or, qu'est-ce que la dissension? C'est la diversité des sentiments. Plusieurs soldats forment une armée, et plus une armée garde l'unité, plus aussi elle est invincible. Aussi a-t-on donné le nom de coin, *cuneus,* à la réunion des parties en un seul tout, comme qui dirait counité, *couneus*. Quelle est la tendance de tout amour? N'est-ce pas de devenir une seule chose avec l'objet qu'il aime, et s'il y parvient, ne forme-t-il pas une véritable unité avec lui? D'où vient le charme le plus vif de la volupté? C'est lorsqu'elle réunit ensemble les corps de ceux qui s'aiment. Pourquoi la douleur est-elle si pénible? Parce qu'elle tend à diviser et à séparer ce qui était un. Il y a donc à la fois peine et danger de s'unir à une chose dont on peut être séparé.

CHAPITRE XIX.

Ce qui rend l'homme supérieur aux animaux, et comment il peut voir Dieu.

49. Voici un grand nombre de matériaux dispersés confusément et sans ordre, je les rassemble sous une seule forme, et j'en construis une maison. Je vaux donc mieux qu'elle, puisque je la fais : ainsi ma supériorité sur elle venant de ce que je la fais, nul doute que je vaille mieux qu'une maison. Mais ce n'est pas la raison pour laquelle je vaux mieux qu'une hirondelle ou qu'une abeille : car l'une construit ingénieusement son nid, et l'autre ses rayons de miel; mais je leur suis supérieur, parce que je suis un être doué de raison. Cependant si la raison se révèle là où les proportions sont justes et certaines, ne retrouvons-nous pas ces dimensions justes dans les ouvrages des oiseaux? Oui certes; et tout y est parfaitement mesuré. Ce qui me rend supérieur n'est donc pas de faire des choses proportionnées, mais de connaître les proportions. Mais quoi? peuvent-ils observer des proportions si justes sans en rien savoir? Sans doute, ils le peuvent. Comment le prouver? Est-ce que nous-mêmes nous n'appliquons pas notre langue contre les dents et contre le palais pour faire sortir de notre bouche les lettres et les paroles,

gatum : cum connecto, integrum volo. In illa parte vitantur aliena, in hac propria copulantur, ut unum aliquid perfectum fiat. Lapis ut esset lapis, omnes ejus partes, omnisque natura in unum solidata est. Quid arbor, nonne arbor non esset, si una non esset? Quid membra cujuslibet animantis ac viscera, et quidquid est eorum e quibus constat? certe si unitatis patiantur divortium, non erit animal. Amici quid aliud quam unum esse conantur? et quanto magis unum, tanto magis amici sunt. Populus una civitas est, cui est periculosa dissensio; quid est autem dissentire nisi non unum sentire? Ex multis militibus fit unus exercitus, nonne quævis multitudo eo minus vincitur, quo magis in unum coit? unde ipsa coitio in unum, cuneus nominatus est, quasi couneus. Quid amor omnis, nonne unum vult fieri cum eo quod amat, et si ei contingat, unum cum eo fit? Voluptas ipsa non ob aliud delectat vehementius, nisi quod amantia sese corpora in unum coguntur. Dolor unde perniciosus est? quia id quod unum erat, (*a*) dissicere nititur. Ergo molestum et periculosum est, cum eo unum fieri quod separari potest.

CAPUT XIX.

Homo unde brutis præstantior, quomodo possit videre Deum.

49. Ex multis rebus passim ante jacentibus, deinde in unam formam congregatis, unam facio domum. Melior ego, siquidem ego facio, illa fit : ideo melior quia facio, non dubium est inde me esse meliorem quam domus est. Sed non inde sum melior hirundine, aut apicula; nam et illa nidos affabre struit, et illa favos : sed his melior, quia rationale animal sum. At si in ratis dimensionibus ratio est, numquidnam et aves quod fabricant, minus apte congruenterque dimensum est. Imo numerosissimum est. Non ergo numerosa faciendo, sed numeros cognoscendo, melior sum. Quid ergo, illæ nescientes operari numerosa poterant? Poterant profecto. Unde id docetur? Ex eo quod nos quoque certis dimensionibus linguam dentibus et palato accommodamus, ut

(*a*) Lov. *discindere*. Er. *disjicere*. Bad. *dishiscere*. At Am. et Mss. decem præferunt, *dissicere*, quod verbum antiquis auctoribus receptum esse observant eruditi, et Mss. ope passim restituunt.

sans néanmoins penser quand nous parlons, par quel mouvement nous produisons le phénomène de la parole. Quel est d'ailleurs le bon chantre, ignorât-il la musique, qui n'observe naturellement dans son chant le rythme et la mélodie qui sont gravés dans sa mémoire? Or, peut-on faire quelque chose de mieux proportionné? L'ignorant n'en sait rien, il agit sous la conduite de la seule nature. En quoi donc l'homme est-il supérieur et préférable aux animaux? En ce qu'il sait ce qu'il fait. La seule chose donc qui m'élève au-dessus de la bête, c'est que je suis un animal raisonnable.

50. Mais comment la raison est-elle immortelle, puisqu'on me définit à la fois un être raisonnable et mortel? La raison n'est-elle pas immortelle? Cependant un est à deux, comme deux est à quatre, voilà une raison absolument vraie; et cette raison n'était pas plus vraie hier qu'elle ne l'est aujourd'hui; elle ne sera pas plus vraie demain ni dans un an; et l'univers vînt-il à s'écrouler, elle ne cessera jamais d'exister. Elle est donc toujours la même; ce monde au contraire n'a pas eu hier et n'aura pas demain ce qu'il a aujourd'hui; dans un même jour et dans une seule heure, il n'a pas le soleil au même endroit. De même donc que le monde n'a rien en soi de permanent, il n'a rien dans le plus petit intervalle de temps qui subsiste de la même manière. Donc, si la raison est immortelle, moi qui distingue ou enchaîne toutes ces choses, je suis cette raison, et ce qui en moi s'appelle mortel n'est pas moi. Ou bien, si l'âme n'est pas la raison, et qu'en usant néanmoins de la raison je devienne meilleur, je dois quitter ce qui est moins bon pour ce qui est meilleur, ce qui est mortel pour ce qui est immortel. Voilà ce qu'une âme bien instruite se dit à elle-même, voilà ce qu'elle examine et bien d'autres choses encore. Je ne veux pas aller plus avant, de crainte qu'en voulant vous enseigner l'ordre, je ne dépasse la mesure d'où l'ordre même prend naissance. Ce n'est plus alors par la foi seule, mais par une raison certaine et inébranlable, qu'une telle âme se dirige comme par degrés jusqu'à la pureté de vie la plus parfaite. Quand elle considère attentivement la valeur et la puissance des proportions et des nombres, elle trouvera indigne et déplorable d'employer sa science à rendre un vers bien coulant, et à jouer harmonieusement de la harpe, pendant que sa vie, pendant qu'elle-même qui est un esprit, suivent une route d'erreurs, et que soumise au joug de la cupidité, elle se met en désaccord avec le bruit si honteux des vices et des passions.

51. Mais quand elle aura établi en elle l'ordre, l'harmonie et la beauté, alors, l'âme osera contempler Dieu, cette source d'où découle toute vérité, et le père même de la vérité. Grand

ex ore litteræ ac verba prorumpant, nec tamen cogitamus cum loquimur, quo motu oris id facere debeamus. Deinde quis bonus cantator, etiam si musicæ sit imperitus, non ipso sensu naturali et rhytmum et melos perceptum memoria custodiat in canendo? quo quid fieri numerosius potest? Hoc nescit indoctus, sed tamen facit operante natura. Quando autem melior, et pecoribus præponendus? Quando novit quod facit? At nihil aliud me pecori præponit, nisi quod rationale animal sum.

50. Quomodo igitur immortalis est ratio, et ego simul et rationale et mortale quiddam esse definior? An ratio non est immortalis? Sed unum ad duo, vel duo ad quatuor, verissima ratio est. Nec magis heri fuit ista ratio vera quam hodie : nec magis cras aut post annum erit vera : nec si omnis iste mundus concidat, poterit ista ratio non esse. Ista enim semper talis est; mundus autem iste nec heri habuit, nec cras habebit quod habet hodie, nec hodierno ipso die, vel spatio unius horæ eodem loco solem habuit : ita cum in eo nihil manet, nihil vel parvo spatio temporis habet eodem modo. Igitur si immortalis est ratio, et ego qui ista omnia vel discerno vel connecto, ratio sum : illud quo mortale appellor, non est meum. Aut si anima non id est quod ratio, et tamen ratione utor, et per rationem melior sum : a deteriore ad melius, a mortali ad immortale fugiendum est. Hæc et alia multa secum anima bene erudita loquitur, atque agitat : quæ persequi nolo, ne cum ordinem vos docere cupio, modum excedam, qui pater est ordinis. Gradatim enim se, et ad mores vitamque optimam non jam sola fide, sed certa ratione perducit. Cui numerorum vim atque potentiam diligenter intuenti, nimis indignum videbitur et nimis flendum, per suam scientiam versum bene currere citharamque concinere, et suam vitam seque ipsam quæ anima est, devium iter sequi, et dominante sibi libidine, cum turpissimo se vitiorum strepitu dissonare.

51. Cum autem se composuerit et ordinaverit, ac concinam pulchramque reddiderit, audebit jam Deum videre, atque ipsum fontem, unde manat

Dieu! quels seront ces yeux qui vous verront? qu'ils seront purs! qu'ils seront beaux! qu'ils seront puissants! qu'ils seront brillants et heureux! car enfin, que verront-ils? Oui, je vous le demande, que verront-ils? qu'en pensons-nous? qu'en croyons-nous? qu'en disons-nous? Les expressions ordinaires viennent s'offrir : mais toutes sont profanées et avilies en se mêlant aux choses les plus grossières. Je ne dirai donc plus rien, sinon qu'on nous promet de contempler la beauté même dont l'imitation rend belles toutes les choses qui lui ressemblent, et en comparaison de laquelle toutes les autres ne sont que laideur. L'homme qui contemplera cette beauté (et la vue en est réservée à celui dont la vie est tout entière à la vertu, à la prière, à l'étude) ne s'étonnera point que l'un souhaite des enfants sans en avoir, ni que l'autre qui en a beaucoup les abandonne; que celui-ci les haïsse avant leur naissance, et que celui-là les aime après qu'ils sont nés, ni comment il n'est point contraire à la raison que tout ce qui doit arriver soit en Dieu; d'où il suit nécessairement que Dieu fait tout par ordre, et que cependant, ce n'est point en vain qu'on adresse à Dieu ses prières. Enfin, quand les périls, les peines, les disgrâces, ou les faveurs de la fortune pourront-ils émouvoir l'homme juste? Il nous faut dans ce monde sensible examiner avec soin ce que c'est que le temps, ce que c'est que le lieu, afin que si dans quelque partie de l'un ou de l'autre nous ressentons quelque plaisir, nous comprenions que le tout, dont nous n'avons ici qu'une partie vaut bien mieux encore. De même, s'il est des parties qui nous déplaisent, l'homme éclairé doit voir que c'est uniquement parce qu'on n'aperçoit pas le tout avec lequel cette partie s'harmonise d'une manière si admirable. Mais dans ce monde intelligible, chaque partie est aussi belle et parfaite que le tout. Je vous exposerai ces vérités plus au long, si, comme je vous y exhorte et comme je l'espère, vous êtes fortement résolus d'observer et si vous suivez avec foi et avec constance les règles que je vous ai tracées, ou d'autres qui, sans être moins conformes à l'ordre, seront peut-être plus courtes et plus faciles.

CHAPITRE XX.

Conclusion, exhortation à la vertu.

52. Or, pour y parvenir sûrement, il faut nous appliquer de toutes nos forces à régler notre vie sur la vertu, car autrement Dieu ne pourrait nous exaucer, tandis qu'il prête toujours une oreille favorable à ceux dont la vie est pure et sainte. (I *Rétract.*, ch. III, n. 3.) Prions donc, non pour obtenir les richesses, les honneurs et les autres biens fragiles et fugitifs qui nous échappent, malgré nos efforts; mais pour avoir

omne verum, ipsumque Patrem Veritatis. Deus magne, qui erunt illi oculi, quam sani, quam decori, quam valentes, quam constantes, quam sereni, quam beati. Quid autem est illud quod vident? Quid quæso? Quid arbitremur, quid æstimemus, quid loquamur? Quotidiana verba occurrunt, et sordidata sunt omnia vilissimis rebus. Nihil amplius dicam, nisi promitti nobis aspectum pulchritudinis, cujus imitatione pulchra, cujus comparatione fœda sunt cætera. Hanc quisquis viderit, (videbit autem qui bene vivit, bene orat, bene studet,) quando eum movebit, cur alius optans habere filios non habeat, alius abundantes exponat, alius oderit nascituros, diligat alius natos. Quomodo non repugnet nihil futurum esse, quod non sit apud Deum, ex quo necesse est ordine omnia fieri, et tamen non frustra Deum rogari. Postremo quando justum virum movebunt, aut ulla onera, aut ulla pericula, aut ulla fastidia, aut ulla blandimenta fortunæ? In hoc enim sensibili mundo vehementer considerandum est, quid sit tempus et locus; ut quod delectat in parte, sive loci sive temporis, intelligatur tamen multo esse melius totum, cujus illa pars est : et rursus quod offendit in parte, perspicuum sit homini docto, non ob aliud offendere, nisi quia non videtur totum, cui pars illa mirabiliter congruit. In illo vero mundo intelligibili quamlibet partem tanquam totum pulchram esse atque perfectam. Dicentur ista latius, si vestra studia sive memoratum istum a nobis, sive alium fortasse breviorem atque commodiorem, rectum tamen ordinem, ut hortor ac spero, tenere instituerint, atque omnino graviter constanterque tenuerint.

CAPUT XX.

Epilogus hortans ad bonam vitam.

52. Quod ut nobis liceat, summa opera danda est optimis moribus : Deus enim noster aliter nos exaudire non poterit. Bene autem viventes facillime exaudiet. (I *Retract.*, cap. III, n. 3.) Oremus ergo, non ut nobis divitiæ, vel honores, vel hujusmodi res fluxæ atque nutantes, et quovis resistente transeuntes, sed

les biens qui seuls peuvent nous rendre justes et heureux. C'est à vous surtout, ma mère, qu'il appartient de nous obtenir l'accomplissement de nos vœux : car c'est par vos prières, j'en suis convaincu et je me le persuade de plus en plus chaque jour, que Dieu m'a donné cette pensée de ne rien préférer à la découverte de la vérité, de ne rien désirer, de ne rien penser, de ne rien aimer autre chose que la vérité. Aussi je ne cesse point de croire que nous obtiendrons par vos prières ce bien si grand dont vous nous avez mérité le désir. Maintenant, Alypius, qu'est-il besoin que je vous exhorte, que je vous avertisse, vous à qui on ne peut reprocher d'excès? car quand on aime de tels biens, on peut dire avec raison, et qu'on les aime toujours trop peu, et qu'on ne les aime jamais trop.

53. Alors, Alypius prenant la parole : La mémoire des savants et des grands hommes des temps antiques nous avait quelquefois paru embrasser des choses d'une incroyable étendue; mais vos considérations de chaque jour et l'admiration qu'elles nous ont inspirée pour vous, non-seulement ne nous laissent plus le moindre doute, mais nous permettent encore de l'affirmer avec serment, s'il en était besoin. Eh quoi! en effet, n'avez-vous pas aujourd'hui ouvert sous nos yeux, les trésors de cette doctrine qui a été justement attribuée à Pythagore et estimée vénérable et presque divine. (I *Rétract.*, ch. III, n. 3.) Vous nous avez parfaitement et en peu de mots expliqué les règles qui doivent diriger notre vie, et découvert non-seulement les routes, mais aussi les champs et les mers immenses de la science; et, ce qui augmente encore notre vénération pour ce philosophe, vous nous avez clairement montré le sanctuaire où résident les mystères de la vérité, leur nature, et quels doivent être ceux qui les cherchent. Nous soupçonnons et nous croyons même que vous avez pénétré plus avant, cependant nous nous accuserions de témérité si nous pensions avoir quelque chose de plus à vous demander.

54. J'accepte volontiers vos éloges, lui répondis-je; toutefois, ce qui me réjouit, ce qui me touche, ce ne sont pas tant vos paroles qui manquent de vérité, que la sincérité de votre cœur qui les a inspirées. Aussi, est-ce fort à propos que nous avons résolu d'envoyer cet écrit à un homme accoutumé à dire volontiers bien des mensonges sur notre compte; si, d'autres viennent à les lire, je ne crains pas pour vous leur indignation. Qui ne pardonnerait avec une bienveillance extrême l'erreur que commet un homme en jugeant un ami? C'est assurément en obéissant à je ne sais quel ordre divin et caché qu'il vous est venu à l'esprit de faire mention de Pythagore. En effet, j'avais complétement oublié une chose des plus importantes que je ne cesse, vous le savez, d'admirer

ut ea proveniant, quæ nos bonos faciant ac beatos. Quæ vota ut devotissime impleantur, tibi maxime hoc negotium, mater, injungimus, cujus precibus indubitanter credo, atque confirmo mihi istam mentem Deum dedisse, ut inveniendæ veritati nihil omnino præponam, nihil aliud velim, nihil cogitem, nihil amem. Nec desino credere nos hoc tantum bonum, quod te promerente concupivimus, eadem te petente adepturos; jam vero te Alypi quid horter, quid moneam? Qui propterea nimius non es, quia talia quantumvis amare, fortasse semper parum, nimium vero nunquam recte dici potest.

53. Hic ille : Vere effecisti, inquit, ut memoriam doctissimorum ac magnorum vivorum, quæ aliquando pro rerum magnitudine incredibilis videbatur, et quotidiana consideratione, et ista præsenti quæ in te nobis est admiratione, non solum dubiam non habeamus, verum etiam si necesse sit de illa jurare possimus. Quid enim nobis, nonne illa venerabilis ac prope divina, quæ jure et habita est, et probata Pythagoræ disciplina, abs te hodie nostris etiam pene oculis reserata est? (I *Retract.*, cap. III, n. 3.) Cum et vitæ regulas, et scientiæ non tam itinera quam ipsos campos, ac liquida æquora, et quod illi viro magnæ venerationi fuit, ipsa etiam sacraria veritatis ubi essent, qualia essent, quales quærerent, et breviter, et ita plene significasti, ut quamvis suspicemur, et credamus tibi esse adhuc secretiora, tamen non absque impudentia nos putemus, si amplius quidquam flagitandum abs te arbitremur.

54. Accipio ista, inquam, libenter. Neque enim me tam verba tua, quæ vera non sunt, quam verus in verbis animus delectat atque excitat. Et bene quod ei mittere statuimus has litteras, qui de nobis solet libenter multa mentiri. Si qui autem alii fortasse legerint, neque hos metuo, ne tibi succenseant. Quis enim amantis errori in judicando non benevolentissime ignoscat? Quod autem Pythagoræ mentionem fecisti, nescio quo illo divino ordine occulto tibi in mentem venisse credo. (I *Retract.*, cap. III, n. 3.) Res enim multum necessaria mihi prorsus exciderat, quam in illo viro (si quid litteris memoriæ mandatis

et de louer dans Pythagore, c'est que ce philosophe (si l'on doit ajouter foi aux écrits des historiens, cependant qui refuserait de croire à Varron ?) n'enseignait à ses disciples la science du gouvernement qu'en dernier lieu, et quand ils étaient déjà savants d'ailleurs, parfaits, sages et heureux. Il y voyait tant d'orages qu'il ne voulait y exposer qu'un homme armé d'une sagesse presque divine pour éviter tous les écueils, et qui, lorsque tout viendrait à lui manquer, devînt un rocher insurmontable aux flots eux-mêmes. Ce n'est que du sage, en effet, que l'on peut dire en toute vérité :

« Comme un roc immobile, il résiste aux tempête (1), »

et tous les magnifiques développements que les vers qui suivent donnent à cette pensée. Ici se termina notre conférence, et, tout remplis d'espérance et de joie, nous nous levâmes, quand déjà on nous avait apporté de la lumière.

(1) *Enéide*, liv, VII, v. 585, trad. de Delille.

credendum est ; quamvis Varroni quis non credat ?) mirari et pene quotidianis, ut scis, efferre laudibus soleo, quod regendæ reipublicæ disciplinam suis auditoribus ultimam tradebat jam doctis, jam perfectis, jam sapientibus, jam beatis. Tantos ibi enim fluctus videbat, ut eis nollet committere nisi virum, qui et in regendo pene divine scopulos evitaret, et si omnia defecissent, ipse illis fluctibus quasi scopulus fieret. De solo enim sapiente verissime dici potest : Ille velut pelagi rupes immota resistit : et cætera quæ luculentis in hanc sententiam versibus picta sunt. Hic finis disputationis factus est, lætisque omnibus et multum sperantibus confessum dimisimus, cum jam nocturnum lumen fuisset illatum.

AVERTISSEMENT

SUR LES DEUX LIVRES DES SOLILOQUES

Lorsque Augustin composa cet ouvrage, il demeurait encore à la villa de Cassiciacum, comme il nous l'apprend au livre neuvième de ses *Confessions,* chap. IV, et il était alors dans sa trente-troisième année, comme il l'atteste également lui-même au livre premier des *Soliloques,* chap. X. On peut donc placer ces deux livres, ce semble, au commencement de l'an 387 de Jésus-Christ, à moins qu'on n'aime mieux en fixer la composition comme celle des autres ouvrages dont nous avons déjà parlé à la fin de l'année précédente.

Dans le premier livre, il se peint lui-même au vif, en montrant par une méthode nouvelle, mais très-familière, les moyens que doit prendre celui qui désire acquérir la science de Dieu et de l'âme. Il traite d'abord de la santé de l'âme, qu'on obtient par le secours de la foi, de l'espérance et de la charité, et il montre ensuite, comment le regard de l'intelligence, même purifié de tous les désirs des choses de la terre, loin de pouvoir se fixer sur le soleil de justice, ne peut s'élever impunément jusqu'à lui. Le second livre est consacré tout entier à prouver que la vérité est éternelle, d'où il conclut que l'âme, qui est la demeure de la vérité, doit aussi être immortelle.

Voyez les *Rétractations*, liv. I, ch. IV, depuis ces mots : « Inter hæc scripsi, » n° 1, jusqu'à ceux-ci : « Varia mecum, » n° 4.

ADMONITIO

DE SEQUENTIBUS DUOBUS SOLILOQUIORUM LIBRIS.

Cum id operis molitus est Augustinus, versabatur adhuc in rure Cassiciaco ex lib. IX *Conf.*, c. IV, agebatque annum ætatis trigesimum tertium, ut ipse hic testatur lib. I, c. X. Quapropter sub initium anni Christi trecentesimi octogesimi septimi collocandum videtur; nisi forte quis velit ad superioris anni finem cum aliis hactenus recensitis operibus pertinere.

In primo libro seipse ad vivum depingit, nova quadam, sed perquam familiari methodo edocturus quemadmodum comparatum esse oporteat eum, qui Dei et animæ capessere scientiam cupit. Loquitur vero in primis de mentis sanitate subsidio fidei, spei et caritatis procuranda, et mentis oculum dum ab omni rerum inferiorum cupiditate purgatus sit, in solem illum haud impune attoli, nedum in eo defigi posse ostendit. Secundus liber in eo versatur totus, ut demonstretur nunquam intermorituram esse veritatem; unde ipsius animæ quæ veritatis sedes est, immortalitas colligitur.

Vide lib. I, *Retract.,* caput IV.

LES DEUX LIVRES

DES SOLILOQUES [1]

LIVRE PREMIER

Augustin se prépare à acquérir la science de Dieu et de son âme. Il implore d'abord l'assistance divine, et, proclamant l'excellence de la science à laquelle il aspire, il s'entretient avec lui-même de la santé qu'il doit assurer à son âme pour qu'elle puisse s'élever plus sûrement jusqu'à la contemplation de Dieu. Il termine par cette conclusion que les choses qui existent véritablement sont immortelles.

CHAPITRE PREMIER.

Prière à Dieu.

1. Depuis longtemps j'étais préoccupé de mille pensées diverses, et pendant plusieurs jours de suite je cherchais avec effort à me connaître moi-même, quel était pour moi le bien véritable, et quel était le mal à éviter, quand tout à coup il me fut dit : (était-ce moi-même ou quelque autre? était-ce une voix extérieure ou intérieure? Je l'ignore, et c'est précisément ce que je voudrais savoir.) — LA RAISON (1). Supposons que vous ayez trouvé quelque vérité; à qui la confierez-vous pour aller plus loin? — AUGUSTIN. Je la confierais à ma mémoire. — LA R. Mais votre mémoire peut-elle donc conserver toutes vos pensées? — AUG. Cela lui est difficile, je dirai même impossible. — LA R. Il faut donc les écrire. Mais comment le faire, puisque votre santé se refuse à ce travail? Vous ne pouvez non plus dicter ces choses, car elles exigent pour être comprises une solitude complète. — AUG. C'est vrai; aussi je ne sais que faire. — LA R. Le voici : demandez la santé de l'âme et le secours, pour trouver ce que vous cherchez, et confiez-le à l'écriture, pour que cet enfantement de votre intelligence vous inspire plus de courage. Réunissez ensuite le fruit de vos recherches dans quelques courtes conclusions, sans désirer avoir une foule de lecteurs; qu'il vous suffise de les communiquer au petit nombre de vos concitoyens. — AUG. C'est ce que je ferai.

2. Dieu, créateur de tout l'univers, faites-moi

(1) Ecrits au commencement de l'an 386.

(2) *R. Ratio, la Raison. A. Augustinus, Augustin.* Il s'entretient ici avec sa raison, comme il l'indique au livre premier des *Rétractations*, chap. IV, n. 1.

LIBER PRIMUS

Instituit se ipse Augustinus ad capessendam Dei et animæ scientiam; ac primum divinam opem implorat, tum agnita illius, quam concupiscit, scientiæ præcellentia, colloquitur secum de animi sui sanitate promovenda, ut ad contemplandum Deum tuto demum assurgat. Ad extremum libri colligit ea quæ vere sunt, immortalia esse.

CAPUT PRIMUM.

Precatio ad Deum.

1. Volventi mihi multa ac varia mecum diu, ac per multos dies sedulo quærenti memetipsum ac bonum meum, quidve mali evitandum esset : ait mihi subito, sive ego ipse, sive alius quis extrinsecus sive intrinsecus, nescio. Nam hoc ipsum est quod magnopere scire molior. Ait ergo mihi, Ratio : Ecce, fac te invenisse aliquid, cui commendabis ut pergas ad alia? A. Memoriæ scilicet. R. Tantane illa est ut excogitata omnia bene servet? A. Difficile est, imo non potest. R. Ergo scribendum est. Sed quid agis, quod valetudo tua scribendi laborem recusat? Nec ista dictari debent, nam solitudinem meram desiderant. A. Verum dicis. Itaque prorsus nescio quid agam. R. Ora salutem et auxilium, quo ad concupita pervenias, et hoc ipsum litteris manda, ut prole tua fias animosior. Deinde quod invenis paucis conclusiunculis breviter collige. Nec modo cures invitationem turbæ legentium, paucis ista sat erunt civibus tuis. A. Ita faciam.

2. Deus universitatis conditor, præsta mihi primum

d'abord la grâce de vous bien prier, puis de me rendre digne d'être exaucé, et d'être enfin délivré; Dieu par qui tout ce qui n'est pas de sa nature, tend à l'être; Dieu qui ne permettez pas, même que ce qui s'anéantit de soi-même puisse périr; Dieu qui avez tiré du néant le monde, dont tous les regards admirent l'éclatante beauté, qui ne faites pas le mal, et qui en savez arrêter les progrès; Dieu qui apprenez au petit nombre de ceux qui se réfugient vers le vrai, que le mal n'est point un être; Dieu par qui tout cet ensemble de la création est parfait, même avec ses défauts; Dieu dont les œuvres jusqu'aux plus petites n'ont aucune dissonnance, parce que ce qui paraît plus imparfait s'harmonise avec ce qu'il y a de plus parfait; Dieu qu'aime tout ce qui peut aimer, soit volontairement, soit involontairement; Dieu en qui sont toutes choses, et qui cependant ne recevez aucun déshonneur de l'opprobre des créatures, aucune atteinte de leur malice, et que leurs erreurs ne peuvent tromper; Dieu qui n'avez accordé la connaissance de la vérité qu'aux cœurs purs; Dieu, auteur de la vérité, auteur de la sagesse, auteur de la vie véritable et souveraine; Dieu auteur du bonheur, du bien et du beau, de la lumière intelligible, cause de notre réveil et de la lumière qui nous éclaire, auteur du gage qui nous avertit de revenir à vous.

3. Je vous invoque, Dieu vérité; c'est en vous, c'est de vous, c'est par vous que toutes les choses vraies reçoivent d'être vraies; Dieu qui êtes la sagesse, en qui, de qui et par qui tout ce qui est vraiment sage goûte la sagesse; Dieu qui êtes la vie véritable et souveraine, en qui, de qui et par qui seul vit tout ce qui participe à la vie véritable et souveraine; Dieu qui êtes la béatitude, en qui, de qui et par qui est heureux tout ce qui est heureux; Dieu qui êtes le bien et le beau, en qui, de qui et par qui tous les êtres doués de bonté et de beauté reçoivent la bonté et la beauté; Dieu qui êtes la lumière intelligible, en qui, de qui et par qui brillent toutes les choses où resplendit l'éclat de la lumière intelligible; Dieu, qui avez pour royaume le monde tout entier que les sens ne peuvent connaître; Dieu souverain d'un royaume dont nos empires reflètent les lois; Dieu dont on ne peut s'éloigner sans tomber, vers lequel on ne peut se tourner sans ressusciter ; rester en vous c'est exister; sortir de vous, c'est mourir; revenir à vous, c'est revivre ; habiter en vous, c'est avoir la vie ; Dieu, que l'erreur seule peut faire perdre, que personne ne cherche s'il n'est prévenu, qu'on ne trouve pas sans être purifié; c'est périr que de vous délaisser, c'est vous aimer que de fixer les regards de l'esprit sur vous, c'est vous posséder que de vous voir ; Dieu vers qui nous pousse la foi, vers qui l'espérance nous élève, à qui la charité nous unit; Dieu par qui nous

ut bene te rogem, deinde ut me agam dignum quem exaudias, postremo ut liberes. Deus per quem omnia, quæ per se non essent, tendunt esse. Deus qui ne id quidem quod se invicem perimit, perire permittis. Deus qui de nihilo mundum istum creasti, quem omnium oculi sentiunt pulcherrimum. Deus qui malum non facis, et facis esse ne pessimum fiat. Deus qui paucis ad id quod vere est refugientibus, ostendis malum nihil esse. Deus per quem universitas etiam cum sinistra parte perfecta est. Deus a quo dissonantia usque in extremum nulla est, cum deteriora melioribus concinunt. Deus quem amat omne quod potest amare, sive sciens, sive nesciens. Deus in quo sunt omnia, cui tamen universæ creaturæ, nec turpitudo turpis est, nec malitia nocet, nec error errat. Deus qui nisi mundos verum scire noluisti. Deus pater veritatis, pater sapientiæ, pater veræ summæque vitæ, pater beatitudinis, pater boni et pulchri, pater intelligibilis lucis, pater evigilationis atque illuminationis nostræ, pater pignoris quo admonemur redire ad te.

3. Te invoco Deus veritas, in quo et a quo et per quem vera sunt, quæ vera sunt omnia. Deus sapientia, in quo et a quo et per quem sapiunt, quæ sapiunt omnia. Deus vera et summa vita, in quo et a quo et per quem vivunt, quæ vere summeque vivunt omnia. Deus beatitudo, in quo et a quo et per quem beata sunt quæ beata sunt omnia. Deus bonum et pulchrum, in quo et a quo et per quem bona et pulchra sunt, quæ bona et pulchra sunt omnia. Deus intelligibilis lux, in quo et a quo et per quem intelligibiliter lucent, quæ intelligibiliter lucent omnia. Deus cujus regnum est totus mundus, quem sensus ignorat. Deus de cujus regno lex etiam in ista regna describitur. Deus a quo averti, cadere : in quem converti, resurgere : in quo manere consistere est. Deus a quo exire, emori : in quem redire, reviviscere : in quo habitare, vivere est. Deus quem nemo amittit, nisi deceptus : quem nemo quærit, nisi admonitus : quem nemo invenit, nisi purgatus. Deus quem relinquere, hoc est quod perire : quem attendere, hoc est quod amare : quem videre, hoc est quod habere. Deus cui nos fides excitat, spes erigit, caritas jungit. Deus

triomphons de l'ennemi, je vous implore; Dieu à qui nous devons de ne point périr entièrement, qui nous enseignez la vigilance, c'est par vous que nous faisons la distinction des biens et des maux; par vous, que nous fuyons le mal pour suivre le bien; par vous, que nous résistons à l'adversité; par vous, que nous apprenons à bien servir et à bien commander. C'est vous qui nous apprenez encore à regarder comme étrangères les choses que nous croyons quelquefois nous être propres, et comme nous étant propres celles que nous regardions comme étrangères ; Dieu qui nous défendez contre les appâts séducteurs du vice ; Dieu qui ne permettez pas que les vanités du monde nous rappetissent, et que la meilleure partie de nous-mêmes soit assujettie à ce qui est au-dessous d'elle; Dieu par qui la mort est changée en victoire (I *Cor,* xv, 54); Dieu qui nous convertissez à vous, qui nous dépouillez de ce qui n'est pas et nous revêtez de ce qui est; Dieu qui nous rendez dignes d'être exaucés et qui nous protégez; Dieu qui nous montrez toute vérité, qui nous révélez tous les biens; qui, loin de nous rendre insensés, ne permettez pas que nous soyons exposés à le devenir; Dieu qui nous ramenez dans la voie, qui nous conduisez jusqu'à la porte, et qui la faites ouvrir à ceux qui frappent (*Matth.*, VII, 8); Dieu qui nous donnez le pain de vie et par qui nous avons soif de ce breuvage, qui étanche la soif pour toujours (*Jean,* VI, 35); Dieu, qui convainquez le siècle du péché, de la justice et du jugement (*Jean,* XVI, 8); Dieu qui nous rendez inébranlables devant ceux qui ne croient pas ; Dieu par qui nous condamnons l'erreur de ceux qui pensent qu'à vos yeux les âmes n'ont aucun mérite; Dieu par qui nous évitons la servitude des éléments faibles et impuissants (*Gal.,* IV, 9); Dieu qui nous purifiez et nous préparez aux célestes récompenses, venez, et soyez-moi favorable.

4. Vous seul, ô mon Dieu! êtes l'objet des paroles que ma bouche vient de prononcer. Venez à mon secours, ô vous, substance unique, éternelle, véritable, dans laquelle il n'y a aucune discordance, aucune confusion, aucun changement, aucune nécessité, aucune mort, mais où l'on trouve au contraire la souveraine harmonie, la plus haute certitude, la constance la plus parfaite, la souveraine plénitude et la souveraine vie. Nature divine, où rien ne manque, où rien n'est trop abondant, où celui qui engendre et celui qui est engendré ne font qu'un (I *Rétr.*, cap. IV, n. 3), à qui sont soumises toutes les choses qui sont soumises par leur nature, et qui recevez l'obéissance de toute âme qui aime le bien. C'est par vos lois que les pôles tournent sur eux-mêmes, que les astres fournissent leur course, que le soleil éclaire le jour et que la lune tempère les ombres de la nuit; et ainsi, dans le

per quem vincimus inimicum, te deprecor. Deus (*a*) per quem accepimus, ne omnino periremus. Deus a quo admonemur ut vigilemus. Deus per quem a malis bona separamus. Deus per quem mala fugimus, et bona sequimur. Deus per quem non cedimus adversitatibus. Deus per quem bene servimus et bene dominamur. Deus per quem discimus aliena esse quæ aliquando nostra, et nostra esse quæ aliquando aliena putabamus. Deus per quem malorum escis atque illecebris non hæremus. Deus per quem nos res minutæ non minuunt. Deus per quem melius nostrum deteriori subjectum non est. Deus per quem mors absorbetur in victoriam. Deus qui nos convertis. Deus qui nos eo quod non est exuis, et eo quod est induis. Deus qui nos exaudibiles facis. Deus qui nos munis. Deus qui nos in omnem veritatem inducis. Deus qui nobis omnia bona loqueris, nec insanos facis, nec a quoquam fieri sinis. Deus qui nos revocas in viam. Deus qui nos deducis ad januam. Deus qui facis ut pulsantibus aperiatur. Deus qui nobis das panem vitæ. Deus per quem sitimus potum, qui hausto nunquam sitiamus. Deus qui arguis sæculum de peccato, de justitia, et de judicio. Deus per quem nos non movent qui minime credunt. Deus per quem improbamus eorum errorem, qui animarum merita nulla esse apud te putant. Deus per quem non servimus infirmis et egenis elementis. Deus qui nos purgas, et ad divina præparas præmia, adveni mihi propitius tu.

4. Quidquid a me dictum est, unus Deus tu, tu veni mihi in auxilium, una æterna vera substantia, ubi nulla discrepantia, nulla confusio, nulla transitio, nulla indigentia, nulla mors. Ubi summa concordia, summa evidentia, summa constantia, summa plenitudo, summa vita. Ubi nihil deest, nihil redundat. Ubi qui gignit, et quem gignit unum est. (I *Retract.*, c. IV, n. 3.) Deus qui serviunt omnia, quæ serviunt, cui obtemperat omnis bona anima. Cujus legibus rotantur poli, cursus suos sidera peragunt, sol exercet diem, luna temperat noctem : omnisque mundus per

(*a*) In Mss. septem ex potioribus : *Deus quem accepimus.*

jour, par le retour successif de la lumière et de la nuit ; dans l'espace d'un mois, par les phases de croissance et de décroissance de la lune, dans le cours d'une année par la succession du printemps, de l'été, de l'automne et de l'hiver, dans l'espace de quatre ans, par l'achèvement des révolutions solaires ; pendant de longues années, par le retour des astres sur eux-mêmes, le monde entier, autant que le permet la matière des corps, garde au milieu des successions et des vicissitudes des temps, une majestueuse constance. C'est par vos lois qui gouvernent les temps que le mouvement si variable des choses soumises au changement ne présente aucun désordre, et que, contenu par le cours périodique des siècles, il revient toujours à une forme stable et régulière ; c'est par vos lois que l'âme jouit de son libre arbitre, et qu'un décret immuable a décerné aux bons des récompenses, aux méchants des châtiments. Dieu, source de tous les biens qui découlent sur nous, rempart qui nous défendez contre tous les maux, il n'y a rien au-dessus de vous, rien en dehors de vous, rien sans vous ; tout est au-dessous de vous, tout est en vous, tout est avec vous. Dieu qui avez fait l'homme à votre image et à votre ressemblance, vérité bien connue de celui qui se connaît lui-même, écoutez-moi, écoutez-moi, exaucez-moi, mon Dieu, mon Seigneur, mon Roi, mon Père, le défenseur de ma cause, mon espérance, mon bien, mon honneur, ma demeure, ma patrie, mon salut, ma lumière et ma vie, écoutez-moi, exaucez-moi, exaucez-moi, exaucez-moi de cette manière toute particulière que si peu connaissent.

5. Désormais c'est vous seul que j'aime, vous seul auquel je m'attache, vous seul que je cherche, vous seul que je suis prêt à servir, parce que vous seul commandez avec justice ; je désire être soumis à vos ordres. Ordonnez, je vous en prie, et commandez ce que vous voudrez ; mais guérissez et ouvrez mes oreilles afin que je puisse entendre vos paroles. Guérissez et ouvrez mes yeux pour que je puisse voir votre volonté. Eloignez de moi l'égarement de l'esprit afin que je puisse vous reconnaître ; enseignez-moi les moyens que je dois prendre pour vous contempler, et j'espère alors pouvoir accomplir tout ce que vous me commanderez. Recevez, je vous prie, votre fugitif, Seigneur, ô Père très-clément ; assez longtemps j'ai souffert, assez longtemps j'ai été l'esclave de vos ennemis que vous tenez sous vos pieds ; assez longtemps j'ai été le jouet des choses trompeuses. Recevez-moi comme votre serviteur qui s'éloigne de ces vanités, parce qu'elles m'ont reçu elles-mêmes lorsque je vous fuyais. Je sens qu'il me faut revenir à vous ; je frappe, ouvrez-moi votre porte, enseignez-moi comment on parvient jusqu'à vous. Je n'ai rien que ma volonté : je ne sais rien, si ce n'est qu'il faut mépriser les choses fragiles et périssables pour chercher les choses certaines et éternelles.

dies vicissitudine lucis et noctis, per menses incrementis decrementisque lunaribus, per annos veris, æstatis, autumni et hyemis successionibus, per lustra perfectione cursus solaris, per magnos orbes recursu in ortus suos siderum, magnam rerum constantiam quantum sensibilis materia patitur, temporum ordinibus replicationibusque custodit. Deus cujus legibus in ævo stantibus, motus instabilis rerum mutabilium perturbatus esse non sinitur, frenisque circumeuntium sæculorum semper ad similitudinem stabilitatis revocatur : cujus legibus arbitrium animæ liberum est, bonisque præmia et malis pœnæ, fixis per omnia necessitatibus distributæ sunt. Deus a quo manant usque ad nos omnia bona, a quo coercentur a nobis omnia mala. Deus supra quem nihil, extra quem nihil, sine quo nihil est. Deus sub quo totum est, in quo totum est, cum quo totum est. Qui fecisti hominem ad imaginem et similitudinem tuam, quod qui seipse novit, agnoscit. Exaudi, exaudi, exaudi me Deus meus, Domine meus, rex meus, pater meus, causa mea, spes mea, res mea, honor meus, domus mea, patria mea, salus mea, lux mea, vita mea. Exaudi, exaudi, exaudi me more illo tuo paucis notissimo.

5. Jam te solum amo, te solum sequor, te solum quæro, tibi soli servire paratus sum, quia tu solus juste dominaris, tui juris esse cupio. Jube quæso atque impera quidquid vis, sed sana et aperi aures meas, quibus voces tuas audiam. Sana et aperi oculos meos, quibus nutus tuos videam. Expelle a me insaniam, ut recognoscam te. Dic mihi qua attendam, ut aspiciam te, et omnia me spero quæ jusseris esse facturum. Recipe, oro, fugitivum tuum Domine clementissime pater : jamjam satis pœnas dederim, satis inimicis tuis, quos sub pedibus habes, servierim, satis fuerim fallaciarum ludibrium. Accipe me ab istis fugientem famulum tuum, quia et isti me quando a te fugiebam acceperunt alienum. Ad te mihi redeundum esse sentio : pateat mihi pulsanti janua tua : quomodo ad te perveniatur doce me. Nihil aliud habeo quam voluntatem : nihil aliud scio nisi fluxa et

C'est ce que je fais, puisque là se réduit toute ma science; mais j'ignore par où l'on arrive à vous. Dites-le moi, montrez-le moi, et donnez-moi les moyens d'y parvenir. Si c'est la foi qui vous découvre à ceux qui ont recours à vous donnez-moi la foi; si c'est la vertu, donnez-moi la vertu; si c'est la science, donnez-moi la science. Augmentez en moi la foi, augmentez l'espérance, augmentez la charité. Oh! que votre bonté est admirable et supérieure à toute autre bonté!

6. C'est vers vous que je tends, et je vous demande de nouveau les moyens d'arriver jusqu'à vous. Car si vous vous retirez, c'en est fait de nous. Mais vous n'abandonnez personne, puisque vous êtes le souverain bien que nul n'a cherché comme il faut sans qu'il l'ait trouvé. On ne vous cherche comme il faut que lorsque vous en inspirez les moyens. Faites donc, ô mon Père, que je vous cherche; délivrez-moi de l'erreur et ne permettez pas que dans mes recherches je trouve autre chose que vous. Si c'est vous seul que je désire, que ce soit vous que je trouve, ô mon Père. S'il se trouve en moi quelque vain désir, purifiez-le et rendez-moi capable de vous voir. Quant à la conservation de ce corps mortel, puisque je ne sais pas de quelle utilité il peut être pour moi ou pour ceux que j'aime, je le confie à votre sagesse et à votre bonté, ô Père très-sage et très-bon, et je vous demanderai pour lui ce que vous m'inspirerez dans l'occasion. Je ne demande qu'une chose, c'est que votre souveraine clémence me convertisse entièrement à vous afin que rien ne s'oppose aux efforts d'une âme qui tend vers vous. Tant que je porte et que je traîne ce misérable corps, faites que je sois pur, magnanime, juste et prudent, que j'aie un amour parfait et une intelligence consommée de votre sagesse, que je sois digne du séjour éternel, que j'habite enfin votre heureux royaume. Ainsi soit-il.

CHAPITRE II.

Ce qu'il faut aimer.

7. Aug. Voici que j'ai prié Dieu. — La R. Que voulez-vous donc savoir? — Aug. Tout ce qui a fait l'objet de ma prière. — La R. Dites-le en peu de mots. — Aug. Je désire connaître Dieu et l'âme. — La R. Est-ce tout? — Aug. Je ne désire savoir rien autre chose. — La R. Commencez donc vos recherches. Mais auparavant, expliquez-moi comment, si Dieu vous est démontré, vous pourriez dire : C'est assez.— Aug. J'ignore quelle démonstration serait nécessaire pour que je puisse dire : C'est assez, car je ne crois pas avoir d'aucune chose la connaissance que je désire avoir de Dieu. — La R. Que faisons-nous donc? Ne pensez-vous pas qu'une première chose à savoir, c'est le degré de con-

caduca spernenda esse, certa et æterna requirenda. Hoc facio pater, quia hoc solum novi, sed unde ad te perveniatur ignoro. Tu mihi suggere, tu ostende, tu viaticum præbe. Si fide te inveniunt, qui ad te refugiunt, fidem da : si virtute, virtutem : si scientia, scientiam. Auge in me fidem, auge spem, auge caritatem. O admiranda et singularis bonitas tua.

6. Ad te ambio, et quibus rebus ad te ambiatur, a te rursum peto. Tu enim si deseris, peritur : sed non deseris, quia tu es summum bonum, quod nemo recte quæsivit, et minime invenit. Omnis autem recte quæsivit, quem tu recte quærere fecisti. Fac me pater quærere te, vindica me ab errore : quærenti te mihi nihil aliud pro te occurrat. Si nihil aliud desidero quam te, inveniam te jam quæso pater. Si autem est in me superflui alicujus appetitio, tu ipse me munda, et fac idoneum ad videndum te. Cæterum de salute hujus mortalis corporis mei, quamdiu nescio quid mihi ex eo utile sit, vel eis quos diligo, tibi illud committo pater sapientissime atque optime, et pro eo quod ad tempus admonueris deprecabor : tantum oro excellentissimam clementiam tuam, ut me penitus ad te convertas, nihilque mihi repugnare facias tendenti ad te, jubeasque me dum hoc ipsum corpus ago atque porto, purum, magnanimum, justum, prudentemque esse, perfectumque amatorem perceptoremque sapientiæ tuæ, et dignum habitatione atque habitatorem beatissimi regni tui : amen. Amen.

CAPUT II.

Quid amandum.

7. A. Ecce oravi Deum. R. Quid ergo scire vis? A. Hæc ipsa omnia quæ oravi. R. Breviter ea collige. A. Deum et animam scire cupio. R. Nihil ne plus? A. Nihil omnino. R. Ergo incipe quærere. Sed prius explica quomodo tibi si demonstretur Deus, possis dicere, sat est. A. Nescio quomodo mihi demonstrari debeat, ut dicam sat est : non enim credo me scire aliquid sic, quomodo scire Deum desidero. R. Quid ergo agimus? Nonne censes prius tibi esse sciendum, quomodo tibi Deum scire satis sit, quo cum perve-

naissance de Dieu qui vous est suffisant pour ne pas pousser vos recherches au delà lorsque vous y serez parvenu? — Aug. C'est vrai; mais je ne vois pas comment je puis préciser cette mesure. Car, ai-je donc jamais connu quelque chose de semblable à Dieu pour que je puisse dire : Je veux connaître Dieu comme je connais cette chose? — La R. Vous n'avez pas encore compris Dieu; comment savez-vous que vous ne connaissez rien de semblable à Dieu? — Aug. Parce que si je connaissais quelque chose de semblable à Dieu, je l'aimerais certainement; mais je n'aime maintenant que Dieu et l'âme, deux choses qui me sont inconnues. — La R. Vous n'aimez donc pas vos amis? — Aug. J'aime l'âme; comment pourrais-je ne pas les aimer? — La R. De cette façon, vous aimez donc les insectes et les moucherons? — Aug. J'ai dit que j'aimais l'âme et non les animaux. — La R. Or, les hommes ne sont pas vos amis, ou vous ne les aimez pas; car tout homme est un animal, et vous dites ne pas aimer les animaux. — Aug. Soit, mais ils sont des hommes, et c'est parce qu'ils sont des hommes et non parce qu'ils sont des animaux que je les aime; en d'autres termes, c'est parce qu'ils ont une âme raisonnable, âme raisonnable que j'aime jusque chez les voleurs. Car je puis parfaitement aimer la raison dans un homme quel qu'il soit, bien que je haïsse à juste titre celui qui use mal de ce que j'aime. C'est pourquoi j'aime d'autant plus mes amis qu'ils feront un meilleur usage de cette âme raisonnable, ou du moins qu'ils désireront en faire un bon usage.

CHAPITRE III.

Connaissance de Dieu.

8. La R. J'admets ces raisons; mais cependant si quelqu'un vous disait : Je vous ferai connaître Dieu comme vous connaissez Alypius, ne seriez-vous pas reconnaissant et ne diriez-vous pas : C'est assez? — Aug. Je lui témoignerais ma reconnaissance sans dire cependant que c'est assez. — La R. Pourquoi, je vous prie? — Aug. Parce que je ne connais pas Dieu, même comme je connais Alypius, et que cependant je déclare ne pas connaître assez Alypius. — La R. Prenez garde d'être imprudent en voulant connaître Dieu d'une manière suffisante; vous ne connaissez pas même Alypius de cette manière. — Aug. La conséquence n'est pas juste, car si je le compare aux astres, quoi de plus vil que mon repas du soir? Cependant j'ignore quel sera mon souper de demain, et je puis me vanter sans présomption de savoir dans quel signe doit se trouver demain la lune. — La R. Il vous suffit donc de connaître Dieu comme vous connaissez le signe dans lequel la lune se trouvera demain? — Aug. Ce n'est pas suffisant, car ce sont mes sens qui perçoivent ce phénomène. Mais j'ignore si Dieu ou quelque cause cachée

neris non amplius quæras? A. Censeo quidem : sed quo pacto fieri possit, non video. Quid enim Deo simile unquam intellexi, ut possim dicere quomodo hoc intelligo, sic volo intelligere Deum? R. Qui nondum Deum nosti, unde nosti nihil te nosse Deo simile? A. Quia si aliquid Deo simile scirem, sine dubio id amarem : nunc autem nihil aliud amo quam Deum et animam, quorum neutrum scio. R. Non igitur amas amicos tuos? A. Quo pacto eos possum amans animam non amare? R. Hoc modo ergo et pulices et cimices amas? A. Animam me amare dixi, non animalia. R. Aut homines non sunt amici tui, aut eos non amas? Omnis enim homo est animal, et animalia te non amare dixisti. A. Et homines sunt, et eos amo, non eo quod animalia, sed eo quod homines sunt, id est ex eo quod rationales animas habent, quas amo etiam in latronibus. Licet enim mihi in quovis amare rationem, cum illum jure oderim, qui male utitur eo quod amo. Itaque tanto magis amo amicos meos, quanto magis bene utuntur anima rationali, vel certe quantum desiderant ea bene uti.

CAPUT III.

Cognitio Dei.

8. R. Accipio istud : sed tamen si quis tibi diceret, faciam te sic Deum nosse, quomodo nosti Alypium, nonne gratias ageres, et diceres, satis est? A. Agerem quidem gratias, sed satis esse non dicerem. R. Cur quæso? A. Quia Deum ne sic quidem novi quomodo Alypium, et tamen Alypium non satis novi. R. Vide ergo ne impudenter velis satis Deum nosse, qui Alypium non satis nosti. A. Non sequitur. Nam in comparatione siderum, quid est mea cœna vilius? et tamen cras quid sim cœnaturus ignoro : quo autem signo luna futura sit, non impudenter me scire profiteor. R. Ergo vel ita Deum nosse tibi satis est, ut nosti quo cras signo luna cursura sit? A. Non est satis : nam hoc sensibus approbo. Ignoro autem utrum

de la nature ne changera pas tout à coup le cours ordinaire de la lune; dans ce cas, toutes mes prévisions seraient fausses.— LA R. Croyez-vous que cela puisse se faire? — AUG. Je ne le crois pas. Mais je cherche ce que je sais plutôt que ce que je crois. Car on peut dire certainement que nous croyons tout ce que nous savons, mais non pas que nous savons tout ce que nous croyons. — LA R. Vous repoussez donc ici tout témoignage des sens? — AUG. Absolument. — LA R. Mais quoi! cet ami que vous me disiez ne pas connaître encore, est-ce par les sens ou par l'esprit que vous voulez le connaître?— AUG. Tout ce que les sens m'ont appris de lui, si toutefois on peut dire que les sens nous apprennent quelque chose, c'est ce qu'il y a de moins relevé, et c'est assez. Mais ce par quoi il est mon ami, son âme, je veux le connaître par l'intelligence. — LA R. Peut-on le connaître d'une autre manière? — AUG. Cela est impossible. — LA R. Vous osez donc dire que votre ami très-intime ne vous est pas connu? — AUG. Pourquoi ne l'oserais-je pas? Je ne trouve pas de loi plus juste que celle de l'amitié, qui prescrit à des amis de ne pas s'aimer moins, mais aussi de ne pas s'aimer plus que soi-même. Ne me connaissant pas moi-même, quelle injure puis-je faire à celui que je déclare m'être inconnu, alors surtout, comme je le présume, qu'il ne se connaît pas lui-même? — LA R. Si l'intelligence seule peut percevoir ce que vous voulez savoir, lorsque je vous disais qu'il y aurait témérité à vouloir connaître Dieu, puisque vous ne connaissiez pas Alypius, vous n'auriez pas dû m'apporter la comparaison de votre souper et de la lune, si ces choses, comme vous l'avez dit, sont du domaine des sens.

CHAPITRE IV.

Quelle est la science certaine.

9. LA R. Mais que nous importe? Répondez-moi : Si ce que Platon et Plotin ont dit de Dieu se trouve vrai, est-ce assez pour vous de connaître Dieu, comme ces philosophes l'ont connu? — AUG. Non; car en supposant qu'ils aient parlé le langage de la vérité, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'ils l'aient connue. Beaucoup dissertent largement sur des choses qu'ils ignorent; et moi-même tout ce que j'ai demandé dans ma prière, je désirais le connaître; je ne l'aurais pas désiré, si je l'eusse déjà connu; est-ce que je n'ai pu néanmoins en parler? J'ai parlé, en effet, non des choses que mon intelligence avait saisies, mais de celles que ma mémoire avait recueillies de côté et d'autre, et j'ai cru à leur vérité autant qu'il était possible : mais la science est bien différente. — LA R. Dites-moi, je vous prie, savez-vous au moins ce que c'est que la ligne en géométrie? — AUG. Parfaitement bien. — LA R. Et vous ne crain-

vel Deus vel aliqua naturæ occulta causa subito lunæ ordinem cursumque commutet : quod si acciderit, totum illud quod præsumpseram falsum erit. R. Et credis hoc fieri posse? A. Non credo. Sed ego quid sciam quæro, non quid credam. Omne autem quod scimus, recte fortasse etiam credere dicimur; at non omne quod credimus, etiam scire. R. Respuis igitur in hac causa omne testimonium sensuum? A. Prorsus respuo. R. Quid, illum familiarem tuum quem te adhuc ignorare dixisti, sensu vis nosse, an intellectu? A. Sensu quidem quod in eo novi, si tamen sensu aliquid noscitur, et vile est, et satis est. Illam vero partem qua mihi amicus est, id est ipsum animum, intellectu assequi cupio. R. Potestne aliter nosci? A. Nullo modo. R. Amicum igitur tuum et vehementer familiarem, audes tibi dicere esse ignotum? A. Quidni audeam? Illam enim legem amicitiæ justissimam esse arbitror, qua prescribitur, ut sicut non minus, ita nec plus quisque amicum quam seipsum diligat. Itaque cum memetipsum ignorem, qua potest a me affici contumelia, quem mihi esse dixero ignotum, cum præsertim (ut credo) ne ipse quidem se noverit? R. Si ergo ista quæ scire vis, ex eo sunt genere quæ intellectus assequitur, cum dicerem impudenter te velle Deum scire, cum Alypium nescias, non debuisti mihi cœnam tuam et lunam proferre pro simili, si hæc, ut dixisti, ad sensum pertinent.

CAPUT IV.

Certa scientia quæ.

9. Sed quid ad nos : Nunc illud responde : Si ea quæ de Deo dixerunt Plato et Plotinus vera sunt, satisne tibi est ita Deum scire, ut illi sciebant? A. Non continuo si ea quæ dixerunt, vera sunt, etiam scisse illos ea necesse est. Nam multi copiose dicunt quæ nesciunt, ut ego ipse omnia quæ oravi, me dixi scire cupere, quod non cuperem si jam scirem : num igitur eo minus illa dicere potui? Dixi enim non quæ intellectu comprehendi, sed quæ undecumque collecta memoriæ mandavi, et quibus accommodavi quantam potui fidem, scire autem aliud est. R. Dic quæso,

driez pas de l'avouer devant les Académiciens? — Aug. Pas le moins du monde. Ces philosophes, il est vrai, ne veulent pas que le sage se trompe. Mais pour moi, je ne suis pas un sage. Aussi, je ne crains pas d'avouer maintenant que j'ai la science de ce j'ai connu. Une fois arrivé à la sagesse où j'aspire, je ferai ce qu'elle m'enseignera. — La R. J'y consens; mais pour en revenir à ma première question, si vous connaissez la ligne, vous connaissez pareillement la figure qu'on nomme sphère? — Aug. Oui, je la connais. — La R. Et la science que vous avez de ces deux figures est-elle égale, ou bien connaissez-vous l'une plus que l'autre? — Aug. Je les connais également l'une et l'autre, sans me tromper en rien. — La R. Est-ce par les sens ou par l'intelligence que vous les avez comprises? — Aug. J'ai fait plus, j'ai éprouvé mes sens dans cette occasion comme on éprouve un navire. Car lorsqu'ils m'eurent conduit où je voulais, dès que je les congédiais, et que me trouvant comme au milieu des flots agités, je commençais à rouler ces choses dans ma pensée, mes pas furent longtemps chancelants. Aussi me semble-t-il plus facile de naviguer sur terre, que d'arriver par les sens à la connaissance de la géométrie, bien qu'ils paraissent venir quelque peu en aide aux commençants. — La R. Vous n'hésitez donc pas à appeler science ce que vous connaissez sur ces matières, en admettant que vous connaissez quelque chose. — Aug. Non, si les Stoïciens le permettent, eux qui n'accordent la science à personne, si ce n'est au sage. Je ne nie pas que j'aie la perception qu'ils ont eux-mêmes et qu'ils accordent aussi à la folie; mais néanmoins, je ne les redoute en rien. Tout ce que vous m'avez demandé j'en ai la science : continuez donc, afin que je voie où tendent vos questions? — La R. Calmez-vous, nous avons le temps. Prenez garde seulement à ne pas me faire des concessions imprudentes. Je m'efforce de vous mettre en possession des choses pour lesquelles vous n'aurez plus à craindre aucun revers et vous voulez que je me hâte, comme s'il s'agissait d'une chose de peu d'importance? — Aug. Qu'il soit fait selon votre promesse. Interrogez-moi comme vous le voulez, et, si jamais pareille chose se représente, reprenez-moi plus sévèrement encore.

10. La R. Est-il évident pour vous qu'on ne peut séparer en deux une ligne dans le sens de sa longueur. — Aug. Oui, c'est évident. — La R. Et transversalement? — Aug. Certainement, on peut même la diviser à l'infini. — La R. Est-il également clair qu'une sphère, en partant d'un point quelconque de son centre, ne peut avoir deux cercles égaux? — Aug. Oui. — La R. Qu'est-ce que donc que la ligne et la sphère? Sont-ce deux choses identiques, ou bien sont-elles différentes? — Aug. Qui ne voit l'extrême différence qui les sépare? — La R. Mais si la connaissance que vous possédez de ces

scisne saltem in geometrica disciplina, quid sit linea? A. Istud plane scio. R. Nec in ista professione vereris Academicos? A. Non omnino. Illi enim sapientem errare noluerunt : ego autem sapiens non sum. Itaque adhuc non vereor earum rerum quas novi scientiam profiteri. Quod si, ut cupio, pervenero ad sapientiam, faciam quod illa monuerit. R. Nihil renuo : sed ut quærere cœperam, ita ut lineam nosti, nosti etiam pilam quam sphæram nominant? A. Novi. R. Æque utrumque nosti, an aliud alio magis aut minus? A. Æque prorsus. Nam in utroque nihil fallor. R. Quid hæc, sensibusne percepisti, an intellectu? A. Imo sensus in hoc negotio quasi navim sum expertus. Nam cum ipsi me ad locum quo tendebam pervexerint, ubi eos dimisi, et jam velut in salo positus, cœpi cogitatione ista volvere, diu mihi vestigia titubarunt. Quare citius mihi videtur in terra posse navigari, quam geometricam sensibus percipi, quamvis primo discentes aliquantum adjuvare videantur. R. Ergo istarum rerum disciplinam, si qua tibi est, non dubitas vocari scientiam? A. Non si Stoici sinant, qui scientiam tribuunt nulli nisi sapienti. Perceptionem sane istorum me habere non nego, quam etiam stultitiæ concedunt, sed nec istos quidquam pertimesco, prorsus hæc quæ interrogasti scientia teneo, perge modo videam quorsum ista quæris. R. Ne propera, otiosi sumus. Intentus tantum accipe, ne quid temere concedas. Gaudentem te studeo reddere de rebus quibus nullum casum pertimescas, et quasi parvum negotium sit, præcipitare jubes? A. Ita Deus faxit ut dicis. Itaque arbitrio tuo rogato, et objurgato gravius si quidquam tale posthac.

10. R. Ergo lineam in duas lineas per longum scindi manifestum tibi est nullo modo posse? A. Manifestum. R. Quid transversim? A. Quid, nisi infinite secari posse? R. Quid sphæram, ex una qualibet parte a medio, ne duos quidem pares circulos habere posse pariter lucet? A. Pariter omnino. R. Quid linea et sphæra, unumne aliquid tibi videntur esse, an quidquam inter se differunt? A. Quis non videat differre

deux figures est la même, et que cependant selon vous, elles présentent de grandes différences, il y a donc une science commune pour des choses différentes? — Aug. Qui l'a nié? — La R. Vous-même, il n'y a qu'un instant. Je vous demandais en effet comment vous vouliez connaître Dieu pour pouvoir dire : c'est assez; vous m'avez répondu qu'il vous était impossible de me le dire, parce que vous n'aviez aucune connaissance qui approchât de la connaissance que vous désiriez avoir de Dieu, car vous ne connaissiez rien de semblable à Dieu. Or maintenant, la ligne et la sphère sont-elles quelque chose d'identique? — Aug. Qui peut l'avoir dit? — La R. Je cherchais non pas ce que vous connaissiez de semblable à Dieu, mais ce que vous connaissiez comme vous désirez connaître Dieu. Vous connaissez la ligne comme vous connaissez la sphère, bien que ces deux figures ne se ressemblent pas; répondez-moi; vous suffit-il de connaître Dieu, comme vous connaissez cette figure géométrique, en sorte que vous n'ayez pas plus de doute sur l'un que sur l'autre?

CHAPITRE V.

Identité ou parité de la science des choses différentes.

11. Aug. Permettez; quoique pressé vivement et presque convaincu, je n'ose cependant dire que je veux connaître Dieu, comme je connais ces figures géométriques. Non-seulement la nature de ces vérités, mais la science elle-même me paraissent très-différentes. D'abord la ligne et la sphère ne diffèrent pas tellement entre elles qu'on ne puisse en faire un même genre de connaissance : mais aucun géomètre n'a prétendu enseigner ce que c'est que Dieu. D'ailleurs, si la science de Dieu et de ces figures était la même, j'aurais autant de plaisir de les avoir connues que je présume en retirer de la connaissance de Dieu. Et cependant je les méprise tellement en comparaison de la connaissance de Dieu, qu'il me semble parfois que si jamais je parviens à comprendre Dieu, et à le voir comme il peut l'être, toutes ces choses s'effaceront de mon esprit, puisque maintenant, l'amour seul que j'ai pour Dieu en affaiblit tellement le souvenir qu'elles se présentent à peine à ma pensée. — La R. Soit, la connaissance de Dieu vous rendra plus heureux que la connaissance de ces figures; ce sera par la différence des choses, et non parce que vous avez de ces objets une connaissance différente, à moins que vous n'ayez aussi deux regards pour contempler et la terre et la sérénité du ciel, quoique l'un vous charme plus que l'autre. Si vos yeux ne se trompent point, et si je vous demande : Etes-vous aussi certain de voir la terre que vous voyez le ciel, vous devez, ce me semble, me ré-

plurimum? R. At si æque illud atque hoc nosti, et tamen inter se, ut fateris, plurimum differunt, est ergo differentium rerum scientia indifferens. A. Quis enim negavit? R. Tu paulo ante. Nam cum te rogassem quomodo velis Deum nosse, ut possis dicere, satis est : respondisti te ideo nequire hoc explicare quia nihil haberes perceptum, similiter atque Deum cupis percipere, nihil enim te scire Deo simile. Quid ergo nunc, linea vel sphæra similes sunt? A. Quis hoc dixerit? R. Sed ego quæsiveram, non quid tale scires, sed quid scires sic, quomodo Deum scire desideras. Sic enim nosti lineam ut nosti sphæram, cum se non sic habeat linea, ut se habet sphæra. Quamobrem responde utrum tibi satis sit sic Deum nosse, ut pilam illam geometricam nosti : hoc est, ita de Deo nihil ut de illa dubitare.

CAPUT V.

Dissimilium eadem aut par scientia.

11. A. Quæso te quamvis vehementer urgeas atque convincas, non audeo tamen dicere ita me velle Deum scire ut hæc scio. Non solum enim res, sed ipsa etiam scientia mihi videtur esse dissimilis. Primo, quia nec linea et pila tantum inter se differunt, ut tamen eorum cognitionem una disciplina non contineat : nullus autem geometres Deum se docere professus est. Deinde si Dei et istarum rerum scientia par esset, tantum gauderem quod ista novi, quantum me Deo cognito gavisurum esse præsumo. Nunc autem permultum hæc in illius comparatione contemno, ut nonnunquam videatur mihi, si illum intellexero, et modo illo quo videri potest videro, hæc omnia de mea notitia esse peritura. Siquidem nunc præ illius amore jam vix mihi veniunt in mentem. R. Esto plus te ac multo plus quam de istis Deo cognito gavisurum, rerum tamen non intellectus dissimilitudine : nisi forte alio visu terram, alio serenum cœlum intueris, cum tamen multo plus illius quam hujus aspectus te permulceat. Oculi autem si non falluntur, credo te interrogatum, utrum tibi tam certum sit terram te videre quam cœlum, tam tibi certum esse respon-

pondre affirmativement, bien que ce spectacle que vous offre la terre vous réjouisse moins que la beauté et la splendeur du ciel. — AUG. Je l'avoue, cette comparaison fait impression sur moi, et je me vois contraint d'accorder que les preuves véritables et certaines des sciences mathématiques diffèrent autant de la majesté intelligible de Dieu, que dans un autre ordre de choses la terre diffère du ciel.

CHAPITRE VI.

Par quels sens intérieurs l'âme perçoit Dieu.

12. LA R. Cette impression est fondée, puisque la Raison qui vous parle s'engage à découvrir Dieu à votre esprit, comme le soleil s'impose à vos yeux. Les sens de l'âme sont en effet, ses yeux pour ainsi dire, et la certitude dans les sciences est comme les objets que le soleil revêt de sa lumière pour que nos yeux puissent les apercevoir, comme par exemple la terre et toutes les choses qu'elle renferme : mais c'est Dieu lui-même qui les environne de lumière : Moi qui suis la raison je remplis dans l'âme l'office que la vue remplit dans les yeux. Il y a une différence, en effet, entre avoir des yeux et regarder, de même qu'entre regarder et voir. Trois choses sont donc indispensables à l'âme, avoir des yeux dont elle fasse un bon usage, regarder et voir. Ses yeux sont sains quand elle est pure de toute souillure corporelle, affranchie des convoitises des biens terrestres, ce dont elle est d'abord redevable à la foi seule. Car on ne peut encore démontrer ces vérités à une âme souillée de vices et malade, puisqu'elle ne peut les voir qu'à la condition d'être saine : si donc elle se persuade qu'elle peut les voir d'une autre manière, elle ne prend aucun soin de recouvrer la santé. Mais supposons que, persuadée que les choses sont comme nous le disons et qu'elle peut les voir de cette manière, si toutefois elle a la faculté de voir, cette âme désespère cependant de sa guérison, est-ce que le découragement et le mépris d'elle-même ne s'emparent point d'elle jusque-là, qu'elle repoussera les ordres du médecin? — AUG. Oui, sans doute; d'autant plus que la sévérité des prescriptions sont de rigueur dans une maladie. — LA R. Donc, à la foi il faut ajouter l'espérance? — AUG. Je suis de cet avis. — LA R. Je poursuis : cette âme s'imagine donc qu'elle possède toutes choses, et ne désespère plus de sa guérison. Elle n'aime pas cependant cette lumière qui lui est promise, elle ne la désire pas, et les ténèbres qui l'environnent et que l'habitude lui a rendu chères, semblent devoir lui suffire pour le moment : est-ce qu'elle ne repousse pas néanmoins son médecin? — AUG.

dere debere, quamvis non tam terræ quam cœli pulchritudine atque splendore læteris. A. Movet me fateor hæc similitudo, adducorque ut assentiar quantum in suo genere a cœlo terram, tantum ab intelligibili Dei majestate spectamina illa disciplinarum vera et certa differre.

CAPUT VI.

Sensus animæ in quibus percipit Deum.

12. R. Bene moveris. Promittit enim ratio quæ tecum loquitur, ita se demonstraturam Deum tuæ menti, ut oculis sol demonstratur. Nam (*a*) mentis quasi sui sunt oculi sensus animæ : disciplinarum autem quæque certissima talia sunt, qualia illa quæ sole illustrantur ut videri possint, veluti terra est atque terrena omnia : Deus autem est ipse qui illustrat. Ego autem ratio ita sum in mentibus, ut in oculis est aspectus. Non enim hoc est habere oculos quod aspicere : aut item hoc est aspicere, quod videre. Ergo animæ tribus quibusdam rebus opus est; ut oculos habeat quibus jam bene uti possit, ut aspiciat, ut videat (*b*). Oculi sani mens est ab omni labe corporis pura, id est, a cupiditatibus rerum mortalium jam remota atque purgata : quod ei nihil aliud præstat quam fides primo. Quod enim adhuc ei demonstrari non potest vitiis inquinatæ atque ægrotanti, quia videre nequit nisi sana, si non credat aliter se non esse visuram, non dat operam suæ sanitati. Sed quid si credat quidem ita se rem habere ut dicitur, atque ita se si videre potuerit esse visuram, sanari se tamen posse desperet, nonne se prorsus abjicit atque contemnit, nec præceptis medici obtemperat? A. Omnino ita est, præsertim quia ea præcepta necesse est ut morbus dura sentiat. R. Ergo fidei spes adjicienda est. A. Ita credo. R. Quid si et credat ita se habere omnia, et se speret posse sanari, ipsam tamen quæ promittitur lucem non amet, non desideret, suisque tenebris quæ jam consuetudine jucundæ sunt, se arbitretur debere interim esse con-

(*a*) Lov. *Nam mentes quasi sui sunt sensus animis.* Sic aliæ quoque editiones, nisi quod Bad. habet, *animi;* Am. et Er. *animæ.* — (*b*) Ita Mss. plerique. At Editi : *Oculus animæ mens est*, etc.

Oui, c'est vrai. — La R. Donc, en troisième lieu, la charité est nécessaire. — Aug. Oui, et d'une nécessité absolue. — La R. Sans ces trois choses, aucune âme ne peut obtenir la guérison qui lui est nécessaire pour voir son Dieu, c'est-à-dire en d'autres termes pour le comprendre.

13. Mais maintenant qu'elle a les yeux sains, que lui reste-t-il à faire? — Aug. Rien autre chose qu'à regarder. — La R. Le regard de l'âme, c'est la raison : mais comme tout homme qui regarde ne voit pas immédiatement par une conséquence nécessaire, le regard droit et parfait, celui qui a pour terme la vision, s'appelle vertu ; la vertu c'est la raison droite ou parfaite. Le regard lui-même ne peut diriger ses yeux sains vers la lumière, sans ces trois conditions : la foi, qui le persuade de la réalité de l'objet sur lequel il doit se fixer et dont la vue le rendra heureux ; l'espérance qui lui donne la confiance certaine de voir, quand il aura bien regardé ; la charité qui l'enflamme du désir de voir et de jouir. Le regard arrive alors à la vision de Dieu qui est son terme, non pas qu'il cesse d'exister, mais parce qu'il n'a plus aucun but, vers lequel il se dirige. C'est là véritablement la vertu parfaite, la raison atteignant sa fin qui est la vie bienheureuse. Cette vision n'est autre que cette connaissance de l'âme qui résulte et de l'esprit qui perçoit et de l'objet qui est perçu; comme la vue résulte du sens visuel et des objets extérieurs et visibles, deux conditions dont on ne peut supprimer une seule sans supprimer toute possibilité de rien voir.

CHAPITRE VII.

Quelle est la nécessité de la foi, de l'espérance et de la charité.

14. Il s'agit d'examiner si les trois choses dont nous avons parlé, sont nécessaires à l'âme parvenue à voir Dieu, c'est-à-dire à le comprendre. Quel besoin a-t-elle de la foi, puisqu'elle voit, ou de l'espérance, puisqu'elle possède? Au lieu d'ôter à la charité, elle l'augmente considérablement, puisque cette unique et véritable beauté une fois entrevue, son amour ira grandissant, et ce n'est que par l'amour immense qui aura dirigé son regard et sous la condition de ne le détourner nulle part ailleurs, qu'elle pourra jouir de cette bienheureuse vision. Néanmoins, tant que l'âme est assujettie à ce corps, bien qu'elle jouisse pleinement de la vue de Dieu, c'est-à-dire qu'elle le comprenne, cependant, comme les sens corporels conservent toujours leur action propre, dont le résultat est de faire naître sinon l'erreur, du moins le doute, on peut dire que la résistance qu'on leur oppose n'est autre chose que la foi. Par la même raison,

tentam, nonne medicum illum nihilominus respuit? A. Prorsus ita est. R. Ergo tertia caritas necessaria est. A. Nihil omnino tam necessarium. R. Sine tribus istis igitur anima nulla sanatur, ut possit Deum suum videre, id est intelligere.

13. Cum ergo sanos habuerit oculos, quid restat? A. Ut aspiciat. R. Aspectus animæ, ratio est: sed quia non sequitur ut omnis qui aspicit videat, aspectus rectus atque perfectus, id est quem visio sequitur, virtus vocatur: est enim virtus vel recta vel perfecta ratio. Sed et ipse aspectus quamvis jam sanos oculos convertere in lucem non potest, nisi tria illa permaneant, fides qua credat ita se rem habere, ad quam convertendus aspectus est, ut visa faciat beatum: spes qua cum bene aspexerit, se visurum esse præsumat: caritas qua videre perfruique desideret. Jam aspectum sequitur ipsa visio Dei, qui est finis aspectus, non quod jam non sit, sed quod nihil amplius habeat quo se intendat: et hæc est vere perfecta virtus, ratio perveniens ad finem suum, quam beata vita consequitur. Ipsa autem visio, intellectus est ille qui in anima est, qui conficitur ex intelligente et eo quod intelligitur : ut in oculis videre quod dicitur, ex ipso sensu constat, atque sensibili, quorum detracto quolibet, videri nihil potest.

CAPUT VII.

Fides, spes, caritas, quo usque necessariæ.

14. Ergo cum animæ Deum videre, hoc est Deum intelligere contigerit, videamus utrum adhuc ei tria illa sint necessaria. Fides quare sit necessaria, quum jam videat? Spes nihilominus, quia jam tenet. Caritati vero non solum nihil detrahentur, sed addetur etiam plurimum. Nam et illam singularem veramque pulchritudinem cum viderit, plus amabit : et nisi ingenti amore oculum infixerit, nec ab aspiciendo uspiam declinaverit, manere in illa beatissima visione non poterit. Sed dum in hoc corpore est anima, etiamsi plenissime videat, hoc est intelligat Deum, tamen quia etiam corporis sensus utuntur opere proprio, (*a*) si nihil quidem valent ad fallendum, non

(*a*) Sic Mss. At editi habent, *utuntur opere proprio, nihil quidem valente ad fallendum, non tamen nihil agente, potest*, etc.

malgré tout le bonheur qu'une âme peut retirer d'ici-bas de la connaissance de Dieu, comme elle subit toutes les infirmités du corps et de sa condition, elle a besoin d'espérer qu'après la mort toutes ces misères auront une fin. L'espérance donc accompagne encore l'âme pendant sa vie. Mais une fois cette existence finie, l'âme recueillie tout entière dans le sein de Dieu n'a d'autre lien qui la retienne que la charité. On ne peut dire en effet que c'est la foi qui lui montre ces vérités, puisqu'aucune erreur n'est là pour la solliciter et l'entraîner; il ne lui reste non plus rien autre à espérer, puisqu'elle possède tout en sécurité. Il faut donc que l'âme réalise trois conditions : qu'elle soit saine, qu'elle regarde et qu'elle voie. Or, trois choses, la foi, l'espérance et la charité sont toujours indispensables pour les deux premières conditions; pour réaliser la dernière dans cette vie, il faut ces trois choses à la fois; après cette vie, la charité seule suffit.

CHAPITRE VIII.

Ce qu'il faut pour connaître Dieu.

15. Comprenez maintenant, autant que le temps présent le permet, ce que je vais vous enseigner sur Dieu au moyen de cette comparaison tirée des choses sensibles. Dieu est intelligible : les axiomes des sciences dont nous venons de parler le sont aussi; cependant, il y a entre ces deux objets une grande différence. La terre est visible, ainsi que la lumière; mais la terre ne peut être aperçue qu'autant qu'elle est éclairée par la lumière; ainsi, ces axiomes que l'on énonce dans les sciences, et dont chacun, dès qu'il les comprend, admet la vérité sans hésitation, ne peuvent être compris, qu'autant qu'ils sont aussi éclairés comme par un autre soleil qui leur est propre. De même donc que dans le soleil visible on peut distinguer ces trois choses : il existe, il brille, il éclaire; ainsi, dans ce Dieu caché que vous voulez comprendre, on peut discerner également trois choses : il existe, il est intelligible et il donne la connaissance des autres choses. Ces deux points : comprendre Dieu et vous comprendre, moi-même j'ose vous les enseigner. Mais répondez-moi, comment avez-vous accepté tout ce que je viens de dire? est-ce comme choses probables ou comme vraies? — Aug. Comme choses probables, et il faut l'avouer, j'ai conçu de plus hautes espérances; car, excepté ce qui regarde la ligne et la sphère, vous ne m'avez rien dit que j'aie la prétention de savoir. — La R. Ce n'est pas étonnant; car rien ne vous a encore été exposé de manière à vous en faire demander une notion plus précise.

tamen nihil ad non ambigendum, potest adhuc dici fides ea, qua his resistitur, et illud potius verum esse creditur. Item quia in ista vita, quanquam Deo intellecto anima jam beata sit tamen quia multas molestias corporis sustinet; sperandum est ei post mortem omnia ista incommoda non futurā. Ergo nec spes dum in hac est vita, animam deserit. Sed cum post hanc vitam tota se in Deum collegerit, caritas restat qua ibi teneatur. Nam neque dicenda est fidem habere quod illa sint vera, quando nulla falsorum interpellatione sollicitatur, neque quidquam sperandum ei restat, cum totum secura possideat. Tria igitur ad animam pertinent, ut sana sit, ut aspiciat, ut videat. Alia vero tria, fides, spes et caritas, primo illorum trium et secundo semper sunt necessaria: tertio vero in hac vita omnia, post hanc vitam sola caritas.

CAPUT VIII.

Quæ ad cognoscendum Deum necessaria.

15. Nunc accipe quantum præsens tempus exposcit ex illa similitudine sensibilium, etiam de Deo aliquid nunc me docente. Intelligibilis nempe Deus est, intelligibilia etiam illa disciplinarum spectamina, tamen plurimum differunt. Nam et terra visibilis, et lux, sed terra nisi luce illustrata videri non potest. Ergo et illa quæ in disciplinis traduntur, quæ quisquis intelligit, verissima esse nulla dubitatione concedit, credendum est ea non posse intelligi nisi ab alio quasi suo sole illustrentur. Ergo quomodo in hoc sole tria quædam licet animadvertere, quod est, quod fulget, quod illuminat : ita in illo secretissimo Deo quem vis intelligere, tria quædam sunt, quod est, quod intelligitur, et quod cætera facit intelligi. Hæc duo, id est, teipsum et Deum ut intelligas, docere te audeo. Sed responde quomodo hæc acceperis, ut probabilia, an ut vera? A. Plane ut probabilia, et in spem quod fatendum est majorem surrexi : nam præter illa duo de linea et pila, nihil abs te dictum est, quod me scire audeam dicere. R. Non est mirandum : non enim quidquam est adhuc ita expositum, ut abs te sit flagitanda perceptio.

CHAPITRE IX.

Amour de nous-mêmes.

16. Mais qu'attendons-nous? il faut nous mettre en marche. Examinons cependant cette condition qui doit tout précéder, si nous sommes sains. — Aug. C'est à vous de vous en assurer, si vous pouvez arrêter quelque temps vos regards sur vous ou sur moi : pour moi, je répondrai à vos questions, si je vois quelque chose. — La R. Aimez-vous autre chose que la connaissance de Dieu et de vous-même? — Aug. Je pourrais répondre, en consultant le sentiment que j'éprouve maintenant, que je n'aime rien davantage; mais je crois plus sûr de répondre que je l'ignore. Car il m'est souvent arrivé, après avoir cru qu'aucune autre chose ne faisait impression sur moi, qu'une pensée entrait dans mon âme, et m'agitait beaucoup plus vivement que je ne l'avais présumé. Souvent aussi, bien que l'idée d'un événement quelconque qui se présentait à mon esprit ne m'ait pas bouleversé, toutefois, lorsque cet événement s'accomplissait, il me troublait plus que je ne l'avais craint. Mais il me semble en ce moment qu'il n'y a que trois choses qui puissent m'émouvoir : la crainte de perdre ceux que je chéris, la crainte de la douleur et celle de la mort. — La R. Vous aimez donc la vie de ceux qui vous sont chers, votre santé et votre propre vie : autrement, vous ne craindriez pas de les perdre. — Aug. Il en est ainsi, je l'avoue. — La R. Ainsi donc, de ce que vos amis ne sont pas tous avec vous, et de ce que votre santé n'est pas assez bonne, votre âme éprouve quelque chagrin : c'est la conséquence naturelle de vos paroles. — Aug. C'est vrai, je ne puis le nier. — La R. Mais, si tout d'un coup vous vous sentiez guéri et que vous en donniez des preuves; si vous voyiez tous vos amis intimes jouir avec vous d'un noble loisir, n'éprouveriez-vous pas quelques transports de joie? — Aug. Oui, quelques transports : que dis-je? si surtout, comme vous le dites, ces événements se produisaient tout à coup, comment me contenir, comment pourrais-je dissimuler une telle joie? — La R. Vous êtes donc encore agité par toutes les maladies et les passions de l'âme; et quelle est la témérité de vos yeux de vouloir cependant contempler ce divin soleil? — Aug. Ainsi, vous concluez que je ne sens nullement les progrès que j'ai fait dans la santé, de combien de vices je suis affranchi, de combien je reste encore l'esclave. Faites que j'obtienne ce résultat.

CAPUT IX.

Amor nostri.

16. Sed quid moramur? Aggredienda est via : videamus tamen, quod præcedit omnia, utrum sani simus. A. Hoc tu videris, si vel in te, vel in me aliquantum aspicere potes : Ego quærenti si quid sentio respondebo. R. Amasne aliquid præter tui Deique scientiam? A. Possem respondere, nihil me amare amplius, pro eo sensu qui mihi nunc est, sed tutius respondeo, nescire me. Nam sæpe mihi usu venit, ut cum alia nulla re me crederem commoveri, veniret tamen aliquid in mentem, quod me multo aliter atque præsumpseram pungeret. Item sæpe quamvis in cogitationem res aliqua incidens non me pervellerit, revera tamen veniens perturbavit plus quam putabam : sed modo videor mihi tribus tantum rebus posse commoveri, metu amissionis eorum quos diligo, metu doloris, metu mortis. R. Amas ergo et vitam tecum carissimorum tuorum, et bonam valetudinem tuam, et vitam tuam ipsam in hoc corpore : neque enim aliter amissionem horum metueres. A. Fateor, ita est. R. Modo ergo quod non omnes tecum sunt amici tui, et quod tua valetudo minus integra est, facit animo nonnullam ægritudinem, nam et id esse consequens video. A. Recte vides, negare non possum. R. Quid si te repente sano esse corpore sentias et probes, tecumque omnes quos diligis concorditer, liberali otio frui videas, nonne aliquantum tibi etiam lætitia gestiendum est? A. Vere aliquantum, imo si hæc præsertim, ut dicis, repente provenerint, quando me capiam, quando id genus gaudii vel dissimulare permittar? R. Omnibus igitur adhuc morbis animi et perturbationibus agitaris. Quænam ergo talium oculorum impudentia est, velle illum solem videre? A. Ita conclusisti quasi prorsus non sentiam quantum sanitas mea promoverit, aut quid pestium recesserit, quantumque restiterit. Fac me istud concedere.

CHAPITRE X.

Amour des choses corporelles et extérieures.

17. La R. Ne voyez-vous pas que les yeux du corps, même en bonne santé, sont souvent blessés par la lumière du soleil, s'en éloignent et recherchent l'obscurité ? Pour vous, vous songez aux progrès que vous avez faits, vous ne songez pas à ce que vous voulez voir ; cependant je veux discuter avec vous ces progrès que, selon vous, nous avons faits. Ne désirez-vous point les richesses ? — Aug. Non, et ce n'est pas d'aujourd'hui. Car j'ai trente-trois ans, et il y en a près de quatorze que j'ai cessé de les désirer ; et si quelque hasard me les offrait, je n'y ai jamais vu autre chose qu'un moyen de fournir à mes besoins et d'être libéral à l'égard des autres. Un ouvrage de Cicéron m'a très-facilement persuadé qu'on ne devait aucunement désirer les richesses, et que si elles nous arrivaient en partage, nous devions en user avec beaucoup de sagesse et de prudence. — La R. Et les honneurs ? — Aug. J'avoue que je n'ai cessé de les désirer que depuis peu et presque dans ces derniers jours. — La R. Et une femme ? Ne seriez-vous pas heureux d'en avoir une qui réunirait la beauté, la pudeur, la docilité, l'instruction ou l'aptitude à être instruite par vous-même, et une dot qui, vu le mépris que vous faite des richesses, serait suffisante pour ne pas troubler votre repos, et qui, avec cela, vous donnerait l'espérance, la certitude même qu'elle ne vous fera jamais éprouver aucune peine ? — Aug. Sous quelque beau dehors que vous vouliez me la représenter, et fût-elle comblée de tous les dons, il n'est rien que je sois aussi résolu d'éviter que le commerce d'une femme ; il n'est rien, je le sens, qui précipite plus une âme forte du haut de sa grandeur que les caresses d'une femme et ce contact des corps, qui est de l'essence même de l'union conjugale. Si donc c'est un des devoirs du sage, ce que je n'ai point encore découvert, de chercher à avoir des enfants, quiconque prend une femme dans ce seul but peut me paraître digne d'être admiré, mais nullement d'être imité ; car il y a plus de danger à craindre dans cette tentative que de bonheur à espérer si on réussit. Aussi, je me suis imposé cette loi juste et utile, je crois, pour la liberté de mon âme, de ne point désirer, de ne point rechercher et de ne prendre aucune femme. — La R. Je ne vous demande pas en ce moment ce que vous avez résolu de faire ; mais si vous luttez encore ou si vous avez déjà triomphé de la cupidité ; il est question, en effet, de savoir si vous avez les yeux sains. — Aug. Je ne recherche, je ne désire plus rien de ce genre ;

CAPUT X.

Amor rerum corporis et externarum.

17. R. Nonne vides hos corporis oculos etiam sanos luce solis istius sæpe repercuti et averti, atque ad illa sua obscura confugere ? Tu autem quid promoveris cogitas, quid velis videre non cogitas, et tamen tecum hoc ipsum discutiam quid profecisse nos putas. Divitias nullas cupis ? A. Hoc quidem non nunc primum. Nam cum (*a*) triginta tres annos agam, quatuordecim fere anni sunt ex quo ista cupere destiti, nec aliud quidquam in his, si quo casu offerrentur, præter necessarium victum liberalemque usum cogitavi. Prorsus mihi unus Ciceronis liber facillime persuasit, nullo modo appetendas esse divitias, sed si provenerint, sapientissime atque cautissime administrandas. R. Quid honores ? A. Fateor eos modo, ac pene his diebus cupere destiti. R. Quid uxor ? Nonne te delectat interdum pulchra, pudica, morigera, litterata, vel quæ abs te facile possit erudiri, afferens etiam dotis tantum, quoniam contemnis divitias, quantum eam prorsus nihilo faciat onerosam otio tuo, præsertim si speres certusque sis nihil ex te molestiæ esse passurum ? A. Quantumlibet velis eam pingere atque cumulare bonis omnibus, nihil mihi tam fugiendum quam concubitum esse decrevi : nihil esse sentio quod magis ex arce dejiciat animum virilem, quam blandimenta feminea, corporumque ille contactus, sine quo uxor haberi non potest. Itaque si ad officium pertinet sapientis (quod nondum comperi) dare operam liberis, quisquis rei hujus tantum gratia concumbit, mirandus mihi videri potest, at vero imitandus nullo modo : nam tentare hoc periculosius est, quam posse felicius. Quamobrem satis, credo, juste atque utiliter pro libertate animæ meæ mihi imperavi, non cupere, non quærere, non ducere uxorem. R. Non ego nunc quæro quid decreveris, sed utrum adhuc lucteris, an vero jam ipsam libidinem viceris ? Agitur enim de sani-

(*a*) In codice Regio-montensi necnon in tribus ex iis quos Lovanienses inspexerunt habetur XXXIV, *annos agam*, mendose; siquidem *quatuordecim fere anni erant* ex quo Ciceronis Hortensium legerat Augustinus : Atqui huncce librum anno ætatis undevicesimo lectum a se fuisse testatur lib. III, *Conf.*, c. IV, et lib. III, *contra Academ.*, c. XX.

ce n'est même qu'avec horreur et mépris que le souvenir de ces choses se présente à mon esprit. Que voulez-vous davantage? Ces bonnes dispositions s'accroissent même chez moi de jour en jour; car plus s'augmente l'espérance de voir cette beauté après laquelle je soupire si vivement, plus elle entraîne après elle tout mon amour et tous mes désirs de bonheur. — LA R. Mais la délicatesse des mets est-elle pour vous un grand sujet de préoccupation? — AUG. Ceux dont j'ai résolu de m'abstenir ne font sur moi aucune impression. Quant à ceux que je ne me suis pas interdits, j'avoue que leur présence me fait plaisir; toutefois c'est sans aucune peine que je les vois disparaître après que je les ai vus et goûtés. Quand ils ne sont point sous mes yeux, le désir de les avoir n'ose pas venir se mettre en travers comme un obstacle à mes pensées. Mais ne m'interrogez pas davantage, soit sur le manger et le boire, soit sur le plaisir du bain et sur tous les autres plaisirs du corps : je n'en demande que ce qui peut être utile à ma santé.

CHAPITRE XI.

Les biens extérieurs peuvent, avec plus de fondement, être acceptés que recherchés, non pour eux-mêmes, mais pour les autres vrais biens.

18. LA R. Vous avez fait de grands progrès; cependant les défauts qui vous restent sont un grand obstacle à la vision de cette lumière éternelle. Mais je vais employer un moyen qui me semble facile pour démontrer ou qu'il ne nous reste plus rien à dompter, ou que nous n'avons fait aucun progrès et que nous sommes encore comme entachés de tous ces vices que nous croyons avoir détruits. Je vous le demande donc, si vous étiez persuadé de ne pouvoir vivre avec vos amis en vous livrant à l'étude de la sagesse qu'au moyen d'une grande fortune qui fournirait à tous vos besoins, ne désireriez-vous pas, ne souhaiteriez-vous pas les richesses? — AUG. J'en conviens. — LA R. Et s'il vous semblait évident que vous inspireriez à un grand nombre l'amour de la sagesse dans le cas où les honneurs donneraient un nouveau poids à votre autorité, si en outre vos amis n'étaient capables de mettre un frein à leurs passions et de se livrer entièrement à la recherche de Dieu qu'autant qu'ils seraient élevés eux-mêmes aux honneurs auxquels ils ne pourraient parvenir que par votre crédit et vos dignités, ne devriez-vous pas y aspirer et travailler énergiquement à les obtenir? — AUG. Vous dites vrai. — LA R. Je ne vous parle plus d'une femme, car peut-être n'est-il pas nécessaire d'en prendre une. Cependant, s'il était certain qu'elle eût assez de patrimoine pour fournir aux besoins de tous ceux que vous désireriez

tate oculorum tuorum. A. Prorsus nihil hujusmodi quæro, nihil desidero, etiam cum horrore atque aspernatione talia recordor. Quid vis amplius? Et hoc mihi bonum in dies crescit : nam quanto augetur spes videndæ illius qua vehementer æstuo pulchritudinis, tanto ad illam totus amor voluptasque convertitur. R. Quid ciborum jucunditas, quantæ tibi curæ est? A. Ea quæ statui non edere, nihil me commovent. Iis autem quæ non amputavi, delectari me præsentibus fateor, ita tamen ut sine ulla permotione animi vel visa vel gustata subtrahantur. Cum autem non adsunt prorsus, non audet hæc appetitio se inserere ad impedimentum cogitationibus meis : sed omnino sive de cibo et potu, sive de balneis, cæteraque corporis voluptate nihil interroges. Tantum ab ea peto, quantum in valetudinis opem conferri potest.

CAPUT XI.

Externa commoda non propter se, sed propter alia vera bona possunt admitti verius quam expeti.

18. R. Multum profecisti : ea tamen quæ restant ad videndam illam lucem, plurimum impediunt. Sed molior aliquid quod mihi videtur facile ostendi, aut nihil edomandum nobis remanere, aut nihil nos omnino profecisse, omniumque illorum quæ refecta credimus tabem manere. Nam quæro abs te, si tibi persuadeatur aliter cum multis carissimis tuis te in studio sapientiæ non posse vivere, nisi ampla res aliqua familiaris necessitates vestras sustinere possit, nonne desiderabis divitias et optabis? A. Assentior. R. Quid si etiam illud appareat, et multis te persuasurum esse sapientiam, si tibi de honore auctoritas creverit, eosque ipsos familiares tuos non posse cupiditatibus suis modum imponere, seque totos convertere ad quærendum Deum, nisi et ipsi fuerint honorati, idque nisi per tuos honores dignitatemque fieri non posse, nonne ista etiam desideranda erunt, et ut proveniant magnopere instandum. A. Ita est ut dicis. R. Jam de uxore nihil disputo, fortasse enim non potest ut ducatur existere talis necessitas : quanquam si ejus amplo patrimonio certum sit sustentari posse omnes quos tecum in uno loco vivere otiose cupis, ipsa etiam concorditer id sinente, præsertim si generis nobilitate

réunir auprès de vous dans d'utiles loisirs, et qu'elle-même s'y prêtât volontiers, si surtout elle était d'une naissance assez illustre pour vous faire obtenir facilement ces honneurs dont vous avez déjà reconnu la nécessité, je ne sais vraiment si vous devriez dédaigner tous ces avantages. — Aug. Quand oserai-je concevoir de telles espérances?

19. La R. Vous me répondez comme si je cherchais en ce moment quel est l'objet de vos espérances. Je cherche non pas quel bien est pour vous sans charme quand il vous est refusé, mais quel bien vous plairait si on vous l'offrait. Il y a une grande différence, en effet, entre la cupidité détruite et la cupidité endormie. A cela se rapporte ce qu'ont dit certains philosophes, que les hommes vicieux étaient tous des insensés, semblables aux exhalaisons fétides d'un bourbier que vous ne sentez pas toujours, mais seulement quand vous le remuez. Que la cupidité soit anéantie par le désespoir ou détruite par la pureté du cœur, ce n'est point du tout la même chose. — Aug. Bien que je ne puisse vous répondre, toutefois vous ne me persuaderez jamais que dans la disposition d'esprit où je suis maintenant, je doive conclure que je n'ai fait aucun progrès. — La R. Je crois que la chose vous paraît ainsi parce que, bien que vous puissiez désirer les biens dont nous venons de parler, ils ne paraîtraient cependant pas désirables pour eux-mêmes, mais en vue d'autres biens. — Aug. C'est ce que je voulais dire, car lorsque autrefois j'ai désiré les richesses, je les ai désirées pour être riche. Quant aux honneurs dont je venais seulement, je l'ai dit, d'étouffer le désir, je les recherchais pour je ne sais quel éclat qui me séduisait; et dans une femme je n'ai jamais souhaité, lorsque je pensais au mariage, que de pouvoir réunir le plaisir et la considération. J'avais alors pour tous ces biens une véritable passion; maintenant je les méprise tous, et si, pour parvenir à ceux que je désire, je n'ai d'autre route que ceux-ci, je ne les recherche point pour en jouir, mais je les accepte pour les supporter. — La R. C'est très-bien, car je ne crois pas que l'on puisse appeler cupidité la recherche d'un bien qu'on ne souhaite qu'en vue d'un autre bien.

CHAPITRE XII.

Il ne faut rien désirer que ce qui conduit au souverain bien, rien craindre que ce qui en éloigne.

20. Mais je vous le demande, pourquoi désirez-vous que ceux que vous aimez vivent et vivent en commun avec vous? — Aug. C'est afin de chercher ensemble et d'un commun accord à connaître Dieu et nos âmes; car celui qui, le premier, a eu le bonheur de découvrir plus facilement la vérité y conduit les autres sans fatigue. — La R. Et si vos amis ne voulaient pas

tanta polleat, ut honores illos quos esse necessarios jam dedisti, per eam facile adipisci possis, nescio utrum pertineat ad officium tuum ista contemnere. A. Quando ego istud sperare audeam?

19. R. Ita istud dicis, quasi ego nunc requiram quid speres. Non quæro quid negatum non delectet, sed quid delectet oblatum. Aliud est enim exhausta pestis, aliud consopita. Ad hoc enim valet quod a quibusdam doctis viris dictum est, ita omnes stultos insanos esse, ut male olere omne cœnum, quod non semper, sed dum commoves sentias. Multum interest utrum animi desperatione obruatur cupiditas, an sanitate pellatur. A. Quanquam tibi respondere non possum, nunquam tamen mihi persuadebis, ut hac affectione mentis, qua nunc me esse sentio, nihil me profecisse arbitrer. R. Credo propterea tibi hoc videri, quia quamvis ista optare posses, non tamen propter seipsa, sed propter aliud expetenda viderentur. A. Hoc est quod dicere cupiebam: nam quando desideravi divitias, ideo desideravi ut dives essem, honoresque ipsos, quorum cupiditatem modo me perdomuisse respondi, eorum nescio quo nitore delectatus volebam: nihilque aliud in uxore semper attendi cum attendi, nisi quam mihi efficeret cum bona fama voluptatem. Tunc erat istorum in me vera cupiditas, nunc ea omnia prorsus aspernor: sed si ad illa quæ cupio non nisi per hæc mihi transitus datur, non amplectenda appeto, sed subeo toleranda. R. Optime omnino: nam nec ego ullarum rerum vocandam puto cupiditatem, quæ propter aliud requiruntur.

CAPUT XII.

Nihil expetendum nisi quatenus conducit ad summum bonum, nihil horrendum nisi quatenus avocat.

20. Sed quæro abs te, cur eos homines quos diligis, vel vivere, vel tecum vivere cupias? A. Ut animas nostras et Deum simul concorditer inquiramus. Ita enim facile cui priori contingit inventio, cæteros eo sine labore perducit. R. Quid si nolunt hæc illi quærere? A. Persuadebo ut velint. R. Quid si non

s'occuper de cette recherche? — AUG. Je leur en inspirerais la volonté. — LA R. Et si vous ne le pouviez pas, ou parce qu'ils croiraient connaître déjà la vérité, ou parce qu'ils penseraient qu'elle est impossible à découvrir, ou parce qu'ils en seraient détournés par les désirs et les soucis des choses de la terre? — AUG. Je les supporterais le mieux que je pourrais, et ils feraient de même à mon égard. — LA R. Mais si leur présence était pour vous-même un obstacle à cette recherche, ne chercheriez-vous pas, n'aspireriez-vous pas, dans le cas où ils ne pourraient changer, à vous en séparer plutôt que de vivre ainsi avec eux? — AUG. Je l'avoue, je ferai comme vous le dites. — LA R. Ce n'est donc point pour elles-mêmes, mais pour parvenir à la sagesse que vous désirez jouir de la vie ou de la présence de vos amis? — AUG. J'en conviens. — LA R. Si donc vous étiez certain que votre propre vie est un obstacle à l'acquisition de la sagesse, voudriez-vous la conserver? — AUG. Je la sacrifierais sans réserve. — LA R. Mais si vous étiez assuré que vous pouvez parvenir à la sagesse aussi bien en abandonnant ce corps qu'en y restant uni, est-ce ici ou dans une autre vie que vous désireriez de jouir du bien que vous aimez? — AUG. Si j'étais assuré de ne point tomber dans une condition pire qui me fît descendre du point auquel je suis parvenu, je ne m'en inquiéterais nullement. — LA R. Ainsi, vous ne redoutez maintenant la mort que dans la crainte d'une condition plus mauvaise qui vous priverait de la connaissance de Dieu? — AUG. Je crains non-seulement de perdre la connaissance telle qu'elle que j'ai pu obtenir, mais aussi de me voir fermer la voie des choses que je désire vivement de connaître, bien que j'espère toutefois conserver les connaissances que je possède déjà. — LA R. Ce n'est donc pas pour elle-même, mais uniquement en vue de la sagesse que vous désirez la continuation de cette vie? — AUG. C'est la vérité.

21. LA R. Reste la douleur du corps qui vous trouble peut-être par sa violence. — AUG. Je ne la redoute si fort non plus que parce qu'elle m'empêche de rechercher la vérité. Tourmenté ces jours derniers par un violent mal de dents (1), il ne m'était possible que de repasser dans mon esprit les choses que je savais déjà; j'étais complétement incapable de m'appliquer aux choses qui réclament toute l'attention de mon esprit. Cependant il me semblait que si la lumière de la vérité se révélait à moi, je ne sentirais plus cette douleur ou que je la compterais pour rien. Mais quoique je n'aie jamais éprouvé de douleur plus grande, en réfléchissant toutefois aux souffrances bien plus vives que je pourrais éprouver, je me vois parfois forcé d'embrasser l'opinion de Cornélius Celsus, qui dit que le souverain bien est la sagesse et le souverain mal la douleur du

(1) Voyez les *Confessions*, liv. IX, c. IV, no 12.

possis, vel quod se invenisse jam, vel quod ista non posse inveniri arbitrantur, vel quod aliarum rerum curis et desiderio præpediuntur. A. Habebo eos, et ipsi me, sicut possumus. R. Quid si te ab inquirendo etiam impediat eorum præsentia? Nonne laborabis atque optabis, si aliter esse non possunt, non tecum esse potius quam sic esse? A. Fateor, ita est ut dicis. R. Non igitur eorum vel vitam vel præsentiam propter seipsam, sed propter inveniendam sapientiam cupis? A. Prorsus assentior. R. Quid? Ipsam vitam tuam si tibi certum esset impedimento esse ad comprehendendam sapientiam, velles eam manere? A. Omnino eam fugerem. R. Quid si docereris, tam te relicto isto corpore, quam in ipso constitutum, posse ad sapientiam pervenire, curares utrum hic, an in alia vita eo quod diligis fruereris? A. Si nihil me pejus excepturum intelligerem, quod retroageret ab eo quo progressus sum, non curarem. R. Nunc ergo propterea mori times, ne aliquo pejore malo involvaris, quo tibi auferatur divina cognitio. A. Non solum ne auferatur timeo, si quid forte percepi, sed etiam ne intercludatur mihi aditus eorum quibus percipiendis inhio, quamvis quod jam teneo, mecum mansurum putem. R. Non igitur et vitam istam propter seipsam, sed propter sapientiam vis manere. A. Sic est.

21. R. Dolor corporis restat, qui te fortasse vi sua commovet. A. Et ipsum non ob aliud vehementer formido, nisi quia me impedit a quærendo. Quanquam enim acerrimo his diebus dentium dolore torquerer, non quidem sinebar animo volvere, nisi ea quæ jam forte didiceram a discendo autem penitus impediebar, ad quod mihi tota intentione animi opus erat : tamen mihi videbatur, si se ille mentibus meis veritatis fulgor aperiret, aut me non sensurum fuisse illum dolorem, aut certe pro nihilo toleraturum. Sed quia etsi nihil majus aliquando pertuli, tamen sæpe cogitans quanto graviores possint accidere, cogor interdum Cornelio Celso assentiri, qui ait : Summum bonum esse sapientiam, summum

corps. La raison qu'il en donne ne me paraît pas si mauvaise. Puisqu'en effet, dit-il, nous sommes composés de deux parties, c'est-à-dire d'une âme et d'un corps, et que la première partie, l'âme, est la plus parfaite, le corps la moins parfaite, le souverain bien doit être ce qu'il y a de meilleur pour la première partie, et le souverain mal ce qu'il y a de plus mauvais dans la seconde. Or, la sagesse est ce qu'il y a de plus parfait dans l'âme, comme la douleur ce qu'il y a de pire dans le corps. On peut donc en conclure, ce me semble, sans crainte de se tromper que le souverain bien de l'homme c'est la sagesse, le souverain mal la douleur. — La R. Nous examinerons cela plus tard, car la sagesse à laquelle nous nous efforçons de parvenir nous donnera peut-être elle-même d'autres convictions. Si au contraire elle nous montre la vérité de cette assertion, nous adopterons sans hésiter cette proposition sur le souverain bien et sur le souverain mal.

CHAPITRE XIII.

Comment et par quels degrés on arrive à la connaissance de la sagesse.

22. Nous avons à chercher maintenant de quelle manière vous aimez la sagesse que, par le plus pur regard et le plus chaste des embrassements, vous désirez voir et posséder sans aucun voile, entièrement dépouillée, pour ainsi dire, et telle en un mot qu'elle se laisse voir à un petit nombre de ses amants choisis et privilégiés. N'est-il pas vrai que si vous brûliez d'amour pour une femme d'une éclatante beauté, c'est avec justice qu'elle se refuserait à vos embrassements si elle découvrait que vous en aimiez une autre qu'elle? Il en est de même pour la chaste beauté de la sagesse; elle ne se dévoilera à vos regards que si elle est l'unique objet de votre amour. — Aug. Malheureux que je suis! pourquoi donc hésiter encore et me laisser plus longtemps déchirer par d'affreux tourments? Déjà je l'ai prouvé, je n'aime que la sagesse, puisqu'on n'aime pas une chose qu'on n'aime point pour elle-même. La sagesse est la seule chose que j'aime pour elle-même; tous les autres biens, la vie, le repos, les amis, je n'en désire la jouissance ou n'en crains la privation qu'en vue de la sagesse. Or, quelle mesure peut avoir en moi l'amour de cette éternelle beauté? Non-seulement je ne l'envie pas, cet amour, aux autres, mais je cherche à ce que le plus grand nombre le désirent avec moi, le possèdent avec moi, en jouissent avec moi, et notre amitié sera d'autant plus intime que notre amour mutuel pour la sagesse nous unira davantage.

23. La R. Tels doivent être les amis de la sagesse, tels sont ceux qu'elle recherche, elle

autem malum dolorem corporis. Nec ejus ratio mihi videtur absurda. Nam quoniam duabus, inquit, partibus compositi sumus, ex animo scilicet et corpore : quarum prior pars est animus melior, deterius corpus est, summum bonum est melioris partis optimum, summum autem malum pessimum deterioris. Est autem optimum in animo sapientia, est in corpore pessimum dolor. Summum igitur bonum hominis sapere, summum malum dolere, sine ulla (ut opinor) falsitate concluditur. R. Posterius ista videbimus. Aliud enim fortasse nobis ipsa ad quam pervenire nitimur sapientia persuadebit. Si autem hoc esse verum ostenderit, hanc de summo bono et summo malo sententiam sine dubitatione tenebimus.

CAPUT XIII.

Quomodo et quibus gradibus perspiciatur sapientia.

22. Nunc illud quærimus, qualis sis amator sapientiæ, quam castissimo conspectu atque amplexu, nullo interposito velamento quasi nudam videre ac tenere desideras, qualem se illa non sinit, nisi paucissimis et electissimis amatoribus suis. An vero si alicujus pulchræ feminæ amore flagrares, jure se tibi non daret, si aliud abs te quidquam præter se amari comperisset; sapientiæ se tibi castissima pulchritudo, nisi solam arseris demonstrabit? A. Quid ergo adhuc suspendor infelix, et cruciatu miserabili differor? Jam certe ostendi nihil aliud me amare, siquidem quod non propter se amatur, non amatur. Ego autem solam propter se amo sapientiam, cætera vero vel adesse mihi volo, vel deesse timeo propter ipsam ; vitam, quietem, amicos. Quem modum autem potest habere illius pulchritudinis amor, in qua non solum non invideo cæteris, sed etiam plurimos quæro qui mecum appetant, mecum inhient, mecum teneant, mecumque perfruantur, tanto mihi amiciores futuri, quanto erit nobis amata communior.

23. R. Prorsus tales esse amatores sapientiæ decet. Tales quærit illa cujus vere casta est, et sine ulla contaminatione conjunctio. Sed non ad eam una via

dont l'union est pure sans aucune tache. Mais plus d'une voie nous conduit jusqu'à la sagesse. (I *Retract.*, cap. IV, n. 3.) Chacun, en effet, selon la mesure de la pureté et de la force de son âme, atteint ce bien souverain et parfait. Elle est comme une lumière incompréhensible qui éclaire les esprits; cette lumière visible peut nous apprendre jusqu'à un certain point cette merveilleuse opération : il y a des yeux si sains et si forts, qu'à peine ouverts, ils se tournent sans aucune hésitation vers le soleil. La lumière fait, pour ainsi dire, leur santé, ils n'ont pas besoin de maître, tout au plus un avertissement, cela suffit. C'est assez pour eux de croire, d'espérer et d'aimer. D'autres, au contraire, sont éblouis de cette splendeur qu'ils désirent si vivement contempler; et ils retombent souvent avec plaisir dans les ténèbres sans avoir pu en soutenir la vue. Il est dangereux, quoiqu'on puisse dire avec vérité que leurs yeux sont en bon état, de vouloir leur montrer ce qu'ils ne sont pas encore capables de voir. Il faut donc tout d'abord les exercer, et nourrir leur amour, en différant sagement pour lui la vue de ce qu'il aime. Il faut d'abord leur montrer les objets qui ne sont point lumineux par eux-mêmes, mais qui ne peuvent être vus qu'à l'aide d'une lumière étrangère, tels que des vêtements, un mur, ou d'autres objets semblables. On leur montrera ensuite, ce qui n'est point lumineux par soi-même, il est vrai, mais qui cependant réfléchit avec plus de vivacité la lumière, comme l'or, l'argent ou d'autres objets pareils, sans toutefois briller de manière à blesser les yeux. Alors peut-être, on leur fera peu à peu regarder le feu ordinaire, puis les astres, puis la lune, l'éclat de l'aurore et la clarté du jour naissant. Chacun s'accoutumant ainsi, dans la mesure de sa santé, pourra, plus tôt ou plus tard, en parcourant tous ces degrés, ou en passant par-dessus quelques-uns, voir le soleil sans crainte d'être ébloui et avec une vive satisfaction. C'est de cette manière que procèdent les plus habiles maîtres à l'égard de ceux qui, aimant la sagesse, ne la voient pas encore dans tout son éclat, quoiqu'ils la découvrent déjà. Car c'est une excellente méthode que de chercher à y parvenir avec ordre; y arriver sans ordre serait un bonheur qu'on peut à peine espérer. Mais c'est assez pour aujourd'hui, il faut ménager notre santé.

CHAPITRE XIV.

C'est la sagesse elle-même qui guérit les yeux pour les rendre capables de voir.

24. Aug. Je vous en prie, lui dis-je, un autre jour, faites-moi connaître cet ordre, si vous le pouvez, menez, conduisez-moi où vous voulez, par le chemin qui vous plaira, de la manière que vous voudrez. Commandez-moi les choses les

pervenitur. (I *Retract.*, cap. IV, n. 3.) Quippe pro sua quisque sanitate ac firmitate comprehendit illud singulare ac verissimum bonum. Lux est quædam ineffabilis et incomprehensibilis mentium. Lux ista vulgaris nos doceat quantum potest, quomodo se illud habeat. Nam sunt nonnulli oculi tam sani et vegeti, qui se mox ut aperti fuerint, in ipsum solem sine ulla trepidatione convertant. His quodammodo ipsa lux sanitas est, nec doctore indigent, sed sola fortasse admonitione. His credere, sperare, amare satis est. Alii vero ipso quem videre vehementer desiderant, fulgore feriuntur, et eo non viso sæpe in tenebras cum delectatione redeunt. Quibus periculosum est, quamvis jam talibus ut sani recte dici possint, velle ostendere quod adhuc videre non valent. Ergo isti exercendi sunt prius, et eorum amor utiliter differendus atque nutriendus est. Primo enim quædam illis demonstranda sunt quæ non per se lucent, sed per lucem videri possint, ut vestis, aut paries, aut aliquid horum. Deinde quod non per se quidem, sed tamen per illam lucem pulchrius effulgeat, ut aurum, argentum, et similia, nec tamen ita radiatum ut oculos lædat. Tunc fortasse terrenus iste ignis modeste demonstrandus est, deinde sidera, deinde luna, deinde auroræ fulgor, et albescentis cœli nitor. In quibus seu citius seu tardius, sive per totum ordinem, sive quibusdam contemptis, pro sua quisque valetudine assuescens, sine trepidatione et cum magna voluptate solem videbit. Tale aliquid sapientiæ studiosissimis, nec acute, jam tamen videntibus, magistri optimi faciunt. Nam ordine quodam ad eam pervenire bonæ disciplinæ officium est, sine ordine autem vix credibilis felicitatis. Sed hodie satis, ut puto, scripsimus; parcendum est valetudini.

CAPUT XIV.

Ipsa sapientia medetur oculis, ut videri possit.

24. A. Et alio die : Da quæso, inquam, jam si potes illum ordinem. Duc age qua vis, per quævis, quomodo vis. Impera quævis dura, quælibet ardua,

plus dures, les plus difficiles, pourvu qu'elles soient en mon pouvoir, et que je sois assuré qu'elles me conduiront où je désire vivement arriver. — LA R. Il n'y a plus qu'une seule chose que je puisse vous commander, et je n'en connais point d'autre ; c'est de fuir entièrement tous les objets sensibles (I *Rétract.*, c. IV, n. 3), et de bien prendre garde, tant que nous sommes unis à ce corps, que nos ailes ne soient arrêtées par la glu des choses de la terre; car nous avons besoin de toute leur force et de toute leur activité pour nous envoler des ténèbres jusques à la pure lumière qui ne daigne pas même se révéler à ceux qui sont encore enfermés dans la prison du corps, à moins qu'ils ne soient capables de s'envoler dans les airs, quand cette prison vient à se briser ou à se dissoudre. Ainsi, quand vous serez arrivé à ce point qu'aucune des choses de la terre n'aura de charme pour vous; croyez-moi, au même moment, au même instant, vous verrez ce que vous désirez. — AUG. Dites-moi, quand aurai-je ce bonheur? Car je ne pense pas pouvoir mépriser souverainement les choses de la terre, avant d'avoir vu cette beauté en comparaison de laquelle elles perdent tout leur éclat.

25. LA R. L'œil du corps pourrait dire également : Je n'aimerai plus les ténèbres lorsque j'aurai contemplé le soleil. Cette conclusion paraît au premier abord être suivant l'ordre, et néanmoins, il en est bien autrement. Car si l'œil aime les ténèbres, c'est qu'il n'est pas sain; or, il ne peut voir le soleil qu'autant qu'il est en bon état. L'âme aussi se trompe souvent en se croyant en bonne santé et en s'en faisant un mérite, et elle se plaint comme si elle en avait le droit de ne pas voir encore. Mais la suprême beauté sait quand elle doit se dévoiler. Elle remplit l'office de médecin, et connaît mieux ceux qui ont vraiment la santé, que ceux-là mêmes qui ont besoin d'être guéris. Pour nous, nous croyons voir de quel abîme nous sommes sortis, mais nous ne pouvons ni penser, ni sentir à quelle profondeur nous étions descendus dans cet abîme, et en comparaison de l'état désespéré où nous étions, nous nous regardons comme revenus à la santé. Ne voyez-vous pas avec quelle sécurité nous affirmions hier que nous n'étions plus esclaves d'aucune passion, que nous n'aimions que la sagesse et que nous ne cherchions ni ne voulions d'autres biens que pour elle? Combien les embrassements d'une femme vous paraissaient honteux, méprisables, horribles et exécrables, lorsque, entre nous, nous parlions du désir d'avoir une épouse? Et lorsque cette nuit, veillant ensemble, nous nous entretenions sur le même sujet, vous avez senti contrairement à vos espérances, combien l'image de ces plaisirs, de ces amères voluptés faisaient impression sur vous. Cette impression était

quæ tamen in mea potestate sint, per quæ me quo desidero, perventurum esse non dubitem. R. Unum est quod tibi possum præcipere, nihil plus novi. Penitus esse ista sensibilia fugienda (I *Retract.*, cap. IV, n. 3), cavendumque magnopere dum hoc corpus agimus, ne quo eorum visco pennæ nostræ impediantur, quibus integris perfectisque opus est, ut ad illam lucem ab his tenebris evolemus : quæ se ne ostendere quidem dignatur in hac cavea inclusis, nisi tales fuerint ut ista vel effracta vel dissoluta possint in auras suas evadere. Itaque quando fueris talis ut nihil te prorsus terrenorum delectet, mihi crede, eodem momento, eodem puncto temporis videbis quod cupis. A. Quando istud erit, oro te? Non enim puto posse mihi hæc in summum venire contemptum, nisi videro illud in cujus comparatione ista sordescant.

25. R. Hoc modo posset et iste oculus corporis dicere : Tum tenebras non amabo cum solem videro. Videtur enim quasi et hoc ad ordinem pertinere, quod longe est secus. Amat enim tenebras, eo quod sanus non est : solem autem nisi sanus videre non potest. Et in eo sæpe fallitur animus, ut sanum se putet et sese jactet : et quia nondum videt, veluti jure conqueritur. Novit autem illa pulchritudo quando se ostendat. Ipsa enim medici fungitur munere, meliusque intelligit qui sint sani, quam iidem ipsi qui sanantur. Nos autem quantum emerserimus, videmur nobis videre : quantum autem mersi eramus, et quo progressi fueramus, nec cogitare nec sentire permittimur, et in comparatione gravioris morbi sanos esse nos credimus. Nonne vides quam veluti securi hesterno die pronuntiaveramus, nulla jam nos peste detineri; nihilque amare nisi sapientiam : cætera vero non nisi propter istam quærere aut velle? Quam tibi sordidus, quam fœdus, quam exsecrabilis, quam horribilis complexus femineus videbatur, quando inter nos de uxoris cupiditate quæsitum est. Certe ista nocte vigilantes, cum rursus eadem nobiscum ageremus, sensisti quam te aliter quam præsumpseras, imaginatæ illæ blanditiæ et amara suavitas titillaverit; longe quidem longe mi-

beaucoup moins forte que d'ordinaire; mais cependant elle était bien différente de ce que vous aviez espéré : C'est ainsi que le médecin intérieur vous a fait voir la grandeur du mal dont il vous avait sauvé, et ce qui restait encore à guérir.

26. Aug. Taisez-vous, je vous prie, taisez-vous; pourquoi me tourmenter? pourquoi creuser et descendre si avant? Je ne cesse de pleurer, je ne puis plus rien promettre, je n'ose plus me flatter de rien; ne me faites plus aucune question semblable. Vous assurez que celui que je désire ardemment de voir, sait si je suis pur : qu'il fasse ce qu'il lui plait, qu'il se révèle à moi quand il voudra : désormais, je me confie tout entier à sa bonté et à sa providence. Une fois pour toutes, j'ai cru qu'il ne cessait de secourir ceux qui sont ainsi disposés envers lui. Je ne dirai rien de la santé de mon âme avant d'avoir découvert cette éternelle beauté. — La R. Ne faites rien autre chose; mais séchez vos larmes et fortifiez votre cœur. Vous avez beaucoup pleuré, et vos larmes n'ont fait qu'aggraver cette maladie de poitrine. — Aug. Vous voulez que je mette un terme à mes larmes, quand je n'en vois point à ma misère? Vous m'ordonnez d'avoir égard à la santé de mon corps, quand je suis moi-même infecté de la contagion du vice? Mais, je vous en prie, si vous avez quelque pouvoir sur moi, essayez de me conduire par un sentier plus court, afin que dans le voisinage de cette lumière dont je puis, si j'ai fait quelque progrès, supporter l'éclat, j'aie honte de reporter mes regards vers ces ténèbres que j'ai quittées, si toutefois je puis dire que j'ai quitté des ténèbres qui osent encore flatter mon aveuglement.

CHAPITRE XV.

Comment on connaît l'âme.

27. La R. Concluons, s'il vous plaît, ce premier livre, pour suivre désormais dans le second le chemin qui nous paraîtra le plus convenable; car votre indisposition réclame toujours un exercice modéré. — Aug. Je ne laisserai pas terminer ce livre que vous ne me fassiez connaître quelque chose de ce voisinage de la lumière, vers laquelle je porte toute mon attention. — La R. Le médecin intérieur nous en fournit le moyen; car je ne sais quel éclat m'invite et m'entraîne à vous y conduire; écoutez donc avec attention. — Aug. Conduisez-moi, je vous prie, et entraînez-moi où vous voudrez. — La R. Ne dites-vous pas que vous voulez connaître l'âme et Dieu. — Aug. C'est là tout mon objet. — La R. Ne cherchez-vous rien autre chose? — Aug. Rien absolument. — La R. Quoi? ne voulez-vous pas comprendre la vérité? — Aug. Comme si je pouvais connaître Dieu et

nus quam solet, sed item longe aliter quam putaveras : ut sic tibi secretissimus ille medicus utrumque demonstraret, et unde cura ejus evaseris, et quid curandum remaneat.

26. A. Tace obsecro, tace. Quid crucias, quid tantum fodis alteque descendis? Jam flere non duro, jamjam nihil promitto, nihil præsumo; ne me de istis rebus interroges. Certe dicis quod ille ipse quem videre ardeo, noverit quando sim sanus, faciat quod placet : quando placet sese ostendat : jam me totum ejus clementiæ curæque committo. Semel de illo credidi, quod sic erga se affectos sublevare non cesset. Ego nihil de mea sanitate, nisi cum illam pulchritudinem videro, pronuntiabo. R. Prorsus nihil aliud facias. Sed jam cohibe te a lacrymis, et stringe animum. Multum omnino flevisti, et hoc omnino morbus iste pectoris tui graviter accipit. A. Modum vis habere lacrymas meas, cum miseriæ meæ modum non videam : aut valetudinem corporis considerare me jubes, cum ego ipse tabe confectus sim? Sed quæso te si quid in me vales, ut me tentes per aliqua compendia ducere, ut vel vicinitate nonnulla lucis illius, quam si quid profeci tolerare jam possum, pigeat oculos referre ad illas tenebras, quas reliqui, si tamen relictæ dicendæ sunt, quæ cæcitati meæ adhuc blandiri audent.

CAPUT XV.

Anima quomodo cognoscitur.

27. R. Concludamus si placet, hoc primum volumen, ut jam in secundo aliquam, quæ commoda occurrerit, aggrediamur viam. Non enim huic affectioni tuæ a moderata exercitatione cessandum est. A. Non sinam omnino concludi hunc libellum, nisi mihi modicum quo intentus sim de vicinia lucis aperueris. R. Gerit tibi ille medicus morem. Nam nescio quis me quo te ducam fulgor invitat et tangit. Itaque accipe intentus. A. Duc oro te, ac rape quo vis. R. Animam te certe dicis, et Deum velle cognoscere? A. Hoc est totum negotium meum. R. Nihilne amplius? A. Nihil prorsus. R. Quid : Veritatem non vis

l'âme autrement que par la vérité! — LA R. Vous devez donc connaître d'abord ce par quoi on peut connaître tout le reste? — AUG. Je n'en disconviens pas. — LA R. Ainsi, examinons premièrement, puisque *la vérité* et *le vrai* sont deux mots différents, s'ils vous semblent exprimer deux choses ou exclusivement une seule. — AUG. Il me semble que ce sont deux choses. Car de même la chasteté et être chaste sont deux objets différents, et ainsi de beaucoup d'autres choses semblables; de même, je le crois, la vérité est une chose différente de ce qui est appelé vrai. — LA R. Laquelle de ces deux choses regardez-vous comme la plus excellente? — AUG. Je pense que c'est la vérité : ce n'est pas ce qui est chaste qui fait la chasteté, mais c'est par la chasteté qu'on devient chaste; de même, s'il y a quelque chose de vrai, c'est à la vérité qu'il le doit.

28. LA R. Lorsqu'un homme chaste vient à mourir, pensez-vous que la chasteté meurt avec lui? — AUG. Nullement. — LA R. La vérité ne périt donc pas non plus, quand quelque chose de vrai vient à cesser d'exister? — AUG. Mais comment ce qui est vrai peut-il périr? Je ne le vois pas. — LA R. Je m'étonne que vous me fassiez cette question. Ne voyons-nous pas une foule de choses périr sous nos yeux? A moins peut-être que vous ne pensiez que cet arbre est un arbre, sans l'être véritablement, ou qu'il ne peut périr. Quand même, en effet, vous ne croiriez pas au rapport de vos sens, et quand vous pourriez répondre que vous ignorez absolument si c'est un arbre, cependant vous ne nierez pas, je présume, que si cet arbre existe, c'est un arbre véritable, car ce jugement vient, non pas des sens, mais de l'intelligence. En effet, si c'est un faux arbre, ce n'est pas un arbre; et s'il est un arbre, il est nécessairement un arbre véritable. — AUG. Je vous accorde tout. — LA R. Bien! mais pour passer à autre chose, ne m'accordez-vous pas aussi qu'un arbre est de la nature de ces choses qui naissent et meurent? — AUG. Je ne puis le nier. — LA R. Donc, il faut conclure que quelque chose de vrai peut périr. — AUG. Je n'en disconviens pas. — LA R. Autre chose; ne vous paraît-il pas que la vérité ne périt point quand périssent des choses vraies, comme la chasteté ne meurt point par la mort d'un homme chaste? — AUG. Je vous l'accorde aussi, et j'attends avec impatience la conclusion que vous voulez en tirer. — LA R. Soyez donc attentif. — AUG. Je le suis.

29. LA R. Admettez-vous comme vraie cette proposition : tout ce qui existe, doit être quelque part? — AUG. Rien ne me paraît aussi nécessaire à admettre.— LA R. Et vous avouez que la vérité existe? — AUG. Je l'avoue.— LA R. Il faut donc chercher où elle est, car elle n'est point dans un lieu déterminé, à moins que nous croyions peut-être qu'il y ait dans l'espace autre chose que des corps ou que la vérité soit un corps. — AUG. Je

comprehendere? A. Quasi vero possim hæc nisi per illam cognoscere. R. Ergo prius ipsa cognoscenda est, per quam possunt illa cognosci. A. Nihil abnuo. R. Primo itaque illud videamus, cum duo verba sint veritas et verum, utrum tibi etiam res duæ istis verbis significari, an una videatur? A. Duæ res videntur. Nam ut aliud est castitas, aliud castum, et multa in hunc modum, ita credo aliud esse veritatem, et aliud quod verum dicitur. R. Quod horum duorum putas esse præstantius? A. Veritatem opinor. Non enim casto castitas, sed castitate fit castum : ita etiam si quid verum est, veritate utique verum est.

28. R. Quid cum castus aliquis moritur, censes mori etiam castitatem? A. Nullo modo. R. Ergo cum interit aliquid quod verum est, non interit veritas. A. Quomodo autem interit aliquid verum? Non enim video. R. Miror te istud quærere : nonne ante oculos nostros millia rerum videmus interire? Nisi forte putas hanc arborem, aut esse arborem, sed veram non esse, aut certe interire non posse. Quamvis enim non credas sensibus, possisque respondere, ignorare te prorsus, utrum arbor sit, tamen illud non negabis (ut opinor) veram esse arborem, si arbor est : non enim hoc sensu, sed intelligentia judicatur. Si enim falsa arbor est, non est arbor : si autem arbor est, vera sit necesse est. A. Concedo istud. R. Quid aliud alterum, nonne concedis hoc genus rerum esse arborem, quod nascatur et intereat? A. Negare non possum. R. Concluditur ergo aliquid quod verum sit, interire. A. Non contravenio. R. Quid illud? Nonne tibi videtur intereuntibus rebus veris veritatem non interire, ut non mori casto mortuo castitatem? A. Jam et hoc concedo, et magnopere quid moliaris, expecto. R. Ergo attende. A. Isthic sum.

29. R. Verane tibi videtur ista sententia : Quidquid est, alicubi esse cogitur? A. Nihil me sic ducit ad consentiendum. R. Fateris autem esse veritatem? A. Fateor. R. Ergo ubi sit, necesse est quæramus, non est enim in loco, nisi forte aut esse in loco ali-

n'admets aucune de ces deux suppositions. — La R. Où donc croyez-vous que soit la vérité? car si elle existe, elle est quelque part. — Aug. Si je savais où elle est, je ne chercherais peut-être plus rien. — La R. Pouvez-vous au moins connaître où elle n'est pas? — Aug. Si vous m'aidez, peut-être le pourrai-je. — La R. La vérité n'est pas certainement dans les choses mortelles; en effet, tout ce qui est, ne peut subsister dans un sujet, à moins que ce sujet dans lequel il est ne subsiste lui-même. Or, nous avons admis tout à l'heure que la vérité subsistait lors même que ce qui est vrai venait à périr; donc, la vérité n'est pas dans les choses mortelles. Cependant la vérité existe, et elle est quelque part. Il y a donc des choses immortelles. Mais il n'y a rien de vrai si la vérité ne s'y trouve. Il s'ensuit donc qu'il n'y a de vrai que ce qui est immortel. Tout faux arbre n'est pas un arbre; un faux bois n'est pas du bois; l'argent faux n'est pas de l'argent; enfin, tout ce qui est faux n'est pas. Or, tout ce qui n'est pas vrai est faux. Rien n'existe donc véritablement que ce qui est immortel. Réfléchissez en vous-même et avec soin sur ce petit raisonnement, pour voir s'il ne renferme pas quelque principe que vous ne puissiez admettre. Car si ce raisonnement est juste, nous avons presque atteint notre but, ce qui paraîtra peut-être mieux dans le livre suivant.

30. Aug. Je vous remercie; et puisque nous sommes dans le silence, j'examinerai soigneusement et attentivement avec moi, et par conséquent avec vous, ces raisonnements, pourvu qu'aucunes ténèbres ne s'interposent et ne viennent encore me fasciner, ce que je redoute pardessus tout. — La R. Ayez toujours confiance en Dieu, et abandonnez-vous à lui aussi entièrement que vous le pouvez. Ne désirez pas de vous appartenir et d'être indépendant; mais proclamez-vous plutôt l'esclave du Maître le plus clément et le plus généreux. Et ainsi, il ne cessera de vous attirer vers lui, et il ne permettra pas qu'il vous arrive aucun événement qui ne vous soit utile, même à votre insu. — Aug. J'écoute, je crois, et autant que je le puis, j'obéis; et je prie Dieu beaucoup, afin de pouvoir beaucoup; peut-être désirez-vous davantage de moi? — La R. C'est assez pour le moment; vous ferez ensuite tout ce que la vue de la vérité vous commandera.

quid aliud præter corpus, aut veritatem corpus esse arbitraris. A. Nihil horum puto. R. Ubinam igitur illam esse credis? Non enim nusquam est quam esse concedimus. A. Si scirem ubi esset, nihil fortasse amplius quærerem. R. Saltem ubi non sit, potes cognoscere? A. Si commemores, fortasse potero. R. Non est certe in rebus mortalibus. Quidquid enim est, in aliquo non potest manere, si non maneat illud in quo est. Manere autem, etiam rebus veris intereuntibus, veritatem paulo ante concessum est. Non igitur est veritas in rebus mortalibus. Est autem veritas, et non est nusquam. Sunt igitur res immortales. Nihil autem verum in quo veritas non est. Conficitur itaque non esse vera, nisi quæ sunt immortalia. Et omnis falsa arbor, non est arbor, et falsum lignum non est lignum, et falsum argentum non est argentum, et omnino quidquid falsum est, non est. Omne autem quod verum non est, falsum est. Nulla igitur recte dicuntur esse, nisi immortalia. Hanc tu tecum ratiunculam diligenter considera, ne quid tibi concedendum non esse videatur. Si enim rata est, totum negotium pene confecimus, quod in alio fortasse libro melius apparebit.

30. A. Habeo gratiam, et ista mecum atque adeo tecum quando in silentio sumus, diligenter cauteque tractabo, si nullæ se tenebræ immittant, suique etiam, quod vehementer formido, mihi faciant delectationem. R. Constanter Deo crede, eique te totum committe quantum potes. Noli esse velle quasi proprius et in tua potestate, sed ejus clementissimi et utilissimi Domini te servum esse profitere. Ita enim te ad se sublevare non desinet, nihilque tibi evenire permittet, nisi quod tibi prosit, etiam si nescias. A. Audio, credo, et quantum possum obtempero, plurimumque ipsum deprecor, ut plurimum possim, nisi quid forte amplius a me desideras. R. Bene habet interim, facies postea quidquid jam visus ipse præceperit.

LIVRE SECOND

Dans ce second livre, saint Augustin traite longtemps avec lui-même de ce qui est vrai et de ce qui est faux. Après avoir établi l'éternelle durée de la vérité, il conclut que l'âme de l'homme, qui en est le siége, est immortelle.

CHAPITRE PREMIER.

De l'immortalité de l'homme.

1. AUG. Notre ouvrage a été interrompu assez longtemps; l'amour est impatient et ne cesse de répandre des larmes, tant qu'on ne lui donne pas ce qu'il aime : commençons donc ce second livre. — LA R. Commençons. — AUG. Croyons que Dieu nous soutiendra. — LA R. Croyons-le fermement, si cette croyance est en notre pouvoir. — AUG. C'est Dieu lui-même qui est notre pouvoir. — LA R. Priez-le donc aussi brièvement et aussi parfaitement que vous le pourrez. — AUG. O Dieu, qui êtes toujours le même, que je me connaisse, que je vous connaisse! Telle est ma prière. — LA R. Vous qui voulez vous connaître, savez-vous si vous existez? — AUG. Je le sais. — LA R. D'où le savez-vous? — AUG. Je l'ignore. — LA R. Avez-vous conscience de vous-même comme d'un être simple ou composé? — AUG. Je l'ignore. — LA R. Savez-vous si vous êtes mis en mouvement? — AUG. Je l'ignore. — LA R. Savez-vous si vous pensez? — AUG. Je le sais. — LA R. Il est donc vrai que vous pensez? — AUG. Cela est vrai. — LA R. Savez-vous si vous êtes immortel? — AUG. Je l'ignore. — LA R. De toutes les choses que vous ignorez, de votre aveu quelle est celle que vous désirez savoir la première? — AUG. Si je suis immortel. — LA R. Vous aimez donc à vivre? — AUG. Je l'avoue. — LA R. Et quand vous aurez appris que vous êtes immortel, cela vous suffira-t-il? — AUG. Ce sera beaucoup en soi, mais ce sera peu pour moi. — LA R. Ce peu, néanmoins, ne vous fera-t-il pas grand plaisir? — AUG. Un très-grand plaisir. — LA R. Ne verserez-vous plus de larmes? — AUG. Plus du tout. — LA R. Mais quoi! si cette vie même ne vous permet pas d'avoir plus de connaissances que vous n'en avez maintenant, pourrez-vous réprimer vos larmes? — AUG. Au contraire, je pleurerai tant que cette vie sera nulle pour moi. — LA R. Vous n'aimez donc pas la vie pour la vie même, mais pour la science? — AUG. J'accorde cette conséquence. — LA R. Et si cette science même des choses vous rendait malheureux? — AUG. Je ne crois pas que cela soit possible en aucune manière. Mais s'il en est ainsi, personne ne peut être heureux, car aujourd'hui l'ignorance seule me rend malheureux. Or, si la science elle-même

LIBER SECUNDUS

In eo secum Augustinus de vero et falso copiose disputat, ut demum veritatis perpetuitate bene perspecta, animam ipsam hominis, quæ veritatis sedes est, immortalem esse concludat.

CAPUT PRIMUM.

De immortalitate hominis.

1. Satis intermissum est opus nostrum, et impatiens est amor, nec lacrymis modus fit, nisi amori detur quod amatur. Quare aggrediamur librum secundum. R. Aggrediamur. A. Credamus Deum adfuturum. R. Credamus sane, si vel hoc in potestate nostra est. A. Potestas nostra ipse est. R. Itaque ora brevissime ac perfectissime quantum potes. A. Deus semper idem, noverim me, noverim te. Oratum est. R. Tu qui vis te nosse, scis esse te? A. Scio. R. Unde scis? A. Nescio. R. Simplicem te sentis, anne multiplicem? A. Nescio. R. Moveri te scis? A. Nescio. R. Cogitare te scis? A. Scio. R. Ergo verum est cogitare te. A. Verum. R. Immortalem te esse scis? A. Nescio. R. Horum omnium quæ te nescire dixisti, quid scire prius mavis? A. Utrum immortalis sim. R. Vivere igitur amas? A. Fateor. R. Quid cum te immortalem esse didiceris, satisne erit? A. Erit id quidem magnum, sed id mihi parum. R. Hoc tamen quod parum est quantum gaudebis? A. Plurimum. R. Nihil jam flebis? A. Nihil omnino. R. Quid si ipsa vita talis esse inveniatur, ut in ea tibi nihil amplius quam nosti nosse liceat, temperabis a lacrymis? A. Imo tantum flebo ut vita nulla sit. R. Non igitur vivere propter ipsum vivere amas, sed propter scire. A. Cedo conclusioni. R. Quid si eadem ipsa rerum scientia miserum faciat? A. Nullo id quidem pacto fieri posse credo. Sed si ita est, nemo esse beatus potest, non

rend aussi malheureux, nous sommes dévoués à une vie éternelle de misère. — La R. Je vois maintenant tous vos désirs; car, puisque vous pensez que personne ne peut être malheureux par la science, il est donc probable que le savoir rend heureux. Or, personne ne peut être heureux, s'il n'est vivant, et personne n'est vivant s'il n'existe. Vous voulez donc exister, vivre et savoir; mais exister pour vivre, et vivre pour savoir. Vous savez donc que vous existez, vous savez que vous vivez, vous savez que vous comprenez. Mais cela durera-t-il toujours, tout sera-t-il un jour anéanti, ou bien une partie subsistera-t-elle à jamais, tandis que l'autre périra? Ou bien encore ces choses seront-elles sujettes à la diminution ou à l'accroissement, en supposant qu'elles existent éternellement, voilà ce que vous désirez savoir. — Aug. Oui. — La R. Si donc nous prouvons que nous vivrons toujours, il faut conclure que nous existerons toujours. — Aug. La conséquence est juste. — La R. Reste à examiner comment nous comprendrons.

CHAPITRE II.

La vérité est éternelle.

2. Aug. Cette marche, je le vois, est des plus évidentes et des plus courtes. — La R. Soyez donc attentif, afin de répondre à mes questions avec exactitude et solidité. — Aug. Me voici. — La R. Si ce monde doit toujours durer, n'est-il pas vrai que le monde durera toujours? — Aug. Qui peut en douter? — La R. S'il ne doit pas durer, n'est-il pas également vrai qu'il ne durera pas toujours? — Aug. Je l'accorde. — La R. Et s'il doit périr, ne sera-t-il pas vrai, quand il aura péri, que le monde a cessé d'exister? Car tant qu'il n'est pas vrai qu'il ait cessé d'exister, il existe. On ne peut donc admettre que le monde ait fini d'exister, et qu'il ne soit pas vrai qu'il ait fini d'exister. — Aug. Je l'accorde aussi. — La R. Autre chose encore; vous semble-t-il possible qu'il existe quelque chose de vrai si la vérité n'existe pas? — Aug. Aucunement. — La R. Ainsi la vérité subsistera, lors même que le monde viendrait à périr. — Aug. Je ne puis le nier. — La R. Mais si la vérité même cessait d'être, ne serait-il pas vrai que la vérité a cessé d'exister? — Aug. Qui le nierait? — La R. Mais rien ne peut être vrai, si la vérité n'existe. — Aug. Je viens de l'accorder. — La R. La vérité ne cessera donc jamais d'exister? — Aug. Continuez comme vous avez commencé; car il n'y a rien de plus vrai que cette induction.

enim nunc aliunde sum miser, nisi rerum ignorantia. Quod si et rerum scientia miserum facit, sempiterna miseria est. R. Jam video totum quod cupis : nam quoniam neminem scientia miserum esse credis, ex quo probabile est ut intelligentia efficiat beatum : beatus autem nemo nisi vivens, et nemo vivit qui non est : Esse vis, vivere et intelligere; sed esse ut vivas, vivere ut intelligas. Ergo esse te scis, vivere te scis, intelligere te scis. Sed utrum ista semper futura sint, an nihil horum futurum sit, an maneat aliquid semper, et aliquid intercidat, an minui et augeri hæc possint, cum omnia mansura sint, nosse vis. A. Ita est. R. Si igitur probaverimus semper nos esse victuros, sequetur etiam semper futuros. A. Sequetur. R. Restabit quærere de intelligendo.

CAPUT II.

Veritas perpetua.

2. A. Manifestissimum ordinem video atque brevissimum. R. Hic ergo esto nunc, ut interroganti caute firmeque respondeas. A. Isthic sum. R. Si manebit semper mundus iste, verum est mundum semper mansurum esse? A. Quis hoc dubitet? R. Quid si non manebit, nonne ita verum est mundum non esse mansurum? A. Nihil resisto. R. Quid cum interierit, si interiturus est, nonne tunc id erit verum, mundum interisse? Nam quamdiu verum non est, mundum occidisse, non occidit : repugnat igitur ut mundus occiderit, et verum non sit mundum occidisse. A. Et hoc concedo. R. Quid illud? Videturne tibi verum aliquid esse posse, ut veritas non sit? A. Nullo modo. R. Erit igitur veritas, etiamsi mundus intereat. A. Negare non possum. R. Quid si ipsa veritas occidat, nonne verum erit veritatem occidisse? A. Et istud quis negat? R. Verum autem non potest esse, si veritas non sit. A. Jam hoc paulo ante concessi. R. Nullo modo igitur occidet veritas. A. Perge ut cœpisti, nam ista collectione nihil est verius.

CHAPITRE III.

Si la fausseté doit toujours durer, et si elle ne peut exister sans être perçue, il s'ensuit qu'il existera toujours une âme quelconque pour la percevoir.

3. La R. Je voudrais maintenant que vous répondiez à cette question : Croyez-vous que ce soit l'âme qui sente où le corps? — Aug. Je crois que c'est l'âme. — La R. L'intelligence vous semble-t-elle faire partie de l'âme? — Aug. Cela me paraît ainsi. — La R. De l'âme seule, ou de quelque autre substance? — Aug. Je ne vois aucune nature en dehors de l'âme, si ce n'est Dieu, qui soit douée d'intelligence. — La R. Examinons maintenant cette question : si quelqu'un vous disait : ce mur n'est pas un mur, mais un arbre, qu'en penseriez-vous? — Aug. Je croirais que ses sens ou les miens se trompent, ou bien qu'il appelle un arbre ce que j'appelle un mur. — La R. Et si ce mur lui apparaît sous l'image d'un arbre, et à vous sous l'image d'un mur, ces deux apparences ne pourront-elles pas être vraies? — Aug. Nullement; car une seule et même chose ne saurait être à la fois un arbre et un mur : et quoique la même chose paraisse différente à tous les deux, il est nécessaire que l'un de nous soit dupe d'une fausse apparence. — La R. Mais si ce n'est ni un arbre ni un mur, et que vous soyez trompés tous deux? — Aug. La chose est possible. — La R. C'est donc une hypothèse que vous aviez oubliée plus haut. — Aug. Je l'avoue. — La R. Mais si vous reconnaissez l'un et l'autre que la chose est différente de ce qu'elle vous paraît, serez-vous encore trompés? — Aug. Non. — La R. Une chose que l'on voit peut donc être fausse, et celui qui la voit ne pas se tromper? — Aug. C'est possible. — La R. Il faut donc reconnaître que se tromper, ce n'est pas voir de fausses apparences, mais y donner son assentiment? — Aug. Il faut le reconnaître. — La R. Mais le faux, pourquoi est-il faux? — Aug. Parce qu'il est différent de ce qu'il paraît. — La R. Si donc il n'est personne à qui le faux se découvre, il n'y a rien de faux? — Aug. C'est la conséquence. — La R. Il n'y a donc pas de fausseté dans les choses, mais dans les sens; or celui-là ne se trompe pas qui ne donne pas son assentiment à de fausses apparences. D'où il suit que les sens sont différents de nous-mêmes; car, lorsque les sens se trompent, nous pouvons cependant ne pas être trompés. — Aug. Je n'ai rien à opposer. — La R. Mais lorsque l'âme se trompe, osez-vous avancer que vous ne vous êtes pas trompé? — Aug. Comment l'oserai-je? — La R. Or, dans l'âme, il n'y a point de sens, et sans les sens, point de fausseté. L'âme est donc cause ou complice de la fausseté? — Aug. Ce qui précède me force à admettre cette conclusion.

4. La R. Répondez maintenant à cette

CAPUT III.

Si falsitas semper erit, et sine sensu esse non poterit, sequitur animam aliquam semper extituram.

3. R. Nunc respondeas mihi velim, utrum tibi sentire anima videatur, an corpus? A. Anima videtur. R. Quid, intellectus videtur tibi ad animam pertinere? A. Prorsus videtur. R. Ad solam animam, an ad aliquid aliud? A. Nihil aliud video præter animam, nisi Deum, ubi intellectum esse credam. R. Jam illud videamus. Si tibi quispiam istum parietem non esse parietem, sed arborem diceret, quid putares? A. Aut ejus sensum, aut meum falli, aut hoc nomine ad eo parietem vocari. R. Quid si et illi species arboris in eo appareat, et tibi parietis, nonne poterit utrumque verum esse? A. Nullo modo : quia una eademque res et arbor et paries esse non potest. Quamvis enim singulis nobis singula esse videantur, necesse est unum nostrum imaginationem falsam pati. R. Quid si nec paries nec arbor est, et ambo fallimini? A. Potest id quidem. R. Hoc ergo unum superius prætermiseras. A. Fateor. R. Quid si agnoscatis aliud vobis videri quam est, numquidnam fallimini? A. Non. R. Potest igitur et falsum esse quod videtur, et non falli cui videtur. A. Potest. R. Confitendum est igitur non eum falli qui falsa videt, sed eum qui assentitur falsis. A. Plane confitendum. R. Quid ipsum falsum, quare falsum est? A. Quod aliter sese habet quam videtur. R. Si ergo non sint quibus videatur, nihil est falsum. A. Sequitur. R. Non igitur est in rebus falsitas, sed in sensu : non autem fallitur qui falsis non assentitur. Conficitur ut aliud simus nos, aliud sensus : siquidem cum ipse fallitur, possumus nos non falli. A. Nihil habeo quod contradicam. R. Sed numquid cum anima fallitur, audes te dicere non esse falsum? A. Quo pacto istud audeam? R. At nullus sensus sine anima, nulla falsitas sine sensu. Aut operatur igitur anima, aut cooperatur falsitati. A. Trahunt præcedentia consensionem.

4. R. Illud nunc responde, utrum tibi videatur

question : Vous paraît-il possible qu'il n'existe point de fausseté? — Aug. Comment pourrais-je soutenir cette proposition, alors que nous avons une difficulté si grande à trouver la vérité, qu'il serait plus absurde de nier la possibilité de la fausseté que celle de la vérité? — La R. Croyez-vous que celui qui ne vit pas puisse sentir? — Aug. La chose est impossible. — La R. J'en conclus que l'âme vivra toujours. — Aug. Vous me poussez trop vite vers ces joies ; allons pas à pas, je vous prie. — La R. Cependant, si toutes vos concessions sont exactes, je ne vois pas que vous puissiez hésiter. — Aug. C'est aller trop vite, vous dis-je. Aussi, suis-je plus porté à croire que je vous ai fait trop facilement quelques concessions que de me regarder comme déjà certain de l'immortalité de mon âme. Développez toutefois cette conclusion, et montrez-moi comment vous l'avez déduite. — La R. Vous avez reconnu qu'il ne pouvait y avoir de fausseté sans les sens, et que la fausseté ne pouvait point ne pas exister : les sens existent donc toujours. Or, il n'y a point de sens sans l'âme, l'âme est donc immortelle. Elle ne peut sentir sans vivre, elle vivra donc toujours.

CHAPITRE IV.

De la durée du vrai et du faux, peut-on conclure l'immortalité de l'âme.

5. Aug. O véritable épée de plomb! vous pourriez en effet conclure que l'homme est immortel, si je vous avais accordé que le monde ne peut pas exister sans l'homme, et que le monde est éternel. — La R. Vous êtes vraiment bien sur vos gardes. Ce n'est pas toutefois peu de chose d'avoir établi que la nature ne peut pas exister sans une âme, à moins peut-être de supposer qu'il n'y aura rien de faux dans la nature. — Aug. Je reconnais, il est vrai, la justesse de cette conséquence ; mais je crois qu'il faut examiner plus à fond si les concessions qui précèdent ne sont pas incertaines : car je vois que nous avons fait un grand pas vers l'immortalité de l'âme. — La R. Avez-vous suffisamment considéré si vous n'avez rien accordé à la légère? — Aug. Je le crois, mais je ne vois pas comment je pourrais m'accuser de témérité. — La R. Il est donc démontré que la nature ne peut exister sans une âme vivante? — Aug. Oui, mais dans ce sens seulement que des âmes peuvent naître et d'autres mourir successivement. — La R. Mais si la fausseté n'existe plus dans la nature, ne s'ensuivra-t-il pas que tout sera vrai? — Aug. Je reconnais cette conséquence. — La R. Dites-moi ; comment savez-vous que ce mur est un mur véritable? — Aug. Parce que son image ne me trompe pas. — La R. C'est donc parce qu'il est tel qu'il vous paraît? — Aug. Oui. — La R. Si donc une chose est fausse parce qu'elle est différente de ce qu'elle paraît, si elle est vraie, parce qu'elle

posse fieri, ut aliquando falsitas non sit? A. Quomodo mihi hoc videri potest, cum tanta sit difficultas inveniendæ veritatis, ut absurdius dicatur falsitatem quam veritatem esse non posse? R. Numquidnam arbitraris eum qui non vivit, posse sentire? A. Non potest fieri. R. Confectum est animam semper vivere. A. Nimis cito urges me in gaudia : pedetentim quæso. R. Atqui si recte illa concessa sunt, nihil de hac re dubitandum video. A. Nimis cito est, inquam. Itaque facilius adducor, ut me temere aliquid concessisse arbitrer, quam ut jam securus de immortalitate animæ fiam. Tamen evolve istam conclusionem, et quomodo id effectum sit ostende. R. Falsitatem dixisti sine sensu esse non posse, et eam non esse non posse : semper igitur est sensus. At nullus sensus sine anima : anima igitur sempiterna est. Nec valet sentire, nisi vivat. Semper igitur anima vivit.

CAPUT IV.

Ex falsitatis seu veritatis perpetuitate possitne colligi animæ immortalitatis.

5. A. O plumbeum pugionem! Posses enim concludere hominem esse immortalem, si tibi concessissem nunquam istum mundum esse posse sine homine, eumque mundum esse sempiternum. R. Bene quidem vigilas. Sed tamen non parum est quod confecimus, rerum naturam sine anima esse non posse, nisi forte in rerum natura falsitas aliquando non erit. A. Istud quidem consequens esse confiteor. Sed jam amplius deliberandum censeo, utrum superius concessa non nutent. Non enim parvum gradum ad animæ immortalitatem factum esse video. R. Satisne considerasti, ne quid temere dederis? A. Satis quidem, sed nihil video quo me arguam temeritatis. R. Ergo confectum est rerum naturam sine anima viva esse non posse. A. Confectum hactenus, ut possint vicissim aliæ nasci, aliæ mori. R. Quid si de natura rerum

est ce qu'elle paraît, en faisant abstraction de celui qui la voit, il n'y a plus ni fausseté, ni vérité. Mais s'il n'y a point de fausseté dans la nature, tout est vrai; et comme rien ne peut être vu que d'une âme vivante, il s'ensuit, que soit que le faux puisse ou ne puisse pas disparaître, que l'âme subsiste également dans la nature. — Aug. Je vois bien que les conséquences déjà tirées ont acquis plus de force; mais nous n'avons rien gagné à ces développements. Car il reste encore cette difficulté qui me frappe le plus, c'est que les âmes naissent et meurent, et que, pour ne pas disparaître du monde, il est nécessaire qu'elles se succèdent, mais non qu'elles soient immortelles.

6. La R. Les choses corporelles, c'est-à-dire sensibles, vous paraissent-elles pouvoir être comprises par l'intelligence? — Aug. Non. — La R. Mais quoi! vous semble-t-il que Dieu se serve des sens pour connaître les objets extérieurs? — Aug. Je n'ose ici rien affirmer à la légère, mais suivant toutes les conjectures, Dieu ne se sert aucunement des sens. — La R. Nous concluons donc que l'âme seule a la faculté de sentir. — Aug. Tirez provisoirement cette conclusion autant qu'il est permis de le faire. — La R. Répondez encore; accordez-vous que ce mur, s'il n'est pas un vrai mur, ne soit pas un mur? — Aug. Rien de plus facile à accorder. — La R. Et que s'il n'existe point de vrai corps, aucun corps n'existe réellement? — Aug. Cela est encore vrai. — La R. Donc, s'il n'y a de vrai que ce qui est tel qu'il paraît; si tout ce qui est corporel ne peut être aperçu que par les sens; si l'âme seule peut sentir; s'il n'y a point de corps sans qu'il existe un vrai corps, la conséquence est qu'il ne peut y avoir de corps s'il n'existe une âme. — Aug. Vous me pressez trop vivement, et je n'ai rien à vous opposer.

CHAPITRE V.

Qu'est-ce que le vrai?

7. Examinez ces vérités avec plus d'attention. — Aug. Je suis prêt. — La R. Voici certainement une pierre, et elle est véritable si elle n'est pas autre qu'elle paraît; ce n'est pas une pierre si elle n'est pas véritable, et elle ne peut être aperçue que par les sens. — Aug. Oui. — La R. Il n'y a donc pas de pierres dans les profondeurs de la terre, ni en général là où il n'y a personne pour les apercevoir. Cette pierre n'existerait pas si nous ne l'apercevions pas; elle n'existera plus quand nous nous serons retirés, et nul autre ne l'apercevra. De même si vous fermez hermétiquement une bourse, quoique vous l'ayez remplie, il n'y restera rien. Le bois même ne sera plus intérieurement du bois. En effet, tout ce

falsitas auferatur, nonne fiet ut vera sint omnia? A. Consequi video. R. Responde unde tibi videatur paries iste verus esse. A. Quia ejus non fallor aspectu. R. Ergo quia ita est ut videtur. A. Etiam. R. Si igitur aliquid inde falsum est quod aliter videtur atque est, inde verum quod ita ut est videtur, ablato eo cui videtur, nec falsum quidquam, nec verum est. At si falsitas in rerum natura non sit, vera sunt omnia. Nec videri quidquam nisi viventi animæ potest. Manet igitur anima in rerum natura, si auferri falsitas non potest; manet, si potest. A. Video robustius quidem esse factum quod jam conclusum erat, sed nihil hac adjectione promovimus. Nihilominus enim manet illud quod plurimum me movet, nasci animas et interire, atque ut non desint mundo, non earum immortalitate, sed successione provenire.

6. R. Videnturne tibi quæque corporea, id est sensibilia, intellectu posse comprehendi? A. Non videntur. R. Quid illud, videtur tibi sensibus uti Deus ad res cognoscendas? A. Nihil audeo de hac re temere affirmare, sed quantum conjicere datur, nullo modo Deus utitur sensibus. R. Ergo concludimus non sentire posse nisi animam. A. Conclude interim quantum probabiliter licet. R. Quid illud, dasne istum parietem, si verus paries non sit, non esse parietem? A. Nihil hoc facilius dederim. R. Neque quidquam si verum corpus non sit, corpus esse? A. Tale etiam hoc est. R. Ergo si nihil verum est, nisi ita sit ut videtur; nec quidquam corporeum videri nisi sensibus potest; nec sentire nisi anima, nec si verum corpus non sit, corpus esse; restat ut corpus esse non possit, nisi anima fuerit. A. Nimis urges, et quid resistam non habeo.

CAPUT V.

Verum quid sit.

7. R. Attende in ista diligentius. A. En adsum. R. Certe hic lapis est; et ita verus est, si non se habet aliter ac videtur; et lapis non est, si verus non est; et non nisi sensibus videri potest. A. Etiam. R. Non sunt igitur lapides in abditissimo terræ gremio, nec omnino ubi non sunt qui sentiant: nec iste lapis esset, nisi eum videremus; nec lapis erit cum discesserimus, nemoque alius eum præsens videbit. Nec si loculos bene claudas, quamvis multa in eis in-

qui est contenu dans l'intérieur de ce corps opaque échappe à tous les sens; c'est donc une nécessité pour lui de ne pas exister. Car s'il existait, il serait vrai; or, il ne peut y avoir rien de vrai que ce qui est tel qu'il paraît; or, on ne voit pas cet objet; donc il n'est pas vrai. Avez-vous quelque chose à répondre à cet argument? — Aug. Je vois que ces conséquences naissent des principes que je vous ai accordés; mais elles sont si absurdes que je rejetterais celui de ces principes que vous voudrez, plutôt que d'admettre qu'elles soient vraies. — La R. Je ne m'y oppose pas. Voyez donc ce que vous voulez dire. Les corps ne sont-ils aperçus que par les sens, l'âme seule sent-elle, une pierre ou toute autre chose ne peut-elle exister si elle n'est vraie, ou bien faut-il définir le vrai autrement? — Aug. Examinons d'abord, je vous prie, cette dernière question.

8. La R. Définissez donc le vrai. — Aug. Le vrai est ce qui paraît tel qu'il est à qui veut et peut le connaître. — La R. Ce que personne ne peut connaître ne sera donc pas vrai? Ensuite, si le faux est ce qui paraît autrement qu'il n'est, qu'arrivera-t-il si cette pierre paraît une pierre à l'un et du bois à l'autre? La même chose sera donc à la fois vraie et fausse? — Aug. Ce qui m'embarrasse le plus, c'est d'expliquer comment, de ce qu'une chose ne peut être connue, il s'ensuit qu'elle ne soit pas vraie. Car, qu'une même chose soit à la fois vraie et fausse, je ne m'en inquiète pas beaucoup. En effet, je vois qu'une chose comparée à la fois à différents objets est en même temps plus grande et plus petite. Mais cela provient de ce que, en soi, il n'y a rien de plus grand ni de plus petit. Ces mots sont des termes de comparaison. — La R. Mais si vous dites que rien n'est vrai en soi, ne craignez-vous pas cette conséquence que rien n'existe en soi? Car ce qui fait que ce bois est bois fait en même temps qu'il est bois véritable; et il est impossible qu'il existe en lui-même, c'est-à-dire sans que personne le connaisse, et qu'il ne soit pas bois véritable. — Aug. Ainsi je dis, je définis, et je ne crains pas qu'on fasse à ma définition le reproche d'être trop courte; le vrai, selon moi, c'est ce qui est. — La R. Il n'y aura donc rien de faux, puisque tout ce qui existe est vrai. — Aug. Vous me jetez dans un grand embarras, et je ne vois réellement pas ce que je puis vous répondre. Il arrive de là que tout en ne voulant point être instruit autrement que par vos questions, je ne laisse pas cependant que de les craindre.

cluseris, aliquid habebunt. Nec prorsus ipsum lignum intrinsecus lignum est. Fugit enim omnes sensus quidquid in altitudine est corporis minime perlucentis, quod non esse omnino cogitur. Etenim si esset, verum esset; nec verum quidquam est, nisi quod ita est ut videtur : illud autem non videtur, non est igitur verum; nisi quid habes ad hæc quod respondeas. A. De iis quidem quæ concessi, hoc natum esse video : sed absurdum ita est, ut quidquid vis illorum facilius negem, quam hoc verum esse concedam. R. Nihil repugno. Vide ergo quid dicere velis : corporea nisi sensibus videri posse, an sentire nisi animam, an esse lapidem vel quid aliud, sed verum non esse, an ipsum verum aliter esse definiendum. A. Isthuc ipsum, oro te, ultimum videamus.

8. R. Defini ergo verum. A. Verum est quod ita se habet ut cognitori videtur, si velit possitque cognoscere. R. Non erit igitur verum quod nemo potest cognoscere? Deinde si falsum est quod aliter quam est, videtur, quid si alteri videatur hic lapis, lapis; alteri lignum; eadem res et falsa et vera erit? A. Illud me magis superius movet, quomodo si quid cognosci non potest, eo fiat ut verum non sit. Nam quod simul una res, et vera et falsa est, non nimis curo. Etenim video unam rem diversis comparatam, simul et majorem et minorem esse. Sed ex eo istud contingit, quod nihil per se majus aut minus est. Comparationis enim sunt ista nomina. R. At si dicis, nihil esse verum per se, non times ne sequatur, ut nihil sit per se. Unde enim lignum est hoc, inde etiam verum lignum est. Nec fieri potest ut per seipsum, id est sine cognitore lignum sit, et verum lignum non sit. A. Ergo illud dico et sic definio, nec vereor ne definitio mea ob hoc improbetur, quod nimis brevis est. Nam verum mihi videtur esse id quod est. R. Nihil ergo erit falsum, quia quidquid est, verum est. A. In magnas angustias me conjecisti, nec invenio prorsus quid respondeam. Ita fit, ut cum aliter doceri nolim quam istis interrogationibus, verear jam tamen interrogari.

CHAPITRE VI.

D'où vient la fausseté et où réside-t-elle?

9. La R. Dieu à qui nous nous sommes confiés nous prête, sans aucun doute, son secours et nous délivre de toutes ces difficultés, pourvu que nous ayons la foi et que nous le priions avec ferveur. — Aug. Je ne le ferai jamais plus volontiers que maintenant, car je n'ai jamais été environné d'aussi profondes ténèbres. O Dieu! notre père, qui nous exhortez à vous prier et nous accordez ce que nous vous demandons, lorsque nous vous prions, notre vie est plus sainte et nous devenons meilleurs; écoutez mes soupirs au milieu de ces ténèbres, et tendez-moi une main secourable. Faites briller à mes yeux votre lumière, rappelez-moi de mes erreurs; que sous votre conduite je rentre en moi-même et en vous. Ainsi soit-il. — La R. Suivez-moi autant que possible et recueillez toute votre attention. — Aug. Dites-moi, je vous prie, s'il vous est venu quelque pensée pour nous empêcher de périr. — La R. Soyez attentif. — Aug. Je suis tout à vous.

10. — La R. Approfondissons d'abord de plus en plus ce que c'est que le faux. — Aug. Je serais étonné qu'il fût autre chose que ce qui n'est pas tel qu'il paraît. — La R. Attention plutôt, et tout d'abord interrogeons les sens. Car certainement ce que les yeux aperçoivent n'est point appelé faux s'il n'a quelque apparence de vrai. Par exemple, un homme que nous voyons en songe n'est pas un homme véritable, mais il est faux par là même qu'il a une apparence de vérité. Qui pourrait, en effet, après avoir vu un chien en songe, dire qu'il a vu un homme? Ce chien est donc faux, précisément parce qu'il a une apparence de vérité. — Aug. La chose est ainsi que vous le dites. — La R. Mais si un homme éveillé, voyant un cheval, croit voir un homme, ne se trompe-t-il pas parce qu'il y voit quelque ressemblance avec un homme? En effet, s'il ne voit que l'apparence d'un cheval, il ne peut croire qu'il voit un homme. — Aug. Je l'accorde. — La R. Nous appelons également faux l'arbre que nous voyons en peinture, une fausse figure celle qui est reproduite dans un miroir, un faux mouvement celui des tours pour ceux qui sont en mer, fausse la brisure d'une rame dans l'eau, par cette seule raison qu'il y a dans tout cela ressemblance avec la vérité. — Aug. J'en conviens. — La R. Nous nous trompons encore pour des jumeaux, pour des œufs, pour plusieurs impressions du même sceau, et autres choses pareilles. — Aug. Je suis et j'accorde toutes ces conséquences. — La R. La ressemblance des choses qui est du ressort des yeux est donc la mère de la fausseté? — Aug. Je ne puis le nier.

CAPUT VI.

Unde falsitas et ubi.

9. R. Deus cui nos commisimus, sine dubitatione fert opem, et de his angustiis liberat nos, modo credamus, et eum rogemus devotissime. A. Nihil plane libentius hoc loco fecerim, nam nusquam tantam caliginem pertuli. Deus pater noster, qui ut oremus hortaris, qui et hoc quod rogaris præstas. Siquidem cum te rogamus, melius vivimus, melioresque sumus : exaudi me palpitantem in his tenebris, et mihi dexteram porrige. Prætende mihi lumen tuum, revoca me ab erroribus; te duce in me redeam et in te. Amen. R. Hic esto quantum potes, et vigilantissime attende. A. Dic quæso, si quid tibi suggestum est, ne pereamus. R. Hic esto. A. Ecce habes me nihil aliud agentem.

10. R. Prius quid sit falsum, etiam atque etiam ventilemus. A. Miror si quidquam aliud erit, quam quod non ita est ut videtur. R. Attende potius, et ipsos sensus prius interrogemus. Nam certe quod oculi vident, non dicitur falsum, nisi habeat aliquam similitudinem veri. Ut verbi causa, homo quem videmus in somnis, non est utique verus homo, sed falsus, eo ipso quod habet veri similitudinem. Quis enim canem videat, et recte se dicat hominem somniasse? Ergo et ille falsus canis est, ex eo quod similis vero est. A. Ita est ut dicis. R. Quid, vigilans quisque si viso equo putet se hominem videre, nonne eo fallitur quod ei appareat aliqua hominis similitudo? Nam si nihil ei appareat, nisi equi species, non potest arbitrari sese hominem videre. A. Prorsus cedo. R. Dicimus item falsam arborem quam pictam videmus, et falsam faciem quæ de speculo redditur, et falsum turrium motum navigantibus, falsamque infractionem remi, ob aliud nihil, nisi quod verisimilia sunt. A. Fateor. R. Ita et in geminis fallimur, ita in ovis, ita in singulis sigillis uno annulo impressis, et in cæteris talibus. A. Sequor omnino atque concedo. R. Similitudo igitur rerum quæ ad oculos pertinet, mater est falsitatis. A. Negare non possum.

11. La R. Mais toute cette masse d'objets[1], si je ne me trompe, peut se diviser en deux catégories : dans l'une, les choses sont égales, et dans l'autre, elles sont inégales. Les choses sont égales quand nous disons que tel objet ressemble aussi bien à tel autre que celui-ci ressemble à celui-là, comme par exemple les jumeaux et les empreintes d'un sceau. La ressemblance est entre des choses inégales quand nous disons qu'un objet défectueux est semblable à un plus parfait. Quel est celui, en effet, qui, se regardant dans un miroir, pourrait dire raisonnablement qu'il est semblable à l'image que le miroir réfléchit, et ne dirait pas plutôt qu'elle est semblable à lui? Or, cette dernière catégorie comprend en partie ce qui se passe au dedans de l'âme, et en partie ce qui se voit. Ce que l'âme éprouve, elle l'éprouve dans ses sens, comme le mouvement de la tour, qui n'a rien de réel; ou en elle-même parce qu'elle a reçu l'impression des sens, comme les imaginations de ceux qui rêvent et peut-être aussi de ceux qui ont perdu la raison. Quant aux apparences qui viennent des objets que nous voyons, les unes reçoivent leur expression et leur forme de la nature, les autres des êtres animés. La nature forme des ressemblances inégales, soit en les produisant, soit en les réfléchissant; en les produisant, lorsque les enfants naissent semblables à leurs parents; en les réfléchissant, comme il arrive dans les miroirs: car, quoique ces miroirs soient presque tous l'ouvrage des hommes, ce ne sont pas les hommes qui produisent les images qui s'y réfléchissent. Quant aux ouvrages des êtres animés, ce sont les peintures et autres imitations semblables; et on peut y comprendre aussi les imitations attribuées aux démons, si toutefois ils en sont les auteurs. Les ombres mêmes des corps qu'on peut sans être loin de la vérité appeler la ressemblance des corps et comme de faux corps doivent être considérées comme étant du ressort des yeux; on peut donc les ranger au nombre des choses que la nature produit par réflexion; car tout corps exposé à la lumière la réfléchit et produit une ombre en sens opposé. Pouvez-vous contredire quelque chose de ce que j'avance? — Aug. Non, quant à moi, mais j'attends avec impatience où vous voulez en venir.

12. Or, il nous faut attendre avec patience que les autres sens nous aient appris que la fausseté consiste dans la ressemblance avec le vrai. Le sens de l'ouïe, en effet, nous fournit presque autant de ressemblances. Ainsi, si nous entendons la voix d'un homme que nous ne voyons pas, nous le prenons pour un autre qui a une voix semblable; et parmi les objets plus défectueux, nous avons l'écho, le tintement des oreilles, l'imitation du cri du merle et du corbeau que reproduisent certaines horloges, enfin

11. R. Sed hæc omnis silva, nisi me fallit, in duo genera dividi potest. Nam partim æqualibus in rebus, partim vero in deterioribus est. Æqualia sunt, quando tam hoc illi quam illud huic simile esse dicimus, ut de geminis dictum est, vel de impressionibus annuli. In deterioribus autem, quando illud quod deterius est, simile esse dicimus meliori. Quis enim in speculum attendat et recte dicat se esse illi imagini similem, ac non potius illam sibi? Hoc autem genus partim est in eo quod anima patitur, partim vero in iis rebus quæ videntur. Sed ipsum quod anima patitur, aut in sensu patitur, ut turris motum qui nullus est : aut apud seipsam ex eo quod accepit a sensibus, qualia sunt visa somniantium, et fortassis etiam furentium. Porro illa quæ in ipsis rebus quas videmus apparent, alia a natura, cætera ab animantibus exprimuntur atque finguntur. Natura gignendo vel resultando similitudines deteriores facit. Gignendo, cum parentibus similes nascuntur : resultando, ut de speculis cujuscemodi. Quamvis enim pleraque specula homines faciant, non tamen ipsi effingunt eas quæ redduntur imagines. Jam vero animantium opera sunt in picturis, et hujuscemodi quibusque figmentis : in quo genere includi etiam illa possunt, si tamen fiunt, quæ dæmones faciunt. Umbræ autem corporum, quia non nimis ab re abest ut corporibus similes et quasi falsa corpora dicantur, nec ad oculorum judicium pertinere negandæ sunt, in illo eas genere poni placet, quod resultando a natura fit. Resultat enim omne corpus lumini objectum, et in contrariam partem umbram reddit. An tibi aliquid contradicendum videtur? A. Mihi vero nihil. Sed quonam ista tendant, vehementer expecto.

12. R. Atqui oportet patienter feramus, donec nobis cæteri sensus renuntient in veri similitudine habitare falsitatem. Nam et in ipso auditu totidem fere genera veniunt similitudinum : veluti cum loquentis vocem, quem non videmus, audientes, putamus alium quempiam, cui voce similis est : atque in deterioribus vel echo testis est, vel tinnitus ille ipsarum aurium, vel in horologiis merulæ aut corvi

les sons que croient entendre des hommes qui rêvent ou qui sont en délire. Or, il est incroyable combien les fausses inflexions de voix employées par les musiciens prouvent cette même vérité, ce qui paraîtra plus clairement dans la suite; cependant, ces mêmes inflexions, il suffit maintenant de le remarquer, se rapprochent beaucoup de celles qui sont véritables. Suivez-vous bien ces idées? — Aug. Je les suis même avec le plus grand plaisir, car je n'éprouve point de difficulté à les comprendre. — La R. Ainsi, pour ne pas nous retarder, croyez-vous que l'on puisse aisément distinguer par l'odeur un lis d'un autre lis, un miel qui a la saveur du thym d'un autre miel qui, ayant la même saveur, provient d'une autre ruche; ou par le toucher, le moelleux des plumes d'un cygne du moelleux des plumes d'une oie? — Aug. Je ne le crois pas. — La R. Et lorsque dans nos rêves nous croyons sentir, goûter ou toucher de tels objets, ne sommes-nous pas trompés par la ressemblance des images, ressemblance d'autant plus imparfaite qu'elle est plus vaine? — Aug. C'est vrai. — La R. Il est donc évident que dans les choses égales ou inégales, nous sommes séduits et trompés par la ressemblance; ou bien lors même que nous ne sommes pas trompés, parce que nous retenons notre consentement, ou nous distinguons les différences, nous appelons cependant fausses les choses que nous trouvons ressembler aux vraies. — Aug. Je n'en puis douter.

CHAPITRE VII.

Du vrai et de ce qui lui ressemble.

13. La R. Soyez attentif, tandis que nous revenons sur les mêmes idées, pour rendre plus clair ce que nous nous efforçons de prouver. — Aug. Je suis à vous; dites ce que vous voudrez, car, une fois pour toutes, j'ai résolu de vous suivre dans ces longs circuits, et je n'y craindrai pas la fatigue dans l'espoir de parvenir au but vers lequel je sais que nous tendons. — La R. Vous faites bien; mais lorsque nous voyons deux œufs tout à fait semblables, vous semble-t-il que nous puissions dire avec raison que l'un des deux est faux? — Aug. En aucune manière; car si tous les deux sont des œufs, ce sont des œufs véritables. — La R. Et lorsque nous apercevons une image réfléchie par un miroir, à quels signes jugeons-nous que c'est une fausse image? — Aug. C'est qu'on ne peut la toucher, qu'elle ne fait point de bruit, qu'elle ne se meut pas, qu'elle ne vit pas, indépendamment d'une foule d'autres signes qu'il serait trop long d'indiquer. — La R. Je vois que vous n'aimez pas le retard, et il faut se conformer à votre impatience. Ainsi, pour ne pas revenir sur ce que nous avons dit, si ces hommes que nous voyons en songe pouvaient vivre, parler, être touchés par nous lorsque nous sommes éveillés, et s'il n'y avait aucune différence entre eux et ceux que

quædam imitatio, vel quæ sibi somniantes aut furentes videntur audire. Falsæ autem voculæ quæ dicuntur a musicis, incredibile est quantum attestantur veritati, quod post apparebit : tamen etiam ipsæ, quod sat est nunc, non absunt ab earum similitudine quas veras vocant. Sequeris hæc? A. Et libentissime. Nam nihil laboro ut intelligam. R. Ergo, ne moremur, videturne tibi aut lilium a lilio posse odore, aut mel thyminum a melle thymino de diversis alveariis sapore, aut mollitudo plumarum cygni ab anseris tactu facile dijudicari? A. Non videtur. R. Quid cum talia nos vel olfacere, vel gustare, vel tangere somniamus, nonne similitudine imaginum eo deteriore quo inaniore decipimur? A. Verum dicis. R. Ergo apparet nos in omnibus sensibus sive æqualibus, sive in deterioribus rebus, aut similitudine lenocinante falli, aut etiam si non fallimur suspendentes consensionem, seu differentiam dignoscentes, tamen eas res falsas nominare quas verisimiles deprehendimus. A. Dubitare non possum.

CAPUT VII.

De vero et simili.

13. R. Nunc attende, dum eadem rursum recurrimus, quo fiat apertius quod conamur ostendere. A. Eccum, loquere quod vis. Nam ego circumitum istum semel statui tolerare neque in eo defatiscar spe tanta perveniendi, quo nos tendere sentio. R. Bene facis. Sed attende utrum tibi videatur cum ova similia videmus, aliquod eorum falsum esse recte nos posse dicere. A. Nullo modo videtur. Omnia enim si ova sunt, vera ova sunt. R. Quid cum de speculo resultare imaginem videmus, quibus signis falsam esse comprehendimus? A. Scilicet quod non tenetur, non sonat, non per se movetur, non vivit, et cæteris innumerabilibus, quæ prosequi longum est. R. Video te nolle immorari, et properationi tuæ mos gerendus est. Itaque ne singula repetam, si et illi homines, quos videmus in somnis, vivere, loqui, teneri a vigi-

nous voyons et à qui nous parlons lorsque nous sommes sains d'esprit et parfaitement éveillés, pourrions-nous dire que ce sont de faux hommes? — Aug. Quelle raison aurait-on de le dire? — La R. Donc, s'ils étaient aussi vrais qu'ils paraissent semblables aux hommes véritables, s'il n'y avait aucune différence entre eux et les autres, et s'ils sont convaincus d'être faux par suite de telles ou telles différences qui les rendent dissemblables, ne doit-on pas avouer que la similitude est la mère de la vérité, et la dissimilitude est la mère de la fausseté? — Aug. Je n'ai rien à répondre, et je suis confus de la concession si téméraire que j'ai faite plus haut.

14. La R. Vous avez tort d'en être confus, comme si ce n'était pas pour cela même que nous avons choisi ce genre d'entretien; et puisque nous ne parlons qu'entre nous, je veux qu'on les appelle et qu'on les intitule du nom de *Soliloques*, mot nouveau, il est vrai, et peut être dur, mais assez propre à indiquer la chose. Comme, en effet, la vérité ne peut guère être mieux cherchée que par des questions et par des réponses, qu'on trouve à peine quelqu'un qui n'ait pas honte d'être convaincu dans la dispute, et qu'il arrive presque toujours que les cris désordonnés de l'opiniâtreté font perdre la trace d'un sujet parfaitement soumis à la discussion, et qu'il résulte même pour les esprits une aigreur la plupart du temps dissimulée, quelquefois ouverte; j'ai cru qu'il serait, ce me semble, très-sage et très-prudent à vous de chercher la vérité, avec l'aide de Dieu, en m'interrogeant et en écoutant mes réponses. C'est pourquoi, si parfois vous vous engagez témérairement, vous n'avez pas à craindre de revenir sur vos pas et de vous dégager, car on ne peut autrement se tirer de ces difficultés.

CHAPITRE VIII.

Ce qui constitue le vrai ou le faux.

15. Aug. Vous avez raison; mais je ne vois pas bien ce que j'ai eu tort d'accorder, si ce n'est peut-être d'avoir dit qu'on appelle faux ce qui a quelque ressemblance avec le vrai. Cependant, je ne vois rien autre chose qui mérite le nom de faux, et je suis de nouveau forcé de reconnaître que les choses que l'on appelle fausses ne sont ainsi appelées que parce qu'elles diffèrent du vrai; d'où l'on conclut que c'est la dissimilitude qui est la cause de la fausseté. Aussi, suis-je dans l'embarras, car il ne se présente facilement rien à mon esprit qui vienne de causes opposées. — La R. Et si, dans la nature, il y avait une chose de ce genre, et que ce fût la seule qui se présentât ainsi? Ignorez-vous, qu'après avoir passé en revue les innombrables espèces d'animaux, on ne trouve que le seul crocodile qui remue la mâchoire supérieure en

lantibus possent, nihilque inter ipsos differret, et eos quod expergefacti ac sani alloquimur et videmus, numquidnam eos falsos diceremus? A. Quo pacto istud recte diceretur? R. Ergo si eo veri essent, quo veri simillimi apparerent, nihilque inter eos et veros omnino distaret, eoque falsi quo per illas vel alias differentias dissimiles convincerentur, nonne similitudinem veritatis matrem, et dissimilitudinem falsitatis esse fatendum est? A. Non habeo quid dicam, et pudet me tam temerariæ consensionis meæ superioris.

14. R. Ridiculum est si te pudet, quasi non ob idipsum elegerimus hujusmodi sermocinationes : quæ, quoniam cum solis nobis loquimur : *Soliloquia* vocari et inscribi volo, novo quidem et fortasse duro nomine, sed ad rem demonstrandam satis idoneo. Cum enim neque melius quæri veritas possit, quam interrogando et respondendo, et vix quisquam inveniatur, quem non pudeat convinci disputantem, eoque pene semper eveniat, ut rem bene inductam ad discutiendum inconditus pervicaciæ clamor explodat, etiam cum laceratione animorum, plerumque dissimulata, interdum et aperta, pacatissime, ut opinor, et commodissime placuit, a meipso interrogatum mihique respondentem : Deo adjuvante, verum quærere : quare nihil est quod vereare, sicubi te temere illigasti, redire atque resolvere : aliter hinc enim evadi non potest.

CAPUT VIII.

Unde verum aut falsum.

15. A. Recte dicis, sed quid male concesserim non plane video : nisi forte id recte dici falsum, quod habeat aliquam veri similitudinem, cum prorsus mihi nihil aliud dignum falsi nomine occurrat : et rursus tamen cogor fateri eo falsa vocari quæ vocantur, quo a veris differunt. Ex quo conficitur eam ipsam dissimilitudinem causam esse falsitatis. Itaque conturbor : non enim mihi facile quidquam venit in mentem, quod contrariis causis gignatur. R. Quid si hoc unum est in rerum natura genus, et solum quod

mangeant? Ignorez-vous surtout que l'on ne peut presque rien trouver de si parfaitement semblable à une chose qui n'en diffère sous quelques rapports? — Aug. Je conçois cela; mais lorsque je considère que ce que nous appelons faux possède quelque ressemblance et quelque dissemblance avec le vrai, je ne puis distinguer laquelle de ces deux choses lui a fait donner le nom de faux. Si je suppose, en effet, que c'est la dissemblance, il n'y aura rien qu'on ne puisse appeler faux; car il n'y a point de chose qui ne diffère d'une autre que cependant nous regardons comme vraie. Si je suppose que c'est la ressemblance qui fait qu'on appelle une chose fausse, alors non-seulement on m'objectera ces œufs qui sont de vrais œufs, parce qu'ils sont exactement semblables, mais encore je ne pourrai échapper à celui qui me forcerait de convenir que toutes choses sont fausses; car il m'est impossible de nier que toutes ne se ressemblent sous quelques rapports. Inspirez-moi, je le veux bien, le courage de répondre que c'est la similitude et la dissimilitude qui contribuent à la fois à ce qu'une chose soit justement appelée fausse; mais quel moyen me donnerez-vous d'échapper à de nouvelles difficultés? Car on fera de nouvelles instances pour me faire avouer que toutes choses sont fausses, puisque toutes, ainsi que nous l'avons dit plus haut, se ressemblent et diffèrent sous quelques rapports. J'aurais pour ressource de dire qu'il n'y a de faux que ce qui est différent de ce qu'il paraît, si je ne craignais encore ces formidables écueils auxquels je croyais avoir depuis si longtemps échappé; car, de nouveau, je me sens entraîné comme par un tourbillon soudain à dire que le vrai est ce qui est tel qu'il paraît. D'où il suit qu'il ne peut y avoir rien de vrai, sans quelqu'un qui le connaisse. Mais c'est ici qu'il me faut redouter de faire naufrage sur des écueils cachés qui ne sont que trop véritables, bien que je ne les ignore pas. D'un autre côté, si je dis que le vrai est ce qui est, on conclura, contre le sentiment commun, que le faux n'existe nulle part. Je suis donc replongé dans mes incertitudes, et je m'aperçois que je n'ai pas fait un pas en vous suivant si patiemment dans vos détours.

CHAPITRE IX.

Qu'est-ce que le faux, qu'est-ce qu'une chose trompeuse, une chose menteuse?

16. La R. Soyez de nouveau attentif; car je ne me persuaderai jamais que nous ayons inutilement imploré le secours divin. Je vois en effet, qu'après avoir étendu nos recherches aussi loin que nous l'avons pu, il ne reste rien qu'on puisse vraiment appeler faux que ce qui veut

ita sit? An ignoras cum per animalium innumerabilia genera cucurreris, solum crocodilum inveniri, qui superiorem in mandendo partem moveat, præsertim cum pene reperiri nihil queat ita cuique rei simile, ut non in aliquo etiam dissimile sit? A. Video quidem ista, sed cum considero illud quod falsum vocamus, et simile aliquid habere veri et dissimile, ex qua potius parte meruerit falsi nomen, non valeo discernere. Si enim ex eo quod dissimile est, dixero, nihil erit quod non falsum dici possit : nihil enim est, quod non alicui rei dissimile sit, quam veram esse concedimus. Item si dixero eo quod simile est, falsum appellandum, non solum ova illa reclamabunt quæ vera eo ipso sunt quo simillima, sed etiam sic non effugiam eum, qui me coegerit falsa esse omnia confiteri, quod omnia sibi ex aliqua parte similia esse negare non possum. Sed fac me non metuere illud respondere, similitudinem ac dissimilitudinem simul efficere, ut aliquid falsum recte nominetur, quam mihi evadendi viam dabis? Instabitur enim nihilominus ut omnia falsa esse renuntiem, quippe omnia sibimet, ut supra dictum est, et similia quadam ex parte, et dissimilia reperiuntur. Restaret ut nihil aliud falsum esse dicerem, nisi quod aliter se haberet atque videretur, ni vererer illa tot monstra, quæ me dudum enavigasse arbitrabar. Nam eo rursum repellor vertigine inopinata, ut verum id esse dicam, quod ita se habet ut videtur. Ex quo confit sine cognitore nihil verum esse posse : ubi mihi naufragium in scopulis occultissimis formidandum est, qui veri sunt etiam si nesciantur. Aut si verum esse id quod est dixero, falsum non esse uspiam concludetur quovis repugnante. Itaque redeunt illi æstus, nec quidquam tanta patientia morarum tuarum processisse me video.

CAPUT IX.

Quid falsum, quid fallax et quid mendax.

16. R. Attende potius, nam nullo modo in animum inducam frustra nos auxilium divinum implorasse. Video enim tentatis quantùm potuimus omnibus rebus, non remansisse quod falsum jure dicatur, nisi quod aut se fingit esse quod non est, aut omnino esse tendit et non est. Sed illud superius

paraître ce qu'il n'est pas, ou qui veut paraître exister tandis qu'il n'existe pas. Or, la première espèce de faux se divise en tromperie ou en mensonge. On appelle, en effet, trompeur celui qui a un certain désir de tromper, désir qui ne peut se concevoir sans une âme. Mais cette tromperie est quelquefois l'ouvrage de la raison, quelquefois celui de la nature : de la raison, comme dans les animaux raisonnables, tel que l'homme; de la nature, comme dans les bêtes, tel que le renard. Quant à ce que j'appelle mensonge, c'est le fait de ceux qui mentent. Ils diffèrent du trompeur, en ce que tout trompeur cherche à tromper, tandis que tout menteur ne cherche pas à tromper. En effet, les mimes, les comédies, et un grand nombre de poèmes sont pleins de mensonges dont le but est de plaire plutôt que de tromper; et presque tous ceux qui plaisantent, ont recours au mensonge. Mais on appelle vraiment trompeur ou homme faux celui dont le but est de tromper tout le monde. Quant à ceux qui n'ont pas pour but de tromper, mais qui, cependant, emploient la feinte, personne n'hésite à les désigner sous le nom de menteurs, ou du moins de gens qui déguisent la vérité. Avez-vous quelque chose à objecter?

17. Aug. Continuez, je vous prie; car vous commencez peut-être à m'enseigner sur la fausseté, des choses qui ne sont pas fausses : mais je désire savoir quelle est cette espèce de faux dont vous m'avez parlé et qui consiste à se donner l'apparence de l'existence sans l'avoir réellement. — La R. Que n'attendez-vous un moment? Ce genre de faux est le même dont nous avons déjà cité plus haut nombre d'exemples. Votre image réfléchie dans un miroir ne paraît-elle pas vouloir se présenter comme vous-même, et n'est-elle pas fausse précisément parce qu'elle n'est pas vous? — Aug. C'est ce qu'il me semble. — La R. Et toute peinture, toute représentation, toute imitation de ce genre, ne vise-t-elle pas à paraître la chose même dont elle n'est que la ressemblance? — Aug. J'en conviens parfaitement. — La R. Vous convenez aussi alors, que les images qui trompent les hommes endormis ou en délire sont du même genre? — Aug. Aucun objet n'en fait plus justement partie; car aucun ne cherche plus à être semblable à ce qui frappe les hommes raisonnables et qui sont éveillés : cependant, ces images sont précisément fausses parce qu'elles cherchent à paraître ce qu'elles ne peuvent être. — La R. A quoi bon revenir sur le mouvement des tours, sur la rame plongée dans l'eau ou sur les ombres des corps? Il est clair, ce me semble, que tout cela doit être jugé d'après la même règle. — Aug. Evidemment. — La R. Je ne parle pas des autres sens; car il n'est personne qui ne trouve en y réfléchissant, qu'on appelle faux, dans les choses qui frappent nos sens, ce qui veut paraître exister tandis qu'il n'est pas.

falsi genus, vel fallax etiam, vel mendax est. Nam fallax id recte dicitur, quod habet quemdam fallendi appetitum, qui sine anima intelligi non potest, sed partim ratione fit, partim natura; ratione, in animalibus rationalibus, ut in homine; natura in bestiis, tanquam in vulpecula. Illud autem quod mendax voco, a mentientibus sit. Qui hoc differunt a fallacibus, quod omnis fallax appetit fallere : non autem omnis vult fallere, qui mentitur : nam et mimi et comœdiæ et multa poemata mendaciorum plena sunt, delectandi potius quam fallendi voluntate, et omnes fere qui jocantur, mentiuntur. Sed fallax vel fallens, is recte dicitur, cujus negotium est ut quisque fallatur. Illi autem qui non id agunt ut decipiant, sed tamen aliquid fingunt, vel mendaces tantum, vel si ne hoc quidem, mentientes tamen vocari nemo ambigit; nisi quid habes adversus ista quod dicas.

17. A. Perge quæso : nunc enim fortasse, de falsis non falsa docere cœpisti : sed jam illud genus expecto quale sit quod dixisti : Esse tendit, et non est. R. Quid ni exspectes? Eadem illa sunt, quorum multa supra memoravimus. An non tibi videtur imago tua de speculo quasi tuipse velle esse, sed ideo esse falsa, quod non est? A. Valde hoc videtur. R. Quid omnis pictura vel cujuscemodi simulacrum, et id genus omnia opificum, nonne illud esse contendunt, ad cujus quidque similitudinem factum est? A. Prorsus adducor. R. Jam ea quibus vel dormientes vel furentes falluntur, concedis, ut opinor, in eo esse genere. A. Et nulla magis; nam nulla magis tendunt talia esse, qualia vel vigilantes vel sani cernunt; et eo tamen falsa sunt, quo id quod tendunt, esse non possunt. R. Quid jam de turrium motu, vel de merso remo, vel de umbris corporum plura dicam? Planum est, ut arbitror, ex hac regula esse mentienda. A. Planissimum. R. Taceo de cæteris sensibus, nam nemo considerans non hoc inveniet, falsum appellari in rebus ipsis quas sentimus, quod esse aliquid tendit et non est.

CHAPITRE X.

Il y a des choses vraies, précisément parce qu'elles sont fausses.

18. Aug. Vous avez raison; mais je m'étonne de ce que vous séparez de cette classe les poèmes, les plaisanteries et autres fictions. — La R. Parce qu'il y a une grande différence entre vouloir paraître faux et ne pouvoir être vrai. Ainsi, nous pouvons joindre aux ouvrages des peintres et des autres imitateurs de la nature les œuvres de l'esprit telles que les comédies, les tragédies, les mimes et d'autres du même genre. Un homme peint, quoique fait à la ressemblance d'un homme, ne peut pas plus être un homme véritable, que les portraits tracés dans les livres des auteurs comiques n'ont de réalité. Ces choses ne veulent pas être fausses, elles ne le sont point par suite d'un désir particulier; mais elles ont suivi par une espèce de nécessité la volonté de l'artiste. Roscius, sur la scène, était volontairement une fausse Hécube, naturellement c'était un homme véritable : mais en vertu de sa volonté, il était un tragédien véritable, puisqu'il remplissait le rôle qu'il avait choisi; il était aussi un faux Priam, parce qu'il jouait le rôle de Priam, sans qu'il le fût en réalité. De là naît une chose merveilleuse que toutefois personne n'hésite à reconnaître. — Aug. Quelle est-elle? — La R. Qu'en pensez-vous, toutes ces choses ne sont-elles pas vraies en partie parce qu'elles sont en parties fausses, et que le faux ne sert en elles qu'à mieux établir le vrai? La conséquence est que jamais elles ne deviennent ce qu'elles veulent ou ce qu'elles doivent être, si elles refusent d'être fausses. Comment, en effet, ce Roscius dont je viens de parler, serait-il un vrai tragédien, s'il ne consentait à être un faux Hector, une fausse Andromaque, un faux Hercule, et à remplir une foule d'autres rôles? Comment une peinture pourrait-elle être véritable, si le cheval représenté n'était pas faux? D'où viendrait dans un miroir l'image véritable de l'homme, si elle n'était pas un faux homme? Mais si, pour certaines choses, il est bon, pour qu'elles soient vraies, d'avoir quelque chose de faux, pourquoi craignons-nous tant la fausseté, et désirons-nous la vérité comme le plus grand bien? — Aug. Je l'ignore; et je m'en étonne beaucoup, si ce n'est que dans ces exemples je ne vois rien qui soit digne de notre imitation. En effet, comme les histrions, ou comme les images réfléchies par un miroir, ou comme les vaches d'airain de Myron, nous ne devons point, pour être vrais dans le rôle de la vie, reproduire un personnage étranger, chercher à lui ressembler, c'est-à-dire, à être faux : mais nous devons poursuivre avec ardeur cette vérité qui n'a pas, pour ainsi dire, deux faces différentes et ne se contredit pas, au point de faire voir la vérité

CAPUT X.

Quædam eo vera quo falsa.

18. A. Recte dicis : sed miror cur ab hoc genere tibi secernenda illa poemata et joca visa sunt, cæteræque fallaciæ. R. Quia scilicet aliud est falsum esse velle, aliud verum esse non posse. Itaque ipsa opera hominum velut comœdias aut tragœdias, aut mimos, et id genus alia possumus operibus pictorum fictorumque conjungere. Tam enim verus esse pictus homo non potest, quamvis in speciem hominis tendat, quam illa quæ scripta sunt in libris Comicorum. Neque enim falsa esse volunt, aut ullo appetitu suo falsa sunt, sed quadam necessitate quantum fingentis arbitrium sequi potuerunt. At vero in scena Roscius voluntate falsa Hecuba erat, natura verus homo, sed illa voluntate etiam verus tragœdus, eo videlicet quo implebat institutum : falsus autem Priamus, eo quod Priamum assimilabat, sed ipse non erat. Ex quo jam nascitur quiddam mirabile, quod tamen ita se habere nemo ambigit. A. Quidnam id est? R. Quid putas, nisi hæc omnia inde esse in quibusdam vera, unde in quibusdam falsa sunt, et ad suum verum hoc solum eis prodesse, quod ad aliud falsa sunt? Unde ad id quod esse, aut volunt aut debent, nullo modo perveniunt, si falsa esse fugiunt. Quo pacto enim iste quem commemoravi, verus tragœdus esset[1], si nollet esse falsus Hector, falsa Andromache, falsus Hercules, et alia innumera? Aut unde vera pictura esset, si falsus equus non esset? Unde in speculo vera hominis imago, si non falsus homo? Quare si quibusdam ut verum aliquid sint, prodest ut sint aliquid falsum, cur tantopere falsitates formidamus, et pro magno bono appetimus veritatem? A. Nescio, et multum miror, nisi quia in exemplis istis nihil imitatione dignum video. Non enim tanquam histriones, aut de speculis quæque relucentia, aut tanquam Myronis buculæ ex ære, ita etiam nos ut in nostro quodam habitu veri simus, ad alienum habitum abumbrati atque assimilati, et ob hoc falsi esse debemus, sed illud verum quærere, quod non quasi bifronte

d'un côté, et le mensonge de l'autre. — La R. Les choses que vous recherchez sont grandes et divines; si néanmoins nous parvenons à les trouver, n'avouerons-nous pas que c'est d'elles qu'est formée et constituée cette vérité dont le nom sert à désigner tout ce qu'on appelle vrai de quelque manière que ce soit? — Aug. J'en conviens sans peine.

CHAPITRE XI.

Vérité dans les sciences.

12. — La R. Que vous en semble? la science de la discussion est-elle vraie ou fausse? — Aug. Qui doute qu'elle ne soit vraie? Mais la grammaire aussi est vraie? — La R. L'est-elle autant? — Aug. Je ne vois pas ce qui peut être plus vrai que le vrai. — La R. C'est sans doute ce qui n'a aucun mélange de faux : mélange qui vous choquait quand tout à l'heure vous examiniez comment certaines choses ne pouvaient être vraies, sans être en même temps fausses. Ignorez-vous que toutes ces fictions et ces mensonges évidents appartiennent à la grammaire? — Aug. Je ne l'ignore pas; mais, à mon avis, ce n'est pas la grammaire qui les rend fausses; elle fait connaître ce qu'elles sont. En effet, la fable est un mensonge composé pour l'utilité ou pour l'agrément. La grammaire, au contraire, est l'art qui sert à gouverner et à régler la voix articulée. Par une nécessité de sa nature, elle est forcée de recueillir toutes les fictions de la langue humaine que la tradition ou les écrits des auteurs nous ont conservées; ce n'est pas elle qui les rend fausses, mais elle s'en sert pour en déduire et en formuler des règles véritables. — La R. Très-bien : je ne m'occupe pas maintenant de l'exactitude de vos définitions et de vos distinctions; mais je vous demande si c'est la grammaire elle-même ou la science de l'argumentation qui prouve ce que vous avancez. — Aug. Je ne nie pas que la méthode de définition dont je me suis servi pour établir ces distinctions, n'appartiennent à l'art de la discussion.

20. La R. Et la grammaire elle-même, si elle est vraie, n'est-elle pas vraie en tant que science? Car le mot science (disciplina) vient de *discere*, apprendre : or, on ne peut dire de personne qu'il ignore ce qu'il a appris et retenu; d'ailleurs personne ne sait le faux. Toute science est donc vraie. — Aug. Je ne vois pas ce qu'il y aurait de mal fondé dans ce raisonnement, je suis toutefois embarrassé par la crainte de cette conclusion que les fables mêmes sont vraies; puisque nous les apprenons et nous les retenons. — La R. Notre maître ne nous commandait-il pas de les apprendre sans y croire? — Aug. Bien plus, il nous pressait fort de les apprendre. —

ratione sibique adversanti, ut ex aliqua parte verum sit, ex aliqua falsum sit. R. Magna et divina quædam requiris. Quæ tamen si invenerimus, nonne fatebimur his ipsam confici, et quasi conflari veritatem, à qua denominatur omne quod verum quoquo modo nominatur? A. Non invitus assentior.

CAPUT XI.

Disciplinarum veritas.

19. R. Quid tibi ergo videtur : Disciplina disputandi verane, an falsa est? A. Quis dubitet veram? Sed vera est etiam grammatica? R. Itane ut illa? A. Non video quid sit vero verius. R. Illud profecto quod nihil falsi habet : quod intuens paulo ante offendebare ex iis rebus, quæ nescio quomodo nisi falsæ essent, veræ esse non possent. An ignoras omnia illa fabulosa et aperte falsa ad grammaticam pertinere? A. Non ignoro istud quidem, sed, ut opinor, non per grammaticam falsa sunt, sed per eam qualiacumque sunt, demonstrantur. Siquidem est fabula compositum ad utilitatem delectationemve mendacium. Est autem grammatica vocis articulatæ custos et moderatrix disciplina : cujus professionis necessitate cogitur humanæ linguæ omnia etiam figmenta colligere, quæ memoriæ litterisque mandata sunt, non ea falsa faciens, sed de his veram quamdam docens asserensque rationem. R. Recte sane : nihil nunc curo, utrum abs te ista bene definita atque distincta sunt : sed illud quæro utrum hoc ita esse ipsa grammatica, an vero illa disciplina disputationis ostendat? A. Non nego vim peritiamque definiendi, qua nunc ego ista separare conatus sum, disputatoriæ arti tribui.

20. R. Quid ipsa grammatica, nonne si vera est, eo vera est quo disciplina est? Disciplina enim a discendo dicta est. Nemo autem quæ didicit ac tenet, nescire dici potest; et nemo scit falsa. Omnis ergo vera est disciplina. A. Non video quidem quid in ista ratiuncula temere concedatur. Movet me tamen ne per istam cuipiam videatur etiam illas fabulas veras esse, nam et has discimus et tenemus. R. Numquidnam magister noster nolebat nos credere quæ docebat, et nosse? A. Imo vehementer ut nossemus instabat. R. Numquid aliquando institit ut Dædalum volasse crederemus? A. Hoc quidem nunquam. Sed plane

LA R. A-t-il jamais insisté pour nous faire croire que Dédale avait volé dans les airs? — AUG. Jamais, il est vrai; mais si nous ne savions pas bien la fable, il faisait en sorte que nous puissions à peine tenir quelque chose dans nos mains. — LA R. Vous niez donc qu'il soit vrai que ce soit là une fable, et que l'on parle ainsi de Dédale. — AUG. Je ne nie aucunement cette vérité. — LA R. Vous ne niez donc pas que vous avez appris une chose vraie lorsque vous avez appris cette fable. En effet, s'il était vrai que Dédale eût volé dans les airs, et si les enfants apprenaient et admettaient ce fait comme étant une fable, ils apprendraient par cela même une fausseté, puisqu'en définitive le fait qu'ils retiendraient serait vrai. De là cette conclusion dont nous nous étonnions plus haut, que la fable du vol de Dédale ne peut être vraie, s'il n'est faux que Dédale ait volé dans les airs. — AUG. Je comprends cela : mais je me demande en quoi cela nous avance? — LA R. Eh bien! c'est que le raisonnement qui nous a fait établir que la science ne peut être science, si elle n'enseigne le vrai, est un raisonnement juste et vrai. — AUG. Mais qu'importe à notre sujet? — LA R. Parce que je veux savoir de vous ce qui fait que la grammaire est une science : car ce qui fait qu'elle est une science, fait aussi qu'elle est vraie. — AUG. Je ne sais que vous répondre. — LA R. Ne vous semble-t-il pas que si la grammaire ne contenait aucune définition, aucune division et distribution en genres et en parties, ce ne pourrait être une science? — AUG. Je comprends maintenant ce que vous me dites : et je ne puis me faire l'idée d'aucune science sans y admettre des définitions, des divisions et des raisonnements qui servent à déterminer la nature de chaque chose, à rendre à chacune ce qui lui appartient sans rien confondre, à ne rien enlever de ce qui constitue cette science, à ne rien ajouter qui lui soit étranger, enfin tout ce qui forme ce que l'on appelle une science. — LA R. Donc, c'est tout cela qui concourt à en faire une vraie science. — AUG. Cette conséquence est juste.

21. LA R. Dites-moi maintenant quelle est la science qui renferme l'art et la méthode des définitions, des divisions et des distinctions? — AUG. Nous avons dit plus haut que c'est la science de l'argumentation. — LA R. La grammaire a donc été constituée comme science et comme chose vraie par cette même science de l'argumentation, puisque vous l'avez défendue plus haut de tout reproche de fausseté? Or, ce n'est pas seulement de la grammaire que je puis tirer cette conclusion, mais de toutes les sciences également : car vous avez dit, et avec raison, que vous ne connaissiez aucune science qui, pour être science, n'eût le droit de faire des définitions et des divisions. Or, si ces sciences sont vraies, par là même qu'elles sont des sciences, qui pourrait nier que c'est par la vé-

nisi teneremus fabulam, vix nos posse aliquid manibus tenere faciebat. R. Tu ergo negas verum esse quod ista fabula sit, et quod ita sit Dædalus diffamatus? A. Hoc non nego verum esse. R. Non negas ergo te didicisse verum cum ista didiceris. Nam si volasse Dædalum verum est, et hoc pueri pro ficta fabula acciperent atque redderent, eo ipso falsa retinerent, quo vera essent illa quæ redderent. Hinc enim exstitit illud quod superius mirabamur, de volatu Dædali veram fabulam esse non potuisse, nisi Dædalum volasse falsum esset. A. Jam teneo istud, sed quid ex eo proficiamus expecto. R. Quid, nisi non esse falsam illam rationem, qua collegimus disciplinam, nisi vera doceat, disciplinam esse non posse? A. Et hoc quid ad rem? R. Quia volo dicas mihi, unde sit disciplina grammatica : inde enim vera est, unde disciplina est. A. Nescio quid tibi respondeam. R. Nonne tibi videtur, si nihil in ea definitum esset, et nihil in genera et partes distributum atque distinctum, eam nullo modo disciplinam esse potuisse? A. Jam intelligo quid dicas, nec ulla mihi occurrit cujusvis facies disciplinæ, in qua non definitiones ac divisiones et ratiocinationes, dum quid quidque sit declaratur, dum sine confusione partium sua cuique redduntur, dum nihil prætermittitur proprium, nihil annumeratur alienum, totum hoc ipsum quo disciplina dicitur egerint. R. Ergo et totum ipsum quo vera dicitur. A. Video consequi.

21. R. Responde nunc quæ disciplina contineat definitionum, divisionum, partitionumque rationes. A. Jam superius dictum est, hæc disputandi regulis contineri. R. Grammatica igitur eadem arte creata est, ut disciplina, et ut vera esset, quæ est abs te superius a falsitate defensa. Quod non de una grammatica mihi licet concludere, sed prorsus de omnibus disciplinis. Nam dixisti, vereque dixisti, nullam disciplinam tibi occurrere, in qua non definiendi jus atque distribuendi idipsum ut disciplina sit, fecerit. At si eo veræ sunt, quo sunt disciplinæ, negabitne quispiam, veritatem ipsam esse per quam omnes veræ

rité même que toutes sont vraies? — Aug. Je suis près de l'avouer, mais une chose m'embarrasse, c'est que nous comptons au nombre de ces sciences l'art même de discuter. Aussi, mon avis est plutôt que la vérité est ce par le moyen duquel cet art lui-même est vrai.— La R. Votre remarque est très-juste et dénote beaucoup d'attention; mais vous ne niez pas, je présume, que cette science de disputer est vraie par cela même qu'elle est une science. — Aug. C'est là précisément ce qui m'embarrasse; car j'ai observé qu'elle était aussi une science, et que pour ce motif on la considérait comme vraie. — La R. Mais enfin, pensez-vous qu'elle pourrait être une science, si tout ne s'y trouvait défini et divisé? — Aug. Je n'ai rien autre chose à dire. — La R. Mais si c'est là son office, elle est par elle-même une vraie science. Qui donc s'étonnera que la science par laquelle tout est vrai soit véritablement en elle-même ou par elle-même une vérité? — Aug. Rien ne s'oppose pour moi à ce que je me rende directement à ce sentiment.

CHAPITRE XII.

De combien de manières certaines choses existent dans une autre.

22. La R. Soyez donc attentif au peu qui me reste à dire. — Aug. Dites ce que vous voulez, pourvu que ce soit une chose compréhensible, et je l'admettrai volontiers. — La R. Nous savons qu'une chose est dans une autre de deux manières différentes : 1° quand elle y est de manière à pouvoir en être séparée et transportée ailleurs, comme un morceau de bois qui est dans ce lieu, ou le soleil qui est au levant; 2° quand une chose est tellement unie à un sujet qu'elle ne peut en être séparée, comme dans ce morceau de bois, la nature et la forme que nous voyons, la lumière dans le soleil, dans le feu, la chaleur, la science dans l'âme, et autres choses semblables. Vous semble-t-il autrement? — Aug. Ce sont là des propositions très-anciennes; et dès mon enfance, je les ai étudiées avec le plus grand soin et comprises : par conséquent, je ne puis, pour répondre à vos questions m'empêcher de les admettre sans aucune hésitation. — La R. Bien! n'admettez-vous pas que ce qui est inséparable du sujet ne peut subsister, si le sujet lui-même ne subsiste pas? — Aug. J'avoue également que cela est nécessaire : mais quiconque examine les choses avec attention, comprend aussi que le sujet subsistant, ce qui est dans le sujet peut ne pas subsister. Ainsi, la couleur de notre corps peut s'altérer par la maladie et par l'âge, quoique le corps ne périsse pas encore. Or, ceci n'a pas lieu également dans tout, mais seulement dans les sujets où les pro-

sunt disciplinæ? A. Prope est omnino ut assentiar. Sed illud me movet, quod etiam rationem disputandi inter easdem disciplinas numeramus. Quare illam potius existimo esse veritatem, qua et ista ipsa ratio vera est. R. Optime omnino ac vigilantissime. Sed non negas, ut opinor, eo veram esse quo disciplina est. A. Imo idipsum est quod me movet. Adverti enim etiam ipsam disciplinam esse, et ob hoc veram dici. R. Quid ergo? Istam putas aliter disciplinam esse potuisse, nisi omnia in ea definita essent et distributa? A. Nihil aliud habeo quod dicam. R. At si ad eam pertinet hoc officium, per seipsam disciplina vera est. Quisquamne igitur mirum putabit, si ea (a) qua vera sunt omnia, per seipsa et in seipsa vera sit veritas? A. Nihil mihi obstat, quo minus recta pergam in istam sententiam.

CAPUT XII.

Quot modis quædam sint in alio.

22. R. Ergo attende pauca quæ restant. A. Profer si quid habes, modo tale sit quod intelligam, libenterque concedam. R. Esse aliquid in aliquo, non nos fugit duobus modis dici. Uno quo ita est, ut etiam sejungi atque alibi esse possit, ut hoc lignum in hoc loco, ut sol in Oriente. Altero autem quo ita est aliquid in subjecto, ut ab eo nequeat separari, ut in hoc ligno forma et species quam videmus, ut in sole lux, ut in igne calor, ut in animo disciplina, et si qua sunt alia similia. An tibi aliter videtur? A. Ista quidem vetustissima sunt nobis, et ab ineunte adolescentia studiosissime percepta et cognita. Quare non possum de his interrogatus, quin ea sine ulla deliberatione concedam. R. Quid illud, nonne concedis, quod in subjecto est inseparabiliter, si subjectum ipsum non maneat, manere non posse? A. Hoc quoque video necessarium : nam manente subjecto, posse id quod in subjecto est non manere, quisquis diligenter res advertit, intelligit. Siquidem hujus corporis color potest vel valetudinis ratione vel ætate immutari, cum ipsum corpus necdum interierit. Et hoc non peræque in omnibus valet, sed in his in quibus non

(a) Ita Mss. At Lov. *si ea quæ vera sunt, omnia ab ipsa vera sunt, si et ipsa sit veritas.*

priétés ne sont pas absolument nécessaires à l'existence du sujet auquel elles appartiennent. En effet, pour que ce mur existe, il n'est pas nécessaire qu'il soit de la couleur qui frappe nos yeux, puisque quand même il viendrait par un accident quelconque à blanchir ou à noircir, ou à prendre toute autre couleur, il ne cesserait pas néanmoins d'être appelé et d'être réellement un mur. Mais si le feu est privé de chaleur, il ne sera plus du feu; et nous ne pouvons donner à quelque chose le nom de neige qu'autant qu'elle est blanche.

CHAPITRE XIII.

L'immortalité de l'âme se déduit de ce qui précède.

23. Quant à ce que vous m'avez demandé, quel est celui qui admettrait ou qui regarderait comme possible que, le sujet cessant d'être, ce qui est dans le sujet continue à exister; il est tout à fait contraire à la vérité, il est même absurde que ce dont l'existence est essentiellement subordonnée à l'existence d'un sujet puisse exister, lors même que le sujet n'existerait plus. — La R. Nous avons donc trouvé ce que nous cherchions. — Aug. Que dites-vous? — La R. Ce que vous entendez. — Aug. Quoi? est-il déjà évident que l'âme est immortelle? — La R. Si ce que vous m'avez accordé est vrai, la chose est des plus évidentes; à moins peut-être que vous ne prétendiez que l'âme, même en mourant, serait encore une âme. — Aug. Je n'affirmerai jamais une pareille proposition; mais je dis que, par là même qu'elle mourrait, l'âme n'existerait plus : et ce qu'ont avancé quelques grands philosophes que la substance qui donne la vie partout où elle se montre ne peut être sujette à la mort, ne me fait pas renoncer à ce sentiment. Quoique la lumière éclaire tous les lieux où elle peut pénétrer, et ne puisse admettre en elle les ténèbres, par un effet de cette force puissante des contraires, cependant, elle s'éteint, et le lieu qu'elle a éclairé, une fois qu'elle a disparu rentre dans l'obscurité. Ainsi cette lumière qui résistait aux ténèbres et qui, en aucune manière, n'admettait en soi les ténèbres, leur a cédé la place en n'existant plus, et en s'éloignant comme elle le pouvait. C'est pourquoi je crains que la mort ne soit au corps ce que les ténèbres sont au lieu, l'âme tantôt s'en éloignant, tantôt s'y éteignant comme la lumière : de sorte que toute sorte de mort ne nous inspire pas une égale sécurité, mais que la seule mort désirable soit celle où l'âme est séparée toute vivante du corps et conduite dans un lieu où elle ne pût cesser de vivre, si toutefois il existe un tel lieu. Ou bien, si la chose est impossible, si l'âme est comme une lumière qui est allumée dans le corps et qui ne peut exister

ut sint ipsa subjecta, ea quæ in subjectis sunt, coexistunt. Non enim ut sit iste paries, paries hoc colore fit, quem in eo videmus; cum etiam si quo casu nigrescat aut albescat, vel aliquem alium mutet colorem, nihilominus tamen maneat paries ac dicatur. At vero ignis si calore careat, ne ignis quidem erit; nec nivem vocare nisi candidam possumus.

CAPUT XIII.

Immortalitas animæ colligitur.

23. Illud vero quod interrogasti, quis concesserit, aut cui posse fieri videatur, ut id quod in subjecto est, maneat ipso intereunte subjecto? Monstruosum enim et a veritate alienissimum est, ut id quod non esset nisi in ipso esset, etiam cum ipsum non fuerit possit esse. R. Illud igitur quod quærebamus inventum est. A. Quid narras? R. Id quod audis. A. Jamne ergo liquido constat animum esse immortalem? R. Si ea quæ concessisti vera sint, liquidissime : nisi forte animum dicis etiamsi moriatur animum esse. A. Nunquam equidem hoc dixerim, sed eo ipso quo interit, fieri ut animus non sit, dico. Nec me ab hac sententia revocat, quod a magnis philosophis dictum est, eam rem quæ quocumque venerit vitam præstat, mortem in se admittere non posse. Quamvis enim lumen quocumque intrare potuerit, faciat id lucere, tenebrasque in se propter memorabilem illam vim contrariorum non possit admittere, tamen exstinguitur, locusque ille exstincto lumine tenebratur. Ita illud quod tenebris resistebat, neque ullo modo in se tenebras admisit, et sic eis intereundo locum fecit, ut poterat etiam discedendo. Itaque timeo ne mors ita contingat corpori, ut tenebræ loco, aliquando discedente animo ut lumine, aliquando autem ibidem exstincto : ut jam non de omni morte corporis securitas sit, sed aliquod genus mortis sit optandum, quo anima ex corpore incolumis educatur, perducaturque ad locum, si est ullus talis locus, ubi non possit exstingui. Aut si ne hoc quidem potest, atque in ipso corpore anima quasi lumen accenditur, nec alibi potest durare, omnisque mors est exstinctio quædam animæ in corpore

ailleurs, si la mort est l'extinction entière de cette âme ou de la vie dans le corps, il faut choisir, autant qu'il est possible à l'homme, une condition où le temps qu'il lui est donné de vivre s'écoule avec assurance et tranquillité : j'ignore du reste comment cela peut avoir lieu, si l'âme est sujette à la mort. Heureux ceux qui sont persuadés, soit par eux-mêmes, soit par une autorité quelconque, que la mort n'est pas à craindre, lors même que l'âme viendrait à mourir. Quant à moi, malheureux ! aucune raison, aucun livre n'ont pu me le persuader encore.

24. La R. Cessez de gémir; l'âme humaine est immortelle. — Aug. Comment le prouvez-vous? — La R. Par les principes qu'après un mûr examen, je pense, vous m'avez accordés plus haut. — Aug. Je ne me rappelle pas, il est vrai, avoir répondu légèrement à aucune de vos questions; toutefois résumez, je vous prie : voyons où nous sommes parvenus après tant de circuits et ne prolongez point davantage vos questions. Si, en effet, vous êtes disposée à rappeler brièvement ce que je vous ai accordé, pourquoi attendre de moi une nouvelle réponse? Est-ce pour retarder inutilement mon bonheur, si par hasard nous avons atteint quelque bon résultat? — La R. Je ferai ce que vous désirez mais soyez des plus attentifs. — Aug. Parlez donc, je suis tout à vous, pourquoi me tourmenter? — La R. Si tout ce qui existe dans un sujet, existe toujours, le sujet lui-même nécessairement existera toujours aussi. Or, toute science est dans l'âme comme dans un sujet. Il est donc nécessaire que l'âme existe toujours, si la science doit toujours exister. Or la science, c'est la vérité; et la vérité, comme la raison nous l'a prouvé au commencement de ce livre, doit toujours exister. L'âme doit donc toujours exister, on ne peut supposer qu'elle doive mourir. Celui-là seul pourrait nier avec quelque raison l'immortalité de l'âme, qui prouverait que quelques-uns des principes énoncés plus haut ont été accordés à tort.

CHAPITRE XIV.

Examen de la conclusion précédente.

25. Aug. Je voudrais me livrer à la joie, mais deux motifs me retiennent encore. En effet, ce qui me frappe d'abord, c'est que nous ayons fait un si long circuit et suivi je ne sais quel enchaînement de raisonnements, tandis que l'on pouvait démontrer en peu de mots, comme on vient de le faire, toute la vérité dont il s'agit. Ainsi, je suis inquiet que vos discours m'aient conduit par tant de détours, comme pour me tendre des piéges. Ensuite, je ne vois pas comment on peut dire que la science est toujours dans l'âme, surtout la science de l'argumentation, lorsqu'un si

vel vitæ, aliquod genus eligendum est quantum homo sinitur, quo idipsum quod vivitur, cum securitate ac tranquillitate vivatur, quanquam nescio quomodo istud possit fieri si anima moritur. O multum beatos, quibus sive ab ipsis, sive abs quolibet, non esse metuendam mortem, etiamsi anima intereat, persuasum est. At mihi misero nullæ adhuc rationes, nulli libri persuadere potuerunt.

24. R. Noli gemere, immortalis est animus humanus. A. Unde hoc probas? R. Ex iis quæ cum magna cautione, ut arbitror, superius concessisti. A. Nihil quidem me minus vigilanter interroganti tibi memini dedisse : sed collige jam ipsam summam, oro te, videamus quo tantis ambagibus pervenerimus, nec me jam interroges volo. Si enim ea breviter enumeraturus es quæ concessi, quonam rursus responsio mea desideratur? An ut moras gaudiorum mihi frustra inferas, si quid boni forte confecimus? R. Faciam quod te velle video, sed attende diligentissime. A. Loquere jam, hic sum, quid enecas? R. Omne quod in subjecto est, si semper manet, ipsum etiam subjectum maneat semper necesse est. Et omnis in subjecto est animo disciplina. Necesse est igitur semper ut animus maneat, si semper manet disciplina. Est autem disciplina veritas, et semper, ut in initio libri hujus ratio persuasit, veritas manet. Semper igitur animus manet, nec animus mortuus dicitur. Immortalem igitur animum solus non absurde negat, qui superiorum aliquid non recte concessum esse convincit.

CAPUT XIV.

Excutitur superior syllogismus.

25. A. Jam me volo in gaudia mittere, sed duabus aliquantum revocor causis. Nam primum me movet quod circuitu tanto usi sumus, nescio quam ratiocinationum catenam sequentes, cum tam breviter totum de quo agebatur, demonstrari potuerit, quam nunc demonstratum est. Quare me sollicitum facit, quod tam diu quasi ad insidiandum obambulavit oratio. Deinde non video quomodo in animo semper sit

petit nombre, et ceux mêmes qui la connaissent, l'ont ignorée si longtemps encore après leur naissance. Nous ne pouvons pas dire, en effet, que les âmes des ignorants ne soient pas des âmes, ou qu'une science qu'ils ignorent soit dans leur âme. Or, si ces deux hypothèses sont par trop absurdes, reste à dire, ou bien que la vérité n'est pas toujours dans l'âme, ou que la science n'est pas cette vérité.

26. La R. Vous voyez que ce n'est pas inutilement que nos raisonnementss ont fait tant de circuits. En effet, nous cherchions ce que c'est que la vérité, et maintenant même, après avoir parcouru presque tous les sentiers de cette forêt, je vois que nous n'avons pu la découvrir. Or, que faire? Faut-il abandonner ce que nous avons entrepris, et attendre que des livres étrangers nous tombent dans les mains et satisfassent à cette question? Car il en est, je pense, un grand nombre qui ont été composés avant nous, et que nous n'avons pas lus; et de nos jours, pour ne pas faire de simples suppositions, nous savons positivement que l'on a écrit sur ce sujet et en prose et en vers; qu'il a été traité par des hommes, dont nous ne pouvons ignorer les écrits, et dont le talent est pour nous si incontestable, que nous ne saurions désespérer de trouver dans leurs ouvrages ce que nous cherchons. N'avons-nous pas surtout, ici-même, sous nos yeux, cet homme, en qui nous voyons revivre dans toute sa perfection l'éloquence dont nous déplorions la mort (1)? Après nous avoir enseigné par ses écrits la manière de vivre, nous laissera-t-il ignorer la nature de la vie? — Aug. Je ne le pense pas, et j'attends beaucoup de lui; mais une chose m'afflige, c'est que je ne puisse lui faire connaître, comme je le voudrais, le zèle ardent que nous avons tant pour lui que pour la vérité; car il aurait compassion de notre soif du vrai, et il l'étancherait beaucoup plus tôt qu'elle ne peut l'être maintenant. Il jouit d'une profonde sécurité, car il est complétement persuadé de l'immortalité de l'âme, et il ne sait pas qu'il est peut-être des hommes qui sont assez malheureux pour ignorer cette vérité, et qu'il serait cruel de ne pas secourir, surtout quand ils le demandent. Un autre (2) a connu, il est vrai, dans l'intimité notre amour de la vérité; mais il est si éloigné de nous, et nous sommes maintenant dans une telle situation que nous pouvons à peine communiquer avec lui par lettres. Je pense que, durant ses loisirs au delà des Alpes, il a terminé le poème qu'il a composé pour échapper aux craintes de la mort, et dissiper l'engourdissement et le froid qui si longtemps avaient glacé son âme. Mais, en attendant l'arrivée de ces se-

(1) Il veut parler de saint Ambroise, qui a écrit les livres des *Devoirs*, et qui n'avait guère le loisir d'écouter Augustin. (*Confessions*, VI, 2 et 11.)

(2) Peut-être est-ce Zénobius, habile poète, dont il est parlé au livre premier de l'*Ordre*, c. VII.

disciplina, præsertim disputandi, cum et tam pauci ejus gnari sint, et quisquis eam novit, tanto ab infantia tempore fuerit indoctus. Non enim possumus dicere, aut imperitorum animos, non esse animos; aut esse in animo eam quam nesciant disciplinam. Quod si vehementer absurdum est, restat ut aut non semper in animo sit veritas, aut disciplina illa veritas non sit.

26. R. Vides quam non frustra tantos circuitus egerit nostra ratiocinatio. Quærebamus enim quid sit veritas, quod ne nunc quidem in hac quadam silva rerum, omnibus pene callibus oberratis, video nos investigare potuisse. Sed quid facimus? An incœpta omittimus, et expectamus ecquid nobis librorum alienorum in manus incidat, quod huic quæstioni satisfaciat? Nam et multos ante nostram ætatem scriptos esse arbitror, quos non legimus: et nunc ut nihil quod nescimus opinemur, manifestum habemus, et carmine de hac re scribi, et soluta oratione; et ab iis viris quorum nec scripta latere nos possunt, et eorum ingenia talia novimus, ut nos in eorum litteris quod volumus, inventuros desperare non possimus: præsertim cum hic ante oculos nostros sit ille, in quo ipsam eloquentiam quam mortuam dolebamus, perfectam revixisse cognovimus. Illene nos sinet, cum scriptis suis vivendi modum docuerit, vivendi ignorare naturam? A. Non arbitror equidem et multum inde spero, sed unum doleo quod vel erga se, vel erga sapientiam studium nostrum non ei ut volumus, valemus aperire. Nam profecto ille misereretur sitim nostram, et exundaret multo citius quam nunc. Securus enim est, quod sibi jam totum de animæ immortalitate persuasit, nec scit aliquos esse fortasse, qui hujus ignorationis miseriam satis cognoverunt, et quibus præsertim rogantibus non subvenire crudele sit. Ille autem alius novit quidem pro familiaritate ardorem nostrum, sed ita longe abest, et ita nunc constituti sumus, ut vix ad eum vel epistolæ mittendæ facultas sit. Quem credo jam otio Transalpino perfecisse carmen quo mortis metus excantatus effugiat, et antiqua glacie duratus animæ stupor frigusque pellatur. Sed interim dum ista proveniunt, quæ in

cours qui ne dépendent point de nous, n'est-il pas honteux de perdre ainsi notre temps et de laisser entièrement notre âme comme suspendue et attachée à une volonté incertaine?

CHAPITRE XV.

Nature du vrai et du faux.

27. Où sont les prières que nous avons adressées, que nous adressons encore à Dieu, non pour qu'il nous accorde les richesses, les plaisirs du corps, les dignités et les honneurs populaires, mais pour qu'il ouvre le chemin à ceux qui cherchent à le connaître et à connaître leur âme? Nous abandonnerait-il ainsi, ou serait-ce nous qui l'abandonnerions? — La R. Il est bien éloigné de délaisser ceux qui soupirent après cette connaissance; aussi devons-nous bien nous garder d'abandonner un tel guide. Rappelons donc en peu de mots, si cela vous est agréable, ce qui a servi à établir ces deux propositions : que la vérité existe toujours, ou que la science de l'argumentation est la vérité. Vous avez dit, en effet, que ces conséquences nous faisaient hésiter et nous rendaient moins certains de la thèse elle-même. Chercherons-nous plutôt comment la science peut exister dans une âme ignorante, que cependant nous ne pouvons cesser d'appeler une âme? Car vous paraissiez ébranlé par cette supposition, de sorte que vous fûtes forcé de douter de nouveau de tout ce que vous aviez accordé. — Aug. Au contraire, examinons d'abord ce que j'ai accordé; nous verrons ensuite quelle est cette dernière difficulté; et ainsi, je pense, il ne restera plus aucun sujet de discussion. — La R. Soit; mais soyez prudent et tout entier à la question, car je sais ce qu'il vous arrive lorsque vous êtes attentif; exclusivement préoccupé de la conclusion, et la désirant trop vivement, vous accordez, sans un mûr examen, ce qu'on vous demande. — Aug. Vous dites peut-être vrai; mais je lutterai de tout mon pouvoir contre ce genre de maladie. Commencez donc à m'interroger, sans nous arrêter à des préliminaires superflus.

28. La R. Autant que je m'en souviens, nous avons conclu que la vérité ne pouvait périr de ce que si le monde entier aussi bien que la vérité elle-même venaient à périr, il serait vrai que le monde et la vérité ont cessé d'exister. Mais comme le vrai est inséparable de la vérité, la vérité ne peut donc périr. — Aug. Je reconnais ce principe, et je serais fort surpris s'il était faux. — La R. Passons maintenant à un autre. — Aug. Laissez-moi, je vous prie, l'examiner un instant, pour ne pas être réduit encore à revenir honteusement sur mes pas. — La R. Ne sera-t-il donc pas vrai que la vérité a péri? Si

nostra potestate non sunt, nonne turpissimum est perire otium nostrum, et totum ipsum animum ex incerto arbitrio pendere deligatum.

CAPUT XV.

Veri et falsi natura.

27. Ubi est quod Deum et rogavimus et rogamus, ut nobis non divitias, non corporis voluptates, non populares suggestus atque honores, sed animam nostram seque ipsum quærentibus, iter aperiat? Itane nos deseret, aut a nobis deseretur? R. Alienissimum quidem ab ipso est, ut eos qui talia desiderant deserat. Unde a nobis quoque alienum esse debet, ut tantum ducem deseramus. Quare si placet, repetamus breviter, unde illa duo confecta sint, aut semper manere veritatem, aut veritatem (*a*) esse disputandi rationem. Hæc enim vacillare dixisti, quo minus nos faciat totius rei summa securos. An potius illud quæremus, quomodo esse possit in imperito animo disciplina, quem non possumus non animum dicere? Hinc enim commotus videbare, ut de illis quæ concesseras, dubitare rursus necesse fuerit. A. Imo discutiamus prius illa, deinde hoc quale sit videbimus. Ita enim, ut opinor, nulla controversia remanebit. R. Ita fiat, sed adesto totus atque cautissimus. Scio enim quid tibi eveniat attendenti, dum nimis pendes in conclusionem, et ut jam jamque inferatur expectas, ea quæ interrogantur non diligenter examinata concedis. A. Verum fortasse dicis, sed enitar contra hoc genus morbi quantum possum : modo jam tu incipe quærere, ne superfluis immoremur.

28. R. Ex eo quantum memini veritatem non posse interire conclusimus, quod non solum si totus mundus intereat, sed etiam si ipsa veritas, verum erit et mundum et veritatem interisse. Nihil autem verum sine veritate : nullo modo igitur interit veritas. A. Agnosco ista, et multum miror si falsa sunt. R. Ergo illud alterum videamus. A. Sine me paululum considerare, oro te, ne huc iterum turpiter redeam. R. Ergone interisse veritatem verum non erit? Si non erit verum, non ergo interit. Si verum erit,

(*a*) In Mss. duobus, *aut veritatem non esse*, etc.

cela n'est pas vrai, elle n'a donc pas péri; si cela est vrai, comment, après l'anéantissement de la vérité, pourra-t-il y avoir rien de vrai, puisqu'il n'y aura plus de vérité? — Aug. Je n'ai pas besoin d'y penser et d'y réfléchir davantage; passez à autre chose. Nous ferons certainement tout ce que nous pourrons pour que des hommes doctes et habiles lisent ce que nous venons de dire et corrigent notre témérité, s'il y a lieu, car je ne vois pas que l'on puisse trouver maintenant ou jamais quelque objection à ce principe.

29. La R. Ne nomme-t-on pas vérité cep ar quoi tout ce qui est vrai est vrai? — Aug. Sans doute. — La R. N'a-t-on pas raison d'appeler vrai ce qui n'est pas faux? — Aug. Ce serait une folie d'en douter. — La R. Le faux n'est-il pas ce qui offre la ressemblance de quelque chose sans être cependant la chose même à laquelle il ressemble? — Aug. Je ne vois rien, il est vrai, qui mérite mieux le nom de faux; toutefois, on nomme ordinairement faux même ce qui est fort éloigné de ressembler au vrai. — La R. Qui le nie? mais il a cependant quelque trait de ressemblance avec le vrai. — Aug. Comment? Quand on dit que Médée a volé dans les airs, en joignant ensemble des serpents ailés, sous aucun rapport cette fiction n'imite le vrai, car elle n'a aucune existence, et ce qui n'existe aucunement ne peut rien imiter. — La R. Ce que vous dites est exact, mais vous ne faites pas attention que l'on ne peut même appeler fausse une chose qui n'existerait pas du tout. Car si une chose est fausse, elle existe; si elle n'existe pas, elle n'est pas fausse. — Aug. Nous ne dirons donc pas que ce je ne sais quel prodige attribué à Médée soit faux? — La R. Non sans doute, car s'il est faux, comment peut-il être un prodige? — Aug. Ceci m'étonne; ainsi lorsque j'entends Médée dire : « J'attelle à mon char d'immenses serpents ailés, » ce n'est pas une fausseté que j'entends. — La R. C'en est une sans doute, car il y a quelque chose que vous pouvez traiter de faux. — Aug. Quoi? je vous le demande. — La R. La proposition même énoncée par ce vers. — Aug. Mais enfin, où est ici la ressemblance avec le vrai? — La R. Parce qu'on l'exprimerait de même si Médée avait réellement fait ce qu'elle dit. Ainsi, une proposition fausse ressemble par l'expression aux propositions véritables. Si on n'y croit pas, elle imite seulement les propositions véritables par la ressemblance de l'expression; elle n'est que fausse et non pas trompeuse. Si au contraire, elle demande qu'on y ajoute foi, elle imite aussi celles que l'on croit vraies. — Aug. Je comprends maintenant qu'il y a une grande différence entre ce que nous disons, et les choses dont nous parlons; aussi je donne mon assentiment à ce que vous venez de dire, car une seule considération me retenait, c'est que tout ce que

unde post occasum veritatis verum erit, cum jam veritas nulla est? A. Nihil habeo quid plus cogitem atque considerem : perge ad aliud. Certe faciemus quantum possumus, ut docti atque prudentes viri legant hæc, et nostram si qua est, corrigant temeritatem : nam me nec modo, nec aliquando arbitror quid contra hoc dicatur, posse invenire.

29. R. Numquidnam ergo dicitur veritas, nisi qua verum est quidquid verum est? A. Nullo modo. R. Numquidnam recte dicitur verum, nisi quod non est falsum? A. Hinc vero dubitare dementia est. R. Num falsum non est quod ad similitudinem alicujus accommodatum est, neque id tamen est cujus simile apparet? A. Nihil quidem aliud video quod libentius falsum vocem. Sed tamen solet falsum dici, etiam quod a verisimilitudine longe abest. R. Quis negat? Sed tamen quod habeat ad verum nonnullam imitationem. A. Quomodo? Non enim cum dicitur, junctis alitibus anguibus Medeam volasse, ulla ex parte res ista verum imitatur, quippe quæ nulla sit, nec imitari aliquid possit ea res quæ omnino non sit. R. Recte dicis : sed non attendis eam rem quæ omnino nulla sit, ne falsum quidem posse dici. Si enim falsum est, est: si non est, non est falsum. A. Non ergo dicemus illud de Medea, nescio quod monstrum, falsum esse. R. Non utique : nam si (*a*) falsum est, quomodo monstrum est? A. Miram rem video: itane tandem cum audio: Angues ingentes alites junctos jugo, non dico falsum? R. Dicis plane. Est enim quod falsum esse dicas. A Quid quæso? R. Illam scilicet sententiam quæ ipso versu enuntiatur. A. Et quem tandem habet ista imitationem veri ? R. Quia similiter enuntiaretur, etiamsi vere illud Medea fecisset. Imitatur ergo ipsa enuntiatione veras sententias falsa sententia. Quæ si non creditur, eo solo imitatur veras quod ita dicitur, estque tantum falsa, non etiam fallens. Si autem fidem impetrat, imitatur etiam creditas veras. A. Jam intelligo multum interesse inter illa quæ dicimus, et illa de quibus dicimus aliquid, quare jam assentior: nam hoc solo

(*a*) Sic melioris notæ Mss. At prius vulgati habent, *nam si factum est, quomodo falsum est? Si non est factum, quomodo monstrum est?*

nous appelons faux ne peut être ainsi appelé avec raison qu'autant qu'il offre quelque imitation du vrai. Ne rirait-on pas avec raison de celui qui dirait que la pierre est un faux argent? Si quelqu'un toutefois avance que la pierre est de l'argent, nous répondons qu'il dit faux, c'est-à-dire qu'il exprime une proposition fausse. Pour l'étain et le plomb, ce n'est pas une absurdité, je pense, de les appeler du faux argent, car ils offrent entre eux quelque ressemblance. Ici, ce n'est pas notre proposition qui est fausse, mais ce qui en fait l'objet.

CHAPITRE XVI.

Peut-on donner aux choses plus parfaites [les noms des choses qui leur sont inférieures?

30. La R. Vous comprenez parfaitement; mais voyez maintenant si nous pouvons convenablement désigner l'argent sous le nom de faux plomb? — Aug. Je n'en serais point d'avis. — La R. Pourquoi? — Aug. Je n'en sais rien; ce que je sais, c'est que ce serait tout à fait contre ma volonté. — La R. Ne serait-ce point parce que l'argent est plus parfait que le plomb et que l'on aurait l'air de le rabaisser, tandis que l'on fait une espèce d'honneur au plomb en l'appelant un faux argent? — Aug. Vous avez parfaitement expliqué ma pensée. Et c'est pour cela, je pense, que le droit considère comme infâmes et incapables de tester, les hommes qui s'habillent en femmes. Je ne sais si l'on ferait mieux de les appeler de fausses femmes ou de faux hommes; mais nous pouvons sans aucun doute les appeler de véritables histrions, des hommes vraiment infâmes : ou bien, s'ils ne sont point reconnus, et que l'on ne puisse appeler infâme que ce qui a une honteuse renommée, ce n'est pas sans vérité, je pense, que nous les appelons de vrais débauchés. — La R. Nous traiterons cette question dans une autre circonstance : car il y a beaucoup d'actions qui, tout en paraissant honteuses extérieurement, sont cependant honnêtes par le but louable qu'on s'y propose. C'est une grande question de savoir si un homme revêtu d'une robe de femme, pour sauver sa patrie, doit tromper l'ennemi, et déployer d'autant plus le courage d'un homme qu'il aura feint d'être une femme. De même un sage qui serait certain, de quelque manière, que sa vie est nécessaire au bien de l'humanité, devrait-il préférer mourir de froid plutôt que de se revêtir d'habits de femme, s'il n'en avait pas d'autres? Mais, je l'ai dit, nous traiterons ailleurs cette question. Car vous voyez sans doute combien il est nécessaire d'approfondir, quelle est ici la latitude permise, afin que l'on ne tombe pas dans des turpitudes inexcusables. Ce qui suffit maintenant pour la question qui nous occupe, est évident ce me semble; et l'on ne peut

revocabar, quidquid falsum dicimus non recte dici, nisi habeat veri alicujus imitationem. Quis enim lapidem falsum argentum esse dicens non jure rideatur? tamen si quisquam lapidem argentum esse dicat, dicimus falsum eum dicere, id est falsam proferre sententiam. Stannum antem vel plumbum non absurde ut opinor, falsum argentum vocamus, quod id res ipsa velut imitatur : neque ex eo falsa est nostra sententia, sed illud ipsum de quo enuntiatur.

CAPUT XVI.

An meliora deteriorum nominibus vocari possint.

30. R. Bene intelligis. Sed illud vide utrum et argentum falsi plumbi nomine congruenter appellare possimus. A. Non mihi placet. R. Quid ita? A. Nescio : nisi illud video, vehementer contra voluntatem meam dici. R. Num forte propterea quod argentum melius est, et quasi in contumeliam ejus dicitur : plumbi autem quidam velut honor est, si falsum argentum vocetur. A. Prorsus explicasti quod volebam. Et ideo credo jure infames intestabilesque haberi, qui muliebri habitu se ostentant, quos nescio utrum falsas mulieres, an falsos viros melius vocem. Veros tamen histriones, verosque infames sine dubitatione possumus vocare: aut si latent, nec infame quidquam nisi a turpi fama nominatur, veros nequam non sine veritate dicimus, ut opinor. R. Alius locus nobis erit de istis rebus disserendi: multa enim fiunt, quæ quasi facie populari turpia videntur, aliquo tamen fine laudabili honesta monstrantur. Et magna quæstio est, utrum patriæ liberandæ causa muliebri tunica indutus, debeat hostem decipere, hoc ipso quo mulier falsa sit, fortasse verior vir futurus. Et utrum sapiens qui aliquo modo certum habeat, necessariam fore vitam suam rebus humanis, malit emori frigore, quam femineis vestibus, si aliud non sit, amiciri. Sed de hoc, ut dictum est, alias videbimus. Profecto enim cernis quantæ inquisitionis indigeat, quatenus ista progredi debeant, ne in quasdam inexcusabiles turpitudines decidatur. Nunc autem quod præsenti quæstioni satis est, jam puto ap-

douter que rien ne soit faux sans quelque imitation du vrai.

CHAPITRE XVII.

Y a-t-il quelque chose d'entièrement faux ou d'entièrement vrai?

31. Aug. Passez à d'autres considérations : car je suis parfaitement convaincu de cette vérité. — La R. Je demande donc si, indépendamment des sciences dont on nous instruit, et au nombre desquelles on doit compter l'étude de la sagesse, nous pouvons trouver quelque chose de vrai et qui ne soit pas tel que l'Achille du théâtre, faux sous un point de vue, afin de pouvoir être vrai sous un autre? — Aug. Je crois qu'on peut trouver un grand nombre de ces sortes de choses; ce ne sont pas, en effet, les sciences qui connaissent cette pierre, et cependant, pour être une véritable pierre, elle n'imite point un objet qui permettrait de l'appeler fausse. Ce seul exemple donné, vous voyez qu'il est inutile d'en citer une multitude d'autres qui se présentent d'eux-mêmes à la pensée. — La R. Je le vois très-bien : mais tous ces objets ne vous semblent-ils pas devoir être compris sous le seul nom de corps? — Aug. Je le croirais volontiers, si je tenais pour certain que le vide n'est rien, ou si je pensais que l'âme peut être comptée au nombre des corps, ou si je croyais que Dieu lui-même est un corps. Mais si tous ces êtres existent, je vois qu'ils ne sont ni vrais ni faux par l'imitation. — La R. Vous me rejetez fort loin; mais j'abrégerai autant que je pourrai. Il y a une grande différence sans aucun doute entre ce que vous appelez le vide, et ce que vous appelez la vérité. — Aug. Une très-grande. Qu'y aurait-il, en effet, de plus vain que moi, si je regardais la vérité comme quelque chose de vain ou si je désirais aussi vivement une chose sans réalité? Car que désiré-je trouver, sinon la vérité? — La R. Vous m'accordez donc qu'il n'y a peut-être rien de vrai que la vérité ne rende vrai? — Aug. Cela est évident depuis longtemps? — La R. Doutez-vous qu'il n'y ait rien de vide que le vide lui-même ou que le corps doive être ainsi qualifié. — Aug. Je n'en doute pas. — La R. Il m'est donc permis de penser que vous regardez la vérité comme étant un corps. — Aug. Nullement. — La R. Qu'y a-t-il dans un corps? — Aug. Je l'ignore, et cela ne fait rien à la question; car, vous savez au moins que si le vide existe, il est plus grand là où il n'y a point de corps. — La R. Cela est tout à fait évident. — Aug. Pourquoi donc nous y arrêter? — La R. Vous semble-t-il que la vérité ait créé le vide, ou qu'il y ait quelque chose de vrai là où la vérité n'est pas? — Aug. Non. — La R. Le vide n'existe donc pas véritablement, car le vide ne peut être créé par ce qui n'est

parere, neque dubitari non esse falsum quidquam nisi veri aliqua imitatione.

CAPUT XVII.

Num aliquid ex omni parte falsum sit aut verum.

31. A. Proficiscere ad reliqua: nam hoc mihi bene persuasum est. R. Ergo illud quæro, utrum præter disciplinas quibus erudimur, et quibus etiam ipsum studium sapientiæ annumerari decet, possimus quidquam ita verum invenire, quod non sicut theatricus Achilles ex aliqua parte falsum sit, ut ex alia verum esse possit? A. Mihi videntur multa inveniri. Non enim disciplinæ istum habent lapidem, nec tamen, ut verus sit lapis, imitatur aliquid secundum quod falsus dicatur. Quo uno commemorato, vides jam innumerabilibus supersedendum esse, quæ sponte occurrant cogitantibus. R. Video prorsus. Sed nonne tibi videntur uno corporis nomine includi? R. Viderentur, si aut inane nihil esse certum haberem, aut ipsum animum inter corpora numerandum arbitrarer, aut etiam Deum corpus aliquod esse crederem. Quæ omnia si sunt, ad nullius imitationem falsa et vera esse video. R. In longum nos mittis, sed utar quantum possum compendio. Certe enim aliud est quod inane appellas, aliud quod veritatem. A. Longe aliud. Quid enim me inanius, si veritatem inane aliquid puto, aut tantopere aliquid inane appeto? Quid enim aliud quam veritatem invenire desidero? R. Ergo et illud fortasse concedis, nihil verum esse, quod non veritate fiat ut verum sit. A. Jam hoc olim manifestum est. R. Nam dubitas nihil esse inane præter ipsum inane, aut certe corpus? A. Prorsus non dubito. R. Opinor ergo, veritatem corpus esse aliquod credis. A Nullo modo. R. Quid in corpore? A. Nescio, nihil ad rem: arbitror enim vel illud te scire, si est inane, magis illud esse ubi nullum sit corpus. R. Hoc sane planum est. A. Quid igitur immoramur? R. An tibi aut veritas videtur fecisse inane, aut aliquid verum esse ubi veritas non sit? A. Non videtur. R. Non est ergo inane verum, quia neque ab eo quod inane non est, inane fieri potest: et quod veritate caret,

pas lui-même le vide; d'un autre côté, il est évident que ce qui manque de vérité n'est pas véritable, et que ce qui est appelé vide est ainsi appelé parce qu'il n'est rien. Comment donc peut-être vrai ce qui n'est pas? ou comment peut exister ce qui n'est absolument rien? — Aug. Eh bien! laissons-là le vide comme étant quelque chose de vide.

CHAPITRE XVIII.

Y a-t-il véritablement des corps?

32. La R. Que pensez-vous des autres êtres? — Aug. Que demandez-vous? — La R. Ce qui vous le voyez est très-favorable à ma cause : car il ne reste plus que l'âme et Dieu. Or, si ces deux êtres sont vrais parce que la vérité existe en eux, personne ne doute de l'éternité de Dieu; quant à l'âme, on doit la regarder comme immortelle, si l'on prouve que la vérité, qui ne peut périr, existe aussi en elle. Examinons donc cette dernière question; le corps n'est-il pas véritablement vrai, c'est-à-dire, si la vérité n'est pas en lui, n'en a-t-il pas au moins une certaine image? Car si dans le corps même qui, comme il paraît certain, est sujet à la mort, nous trouvons un vrai qui soit semblable à celui que l'on trouve dans les sciences, la science de l'argumentation ne sera plus cette vérité qui les rend toutes vraies : car il faudra admettre la vérité du corps sans qu'il paraisse la devoir à la science de l'argumentation. Mais s'il n'est vrai que par imitation et que par suite il ne soit pas véritablement vrai, rien peut-être n'empêchera plus d'admettre que la science de l'argumentation ne soit la vérité. — Aug. En attendant, parlons du corps : car je vois que, ce point établi, cette controverse ne sera pas encore terminée. — La R. D'où connaissez-vous la volonté de Dieu? Soyez attentif. Je pense donc que tout corps se compose d'une forme, d'une figure; s'il ne l'avait pas, il ne serait pas corps; et si elle était véritable, il serait esprit. Faut-il penser différemment? — Aug. J'accorde en partie, mais je doute du reste : J'accorde, en effet, qu'un corps n'existe point s'il n'a quelque figure; mais je ne comprends pas assez comment il serait esprit, s'il avait une figure véritable. — La R. Ne vous souvenez-vous donc plus du commencement du premier livre et de votre géométrie? — Aug. Vous avez bien fait de me les rappeler; je m'en souviens fort bien et avec plaisir. — La R. Trouve-t-on dans les corps les mêmes figures que cette science considère? — Aug. Que dites-vous? il est incroyable combien elles sont moins parfaites. — La R. Lesquelles donc regardez-vous comme vraies? — Aug. Ne croyez pas, je vous prie, qu'il soit nécessaire de m'interroger encore ici. Qui serait en effet assez aveugle pour ne pas voir que les figures

verum non esse manifestum est : et omnino ipsum quod inane dicitur, ex eo quod nihil sit dicitur. Quomodo igitur potest verum esse quod non est, aut quomodo potest esse quod penitus nihil est? A. Age nunc mane tanquam inane deseramus.

CAPUT XVIII.

An vere sit corpus.

32. R. Quid de cæteris dicis? A. Quid? R. Quod vides mihi plurimum suffragari. Restat enim animus et Deus, quæ duo si propterea vera sunt quod in his est veritas, de immortalitate Dei nemo dubitat. Animus autem immortalis creditur, si veritas quæ interire non potest, etiam in illo esse probatur. Quare jam illud ultimum videamus, utrum corpus non sit vere verum, id est non in eo sit veritas, sed quasi quædam imago veritatis. Nam si et in corpore, quod satis certum est recipere interitum, tale verum invenerimus, quale est in disciplinis, non continuo erit disputandi disciplina veritas, qua omnes veræ sunt disciplinæ. Verum est enim et corpus quod non videtur disputandi ratione esse formatum. Si vero et corpus imitatione aliqua verum est, et ob hoc non ad liquidum verum nihil erit fortasse quod impediat disputandi rationem, quominus ipsa veritas esse doceatur. A. Interim quæramus de corpore : nam ne hoc quidem cum constiterit, video istam controversiam terminatam. R. Unde scis quid velit Deus? Itaque attende : nam ego puto corpus aliqua forma et specie contineri, quam si non haberet, corpus non esset : si veram haberet, animus esset. An aliter putandum est? A. Assentior in parte, de cætero dubito; nam nisi teneatur aliqua figura, corpus non esse concedo. Quomodo autem si eam veram haberet, animus esset, non satis intelligo. R. Nihilne tandem de primi libri exordio, et de illa tua geometrica recordaris? A. Bene commemorasti : recordor prorsus, ac libentissime. R. Talesne in corporibus figuræ inveniuntur, quales illa disciplina demonstrat? A. Imo incredibile est quanto deteriores esse convincuntur. R. Quas ergo istarum veras putas? A. Ne quæso

enseignées en géométrie sont dans la vérité même, ou que la vérité est en elles, au lieu que les figures des corps, parce qu'elles paraissent se rapprocher de ces figures géométriques, présentent je ne sais quelle imitation du vrai, et sont par là même fausses? Car je comprends maintenant tout ce que vous tâchiez de me faire saisir.

CHAPITRE XIX.

L'immortalité de la vérité prouve l'immortalité de l'âme.

33. La R. Qu'est-il donc besoin de parler encore de la science de l'argumentation? En effet, que les figures géométriques soient dans la vérité ou que la vérité soit en elles, personne ne doute que notre âme, c'est-à-dire notre intelligence, ne les contienne; et par conséquent la vérité est nécessairement aussi dans notre esprit. Que si chaque science est ainsi dans notre âme comme dans un sujet dont elle est inséparable, et si la vérité ne peut périr, comment, je vous le demande, douter par je ne sais quelle familiarité avec l'idée de la mort, de la vie immortelle de l'âme? Cette ligne, ou ce carré, ou ce cercle ont-ils besoin d'imiter quelque autre chose pour être vrais? — Aug. Je ne puis nullement le croire, à moins peut-être que la ligne ne soit autre chose qu'une longueur sans largeur, et le cercle autre chose qu'une ligne courbe dont tous les points convergent également vers le centre. — La R. Pourquoi donc hésiter? Là, où ces connaissances existent, la vérité n'existe-t-elle pas? — Aug. Que Dieu écarte de moi une pareille folie! — La R. La science n'est-elle pas dans l'âme? — Aug. Qui oserait le nier? — La R. Mais, peut-être, le sujet venant à périr, ce qui est dans le sujet ne laisserait pas d'exister. — Aug. Quand pourra-t-on me le persuader? — La R. Il nous reste à dire alors que la vérité doit périr. — Aug. Comment admettre cette possibilité? — La R. L'âme est donc immortelle : croyez-en, il en est temps, vos propres raisons, croyez-en la vérité. Elle crie qu'elle est en vous et qu'elle est immortelle, et que la mort du corps, quelle qu'elle soit, ne peut la chasser de son siége. Détournez-vous de votre ombre, rentrez en vous-même; pour vous, il n'y a plus d'autre mort que celle de l'oubli de cette vérité, que vous ne pouvez mourir. — Aug. Je vous entends, je rentre en moi-même, je commence à me recueillir; mais, je vous prie, expliquez-moi ce qui reste encore, savoir, comment dans l'âme d'un ignorant (car nous ne pouvons la considérer comme mortelle) la science et la vérité peuvent exister. — La R. Cette question demanderait un autre volume si vous vouliez l'examiner avec soin. Je pense qu'il vous faut plutôt repasser avec moi sur les points que nous avons éclaircis le mieux que nous avons pu, car s'il ne reste au-

etiam istuc me interrogandum putes. Quis enim mente tam cæcus est qui non videat, istas quæ in geometrica docentur, habitare in ipsa veritate, aut in his etiam veritatem : illas vero corporis figuras, siquidem quasi ad istas tendere videntur, habere nescio quam imitationem veritatis, et ideo falsas esse? Jam enim totum illud quod ostendere moliebaris intelligo.

CAPUT XIX.

Veritas immortalis arguit animæ immortalitatem.

33. R. Quid ergo jam opus est, ut de disciplina disputationis requiramus ? Sive enim figuræ geometricæ in veritate, sive in eis veritas sit, anima nostra, id est intelligentia nostra contineri nemo ambigit, ac per hoc in nostro animo etiam veritas esse cogitur. Quod si quælibet disciplina ita est in animo, ut in subjecto inseparabiliter, nec interire veritas potest, quid quæso de animi perpetua vita, nescio qua mortis familiaritate dubitamus? An illa linea vel quadratura vel rotunditas habent alia quæ imitentur ut vera sint? A. Nullo modo id possum credere, nisi forte aliud sit linea quam longitudo sine latitudine, et aliud circulus quam linea circumducta undique ad medium æqualiter vergens. R. Quid ergo cunctamur? An ubi ista sunt, veritas non est? A. Avertat Deus amentiam. R. An disciplina non est in animo? A. Quis hoc dixerit? R. Sed forte potest intereunte subjecto id quod in subjecto est permanere ? A. Quando mihi hoc persuadetur? R. Restat ut occidat veritas. A. Unde fieri potest? R. Immortalis est igitur anima, jamjam crede rationibus tuis, crede veritati: clamat, et in te sese habitare, et immortalem esse, nec sibi suam sedem quacumque corporis morte posse subduci. Avertere ab umbra tua, revertere in te, nullus est interitus tuus, nisi oblitum te esse quod interire non possis. A. Audio, resipisco, recolere incipio. Sed quæso, illa quæ restant expedias, quomodo in animo imperito, non enim eum mortalem dicere possumus, disciplina et veritas esse intelligantur? R. Aliud ista quæstio volumen desiderat, si eam vis tractari diligenter : simul et illa quæ ut potuimus investigata

cun doute sur toutes les propositions accordées, je crois que nous avons beaucoup fait et que nous pouvons nous livrer avec une grande sécurité à d'autres considérations.

CHAPITRE XX.

Il y a des vérités que nous croyons, d'autres que nous nous rappelons; il y en a d'autres encore que conçoivent, non les sens ni l'imagination, mais la raison seule.

34. Aug. La chose est comme vous le dites, et j'obéis volontiers à vos conseils. Mais je vous demande au moins, avant de terminer ce livre, de m'expliquer en peu de mots quelle différence il y a entre la figure véritable que l'intelligence conçoit et celle que se forme l'imagination, désignée par les Grecs sous le nom de *phantasia* ou *phantasma?* — La R. Vous cherchez ce qu'il n'est donné de voir qu'à l'esprit le plus pur, et ce dont vous êtes encore peu capable de soutenir la vue. Aussi ne faisons-nous maintenant par ces longs circuits autre chose qu'exercer votre esprit pour le rendre capable de contempler cette vérité; toutefois je pourrai peut-être vous montrer clairement en peu de mots la grande différence qui existe entre ces deux manières de concevoir. Supposez, en effet, que vous avez oublié quelque chose, et que d'autres veulent vous le rappeler à la mémoire. Ils vous disent : Est-ce ceci? est-ce cela? et désignent comme semblables une foule d'objets divers. Pour vous, vous ne voyez pas ce que vous désirez vous rappeler, et vous voyez cependant que ce n'est pas ce que l'on désigne. Or, y a-t-il alors oubli complet? Enfin, ce discernement qui vous fait rejeter comme faux ce qu'on vous propose, est une espèce de souvenir. — Aug. Il en est ainsi. — La R. On ne voit donc pas encore le vrai; toutefois, on ne peut ni être trompé, ni abusé, et on a une idée assez claire de ce que l'on cherche. Mais si quelqu'un vous disait que vous avez ri quelques jours après votre naissance, vous n'oseriez pas soutenir que c'est faux; et si cet homme était digne de foi, sans pouvoir vous souvenir vous croiriez, car tout ce temps-là est enseveli pour vous dans le plus profond oubli. Pensez-vous autrement? — Aug. Je suis complétement de votre avis. — La R. Ce dernier oubli est bien différent du premier; mais celui-là tient le milieu, car il en est une autre espèce qui se rapproche beaucoup plus du souvenir et de la reconnaissance de la vérité. Ainsi nous voyons une chose, et nous savons certainement que nous l'avons déjà vue, nous affirmons même que nous la connaissons; mais où, quand, comment et auprès de qui en avons-nous eu connaissance, c'est ce que nous essayons de nous rappe-

sunt, recensenda tibi esse video : quia si nihil eorum quæ concessa sunt, dubium est, multum nos egisse arbitror, nec cum parva securitate cætera quærere.

CAPUT XX.

Quædam vera credimus, quædam recordamur, quædam nec sensu nec phantasia, sed tantum ratione deprehenduntur.

34. A. Ita est ut dicis, et obtempero præceptis tuis libens. Sed illud saltem impetrem, antequam terminum volumini statuas, ut quid intersit inter veram figuram, quæ intelligentia continetur, et eam quam sibi fingit cogitatio, quæ Græce sive phantasia sive phantasma dicitur, breviter exponas. R. Hoc quæris quod videre nisi mundissimus non potest, et ad cujus rei visionem parum es exercitatus : neque nunc per istos circuitus aliud quam exercitationem tuam, ut illud videre sis idoneus operamur : tamen interesse plurimum quomodo possit doceri, fortasse breviter planum facio. Fac enim te aliquid esse oblitum, aliosque te velle quasi in memoriam revocare. Dicunt ergo illi : Numquidnam hoc est, aut illud : diversa velut similia proferentes : Tu vero nec illud vides quod recordari cupis, et tamen vides non hoc esse quod dicitur. Numquidnam tibi cum hoc evenit, omni modo videtur oblivio? Nam ipsa discretio, qua non admittitur quod falso admoneris, pars quædam recordationis est. A. Ita videtur. R. Tales ergo nondum verum vident; falli tamen decipique non possunt : et quid quærant, satis norunt. At si tibi quispiam dicat te post paucos dies risisse quam natus es, non audes dicere falsum esse : et si auctor sit cui fides habenda est, non recordaturus, sed crediturus es : totum enim tempus illud validissima oblivione tibi sepultum est, an aliter putas? A. Prorsus consentio. R. Hæc igitur ab illa oblivione plurimum differt, sed illa media est. Nam est alia recordationi revisendæque veritati propior atque vicinior : cui simile est quando videmus aliquid, certoque recognoscimus id nos vidisse aliquando, atque nosse affirmamus; sed ubi, aut quando, aut quomodo, aut apud quem nobis in notitiam venerit, satagimus repetere atque recolere. Ut si de homine nobis contigerit, etiam quærimus ubi eum noverimus : quod cum ille commemoraverit, repente tota res memo-

ler. S'agit-il d'un homme? nous cherchons où nous l'avons connu; dès qu'il nous l'a rappelé, soudain toutes les circonstances se répandent comme une lumière dans notre mémoire, et il ne reste plus d'efforts à faire pour nous en souvenir. Or, cette espèce de souvenir vous est-elle inconnue ou douteuse? — Aug. Qu'y a-t-il de plus clair, et est-il rien dont je fasse une expérience plus fréquente?

35. Tels sont les esprits solidement instruits des arts libéraux; ils les tirent certainement d'eux-mêmes par l'étude, et ils les déterrent en quelque sorte comme si ils y étaient ensevelis. (I *Rétract.*, cap. IV, n. 4.) Cependant, ils ne sont point satisfaits, et ils ne s'arrêtent pas qu'ils ne voient amplement et pleinement dans toute son étendue la vérité, dont une certaine splendeur se laisse déjà entrevoir dans ces sciences. Mais dans ces sciences mêmes, il est certaines fausses couleurs et certaines formes qui se répandent pour ainsi dire sur le miroir de la pensée, trompent ceux qui sont à la recherche de la vérité, et égarent ceux qui pensent qu'il n'y a plus rien en dehors de ce qu'ils savent ou ce qu'ils recherchent. Ce sont-là des illusions qu'on doit éviter avec grand soin; on n'en comprend la fausseté que lorsqu'elles changent et varient avec le miroir changeant de la pensée, tandis que l'image de la vérité reste une et immuable. Ainsi l'imagination se représente, se met en quelque sorte devant les yeux un carré de telle ou telle grandeur; mais que l'esprit intérieur qui veut voir le vrai se tourne plutôt, s'il le peut, vers le principe qui lui fait juger que toutes ces figures sont des carrés. — Aug. Et si l'on nous disait que l'esprit ne juge de la vérité que par ce qu'il voit d'ordinaire par les yeux? — La R. Pourquoi donc juge-t-il, si toutefois il est bien instruit, qu'une sphère véritable, quelque grande qu'elle soit, ne peut être touchée qu'en un seul point par une surface véritablement plane? L'œil a-t-il jamais vu, peut-il voir jamais rien de pareil, puisque l'imagination même ne pourrait se le représenter? Ne prouvons-nous pas cette impuissance, lorsque nous traçons dans notre esprit un cercle infiniment petit, et que nous menons des lignes de la circonférence au centre? Supposé que nous en tirions deux entre lesquelles on pourrait à peine placer la pointe d'une aiguille, nous ne pouvons pas, même par l'imagination, en tracer d'autres intermédiaires qui puissent parvenir jusqu'au centre sans se mêler; et pourtant, la raison nous dit que l'on peut en tracer d'innombrables, que dans cet espace incroyablement petit elles ne se toucheront qu'au centre, de telle sorte que dans chaque intervalle on pourrait encore tracer un cercle. Puisque l'imagination est incapable de se figurer rien de semblable, et se déclare plus impuissante que les yeux mêmes, car c'est par le moyen des yeux qu'elle se produit dans l'âme, il est évident qu'elle est bien différente de la vérité, et que

riæ quasi lumen infunditur, nihilque amplius, ut reminiscamur, laboratur. An hoc genus ignotum tibi est, aut obscurum? A. Quid hoc planius, aut quid crebrius mihi accidere solet?

35. R. Tales sunt qui bene disciplinis liberalibus eruditi: siquidem illas sine dubio in se oblivione obrutas eruunt discendo, et quodammodo refodiunt (I *Retract.*, cap. IV, n. 4): nec tamen contenti sunt, nec se tenent donec totam faciem veritatis, cujus quidam in illis artibus splendor jam subrutilat, latissime atque plenissime intueantur. Sed ex his quidam falsi colores atque formæ, velut in speculum cogitationis se fundunt, falluntque inquirentes sæpe, ac decipiunt putantes illud totum esse quod norunt vel quod inquirunt. Ipsæ sunt illæ imaginationes magna cautione vitandæ, quæ deprehenduntur fallaces, cum cogitationis variato quasi speculo variantur, cum illa facies veritatis una et immutabilis maneat. Tum enim alterius atque alterius magnitudinis quadratum sibi cogitatio depingit, et quasi ante oculos præfert: sed mens interior quæ vult verum videre, ad illud se potius convertat, si potest, secundum quod judicat illa omnia esse quadrata. A. Quid si nobis quispiam dicat secundum id eam judicare, quod videre oculis solet? R. Quare ergo judicat, si tamen bene erudita est, quantamvis pilam veram vera planitie puncto tangi? Quid tale unquam oculus vidit, aut videre potest, cum ipsa imaginatione cogitationis fingi quidquam hujusmodi non potest? An non hoc probamus, cum etiam minimum circulum imaginando animo describimus, et ab eo lineas ad centrum ducimus? Nam cum duas duxerimus inter quas quasi acu vix pungi possit, alias jam in medio non possumus ipso cogitatione imaginaria ducere, ut ad centrum sine ulla commixtione perveniant: cum clamet ratio innumerabiles posse duci, nec sese in illis incredibilibus angustiis nisi centro posse contingere, ita ut in omni earum intervallo scribi etiam circulus possit. Hoc cum illa phantasia implere non possit, magisque quam ipsi oculi, deficiat, si quidem

les produits de l'imagination ne sont pas l'expression de la vérité.

36. Nous expliquerons cela avec plus de soin et de détail lorsque nous commencerons à traiter de l'intelligence; ce que nous exécuterons lorsque, selon nos forces, nous aurons achevé de démontrer tout ce qui nous préoccupe touchant la vie de l'âme. En effet, vous craignez beaucoup, je crois, que la mort de l'homme, tout en ne détruisant pas l'âme, ne produise en lui l'oubli de toutes choses et de la vérité elle-même, s'il a été assez heureux pour la découvrir. — AUG. On ne peut assez exprimer combien un tel malheur est à redouter. Quelle serait, en effet, cette immortalité, et quelle mort ne serait préférable, si l'âme vivait comme nous de la vie que nous voyons dans l'enfant qui vient de naître, pour ne point parler de celle qu'il a dans le sein de sa mère, car mon opinion est que cette vie existe d'une certaine manière. — LA R. Prenez courage; Dieu, nous l'avons éprouvé, nous aidera dans nos recherches; c'est lui qui, après cette vie terrestre, nous promet un bonheur parfait, tout rempli de la vérité, sans aucun mélange d'erreur. — AUG. Qu'il soit fait comme nous l'espérons.

per ipsos est animo inflicta, manifestum est et multum eam differre a veritate, et illam dum hæc videtur non videri.

36. Hæc dicentur operosius atque subtilius, cum de intelligendo disserere cœperimus, quæ nobis pars proposita est, cum de anima vita quidquid sollicitat, fuerit quantum valemus enucleatum atque discussum. Non enim credo te parum formidare, ne mors humana etiamsi non interficiat animam, rerum tamen omnium, et ipsius si qua comperta fuerit, veritatis oblivionem inferat. A. Non potest satis dici quantum hoc malum metuendum sit. Qualis enim erit illa æterna vita, vel quæ mors non ei præponenda est, si sic vivit anima, ut videmus eam vivere in puero mox nato? ut de illa vita nihil dicam quæ in utero agitur, non enim puto esse nullam. R. Bono animo esto, Deus aderit ut jam sentimus quærentibus nobis, qui beatissimum quiddam post hoc corpus, et veritatis plenissimum sine ullo mendacio pollicetur. A. Fiat ut speramus.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME DEUXIÈME

Préface du tome premier de l'édition des Bénédictins. V

LES DEUX LIVRES DES RÉTRACTATIONS.

Avertissement. 1

Ouvrages révisés dans les deux livres des Rétractations. 3

Prologue. 5

Livre premier. — *Rétractations des livres écrits par saint Augustin avant sa promotion à l'épiscopat.* . 7

Chapitre Ier. — Contre les Académiciens. — Trois livres. 7
— II. — De la vie heureuse. — Un livre. 10
— III. — De l'Ordre. — Deux livres. 11
— IV. — Des Soliloques. — Un livre. 12
— V. — De l'Immortalité de l'âme. — Un livre. 14
— VI. — Livres des arts libéraux. 15
— VII. — Des mœurs de l'Eglise catholique et des mœurs des Manichéens. — Deux livres. 15
— VIII. — De la grandeur de l'âme. — Un livre. 18
— IX. — Du libre arbitre. — Un livre. 20
— X. — De la Genèse contre les Manichéens. — Deux livres. 25
— XI. — Les six livres de la Musique. 27
— XII. — Du Maître. — Un livre. 30
— XIII. — De la vraie Religion. — Un livre. 30
— XIV. — De l'utilité de la foi. — Un livre, à Honorat. 34
— XV. — Des deux âmes, contre les Manichéens. — Un livre. 37
— XVI. — Actes contre Fortunat, Manichéen. — Un livre. 42
— XVII. — De la foi et du symbole. — Un livre. 43
— XVIII. — Commentaire sur la Genèse. — Un livre incomplet. 44
— XIX. — Du sermon sur la montagne. — Deux livres. 45
— XX. — Psaume contre le parti de Donat. 50
— XXI. — Contre la lettre de l'hérétique Donat. — Un livre. 50
— XXII. — Contre Adimante, disciple de Manès. — Un livre. 51
— XXIII. — Exposition de quelques propositions contenues dans l'Epître de saint Paul aux Romains. . 54
— XXIV. — Exposition de l'Epître aux Galates. — Un livre. 57
— XXV. — Exposition commencée de l'Epître aux Romains. — Un livre. 58
— XXVI. — De quatre-vingt-trois questions diverses. — Un livre. 59
— XXVII. — Sur le Mensonge. — Un livre. 66

Livre second. — *Révision des livres écrits pendant son épiscopat.* 66

Chapitre Ier. — Les deux livres à Simplicien. 66
— II. — Contre la lettre appelée du fondement. — Un livre. 68
— III. — Du combat chrétien. — Un livre. 68
— IV. — De la doctrine chrétienne. — Quatre livres. 68
— V. — Contre le parti de Donat. — Deux livres. (N'existent plus.). 69
— VI. — Les treize livres des Confessions. 69
— VII. — Contre Fauste, le Manichéen. — Trente-trois livres. 70
— VIII. — Contre le Manichéen Félix. — Deux livres. 71

Chapitre IX. — De la nature du bien. — Un livre. 72
— X. — Contre le Manichéen Sécundinus. — Un livre. 72
— XI. — Contre Hilaire. — Un livre. (N'existe plus.). 72
— XII. — Questions évangéliques. — Deux livres. 73
— XIII. — Annotations au livre de Job. — Un livre. 73
— XIV. — De la manière d'enseigner les principes de la religion. — Un livre. 74
— XV. — De la Trinité. — Quinze livres. 74
— XVI. — De l'accord des Evangélistes. — Quatre livres. 75
— XVII. — Contre la lettre de Parménien. — Trois livres. 76
— XVIII. — Du Baptême. — Sept livres. 77
— XIX. — Contre les écrits donatistes apportés par Centurius. — Un livre. (N'existe plus.). 77
— XX. — Sur les demandes de Janvier. — Deux livres. 78
— XXI. — Du travail des moines. — Un livre. 78
— XXII. — Du bien conjugal. — Un livre. 79
— XXIII. — De la sainte virginité. — Un livre. 80
— XXIV. — De la Genèse au sens littéral. — Douze livres. 80
— XXV. — Contre les lettres de Pétilien. — Trois livres. 81
— XXVI. — A Cresconius, grammairien, du parti de Donat. — Quatre livres. 82
— XXVII. — Preuves et témoignages contre les Donatistes. — Un livre. (N'existe plus.). 82
— XXVIII. — Contre un Donatiste inconnu. — Un livre. (N'existe plus.). 83
— XXIX. — Avertissement aux Donatistes sur les Maximianistes. — Un livre. 83
— XXX. — De la divination des démons. — Un livre. 84
— XXXI. — Exposition de six questions contre les païens. 84
— XXXII. — Exposition de l'Epître de saint Jacques aux douze tribus. 85
— XXXIII. — Des peines et de la rémission des péchés, ainsi que du baptême des petits enfants. — Trois livres à Marcellin. 85
— XXXIV. — De l'unité du baptême, à Constantin, contre Pétilien. — Un livre. 86
— XXXV. — Des Maximianistes contre les Donatistes. — Un livre. (N'existe plus.). 87
— XXXVI. — De la grâce du Nouveau Testament, à Honorat. — Un livre. 87
— XXXVII. — De l'esprit et de la lettre, à Marcellin. — Un livre. 88
— XXXVIII. — De la foi et des œuvres. — Un livre. 89
— XXXIX. — Abrégé de la conférence avec les Donatistes. — Trois livres. 89
— XL. — Contre les Donatistes, après la conférence. — Un livre. 89
— XLI. — De la vision de Dieu. — Un livre. 90
— XLII. — De la nature et de la grâce. — Un livre. 90
— XLIII. — De la cité de Dieu. — Vingt-deux livres. 91
— XLIV. — A Orose, contre les Priscillianistes et les Origénistes. — Un livre. 92
— XLV. — Deux livres au prêtre Jérôme; l'un sur l'origine de l'âme, l'autre sur un passage de saint Jacques. 92
— XLVI. — A Emérite, évêque des Donatistes, après notre conférence. — Un livre. (N'existe plus.). . 93
— XLVII. — Des actes de Pélage. — Un livre. 93
— XLVIII. — Du châtiment des Donatistes. — Un livre. 93
— XLIX. — De la présence de Dieu, à Dardanus. — Un livre. 93
— L. — Contre Pélage et Céleste sur la grâce de J.-C, et sur le péché originel, à Albina, Pinianus et Mélanie. — Deux livres. 94
— LI. — Actes de la conférence avec Emérite, Donatiste. — Un livre. 94
— LII. — Contre le discours des Ariens. — Un livre. 94
— LIII. — Du mariage et de la concupiscence, au comte Valère. — Deux livres. 95
— LIV. — Sept livres de locutions. 95
— LV. — Sept livres de questions. 96
— LVI. — De l'âme et de son origine. — Quatre livres. 98
— LVII. — A Pollentius, sur les mariages adultères. — Deux livres. 98
— LVIII. — Contre un adversaire de la loi et des prophètes. — Deux livres. 99
— LIX. — Contre Gaudence, évêque des Donatistes. — Deux livres. 99
— LX. — Contre le Mensonge. — Un livre. 100
— LXI. — Contre deux lettres des Pélagiens. — Quatre livres. 100

Chapitre LXII. — Contre Julien. — Six livres. 100
— LXIII. — A Laurent, sur la foi, l'espérance et la charité. — Un livre. 101
— LXIV. — Du soin que l'on doit prendre des morts, à l'évêque Paulin. — Un livre. 101
— LXV. — Des huit questions de Dulcitius. 101
— LXVI. — A Valentin et à ses moines, de la grâce et du libre arbitre. — Un livre. 102
— LXVII. — Aux mêmes, de la correction et de la grâce. — Un livre. 102

LES TREIZE LIVRES DES CONFESSIONS.

Avertissement. 103

Livre premier. 108

Chapitre Ier. — Grandeur de Dieu. 108
— II. — Le Dieu qu'il invoque est en lui-même, et lui-même est en Dieu. 109
— III. — Dieu est tout entier partout, de telle sorte cependant que nulle créature ne le contient tout entier. 109
— IV. — Majestés et perfections ineffables de Dieu. 110
— V. — Saint Augustin demande l'amour de Dieu et le pardon de ses fautes. 110
— VI. — Il raconte son enfance, et loue la providence et l'éternité de Dieu. 111
— VII. — L'enfance même est sujette au péché. 113
— VIII. — Comment, enfant, il apprit à parler. 115
— IX. — Répugnance pour l'étude, amour des jeux et crainte des châtiments dans les enfants. . . . 116
— X. — L'amour des jeux et des spectacles le détourne de l'étude des lettres. 117
— XI. — Atteint d'une maladie grave, il demande instamment le baptême. Sagesse de sa mère qui le diffère. 118
— XII. — On le forçait à se livrer à l'étude des lettres ; cependant Dieu tourna cette imprévoyance à son profit. 119
— XIII. — Quelles études lui plaisaient davantage. 120
— XIV. — Son aversion pour la langue grecque. 121
— XV. — Prière à Dieu. 122
— XVI. — Il condamne le mode d'enseignement adopté pour la jeunesse. 123
— XVII. — Suite du même sujet. 124
— XVIII. — Les hommes sont plus soigneux de suivre les règles de la grammaire que de pratiquer la loi de Dieu. 124
— XIX. — Vices de l'enfance qui nous suivent dans les autres âges de la vie. 126
— XX. — Il rend grâce à Dieu des dons qu'il a reçus dans son enfance. 127

Livre II. 128

Chapitre Ier. — Il rappelle l'époque et les vices de son adolescence. 128
— II. — Il passe sa seizième année dans les débauches. 128
— III. — Voyage qu'on veut lui faire entreprendre pour ses études. Desseins de ses parents. 130
— IV. — Il commet un vol de concert avec ses compagnons. 132
— V. — L'homme ne commet jamais l'iniquité sans raison. 133
— VI. — Tous les biens apparents qui nous poussent au crime ne sont réels et parfaits qu'en Dieu. . 134
— VII. — Il rend grâces à Dieu qui lui a pardonné ses crimes, et qui l'a préservé d'en commettre beaucoup d'autres. 136
— VIII. — Ce qu'il aima dans ce larcin, ce fut la complicité de ceux qui le commirent avec lui. . . . 136
— IX. — Dangers des mauvaises compagnies. 137
— X. — Tous les biens sont en Dieu. 137

Livre III. 138

Chapitre Ier. — Il tombe dans les filets d'un amour coupable. 138
— II. — Sa passion pour les spectacles. 139
— III. — Il fait sa rhétorique. — Son aversion pour l'impudente conduite des *démolisseurs*. 140
— IV. — L'Hortensius de Cicéron éveille en lui l'amour de la philosophie. 141
— V. — Son dégoût pour la sainte Ecriture, à cause de la simplicité du style. 142
— VI. — Comment il fut séduit par les Manichéens. 143

CHAPITRE VII. — Absurdité de la doctrine des Manichéens qui l'avaient séduit. 145
— VIII. — Il démontre contre les Manichéens quels sont les vices et les crimes que l'on doit toujours fuir et détester. 147
— IX. — Différences des péchés entre eux, aussi bien que de la justice de Dieu d'avec celle des hommes. 149
— X. — Rêveries des Manichéens sur les fruits de la terre. 149
— XI. — Douleur et songe de la mère d'Augustin sur les égarements de son fils. 150
— XII. — Quelle réponse reçut la mère d'Augustin au sujet de la conversion de son fils. 151

LIVRE IV. 152

CHAPITRE Ier. — Combien de temps et par quels moyens il cherche à séduire les autres. 152
— II. — Il enseigne la rhétorique et contracte une liaison coupable. Mépris qu'il fait d'un devin qui lui promettait la victoire dans un concours. 153
— III. — Sa passion pour l'astrologie. Il est désabusé par un sage vieillard très-versé dans la médecine. 154
— IV. — Il raconte la maladie et le baptême d'un de ses amis qu'il avait entraîné dans ses erreurs. Douleur immodérée qu'il ressent de sa mort. 156
— V. — Pourquoi les larmes sont-elles si douces aux malheureux? 157
— VI. — Violence de la douleur où le plongea la mort de son ami. 158
— VII. — La vivacité de sa douleur lui fait quitter Thagaste pour retourner à Carthage. 159
— VIII. — Le temps et les discours de ses amis adoucissent l'amertume de sa douleur. 160
— IX. — Des amitiés humaines. — Bonheur de celui qui aime en Dieu. 160
— X. — Fragilité des créatures; l'âme ne peut trouver son repos en elles. 161
— XI. — Les créatures changent, Dieu seul est immuable. 162
— XII. — L'amour n'est pas blâmable, pourvu que nous aimions en Dieu les objets que nous aimons. . 163
— XIII. — Quelle est la source du véritable amour. 164
— XIV. — Livres sur le *Beau* et le *Convenable*, dédiés à Hiérius. — D'où était venue son estime pour cet homme qu'il ne connaissait pas. 164
— XV. — Plongé qu'il était dans les ténèbres des images corporelles, il ne pouvait concevoir les substances spirituelles. 166
— XVI. — Il comprend seul et sans secours les Catégories d'Aristote et autres livres sur les arts libéraux. 168

LIVRE V. 170

CHAPITRE Ier. — Il invite son âme à louer Dieu. 170
— II. — Les méchants ne sauraient échapper à la présence de Dieu. Ils doivent donc se convertir à lui. 171
— III. — Faustus le Manichéen. Aveuglement des philosophes qui n'ont point reconnu le Créateur dans ses ouvrages. 172
— IV. — Il n'y a de bonheur que dans la connaissance de Dieu. 174
— V. — Les erreurs des Manichéens sur l'astronomie les rendaient indignes d'être crus sur le reste de leur doctrine. 174
— VI. — Faustus était éloquent, mais il ignorait les arts libéraux. 176
— VII. — Il se dégoûte de la secte des Manichéens. 177
— VIII. — Augustin va à Rome malgré sa mère. 178
— IX. — Saisi de la fièvre, il se trouve dans un grand danger. 180
— X. — Erreurs d'Augustin avant qu'il eût embrassé la doctrine de l'Evangile. 182
— XI. — Conférences d'Augustin avec des catholiques. 184
— XII. — Supercheries des écoliers à Rome à l'égard de leurs maîtres. 184
— XIII. — Il est envoyé à Milan pour y enseigner la rhétorique. Comment il est accueilli par saint Ambroise. 185
— XIV. — Les discours de saint Ambroise le font revenir insensiblement de ses erreurs. 186

LIVRE VI. 188

CHAPITRE Ier. — Arrivée de sa mère, au moment où il n'était plus manichéen, sans être encore catholique. . 188
— II. — Repas et assemblées qui se faisaient aux tombeaux des martyrs. 189
— III. — Etudes et occupations de saint Ambroise. 190
— IV. — Les discours de saint Ambroise lui font comprendre la véritable doctrine de l'Eglise. . . . 192
— V. — Autorité des livres saints. Nécessité d'y avoir recours. 193
— VI. — Misères de l'ambition. — Réflexions que lui suggère la rencontre d'un mendiant plongé dans l'ivresse. 194

Chapitre VII. — Il guérit Alypius de sa folle passion pour les jeux du cirque. 196
— VIII. — Alypius se laisse entraîner à la passion pour les combats de gladiateurs, combats qu'il avait abhorrés jusqu'alors. 198
— IX. — Alypius est arrêté comme coupable de vol. 199
— X. — Intégrité d'Alypius. — Arrivée de Nébridius. 200
— XI. — Anxiété d'Augustin au sujet du genre de vie qu'il délibère d'embrasser. 202
— XII. — Discussion entre Alypius et Augustin, sur la question du célibat et du mariage. 204
— XIII. — La mère d'Augustin songe à lui chercher une épouse. 205
— XIV. — Augustin songe à vivre en commun avec ses amis. 205
— XV. — La femme qu'il entretenait l'ayant quitté, il en prend une autre. 206
— XVI. — Crainte que lui a toujours inspirée la pensée de la mort et du jugement. 207

Livre VII. 208

Chapitre Ier. — Il conçoit Dieu sous la forme d'une substance corporelle et répandue dans des espaces infinis. 208
— II. — Argument de Nébridius pour confondre les Manichéens. 210
— III. — Le péché procède de notre libre arbitre. 210
— IV. — Dieu est nécessairement incorruptible. 212
— V. — Augustin recherche de nouveau l'origine et les racines du mal. 212
— VI. — Il rejette les vaines prédictions des astrologues. 214
— VII. — Tourments d'Augustin dans la recherche de l'origine du mal. 217
— VIII. — Comment la divine miséricorde vint au secours d'Augustin. 218
— IX. — Il trouve dans les livres des Platoniciens la divinité du Verbe éternel; mais il n'y trouve point l'humilité du Verbe incarné. 218
— X. — Les vérités divines se découvrent plus clairement à Augustin. 220
— XI. — Comment à la fois les créatures sont et ne sont pas. 221
— XII. — Toutes les choses qui existent sont bonnes. 222
— XIII. — Toutes les créatures louent le Créateur. 222
— XIV. — L'esprit de l'homme, lorsqu'il est sain, ne trouve rien de mauvais dans les créatures de Dieu. 223
— XV. — Comment le vrai et le faux se mêlent dans les créatures. 224
— XVI. — Toutes choses sont bonnes, quoique sans rapports de convenance avec certaines autres. . . 224
— XVII. — Ce qui le retarde dans la connaissance des choses divines. 225
— XVIII. — Jésus-Christ est l'unique voie qui conduise au salut. 226
— XIX. — Idée qu'il se formait de l'incarnation de Jésus-Christ. 226
— XX. — Les livres des Platoniciens, en le rendant plus habile, avaient enflé sa vanité. 227
— XXI. — Ce qu'il découvre dans les livres saints, et qui ne se trouve pas dans ceux des Platoniciens. . 228

Livre VIII. 230

Chapitre Ier. — Augustin sent le besoin de changer de vie, et prend le parti d'aller consulter Simplicien. . 230
— II. — Conversion du rhéteur Victorin 232
— III. — D'où vient que Dieu et les anges éprouvent tant de joie à la conversion d'un pécheur. . . . 234
— IV. — Pourquoi doit-on se réjouir davantage de la conversion des personnes célèbres dans le monde? 236
— V. — Obstacles qui retardaient la conversion d'Augustin. 237
— VI. — Pontitien lui raconte la vie du solitaire saint Antoine 239
— VII. — Agitations que produisent dans son cœur les récits de Pontitien. 241
— VIII. — Agitations de son âme dans le jardin où il s'était retiré 243
— IX. — Comment l'âme se commande et se résiste à elle-même. 244
— X. — Réfutation des Manichéens qui, des deux volontés contraires, concluaient qu'il y avait dans l'homme deux natures contraires. 245
— XI. — Lutte de l'esprit et de la chair dans Augustin. 247
— XII. — Averti par une voix mystérieuse, il se convertit tout à fait. 249

Livre IX. 251

Chapitre Ier. — Augustin célèbre la bonté de Dieu et reconnaît sa propre misère. 251
— II. — Il remet aux vacances d'automne son projet d'abandonner l'enseignement de la rhétorique. . . 252
— III. — Vérécundus cède à Augustin l'usage de sa maison de campagne. 253
— IV. — Livres qu'il compose à Cassiciacum. — Lettres à Nébridius. — Des psaumes. — Il éprouve une violente douleur de dents. 255

CHAPITRE V. — Il consulte Ambroise sur les lectures qu'il doit faire. 259
— VI. — Il reçoit le baptême à Milan avec Alypius et Adéodat. 259
— VII. — Introduction du chant ecclésiastique dans l'église de Milan. — Découverte des corps des SS. Gervais et Protais. 260
— VIII. — Conversion d'Evode. — Mort de sainte Monique. — Sa naissance et son éducation 261
— IX. — Augustin continue à louer les vertus de sa mère. 263
— X. — Entretien qu'il eut avec sa mère sur le bonheur du ciel. 266
— XI. — Extase et mort de sainte Monique 268
— XII. — Douleur que lui cause la mort de sa mère. 269
— XIII. — Il prie Dieu pour sa mère 271

LIVRE X. 274

CHAPITRE Ier. — En Dieu seul est la joie et l'espérance. 274
— II. — Qu'est-ce que se confesser à Dieu, puisqu'il connaît les plus secrets replis de la conscience. . 274
— III. — Quel fruit il espère de cette confession de ce qu'il est, et non de ce qu'il a été. 275
— IV. — Quels fruits il espère de ces confessions 276
— V. — L'homme ne se connaît pas entièrement lui-même. 277
— VI. — Ce qu'il aime en aimant Dieu. Comment on s'élève jusqu'à Dieu par le moyen des créatures. 278
— VII. — Les sens ne peuvent seuls nous donner la connaissance de Dieu. 280
— VIII. — Puissance de la mémoire 280
— IX. — Mémoire des sciences. 283
— X. — Les sciences n'entrent pas dans la mémoire par les sens, mais en sont tirées comme d'une retraite profonde. 283
— XI. — Ce que c'est qu'apprendre et connaître. 284
— XII. — Mémoire des mathématiques. 285
— XIII. — Nous nous souvenons même de nous être souvenus. 285
— XIV. — Comment la mémoire contient les affections de l'âme. 286
— XV. — Nous nous souvenons aussi des choses absentes. 287
— XVI. — La mémoire se souvient même de l'oubli. 288
— XVII. — Malgré la puissance merveilleuse de la mémoire, c'est au-dessus d'elle encore qu'il faut chercher Dieu. 289
— XVIII. — Pour retrouver un objet perdu, il faut en avoir le souvenir. 290
— XIX. — Qu'est-ce que se souvenir. 291
— XX. — Pour désirer la vie heureuse, il faut la connaître. 291
— XXI. — Comment l'idée de la vie heureuse peut se trouver dans la mémoire 292
— XXII. — Nature de la vie heureuse, où est-elle ?. 294
— XXIII. — Suite du même sujet. 294
— XXIV. — Il se félicite de ce que Dieu est dans sa mémoire. 295
— XXV. — Quelle place Dieu occupe-t-il dans la mémoire ? 296
— XXVI. — Où trouve-t-on Dieu ?. 296
— XXVII. — Comment l'homme se trouve ravi de la beauté de Dieu. 297
— XXVIII. — Misères de cette vie. 297
— XXIX. — En Dieu seul sont toutes nos espérances. 298
— XXX. — Il confesse comment il se conduit à l'égard des tentations de la chair. 298
— XXXI. — Comment il se conduit à l'égard de la sensation de la gourmandise. 299
— XXXII. — Du plaisir de l'odorat. 302
— XXXIII. — Des plaisirs de l'ouïe et des chants de l'Eglise. 303
— XXXIV. — Plaisirs des jeux. 304
— XXXV. — Deuxième espèce de tentation : la curiosité. 306
— XXXVI. — Troisième genre de tentation : de l'orgueil. 308
— XXXVII. — Quelle impression faisait sur lui la louange des hommes. 309
— XXXVIII. — Combien la vaine gloire est dangereuse à la vertu. 311
— XXXIX. — Nature et force de l'amour-propre. 312
— XL. — Il a cherché Dieu en lui et dans les autres créatures. 313
— XLI. — Triple concupiscence. 313

Chapitre XLII. — Quelques-uns s'égarent jusqu'à recourir aux anges déchus comme médiateurs entre Dieu et les hommes. 313
— XLIII. — Jésus-Christ est le véritable médiateur. 314

Livre XI. 316

Chapitre Ier. — Pourquoi nous confessons-nous à Dieu qui sait tout ? 316
— II. — Il demande à Dieu l'intelligence des saintes Ecritures. 316
— III. — Il ne peut comprendre que par le don de Dieu ce que Moïse a écrit sur la création du ciel et de la terre. 318
— IV. — La créature proclame Dieu comme son créateur. 319
— V. — Le monde a été créé de rien. 319
— VI. — Comment Dieu a parlé pour créer le monde. 320
— VII. — La parole de Dieu est coéternelle à Dieu. 321
— VIII. — La parole de Dieu est le principe qui lui-même nous enseigne toute vérité. 321
— IX. — Comment le Verbe de Dieu parle à notre cœur. 322
— X. — Objection : — Que faisait Dieu avant de créer le ciel et la terre. 323
— XI. — Réponse à l'objection. — L'éternité de Dieu ne connaît pas de temps. 323
— XII. — Ce que Dieu faisait avant la création du monde. 324
— XIII. — Avant les temps créés par Dieu, aucun temps n'existait encore. 324
— XIV. — Des trois divisions du temps. 325
— XV. — Quelle est la mesure du temps ? 326
— XVI. — Quel est le temps qu'on peut mesurer ; quel est celui qui n'est pas mesurable ? 328
— XVII. — Où est le passé, où est l'avenir ? 328
— XVIII. — Comment le passé et le futur sont présents. 328
— XIX. — Il ne comprend pas comment Dieu révèle l'avenir. 330
— XX. — Quel nom donner aux différences du temps ? 330
— XXI. — Comment peut-on mesurer le temps ? 330
— XXII. — Il demande à Dieu la connaissance de ce mystère 331
— XXIII. — Qu'est-ce que le temps ? 332
— XXIV. — C'est par le temps que nous mesurons les mouvements des corps. 333
— XXV. — Augustin demande de nouveau à Dieu de l'éclairer. 334
— XXVI. — Comment mesurons-nous le temps ? 334
— XXVII. — Comment mesurons-nous le temps qui demeure dans l'âme ? 335
— XXVIII. — L'esprit est la mesure du temps. 337
— XXIX. — Distrait par les choses du temps, Augustin désire se recueillir en Dieu. 338
— XXX. — Il combat de nouveau ceux qui demandent ce que faisait Dieu avant la création du monde. 339
— XXXI. — Différence entre les connaissances de Dieu et celles des hommes. 339

Livre XII 340

Chapitre Ier. — La recherche de la vérité est difficile. 340
— II. — Deux sortes de cieux et de terres. 341
— III. — Qu'était-ce que les ténèbres répandues sur la surface de l'abîme ? 341
— IV. — Que faut-il entendre par cette terre invisible et informe ? 342
— V. — Pourquoi la terre est ainsi appelée une matière informe. 342
— VI. — Ce qu'Augustin pensait autrefois avec les Manichéens de cette terre informe, ce qu'il pense maintenant 342
— VII. — Dieu a créé de rien le ciel ou les anges, et la terre ou la matière informe. 343
— VIII. — La matière informe est sortie du néant, c'est d'elle que sont tirés tous les êtres visibles. . . 344
— IX. — Pourquoi Moïse ne fait-il aucune mention des jours, lorsqu'il parle de la création du ciel et de la terre ? 345
— X. — Il prie Dieu de l'éclairer. 345
— XI. — Ce que Dieu lui a enseigné. 346
— XII. — Deux sortes de créatures ne sont point sujettes au temps. 347
— XIII. — Pourquoi l'Ecriture, sans faire mention de jours, dit-elle que « Dieu créa au commencement le ciel et la terre ? » 348
— XIV. — Profondeur des Ecritures. 349

Chapitre XV. — Les adversaires ne peuvent nier ce qu'Augustin pense de Dieu, de ses anges, et de la matière informe 349
— XVI. — Saint Augustin ne veut point avoir affaire avec les contradicteurs de la vérité divine. . . 351
— XVII. — Diverses manières d'expliquer ces mots : *le ciel et la terre*. 352
— XVIII. — Quelles sont les erreurs peu dangereuses où l'on peut tomber sur le sens des Ecritures. . 354
— XIX. — Vérités claires par elles-mêmes. 354
— XX. — Interprétations diverses de ces paroles : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. » 355
— XXI. — Explications différentes de ces mots : « La terre était invisible. » 355
— XXII. — Rien ne s'oppose à ce que Dieu ait créé d'autres êtres, dont il n'est point fait mention dans la *Genèse*. 356
— XXIII. — Deux sortes de difficultés dans l'interprétation de l'Ecriture. 358
— XXIV. — Entre plusieurs sens véritables, il n'est point aisé de déterminer quel était celui de Moïse. 358
— XXV. — Il s'élève contre ceux qui rejettent trop hardiment les interprétations des autres. . . . 359
— XXVI. — Quel est le langage qui convient aux Ecritures. 360
— XXVII. — Aux saintes Ecritures convient un langage humble et simple. 361
— XXVIII. — Divers sens que les savants donnent aux Ecritures. 362
— XXIX. — De combien de manières une chose peut être avant une autre. 363
— XXX. — Ceux qui expliquent l'Ecriture sainte et sont d'opinion différente doivent cependant avoir l'esprit de charité et de vérité. 365
— XXXI. — On doit penser que Moïse a voulu donner à ses paroles tous les sens véritables auxquels se prêtent ses paroles. 365
— XXXII. — Tous les sens véritables de l'Ecriture sont révélés par le Saint-Esprit. 366

Livre XIII 367

Chapitre Ier. — Invocation à Dieu. Dieu nous prévient par ses bienfaits. 367
— II. — Toutes les créatures tiennent leur existence de la bonté de Dieu. 367
— III. — Tout vient de la grâce de Dieu. 368
— IV. — Dieu n'avait aucun besoin des créatures. 369
— V. — La trinité divine se trouve exprimée dans les premières paroles de la Genèse. 369
— VI. — Pourquoi est-il dit que l'Esprit de Dieu était porté au-dessus des eaux ? 370
— VII. — Effets du Saint-Esprit. 370
— VIII. — Rien de ce qui est moins que Dieu ne peut suffire au bonheur de la créature intelligente. . 371
— IX. — Pourquoi il est dit seulement du Saint-Esprit qu'il était porté au-dessus des eaux. . . . 372
— X. — Tout ce que nous avons est un don de Dieu. 373
— XI. — Image de la Trinité dans l'homme. 373
— XII. — La création du monde, figure de la formation de l'Eglise. 374
— XIII. — Le renouvellement de l'homme ne peut être parfait ici-bas. 374
— XIV. — La force de l'âme est dans la foi et l'espérance. 375
— XV. — Qu'est-ce que le firmament ? Qu'est-ce que les eaux supérieures ? 376
— XVI. — Dieu seul se connaît parfaitement tel qu'il est. 378
— XVII. — « Que les eaux se rassemblent. » (*Gen.*, I, 9.) Qu'est-ce que la mer, qu'est-ce que la terre ? 378
— XVIII. — Quels sont ces astres du firmament qui font la division du jour et de la nuit. 379
— XIX. — Explication du même verset : « Qu'il y ait des corps lumineux. » 381
— XX. — Sens mystique de ces paroles. « Que les eaux produisent des reptiles et des oiseaux. » (*Gen.*, I, 20.) 382
— XXI. — Interprétation allégorique de ces paroles : « Que la terre produise des animaux. » (*Gen.*, I, 24.) 383
— XXII. — « Faisons l'homme à notre image, etc. » (*Gen.*, I, 26.) De quelle manière notre âme se renouvelle. 385
— XXIII. — « Et qu'il domine sur les poissons de la mer, etc. » De quelles choses l'homme spirituel peut juger 386
— XXIV. — « Et Dieu les bénit en disant : Croissez, etc. » (*Gen.*, I, 28.) Pourquoi Dieu a-t-il béni l'homme, les poissons et les oiseaux ? 388
— XXV. — « Voilà que je vous ai donné toutes les plantes.... pour servir à votre nourriture. » (*Gen.*, I, 29.) Les fruits de la terre figurent les œuvres de piété. 390
— XXVI. — Plaisir et utilité que l'on tire du bien fait au prochain. 391

CHAPITRE XXVII. — Significations des poissons et des baleines. 393
— XXVIII. — « Et Dieu vit toutes ses œuvres et elles étaient très-bonnes. » (*Gen.*, I, 31.) Pourquoi Dieu dit que ses œuvres étaient très-bonnes. 393
— XXIX. — Comment faut-il comprendre que Dieu a vu huit fois que ses œuvres étaient bonnes. . . 394
— XXX. — Rêveries des Manichéens. 394
— XXXI. — Les fidèles apprennent tout ce qui est agréable à Dieu. 395
— XXXII. — Récit abrégé des œuvres de Dieu. 396
— XXXIII. — Dieu a créé le monde d'une matière qu'il avait créée lui-même simultanément. . . 396
— XXXIV. — Explication allégorique de tout l'ensemble de la création. 397
— XXXV. — Saint Augustin demande à Dieu la paix. 398
— XXXVI. — Pourquoi le septième jour de la création n'a pas eu de soir. 398
— XXXVII. — Quand Dieu se reposera-t-il en nous ? 398
— XXXVIII. — Dieu ne voit pas les créatures comme l'homme les voit. 399

LES TROIS LIVRES CONTRE LES ACADÉMICIENS.

AVERTISSEMENT 400

LIVRE Ier. 402

CHAPITRE Ier. — Saint Augustin exhorte Romanien à la vraie philosophie. 402
PREMIÈRE DISCUSSION. — CHAP. II. — Est-il nécessaire au bonheur de la vie de connaître le vrai, ou suffit-il seulement de le rechercher ? 405
CHAPITRE III. — On soutient, avec les Académiciens, que le bonheur consiste dans la recherche du vrai. . . 407
— IV. — Qu'est-ce que l'erreur ? 409
DEUXIÈME DISCUSSION. 410
CHAPITRE V. — Qu'est-ce que la sagesse ? 412
TROISIÈME DISCUSSION. — CHAP. VI. — Définition de la sagesse. — Cette définition est attaquée. — Divinations d'Albicérius. 414
CHAPITRE VII. — Défense de la définition de la sagesse. — Les démons sont comme les animaux de l'air. . . 415
— VIII. — Le devin est-il sage ? — Quel est le sage ? — Définition de la sagesse accommodée à la défense de l'opinion des Académiciens. 417
— IX. — Epilogue. 419
LIVRE II. 421
CHAPITRE I. — Le secours de Dieu est nécessaire pour combattre les raisons des Académiens. 421
— II. — Il témoigne à Romanien sa reconnaissance et l'exhorte à la philosophie. 422
— III. — Philocalie et Philosophie. Il excite de nouveau Romanien à l'amour de la philosophie. . . . 425
PREMIÈRE DISCUSSION. — CHAP. IV. — On rappelle les points discutés dans le premier livre. 427
CHAPITRE V. — Sentiments des Académiciens. 428
DEUXIÈME DISCUSSION. — CHAP. VI. — Scission entre l'ancienne et la nouvelle Académie. 430
CHAPITRE VII. — Contre les Académiciens. 431
— VIII. — Subtilité des Académiciens. 434
— IX. — La discussion contre les opinions des Académiciens se poursuit d'une manière sérieuse. . . 435
— X. — La discussion avec les Académiciens ne roule pas sur les mots, mais sur les choses. 436
TROISIÈME DISCUSSION. — CHAP XI. — Qu'est-ce que la probabilité ? 437
CHAPITRE XII. — Il est de nouveau question du *probable* et du *vraisemblable*. 438
— XIII. — Les Académiciens ont-ils dissimulé qu'ils connaissaient la vérité ? 439
LIVRE III. 441
PREMIÈRE DISCUSSION. — CHAP. I. — Il faut à tout prix chercher la vérité, c'est d'elle que dépend le bonheur de la vie. 441
— II. — La fortune est-elle nécessaire au sage ? 442
— III. — Différence entre le sage et celui qui recherche la sagesse. Le sage connaît quelque chose, parce qu'il connaît au moins la sagesse. 444
DEUXIÈME DISCUSSION. — CHAP. IV. — Celui qui ne sait rien n'est pas sage. 446
CHAPITRE V. — Le dernier refuge des Académiciens leur est enlevé. 449
— VI. — La vérité ne peut-être connue qu'avec le secours de Dieu. 450
— VII. — Augustin, sur la demande d'Alypius, parle contre les Académiciens. 451

CHAPITRE VIII. — Réfutation du passage tiré de Cicéron. 453
— IX. — Augustin discute la définition de Zénon. 454
— X. — Deux axiomes des Académiciens. 457
— XI. — La faiblesse de nos sens ne nous rend pas impossible la connaissance de la vérité. 459
— XII. — Il presse les Académiciens d'indiquer les causes des déceptions des sens, du sommeil ou de la folie. 461
— XIII. — On connaît beaucoup de choses dans la dialectique. 462
— XIV. — Le sage doit au moins donner son assentiment à la sagesse. 464
— XV. — Celui qui, dans sa conduite, suit un sentiment probable sans y donner son assentiment, peut-il éviter l'erreur ? 466
— XVI. — Faire ce qui paraît probable, sans y donner son assentiment, c'est mal faire. 468
— XVII. — Pourquoi les Académiciens ont-ils dissimulé leur véritable sentiment? 470
— XVIII. — De quelle manière les Académiciens répandirent la doctrine de la probabilité. 472
— XIX. — Divers genres de philosophie. 473
— XX. — Conclusion de l'ouvrage. 474

LE LIVRE DE LA VIE HEUREUSE.

AVERTISSEMENT. 476
PRÉFACE. 477
DISCUSSION DU PREMIER JOUR. — Nous sommes composés d'une âme et d'un corps. — Nourriture nécessaire au corps. — L'âme a aussi sa nourriture propre. 481
— DU SECOND JOUR. — Quel est l'homme qui possède Dieu de manière à être heureux. 488
— DU TROISIÈME JOUR. — De la question proposée la veille. 492

LES DEUX LIVRES DE L'ORDRE.

AVERTISSEMENT. 502
PRÉFACE. — CHAPITRE Ier. — Toutes choses sont dirigées par une providence divine. 504
CHAPITRE II. — Dédicace de l'ouvrage à Zénobius. 506
PREMIÈRE DISCUSSION. — CHAP. III. — Occasion de la discussion. 507
CHAPITRE IV. — Rien absolument ne se fait sans cause. 510
— V. — Dieu gouverne tout avec ordre. 511
— VI. — L'ordre comprend toutes choses. 513
— VII. — Dieu n'aime pas le mal, quoique le mal entre dans l'ordre. 514
— VIII. — Licentius enflammé d'amour pour la philosophie. 516
DEUXIÈME DISCUSSION. — CHAP. IX. — L'ordre est le guide qui conduit à Dieu. 520
CHAPITRE X. — Qu'est-ce que l'ordre ? 521
— XI. — Monique ne doit pas être, à cause de son sexe, exclue de ces disputes philosophiques. . . 523
LIVRE II. 526
PREMIÈRE DISCUSSION. — CHAP. Ier. — Examen de la définition de l'ordre. 526
CHAPITRE II. — Ce que c'est que d'être avec Dieu. 528
— III. — La folie est-elle en Dieu ? 531
— IV. — L'homme fait-il avec ordre ce qu'il a tort de faire ? Le mal ramené à l'ordre, concourt à la beauté de l'univers. 534
— V. — Comment il faut remédier à l'erreur de ceux qui croient que tout se fait sans ordre. 536
— VI. — L'esprit du sage est immobile. 538
DEUXIÈME DISCUSSION. 539
CHAPITRE VII. — Comment l'ordre existait quand le mal n'était pas. 540
— VIII. — Règles de conduite pour les jeunes gens ; ordre de leurs études. 543
— IX. — Nous arrivons à la science par l'autorité et par la raison. 545
— X. — Peu de gens s'attachent aux règles d'une vie pure. 546
— XI. — Ce que c'est que la raison; de ses traces dans les choses sensibles. 548
— XII. — C'est la raison qui a inventé tous les arts. 551
— XIII. — Origine de la dialectique et de la rhétorique. 553
— XIV. — Musique et poésie. 554
— XV. — La Géométrie et l'astronomie. 555

Chapitre XVI. — Les beaux-arts élèvent l'esprit aux choses divines. 556
— XVII. — Ceux qui n'ont point été instruits dans les sciences ne doivent point aborder les questions difficiles. 557
— XVIII. — Par quels degrés l'âme est élevée à la connaissance de sa nature et de l'unité même. . . 559
— XIX. — Ce qui rend l'homme supérieur aux animaux, et comment il peut voir Dieu. 560
— XX. — Conclusion, exhortation à la vertu. 562

LES DEUX LIVRES DES SOLILOQUES.

Avertissement 565
Livre Ier. 566
Chapitre Ier. — Prière à Dieu. 566
— II. — Ce qu'il faut aimer. 570
— III. — Connaissance de Dieu. 571
— IV. — Quelle est la science certaine. 572
— V. — Identité ou parité de la science des choses différentes. 574
— VI. — Par quels sens intérieurs l'âme perçoit Dieu. 575
— VII. — Quelle est la nécessité de la foi de l'espérance et de la charité. 576
— VIII. — Ce qu'il faut pour connaître Dieu. 577
— IX. — Amour de nous-mêmes. 578
— X. — Amour des choses corporelles et extérieures. 579
— XI. — Les biens extérieurs, non pour eux-mêmes, mais pour les autres vrais biens, peuvent avec plus de fondement être acceptés que recherchés. 580
— XII. — Il ne faut rien désirer que ce qui conduit au souverain bien, rien craindre que ce qui en éloigne. 581
— XIII. — Comment et par quels degrés on arrive à la connaissance de la sagesse. 583
— XIV. — C'est la sagesse elle-même qui guérit les yeux pour les rendre capables de voir. 584
— XV. — Comment on connaît l'âme. 586
Livre II. 589
Chapitre Ier. — De l'immortalité de l'homme. 589
— II. — La vérité est éternelle. 590
— III. — Si la fausseté doit toujours durer, et si elle ne peut exister sans être perçue, il s'ensuit qu'il existera toujours une âme quelconque pour la percevoir. 591
— IV. — De la durée du vrai et du faux, peut-on conclure l'immortalité de l'âme ? 592
— V. — Qu'est-ce que le vrai ? 593
— VI. — D'où vient la fausseté et où réside-t-elle ? 595
— VII. — Du vrai et de ce qui lui ressemble. 597
— VIII. — Ce qui constitue le vrai ou le faux. 598
— IX. — Qu'est-ce que le faux, qu'est-ce qu'une chose trompeuse, une chose menteuse ? 599
— X. — Il y a des choses vraies, précisément parce qu'elles sont fausses. 601
— XI. — Vérité dans les sciences. 602
— XII. — De combien de manières certaines choses existent dans une autre. 604
— XIII. — L'immortalité de l'âme se déduit de ce qui précède. 605
— XIV. — Examen de la conclusion précédente. 606
— XV. — Nature du vrai et du faux. 608
— XVI. — Peut-on donner aux choses plus parfaites les noms des choses qui leur sont inférieures ? . 610
— XVII. — Y a-t-il quelque chose d'entièrement faux ou d'entièrement vrai ? 611
— XVIII. — Y a-t-il véritablement des corps ? 612
— XIX. — L'immortalité de la vérité prouve l'immortalité de l'âme. 613
— XX. — Il y a des vérités que nous croyons, d'autres dont nous nous rappelons ; il y en d'autres encore que conçoivent, non pas les sens, ni l'imagination, mais la raison seule. 614

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

Besançon. — Imprimerie d'Outhenin-Chalandre fils.